BnF Gallica

Le Tour du monde : nouveau journal des voyages / publié sous la direction de M. Édouard Charton et illustré par nos plus [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

. Le Tour du monde : nouveau journal des voyages / publié sous la direction de M. Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. 1869-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

LE
TOUR DU MONDE

XIX

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1869

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

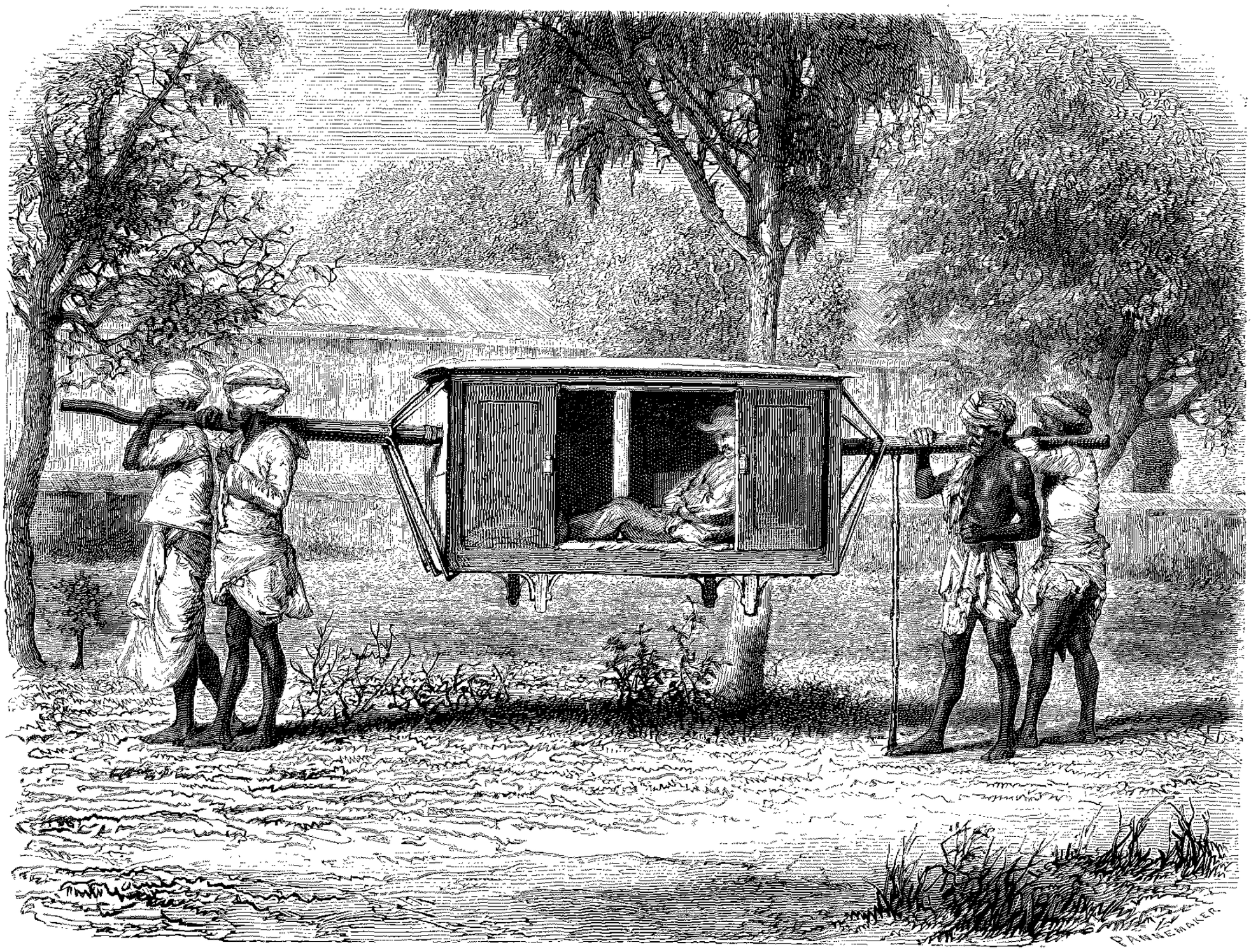
1869

Droits de propriété et de traduction réservés

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

MAIRIE DU 5E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Le voyageur en palanquin. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. Grandidier

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER.

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'Inde, — avec une population de cent quatre-vingts millions d'hommes, avec des frontières naturelles nettement délimitées par l'Océan ou par des chaînes de montagnes si compactes, si inaccessibles qu'aucune invasion étrangère n'aurait pu les franchir si elle eût jamais trouvé derrière ces remparts une nation constituée pour les défendre, — l'Inde est un monde à part sur la carte du globe et dans l'humanité. Sa superficie, égale à celle de toute l'Europe continentale, moins la Russie, offre au premier coup d'œil trois divisions bien distinctes : le bassin de l'Indus, celui du Gange (anciens golfes de l'Océan primitif, comblés par les alluvions de l'âge tertiaire, et qui forment aujourd'hui l'Indoustan proprement dit), puis le plateau péninsulaire du Deccan.

C'est sur les contours de celui-ci seulement que la relation suivante va conduire le lecteur. Étudier l'Inde

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Re 10120

entière, dans toutes ses parties et à tous les points de vue, ne peut être la tâche d'un seul homme. Trois générations d'érudits, l'élite de l'Europe savante, se sont usées depuis moins d'un siècle à ce labeur, qui ne touche pas encore à son terme.

I

De Calcutta à Djaghernaut.

Avant de commencer le récit de ce voyage, je dois parler de Calcutta, où je débarquai en novembre 1862.

Cette métropole de la puissance anglaise dans l'Inde est bâtie sur la rive droite de l'Hougly, un de ces nombreux bras du Gange qui font de toute la partie nord-est du Bengale un réseau inextricable de rivières et de canaux. Quoique cette métropole soit à une trentaine de lieues de la mer, les plus gros navires y mouillent près des quais. Le cours de l'Hougly, comme celui des autres bras du Gange, est rapide; il amoncèle journellement à son embouchure des bancs de sable mouvants, causes incessantes de dangers pour la navigation.

Nous avions pris en mer un pilote anglais, non loin de l'île Saugor qui défend l'entrée de l'Hougly; tout en se guidant sur les bouées indicatrices des passes praticables, il nous drossa en plein sur un de ces écueils, œuvre de la dernière crue et que la crue suivante dissoudra ou entraînera plus loin.

La mer était haute, et nous n'avions aucun espoir de pouvoir échapper au danger qui nous menaçait. Nous avions à craindre de voir le sable s'accumuler en quelques heures autour de la carène du navire, et dès lors il nous eût été impossible de nous délivrer à la marée suivante. Les rives étaient à peine visibles dans le lointain, et la violence du courant nous eût empêchés de diriger les embarcations vers cette terre si désirée; nous courions donc le risque d'être entraînés en pleine mer sans espoir de salut.

Alors parurent deux remorqueurs; à la vue du pavillon en berne, ils s'en approchèrent, mais lentement, avec des temps d'arrêt, et maintenant la distance entre eux et nous comme des sauveteurs disposés à marchander leurs services à des passagers en péril. Nous vîmes chacun d'eux hisser une planchette noire sur laquelle se lisait en gros chiffres blancs la somme de six cents livres sterling (quinze mille francs) qu'ils réclamaient pour nous mener à bon port et nous tirer de danger. Force nous fut, après des pourparlers inutiles, d'accorder la somme demandée, heureux d'échapper même à ce prix à un péril aussi imminent.

Cette spéculation sur la vie de l'homme ne se comprendra pas en France, où les mœurs sont si différentes de celles de l'Angleterre. Chaque jour nos marins font des sauvetages au risque de leur vie et refusent toute récompense. Ce qui est chez nous acte d'humanité est chez nos voisins acte de commerce.

En remontant le cours de l'Hougly, on voyait de temps à autre passer à la surface du fleuve des cadavres d'hommes et d'animaux sur lesquels se tenaient cramponnés des oiseaux de proie. Etrange spectacle que celui de ces oiseaux aux ailes déployées qui semblaient marcher sur les eaux !

Dès que j'aperçus les premières maisons des faubourgs de Calcutta, je m'empressai de sauter dans une embarcation et de gagner terre. La marée était basse. Des corps humains étendus sans vie sur la rive où je m'élançai auraient paru un mauvais augure à celui qui n'aurait pas connu les usages religieux du pays.

Le Gange, le fleuve par excellence pour les Indous, conduit au ciel tous ceux dont les corps sont jetés dans ses flots. Aussi les pauvres malheureux qui habitent près du Gange et à qui leurs moyens pécuniaires ne permettent point l'achat du bois nécessaire à l'incinération de leurs parents décédés, jettent leurs cadavres dans le fleuve sacré. Il est même des fanatiques qui pensent sanctifier les derniers moments d'un moribond en l'exposant encore en vie sur le bord du fleuve. Quelquefois la marée l'entraîne, et, chose incroyable, on a l'exemple d'Indous qui, ainsi charriés par le reflux et sauvés par des Anglais, ont intenté un procès à leurs bienfaiteurs sous le prétexte, plausible en apparence, que, leur famille ne voulant plus les recevoir après leur avoir rendu les derniers devoirs, ils mourraient de faim si leurs sauveurs mal avisés ne leur assuraient une pension pour vivre.

Un palki-ghari, espèce de caisse carrée sur quatre roues et traînée par deux chevaux étiques, se présenta; je m'y installai et me fis conduire à l'hôtel Spenser.

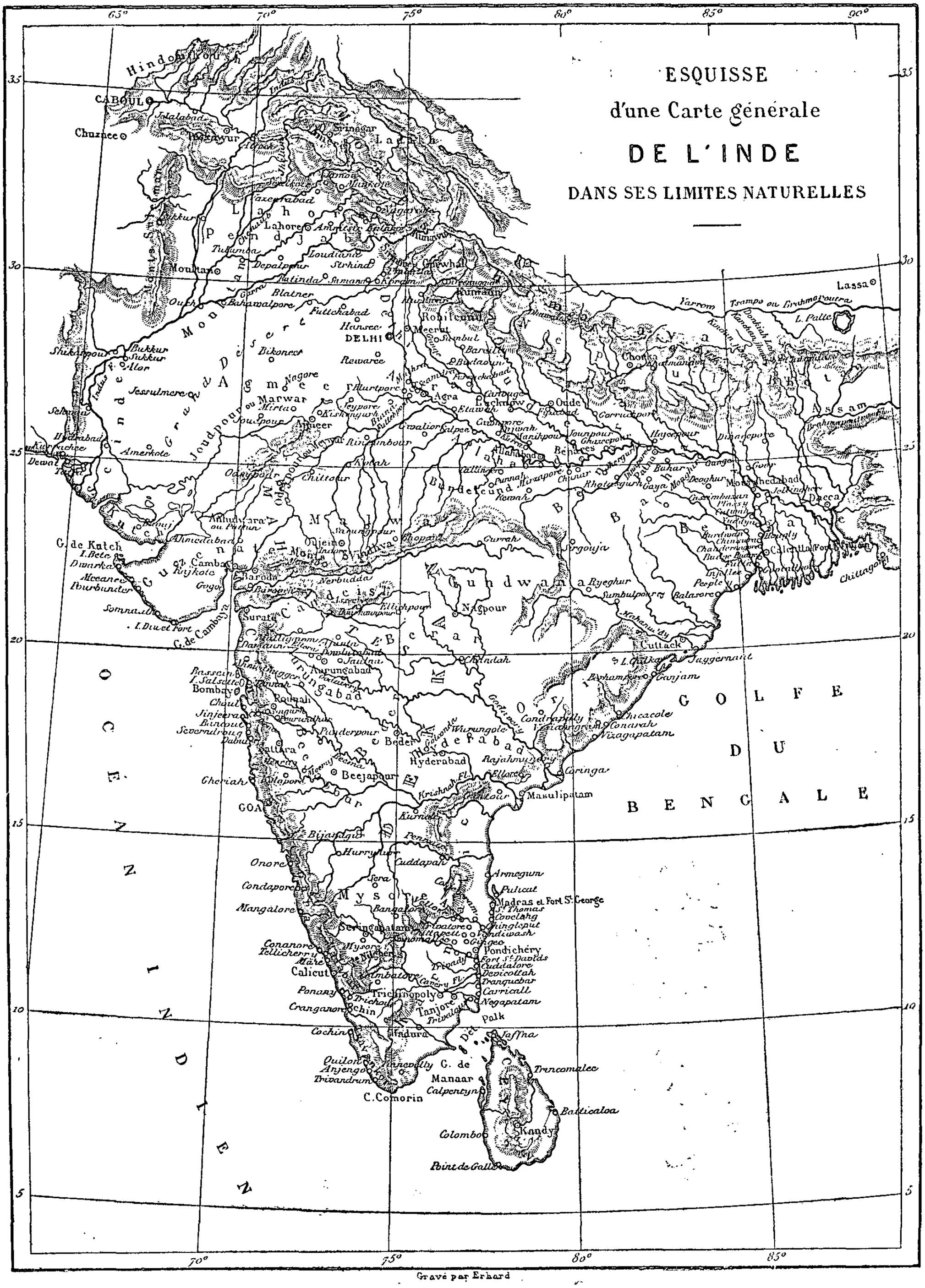
Toute ville dans l'Inde est divisée en deux parties aussi distinctes par l'aspect général que par les habitants : la ville indigène ou la ville noire comme disent les Anglais (*black-town*) et la ville anglaise. Avant d'arriver à l'hôtel, j'eus à traverser la ville noire, amas de rues étroites et sales, bordées de petites maisons en bois de pauvre apparence, pleines d'une cohue aux costumes bariolés. C'est du reste la seule qui soit curieuse pour l'étranger nouvellement débarqué. Un Européen n'est pas habitué au spectacle étrange qui s'offre alors à sa vue, et il en est vivement impressionné. Je reviendrai plus loin sur cette curieuse partie de Calcutta.

La ville anglaise se compose de maisons en briques recrépies à la chaux et isolées au milieu de petits jardins.

L'hôtel Spenser, où je m'installai, est un bel édifice situé sur la place du Gouvernement; il a vue sur le palais du vice-roi, grand monument sans style dont les argalas font vers le soir le plus bel ornement. Ces oiseaux, qui semblent appartenir à la même famille que les marabouts des fleuves d'Afrique, mais qui atteignent une taille gigantesque, ont la tête chauve, le col dénudé et la partie inférieure de la gorge pourvue d'un appendice en forme de sac qui ressemble à un saucisson.

Les appartements de l'hôtel sont fort vastes, aussi l'air peut-il y circuler librement; chaque chambre est garnie d'un punka : on nomme ainsi une planche recouverte d'étoffe attachée au plafond; un serviteur *ad hoc* le met continuellement en mouvement pour rafraîchir l'air; c'est bien l'objet le plus essentiel de tout le mobilier dans l'Inde. Ces punkas ne servent pas seu-

ESQUISSE
d'une Carte générale
DE L'INDE
DANS SES LIMITES NATURELLES



Gravé par Erhard

lement à sécher la sueur qui inonde sans cesse le front des malheureux condamnés aux feux des étés indiens, mais aussi à chasser les insectes ailés dont l'abondance n'est rien moins qu'agréable et qui agaceraient de leur bourdonnement continu les martyrs des Tropiques.

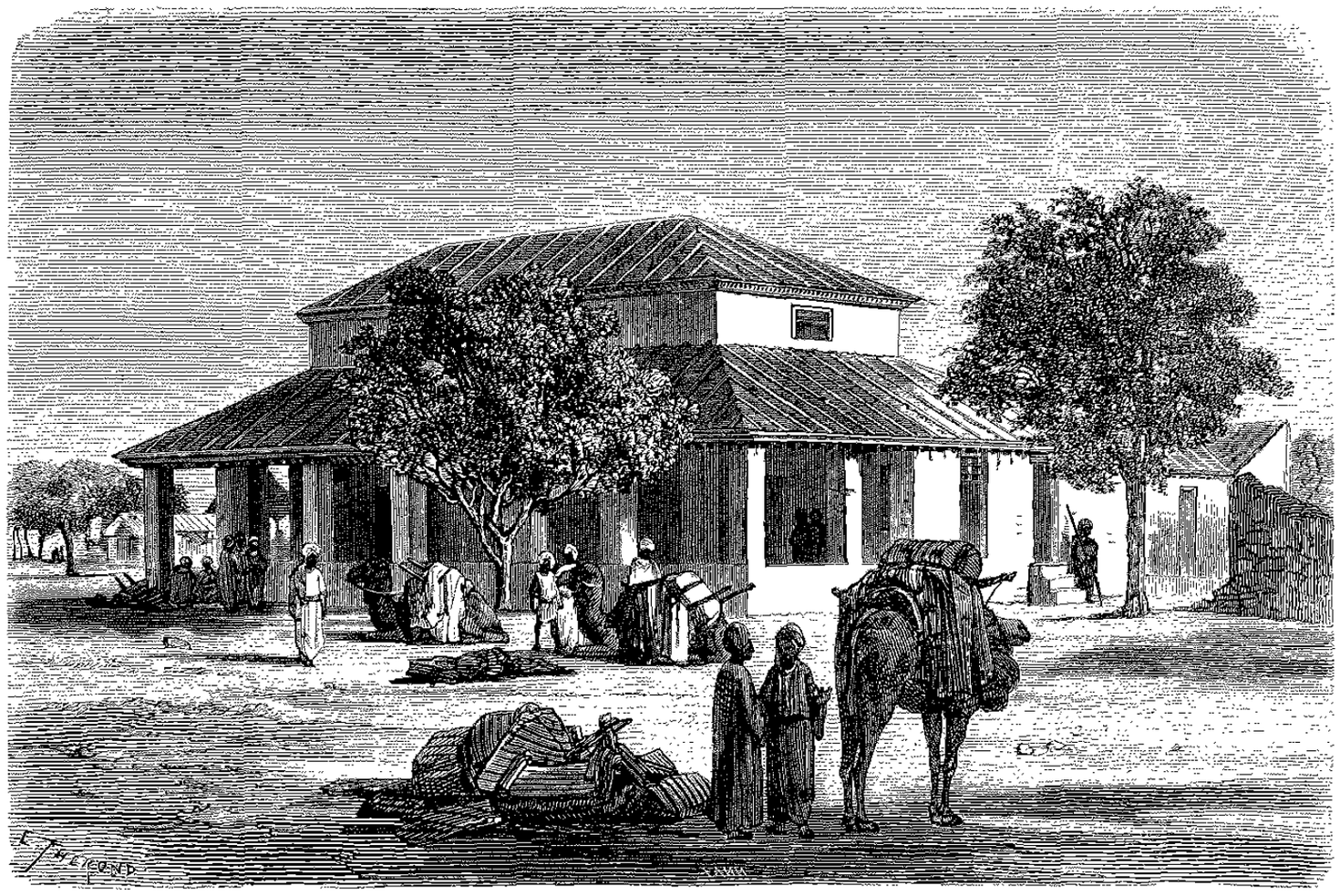
Le régime de vie des Européens est aussi confortable que possible. Tandis que le Français se plie aux exigences des pays étrangers et adopte en partie les mœurs locales, l'Anglais reste lui-même partout où il fixe sa résidence, et on peut dire qu'il transporte sa patrie avec lui.



Barbier de Calcutta. — Dessin d'Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

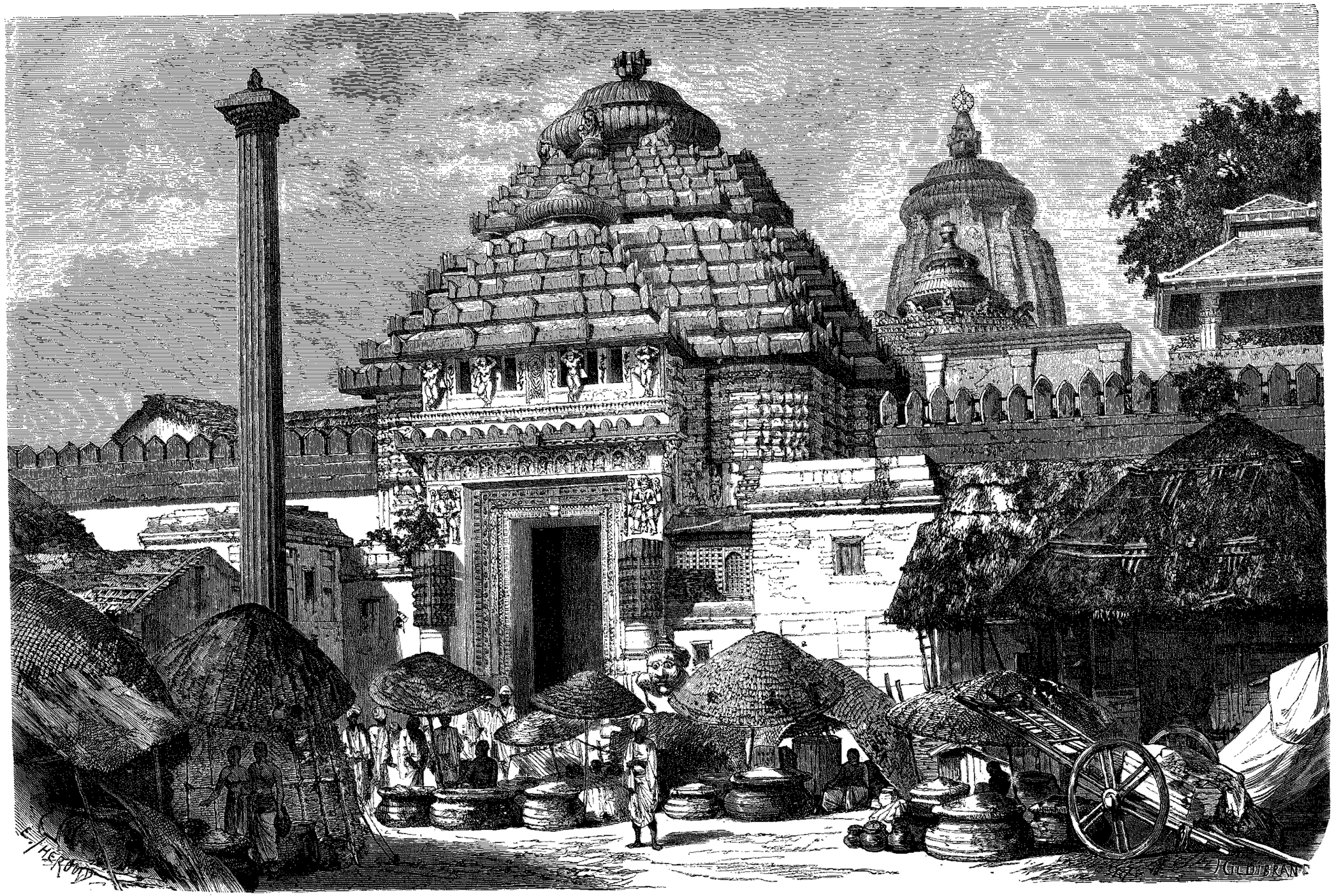
Voici quelques détails sur le genre de vie généralement suivi par les habitants de ces colonies.

On se lève dès l'aube afin de pouvoir profiter de la fraîcheur des premières heures du jour. On commence ordinairement la matinée par une promenade à cheval. A huit heures et demie, on sert le déjeuner avec tout son cortége de plats substantiels et d'épices. Les travaux quotidiens ne cessent guère avant cinq heures.



Bungalow des voyageurs. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

et sont agréablement, sinon utilement, interrompus par un tiffine ou goûter avec viande, légumes et bière. Au coucher du soleil chacun se rend dans sa voiture au Strand, que l'on parcourt jusqu'à l'esplanade du fort William, plutôt dans le but de se montrer que pour respirer un air chargé de poussière. Au retour de la promenade et en attendant le dîner on reste, pour jouir de la fraîcheur qu'amène la brise du soir, sous la varangue ou galerie circulaire qui entoure tous les bungalows (habitations anglo-indoues). Le troisième



Porte principale de la pagode de Djaghernaut. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

repas se prend lentement; les convives demeurent, comme en Angleterre, plus ou moins longtemps autour de la table que les serviteurs ont débarrassée des mets et qui a été couverte de flacons de cristal contenant des vins de Bordeaux, de Porto, de Xérès et d'autres liqueurs de tout genre.

On ne peut reprocher aux Anglais habitant l'Inde de surcharger leurs estomacs d'une trop grande abondance d'aliments qui les rendrait esclaves d'une foule de maladies : ils mangent peu. Cependant les repas trop rapprochés sont plutôt nuisibles qu'utiles à la santé. La cause principale de leur appétit indolent doit être attribuée à l'usage immodéré du brandy, ou eau-de-vie, que la plupart des hommes et.... quelques femmes boivent à toute heure du jour avec addition du sodawater. On ne fait pas de visite sans être obligé, pour se conformer à l'usage, d'absorber un ou plusieurs de ces mélanges. Le plus grand nombre des Anglo-Indous ne saurait converser à moins d'avoir le verre à la main. Le brandy, pris avec excès, est une boisson pernicieuse, surtout dans les pays tropicaux. Les effets nuisibles ne sont pas immédiats, mais on les ressent alors qu'il est trop tard pour arrêter le mal.

Le premier soin d'un voyageur, à son arrivée dans un pays nouveau pour lui, doit être de lier connaissance avec quelques-uns de ses habitants. Les premiers moments sont consacrés aux visites; on a toujours quelques lettres de recommandation à remettre, quelques personnes à voir.

Dans beaucoup de contrées les recommandations données sous une forme banale et avec trop de facilité ont peu d'effet. Chez les Anglais, il n'en est pas de même; les étrangers recommandés reçoivent toujours une grande et cordiale hospitalité. Il n'est pas de voyageurs ayant parcouru les riches régions de l'Inde qui n'aient conservé le doux souvenir de l'accueil bienveillant et gracieux qui leur a été fait dans leurs explorations à travers le pays.

Malheureusement l'Anglais respecte trop les traditions de son *home*, et dans les dîners, comme dans les soirées, le vêtement est le même qu'en Europe. Pendant le jour, on a le bon esprit de ne porter que des habits légers, généralement, avec un chapeau de forme variable, mais toujours bizarre, espèce de casque qui permet à un courant d'air de circuler autour de la tête. Ces chapeaux peu gracieux permettent au moins de braver impunément les rayons ardents du soleil de l'Inde. Mais le soir, les modes européennes reprennent leur empire, et il faut, tout de noir vêtu, endurer les souffrances intolérables d'une chaleur étouffante.

Pendant que nous sommes en cours de visite chez les Anglais, disons quelques mots de leurs habitations. Les bureaux et les magasins sont au centre même de la ville. Les bungalows, au contraire, sont souvent à plusieurs kilomètres de distance du quartier marchand, et toujours assez éloignés les uns des autres, ce qui ne dénote pas le désir de vivre en société. Les réunions, en effet, sont rares, et il existe toujours, au moins dans les relations officielles, une observation rigoureuse des règles de préséance qui donne à penser que l'institution des castes indoues exerce son influence même sur les Européens.

La ville anglaise se compose de nombreux jardins, clos de murs peu élevés ou de haies, au centre desquels est placé le bungalow. Les cuisines, remises, écuries et autres dépendances s'étendent en forme d'ailes sur les côtés. Ces habitations sont bien adaptées aux nécessités du climat : elles ont un caractère spécial, un style particulier. Leur forme, sans doute, n'est point élégante, mais elles sont confortables, et leur disposition intérieure est appropriée à la vie des tropiques. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée élevé sur un soubassement de briques et surmonté d'un toit pyramidal. Une galerie soutenue par des colonnes rondes ou carrées entoure le bungalow; c'est la varangue où l'on s'assoit à l'abri du soleil ou de la pluie et où, protégé par des nattes contre une réverbération aveuglante, on peut respirer un peu d'air pendant les heures chaudes de la journée. Les chambres sont vastes, elles ne sont séparées les unes des autres que par des cloisons qui ne s'élèvent pas jusqu'au toit, afin de laisser circuler l'air. Dans la plupart des pièces le plafond se confond avec la toiture afin de ne rien diminuer de leur hauteur. A chaque chambre est annexé un cabinet où, matin et soir, on jouit dans une grande cuve en bois du plaisir hygiénique d'un bain froid.

L'ameublement est simple : quelques meubles d'acajou, des tables, un piano, des lustres et des lampes, des lits, surtout d'immenses fauteuils de rotin à dossiers élevés, à bras longs de plus d'un mètre pour permettre aux jambes de s'étendre à la hauteur du corps, tels sont à peu près tous les objets mobiliers qui garnissent les bungalows. Les lits, placés au milieu des chambres, sont entourés d'un moustiquaire, véritable chambre de gaze, qui protége le sommeil contre l'ennuyeux bourdonnement et la piqûre douloureuse des moustiques et autres insectes si nombreux dans les pays chauds.

Le sol est le plus souvent recouvert de briques cimentées dans un lit de chaux blanche; c'est propre, sinon élégant, et les cancrelas avec toute la légion innombrable des insectes qui pullulent sous les tropiques s'introduisent rarement dans les habitations. Les bungalows sont construits en briques et recouverts de chounam ou chaux. Propreté et confort, tel est le mérite des habitations anglaises dans l'Inde.

En général, les bungalows sont entourés d'arbres et de plantes dont le feuillage est entretenu dans un état perpétuel de verdure par les bienfaisantes fraîcheurs de la nuit. Ces ombrages sont très-précieux dans ces pays brûlés par le soleil.

Les visites officielles terminées, je tournai mes pas vers la ville noire ou quartier indigène. Toutes les rues y sont étroites et bordées pour la plupart de boutiques ou plutôt de vastes armoires dans lesquelles les mar-

chands sont assis les jambes croisées au milieu des articles de leur commerce spécial. Toutes ces boutiques n'ont qu'une porte, de la largeur de la devanture. Quelquefois, au-dessus de la boutique, s'élève un étage avec un balcon de bois, mais le plus souvent il n'y a qu'un rez-de-chaussée.

Ces rues marchandes s'appellent bazars. Dans la journée leur aspect est remarquable par la diversité des costumes, le plus souvent fort élégants, d'une foule toujours nombreuse qui se croise en tous sens, et par la succession de boutiques où les produits de l'Orient se mêlent aux denrées européennes. Il n'en est pas de même lorsqu'on parcourt ces rues le matin ou le soir, alors que toutes les boutiques sont fermées et que tout est désert. Ces huttes misérables, ces boutiques fermées par des planches mal jointes et défendues par un cadenas de dimension grotesque contre les tentatives des voleurs, ces étages, dont les fenêtres couvertes de poussière n'ont point de vitres, ces balcons, ornés de grossières sculptures en bois dont la prétention jure avec le délabrement et la saleté des murs, tout donne à la ville indigène une physionomie de tristesse et de désolation.

Entrons au hasard dans une de ces demeures où vivent pêle-mêle les Indous, nous trouverons des chambres basses, petites, dégradées, dont l'ameublement est conforme aux principes de simplicité que l'on rencontre dans tous leurs usages. Elles ne sont pas, en effet, plus ornées de meubles que les habitants ne sont eux-mêmes couverts de vêtements. Une natte roulée dans un coin est étendue le soir sur le sol pour servir de lit. Quelques vases en terre ou en cuivre pour cuire les aliments et conserver l'eau, quelques feuilles d'arbres pour plats, une coupe de métal portée sur un trépied ou déposée dans une des niches du mur remplie d'huile de coco au milieu de laquelle nage la mèche destinée à l'éclairage; dans un coin le houka, la pipe indienne, tel est à peu près l'ameublement complet des maisons indigènes.

Les riches Babous ont adopté dans leurs demeures plus spacieuses, mais aussi sales, les meubles européens. C'est un luxe sans utilité pour eux, puisqu'ils n'habitent pas des chambres où sont entassés comme autant de raretés quelques chaises ou fauteuils d'acajou, les pendules, boîtes à musique, et vases de porcelaine dorée que la vanité les a entraînés à acheter.

Ma curiosité ne me permit pas de quitter le quartier indigène sans aller visiter au bord du Gange la place où l'on brûle les cadavres avant de jeter leurs cendres dans les eaux du fleuve sacré. Cette place est entourée de trois côtés par une muraille élevée dont le sommet est couronné de vautours et de marabouts prêts à se disputer les lambeaux de chair qu'auront épargnés les flammes du bûcher.

Plusieurs cadavres étaient ainsi rendus aux éléments; malgré l'odeur nauséabonde qui imprégnait l'air, j'assistai avec un vif intérêt à cette cérémonie toute nouvelle pour moi. A la vue de quelques Indous qui se préparaient à jeter le corps de leur père dans le Gange, faute d'une roupie (deux francs cinquante centimes) pour acheter le bois indispensable à la crémation, je m'empressai de faire à mes frais la dépense nécessaire et je pus ainsi me donner le spectacle complet de funérailles selon le rite indou. Le sentiment de la mort a si peu d'influence sur ces peuples, fanatisés par une foi sincère dans la métempsycose, que tous ces hideux apprêts funèbres ne les impressionnent pas, malgré leur attachement réel à la famille. Un père, un fils, une épouse sont brûlés, et leurs cendres jetées au vent, sinon avec joie, au moins avec une indifférence que les Européens, moins soumis à la nécessité des faits accomplis et souvent portés à la révolte, ne sauraient comprendre à moins d'une longue résidence au milieu de ces peuples. Il y a de la vertu et une grande force dans cette résignation sincère aux choses indépendantes de notre volonté [1].

Après avoir envoyé dans les cieux brahmaniques le pauvre diable qui, faute d'une roupie, allait peut-être se morfondre pendant des siècles à la porte du paradis, je voulus, avant de commencer mes voyages à travers l'Inde, offrir un sacrifice à Kali, la déesse de la mort. Je me dirigeai donc au galop des deux chevaux attelés à ma calèche vers un petit temple réputé pour sa sainteté, qui se trouve dans les faubourgs de Calcutta. De la porte d'entrée je pus apercevoir l'affreuse divinité à laquelle la plupart des Indous modernes adressent leurs dévotions. La déesse Kali est représentée sous la figure d'une femme noire à quatre bras, dont l'un brandit un immense coutelas et dont un autre tient une tête coupée. Une langue rouge sort de sa bouche. Un collier de têtes de morts, une ceinture de bras coupés composent son vêtement. Elle danse emportée par l'ivresse du sang sur un géant qu'elle vient de terrasser (voy. p. 14). Souvent près d'elle on voit deux de ses compagnes, femmes étiques vêtues seulement de leurs cheveux, qui se repaissent de membres sanglants; un renard et un corbeau boivent le sang qui tombe de leurs dégoûtants repas.

Aucune divinité dans l'Inde n'est aussi redoutée que Kali, aucun culte n'est plus sanguinaire. Est-il bien logique, en effet, d'adresser ses prières au Dieu créateur (Brahma) dont l'œuvre est achevée, au Dieu conservateur (Vishnou) qui par son essence même s'occupe forcément de la conservation de tout être animé, et qu'ont-ils à redouter les pauvres humains, sinon les maladies, et la mort qui est toujours là devant eux menaçante et terrible? Et n'ont-ils pas raison ces Indous si superstitieux de tourner leurs supplications vers la seule déesse de leur panthéon qui tienne leur destinée entre ses mains, ou vers son époux, le farouche Çiva? Aussi qui n'a entendu parler des fêtes célébrées en l'honneur de Dourga (Kali) où des dévots enthousiastes se percent la langue avec des tiges de fer rougi au feu, où des martyrs accomplissent le Charak-poudja (céré-

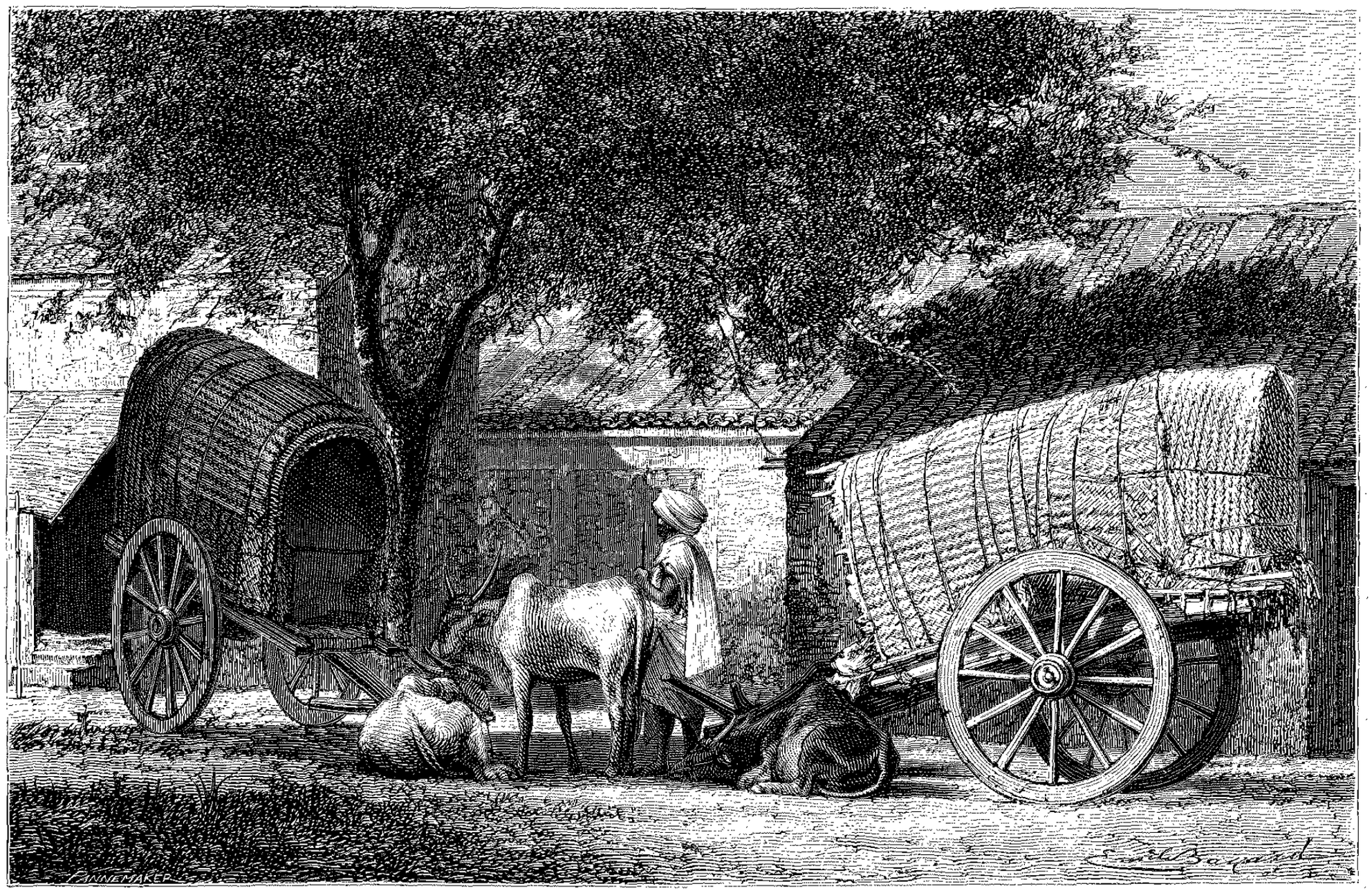
1. Voy. t. I de ce recueil, p. 87, une planche représentant la place de la crémation à Calcutta.

monie du cercle); la peau du dos traversée par un crochet qui sert à les élever dans les airs à l'extrémité d'une bascule, ils planent au-dessus de la foule remplie d'admiration, en offrant, le sourire sur les lèvres, leurs souffrances à la terrible déesse [1].

Arrivé devant la statue de Kali, je lui offris un jeune agneau noir que je venais d'acheter. Aussitôt la foule des prêtres fit des invocations sur la tête de la victime; on y déposa un peu de sel, puis on l'aspergea d'eau à plusieurs reprises, après quoi le sacrificateur, d'un seul coup de couteau, lui trancha la tête. Le corps me fut remis pour être dévotement mangé; la tête fut retenue par les prêtres: c'est un des tributs qu'ils prélèvent sur les fidèles. Une guirlande de fleurs qu'on avait fait toucher à l'idole fut passée autour de mon cou. Je distribuai alors quelque menue monnaie à la nuée de mendiants qui, m'entourant de toutes parts, s'opposaient à ma sortie, et je regagnai ma voiture avec peine.

Ces précautions prises pour me rendre favorable la plus terrible divinité du pays, je songeai à mon voyage. Calcutta, comme tous les ports fréquentés par les navires européens, après quelques jours de résidence, n'offre plus rien de nouveau aux recherches du voyageur.

Dans le sud du Bengale, on voyage encore en palanquin. L'administration postale, sur demande préalable, échelonne de dix milles en dix milles des relais de



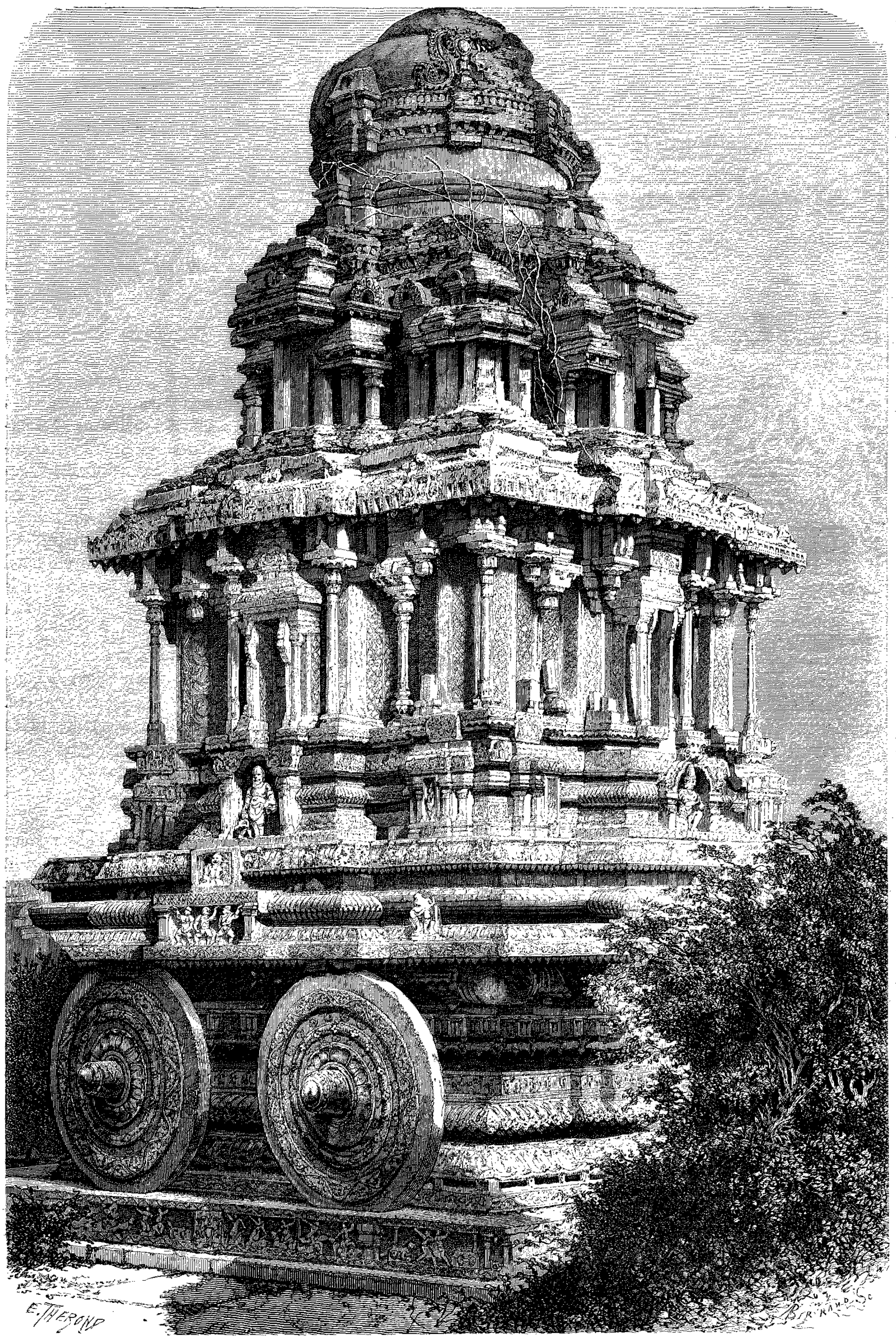
Charrettes de voyage. — Dessin d'Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

hamals (porteurs). Ces Indiens doivent attendre à leur poste le voyageur pendant trois jours et trois nuits, après quoi la liberté leur est rendue. Le palanquin est porté sur les épaules de quatre hommes relayés sans cesse par quatre de leurs compagnons [2]. La nuit, un Mussalchi, chargé d'éclairer la marche, porte une torche qu'il arrose à chaque instant d'huile de coco. Un nombre de porteurs proportionné à la quantité des bagages complète la caravane. Ces paquets doivent être de poids égaux (vingt à vingt-cinq livres), et sont suspendus aux extrémités d'un bambou que porte chaque homme.

A voir les hamals bengalis dont les membres grêles annoncent comme chez tous les Indiens une constitution fébrile et une force musculaire peu développée, on ne pourrait s'imaginer les longs trajets, quelquefois de plus de quarante kilomètres, qu'ils font avec un poids considérable sur le dos et sans prendre de repos. Et cependant quelle est leur nourriture? Deux fois le jour, vers midi et à huit heures du soir, ils mangent une livre de farine grossière. Le plus difficile de leur métier et le plus pénible est, tout en conservant une vitesse moyenne de six kilomètres à l'heure, de ne pas imprimer au palanquin de mouvements saccadés; leurs jambes avancent avec rapidité, tandis que

1. Une ceinture en cuir entoure leur corps de telle sorte qu'ils ne puissent tomber si, comme il arrive souvent, la peau vient à se déchirer sous le poids du corps.

2. Ailleurs que dans le Bengale, les palanquins sont portés par six hommes.



Type primitif du char de Djaghernaut, en pierre. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

le haut du corps semble immobile. Avec de bons porteurs, on peut même écrire en palanquin.

Les hamals commencent leur apprentissage en portant de lourdes pierres suspendues à un bâton. De petits coussinets égalisent les hauteurs des épaules. Les hamals méritent toute confiance ; si un vol a été commis dans le véhicule, ils s'en rendent responsables, et tiennent à honneur de restituer l'objet dérobé.

Ils chantent en portant et courant, autant pour régler le pas que pour tromper les ennuis de la route et oublier la fatigue d'un fardeau pesant. Tantôt c'est un simple récitatif qu'on pourrait traduire par : « Hélas ! hélas ! que le travail est une dure nécessité ! Hélas ! que de souffrances ! Quand donc serons-nous libérés de toutes peines ? » Tantôt ils se livrent à des improvisations qui roulent sur les premiers sujets venus, sur les passants, sur la route, sur le voyageur lui-même. En voici un fragment que j'ai entendu au sortir de Calcutta, d'où partait en même temps que moi un gros major anglais, pesamment assis dans un palanquin garni de toutes les commodités de la vie.

« Que portons-nous ? est-ce un oiseau léger ?
— Non, non, c'est un lourd, très-lourd éléphant. »
Et le chœur répétait :
« Non, non, c'est un lourd, très-lourd éléphant.
— Laissons-le tomber.
— N'as-tu pas vu son long bâton à pomme d'or ?
— Je l'ai vu.
— Prends garde, notre dos en souffrirait.
— Travaillons, travaillons. »

Ces chants, tantôt des plus plaintifs, tantôt des plus criards, ne sont rien moins qu'amusants pour le voyageur, et ne charment guère les ennuis de la route. Mais à se voir emporté par ces hommes au corps bronzé, dans les vastes allées d'arbres séculaires, et à entendre leurs cris bizarres, on ne peut s'empêcher de se plaire à une scène aussi pittoresque. La langue des Indous va plus vite que leurs jambes, et certes ce n'est pas chose facile. Dans leurs récitatifs, ils arrivent quelquefois à une volubilité telle, qu'on entend une succession désordonnée de sons semblables à ceux qui s'échappent du gosier des oiseaux. J'ai compris depuis lors que les animaux pouvaient fort bien avoir un langage.

Chaque hamal fait de son mieux, et le gain se répartit également entre tous. Leurs pénibles travaux ne sont pas sans influence sur leur santé ; ils sont surtout sujets aux gonflements des veines des jambes, ce qui leur cause de cruelles souffrances.

C'est le 6 décembre au soir que je me mis en marche. Je me dirigeai vers Cuttack. J'avais à traverser des plaines fertiles et bien cultivées, mais tristes, comme toutes celles du bas Bengale. De temps en temps, des jongles, espaces stériles couverts d'arbustes rachitiques, changeaient la monotonie du paysage. Rien n'est moins pittoresque que la côte orientale de l'Inde, même à une grande distance de la mer. Au contraire en Indoustan, l'Himalaya et les Ghauts occidentales offrent, dans leurs chaînes de montagnes, des sites d'une remarquable beauté. Mais les mœurs étranges, les costumes gracieux, les fêtes curieuses des peuples indous, tout intéresse au plus haut point le voyageur en quelque direction qu'il porte ses pas.

La nuit vint promptement ; le Musalchi, armé de sa torche flamboyante, éclairait notre caravane à travers les larges allées de multipliants, dont les vieux troncs paraissaient s'embraser tour à tour pour retomber aussitôt dans l'obscurité. Je ne tardai pas à m'endormir au chant cadencé des hamals.

Le lendemain, je m'arrêtai quelques instants au bungalow des voyageurs. On désigne sous ce nom les maisons construites par l'administration anglaise tous les huit ou dix milles pour servir de lieu de halte aux Européens qui parcourent le pays. On y trouve à déjeuner, à dîner et à faire sa toilette, et les relais de hamals y attendent patiemment les voyageurs. Ces bungalows sont construits sur le modèle des habitations indo-anglaises ; ce sont des bâtiments rectangulaires sans étage, entourés d'une varangue. Le logement destiné aux voyageurs se compose de deux ou trois chambres, ayant chacune leur salle de bain et modestement meublée d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'un punka. Un kitmudgar ou maître d'hôtel est attaché à chaque bungalow. Un tarif dressé par le magistrat du lieu indique le prix des vivres qu'on peut s'y procurer. Ces établissements appartiennent au gouvernement, qui perçoit la somme d'une roupie (deux francs cinquante) par personne, pour un séjour de quelques minutes aussi bien que pour une journée entière.

L'institution des bungalows publics rend de grands services dans un pays où l'esprit de caste règne si despotiquement et ne permet à aucun Indou de recevoir dans sa demeure ou à sa table un homme d'une condition inférieure.

Le voyage en palanquin est favorable à l'observateur qui veut étudier les usages du pays. Tantôt on voit sur le bord des rivières ou des étangs sacrés de fervents adorateurs d'un des dieux innombrables du panthéon indou faire dévotement leurs ablutions en invoquant leur idole préférée ; car dans l'Inde chacun se crée, pour ainsi dire, sa propre religion et se bâtit un ciel qu'il peuple à sa fantaisie des divinités les plus bizarres. Ailleurs de jeunes femmes bengalies, si élégantes avec leur sari transparent[1], entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et, dénouant leurs longs cheveux noirs qu'elles laissent flotter sur leurs épaules nues, procèdent à leur toilette avec grâce et chasteté ; après avoir rempli d'eau leurs vases de cuivre, elles le posent coquettement sur la tête et regagnent à pas lents leurs demeures. Parmi ces Indiennes, j'ai souvent retrouvé des types grecs, tels que nous ont appris à les admirer les statues antiques : tête petite, front bas, col élancé et mince, formes sveltes et gracieuses. Plus loin, un vieux fakir, vêtu de sa seule sainteté, offre à l'ad-

1. Le sari est une sorte de chlamyde dont les femmes s'enveloppent pour sortir dans la rue.

miration des dévots un corps amaigri par le jeûne, une figure balafrée de blessures volontaires et à demi cachée par sa hideuse chevelure, dont la croissance anormale et la malpropreté repoussante inspirent à ses coreligionnaires le plus profond respect. Ailleurs, à la porte d'une maison indigène, on voit un barbier qui rase à la convenance de sa pratique tout ou partie de sa chevelure; il est peu de contrées où la fantaisie naturelle ait inventé tant de curieuses modes de coiffures.

Après avoir traversé Midnapour, je fis route vers le sud et me dirigeai vers Balasour. Tout le pays est plat et bien cultivé. De petits bouquets de verdure, formés de palmiers, de bambous et de bananiers, reposent agréablement la vue au milieu de la monotonie qui règne dans ces campagnes. Presque à chaque pas, on rencontre de petits villages très-peuplés. Les huttes sont ou de terre ou d'un bois grossier recouvert d'une espèce de mortier; on est frappé de leur pauvreté. Le paysage est seulement animé par de rares palanquins, des charrettes traînées par des zébus (bœufs à bosse) portant les bagages de quelques Indous ou d'officiers anglais, des raïots cultivant leurs champs, des oiseaux de riz (*Ardea bubulcus*) à la démarche gracieuse et légère, dont le plumage blanc se détache sur la boue des rizières et les tiges vertes des herbes. Quelquefois on voit aussi de petits écureuils palmistes, au dos gris rayé de brun, grimpant sur les arbres et sautant de branche en branche avec leur légèreté proverbiale. Ce n'est que de Balasour qu'on commence à apercevoir vers l'ouest et dans le lointain une petite chaîne de collines. En laissant celle-ci à notre droite, nous arrivâmes à Cuttack, chef-lieu du district, mais petite ville sans importance, où existe encore un fort, bâti jadis par les Mogols; je m'y arrêtai pendant la nuit. A un mille se trouve une petite pagode qui contient quelques sculptures sans intérêt archéologique.

L'Orissa, du moins dans ses districts maritimes, est un pays pauvre, le sol est ingrat, et le peuple y est inférieur en force et en intelligence à la plupart des autres Indous.

Les tamarins et les palmiers nains sont les arbres les plus communs de cette contrée désolée; les plaines sablonneuses sont couvertes de convolvulus à fleurs pourpres. On y cultive, comme dans toute l'Inde, beaucoup de ricin, dont l'huile fraîche sert aux usages culinaires et aux onctions, et de la moutarde dont la graine fournit l'huile à brûler. Le pavot, le mûrier, l'indigo, qu'on cultive en si grande abondance dans la vallée du Gange, ne viennent que peu ou point dans l'Orissa.

On trouve dans certaines parties beaucoup de lataniers (*Borassus flabelliformis*) et de khajours (*Phœnix sylvestris*).

A Cuttack, nous prîmes la route de Djaghernaut, l'une des localités saintes de l'Inde. Une longue avenue de vingt lieues environ mène de Cuttack à Pouri, ville voisine de Djaghernaut. De beaux arbres la bordent des deux côtés; les singes qui se jouent dans le feuillage égayent la tristesse naturelle du paysage.

Bientôt nous rencontrons des familles entières de pèlerins, pauvres gens exténués de fatigue, dont les membres amaigris attestent les pénibles privations qu'ils ont endurées pour accomplir ce voyage religieux. Quelques-uns de ces Indous portent le cordon sacré, privilége distinctif des trois premières castes. Les brahmanes ont quatre dzennars[1]; les kchatrias et les vaiçyas n'en ont que trois. La plupart de ces pèlerins portent sur l'épaule pour tout bagage le vase de cuivre qui leur sert à puiser de l'eau.

Je ne fus pas médiocrement surpris de voir tout le long de la route de grandes marmites de terre intactes ou à peine brisées. Les gens de caste croient que le regard d'un paria suffit pour souiller les objets. En voyage, quelle que soit leur pauvreté, ils ne font jamais cuire leur nourriture dans un vase qui, après avoir servi, aurait pu être vu par un individu hors caste; ils préfèrent réduire leur ration de riz pour acheter chaque jour une nouvelle marmite. Il est toutefois à cette règle une exception bizarre. Certaines étoffes telles que les étoffes de soie, certains vases tels que les vases de cuivre, ont le curieux privilége de pouvoir être purifiés, par des lavages successifs, de la souillure que leur imprimerait même le contact du plus vil paria. Ces distinctions subtiles s'expliquent facilement; les choses de peu de valeur et qui, à cause de la modicité de leur prix, se trouvent à la portée de tous, sont seules dans la catégorie des objets pouvant être souillés. On découvre là cet esprit si absolu des gens de caste qui n'admettent rien de commun avec les basses classes et qui, parfois obligés par leur situation pécuniaire de se restreindre au même genre de vie, trouvent encore moyen de tracer entre eux une ligne de démarcation.

Une des familles que je rencontrai sur mon chemin, venait de faire, à pied, un voyage de près de mille lieues pour visiter tous les endroits sacrés de l'Inde. Elle terminait son long pèlerinage par Djaghernaut. Une centaine de lieues encore et ils rentraient chez eux. Cette famille, composée d'un vieillard, de deux hommes, de trois femmes et de plusieurs enfants, était partie du village natal sans ressources, pour accomplir leur vœu, confiants dans la charité publique et la protection de leur idole.

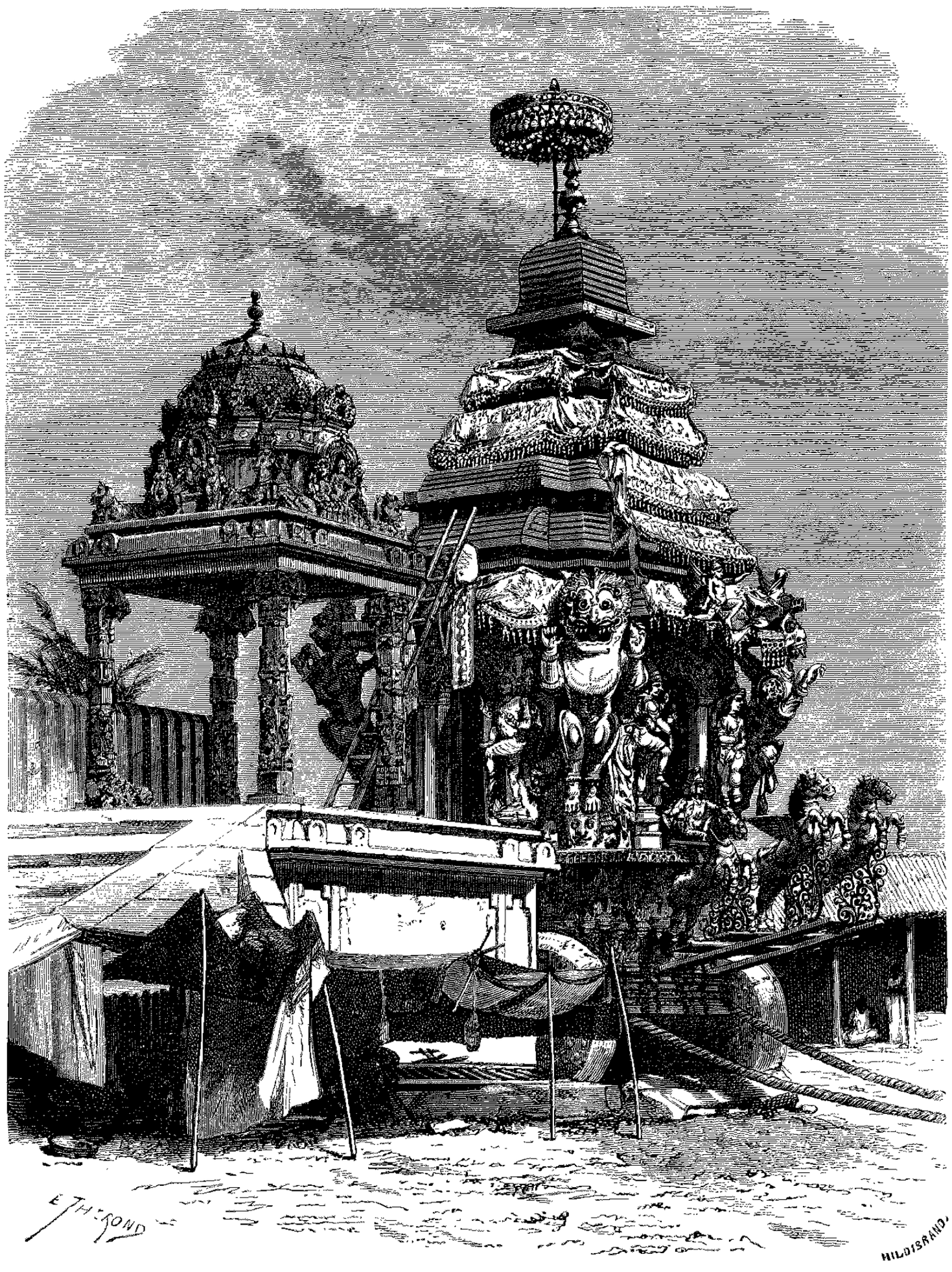
Un peu plus loin, au milieu même de la route, un vieillard était couché dans la poussière en proie aux dernières convulsions de l'agonie. Son fils, jeune homme de dix-sept ans, assis près de lui, le regardait d'un air triste et résigné. Ce vieillard, sentant sa fin approcher, avait voulu, malgré les douleurs de la maladie, se traîner jusqu'à Djaghernaut en vue de la pagode sacrée pour rendre le dernier soupir, les yeux fixés sur le temple saint entre tous. Il venait de faire soixante lieues, les forces lui avaient manqué le matin même, et il n'avait pas la consolation d'accomplir

1. Un dzennar se compose de trois fils tressés ensemble, mesurant chacun quatre-vingt-seize mains. Le cordon sacré se porte sur l'épaule gauche.

son dernier vœu; il mourait encore loin du but de son pèlerinage. Les Indous pensent que s'ils rendent l'âme les yeux fixés sur un fleuve sacré ou sur quelque pagode en renom, ils vont droit au ciel. Aussi que de squelettes, que d'ossements semés çà et là tout le long de la route de Cuttack à Djaghernaut!

A l'époque des grandes fêtes de Mars, l'air est tellement empesté d'odeurs exhalées par les cadavres en décomposition, qu'il y a danger sérieux pour la santé publique. Le choléra a souvent pris naissance dans ce foyer pestilentiel avant de se répandre dans l'Inde et les autres contrées du globe.

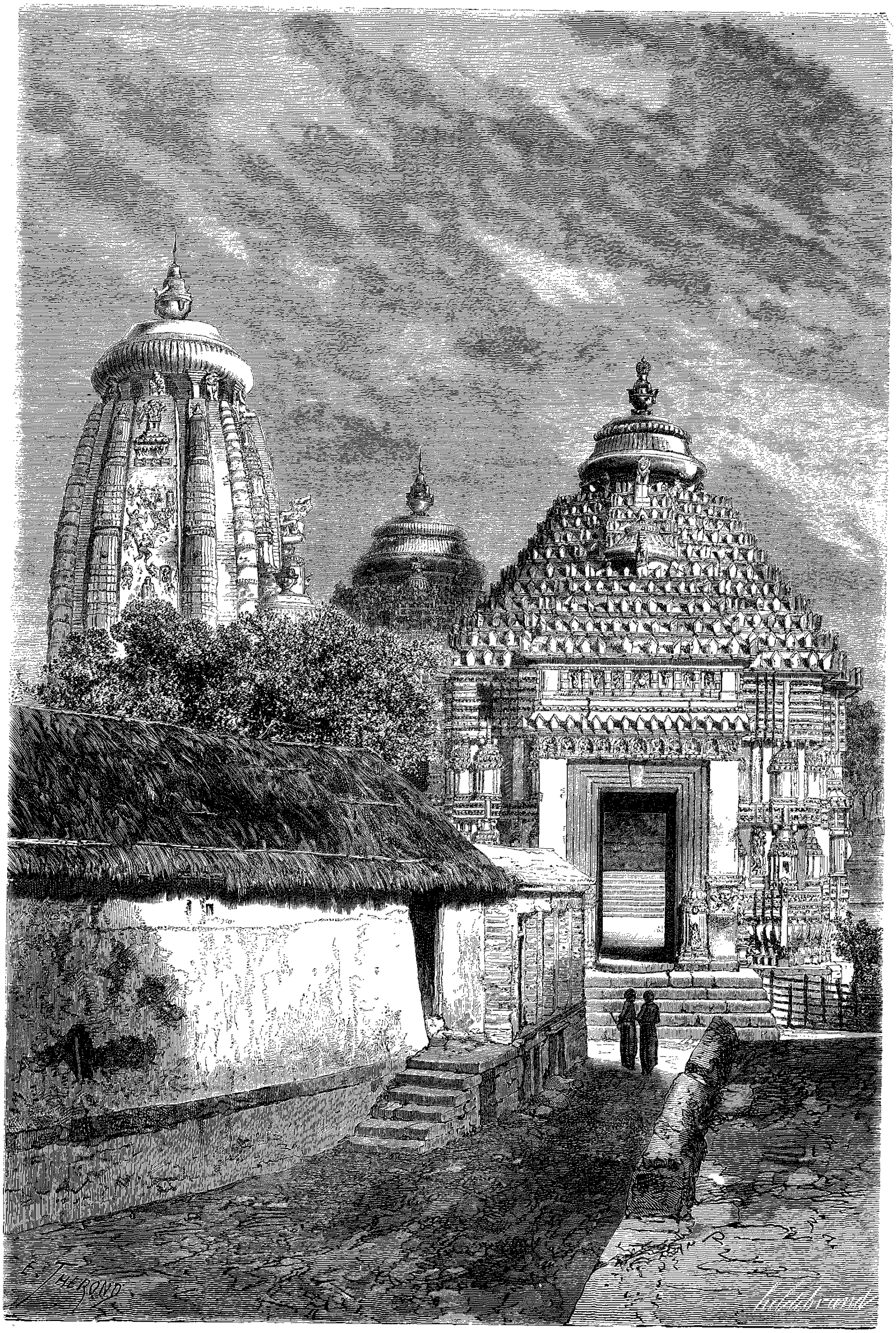
Le fanatisme produit parfois de singulières dévotions. Ainsi on a vu, dit-on, des pèlerins parcourir des centaines de lieues en mesurant avec leur corps la distance qui sépare certaines pagodes célèbres: ils



Char de la procession, à Djaghernaut. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

s'étendent le ventre contre terre, se relèvent, et en partant de l'endroit où ont atteint leurs mains, ils recommencent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au but. Je n'ai vu faire ces pénibles exercices qu'autour de l'enceinte des temples, en expiation de péchés sans doute fort graves.

Pouri est situé sur le bord de la mer : en avant de la ville indoue s'élèvent, disséminés sur la plage, de nombreux bungalows bâtis par les Européens; les uns servent de résidence permanente à quelques employés du gouvernement; les autres sont des villas où les Anglais de Cuttack viennent passer la saison chaude pour respirer la brise de mer et prendre des bains. Ces bungalows sont reliés entre eux par des chaussées en briques qui permettent aux promeneurs d'éviter la fatigue que leur causerait le sable mouvant de la plage. Une route pavée, bordée de bancs, offre à la petite colonie un lieu de réunion agréable d'où l'on domine,



Porte latérale du temple de Djaghernaut. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

d'une part la mer, de l'autre l'océan de sable limité au sud par une ligne de verdure au sein de laquelle s'élève la grande tour de Djaghernaut.

La ville indigène est sale et mal bâtie. Dans la grande et longue rue qui mène à la pagode, la plupart des maisons sont peintes à fresque dans le goût asiatique : ce sont de grossières représentations de danses de bayadères, de dieux indous, d'animaux fantastiques. Les artistes de l'Inde n'obéissent jamais qu'à leur bizarre fantaisie, et foulent aux pieds avec un souverain dédain les plus simples notions d'anatomie et de perspective.

Toutes les voies sont encombrées de zébus sacrés qui s'en vont prenant çà et là aux devantures des boutiques, comme sur le marché, tout ce qui leur plaît parmi les légumes et les fruits exposés à la vue des chalands. On n'ose pas les frapper; ils sont sous la haute protection de Djaghernaut, le maître du monde. Il est curieux de voir la haine que ces animaux semblent avoir vouée aux hommes de race blanche ; les Européens qui pénètrent dans la ville sainte sont obligés de se faire accompagner de policemen indigènes pour les protéger contre la colère des zébus. Dans une de mes promenades, je n'avais pas moins de quatre soldats au milieu desquels je marchais gravement. Plusieurs fois j'ai vu les nobles bêtes diriger leurs cornes même contre leurs bénévoles adorateurs, du reste fort débonnairement, comme il sied à des divinités bien repues et en belle humeur. Ces zébus sont très-beaux, et c'est avec convoitise que j'admirais les bosses si grasses qui se balançaient sur leur dos et qui auraient pu me procurer un mets des plus succulents.



La déesse Kali. — Dessin de Rapine d'après un dessin indou.

Les zébus ne sont pas les seuls animaux qu'adore dans l'enceinte de la ville de Djaghernaut la populace indoue ; ce ne sont pas surtout les plus malfaisants. Sur les toits des maisons, sur les murs des temples, sur les arbres des jardins, partout on voit des troupes de singes gambadant, grimaçant, se plaisant au mal, sans que personne soit assez audacieux pour s'opposer à leurs déprédations. Il y en a de deux espèces, l'une à longue queue, l'autre privée de cet appendice ornemental, mais en revanche parée sur ses parties nues des couleurs les plus éclatantes. Je ne citerai que pour mémoire les crocodiles et les poissons sacrés dont quelques étangs sont peuplés; ces animaux viennent manger dans la main des dévots qui leur offrent leur nourriture.

Le temple est entouré d'un beau mur crénelé, qui renferme, dit-on, dans son enceinte rectangulaire, beaucoup de sanctuaires, de portiques, d'étangs sacrés; comme nul Européen n'est admis à passer le seuil des portes d'entrée, on ne voit que le Bara-Dewal, grande tour où sont logées les trois divinités du lieu, et qui par sa masse domine tous les autres édifices. De loin, il ressemble à une borne colossale; en réalité, c'est un bâtiment carré dont les murs en s'élevant décrivent une courbe et forment vers le sommet un hémi-ellipsoïde. Sur chaque face, ressort en saillie un pilier de la largeur des deux tiers de la face elle-même.

Lorsque nous décrirons les temples de Bhuvaneshwara, nous verrons comment, en superposant les uns aux autres des piliers de plus en plus petits, on est arrivé à construire des édifices d'une forme hémi-ellipsoïdale ayant tout l'aspect d'une immense borne. Les angles de la tour sont arrondis en forme de fuseau. Quelques sculptures décorent les faces, du reste assez nues, de cette pagode qui, au point de vue de l'architecture, est très-inférieure aux temples orissiens dont nous parlerons plus loin. Le tout est recouvert d'un badigeon à la chaux.

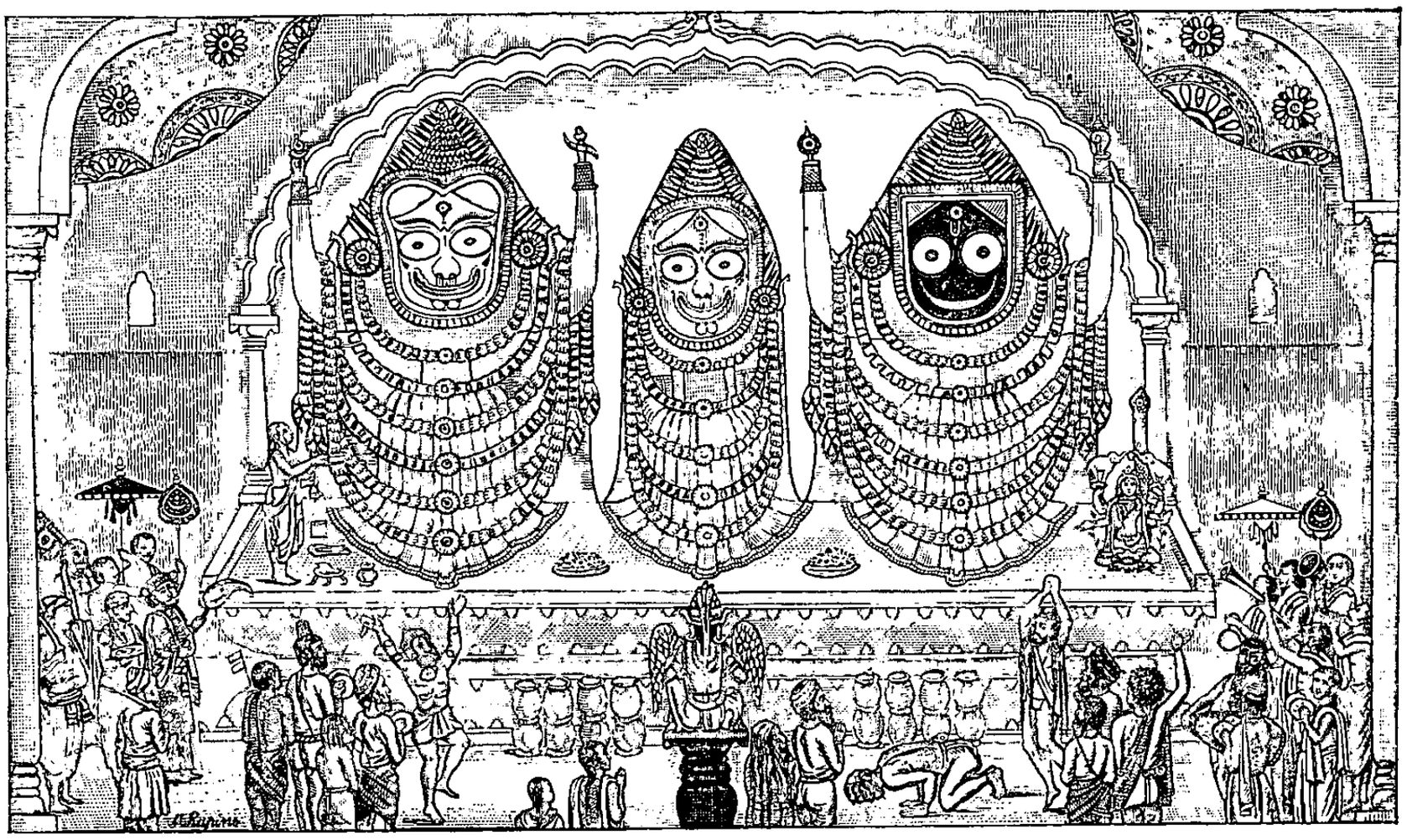
On prétend que la pagode de Djaghernaut a été construite vers l'an 1200 (après Jésus-Christ), je doute qu'elle ait une origine aussi reculée.

La porte d'entrée principale donne accès à un vestibule à toit pyramidal. De chaque côté, est placé un monstre, sorte de lion dont la tête est couverte d'une tiare. Sur le fronton sont figurées les images des planètes et du soleil, comme dans tous les édifices religieux de l'Orissa. Quatre petites cariatides assez grotesques soutiennent une corniche au centre de laquelle est représenté Djaghernaut lui-même, le maître du monde. Le sanctuaire mesure environ soixante-dix mètres d'élévation ; c'est là que sont visibles tous les jours pour les Indous les figures monstrueuses de Djaghernaut ou de Wishnou, de son frère Balarama ou Mahadeo, et de leur sœur Soubadra ou Kali : ces figures, ainsi que le montre la gravure dont je dois le dessin original à un artiste du pays, sont de simples bustes en bois de deux mètres de hauteur dont la tête n'offre même pas une ressemblance grossière avec une figure humaine; elles sont peintes en blanc, en noir et en jaune. Les deux frères ont les bras élevés en l'air, la sœur en est dépourvue. Sur le devant de l'autel est agenouillé Garounda, le dieu-épervier, monture habituelle de Djaghernaut.

Chaque jour on sert trois repas aux idoles. Voici les

provisions qui,d'après M. Mansbach, leur sont quotidiennement distribuées : quatre cent dix livres de riz, deux cent vingt-cinq livres de farine, trois cent cinquante livres de beurre clarifié, cent soixante-sept livres de mélasse, soixante-cinq livres de légumes, cent quatre-vingt-six livres de lait, vingt-quatre livres d'épices, trente-quatre livres de sel et quarante et une livres d'huile à brûler. Ces vivres, dont je viens de transcrire la variété en détail, me paraissent amplement suffisants pour satisfaire l'appétit des idoles, quelle que soit la capacité de leurs divins viscères, et même l'ampleur des estomacs humains des prêtres et acolytes attachés à leur service. Pendant chaque repas, qui dure environ une heure, les portes sont soigneusement fermées, et quelques serviteurs de ces divinités, le rajah de Kourdaqui, le grand prêtre du temple et les Brahmanes sanctifiés par une longue pratique d'ascétisme et de pénitence, ont seuls le privilége d'assister au banquet olympien. Pendant toute sa durée la musique ne cesse de remplir l'air de ses sons aigus à la grande satisfaction des oreilles des dévots.

Si le voyageur regrette d'être venu si loin sans pouvoir mettre le pied dans l'enceinte sacrée, il se trouve amplement dédommagé par le spectacle curieux qu'offre la place qui précède la pagode. Au centre, s'élève une colonne monolithe, polygonale, d'une forme gracieuse, surmontée d'une petite statue d'Hanouman, le dieu-singe ou le Mercure indou. Au milieu d'une centaine de zébus et autres animaux se presse la foule bizarre des dévots ascétiques ; quelques petites cabanes faites de roseaux ou de branchages secs donnent asile à des hommes dont la nudité n'est certes pas suffisamment cachée par la couche de chaux dont ils se blanchissent les membres, et qui par piété passent leur vie à con-



Idoles dans le sanctuaire de Djaghernaut. — Dessin de Rapine d'après une aquarelle indoue.

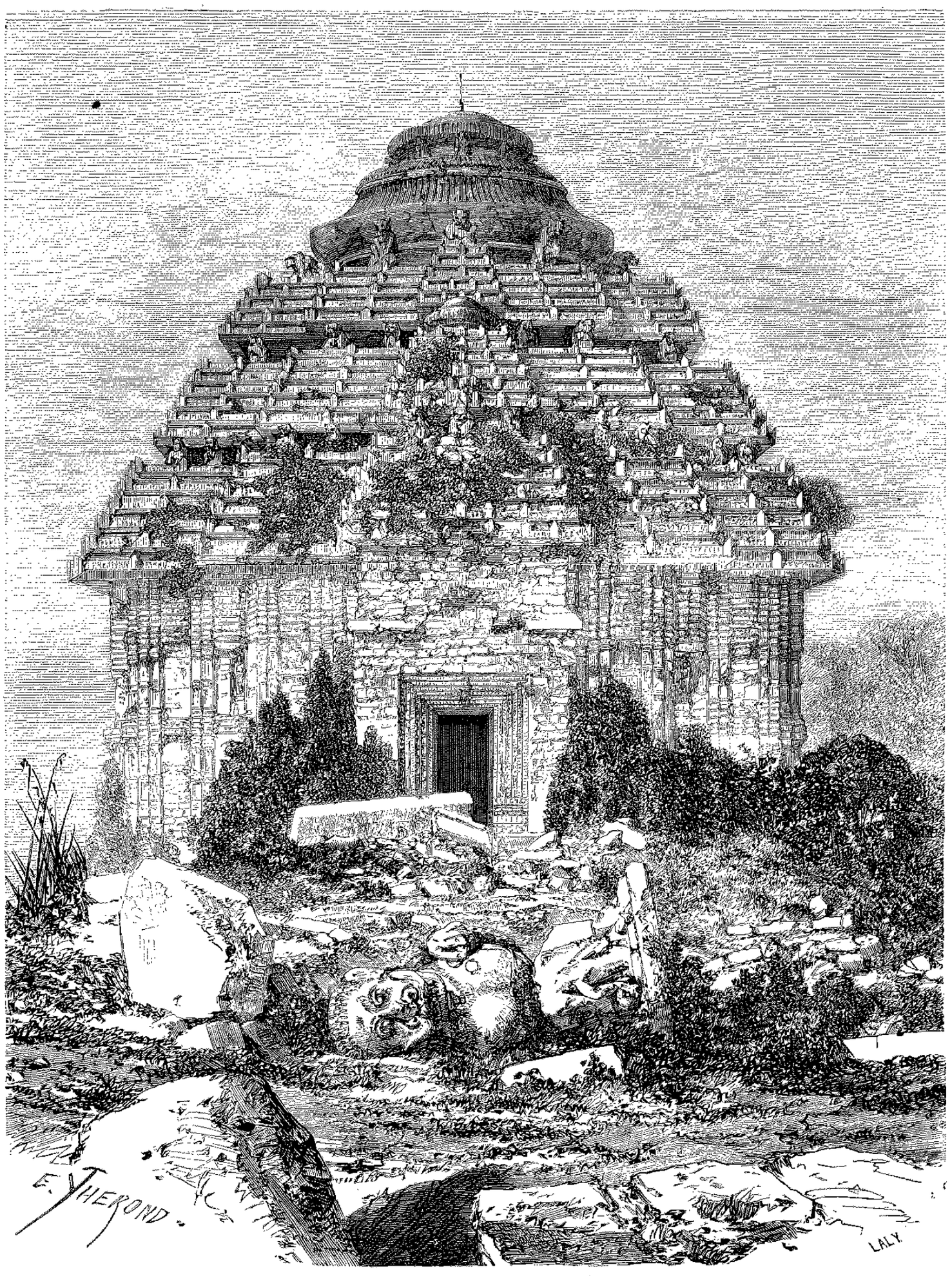
templer les murs de la pagode sainte. La figure de ces personnages vénérés est entièrement sillonnée de traits rouges. Il en est qui croient faire un acte agréable aux dieux en laissant croître leurs cheveux et leur barbe à la volonté de la nature et en se livrant à des danses folles; d'autres se percent les joues avec des tiges de fer; beaucoup attendent à peine que la fiente des zébus soit tombée à terre pour s'en couvrir le visage et le corps. Quelques-uns même, pour racheter leurs péchés, poussent l'absurdité et la folie jusqu'à boire l'urine des saints animaux! Toutes ces scènes ne montrent que trop à quel point la démence superstitieuse a rabaissé les pauvres habitants de l'Inde, peuple cependant si doux et si intelligent.

A un mille de la ville se trouve un étang sacré auquel on se rend par une grande avenue toujours encombrée de marchands et de pèlerins ; au centre est bâtie la maison de plaisance de Djaghernaut, petit temple à colonnes. C'est là que le dieu va, chaque année, passer quelques jours pour se livrer au plaisir du bain. Selon M. Mansbach que ses fonctions ont retenu pendant quatre années dans l'Orissa et qui a publié dans les Bulletins de la Société asiatique des détails intéressants sur le culte de Djaghernaut, il y a deux fêtes principales : l'une a lieu lorsque le maître du monde, après certaines ablutions, prend la forme de Ganesa, le dieu-éléphant ; la métamorphose s'accomplit aisément, à la plus grande joie des dévots, au moyen d'un simple masque de carton. L'autre, la plus importante des deux, se célèbre quand le soleil est entré dans la constellation du Bélier.

Trois chars, dont la planche de la page 12 peut donner une idée, transportent les idoles au bord de l'étang sacré. Celui de Djaghernaut, porté sur seize roues, mesure environ huit mètres de long et autant de large. Sur cette immense plate-forme, on dépose le dieu qui

est entouré par la foule des prêtres sous la haute direction du rajah de Kourda. L'idole est abritée sous un dôme couvert d'étoffes éclatantes. Partout la boiserie est travaillée et sculptée; mais quelles sculptures! Rien que des sujets d'une obscénité révoltante. A l'avant du char, on remarque une statue conduisant des chevaux dorés. Six forts câbles sont attachés à l'immense masse que traînent des milliers d'hommes, au milieu des clameurs étourdissantes des pèlerins et des cris aigus et perçants des trompettes sacrées [1].

Arrivée à sa maison de campagne, l'horrible divinité y reste exposée plusieurs jours. Pendant ce temps le peuple des dévots est en délire; ce ne sont que cris et vociférations, que danses échevelées; la nuit, on tire de tous côtés des feux d'artifice. La fête se termine par la réintégration du dieu dans son domicile ordinaire.



Porte du temple du Soleil. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Alfred GRANDIDIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Dans les temps anciens, on construisait les chars non en bois, mais en pierre, à l'exception du dôme qui était en briques; les roues elles-mêmes étaient de pierre. Combien d'hommes ne fallait-il pas pour traîner ces énormes monolithes, surchargés de merveilleux ornements! Le modèle représenté page 8 existe encore dans les ruines d'Humpi (Bidjanuggur).



Tente d'un voyageur anglais (voy. p. 31). — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER[1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

La Pagode noire. — Bhuvaneshwara. — La province d'Orissa. — Coup d'œil rétrospectif à propos d'architecture sacrée sur le brahmanisme et le bouddhisme indou.

Je ne pouvais m'éloigner du district de Pouri sans aller visiter les ruines du temple du Soleil, connues des marins anglais sous le nom de Blackpagoda (Pagode noire). Située à seize milles au nord de Pouri, en vue de la mer, presque à égale distance des deux principales embouchures du Mahanuddy, cette pagode mérite sous tous les rapports d'attirer l'attention du touriste et de l'archéologue; c'est le plus beau spécimen de l'architecture indoue dans toute sa pureté. Peu de voyageurs cependant l'ont visitée, par suite de sa position isolée au milieu du delta désert, plat et sablonneux du Mahanuddy; mais une fois arrivé, on ne regrette pas la fatigue et l'ennui de la route. On en est bien dédommagé par la vue des débris encore debout de ce monument gigantesque, qui a dû être l'un des plus magnifiques de l'Inde.

En se rendant à la Pagode noire, on peut d'ailleurs occuper agréablement les heures de la route en chassant des antilopes; ces élégants animaux sont communs dans ce désert, et, malgré leur sauvagerie naturelle, je parvins, grâce à ma carabine Manton, à en abattre plusieurs dont j'ai conservé précieusement les belles cornes annelées.

Le sanctuaire de la Pagode noire n'existe plus; à sa place on ne découvre qu'une montagne de débris et de pierres. Le vestibule, quoique presque en ruines, est encore en assez bon état pour être étudié du touriste. Il serait difficile de compter le nombre de bas-reliefs, de sculptures de toutes sortes, de groupes de grandeur naturelle, qui se trouvent sur les murs extérieurs. Ces œuvres, d'une belle exécution, sont supérieures à toutes celles auxquelles nous a habitués l'art indou moderne.

Il est à regretter toutefois qu'elles soient exclusivement consacrées à représenter des sujets de la plus grande obscénité. L'ensemble de cette partie du monument est grandiose; la voûte qui s'élève à une grande hauteur est d'une noble hardiesse. C'est là que l'art indou semble avoir atteint son plus haut degré de splendeur; la grandeur n'y exclut pas l'élégance, et la majesté s'y allie à la richesse.

Bâtie comme tous les temples de l'Orissa sans le secours du bois, la Pagode noire n'est consolidée en plusieurs endroits que par d'énormes poutres de

1. Suite. — Voy. page 1.

fer[1]. Deux portes donnent entrée à ce vestibule; elles ont une largeur de cinq mètres : la décoration de la principale est remarquable. Les parois latérales présentent un soubassement enrichi chacun de sept petites statues de vingt-huit centimètres de hauteur; la partie supérieure est garnie de guirlandes et d'ornements grossiers ; les linteaux ou traverses horizontales sont aussi très-finement sculptés. Sur le sol on remarque une pierre de près de huit mètres de long sur un mètre trente centimètres de large et deux mètres de haut, qui servait jadis de couronnement à la porte, et sur laquelle on distingue les neuf images ordinaires des planètes. Dans toutes ces sculptures, il y a profusion de cordons de perles.

La voûte qui s'élève à une grande hauteur, — au moins trente mètres, — est construite par voie d'assises horizontales, chaque pierre débordant celle qui la soutient. Les faces extérieures du monument étaient entièrement recouvertes de sculptures et de godrons[2]. Malgré les herbes qui ont envahi cet antique monument, malgré l'état de délabrement où il se trouve réduit, on peut encore juger de l'aspect grandiose qu'il devait présenter quand il était intact, et qu'un nombre considérable de statues le décoraient.

Le sommet du vestibule affecte la forme d'une espèce de turban en pierre supporté par huit lions ; il est surmonté lui-même d'un autre plus petit, reposant sur huit griffons. Ce vestibule mesure vingt mètres de côté.

Il est impossible de ne pas exprimer des regrets au nom de l'art, quand on voit ce temple magnifique se dégrader de jour en jour ; avant peu d'années, il ne restera qu'un monceau de ruines là où s'élevait l'un des plus beaux monuments de l'architecture asiatique.

Bhuvaneshwara était au commencement de l'ère chrétienne une des plus grandes villes de l'Inde. Au milieu de la jongle, sur l'emplacement où s'élevait jadis cette importante cité, on aperçoit encore aujourd'hui des temples dont on peut évaluer le nombre à plus de cent ; quoique abandonnés pour la plupart, ils sont en bon état de conservation. C'est au septième et au huitième siècle après Jésus-Christ que furent édifiés presque tous ces monuments. Ils présentent un grand intérêt, non-seulement à cause de leur beauté et de leur originalité, mais surtout pour l'étude de l'architecture asiatique.

Je n'ai pu pénétrer dans la pagode du Lingraja, la plus remarquable de toutes par ses dimensions.

Le sanctuaire mesure environ cinquante mètres de haut. Quelques brahmanes réfugiés dans ce temple en interdisent l'entrée à des parias aussi impurs, à leur point de vue, que les Français et les Anglais ; mais comme tous les temples petits et grands sont ornés et distribués de la même manière, je puis en donner une idée exacte par la description de celui que représente une des gravures jointes à ce récit.

1. Quelques-unes de ces barres de fer qui mesurent plus de six mètres de long, sur vingt centimètres d'épaisseur.
2. Les godrons sont le contraire des cannelures.

Ces pagodes sont toutes consacrées à *Mahadeva*, le grand dieu, un des noms de Shiva, adoré comme dieu de la vie et de la reproduction, sous la forme d'une espèce de borne en pierre presque brute qui s'élève du centre d'une cuvette de pierre. Comme dans le temple principal de Bénarès, ce grossier symbole ou *Lingam* reçoit l'adoration des dévots indous, qui l'arrosent d'huile de coco et lui font des offrandes de riz, de volaille, etc.

Ces dons, bien entendu, profitent bien moins au dieu qu'aux brahmanes. L'huile est recueillie pieusement dans la cuvette inférieure, et jouit de la précieuse faculté d'opérer des miracles. Les prêtres teignent souvent en rouge cette idole bizarre.

Le sanctuaire ou dewal a une forme analogue à celle du Lingam qu'il renferme ; il ressemble de loin, comme tous les temples de l'Orissa, à une immense borne. C'est une tour carrée dont les faces sont ornées de pilastres en saillie superposés les uns aux autres. Les coins en sont arrondis et sur chaque face on remarque des godrons verticaux.

La base, de forme quadrangulaire, est souvent décorée de bas-reliefs obscènes, appropriés à des temples où l'on adore le Lingam. Au sommet de la tour, qui se termine en rond, sont placés huit lions supportant un immense turban ou couronne de pierre ; ce turban, quelquefois monolithe, est l'un des caractères de l'architecture orissienne ; dans les monuments modernes, il est surmonté d'une urne ou du chakra de Vishnou[1].

Les voûtes, dont quelques-unes ont jusqu'à cinquante mètres d'élévation, sont ornées de pierres posées par assises parallèles à l'horizon. Dans toute l'architecture asiatique on voit prédominer les lignes horizontales. Dans l'Inde, en effet, on ignora longtemps l'usage des colonnes, qui dans l'Occident, au contraire, ont presque de tout temps été employées dans les constructions, et qui ont amené la prédominance des lignes verticales dans nos monuments. La couronne du sommet ferme la voûte. C'est d'un effet grandiose.

Comment ces peuples ont-ils réussi à élever à d'aussi grandes hauteurs ces blocs immenses que nos machines modernes elles-mêmes soulèveraient avec peine ? C'est uniquement au moyen de plans inclinés faits de bambous.

Des diverses faces se détache en haut-relief un énorme griffon

En avant du sanctuaire se trouve le vestibule ou Jagamohana[2], édifice à toit pyramidal. Le jour ne pénètre dans le temple que par la porte de ce vestibule ; aussi le sanctuaire est-il très-obscur. C'est une disposition que l'on rencontre dans tous les temples indous ; les brahmanes ne veulent montrer leurs dieux à formes bizarres et à aspects terribles que dans une

1. Le chakra est une roue de fer, symbole de destruction, dont est toujours armé le dieu Vishnou.
2. Jagamohana, littéralement les délices des hommes, parce que c'est du vestibule qu'on voit et qu'on adore l'idole.

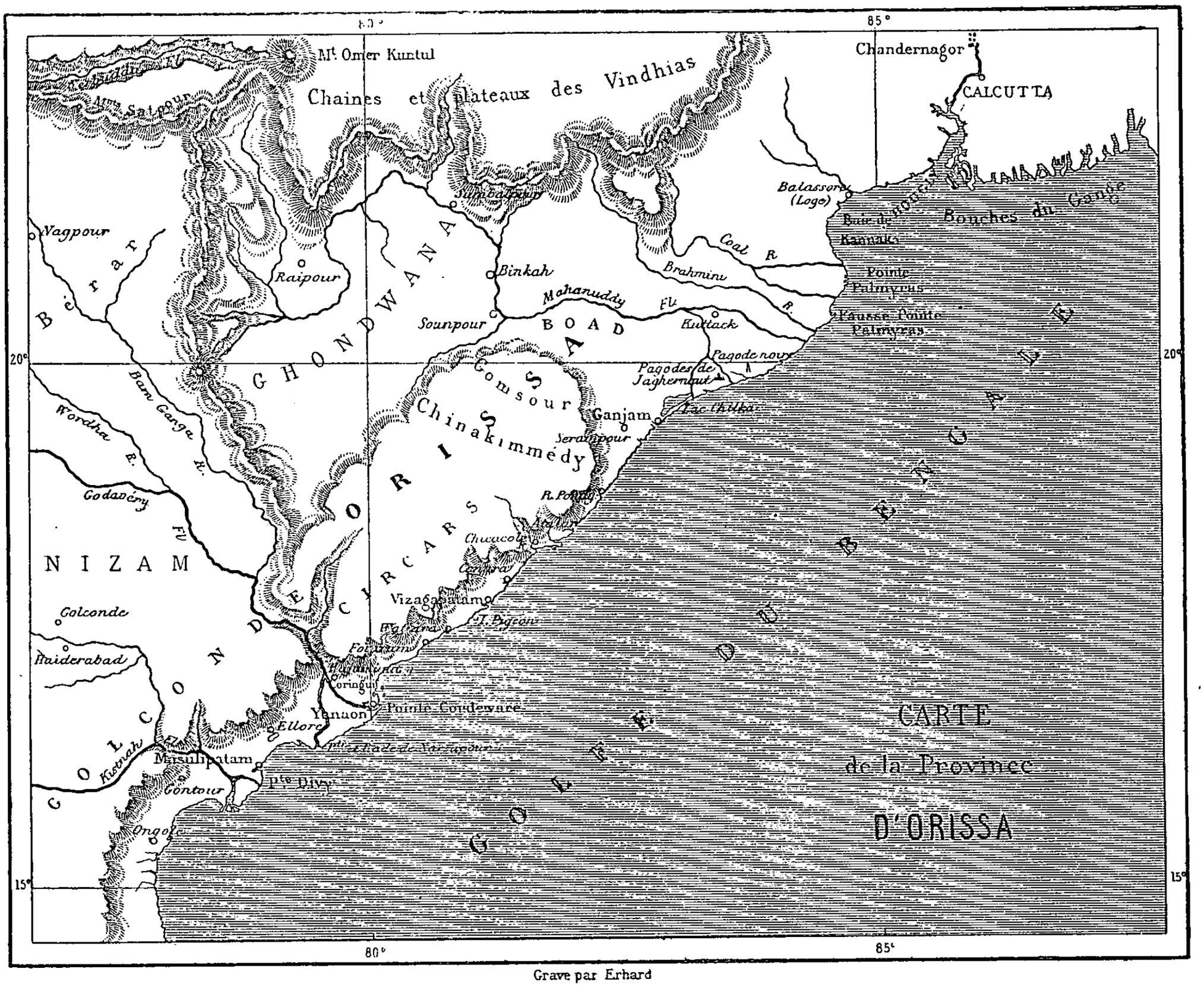
obscurité qui puisse encore accroître l'impression superstitieuse ressentie par le peuple des dévots. Dans l'enceinte, il y a toujours d'autres temples plus petits élevés en l'honneur des divinités d'un ordre inférieur.

Je ne m'étendrai pas sur la description de ces temples dont il a été parlé en détail dans les *Asiatic Researches of Bengal*, mais j'essayerai d'exprimer les impressions qu'a fait naître en moi leur examen et les conséquences qui ressortent de la comparaison que j'ai pu faire, dans mes voyages à travers l'Inde, des divers spécimens de l'art bouddhiste et de ceux de l'art indou

Pourquoi après l'abandon ou l'expulsion du bouddhisme les Indous ont-ils donné à leurs premiers temples la forme curieuse et insolite qu'on trouve dans ceux de l'Orissa? Je suis obligé, avant de développer le résultat de mes recherches et réflexions à ce sujet, d'entrer dans quelques détails sur les révolutions religieuses qui se sont opérées dans l'Inde avant et après notre ère.

La plus importante aujourd'hui des nombreuses religions qui se sont répandues dans l'Inde, celle qui compte le plus de disciples, c'est, sans contredit, la religion indoue, dont nous allons nous occuper.

L'islamisme, importé vers la fin du douzième siècle,



Grave par Erhard

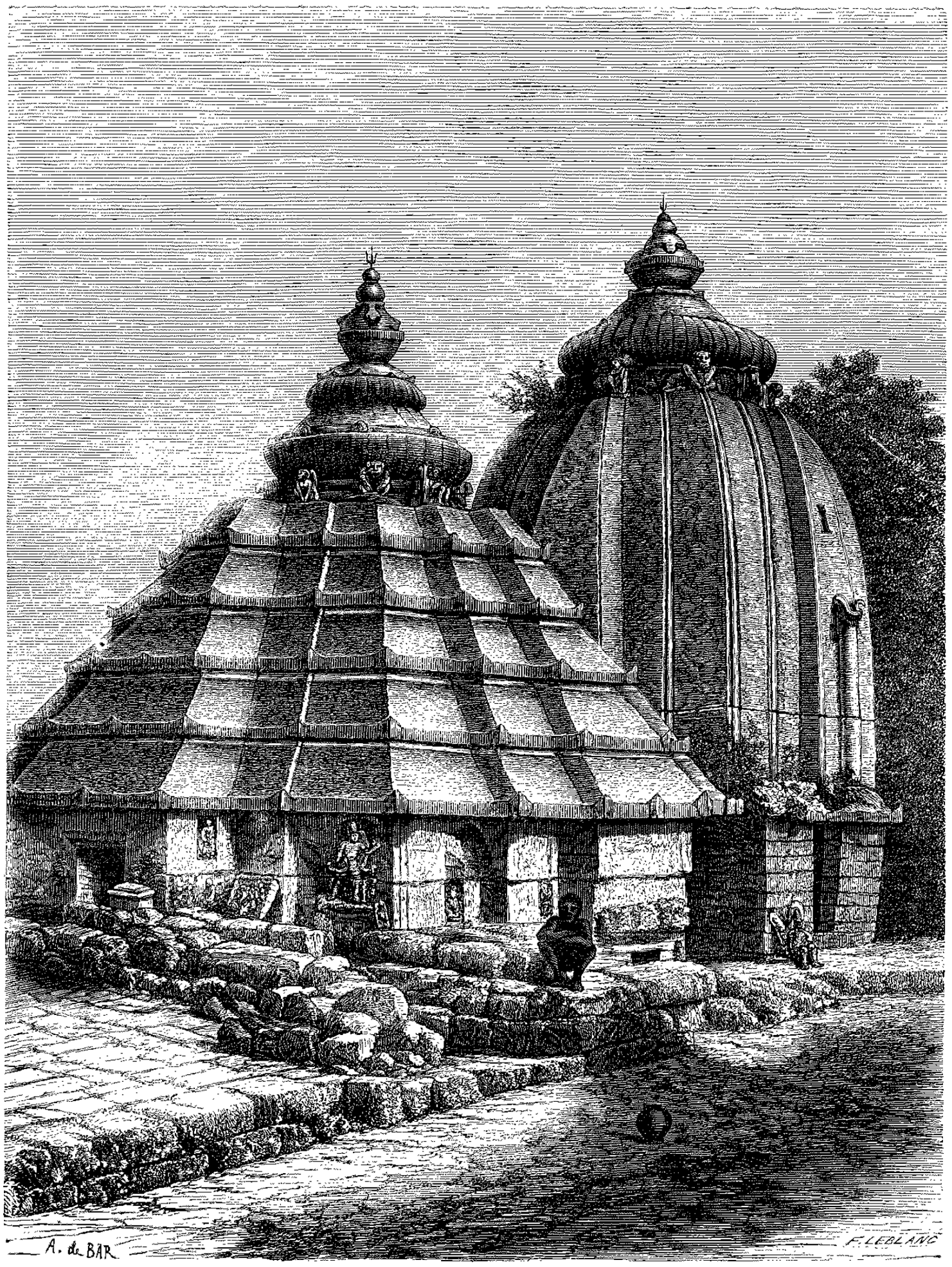
par les conquérants afghans, n'a guère de sectateurs que dans le nord. La majorité appartient à la secte shiite, et ne forme pas le douzième de la population totale de l'Inde. Nous devons citer aussi les chrétiens du sud du Deccan, les jaïnes de l'ouest, les parsis ou guèbres de la présidence de Bombay, les sikhs du Panjab. Je ne parlerai en détail de ces diverses religions qu'en parcourant les pays particuliers où leurs sectateurs sont nombreux.

Le bouddhisme, qui sur le sol de l'Inde n'a plus de partisans qu'au Népaul et à Ceylan, a cependant joué un si grand rôle dans l'histoire de cette contrée, qu'il mérite une étude assez approfondie, toutes les fois qu'on veut remonter aux origines des religions, des arts et de la civilisation actuelle de ce pays. Je crois donc utile de tracer ici, avec quelque détail, les dogmes de cette religion qui, du nord-ouest du Bengale où elle prit naissance, s'étendit peu à peu sur la surface entière de l'Inde et eut un de ses foyers les plus actifs dans l'Orissa, où elle a laissé des traces si profondes de son passage.

La vallée du Gange, si connue pour sa richesse et sa fertilité, a été le berceau de la civilisation de l'Inde Le sol de cette contrée féconde produisait tous les

fruits nécessaires à l'alimentation de ses habitants sans les astreindre à de grands efforts : frappées des avantages de cette situation exceptionnelle, de nombreuses tribus de la race aryane, venues du nord et du nord-ouest, s'y sont constituées en groupes sociaux à une époque non encore déterminée par l'histoire. Pour maintenir l'ordre dans cette réunion d'individus, on eut recours à des conventions qu'ont dû accepter tous les membres de la communauté, sous peine d'être livrés à l'anarchie. Ces lois, toutes conventionnelles, étaient basées sur les besoins communs de tous, sur les exigences d'immigrations et de conquêtes successives et superposées pour ainsi dire, et aussi sur les superstitions naturelles à tout être ignorant, que domine la crainte de l'inconnu.

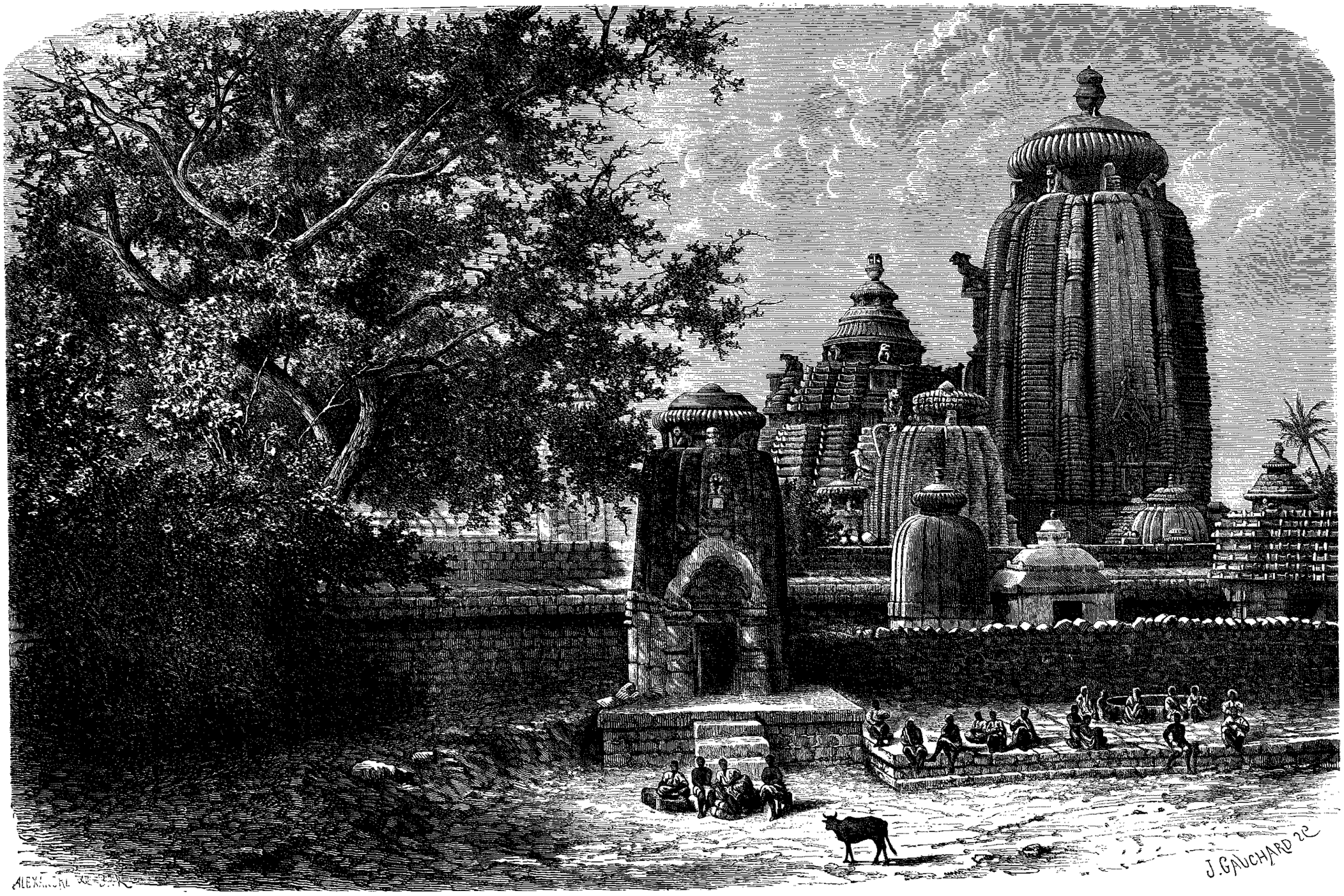
Les plus anciens livres sacrés de l'Inde ne prêchent



Pagode près de Cuttack. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

que les principes naturels à toute société qui s'organise. Ils admettent un Dieu créateur, unique, tout-puissant[1], mais ils ne lui vouent point de culte extérieur ; ils ne lui élèvent pas de temples, ils se contentent de l'honorer comme la sanction divine de leurs lois et de leur morale. Ils défendent bien, comme l'ont fait les Égyptiens, mais pour cause d'utilité et non par pure superstition, d'immoler à la gourmandise de quelques-uns le bœuf, animal indispensable à leurs cultures. Ils constatent enfin que dans toute réunion d'hommes il existe une différence nécessaire, due aux occupations

1. Cette assertion demanderait plus d'une réserve si elle avait trait aux *Védas*, les plus antiques monuments de la langue sanscrite ; elle ne peut s'appliquer qu'aux Brahmanas, aux Oupanichads et aux autres commentaires métaphysiques de ces recueils d'hymnologie primitive auxquels ils sont postérieurs de bien des siècles (F. DE L.)



Grand temple de Bhuvaneshwara. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

forcées auxquelles on est obligé de se livrer. De là quatre grandes castes rangées, suivant l'ordre de leur importance sociale et intellectuelle; d'abord les Brahmanes (savants), ou prêtres qui dirigent les hommes et les maintiennent dans la voie des devoirs sociaux; — les kchattrias, soldats chargés de défendre la patrie contre l'envahissement des étrangers, — les vaïçiyas, agriculteurs et marchands, qui procurent à la communauté les objets nécessaires à l'alimentation de tous, — puis enfin les çoudras, ouvriers et manœuvres, qui ne mettent au service commun que leur force physique et dont le seul devoir, selon le code de Manou, est de servir les classes supérieures sans murmure et sans envie.

La tradition indoue, telle qu'elle est enregistrée dans le *Manava çastra*, caractérise parfaitement cette division du corps social en quatre classes. De la tête de Brahma, le créateur, sont sortis les savants et les prêtres, de ses bras les guerriers, de son ventre les marchands et les cultivateurs, de ses pieds les çoudras, ouvriers et prolétaires.

Avec les siècles, les principes brahmaniques s'étaient corrompus, et l'esprit subtil des Indiens avait déjà inventé longtemps avant l'ère chrétienne des légendes plus ou moins fabuleuses ou bizarres; la mōrale pratique des premiers temps s'était pervertie. Mais lorsque le Bouddha prêcha sa religion, les brahmanes n'étaient point encore cependant arrivés à ces excès de démence dont nous avons le spectacle de nos jours, et dont nous parlerons après l'exposition des principaux dogmes du bouddhisme; il y avait de nombreux points de contact entre les deux doctrines aujourd'hui si différentes.

Il est indispensable d'entrer ici dans quelques détails au sujet de la religion bouddhique telle qu'elle a été prêchée dans l'Inde et qu'elle est encore pratiquée à Ceylan, le seul pays où elle ait encore en partie sa pureté. Au Thibet et au Népaul, dans le royaume d'Ava en Chine, et les doctrines bouddhiques sont tellement corrompues qu'on ne saurait y reconnaître les vrais principes fondamentaux.

Les bouddhas et leur doctrine, suivant les commentaires des livres sacrés, sont incompréhensibles; non moins incompréhensible est la grandeur des résultats produits par la foi en ceux qui croient en leurs enseignements. Rien de plus vrai que la première partie de cette réflexion. Il n'est pas facile même aux philosophes les plus habitués aux subtilités de la métaphysique de toujours comprendre les élucubrations nuageuses des disciples du Bouddha qui ont cherché à exposer les doctrines de leur maître. Nous essayerons toutefois de donner quelque idée d'un système qui a exercé une influence si considérable sur le monde asiatique.

La vérité est éternelle et immuable, telle est la base du bouddhisme. A des périodes séparées par un espace de temps incalculable, apparaissent des hommes d'une sagesse éminente, d'une sainteté parfaite, qui, libres de l'influence des passions, sont parvenus à éteindre en eux non-seulement tout désir sensuel, mais même le désir de vivre; qui, par leur vertu persévérante et leurs efforts intellectuels, ont acquis une connaissance exacte de la vérité universelle. Ces hommes ont tous enseigné cette vérité aux autres hommes (surtout en ce qui touche la morale et le moyen de se délivrer des chaînes d'une existence de souffrances et de misère), et leurs doctrines ont fondé les religions bouddhistes qui ont existé de temps immémorial. Ces êtres portent le nom de Bouddhas ou *éclairés*.

Mais il en est de la vérité comme de toutes choses en ce monde; elle va se corrompant et la religion disparaît, les préceptes de morale sont méconnus, jusqu'à ce qu'un autre Bouddha se révèle et prêche à nouveau les mêmes vérités éternelles.

Le nombre des Bouddhas est illimité, et depuis l'origine des siècles il en est apparu un grand nombre; on ne connaît les noms que des vingt-quatre derniers.

Tous les Bouddhas sont égaux entre eux, et aucun des anciens ou Adi-Bouddhas, malgré les idées adoptées dans le Népaul, n'est supérieur aux autres en sagesse, en sainteté et en pouvoir.

Le dernier des Bouddhas naquit en 624 avant Jésus-Christ à Kapilavastou, ville située sur la frontière du Népaul et capitale du royaume que gouvernait son père, le rajah Souddhodano. A sa naissance, il reçut le nom de Çiddartha, mais il est plus généralement connu sous le nom de Çakya-Mouni (Çakya le religieux) et sous celui de Gotama, qui lui venait de ses ancêtres royaux, les Gotamides, issus eux-mêmes de ces premiers chefs des émigrations aryanes, qui rattachaient leur origine au soleil.

Nous ne pouvons mentionner ici les miracles dont fut entourée son enfance. Nous ne disposons ni du temps ni du cadre nécessaires pour cela. Mais des légendes bouddhiques, presque contemporaines de sa prédication, ayant peint, avec une naïve énergie, ses impressions aux premiers regards qu'il jeta autour de lui sur le monde, nous croyons indispensable de les rappeler le plus succinctement possible, et pour atteindre ce but, nous aurons recours aux résumés concis qu'en ont rédigé, d'après les documents originaux, ceux de nos contemporains qui ont fait de l'Inde antique une longue et consciencieuse étude.

« .... Un jour qu'avec une suite nombreuse Çiddhartha se rendait à un jardin auquel se rattachaient tous ses souvenirs d'enfance, il rencontra sur sa route un homme vieux, cassé, décrépit, portant sur son corps ravagé tous les symptômes d'une fin prochaine. « Ainsi « donc, dit Çiddhartha à son cocher, la créature ignorante et faible, au jugement erroné, est fière de la « jeunesse qui l'enivre, et elle ne voit pas la vieillesse « qui l'attend. Pour moi, je n'irai pas plus loin. Cocher, retournons au palais. Moi, qui suis aussi la « demeure future de la vieillesse, qu'ai-je à faire avec « le plaisir et la joie? »

« Un autre jour, il se dirigeait vers le même jardin quand il rencontra un homme atteint de maladie, en proie à une fièvre ardente et respirant à peine: « La

« santé, dit le jeune prince, est donc comme le jeu « d'un rêve, et la crainte du mal a donc cette forme « insupportable ? Quel est l'homme qui, en y réfléchis- « sant, pourrait désormais avoir l'idée de la joie et du « plaisir? » Et ce jour-là encore Çiddhartha n'alla pas plus loin.

« Une autre fois, il retournait à ce lieu de promenade quand il rencontra sur la route un cadavre porté dans une bière, couvert d'un linceul et entouré du cortége de ses parents en deuil, versant des larmes, sanglotant et poussant des cris. Le prince, prenant encore son cocher à témoin de ce spectacle lamentable, s'écria : « Ah ! malheur à la jeunesse que la vieil- « lesse doit détruire ! Malheur à la santé que minent « les maladies sans nombre ! Malheur à la vie que la « mort tranche en si peu de temps ! Ah ! s'il n'y avait « ni vieillesse, ni maladie, ni mort ! Si la vieillesse, la « maladie, la mort, étaient pour toujours enchaînées ! » Puis, sa pensée intime se faisant jour pour la première fois, il ajouta : « Retournons en arrière ; je vais « rêver à la délivrance ! » Çiddhartha venait d'entrevoir le *nirvâna*. Peu de temps après, abandonnant rang, puissance, affection, il se retira dans la solitude et commença sa carrière de missionnaire prêcheur, qu'il poursuivit jusqu'à sa mort, arrivée soixante ans plus tard (543 avant Jésus-Christ)[1].

« Sa doctrine qui, de son vivant du moins, paraît avoir été plus morale que métaphysique, et qu'il imposait à ses auditeurs comme *bouddha* (c'est-à-dire comme *être inspiré, éclairé*), reposait, a dit Burnouf, « sur « une opinion admise comme un fait, et sur une es- « pérance présentée comme une certitude[2]. »

« Cette opinion, c'est que le monde visible est un perpétuel changement ; que la mort succède à la vie et la vie à la mort ; que l'homme, ainsi que tout ce qui l'environne, roule dans le cercle éternel de la transmigration ; qu'il passe successivement par toutes les formes de la vie, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus parfaites ; que la place qu'il occupe dans la vaste échelle des êtres vivants dépend du mérite des actions qu'il accomplit en ce monde, et qu'ainsi l'homme vertueux doit, après sa vie, renaître avec un corps divin, et le coupable avec un corps de damné ; que les récompenses du ciel et les punitions de l'enfer n'ont qu'une durée limitée, comme tout ce qui est dans le monde ; que le temps épuise le mérite des actions vertueuses, de même qu'il efface la faute des mauvaises, et que la loi fatale du changement ramène sur la terre et le Dieu et le damné, pour les mettre de nouveau l'un et l'autre à l'épreuve et leur faire parcourir une suite nouvelle de transformations. L'espérance que Çakya-Mouni apportait à l'humanité, c'était la possibilité pour tous les hommes, quelles que fussent leurs castes et leurs naissances, d'échapper à la loi de la transmigration et de mériter, par une vie d'austérités, de sacrifices et de dévouement, d'entrer dans ce qu'il appelle le *nirvâna*, c'est-à-dire l'*anéantissement* de toute personnalité et de tout souvenir[1].

« Pour oser ainsi offrir le néant à des millions d'hommes comme récompense d'une vie de devoirs et de vertus, il fallait avoir bien souffert soi-même ; mais il fallait aussi bien savoir à quel point l'ordre social et les doctrines régnantes avaient rendu le poids de l'existence intolérable pour ces mêmes hommes. Aucun grief plus grave ne peut être élevé contre le brahmanisme.

« Pour bien se rendre compte d'un fait aussi étrange pour nous Occidentaux que cette aspiration au néant, il faut se rappeler les effroyables terreurs que devaient inspirer à des populations opprimées et ployées sous mille jougs, du berceau à la tombe, leurs croyances à cette transmigration dont l'être humain était éternellement le jouet. Il est bon de voir en quels termes effrayants ce dogme a été décrit postérieurement dans le *Bhagavata-Pourana*, un des livres les plus canoniques du brahmanisme moderne.

« Après avoir dépeint longuement les misères auxquelles cette loi fatale condamne toute créature vivante et même les dieux, le poëte déroule les phases du retour de l'homme à une nouvelle, passagère et douloureuse existence. Il nous le montre, embryon d'abord à peine perceptible, puis masse de chair informe où se développent peu à peu une tête, des bras, des pieds, des mains, des ongles, tous les organes enfin qui doivent le caractériser ; puis il ajoute :

« A cinq mois, péniblement replié sur lui-même, il « dort encore dans les replis les plus ignobles du sein « maternel, sans connaissance de son individualité mo- « rale, mais ressentant déjà les angoisses de la faim et « de la soif qu'il ne dépend pas de lui d'apaiser. Dans « cette misérable condition, il s'éveille, en reçoit la « notion distincte, avec le souvenir désespérant de « toutes les mauvaises actions qu'il a commises dans « ses existences précédentes, et la prescience des dou- « leurs, des souffrances qui l'attendent comme châti- « ments dans une nouvelle vie. Dès lors effrayée, sans « repos, cette malheureuse créature s'agite vainement « au milieu de ses terreurs, déplorant la triste et iné- « vitable destinée qui l'attend. Enfin, lorsqu'il ne peut « plus supporter cet état effroyable, Maya, la déesse « de l'illusion, en fait son jouet, lui ôte la mémoire, la « conscience de son passé, puis le lance dans la vie, « à travers les déchirements, les cris, le sang et les « pleurs[2]. »

« On conçoit qu'en face de cette succession fatalement éternelle de pareilles conditions d'existence, l'extinction absolue de la personalité physique et intellec-

1. Voir pour cette date la note de la page 26.

2. Eugène Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*. — On consultera aussi avec fruit *le Bouddha et sa doctrine*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire. 1 vol. in-8.

1. Que ce mot, objet de tant de discussions de la part de nos érudits, signifie *le néant* pur et simple, comme l'affirmait Burnouf, ou l'absorption dans *la béatitude* hors de l'espace et du temps, comme d'autres l'interprètent aujourd'hui, on ne peut modifier sensiblement le sens adopté ici pour *nirvana*. (F. DE L.)

2. *Bhagavata-Pourana*, traduction d'Eugène Burnouf, tome II, chap. XXXI.

tuelle ait pu être proposée aux hommes comme une délivrance, comme le salut, et être acceptée comme tel.

« La réforme religieuse et morale de Çakya Mouni n'attaquait pas de front le système des castes, clef de voûte de l'édifice brahmanique; mais le Bouddha, en appelant toutes les créatures humaines, sans distinction de rang, de naissance et de sexe, à ses prédications, à la vie ascétique, au salut enfin, sapait par la base le système lui-même. En prêchant l'égalité des devoirs, l'égalité devant la fin suprême, il pesait forcément sur les inégalités sociales. En admettant la femme dans la vie religieuse, il préparait son émancipation. Enfin, en appelant à profiter de sa loi, *de sa bonne parole*, tous les peuples, Indous et étrangers, il effaçait les distinctions d'origine entre les Aryans et les barbares (Varvatas, Mlétchas). Aussi, de toutes parts, les populations coururent-elles au-devant du novateurs et de ses doctrines[1]. »

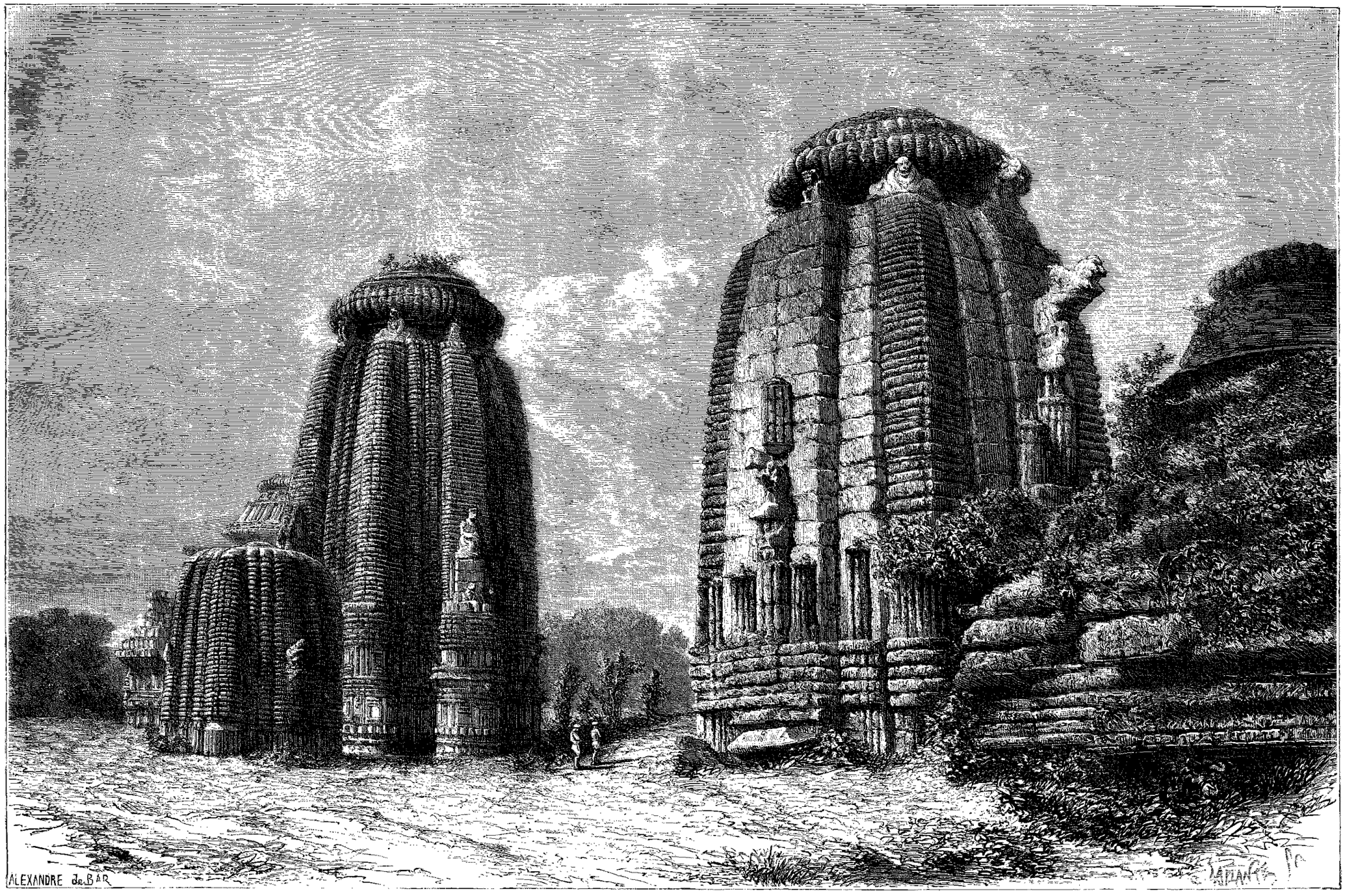


Religieux mendiant. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Du vivant de Çakya-Mouni, celle-ci comptait déjà de nombreux apôtres; ils se multiplièrent après sa mort. En effet, tout religieux, tout croyant en la foi nouvelle, qui avait rasé ses cheveux et sa barbe, qui avait renoncé à sa caste en taillant, de ses propres mains, un vêtement dans un linceul enlevé à un cadavre, pouvait, après avoir confessé ses péchés à un autre religieux déjà revêtu de l'investiture, prêcher lui-même la loi bouddhique.

Cette prédication, comme celle du Bouddha, fut longtemps entièrement orale. Il en résulta pour ses disciples, pour les missionnaires de la foi nouvelle, la

1. F. de Lanoye, *l'Inde antique et sa décadence,* dans la revue *le Présent.*, octobre et novembre 1858.



Pagode de Bhuvaneshwara. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

nécessité de se réunir pour s'entendre sur le maintien et l'unité de la doctrine. Ces réunions, avec le temps, devinrent périodiques, et les réglementations de rites et de dogmes promulgués par ces espèces de conciles furent sans doute les premiers documents écrits de la religion bouddhique, comme les procès-verbaux d'une de ces assemblées, présidée, deux siècles et demi avant notre ère, par Piyadasi-Açoka, roi du Magadha, sont les premiers et les plus authentiques monuments que cette même religion ait légués à l'histoire[1].

Gravés sur des piliers de pierre, érigés partout où s'étendait l'influence du souverain le plus puissant du bassin du Gange, et dont un certain nombre ont été retrouvés de nos jours, ces procès-verbaux constatent tout à la fois l'influence croissante de la foi nouvelle, et la décadence rapide du brahmanisme à l'époque que nous venons de citer. On y voit un roi, un Kchattrya, fils du Soleil, prêcher la morale des réformateurs à ses sujets, leur commander de *se confesser tous les cinq ans*, et leur rappeler qu'avant l'apparition du Bouddha « la terre de l'Inde ne connaissait d'autre droit que celui du plus fort ; que le parricide y siégeait sur presque tous les trônes, l'inceste et la prostitution dans tous les palais!... Que partout enfin on ne voyait que meurtres, cruautés, irrévérences envers les parents, impiétés envers les dieux! »

A Ceylan, où le bouddhisme pénétra de bonne heure, on attribue la date de 104-76 avant Jésus-Christ au premier livre bouddhique qui y fut écrit. C'est le *Pittakattayan*, dont certains passages, traduits par divers missionnaires modernes, sont précieux pour l'étude et l'appréciation des doctrines bouddhiques des premiers siècles.

Ce commentaire sacré s'ouvre par un premier livre intitulé Paradjika, où l'on met dans la bouche du Bouddha, cherchant à prouver sa supériorité sur tous les êtres, les paroles suivantes :

« J'ai déchiré le voile qui enveloppait mon esprit dans les ténèbres de l'ignorance, et je suis le seul homme qui ait acquis une connaissance pleine et entière de toutes choses.

« Je me suis livré à d'innombrables réflexions, et, tranquille de corps et d'esprit, le cœur pur de toute souillure, j'ai poursuivi mon but avec persévérance.

« Exempt de tout désir naturel, libre de tout attachement criminel, j'ai mené à bonne fin, dans ma solitude, le premier jhana (méditation), et je me suis consacré à l'examen des choses de ce monde.

« Ayant terminé mes investigations, je suis parvenu, par un retour sur moi-même, au second jhana, qui n'a plus été troublé par la préoccupation des choses extérieures. J'ai éprouvé le bonheur du troisième jhana, lorsque, délivré des soucis causés par les plaisirs, heureux, sage et sain de corps, je suis arrivé au contentement de l'esprit.

« N'étant plus dès lors sujet ni aux émotions de la joie ou du chagrin, ni aux sensations matérielles, j'ai vécu content, insensible à la peine comme au plaisir. C'est dans cet état de sainteté parfaite que j'ai atteint le quatrième jhana.

« Ayant l'esprit calme, pur de toute souillure, libre de toute passion, j'ai dirigé ma pensée vers le souvenir des premières phases de mon existence, je me suis rappelé toutes mes vies successives, et j'ai retracé dans mon esprit, pour chacune d'elles, le lieu de ma résidence, ma race, ma famille, mes occupations de chaque jour, ma figure, mes plaisirs et mes peines, la durée d'une vie à la fin de laquelle je mourais dans un lieu pour renaître dans un autre, jusqu'à ce qu'enfin je vins dans ce monde-ci.

« Ainsi se dissipa mon ignorance durant la veille de la première nuit. Les ténèbres firent place à la lumière et j'acquis l'omniscience.

« Je m'appliquai ensuite à étudier les causes de la naissance et de la mort des êtres intelligents. Doué d'une pénétration surhumaine, j'ai vu les hommes naître et mourir, les uns nobles, les autres de basse extraction, les uns beaux, les autres difformes, les uns heureux, les autres infortunés, suivant le mérite de leur conduite dans leurs existences antérieures. J'ai vu ceux qui péchaient en pensées, en paroles ou en actions, qui calomniaient les saints, qui prêchaient de mauvaises doctrines, après leur mort, aller en enfer et y souffrir toutes sortes de tourments. J'ai vu ceux qui étaient vertueux en pensées, en paroles et en actions, qui respectaient les saints, qui professaient les saines doctrines, renaître après leur mort dans un des cieux où leur était momentanément réservée une grande félicité.

« Ainsi, pendant la veille de la seconde nuit, continua à se dissiper mon ignorance et la lumière se fit de plus en plus.

« Tranquille d'esprit, d'une pureté et d'une sainteté

1. Piyadasi-Açoka était le petit-fils de Chandragoupta (le Sandrocyptus ou Sandracottus des historiens grecs). Or ce Sandracottus, selon Justin, monta sur le trône de l'Inde après le meurtre des préfets ou vice-rois qu'Alexandre avait établis dans ce pays (317 av. J. C.). Quand Séleucus Nicator, après s'être emparé de Babylone et de la Bactriane, se dirigea vers l'Inde, il n'attaqua pas Sandracottus, mais conclut avec lui une alliance qui lui permit de diriger toutes ses forces contre son ancien collègue, Antigone. Cet événement doit avoir précédé de peu l'année 312, la première de l'ère Séleucide, qui date du retour de Séleucus à Babylone.

On peut donc supposer que Chandragoupta devint roi vers 315, et comme les écrivains bouddhistes et brahmaniques s'accordent à lui attribuer vingt-quatre années de règne, l'avènement de son successeur Bindousara aurait eu lieu en 291 avant Jésus-Christ. Le règne de celui-ci fut, suivant les mêmes autorités, de vingt-cinq ou de vingt-huit ans. En admettant le dernier chiffre comme le plus authentiquement établi, nous arrivons à fixer la date du commencement du règne d'Açoka en 263 avant Jésus-Christ, celle de son inauguration à 259, et celle de son concile à 246 ou 242. Or c'est un article de foi parmi les bouddhistes que deux cent dix-huit ans séparent le sacre d'Açoka de la mort de Çakya-Mouni ; si donc nous traduisons la chronologie bouddhiste en chronologie grecque, nous devons admettre pour ce dernier événement la date de 477 avant Jésus-Christ, et non celle de 543, généralement admise jusqu'ici. L'adoption du premier chiffre est encore justifiée par un autre calcul : entre la mort du Bouddha et l'avénement de Chandragoupta (315 avant Jésus-Christ), les chroniqueurs bouddhistes placent cent soixante-deux ans (315 + 162 = 477 avant Jésus-Christ). (Max-Muller, *A history of ancient sanskrit literature.* London, 1860.)

parfaites, exempt de la souillure des passions, j'éteignis en moi tout désir et je pus me rendre compte de la nature de mes souffrances et de mes chagrins, de leur origine et du moyen d'y mettre un terme. J'ai aussi recherché les causes qui engendrent nos désirs et le moyen de nous y soustraire. Ayant aperçu ces vérités et les ayant comprises, mon esprit fut délivré non-seulement de tout désir sensuel, mais même du désir d'exister. J'avais l'omniscience et mes transmigrations étaient terminées, mon œuvre était accomplie, j'étais arrivé au terme de la série de mes vertus.

« Ainsi, durant la veille de la troisième nuit, les ténèbres se dissipèrent complétement, et je me dépouillai du linceuil d'ignorance dans lequel j'étais étendu. La lumière s'était faite. »

L'omniscience d'un Boudha n'est pas, on le voit, la science universelle, mais le pouvoir de connaître ce qu'il veut savoir, sans recourir au raisonnement ou à des recherches fastidieuses.

Çakya-Mounis partageait les opinions ordinaires de son époque en philosophie; il se séparait toutefois des Brahmanes en ce qu'il était opposé aux mortifications de certaines sectes, aux sacrifices d'animaux et à la division par castes. On retrouve dans son système les lois générales de la justice naturelle, telles qu'elles étaient alors admises universellement dans le nord de l'Inde; il prétendait seulement expliquer ces lois d'une manière plus complète et plus parfaite.

Son système ne reconnaissant pas l'existence de l'âme dans la transmigration ce n'est pas l'âme du mourant qui passe d'un corps dans un autre, avec le corps, tout disparaît excepté le germe d'où dépendent les nouvelles existences subséquentes, et ce germe n'est autre chose que la somme des mérites et démérites, c'est-à-dire des actions bonnes ou mauvaises qui se sont accumulées durant la vie de chaque être, et qui, à la mort, après la dissolution du corps, sont l'origine d'une existence nouvelle.

De même, suivant une comparaison déjà souvent employée, et que j'emprunte à un auteur anglais, un arbre produit une graine, cette graine mise en terre germe et devient elle-même un arbre, cet arbre, cependant, quoique devant sa naissance au premier, n'est point identique avec lui.

Le bouddhisme, comme le positivisme moderne, ne donne ni ne cherche à donner l'explication d'une cause première. Il ne remonte point à l'origine des choses; il ne sonde pas ce qui est lui semble être hors de la portée de l'esprit humain, comme n'offrant d'ailleurs aucune utilité pratique. Il prend les faits dans leur succession actuelle, et, sans aller à la source, il enseigne que l'accumulation de ces mérites et démérites forme le germe d'où sortira une nouvelle existence.

Des sens dérivent les rapports avec les choses du monde extérieur qui développent à leur tour le désir et la jouissance. De la jouissance vient l'attachement à la terre, et cet attachement produit l'état d'existence, cause de la naissance, de la décrépitude, de la mort, des chagrins et des souffrances. Les principes de souillure qui engendrent le péché et les souffrances, existent dans tout être, et se combinent avec le dogme de la transmigration; il en résulte que quelque agréable que puisse être l'existence à un moment donné, il faudra tôt ou tard en changer et retomber dans une condition inférieure. Il n'y a donc pas d'autre moyen de cesser de souffrir que de cesser d'exister.

Çakya-Mouni croyait avoir trouvé, nous l'avons dit, et enseignait de bonne foi la voie que doivent suivre ceux dont l'ambition est d'arriver à cette annihilation totale de l'individualité et du souvenir qui met un terme aux transmigrations; une vie d'une pureté immaculée, un esprit libre de tout attachement aux biens de la terre et même à la vie peuvent seuls permettre à un homme d'atteindre cet heureux état; mais à moins d'un concours de circonstances favorables dans des existences antérieures, l'ascète de nos jours doit désespérer d'arriver à ce but et d'entrer immédiatement dans le *nirvāna*.

Tout homme doit avoir la foi, pratiquer les vertus utiles à la société, être libéral et sage.

Pour avoir la foi, il faut reconnaître Gotama, comme le guide des hommes et des dieux, comme le Bouddha suprême dont la pureté est immaculée, la sagesse parfaite, la conduite irréprochable, et l'omniscience infaillible. Est vertueux celui qui respecte la vie de tout être animé, s'abstient du vol et de la luxure, du mensonge et de l'incontinence. Est libéral celui qui distribue des aumônes. Est sage celui qui est exempt d'avarice, de méchanceté, de paresse, de colère et d'hérésie.

L'homme qui se conduira conformément à ces préceptes acquerra richesses et vertu, méritera les éloges de ses parents et de ses amis, jouira d'une longue vie et d'une bonne santé.

Des divers moyens de mériter les récompenses, l'amour du prochain semble le meilleur, d'après la théorie du Bouddha. « Faites l'aumône, répète-t-il souvent dans ses discours, soyez affable et tâchez de contribuer au bonheur d'autrui, aimez votre prochain. Les aumônes doivent être prélevées avec impartialité sur le produit du travail, et distribuées de grand cœur et sans regret. »

En résumé, la grande innovation du bouddhisme a été d'établir, en droit, l'égalité d'origine des hommes, la charité et l'amour du prochain, ainsi que le respect de la vie de tout être animé. Ces conseils de morale sont certainement remarquables, surtout si l'on se reporte à l'époque et au pays où ces doctrines se sont développées, et il n'est pas étonnant que la religion bouddhiste ait exercé une grande influence sur la civilisation et le caractère de la plupart des peuples asiatiques.

Toutefois le système en question ne s'appuyait pas sur la foi, mais seulement sur le simple raisonnement, et s'il était capable de produire un effet puissant sur les mœurs par l'utilité pratique de ses préceptes, il n'était nullement propre à déraciner les superstitions populaires. Il pouvait se greffer sur toute

religion, et de là peut-être est venue la facilité avec laquelle il s'est propagé à la surface du monde asiatique. La tolérance religieuse, qui était un de ses caractères, ne le mettait point en lutte ouverte avec les superstitions préexistantes; aux illettrés le Bouddha se contentait de dire : « Réglez votre conduite sur mes préceptes, et vous arriverez au bonheur. » Ses principes pratiques respectaient l'équité naturelle et s'accordaient avec les intérêts généraux de la société: aussi furent-ils écoutés. Aux savants et aux sages il disait : « La vie est courte, bien fol est celui qui se livre à des jouissances vaines et passagères; regardez du rivage les tempêtes qui agitent la mer des passions, mais ne vous exposez point aux dangers que vous montre votre sagacité; laissez les insensés courir après les souffrances et les misères, soyez calmes d'esprit et repoussez l'erreur. »

Cette partie de son enseignement ne fut pas comprise de tous; ces doctrines étaient trop élevées pour la plupart des intelligences.

A cette tolérance qui facilitait la propagation rapide d'une religion s'identifiant avec celle du pays il faut ajouter un autre élément de succès : le Bouddha avait habilement introduit dans son système cosmogonique les divers dieux et esprits adorés par les peuples à qui il prêchait, leur conservant certains pouvoirs qui les rendaient supérieurs à l'homme, mais leur enlevant les véritables attributs de la divinité. C'est ainsi qu'on trouve, parmi les dieux habitant les cieux bouddhistes, tous les dieux véridiques, entre autres Indra ou Sekra, le dieu des éléments et du feu pour les brahmanes, le chef des dieux pour les bouddhistes; c'est ainsi que plus tard les disciples ajoutèrent à une liste déjà longue les divinités post-védiques, Brahma, Çiva, Vishnou, les Yakkas et les Nagas, dieux-serpents, adorés par les tribus aborigènes de l'Inde et de Ceylan, les



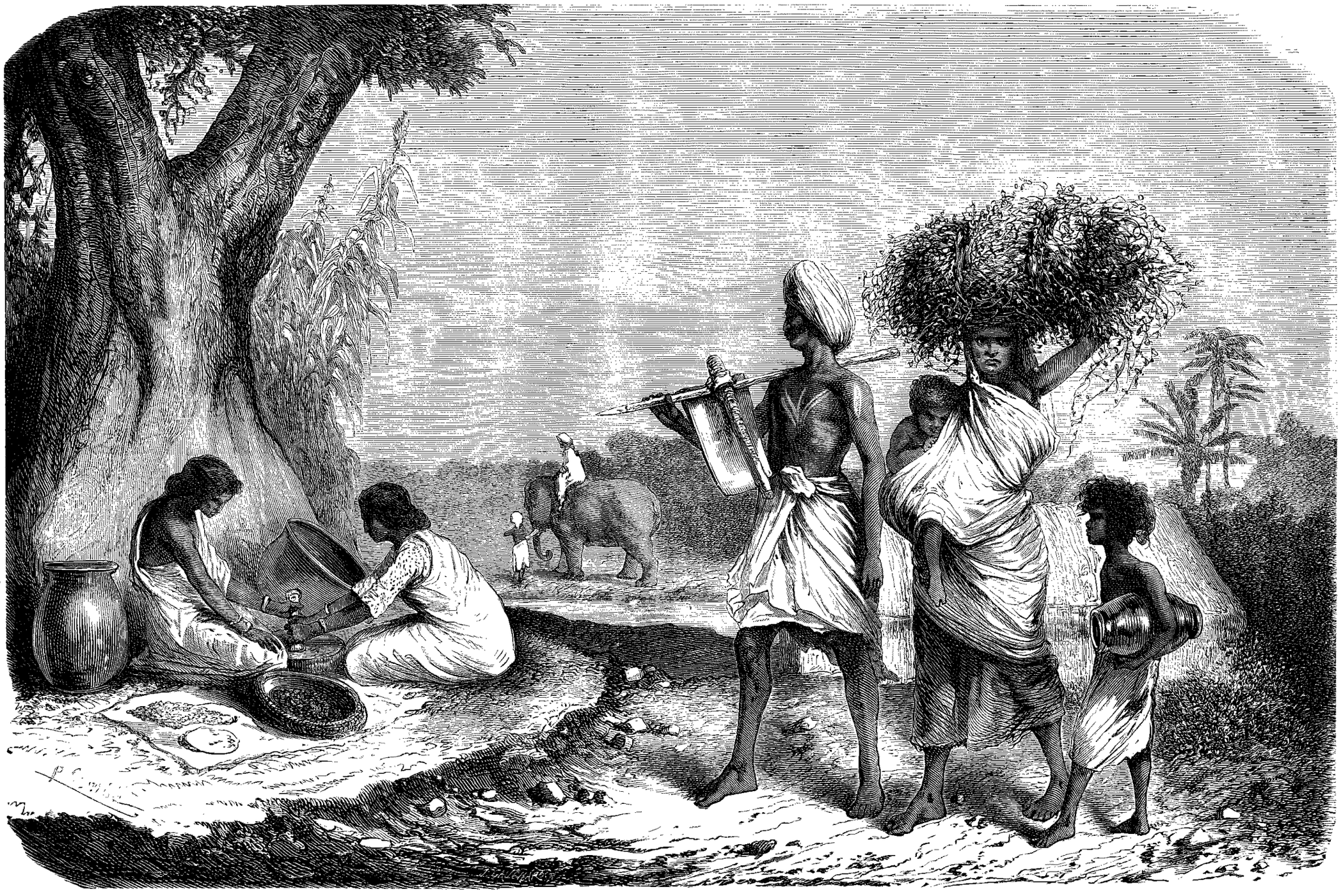
Banyans ou *ficus religiosa*. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie.

Rakchas, démons respectés des peuples de l'Indo-Chine, et auxquels a été attribuée l'habitude de manger de la viande corrompue, dans le but de flatter les goûts étranges des Birmans et des Siamois. Ces concessions permettaient une adoption rapide du système dans toute l'Asie.

On ne saurait mieux comparer le bouddhisme qu'à une nappe d'eau calme et peu profonde qui s'étend peu à peu à la surface du pays, changeant en lac ce qui était terre, modifiant l'aspect général de la contrée, mais à travers sa faible épaisseur laissant encore apercevoir le fond qu'il recouvre. En effet, à l'opposé de l'islamisme, cette religion n'a point fait irruption comme un torrent qui bouleverse tout et ne laisse après son passage que ruines et désolation. Si partout où elle domine encore aujourd'hui elle s'est greffée sur les superstitions antérieures plutôt qu'elle ne les a détruites, elle a partout amélioré et adouci les mœurs. On peut citer comme exemple les nomades de la Mongolie, si avides de sang et de pillage sous Tchenkhis, et dont elle a fait des pâtres paisibles, les plus dévots et les plus débonnaires de l'Asie centrale.

« Nous savons comment le bouddhisme naquit et se développa sur le sol de l'Inde; nous ignorons comment il en fut expulsé. L'histoire est jusqu'à présent muette à cet égard; les volumineux recueils de lithurgie, de métaphysique et de légendes bouddhiques que les langues thibétaine et pali ont fournis à la patience de nos érudits, ne leur ont rien appris sur cet événement capital, qu'on ne peut apprécier que par induction.

« Trois siècles avant notre ère, le Grec Mégasthènes, ambassadeur de Séleucus Nicator, trouve le bouddhisme triomphant dans les États et à la cour de Tchandragoupta, ainsi qu'il résulte de la citation suivante : « ..... Dans ce pays, on trouve deux classes rivales



Types indous de diverses castes. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

« de philosophes, les Brahmanes et les Çramanœ : les « premiers, prêtres et devins, ne jouissent d'aucun « crédit. Les seconds, ermites, anachorètes, s'impo- « sent des pénitences, des mortifications très-rudes et « font leur résidence habituelle sous les figuiers. Là, « ils tiennent école, prêchent, soutiennent des thèses « sur la vie et sur la mort, ont pour auditeurs des « multitudes d'hommes et de femmes de tout rang et « de tout âge, et ne se font pas faute de poursuivre « les Brahmanes de railleries, les traitant de jongleurs « et de charlatans [1]. »

« Huit et dix siècles plus tard, les pèlerins chinois venant dans l'Inde honorer le berceau du bouddhisme et les monuments de cette religion, devenue la leur, la trouvent florissant encore, non-seulement sur les rives du Gange, non-seulement sur celles de l'Indus, où, d'après les historiens d'Alexandre, ce conquérant n'avait trouvé que des adorateurs du Soleil et du dieu de la coupe, mais encore et surtout dans l'Orissa, alors couvert de villes importantes et riches, et siége d'un gouvernement puissant [2]. Cent ans encore s'écoulent, les Arabes pénètrent sur le sol de l'Inde, et le bouddhisme en a entièrement disparu. Ses nombreux couvents, dont quelques-uns abritaient jusqu'à dix mille religieux, ses écoles, ses établissements de charité ont été rasés; ses *stopas*, monuments commémoratifs des actes de ses saints ou consacrés à leurs reliques, ont été profanés, et dans les temples où s'est dressée la statue gigantesque de Bouddha on ne voit plus que les images de Vichnou, de Çiva et des nombreux avatars de ces divinités. Comment cette révolution s'est-elle opérée ? quelles furent les phases de la persécution implacable par laquelle les brahmanes vengèrent mille ans d'affronts ? L'histoire encore n'en dit rien. Nous savons comment le bouddhisme naquit, nous ignorons comment il disparut. Mais les causes générales de ce fait immense ne peuvent être douteuses : « spiritualisme « sans âme, vertu sans devoir, morale sans liberté, cha- « rité sans amour, monde sans nature et sans dieu [3], » le bouddhisme ne pouvait suffire longtemps aux aspirations des poétiques populations de l'Inde; en travaillant pour l'intérêt de leur domination, les brahmanes avaient le droit d'invoquer les intérêts moraux de la société confiée à leurs soins ; mais ils ne l'arrachèrent à l'athéisme qui l'envahissait que pour la rejeter dans les ténèbres de la plus grossière idolâtrie. A la personnalité humaine du bouddha Çakya-Mouni, ils opposèrent d'abord des dieux sortis comme lui de la souche aryane et de la caste des Kchattryas. De là tous les grands souvenirs du passé de la race aryane, noyés dans les brouillards fantastiques de la mythologie ; de là tous les héros et les sages qu'avaient chantés les vieux poëmes, enlevés aux annales humaines pour être imposés à l'adoration de la foule comme des *avatars* ou incarnations de Vichnou et de Çiva; de là les générations déshéritées de tout exemple humain d'héroïsme, de dévouement, de moralité, de toute gloire et de tout souvenir, au profit de ces deux divinités qu'à une époque, non précisée encore, des considérations politiques avaient forcé les brahmanes d'admettre au sommet de leur Olympe, à côté de leur dieu principal; de là, enfin, l'apothéose de Krichna et toutes les fables antiques, tout le mysticisme rêveur des âges récents se résumant dans le culte de ce dieu nouveau.

« Un monument sanscrit du cinquième siècle de notre ère, un poëme astrologique où se trouvent consignés les noms et les attributs des principales divinités du Panthéon brahmanique de cette époque, ne faisant aucune mention de Krichna, on ne peut guère errer en supposant que c'est au moment de la lutte contre le bouddhisme que ce dernier des héros de l'Inde antique a revêtu un caractère divin, et que les brahmanes se sont servis de sa légende romanesque et populaire pour émouvoir les masses et pousser celles-ci contre leurs adversaires. On ne se trompera pas davantage en cherchant les soldats de la croisade contre le bouddhisme et les exécuteurs des vengeances des brahmanes dans les tribus belliqueuses de Rajpoutes, qui émigraient alors de la rive droite sur la rive gauche du Sind, et qui, longtemps fidèles aux plus vieilles traditions des cultes védiques, adoptèrent avec une foi aveugle le culte de Krichna, flattés de retrouver dans ce héros déifié une manifestation de Vichnou, le dieu de leurs ancêtres.

« Quelles que soient les modifications réservées à cette hypothèse par les découvertes futures de la science, toujours est-il que la défaite suprême du bouddhisme, l'apparition des Rajpoutes sur le sol de l'Inde et l'absorption dans leurs rangs de ce qui restait de Kchattryas, sont trois faits coïncidant dans l'espace et dans le temps [1].

« Mais une fois sur la pente glissante du passé, le brahmanisme ne put s'arrêter. En y cherchant des étais et des auxiliaires, il s'était condamné à en redescendre, un à un, tous les degrés, à en soulever toute la poussière, à plonger dans toute sa putréfaction. Il n'en sortit qu'infecté à tout jamais, impuissant et suicidé. Quand il voulut rentrer dans ses temples, purgés des rites bouddhiques, il les trouva envahis par les dieux de ses alliés. Il ne s'y glissa qu'à leur suite et il pactisa avec les cultes orgiaques et sanguinaires que ses premiers législateurs avaient écrasés ou subalternisés. Les Rajpoutes apportaient avec eux, de l'Occident, l'infanticide et le meurtre des veuves, les tribus sauvages des montagnes et des forêts vouaient à leurs dieux des victimes humaines ;

1. Fragment de Mégasthènes, conservé par Strabon.

2. Voyez : 1° *Histoire de la vie de Hiouen Thsang et de ses voyages dans l'Inde*, depuis l'an 629 jusqu'en 645 ; et 2° *Si-Ya-Ki, ou mémoires sur les contrées occidentales*. Ouvrages chinois, traduits par M. Stanislas Julien.

3. Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des Savants*, avril 1855.

1. Voir à ce sujet le savant travail de feu M. Reinaud, de l'Institut, intitulé : *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde antérieurement au milieu du* XI^e^ *siècle, d'après les écrivains arabes, persans et chinois.* (Paris, 1849.)

eh bien, le brahmanisme apposa sa sanction sur ces abominables usages que vingt siècles auparavant ses ancêtres avaient anathématisés[1]. »

Sur toute la terre de l'Inde, sauf les vallées du Népaul et l'île de Ceylan, il ne resta du bouddhisme que ses monuments religieux adoptés par ses rivaux comme type d'architecture sacrée.

Obéissant à ce besoin d'adoration inhérent au cœur de l'homme, les bouddhistes ont, peu après la mort du grand sage, commencé à adorer les restes de son corps qui avaient échappé à la crémation, les objets qui lui avaient appartenu, l'arbre sous lequel il avait atteint la dignité de Bouddha. Des mausolées immenses furent érigés sur ses reliques, et on finit par les adorer, contrairement aux principes les plus essentiels de la religion. Destinés à fixer dans la mémoire des hommes les vertus et la sagesse de Gotama et à leur rappeler le modèle qu'ils devaient chercher à imiter, ces mausolées devinrent de véritables idoles.

Cette question nous ramène naturellement à celle qui a soulevé cette digression si longue et cependant si indispensable sur le brahmanisme et le bouddhisme; je veux parler des origines de l'architecture orissienne, qui elle-même a donné naissance à l'architecture indoue de nos jours.

Avant la réforme bouddhique, les brahmanes gardaient leur science et leur philosophie pour eux, et traitaient en esclaves leurs compatriotes moins éclairés et moins intelligents. La religion qu'ils pratiquaient, l'adoration du soleil et du feu ne les avait pas amenés à construire d'édifices durables ; les arbres des forêts leur fournissaient les matériaux de leurs demeures. Dans tous les pays tropicaux où les arbres sont si communs et où l'on n'a à craindre ni les frimas ni les intempéries des saisons, on n'a jamais eu recours à la pierre que pour les édifices religieux, œuvre commune d'une multitude d'hommes.

Le bouddhisme lui-même, si l'on se rappelle ses dogmes, ne semblait point non plus appelé à porter les Asiatiques vers les grandes œuvres architecturales.

Toutefois, lorsque, deux siècles et demi avant Jésus-Christ, Açoka régnait sur le nord de l'Inde et que Devananpiyatissa civilisait l'île de Ceylan, on vit des grottes se creuser et des tombeaux ou des monuments s'élever en l'honneur du Bouddha. La religion commençait à se modifier. Ces tombeaux ou dagobas, chargés d'abord de perpétuer la mémoire du sage et de rappeler aux hommes ses vertus, devinrent rapidement de vraies idoles auxquelles on adressait des invocations et auxquelles on faisait des offrandes. Les circumambulations étaient regardées comme méritoires.

Les dagobas ont la forme hémi-ellipsoïdale, comme nous le verrons en parcourant Ceylan, et sont surmontées d'un *tie* ou reliquaire. C'est d'elles qu'a pris naissance l'architecture de certaines pagodes, comme celles de l'Orissa et de quelques autres parties du Deccan. Nous démontrerons plus tard que les autres pagodes et monuments tirent leur origine des grottes et monastères bouddhistes. Mais revenons aux diverses transformations successives des dagobas, transformations fort importantes.

Les petits dagobas, placés dans les temples souterrains de l'Inde occidentale consacrés à Bouddha, ont toute l'apparence de cette borne de pierre grossièrement taillée à laquelle les Indous ont, depuis, donné une signification bien différente. Pour qui visite les pagodes de Bhuvaneshwara, dans la province d'Orissa, pagodes qui datent des premiers temps de l'art indou, il est impossible de ne pas reconnaître que ce sont les temples d'une secte corrompue du bouddhisme. Ces pagodes ont été bâties en forme de borne pour imiter le dieu qu'elles devaient renfermer, et comme l'art architectural était encore dans l'enfance, pour faire des édifices à apparence circulaire, on fut obligé d'employer le mode de construction dont nous avons parlé, qui trompe l'œil à certaine distance.

Le premier édifice fut donc un tombeau, vrai dagoba ou un monument commémoratif dit aussi stopa ou thoupa suivant les localités; adoré dans la suite comme idole, on l'a abrité sous un toit tel que le Thouparané de Ceylan; puis renfermé, comme dans diverses parties de l'Inde, dans un temple dont l'abside prenait la forme, il est devenu l'autel au pied duquel les bouddhistes faisaient leurs offrandes. La base était assez élevée pour permettre aux fidèles de découvrir la partie hémi-ellipsoïdale qui supporte le *tie*, ou reliquaire contenant les restes du corps du Bouddha.

Tandis que je visitais et admirais les belles ruines de l'ancienne capitale d'Orissa, je me trouvai tout à coup au milieu d'un camp formé de plusieurs tentes. C'était le collector du district de Pouri qui faisait sa tournée annuelle dans les villages de sa circonscription pour rendre la justice. Il voyageait en famille avec sa femme et sa petite fille, entouré de tout le confort de la vie britannique. Sachant qu'un gentleman se trouvait dans le pays, il me dépêcha un de ses cipayes pour m'inviter à venir prendre un peu de repos à son foyer ambulant. Une vaste tente, bien installée, où les rayons du soleil ne pouvaient faire sentir leur ardeur tropicale, servait de salon; sur une grande table étaient épars les principaux journaux d'Angleterre et plusieurs revues littéraires et scientifiques que je ne m'attendais certes pas à trouver dans ce désert; les pieds y foulaient un tapis moelleux.

Une jeune et gracieuse lady vint me recevoir, et il n'eût tenu qu'à moi de me croire à Londres, loin des jongles infestées de tigres et naguère encore peuplées d'étrangleurs. Une hospitalité grande et large, comme on la rencontre partout chez les Anglais dans l'Inde, me fut offerte. Je l'acceptai avec reconnaissance. Une table servie à l'anglaise réunit le soir plusieurs convives qui étaient venus visiter leur ami le collector, et ce ne fut pas sans surprise que je vis au sein de ces pays sauvages le luxe et l'abondance qui présidèrent à notre

1. Ferdinand de Lanoye, *Inde contemporaine*, dernière édition, chapitre de Benarès.

repas. Je pris bientôt congé de mon hôte en le remerciant de son aimable hospitalité.

A cinq milles de Bhuvaneshwara s'élèvent quatre petites collines (*Udaya giri*) où sont creusées de nombreuses grottes. Une grande roche de grès en saillie est sculptée et représente un tigre dont la tête repose sur les pattes. Plus loin on montre le palais du célèbre raja Lalat Indra Kesari, le fondateur présumé de la grande ville de Bhuvaneshwara; il se compose d'une cour ouverte dans le roc, dont trois des côtés offrent deux étages de chambres creusées également dans le roc. L'extérieur des salles est couvert de pilastres et de figures grossièrement sculptées. Je crois plutôt que c'est un ancien monastère bouddhiste. Un peu plus loin, sur un rocher de la même colline on lit une inscription en caractères nagari des premiers siècles de notre ère.

Après avoir consacré quelques heures à visiter ces excavations où l'on retrouve les traces du bouddhisme aussi bien que celles de l'art moins simple des premiers jours du shivisme, je me dirigeai vers Jajyapoura, ville d'Orissa, jadis célèbre, aujourd'hui bien déchue de son antique splendeur. Sur les rives de Bytarini, on aperçoit plusieurs temples du bon style orissien; aux environs sont disséminées des ruines curieuses; entre autres dans un petit village se dresse un *lât* monolythe dont le chapiteau est orné de masques de lion et de cordons de perles, ornements qui ne se retrouvent que dans les plus anciens monuments bouddhistes.

Ce qui attira davantage mon attention, ce sont quelques sculptures anciennes, d'une belle exécution, qui existent à Jajyapoura même. Auprès du cénotaphe d'un saint musulman, on découvre, presque enterrées sous



Palmyras aux bords du Godavéry. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

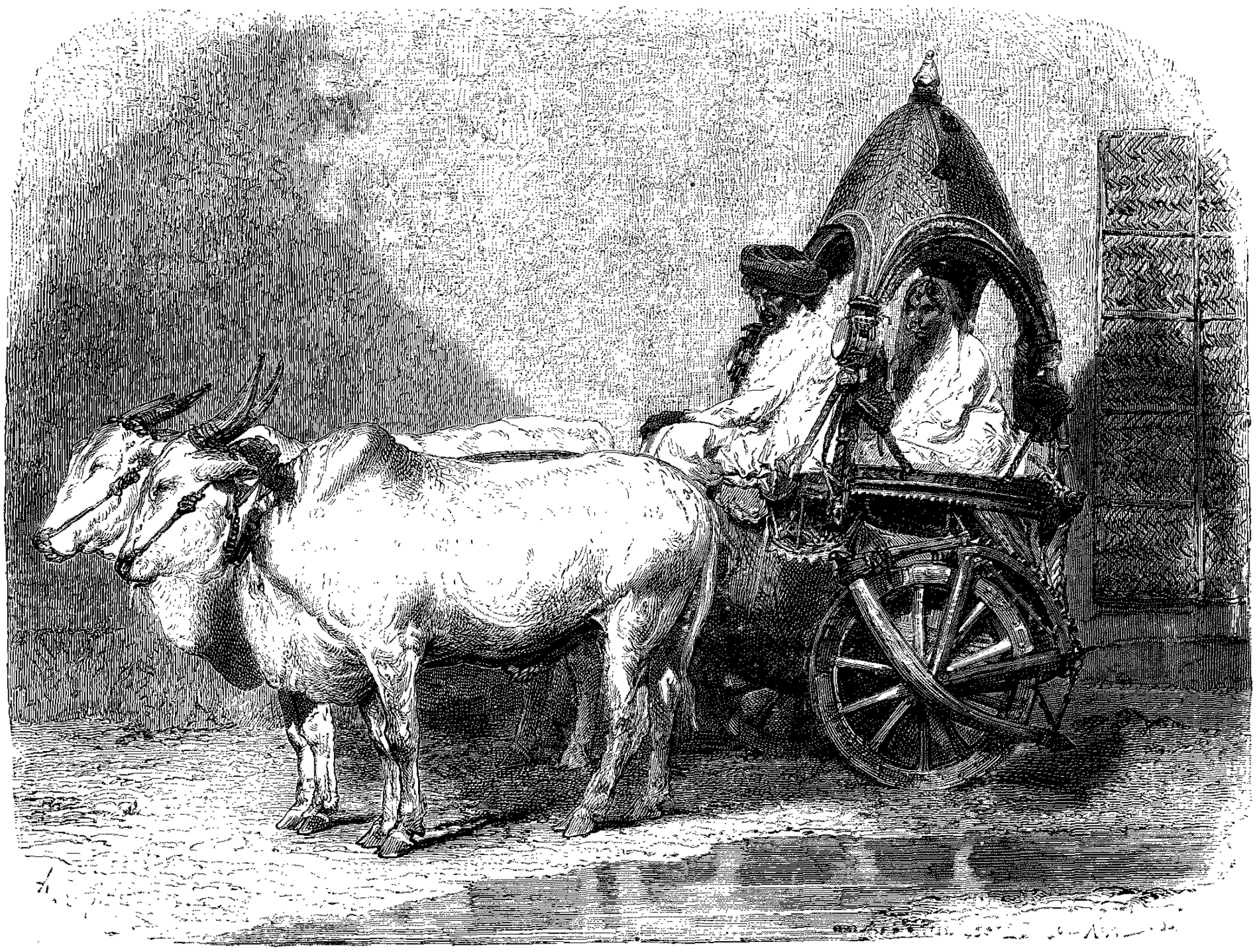
les décombres, trois statues plus grandes que nature, représentant les trois déesses Kali, Varachi et Indrani. La première est la reproduction trop fidèle d'un squelette surchargé des attributs ordinaires de la déesse de la mort; la seconde, assise sur un taureau, a une tête de sanglier; la troisième est une belle statue de femme, montée sur un éléphant. Ces œuvres ne sont pas sans mérite, malgré les proportions grotesques que les artistes indiens leur ont données, conformément aux traditions sacrées.

Ailleurs, dans une petite galerie, sur le bord de la rivière, sont exposées neuf autres divinités. Les plus remarquables sous le rapport de l'exécution sont la statue de Kali qui, un poignard dans une main, une coupe de sang dans l'autre, danse avec fureur sur le corps du géant Rakta Vija dont elle vient de triompher, et celle d'Yama, le dieu des morts, représenté ici, j'ignore pourquoi, sous la figure d'une vieille femme repoussante et hideuse dans sa nudité. Suivant l'usage indou, toutes ces statues étaient huilées[1] et peintes des couleurs les plus baroques. Les dieux ont aussi un aspect affreux, bien propre à épouvanter les dévots qui ne les aperçoivent que de loin, et dans l'obscurité.

Alfred GRANDIDIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Les Indous, comme les anciens Grecs et Romains, pensent qu'il est nécessaire, pour la santé, de recourir après les ablutions journalières à des onctions répétées d'huile, qui, tout en donnant de la souplesse aux membres, empêchent les pores d'absorber les miasmes. Ils sont ainsi moins sensibles aux intempéries.
(A. G.)



Char de voyage pour dames ou riches Indous. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album photographique de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER [1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

De Cuttack à Golconde. — Haïderabad. — Les tombes royales. — Le Nizam.

J'étais rentré à Cuttack vers six heures du soir. Lorsque, après le dîner, je me disposai à monter en palanquin pour profiter de la fraîcheur de la nuit, on eut beau appeler mes porteurs, ils n'étaient plus à leur poste. La police, après quelques heures, me les ramena. Nous avions à traverser des jongles où la veille dans la nuit un tigre avait enlevé un pauvre raïot qui revenait d'un village voisin avec quelques amis. Différents récits de cet événement avaient jeté la terreur et mis la désertion parmi mes hamals, qui auraient voulu attendre le jour pour partir. Ce ne fut qu'à force de menaces que je parvins vers trois heures du matin à les réunir et à les décider à se mettre en route. Ils partirent au trot, non plus en chantant, mais en poussant des cris et des clameurs dans le but d'effrayer l'animal redouté. Ces vociférations me tenant éveillé, je ne trouvai rien de mieux à faire, à mesure que les premiers rayons du soleil doraient sur ma droite les cimes lointaines des collines du Gondouana, que de repasser dans mon esprit les récits par lesquels le *collector* de Cuttack avait cherché, en attendant le retour des porteurs, à modérer mon impatience : la conversation était tombée sur les Ghonds, tribus indépendantes qui habitent, à l'occident de l'Orissa, un vaste plateau montagneux et couvert de forêts primitives et de jongles insalubres. Les sacrifices humains

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

sont encore pratiqués en secret parmi ces sauvages. On ne saurait trop louer les Anglais des efforts qu'ils ont faits pour extirper cette coutume barbare. Leurs tentatives n'ont pas été tout à fait sans succès, comme le constatent les rapports imprimés des commissaires chargés de lutter contre cette horrible aberration. On doit à l'un de ces fonctionnaires, aussi éclairés que dévoués à leur tâche, le major général John Campbell, un livre classique sur cette matière. Le *Tour du Monde* ayant publié[1] un résumé clair et plein d'intérêt de cet ouvrage, je m'abstiendrai de répéter ici les détails connus mais toujours navrants que me donna le collector sur ce pénible sujet. Ils étaient motivés par un de ces horribles forfaits religieux commis en contrebande quelques jours seulement avant mon passage, et presque sous les yeux des autorités anglaises.

Ce sacrifice, comme toujours, avait eu pour objet d'appeler des pluies bienfaisantes sur les campagnes desséchées par un soleil torride, et avait été accompli avec tout l'horrible accompagnement des rites accoutumés : tous les membres de la tribu avaient déchiqueté à coups de haches le corps vivant de la victime attachée au poteau, de manière à exposer au soleil ses viscères palpitants. Aussitôt que l'un d'eux se trouvait en possession d'un lambeau de chair, il courait exprimer sur son champ quelques gouttes du sang encore chaud.

La langue des Ghonds dérive du sanscrit. Ils ne veulent apprendre ni à lire ni à écrire, prétendant que de dès lors ils perdraient leur indépendance. Ils s'enivrent avec de l'arrack, se faisant une gloire de ce que leurs palmiers en fournissent toujours une quantité suffisante pour leur enlever la raison. On récolte aussi chez eux une plante dont la fleur se nomme *harpi;* lorsqu'on la soumet à la distillation ou même simplement lorsqu'on la mâche, il en résulte une dangereuse ivresse. Dans leurs fêtes, les hommes s'attachent au dos une queue qu'ils font mouvoir avec une prestesse de singe; c'est là ce qui dans ce pays constitue le suprême bon goût.

Je réfléchissais à tous ces détails, et je rêvais aux atrocités commises par l'homme, cet être doué par privilége spécial de raison, qui trop souvent obéit aveuglément aux superstitions les plus absurdes, lorsque je me trouvai près du lac Chilca, un des rares amas d'eau que possède l'Inde, pays remarquablement pauvre sous ce rapport.

Depuis que j'avais quitté Calcutta, je n'avais pas été sans m'occuper de l'industrie agricole des Indous. En traversant la campagne, je m'étais plu à étudier leurs procédés de culture. Leurs instruments sont grossiers et simples, comme on doit s'y attendre de la part de pauvres cultivateurs n'ayant pour tout bien qu'un petit morceau de terre dont la possession même est incertaine, comme nous le verrons en parlant des lois régissant la propriété foncière. Les procédés de culture sont primitifs, mais suffisent à leurs besoins.

C'est principalement dans les travaux d'irrigation que les Indous déploient le plus d'habileté. Ces travaux consistent en réservoirs ou étangs quelquefois fort étendus qui transforment en rizières productives des déserts de sables stériles. C'est surtout dans le sud de l'Inde, où les grandes rivières sont moins fréquentes, qu'on en trouve presque à chaque pas.

L'origine de ces travaux est tout indigène, et doit remonter aux meilleurs jours de l'histoire de l'Inde. Nous lisons dans un auteur moderne qui a longtemps vécu dans cette contrée : « ... Sous un ciel dont l'impitoyable sérénité pendant sept ou huit mois ne se voile jamais d'un seul nuage, dans un climat où la terre est six mois sans rosée, la seule ressource de l'agriculture, loin des inondations périodiques des fleuves, était de trouver ou de créer, dans les bassins supérieurs, des lacs artificiels où l'on pouvait puiser, comme dans d'immenses réservoirs, pour les besoins de l'irrigation. D'une montagne à l'autre, en travers d'une vallée, on jetait une chaussée monstre qui la coupait en deux parties : les eaux pluviales de la partie supérieure s'élevaient contre cette énorme digue; un lac était ainsi formé, suspendu sur la plaine aride qui se couvrait bientôt de moissons et de verdure. La population se créait rapidement autour de cette mamelle bienfaisante où chacun venait s'abreuver; elle semblait pousser et se multiplier avec ses champs de nelly. Le cultivateur ruiné, le journalier dans la misère, trouvaient dans ces constructions un travail, une subsistance assurée; mais presque tout ce que l'Inde possède en monuments ou constructions d'utilité publique remonte à ses princes indigènes; l'honorable et souveraine Compagnie des Indes, jusqu'en 1843, c'est-à-dire pendant près de soixante ans, n'avait pas ouvert un puits, creusé un étang, coupé un canal, bâti un pont pour l'avantage de ses sujets indiens; elle laissait les plus beaux fleuves du monde, qui, au moyen de canaux et de dérivation, pouvaient fertiliser d'immenses régions, perdre inutilement leurs eaux dans la mer ou les sables[1]. »

« ... Il a fallu, dit un autre écrivain, que tous les douze ou treize ans des sécheresses périodiques amenassent à leur suite des famines plus meurtrières que le choléra et rendissent au désert de nombreux cantons autrefois fertiles, pour que les agents de la Compagnie, menacée dans ses revenus et ses dividendes, comprissent enfin qu'il y avait pour elle intérêt et devoir à rouvrir une partie au moins des anciens canaux d'irrigation, négligés depuis la chute des Timourides et à relever les digues de quelques-uns de ces réservoirs, de ces lacs artificiels, où le sol et les populations d'autrefois puisaient ensemble la vie, mais que, pendant toute la première moitié de ce siècle, le

1. Voy. tome X, pages 337-352.

1. Le comte Édouard de Warren, *l'Inde anglaise avant et depuis l'insurrection de* 1857, t. II, p. 135.

voyageur pouvait contempler éventrés et desséchés dans les gorges des collines.

« Ce n'est guère qu'à la veille du jour où elle devait crouler et disparaître sous le poids de ses fautes et de son égoïsme, que la Compagnie se décida à grever son budget des dépenses nécessaires à ces travaux réparateurs, et jusqu'au moment de sa chute, ses dépenses, quoique très-considérables, furent loin d'être en rapport avec les besoins et les revenus de l'Inde, car, suivant l'aveu même d'un de ses agents, jamais *aucun fonds* n'avait été réservé pour cet usage[1]. »

Cet oubli fatal, cette longue indifférence des gouvernants, dans une question capitale, suffirait pour expliquer la pauvreté de la population rurale de l'Inde, « cet Eldorado de notre imagination européenne, où le cultivateur (et l'Inde n'est guère peuplée que de cultivateurs), au lieu d'*avoir*, *doit*[2]. » Mais, hélas! à cette plaie il faut ajouter celle de l'impôt.

La plus lourde des taxes payées par l'Indou a toujours été celle qui a pesé sur les produits du sol, dans la proportion maximum d'un sixième sous les rois indigènes, et dans la proportion de moitié et souvent au delà sous l'*honorable compagnie*. Mais celle-ci se posant en héritière des anciens souverains, pouvait prétendre que leurs revenus devaient lui incomber dans toute leur intégrité *antique et légitime*. Or dans l'Inde de l'antiquité et du moyen âge, la nue propriété du sol appartenait exclusivement au roi et lui était d'un immense rapport, soit par les rentes qu'il en retirait, soit parce qu'elle lui donnait le moyen de subvenir aux dépenses publiques en payant les employés de la couronne en terres, au lieu de les payer en argent.

« .... Cette question de la propriété dans l'Inde est d'une importance capitale; elle a été discutée longtemps et savamment; elle pèse même encore directement sur les actes de l'administration anglaise actuelle. Il serait hors de propos d'intervenir dans le débat; nous dirons seulement que les champions les plus considérables des deux partis n'ont pas serré la question d'assez près. Considérant l'Inde comme un seul et même pays, et les races qui l'habitent comme homogènes, ils se sont d'abord figuré qu'un seul et même système de propriété était praticable sur toute l'étendue de ce vaste territoire. Partant de là, les théoriciens des divers bords s'en sont référés chacun à l'un des modes de propriété prévalant dans tel ou tel district : c'est ainsi qu'on a pu soutenir, avec une égale vraisemblance, que la propriété du sol réside dans le souverain, dans les zémindars, qu'on supposait posséder à la manière européenne, dans les raïots ou cultivateurs actuels. Il eût mieux valu comprendre que le sol n'était pas détenu sous un mode uniforme, mais d'après des coutumes variant avec les localités, et que, par conséquent, ne reconnaître qu'une seule forme de propriété, c'était se montrer absolument injuste pour toutes les populations qui en reconnaissaient d'autres. Qui a le plus souffert de cette manie d'uniformité des gouvernants? Toujours les raïots, toujours la classe la plus pauvre et qui pouvait le moins se défendre. Un ancien gouverneur de Madras, sir Thomas Munro, n'a pas été trop loin quand il s'écriait à ce sujet : « Avec notre préoccupation de tout modeler à l'anglaise dans un pays qui n'a rien de commun avec l'Angleterre, nous avons tenté de créer dans de vastes provinces un système de propriété qui n'avait pas de précédents chez elles; dans ce fol essai, nous nous sommes dépossédés des droits que le souverain a sur le sol; souvent nous avons dépouillé les vrais propriétaires, les cultivateurs raïots pour enrichir de leurs biens des zémindars et d'autres représentants imaginaires d'une féodalité impossible. De pareils bouleversements ne créent nulle part un état de choses durable; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'ébranler ce qu'on avait toujours cru inébranlable. »

« Sans compter les sources de revenus mentionnées plus haut, le souverain était le propriétaire des mines dans lesquelles il était tenu d'employer « les braves, les habiles, les bien-nés, les honnêtes (lisez les gens de hautes castes), » en vertu de « sa qualité de protecteur général de la contrée et parce qu'il est le premier maître absolu du sol »; il avait encore droit « à la moitié des gisements exploités et des minéraux pré-

1. George Campbell, *Bengale civil service, Modern India*, — et F. de Lanoye, *Inde contemporaine*, 2e édition.

Quel que soit un gouvernement, il ne peut réparer en sept ou huit ans les fautes commises par ses devanciers pendant trois quarts de siècle, et la terrible famine qui, de 1864 à 1866, a ravagé le nord-ouest de l'Indoustan et dépeuplé l'Orissa a prouvé l'insuffisance des premières mesures réparatrices des maîtres actuels de l'Inde.

Ce n'est ni la volonté, ni l'argent, ce sont *les hommes spéciaux* qui leur ont fait défaut dans cette circonstance. Nous puisons cette assertion dans un recueil périodique qui jouit d'une certaine autorité en Angleterre.

Nous lisons dans l'*Athenæum* que : « conformément au rapport officiel du colonel Strachey, récemment envoyé dans l'Inde comme inspecteur général de l'irrigation de cette contrée, le gouvernement britannique a reconnu l'urgence de réparer, de remettre en état de service tous les anciens travaux indigènes existant encore ou dégradés et d'en créer de nouveaux sur tous les points du sol qui en réclament. Des devis s'élevant à près d'un milliard de francs ont été approuvés; un commencement d'exécution a déjà eu lieu en beaucoup d'endroits, « mais l'Inde manque d'ingénieurs « civils capables de tracer et de creuser des canaux, de construire « des barrages, des digues, des réservoirs, de resserrer et de « dompter entre des jetées le cours capricieux des eaux. » Encore en ce moment six cent mille hectares dans l'Indoustan, quatre millions six cent mille dans l'Inde centrale réclament le bienfait des irrigations; dans les districts du Mysore, il faudra exhumer du sol tous les vieux travaux hydrauliques aujourd'hui hors de service. Dans le Deccan, la réparation d'un seul *tank*, réservoir des montagnes, ne coûtera pas moins de deux millions et demi. Dans le Sindh, les ravins creusés par les inondations annuelles demandent à être convertis en canaux permanents. Deux canaux, aboutissant à Calcutta, doivent être creusés; l'un partant des mines de charbon de Ranigunge, l'autre dérivé du Gange auprès de Rajmahal. Un autre canal dérivé de la Jumna, près de Delhi, doit desservir les districts de Mouttra et d'Agra; enfin le canal latéral du Satledje, projeté dès 1861, est maintenant en voie d'exécution. De toute part l'élément de vie et de fécondité est mis à contribution. Mais c'est là une œuvre qui, pour être menée à bonne fin, réclamera des milliers de bras et beaucoup d'intelligence. Plus d'une génération s'écoulera avant que le fléau de la famine soit définitivement écarté de la terre de l'Inde. » (*Athenæum* du 19 déc. 1868.)

(F. DE L.)

2. Victor Jacquemont, *Journal de voyage*, t. III, p. 558.

cieux cachés dans le sein de la terre. » « Les trésors déposés anciennement dans le sol » lui appartenaient aussi, sous deux réserves, toutes deux en faveur des brahmanes : ceux-ci, s'ils découvraient lesdits trésors, les gardaient en entier; s'ils ne les découvraient pas, ils avaient encore droit à la moitié de la trouvaille.

« D'autres prérogatives accroissaient le domaine royal : tout bien qui n'était pas réclamé après trois ans de mise en demeure pour le possesseur, revenait à la couronne, et même si le vrai propriétaire se révélait avec tous ses droits, le roi pouvait à son gré retenir, pour ses bons offices, le douzième, le dixième, le sixième des biens. Tel que nous venons de l'exposer, ce système d'impositions n'était pas inique en lui-même; mais il y avait le plus souvent aussi peu de sens dans le choix des objets à taxer que dans le degré d'imposition qu'on leur faisait subir[1]. »



Shoums-Oul-Oumrah et son fils (Haïderabad). — Dessin de A. de Neuville d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Aujourd'hui encore, en plein dix-neuvième siècle, dans l'Inde comme dans tous les pays d'Orient, le gouvernement est donc le propriétaire réel du sol. Les cultivateurs ont toutefois un droit de culture héréditaire et même transmissible, aussi longtemps qu'ils payent la part du produit de la terre qui leur est demandée; mais le droit des raïots à l'occupation du sol dépend d'ailleurs du degré de résistance qu'ils ont opposé aux exactions de leur gouvernement arbitraire. Dans le Bengale, par exemple, et dans les provinces gangétiques, le paysan a toujours été fort maltraité; dans les régions montagneuses où les conditions topographiques étaient

1. H. Feveridge, *A comprehensive History of India*, t. III. London. 1867.



Avenue de multipliants. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

meilleures, où le caractère des habitants était moins timide et plus belliqueux, la propriété du sol était plus réelle.

Le système qui régit le sud et l'ouest de l'Inde est très-ancien, et il est compliqué au plus haut degré. La terre est taxée suivant sa qualité à des taux variables. Que le sol soit fertile naturellement ou que cette fertilité soit due au travail et aux dépenses du paysan ou de ses ancêtres, l'impôt sera le même et toujours exorbitant. Quand un raïot se trouve dans l'impossibilité de payer la taxe, les habitants de son village sont responsables jusqu'à concurrence du dixième du montant de ses impôts. Les tassildars ou percepteurs sont investis du pouvoir d'imposer des amendes ou même de condamner à des punitions corporelles. On ne saurait mieux comparer ces fonctionnaires qu'à une nuée de sauterelles qui dévorent sur leur passage les fruits de la terre. Ces employés, du caractère le plus suspect, oppriment et rançonnent sans merci le pauvre peuple.

Il est un troisième système qui, défectueux sous certains rapports, semble cependant supérieur aux deux autres : c'est celui qui est en usage dans la moitié méridionale de la présidence de Madras, dans la majeure partie de la présidence de Bombay, les districts de la Nerbuddha, et qui s'étend sur la totalité des provinces du nord-ouest ou de la présidence d'Agra. Là, la répartition de l'impôt est faite par des officiers indigènes, nommés dans le village même par leurs concitoyens, dont ils ne sont par conséquent que les agents. Les communautés villageoises sont ainsi de petites républiques pourvoyant à leurs propres besoins.

En attendant les réformes promises par le gouvernement de la couronne, et le résultat des longues études des commissions nommées à cet effet, le régime fiscal des maîtres de l'Inde se divise encore, comme aux beaux jours de la Compagnie, en trois systèmes de taxes fort inégalement réparties sur cette vaste contrée :

1° Dans tout le Bengale, dans les provinces de Bahar et d'Orissa, dans la partie nord de la présidence de Madras, limitrophes du Bengale, règne le système *zémindari* ou de la taxe invariable (*perpetual settlement*), établie sur les zémindars ou fermiers généraux héréditaires du sol.

2° Le centre de la présidence de Madras et le sud-est de celle de Bombay sont régis par le système *raïotwar*, suivant lequel le collecteur ou percepteur anglais est en relations directes avec le cultivateur, imposable en raison de la valeur de sa récolte et de la qualité de ses terres.

3° Tout le reste de l'Inde, extrémité sud du Deccan, provinces du nord-ouest, districts de la Tapty, de la Nerbuddha et du Pendjab, est soumis au système d'imposition par village, système dans lequel le chef héréditaire de la commune, ou dans les communautés libres le conseil municipal, sont seuls responsables de l'impôt qu'ils répartissent chaque année entre les raïots, au prorata des terres qu'ils cultivent et de la récolte, estimée sur pied.

Une expérience de trois quarts de siècle a permis de juger ces différents systèmes par leurs fruits.

Le premier, dont on attendait les meilleurs résultats, n'en a donné que de détestables. Il avait été inventé vers 1786 par lord Cornwallis, « bon gentleman de la vieille roche britannique, qui considérait toutes les antiques institutions de son pays comme parfaitement applicables à toutes les parties du monde; qui n'avait aucun doute que partout la terre ne dût appartenir à la classe la plus élevée; qui regardait une aristocratie terrienne comme la plus grande des bénédictions sociales, et rêvait d'en faire jouir l'Inde au moyen de la classe des zémindars[1] ». Mais un point noir dans le ciel suffit pour faire avorter les meilleurs plans, et le point noir du *perpetual settlement* fut la faculté d'expropriation *pour non-payement*, accordée tout d'abord au gouvernement à l'égard du zémindar, et un peu plus tard à celui-ci à l'égard de ses sous-fermiers. « Cette seule clause a produit plus de bouleversements dans la propriété territoriale au Bengale, qu'il n'en est jamais advenu, dans le même espace de temps, à aucune époque et en aucun lieu du monde[2]. » Depuis longtemps ce système a fait descendre la misère du laboureur à un degré qui n'en admet pas de plus infime.

Quant au système *raïotwar*, il serait aussi bon que séduisant par sa simplicité même, si « une connaissance parfaite des langues du pays, un sentiment profond de ses devoirs, une immense activité de corps et d'esprit n'étaient pas indispensables à un collecteur pour que les raïots pussent trouver quelque bénéfice, en même temps que le gouvernement, dans la suppression des profits intermédiaires. Mais l'expérience ne tarda pas à démontrer que ces qualités n'étaient point générales parmi les employés de la Compagnie, qu'un entourage d'agents était presque partout nécessaire au percepteur et que cet entourage est toujours corrupteur et corrompu[3]. »

Chose étrange à dire ! Le troisième système, le plus spécialement critiqué par les économistes de la défunte Compagnie, a survécu à toutes les révolutions qui ont secoué l'Inde : c'est aujourd'hui le plus préconisé. Les grands fiefs n'ont laissé que des traces infimes, à l'exception des *pergunnahs*, ou seigneuries de cent bourgs qui subsistent encore; les communautés n'ont pas disparu ; elles sont toujours là, parcelles indestructibles au milieu de la décompositon des monarchies de l'Inde. — « La commune indoue, dit le rapport auquel nous avons emprunté ce qui précède, est un bloc compacte de terrain, d'étendue variable, habité par une seule communauté; les limites en sont clairement définies et gardées avec un soin jaloux; le sol y est de telle ou telle nature, indifféremment; cultivé ou en jachère, labouré ou incapable de l'être, ou n'ayant ja-

1. Campbell, *Modern India,* chap. VIII.
2. Ed. de Warren, l'*Inde anglaise*, t. II, p. 45-50.
3. Montgomery-Martin, *Statistique générale de l'Inde.*

mais été remué; le territoire y est divisé en parcelles aussi soigneusement délimitées que le canton lui-même; les noms des pièces de terre et des propriétaires, l'étendue, la qualité des parcelles, tout cela est minutieusement conservé dans les registres de la communauté. Tous les membres de cette unité territoriale sont réunis dans un village situé au centre du territoire; dans certaines contrées, ce village est fortifié ou a dans son voisinage un fortin, une petite citadelle. Chaque communauté régit elle-même ses affaires locales; un conseil municipal (*panchaet*), présidé par le *patel* ou maire [1], répartit sur chaque habitant l'impôt dû à l'État et demeure collectivement responsable pour le versement intégral de la somme réclamée par l'administration centrale; il fait lui-même sa police, répond des atteintes à la propriété commises dans ses limites, administre la justice, décide et condamne en première instance; il vote les taxes communales pour les dépenses particulières, réparations des murs et des temples, sacrifices publics, aumônes, cérémonies, amusements, fêtes; il a ses employés spéciaux pour tous ses services locaux et pour les besoins divers de la population. Bien que dépendant entièrement du gouvernement central, la commune est sous beaucoup de rapports une petite république jouissant chez elle de la plénitude de ses droits, sans ingérence du dehors sur son organisme intérieur. Dans la question de l'impôt, comme dans la question politique, elle semble être la base de l'avenir de l'Inde.

En rêvant à toutes ces choses, j'aperçus devant moi une foule nombreuse qui soulevait des nuages de poussière sur la route. C'était le rajah de Vizianagrum qui se rendait à Bénarès pour célébrer le mariage de sa fille. Parti la veille, jour que son astrologue avait désigné comme propice, il voyageait, me dit-il, en toute hâte et sans cérémonie, ce que me répétèrent à l'envi tous les Indiens présents. Il ne se faisait, en effet, accompagner que d'environ cinq cents chariots traînés les uns par des zébus, les autres par des buffles, et de trois mille porteurs de paquets, de cinq cents cavaliers, de deux cents hallebardiers, de dix éléphants et d'autant de palanquins. Un corps de musique, tel que les Indous seuls savent le composer, précédait sa marche triomphale. Le cortége mit six heures entières à défiler devant moi dans le désordre le plus pittoresque qu'on puisse imaginer.

1. Outre le patel, fonctionnaire généralement héréditaire, le conseil communal comprend : 1° le *kurnoum* ou *montsuddi*, qui tient registre des frais de culture et de tout ce qui s'y rapporte; 2° le *talari* ou agent de police, chargé de rechercher les crimes et délits, d'escorter et de protéger les voyageurs de passage dans la localité; 3° le garde et jaugeur des moissons; 4° le gardien des limites, sorte de cadastre incarné; 5° le commissaire des eaux et des étangs, chargé de distribuer l'irrigation selon les besoins de l'agriculture; 6° le brahmane, ministre du culte; 7° l'astronome qui annonce les époques favorables ou défavorables pour les semailles; 8° le maître d'école. Viennent encore le forgeron et le charpentier, qui confectionnent les instruments d'agriculture et bâtissent les cabanes; et enfin le potier, le barbier, le porteur d'eau, le gardeur de bétail, le médecin, la danseuse, le musicien et le poëte. (Ed. de Warren, *l'Inde anglaise.*)

Plusieurs vastes tentes formaient le campement du rajah et de sa famille. Il me fit inviter à venir me reposer un instant chez lui. J'acceptai avec empressement, et nous eûmes une longue conversation en anglais, langue qu'il parle avec beaucoup de facilité; notre entretien roula principalement sur la chasse : il avait eu la bonne fortune de tuer un tigre de sa main, quelques jours auparavant. N'allez pas vous imaginer qu'il avait couru de grands dangers; enfermé lui-même et fortifié dans une cage en fer, il attendait de pied ferme la bête féroce que poussaient vers lui les rabatteurs armés de tambours et de trompettes. Il me vanta beaucoup ses guépards, charmantes panthères qu'on apprivoise comme le chien et qu'on lâche sur les antilopes. Quelles belles et émouvantes chasses que celles où est substituée à une meute de chiens une troupe d'éléphants et de guépards!

La tente de la rani et de sa fille était entourée d'une enceinte d'étoffe rouge, de sorte qu'elles pouvaient prendre l'air sans être exposées aux regards indiscrets. J'eus par hasard le bonheur d'apercevoir l'altesse indienne : c'était une jeune et belle femme au teint clair, aux yeux noirs, au port noble et gracieux; une petite veste de velours vert, toute brodée d'or, relevait l'élégance naturelle de sa taille. Quant à la fiancée, elle resta invisible; elle était âgée de cinq ans. Dans l'Inde, une fille de caste doit se marier en bas âge, quoiqu'elle demeure chez ses parents jusqu'à la limite de l'enfance. Une fille non mariée avant cette époque est un déshonneur pour sa famille, qui ne pouvait jadis se réhabiliter qu'en l'immolant à la déesse Kali. La loi anglaise, justement soulevée contre cette superstition, ne l'a pas encore extirpée partout. J'ai vu à Calcutta un père traduit devant les tribunaux pour avoir prémédité la mort de sa fille dans un cas semblable; la jeune fille âgée de douze ans, et non encore mariée, était restée trois jours exposée sur le Gange dans un bateau amarré à une île. Une foule considérable de dévots venaient en secret lui adresser leurs prières. Quelques heures avant le sacrifice, l'autorité anglaise fut heureusement avertie, et put délivrer la victime. Mais qu'est devenue la pauvre enfant repoussée de sa famille et de sa caste?

Peu après avoir quitté le rajah de Vizianagrum, j'entrai à Chicacole. Sur toute la route, on aperçoit des forêts de lataniers, portant chacun à la base de leur bouquet de feuilles un pot de terre où se recueille le vin de palmier.

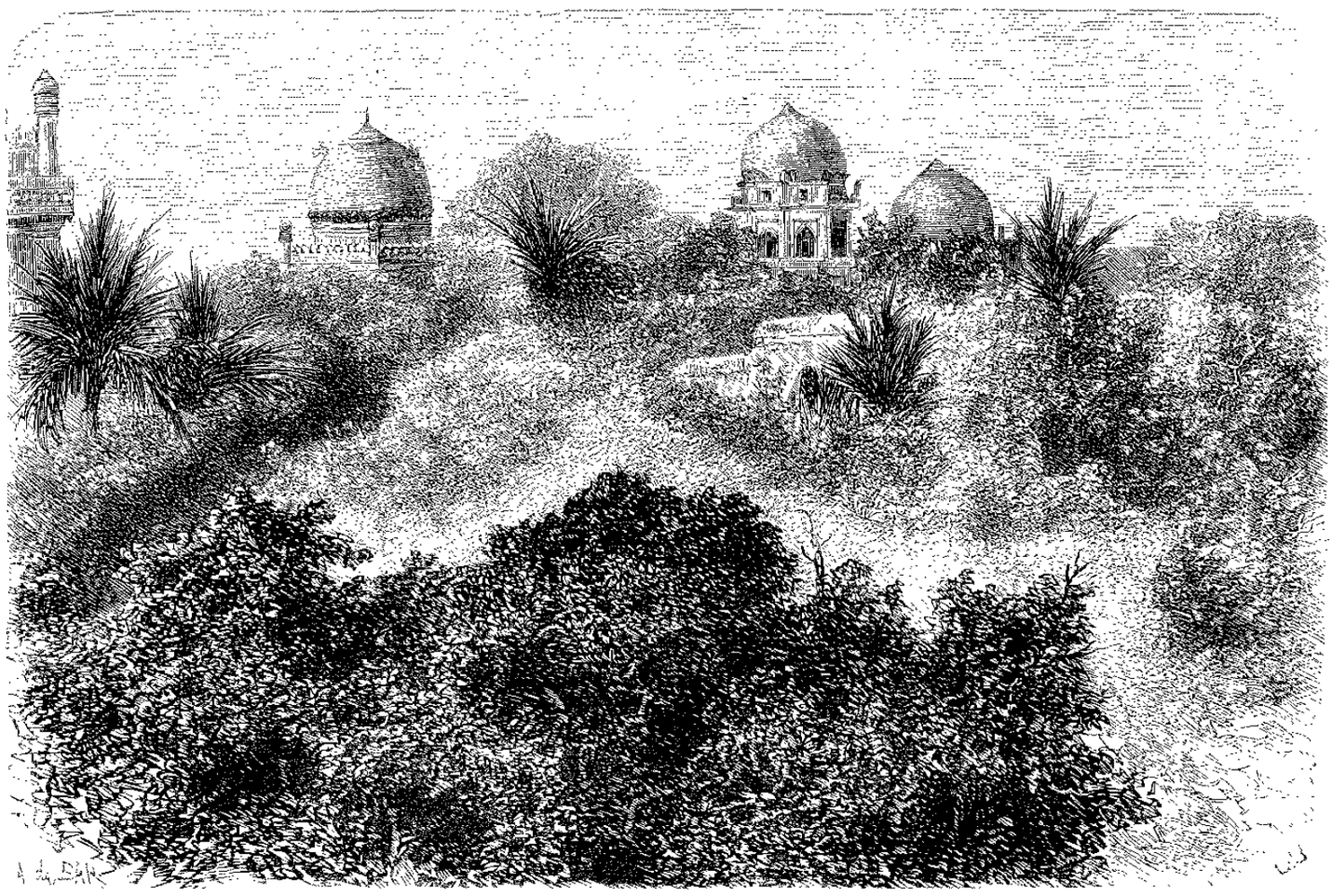
De Chicacole à Radjamoundry, on chemine sous une belle avenue de multipliants. Je m'arrêtai à Vizagapatam, ville célèbre par les ouvrages en corne qui s'y fabriquent en grande quantité. Ceux en bois de cerf méritent surtout l'attention par leur originalité.

A Radjamoundry, je plaçai mon palanquin dans un bateau qui me transporta à Ellore par le canal qui est terminé depuis 1859. A quinze milles, se trouve le misérable petit village de Malavelli; on n'y arrive qu'avec peine et aux dépens des ornements du palanquin par un étroit sentier qui traverse une jongle épineuse.

Auprès du village, dans cette jongle même, se trouvent de nombreuses excavations faites de main d'homme près desquelles est amassé le résidu des anciens lavages diamantifères.

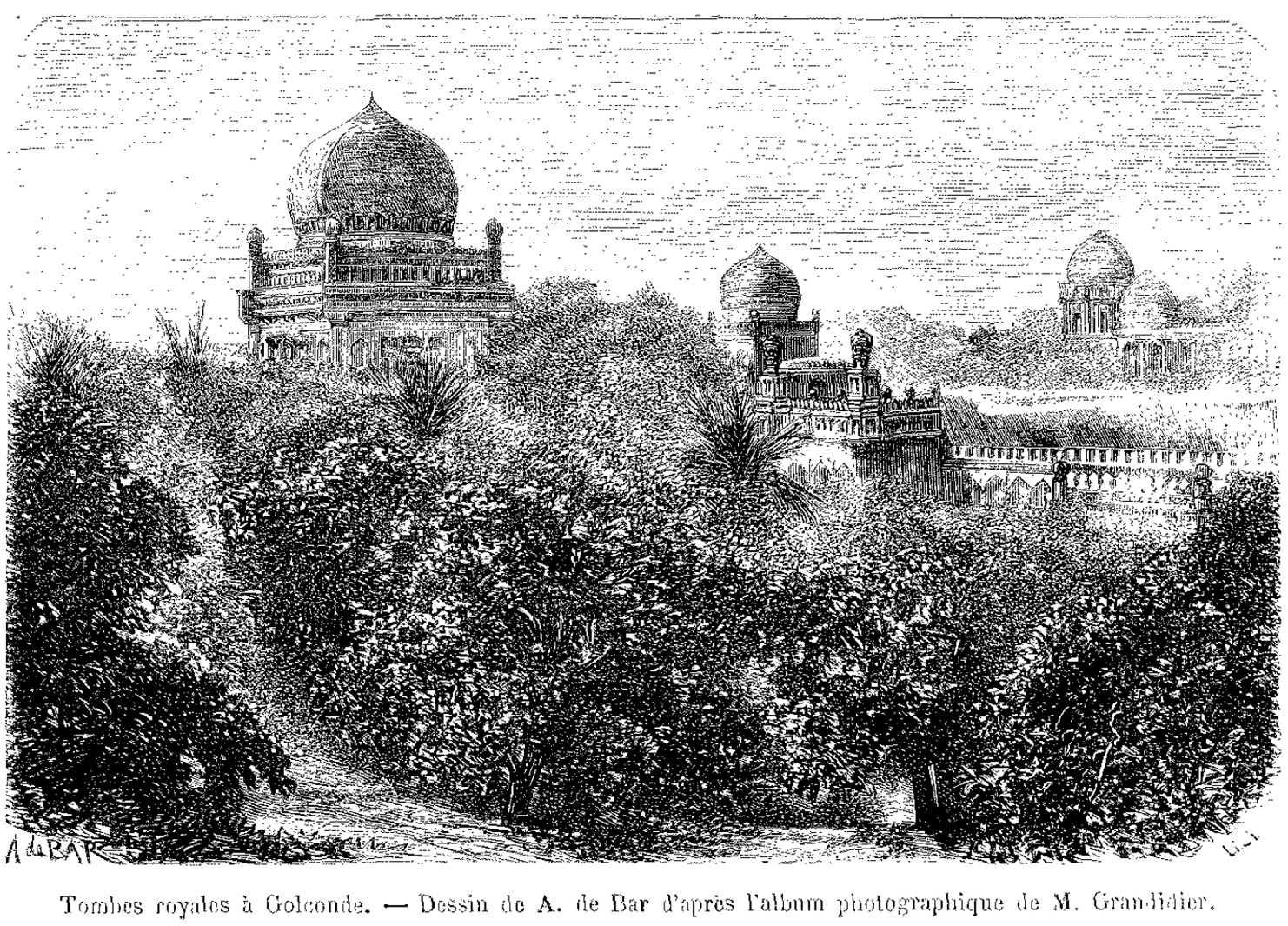
On m'a dit avoir encore tout récemment trouvé un assez beau diamant dans cette terre sablonneuse qui ne contient qu'en très-petite quantité des cailloux de quartz. Le long du canal, partout où l'irrigation est possible, on cultive beaucoup de tabac, de ricin et de millet.

L'arrosement se fait au moyen d'un tronc de palmier



Tombes royales à Golconde. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

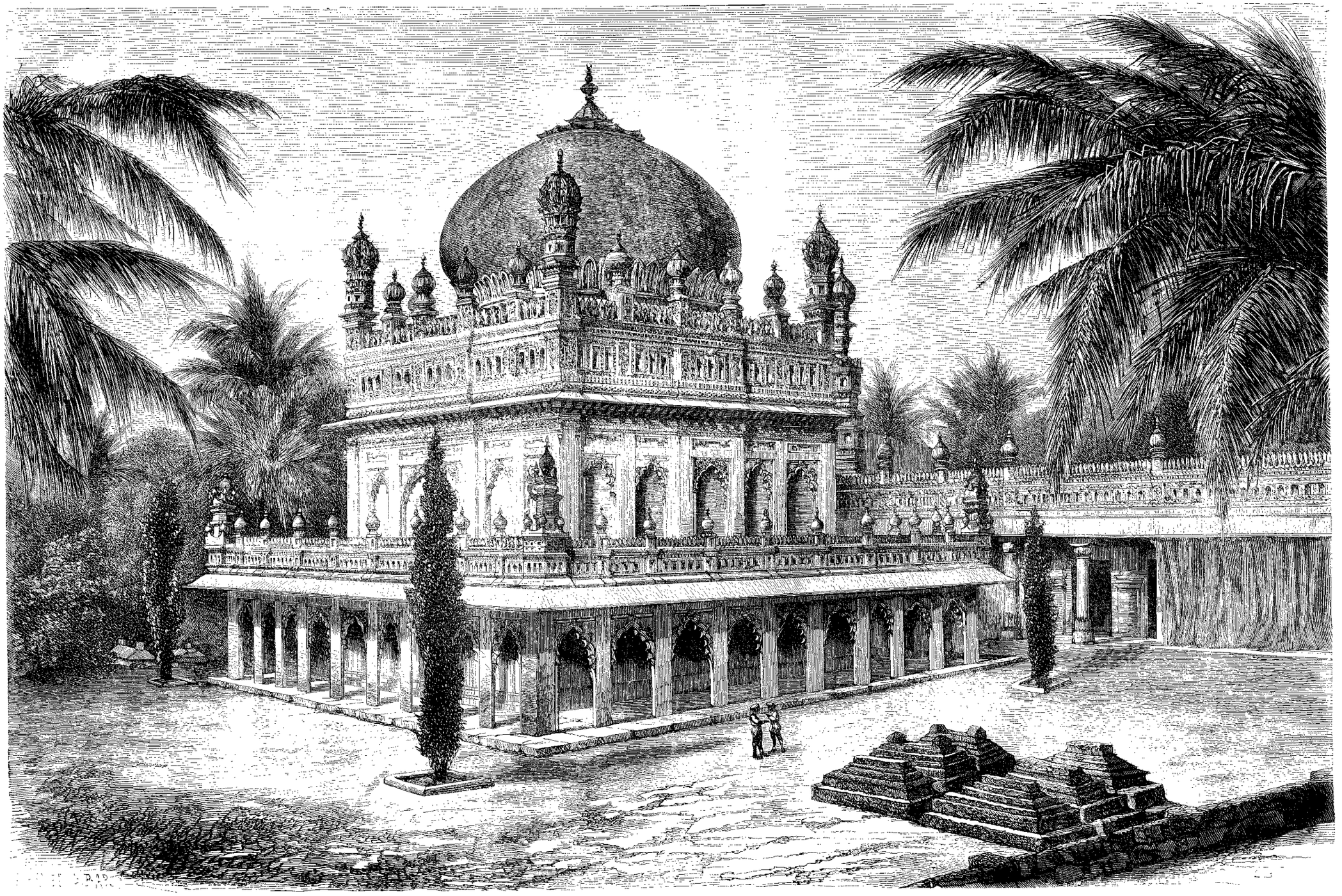
creusé en forme de cuiller qui s'emplit en plongeant dans l'eau et qui en remontant déverse son contenu dans les canaux d'irrigation; on obtient le même résultat avec des bœufs qui, en marchant sur un plan incliné, impriment un mouvement ascensionnel à la machine hydraulique, ou bien encore avec un seau attaché à l'extrémité d'une grande perche sur laquelle un homme monte et descend alternativement pour faire contre-poids



Tombes royales à Golconde. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

De Maravelly, je continuai mon voyage jusqu'à Bedjouarra par le nouveau canal qui venait d'être ouvert à la circulation.

Il y a encore deux autres canaux dans cette province, l'un entre Radjamoundry et Coconada, l'autre allant de Bedjouarra à Mazulipatam. Ces canaux creusés par les Anglais sont très-utiles au commerce, et permettent de transporter à bas prix les cotons à Coconada, où les navires viennent les chercher. Grâce à ces travaux utiles, ce pays ne pourra tarder à se civiliser et à s'enrichir.



Une des tombes de Golconde. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

A Bedjouarra, on voit une fort belle digue (anikat) pour retenir les eaux du Kistna. Un fil télégraphique de 1600 mètres de long environ relie les deux bords sans support aucun. Auprès du temple dont les toits étaient couverts de nuées de pigeons sacrés, un char en bois curieusement travaillé appela mon attention; ces sculptures malheureusement ne représentaient que des scènes d'une obscénité révoltante.

De Bedjouarra, j'obliquai à l'ouest dans la direction du centre de la péninsule. Je désirais aller visiter les États du Nizam. A peu de distance, on trouve plusieurs mines de diamant, à Ganiatkur, à Kodovetty-Kallu, à Ghané-Parteala, etc. Celles de Ghané-Parteala sont les plus célèbres; elles sont situées sur la rive gauche du Kistna, dans l'ancien lit de la rivière. On y voit beaucoup de trous circulaires de quelques pieds de profondeur, entourés d'amas de graviers, de quartz, de silex, de poudingue, résidu des anciens lavages. Aujourd'hui c'est à peine si quelques malheureux exploitent ces mines; les recherches sont faites individuellement, et sur une petite échelle. Si l'on organisait le travail comme dans les mines de diamants du Brésil, et qu'on substituât au simple lavage, qui n'entraîne que les matières terreuses, et au triage mécanique à la main le procédé des diverses pesanteurs spécifiques, on arriverait à un résultat plus rémunérateur, et les frais comparatifs de l'extraction seraient réduits dans une proportion considérable.

Les mineurs sont obligés de payer un fort droit au Nizam qui s'est réservé, même sur le territoire cédé aux anglais, la propriété de ces mines. Aussi est-ce une industrie presque complétement abandonnée. Depuis cinq ans, m'a-t-on assuré, on n'aurait pas trouvé un seul diamant d'une valeur supérieure à cinquante francs.

Pour aller à Haïderabad, capitale du Nizam, j'eus à traverser de vastes solitudes; peu de villages, pas de cultures, quelques fortins bâtis moitié en terre, moitié en pierre, et flanqués de tours carrées, voilà tout ce que je rencontrai sur un parcours d'environ soixante lieues. Il en est de même dans toutes les *marches* qui séparent les provinces directement anglaises de celles des États vassaux ou protégés.

A la sortie de Bedjouarra, un phénomène végétal attira mon attention. C'était un de ces lataniers, si communs sur toute la côte de Coromandel, dont le tronc était enlacé par un multipliant: le bouquet de palmes s'élançait d'une masse de verdure comme un jet d'eau d'une corbeille ou comme un pistil qui sort de la corolle d'une fleur.

Dans ces mêmes jongles, j'eus la bonne fortune de chasser un guépard, sorte de panthère dont j'ai déjà parlé, à la robe fauve, parsemée de petites taches noires uniformes. Je m'étais arrêté dans un petit village pour relayer mes hamals, quand j'entendis répéter que la bête venait d'être aperçue à quelques pas dans les environs; aussitôt, accompagné de quelques Indiens, je m'élançai à sa poursuite. Nous n'étions pas en quête depuis un quart d'heure, qu'un coup de fusil retentit près de moi et qu'un hourra joyeux m'apprit que l'animal était mort sur le coup. Après avoir admiré quelques instants ce carnassier aux ongles non rétractiles, je repris ma route.

Je dépassai bientôt une troupe de bohémiens; on les nomme dans l'Inde Brinjaris ou Lombardys. Ils transportaient dans l'intérieur du pays des sacs de sel chargés sur des zébus.

Leurs femmes sont vêtues d'un jupon en étoffe de laine épaisse tombant jusqu'à la cheville : il est rouge et orné en haut comme en bas de bandes de couleurs voyantes. Une petite jaquette à carreaux jaunes et rouges cache la poitrine, tandis que, chose singulière, le dos reste nu; des cordons seuls relient entre eux les devants de la jaquette. Ces femmes portent aux pieds des anneaux fort pesants dont les bords ressemblent à des dents de scie; à leurs oreilles pendent des boules ou sphères de métal attachées par une petite chaîne. A leur nez sont suspendus des anneaux et leurs bras sont entourés de bracelets de verre et d'argent. Elles portent ainsi sur elles plusieurs kilogrammes d'argent; parmi les jeunes filles, on en remarque quelques-unes d'une grande beauté. Les bohémiens naissent, vivent et meurent dans les jongles, sans jamais coucher dans une maison. En dehors du commerce de sel, qui est leur principale occupation, ils exercent une industrie moins avouable, celle de voleurs d'enfants.

A une dizaine de lieues d'Haïderabad, le pays commence à être un peu plus accidenté et moins désert. On rencontre çà et là quelques oasis de lataniers.

Les environs d'Haïderabad sont du reste stériles, et la surface du sol est couverte de roches. Les troupes anglaises, au nombre de cinq mille hommes dont deux mille Européens, sont cantonnées à Sikunderabad, ville située à deux lieues d'Haïderabad. Là se trouvent une foule de bungalows entourés de jardins où habitent les officiers, un arsenal, deux temples protestants, un petit théâtre d'amateurs, une salle de bal, une bibliothèque formée par souscription, un cimetière pour les Européens, de nombreuses casernes fort belles, bâties aux frais du nizam, qui paye aussi les troupes officiellement chargées de sa défense, mais réellement envoyées pour le surveiller.

Le gouvernement anglais entretient un résident chargé des relations politiques avec le nizam; sa demeure est située près de la ville musulmane. Pour s'y rendre, on suit la grande route et on passe sur la belle chaussée qui mesure près d'un mille de longueur et sert de digue à l'étang Housaïn-Sagur dont la circonférence varie suivant les saisons de cinq à huit milles. Elle domine d'une part l'étang qui s'étend à droite de la route, et de l'autre les terres irriguées.

Le palais du résident est un beau bâtiment ayant une certaine prétention au style grec; le centre est relié aux deux ailes par une galerie ouverte que soutiennent des colonnes. On y arrive par une allée plantée de beaux arbres qu'encadre une colonnade. Avant de pénétrer dans la ville musulmane, j'allai faire ma

visite à l'hôte de ce palais ; il me donna une lettre de recommandation pour le nabab Salar-Jung, le dewan ou premier ministre du Nizam.

Le souverain lui-même s'occupe peu ou point des affaires de son pays. Irrité de se voir soumis à la tutelle des Anglais, il laisse toute l'autorité à son premier ministre, qui passe du reste pour un homme d'une grande capacité et un politique très-habile. Il ne se montre que très-rarement à une ou deux grandes solennités ; il passe tout son temps dans son harem, où il s'est plu à *réunir une collection fort complète*, dit-on, de femmes de toutes couleurs et de toutes nations.

De la demeure du résident, je m'acheminai vers le beau pont qui traverse la rivière. Ce pont, qui date de 1831, a huit arches, de cinquante-six pieds chacune, sauf une d'elles, qui passe sur un village et mesure soixante-dix-sept pieds. Dans le lit de la rivière, de nombreux éléphants étaient gravement occupés à leur toilette ; les uns debout s'aspergeaient d'eau avec leur trompe, les autres, couchés sur le flanc, paraissaient prendre le plus vif plaisir aux frictions prolongées faites par leurs mahouts pour les nettoyer.

J'entrai dans la ville par la nouvelle porte, située à côté de l'ancienne porte de Delhi.

Le palais de Salar-Jung (ou du guerrier Jung) est, comme tous les édifices musulmans, de peu d'apparence extérieure ; la cour est spacieuse, mais d'un aspect misérable, et les soldats qui y montent la garde ont une mine chétive. Quant à l'intérieur, il est propre et bien tenu. Je fus reçu par le dewan dans son grand salon, qui se trouve à l'extrémité d'une cour intérieure ornée d'un vaste bassin et entourée de colonnettes de bois peintes de toutes couleurs. Dans le salon, les colonnes sont incrustées de petites glaces et le plafond est entièrement recouvert de miroirs. Les meubles en bois noir et en palissandre sont à la mode européenne. Des deux côtés de la cour, il y a des salles auxquelles donnent accès des portes fermées par des nattes ; le durbar, réunion où se traitent les affaires politiques et où se rend la justice, se tient tous les jours dans une de ces salles ; pour y pénétrer, il faut ôter ses souliers.

Le premier ministre, qui avait alors trente-trois ans, est un bel homme, de taille élevée, au teint clair. Il porte des moustaches d'un noir foncé. Ses manières sont nobles et élégantes, son regard est intelligent, il comprend bien l'anglais, il l'écrit même, mais il n'ose le parler de peur d'indisposer contre lui les esprits fanatiques des musulmans. Son vêtement consistait en une longue robe de laine blanche tombant à mi-jambe et boutonnée sur le devant ; de larges pantalons complétaient son costume, et sa tête était couverte d'une petite calotte de drap d'or et de soie (voy. p. 48).

Le dewan reçoit les étrangers au nom du Nizam et leur fait le meilleur accueil.

Les jardins Barrah-Dourràé (les douze portes) sont vastes et confiés à la direction d'un Français. Des bouquets de cocotiers habilement groupés lui donnent un aspect agréable. La salle à manger, où peuvent tenir trois cents convives, est décorée de jolies colonnettes arabes ; elle est ouverte du côté des jardins et domine un vaste étang d'où l'on voit jaillir une grande quantité de jets d'eau ; sur une terrasse, du côté opposé, se tirent les feux d'artifice, complément indispensable de toute fête en Orient.

J'ai caressé dans ce jardin deux beaux tigres royaux fort doux et fort apprivoisés qui comptent parmi les amis les plus dévoués du dewan ; on y admire encore quelques autres animaux curieux, tels qu'un guépard, un nilgaut, un écureuil volant de Java, une civette, des daims, etc.

Dans une des salles du palais, on a formé un musée où sont rassemblés en collection les produits manufacturés du Deccan, les produits végétaux de l'Inde, et les médicaments les plus en usage chez les indigènes. J'ai remarqué, entre autres objets, les ouvrages en bois vernissé de Kurnoul, les vases en métal incrusté d'argent de Bidar, les statuettes en marbre du Pundjab, les tissus transparents de soie et d'argent d'Aurungabad, le kinkab, étoffe de soie avec dessins d'or d'Haïderabad, les bijoux en filigrane de Cuttack, etc.

Les Européens n'ont pas le droit de visiter la ville sans en avoir obtenu la permission préalable du dewan. Cette mesure a été prise par les autorités anglaises pour éviter les troubles et les assassinats qui pourraient résulter de la présence de *giaours*, de chrétiens au milieu des fanatiques musulmans.

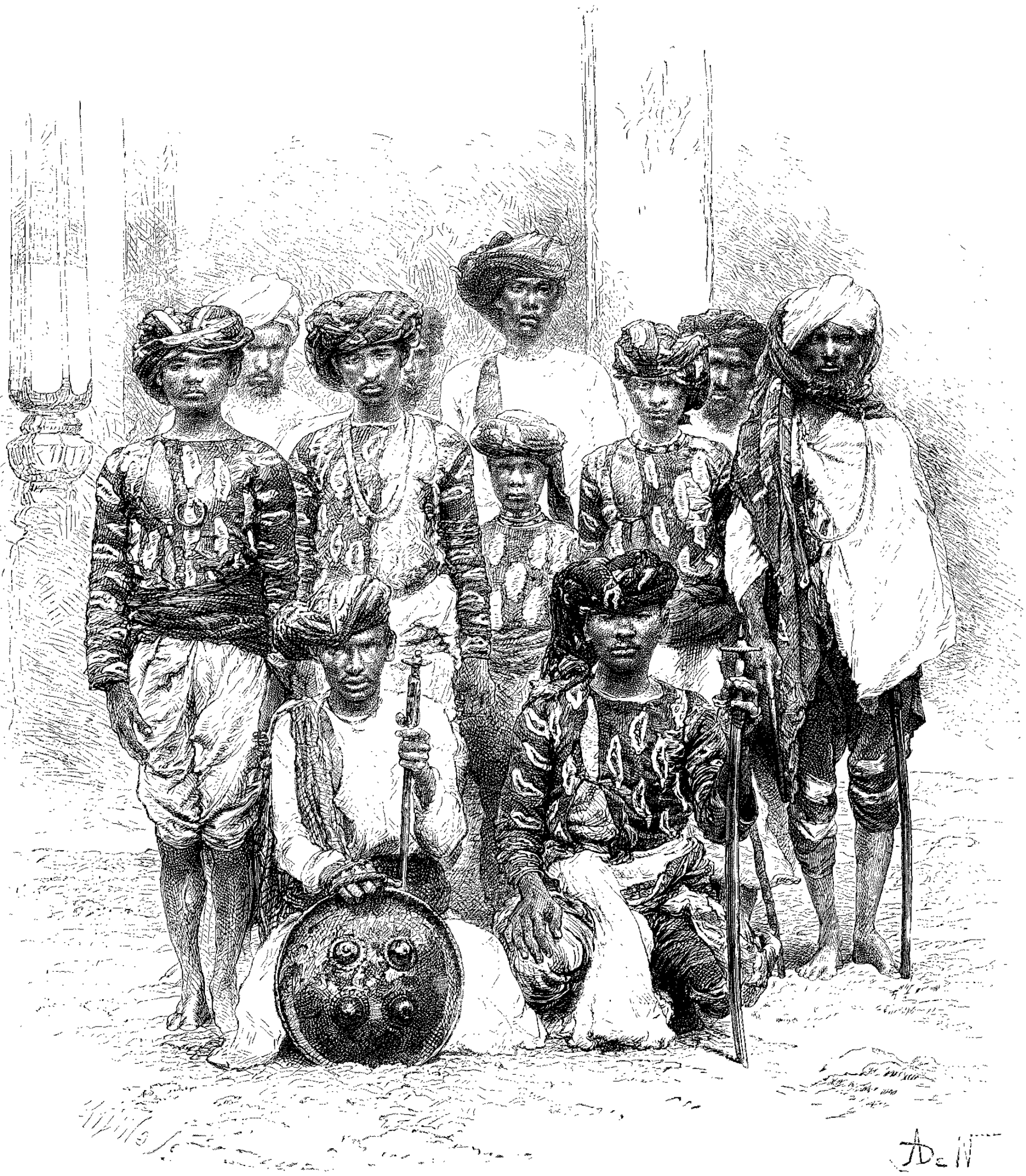
Sur ma demande, Salar-Jung me fit la gracieuseté de m'accorder l'autorisation de visiter la ville, et me donna comme monture deux des plus beaux éléphants du Nizam.

Les deux seuls monuments intéressants d'Haïderabad sont le Chahar-Minar et le Djama-Masjid. Le premier est un bâtiment carré flanqué de quatre minarets fort élevés ; chaque face est percée d'une grande porte donnant accès à la fontaine placée au centre. Au-dessus des portes, se trouve une double galerie, l'une ornée de niches, l'autre de colonnettes à jour. C'est un beau monument, construit dans d'élégantes proportions. Il est fâcheux seulement qu'on l'ait revêtu d'un enduit de chaux blanche.

L'autre édifice est le Djama-Masjid, la grande mosquée, devant laquelle est creusé un vaste bassin où les fidèles font leurs ablutions. J'entrai dans la cour sur mon éléphant. Les minarets sont peu élevés et peu en rapport avec les dimensions de la mosquée. Près du bassin, on aperçoit plusieurs tombeaux entourés de grillages. Les colonnes de la mosquée sont carrées et massives.

Mais ce ne sont pas ces édifices qui intéressent le plus l'étranger à Haïderabad ; c'est l'aspect tout asiatique de la ville. Cette multitude immense d'hommes aux turbans de couleurs différentes souvent ornés de broderies d'or, aux robes blanches, aux tuniques de soie, à côté de l'ouvrier ceint d'un simple langouli ; ces femmes portant des pantalons étroits et enveloppées d'une longue étoffe de coton blanc qui couvre à

peine la poitrine et laisse le dos à découvert, tandis que le visage est voilé, de manière à masquer même les yeux que protége un grillage de fil de métal ; les Indous avec leur masque de secte sur le front ; les marchands nonchalamment accroupis devant leur modeste boutique où sont entassées toutes les denrées de l'Orient ; tous les passants armés de sabres et de poignards, et ayant à la main un matchlock ou mousquet à mèche ; des éléphants, des chariots revêtus de riches draperies et souvent escortés de quarante ou cinquante hommes armés et précédés d'un individu portant une couronne de feuillage vert qui dénote la présence d'un grand personnage ; des palanquins dorés et hermétiquement fermés, aux portes desquels courent, le sabre

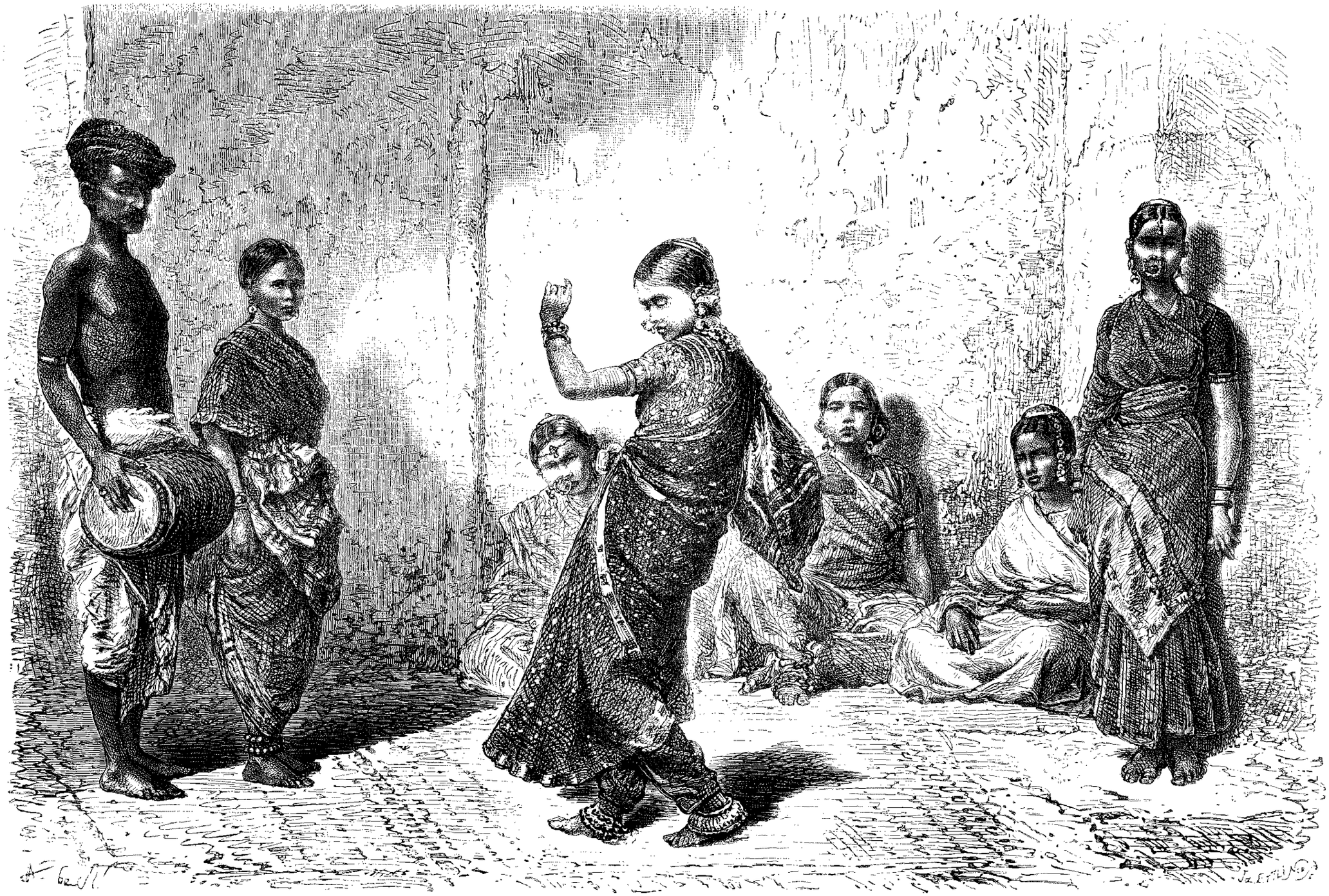


Musulmans d'Haïderabad. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album photographique de M. Grandidier.

au poing, des hommes prêts à châtier l'audacieux qui tenterait d'y regarder de trop près ; des maisons auxquelles le climat a donné un caractère de vétusté, tout enfin a un cachet spécial dans cette grande cité, presque la seule de toute l'Inde qui ait conservé aujourd'hui un aspect véritablement oriental.

Les maisons des nobles et du peuple sont si confusément mêlées qu'on ne se douterait souvent pas que des masures vous cachent les lignes architecturales d'une riche demeure. Ainsi le palais de Shoums-Oul-Oumrah, dont la façade est si coquette du côté des jardins, a un extérieur et une cour de la plus misérable apparence.

On donne à Haïderabad une population de trois cent cinquante mille âmes.



Nautots girls ou bayadères, à Haïderabad. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Pendant que je me promenais au milieu de toute cette foule qui était loin de regarder d'un œil favorable mon costume européen, je rencontrai un de ces saints musulmans au manteau bariolé, au chapeau pointu, tenant à la main une trompette en cuivre. (Ces saints exercent dans tous les pays musulmans une grande influence sur le peuple qui leur décerne lui-même le brevet de sainteté. Ce sont généralement des fanatiques exaltés.) A peine m'eut-il aperçu qu'il se mit à sonner de la trompette, ameuta les passants et commença à m'insulter de paroles et de gestes. Heureusement, j'étais à l'abri des voies de fait, grâce à l'élévation d'un siége qui me permettait de planer majestueusement sur cette ignorante multitude abrutie par la superstition et le fanatisme. Je compris alors pourquoi il n'était pas permis aux Anglais de se promener librement dans cette ville pleine de fous dangereux. A côté de ces prophètes musulmans couverts d'oripeaux de toutes nuances, on rencontre des fakirs indous nus et badigeonnés de blanc. Il ne leur serait pas difficile aux uns comme aux autres de faire assassiner l'Européen qui se trouverait au milieu d'eux sans qu'il restât la moindre trace du crime.

Les rues sont si étroites que plusieurs fois ma noble monture emporta les balcons qui débordent à l'extérieur de la plupart des maisons, et je pus à mon aise, comme le diable boiteux, plonger mon regard curieux dans les demeures indigènes.

Ce qui m'étonnait le plus, c'était de voir les éléphants que nous croisions à chaque instant, les uns chargés de fourrage et de bois, les autres ornés de haoudas de formes diverses, siéges ou matelas sur lesquels se prélassaient avec complaisance les seigneurs du lieu dans leurs belles robes de soie. Des sonnettes sont attachées au cou des éléphants pour prévenir les cavaliers et les convois de chameaux d'avoir à se ranger.

Le lendemain, de grand matin, deux montures de ce genre vinrent me chercher pour me conduire à Golconde, où se trouve le fort, dans lequel sont renfermés les nombreux joyaux du Nizam qui, en roi oriental, a une passion immodérée et toute féminine pour les diamants et les perles. En dehors de l'enceinte s'élèvent les tombes des princes de la dynastie Koutub-Shah.

De l'ancienne ville de Golconde, il ne reste plus aujourd'hui que l'enceinte crénelée et fortifiée dans laquelle se trouvent des terres incultes et une petite colline que couronne le fort confié à la garde d'une troupe d'Arabes. Nul Européen n'y est admis.

Près de là, on visite l'ancien cimetière, qui renferme de nombreuses tombes et des mosquées, derniers vestiges d'une antique splendeur. Les plus belles et les plus importantes de ces tombes étaient jadis entourées d'un mur de pierre : elles ne diffèrent guère les unes des autres que par leur dimension et leur ornementation.

Ce sont des bâtiments carrés s'élevant au-dessus du sol sur un soubassement de granit. Six marches conduisent au tombeau, dont chaque face est décorée de sept arcades originales d'une largeur de 4 mètres; au centre des ogives est sculptée une rosace. Soutenues par des piliers massifs, les deux dernières arcades sont murées; cette partie du monument est en granit. Sur la première base et en retrait s'élève un autre édifice également carré, demi-pierre, demi-brique, recouvert d'un enduit de chaux. Les encoignures sont formées par des piliers de briques octogones, qui supportent de petits minarets terminés par cinq boules dont une au centre et une plus petite à chaque coin, reliées entre elles par un cordon de feuilles de trèfles.

Ce second étage est surmonté d'un dôme sphéroïdal, semblable à ceux qu'on voit dans la plupart des monuments de style arabe. Au milieu d'une vaste salle sans aucun ornement est placé le mausolée en marbre noir, composé de quatre tablettes en retrait, et portant en relief des versets du Coran. Malgré sa simplicité extrême, ce mausolée noir sous une immense voûte blanche est d'un effet saisissant. La plupart des piliers sont octogones et diverses parties du monument, telles que la base du dôme, sont revêtues de briques émaillées aux vives couleurs. Il y avait même quelques tombeaux dont le dôme entier était recouvert de ces émaux brillants qui reflétaient au loin les rayons ardents du soleil des tropiques. Parfois à la frise du deuxième étage courait un cordon de ces briques, où, sur fond bleu, ressortaient en blanc certains versets du Coran.

Malheureusement quelques touristes anglais ont brutalement détruit la plupart de ces émaux, dont les vives couleurs étaient si bien appropriées au climat de l'Orient et dont le secret de fabrication est perdu aujourd'hui. Ces monuments sont du reste en assez bon état de conservation. La hauteur de la plus élevée de ces tombes est de 40 mètres environ. Les murs d'enceinte sont tous crénelés.

Auprès de chacune de ces tombes se trouvent de petites mosquées dont la façade, tournée vers l'est, est supportée par deux ou trois colonnes; aux extrémités de la façade s'élèvent de petits minarets que réunit un cordon de feuilles de trèfles.

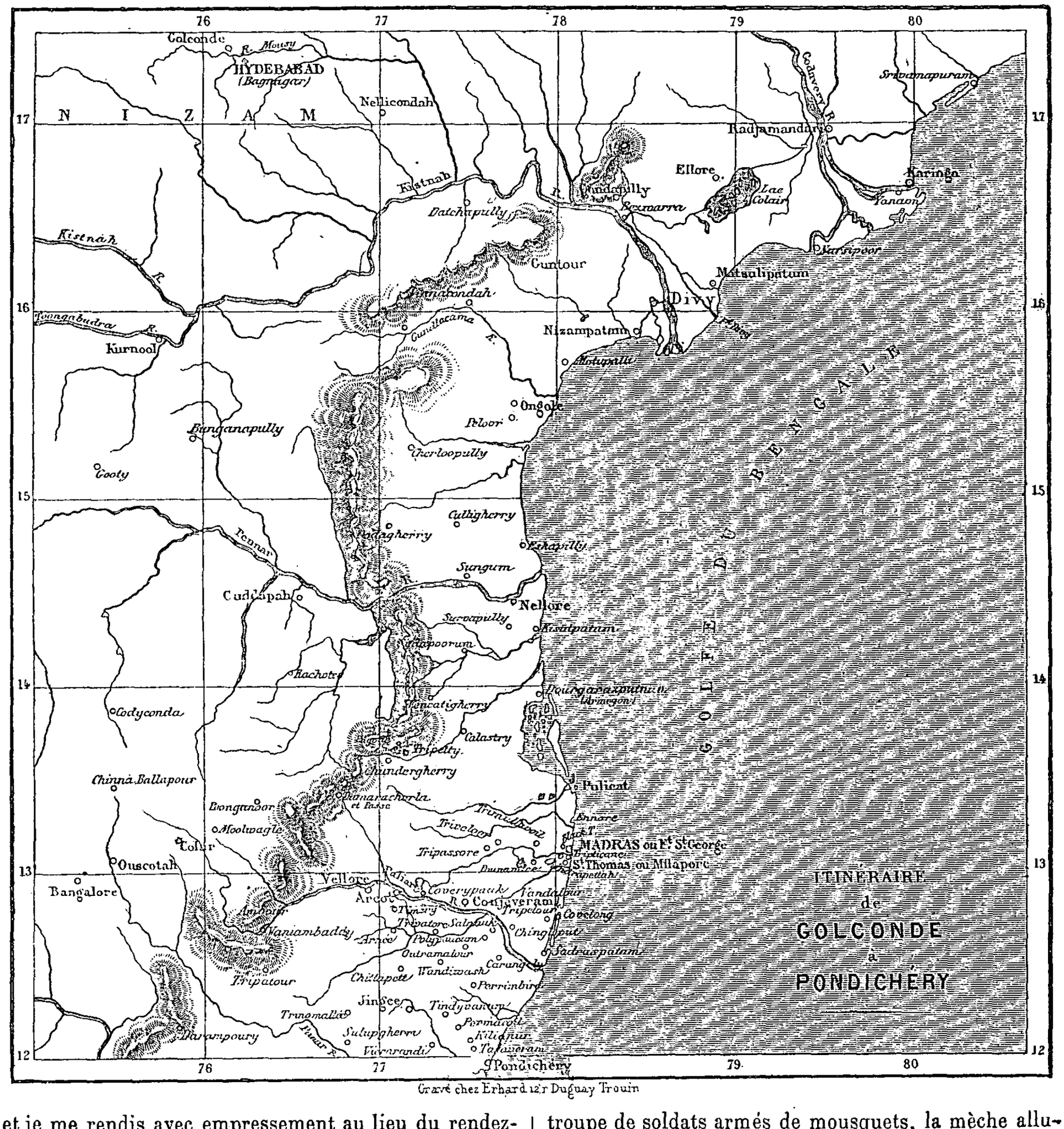
Après avoir visité Golconde, je me rendis à l'étang de Mir-Allun, situé à quatre milles d'Haïderabad et formé par une grande et belle digue coupant transversalement la vallée où existait un cours d'eau.

Cette digue, semi-circulaire et concave, est composée de vingt-trois demi-lunes ayant leur convexité tournée en amont et garnie d'éperons qui assurent leur solidité. Cette digue entièrement construite en granit a une hauteur moyenne de dix mètres, une largeur de soixante, et une épaisseur totale de plus de cent. C'est un beau spécimen de ces *tangs* ou réservoirs, qui sont comme les sources de la vie pour une partie de l'Inde.

Des bords de l'étang de Mir-Allun, on jouit d'une vue magnifique et très-étendue. Le voyageur a sous ses pieds d'immenses champs bien cultivés dont la fertilité est entretenue par les eaux du lac artificiel; à l'horizon

les quatre minarets du Chahar-Minar dominent l'oasis verdoyante dans laquelle disparaît la ville d'Haïderabad; à gauche, les casernes de Sikunderabad apparaissent dans le lointain comme de longues lignes blanches tracées sur la verdure de la vallée où coule la Moussa; enfin derrière l'étang se dressent des collines hérissées de blocs granitiques dont l'aspect sauvage contraste avec l'ensemble du reste de la scène.

La veille de mon départ, on célébrait à Moulali, village situé à dix milles d'Haïderabad, la fête d'un saint musulman, qui en montant au ciel a laissé l'empreinte de son pied sur le sommet de la colline. En ce lieu les fidèles croyants ont une mosquée, et les nobles ont des maisons de campagne pour venir passer les deux jours que dure la fête. Il y avait là une bonne occasion d'assister aux réjouissances des musulmans,



et je me rendis avec empressement au lieu du rendez-vous.

Des centaines d'éléphants, couverts de leurs draperies rouges à bordure d'or, au front artistement peint d'un croissant vert ou d'autres emblèmes de l'islam et portant sur leurs dos des oumrahs vêtus de magnifiques robes de soie, formaient un curieux spectacle pour un Européen. Devant chaque animal courait une troupe de soldats armés de mousquets, la mèche allumée à la main, criant les titres de leur maître et agitant des torches. Plus loin, des voitures de forme bizarre ornées de belles draperies, renfermaient des bayadères qui pliaient sous le poids des bijoux, et chantaient gaiement au son des tambours et des cymbales. Ailleurs c'étaient des palanquins, des chameaux, des piétons qui encombraient la voie. Toutes les maisons étaient illumi-

nées avec des lanternes de papier, ce qui ajoutait à la physionomie tout orientale que présentait cette cohue bariolée et bruyante. J'étais tout d'abord étonné de voir les éléphants traverser cette foule compacte sans y causer le moindre accident. Quelqu'un n'avançait-il pas assez vite, l'animal allongeait délicatement sa trompe pour le prévenir de sa présence en lui frappant familièrement sur l'épaule, ou au besoin pour l'écarter de son chemin, mais sans s'arrêter.

Ce soir-là, j'assistai à de nombreuses natchs ou danses de bayadères. La danse des pays orientaux est toute différente de celle de nos contrées. C'est une simple mimique accompagnée le plus souvent de chants dont le rhythme est monotone et traînant. Trois hommes, avec un tambour et des cymbales, accompagnent les mouvements de la danseuse, tandis que ses compagnes accroupies sur le sol battent des mains en cadence et chantent en chœur. Une seule d'ordinaire est en scène; frappant la terre avec ses pieds surchargés de grelots, elle se contente, en tournant sur elle-même, d'imprimer à ses bras et à tout son corps un mouvement d'ondulation en réalité plus étrange qu'harmonieux. Les chants sont en général un simple récitatif dans lequel de temps en temps la chanteuse lance des notes aiguës qui semblent s'élever dans les airs comme l'alouette lorsque, sortant de son sillon, elle s'envole droit vers le soleil. Assurément l'Européen, nouveau débarqué dans l'Inde, qui a si souvent entendu parler des bayadères comme d'enchanteresses irrésistibles, est étonné et même désappointé à la vue de ces danses, à l'ouïe de ces chants qui ne répondent nullement à ce qu'avait caressé son imagination sur la foi de récits trompeurs.

Le costume des bayadères est riche, il est fort décent, plus décent même que celui des femmes qui sortent dans la rue.



Salar-Jung, premier ministre du Nizam. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Il faut avouer toutefois que dans un pays chaud où le corps et l'esprit cherchent avant tout le calme et la tranquillité, rien ne serait moins conforme à la commodité de la vie que les danses agitées et la musique savante de nos contrées. Chez nous, le plaisir lui-même est un travail, tandis que les représentations données par les bayadères ne causent aucune fatigue; à demi plongé dans une douce somnolence, on n'éprouve aucune lassitude de corps ni d'esprit, à se laisser mollement bercer par les récits poétiques d'amour, sujet ordinaire de tous les spectacles de genre. Je ne saurais le nier, c'était avec un certain plaisir que j'assistais à ces représentations originales, surtout après quelque temps de résidence en Orient, alors que, sous l'influence de la fumée de mon houka, la mimique et la voix des bayadères, sans me préoccuper d'une manière fatigante, m'apparaissaient comme les visions d'un rêve.

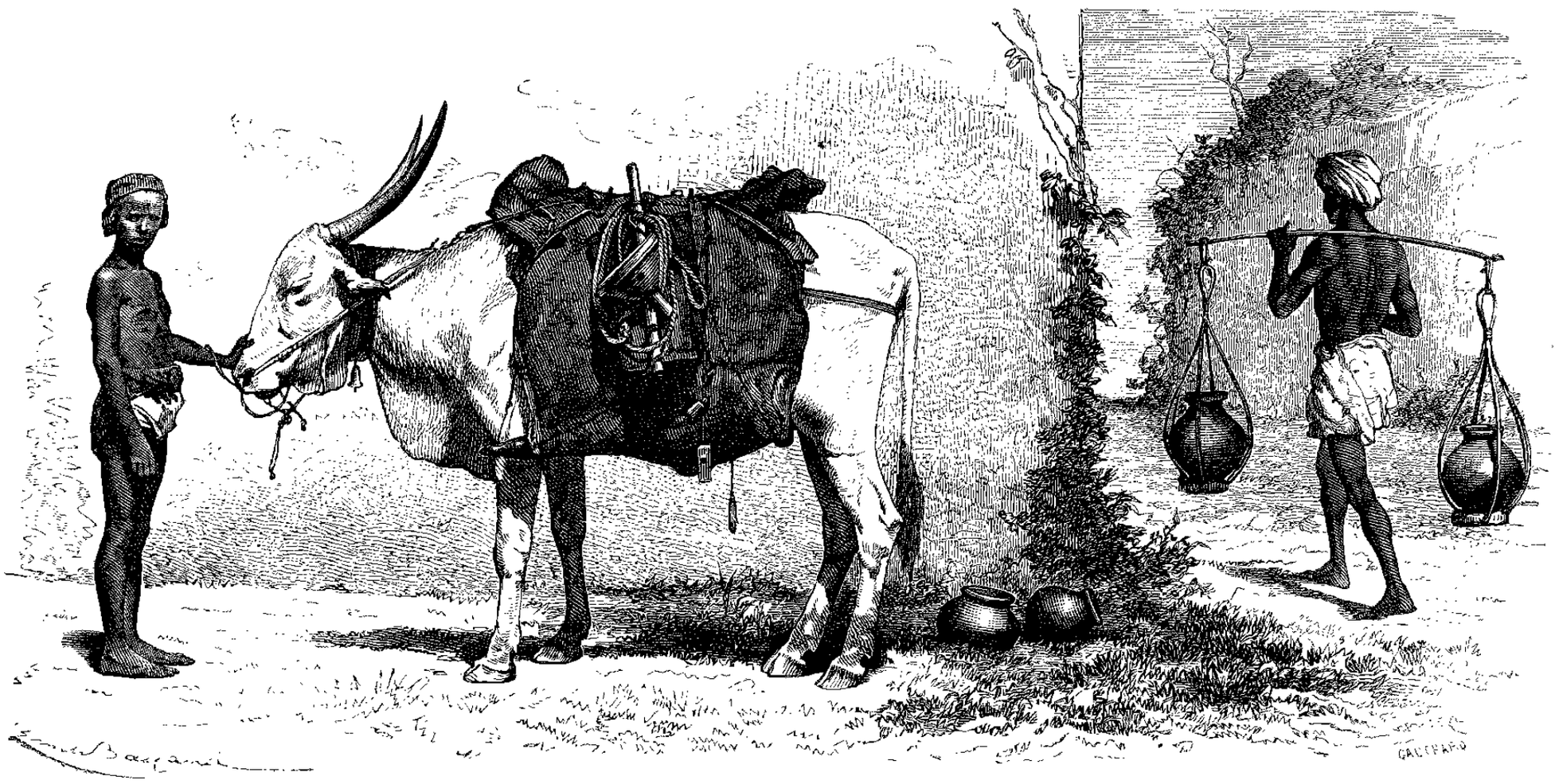
Pendant la soirée, des serviteurs ne cessaient d'arroser le visage des assistants avec de l'eau de rose contenue dans des aiguières d'argent damasquinées d'or. Cette aspersion parfumée, en s'évaporant, rafraîchit agréablement la figure. On passait aussi à chaque instant des plateaux d'argent chargés de cornets de bétel[1], de sirops et de sucreries.

Lorsque la soirée fut suffisamment avancée, je me retirai, et escaladant les six échelons qui me conduisaient au siége placé sur le dos de mon éléphant, je repris le chemin du bungalow, d'où je devais le lendemain partir de grand matin pour Madras.

Alfred Grandidier.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. On étale un peu de chaux délayée sur une feuille de poivre bétel; on la roule en cornet et on y introduit quelques fragments de noix d'arèque, des clous de girofle, etc. Pour les grands seigneurs, la chaux est préparée en petites perles calcinées.



Zébu de charge. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER [1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

De Golconde à Madras. — Condjeveram.

En quittant Haïderabad, je fis route vers le sud. Divers chemins conduisent des États du Nizam à Madras; je choisis celui qui passe par Kurnaoul et Cuddapah; j'avais le désir de visiter les anciennes mines de diamants qui se trouvent sur les bords de la rivière Pennar, et qui jadis ont joui, à juste titre, d'une grande célébrité.

Depuis Haïderabad jusqu'à Kurnaoul, le terrain est plat et stérile; plus loin, le pays est mieux arrosé et commence à devenir moins monotone. Dans le voisinage de Cuddapah surtout, les champs sont couverts de culture de coton.

Au sortir de Kurnaoul, je remarquai, non sans surprise, au milieu d'un petit village un temple encore neuf dont la divinité était renversée. Je m'informai du motif qui avait pu décider les Indous, d'ordinaire si dévots, à maltraiter ainsi leur pauvre idole; j'appris que c'était pour la punir d'avoir laissé brûler deux fois de suite le village qu'elle était tenue de protéger; sa négligence lui avait coûté l'estime publique. Le peuple du village avait fait cet exemple pour apprendre aux dieux à ne plus être à l'avenir aussi insouciants, et il s'était empressé d'aller porter ailleurs ses adorations.

Près de Gutti et près de Cuddapah, on voit des dépôts limoneux semblables à ceux que le Kistna a abandonnés sur ses rives pendant les débordements. Ces dépôts sont formés de sable légèrement argileux et de petits galets quartzeux auxquels sont mêlées des pierres précieuses. Toutes ces exploitations sont délaissées aujourd'hui. Les diamants dits de Golconde viennent tous des différentes mines que nous avons énumérées, et la plus proche de la ville même de Golconde en est encore éloignée d'une cinquantaine de lieues.

Dans la banlieue de Cuddapah, j'aperçus des paysans qui accomplissaient une cérémonie religieuse dans le but de délivrer leurs champs de la rouille qui endommageait gravement leurs récoltes. Ils sacrifiaient une chèvre; puis, lacérant les entrailles de la victime et les mêlant avec des feuilles et de la cendre, ils semaient ce mélange sanglant autour de leurs cultures attaquées par la maladie en poussant des cris de : Poli! Poli!

J'étais à peine à quelques milles de Cuddapah quand mon palanquin se brisa; j'avais fait depuis Calcutta

1. Suite. — Voy. p. 1, 17 et 33.

plus de deux cent soixante lieues. Cet accident malencontreux me contraignit à louer une de ces grossières charrettes du pays dans laquelle je déposai mon palanquin, mes bagages et ma propre personne.

Les chemins de cette contrée sont si mauvais que les cahots de ce véhicule primitif me lançaient à chaque instant contre le plafond de mon palanquin; mon corps était tout meurtri : je ne pouvais cependant pas attribuer ces secousses à la vitesse de mes bœufs, qui ne faisaient qu'une petite lieue par heure. Je fus très-heureux lorsque, après un jour et une nuit de cette torture au petit pied, j'arrivai à Tripetti, où je pus prendre le chemin de fer allant à Madras. Aujourd'hui, la voie ferrée dont Tripetti est une station est terminée jusqu'à Bombay.

Dans ces pays orientaux, où les indigènes ont conservé avec tant de soin et de religion les traditions du passé, il est curieux de voir réalisées les deux inventions de notre siècle les plus jeunes et les plus pleines d'avenir : les chemins de fer et les télégraphes électriques.

Déjà en 1863 la télégraphie électrique couvrait de son réseau l'Inde tout entière. Beaucoup de chemins de fer étaient à cette époque en voie d'exécution; aujourd'hui, ce vaste pays n'a plus rien à envier, sous ce rapport, à la plupart des contrées européennes.

Les Anglais n'ont rien négligé pour accroître, chaque fois que leur intérêt immédiat l'a réclamé, le bien-être des indigènes, et pour les faire participer aux bienfaits de la civilisation.

Ils n'ont certes pas l'initiative hardie et même imprudente des Américains du Nord, qui n'attendent jamais qu'un pays soit peuplé pour y tracer des voies de communication faciles; les Yankees pensent avec raison que ce sont ces voies rapides qui permettent à une contrée de se peupler en peu de temps et qui apportent la richesse et l'abondance dans les pays qu'elles sillonnent.



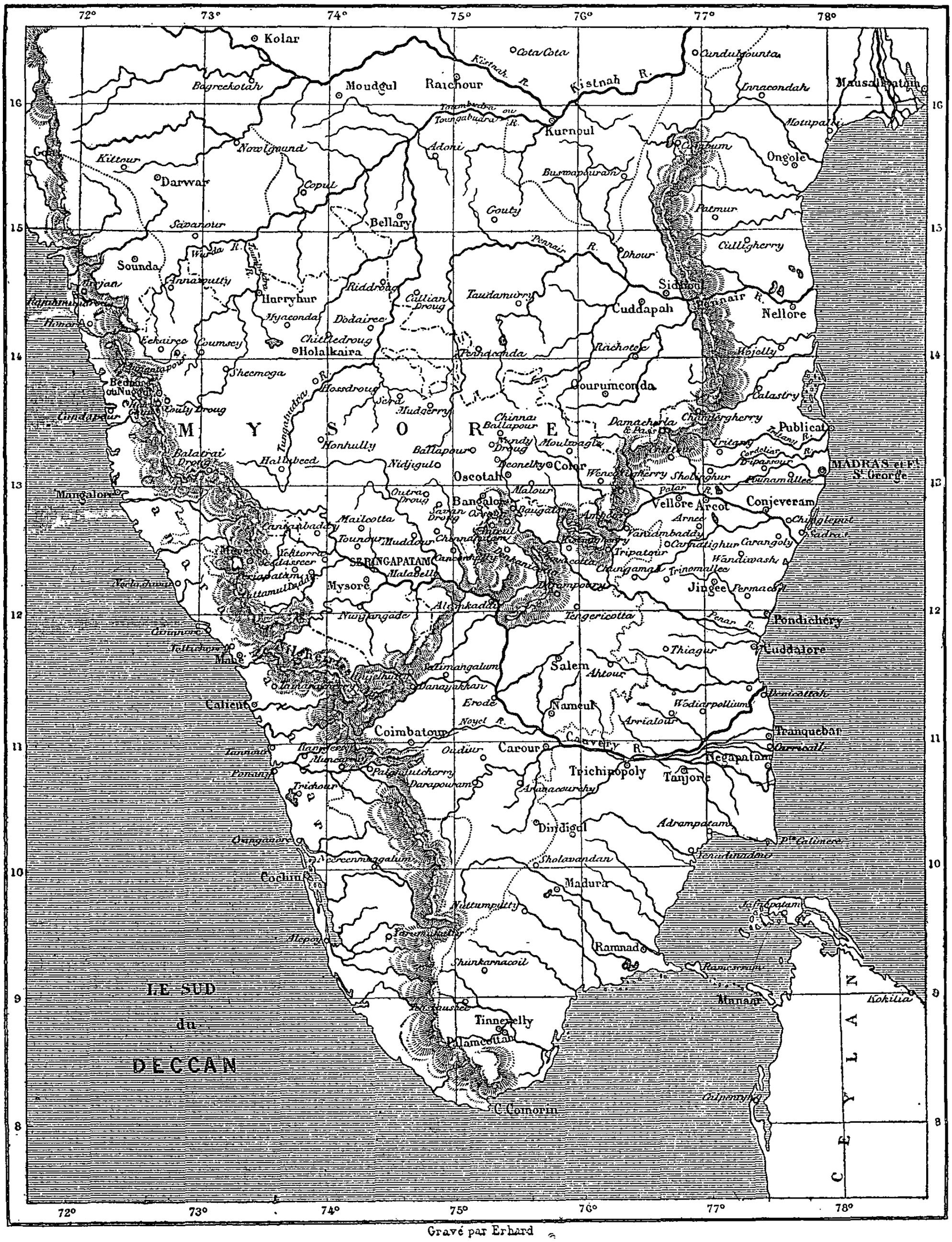
Indigène de Madras. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Les Anglais, plus prévoyants pour leurs intérêts à venir que nous autres Français, et moins aventureux que les Américains, n'ont cherché à créer des canaux et des chemins de fer que là où ils pensaient pouvoir en retirer immédiatement des bénéfices. Il est vrai que les Européens veulent toujours et partout édifier des œuvres d'art durables et, par conséquent, très-dispendieuses; au lieu de s'identifier aux besoins du pays et de laisser de côté les usages et coutumes de la patrie, ils préfèrent s'abstenir de tout travail et de toute tentative d'amélioration sur des routes où, faute de fonds suffisants, ils ne pourraient suivre toutes les règles de l'art. Ne serait-il pas préférable de distribuer la dépense sur l'ensemble de la voie de communication que l'on veut améliorer? Le pays en profiterait immédiatement; il s'enrichirait, et, à mesure que les intérêts du commerce l'exigeraient et que l'accroissement de la richesse publique le permettrait, on améliorerait les voies en question.

Les chemins de fer auront une très-grande influence sur les mœurs, et même, plus tard, sur la religion et les superstitions des Indous. Cette obligation, pour des gens de caste différente, d'entrer dans les mêmes wagons, et de courir côte à côte les mêmes chances, ne peut manquer d'amener des modifications importantes dans leurs rapports journaliers et par conséquent dans leurs préjugés de caste.

Madras est une grande ville sans caractère; elle ne renferme aucun monument digne de fixer l'attention. La rade est mauvaise et presque toujours houleuse; on est obligé de débarquer dans de grandes embarcations appelées chelingues dont les planches sont cousues ensemble, et non clouées, afin d'offrir plus d'élasticité. Les lames, souvent très-fortes, en déferlant sur

le rivage, poussent la chelingue à la côte. C'est un curieux spectacle que celui donné par ces barques, mues par dix ou douze hommes qui rament en poussant des cris ou plutôt des hurlements pour s'exciter les uns les autres; le calme du pilote qui dirige avec une adresse remarquable l'embarcation de manière à l'em-



Gravé par Erhard

pêcher d'être prise en travers par la lame, contraste avec les mouvements désordonnés des rameurs.

Pendant toute une saison de l'année les navires ne peuvent mouiller en rade. Quand les lames sont trop fortes pour que les chelingues puissent être mises à flot, on communique avec les navires au moyen

des catimarans. Ce sont de petits radeaux formés de trois morceaux d'un bois léger, sur lesquels un homme nu se tient à genou en dirigeant sa frêle embarcation avec une sorte de pagaye; sa tête seule est couverte d'un turban dans lequel il dépose précieusement les lettres et objets qu'on veut faire parvenir à bord. A voir ces radeaux tantôt suspendus sur la cime des lames, tantôt s'enfonçant dans le creux des vagues pour reparaître de nouveau, on songe involontairement au singe de la fable se rendant au Pirée monté sur un dauphin.

A Madras, il existe, comme dans toutes les villes de l'Inde où se trouvent réunis un certain nombre d'Anglais, un grand club établi sur une base inconnue en France. Il possède un hôtel où ne peuvent loger que les membres admis par scrutin et où l'on peut se procurer à prix réduit tout le confort de la vie élégante; ce sont plusieurs grands bâtiments épars dans un vaste jardin; des chambres avec une salle de bain attenante sont à la disposition de chaque membre. Un restaurant où sont rassemblées toutes les denrées européennes, et où le service est fait avec soin, permet d'y prendre ses repas. Outre une salle de lecture fournie de toutes les publications anglaises et étrangères, il y a bibliothèque, salle de billard, salon de jeu, etc., de sorte que, pour un étranger de passage comme pour tout célibataire en résidence permanente, il y a tout à la fois grand avantage pécuniaire et agrément à vivre ainsi en famille d'une vie confortable et peu dispendieuse. Il est beaucoup de villes en Europe où une semblable institution serait fort utile.

Madras est célèbre dans toute l'Inde par ses jongleurs et ses charmeurs de serpents. Je n'étais pas depuis quelques heures dans cette ville que déjà plusieurs troupes étaient venues devant moi faire montre de leur adresse. Ceux qui se bornent à des tours de force ne sont pas particulièrement intéressants; les prestidigitateurs méritent davantage de fixer l'attention. Ces hommes au corps nu, aux reins ceints d'un simple lambeau de toile, sont réellement fort adroits; non que Robert Houdin ne leur soit supérieur à tous égards: mais quelques-uns de leurs tours sont étonnants. L'un des plus curieux consiste à prendre la graine d'un arbre qu'ils mettent en terre devant le spectateur dans un petit pot; au bout de quelques minutes, la graine a germé, on voit pousser successivement tiges et feuilles; quelques instants encore, et l'on a sous les yeux une plante complète ayant plus d'un pied de hauteur.



Indou ayant fait vœu de porter un vaste cercle de fer autour du cou.
Dessin de A. de Neuville d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Ces gens ont toujours dans leurs bagages quelques serpents à lunettes ou cobra-capella (*coluber naja*), avec lesquels ils divertissent les curieux. Ces serpents sont des plus redoutés et leur morsure est presque toujours mortelle. Les jongleurs n'enlèvent pas, comme on l'a prétendu, les crochets venimeux de ces reptiles; ils basent leur témérité sur la lenteur et la timidité de ce serpent, qui fait rarement usage de ses armes meurtrières, lorsque, bien repu, il est à demi paralysé par la digestion. Ils l'habituent à leurs maniements et à leurs grimaces. Quiconque a touché des serpents vivants sait par expérience que de simples attouchements, des passes légères faites le long du corps, les domptent facilement; ces animaux, comme magnétisés, ne cherchent plus dès lors ni à mordre ni même à fuir. Les premières passes sont seules dangereuses.

J'ai joué plusieurs fois avec des serpents à lunettes, et il ne m'est jamais arrivé aucun accident.

Il est même quelques Indous qui s'amusent à domestiquer les najas et qui les laissent errer librement dans leurs jardins, s'en servant comme d'épouvantail pour écarter les voleurs. Ils ne font jamais de mal aux propriétaires.

Les charmeurs de serpents, pour se rendre invulnérables, se servent de racines d'aristoloche avec lesquelles il décrivent des cercles autour de la tête du reptile, dans la croyance qu'ils le mettent ainsi dans

l'incapacité de nuire ; il n'est pas besoin d'ajouter que ceci est une pure et vaine superstition. Il en est qui, comme antidote contre la morsure elle-même, emploient une pierre noirâtre à texture très-poreuse qui, appliquée sur la plaie, y adhère fortement et absorbe le sang. (Cette pierre n'est qu'un os calciné.)

Puisque nous parlons de serpents, je ne puis m'empêcher de constater qu'ils ne sont pas plus nombreux dans l'Inde que dans d'autres contrées tropicales ; malgré les histoires dont on se plaît à effrayer tous les nouveaux venus, la statistique n'accuse qu'une quantité très-minime de décès occasionnés par les serpents, et encore les accidents n'arrivent-ils d'ordinaire que la nuit à ceux qui courent pieds nus dans les bois et dans les jongles.

Je profitai de mon séjour à Madras pour compléter et rectifier sur bien des points les renseignements que, le long du chemin parcouru, j'avais recueillis sur la population du Deccan et sur ses rapports avec celle du reste de l'Inde.

C'est une race mélangée, dans les veines de laquelle le sang tamoul et dravidien, le sang de la race jaune, l'emporte de beaucoup sur celui de la race âryenne. Bien que par la forme ovale du visage, la configuration du crâne, l'angle facial, les Deccanis paraissent se rattacher à cette branche du tronc humain, par leur couleur ils semblent s'en éloigner. Leur corps est peu robuste ; l'homme des basses castes est maigre et grêle ; il supplée à la force par la légèreté et l'agilité. La couleur de sa peau varie du brun cuivré au brun foncé ; sa chevelure est lisse et d'un beau noir, et sa barbe est assez abondante.

Timide et doux, l'Indou manque de persévérance, de fermeté ; doué d'une compréhension facile, il est incapable d'un travail soutenu ; deux jougs pesant sur lui de date immémoriale, celui de la caste et celui de la domination étrangère, en ont fait une créature flexible, ayant plus de prudence et de finesse que d'énergie et de droiture, plus d'astuce dans l'esprit que de noblesse dans les sentiments[1].

Une imagination vive que n'a jamais réglée une éducation rationnelle, l'ont conduit aux superstitions grossières que sanctionne la religion indoue avec tout son cortége de divinités impures. Si la timidité de son caractère l'a préservé d'un fanatisme aussi brutal que celui des musulmans, sa religion n'en est pas moins chère à son cœur, et ses croyances, au moins parmi le peuple, sont sincères.



Un fakir. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Le çivaïsme auquel appartiennent la plupart des Deccanis a tant de prix à leurs yeux qu'ils y sont plus attachés qu'à la vie. Les doctrines les plus absurdes rencontrent en eux une foi vive et ardente. Cette religion plaît à leur imagination par ses rêves fantastiques et par sa poésie grossière, et les cérémonies sacrées les amusent, tout en flattant leurs passions.

L'absence de besoins contribue à les rendre imprévoyants, et leur imagination vive et enfantine, trouvant un aliment dans les moindres faits qu'ils poétisent à leur manière, les pousse vers la vie contemplative et indolente.

Leur religion avec ses doctrines de métempsycose accroît encore cette tendance naturelle de leur esprit ; il en résulte cette force d'inertie incroyable contre laquelle tout vient se briser. Ce qui touche à leur foi a seul le pouvoir d'ébranler les masses.

Le costume des Indous est le dhoti, longue bande d'étoffe roulée autour de la taille, puis passée entre les jambes et attachée derrière le dos. Ce vêtement laisse à nu le haut du corps et les jambes. Les classes aisées portent une courte

1. Au sujet de cette page et les suivantes, nous ferons remarquer que dans l'état actuel des sciences ethnographiques et philologiques, une seule et même appréciation n'est pas plus applicable à l'ensemble des cent quatre-vingts millions d'hommes qui couvrent l'aréa de l'Inde, qu'elle ne le serait à l'ensemble de la population européenne comprise aujourd'hui entre le Sund et le détroit de Gibraltar, entre les promontoires de la Morée et ceux du Finistère.

chemise, angarkah, et une longue robe blanche (jamah). La tête est toujours couverte d'un turban de couleur et de dimension différente selon les castes et les sectes. Peu d'Indous ont des souliers; les sandales sont d'un usage presque universel. Les femmes portent le choli, petite jaquette à manches courtes qui ne descend pas plus bas que la poitrine, qu'elle comprime en la soutenant, et le sary, grande pièce de toile qu'elles enroulent autour de la taille et rejettent coquettement sur l'épaule ou sur la tête. Ce costume gracieux rappelle la chlamyde dont est revêtue la Diane de Gabies.

En somme, on peut dire que le costume des Indous est, en général, élégant et approprié au climat et à leur genre de vie. Bien que chaque caste, chaque secte, ait son mode particulier de le porter, il n'en reste pas moins, sur toute la superficie de l'Inde, le trait le plus uniforme, le plus caractéristique de la population.

Les deux sexes aiment passionnément les bijoux : les femmes de la condition la plus infime portent souvent au nez un anneau d'or enrichi de perles. Leurs bras sont entourés de bracelets d'argent, de cuivre ou de verre. Leurs orteils sont ornés de bagues et leurs jambes de cercles de métal fort pesants. Quant à leurs oreilles, elles ploient littéralement sous le poids des boucles d'or dont elles sont surchargées; et les lobules sont percés d'énormes trous (souvent de deux à trois centimètres de diamètre) où s'introduisent des ornements d'or, en forme de petites roues que remplacent dans les jours de travail de simples morceaux de feuilles roulées: usage qui s'est propagé jusqu'en Polynésie.



Le charmeur de serpents. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Les Indiens convertissent toute leur petite fortune en bijoux. Cet usage provient autant de la vanité que de la superstition qui leur fait envisager tout bijou comme doué du pouvoir de détourner les sorts et les maléfices.

C'était aussi sous l'ancienne monarchie mogole un moyen de soustraire leurs biens à l'avidité du tyran musulman à qui sa religion défendait de s'approprier les effets des femmes.

Les Indous tiennent beaucoup à leurs prérogatives, et souvent des luttes terribles ont ensanglanté le continent indien, occasionnées par une caste qui ne voulait pas se conformer aux usages reçus. On a vu des batailles sanglantes livrées sans autres motifs que des pantoufles d'une certaine forme que voulaient porter des castes inférieures, ou bien à cause d'instruments de musique dont un clergé de bas étage voulait se servir et qui avaient toujours été exclusivement réservés au culte des dieux d'un ordre supérieur, etc., etc.

Il existe chez les Indous une politesse raffinée et des manières élégantes; mais la moindre concession du respect auquel le rang social donne droit, le moindre relâchement dans l'étiquette prescrite, sont considérés comme une marque de faiblesse et un aveu d'infériorité.

Les formules employées dans la conversation avec un indigène varient suivant la position qu'il occupe. Rien n'est plus facile que d'exciter leur susceptibilité. — Ne parlez jamais à un Oriental de sa femme et de ses filles; ce serait contraire aux coutumes. Si vous l'entretenez soit des malheurs ou des maladies qui ont pu l'affliger, soit des succès qu'il a obtenus, appliquez tous vos soins à ne pas éveiller en lui des idées superstitieuses sur les sorts dont il pourrait se croire menacé. Se servir de la main gauche en saluant, en mangeant, en prenant le café est une insulte; la main droite seule est destinée aux usages nobles, et la main gauche, la main impure, est réservée aux ablutions.

En Europe, on se découvre la tête en signe de respect; ôter leur turban est pour les Orientaux un acte irrespectueux; mais s'ils gardent leur turban, ils enlèvent leurs chaussures à l'entrée des habitations. Cet usage est des plus rationnels, et je ne saurais trop l'approuver. Sur le parquet des appartements est étendue une toile blanche où l'on s'assoit les jambes croisées, accoudé sur des coussins. Les souliers n'ont-ils pas été faits pour protéger les pieds contre les aspérités du sol, contre la boue et la poussière des che-

Sans doute l'auteur, occupé en ce moment à des travaux géodésiques et d'histoire naturelle dans l'intérieur de Madagascar, n'a entendu appliquer ses observations qu'à la généralité de la partie de l'Inde qu'il a parcourue et étudiée. (F. DE L.)

mins? Et ne deviennent-ils point nuisibles, et tout au moins inutiles dans l'intérieur des maisons?

Dans une visite, il faut avant de se retirer attendre qu'on soit congédié. On pense avec raison qu'un visiteur ne saurait être pressé de quitter l'ami qu'il est venu voir. L'hôte, au contraire, peut avoir des occupations urgentes qui réclament sa présence en toute hâte. Les formules de congé varient; ce sont les simples mots : « Venez me voir souvent, » ou bien : « Rappelez-vous que vous serez toujours le bienvenu parmi nous. » Des cadeaux de fleurs, de fruits, terminent en général les visites, et on offre toujours le bétel.

La nourriture ordinaire des Indous est fort simple, et leurs repas sont de courte durée. Du riz bouilli dans l'eau et du cari (mélange de végétaux, de ghy ou beurre clarifié, d'épices et de safran), rarement des œufs ou du lait, peu de poisson, parfois des galettes grossières de farine, des bananes, des fruits de l'arbre à pain ou du jaquier : voilà ce qui compose matin et soir le repas du riche comme du pauvre. Les feuilles du bananier tiennent lieu de plats et d'assiettes. Même pour manger les légumes et le riz, les mains remplacent les cuillers et les fourchettes; et pour déchirer les viandes, c'est aux dents seules à faire l'office du couteau absent. Les sauces qui découlent du menton et des doigts des convives donnent aux repas indous un aspect qui inspire à l'Européen un certain dégoût. On ne boit que de l'eau et on fait peu usage de l'arrack (esprit extrait du vin de palmier).

Très-fidèles observateurs des injonctions religieuses qui prescrivent l'abstention de toute nourriture animale, sous peine d'être exclus de la société et rejetés du sein de la famille, les gens de caste ne mangent jamais de viande[1]; quant aux parias, ils dévorent toutes sortes d'animaux, et sont très-adonnés à l'arrack.



Marchands de lait, à Madras. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

On fait dans toute l'Inde un emploi incessant du bétel. Dans les pays chauds où l'on mène une vie sédentaire, les estomacs sont paresseux et ne peuvent ni prendre la même nourriture ni absorber les mêmes quantités d'aliments que dans les pays du nord. Les substances végétales qui forment le menu ordinaire des Indous ne sont pas du reste très-riches en matières azotées, et leur présence dans leurs estomacs détermine la formation de gaz sans le stimulant alcalin employé chez tous les peuples de l'Inde qui en prévient le développement, je veux parler de la noix astringente d'arèque qu'ils mangent avec un peu de chaux étendue sur une feuille de poivre bétel.

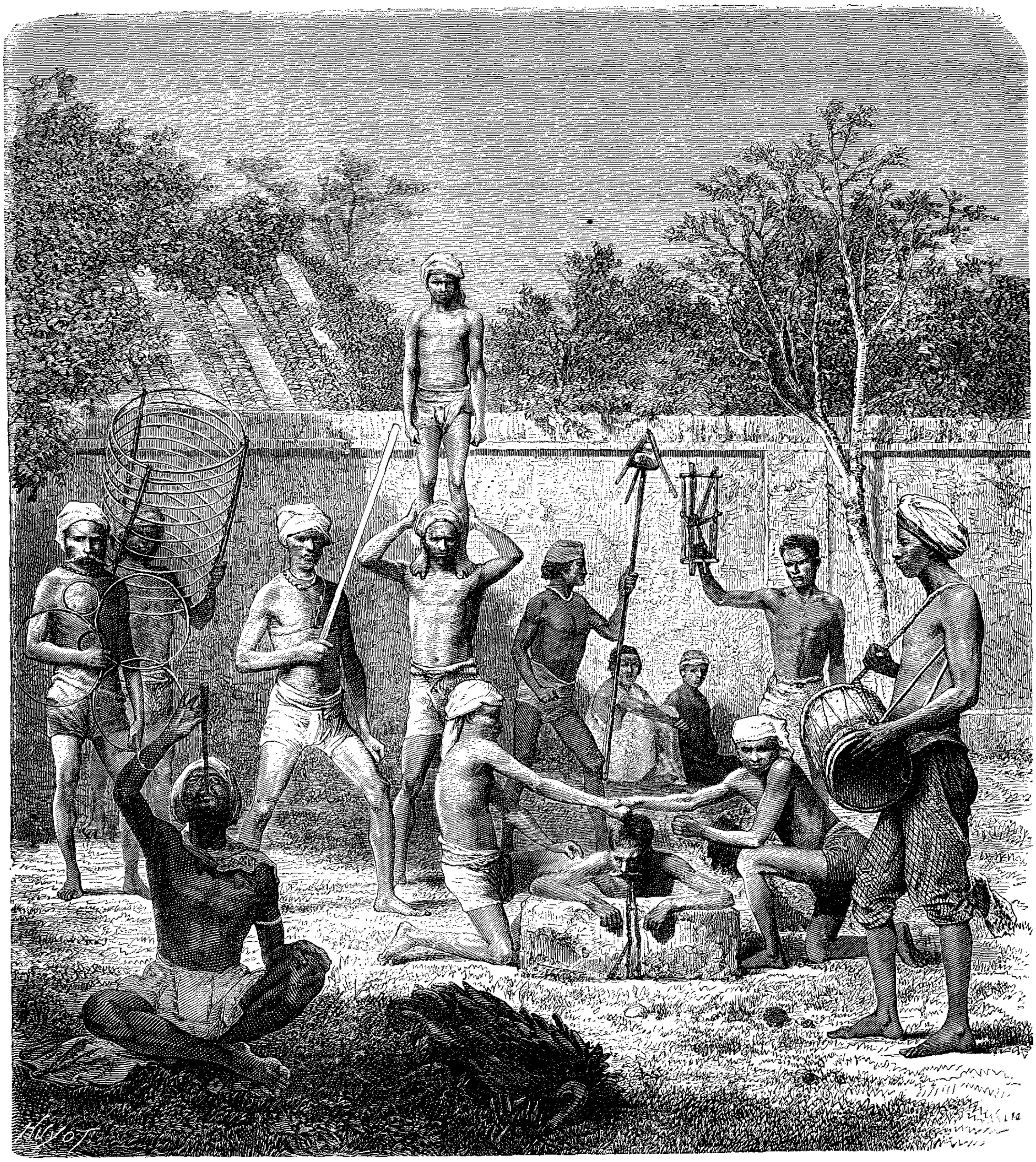
Ce mélange teint les lèvres et la langue en rouge; malgré l'effet pernicieux qu'il exerce sur les dents, son action est certainement utile aux fonctions digestives.

1. Ces détails se rapportent presque exclusivement aux Deccanis ou Indous du Deccan. (F. DE L.)

« Si aucune caste (ou secte) de Brahmanes deccanis ne mange de nourriture animale, au Bengale il y a des Brahmanes qui mangent du poisson. Dans l'Indoustan, surtout dans les provinces les plus septentrionales, il y en a, et beaucoup, qui mangent du gibier, de la chèvre; et enfin dans le Cachemir, les Brahmanes mangent du mouton. Ainsi, à mesure que l'on s'avance dans des contrées plus froides, le régime alimentaire de cette caste devient de plus en plus animal. » (Jacquemont, *Journal*, vol. III, p. 574.)

Le tabac roulé dans une feuille verte est fumé universellement par les hommes sous forme de cigarette.

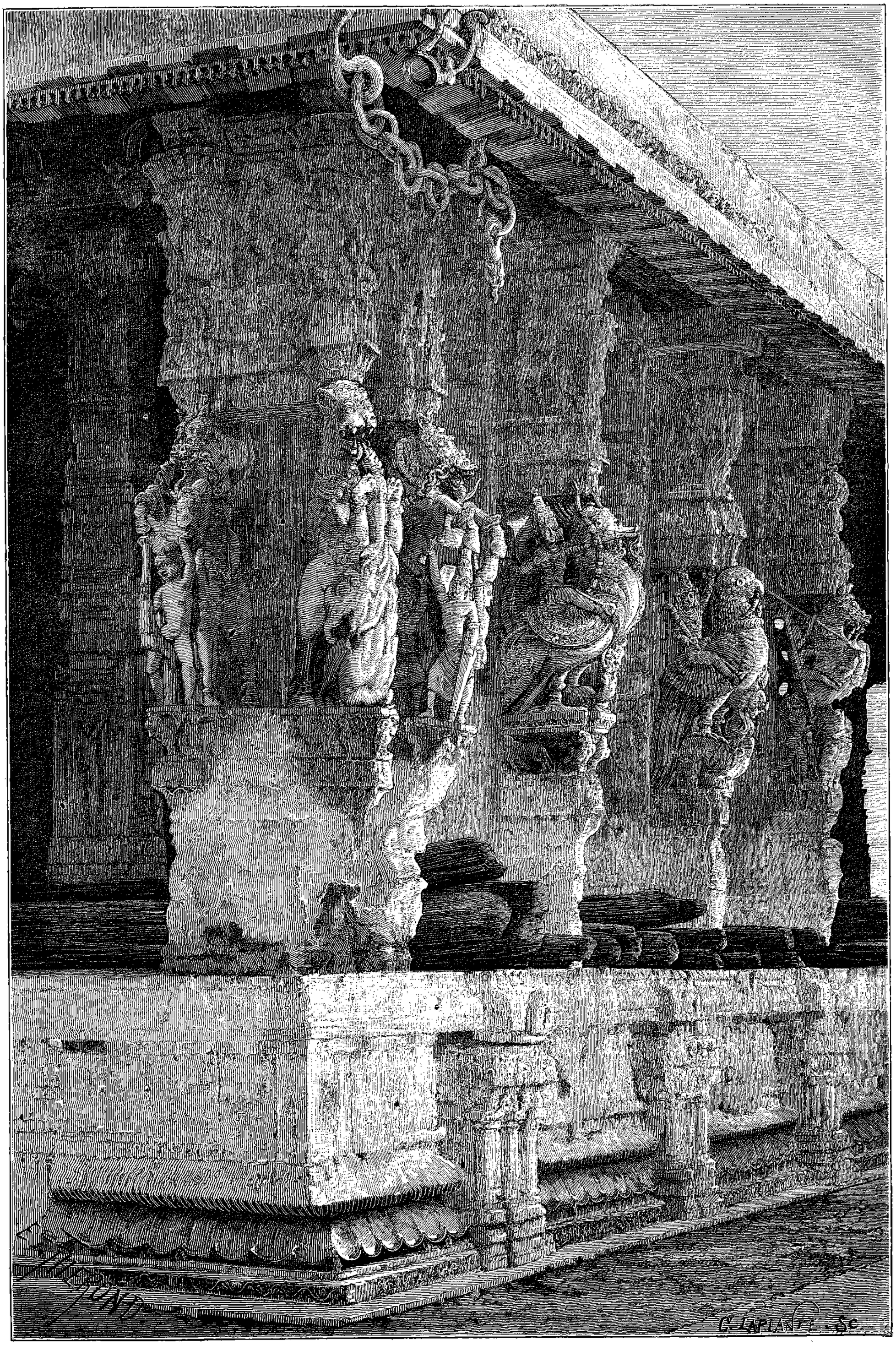
On parle dans l'Inde un grand nombre de langues différentes; les philologues n'en ont pas dénombré moins de cinquante-huit; mais il n'y en a que dix qui aient un alphabet particulier et une littérature : cinq au nord, connues sous le nom des cinq Gaurs, et cinq dans le Deccan, qu'on appelle les cinq Dravirs. Le sanscrit, langue morte, ainsi que ses deux dérivés



Jongleurs indiens. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

le pali et le pracrit, est plus ou moins mêlé à tous les idiomes de l'Inde; mais tandis que dans le nord il en forme la base incontestable, dans le sud il n'est que greffé sur des langues préexistantes, et l'on n'en retrouve souvent que de faibles traces. Tous les alphabets semblent avoir été inventés séparément, mais ils ont été améliorés par l'adoption de l arrangement régulier et philosophique du devanagari; c'est le nom donné à l'alphabet sanscrit, le plus parfait de tous. Les langues vivantes, du reste, ont une structure grammaticale très-simple.

L'indoustani, qui est parlé dans la province d'Agra,



Mandapam des Cent-Colonnes, à Condjeveram (voy. p. 62). — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier

est de toutes les langues de l'Inde la plus cultivée et la plus généralement usitée. Elle a reçu un grand mélange de persan depuis la conquête musulmane. Outre le langage local propre à chaque district, l'indoustani est employé par toutes les personnes instruites, ainsi que par ceux qui professent la foi musulmane.

L'esprit de caste remplace chez les Indiens l'esprit de famille; ils aiment leurs femmes et leurs enfants, mais cette affection est subordonnée à certains principes que nous allons développer. L'expulsion de la famille tient à des causes multiples, principalement à la violation des règlements prescrits par la religion ou au commerce illicite de femmes de haute caste avec des hommes de condition inférieure. Les Brahmanes et les Çoudras, ainsi que les parias eux-mêmes, sont divisés en une multitude de sous-castes dont un membre ne peut ni manger ni boire ni se marier avec aucun membre d'une autre sous-caste. Si un Indien vient à être dégradé, *s'il perd sa caste*, il est repoussé par ses parents; sa femme est considérée comme veuve, ses enfants comme orphelins; il n'a aucun secours, aucune pitié à attendre de ceux qui l'avaient jusqu'alors entouré des soins les plus empressés.

Les Européens sont mis au rang des parias à cause de l'usage qu'ils font chaque jour à leurs repas de la viande de bœuf. Les Brahmanes consentent bien à donner la main aux Européens, mais, en rentrant dans leur demeure, ils ont soin de quitter leurs vêtements et de faire des ablutions afin de se purifier de la souillure que leur a imprimée un contact aussi impur; ils prétendent même que le regard d'un paria suffit pour souiller les objets.

Chaque village deccani se compose toujours de deux parties séparées par une distance de quelques mètres. Ce sont deux quartiers bien distincts, l'un réservé aux gens de caste, l'autre entouré de haies et destiné aux parias; il n'est pas permis à ces malheureux êtres d'entrer dans les rues du village sans le consentement des habitants, et il leur est défendu de puiser de l'eau ailleurs que dans les puits affectés à leur usage. Là où les parias ne possèdent pas de puits, ils vont déposer leurs jarres auprès des puits des gens de caste, et attendent humblement et patiemment l'aumône de quelques verres d'eau. Ce sont toujours les femmes qui sont chargées de ce soin de ménage.

Les castes supérieures donnent souvent aux parias des présents qu'elles déposent invariablement sur le sol dans la crainte de contracter par le simple contact cette lèpre morale dont les parias sont entachés à leurs yeux. Jamais un homme de caste n'accepte un don de la main d'un paria.

Si sous le rapport physique et intellectuel les gens de caste l'emportent de beaucoup sur les parias, ces derniers sont plus laborieux, plus dociles, plus accessibles au souffle de l'Europe. Dans la présidence de Madras, ils forment le fond le plus discipliné et le plus solide des recrues indigènes de l'armée anglaise.

Ces quelques faits ont été cités au hasard entre mille autres. Si l'on voulait énumérer toutes les subdivisions de castes basées sur la conduite, les emplois et les occupations de chacun, si l'on décrivait en détail les vêtements et les ornements qui varient à l'infini suivant la caste, si l'on racontait les préjugés concernant la nourriture et les rapports quotidiens de la vie, il faudrait écrire plusieurs in-folios. On rencontre partout les mêmes tendances, le désir de briller, et l'ambition de commander sans faire aucun des efforts nécessaires pour s'en rendre digne. Dans les détails les plus frivoles et les plus absurdes, on retrouve les mêmes mobiles. L'existence de ces castes a toujours empêché la formation d'un peuple homogène. De là ces rivalités si vivaces, ces inimitiés sans fin qui ont de tout temps porté atteinte à l'indépendance nationale, en facilitant les envahissements des étrangers.

En dehors des conséquences sociales dont nous venons de parler, les Indous croient encore à des conséquences religieuses. Les diverses castes ne sont point aptes, en effet, à recevoir la même instruction, ni à être initiées aux mêmes mystères, et cette inaptitude se continue même dans les autres existences, d'après le dogme des çivaïtes.

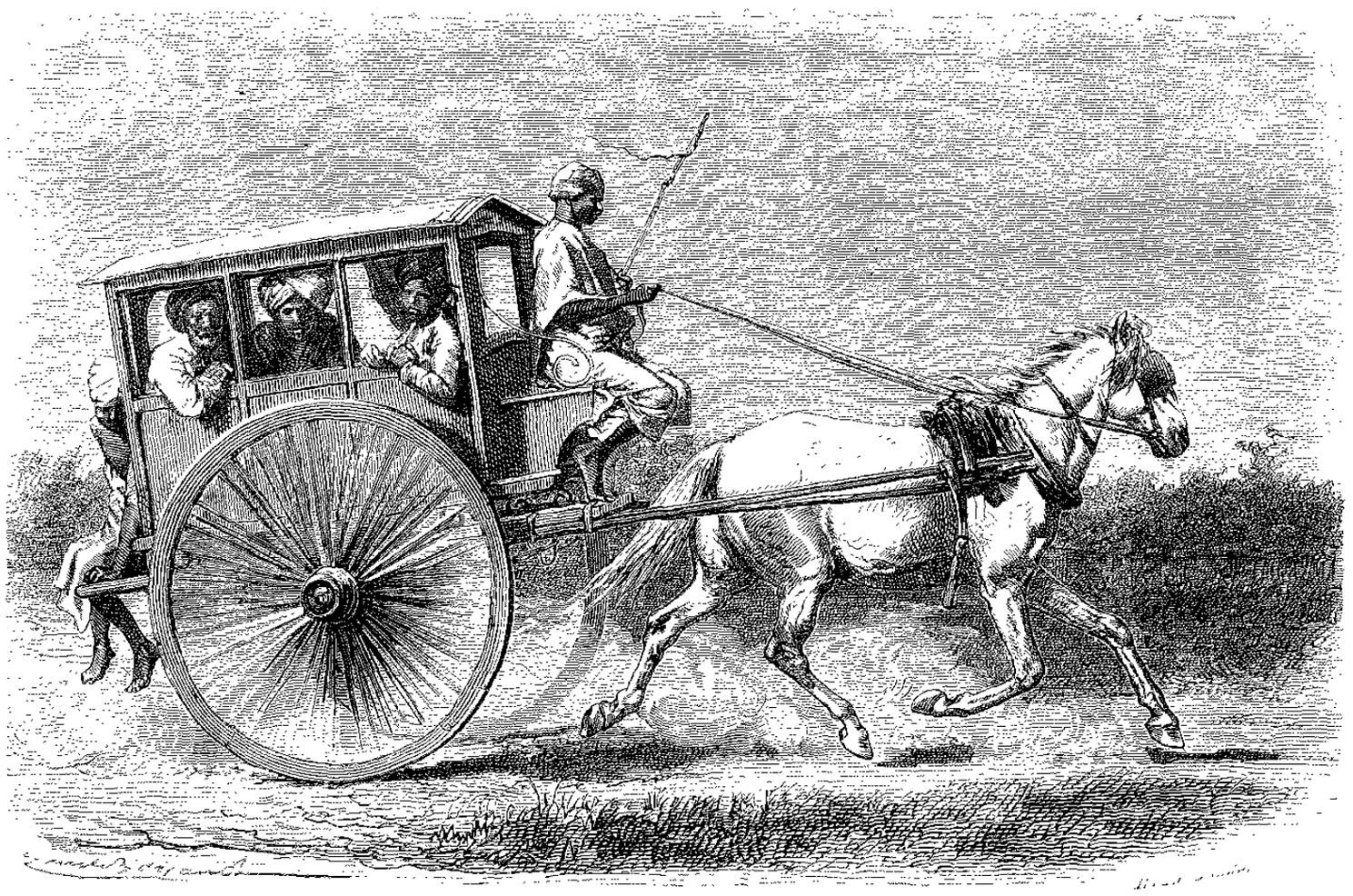
Après avoir visité avec soin le musée de Madras assez riche en bas-reliefs, antiques débris de l'art indou, et assez pauvre en collections d'histoire naturelle, je me décidai à ne pas prolonger plus longtemps mon séjour dans le chef-lieu de la présidence; mais, avant de poursuivre ma route, je crus prudent, dans l'intérêt de ma personne, de remplacer mon vieux palanquin par une voiture à deux roues qui devait être traînée par des relais de zébus, espacés de dix milles en dix milles sur l'ordre du directeur des postes, à qui j'avais adressé une demande à cet effet.

Les routes du sud de l'Inde ayant été fort améliorées durant ces dernières années, on ne se sert plus de palanquins pour les longs trajets; on leur a substitué des voitures ayant la forme d'un parallélépipède et pouvant facilement se transformer en un lit confortable : il suffit pour cela de relier ensemble les deux banquettes par un troisième banc mobile qui se lève et se baisse à volonté. Il faut bien avouer que les Anglais possèdent au suprême degré la science innée de voyager avec tout le confort désirable : ils sont, à ce point de vue, bien supérieurs aux autres nations.

Dès que je fus assuré de l'exécution des ordres envoyés par l'administration locale pour mes relais de zébus, je partis pour Condjeveram. L'agriculture, sur tout ce trajet, est moins prospère aujourd'hui que dans les anciens temps. Jadis en beaucoup de parties du Deccan, un nombre considérable d'étangs artificiels, semblables à celui qui existe dans les environs d'Haïderabad et dont nous avons donné la description, entretenaient de belles rizières là où l'on ne trouve de nos jours le plus souvent que déserts arides. Les plantes sauvages ont, sur bien des points, reconquis le domaine que l'homme leur avait enlevé durant des siè-

cles, et cela par la négligence apportée à l'entretien des antiques travaux d'irrigation; j'ai vu le long de mon chemin plus d'un ancien étang desséché, plus d'un *tang* en ruine. Ici l'administration a beaucoup à faire[1]. Il en est de l'Inde comme de tous les pays tropicaux; il n'y a de terres stériles que celles que l'on ne peut arroser. L'eau y est, en effet, le premier élément de fertilité. Les conditions de chaleur et de lumière sont si favorables à la végétation, que tout sol est à peu près propice à la culture.

Comme dans tous les pays, le genre de produits est approprié aux besoins des habitants. Le riz forme la base de l'alimentation générale : c'est aussi la principale culture. Disons donc quelques mots de la manière dont on cultive cette céréale. On divise les champs en un certain nombre de carrés entourés chacun d'une bordure de terre en forme de bourrelet assez élevé pour retenir les eaux; l'aspect général représente assez exactement un damier. Chacun des carrés est disposé de manière que son niveau soit différent et que l'eau puisse passer de l'un dans l'autre. On commence par inonder le champ pour bien détremper le sol; puis on brise les mottes de terre, et on laisse pourrir les herbes et la paille de la dernière récolte. L'eau écoulée, on laboure avec des bœufs. La charrue est des plus primitives, et consiste en un coutre sans bras terminé par une simple pointe de fer et fixé à un train reposant sur le joug. C'est l'*arère* antique sans oreille pour retourner la terre qui est seulement déchirée par le fer : aussi, dans ce sol fangeux où les bœufs enfoncent jusqu'aux genoux, ces animaux font-ils plus de besogne que la charrue. Cette opération terminée, on procède au nivellement du champ à l'aide d'une planche emmanchée d'un long bâton et puis on ensemence; deux jours après on voit déjà paraître la verdure. Les trois premiers jours se passent sans arrosage, puis on fait couler un petit filet d'eau, de deux jours l'un, jusqu'à ce que le riz ait trois feuilles. A partir de ce moment et durant un mois, on irrigue les rizières deux jours de suite, en ayant soin de laisser un intervalle d'égale durée sans renouveler l'eau; après ce temps et jusqu'à complète maturité, on inonde le sol pendant dix jours consécutifs, et entre chaque période de dix jours on ne met que deux jours d'intervalle.



Voiture du pays de Madras. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

La quantité obtenue dépend de la fertilité du sol et de l'abondance de l'eau dont on dispose; ainsi, certains districts ne donnent qu'un très-faible rendement, tandis que d'autres produisent plus de cent fois la quantité de semence employée. Il est des espèces plus ou moins hâtives et qui demandent plus ou moins de temps pour arriver à maturité. L'époque des semailles diffère pour les diverses espèces; ce sont toujours les meilleures terres et les mieux irriguées qui sont réservées à la culture du riz.

Condjeveram, située à quarante-cinq milles de Madras, est une ville célèbre dans l'Inde par ses temples dédiés à Çiva. Au moment de mon arrivée, il s'y tenait un meeting d'Indous présidé par le docteur anglais du district dans le but de former un dispensaire. Le rajah et les notables du lieu y assistaient. Ils exprimèrent leurs sentiments de reconnaissance pour cette entreprise philanthropique fondée sous la protection du gouvernement et dont l'unique but était le soulagement des souffrances de leurs compatriotes. On eut cependant une grande difficulté à leur faire comprendre la nécessité d'une souscription publique et la base sur laquelle s'établissaient en Europe les institutions de charité publique.

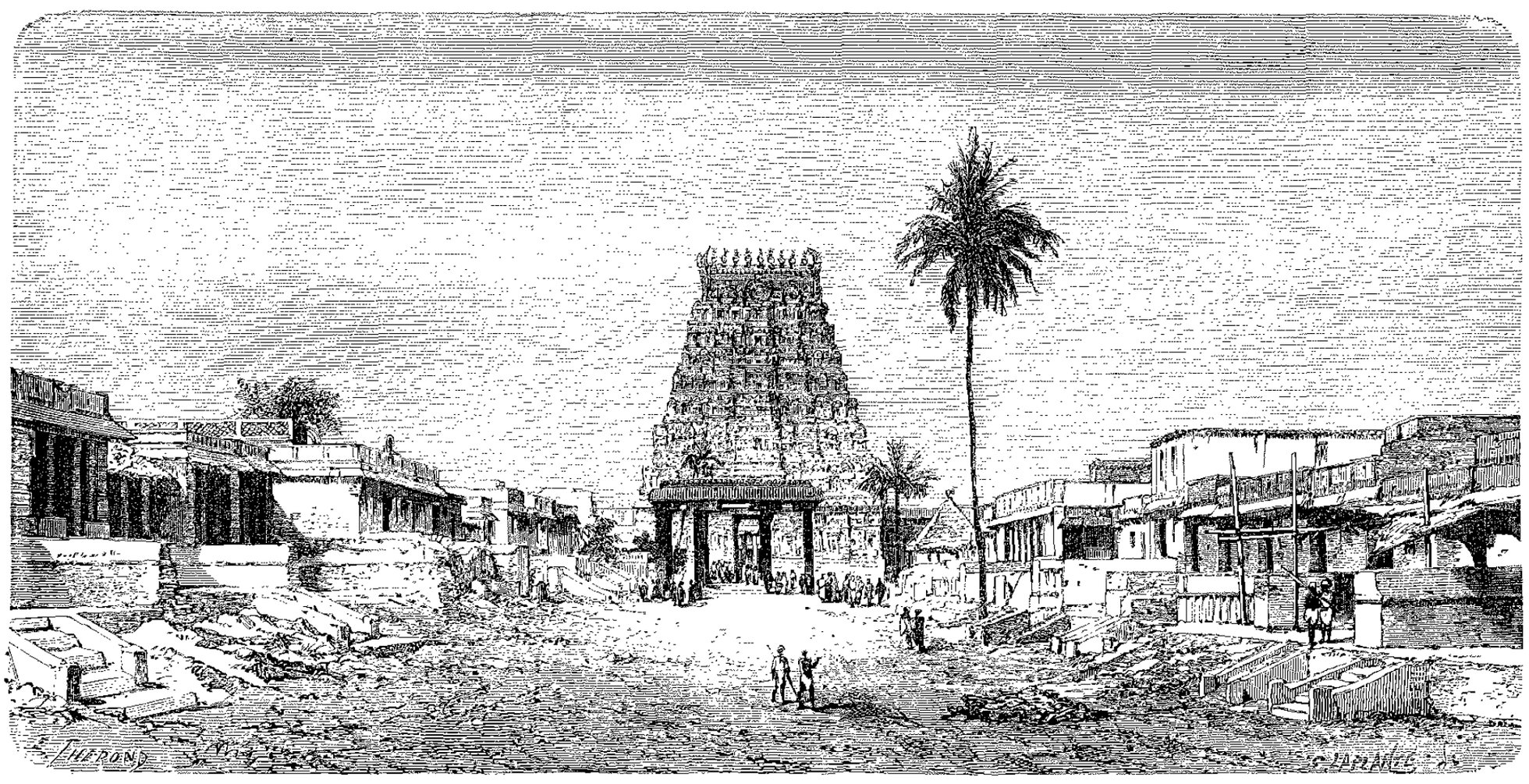
Il est curieux que dans l'Inde les associations n'aient

[1] voir plus haut la note de la page 25

pu encore réussir, quel qu'en ait été le but. Ainsi les travaux publics de quelque importance ne peuvent être faits dans l'Inde par entrepreneur, faute d'hommes qui veuillent réunir leurs capitaux, leur intelligence et leur industrie pour s'en occuper en commun. Cela vient de ce qu'un capitaliste place facilement son argent à vingt-quatre pour cent par an. Il trouve insuffisant un bénéfice de douze pour cent qu'il ne réaliserait qu'en conservant à sa charge les risques inhérents à toute affaire industrielle. De plus, malgré leur intelligence, les entrepreneurs indous reculent devant l'introduction des machines et outils, devenus des auxiliaires indispensables à l'ouvrier; ils se privent ainsi volontairement du seul moyen d'obtenir à bon marché un travail rapide et d'empêcher le renchérissement graduel de la main-d'œuvre.

Un Indou portera quarante livres de terre sur sa tête au lieu d'en traîner deux ou trois cents dans une brouette ou trois à quatre mille dans un wagon; il tirera dix litres d'eau avec un grossier picottha au lieu de cent à l'aide d'une pompe. Il moulera cent briques à la main, au lieu d'en faire un millier avec une machine; ce mode de procéder non-seulement exige plus de travailleurs, mais il nécessite encore plus de surveillants!

La population de Condjeveram s'élève à soixante mille âmes environ et la ville couvre une grande étendue de terrain. Ses deux temples principaux sont à trois milles de distance l'un de l'autre. Les rues sont extrêmement larges, et à chaque pas on aperçoit de petites pagodes ayant la forme d'un parallélipipède, forme qu'affectent toutes celles de cette partie de l'Inde. Leur sanctuaire, carré, est surmonté d'un toit plat, ainsi que la colonnade qui lui sert d'entrée. Ces colonnes monolithes ont une base et un chapiteau quadrangulaires, tandis que le fût est à six ou huit

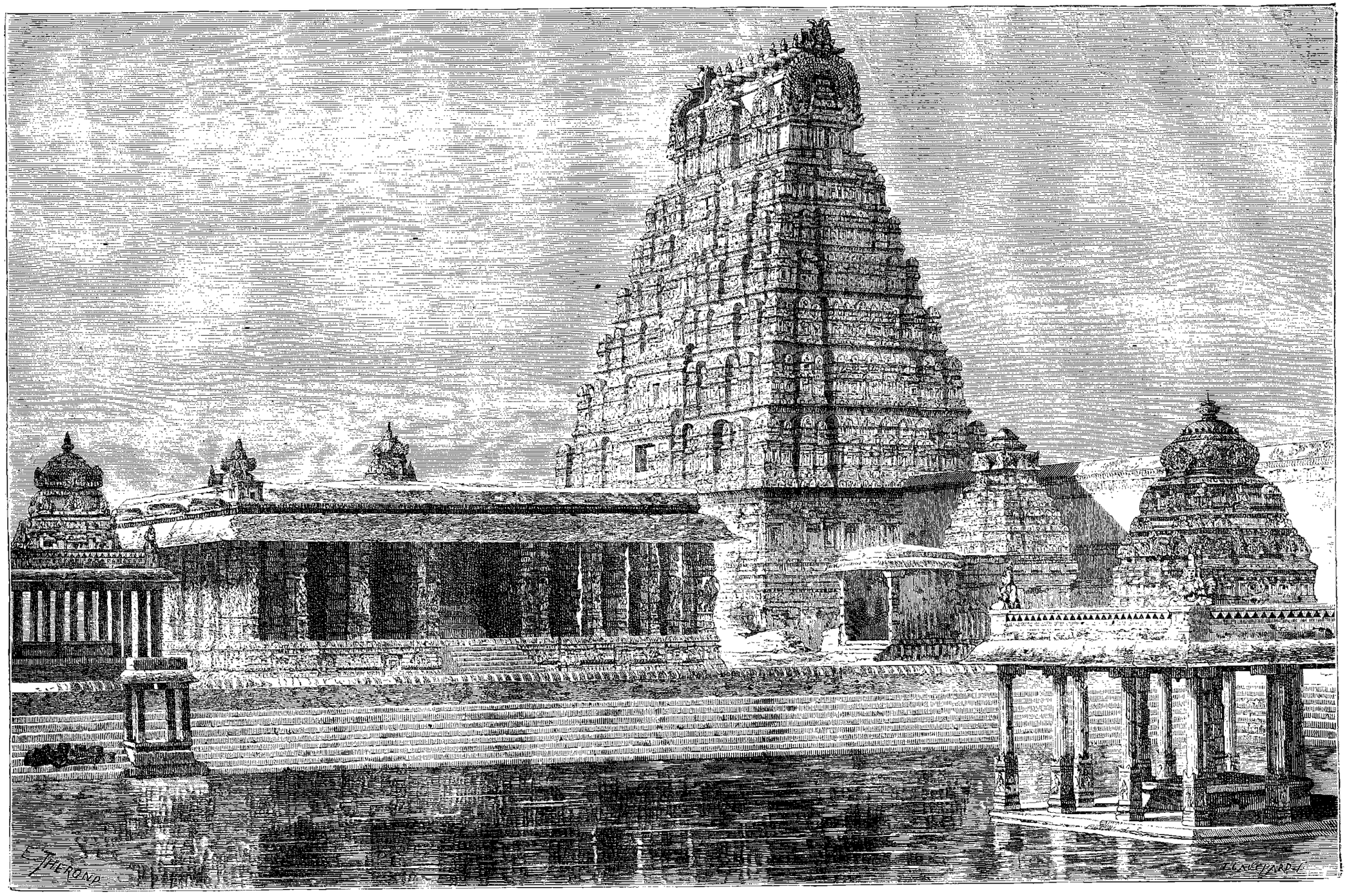


Entrée de la pagode de Condjeveram. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

pans : les piédestaux sont ornés de bas-reliefs sculptés représentant des groupes orgiaques.

Quand j'allai visiter le grand temple, les brahmanes, prévenus par le tassildar, m'en firent les honneurs; à mi-route, je rencontrai la procession qui venait à ma rencontre avec tambour en tête; les fifres à mon approche poussèrent leurs sons aigus, et six bayadères, attachées au service du dieu, se mirent à danser au son des instruments et de deux petites paires de cymbales, semblables aux saganètes égyptiennes ou castagnettes espagnoles, qu'elles tenaient au bout des doigts. Le costume de ces femmes se composait d'une petite jaquette de velours, d'un pantalon étroit serrant la cheville qu'entouraient plusieurs rangs de grelots; une gaze de couleur tombant en sautoir tout le long de leur corps, sur lequel elle se modelait, avait une de ses extrémités rejetée en écharpe sur la poitrine. La ceinture est toujours à nu. En avant du cortége, marchait un bel éléphant qui appartenait à la pagode, puis s'avançait sur un cheval un homme qui jouait du tam-tam, précédant la musique et les danseuses. Derrière moi, se tenait la foule des brahmanes qui m'avaient déjà entouré le cou d'une guirlande de fleurs jaunes.

La pagode a un mur d'enceinte et on y pénètre par deux portes, gopurams ou gombroons, à huit étages et qui ne sont décorées d'aucune sculpture, à l'exception des deux statues placées de chaque côté des diverses ouvertures centrales. Cette première enceinte, que peuvent franchir les profanes, en contient une seconde où les gens de caste seuls ont la permission d'entrer. Le sanctuaire, qui est spacieux, est précédé d'une colonnade sous laquelle je m'assis pour admirer les bijoux et les étoffes précieuses qui servent dans les grandes fêtes à orner l'idole et dont la valeur dépasse cinq laks de roupies, soit un million deux cent cin-



Condjeveram. — Etang de la pagode. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

quante mille francs. Diamants, émeraudes, rubis, saphirs, perles s'unissent pour former des mitres, des colliers, des bracelets, des babouches, des diadèmes pour le dieu et la déesse. De toutes ces pierres dont quelques-unes sont de grande dimension et ont une valeur considérable, aucune n'est taillée, ce sont des cabochons pleins de pailles ou défauts pour la plupart. Ces bijoux sont montés sans goût, et les pierres sont assemblées sans aucun souci de leur couleur, de leur forme et de leur valeur. Quelques-uns de ces ornements ont été donnés par des collecteurs en tournée qui voulaient, par calcul de bonne politique, se concilier la classe d'Indous adorateurs de Çiva. Une de ces parures a même été offerte par un ancien gouverneur général, lord Clive.

On avait tiré de leur retraite, à mon intention, les idoles secondaires, telles que Hanouman, le dieu-singe, et Garouda, le dieu-épervier, qui sert de monture à Vichnou; le cheval et les divers monstres sur lesquels on place l'idole les jours de fête sont tous dorés et plus grands que nature. Je citerai encore parmi toutes ces richesses un beau palanquin également doré d'une valeur de soixante-quinze mille francs.

Ce ne sont point là des œuvres d'art, et le seul intérêt que présentent ces objets consiste dans la prétendue sainteté qui leur attire les hommages des fidèles, et dans leur valeur intrinsèque.

Devant la porte d'entrée du sanctuaire, s'élève un petit mandapam ou dais supporté par quatre colonnes que surmonte un toit pyramidal, avec des chaînes monolithes aux quatre coins. A gauche de l'entrée, une estrade rectangulaire, couverte par un toit plat, est supportée par douze rangées de huit colonnes; toutes celles de l'extérieur sont sculptées en ronde-bosse. Une chaîne monolithe pend, au-dessus du pilier du coin, pilier monolithe lui-même d'où semblent s'élancer trois chevaux. Le dieu est exposé une fois par mois sous ce mandapam à l'adoration des dévots. Derrière ce portique de quatre-vingt-seize colonnes se trouve l'étang sacré où les fidèles font leurs ablutions et au milieu duquel s'élève un autre petit mandapam, où l'on depose en certaines occasions la divinité du lieu.

A droite, on remarque un sanctuaire également précédé d'une colonnade chargée de sculptures et de symboles, tels que les cultes orgiaques peuvent seuls en admettre.

Tous les vendredis, l'idole est portée en cérémonie dans un jardin qui dépend de la pagode, mais c'est en mai qu'a lieu la fête principale. Une foule de singes placés sous la protection de Çiva errent dans l'enceinte sacrée; malheur à ceux qui oseraient s'attaquer à ces fétiches vivants! les dévots indous leur feraient un mauvais parti.

Cette pagode, malgré sa réputation, ne peut être regardée, bien qu'on ait souvent émis une opinion contraire, comme une des plus belles de l'Inde. Sans chercher à la comparer aux grands temples de Tanjore, de Madoura, il en est une foule d'autres dans le sud de l'Inde qui par leur grandeur et le travail de leurs gopurams présentent plus d'intérêt.

Avant de quitter l'enceinte sacrée, les brahmanes m'offrirent de visiter l'école de sanscrit qui s'y trouve renfermée. Comme je me suis occupé de cette langue, j'acceptai avec joie leur proposition.

La connaissance de la grammaire sanscrite est une des sciences les plus estimées chez les Indous. Par sa structure complexe et variée, elle ouvre en effet un ample champ aux discussions, et si les spéculations toutes théoriques des savants grammairiens ne sont pas toujours d'une grande utilité, elles sont néanmoins remarquables par leurs méthodes ingénieuses. Dans toute la terre de l'Inde, pour mériter l'estime et la confiance d'un savant, il faut posséder la philosophie et la grammaire de la manière dont il la possède lui-même et être versé dans la dialectique qu'il aime par-dessus tout.

Les élèves indous mettent de nombreuses années à apprendre les éléments de la vieille langue sacrée, et encore le plus souvent, au sortir de l'école, ne connaissent-ils que de mémoire des fragments des Pouranas et la grammaire si parfaite et si concise de Panini; mais ils sont presque toujours incapables de traduire, à livre ouvert, un ouvrage quelconque. Il est même beaucoup de brahmanes dont la seule science consiste à répéter chaque jour devant les fidèles des prières sanscrites qu'ils ne comprennent ni ne cherchent à comprendre.

C'est dans l'étude de la métaphysique et de la grammaire que la plupart des savants passent leur existence; ils ont fait quelques progrès dans certaines sciences, mais ils en sont toujours restés aux premiers éléments. La géométrie ne leur servait qu'à mesurer les terres irrigables; en astronomie, ils ont su de temps immémorial calculer les éclipses; ils ont dès les âges les plus reculés divisé l'année en douze mois ou trois cent soixante-cinq jours plus une fraction, et la semaine en sept jours dénommés d'après les planètes. Ils avaient partagé les douze signes du zodiaque en trente degrés chacun. Toutefois, malgré les connaissances étendues que supposent ces découvertes, ils n'ont jamais été au delà, et leur astronomie est encore aujourd'hui tout empirique, ne reposant sur aucune loi générale; elle ne servait guère par le fait que comme auxiliaire de l'astrologie, et jamais à un usage pratique utile, si ce n'est à la computation du temps.

Ils étaient bien arrivés aussi à jouir de certains avantages que l'homme peut retirer des propriétés des corps ou des lois de la nature; ainsi ils savaient extraire le camphre et les huiles aromatiques, ils connaissaient d'excellents procédés de teinture, et pratiquaient la distillation; ils préparaient le minium et l'acier, ils faisaient des alliages divers, entre autres le bronze; ils employaient le sable quartzeux blanc qu'on trouve dans beaucoup de parties de l'Inde, à la fabrication du verre; ils utilisaient des huiles, des

poudres, des sels métalliques pour la pharmacie; mais l'étude des causes des phénomènes naturels ne fit jamais de progrès chez eux. On ne peut nier cependant que cette étude ne soit d'une grande utilité pratique pour l'avancement des arts nécessaires à l'homme et qu'elle n'élève l'intelligence, tant en conduisant à la découverte de l'harmonie générale du globe, qu'en détruisant surtout les superstitions fondées sur l'ignorance. L'esprit subtil des Indiens s'attache trop aux détails pour chercher à remonter aux causes ou à généraliser les faits.

L'histoire naturelle était, ainsi que les autres sciences, tout expérimentale et dans un état peu avancé; les Indiens qui s'adonnaient à la médecine connaissaient à fond, il est vrai, avant l'ère chrétienne, les plantes, leurs diverses parties ainsi que leurs usages apparents, ils possédaient même dès la plus haute antiquité un système de classification qu'il nous paraît intéressant de reproduire ici.

Les deux grandes divisions sont le règne vivant ou animal et le règne inerte ou minéral. Le premier se subdivise en êtres vivipares, êtres ovipares, et êtres engendrés par la chaleur et l'humidité, tels que les vers, les mouches, etc., et en êtres germinipares, tels que les plantes.

Les êtres vivipares comprennent les quadrupèdes qui vivent: 1° dans les montagnes; 2° dans les plaines boisées; 3° dans les champs cultivés; 4° dans les déserts de sable; 5° dans les arbres; et les oiseaux qui habitent : 1° les montagnes; 2° les plaines boisées; 3° les champs cultivés; 4° les déserts; et 5° la mer.

Les poissons de mer et ceux de rivière forment deux classes séparées.

La classe des germinipares, comprend naturellement les végétaux. On distingue : 1° les plantes qui ne produisent pas de fruit; 2° celles qui meurent après avoir porté des fruits une seule fois; 3° celles qui portent des fruits sans fleurs; 4° celles qui portent des fruits provenant de fleurs; 5° les herbes, légumes, plantes grimpantes, plantes à racines comestibles, et les mousses; 6° enfin les arbres mâles, les arbres femelles et les arbres hermaphrodites. Le sexe se reconnaît non à la fleur, mais à la tige : le mâle a le cœur plus dur que l'aubier; dans la femelle, c'est le contraire qui a lieu, et l'hermaphrodite est celui dont le bois a une texture spongieuse.

Sans avoir la prétention de m'étendre davantage sur ce sujet aussi aride, il m'a paru qu'il y avait quelque intérêt à donner une idée générale de l'état dans lequel les sciences sont restées en Orient durant des siècles.

Au sortir de la pagode de Condjeveram, après avoir traversé la grande rue bordée de maisons basses dont l'apparence ne dénote pas de grandes richesses chez les habitants de cette ville, j'arrivai bientôt à un petit temple qui est particulièrement sacré pour les Aradhyas, secte des Jangams ou Lingadharis. Les Jangams portent constamment pendue au cou ou liée au bras une idole, petite sphère creuse en metal dans laquelle est renfermé un symbole en miniature de Çiva dont ils ont des adorateurs non brahmaniques. Ils sont très-répandus dans le sud de l'Inde et surtout dans la présidence de Madras, où j'en ai rencontré presque à chaque pas. Leur croyance a été, d'après eux, fondée par Basawa, brahmane çivaïte, que ses sectateurs considèrent comme un avatar ou incarnation de Çiva. La tradition rapporte qu'étant enfant, ce Basawa refusa de porter le cordon brahmanique à cause des rites d'initiation qui comprennent l'adoration du soleil. Ayant comparé les doctrines brahmaniques et jaïnes et les trouvant souillées d'idolâtrie, il prêcha qu'on ne devait adorer qu'un seul dieu, Çiva, dont l'image, le Lingam, est la plus ancienne idole connue de l'Inde. Les brahmanes ont ajouté au culte du lingam une foule d'infamies inconnues aux Jangams, qui regardent cette idole comme une simple relique.

Le nom de Jangam[1], qui désigne les sectateurs de cette religion, leur vient de ce qu'ils ont toujours sur eux un Jangama ou amulette, symbole de Çiva.

Les brahmanes adorent aujourd'hui un nombre infini de dieux, de déesses, d'animaux, tels que vaches, faucons, singes, rats, serpents. Les Jangams, comme leur prophète, ne reconnaissent qu'une seule divinité. Les premiers jeûnent, font pénitence, entreprennent des pèlerinages, célèbrent des fêtes, se servent de chapelets et d'eau sainte. Basawa renonça à toutes ces pratiques; il repoussa les doctrines des Çâstras qui, mettant les brahmanes au-dessus de tous les autres hommes, placent les femmes dans un rang très-inférieur à l'autre sexe et font des parias des êtres maudits ici-bas comme dans les autres vies. Il enseigne, au contraire, que tout homme est égal par la naissance; il met la femme à son véritable rang, et en parle en des termes respectueux, qui par leur délicatesse contrastent avec les appréciations grossières des livres brahmaniques. Par leur conduite vis-à-vis de leurs femmes, les Jangams se distinguent de tous les autres Indous.

Le mariage chez les Jangams se contracte, du reste, comme dans les autres sectes. On lit des prières, et on attache au cou de la fiancée le fali ou morceau d'or traditionnel. Il est beaucoup de sous-castes parmi eux pour lesquelles il n'est point indispensable de fiancer les époux dans la première enfance.

La polygamie est permise, lorsque la première femme est stérile; encore n'est-ce qu'avec son consentement que peuvent avoir lieu les secondes noces.

Le mariage, qui est de rigueur chez les brahmanes, est facultatif chez les Jangams : les veuves sont traitées avec respect; on ne leur rase pas la tête, et il leur est permis même de se remarier, tandis que tous les autres Indous les excluent de la société. Chez les Jangams cependant, comme dans les autres sectes, une

1. Beaucoup des détails suivants, relatifs à cette secte peu connue, sont tirés d'un travail publié dans les *Asiatic Researches*.

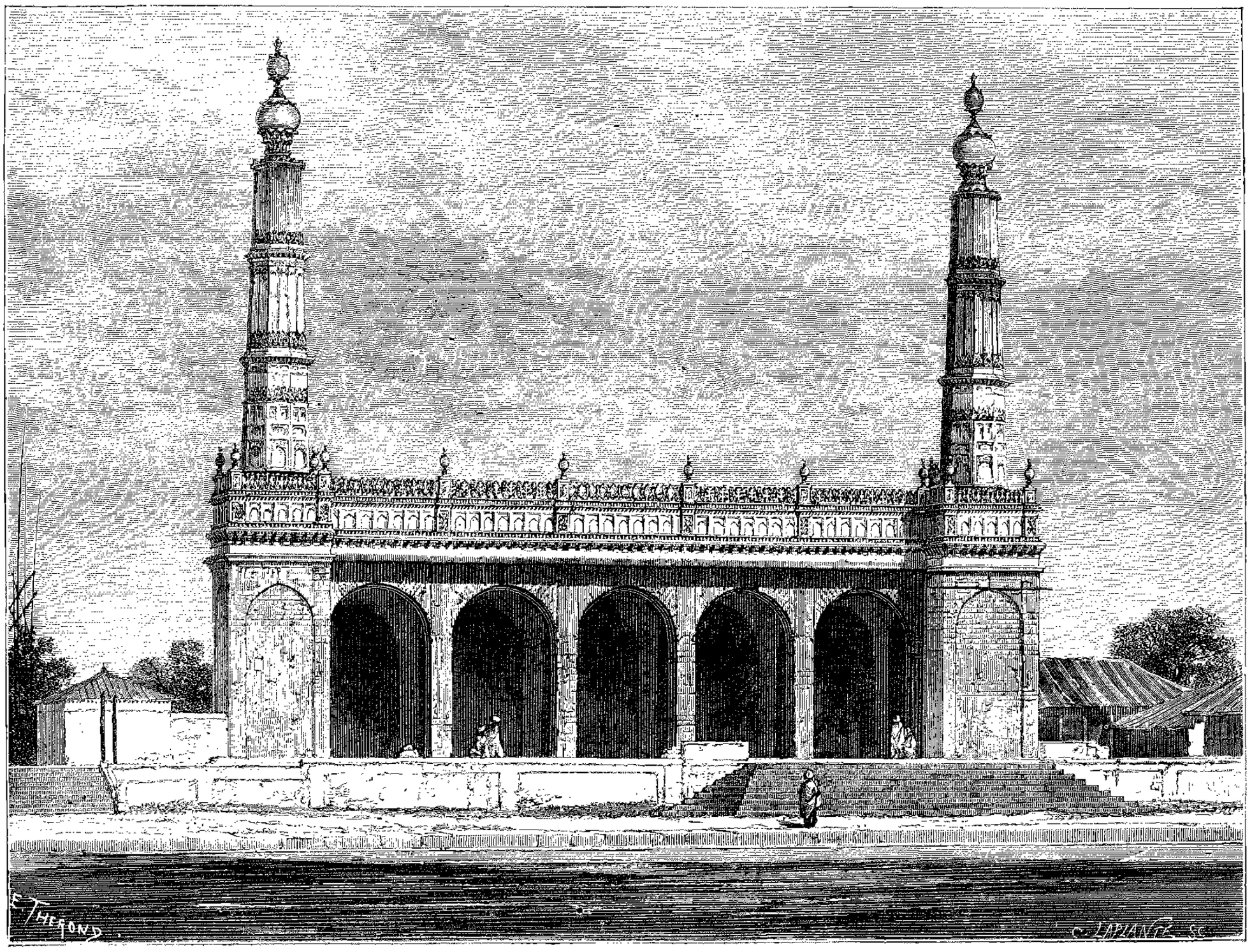
veuve doit s'abstenir de porter une jaquette, de se parfumer et d'orner ses bras d'anneaux de métal ou de verre, ses orteils de bagues d'argent, sa figure de bijoux, signes caractéristiques de la femme mariée.

Une femme pieuse est aussi propre à donner l'instruction qu'un homme lui-même.

Les Jangams rendent le salut aux femmes; l'inconduite notoire peut seule enlever à celles-ci tout titre à un traitement honorable.

A l'exception des Aradhyas, ils se disent exempts des préjugés de caste, et ils mangent avec tous ceux qui consentent à appeler avec eux sur leur nourriture la bénédiction de Basawa.

A moins d'un vœu spécial ils mangent de la viande, excepté toutefois celle du bœuf, et il leur est permis de boire du vin. Une fois la nourriture bénie au nom de leur prophète, ce qui est chez eux le préliminaire obligé de tout repas, ils sont forcés de tout consommer quoi qu'il arrive. Ce dîner s'appelle Çivapoudja ou l'adoration de Çiva, parce que, suivant eux, manger et boire pour se conserver en bonne santé est une partie essentielle du culte que tout homme doit à la



Mosquée de Triplican, près Madras. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

divinité. Les trois mots consacrés que prononcent certains Jangams : Gourou, Lingam, Jangam, résument les croyances de la secte. Tout honneur est dû au prêtre, à l'image du dieu et au frère dans la foi.

Ils se traitent tous de frères, sauf les Aradhyas qui sont en horreur aux autres sectes, parce qu'ils ont conservé quelques-uns des rites brahmaniques.

Quand un Jangam perd accidentellement sa relique, il perd momentanément sa caste; mais loin d'imiter la barbarie des brahmanes qui, semblables aux bêtes fauves, sont toujours prêts à poursuivre de leurs clameurs et de leurs anathèmes le membre blessé ou souillé de leur troupeau, les Jangams le prennent en pitié, jeûnent et prient avec lui jusqu'à ce que l'image égarée tombe dans sa main, *venant du Ciel comme une abeille*, suivant leur propre expression. Ce miracle est, dit-on, fréquent pour ceux qui ont une foi sincère et une imagination vive.

Alfred Grandidier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Mahabalipour, pagode sur un écueil. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER[1].

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

De Condjeveram à Mahabalipour et à Pondichéry.

A huit milles de Condjeveram, en me dirigeant vers la mer, je traversai Wallahjabad. On y arrive par une belle avenue de cocotiers dont les troncs étaient encore couverts, lors de mon passage, de raies concentriques, alternativement blanches et rouges; ces lignes coloriées ornent les arbres et le devant des maisons, à la fête du Pangoul. Les roues des chariots et les cornes des bœufs sont aussi, à la même occasion, décorées de ces deux couleurs chères aux Indiens.

La fête du Pangoul, chez les Indous, correspond à notre jour de l'an. Toute la population revêt, en cette occasion, des costumes neufs, porte des fleurs jaunes sur la tête et autour du cou, et se marque le front d'un trait rouge ; de grandes réjouissances ont lieu dans toutes les familles, et la nourriture se cuit dans des marmites neuves. Le Pangoul a lieu vers le milieu de janvier.

Je ne m'arrêtai à Wallahjabad que le temps nécessaire pour relayer les zébus attelés à mon chariot, et je partis pour Chingleputt, qui en est éloigné de quatorze milles. Je venais d'acheter, pour quelque monnaie, un régime de bananes dont je fis mon déjeuner. Ces régimes, dont le poids suffit à la charge d'un homme, contiennent, sous l'enveloppe dorée de leurs fruits, les principes les plus nutritifs combinés avec les plus délicats parfums. Ce mets, aussi sain que le pain, a l'avantage d'être aussi succulent que la crème.

La plante qui produit un fruit si savoureux et si utile a été regardée, par quelques auteurs, comme l'arbre de vie du paradis terrestre dont nous parlent les Écritures. Ces auteurs pensent que l'axe du régime, qui se termine toujours en un cône violet sur lequel se détachent des stigmates jaunes semblables à autant d'yeux vigilants, a bien pu apparaître à l'imagination d'Ève coupable comme un serpent tentateur la poussant à cueillir le fruit défendu.

Ainsi dans chaque contrée on a cherché à identifier avec les arbres fruitiers les plus estimés cet arbre de vie, qui jusqu'à présent n'a pas trouvé place dans les systèmes de Linné et Jussieu.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49

Cette plante, dont la culture est si facile, qui croît si rapidement et qui se couvre d'une si grande abondance de fruits délicieux, est en outre un des plus beaux ornements des paysages tropicaux par son feuillage d'un vert tendre et son port gracieux.

A Chingleputt on célébrait, à mon arrivée, un mariage suivant tous les rites indous. Nous avons déjà vu que dans l'Inde les femmes devaient être mariées avant le terme naturel de l'enfance. Quant aux hommes de caste, ils peuvent se marier à toute époque de leur vie, à partir de l'investiture du cordon sacré, qui a lieu toujours vers l'âge de huit ans.

Il y a plusieurs sortes de mariages; mais les brahmanes n'en observent guère qu'une seule. Les principales cérémonies chez eux consistent à consulter l'astrologue, qui écrit les noms des fiancés et fixe le jour et l'heure de la noce.

La cérémonie, nommée saptapadi, est celle qui rend l'union indissoluble. On fait trois fois le tour d'un feu allumé sur un petit autel, en comptant chaque fois sept pas, puis, après avoir cousu ensemble les vêtements des fiancés, on présente quelques offrandes.

Chaque caste a ses mois et ses conjonctions de planètes propices à la célébration des mariages.

La maison, où s'accomplissait la cérémonie, avait été lavée avec soin et peinte à neuf; un arc de bambou orné de feuillages verts, de palmes et de fleurs était élevé devant la porte. Tous les assistants avaient des vêtements de coton d'une couleur brunâtre.

« Pourquoi, dans une semblable solennité, demandai-je à l'un des invités, ne portez-vous pas, comme d'ordinaire, vos vêtements blancs, si gracieux et si beaux? — C'est, me répondit-il, que ces étoffes sont neuves pour faire honneur aux mariés. Si, au lieu de la teinte grise de la toile écrue, nos vêtements avaient la blancheur que donne le lessivage, comment saurait-on qu'ils sont neufs? » De vieilles matrones chantaient de leur voix criarde : « Puissent les nouveaux époux être unis comme Rama et Sita ! » Rama est le Dieu populaire du Deccan ; les hommes aiment à porter son nom ; c'est à lui qu'est dédié le petit temple des villages, orné invariablement de trois bas-reliefs, l'un représentant Rama, l'autre sa tendre et chaste épouse Sita, et le troisième son frère Lakchmana ; ce sont ses combats, plus célèbres dans l'Inde que n'est parmi nous la guerre de Troie, que chantent et colportent les bardes indous.

Le brahmanisme moderne a fait de Rama une incarnation de Vichnou.

L'histoire est autorisée à voir en lui le héros victorieux de la lutte suprême que les Aryans, maîtres du bassin du Gange, eurent à soutenir, à une époque non encore déterminée, et de concert avec les populations plus anciennement établies dans le Concan et dans l'Orissa, contre les aborigènes de l'Inde méridionale, noirs anthropophages aux habitudes pillardes et sanguinaires, dont le centre de puissance était déjà refoulé dans Ceylan.

Les légendes populaires, qui rappellent aujourd'hui ces données héroïques, semblent, au style et à la langue près, différer peu des traditions suivies par les anciens rapsodes dont les chants sont entrés, comme base ou comme matériaux, dans le Ramayana, cette belle épopée sanscrite. On peut en juger par la version suivante qu'on m'a traduite d'un dialecte tamoul et que j'ai transcrite de mon mieux, ne la croyant pas hors de place dans ce récit.

Rama, fils de Daçaratha, roi d'Ayodhia[1] et héritier désigné du trône, en fut subitement écarté par les menées astucieuses d'une des quatre épouses de son père. Obligé de céder ses droits à un de ses frères, il se retira dans les solitudes qui formaient alors le centre de l'Inde, suivi de Sita, sa jeune et belle épouse, et de son frère Lakchmana. — Celui-ci, chasseur bouillant, guerrier indomptable, ayant, dans une rencontre avec une troupe d'ogres cannibales, blessé et mutilé la sœur de Ravana, roi des Rakchasas, ce monarque, géant colossal, doué de dix têtes et de vingt bras et changeant de forme à son gré, vengea l'injure de sa sœur par l'enlèvement de Sita, qu'il transporta inaperçue de tout œil mortel, dans les murs de Lanka, sa capitale, au centre de Ceylan. Rama, désespéré, chercha longtemps vainement les traces de sa bien-aimée à travers les monts et les forêts. Il rencontra enfin Sougriva, le roi des singes[2], qui lui offrit son aide et son alliance contre leurs ennemis communs, les Rakchasas.

Hanouman, le général de l'armée des singes, doué d'une agilité héréditaire (il avait pour père le Borée indou), alla chercher des nouvelles de Sita dans le pays même de l'ennemi. L'entreprise était difficile: il y avait un bras de mer à traverser ; mais Hanouman, marchant sur la surface des flots, parvint à Lanka et, après de minutieuses recherches, finit par découvrir la princesse, plongée dans la plus profonde affliction, arrosant la terre de ses larmes, ne cessant d'appeler le secours de son cher mari Rama, et ne répondant que par des imprécations aux soins respectueux dont l'entourait Ravana. Hanouman rapporta ces nouvelles. Chargé par Rama de construire une digue sur la mer pour frayer un passage à son armée, il déracina arbres et rochers, et portant chaque fois autant de pierres qu'il avait de poils sur le corps (et il en avait autant qu'il convient à un singe de race), il eut bientôt achevé sa besogne.

L'armée des singes, renforcée d'une troupe innombrable d'ours, traversa enfin le détroit, et envahit l'île soumise à la puissance de Ravana. La lutte fut terrible et acharnée; mais, après de nombreuses alternatives de succès et de revers, Ravana perdit la vie dans un combat sanglant. Rama, ayant enfin délivré sa jeune et belle épouse, la ramena en triomphe à Ayodhia[3].

1. Les ruines d'Ayodhia, aujourd'hui Aoude, se voient encore sur les bords de la Gogra, à une trentaine de lieues de Luknow, chef-lieu de l'Aoude actuel.

2. Cette appellation (*vanara* en sanscrit), comme celle de *mlet-kas* et de *varvaras* (barbares), est évidemment dans les vieux poëtes aryans le simple résultat de leur orgueil de race, vis-à-vis des peuples étrangers.

3. Le retour triomphal du héros, dans sa capitale, clôt le Ra-

Peu après sa victoire et son retour, il se promenait une nuit loin de son palais ; tout à coup il entend un ouvrier qui se querellait avec sa femme. Cet ouvrier soupçonnait la fidélité de sa compagne et avait résolu de la chasser de la maison. « Je ne suis pas, criait-il, homme à garder, comme le fait Rama, une femme qui a appartenu à un autre. » Ces paroles soulevèrent dans son âme une grande indignation. Sur-le-champ il fit appeler son frère, et lui ordonna de conduire Sita dans la forêt et de la tuer. Mais la princesse était enceinte, et Lakchmana, tout soldat qu'il était, n'osa exécuter sa consigne; il abandonna sa belle-sœur, se contentant de tremper le fer de sa flèche dans le suc rouge d'un arbre du pays.

Sita donna naissance à deux fils. Plus tard Rama, voulant faire le sacrifice solennel du cheval[1], mit, suivant l'usage, en liberté l'animal qui devait servir de victime. Le cheval vint à l'endroit où vivaient ces enfants, qui le capturèrent. L'armée des singes, envoyée pour le reprendre, et Rama lui-même, furent vaincus et taillés en pièces. Un saint ermite, apprenant tous ces événements, prononça les prières qui rendent la vie aux morts, et les ressuscita tous. Rama rappela alors sa femme auprès de lui afin d'accomplir le sacrifice, mais il ne la reçut sous son toit qu'après lui avoir fait subir l'épreuve du feu. Encore ses accès de jalousie troublaient-ils continuellement leur bonheur. Sita, dans son désespoir, pria la terre de s'entr'ouvrir sous ses pieds, en témoignage de son innocence.. La terre s'entr'ouvrit, et la douce et pure Sita disparut. Quant à Rama, rongé de chagrins, il vécut dès lors dans la solitude et la pénitence.

Le pays au sud de Chingleputt est aride et peu cultivé. Ici encore les étangs, les canaux que les anciennes générations avaient pris soin d'établir à grands frais pour irriguer la campagne et y porter la fécondité, ont disparu ou n'ont laissé que des vestiges prouvant l'insouciance des générations modernes. Énervé par la chaleur du climat et ne trouvant pas dans des besoins réels un stimulant à l'activité et à la poursuite de la richesse, l'habitant de ces contrées vit au jour le jour, insoucieux du présent comme de l'avenir. Cette nonchalance n'est pas un fait particulier à l'Inde, les mêmes tendances et les mêmes résultats se rencontrent partout dans les climats brûlants des tropiques

Dans nos contrées, il suffit de ne point porter atteinte à l'agriculture par des entraves nuisibles pour qu'elle se développe utilement ; l'intervention de l'autorité supérieure serait, au contraire, très-efficace dans ces climats où une chaleur accablante énerve les habitants et où le manque de besoins impérieux sollicite l'homme à la vie contemplative bien plus qu'à un travail destiné à faire face à des nécessités qui n'existent que dans nos régions brumeuses et glacées du Nord. Il ne faut donc point compter sur l'initiative privée pour réaliser ces progrès ; les chefs seuls ont entre les mains les moyens de favoriser l'agriculture en prenant les mesures nécessaires à son développement : mais il faut reconnaître que ce système est contraire aux habitudes anglaises. Chacun sait que le gouvernement de l'Angleterre répugne à toute immixtion dans les opérations commerciales et agricoles et abandonne tout à l'industrie privée ; ce système, quand il n'est pas poussé à outrance, est préférable à ce qui se pratique en France.

Mais si d'un côté il y a trop de retenue, n'y a-t-il pas de l'autre trop de laisser-aller ? N'avons-nous pas vu, dans la dernière famine qui a ravagé cruellement certaines parties de l'Inde, des agents anglais qui, pour ne pas violer le principe de l'abstention dans les affaires privées, refusèrent de permettre l'importation des grains sur les navires de l'État, aggravant ainsi les souffrances des populations plutôt que de violer un principe commercial ?

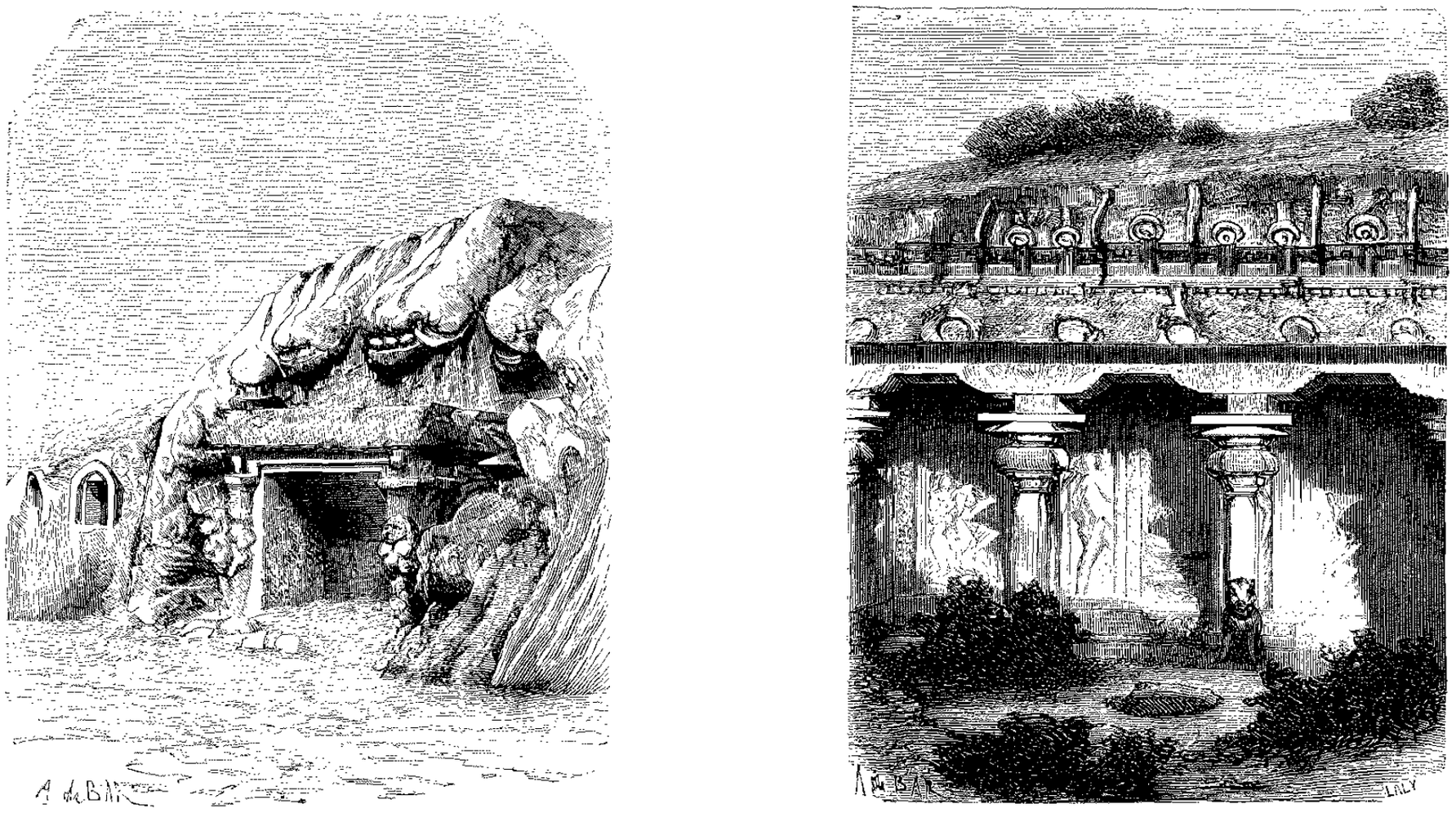
Partout où le pays est peu cultivé, dans le Deccan, on rencontre des bois de lataniers. Ce palmier, dont le fruit, sans être exquis, est recherché des enfants, fournit une boisson, le toddey, du sucre ou jaghery et une liqueur alcoolique connue sous le nom d'arrack. Ces produits sont tirés des fleurs, lorsqu'elles sont à l'état rudimentaire. C'est vers les mois de novembre et de décembre que commence l'inflorescence et que par conséquent l'on extrait la séve nommée toddey avec laquelle s'obtient l'arrack et le sucre. Voici le mode employé par les indigènes pour recueillir ce liquide : Après s'être lié solidement les jambes à la hauteur des chevilles et avoir entouré l'arbre d'une forte courroie, assez large pour y passer facilement le corps, l'Indou grimpe au latanier en s'arc-boutant avec la courroie contre le tronc, pendant qu'il élève ses pieds, puis, serrant le palmier avec la plante des pieds à l'instar du singe, il élève la courroie, s'arc-boute de nouveau et continue ainsi jusqu'au sommet de l'arbre. Il presse alors fortement la base de l'axe floral pour en arrêter le développement, froisse les fleurs avec les doigts et coupe, afin de faciliter l'écoulement du suc, le bout des axes secondaires sur lesquels ces fleurs se trouvent comme incrustées. Quand, vers le neuvième jour, le suc commence à couler, on introduit l'extrémité du spadix dans un vase de terre dont, matin et soir, on recueille le contenu. Cet écoulement dure de trois à quatre mois et produit par jour de deux à trois litres de liquide. Tous les trois ans, on laisse le latanier se reposer et porter des fruits, sans quoi, dit-on, l'arbre

mayana de Valmiki, tel qu'il a été transmis à nos jours par les pandits de la vallée du Gange. Le chant *Uttara* (*Uttarakanda*) auquel se réfère la fin de la légende transcrite par notre voyageur, n'a été rattaché que très-tardivement à la grande épopée. Sa postériorité par rapport aux six chants authentiques du poëme se trahit par l'infériorité du style et de la langue, et la modernisation évidente des idées et des dogmes.

1. Le sacrifice d'un cheval (*asvamedha*) a été institué, dès la plus haute antiquité védique, par les prêtres d'Indra, alors premier dieu de l'Olympe aryan, pour remplacer les sacrifices humains, anathématisés par eux. Voir à ce sujet la légende de Çunacépa dans le premier chant (Ayodhyakanda) du Ramanaya, et, mieux encore, dans l'Aitaréya-Brâhmana et dans les Çânkhâyana Sûtras, dont la version nous paraît la plus antique. F. de L.

périrait. Pour obtenir le jaghery ou sucre, on ajoute à ce sucre un peu de chaux, et, au moyen de l'ébullition, on lui donne la consistance d'un sirop; on le verse ensuite dans de petits paniers faits de feuilles de palmier. En refroidissant, il se cristallise partiellement et fournit un sucre d'une couleur brun foncé. Trois litres de toddey produisent environ un litre de jaghery d'une valeur moyenne de trente-cinq centimes.

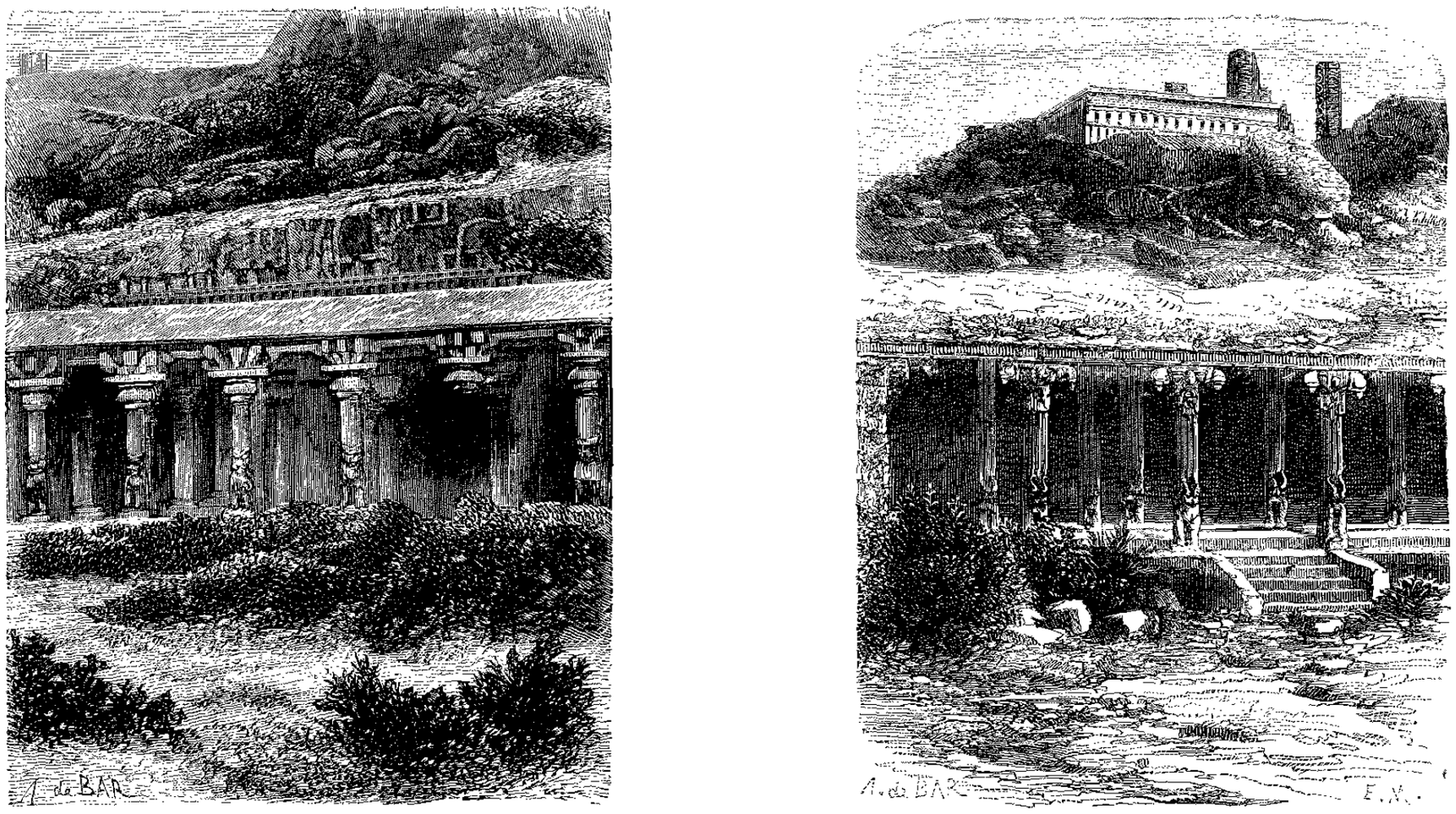
L'arrack se prépare avec le toddey fermenté et soumis à la distillation; la quantité de suc produite par



Mahabalipour : Détails d'entrée des temples souterrains. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

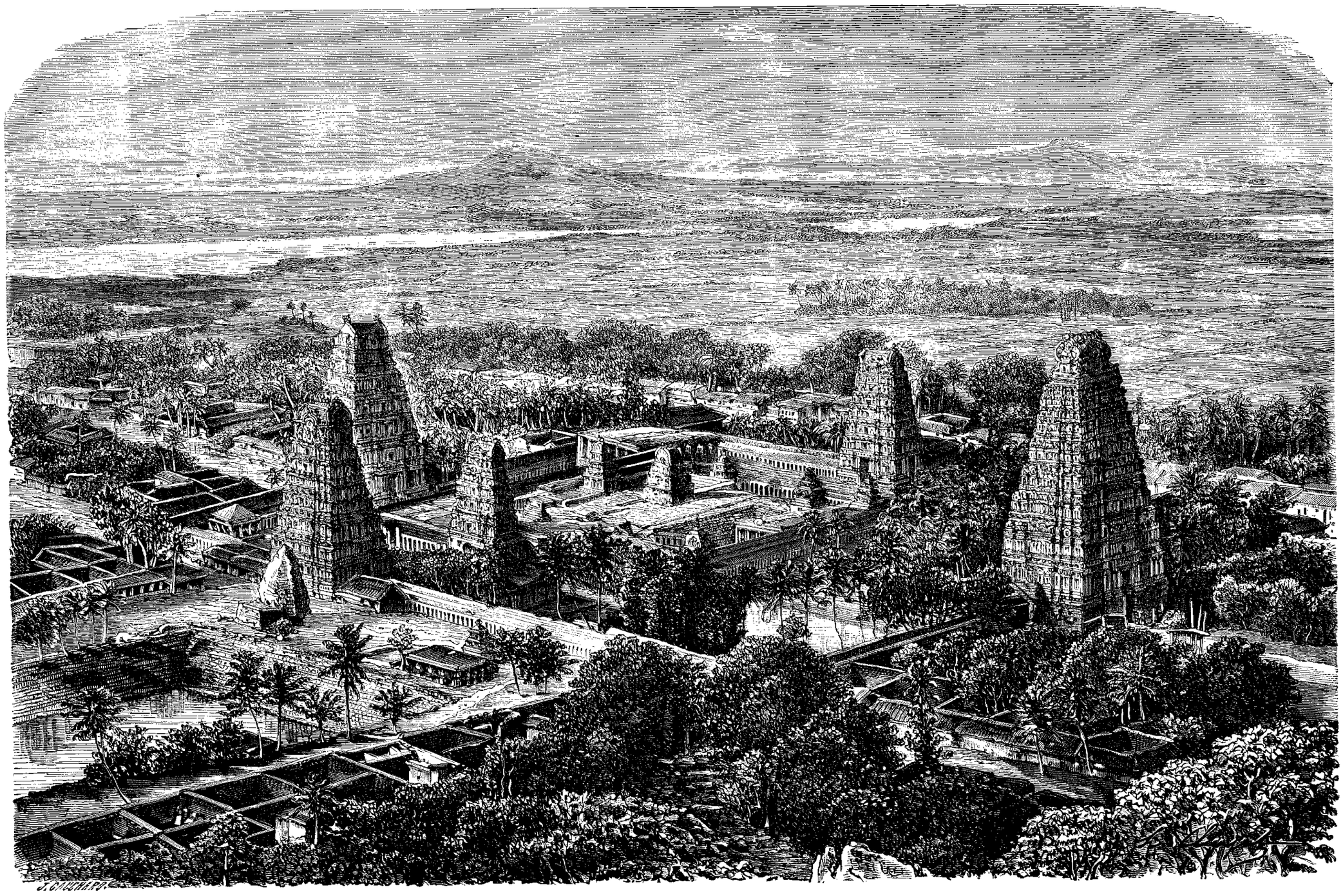
l'arbre mâle n'est guère que le tiers de celle produite par l'arbre femelle.

De Chingleputt à Sadras, on compte vingt milles, et le temps nécessaire à ce parcours est assez long, à raison du mauvais état de la route. On traverse en chemin un village connu des Anglais sous le nom d'Eagle's-



Mahabalipour : Détails d'entrée des temples souterrains. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Hill et appelé Tricallikounrou par les indigènes. On remarque en ce lieu un temple bâti au pied d'une colline. La planche ci-contre peut donner une idée de la distribution générale des temples de l'Inde. Eagle's-Hill n'est qu'un pauvre petit village; sa population est peu nombreuse et bien misérable, et le temple qui en dépend n'est qu'un des moindres spécimens de ce genre de monument. Il suffira de jeter les yeux sur cette pagode, représentée à vol d'oiseau, pour comprendre de quel étonnement, de quelle admiration,



Vue à vol d'oiseau de la pagode d'Eagle's-Hill. — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

doit être saisi le voyageur dans ses pérégrinations à travers la presqu'île de l'Inde, dont la réputation monumentale est à juste titre universelle. Quatre grandes portes donnent accès dans une première enceinte dont les murs ont, comme dans tous les temples indous, une direction nord et sud, est et ouest; on y voit des colonnades et des portiques. Par une porte de moindre dimension, on pénètre dans la seconde enceinte, qui renferme le sanctuaire principal, le saint des saints, et quelques temples de dieux secondaires. Comme dans toutes les petites pagodes, l'étang des ablutions est situé en dehors des murs, dans le village même.

Le district de Sadras est riant et bien cultivé ; il produit une grande quantité de riz.

Un canal d'eau salée conduit de Sadras à Madras, en longeant la côte : c'est le moyen de transport que je préférai pour me rendre à Mahabalipour (littéralement la cité du grand Bali), connue aussi sous le nom des *Sept-Pagodes*, et située à sept milles au nord de Sadras.

Là, sur une plage sablonneuse et déserte, lavée par les vagues aux jours de la mousson, existent nombre de petits temples et d'excavations qui méritent d'attirer l'attention du voyageur. La plupart de ces monuments paraissent avoir été consacrés à Vichnou, dont le culte était très-répandu jadis sur la côte de Coromandel.

Après avoir traversé un bois de lataniers, on arrive à un massif granitique qui s'élève, comme une île, au centre de ces plaines sablonneuses. Le versant occidental offre d'abord une grotte devant laquelle se dresse un portique composé d'une double rangée de quatre colonnes : les quatre premières, à fût octogone, ont une base et un sommet cubiques, tandis que les autres sont polygones avec des chapiteaux en forme de champignon. Dans le fond étaient placés cinq sanctuaires renfermant jadis des Lingams ; il ne reste plus que la cuvette de pierre qui contenait l'idole. Les portes de ces sanctuaires sont flanquées de chaque côté d'une statue de quatre pieds de hauteur, que rien ne recommande à l'admiration du public. Le tout est creusé dans le roc vif. La frise extérieure est ornée de ces clochetons, caractéristiques des temples de ce lieu, qui reproduisent, comme l'a fort bien fait remarquer M. Fergusson, les cellules des monastères où les moines bouddhistes passaient leur existence. A gauche de ce temple, et sur un emplacement voisin, on en voit un second dont les sculptures inachevées portent encore la trace des coups de ciseau des ouvriers. Je mentionnerai également l'existence d'une autre petite grotte dont la façade est décorée de deux colonnes à base et à chapiteau cubiques et à fût octogone, et dont l'entrée du sanctuaire est ornée de deux statues grossièrement sculptées. A quelques pas de là, sont pratiquées, dans le roc, trois niches, occupées chacune par des statues informes; au fond de ces niches est sculpté un dieu armé de quatre bras, dont les attributs ne sont pas reconnaissables, et au-dessous duquel volent deux nains dont les corps trapus, les jambes torses et les têtes hideuses forment un ensemble difforme qui ne diffère nullement de ceux qui figurent dans tous les monuments bouddhistes de Ceylan ; ils représentent les yakças ou démons. Au-dessous, deux hommes agenouillés se tiennent dans l'attitude de la prière. Toutes ces sculptures manquent de grâce et d'expression.

En contournant la colline du côté du nord, deux singes, dont l'un est occupé à gratter la tête de son camarade, excitent la curiosité par la bizarrerie de leur pose, quoique à demi cachés par deux jeunes palmiers. On arrive ensuite à un autre petit temple également taillé dans le roc, qui est du même style que les trois précédents. Une statue de Ganesa occupe aujourd'hui la salle intérieure. J'hésite, en raison du peu d'intérêt qu'elles présentent, à signaler les ruines d'une pagode voisine bâtie en briques : la grande enceinte est précédée d'un petit mandapam supporté par quatre colonnes monolithes. Le gopuram ou porte d'entrée ne paraît pas avoir jamais été terminé. Derrière l'enceinte se dressent deux rochers d'un mètre et demi de haut et couverts de bas-reliefs; les éléphants qui y sont représentés sont pleins de vie et de naturel. Les sculptures n'ont point la raideur propre à ces sortes de bas-reliefs, et il y a une certaine expression dans quelques-unes des têtes. Sur la première de ces roches sont figurés des êtres à pieds ongulés; sur la seconde, un des personnages a les bras levés en l'air et les côtes apparentes, comme celles d'un squelette. Entre les deux roches, est une statue de femme à queue de serpent; sur sa tête, s'épanouit une cobra capella.

Je visitai ensuite d'autres grottes remarquables, dont les gravures donnent une idée.

L'une d'elles repose sur une triple rangée de quatre colonnes ayant des lions pour piédestal. Dans le fond, un bas-relief représente un trait de la vie de Krichna : ce dieu, de stature colossale, soutient de la main gauche la voûte du temple ; de tous côtés sont figurés des zébus ; l'un, à droite, est couché dans une pose fort naturelle ; un autre, plus loin, lèche une génisse pendant qu'un homme est occupé à la traire ; ce sont de beaux bas-reliefs. Sur la paroi de gauche sont sculptés des monstres, parmi lesquels on remarque un lion à tête humaine. Les animaux surtout méritent de fixer l'attention d'un artiste.

Du côté de la mer est une grotte sans importance par elle-même, mais qui est surmontée par un petit temple dont les murs conservent encore quelques traces de sculptures.

Plus vers le sud apparaît une grande roche couverte de bas-reliefs à peine ébauchés dont les figures mesurent de trois à quatre pieds. A gauche est représentée une femme dans une position indécente ; un dieu à quatre bras surpasse ses compagnons par la hauteur de sa taille, à l'exception toutefois de l'un d'eux qui croise ses bras au-dessus de sa tête et qui est presque d'égale grandeur. En montant au petit temple qui est perché sur le point culminant de la colline, on passe devant une grotte qui contient divers bas-reliefs intéres-

sants; sur la paroi de gauche, on distingue un lit, soutenu par trois hommes à genoux, dans lequel Vichnou est couché, la main droite pendante et la tête surmontée par la gorge gonflée d'un énorme naja; au-dessus du dieu planent deux esprits célestes dont l'un ressemble à un nain trapu et bouffi et dont l'autre a les formes élancées et gracieuses d'une femme; à ses pieds, deux hommes s'emparent d'une espèce de massue. Sur le mur de droite, une déesse à huit bras, montée sur un lion et la tête abritée par un parasol, tire une flèche sur un colosse à tête de taureau qu'un parasol protége également contre les rayons du soleil; tout en brandissant un sabre de son autre main, le géant cherche à délivrer un être humain qui, la tête en bas, et vu de dos, est placé entre les deux principaux personnages; l'occiput renversé de cet homme semble s'appuyer sur le cimeterre de l'une des compagnes de la déesse. Aux côtés de celle-ci combattent des anges joufflus, sans ailes, à la taille épaisse et ramassée, couverts de boucliers allongés et armés d'arcs et de cimeterres indous dont la lame recourbée, plus étroite près de la poignée, s'élargit vers la pointe. Le géant à tête de taureau est accompagné de guerriers portant des boucliers ronds et des glaives romains. Une sauvage énergie brille sur la figure du *minotaure*, et on reconnaît à la contraction des lèvres la colère qui l'anime. La pose du corps elle-même est digne d'éloges.

Au centre de cette grotte, dans un petit sanctuaire, un bas-relief représente Çiva, un pied sur un taureau; à sa gauche est sa femme, tenant dans ses bras un enfant en bas âge. On pénètre dans ce sanctuaire par un portique formé de deux colonnes reposant chacune sur un lion.

Plus au nord, sur le rivage même de la mer, s'élèvent deux temples en forme de pyramide. La colonne, qui est placée d'ordinaire devant les temples de Çiva, a sa base battue aujourd'hui par les flots.

Il est évident que la côte de Coromandel est minée par les vagues, et que la mer l'envahit chaque jour de plus en plus. D'un autre côté, un fait en sens inverse se produit à Ceylan et mérite d'être signalé. Ainsi, l'île de Ceylan n'a jamais fait partie du continent indien et rien n'autorise à penser que ce soit un cataclysme qui l'en ait détachée; cependant il est indubitable que la distance qui la sépare de la péninsule diminue chaque année, et un jour viendra où la jonction sera accomplie. Cette conjecture n'est pas basée sur des hypothèses inventées à plaisir, mais sur la logique, et elle n'est que la conséquence de ce qui se produit chaque jour. En effet, les provinces situées au nord de Ceylan, en avant de la masse centrale des montagnes granitiques, sont des terrains qui ont été peu à peu abandonnés par l'Océan, et qui sont aujourd'hui conquis définitivement sur la mer. Elles doivent leur existence d'une part à l'accumulation d'une immense quantité de polypiers dont les sécrétions calcaires forment si fréquemment, dans les mers de l'Inde, des récifs connus sous le nom d'attols, et de l'autre aux dépôts de sable et de gravier que des courants violents enlèvent à la côte de Coromandel, dont l'abaissement est journalier, et qu'ils déposent lorsque, déviés de leur direction par la position de l'île de Ceylan, ils sont obligés d'en contourner la côte orientale. Il faut attribuer à la même cause les bancs et les îles du pont d'Adam, dans le golfe de Manaar.

Ces temples de Mahabalipour, construits loin de la mer et baignés aujourd'hui par les vagues, offrent un témoignage curieux et irrécusable des changements géologiques si intéressants que les siècles ont opérés sur la côte de Coromandel.

Dans le plus grand des deux temples, dont l'entrée est tournée vers la mer, était un lingam colossal de forme prismatique, aujourd'hui renversé de son piédestal; au fond, un petit bas-relief représente Çiva accompagné de sa femme et de son fils. Le deuxième temple a son entrée du côté opposé, et contient un bas-relief identique.

Entre les deux pagodes est un petit sanctuaire dans lequel se trouve une statue colossale de Vichnou, qui semble avoir eu originairement une autre destination et n'y avoir été placée que plus tard.

Ces pagodes, bâties entièrement en pierre, sont entourées d'un mur. Il existe une disproportion notable entre la base et le toit pyramidal de ces édifices; cependant hâtons-nous d'ajouter que si l'ensemble en est lourd, leurs détails ne manquent pas de grâce.

A un mille et demi environ plus au sud, s'élèvent cinq temples monolithes, qui sont sans contredit la partie la plus intéressante des ruines de Mahabalipour. Trois de ces pagodes ont la forme pyramidale et sont ornées de clochetons quadrangulaires. Une autre est carrée et surmontée d'un toit en voûte curviligne: c'est le seul qui soit terminé; dans le sanctuaire, on remarque une déesse à quatre bras, ayant deux hommes agenouillés à ses pieds; autour d'elle volent quatre anges bouffis, dont deux ont la lèvre supérieure ornée de moustaches; la toiture est fendillée en divers endroits. Sur chaque face sont sculptés deux gardiens.

Des trois temples pyramidaux que nous venons de citer, le second est le moins avancé et n'offre aucune sculpture.

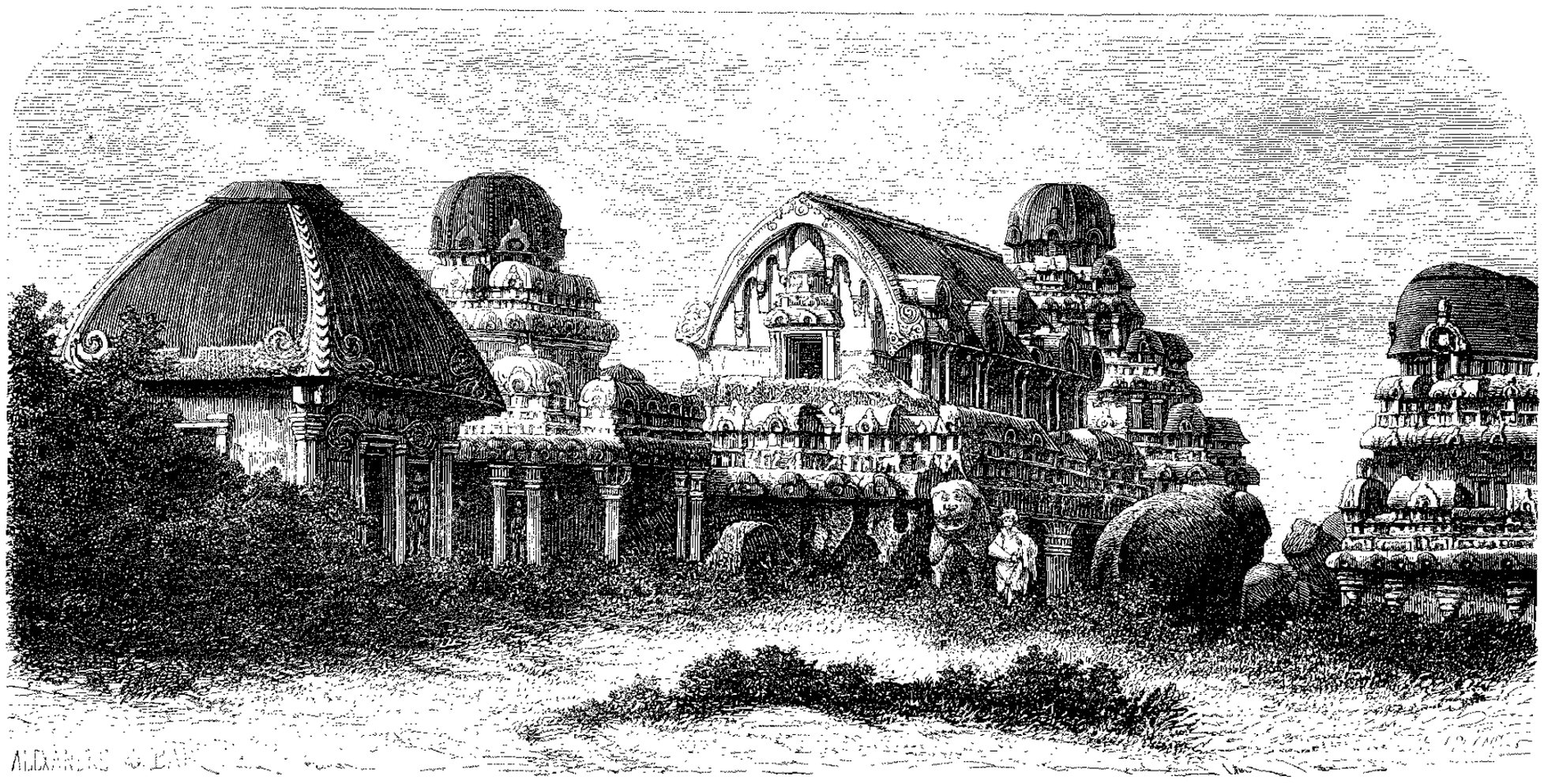
Le temple rectangulaire a vingt pieds de large sur quarante-quatre de long; il n'est pas évidé intérieurement; la face qui regarde la mer est enterrée dans le sable jusqu'aux chapiteaux des colonnes. Une fissure, triple d'un côté et simple de l'autre, ainsi que la chute des petits clochetons des coins, fait supposer qu'il est survenu une grande commotion depuis la construction de ces édifices, ou même peut-être pendant qu'on y travaillait. Ne serait-ce pas quelque violent tremblement de terre?

Le dernier temple est le plus grand de ceux à ton pyramidal: il mesure vingt pieds de côté, il est carré: il a vingt-huit à trente pieds de hauteur; il n'est pas complétement achevé sur toutes ses faces, comme le prouvent, en quelques endroits, certaines sculptures

seulement commencées et quelques colonnes à peine ébauchées. Il n'y a pas de sanctuaire intérieur. Sur la façade regardant la mer, on aperçoit encore plusieurs inscriptions inintelligibles.

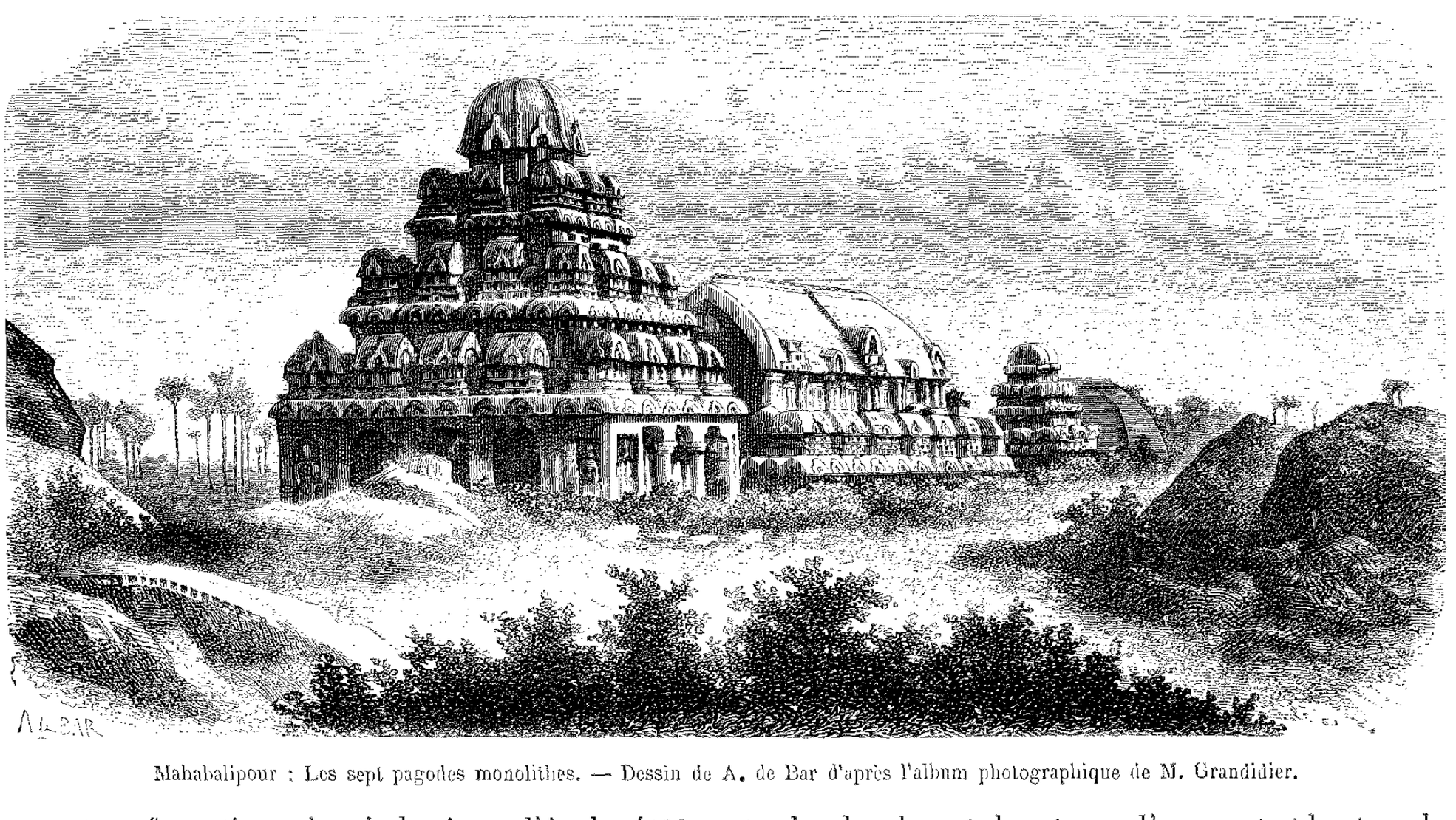
A proximité de ces temples, se trouve un zébu colossal que les sables ont recouvert en partie et qui n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Un peu plus loin, il y a un lion sans expression et un éléphant dont la tête, vue à distance, est frappante de naturel.

Nous avons déjà énoncé, en décrivant les pagodes de



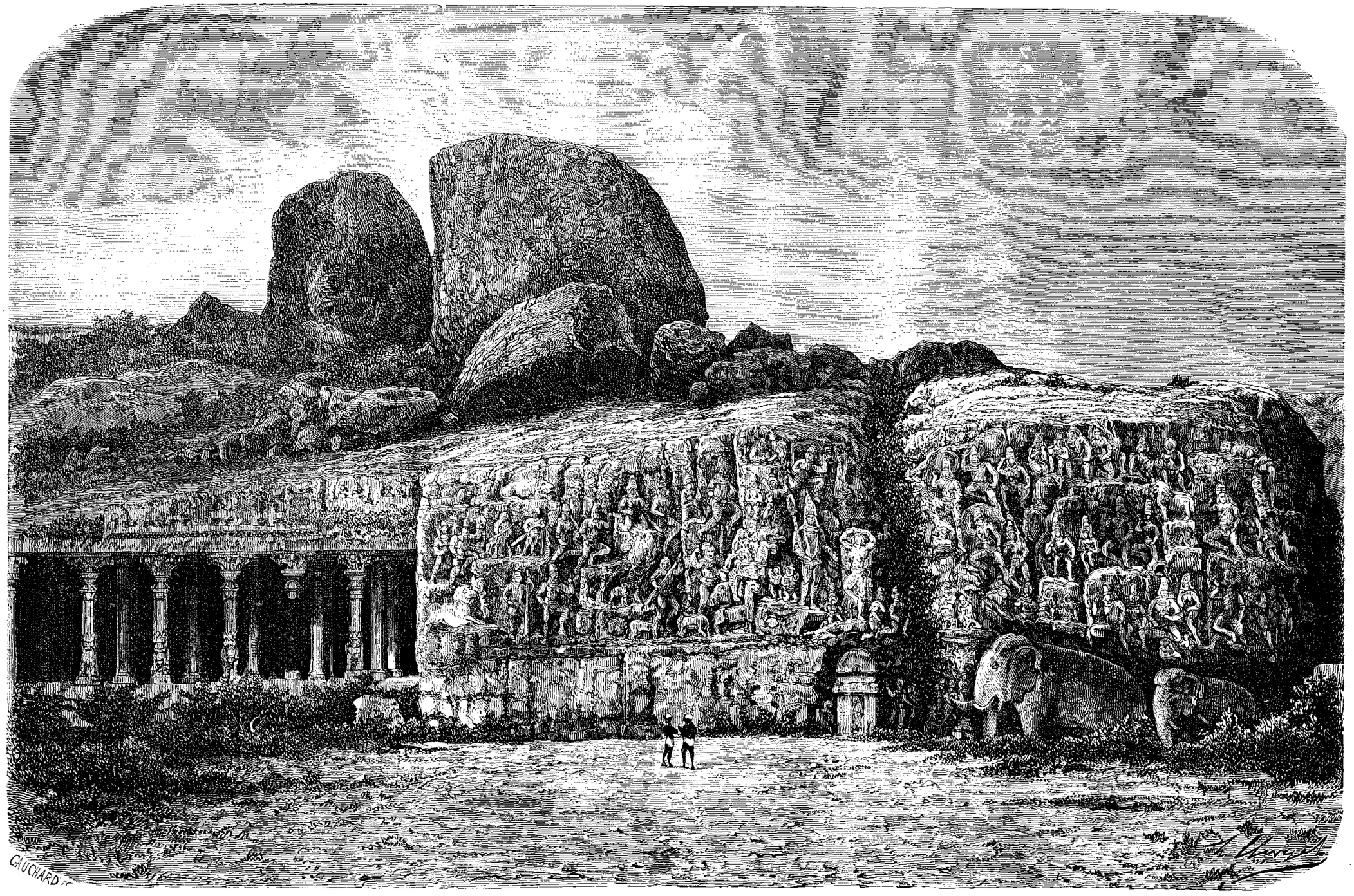
Mahabalipour : Les sept pagodes monolithes. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Bhuwaneshwara, les motifs pour lesquels les anciens édifices bouddhistes offraient un intérêt tout particulier; c'est non-seulement parce qu'ils datent de l'origine d'une religion qui a exercé une grande influence sur l'humanité et qu'ils appartiennent à la seule architecture dont on puisse suivre le style dans ses diverses transformations depuis le règne d'Açoka (263-242 ans avant J. C.) jusqu'à nos jours; mais c'est surtout parce qu'ils sont le type primitif qui a servi de modèle à tous les autres édifices indous actuels. Nous avons déjà parlé des rapports évidents qui existent entre les dagobas et les stopas d'une part et les temples aux symboles çivaïtes de Bhuwaneshwara de l'autre.



Mahabalipour : Les sept pagodes monolithes. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Il est un autre ordre de monuments et de pagodes qui nous paraît tirer son origine des grottes bouddhistes. Les monuments ruinés de Mahabalipour offrent



Grands bas-reliefs sur les rochers, à Mahabalipour. — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

à l'étude un intérêt particulier, parce que, avec un peu d'attention, on peut y suivre toutes les transformations successives de l'architecture religieuse de l'Inde du moyen âge et des temps modernes, depuis la grotte naturelle jusqu'à celle dont les murs sont décorés de bas-reliefs.

Dans le principe, les prêtres bouddhistes, vivant dans la solitude des forêts, conformément aux préceptes du maître, afin d'aspirer saintement au Nirvana, durent rechercher tout d'abord les abris offerts par les grottes naturelles. L'ardente piété des rois, cherchant à honorer la religion dans ses ministres, orna plus tard quelques-unes de ces grottes de fresques et de sculptures; d'autres furent agrandies et taillées en forme de salles soutenues par des colonnes couvertes des dessins les plus fins et les plus délicats. Ainsi, le désir de propager les principes de morale prêchés par le Bouddha et la vénération que ses sectateurs portaient aux restes plus ou moins apocryphes de son corps, avaient fait élever une première classe de monuments, les stopas et les dagobas, et c'est au respect que les rois professaient pour les prêtres qu'il faut attribuer l'existence de ces demeures souterraines que nous signalions tout à l'heure en raison des ornements qui couvraient leurs murailles.

Plus tard même on arriva à un troisième genre de monuments: des viharés ou monastères furent édifiés en bois avec une grande richesse. Enfin une quatrième catégorie de types architecturaux se compose des temples bâtis en briques ou taillés dans le roc que l'on connaît sous le nom de chaitiyas.

Dans tous les petits sanctuaires du Deccan, à toiture plate et dans lesquels on pénètre par une ou plusieurs rangées de colonnes, on reconnaît l'imitation servile des temples creusés dans le roc.

A Mahabalipour, les temples carrés montrent la transition qui s'opère dans l'architecture. Les clochetons qui figurent comme ornement, représentent les cellules où résidaient les prêtres. Ces cellules, d'abord vides, ont servi plus tard à placer les images de dieux, qui remplaçaient les moines à têtes rasées.

La forme donnée autrefois aux monastères, aux viharés, et qui se reproduit de nos jours dans les gopurams et les pagodes pyramidales, s'explique naturellement. Dans les premiers temps, la pierre n'était guère employée que dans un but religieux pour construire un édifice durable et imposant, tandis que les palais des rois, même les plus beaux, étaient bâtis en bois, et si les colonnes qui supportaient le premier étage étaient en pierre, c'était afin d'éviter les inconvénients produits sur le bois par l'humidité. Le bois, en effet, se pliant bien mieux que la pierre aux ornementations les plus diverses, aux effets les plus variés de la dorure et du coloriage, suffisait à tous les besoins de l'architecture civile. N'employant donc que du bois comme matériaux, et étant du reste peu accoutumés à élever des maisons de plusieurs étages, à cause des lois somptuaires de l'Orient, qui ne permettaient point à la masse du peuple de les habiter, les architectes adoptèrent pour les palais et les monastères la forme pyramidale, qui est la plus facile et la plus solide; et, en effet, leur inexpérience en géométrie ne leur eût pas permis d'élever avec du bois des édifices à plusieurs étages avec façade perpendiculaire, s'écartant de la pyramide.

On voit donc combien il est curieux d'étudier à Mahabalipour, ainsi que nous l'avons déjà fait à Bhuwaneshwara, et que nous le ferons plus tard à Ellora et à Adjounta, les diverses transformations de l'architecture bouddhiste sur laquelle les architectes brahmaniques postérieurs ont greffé leurs conceptions. Nous apprécierons aussi plus tard les différences que les deux croyances ont introduites dans les monuments, lorsque nous aurons visité les grottes du Deccan occidental.

En revenant de Mahabalipour, je revis successivement le village de Tricallykounrou ou d'Eagle's-Hill et sa curieuse pagode, Sadras et sa verdoyante banlieue, Chingleputt et ses bois de lataniers, et j'atteignis Tindevanam à soixante-quinze milles dans le sud de Madras. Là je quittai la route de Trichinopoly pour me diriger vers Pondichéry, dont j'étais encore séparé par une distance de trente milles.

En approchant du territoire appartenant à la France, on traverse d'immenses étendues couvertes de lataniers. Les environs de Pondichéry sont pittoresques et bien cultivés; les routes sont excellentes et bordées de cocotiers ou ombragées d'autres beaux arbres. La culture du pawn ou poivre bétel y est très-répandue; dans des sillons assez larges, entourés de tous côtés par de petits fossés pleins d'eau, croît cette plante au feuillage luisant, qui grimpe aux perches enfoncées dans le sol pour lui servir de tuteur.

Pondichéry est une jolie ville, percée de rues larges et proprement entretenues; sur la grande place, on remarque un petit pavillon central, le phare et le mât de pavillon; malheureusement le littoral a été récemment, et en vertu d'autorisation supérieure, envahi par des magasins à charbon pour les messageries impériales, magasins qui gâtent l'aspect général. La ville noire possède beaucoup d'allées bordées d'arbres qui offrent un ombrage fort recherché, et on y rencontre une propreté inconnue dans les autres villes de l'Inde.

Pondichéry a un aspect créole *sui generis;* elle n'a ni l'aspect d'une ville indigène ni la physionomie d'une ville française; c'est un heureux mélange de ces deux caractères qu'on retrouve partout où les races française ou espagnole sont obligées de vivre avec des populations étrangères.

Il en est des habitants comme de la ville, ils se sont fait une vie à part, adaptée au climat qu'ils habitent; ils ne cherchent pas à importer dans l'Inde les mœurs françaises, fort déplacées sous les ardeurs des tropiques. Les peuples méridionaux sont loin de ressembler aux Anglais, qui foulent toujours avec dédain la terre étrangère; fussent-ils en Chine ou au Kamtchatka, ils se croient toujours sur le sol britannique. L'Anglais, en

effet, ne voyage pas ; il change de place, emportant avec lui son *home*. Il est bon assurément de posséder, moralement parlant, cet esprit de ténacité, et de ne pas se laisser influencer sans raison ; mais au point de vue des mœurs et des habitudes qui doivent naître du climat, il semble plus simple et plus rationnel de modifier les usages adoptés dans les pays brumeux du Nord, qui sont en désaccord avec les influences climatériques des tropiques.

Remarquons toutefois que nous ne possédons peut-être pas assez l'esprit de suite et que nous pourrions arriver à de meilleurs résultats en poursuivant notre but avec une persévérance plus opiniâtre. S'il est puéril de ne pas céder sur des points sans importance et d'attacher un prix ridicule aux détails, ainsi que l'on peut justement le reprocher aux Anglais qui écoutent un orgueil mal placé, il est fâcheux de ne pas savoir, dans les questions graves, conserver une ligne de conduite invariable.

La promenade sur le bord de la mer est plantée d'arbres au feuillage toujours vert; elle offre des ombrages fort agréables pendant la chaleur du jour. Les habitations, plus rapprochées que dans les villes anglaises de l'Inde, semblent indiquer un caractère plus sociable et par suite des relations et réunions plus fréquentes.

Les maisons de Pondichéry sont presque toutes séparées de la rue par de petites cours ornées de jolis parterres de fleurs et d'arbustes. Il est fâcheux toutefois, pour l'aspect général, que les murs des habitations se couvrent rapidement de cryptogames qui finissent par former de larges taches noires et nécessitent un récrépissage annuel. Mais, après deux ou trois mois au plus, la teinte trop blanche ne tarde pas à disparaître sous ces lichens qui étendent leurs milliers de bras dans tous les sens, et garnissent promptement toute la surface du mur.

Le voyageur français, à la vue de cette petite colonie, faible débris de nos possessions dans l'Inde, ne peut se soustraire aux sentiments de regrets que fait naître le souvenir des fautes qui ont tari pour notre pays la source de tant de richesses et de puissance, et son esprit se reporte naturellement sur l'histoire des armes françaises dans l'Inde. Qu'on nous permette de les rappeler brièvement.

Les possessions françaises de l'Inde, qui ne comprenaient que quelques comptoirs avant le règne de Louis XV, acquirent rapidement une extension considérable sous ce monarque, grâce à l'initiative pleine d'audace d'un homme supérieur dont le génie politique eût, à une autre époque de notre histoire, enrichi sa patrie d'un vaste empire; mais le sceptre de saint Louis n'était plus alors aux mains de Henri IV ou de Louis XIV ; un roi efféminé et dissolu était assis sur le trône de France, souverain plus occcupé de ses plaisirs que de la gloire et de la grandeur nationale. La riche succession de l'empire Mogol devint ainsi la proie de l'Angleterre, notre heureuse rivale. Toutefois les tentatives du génie français dans l'Inde à cette époque mémorable ont brillé d'un éclat assez vif pour mériter de ne pas être oubliées.

Joseph-François Dupleix, natif de Landrecies, avait été nommé, en 1730, directeur du comptoir de Chandernagor sur le Gange; il ne tarda pas à transformer cette misérable bourgade, et on vit bientôt par ses soins intelligents s'élever une ville florissante. Peu après il y établit un vaste chantier de construction pour les navires. Voulant étouffer le commerce anglais au Bengale, il fonda un second comptoir à Patna, à trente-huit lieues de Bénarès. En récompense des services rendus, Dupleix fut appelé en 1740 à un poste plus élevé, il devint gouverneur de Pondichéry, et obtint en même temps la présidence du conseil supérieur; enfin, le 23 octobre 1742, il fut nommé gouverneur général des possessions françaises dans l'Inde. — Revêtu de cette nouvelle dignité, et investi du commandement, Dupleix songea à réaliser les projets qu'il méditait depuis longtemps; ses conceptions étaient vastes sans doute, mais elles n'étaient pas inférieures à son génie. L'empire Mogol tombait en ruines; il crut le moment favorable pour étendre la domination française sur une partie de l'Inde et pour doter son pays d'un vaste territoire dont la conquête lui sembla facile. Dupleix ne se laissait pas éblouir par des illusions, il s'appuyait sur les faits récents qui attestaient hautement l'impuissance du Grand Mogol. Le schah de Perse, Nadir-Schah, venait d'envahir ses États, et il avait facilement dispersé son armée et dévasté sa capitale ; les Mahrattes étaient révoltés au sud et les Afghans au nord ; les gouverneurs de province refusaient l'obéissance et cherchaient à se rendre indépendants. Les Portugais et les Hollandais n'étaient pas des concurrents très-redoutables, l'Angleterre seule pouvait être une rivale sérieuse, capable d'opposer aux projets de Dupleix une formidable résistance. Mais Dupleix ne recula devant aucun obstacle ; il se mit courageusement à l'œuvre et, s'il eût été secondé par le ministère français et la compagnie des Indes établie à Paris, il eût incontestablement réussi à fonder la domination de la France dans l'Inde.

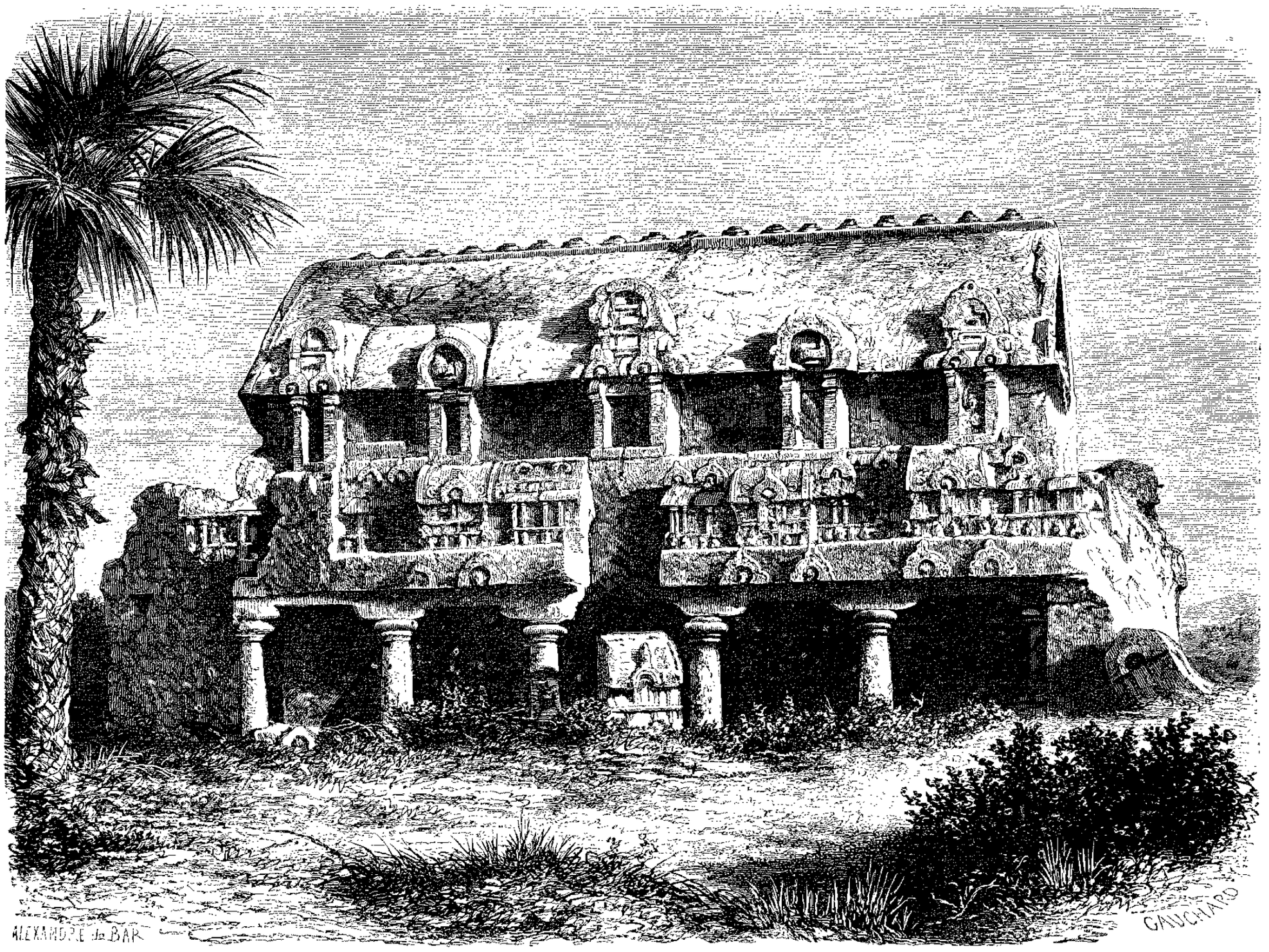
Son plan consistait à rester d'une part à la tête d'une colonie étrangère et indépendante, et de l'autre à s'immiscer dans les querelles et affaires intérieures des princes indous, afin de ne laisser échapper aucune occasion d'agrandissement.

En 1745, la Compagnie anglaise envoie dans les mers de l'Inde une escadre qui vient menacer Pondichéry, tandis que le gouverneur de Madras se prépare à l'assiéger par terre. Mais les Anglais durent renoncer à leurs projets devant la déclaration du nabab du Karnatic, qui leur signifia qu'il attaquerait Madras s'ils attaquaient Pondichéry. Les habiles négociations de Dupleix avaient sauvé la colonie française d'un péril imminent. Ce ne fut que l'année suivante que La Bourdonnais, gouverneur des îles de France et Bourbon, ayant reçu quelques vaisseaux d'Europe, put venir au secours de Dupleix avec une flotte de neuf voiles ; les Anglais furent repoussés et contraints de se replier sur

Ceylan. La Bourdonnais alla bientôt mettre le siége devant Madras, dont il s'empara après une faible résistance (1746) ; le nabab du Karnatic, à qui l'on avait promis de livrer Madras, laissa cette ville tomber au pouvoir des Français sans prendre part à la guerre.

La prise de Madras fit éclater entre les deux chefs français, Dupleix et La Bourdonnais, un conflit qui était inévitable entre deux rivaux munis de pouvoirs mal définis. La Bourdonnais voulait restituer Madras aux Anglais moyennant le payement d'une forte rançon, tandis que Dupleix voulait conserver cette conquête, nécessaire au but qu'il poursuivait. Sur ces entrefaites, la mauvaise saison se déclara, et un ouragan obligea La Bourdonnais à regagner l'Ile-de-France avec le reste de ses vaisseaux. Destitué de son poste de gouverneur de l'Ile-de-France, il revint à Paris pour se justifier; jeté en prison, il ne parvint à faire reconnaître son innocence qu'après trois années passées dans les cachots de la Bastille, et il mourut peu après, accablé de tristesse (1753).

Cependant le nabab du Karnatic réclamait la livraison de Madras, et, mécontent des réponses de Dupleix, il finit par rassembler une armée pour obtenir de force la ville qu'il convoitait et qui devait lui être remise, conformément aux promesses formelles de La Bourdonnais. Jamais jusqu'à ce jour les Européens et les



Mahabalipour : Le chaitiya. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

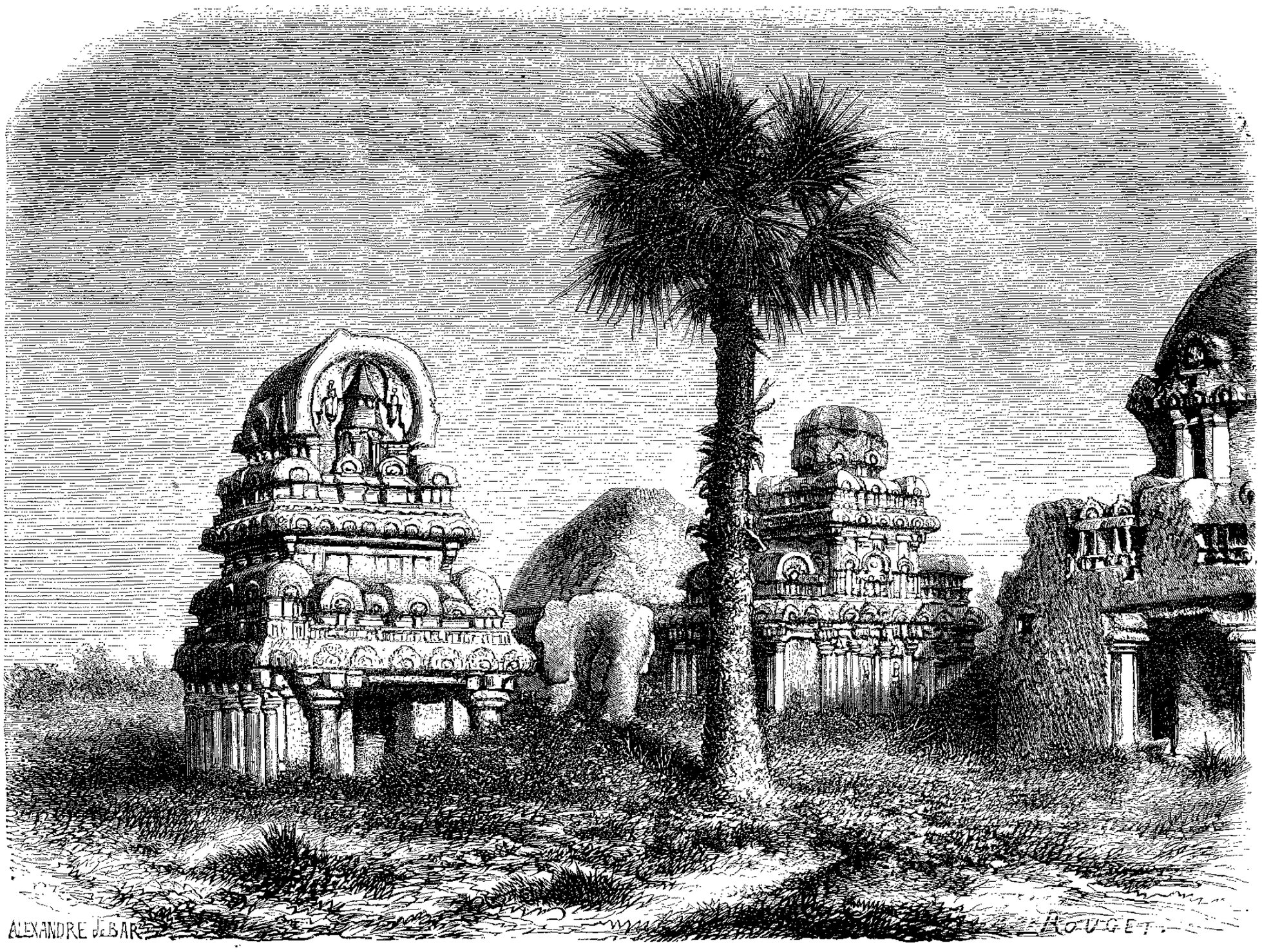
Mogols n'en étaient venus aux mains : le sort favorisa les Français, qui dispersèrent les masses ennemies. Ce succès, dû à l'habileté de Dupleix et à la bravoure de nos troupes, répandit la terreur du nom français dans toute la péninsule : la discipline avait suppléé au nombre. Après sa victoire, le gouverneur général annule la capitulation de Madras et expulse les colons anglais. Mais là ne s'arrêtaient pas ses desseins : il avait résolu de bannir les Anglais du Karnatic. A la nouvelle de la reddition de Madras, les Anglais se hâtèrent d'envoyer dans l'Inde des forces considérables, pour accabler leur ennemi et prendre une revanche éclatante : à cet effet, ils attaquent Pondichéry. Dupleix, connaissant ses adversaires, et prévoyant les efforts qu'ils feraient pour ressaisir leurs possessions perdues, s'était préparé à une vigoureuse résistance : sa petite armée, composée de quatorze cents Français seulement, trouvait des auxiliaires utiles dans une troupe d'Indiens choisis parmi la caste guerrière et instruits à la mode européenne.

Avant de poursuivre ce récit, je dois signaler le dévouement éclairé et à toute épreuve d'une femme qui apporta à Dupleix un concours héroïque au milieu de luttes gigantesques : cette femme, c'était la sienne. Jeanne de Castro, d'origine portugaise, mais plus connue dans toute l'Inde sous le nom de Joanna-Begum,

Initiée aux coutumes de l'Inde, parlant et écrivant la plupart de ses dialectes, elle seconda puissamment les entreprises de son mari, en entretenant avec les chefs indigènes la correspondance la plus active.

Le succès de Dupleix fut complet : les Anglais échouèrent sur terre et sur mer, et la mousson acheva de disperser leur flotte. Le vainqueur reçut les félicitations du nabab et du Grand Mogol lui-même.

Malheureusement la paix d'Aix-la-Chapelle venait d'être signée par le cabinet des Tuileries, et cette paix stipulait la restitution de Madras aux Anglais : ce fut là une amère déception pour le grand politique qui avait cru assurer par la conquête de cette dernière ville la chute des colonies anglaises. Se trouvant désormais dans l'impossibilité de faire une guerre ouverte aux Anglais, Dupleix les attaqua indirectement en protégeant nos alliés contre les leurs et en cherchant à accroître notre territoire. Bientôt un événement attendu depuis longtemps permit au gouverneur général français de reprendre la suite de ses entreprises ; le vice-roi du Deccan, le vieux Nizam-el-Moluk, venait de terminer sa longue carrière. Les Anglais reconnaissent pour son successeur son fils Nazir-Jung, pendant que Murzapha-Jung, neveu de Nazir, revendique son héritage, en vertu du testament du vice-roi décédé, et réclame instamment l'appui des Français. D'un autre



Mahabalipour : Les petites pagodes. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

côté, le nabab du Karnatic, Anaverdi-Khan, était ennemi de Dupleix ; aussi ce dernier s'empressa de lui donner un compétiteur dans Tchunda-Saëb, descendant d'un ancien nabab de ces contrées. Les armées combinées de Murzapha-Jung et de Tchunda-Saëb envahissent le Karnatic, sous l'impulsion et avec le secours des Français, et mettent en déroute les troupes d'Anaverdi, qui périt dans le combat. Cependant Nazir-Jung, à la tête de trois cent mille hommes, se précipite sur le Karnatic, afin d'accabler sous le nombre son compétiteur Murzapha-Jung et son petit corps d'armée. Devant ce torrent dévastateur, les Français et Tchunda-Saëb se replient sur Pondichéry et se réfugient derrière ses remparts ; mais Murzapha aime mieux capituler que fuir avec l'étendard du Deccan, ce qui eût été considéré comme une honte indélébile. Murzapha se rendit, à la condition qu'il conserverait sa liberté ; mais, malgré ses serments solennels, Nazir fit emprisonner son rival, et, attaquant à l'improviste ses partisans privés de leur chef, il les tailla en pièces.

Dupleix, jugeant impossible de triompher par la force, entre en négociations avec Nazir dans le but de gagner du temps ; puis, surprenant l'ennemi pendant son sommeil à la suite d'une orgie prolongée, il le contraint à lever son camp et à battre en retraite. Loin de s'endormir à la suite de ce haut fait d'armes, il se

porte rapidement à la rencontre de Mahomet-Ali, le concurrent de Tchunda-Saëb, remporte une victoire éclatante et s'empare de la forte place de Gingi. En apprenant ces succès rapides, Nazir accourt avec cent mille hommes, mais les chefs mécontents de son armée appellent les Français, cantonnés à Gingi, qui se jettent avec intrépidité sur cette masse formidable de combattants et leur font éprouver une déroute complète. Au milieu de la mêlée, Nazir est tué par un nabab qu'il avait insulté gravement, et, d'un accord unanime, la couronne est dévolue à Murzapha (1750).

Ce coup de théâtre inattendu ouvre une nouvelle ère de grandeur pour Dupleix et ses compagnons. Murzapha, accompagné de Dupleix, fait son entrée triomphale à Pondichéry. Un trône est dressé pour le nouveau vice-roi, qui reçoit les serments des nouveaux chefs de l'armée. Voulant reconnaître les services que lui a rendus le gouverneur français, Murzapha le crée nabab de toutes les provinces situées au midi du fleuve Krichna, embrassant le Karnatic et le sud du Deccan ; c'était un pays presque aussi étendu que la France. Peu après, Murzapha quitte Pondichéry pour aller prendre possession de ses États : il était accompagné de trois cents Français commandés par Bussi, brillant officier de fortune, génie aventureux comme Dupleix et son ami dévoué : c'était à lui qu'était confiée la mission de conquérir le centre de l'Inde ; il n'était au-dessous de sa mission ni par le talent militaire ni par son audace et son dévouement sans bornes. En entrant dans le Deccan, Murzapha tombe victime d'une révolte des Patanes, et Bussi, après avoir vengé ce meurtre, installe sur le trône Salabut-Jung, oncle du défunt. Mais ce dernier ne devait pas rester tranquille possesseur du trône de son neveu ; il vit bientôt un de ses frères se précipiter sur le Deccan à la tête des Mahrattes pour lui disputer sa couronne. Heureusement le nouveau prétendant mourut inopinément, et Bussi repoussa l'ennemi à la tête de ses braves compagnons et d'une troupe de cipahis réguliers. Salabut, pour récompenser ses héroïques défenseurs, donne à la compagnie l'investiture de cinq provinces de la côte d'Orissa avec Mazulipatam pour capitale. Un tiers de l'Inde était sujette ou vassale de la France, un brillant avenir s'ouvrait devant nous ; moment trop rapide, bientôt suivi de revers ! Dans le gouvernement qui eût dû le soutenir, Dupleix ne devait rencontrer, en récompense de son génie et de son patriotisme, que des déboires amers et le plus lâche abandon.

L'Angleterre, effrayée enfin de la marche ascendante de la politique de Dupleix, avait envoyé à Mahomet-Ali des renforts considérables. Après de nombreuses alternatives de succès et de revers, Dupleix, livré à lui-même et à ses propres ressources, Dupleix, dont la grande âme ne s'était jamais laissé abattre un instant, même aux époques les plus critiques, était bien loin de désespérer de triompher des obstacles et des résistances que les Anglais avaient à l'envi accumulés à l'encontre de ses plans, quand il reçut enfin de France un renfort de douze cents soldats ; c'était la victoire assurée (1754). Malheureusement ces troupes étaient sous les ordres d'un directeur de la Compagnie, porteur des pleins pouvoirs du gouvernement pour traiter de la paix avec l'Angleterre. Étrange aveuglement du cabinet de Versailles ! ou plutôt indigne désertion des intérêts réels du pays ! le gouvernement paraissait effrayé et embarrassé des succès de Dupleix, et les nouvelles de ses victoires, loin de flatter l'orgueil du monarque qui présidait aux destinées de la France, semblaient le fatiguer en le détournant un instant de ses plaisirs. Il lui fallait la paix à tout prix, même aux dépens de sa dignité et de la gloire du pays ! Dupleix est destitué pour avoir trop brillamment rempli sa mission, et il n'a même pas la consolation de laisser, pour continuer son œuvre et affermir ses conquêtes, son cher et fidèle Bussi, le confident de ses rêves de grandeur et l'heureux exécuteur de ses vastes projets. Bussi est destitué également. Après le départ de Dupleix, la paix est signée avec la Grande-Bretagne, l'Inde est perdue pour la France, mais le repos de Louis XV est assuré.

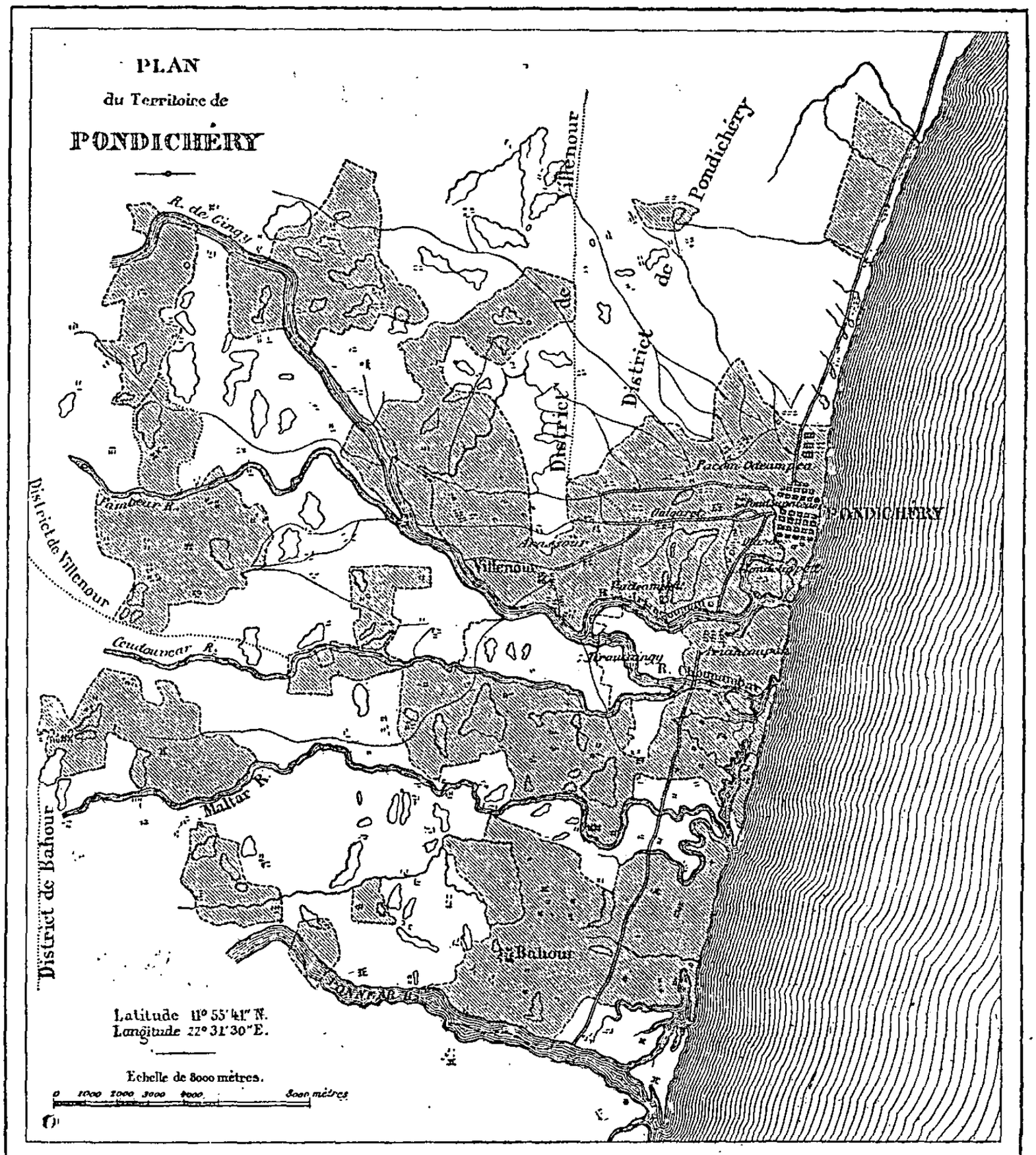
La haute renommée du héros l'avait précédé en France, et, depuis Lorient où il débarqua, jusqu'à Paris où il était mandé, ce ne fut pour Dupleix qu'une marche triomphale : la cour n'osa pas accueillir froidement celui qui recevait des ovations si enthousiastes, et Dupleix put croire un moment que tout espoir n'était pas perdu de relever sa fortune. Illusions trop tôt évanouies ! il mourut en 1763, sans avoir pu rentrer dans ses avances, après avoir assisté avec tristesse à la ruine de nos colonies et à l'abaissement de sa chère patrie. Il avait survécu deux ans à son héroïque compagne, Jeanne de Castro, pour laquelle il n'y avait pas de place dans la France officielle où régnait Jeanne Poisson. La Compagnie qui avait fait banqueroute à Dupleix, la cour qui l'avait persécuté, cherchèrent à étendre l'oubli sur son nom, et l'heure de la rémunération ne se leva pour cette grande mémoire qu'après que la révolution eût rendu à la France la conscience de son passé historique et de ses vraies traditions. Aujourd'hui nos historiens saluent en lui un des hommes les plus remarquables, du dix-huitième siècle, et voici comment en Angleterre même on parle de lui :

« Supérieur à nos agents en talent politique, s'il avait rencontré autant de ressources et d'appui qu'eux dans la mère patrie, il est probable que l'empire de l'Inde appartiendrait aujourd'hui à la France[1]. »

1. Campbell, *Modern India.* — Au moment de livrer ces pages à l'impression, nous trouvons dans un autre ouvrage anglais, plus récent que celui de Campbell, le passage suivant, qu'il est bon de reproduire et de méditer : « . . . . En moins de vingt-cinq années, le gouvernement de la vieille monarchie française, s'efforçant de pallier aux yeux du public l'ineptie et la corruption qui présidaient aux conseils de sa Compagnie des Indes, frappa successivement trois des plus nobles Français de cette époque. Il fit périr La Bourdonnais dans les fers, Dupleix dans la misère et Lally sur l'échafaud. Comment douter qu'une institution souillée d'aussi monstrueux sacrifices ne méritât les calamités qui depuis ont fondu sur elle? (Henry Beveridge. ***A Comprehensive history of India,*** vol. I, p. 644.) (F. DE L.)

En 1778, les Anglais s'emparent presque sans coup férir de Chandernagor et de Mazulipatam. Mais Pondichéry, défendu par quelques soldats seulement, malgré le mauvais état de ses remparts, ne se rendit qu'après soixante-dix jours de siége, grâce à l'énergique défense de son gouverneur, le vaillant Bellecombe.

Cependant l'Angleterre fut arrêtée dans le cours de ses triomphes par l'ennemi le plus redoutable, après Dupleix, qu'elle ait rencontré dans l'Inde, Haïder-Ali, qui tint longtemps ses armées en échec, et qui, secondé par quelques centaines d'aventuriers français, anciens compagnons d'armes de Bussi, fut plusieurs fois sur le point de délivrer sa terre natale des étrangers qui voulaient l'opprimer et l'exploiter sans contrôle. Toutefois, après plusieurs revers, les Anglais l'emportaient de nouveau, et Haïder-Ali, le célèbre sultan de Maïssour, allait traiter avec l'ennemi victorieux, quand parut, dans les mers de l'Inde, une vaillante escadre, sous les ordres du fameux bailli de Suffren, dont les



Gravé par Erhard

brillants exploits sont restés gravés dans toutes les mémoires. Toujours inférieur en nombre aux Anglais, commandés par Édward Hugues, Suffren, en moins de deux années, leur livre cinq combats glorieux et les force à lui abandonner l'empire des mers de l'Inde. Bussi avait reparu dans le Deccan, et, malgré ses infirmités et son âge, il y reparut menaçant et victorieux.

L'illustre Haïder-Ali était mort; mais son fils, Tipoo-Saëb, qui lui avait succédé sur le trône de Maïssour, sans avoir le génie paternel, avait hérité de la haine de son père pour les Anglais, et était encore un terrible adversaire pour la Grande-Bretagne. Nos anciens revers pouvaient se réparer, notre cause se relevait et la France eût pu asseoir encore sa prépondérance dans l'Inde, quand la paix de Versailles vint, à la veille de nos triomphes, assurer définitivement la prédominance de l'Angleterre en Orient. Avec ce traité se termine le récit de nos brillantes aventures dans l'Inde; la France, dépouillée de toute influence dans ces vastes contrées, laissa désormais l'Angleterre y étendre paisiblement sa domination et les exploiter sans rivaux.

De l'empire indo-français, rêvé par Dupleix et que

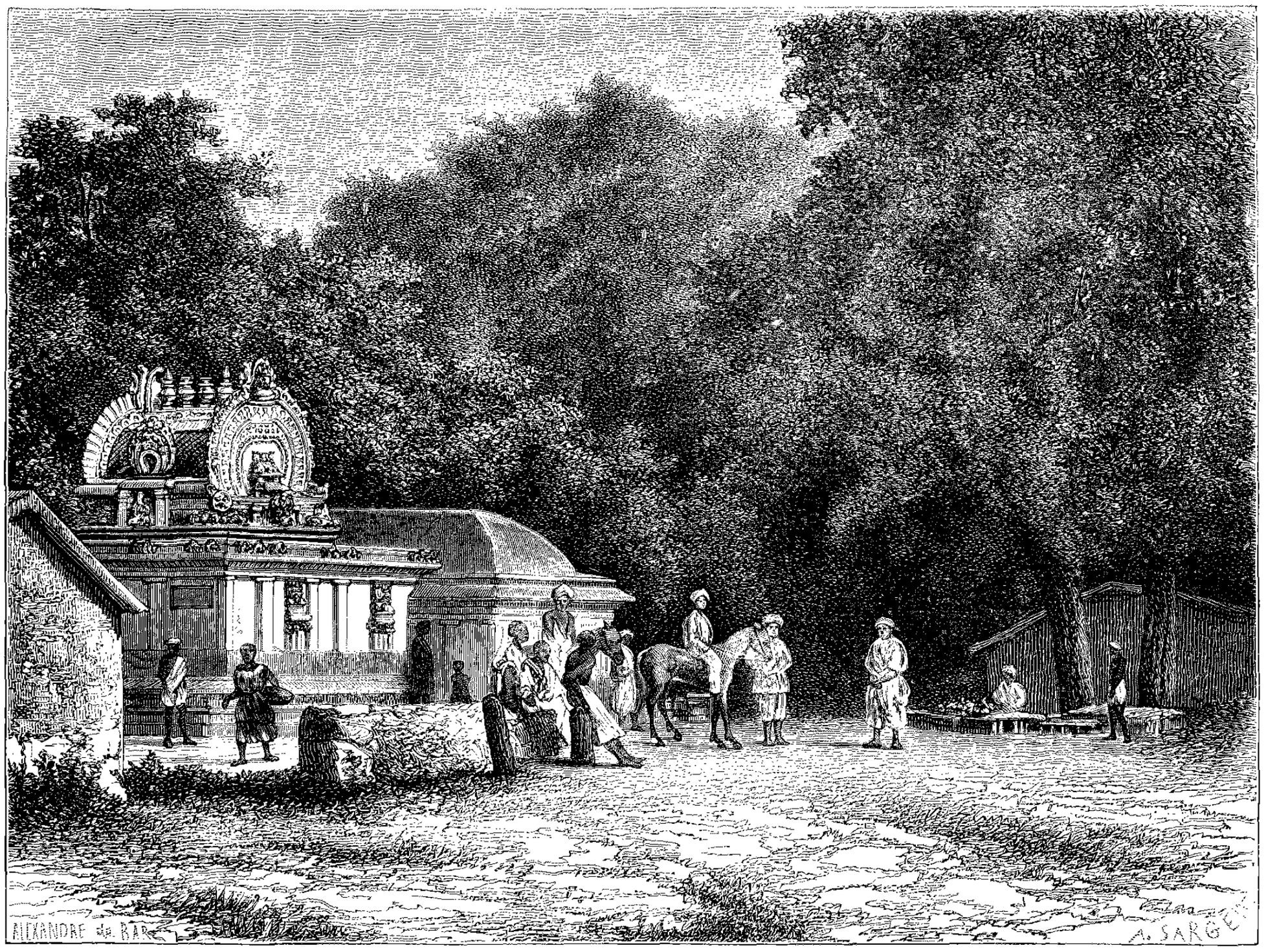
ce grand homme avait réalisé un moment sur la plus grande partie du Deccan, le traité de Versailles, qui consacra, le 3 septembre 1783, l'indépendance des États-Unis, ne nous reconnut dans l'Inde que la possession des lambeaux de terre ci-après désignés :

Chandernagor, avec un territoire de 700 à 800 hectares ; — *Yanaon*, avec 200 hectares ; — *Pondichéry*, avec 20 à 23 000 hectares, enchevêtrés dans un nombre égal de parcelles anglaises[1] ; — *Karikal*, avec un bloc d'environ 12 000 hectares ; — et enfin, sur la côte de Malabar, l'humble port de *Mahé* avec quatre petits hameaux, pouvant représenter entre eux l'étendue d'une ferme moyenne de la Brie ou de la Beauce, peut-être bien 400 hectares.

Au total 36 400 hectares, soit en nombre rond 360 kilomètres carrés ou 23 lieues au plus : superficie peuplée aujourd'hui d'un peu moins de 230 000 habitants, et éparpillée sur plus de 600 lieues de côtes.

Un article spécial dudit traité de Versailles n'accordant à ces fragments territoriaux la faculté *de se limiter* (il ne pouvait être question pour eux de se fortifier) *autrement que par des fossés d'irrigation*, il en est résulté qu'en temps de guerre un caporal et quatre cipahis ont toujours suffi pour les annexer au domaine britannique. C'est ce qui a eu lieu en 1793, et en 1804 après la rupture du traité d'Amiens.

Dix ans plus tard, lors de la paix générale qui suivit le grand drame de 1815, la France eut à opter entre la conservation de ces possessions ridicules et la reprise de l'île Maurice. Lord Castlereagh offrit positivement ce marché à notre ministre des affaires étrangères. « Lequel, s'écrie Victor Jacquemont (*Journal*, vol. I, p. 179), était le plus inepte, de celui qui le proposait, ou de celui qui, maître de son choix, abandonnait Maurice? »

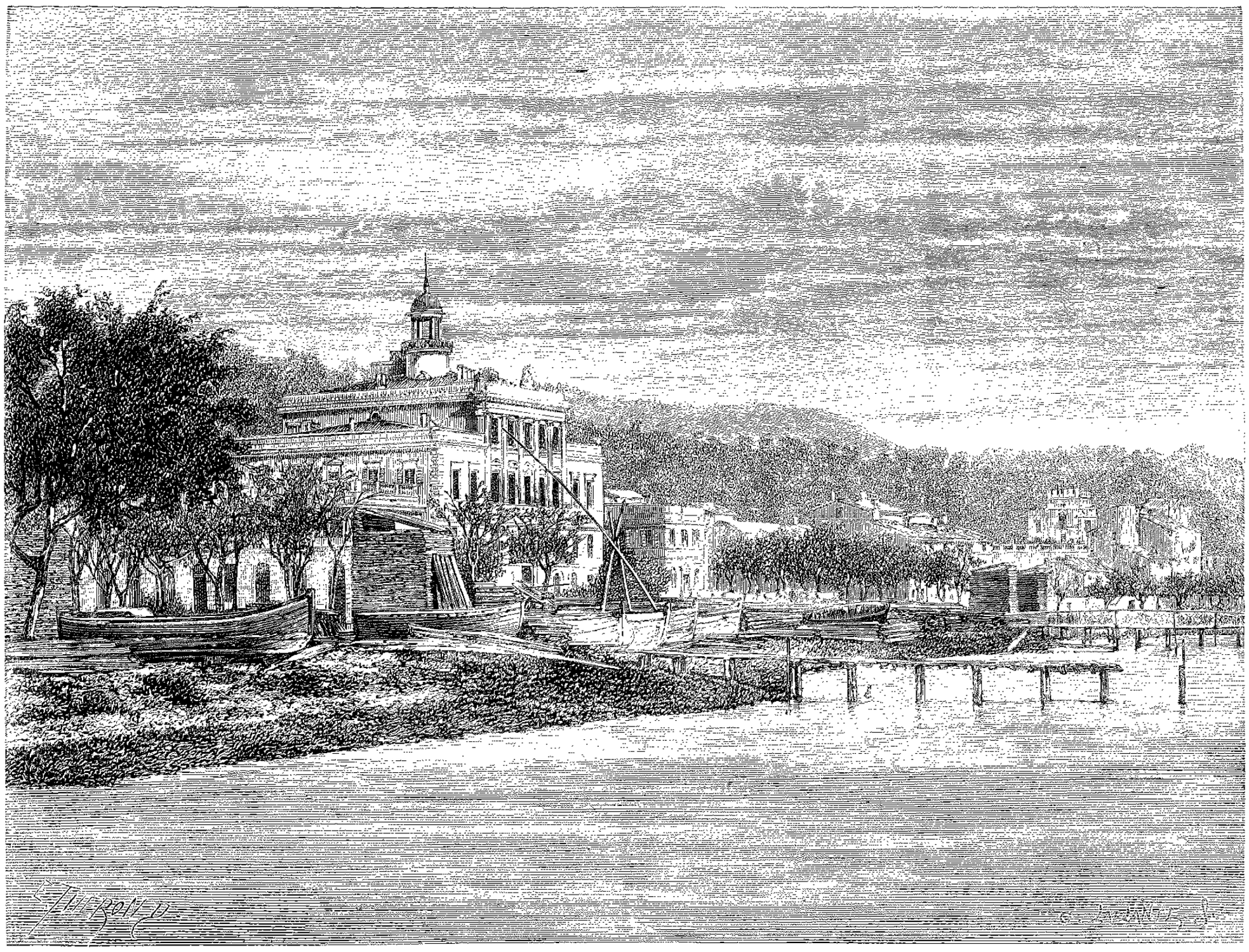


Scène et paysage près de Pondichéry. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Alfred GRANDIDIER.

(La suite à une autre livraison.)

1. Teintées en blanc sur le plan de la page 79.



Hôtel de la Croix-de-Malte (*Croce di Malta*). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

LE GOLFE DE LA SPEZIA,

PAR Mme DORA D'ISTRIA.

867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Au commencement du siècle, un voyage à la Spezia était pour ceux qui redoutaient le mal de mer une entreprise bien peu propre à tenter les gens paisibles. On savait, depuis que Byron avait signalé aux touristes le golfe merveilleux sur les bords duquel est bâtie la petite cité ligure, que les pentes de l'Apennin, tournées vers « la plus belle des mers, » offraient de ravissants paysages. Mais la lenteur des *vetturini* et l'avidité des *facchini* effrayaient beaucoup de personnes; mais la cuisine primitive de ce pays de montagnes n'était pas sans causer quelque inquiétude; mais les libéraux étaient exposés à toutes sortes de vexations; mais les pessimistes ne manquaient pas d'insister sur l'intolérance farouche des habitants de ces contrées, bien dignes, selon eux, d'avoir un mauvais gouvernement.

Il en est un peu de l'Italie comme de l'Orient. Les esprits paresseux qui n'aiment pas à être dérangés dans leurs habitudes intellectuelles, sous prétexte que ces pays sont nécessairement « immobiles, » finissent par croire qu'ils sont ce qu'ils étaient dans leur jeunesse. Or, si Byron sortait de sa tombe, il ne reconnaîtrait pas plus la Spezia que le Pirée et Athènes.

Sans parler des paquebots qui sillonnent si fréquemment le golfe, le chemin de fer mène aujourd'hui de Pise à la Spezia en quelques heures. Lorsque la voie ferrée qu'on est en train de construire sur la rive

orientale (*riviera orientale*) du golfe de Gênes sera terminée, on ira beaucoup plus promptement encore de Londres ou de Paris à la Spezia.

La physionomie de la Spezia ne s'est pas moins profondément modifiée que ses rapports avec l'étranger. Cette petite cité, autrefois plongée dans l'*il dolce far niente* des villes italiennes, que leur situation semblait séparer du reste du monde, et d'où les vexations inquisitoriales de gouvernements rétrogrades que Beyle a si bien peints dans la *Chartreuse de Parme*, semblaient vouloir éloigner les nations qui représentaient alors l'esprit moderne, cette cité retentit aujourd'hui du bruit des marteaux, et on y entend constamment le sifflement des machines à vapeur. Napoléon, qui avait bien compris le parti qu'on pouvait tirer de tous ses ports (*porto della Spezia*, au fond du golfe, du côté de l'occident; *porto di Portovenere*, *seno delle Grazie*, *seno di Panigaglia*, *seno della Castagna*, sur la rive occidentale; *porto di Lerici*, sur la rive orientale), voulait en faire le premier port militaire de son vaste empire. Les ministres, plus prévoyants que lui, voyaient bien qu'un immense État dans lequel la force, succédant à la propapagande libérale de 1789, accumulait confusément comme sujets ou comme vassaux des Latins, des Germains, des Ibères et des Slaves, n'avait aucune chance sérieuse de durée. Ils ne se souciaieut donc pas d'exécuter à la Spezia des travaux qui devaient profiter plus tard à des indifférents et peut-être à des ennemis. L'entreprise, très-mollement poursuivie, fut abandonnée lorsque l'ancienne république ligure fut réunie au royaume de Sardaigne. Mais quand cet État conçut le projet de délivrer l'Italie de la domination étrangère, il était naturel qu'il reprît les plans dont l'empereur des Français avait commencé l'exécution à la Spezia. Aussi le royaume d'Italie s'est-il décidé à y établir un grand port militaire.

Ici, comme dans les autres provinces italiennes que j'ai visitées, j'ai tâché de me rendre compte de la situation des paysans. Rien n'est plus facile dans quelques pays, par exemple en Suisse, où le paysan est devenu un homme, — grâce à l'instruction obligatoire, et la première puissance politique, — grâce au suffrage universel. Mais en Italie, — il en est ainsi dans la plupart des pays latins, — le paysan ne sait ni lire ni écrire, et comme sa pauvreté l'éloigne ordinairement de l'urne électorale, on se préoccupe — oubli qui peut avoir dans l'avenir des conséquences excessivement graves — assez peu de ses idées et de ses aspirations. En venant à la Spezia, j'achetai dans la salle d'attente de Florence un journal qui, parlant des paysans, disait que la campagne était, pour la presse italienne elle-même, une véritable *terra incognita*. Il en était ainsi en France avant qu'un Anglais, Arthur Young, eût l'idée de faire à cheval, dans les provinces de Sa Majesté Très-Chrétienne, le voyage agricole qu'on lit encore avec tant de profit. Sous le dernier roi, on a commencé seulement à propager l'instruction primaire dans les campagnes (1833), dont l'état intellectuel est encore bien loin d'être brillant[1]. Le Genevois Sismondi, pendant qu'il habitait la Toscane, avait eu aussi l'heureuse idée de faire une enquête sur l'état de l'agriculture dans le grand-duché et sur la situation des paysans toscans. Il est résulté de cette enquête un *Tableau de l'agriculture toscane* (1801) qui n'est pas dénué d'intérêt.

Quand on parle des paysans italiens de nos jours, s'il est malaisé d'avoir des renseignements précis sur chaque province, il n'est pas impossible d'avoir une idée de l'ensemble de leur condition. Mais il faut d'abord qu'on se prémunisse contre l'envie de généraliser.

Le paysan de l'Italie continentale, s'il est inférieur au paysan prussien, qui sait lire, écrire, calculer et employer à son profit les découvertes de la science, n'est pas au-dessous du paysan français des départements qui ne sont pas restés fermés à l'instruction.

Dans l'Italie péninsulaire, il est bien loin malheureusement d'en être ainsi. En général, les souverains de cette contrée n'ont rien fait pour faire sortir les paysans de la misère et de l'ignorance. *Festa*, *forca*, *farina*, comme le disait le facétieux roi des Deux-Siciles, François Ier, étaient les seuls moyens de gouvernement. Encore cette sinistre trinité doit-elle être prise dans le plus mauvais sens. Au moins, à Venise, la sérénissime république aimait-elle les fêtes patriotiques, au moins tenait-elle à ce que la justice fût impartiale. A Naples, les fêtes sont fort bien caractérisées par le miracle de saint Janvier; la justice n'existait pas pour les classes inférieures, et pour elles la vie matérielle n'était autre chose que l'éternelle *polenta* (bouillie de maïs, la *mamaliga* des Roumains).

En général, la nourriture des paysans est, même en 1868, fort insuffisante dans l'Italie. Le poisson sec est leur grand régal. Mais des hommes mal nourris ne peuvent bien travailler. Dix-sept millions de paysans italiens font seulement la besogne de quatre millions de cultivateurs anglais. Il n'est pas difficile d'apercevoir les funestes conséquences d'un pareil état de choses qui ne tend à rien moins qu'à la décadence absolue de la race.

Toutefois je suis loin de désespérer de l'avenir du paysan italien. J'ai eu l'occasion de faire à la Spezia particulièrement d'instructives comparaisons. Au commencement de mon séjour au bord du golfe, une escadre anglaise s'y était arrêtée. Le jour, les matelots parcouraient la ville, et leur bonne mine, leur air franc et résolu, leur propreté faisaient contraste avec la maigreur, le teint jaune, les pauvres habits de coton teint en brun sale du paysan ligure venu à la ville pour ses affaires. Le soir, le spectacle changeait. Les marins anglais, gorgés de nourriture et de vin (le vin de cette côte, *nero* ou *bianco*, est agréable et capiteux) avaient perdu complétement l'attitude qui leur faisait tant

1. Voy. les cartes de M. Manier : *la France sachant lire*; — *la France sachant écrire* (1867).

d'honneur, tandis que le paysan qui n'avait pas regagné son village, jasant, riant ou chantant à l'ombre des platanes, avait l'air d'un gentilhomme pauvre jetant un regard de dédain sur une populace avinée. On aimait à reconnaître en lui le représentant de notre vieille civilisation gréco-romaine, dont le merveilleux prestige subsiste chez les plus humbles de ses enfants.

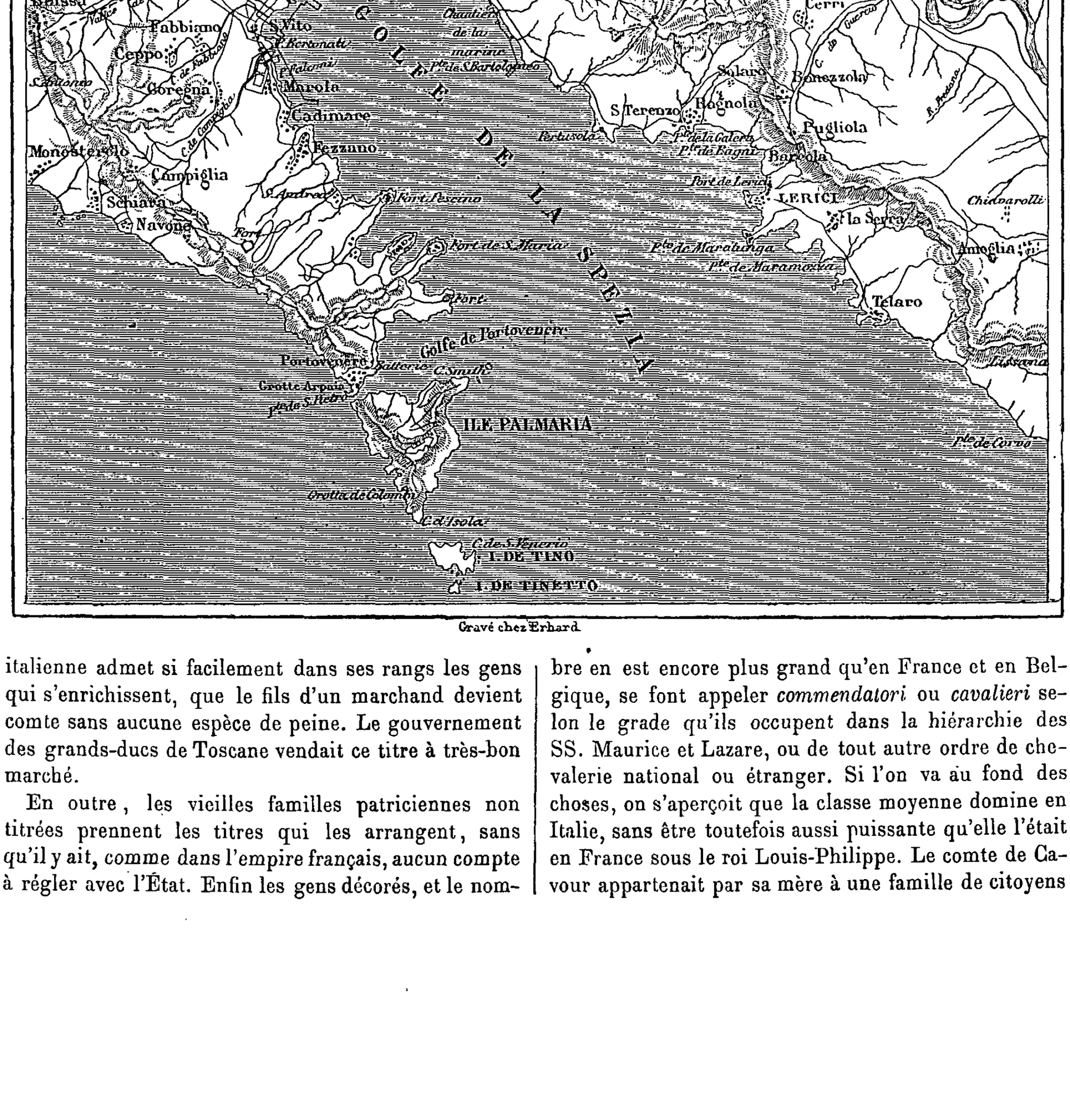
La Spezia a deux théâtres : le *teatro civico*, construit en 1844, et un nouveau (*le théâtre des Variétés*). C'est beaucoup, à une époque où dans les États qui marchent à la tête du mouvement européen, on songe beaucoup moins à attirer par des distractions les populations dans les villes que de rendre moins pénible et plus agréable l'existence de ces agriculteurs qui nourrissent et qui défendent la patrie. Cependant les gens riches de la Spezia (*i doviziosi*) passent pour s'occuper de leurs terres plus qu'on ne le fait dans d'autres provinces. Les propriétaires et les capitalistes italiens, non-seulement préfèrent infiniment la ville à la campagne, mais ils craignent de consacrer à l'agriculture les capitaux dont elle ne peut se passer. M. l'ingénieur Orlando Orlandini, dans un ouvrage récent, le *Sommario analitico della storia dell' agricoltura italiana* (Florence, 1867), s'attache à combattre le préjugé enraciné qui porte à regarder l'agriculture comme incapable de donner un intérêt satisfaisant des capitaux qu'on y emploie.

Le costume des paysans des environs de la Spezia n'indique pas qu'ils jouissent d'une grande aisance, quoique la veste de velours se montre de temps en temps. Il est généralement composé d'étoffes de couleurs sombres, comme celui des ouvriers. La blouse gauloise, si gaie et si propre, puisqu'on peut la laver aisément, semble inconnue en Italie. Quelques paysans de cette côte ont un bonnet d'un rouge éclatant avec un bord noir qui tranche vivement sur le reste de leurs vêtements. Ceux qui ne pensent pas comme les mougiks russes que rouge est synonyme de beau, ont des bonnets d'une couleur moins vive. Le bonnet, tantôt est incliné sur une épaule, comme le grand *fez* grec, tantôt il penche en avant comme le bonnet phrygien. Avec l'habit de velours, il constitue un costume qui n'est pas dénué de caractère. Si l'on veut avoir une idée de la variété des costumes des cultivateurs, il faut assister, le premier dimanche de juillet, à la fête de Notre-Dame de l'*Acquasanta*, dont le sanctuaire domine le pays de Marola, gracieux village dont les maisons de diverses couleurs (les Ligures aiment les maisons peintes) s'étagent sur une colline de la rive occidentale et qu'on voit très-bien de la Spezia. Naturellement, les paysannes, pour fêter la madone, mettent leurs plus beaux atours. Elles semblent avoir plus de goût que leurs maris pour les nuances éclatantes, sans pourtant manifester pour ces nuances le vif penchant qu'on trouve chez d'autres populations méridionales. Mais elles aiment beaucoup les bijoux, et quelques-unes attachent à leurs oreilles de véritables cercles dont la partie inférieure est chargée d'ornements plus ou moins compliqués. Les fleurs leur plaisent autant qu'aux Roumaines, et comme la « flora des champs » dont parlent les chants roumains, elles les placent coquettement dans leurs cheveux au-dessus de l'oreille droite, à côté d'un très-petit chapeau plat en paille terminé par deux rubans attachés aux cheveux, qui sert de point d'appui aux fardeaux qu'elles portent. Un jour j'aperçus dans le *boschetto* deux vieilles femmes ridées qui s'y promenaient comme moi. Tout à coup l'une d'elles, après avoir regardé à droite et à gauche si elle n'apercevait aucun de ces *policemen* dont le costume semi-sacerdotal et la canne aussi imposante que celle des *papas* grecs, portant sur un lourd pommeau les armes de la ville, tient en respect les plus turbulents (les municipalités dans un pays encore peu centralisé aiment à donner un caractère original à l'uniforme de ces agents), elle se glissa rapide comme un trait par une brèche que d'autres avaient pratiquée pour de pareils exploits, au milieu de la haie de buis, épaisse et haute qui longe l'allée principale, afin de s'emparer de deux roses d'Inde, qu'elle avait aperçues dans une plate-bande. A peine en possession de ces fleurs dont l'odeur est si désagréable, elle s'empressa d'en glisser une dans sa chevelure et de donner l'autre à sa compagne, puis elles continuèrent leur promenade, aussi satisfaites que si elles avaient pu dépouiller un oranger parfumé. La satisfaction du reste était double, faire une chose défendue — action particulièrement agréable aux Latins, — se parer d'une fleur dont la corolle d'un jaune d'or tranchait heureusement au temps de leur jeunesse sur l'ébène de leur chevelure. En général, les paysannes ont le bon sens de préférer la corolle d'albâtre du jasmin d'Espagne. Cette fleur est tellement populaire, que parfois les ouvriers la mettent aussi au-dessus de l'oreille.

Les bœufs eux-mêmes ont leur coquetterie dont on tient compte. J'en ai vu dont la tête blanche était ornée d'une sorte de diadème en laine d'où pendaient des boules vertes, rouges et bleues, qu'ils secouaient gravement en marchant avec une satisfaction visible. L'animal n'est pas plus que l'homme exempt de vanité, et chacun sait combien le cheval se montre fier quand il est richement équipé et quand il porte un de ces magnats, successeur des compagnons d'Attila, dont le splendide costume est une fortune. Les sentiers étroits des montagnes ne permettent pas aux paysans des environs de la Spezia d'avoir des charrettes dignes de leurs bœufs blancs, aux longues cornes noires et au regard pacifique. Trois poutres attachées en triangle forment souvent un char rustique, solide s'il n'est pas brillant. Les mulets, dont le pied est si sûr dans les montagnes, transportent bien des fardeaux qu'on met ailleurs sur des charrettes. On rencontre souvent dans la Spezia des files de ces animaux qui portent lestement de chaque côté deux barils de vin. Jamais ces actifs quadrupèdes ne semblent lassés. Je ne sais s'ils ont tou-

tes les vertus que Buffon a signalées chez l'âne sobre et laborieux. Sans avoir lu le naturaliste bourguignon, les paysans du golfe apprécient fort les qualités de l'âne, dont ils se servent même comme de monture. Une cavalcade d'ânes noirs ou gris a un aspect original. En Orient, les ânes, qui sont beaucoup plus beaux, sont loin d'être dédaignés, et il ne serait pas difficile, par des croisements faits par des éleveurs intelligents, de régénérer la race occidentale.

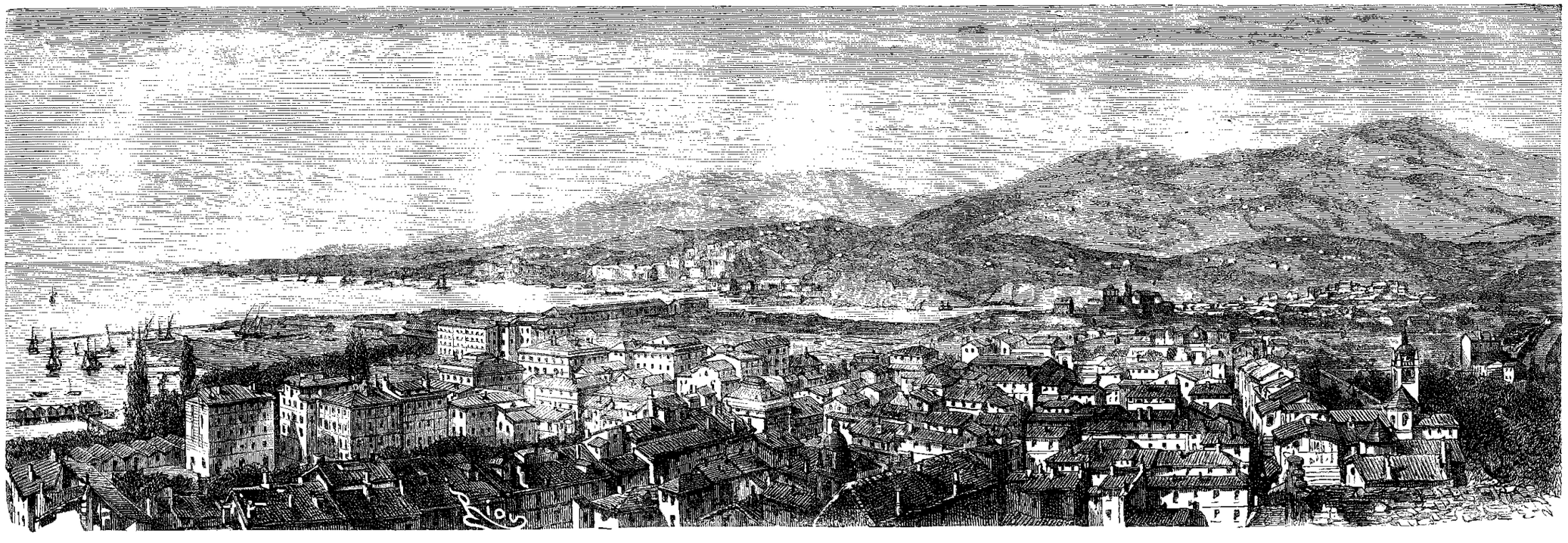
Un publiciste français disait dernièrement qu'il n'y avait pas de classe moyenne en Italie, et que tout le monde dans ce pays était, comme en Russie, paysan ou noble. C'est une grande erreur. Combien de fois l'histoire des républiques italiennes montre la classe moyenne en lutte acharnée avec le patriciat! A Gênes, par exemple, il a toujours existé un parti démocratique. La multiplicité des titres peut, il est vrai, faire croire que les villes sont pleines de *nobili*. La noblesse



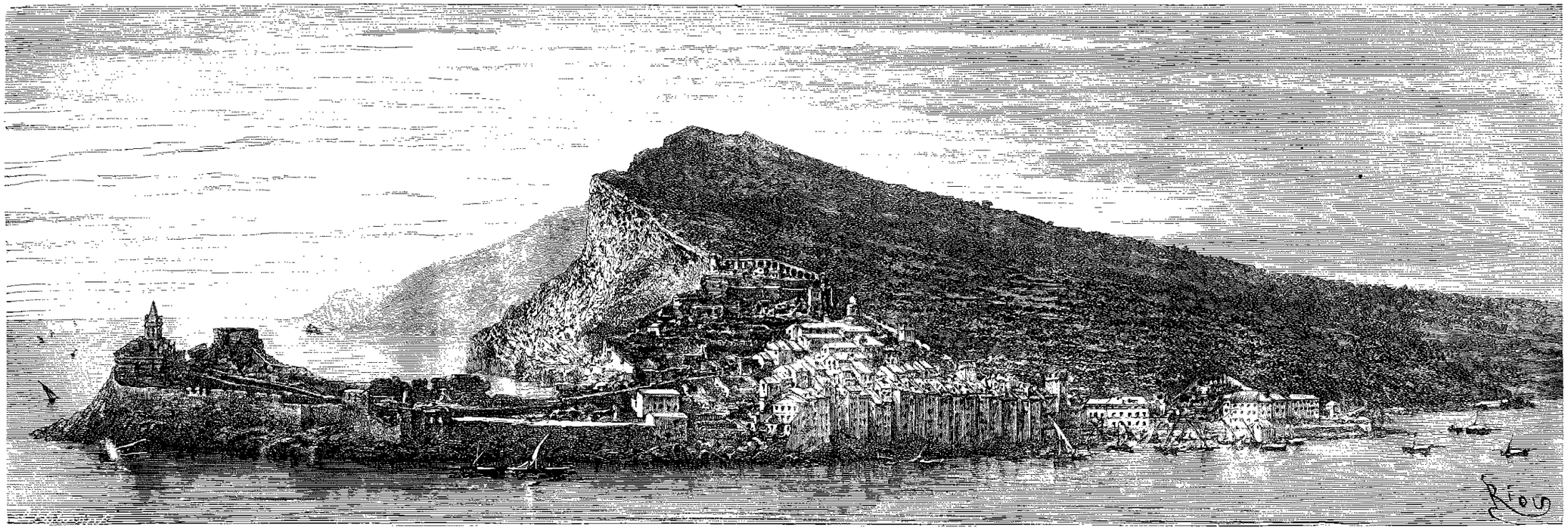
Gravé chez Erhard

italienne admet si facilement dans ses rangs les gens qui s'enrichissent, que le fils d'un marchand devient comte sans aucune espèce de peine. Le gouvernement des grands-ducs de Toscane vendait ce titre à très-bon marché.

En outre, les vieilles familles patriciennes non titrées prennent les titres qui les arrangent, sans qu'il y ait, comme dans l'empire français, aucun compte à régler avec l'État. Enfin les gens décorés, et le nombre en est encore plus grand qu'en France et en Belgique, se font appeler *commendatori* ou *cavalieri* selon le grade qu'ils occupent dans la hiérarchie des SS. Maurice et Lazare, ou de tout autre ordre de chevalerie national ou étranger. Si l'on va au fond des choses, on s'aperçoit que la classe moyenne domine en Italie, sans être toutefois aussi puissante qu'elle l'était en France sous le roi Louis-Philippe. Le comte de Cavour appartenait par sa mère à une famille de citoyens



Panorama de la Spezia. — Dessin de Riou d'après une photographie.



Panorama de Portovenere. — Dessin de Riou d'après une photographie.

de Genève, et il n'était pas difficile de reconnaître chez lui l'esprit économe, pratique, laborieux des républicains suisses. M. Rattazzi, le chef de la gauche monarchique, est un avocat d'Alexandrie. M. Mazzini, l'oracle célèbre de la gauche républicaine, est un avocat de Gênes. M. Crispi, un des principaux orateurs de la gauche, loin de descendre des Crispus de Rome, comme l'ont dit des journalistes français, appartient aux colonies albanaises de l'Italie méridionale. Cependant la noblesse n'est pas restée indifférente aux affaires du pays comme elle l'était en France sous Louis-Philippe (il suffit de citer quelques noms de la droite : les Ricasoli, les Peruzzi, les Pepoli, les Rasponi[1], etc.).

II

A la Spezia, les bourgeois portent le costume français, tandis que quelques *popolani* ont de larges pantalons, gonflés sur les hanches et de vastes chapeaux posés négligemment sur l'oreille, manière de se vêtir qu'on remarque souvent parmi les ouvriers livournais. Comme les Livournaises, les *popolane* s'enveloppent assez volontiers la tête d'un mouchoir dont la pointe tombe sur le dos. Les femmes les plus riches suivent les modes parisiennes avec plus de goût que dans certaines localités de l'Italie plus importantes. La majorité des bourgeoises est restée fidèle au costume national, qui n'a rien de remarquable, sinon le petit voile noir qu'on retrouve ailleurs, par exemple à Venise, lequel tombe sur les oreilles et couvre la chevelure ordinairement aussi sombre que le voile; car le type blond des Vénètes-Illyriens n'a pas d'analogue parmi les Ligures. Quelques-unes ont le grand voile blanc de Gênes qui les entoure coquettement comme d'un nuage, dont la brise déroule les plis gracieux. Ce costume est charmant pour les jeunes personnes; mais il ne sied nullement aux vieilles femmes, dont cette gaze légère, symbole de la jeunesse qu'un souffle flétrit, fait ressortir les traits anguleux, la taille voûtée et les formes amaigries. Sans vivre au gynécée, les dames de la Spezia se montrent moins que dans les grandes cités des bords de la Méditerranée. A Livourne, toute personne qui appartient au « monde » doit se faire transporter chaque jour à l'Ardenza *in forma solenne*. Cet usage aura de la peine à s'établir dans les petites villes, et on n'a pas lieu de le regretter beaucoup. Cependant la Spezia a le *caroggio dritto* qui pourrait servir à ce genre d'exhibitions; mais cette rue principale n'est sillonnée que par les lourdes diligences des Messageries impériales, qui ont ici un bureau, et par les voitures des entreprises italiennes qui, en attendant le chemin de fer, mettent la ville en communication avec Gênes et les autres cités situées sur la rive orientale du golfe génois.

Le touriste qui aurait commencé à prendre les bains de mer au Lido et qui viendrait les achever à la Spezia, serait frappé de la différence qui existe entre deux contrées appartenant l'une et l'autre au nord de l'Italie.

L'aspect de l'Italie continentale diffère profondément de l'aspect de l'Italie péninsulaire. La vallée du Pô est bien le pays que le poëte de Mantoue a souvent devant les yeux, la riche plaine plantée d'ormes ou de peupliers, auxquels s'entrelacent des vignes qui produisent un vin médiocre quand il n'est pas mauvais, les pâturages où les bergers des *Bucoliques* suivaient leurs troupeaux bien nourris. Quoique la Ligurie ne soit pas une contrée plus méridionale que la Lombardie et la Vénétie, elle a la physionomie propre à l'Italie péninsulaire; elle appartient à la région des oliviers, et la haute muraille de l'Apennin qui la préserve de la *tramontana* (le vent du nord) permet aux orangers et même aux palmiers de réussir aussi bien qu'aux bords du golfe de Naples. Les orangers du *boschetto* de la Spezia ont la hauteur des pommiers du nord-ouest de la France, et dans les jardins on les voit dresser leur tête ronde, parée de fruits verts encore en été, au-dessus des murs que l'adresse et la gourmandise des enfants obligent de maintenir assez élevés. En Toscane, où l'Apennin s'éloigne de la côte, la végétation n'a pas le même aspect méridional. Les *cascine* de Florence, avec leurs longues allées d'ormes, feraient croire qu'on est dans la vallée du Pô, si le regard n'apercevait les oliviers sur les collines qui entourent la riante « cité des fleurs. » La végétation de la Toscane a une sorte de caractère mixte, qui forme la transition entre la Ligurie et l'Italie du sud, deux contrées où elle a une physionomie plus tranchée. L'*agave americana*, qui a si bien réussi sur la côte ligure, achève de lui donner un air méridional. Il est difficile, en contemplant les haies de cette plante singulière, de ne pas songer au plus grand des navigateurs qui, né sur les rives du golfe de Gênes, a ouvert un monde entier à l'audacieuse activité de notre race aryenne. Le palmier, débris du monde végétal primitif, reporte l'imagination vers des époques infiniment plus reculées. L'Europe est maintenant un monde tout à fait moderne, puisque les races et les espèces primitives en ont disparu. Des nations autochthones il reste à peine quelques débris (parmi lesquels plusieurs savants mettent les Ligures comme brachycéphales), et il faut chercher la végétation des premiers âges dans les pays où la fougère et l'ortie deviennent encore de grands arbres. Le palmier est un souvenir des gigantesques monocotylédones qui couvrirent autrefois le sol européen. Encore devient-il de plus en plus rare sur un sol où il se trouve en quelque sorte dépaysé. L'île de Palmaria n'a pas conservé les beaux arbres qui lui donnaient son nom poétique. On en trouve, il est vrai, mêlés aux figuiers d'Inde, dans le voisinage du golfe, sur la côte si remarquable des *Cinque-Terre*, dont la végétation, dit avec raison le professeur Paolo Savi[1], donne une idée de l'aspect des côtes africaines et des

1. Les Rasponi et les Pepoli sont, du côté maternel, petits-fils du roi de Naples, Joachim Murat

1. *Osservazioni per servire alla storia di alcune Sylvie Toscane.*

parties les plus chaudes de l'Espagne. Il serait à désirer que la municipalité de la Spezia prît, comme celle d'Hyères, sous sa protection spéciale ces vénérables représentants du vieux monde. Combien changerait l'aspect de la vaste « piazza del Prato » où roulent les cailloux, si la végétation folle qui la couvre, si les maigres et rares acacias dont le vent tourmente les têtes effarées, étaient remplacés par des palmiers livrant aux vents du golfe leur magnifique parasol!

A la Spezia, les saisons suivent réellement le cours que leur trace le calendrier. Le golfe ne s'ouvrant qu'au midi, on vit comme dans une sorte de serre immense construite par la nature. Dans la mauvaise saison, qui dure peu, la *tramontana* (le terrible mistral des Provençaux) franchit parfois la chaîne de l'Apennin. Le *simoun* africain, le *sirocco,* si redouté en Suisse sous le nom de Föhn (Favonius), qui souffle sur cette côte depuis que le Sahara a émergé du fond de la mer vers la fin de l'époque diluvienne, vient, sans trouver d'obstacle, jeter les habitants du golfe dans cette langueur que beaucoup de gens nomment morbide, et qui personnellement ne m'a jamais paru mériter ce nom, pas plus sur les bords de l'Adriatique que sur les rives de la Méditerranée. Même en été, où tant de gens s'en plaignent, je le supporte avec une résignation parfaite. Mais puisque tout le monde n'en prend pas aussi aisément son parti, je dois constater que la plage de la Spezia doit sembler brûlante au mois d'août à plus d'un citoyen de la Grande-Bretagne, surtout si, comme cela arrive trop souvent, il reste fidèle au « régime tonique » nécessaire dans son pays pour combattre les effets du brouillard et du *spleen;* si au vin généreux des « Cinq-Terres » il ajoute le thé, qui stimule si fortement le système nerveux, l'eau-de-vie, cet abominable poison des races septentrionales, aussi funeste aux Slaves qu'aux Anglo-Saxons, le poivre, le piment, tous ces ingrédients incendiaires que les loyaux sujets de S. M. Britannique portent avec eux dans les deux mondes. Au contraire, les Italiens, les plus sobres des Européens, abusent du régime rafraîchissant. En été, quand on est inondé de sueur, on avale l'eau glacée et les *gelati;* tout le monde absorbe une grande quantité de fruits, — qu'on mange aussi verts à la Spezia qu'en Roumanie. Figues, pastèques, pêches et poires, aussi dures que les pierres (je ne parle pas de la peau coriace des *cocomeri* que le *popolano* ne dédaigne pas), deviennent aisément une nourriture propre à développer des affections gastro-entériques. En temps de choléra, ce genre de nourriture rend à peu près inutiles les mesures que le gouvernement et les municipalités prennent pour arrêter le fléau. Il en résulte (je ne dis rien du périlleux mépris des classes inférieures[1] pour la propreté) que cette terrible épidémie menace de se naturaliser dans la péninsule italienne, qu'elle vient de ravager pendant trois ans, comme elle s'est établie dans la péninsule indienne (vallée du Gange), d'où elle se répand dans l'Asie occidentale, puis en Égypte et enfin dans l'Europe méridionale. En hiver, le même dédain des lois de l'hygiène[1] — général, hélas! dans le Midi — expose les habitants du golfe aux rhumatismes. Les costumes légers, agréables quand souffle le *sirocco*, deviennent fort insuffisants quand tout à coup la *tramontana* descend des Apennins comme un torrent glacé.

Sur la rive de la Méditerranée, ces variations de la température ont un caractère violent qui les rend redoutables. Le froid semble d'autant plus vif qu'il succède à une grande chaleur. Quand il pleut, des masses d'eau tombent d'un ciel bas et lugubre comme si un déluge allait tout engloutir. Dans les derniers jours de septembre 1867, après une terrible pluie qui dura toute la nuit du dimanche 22 et une partie du lundi 23, l'atmosphère s'était si étrangement refroidie qu'on aurait pu se croire au mois de décembre. La triste situation hygiénique où se trouvèrent, immédiatement après la bourrasque, les ouvriers dont le domicile était à Marola, a dû faire comprendre aux plus distraits quelle est l'influence de ces dangereuses transformations sur la constitution humaine, quand on ne leur oppose pas une active et intelligente prévoyance[2], et pourquoi dans ces belles contrées la vie est plus courte que dans des pays qui semblent bien moins favorisés. « Allah, dit le proverbe arabe, n'a déshérité aucune de ses créatures. » Plusieurs contrées qui n'ont qu'un triste soleil, qui sont privées de vin, dont l'aspect est mélancolique, ont, compensation immense, la splendeur d'une liberté durable, elles éprouvent le légitime orgueil que leur donne la part glorieuse qu'elles prennent au progrès de notre espèce[3].

Les Italiens ne prolongeant pas leurs bains jusqu'à la saison des bourrasques, les baigneurs ne sont pas ordinairement témoins de crises de la nature qui assombrissent momentanément ce beau golfe. L'été, sec et uniformément chaud, leur permet de jouir à leur aise des radieuses soirées éclairées par la lune.

Comme le golfe est fermé de trois côtés par les montagnes, la lune ne l'éclaire que lorsqu'elle atteint le sommet des monts. Avant qu'elle répande sa lumière sur les ondes, on voit la crête de la montagne se couronner d'une mystérieuse auréole dont l'éclat s'augmente de minute en minute. Quand l'astre des nuits finit par apparaître, on dirait qu'une flamme a été allumée au haut de la chaîne orientale par ces *vilas* des chants populaires serbes qui, dans le calme des nuits sereines, ainsi que les vierges du Balkan, dansent le *kolo* sur les pentes de la « vieille montagne » (l'Hémus), célébrée par Virgile comme par les poëtes sla-

1. En Russie, pays bien plus froid, l'usage des bains est universel, comme il l'était autrefois en Italie.

1. Au congrès de statistique tenu à Florence (octobre 1867), le commandeur Trompec a fait remarquer que ce congrès lui-même avait montré un fort injuste mépris pour ce qui se rapporte à l'hygiène.

2. Un ouvrier que j'ai vu apporter à la Spezia avait passé la nuit sous la pluie. Il était déjà défiguré.

3. Telles sont l'Écosse, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, les États scandinaves.

ves. A peine Diane, qu'on peut appeler ici la sœur d'Apollon, a-t-elle lancé « les traits » de son arc divin sur les grands peupliers, refuges des passereaux, qui dominent le jardin public et sur la surface du golfe, que l'azur foncé des eaux se transforme subitement en une nappe lumineuse dont les vagues scintillantes caressent mollement la plage. Ceux qui n'ont vu que les bords de la Manche ou de la Mer du Nord n'ont aucune idée de la sérénité de ces nuits d'août sur les rives de la Méditerranée. On reconnaît « la douce mer » dont les « flots chéris » berçaient dans le golfe enchanté de Parthénope l'amant inspiré de *Graziella :*

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer !...

De temps en temps, le souffle du zéphyr emporte au flot, avec les pétales roses ou blancs des oléandres, quelque large feuille de platane, arbre qui n'attend pas l'automne pour livrer aux vents une partie de son feuillage digité. Les oléandres du *boschetto*, dont la verdure brave l'hiver comme celle des orangers, commencent pourtant aux premiers jours de septembre à perdre leur éblouissante couronne de fleurs. Je les retrouve ici presque aussi beaux que je les ai vus sur les rives de l'Eurotas, lorsque je descendais à cheval, ravie de la magnificence du paysage, dans la vallée de Lacédémone, abritée par le Taygète et aussi radieuse qu'aux jours où l'onde pure du fleuve sacré caressait les flancs d'albâtre de la mère d'Hélène, quand ses charmes troublaient sur le trône de l'Olympe le cœur de Zeus, père des dieux et des hommes.

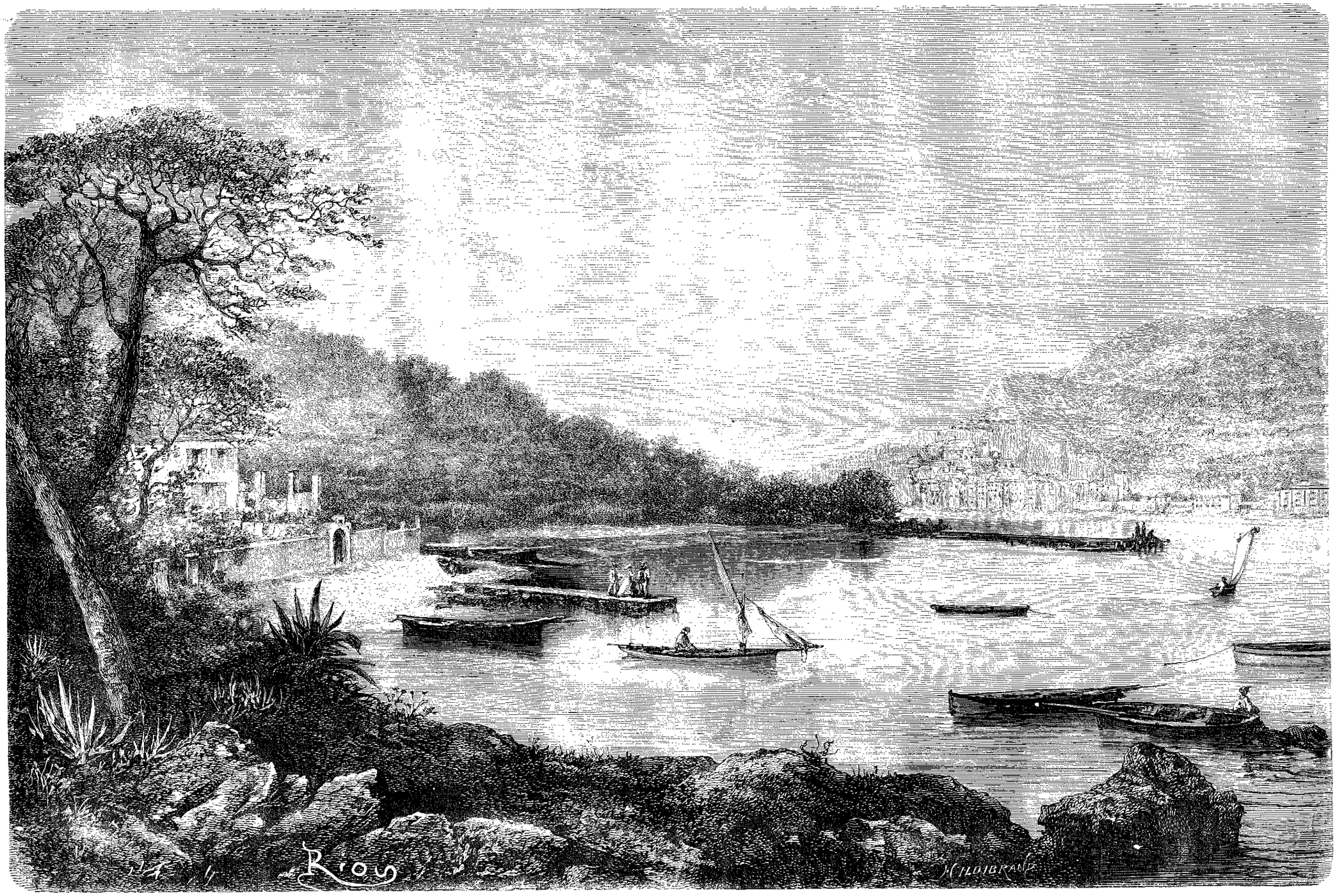


Costume bourgeois, à la Spezia. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

A un mois de distance, la lune éclaire un spectacle assez différent. En août, les baigneurs, les marins, les bourgeois abondent sur la plage. Des barques attardées sur le golfe on entend sortir des chants ou des voix joyeuses. Le « doux patois latin » qui charmait l'oreille du grand poëte dont ce rivage n'a pas perdu le souvenir, se mêle aux accents rudes et sonores des fils de la Germanie ou au singulier gazouillement des enfants de la Grande-Bretagne. Devant les cafés, des consommateurs cosmopolites discutent les affaires des deux mondes. Étrangers et indigènes semblent aussi peu pressés les uns que les autres de gagner leur lit, où l'on craint de trouver la chaleur, les cousins et peut-être l'insomnie. Les habitudes de la petite ville sont complétement sacrifiées aux goûts des baigneurs. Mais en Italie, si les bains de mer sont devenus populaires, on croit qu'il faut y renoncer dès les premiers jours de septembre, c'est-à-dire à l'époque où l'on arrive à Biarritz. Quand la lune reparaît, le calme a, dès dix heures, succédé à une agitation passagère. On n'entend plus rouler les voitures revenant de quelque excursion dans le voisinage. La voix des *popolani* et les chants bruyants des matelots ne troublent plus le sommeil des nuits. Quelques étrangers attardés stationnent seuls devant les cafés presque déserts. Cependant le spectacle n'a rien perdu de sa magie. L'air est tellement transparent qu'on aperçoit les objets comme en Grèce, à de grandes distances. Du quai, la vue embrasse le golfe entier, éclairé par la suave lumière que Fénelon fait briller dans les Champs-Élysées, et il n'est pas une barque qui échappe au regard. Barques et navires se balancent indolemment sur les eaux où leur image se reflète.

III

Il est peu de baigneurs qui ne profitent de leur séjour à la Spezia pour faire des promenades dans un golfe qu'un écrivain du pays appelle sans hésitation « prodigio della natura, » et qu'un géographe français nomme « un des plus beaux bassins du globe. »



Vue de Portovenere prise de l'île Palmaria. — Dessin de Riou d'après une photographie.

Le golfe de la Spezia a neuf mille mètres de longueur et sept mille cent de largeur de Telaro à l'île de Tinetto. Il est entouré de deux chaînes formées par l'Apennin, qui courent presque parallèles l'une à l'autre, du sud-est au nord-ouest. Les trois îles sont un débris de la chaîne occidentale qui s'élève graduellement. De Parodi, un des points culminants, descend une ramification qui ferme la plaine au nord de la Spezia et dont se détachent des collines comme des éperons très-allongés. Un de ces éperons, qui prend divers noms dans les diverses parties de son étendue, aboutit au golfe en se couronnant de beaux oliviers, au milieu desquels se dresse le vieux château crénelé de S. Giorgio[1] ainsi que la *bastia*[2], et il forme au-dessus de la route une terrasse délicieuse entourée de cyprès, de vignes, de chênes-verts et d'agavés, nommée *Rocca dei Cappucini*, parce qu'elle est occupée par un édifice habité naguère par ces moines. Il semble que cette *rocca* soit d'une grande utilité à la ville, car les fièvres paludéennes, qui sévissent dans la plaine située à l'orient de la terrasse (*piano di Migliarina* ou des *Stagnoni*), épargnent le *piano* de la Spezia. Une autre ramification, qui part des monts compris entre Polverala et Sorbolo, se dirige vers le sud-est et se termine avec le promontoire de Vezzano qui descend sur la Magra. Une rupture entre les montagnes de Vezzano et celles d'Arcola sert de débouché aux vallées du golfe dans le val de la Magra, fermé d'un côté par la chaîne orientale, aux pieds de laquelle coule le fleuve, de l'autre par des collines qui descendent des monts de Fosdinovo.

Depuis qu'un décret du roi d'Italie (28 juillet 1861) a ordonné la formation d'une commission chargée de faire la carte géologique du royaume, M. Giovanni Capellini, professeur de géologie à l'Université de Bologne, qui s'était déjà occupé de la géologie de ces contrées[3], a étudié avec beaucoup de soin la géologie du golfe que je viens de décrire. Il est résulté de cette étude la *Carta geologica dei dintorni del golfo di Spezia*, etc. (1863), et la *Descrizione geologica dei dintorni del golfo della Spezia*, etc. (Bologne, 1864). Avant la fondation du royaume d'Italie, des savants de la Ligurie avaient porté leur attention sur la constitution géologique de ce territoire. Dès 1827, M. G. Guidoni publiait à Gênes ses *Osservazioni geognostiche e mineralogiche sopra i monti che circondono il golfo della Spezia.* Plus tard, le marquis L. Pareto, embrassant toute la côte ligure, faisait paraître des *Cenni geologici sulla Liguria maritima* (Gênes, 1846). L'un et l'autre avaient inséré dans la *Biblioteca italiana* (Gênes, 1er juillet 1832) un traité *Sulle montagne del golfo della Spezia e sopra le Alpi Apuane.* Plus anciennement encore, au temps de la domination française, M. Cordier avait appelé l'attention sur les fossiles de la chaîne occidentale (*Statistique minéralogique du département des Apennins*, dans le *Journal des mines* de 1811). Un autre savant étranger, M. Fr. la Beche, a, depuis la publication de ce travail, fait paraître dans les *Mémoires de la Société géologique de France* une étude intitulée : *Sur les environs de la Spezia.*

Si ces recherches n'ont pas encore produit tous les résultats pratiques qu'on aurait pu en attendre, elles n'ont pas été étrangères à la fondation de la *Fonderia* de Pertusola, due à l'initiative de deux Français, MM. Thomas frères. Il n'est point de voyageur qui n'ait remarqué le panache de fumée blanche qui s'élance de la rive étroite de Pertusola et qui s'étend souvent fort loin le long de la montagne comme une légère écharpe de gaze, aussi blanche que les veines de marbre qui sillonnent de ce côté les monts étagés aux derniers plans. Des eaux minérales ont été signalées, spécialement à Pitelli (six kilomètres de la Spezia), sans que les renseignements fournis par les hommes compétents aient, cette fois, eu beaucoup de conséquences. Ce qui appelle surtout l'attention des touristes est le phénomène nommé *Polla di Cadimare*, source d'eau douce ou plutôt saumâtre, qui jaillit d'une profondeur de quinze mètres, vis-à-vis du cap San-Gerolamo, à quatre-vingt-deux mètres des écueils qui entourent à cet endroit la rive occidentale. Les savants se sont occupés de la *Polla* autant que les curieux: au dernier siècle, Vallisneri (1726), Targiotti-Tozzetti (1777), Spallanzani (1784), de notre temps MM. Guidoni[1], Héricart de Thury, la Beche, Lecoq, Collegno, Capellini. Ce phénomène, qui n'est pas unique sur la côte occidentale, a donné lieu à diverses explications. Plût à Dieu qu'il n'y eût plus que de pareilles difficultés à éclaircir en géologie!

Plus d'une fois en suivant sur le flanc des monts de la Spezia la marche des nuages qui, pareils aux dragons des chants orientaux, produisent par leur vol à travers l'azur céleste de fantastiques effets d'ombre et de lumière, mon attention s'est portée comme involontairement sur l'origine de ces montagnes d'une forme si gracieuse, sans qu'aucune des explications proposées me parût à l'abri de toute espèce d'objection. Les voiles qui couvraient la mystérieuse Isis aux yeux des anciens sont sans doute devenus beaucoup moins épais; mais notre infatigable besoin d'apprendre est bien loin d'être satisfait, et la contemplation de la nature, au lieu de nous porter, comme J. J. Rousseau et ses imitateurs, à créer des hypothèses métaphysiques ou théologiques, nous excite à demander à des études plus conformes au génie de notre temps et surtout plus fécondes en résultats positifs l'explication de « la nature des choses. »

L'extrémité de la rive orientale est formée par le

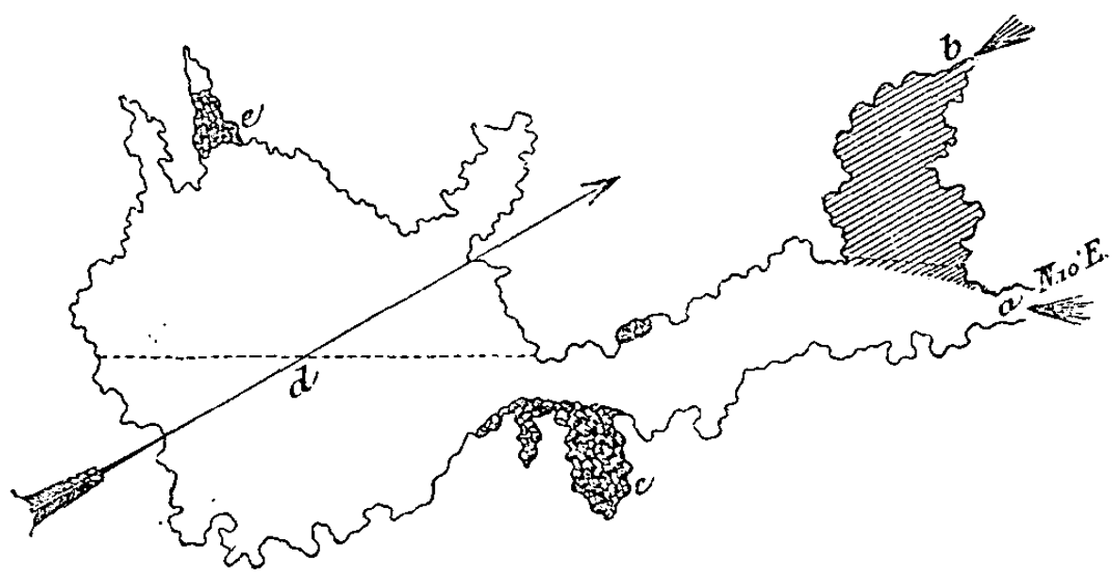
1. Bâti par les Génois.
2. Forteresse construite par Filippo-Maria Visconti.
3. *Della presenza del ferro oolitico nelle montagne della Spezia* (Gênes, 1860). — *Cenni geologici sul terreno a ligniti della bassa val di Magra* (Turin, 1860).

1. M. Guidoni, né à Vernazza, aux *Cinque-Terre*, a dans ses *Osservazioni geognostiche* un chapitre intitulé avec une visible satisfaction patriotique : *Delle maravigliose fontane ed altre curiosità naturali del golfo.*

promontorium lunense (*Capo del Corvo*), qui devait son nom à la ville de Luni, construite près du golfe, à l'embouchure de la Magra et sur la rive gauche du fleuve.

Les ruines de Luna ou Luni, à laquelle les Latins et les Hellènes donnaient dans leur langue le nom de l'Astre des Nuits et qui transmit ce nom au golfe, reportent la pensée jusqu'à une période fort ancienne. Que les Ligures (*Li-gor*, « peuple d'en haut, » en basque) soient ou non une race autochthone en Europe, qu'ils soient nés sur le sol ou qu'ils soient l'avant-garde des Ibères venus du continent africain en Espagne, il est certain que le golfe où s'arrêta un moment, disent les archéologues du pays, le pieux héros de l'*Énéide*, le mythique fils de l'Aphrodite troyenne et asiatique[1], a dû être un des premiers territoires habités de notre continent. « A l'abri, disait Cuvier, de petites chaînes calcaires inégales, ramifiées, abondantes en sources, qui coupent l'Italie et la Grèce; dans ces charmants vallons, riches de tous les produits de la nature vivante, germent la philosophie et les arts : c'est là que l'espèce humaine a vu naître les génies dont elle s'honore le plus. »

Le golfe de la Spezia possède plusieurs de ces cavernes que les traditions pélasgiques, conservées précieusement par les Hellènes ainsi que par les Latins, nous montrent comme le séjour des premiers habitants de notre continent. La *Nympharum domus* et la *Bocca lupara* à la Spezia, la grotte de Portovenere, l'énorme caverne au pied du mont Corvo, refuge du monstre marin vaincu par les prières de saint Venerius, ont dû, comme les cavernes si habilement explorées en France par MM. Lartet, de Vibraye et Garrigou, être le théâtre du genre de vie qu'on menait durant « l'âge de pierre, » âge qui dure encore pour quelques peuplades attardées de l'Océanie et de l'Amérique méridionale. L'exploration des grottes et des cavernes, qui ne remonte pas en France au delà de 1860, année où M. Lartet et feu Christy visitèrent la grotte d'Aurignac (Haute-Garonne), ayant déjà produit d'admirables résultats fort bien exposés dans les *Leçons sur l'Homme* du docteur Karl Vogt, il serait à désirer que les naturalistes italiens soumissent à un examen minutieux les grottes et les cavernes de la péninsule. Sans doute on ne peut pas, comme dans les pays tels que la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, etc., encore barbares au temps de César, trouver aisément des traces de cet « âge d'or » que la science, plus préoccupée de la réalité que les traditions poétiques, a nommé « l'âge de pierre. » Mais, quoique la civilisation latine se perde dans la nuit des temps, il est impossible que quelques débris de l'âge de pierre n'aient pas échappé en Italie à l'action destructive des siècles. De fait, M. le professeur Capellini a découvert dans les monts de la Spezia des souvenirs de cette époque[1]. Il croyait aussi que l'examen des différentes cavernes ou grottes sur lesquelles Spadoni avait déjà appelé l'attention dès le dernier siècle[2], aurait les plus heureux résultats pour la paléontologie; mais ces espérances ne s'étant pas réalisées, il poussa jusqu'à la caverne de Cassana, déjà étudiée par MM. Savi[3], Pareto et Guidoni[4], qui n'est pas comprise dans sa carte géologique du golfe et de ses environs, et là il trouva (voir sur le plan — *c*, tombe des ours) une grande quantité d'os qu'il rapporte à l'ours des cavernes, lequel, d'après les découvertes récentes, aurait été contemporain des premiers hommes. M. Capellini a consigné le résultat de ses études sur ce sujet dans un article de la *Liguria medica*[5] et dans le neuvième chapitre de sa *Descrizione geologica del golfo*[6].



PLAN DE LA CAVERNE DE CASSANA.

a, entrée; *b*, ouverture supérieure; *c*, tombe des ours; *d*, grande salle; *e*, os fossiles.

Les côtes de la Méditerranée ne sont pas plus que celles de l'Adriatique à l'abri des « révolutions du globe. » Le golfe de la Spezia n'est déjà plus ce qu'il était au neuvième siècle. La pente sur laquelle s'élevait *il Poggio*, ce berceau de la Spezia, hameau de pêcheurs et de paysans, a vu s'étendre à ses pieds une plaine constamment agrandie par les alluvions, et à mesure que son sol s'étendait, ce Poggio devenait un dépôt de sel envoyé de Gênes (*Spedia*, puis *Ispezia* ou *Spezià*), — une *borgata*, — une *città* (seizième siècle), puis enfin (dix-septième siècle) son *capitano* génois était remplacé par un *governatore*. Ces changements physiques continuent. On se rappelle encore d'avoir vu pousser le jonc et les plantes marécageuses à l'endroit où s'élève le bel hôtel de la *Croce di Malta*. Moins heureuse que l'humble village, la noble

1. Vénus était adorée sur divers points de la Méditerranée sous le nom d'Αἰνειάς.

1. *Le schegge di diaspro dei monti della Spezia e l'epoca della pietra* (avec planches). Bologne, 1860.
2. *Lettere odeporiche*. Macerata, 1792.
3. P. Savi, *Sopra una caverna ossifera stata scoperta in Italia*, dans le *Nuovo giornale dei letterati italiani*. Pise, 1825.
4. L. Pareto et L. Guidoni, *Sulle montagne del golfo della Spezia*, etc., dans la *Biblioteca italiana*. Gênes, 1er juillet 1832.
5. *Nuove ricerche paleontologiche nella caverna ossifera di Cassana*. Gênes, 1859.
6. *Delle caverne dei dintorni della Spezia e specialmente della caverna ossifera di Cassana*.

cité étrusque, bâtie dans une admirable situation sur le bord de la mer, couverte au couchant par le mont Corvo (qui, malgré son nom, a la couleur pâle de l'astre des nuits), au nord par les Apennins, la cité a décliné par des causes sur lesquelles les géologues ne sont pas complétement d'accord[1].

L'origine de Lerici, port situé sur la rive orientale et la localité la plus importante[2] du golfe après la Spezia[3], remonte, comme celle de Luni, au temps où la société pélasgique « vivait dans un monde de dieux. » On dit qu'un fils de Butès et de Vénus, adorée sur la rive occidentale, ayant été tué par Hercule, qui délivra les passants des violences qu'il leur faisait subir, le héros, pour apaiser la déesse, donna le nom d'Éryx à la cité qu'il fonda sur cette côte[4]. On parle dans plus d'un pays ligure de ce genre de fondations, et celle-ci pourrait bien être, comme plusieurs autres, un souvenir de l'influence civilisatrice des marins phéniciens qui ont fréquenté les rivages de la Ligurie depuis la plus haute antiquité. En effet, l'Hercule tyrien, symbole de cette influence asiatique, ne doit pas être confondu avec l'Hercule étrusque (Hercle) ou avec l'Hercule des Hellènes (Ἡρακλῆς), quoique la même idée semble se retrouver dans tous les mythes relatifs à ce héros solaire, vainqueur des ténèbres, des monstres, des bandits et des barbares, pires que les bêtes fauves. D'un autre côté, les Étrusques se nommant eux-mêmes Héraclides et regardant Hercule comme un héros national, il semble naturel qu'ils lui aient attribué l'origine d'une ville fondée par eux sur cette rive du golfe où ils dominaient. Placé à la limite des deux races, Lerici aurait pu, dans les temps primitifs (comme en 1210, quand y fut conclue la paix entre les républiques de Pise et de Gênes) être présenté comme un centre de réconciliation. Quoi qu'il en soit, le culte d'Hercule ne resta pas en Italie le privilége des Étrusques. A Rome, où il parut pour la première fois en 402 avant J. C., il ne tarda pas à conquérir une grande considération, et il devint même si populaire, que ses autels remplirent peu à peu toutes les rues et toutes les places. L'image du bienveillant et colossal saint Christophe, si commune en Italie, est encore conforme au type de ce héros, dont le caractère souriait à un peuple énergique, guerrier, convaincu qu'en étendant la domination romaine, il faisait, comme le génie de la lumière et de la vérité, dompteur des monstres, la guerre à la barbarie et reculait les limites du monde civilisé. Les empereurs, habiles à exploiter les préjugés religieux du peuple, ne manquèrent pas de s'identifier avec un héros qui semblait personnifier si bien la mission des Romains. Lorsque la famille de César s'éteignit, on ne pouvait plus parler sans cesse de Vénus et de ses divins fils. Déjà Galba, voulant tourner l'attention d'un autre côté, met l'image de l'Hercule de Gadès sur ses monnaies, et Trajan et Adrien l'imitent. L'infâme Commode prit son nom et jusqu'à son costume. Septime-Sévère et Caracalla le rangèrent au nombre des dieux de leur maison. Avant eux, des généalogistes avaient donné Hercule pour ancêtre aux Flaviens. Lorsque le principat eut revêtu un caractère complétement asiatique, Dioclétien et Maximien furent présentés



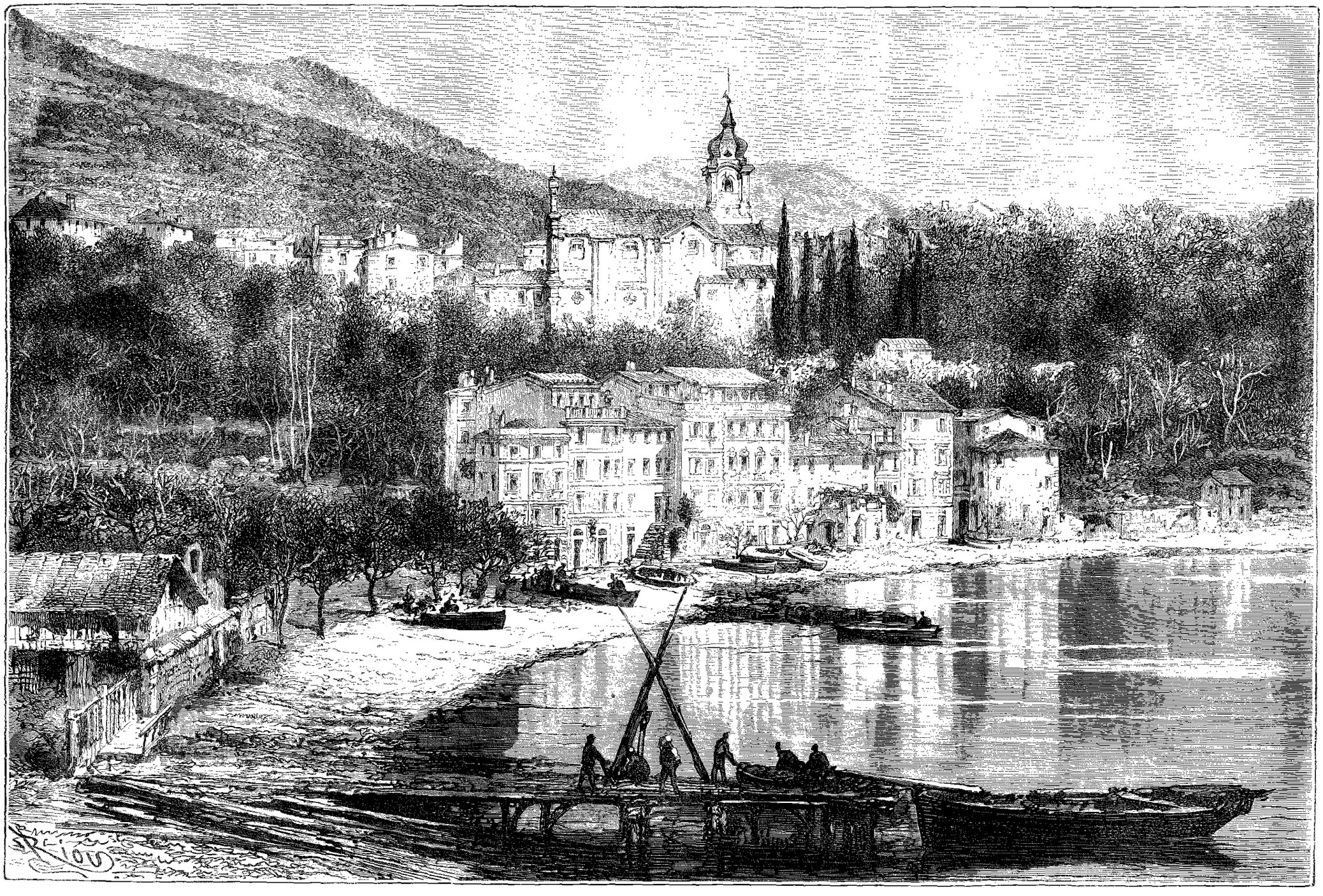
Paysanne de Biassa (voy. la carte, p. 84). — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

1. Voy. le dixième chapitre de la *Description géologique* de M. Capellini.

2. Lerici a une population d'environ cinq mille quatre cents habitants, race de marins.

3. La ville et le territoire de la Spezia ont à peu près neuf mille six cents âmes.

4. On trouve aussi une ville d'Éryx en Sicile, île où était populaire le culte de la Vénus Érycine. La légende dit qu'Énée apporta de Sicile sur la côte latine une image de sa mère, précieusement conservée aux environs du mont Éryx.



Fezzano. Rive occidentale du golfe. — Dessin de Riou d'après une photographie.

comme Jupiter et comme son fils Hercule, chargés du gouvernement de l'univers. Néron, qui eut dès le début le pressentiment des développements du césarisme, avait donné l'exemple en se faisant nommer « Jupiter libérateur » et « Hercule sauveur du monde. » Les Latins, qui avaient commencé par adorer dans Hercule la force mise au service de la justice et de la raison, finirent par dresser des autels à la force capricieuse et brutale, dont les excès devaient précipiter la ruine de la glorieuse civilisation gréco-romaine et assurer aux Germains le premier rôle dans la marche de la civilisation.

Le village de San-Terenzio est une dépendance de Lerici[1]. Sur les hauteurs qui environnent le village, deux Anglais habitaient en 1822 la Merigola, maison de campagne du marquis Olandini. Medwin, dans ses *Conversations de lord Byron*, raconte comment Shelley s'aventura dans ces mers sur une barque non pontée, victime d'une de ces tempêtes qu'il avait décrites à seize ans, et se noya « entre Livourne et Lerici. » Un écrivain de la Spezia, M. Zolesi, donne à entendre qu'il périt dans le golfe même[2]. Son corps, trouvé quinze jours plus tard, fut brûlé par Byron sur la côte de Pise. Byron et ses amis furent frappés de l'entêtement d'un courlis qui, pareil au « bon oiseau » d'un chant grec tournant sans cesse dans son vol autour du cadavre d'un « brave, » formait des cercles sur le bûcher, sans s'effrayer de l'éclat de la flamme et de la présence des Anglais. Un lecteur de l'exemplaire de Medwin que j'ai dans les mains, a écrit à la marge : *Era il demonio!* J'ai signalé plus d'une fois, en parlant des Pélasges orientaux, leur penchant irrésistible à voir sous les manifestations de l'animal une force morale et intelligente. La race pélasgique reste en Occident fidèle aux tendances qui ont donné naissance à tant de mythes.

Nous autres Orientaux[3], nous ne saurions nous unir à ces étranges anathèmes dont le poëte panthéiste, persécuté avec acharnement durant sa vie, est encore l'objet de nos jours. L'auteur du drame intitulé *Hellas* ou *le Triomphe de la Grèce* a prouvé qu'on peut être disciple de Spinosa et avoir l'amour de la justice et de la liberté. Si une mort prématurée n'avait pas mis fin à sa vie, il aurait peut-être suivi en Étolie l'illustre ami dont j'ai trouvé la mémoire toujours vivante parmi les fils des héroïques défenseurs de Missolonghi.

IV

A la pointe occidentale du golfe, existent autant de souvenirs de l'antiquité que dans le voisinage de l'extrémité orientale.

1. Lerici est mis en communication avec la Magra par un chemin qui se soude à la route royale menant à Sarzana.
2. « Era destinato, dit-il, a perire miseramente tra quelli stessi tratti di mare, che allora in estasi di ammirazione li rapivano. »
3. Le lecteur ne doit pas oublier à ce passage que l'auteur du récit est Mme Dora d'Istria. (*Note du Rédacteur.*)

Le nom de Portovenere dit assez que la cité dont je vais m'occuper avait pour protectrice celle que Lucrèce dans un passage justement célèbre salue du titre d'*alma Venus*.

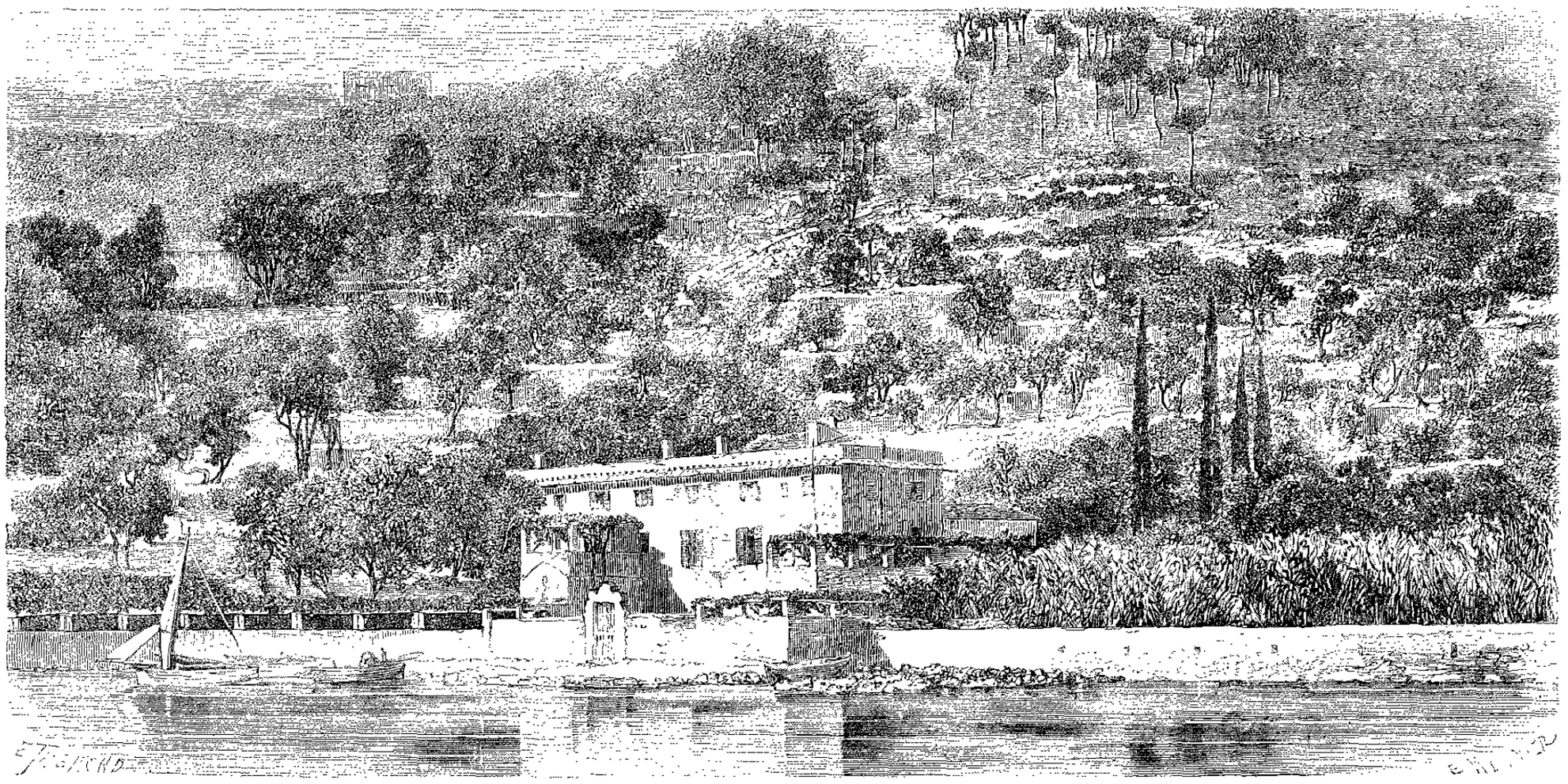
Les habitants de la rive occidentale du golfe de la Spezia avaient bâti au bord des flots le temple de celle dont l'onde mobile et séduisante semblait une trop fidèle image. Ce temple était en marbre noir de l'endroit, le célèbre *marmo portoro*[1], dont trente carrières ont été ouvertes dans les montagnes du golfe jusqu'en 1862; revêtu à l'intérieur du beau marbre blanc de Luni[2]. Mais même à cette époque lointaine la lutte des races et des religions rendait fort précaires les hommages rendus aux dieux. Les Carthaginois ruinèrent la ville et le temple (549). Lorsqu'une colonie génoise rebâtit la cité (1113), Vénus avait perdu ses adorateurs. On construisit sur les débris du temple une église qui fut dédiée à saint Pierre, et les autels du batelier galiléen, aimé des pêcheurs de la rive, remplacèrent les autels de la mère des amours. Le génie républicain de Gênes prit ainsi possession d'un sol où avait régné si longtemps la déesse dont le fondateur du pouvoir des Césars tirait son origine. Aux empereurs, pareils aux dieux quand ils n'en étaient pas les fils, avaient succédé les apôtres d'une religion que le peuple et les esclaves avaient favorisée avant que Constantin lui assurât la domination. Aujourd'hui l'église est en ruines comme le temple, et le regard de l'archéologue cherche à démêler dans ces débris ce qui appartient à l'architecture romaine et à l'architecture gothique, ce qui rappelle le polythéisme de ce qui est l'œuvre du catholicisme. Le simple touriste, beaucoup moins occupé de ces questions, admire surtout la belle position de la petite ville. De cette roche de *portor* qui semble diviser les plaines liquides, entre lesquelles elle s'avance, le regard embrasse un horizon merveilleux, les côtes charmantes de la Ligurie, l'île Palmaria, la Gorgone et Capraïa, dans cet archipel toscan que j'ai si souvent contemplé du balcon de la villa Caprilli, enfin les montagnes de la Corse à l'extrémité de l'horizon. La ville elle-même, reliée à la Spezia par une bonne route d'à peu près onze kilomètres, construite sous le règne de Napoléon Ier, est dans une position singulièrement pittoresque. Le haut château qui la domine, entouré de figuiers d'un vert sombre et d'oliviers azurés, ses maisons élevées et étroites, serrées les unes contre les autres comme pour mieux résister à la tempête, ses ruines que l'action des siècles semble avoir identifiées avec le rocher, la belle cathédrale de San-Lorenzo, fière de ses marbres et des bénédictions du pape Gélase qui l'a consacrée au douzième siècle (1118) : tout cet ensemble original retient longtemps le regard et fait rêver les esprits méditatifs aux transformations

1. Voy. Capellini, *Studi statigrafi e paleontologici sull' infralias* (Bologne, 1862) et *Descrizione geologica del golfo*, c. III, infralias.
2. Voy. Capellini, *Descrizione*, c. II. — A la Spezia, les escaliers en marbre blanc ne sont pas rares.

accomplies sur ce coin de terre depuis les perfides Carthaginois, adorateurs d'Astarté[1], jusqu'au temps où un culte devait être rendu à la souffrance volontaire, personnifiée dans le diacre-martyr. On comprend qu'un marin tel que ce Simone, qui servit avec tant de distinction sous les ordres du célèbre amiral génois A. Doria, ait conservé dans les agitations de son rude métier le souvenir de cet admirable paysage. Simone, devenu ermite sur les hauteurs de son pays natal, y mourut dans la solitude. Un autre fils de Portovenere, Barbarava, d'abord simple marin, rendit à la France autant de services que Simone en avait rendus aux Génois. Cette population de huit cents âmes produit encore d'excellents matelots et d'habiles pilotes. Mais elle est plus pauvre qu'au temps où son *seno* (que d'autres nomment *golfo* à cause de son étendue) servait de refuge aux galères de la république ligure. Sa vieille forteresse, désarmée, n'a plus à protéger ces flottes guerrières qui livraient tant de combats à l'aristocratie vénitienne. J'ai assisté dans l'hiver de 1866, à Venise, à la réconciliation solennelle des deux cités, et les représentants de la superbe Gênes ont semblé heureux de constater, dans leur rapport à la municipalité, que ces fêtes avaient eu pour témoin une fille de cet Orient dont les mers furent si souvent le théâtre de leurs luttes acharnées.

En Provence, j'avais été frappée du rôle important joué par les îles de la côte (îles de Lérins) dans le développement de la vie monastique sur ces rivages. Sans occuper une place aussi considérable dans les annales du monachisme, les trois îles qui s'avancent à la pointe de la côte occidentale du golfe de la Spezia ont aussi leur histoire monastique.

Tino, qui est située entre Palmaria, séparée du continent par un étroit canal de cinq cents mètres, et Tinetto, semblable à un écueil, Tino mérite d'abord d'appeler notre attention, puisqu'elle a été la retraite de saint Venerius et le foyer d'un mouvement religieux. Quoique l'apparition de certains personnages légendaires sur la scène historique semble être due uniquement à la prédilection des peuples pour les « dieux en exil ; » quoique le nom de l'ermite ait une singulière analogie avec celui de la divinité qu'on adorait dans la cité la plus rapprochée, je n'ai aucune raison de contester l'existence du personnage que la tradition locale fait vivre et mourir saintement dans l'île de Tino. Cette île, dont les hauteurs sont couronnées de pins et au sommet de laquelle les Génois avaient bâti une tour, transformée en phare (*fanale*) et qui n'est cultivée que du côté du golfe, devait convenir à un de ces solitaires dont se moquait si durement un voyageur païen du cinquième siècle, Rutilius Numatianus, et qui fuyaient,



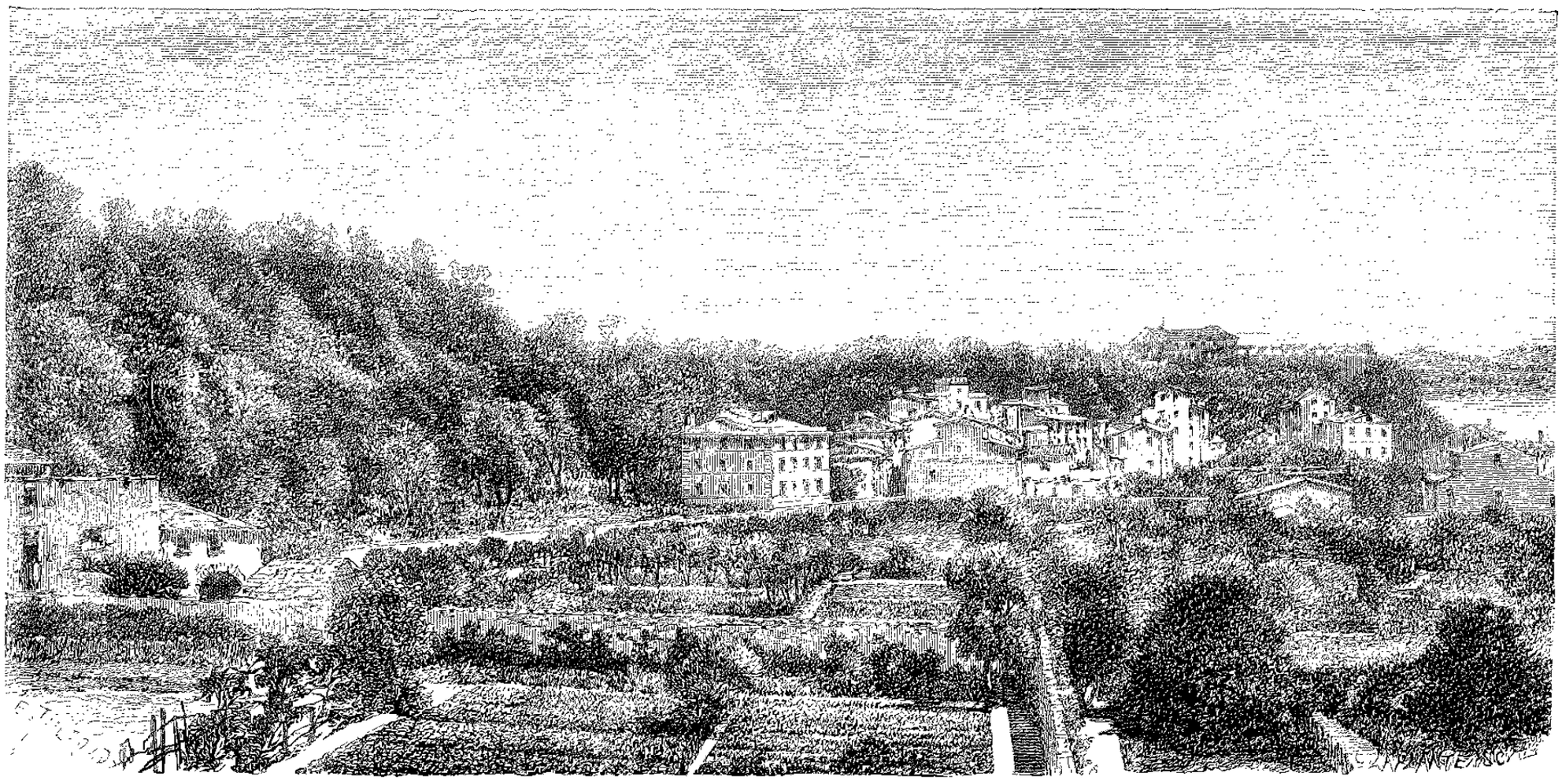
L'île Palmaria et la villa du marquis Pieri Nerli. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

dans les déserts et sur les écueils, le spectacle effrayant de la décadence du monde latin. Dans la partie actuellement en culture, et que les moines avaient peut-être défrichée, Lucius, évêque de Luni, fonda, au septième siècle (610), en l'honneur du saint ermite, un couvent dont on voit encore les restes, et dont le cimetière n'est pas détruit. Parmi les personnages célèbres qui vinrent visiter les reliques de Venerius, on cite le farouche César de Byzance, Phocas, qui donna au pontife de Rome le titre « d'évêque œcuménique, » et Grégoire le Grand qui, sans se soucier beaucoup de ces titres ambitieux, travailla avec tant d'ardeur à fonder la monarchie pontificale. Les reliques, menacées par les corsaires, pressés de s'emparer des châsses précieuses, furent transportées sur le continent. Les moines finirent aussi par s'éloigner, et leur couvent ayant été saccagé par les pirates, ils se réfugièrent sur la rive du *Seno delle Grazie*. Quoique l'île Palmaria, riche en certaines

1. Les Grecs l'ont identifiée avec Vénus Uranie.

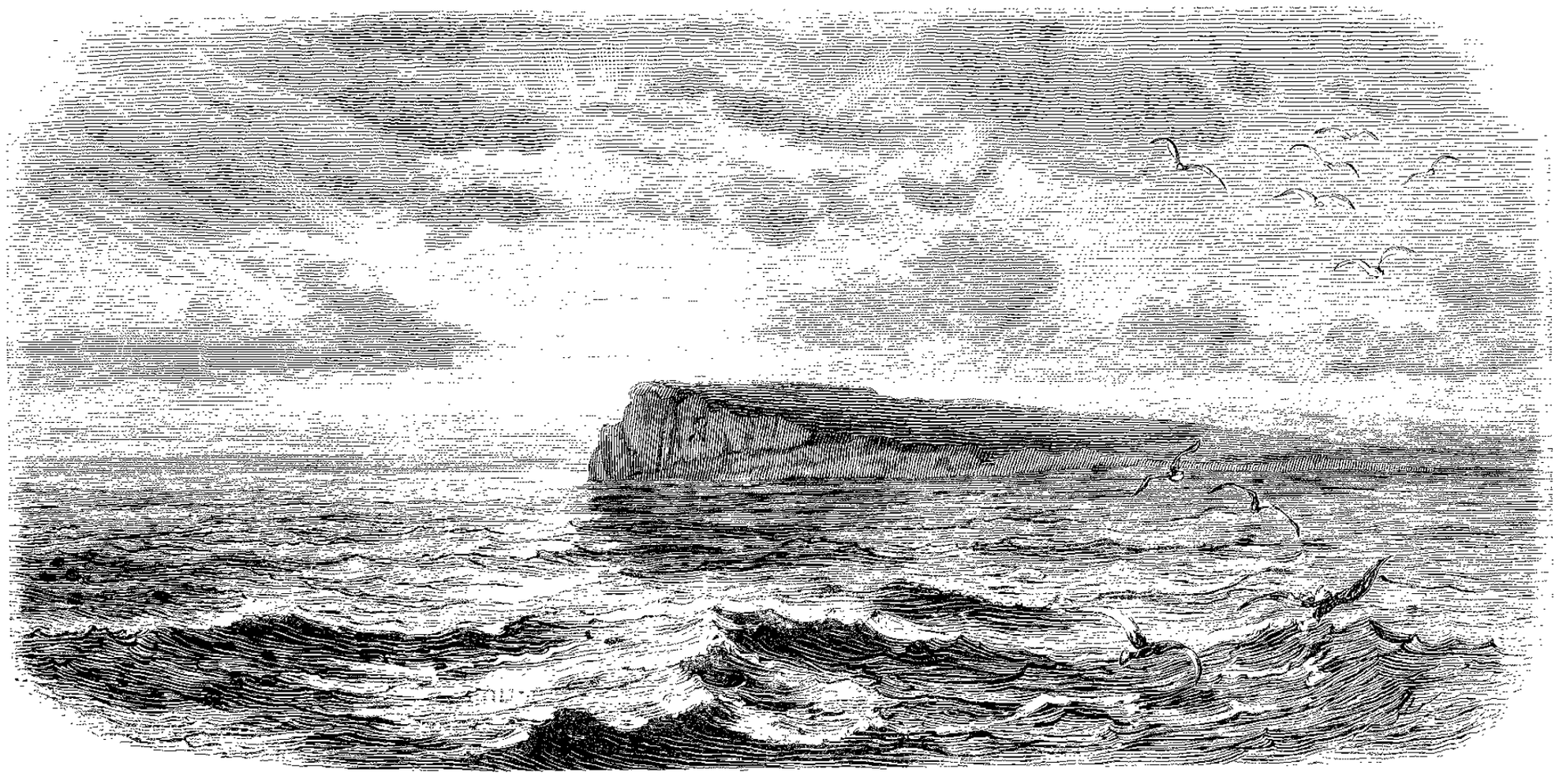
saisons en perdrix et en cailles de passage, leur appartînt, ils ne la jugèrent pas assez sûre pour s'y établir et pour y faire exploiter le beau marbre noir aux veines d'or (le *portor*). Les corsaires (sans parler des Pisans et des Aragonais), qui n'ont pas même laissé de traces du village de San-Giovanni ornement de Palmaria, auraient sans doute fait subir aux religieux le sort cruel de sainte Anastasie et de ses compagnes. La légende dit que Dioclétien fit brûler vives dans l'île des Palmiers ces chrétiennes rebelles aux décrets de « l'Éternité » à laquelle le monde obéissait. Plût à Dieu que la victoire du christianisme eût été sur ces beaux rivages le signal du triomphe de la tolérance ! Malheureusement les persécutions continuèrent. Ariens et orthodoxes, à peine délivrés des Césars païens, se firent une guerre acharnée. Au cinquième siècle, l'évêque de Luni, Terentius, fut martyrisé par les disciples d'Arius. De nos jours, la lutte n'a pas cessé. Le chef des ariens de la Grèce moderne, Kaïris, dont j'ai raconté l'histoire dans les *Excursions en Roumélie et en Morée*, est mort en prison, et les « protestants libéraux, » partisans de l'arianisme, se plaignent souvent, dans les journaux de l'Occident, des vexations auxquelles les expose le zèle des orthodoxes de leur secte, dont les ancêtres ont brûlé l'Espagnol Servet et décapité l'Italien Gentilis.

Les religieuses n'ont pas mieux réussi à se maintenir à Tinetto. Des restes de cellules, couvertes en partie de lierre, sont les débris de leur demeure, détruite par les pirates. Si, comme le disait le Père Lacordaire, « les chênes et les moines sont éternels, » de pareilles catastrophes peuvent se multiplier sans inquiéter beaucoup les fidèles sur l'avenir de l'institution. Quoi qu'il en soit, les moines ne sont pas, sur cette plage, nombreux comme ils l'étaient autrefois, comme ils le sont encore dans certaines provinces. Je n'ai vu dans les rues de la Spezia que quelques Franciscains. Mais si les religieux sont assez rares, il y a autant de membres du clergé séculier que dans tout autre pays italien. Les prêtres n'ont pas dans chaque partie de l'Italie les mêmes habitudes ni le même costume. Sur les rives du golfe, ils portent généralement une soutane avec un col blanc, un léger manteau et un tricorne. Quelques-uns ont des redingotes noires et des culottes courtes. Ils sont en rapports perpétuels avec le peuple, et ils vivent autant dans les boutiques que dans leurs maisons. Beaucoup moins instruits que les ministres protestants, ils sont pourtant supérieurs au plus grand nombre des fidèles, à cause du peu de progrès que l'instruction primaire a faits dans le peuple. Tant qu'il restera une si grande distance intellectuelle entre les pasteurs et les brebis, les premiers n'auront pas beaucoup de peine à conserver sur leur troupeau une action que les révolutions ont affaiblie seulement dans les villes. Encore y reste-t-elle beaucoup plus grande que ne sauraient l'imaginer les personnes qui vivent dans des contrées où les populations se sont depuis longtemps à peu près soustraites à toute influence de ce genre.



Rocca dei Cappucini. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Mme Dora d'Istria.
Membre de la Société de Géographie de France.



L'île Amélia, à l'entrée du chenal (voy. p. 103). — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

QUATRE MOIS EN FLORIDE,

PAR M. POUSSIELGUE[1].

1851-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

DE SAVANNAH A L'ILE AMÉLIA.

La goëlette *la Découverte*. — La Floride de Méry. — La fièvre des bois. — Mon personnel : Constant, le père Maurice, les nègres. — Provisions de guerre et de bouche. — Vingt lieues au large. — Les oiseaux de mer. — Infortunes d'une mouette. — Les feux d'artifice de la mer. — Orage. — Les côtes de Floride.

En mer, 1er *septembre*. — Enfin nous voilà sortis de cette interminable rivière de Savannah! Notre petite goëlette, poussée par la brise du nord-ouest, fend rapidement les flots verts de l'Atlantique. Assis à la poupe, je vois disparaître aux feux rouges du soleil couchant les îles et la côte de Géorgie. Ces monotones plantations de coton longue-soie, ces grèves de sable basses et arides se confondent dans un brouillard doré et lumineux. Devant moi, l'Océan, dans sa majesté tranquille, moutonnant dans sa houle perpétuelle, bat d'un côté aux rivages d'Amérique pour aller se briser à deux mille lieues sur les côtes d'Espagne! C'est une grande chose que la mer, et qui donne l'idée de l'infini, surtout quand on est comme moi embarqué dans un voyage d'aventure sur une goëlette de quarante tonneaux, dont on est le capitaine, et qui vogue un peu à la grâce de Dieu!

La nuit est venue, une nuit splendide des tropiques, tout émaillée d'étoiles! Si la brise continue, dans quatre jours nous serons en Floride.

La Floride, la *terre des fleurs*, voilà un nom qui fait rêver! Aller en Floride après Méry, qui contait avec tant de charme les voyages qu'il avait accomplis dans sa féconde imagination, c'est presque de l'audace : il est vrai que Méry a découvert une Floride en Afrique, où il n'y en eut jamais, et qu'il y a vu, sous le prisme de son imagination, des combats de lions et des cimetières d'éléphants; je suis sûr d'avance que mes découvertes resteront au-dessous de ces merveilleuses descriptions, mais *le vrai seul est aimable*, a dit le poëte : je serai donc vrai, ce sera quelque chose!

Depuis deux ans que je suis en Virginie, à Washington, où je fais partie de la légation française, je me suis pris d'une belle passion pour la chasse, la pêche et cette vie enivrante d'aventurier à laquelle les Américains ont donné le nom de *fièvre des bois*. Dans mes excursions de chasse aux contre-forts des monts Alleghanys ou sur le fleuve Potomac, j'avais rencontré les frères King, les plus grands chasseurs de Washington, et je m'étais associé à eux afin de profiter de leur ex-

périence : or, chaque fois que nous trouvions la piste d'un ours ou d'une bande de dindons sauvages, et qu'après avoir couru des journées entières nous regagnions notre campement l'oreille basse, avec quelques perdrix pour tout butin :

— « Ah ! monsieur, me disaient les frères King, si nous étions en Floride ! Les ours y sont plus communs que les alouettes ici ; les dindons s'y promènent en bataillons ; et puis il y a des couguars, des oncelots, des chats-tigres, des crocodiles et des serpents tant qu'on en veut ! »

Il faut convenir que des descriptions de ce genre souvent répétées avaient de quoi enflammer un chasseur naturaliste ; il y avait bien la fièvre des marais, la fièvre quarte, la fièvre tierce, la fièvre de vingt-quatre heures et même la fièvre jaune en permanence, mais rien ne pouvait plus m'arrêter ; je rêvais de la Floride ; je voyais la Floride partout, et voilà pourquoi j'ai nolisé à Savannah cette petite goëlette que j'ai cru devoir baptiser *la Découverte*, nom tant soit peu ambitieux pour un voyage de quelques centaines de lieues dans un pays connu et en partie colonisé.

Je pars, comme jadis les Argonautes, à la recherche des trésors qui m'ont été promis !...

.... Mon personnel se compose de cinq personnes : d'abord mon maître d'équipage, mon *alter ego*, Constant. Constant est un Normand d'Avranches, ex-quartier-maître de la marine française, qu'il a désertée pour s'établir et se marier aux États-Unis, où il séjourne depuis quinze ans ; Constant, qui a fait la dernière expédition de Floride contre les Séminoles avec le général Jessup, a le poil roux, l'œil bleu clair, une grande bouche, édentée comme celle de tout vrai bas-Normand ; trapu, d'une force herculéenne, mais d'un caractère taciturne et réservé, il est d'un dévouement absolu à ses engagements, et je peux compter sur lui comme sur un tireur exercé et un chasseur habile.

Le père Maurice, Maurice Stand, est un Bavarois d'une cinquantaine d'années aux longs cheveux gris, à la figure douce et rêveuse : c'est un naturaliste passionné et un habile préparateur. Forcé de quitter son pays en 1848, par suite de ses opinions politiques, il est venu chercher un refuge sur la terre hospitalière de la libre Amérique, où je l'ai rencontré. Il n'a jamais touché un fusil, mais ses connaissances spéciales me le rendent précieux, et je le traite plutôt en ami qu'en subalterne.

Viennent ensuite un mulâtre, Toby, et un nègre, Corneille, que m'a prêtés un ami de Savannah, le planteur Mac-Kee, deux bons chasseurs et deux honnêtes serviteurs. Mon petit domestique noir Job complète mon équipage.

Job, malin comme un singe, mais paresseux comme un lièvre, ne dort plus, et rêve la nuit les yeux ouverts, depuis qu'on s'est amusé à lui faire peur des Indiens de la Floride, qui le mangeront à la broche, des grands boas et des terribles crocodiles qui l'avaleront tout cru et d'une seule bouchée !

J'emmène un couple de solides épagneuls écossais, Rump et Digger, excellents pour la chasse de marais.

J'ai embarqué en outre une cargaison complète : douze carabines de divers calibres, deux fusils à deux coups, deux canardières, balles, plomb, quatre barils de poudre, des cognées pour faire du bois, des jattes de terre pour filtrer l'eau marécageuse, des chaudrons, des poêles, une petite batterie de cuisine, de la farine de froment et de maïs, des jambons, du lard, du corn-beef (bœuf salé), du vinaigre, des alcools, whisky et eau-de-vie, une boîte de pharmacie, des cordes, des cordages, des lignes, des filets et des hameçons. Nous avons dans les flancs de notre bâtiment de quoi vivre six mois au désert, en comptant bien entendu sur notre chasse et sur notre pêche. J'ai sur moi une ceinture avec cinq cents dollars en or, et un chèque d'une valeur double sur un banquier de Saint-Augustin, ville principale de la Floride orientale. Enfin le père Maurice a fait collection de pommade arsénieuse, de poudre camphrée, d'étoupe et de scalpels de rechange pour nos chères collections ; nous emportons une caisse pleine de livres d'histoire naturelle, Wilson, Audubon, Holbrook, tous les spécialistes américains, afin de pouvoir comparer sur place leurs descriptions avec les animaux vivants.

Nous sommes pleins des meilleures dispositions : le taciturne père Maurice et le silencieux Constant causent avec animation des animaux merveilleux que nous allons découvrir. Voguons donc, et qu'un bon vent nous conduise !

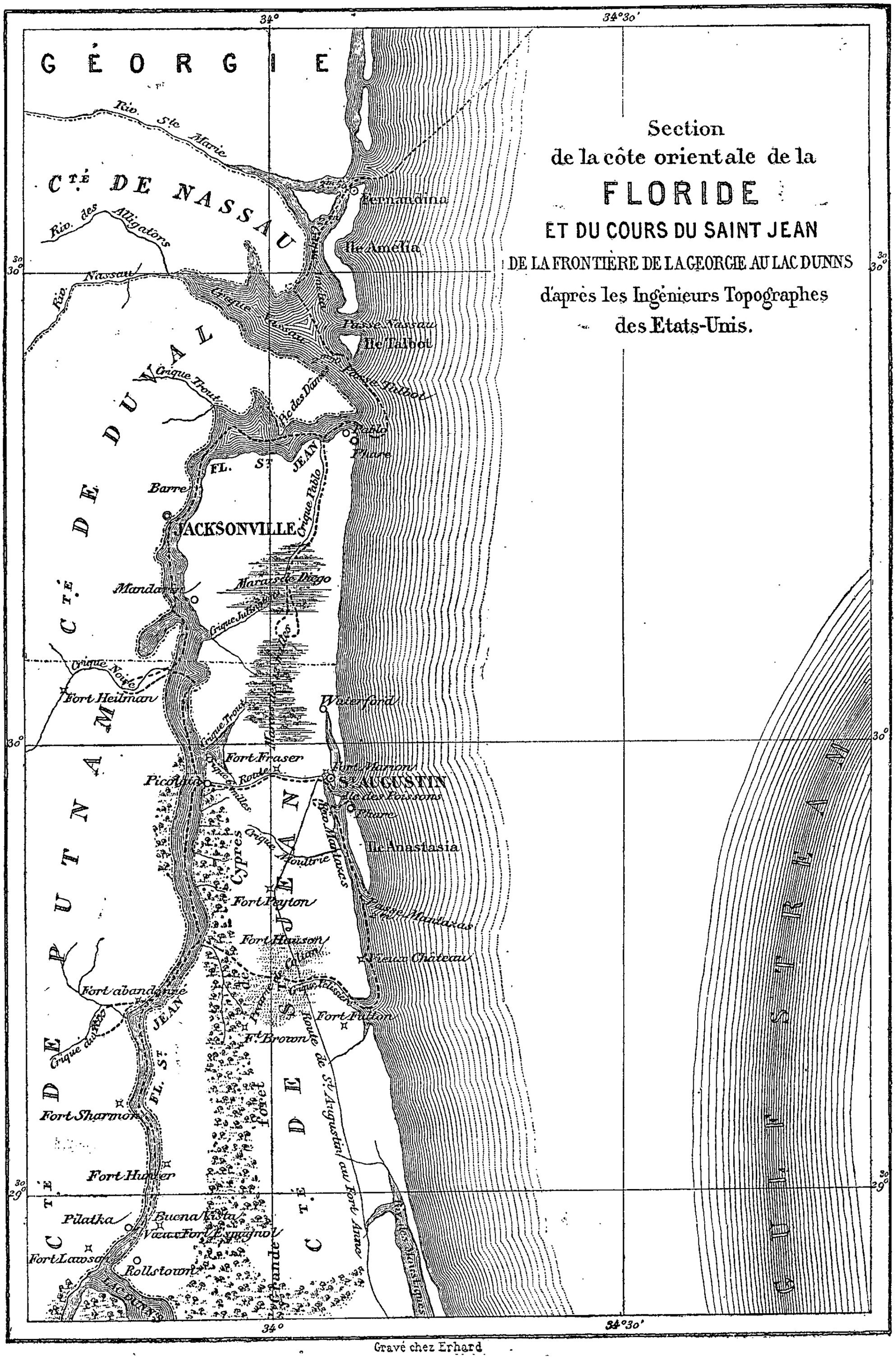
2 *septembre, au matin.* — Nous avons mis le cap au sud, dans la nuit, nous sommes allés chercher une brise favorable à vingt lieues des côtes : il serait imprudent de nous en éloigner davantage, tant à cause de l'exiguïté de notre bâtiment, qui ne résisterait pas à une violente tempête, que pour ne pas être jetés dans le grand courant du *Gulf Stream* qui contrarierait notre marche.

La goëlette est entourée d'oiseaux de mer de différentes espèces : ces parasites voraces et criards, qui ne se rapprochent des côtes qu'au moment des pontes, nous accompagnent depuis que nous sommes au large.

Voici d'abord le pétrel-tempête (*Procellaria pelagica*, Linné), l'oiseau noir, le roi des pélagiens dont les ailes sont si longues qu'elles forment cinq fois la dimension de son corps : il plane au-dessus des vagues, il rase la surface de la mer en pêchant ; il s'élève en décrivant de grandes courbes au-dessus du bâtiment ; il vole contre le vent, et cependant ses ailes étendues n'accomplissent pas un battement, pas une vibration. Aucun des fiers oiseaux des montagnes, ni l'aigle, ni le gypaète, ne pourraient rivaliser avec ce merveilleux voilier.

Aux cinq ou six pétrels qui planent autour de nous est associée une troupe de puffins obscurs (*Puffinus obscurus*, Cuvier), au plumage sombre en dessus, blanc en dessous, qui paraissent vivre en bonne intelligence avec eux.

Section de la côte orientale de la FLORIDE ET DU COURS DU SAINT JEAN DE LA FRONTIÈRE DE LA GEORGIE AU LAC DUNNS d'après les Ingénieurs Topographes des Etats-Unis.



Gravé chez Erhard

Je m'amuse de l'arrière à jeter dans le sillage du bâtiment des petits morceaux de lard que ces parasites se disputent avidement : les puffins se précipitent la tête la première sur la proie, mais ils arrivent trop tard; les hardis pétrels, qui courent à la surface de l'eau en la frappant de leurs pieds avec une extrême vitesse, l'ont déjà saisie! C'est à cette singulière faculté de marcher sur l'eau que les pétrels ont dû le sobriquet de *Peter*, *Peterhill*, *petit Pierre*, du nom de l'apôtre qui fit le même miracle.

Derrière ces vaillants voiliers, et tournant autour d'eux avec les cris désespérés de la gloutonnerie déçue, voltige la tourbe des mouettes et des stercoraires, vils troupeaux, qui sont les vautours de la mer! Ils attendent que les maîtres soient repus pour prendre part au festin!

3 *septembre*. — Pour en finir avec nos compagnons de navigation les oiseaux de mer, il faut que je mentionne l'histoire singulière d'une mouette.

Voulant prendre hier quelques oiseaux qui manquaient à ma collection, et que le père Maurice, le scalpel à la main, regardait d'un œil d'envie, du haut du tillac, ne pouvant les tirer au fusil, parce que nous n'avions à bord qu'un léger *squif*, coquille de noix sur laquelle il eût été imprudent de s'aventurer pour aller ramasser les morts et les blessés, je fis tendre des lignes avec des hameçons amorcés au lard cru; mais les oiseaux se défiaient et tournaient autour de cette proie suspecte, sans en approcher. Enfin une mouette, plus stupide que les autres, avala l'amorce, et fut hissée à bord! Elle appartenait à l'espèce commune, et, comme j'ai horreur de faire mal aux animaux sans nécessité, excepté pour m'en nourrir ou dans un intérêt scientifique, je lui enlevai avec soin l'hameçon, qui s'était enfoncé dans son gosier, et je lui rendis la liberté, après lui avoir attaché un long ruban rouge à la patte, en mémoire de sa captivité. Elle partit à tire-d'aile, et nous ne la revîmes plus.

Ce matin elle est revenue; mais, hélas! cette parure qu'elle porte a fait son malheur : les stercoraires, oiseaux voraces, prenant le ruban rouge qui voltige derrière elle pour un lambeau de chair, se précipitent dessus, et l'avalent tout entier; il faut que la pauvre mouette fasse des efforts prodigieux pour arracher à chaque instant son ruban et sa patte du gosier de ses gloutons. Ce spectacle nous donne à rire, et il y a bien de quoi!...



Mygale géante attaquant un nid. — Dessin de Mesnel.

.... La chaleur est accablante, le soleil se couche dans le sang, une brume irisée s'élève de la mer et monte à l'horizon. Constant croit que nous aurons de l'orage cette nuit, ou demain, et, après avoir tenu conseil, nous nous décidons à changer de direction, et à nous rapprocher de la côte...

.... La nuit est venue, mais la brise est tombée; la mer unie est huileuse, les voiles pendent inertes sur les cordages, et la goëlette n'avance plus; ce calme est menaçant!

Le ciel est envahi par un linceul de sombres nuées; en revanche l'Océan s'illumine!

Quel magnifique spectacle la nature se plaît à nous donner cette nuit, et que les tours de force des Ruggieri sont loin de ces merveilles naturelles!

Chaque vague roule enveloppée dans une lumière blanche, nappe frangée et lumineuse qui s'étend comme une écharpe, et ondule avec l'Océan.

La goëlette est plus noire que le ciel; nous-mêmes sur le tillac nous ne nous apercevons point à deux pas de distance; nous voguons sur du feu; chaque lame qui vient frapper la proue rebondit en gerbes étincelantes. Un seau qu'on descend pour puiser de l'eau paraît s'enfoncer dans une fournaise, et nous remonte plein de flammes liquides; la corde et nos doigts humides sont phosphorescents, comme lorsqu'on a touché des allumettes mouillées.

Des troupes de bonites, des requins, qui flairent la tempête et qui chassent dans cette nuit sinistre, tracent des traînées lumineuses dans leur puissant sillage; on dirait des coins de feu qui se croisent autour du bâtiment; mais quand un de ces poissons bat l'onde de sa queue, il fait jaillir des gerbes de flamme qui retombent en cascades d'étincelles. Deux ou trois grands souffleurs qui flottent dans notre voisinage, en lançant

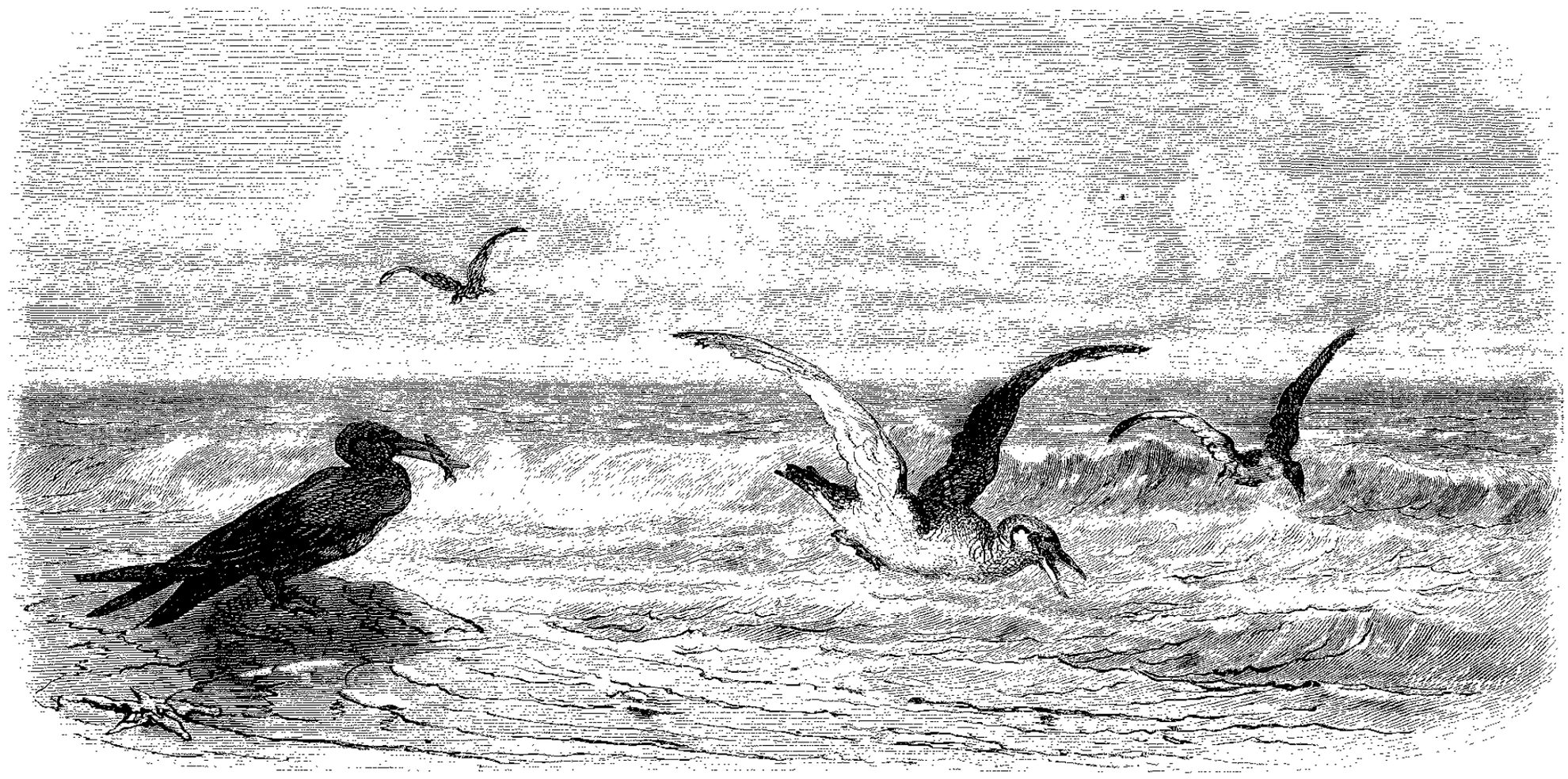
l'eau par leurs évents, produisent des jets de feu d'un effet admirable.

Ce n'est pas tout, voici le bouquet! A la lumière blanche viennent se joindre les feux de couleur : le feu Saint-Elme d'un violet chatoyant parcourt en frissonnant l'extrémité des mâts et des vergues; l'électricité des nuages qui nous enveloppent se joue autour de notre paratonnerre, dont la pointe produit l'effet d'une pile de Volta.

Puis les mollusques phorphorescents illuminent à leur tour : voici les grandes méduses, les pélagies qui flottent à la surface de la mer, semblables à des parachutes, ou plutôt aux globes dépolis de vastes lampes; les mélitées, autres méduses plus petites, dont les bras forment la croix de Malte, et reflètent un rouge éclatant; les ocyroès, acalèphes microscopiques, qui brillent dans chaque goutte d'eau comme une constellation de diamants; les vélelles au corps comprimé dont la crête jette une douce lumière bleu de ciel; les béroès, sortes de concombres épineux dont les feux sont d'un vert tendre.

Mais ce n'est rien encore : à une certaine profondeur se forment des rosaces, des étoiles, des chaînes, des rubans de flamme d'une merveilleuse régularité, qui ondulent avec les vagues, imitant, dans ce feu d'artifice de la mer, les guirlandes de verre qu'on suspend aux mâts pavoisés de nos fêtes nationales!

Voulant connaître l'animal qui produisait ces singulières illuminations, j'en ai fait pêcher quelques-uns : c'est un mollusque de quelques pouces, mou, à corps diaphane et cylindrique; à chaque extrémité de ce tube vivant se trouvent des ventouses qui lui servent à s'attacher à ses congénères; ainsi réunis, ils forment des agglomérations qui comptent plusieurs milliers d'individus, et qui prennent en s'agrégeant des figures géométriques parfaites qu'elles conservent en nageant à



Bec-en-ciseaux pêchant. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

quelques pieds de la surface de la mer. C'est une des espèces du genre biphore (*Salpa biphoris*, Lamarck), nommé ainsi des deux trous percés à chaque extrémité de cet animal.

4 *septembre*. — Vers la fin de la nuit, le vent s'est élevé, l'abîme a fait entendre un bruit sourd, précurseur de l'orage.

La mer, éteignant ses magnificences de lumière, est devenue noire, tandis que le ciel noir se mettait à resplendir d'éclairs fulgurants.

C'était la tempête!

Heureusement que le vent soufflait du nord-est et que la goëlette volait sur les vagues....

.... Il est petit jour; l'Océan commence à devenir furieux, mais nous sommes en vue des côtes. Avec ma lorgnette, j'aperçois une grève basse et sablonneuse couverte d'une végétation rabougrie.

Constant reconnaît l'île Amélia, située sur la côte septentrionale de Floride, où il a déjà relâché, et, prenant le gouvernail en main, il dirige le bâtiment sur le chenal entre l'île et le continent, où se trouve le petit mais excellent port de Fernandina.

II

LE CHENAL DE NASSAU.

Le village de Fernandina. — Le boarding-house. — Le diable de mer. — Passiflore et oiseaux-mouches. — Un drame sur un mur. — L'île Amélia. — Singulière conformation des becs-en-ciseaux. — Une partie de chasse interrompue. — Le château des Palmes. — Un planteur aimable. — La récolte du coton longue-soie. — Navigation contrariée. — Relâche à l'île Talbot. — Un monstre aveuglé par les corbeaux.

5 *septembre*. — Fernandina est un village qui contient tout au plus une trentaine de maisons en bois : placé en face du havre où la rivière Sainte-Mary vient se jeter dans l'Océan après avoir séparé pendant un

cours de cent milles la Floride de la Géorgie, ce petit port est à l'abri des vents du large, et offre douze pieds d'eau à marée basse à l'ancrage de son *wharf* (quai en bois). C'est donc le meilleur point de refuge entre les ports de la Chesapeake et les keys de Floride, côte ingrate qui repousse la navigation, et qui a déjà causé tant de naufrages.

La population se compose de pêcheurs : il y a un établissement qui fabrique des conserves d'huîtres et du poisson fumé, un dock où on dépose du riz, du sucre et du coton que viennent chercher des caboteurs de Savannah et de Charleston, quelques magasins où on vend de tout, quoiqu'on n'y trouve pas grand'chose, et enfin un *boarding-house*, sorte d'hôtel borgne où j'allai descendre.

Le *boarding* de Fernandina appartient à un brave Allemand nommé Shaller, qui y a joint un salon de bière et de whisky, où on lit les journaux et où on prend du café. Mme Shaller fait la cuisine, et son mari, avec l'aide de deux nègres, surveille cet important établissement où nous sommes trois voyageurs en ce moment, affluence qu'on n'avait jamais vue, et qui met la maison en révolution.

On m'a donné pour chambre une cabane construite de voliges de pin disjointes et couverte de chaume de paille de riz; il y a une natte en jonc, un *rocking chair* (fauteuil à bascule), une table écloppée, et une couchette couverte d'une moustiquaire trouée. Le tout est assez propre, et je me suis couché avec confiance; j'aurais bien dormi sans les cancrelas, ces blattes immondes et voraces, qui toute la nuit ont fait grand bruit, en rongeant, en sciant, en dévorant.

Ce matin il y a une couche de sciure de bois épaisse d'un pouce sur le plancher de ma chambre, et mes semelles de bottes entamées sont minces par places comme des feuilles de papier.

J'ouvre ma fenêtre : le jour vient de se lever. Deux bateaux dragueurs, qui ont passé la nuit à la pêche, entrent dans le havre et viennent s'amarrer au wharf. Il y en a un qui a pêché un diable de mer, énorme raie de l'espèce des céphaloptères, qui est pendu à son arrière et est aussi large et aussi haut que sa voile. Ce poisson, qui n'a pas encore été décrit, mais que j'ai déjà eu occasion de dessiner, atteint le poids énorme de mille kilogrammes : son corps est hérissé d'épines recourbées aussi grosses que des crocs de bateau, sa tête porte deux cornes de taureau, sa queue est armée d'un dard venimeux, long et acéré comme un fer de lance. Le céphaloptère se tient à l'affût dans les sables mouvants des hauts fonds, engloutissant dans sa gueule aussi large qu'un four tout ce qui passe à sa portée.

J'ai été faire une visite aux pêcheurs.

En rentrant, je me suis assis devant la porte de ma chambre pour respirer la fraîcheur délicieuse du matin, et j'ai allumé un cigare en attendant le déjeuner. Une grenadille (*Passiflora quadrangularis*, Linné) couvre ma case de guirlandes de verdure et de fleurs : j'ai cueilli une fleur et un fruit; la fleur est pourpre avec des pistils et des étamines blancs; j'y ai reconnu le marteau, les clous, le fer de lance, tous les instruments de la Passion, qui ont fait donner son nom à cette fleur grande, élégante et très-odorante. Le fruit est jaune, ovoïde, et de la grosseur d'un petit melon; on le mange ici assaisonné au vin et au sucre.

Ces beaux arbres grimpants, qui poussent avec tant de rapidité, sont un des charmes des habitations tropicales dont ils remplissent les appartements de parfum et de fraîcheur, mais ils ont bien aussi leurs inconvénients, la grenadille surtout, dont les fruits attirent les rats et les écureuils qui en sont très-friands, et à leur suite les serpents venimeux, hôtes effrayants et dangereux.



Cotonnier herbacé. — Dessin de Tournois.

Celle-ci ne recèle pas, je l'espère, de serpents à sonnettes; en revanche, elle est habitée par un couple de charmants oiseaux-mouches rubis-topaze (*trochilus colubris*, Linné), qui voltigent en bourdonnant autour des fleurs, et qui font briller au soleil leur gorge couleur de feu et leurs ailes d'émeraude.

Je m'amuse pendant quelque temps à suivre ces mignonnes créatures dans leurs évolutions gracieuses : puis je crois que je me suis endormi.

J'ai été éveillé par des cris perçants : un drame terrible se jouait sur les parois de ma cabane et sous mes yeux !

Au centre d'une feuille de grenadille enroulée, était caché le nid des oiseaux-mouches, nid gracieux, construit de duvets cotonneux et de brindilles de mousses : dans le nid il y avait trois petits tout rouges. Un monstre hideux menaçait ces êtres innocents et chéris; une araignée du genre mygale, la mygale géante, noire et velue, dont le corps était aussi gros qu'une bouteille, et dont les pattes armées de terribles crochets avaient au moins huit pouces de long, était campée immobile sur le chambranle de la porte, la tête dirigée vers le nid qu'elle regardait avec ses yeux blancs à pupille verte! Le père et la mère poussaient des cris désespérés; la mère, accrochée à une feuille au-dessus du nid, couvrait ses petits de ses ailes pendantes; le père, les plumes hérissées par la colère, relevant fièrement sa huppe

et sa collerette de feu, volait autour de l'araignée, prêt à charger le monstre, et à sacrifier sa vie pour sauver sa progéniture.

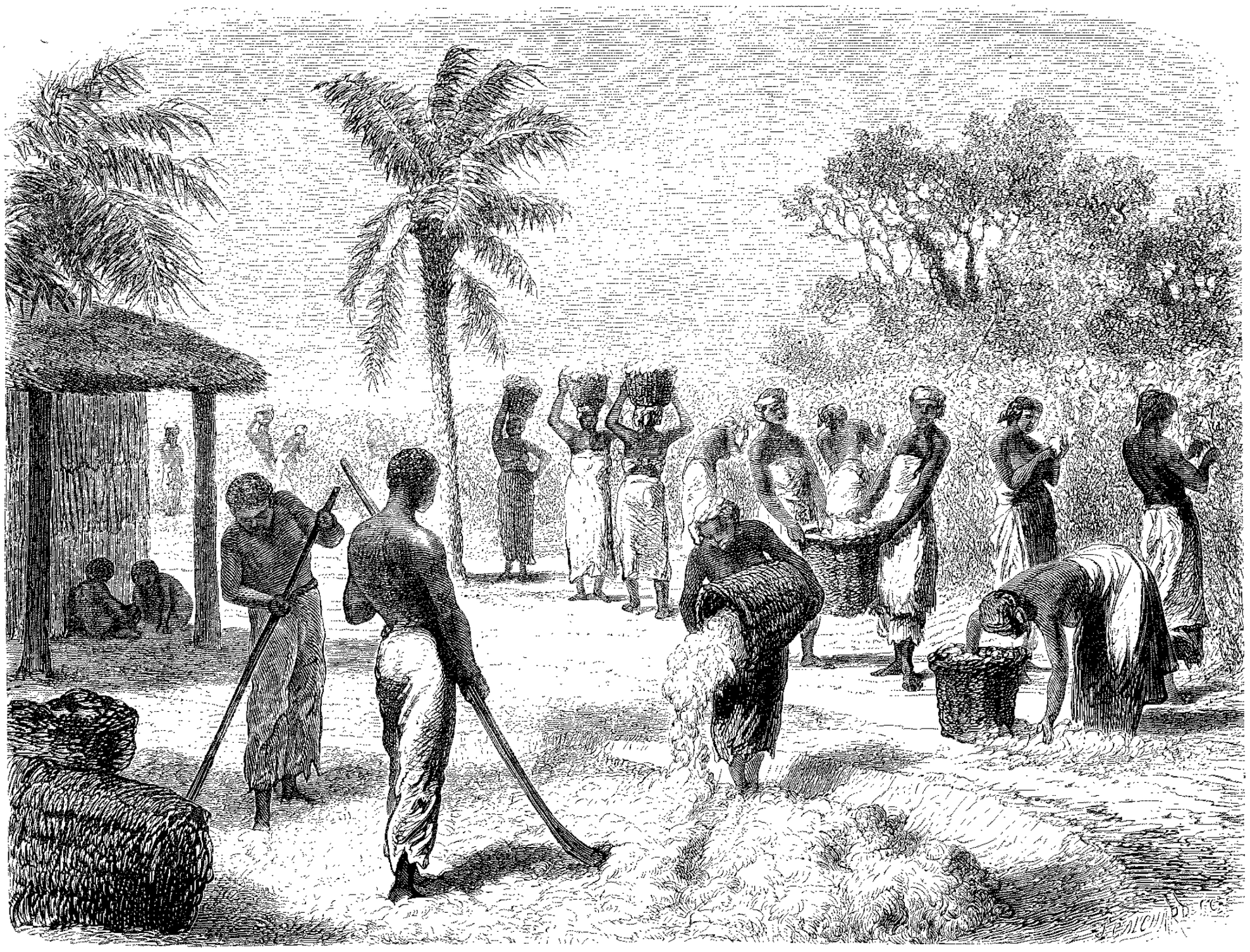
C'était la lutte d'un pygmée contre un géant! L'araignée avançait peu à peu, et les innocents allaient périr!

J'intervins : d'un coup de canne, j'abattis la bête, à qui je cassai trois pattes et que j'achevai d'assommer à terre. Elle était hideuse, et je frissonnai moi-même en songeant que j'avais dormi avec une telle voisine dans ma case.

Ces grandes mygales sont communes dans le pays : leur aspect horrible fait qu'on les détruit quand on les voit, et cependant elles se rendent utiles en dévorant les insectes parasites, les blattes, les cancrelas, les scolopendres et les termites; comme on le voit, elles s'attaquent aux petits oiseaux....

.... J'ai été regarder après déjeuner le nid des oiseaux-mouches : les deux petits à peine gros comme des poids sont sans mouvement; le père et la mère, qui s'étaient enfuis à tire-d'aile, ne sont pas encore revenus.

6 *septembre*. — Hier soir, nous avons quitté Fernandina, et ma goëlette ne tirant que cinq pieds d'eau, je me suis décidé pour la route la plus longue, mais la plus sûre. Notre petit bâtiment, comme je l'ai déjà



La récolte du coton. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

dit, tiendrait difficilement la pleine mer par un gros temps. Nous passons par le chenal de Nassau, situé entre la côte du comté du même nom et l'île Amélia qui s'étend sur une longueur de dix lieues du nord au sud. Le chenal de Nassau, qui n'a pas moins de six pieds d'eau à marée basse, est large de trois à six kilomètres; l'eau y est moins salée qu'en pleine mer, à cause des nombreuses rivières qui viennent s'y jeter.

J'ai pris à Fernandina un pilote nègre, qui nous conduira jusqu'à l'embouchure du Saint-Jean.

Le pays est plat et assez monotone. L'île Amélia, formée de dunes de sable d'une blancheur éblouissante, est plantée de cotonniers, de cannes à sucre et de tabacs. Çà et là, on voit quelques cases de nègres, abritées par des buissons des magnoliers et de palmiers chamœrops. La côte de Floride, déserte et marécageuse, est couverte de riz sauvage et de zizanie.

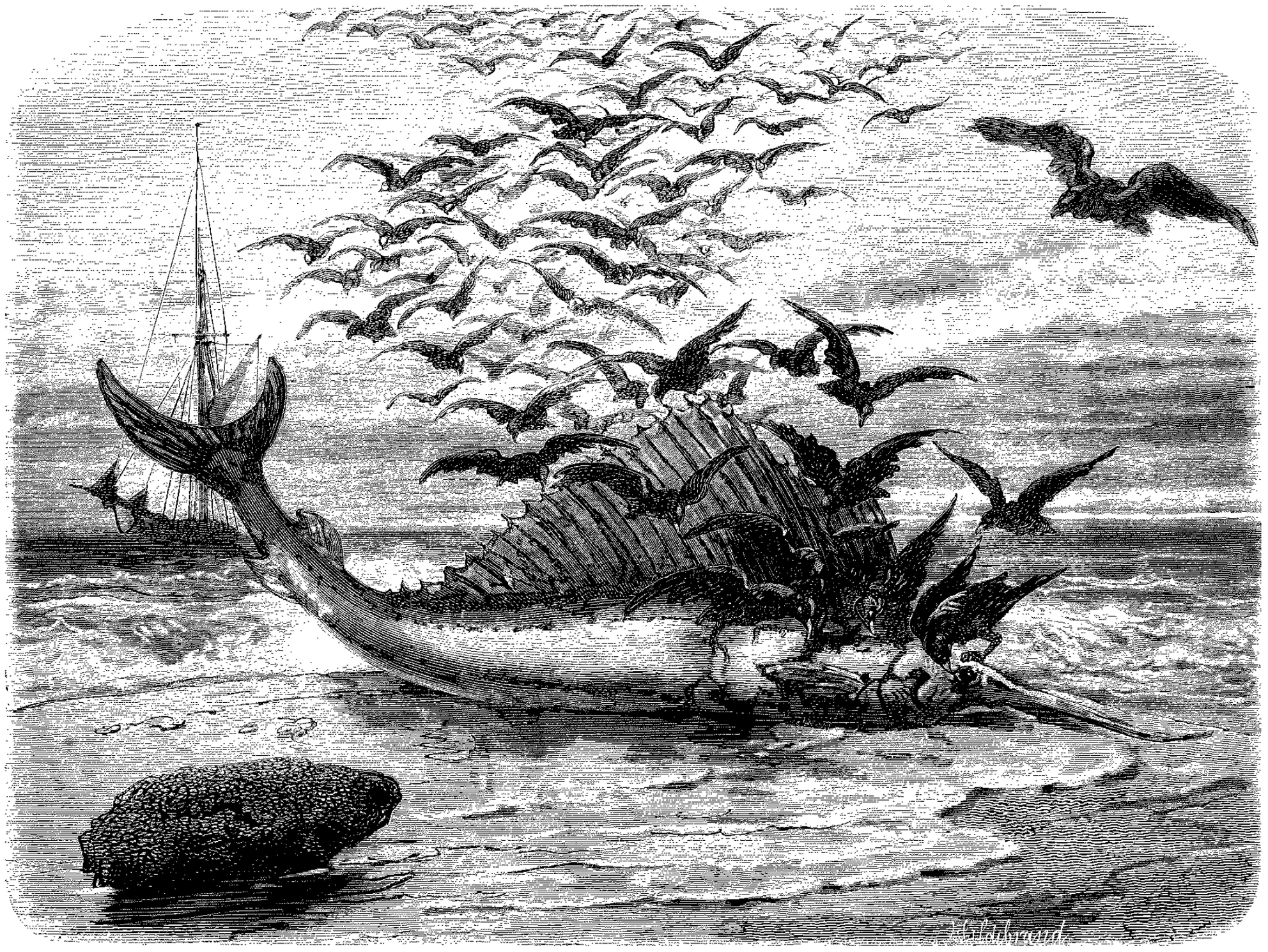
Des bandes de sternes, de mouettes à pieds rouges et des becs-en-ciseaux noirs habitent le chenal de Nassau. Je ne vois plus ici les oiseaux de haute mer, pétrels et puffins, qui nous avaient escortés sur l'Océan. Ceux ci, qui fréquentent les côtes, sont moins audacieux, mais ils volent en quantité innombrable autour de nous, remplissant l'air de leurs cris aigus.

Les becs-en-ciseaux attirent mon attention par leur singulière façon de pêcher : cet oiseau, que la nature a

doué d'un bec de la forme la plus bizarre, la mandibule supérieure étant de moitié plus courte que l'inférieure, et se changeant au bout en une lame mince et flexible, cet oiseau ne peut se servir de son bec pour saisir, ni pour piquer sa proie, et semble condamné à mourir de faim. On le voit passer tout son temps à voler à la surface de la mer, plongeant sa longue et coupante mandibule inférieure, tandis qu'il tient l'autre très-ouverte et hors de l'eau. Il faut, pour qu'il saisisse une proie, que des vers marins ou de petits poissons viennent se jeter d'eux-mêmes dans son bec. Je présume que ces pauvres oiseaux doivent faire maigre chère. J'en tirai quelques-uns pour ma collection.

Cuvier a fait erreur en disant que les mandibules du bec-en-ciseaux sont aplaties : la supérieure, au contraire, est taillée en gouttière, et reçoit dans sa rainure le bord coupant de l'inférieure. Le gosier de cet oiseau est fort étroit, de façon que l'eau ne puisse y entrer pendant qu'il pêche ; son estomac en revanche est très-musculeux, afin qu'il puisse digérer les aliments qu'il ne saurait broyer avec son bec rudimentaire.

Le bec-en-ciseaux noir (*Rhynchops nigra*, Linné) a la queue fourchue et les ailes excessivement longues. Son bec est rouge ainsi que ses pieds. Tout son corps est d'un noir velouté en dessus, d'un blanc pur en dessous. Son nid, dont nous avons trouvé une quantité sur un îlot, est un petit trou creusé dans le sable, où l pond à même trois œufs de la grosseur des œufs de poule, blancs marqués de taches brunes.



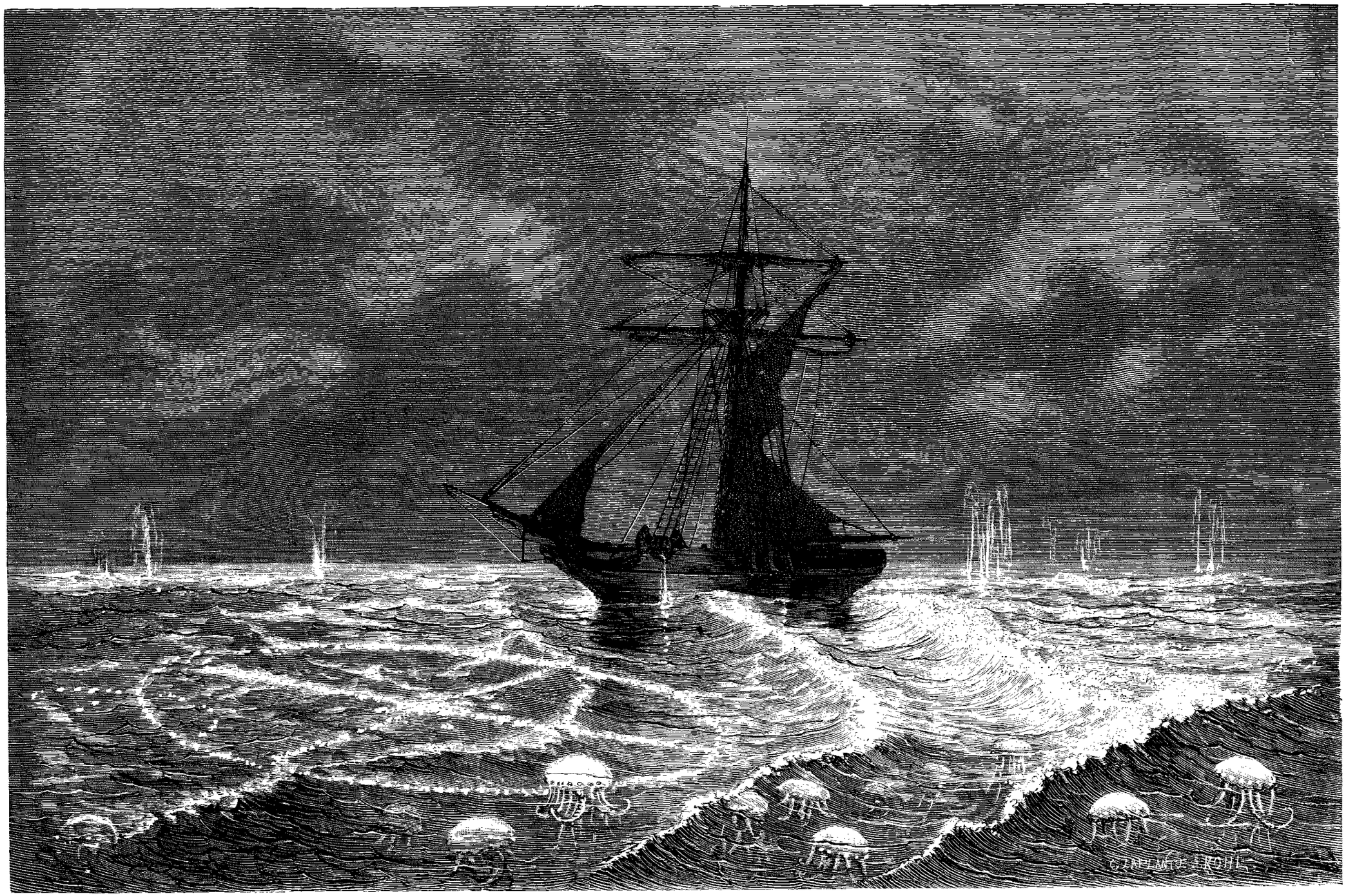
Voilier échoué attaqué par des corbeaux. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

Job en a ramassé trois ou quatre douzaines, mais je me promets de les mirer avec soin avant d'en faire une omelette, ne partageant pas le goût de mes nègres qui prétendent que les œufs couvés sont plus nourrissants et meilleurs que les autres....

.... A marée basse, le chenal où nous naviguons diminue au moins de moitié en largeur : la goëlette rase alors la côte sans crainte d'échouer, et voyant devant moi un champ immense de maïs, encadré d'une forêt de chênes verts, de ciriers et de lauriers sassafras, je débarque avec Constant dans l'espoir de rencontrer quelque gibier.

6, *au soir*, *à bord*. — Notre partie de chasse s'est prolongée, et nous ne sommes revenus qu'à la nuit.

En parcourant la plage du chenal pour gagner les bois, j'ai découvert la véritable manière dont les becs-en-ciseaux se nourrissent : dès que la marée baisse, ces oiseaux se tiennent en rangée devant le flot qui se retire, et guettant les mactres et les coquilles bivalves que la mer découvre, ils profitent du moment où elles s'entr'ouvrent au soleil, pour enfoncer leur mandibule inférieure entre les valves de la coquille qui se referme ;



Les illuminations de la mer. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

alors ils frappent l'animal sur le galet de la grève, le brisent et avalent leur proie. Voilà pourquoi le père Maurice m'assurait ce matin que ces oiseaux n'étaient pas maigres.

Mes deux chiens épagneuls, qui n'avaient pas chassé depuis quinze jours, bondissaient sur la plage, en manifestant leur joie par leurs aboiements répétés; à peine touchions-nous à la lisière des bois, qu'ils s'y précipitèrent sans écouter mes cris de rappel. Nous y courûmes à leur suite; ils avaient déjà traversé le fourré, et alléchés par cent pistes diverses, ils s'étaient jetés dans le champ de maïs.

Des nuées de perdrix et de tourterelles volaient effarées au-dessus de nos têtes; des bandes de lapins et d'écureuils couraient dans nos jambes.

Constant et moi, nous commençâmes un feu roulant, abattant nos victimes sans choisir, et tirant dans toutes les directions.

Tout à coup mes chiens vinrent se réfugier dans mes jambes en manifestant des signes de frayeur. Un dogue énorme arrivait sur nous au travers de cette forêt d'épis, en grognant sourdement, et en grinçant des dents d'une manière significative.

Je crus être en face d'un chien enragé, et j'allais lui envoyer mes deux coups de fusil, lorsqu'une voix impérieuse se fit entendre :

« Ici, Spott, ici ! »

Un planteur à cheval, escorté de deux nègres armés de carabines, débouchait d'une clairière dans notre direction.

Je m'apprêtais à lui faire mes excuses d'avoir violé sa propriété, quand, ôtant poliment son chapeau de paille, il me dit :

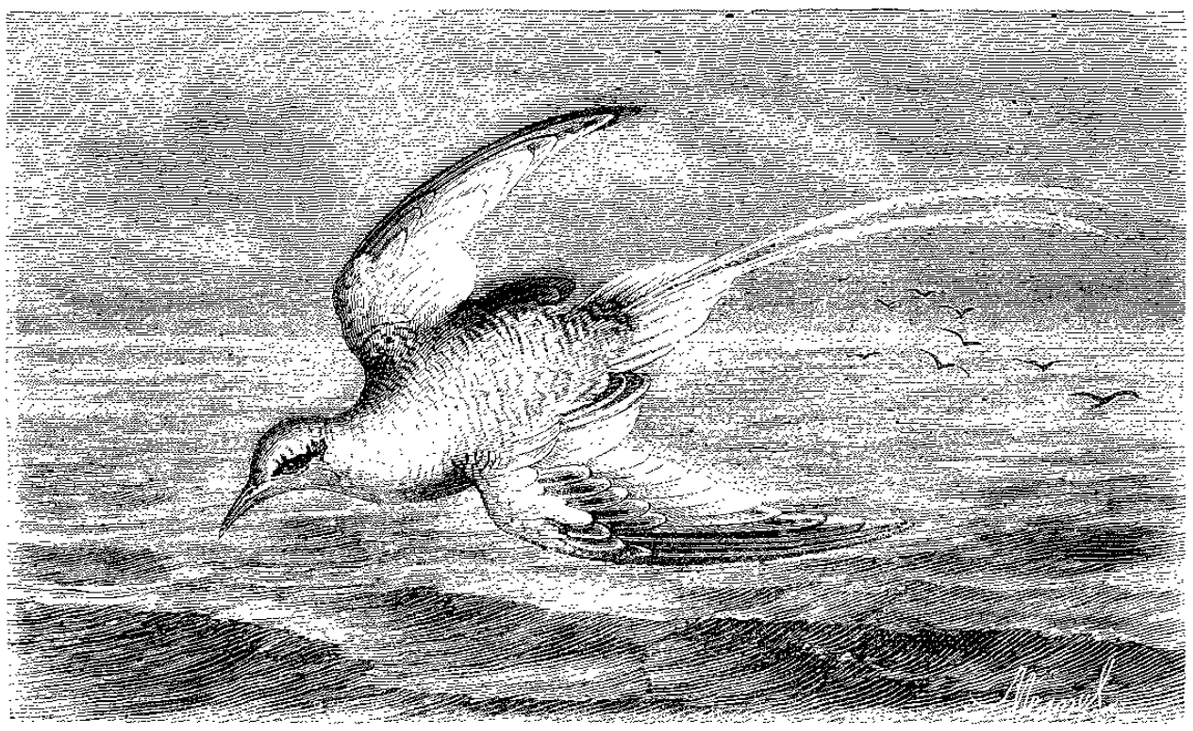
« Eh bien, gentleman? J'espère que vous faites bonne chasse : si vous pouviez débarrasser mon blé de tous ces pillards qui le dévorent avant la récolte, vous me rendriez un véritable service! Pardon de vous déranger, mais j'ai entendu votre fusillade, et j'ai si rarement occasion de voir des étrangers à Palms'Castle, que j'ai piqué des deux pour avoir le plaisir de vous rencontrer. »

J'appris au planteur qui j'étais, et le but de mon voyage.

Alors il voulut absolument que je l'accompagnasse jusqu'à sa maison afin de me rafraîchir et de faire la sieste : j'y consentis. Il fit descendre ses deux nègres de cheval, leur donna l'ordre de ramasser notre gibier, nous pria d'enfourcher leurs montures, et contournant le champ de maïs, nous entrâmes dans une haute futaie de frênes et de tulipiers magnifiques.

A la lisière des bois, je m'arrêtai pour admirer le paysage : d'immenses champs de cotonniers s'étendaient de chaque côté de nous; on était alors à l'époque de la cueillette du coton; les arbustes et le sol environnant étaient couverts de duvet aussi blanc que la neige parmi lequel s'ébattaient des bandes noires de négresses et de négrillons à demi nus. Un canal d'arrosage aux eaux limpides tournoyait au milieu de cette riche plaine qu'encadraient les hautes futaies des sombres forêts vierges. En face de nous, adossée à d'autres forêts et au milieu d'un vaste étang dont les eaux miroitaient au soleil, s'élevait, sur un îlot planté de dattiers et de palmiers chamœrops, l'habitation du planteur, le château des Palmes.

Nous étions alors engagés dans une avenue percée au milieu de la plaine, et qui conduisait au château. Voyant que j'examinais avec curiosité les travaux des esclaves chargés de la cueillette du coton, M. Potter, c'était le nom de mon hôte, m'offrit gracieusement de me faire voir et de m'expliquer la culture et la préparation de cette plante productive qui a fait la richesse du sud des États-Unis.



Phaëton. — Dessin de Mesnel.

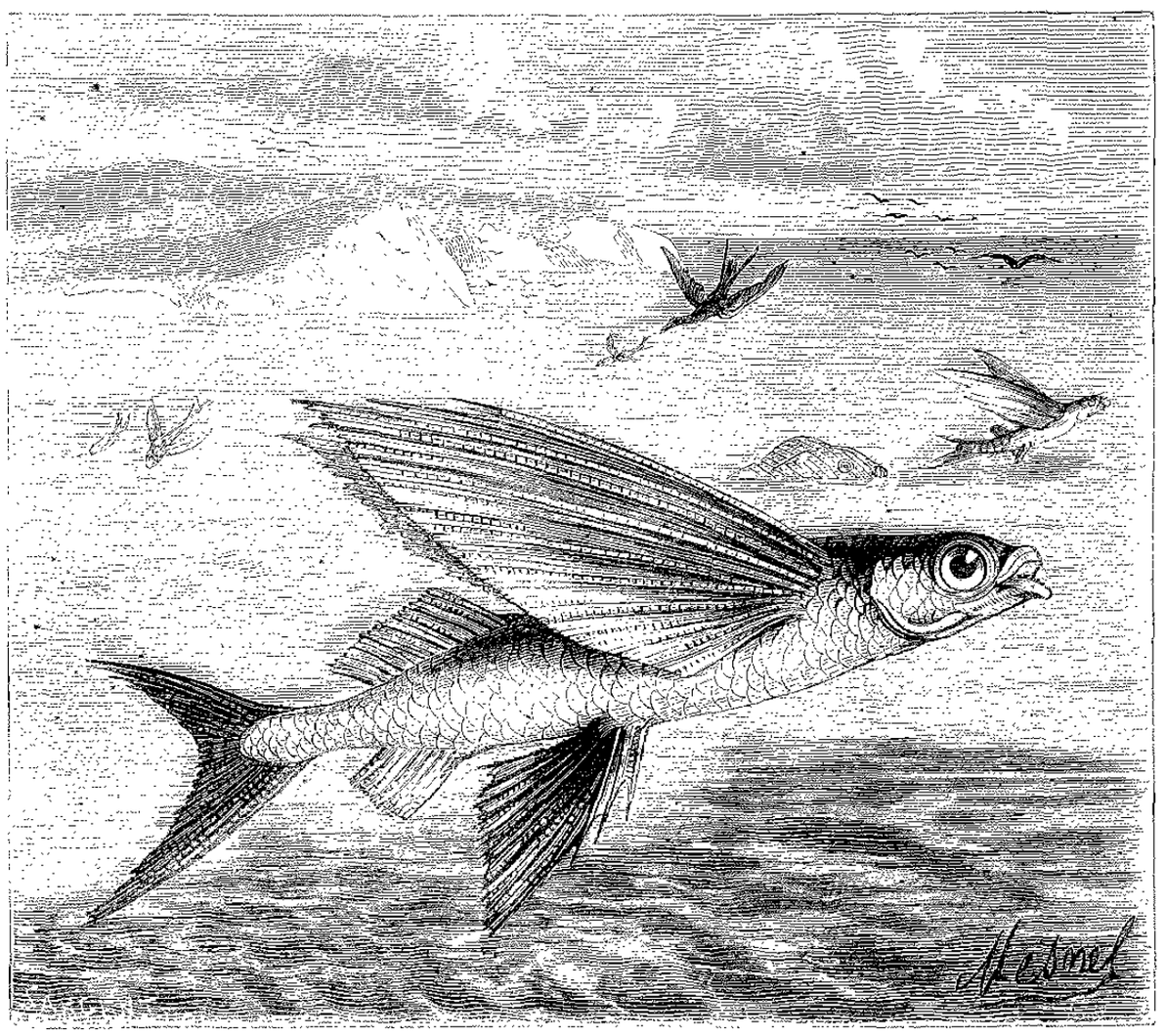
Nous descendîmes de cheval au milieu d'une troupe de négrillons qui folâtraient autour de nous, et qui vinrent nous tenir l'étrier. Chaque champ de cotonniers d'une contenance de dix hectares environ est confié à l'époque de la récolte à un certain nombre de femmes et d'enfants sous la surveillance de deux hommes. Les récolteurs se construisent des cabanes et campent sur place. Cette surveillance rigoureuse tient à ce que le coton s'échappe, aussitôt que la capsule qui le renferme est ouverte, et que si on le récolte à terre, il se ternit, devient gris, sans éclat, et perd la moitié de sa valeur. La supériorité des cotons longue-soie de Géorgie et de Floride, qui sont les plus recherchés de l'industrie, tient autant au soin avec lequel ils sont récoltés qu'à la qualité du sol et au mode de culture[1]. Ce sont les femmes qui font la cueillette du coton dans de vastes corbeilles. Elles tirent avec les doigts les flocons des capsules, de façon à n'enlever aucune partie sèche du

1. En Orient, on cueille encore le coton avec sa capsule; les filateurs, qui parviennent difficilement à séparer les fils des folioles caliculaires pressées dans les balles, le payent beaucoup moins cher que le coton d'Amérique.

calice, et, dès que leurs corbeilles sont pleines, elles les portent devant les cases, où deux hommes étendent le coton pour le faire sécher. On ne le met en magasin que lorsqu'il est parfaitement sec. Comme les capsules ne mûrissent pas en même temps, et que l'arbuste porte ensemble des fleurs et des fruits, la cueillette dure depuis le mois d'août jusqu'à la fin d'octobre.

Lorsque le coton est en magasin, on procède au moulinage, qui consiste à le faire passer entre des rouleaux et des roues à dents recourbées qui le nettoient et le séparent de sa graine. M. Potter me fit voir en détail son moulin à *sérancer*, appelé *saw-gin*, qui nettoyait cent cinquante kilogrammes de coton par jour. Enfin on emploie la presse hydraulique pour le comprimer, et on le met en balles carrées qui pèsent sous un petit volume de deux à trois cents kilogrammes. C'est dans cet état qu'il arrive dans nos ports européens.

Le cotonnier longue-soie (*Gossypium herbaceum*, Linné), quoiqu'il soit considéré comme une plante herbacée, est un arbuste dont la tige devient ligneuse, et qui atteint de un à deux mètres; les feuilles d'un vert tendre sont à cinq lobes; les fleurs, assez semblables à celles des mauves, sont jaune pâle avec une tache écarlate au bas de chaque pétale.



Exocet volant. — Dessin de Mesnel.

Les cotonniers sont plantés en lignes espacées de deux mètres; on les sarcle deux fois avant la floraison; après la récolte on fait un dernier sarclage, et on taille la plante à un pied de terre : ainsi cultivée, elle dure de cinq à six ans.

Le coton, introduit dans le sud des États-Unis en 1786 seulement, produisait avant la dernière guerre (1860) quatre cents millions de kilogrammes de matière vendue sur les marchés européens : c'est tout dire!

En galopant sur l'avenue du château, M. Potter, qui m'avait paru adoré de ses esclaves, m'expliqua que, grâce à la division du travail qu'il avait appliquée dans sa plantation, il avait tiré le meilleur parti de ses noirs. Chaque famille a une certaine quantité de terrain à cultiver; au bout de l'année, suivant les produits et le bon état de l'entretien, il distribue des primes et des cadeaux aux meilleurs et aux plus intelligents travailleurs. Grâce à ce système, le maître s'enrichit, et les esclaves sont heureux.

Le château des Palmes est une grande maison fortifiée, bâtie il y a une trentaine d'années, à une époque où le pays était exposé journellement aux invasions désastreuses des tribus indiennes Creeks ou Séminoles. Autour de la maison, élevée en partie sur pilotis et dont l'aspect rappelle un peu les grands moulins construits sur nos rivières, règne une enceinte continue de hautes palissades en chêne; les fenêtres fort étroites et en forme de meurtrières sont garnies de solides barreaux de fer. Sur la plate-forme d'une sorte de donjon avancé, sont placées sur leurs affûts deux pièces de campagne qui ont servi jadis à repousser les Indiens. L'îlot sur lequel est bâti le château contient en outre des magasins, des hangars, les cases et les jardinets des nègres; une seconde palissade enfoncée dans l'eau entoure l'îlot, et forme les fortifications avancées. Une passerelle en bois donne seule communication avec la terre ferme, et encore est-elle close dans son milieu par une grille de fer. Enfin, à l'exception d'une vérandah ou d'une terrasse circulaire qui règne autour du château, il est facile de juger que le bien-être a été sacrifié aux exigences de la sécurité.

M. Potter et sa famille ont été charmants pour moi : M. Potter, qui a fait en volontaire la dernière guerre contre les Séminoles, m'a donné une foule de renseignements sur l'intérieur de la Floride, et des lettres de recommandation pour un de ses amis qui a établi une scierie à Jacksonville sur le Saint-Jean, où nous arriverons dans quelques jours.

Je suis rentré à bord à la nuit tombante, reconduit jusque-là par ce planteur aimable et son jeune fils.

7 *septembre*. — En doublant un promontoire couvert d'une superbe forêt de pins à cinq feuilles, la goëlette débouche dans une sorte de mer intérieure. On aperçoit à peine les rivages de l'île Amélia qui fuient au large, et la côte du comté Duval sur laquelle nous naviguons est invisible. Cette vaste lagune peu profonde ne donne à la sonde que deux brasses d'eau à marée haute. L'eau en est fortement saumâtre, ce qui tient à

ce que nous passons devant l'embouchure des rivières Nassau et des Alligators, cours d'eau assez importants qui séparent le comté de Nassau du comté Duval.

Le comté de Nassau, le plus septentrional de la Floride et l'un des plus peuplés sur la côte orientale, compte deux mille habitants sur trois cents lieues carrées; on y récolte du riz, du maïs, du coton et du sucre.

Je n'aperçois pas le moindre alligator dans la rivière de ce nom; en revanche l'eau est couverte de canards de différentes espèces, surtout de ces jolies sarcelles à éventail qui ont la singulière habitude de se percher sur les troncs d'arbres et sur les branches immergées.

Nous longeons pendant une partie de la journée la rive du comté Duval qui est couverte de vastes forêts d'arbres verts.

Le pilote me faisait espérer que nous pourrions entrer avant la fin de la nnit dans le fleuve Saint-Jean, mais l'homme propose et le vent dispose : en vue de l'île Talbot, et en nous engageant dans la passe du même nom, nous sommes surpris par une saute de vent qui se met à souffler vigoureusement du sud-est; la mer étant assez grosse au large, je ne me soucie pas de passer la nuit à courir des bordées dans ces parages dangereux, et après avoir tenu conseil, nous jetons l'ancre à la fin de la journée, à l'abri d'un banc de sable, dans une anse de l'île Talbot.



Le château des Palmes (voy. p. 106). — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

Cette île, que j'examine avec ma lorgnette, se compose de dunes de sable couvertes d'une végétation rabougrie, et de cette herbe dure, amère et fétide qui pousse dans les terres salées, et dont les chèvres mêmes refusent de se nourrir (*Ægochloa*, sorte de polémoniacée)....

.... Comme je dormais profondément, j'ai été réveillé par le bruit infernal des croassements de deux cents grands corbeaux de mer qui sont venus s'abattre sur le banc de sable à côté de nous. Qui peut causer l'agitation insolite de ces oiseaux à pareille heure? C'est à peine s'il fait clair, l'aube du jour n'étant annoncée que par une mince barre orangée qui colore l'horizon.

Constant s'étant levé, nous nous embarquons dans la pirogue pour contourner le banc de sable : un immense poisson de quinze pieds de long est échoué sur un bas-fond, et dans les dernières convulsions de l'agonie, il fait jaillir l'eau de sa queue puissante, et essaye en vain de se retourner et de regagner la mer qui se retire. Des essaims de corbeaux voltigent sur sa tête, cherchant à lui crever les yeux, et entamant sa cervelle à grands coups de bec. L'eau est déjà rougie de son sang!

Ces corbeaux de mer (*Corvus ossifragus*, Wilson), qui sont aussi forts que des coqs de la plus forte taille, sont féroces et sanguinaires; ils s'associent pour cher-



Le phare de Hazard. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

cher leur proie, et j'en ai vu quelquefois donner la chasse aux oiseaux les plus puissants, tels que l'aigle et le balbuzard.

Dès qu'on put approcher du monstre sans danger d'être renversé par ses coups de queue, nous débarquâmes après avoir tiré deux coups de fusil pour écarter les corbeaux : à sa haute dorsale, à sa mâchoire supérieure prolongée en une forte lame d'épée, je reconnus un voilier, poisson de la famille des espadons, célèbre par sa manière de naviguer, en tenant hors de l'eau sa nageoire qui fait office de voile. Le voilier attaque souvent les baleines et les grands souffleurs dont il est l'ennemi, et quelquefois même les navires dans le bordage desquels on a trouvé son épée enfoncée et cassée au ras des narines.

Celui-ci, que j'examinai avec soin, était en dessus d'une belle couleur d'acier bruni, argenté en dessous. Son épée, que je fis scier pour la conserver, avait un mètre de long, et était d'une substance semblable à de la corne, mais plus dure[1].

Je ne m'expliquais pas comment ce grand poisson, qui ne fréquente que la haute mer, avait pu s'engager dans les bas-fonds où il ne pouvait manquer d'échouer. En le regardant de plus près, je vis qu'il était dévoré entre cuir et chair par des milliers de petits crustacés parasites[2] qui avaient dû le rendre furieux; pour s'en débarrasser il avait cherché à se rouler dans les sables et y avait trouvé la mort.

A peine eûmes-nous regagné notre pirogue, que les corbeaux, qui avaient tournoyé autour de nous, exprimant par leurs croassements répétés leur colère d'avoir été dérangés de ce copieux festin, s'abattirent sur le cadavre du poisson qu'ils couvrirent de leurs noirs essaims. Quelques heures après, il n'en restait plus que des ossements blanchis !....

.... La mer est plus calme, le vent est favorable, nous nous embarquons.

III

LE PHARE DE HAZARD.

Les paille-en-queue. — Un banc de poissons volants. — Les exocets et les dactyloptères. — Contredanses bizarres. — Signaux imprévus. — Débarquement sur le talus du phare. — L'échelle de cordes. — Miss Fanny Brandt. — Un drame de famille. — Dure captivité.

8 *et* 9 *septembre*. — Un couple de phaétons a accompagné la goëlette pendant toute cette journée : le phaéton, c'est l'oiseau du soleil, l'oiseau qui annonce les tropiques dont il ne dépasse jamais les latitudes !

Avec leurs ailes fourchues, leurs queues courtes d'où sortent deux plumes qui se changent en longs brins pendants, les phaétons ont un aspect singulier, et on comprend que les marins leur aient donné le nom de *paille-en-queue;* ils volent en imprimant à leurs ailes un tremblement convulsif, et se jettent de très-haut sur les petits poissons qui viennent jouer à la surface de la mer, mais ils ne plongent jamais.

Ceux-ci étaient assez défiants, et s'approchaient peu du bâtiment; enfin Constant parvint à en abattre un; c'était le mâle : son plumage est blanc avec le tour des yeux et le haut de l'aile noirs; son bec est rouge; les deux pennes de sa queue sont longues deux fois au moïns comme son corps, et durant le vol de l'oiseau elles flottent gracieusement en suivant les ondulations de la brise. Le père Maurice s'est mis immédiatement, malgré le mal de mer qui le tourmente, à dépouiller ce phaéton, qui est un très-bel exemplaire de l'espèce à brins blancs (*Phaeton æthereus*, Linné), fidèlement représenté par Audubon dans son magnifique ouvrage ornithologique.

J'assiste de l'arrière, où je fais la sieste sous ma tente à l'abri d'un soleil brûlant, à une danse et à un combat de poissons volants; c'est un spectacle fort curieux : la mer est couverte d'une végétation rougeâtre; ce sont de petites algues sur lesquelles sont nées des millions de larves microscopiques. Un banc de poissons volants suit cette nourriture flottante : les uns se jouent à la surface des eaux, d'autres s'élancent dans les airs, où ils accomplissent une danse, une sorte de quadrille composé de milliers d'individus; deux bandes nombreuses s'élèvent en même temps en face l'une de l'autre à une distance d'une vingtaine de mètres, volent à l'encontre jusqu'à se toucher, reculent à la même distance et se rapprochent une seconde fois, formant ainsi un avant-deux grotesque; puis elles passent l'une sous l'autre en chassez-croisez, et regagnent les eaux en s'abaissant horizontalement. A peine ont-elles plongé dans la mer, que deux autres bandes s'élèvent du même point et recommencent le même jeu. Chaque quadrille est composé de quatre bandes comptant un millier d'individus. Tout autour du bâtiment, une vingtaine de quadrilles de poissons volants se livrent à cette bizarre gymnastique; on croirait à une invasion de ces grosses sauterelles qui infestent les cultures des pays chauds, d'autant plus que ces poissons volants sont d'une très-petite taille (vingt centimètres à peine), et qu'ils font en volant un bourdonnement assez fort produit, je présume, par l'air expulsé de leurs ouïes. Ce sont des exocets (*Exocetus volitans*, Linné), revêtus d'une magnifique livrée azur et argent, et dont les écailles reluisent au soleil comme des écrins de perles et de turquoises.

Aux troupes d'exocets sont associés d'autres poissons volants. Ceux-ci, longs d'un pied, bruns rougeâtres avec les nageoires noires, sont fort laids; leur tête est couverte d'un casque, leur préopercule est armé d'épines acérées; ils ressemblent aux grondins, à la famille desquels ils appartiennent : ce sont des dactyloptères (*Trigla volitans*, Cuvier); leurs nageoires pectorales excessivement longues leur forment des ailes avec lesquelles ils peuvent s'élever plus haut et se sou-

1. J'ai déposé cette lame de voilier au Cabinet d'histoire naturelle à mon retour à Paris. Après examen, on a jugé qu'elle devait appartenir à une espèce différente du *Xiphias velifer* ou Voilier des Indes.

2. Genre de cyames voisin du cyame de la baleine, et d'espèce nouvelle.

tenir dans l'air plus longtemps que les exocets; aussi les voit-on planer dédaigneusement au-dessus des quadrilles formés par ces derniers, qu'ils poursuivent et qu'ils culbutent dans la mer. Les dactyloptères se soutiennent à dix ou douze mètres de hauteur, jusqu'à ce que, leurs nageoires se desséchant au soleil, ils retombent dans leur élément.

Rien n'égale la stupidité de ces deux espèces de poissons : pendant que nous naviguons au milieu d'eux, un grand nombre se laissent choir sur le pont de la goëlette, où mes nègres les ramassent pour le souper. Ils sont poursuivis dans l'air et dans l'eau par des ennemis également acharnés. Dans la mer, les bonites, les dorades, les sphyrènes, en dévorent par milliers; les sillons tracés dans l'eau, le bruit des mâchoires qui broient, annoncent la présence à la surface de ces poissons chasseurs; dans l'air, les mouettes, les goëlands saisissent au vol les danseurs et les avalent avec effort en poussant des cris aigus pour marquer leur joie.

Au milieu de ces ennemis insatiables, les poissons volants continuent leurs ébats sans se soucier du sort affreux de leurs compagnons : dans la nature, tous les animaux se mangent les uns les autres; lui aujourd'hui, moi demain, c'est la loi de destruction et de renouvellement universels. En attendant, les poissons volants dansent, et ils ont raison! S'ils avaient connaissance du sort qui les menace, leur destinée serait trop affreuse!

Malgré ces destructions réglées, la mer en fut couverte tant que nous naviguâmes dans ces parages. C'était l'époque du frai, et le besoin de la reproduction, qui agit si puissamment sur les animaux, suffirait à expliquer cette réunion incroyable de poissons volants, dont le nombre devait s'élever à plusieurs centaines de mille. Le soir, je mangeai une friture d'exocets à mon dîner : la chair, très-délicate, a le goût de noisette; mais les œufs et la laitance sont tellement caustiques, qu'ils brûlent le palais, et qu'on doit les vider avec soin. Nous avions pris aussi quelques dactyloptères : ils ne sont pas bons à manger....

.... Au petit jour, j'étais sur le pont avec ma lorgnette; j'aperçois distinctement le phare de Hazard, situé à la pointe méridionale de l'embouchure du Saint-Jean : les courants du fleuve nous ont un peu rejetés vers le sud, et nous naviguons droit sur le phare afin de serrer la côte et de profiter de la brise favorable....

.... J'étais à déjeuner dans ma cabine, quand Constant vint m'annoncer qu'on nous faisait des signaux du phare, dont nous n'étions pas à plus d'un kilomètre de distance, mais qu'il ne pouvait comprendre ce que ces signaux inusités voulaient dire.

Je remontai aussitôt sur le pont, je regardai avec ma lorgnette, et je distinguai sur la terrasse du phare une femme agitant un drapeau blanc et semblant nous faire appel avec ses bras.

Je fis carguer les volles et jeter l'ancre par un fond solide de dix brasses; la mer était tranquille, le temps superbe, et cette manœuvre était sans danger pour nous. On mit à la mer le canot que j'avais acheté à Fernandina, et j'y descendis avec le mulâtre Toby, à qui je donnai l'ordre de godiller vers le phare, laissant Constant à la garde de la goëlette.

Le phare de Hazard, c'est le nom qu'il porte sur les cartes marines, situé par 30° 21′ de latitude, est une tour carrée de soixante-cinq pieds de haut dont le feu fixe est de deux couleurs, rouge et blanc; il a été bâti il y a quelques années sur un îlot, à deux lieues de la côte, pour indiquer l'entrée de la passe aux navires qui veulent naviguer sur le fleuve Saint-Jean, et les empêcher de se jeter dans les dangereux sables mouvants qui entourent comme d'une ceinture les rives de la Floride orientale.

A mesure que nous approchions, je m'étonnais des travaux qu'il avait fallu faire pour établir sur ce terrain mouvant des fondations en pierre assez solides pour supporter cette tour massive. Le petit îlot sur lequel le phare est bâti est immergé à marée haute, et le flot vient battre les flancs de la tour; à la basse mer, quelques parties de grève et le talus en pierre restent à découvert.

Le canot vint s'engager dans les sables; nous sautâmes à la mer et gagnâmes l'escalier ménagé dans le talus : talus et escalier étaient tapissés de varech, de fucus et de petits limaçons de mer qui en rendaient la surface si glissante que nous ne pouvions nous tenir debout. Arrivés au pied de la tour, nous avions devant nous cette masse en maçonnerie pleine tellement unie par les vagues dans les mauvais temps, que je doute qu'un lézard eût pu s'y accrocher. Je commençais à m'étonner qu'on nous eût appelés et qu'on nous laissât nous morfondre ainsi, quand une échelle de cordes tomba devant nous en se déroulant du haut de la plate-forme, et une voix féminine nous dit :

« Veuillez attacher l'échelle aux deux montants en fer qui sont scellés dans le talus, et montez ici : il y a des malheureux à secourir! »

Je m'engageai le premier dans cette ascension de soixante pieds sur cet escalier branlant, et j'avoue que je poussai un soupir de satisfaction, lorsque je pus saisir la balustrade en fer qui entourait la plate-forme.

Il n'y avait personne!

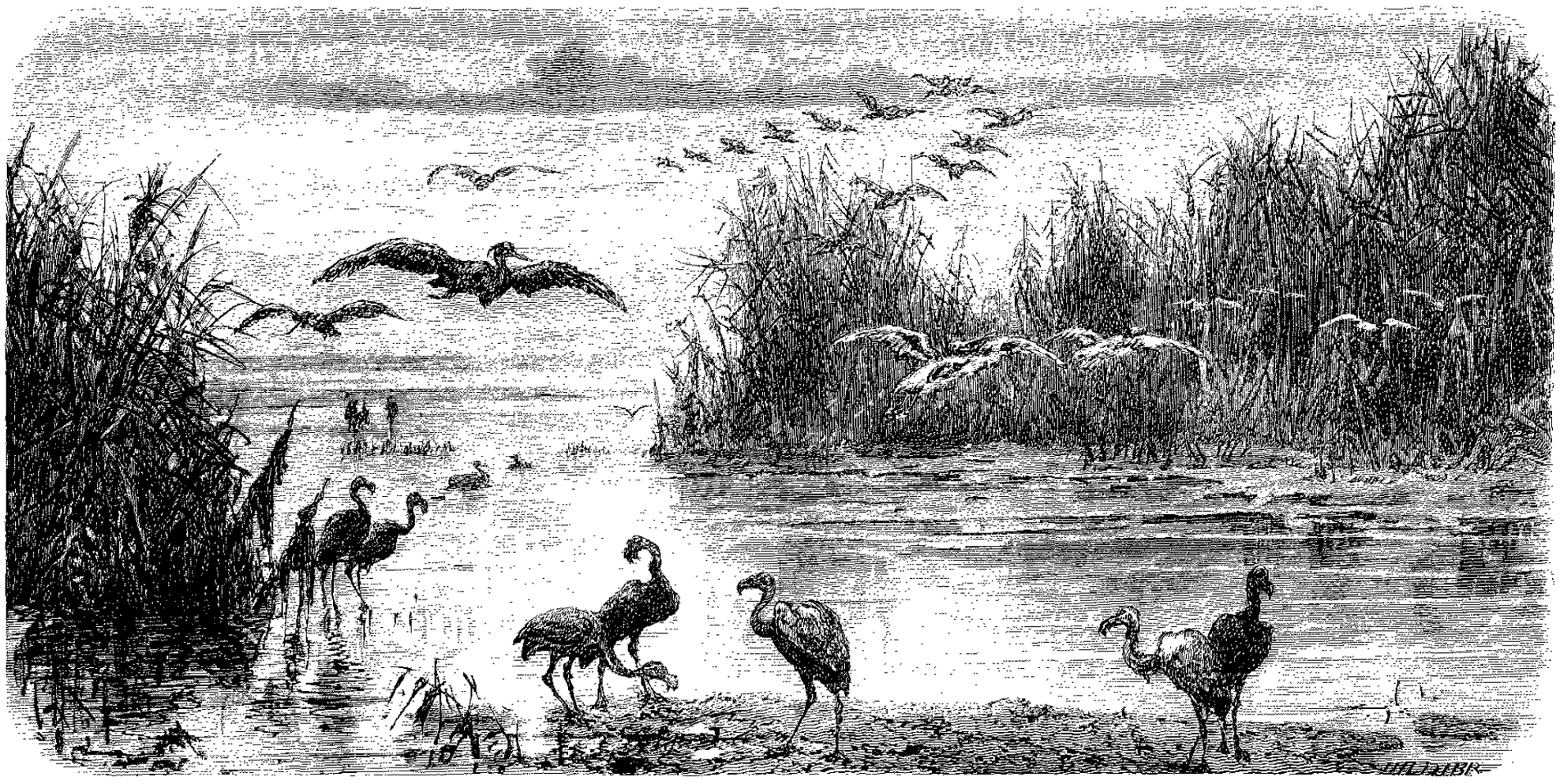
J'entrai dans la cage du phare : même solitude! Laissant Toby en admiration devant cette machine de verre dont il n'avait pas idée, je m'engageai dans un escalier en colimaçon qui devait mener aux chambres habitées, je descendis un étage, je m'arrêtai sur un étroit palier, et impatienté de ce silence je frappai à une porte désignée par le numéro 1; je ne reçus pas de réponse, et je frappai plus fort!

Comme je continuais avec un redoublement de vigueur ce vacarme volontaire, un pas léger se fit entendre derrière moi, et une voix fort douce me dit d'un accent un peu railleur : « Pardon de vous avoir fait attendre, Sir; je vois que vous n'avez guère de patience. » Js me retournai, et je me trouvai en face

d'une jeune fille fort élégante, qui me faisait une révérence cérémonieuse : toilette à la mode, robe blanche avec des nœuds cerise, ample crinoline, des mitaines sur une main blanche et effilée, une fanchon en dentelles noires sur de magnifiques cheveux blonds. J'avoue que cette apparition sur les côtes sauvages de Floride, dans un phare isolé au milieu de cette mer solitaire, avait de quoi me surprendre, et que je le laissai voir; car je restai quelques moments sans trouver un mot à répondre.

Mon interlocutrice avait tout l'air d'un personnage de roman; mais comme j'écris un voyage, je résumerai en quelques mots ses aventures qu'elle voulut bien me conter.

Miss Fanny Brandt, fille d'un capitaine d'armes de la marine américaine, toute jeune encore avait perdu sa mère, et avait été recueillie et élevée dans la famille d'un ministre presbytérien qui lui avait donné une brillante éducation, et l'avait destinée à la profession d'institutrice. Lorsque son père quitta la marine pour entrer dans le service des arsenaux, elle vint le voir à Norfolk en Virginie, où elle fut l'héroïne d'une aventure qui fit beaucoup de bruit dans cette ville peuplée d'employés et d'officiers de marine. Le vieux Brandt ne plaisantait pas sur le chapitre de l'honneur : de complicité avec un ancien camarade commandant le cutter de l'État qui faisait le service de la côte orientale de Floride, il fit enlever par une nuit profonde sa fille d'une maison où elle avait cherché un asile, la fit transporter à bord bâillonnée, et l'emmena au phare



Les marécages de Saint-Jean. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

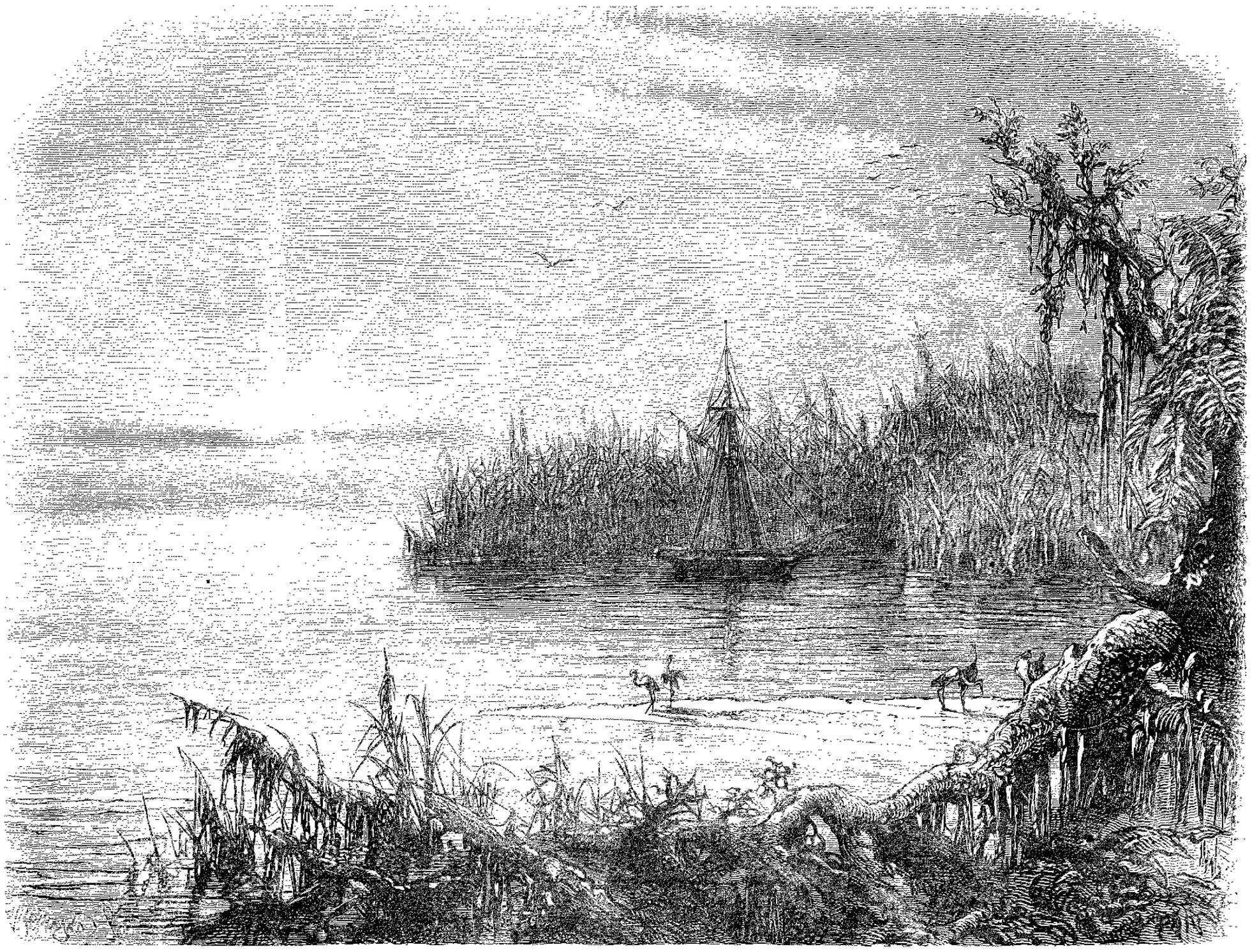
de Hazard, dont il venait de se faire nommer gardien.

On juge quelle put être la vie de cette jeune femme élégante dans cette tour déserte entre son père, vieux marin grossier et imbu de préjugés enracinés, et un esclave noir nommé Pierre, seul serviteur qu'il eût amené avec lui.

Miss Fanny passa le premier mois dans les larmes, cherchant le moyen de faire connaître le lieu de son exil à celui pour qui elle s'était compromise, et qui occupait un haut grade dans la marine; mais en vain restait-elle des journées à guetter des yeux les voiles qui passaient à l'horizon, aucune ne s'approchait du phare, sauf le steamboat de Jacksonville à Savannah, qui tous les mois stoppait à un mille au large, pour prendre les rapports et les lettres, et pour déposer de l'eau et des provisions. Brandt et son nègre avaient un canot avec lequel on aurait pu gagner la terre; mais quand ils ne s'en servaient pas pour pêcher ou pour aller chercher des vivres au hameau de Hazard, situé à deux lieues sur la côte, ils le hissaient à quarante pieds de haut sur le flanc de la tour, à l'abri des vagues. D'ailleurs le vieux marin, se méfiant de sa fille, avait fait desceller l'escalier en fer ménagé dans la maçonnerie qui communiquait des fenêtres de chaque étage au pied de la tour. Pour descendre, les deux hommes se servaient d'une corde à nœuds; pour remonter, d'une échelle de cordes fixée à la balustrade, et dont ils avaient soin en s'absentant de détacher le pied, afin qu'on ne pût s'aventurer dessus.

Achille Poussielgue.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Ancrage à l'entrée de la crique Pablo. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

QUATRE MOIS EN FLORIDE,

PAR M. POUSSIELGUE[1].

1851-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III (suite).

Suite de l'histoire de miss Fanny. — Fuite du serviteur nègre. — Famine et maladie. — Mes offres de service. — Je laisse au phare mon mulâtre Toby. — Embouchure du fleuve Saint-Jean. — Végétation luxuriante. — Orage et vent contraire. — La maison de poste de Pablo. — Secours envoyés au phare par le steamboat de Jacksonville.

Miss Fanny prit son sort en patience : elle savait que le service actif des gardiens des phares ne dure que six mois; les autres six mois ils sont remplacés et vont faire un service de surveillance dans les arsenaux maritimes; son père, dépendant de la direction de Key-West, devait à un moment donné retourner dans cette ville habitée par les marins. Elle se résigna donc, fit bon visage à son père, aida le nègre aux soins du ménage et de la cuisine, se créa un jardin aérien sur la terrasse, où elle éleva des ananas, des fraises, des pois et de la salade dans des paniers pleins de terre, tandis que les patates et les haricots à fleurs couraient autour du balcon en fer. Le nègre Pierre, dont elle s'était fait un ami par sa douceur, lui apportait des oiseaux et des fleurs quand il allait à terre.

Ainsi se passèrent les six premiers mois d'exil.

Cependant le vieux Brandt ne parlait pas de départ, et le cutter de l'État qui les avait amenés ne paraissait pas à l'horizon. Un jour, pendant que son père dormait, elle lut une lettre arrivée la veille par le steamboat de Jacksonville, et qui portait le timbre de la direction des phares à Key-West : son père avait

1. Suite, — Voy. page 97.

demandé et obtenu de remplir seul les fonctions de gardien du phare de Hazard; le directeur lui annonçait, en le félicitant de son zèle, qu'il augmentait ses appointements, puisqu'il faisait double service, et que son temps compterait double pour sa retraite.

Fanny osa interroger son père : il s'ensuivit une scène violente; le père annonça à la fille sa volonté de rester enfermé dans le phare durant les douze années qu'il avait encore à faire pour obtenir sa retraite; après quoi il lui rendrait la liberté, et elle pourrait alors, à son gré, se mettre à la recherche de celui qui lui avait fait tant de beaux serments.

Avoir vingt ans, être belle, aimée, et passer douze ans sur un espace de douze pieds carrés entre un rude marin et un nègre stupide!

Dix fois elle eut envie de se jeter à la mer du haut de la galerie, mais il y avait dans le caractère de cette jeune fille quelque chose de la ténacité de son père : elle continua à lutter.

Une année s'écoula. Brandt commençait à ressentir les atteintes d'un rhumatisme articulaire qui devint si grave, qu'il resta couché sans pouvoir faire un mouvement. Fanny, tout en le soignant avec dévouement, espérait qu'il demanderait son changement, mais le vieux marin demeurait impassible. Il fallut bien pourtant qu'on apprît à la jeune fille à allumer le phare et à faire les signaux, afin de remplacer Pierre lorsqu'il s'absentait pour aller chercher des vivres ou pour pêcher. Elle eût pu alors s'échapper de complicité avec le nègre qui ne demandait pas mieux, mais elle ne voulait pas abandonner dans l'isolement son père malade, et Pierre n'eût pas osé, après l'avoir fait évader, revenir auprès du vieux marin, qui eût été capable de retrouver des forces pour lui brûler la cervelle comme salaire de sa complaisance. Un jour elle confia une lettre à Pierre, et l'envoya la porter à Pablo sur la côte où se trouve un *post-office*. Elle écrivait au directeur des phares pour lui annoncer l'état de santé de son père, et à celui qu'elle aimait pour lui demander de venir à son secours. Le nègre partit, mais ne revint pas : il s'était fait marron.

Ils restèrent seuls, le père et la fille, le père cloué sur son lit par la maladie, la fille n'ayant même plus de canot à sa disposition.

Miss Fanny attendit deux mois, deux longs mois! Quatre fois le steamboat passa en vue du phare; deux autres fois il stoppa pour attendre le canot, mais voyant que personne ne venait, et malgré les appels désespérés de la jeune fille, il reprit la haute mer et s'éloigna à toute vapeur.

Les vivres s'épuisaient au phare : il n'y avait plus d'eau, bientôt plus de bière pour étancher sa soif et celle du malade; miss Fanny faisait bouillir du vin d'Espagne dans lequel elle mêlait de la mauve ou d'autres herbes médicinales!

Ce fut alors que nous vînmes jeter l'ancre près du phare.

Je me sentis profondément touché par le récit de l'héroïne de cette histoire, et par la triste position du vieux gardien que je trouvai mourant sur un grabat sans secours et sans remèdes : je promis à la jeune fille de l'arracher à son triste sort, mais je dois lui rendre cette justice que, lui ayant proposé de l'embarquer avec nous pour Jacksonville, en laissant mes deux nègres près de son père pour le soigner et allumer le phare, elle s'y refusa énergiquement. Alors je fis transporter au phare de l'eau, du vin, des médicaments et des vivres, je donnai à ces malheureux mon mulâtre Toby pour les servir, et je me chargeai des lettres de miss Fanny, dont je m'engageai à dénoncer la triste position au shérif de Jacksonville.

Miss Fanny me serra la main, quand je la quittai, et me remercia avec effusion et dans les meilleurs termes.

J'avais le cœur triste en rentrant à bord : si j'avais osé; je serais resté au phare près d'elle, et j'aurais envoyé Constant chercher du secours.

Nous avons levé l'ancre, et nous naviguons vers la côte; j'ai jeté un dernier regard vers le phare dont la haute tour disparaît peu à peu dans la mer : nous y laissons deux malheureux.

11 *septembre, sur le Saint-Jean.* — Le fleuve Saint-Jean est le cours d'eau le plus considérable de la péninsule floridienne; il prend sa source, ou plutôt il s'épanche des vastes marais de l'intérieur en coulant vers le nord parallèlement aux côtes de l'océan Atlantique, dans lequel il vient se jeter après un cours de deux cent cinquante milles[1], dont cent sept jusqu'au lac Georges sont navigables pour des bâtiments tirant huit pieds d'eau. Par le Saint-Jean je compte pénétrer rapidement au centre de la Floride; par les lacs et les criques qui couvrent ce pays inondé, j'arriverai dans les déserts inconnus du sud. Ce projet audacieux, je le poursuivrai avec tout ce que Dieu m'a donné d'énergie morale et de force physique.

La brise a été favorable, quoique bien faible, pendant toute la journée du 10. Notre petit bâtiment a bravement franchi la barre formidable du fleuve qui l'a fait sauter si haut et avec des secousses si brusques qu'on eût dit qu'il allait se démembrer pièce à pièce; il a pu gagner sain et sauf les eaux tranquilles de la rive méridionale.

Comme tous les fleuves d'Amérique, le Saint-Jean a deux ou trois lieues de large : dans le nouveau continent tout est en proportion avec son immense étendue; les montagnes sont plus hautes; les vallées, qui s'étendent à perte de vue, s'appellent des savanes; les fleuves, qui sont les artères de ce grand corps, roulent des eaux immenses; le paysage y gagne comme majesté ce qu'il y perd comme pittoresque.

Le lit navigable du Saint-Jean n'a qu'une demi-lieue : des deux côtés s'étend un vaste marécage recouvert par le fleuve à la marée haute, rempli de roseaux gigantesques, de palétuviers, de cannas, de

1. Le mille est d'environ deux mille huit cents mètres.

caladions, de riz sauvage qui, les pieds dans l'eau et la tête exposée aux rayons ardents du soleil, y forment des massifs impénétrables.

A mesure que nous remontons le fleuve, la nature emprunte à la végétation tropicale ses formes grandioses, ses silhouettes étranges. De nombreux animaux peuplent ces eaux silencieuses : des flamants roses et rouges, rangés en ordre de bataille sur les bancs de sable, abaissent de temps en temps, avec un mouvement automatique, leurs becs recourbés pour saisir au passage un poisson argenté; des tantales verts, des ibis blancs, posés sur une de leurs longues pattes, guettent d'un air sournois les grenouilles et les salamandres aquatiques qui sautillent autour d'eux; des nuées de canards de toute espèce et de toute couleur s'ébattent sur les eaux du fleuve ou volent au-dessus de nos têtes; parfois des bruits mystérieux se font entendre dans les roseaux qui ondulent au passage des grands reptiles.

C'est bien le désert, tel que je me le suis figuré!

Dans la journée, je n'ai aperçu qu'un seul endroit habité, la maison du poste de Pablo, située sur une petite éminence au-dessus du fleuve, au milieu de superbes bosquets de magnoliers et de chênes verts. Aux États-Unis il y a partout des bureaux de poste, fût-ce en plein désert : ils forment à eux seuls les villages complaisamment indiqués par les cartes officielles. Il n'y a jamais de route dans les forêts vierges, mais on y trouve quelquefois des chemins de fer! C'est une civilisation toute neuve qui n'a pas eu de passé, ni de progression lente comme en Europe, mais qui a été plaquée brutalement sur la sauvagerie primitive : de là des contrastes pleins d'une originalité piquante pour un observateur.



Butor mokoko. — Dessin de Mesnel.

Crique Pablo, 12 *septembre à minuit.* — Je pensais sans cesse à la belle captive du phare de Hazard; aussi n'avais-je goût ni à la chasse, ni à la pêche, et je gourmandais Constant, que j'accusais de ne pas larguer assez de toile et de nous faire perdre du temps. J'avais hâte d'arriver à Jacksonville, où je comptais trouver des protecteurs à miss Fanny.

Le 11 au soir, vers minuit, la brise est tombée tout à coup; nous étions enveloppés d'épais nuages qui faisaient une nuit profonde autour de nous; nous ne nous apercevions qu'à la lueur des éclairs. Il devenait impossible de naviguer. Nous dûmes, par prudence, carguer les voiles et jeter l'ancre. L'orage dura toute la nuit. Au matin, un vent impétueux soufflait de l'ouest, soulevant des vagues courtes qui s'entrechoquaient avec fureur et qui fatiguaient extrêmement la goëlette. Comment continuer notre route avec vent debout? Il nous a fallu serrer la côte et chercher un abri dans une crique profonde qui paraît s'étendre au loin dans les terres, et qui porte sur les cartes les noms de crique Pablo.

Le mauvais temps ne cessant pas, j'ai débarqué avec Constant, et nous avons tenté de gagner à pied, en suivant les rives du fleuve, la maison de poste de Pablo que nous avions dépassée la veille et dont nous devions être à cinq lieues environ.

Après un voyage excessivement fatigant à travers les fondrières, les marais et les sables mouvants, je suis arrivé à Pablo; mais le *postman* était absent depuis la veille, et je n'ai trouvé pour me répondre qu'un mulâtre inintelligent dont je ne pus obtenir aucun renseignement positif. Il m'apprit pourtant qu'il était chargé par son maître de remettre le portefeuille de la poste au steamboat de Savannah, qui devait passer le même soir. Mon parti fut pris aussitôt : j'avais sur moi les lettres de miss Fanny Brandt, et je me décidai à les porter moi-même au capitaine; je m'embarquai donc, avec le mulâtre, dans un méchant canot qui pouvait à peine nous contenir tous deux, et nous allâmes croiser au milieu du fleuve, sur le passage du bateau à vapeur.

Enfin son panache de fumée noire apparut; il stoppa, et je montai à bord. Le capitaine était un homme de cœur; je lui dis tout ce que je savais de l'histoire de Fanny Brandt; il en fut touché, et me promit d'embarquer le malade et la jeune fille à son bord, et de les transporter à Savannah, après avoir laissé un de ses matelots à la garde du phare; il s'engagea aussi à me renvoyer mon mulâtre Toby, qui me faisait défaut pour la manœuvre.

Il comptait arriver devant le phare vers le milieu de la nuit.

Je viens de rentrer avec une courbature, les jambes déchirées par les épines malgré mes grandes bottes, mourant de faim et de soif; mais j'ai le cœur content, j'ai assuré la délivrance d'une infortunée : mon imagination ne me présentera plus cet affreux spectacle d'une belle jeune fille délaissée au milieu de l'Océan, mourant de faim et de soif, près de son père mort!

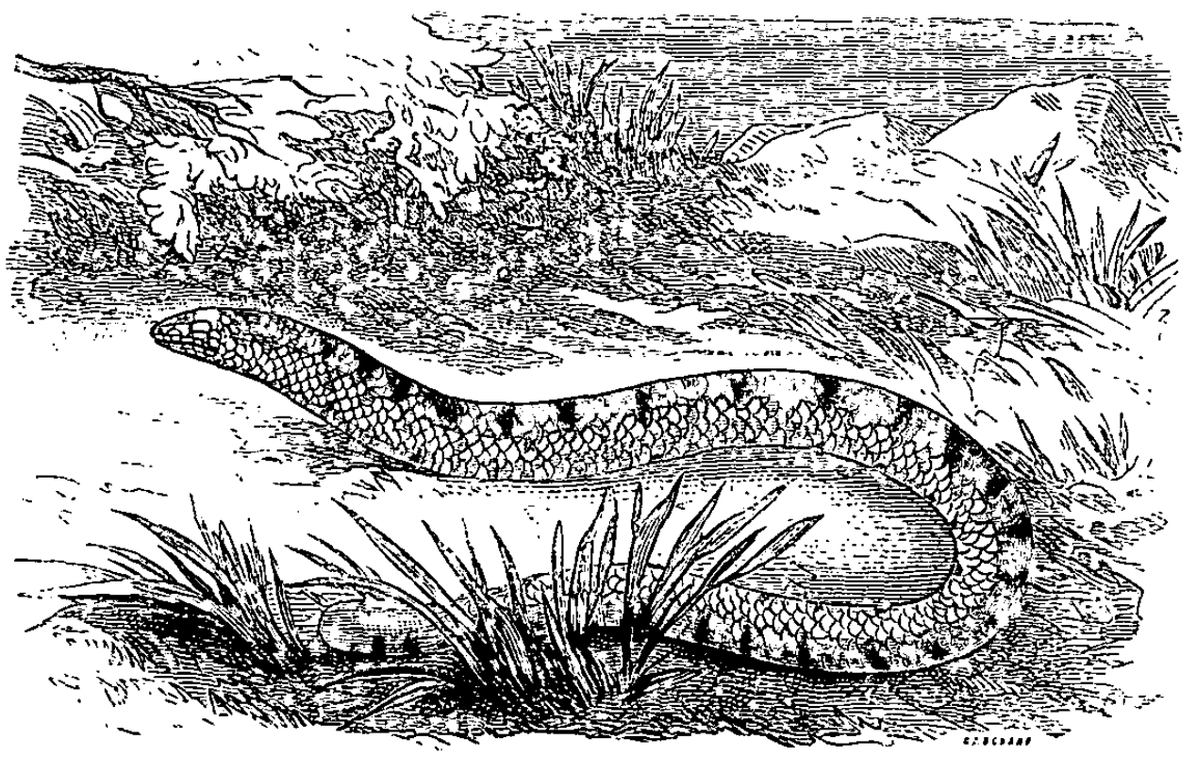
IV

LA CRIQUE PABLO.

Corneille attaqué par un requin. — Une vive alerte. — Départ pour la chasse. — Belles plantes aquatiques. — Chantier de bois mort amoncelé par les eaux. — Le butor mokoko. — Magnifiques bosquets de rhododendrons. — Les paviers et les fourmis qui les habitent. — Futaies de magnoliers. — Le serpent aveugle. — Combat de Job contre les vautours aura. — Victoire suivie d'une cruelle mésaventure. — Le vautour albinos. — Les *hummocks*. — Le pigeon à tête blanche. — Marais de sassafras. — Les bécasseaux semi-palmés. — Les noyers noirs. — Jeux des écureuils volants. — Une aire d'aigle. — Étonnante nidification. — Ossuaire. — Dénichage des œufs. — L'aigle blessé. — Une idée lumineuse. — Le prisonnier emmaillotté. — Concert de loups. — Les infortunes de Job.

17 *septembre*. — Je n'ai pas pris de notes ces jours-ci : tout mon temps a été absorbé par la chasse et la pêche. Le père Maurice est là près de moi, occupé du classement et de la préparation des nombreux animaux que nous avons rapportés de notre excursion aux marais de Diégo; Constant et mes nègres dorment; moi, quoique j'aie bien envie d'en faire autant, je vais mettre mon journal au courant.

J'étais exténué de fatigue, en revenant de la maison de poste de Pablo, le 12 au soir, et je m'endormis profondément dans mon hamac, que j'ai fait suspendre sur le pont, entre la cage de la cabine et le palan de l'artimon. Je m'enveloppe dans mon manteau, je me fais couvrir d'un moustiquaire, et je repose ainsi bien mieux que dans la cabine que j'ai cédée au père Maurice pour y faire ses préparations : les effluves pénétrantes du camphre et du savon arsénieux combinées avec une chaleur étouffante m'en rendent le séjour insupportable.



Serpent aveugle. — Dessin de Mesnel.

Vers le matin, je fus éveillé en sursaut par des cris que poussait sur le pont, près de moi, le petit nègre occupé à graisser mes bottes.

« *Shark, shark!* au requin, au requin! » s'écriait-il avec effroi.

Je me levai sur mon séant en me frottant les yeux, et j'aperçus Constant et le nègre Corneille profitant de la fraîcheur du matin pour faire une pleine eau; ils étaient déjà à deux ou trois cents pas au large de la goëlette.

« Où çà, un requin? demandai-je à Job.

— Là, là, » me dit-il en me désignant l'entrée de la crique où les eaux tranquilles étaient agitées par un puissant sillage; deux franges d'écume se réunissant en coin désignait l'endroit d'où le monstre s'élançait vers les imprudents baigneurs; il se dirigeait avec rapidité vers le nègre, beaucoup plus éloigné que Constant.

Nos cris n'étant pas entendus, je sautai à bas du hamac et je tirai un coup de fusil en l'air; Constant se retourna, vit nos signaux, et regagna le bâtiment en faisant une coupe vigoureuse; il courait moins de danger, à cause du peu de profondeur de l'endroit où il se baignait. Il n'en était pas de même du pauvre Corneille, qui continuait à faire la planche, sans paraître s'occuper de nos appels réitérés.

Tout à coup il disparut.

J'avais le cœur serré : je le croyais saisi par le monstre. Mais il remonta sur l'eau pour prendre vent, et replongea aussitôt; durant quelques minutes qui nous parurent bien longues, il répéta ce manége en se rapprochant peu à peu de nous, et arriva enfin à bord sain et sauf.

Je l'admonestai sévèrement pour son imprudence; le nègre sourit silencieusement en me montrant ses trente-deux dents blanches acérées comme celles d'un jeune chien, et s'en alla s'habiller en murmurant :

« Corneille pas peur des requins! Eux, vilaines bêtes ben méchantes, mâ pas capables d'attraper li trop malin! »

Corneille était un nègre né en Louisiane, parlant le patois français et écorchant l'anglais.

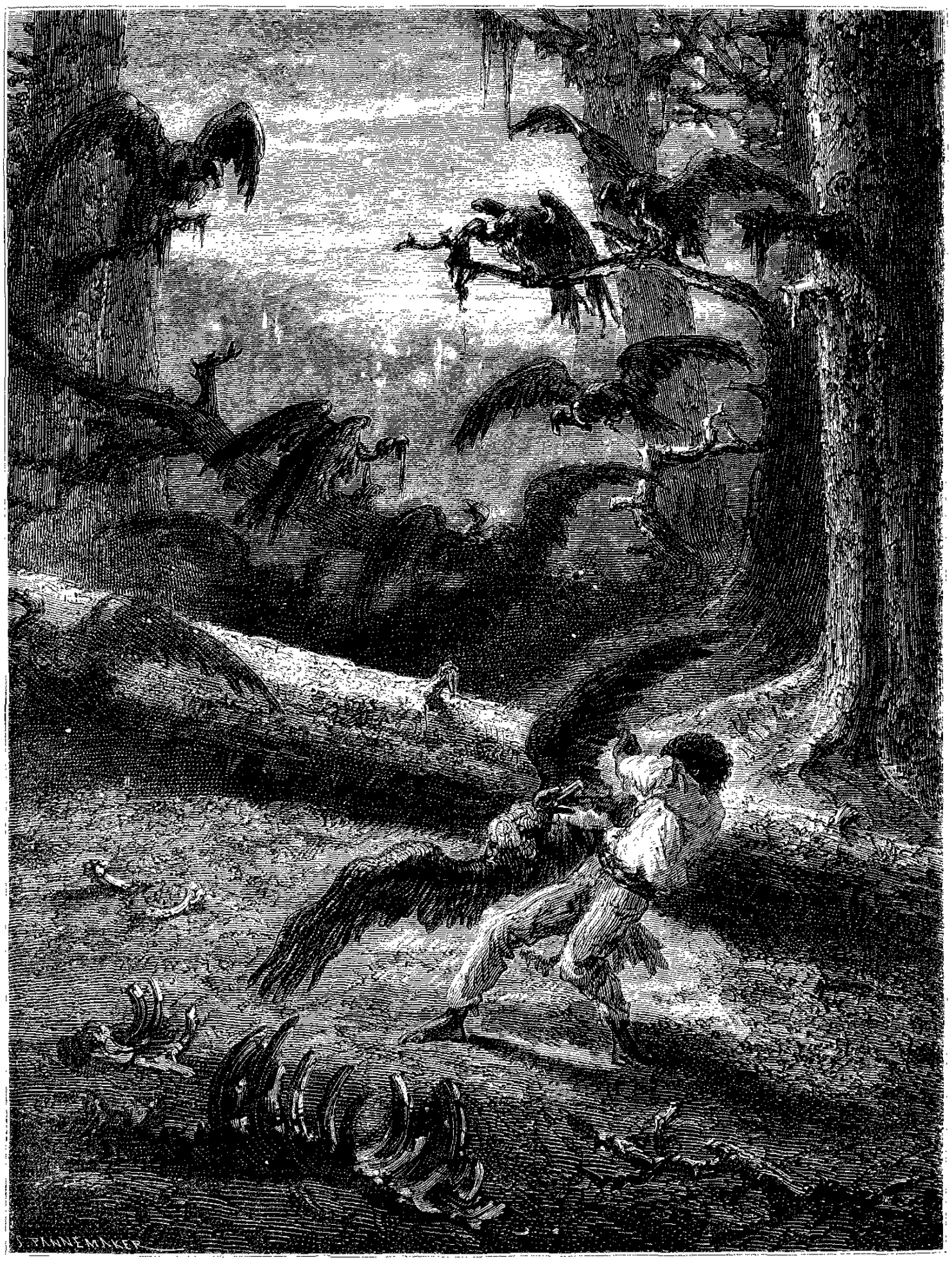
Il faut dire que les esclaves des plantations de la Caroline et de la Géorgie ont l'habitude de se baigner dans les eaux infestées par les requins et les caïmans, sans s'occuper de la présence de ces monstres. Les caïmans n'attaquent pas, assurent-ils, un homme qui nage; quant aux requins, dès qu'ils viennent sur vous, il faut plonger. La gueule de ces poissons étant placée en arrière du museau qui est très-proéminent, le requin ne peut saisir sa proie que de bas en haut, et en se renversant sur le ventre; un bon nageur déroute ce féroce ennemi, et lui échappe presque toujours. Corneille assure qu'il a senti le museau de celui-ci frapper sur sa cuisse au moment où il se retournait pour plonger! cela fait frissonner, et je n'ai nulle envie d'en faire l'expérience.

Malgré cette chaude alarme, je me suis rendormi.

Après déjeuner, Constant s'est mis à travailler à bord, pour réparer les avaries qu'a subies notre voilure dans le mauvais temps d'avant-hier; Corneille, qui est notre cuisinier et qui est un intrépide chercheur, est allé à la récolte des œufs de tortue qui

abondent à cette époque de l'année sur les bancs de sable; moi, j'aspire à pleins poumons la brise embaumée qui nous vient du rivage, et je me décide à aller faire une excursion de chasse. La goëlette est ancrée dans une petite baie à l'ombre de roseaux gigantesques, sur la rive gauche de la crique Pablo. Un promontoire de sable fin invite à débarquer; derrière, il a une bande de terrain marécageux inondé à marée haute, qui s'étend jusqu'à la forêt, dont les premiers arbres croissent les pieds dans l'eau.

Je vais chercher le père Maurice dans sa cabine, pour l'arracher à ses livres : je crains que l'absence d'exercice, jointe à l'influence pestilentielle des marais dont nous sommes entourés, n'exerce une fâcheuse influence sur son tempérament débile. Je le décide à me suivre, en lui promettant force insectes, plantes et



Job et les vautours. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

animaux curieux, et en lui faisant observer qu'il pourrait collectionner pendant que je chasserais; mais je ne peux le décider à prendre un fusil : ce naturaliste n'aime pas la chasse et redoute l'explosion d'une arme à feu. Il se charge de bouteilles à insectes empoisonnées avec de la benzine, d'un marteau de minéralogiste, d'une caisse à herbier, et ainsi accoutrés, nous nous mettons en route avec mon petit nègre, qui porte mon carnier et qui tient en laisse mes deux chiens.

Derrière le banc de sable qui nous sert de débarcadère, nous rencontrons un véritable champ de pontédéries (*Pontederia cordata*, Linné), dont les belles touffes aux feuilles d'un vert luisant et les larges épis de fleurs bleu azuré se détachent en vigueur sur les tons jaunâtres des joncs qui les entourent. Ce parterre aquatique est vraiment admirable.

Après nous être tirés avec peine du bourbier où nous enfoncions jusqu'à mi-jambe, nous prenons enfin terre sur la lisière de la forêt.

Là un nouvel obstacle vient nous barrer le passage: un chantier de bois mort amoncelé par les remous des inondations à la pointe de la crique s'élève devant nous à cinq ou six mètres de hauteur; les arbres morts déracinés et charriés par le courant ont engagé leurs branches et leurs racines dans les branches et les racines des arbres vivants de la forêt et ont formé ainsi une digue formidable accrue chaque année par les eaux. Des mousses, des plantes parasites ont poussé dans ces détritus; un grand aristoloche aux feuilles ovales, aux fleurs livides en forme de siphon, dont le tronc est aussi gros qu'un tonneau, y tord en nœuds inextricables ses branches et ses racines semblables à d'immenses serpents, et jette ses longs bras sur les arbres voisins qu'il étouffe dans ses embrassements. Ce barrage naturel paraît s'étendre au loin, protégeant l'entrée de la forêt contre les profanes. J'escalade ces détritus, en m'aidant des branches mortes, mais le terrain s'effondre sous mes pieds, et je me hâte de auter à terre, d'autant plus que des bruits suspects se font entendre au milieu du bois mort : c'est le crépitement sinistre des grelots des serpents à sonnettes que j'ai dérangés dans leur asile. Ces amas de bois mort, communs aux embouchures des rivières, et qui s'élèvent quelquefois à des hauteurs prodigieuses, sont la retraite favorite des reptiles venimeux; je le savais, et je pris le parti de contourner l'obstacle en marchant sur la lisière de la forêt et du marais.

Pour mettre le temps à profit pendant ce trajet difficile et pénible, je fis détacher mon épagneul Rump, qui allait bien à l'eau, et je le lançai dans les joncs qui bordaient la crique, et qui s'élevaient à quinze ou vingt pieds de haut. Le brave chien, entrant dans l'eau jusqu'au poitrail, se frayait un passage au milieu de cette végétation inextricable; je le voyais quêter et arrêter, comme s'il eût été sur une piste toute chaude. Des rats piloris (*mus pilorides*, Pallas) passaient devant moi à chaque instant pour regagner la forêt : quoiqu'ils ne soient pas constitués pour vivre dans l'eau, ils vont ronger la moelle des joncs, dont ils sont très-friands. Enfin un gros oiseau partit devant mon chien, et vint passer sur ma tête : je l'abattis d'un coup de fusil. C'était un butor mokoko (*botaurus minor*, Bonaparte), espèce assez rare qui manquait dans ma collection. Cet oiseau, haut de deux pieds environ, est brun rayé noir avec le ventre gris; son bec est pointu comme un poignard; les plumes lâches de son cou se hérissent; ses yeux jaunes, dilatés comme ceux de tous les oiseaux de nuit, lui donnent l'air stupide. Depuis que nous étions ancrés à la crique Pablo, j'entendais toutes les nuits dans les roseaux un cri singulier répété sans cesse, *doun-ka-dou*, *doun-ka-dou*, accentué sur un ton guttural et retentissant; c'était ce butor qui faisait tout ce tapage en pêchant, et je ne fus pas fâché d'être débarrassé de ce voisin incommode.

Le père Maurice examinait l'oiseau avec curiosité : il m'assura qu'il fallait qu'il fût dépouillé de suite, parce que le temps était à l'orage. Je rendis au bonhomme sa liberté, et il retourna aussitôt, à sa grande satisfaction, vers la goëlette, qui était encore en vue Je crois qu'il avait eu les pieds mouillés dans les marais, et qu'il se sentait mal à l'aise au milieu de cette nature sauvage et grandiose.

Une particularité curieuse des mœurs du butor mokoko, c'est qu'il mange des oiseaux : on trouva dans l'estomac de celui-ci un râle d'eau tout entier qu'il avait avalé.

Après un quart d'heure de marche, nous tombâmes au milieu d'un véritable taillis de rhododendrons (*rhododendrum maximum*, Linné), formant des touffes de dix mètres de hauteur, et dont certaines branches étaient grosses comme la cuisse d'un homme. De larges bouquets de fleurs purpurines couvraient ces beaux arbustes. Je pensai aussitôt à ces misérables rhododendrons étiolés, souffreteux, épluchés, dont on forme à grands frais des massifs dans les squares parisiens, et qu'on est forcé de remplacer chaque année parce qu'ils dépérissent. Pourquoi nos jardiniers mettent-ils, par routine, les rhododendrons en terre de bruyère, terre éminemment légère, sablonneuse et qui ne retient pas l'humidité, tandis que ceux-ci, qui étalaient orgueilleusement autour de moi leur végétation et leur floraison magnifiques, poussaient dans une argile blanche et compacte, mêlée de tourbe, et couverte par les eaux de la crique?

Des paviers à fleurs jaunes formaient une voûte impénétrable au soleil au-dessus de ce taillis de rhododendrons. A part l'eau, dans laquelle je marchais jusqu'à la cheville, j'aurais pu me croire dans un parc anglais.

Les paviers, arbres de la famille des marronniers, affectent, à l'état primitif, les formes les plus irrégulières; lorsqu'ils sont devenus creux, et que leur aubier est pourri, ils ne vivent plus, comme les saules, que par leur écorce. Des millions de petites fourmis grises habitent leurs cavités, se nourrissant des sucs des fleurs et des pellicules des fruits qui ont la forme de marrons allongés et sans piquants. Ces fourmis détruisent tous les insectes qui viennent se poser sur ces arbres; leur piqûre est fort douloureuse, et je hâtai le pas.

En atteignant le terrain solide, la végétation changea comme par un coup de baguette.

Je me trouvais sous une haute futaie de magnoliers acuminés, appelés dans le pays « arbres aux concombres, » parce que leurs fruits en ont la forme et la grosseur. Ces beaux arbres, dont le tronc uni et droit forme une colonne de cent pieds de hauteur, s'étalent à leur cime en une vaste touffe de grandes feuilles et de larges fleurs d'un blanc bleuâtre qui répandent une légère odeur de giroflée, mais ils n'ont pas de branches

basses, et leur ombre épaisse, interceptant l'air et la lumière, étouffe toute végétation étrangère. Une demi-obscurité et un silence profond règnent sous la futaie ; aucun oiseau ne peuple cette solitude ; les pics eux-mêmes, si communs dans les forêts américaines, ne visitent pas les magnolias, dont leur bec ne pourrait entamer l'écorce, et dont le bois incorruptible ne recèle ni larves ni insectes. Mes chiens, qui ne trouvent aucun gibier et qui marchent devant nous la queue basse, se dressent tout à coup contre un de ces immenses troncs d'arbres dont ils regardent la cime avec dépit : des écureuils gris, effrayés à leur approche, viennent chercher un refuge sur les branches hautes des magnoliers. Un d'eux, que mes chiens ont été près de saisir, a lâché un fruit mûr de magnolier ; ce fruit, qui est d'abord vert, devient en mûrissant



Écureuils volants. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

d'un rouge éclatant : on dirait un énorme piment. Les médecins américains l'emploient en infusion contre les fièvres intermittentes.

Sauf les écureuils que je dédaigne parce que leur chair sent la fourmi, et quelques petits oiseaux qui voltigent hors de portée sur la cime des arbres, je marche pendant une heure sans trouver occasion de tirer un coup de fusil. Quoique nous soyons à l'ombre, il fait très-chaud sous bois, et je m'asseois sur un véritable tapis de mousse, pour boire et prendre un moment de repos.

Mon petit nègre, que je gratifiais de quelques sous quand il trouvait un animal curieux, s'était mis à chercher des insectes sous la mousse : au lieu d'insecte, il m'apporta un petit serpent d'une forme singulière, et qui m'était tout à fait inconnu. Il est long d'un

pied environ, gros comme une plume d'oie ; ses écailles sont tellement petites, que l'animal paraît enfermé dans une armure d'une seule pièce ; sa bouche, à peine fendue, est placée au-dessous du museau qui est proéminent ; il ne peut mordre et paraît aveugle, c'est-à-dire qu'une lame cornée couvre deux yeux imperceptibles, ne laissant passer la lumière qu'à travers sa transparence. Cet animal vit sous terre, dans des galeries souterraines, au pied et dans les racines des grands arbres, poursuivant les vers de terre auxquels il ressemble et dont il fait sa nourriture. Ce joli serpent est gris cendré, annelé de noir, avec une tache écarlate à l'occiput (*Ophthalmidion*, Duméril).

Pendant que j'examinais la trouvaille de Job, mes chiens qui s'étaient éloignés se mirent à aboyer avec fureur : croyant à l'attaque de quelque bête féroce, je glissai des cartouches à balle dans mon fusil, et je m'élançai du côté où les aboiements se faisaient entendre, suivi à une distance respectueuse par mon nègre.

Arrivé à une clairière formée par la chute de deux ou trois magnoliers déracinés et brûlés récemment par la foudre, j'aperçus mes chiens aux prises avec une vingtaine de vautours *aura*, qu'ils avaient surpris et dérangés pendant qu'ils étaient en train de dévorer le cadavre d'une vache. On connaît le goût des chiens même les mieux nourris pour les charognes : les miens voulaient prendre part au festin ; les vautours les repoussaient à coups d'aile et à coups de bec, et ils ripostaient à coups de crocs.

L'odeur de cette charogne était tellement affreuse, que je sifflai mes chiens pour m'éloigner ; mais ils ne voulurent pas m'obéir ; je restais là en me bouchant le nez, quand Job, qui m'avait rejoint et qui était moins délicat que moi sur le chapitre des odeurs, s'élança sur le champ de bataille un bâton à la main, rossa les chiens qui revinrent vers moi, et tomba sur les vautours qui faisaient mine de vouloir lui tenir tête : en quelques minutes le petit nègre fut vainqueur, et les hideux oiseaux s'envolèrent sur les branches basses des arbres morts, en poussant des sifflements de colère, et attendirent en battant des ailes qu'on leur permît de retourner à leur proie. Deux ou trois de ces vautours qui avaient découvert les premiers le cadavre et qui étaient attablés peut-être depuis vingt-quatre heures avaient tellement mangé, qu'ils étaient incapables de s'envoler : ils couraient, en sautillant, les ailes pendantes, devant le nègre qui les chargeait à grands coups de bâton. Soudain la victoire change de face ! Job empoigne un des traînards par une aile, l'arrête, et cherche à le prendre vivant : l'oiseau malpropre se retourne, et dégorge à la face de notre héros un torrent de matière putréfiée qui lui produit instantanément l'effet de l'émétique le plus violent, et le guérit à jamais de toute inclination pour les vautours. L'enfant lâcha l'oiseau et revint à moi en pleurant ! Il n'y avait pas une goutte d'eau aux alentours : je fus forcé de lui donner celle de notre gourde ; au moyen de feuilles mortes en guise de serviette, il parvint à se nettoyer, et nous reprîmes notre route.



Pigeon à tête blanche. — Dessin de Mesnel.

Comme nous quittions la clairière, un vautour blanc vint se percher à côté de ses confrères : je l'abattis d'un coup de fusil. C'était un individu albinos de l'espèce du vautour *aura*. Je lui ficelai les pattes, et, malgré les grimaces de mon nègre, je pendis l'oiseau en bandoulière à son dos : sa tête noire et crépue faisait le plus singulier effet au milieu des plumes blanches du vautour que je voulais faire préparer. Les vautours aura (*Catharthes aura*, Bonaparte) sont communs au sud des Etats-Unis ; ils ont les habitudes de leurs congénères d'Europe. Cet oiseau est de la grosseur d'un dindon ; son plumage est brun, ses yeux rouges, son bec blanc d'ivoire, ses pattes jaunes ; la peau rude et verruqueuse de son cou est de couleur de chair ; enfin il mesure environ deux pieds et demi de longueur sur une envergure de six pieds.

La forêt de magnoliers devenait moins épaisse et moins régulière ; de magnifiques hickorys et des chênes verts les remplaçaient peu à peu.

J'étais alors arrivé au point culminant du coteau, et je pouvais me rendre compte de l'étendue de cette splendide forêt : c'était ce qu'on appelle en Floride un *hummock*. — *Low hummock*, qu'on peut traduire par basse terre, est le nom réservé aux sols d'alluvion qui s'élèvent au milieu des immenses marais de la péninsule, et qui varient, en étendue, de quelques acres[1] à des milliers. Quand les basses terres sont défrichées, elles sont considérées comme les meilleures pour la culture de la canne à sucre ; à l'état sauvage, elles sont couvertes de hautes futaies d'arbres de toute essence.

1. L'acre équivaut à soixante-quinze ares environ.



Un nid d'aigle. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

Celle-ci, qui pouvait avoir une étendue de deux lieues environ, formait une véritable île au milieu des eaux stagnantes; elle paraissait ne point contenir de gibier, et, s'il y en avait eu, il avait dû être détruit par les loups, dont je rencontrais de nombreuses traces en cheminant sous bois. Je tuai cependant un beau pigeon à tête blanche[1]; cette espèce, très-rare aux États-Unis, est plus grosse qu'un ramier, auquel elle ressemble d'ailleurs, sauf par la couleur de sa tête et celle de son cou et de sa poitrine qui sont d'un vert d'émeraude ; les pattes et le bec sont colorés de carmin vif.

En ma qualité de chasseur naturaliste, je dois avouer que la possession de ce pigeon me fit plus de plaisir que celle de dix perdrix : pourtant il fallait conquérir mon souper, et je descendis vers le marais pour y chercher des bécassines.

Ce marais, formé par les eaux pluviales, séjournant à la surface d'un terrain argileux et imperméable, était couvert d'un taillis impénétrable de lauriers sassafras. Les sassafras, très-communs dans le pays, ont le bois noir, le feuillage maigre, rare et d'un vert terne; leur aspect est triste, mais ils étaient ornés en cette saison de milliers de petits fruits violets entourés d'une cupule rouge.

Il était quatre heures environ ; nous suivions piteusement le marais, sans rencontrer une seule bécassine, un seul canard; la tourbe noire sur laquelle nous marchions était couverte d'empreintes d'animaux de proie, loups, renards et ratons. Ces épais fourrés devaient évidemment leur servir de retraite pendant le jour, et dans la crainte que mes chiens ne se laissassent entraîner à la poursuite de quelque fauve, je les fis remettre en laisse. Tant que le loup sent le voisinage des hommes, il fuit devant le chien; dès qu'il l'a entraîné au fond de ses repaires inaccessibles, il se jette sur lui, l'étrangle et le dévore ; il y a entre ces deux animaux qui sont sortis de la même souche, une haine terrible, et en Floride surtout où les loups sont très-abondants, on ne peut conserver des chiens sans les tenir à l'attache.

La fin de la journée étant proche, et ma carnassière étant vide, je me décidai à tirer quelques bécasseaux, dont les troupes s'envolaient à chaque pas devant nous sur la lisière du marais. Cet oiseau, à peine plus gros qu'une alouette, est un petit échassier brun dessus, blanc dessous, à queue, bec et pattes noirs, dont la chair est aussi délicate que celle des bécassines. (*Tringa semipalmata*, Wilson.) J'en tuai une vingtaine en une heure; puis, comme le soleil baissait à l'horizon, je consultai ma boussole de poche pour reconnaître la direction de la crique Pablo, et nous nous renfonçâmes sous les grands bois.

Leur essence était changée ; plus de magnoliers, mais des hickorys, des noyers noirs gigantesques, touffus et garnis de branches jusques en bas.

Le sol était couvert de noix dont le brou est très-épais, dont l'amende en revanche est petite et de médiocre qualité. Ce qui fait la valeur de cet arbre, qui a le port et les feuilles du noyer d'Europe, c'est son bois à aubier noir, excellent pour la construction et l'ébénisterie.

Je m'étais arrêté pour examiner une touffe de lentiums, sorte de champignons agglomérés au pied d'un de ces arbres, et qui présentaient à mes yeux étonnés une poussière écailleuse, chatoyante et irisée, reflétant la nacre de perle et l'argent, lorsque mon attention fut attirée par une nombreuse troupe d'écureuils volants ou polatouches. Je me blottis derrière un arbre, j'ordonnai à mon nègre d'en faire autant avec les chiens, et j'assistai aux ébats de ces charmantes créatures. Qu'on se figure un écureuil, gros comme un rat à peine, porteur d'une superbe queue en panache qu'il tient fièrement relevée, gris perle en dessus, blanc argenté en dessous, avec de petites oreilles noires et un museau rose (*Sciurus volucella*, Fréd. Cuvier) ; la peau des flancs de ce gracieux animal est dilatée, entre les jambes de devant et celles de derrière, en façon de parachute, ce qui lui donne la facilité de voler, ou plutôt de glisser dans l'air. Il y en avait des centaines! Les uns, s'éveillant avec le coucher du soleil, glissaient à la porte de leur habitation leur tête éveillée pour s'assurer qu'ils pouvaient sortir sans danger; d'autres, en poussant de petits cris aigus, se poursuivaient d'arbre en arbre, franchissant en volant des distances de cinquante pas; d'autres montaient au sommet des arbres pour cueillir des fruits mûrs, ou pour couper les bourgeons nouveaux dont ils sont très-friands; enfin, un groupe nombreux se roulait à terre, jouant, se culbutant, se mordant la queue, et se disputant avec acharnement de petites bottes de foin qu'ils cueillaient avec ardeur, pour les transporter dans les trous aériens où ils établissaient leurs nids et leurs habitations.

Un de mes chiens aboya, et en un clin d'œil tous les acteurs de cette scène amusante disparurent.

Nous pressions le pas, parce que la nuit approchait et que nous étions encore loin de la goëlette, quand je heurtai du pied un véritable ossuaire. Sous un chêne vert centenaire était amoncelée une couche épaisse de débris animaux de toute nature : des squelettes de rats des bois, d'écureuils, des fémurs de daims, des têtes de moutons, des sternums d'oiseaux, des ossements de serpents et de lézards, des coquilles de crustacés, des carapaces de tortues, des arêtes de poissons. Je levai la tête : à l'enfourchure des deux maîtresses branches, j'aperçus un nid énorme qui d'en bas me faisait l'effet d'une tourelle ; ce nid, composé de branches mortes régulièrement entrelacées, et dont les interstices étaient garnis de mottes de gazon, de joncs et de mousses, avait au moins six pieds de hauteur, et par conséquent d'épaisseur. Les nids d'aigles, et celui-ci en était un, n'ont pas de bords relevés et ne forment pas la coupe, parce qu'ils s'affaisseraient sous le poids de ces grands oiseaux; leur forme est aplatie et semblable à une aire de grange, d'où leur est venu leur nom. Cette aire était de beaucoup la

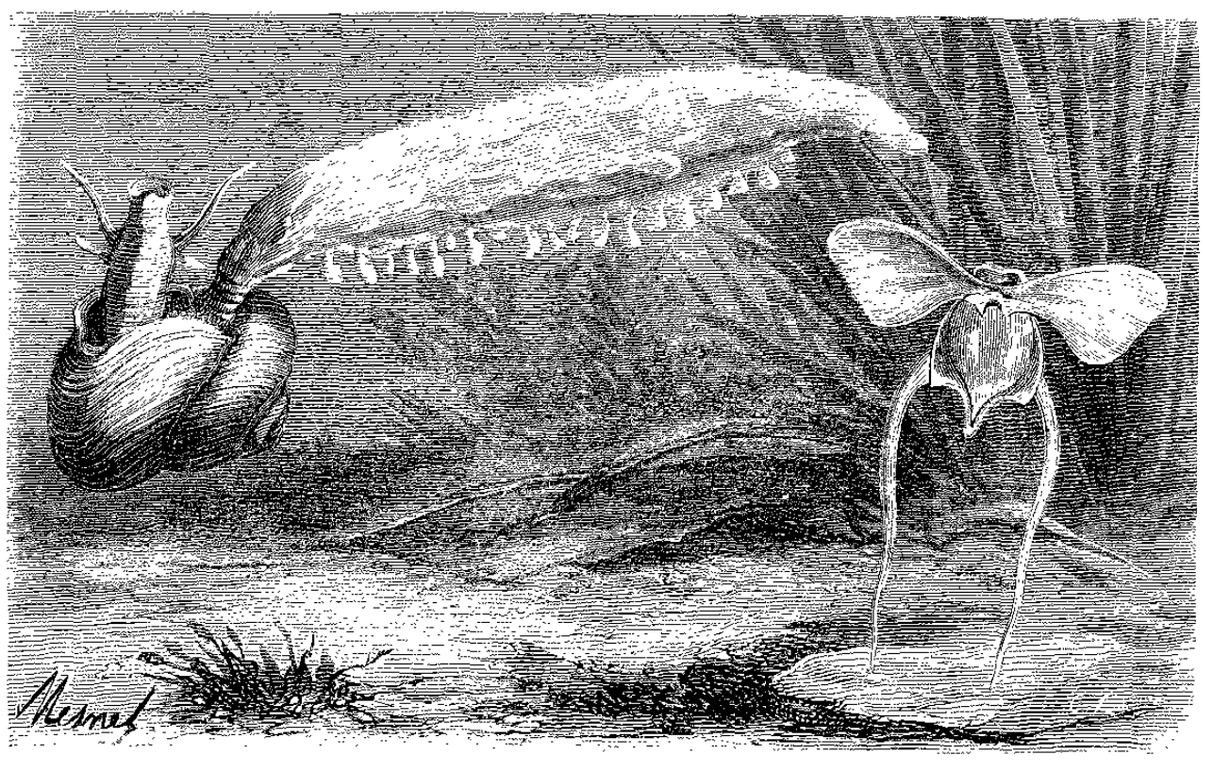
1. *Columba leucocephala*, Linné. Espèce répandue à Cuba et dans les grandes Antilles.

plus vaste que j'eusse encore rencontrée, ce que je m'expliquai par sa construction sur ce hummock désert, où il n'abordait peut-être pas un être humain tous les ans. On sait que les aigles vivent cent ans au moins, qu'une fois apparié vers l'âge de deux ou trois ans un couple de ces oiseaux reste fidèlement uni pour la vie. Or la même aire leur sert pendant toute leur existence; chaque année, au moment de la ponte, ils la réparent et l'augmentent, tant qu'ils ne sont pas inquiétés dans cette demeure aérienne qu'ils ont édifiée pour leurs premières amours. C'était le cas sans doute pour cette étrange construction que j'étais en train d'admirer.

Je m'étais baissé pour examiner les ossements épars à mes pieds, quand en relevant la tête j'aperçus mon nègre qui escaladait le chêne, et, les pieds nus, s'accrochant par le pouce comme un singe à l'écorce raboteuse, était déjà à trente pieds de haut.

« Veux-tu bien descendre! lui criai-je; nous n'avons pas de temps à perdre! Et puis, prends garde aux aigles qui pourraient te faire un mauvais parti. »

Le petit drôle, qui avait attaché ses chiens par la laisse à une racine et qui avait pendu le carnier et le vautour mort à une branche, justifia son ascension par d'excellentes raisons : il savait que je serais content d'avoir un aiglon vivant, et il espérait en trouver un dans le nid. J'étais certain du contraire; car, lorsqu'il y a des petits dans une aire, leur présence est décelée par l'odeur infecte de poisson pourri et de charogne qui se répand aux alentours; pourtant je laissai faire Job, qui était parvenu en haut de l'arbre, et je mis des cartouches de quadruple zéro graissé dans mon fusil pour le protéger au besoin.



Papillon et limaçon de mer. — Dessin de Masnel.

Job avait atteint le nid sur lequel il marchait comme sur le plancher d'une chambre; il avait trouvé deux œufs seulement, et après s'être amusé à jeter à terre les os et les arêtes composant le charnier qui entourait la demeure des aigles, il mit les œufs dans son mouchoir qu'il noua, et commença à descendre.

Mais il était écrit qu'il aurait maille à partir ce jour-là avec les oiseaux.

Un des aigles, perché sans doute sur la cime d'un arbre voisin, se précipita à l'improviste sur l'imprudent : je cherchais à le tirer, mais j'avais peur de blesser l'enfant qu'il chargeait avec impétuosité; heureusement que Job s'était blotti au milieu des grosses branches qui formaient un rempart à son corps, et qui paraient les coups d'ailes que lui portait l'oiseau furieux pour le renverser.

Je saisis un instant favorable, et j'abattis l'aigle qui tomba lourdement à terre, en poussant des cris aigus.

Les clameurs sonores de cette voix puissante qui jette la terreur parmi les habitants des eaux et des bois répondirent à l'appel du blessé : c'était sa compagne qui venait à son secours.

Job en avait assez; il se laissa glisser jusqu'à terre et vint se blottir derrière moi, les genoux et les mains écorchés et la mine piteuse. Je tirai le second aigle, qui était venu s'abattre sur son aire, mais je le manquai sans doute, car il s'envola aussitôt.

Cependant le blessé, tombé sur le dos, se défendait à coups de serres contre mes chiens qui s'étaient détachés et jetés sur lui; ils reçurent tous deux de profondes estafilades sur le museau, et se sauvèrent en hurlant. L'aigle, qui était un superbe mâle, à plumage presque noir, à tête et à queue blanches, paraissait n'avoir que le fouet de l'aile cassé, et je me décidai à le prendre vivant. Le difficile, c'était de l'approcher. Jamais maître d'armes ne fit des passes et des voltes plus rapides que ceux qu'accomplissait l'aigle avec ses redoutables serres : couché sur le dos, surveillant chacun de nos mouvements de ses yeux jaunes et dilatés, il était toujours à la parade. En m'en approchant de trop près, j'aurais eu la cuisse déchirée, si je n'eusse machinalement paré le coup avec mon chapeau de paille que je tenais à la main et qui fut mis en pièces. Enfin il me vint une idée lumineuse : je me dépouillai de ma blouse et de ma chemise, je pris la veste de Job, et je jetai ces vêtements sur l'oiseau qui s'empêtra les griffes dans l'étoffe, et dont je me rendis bientôt maître sans danger. Il est à remarquer que l'aigle ne se sert jamais de son bec pour se défendre, et que lorsqu'on est à l'abri de ses terribles serres, il n'est plus à craindre. Nous le ficelâmes avec de bonnes cordes dans nos vêtements, et je le pris dans mes bras; car il était très-lourd, et mon nègre, déjà chargé, n'aurait pu le porter.

J'avais l'air ainsi de bercer un enfant au maillot, ce qui fit beaucoup rire Job.

L'aigle à tête blanche, *bald eagle*, a été classé par les naturalistes (*Haliœtus leucocephalus*, Cuvier) dans le genre pygargue, différant des aigles proprement dits par ses tarses, qui ne sont pas emplumés. Ces oi-

seaux ont des mœurs plus aquatiques que les aigles de montagne, mais ils sont aussi gros et aussi féroces. Celui-ci avait trois pieds et demi de longueur et huit pieds d'envergure; la femelle, comme dans tous les oiseaux de proie, est un peu plus grande que le mâle. Les œufs, qui ont neuf centimètres de diamètre, sont café au lait clair; Job en avait cassé un en dégringolant de l'arbre; je remarquai avec étonnement que l'intérieur de la coquille était d'un beau vert pré.

Nous arrivâmes à la goëlette à la nuit noire, escortés par les hurlements des loups qui, attirés par la piste de mes chiens, nous suivirent jusqu'au rivage de la crique.

On nous attendait pour souper. Je racontai à Constant notre aventure avec les aigles; il m'affirma qu'il était fort imprudent de se hasarder dans leur aire, qu'ils défendent jusqu'à la mort; et, comme preuve de l'attachement qu'ils portent à leurs petits, il me raconta qu'il avait vu, dans l'incendie d'une forêt en Maryland, un couple d'aigles se précipiter au milieu des flammes pour sauver leur progéniture.

Comme je finissais de souper avec Constant et le père Maurice, j'entendis les éclats de rire de Corneille et les sanglots de mon petit nègre. Croyant à une dispute, j'allai voir ce qui se passait; le négrillon était couvert des pieds à la tête d une couche épaisse de poux; ceux-ci, parasites du vautour mort, l'avaient abandonné lorsque son cadavre s'était refroidi, et avaient élu domicile sur le corps et dans les cheveux crépus de l'enfant.

Il fallut bien qu'il trempât ses habits et qu'il se jetât lui-même dans la crique pour noyer cette vermine. En se couchant, il grommelait dans ses dents : *Damned buzzard!* (Damné vautour!)

V

PÊCHE A LA LIGNE.

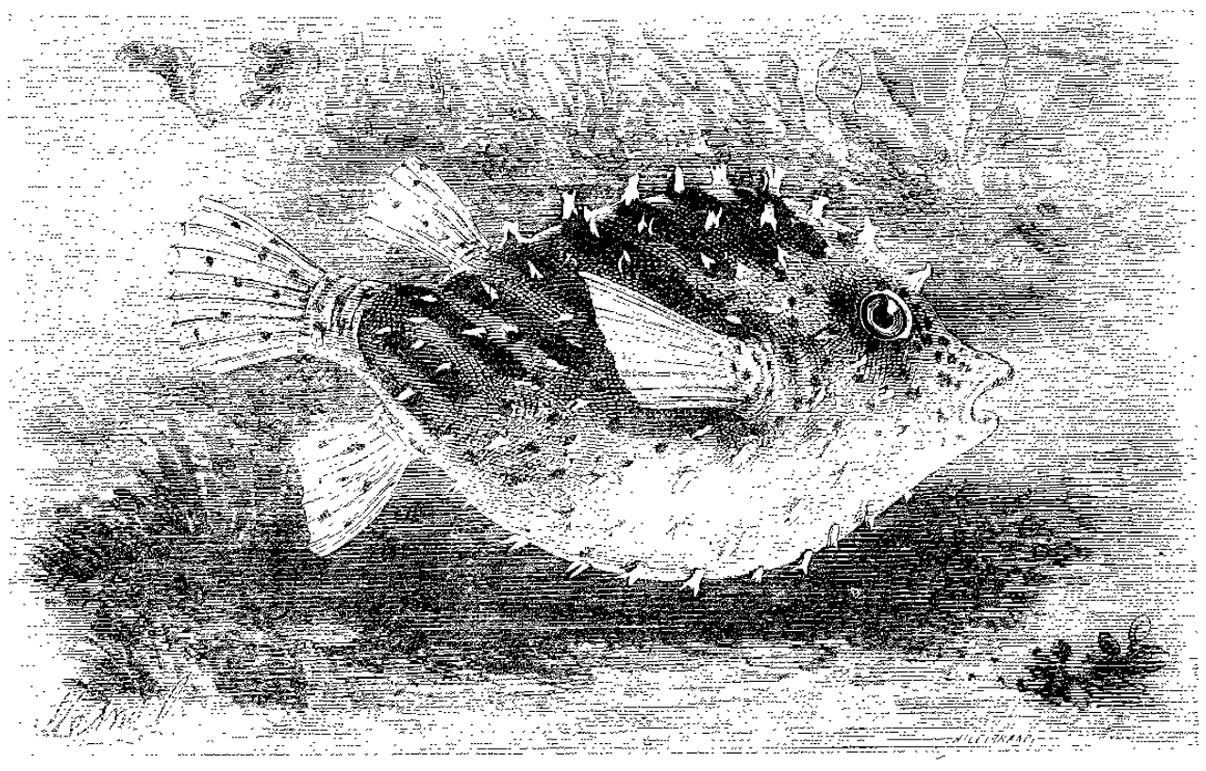
Débarquement sur un îlot. — Les vessies de mer. — Multitude de nids. — Cris assourdissants des oiseaux. — Nous battons en retraite. — Les sternes Noddy, fuligineuse et Hansel. — Récolte des limaçons et des papillons de mer. — Merveilleux appareil de sécrétion des janthines. — Les cristaux de mer. — Les pompiers et le poisson boîte-à-tabac. — Mauvaise humeur de Constant. — Nous changeons de place. — Pêche abondante. — Roulements de tambour dans l'eau. — Constant prend une sciène énorme. — Fausseté du proverbe : *Muet comme un poisson.*

Mon excursion de chasse de la veille ne nous avait procuré aucune provision fraîche; j'étais fatigué des omelettes d'œufs de tortue au jambon et au lard qui formaient notre ordinaire, et je résolus de profiter du calme pour aller pêcher dans le chenal du Saint-Jean.

Nous nous embarquâmes dans le canot, Constant et moi, au lever du jour, avec nos lignes et nos fusils, et nous nous dirigeâmes droit sur un îlot qui se trouvait à une demi-lieue au large, en face de l'entrée de la crique. Cet îlot, ou plutôt ce banc de sable, car on n'y apercevait aucune végétation, était habité par des bandes d'oiseaux aquatiques; chaque soir, ils venaient s'y coucher par milliers, remplissant l'air de leurs cris discordants.

A notre approche, un couple d'énormes pélicans s'envola du rivage où ils pêchaient dans l'eau jusqu'à mi-pattes; quelques canards qui barbotaient en firent autant; nous ne pûmes les tirer parce qu'ils étaient hors de portée. Il n'en était pas de même des hirondelles de mer et des mouettes, peuple criard et familier, qui volaient dans une extrême agitation autour de nous.

Je sautai le premier sur le banc de sable, qui était couvert de varechs et de fucus apportés par la marée: j'y enfonçais jusqu'aux genoux, mais ce qui me surprenait le plus, c'est que chaque fois que je posais mon pied sur ces plantes marines, des détonations aussi fortes que des coups de pistolet se faisaient entendre! Je me penchai pour examiner la cause de ces bruits insolites : le varech était couvert de vessies gonflées, longues d'un pied au moins, sur lesquelles nous marchions, et dont l'air comprimé produisait, en éclatant, ces explosions inattendues. Je crus d'abord que c'étaient des vessies natatoires de poissons abandonnées par les oiseaux de mer qui venaient manger sur l'îlot, mais je ne trouvai aucuns débris de poissons; en retournant le varech, Constant et moi, nous eûmes l'explication de ce fait singulier : ce n'étaient pas des vessies natatoires, c'étaient des débris de mollusques, charriés par la marée sur le banc de sable. Quelques-uns de ces animaux avaient encore leurs tentacules bleus, leurs suçoirs et leurs crêtes couleur de pourpre; dans d'autres, dont les vessies moins grandes étaient rougeâtres, je reconnus des ovaires jaune-citron et roses C'étaient des physalies et des discolabes, appartenant à l'ordre des acalèphes ou mollusques sans têtes, que les marins, qui les trouvent flottants par troupes à la surface de la mer, ont surnommés à juste titre « vessies de mer. »



Diodon pompier. — Dessin de Mesnel.

Celles-ci étaient déjà décomposées et n'avaient plus

aucune forme; cependant elles avaient encore la propriété de brûler, car leur contact avec nos doigts nous fit cruellement souffrir.

Quand nous eûmes franchi, non sans peine, ces monceaux de varech et de mollusques pourris, qui formaient une ceinture sur le rivage de l'îlot, et dont les exhalaisons infectaient l'atmosphère, nous nous trouvâmes sur une belle grève de sable fin et blanc, creusée de milliers de trous en forme de coupes, et un peu plus larges que les deux mains; chacun de ces trous était un nid d'hirondelle de mer. Alors ce fut un véritable combat que nous eûmes à soutenir : les hirondelles de mer, ou les sternes, pour les appeler par leur nom scientifique, voletaient en masse autour de nous, en effleurant nos têtes de leurs longues ailes, et en poussant des cris discordants; à chaque pas nous



Bataille contre les hirondelles de mer. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

trébuchions, écrasant des œufs ou des poussins, dont la couleur grise se confondait avec celle du sable. Je fis feu de mes deux coups dans la masse, Constant m'imita. Une cinquantaine de sternes restèrent sur le terrain : un véritable nuage de duvet tombait en pluie sur nos têtes!

Qui le croirait? Ce massacre à bout portant, au lieu de chasser ces oiseaux intrépides, ne fit qu'augmenter leur fureur et redoubler leur audace! De tous les points du fleuve, les sternes accoururent par milliers, répondant par des cris suraigus aux plaintes des blessées; elles volaient si près de nous, pour nous reprocher sans doute la mort de leurs parentes, qu'on aurait pu les saisir à la main. Devant cette invasion menaçante, assourdis par ces cris épouvantables, persuadés d'ailleurs qu'il n'y avait aucun gibier sur cet îlot, devenu

la propriété des hirondelles de mer, nous fîmes retraite en nous bouchant les oreilles.

Nous avions eu soin de ramasser et d'emporter au canot quelques morts, des poussins et des œufs.

Cet îlot est habité par trois espèces de sternes, qui paraissent se l'être partagé à l'amiable : la sterne Noddy, la plus grosse des hirondelles de mer connues, qui mesure quatre pieds d'envergure, et a tout le plumage d'un brun chocolat, sauf le front qui est blanc; la sterne fuligineuse, un peu moins grande (mâle seize pouces du bout du bec à l'extrémité de la queue), qui est noir de fumée en dessus, blanche en dessous; la sterne Hansel, de moitié plus petite, qui est d'un gris cendré avec une calotte noire. Les sternes Noddy et fuligineuse habitent exclusivement les côtes méridionales des États-Unis; la sterne Hansel a un habitat très-étendu : on l'a rencontrée en Hongrie et en Turquie, vers les bouches du Danube, en Angleterre, en Hollande, enfin dans les îles de la Sonde, mais elle n'est commune nulle part; je serai le premier à signaler sa présence en Amérique.

Les petits, qui sont informes en naissant, sont couverts d'un duvet gris frisé : on dirait des houppes de filasse où seraient enchâssés des yeux ronds et blancs! Ils ne peuvent se servir de leurs pattes trop faibles pour les porter.

Les œufs sont jaunâtres ou verdâtres avec des taches rouges ou brunes. Si mes nègres avaient débarqué avec nous sur cet îlot, ils auraient pu faire pour leur cuisine une fière provision d'œufs couvés; plus dégoûtés, Constant et moi nous les dédaignâmes.

« Avec quoi allons-nous pêcher? demandai-je à mon compagnon, nous n'avons pas d'amorces. »

Il me pria de prendre les avirons, de gagner le large, et de me laisser aller au flot de la mer montante; puis il se plaça à l'avant, le bras armé de notre épuisette[1], et les yeux fixés sur la surface du fleuve.

« Voyez, des limaçons de mer qui flottent, » m'indiqua-t-il du doigt.

Aussitôt il plongea son épuisette, en ramassa une trentaine et les jeta dans le bateau. Ce mollusque, auquel Lamark a donné le nom de Janthine, ressemble en effet à un limaçon flottant; sa tête très-grosse, en forme de cylindre, est pareille à un mufle; deux longs tentacules faisant office de cornes arment son front; son corps est un disque charnu, recouvert d'une coquille en forme d'hélice, d'une matière transparente et vitreuse colorée du plus beau violet. Ce qui rend cet animal curieux, c'est qu'il flotte à la surface, au moyen d'une vésicule remplie d'air, pendue à son corps; cette vésicule, trop lourde pour que le janthine puisse l'entraîner avec lui, semble le réduire à l'impuissance, et le condamner à devenir, sans aucune chance de fuite, la proie des poissons et des oiseaux aquatiques. Mais la Providence, aussi admirable dans la protection qu'elle a donnée aux infiniment petits, que dans l'organisation de l'homme et des animaux supérieurs, a pourvu cet humble mollusque d'un appareil au moyen duquel il sécrète dans l'eau, à l'approche d'un ennemi, un liquide violet d'une odeur pénétrante qui le cache pendant quelques instants; alors il coupe, avec les plaques cornées de sa bouche, les fils qui retiennent la vessie suspendue à son corps, et, devenu plus lourd, il se laisse tomber au fond de l'eau, échappant ainsi à une destruction inévitable.

Curieux de voir le jeu de l'appareil de sécrétion de la janthine, j'en avais mis une vingtaine dans une barrique où je gardais des poissons vivants : en les touchant avec une baguette pour les faire sécréter leur liquide, je remarquai qu'au bout de quelques instants les vingt limaçons étaient collés au fond de la barrique, séparés de leurs vessies qui flottaient à la surface; mais, ô merveille! le lendemain les janthines flottaient de nouveau! Dans la nuit ils avaient sécrété de nouvelles vessies pour remplacer celles dont ils s'étaient volontairement privés.

Je vis aussi sur le fleuve quelques diphyes, sorte d'acalèphes microscopiques, formant des masses agrégées, gélatineuses, transparentes et taillées à facettes comme des cristaux de mer.

Nous avions fait une récolte assez abondante de janthines pour pêcher une partie de la journée, mais Constant aurait voulu trouver des papillons de mer, autre espèce de mollusques dont les poissons sont extrêmement friands. Il dirigea le canot vers un banc d'algues flottantes, où nous en rencontrâmes de grandes troupes qui chassaient les larves microscopiques vivant sur ces végétaux. Les papillons de mer sont fort agiles, et très-difficiles à attraper; au moindre bruit, ils replient leurs ailes, et se laissent tomber au fond : ce mollusque, de la famille des hyales, a une singulière forme : il est partagé en deux parties par un sillon profond; la partie postérieure est un abdomen recouvert d'une coquille globuleuse et incolore; la partie antérieure se compose d'un thorax, d'une tête et de deux tentacules; les ailes et les nageoires, assez rapprochées, sont placées de chaque côté de la bouche. Ce qui rend les papillons de mer excellents pour amorcer les hameçons, c'est qu'on les accroche par l'abdomen, et que l'animal, qui semble formé de deux corps, reste vivant dans sa partie antérieure, et continue à s'agiter et à battre des ailes au bout de l'hameçon.

Enfin, nos préparatifs étant faits, nous jetâmes l'ancre dans le chenal sur fond de sable par dix mètres de profondeur.

Nos lignes étaient des lignes de mer, c'est-à-dire des cordeaux de vingt brasses au bout desquels se trouvaient un plomb d'un kilogramme et deux ou trois hameçons empilés sur cordonnet de laine. Cette laine empêche les poissons de couper facilement les empiles. Quand les hameçons sont amorcés, on laisse filer le plomb sur le bord du canot, jusqu'à ce qu'on sente qu'il touche le fond; on tient le cordeau suspendu entre la première et la seconde phalange du doigt annu-

1. Petit filet muni d'un manche qui sert à retirer de l'eau les poissons trop gros pour être soulevés avec la ligne

laire, ce qui rend plus sensibles les secousses données par le poisson qui mord, en ayant soin aussi de soulever de temps en temps le plomb pour qu'il ne s'engage pas dans les rochers, et que l'amorce ne reste pas au milieu des herbes.

Qu'on dise ce qu'on voudra de la pêche à la ligne et des pêcheurs, je soutiens, moi, qu'on éprouve une émotion véritable en jetant pour la première fois la ligne dans des eaux profondes, à l'affût d'une proie qu'on ne connaît pas, et qu'on ne saurait voir. La pêche à la ligne et la loterie se ressemblent: toutes deux offrent la sensation du gain imprévu. La pêche à la ligne, c'est la passion de l'inconnu, si puissante sur l'imagination humaine! Reste la patience dont il faut faire ample provision, mais dont on n'a heureusement pas besoin dans les fleuves d'Amérique, qui regorgent de poissons.

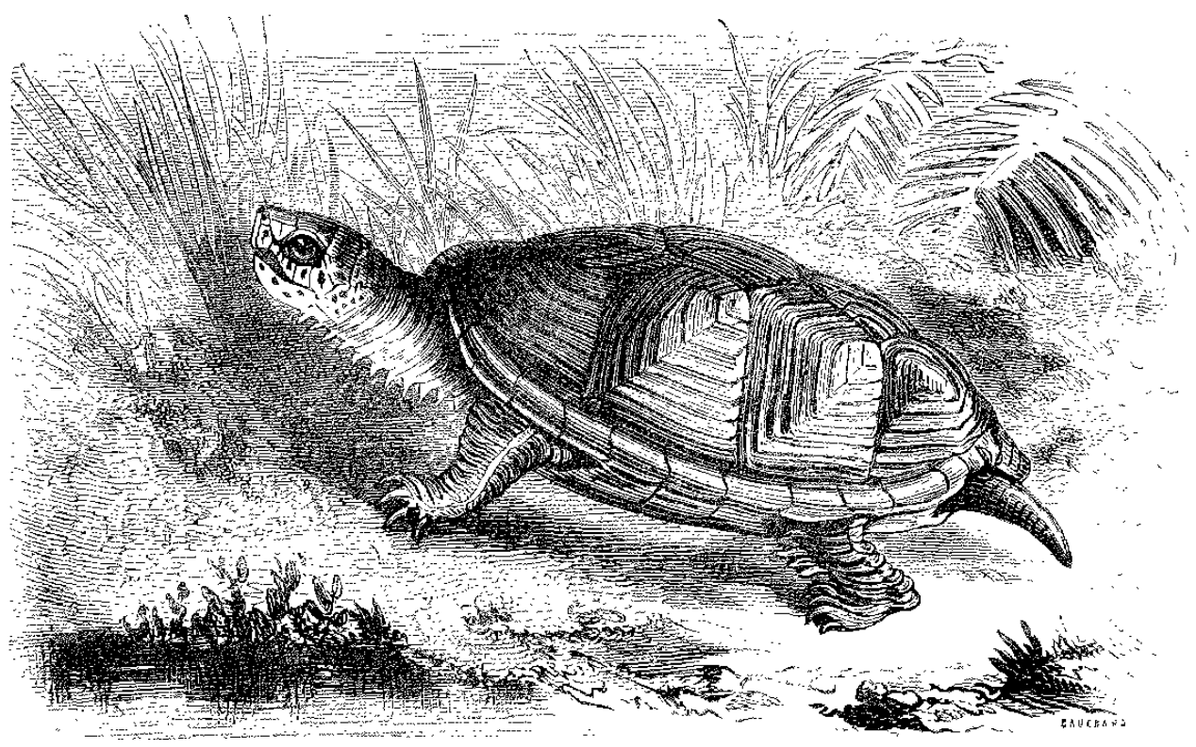
Mes amorces n'avaient pas encore atteint le fond, que je sentis deux secousses brusques : je halai aussitôt, et je vis flotter sur l'eau un véritable ballon gonflé, et hérissé d'épines!

Constant se mit à rire : « Pas de chance, monsieur, me dit-il; vous débutez par un pompier! Assommez-moi ce gaillard-là sur le plat-bord, décrochez-le, et jetez-le à l'eau; ce n'est bon à rien, et ça pique; prenez-y garde, les épines sont venimeuses! »

Mon poisson semblait mort et flottait sur l'eau : je lâchai un peu le cordeau; aussitôt il se dégonfla avec un bruit singulier, et disparut dans le fleuve. Cependant il était bien accroché, et, malgré ses efforts, je le ramenai à la surface, et le hissai à bord. J'aurais voulu le conserver vivant pour le dessiner, mais il était impossible d'en approcher la main; il s'était dégonflé de nouveau dans le bateau, et dès que je voulais le saisir, il se hérissait comme un porc-épic, en aspirant l'air par la bouche et par les ouïes. La chaleur étant telle dans les pays tropicaux, qu'au bout de quelques heures un poisson mort perd toutes ses couleurs et commence à se décomposer, je m'étais fait fabriquer une sorte de verveux que je suspendais au canot, et dans lequel je gardais vivants les poissons dont je voulais faire le portrait; je fus forcé de couper l'empile de mon hameçon pour conserver celui-ci. Ce poisson singulier, appelé pompier par les pêcheurs américains en raison de sa faculté d'aspirer et de rejeter l'air, appartient à l'espèce des orbes épineux (*Diodon maculato-striatum*, Cuvier); il a un pied de diamètre environ; sa peau rugueuse est brune, tachetée et rayée de noir; ses piquants courts sont fixés sur trois racines divergentes, et sont trifides. On prétend qu'ils sont venimeux comme sa chair, et surtout son fiel, qui est un poison redoutable bien connu des nègres.

Nous prîmes successivement, Constant et moi, une vingtaine de ces hideux poissons Constant était désolé, et les assommait avec rage. Il est certain que nous n'avions pas plus de chance à la pêche qu'à la chasse, et que nous risquions de nous passer encore de vivres frais à notre dîner.

Ce qui mit le comble à sa colère, ce fut la capture qu'il fit du poisson boîte-à-tabac, un des habitants les plus extraordinaires de la mer de Floride. Ce poisson, très-gros, et qu'il eut de la peine à amener, ressemble à s'y méprendre à une boîte revêtue d'une cuirasse en corne, dans laquelle on aurait percé des trous pour laisser passer les nageoires et la queue. Celui-ci, dans lequel je reconnus le coffre triangulaire (*Ostracion triqueter*, Linné), était rougeâtre avec des reflets et des taches dorés, et les nageoires jaunes. Écrasé par le poids de son armure, le poisson coffre ne peut remuer que la queue qui lui sert à se diriger.



Tortue musquée. — Dessin de Mesnel.

Ce qu'il y avait de plus désagréable pour nous, c'est que ce poisson, sous cette dure carcasse, ne contient que des arêtes, un peu de chair filandreuse, et un foie énorme et huileux qui n'est pas mangeable.

La présence du coffre dans les eaux où nous pêchions avait dû en chasser les autres poissons : nous levâmes l'ancre et gagnâmes le milieu du fleuve, où Constant espérait faire meilleure pêche.

En effet, en deux heures nous remplîmes nos paniers de merlans barbus, de maquereaux printaniers et de vieilles noires, poissons communs dans ces mers, et qui sont excellents à manger.

Nous allions partir satisfaits de notre pêche, car il était près de midi, et nous étions cuits par la réverbération dans l'eau d'un soleil impitoyable, lorsque mon oreille fut frappée par un roulement de tambours qui se faisait entendre au loin : j'écoutai avec attention; j'entendais ce même roulement sur ma droite, sur ma gauche, devant et derrière moi. J'appelai l'attention de Constant, qui pliait nos lignes, sur ce bruit singulier; il était un peu sourd, en sa qualité d'ancien canonnier de navire de guerre; cependant il entendit aussi, et sa figure exprima une vive satisfaction.

« Oh, oh! fit-il; il y a des tambours ici : nous ne partons pas encore! »

Aussitôt il prit un énorme hameçon, empilé sur douze fils de laiton, l'entoura de laine, l'attacha à son cordeau le plus fort, accrocha par le dos un maquereau vivant à l'hameçon, et laissa filer sa ligne. Nous attendîmes quelques minutes en silence. Enfin une violente secousse lui ébranla le bras, il se raidit en arrière, et se mit à hisser en poussant des soupirs comme un boulanger qui manie son pétrin ; je voulais l'aider, mais il s'y refusa en disant qu'un vieux pêcheur de morues comme lui savait dompter un poisson quelque gros qu'il fût. Je le laissai faire : après un combat d'une demi-heure où il sua sang et eau, une sciène énorme apparut sur l'eau, se débattant encore avec violence ; il l'attira près du plat-bord, lui brisa la cervelle d'un coup de maillet, et la jeta dans le canot : elle pesait vingt-cinq kilogrammes !

Je voulus essayer d'en prendre une autre, mais je ne réussis pas. Le bruit de la lutte avait fait fuir ces poissons ; nous n'entendions plus ce roulement de tambours qui résonnait distinctement à cinquante pieds de profondeur, et qui nous avait annoncé leur présence.

La sciène tambour (*Pogonias Chromis*, Cuvier) ressemble au maigre de nos côtes de France. C'est une immense perche, argentée, à dos brun, qui a pour



Capture d'une sciène. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

caractère distinctif une douzaine de barbillons sous la mâchoire inférieure. Le bruit que produit ce gros poisson est analogue aux beuglements sourds d'un taureau ; quand il est piqué à l'hameçon, il pousse continuellement des grognements rauques, et cela jusqu'à son dernier soupir, faisant mentir le proverbe qui dit : *muet comme un poisson*.

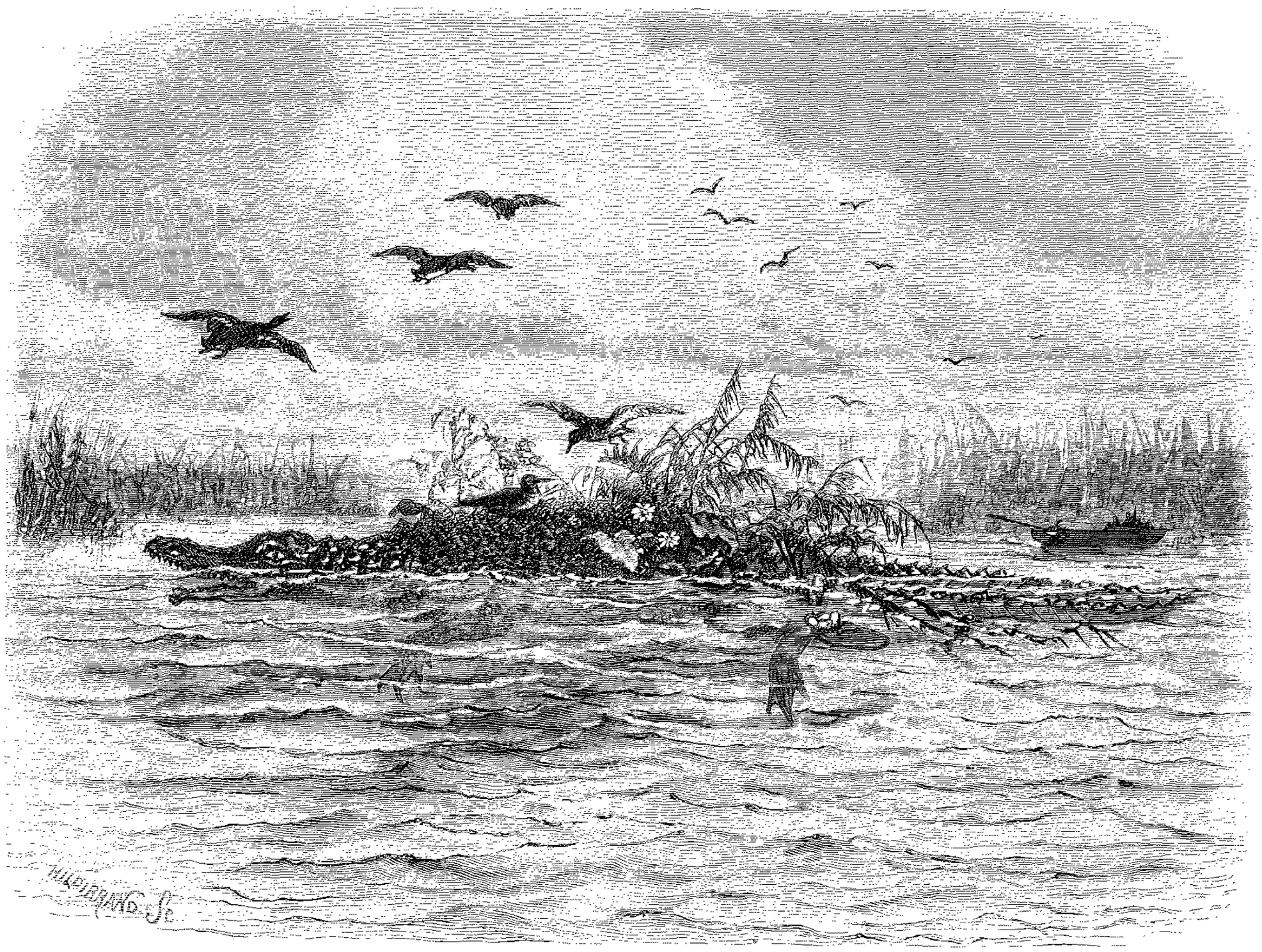
La chair de la sciène est ferme, dure et excellente salée ou fumée. C'était une heureuse capture que nous avions faite.

Dans l'après-midi, je peignais quelques-uns de ces poissons sur le pont de la goëlette : comme j'avais placé sur ma table devant moi un labre qui me servait de modèle, une mouette s'est jetée dessus, et l'a enlevé sous mes yeux !

Rien n'égale la confiance téméraire de ces oiseaux, qui multiplient en paix sur ces rives désertes !

Achille POUSSIELGUE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Caïman flottant, après l'estivation. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

QUATRE MOIS EN FLORIDE,

PAR M. POUSSIELGUE [1].

1851-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

LE MARAIS DE DIÉGO.

Excursion à la découverte. — Rétrécissement de la crique Pablo. — Le tronc d'arbre flottant. — Une île animée. — Estivation des caïmans. — Le plus petit des canards. — Le raton laveur. — L'île de Diégo. — Fourrés de palmettes. — Bécassines et poules sultanes. — Une alerte inutile. — La tortue cinosterne. — Magnifique paysage. — L'étang noir. — Récolte des œufs de caïman. — Navigation sur le Styx. — La forêt de pins. — Chasse aux coqs à fraise. — L'ichneumon et le pic tricolore. — Ancienne hutte de bûcheron. — Préparation du campement. — Bécasses, perdrix et lapins. — La savane fleurie. — Les tupélas. — Ourson assiégé dans un arbre creux. — Retour au campement.

La carte de Floride des ingénieurs topographes des États-Unis, que j'avais emportée avec moi, donnait à la crique Pablo un cours de cinq lieues ; elle indiquait sa source au milieu des marais de Diégo, lesquels eux-mêmes aboutissaient à d'autres vastes marais portant le nom des Douze-Milles, sans doute en raison de leur étendue. Constant n'avait pas visité ce pays situé entre le Saint-Jean et la mer et qui est entièrement inhabité ; je résolus d'aller y faire une expédition de chasse.

Je fis embarquer dans le canot deux bouteilles de whisky, du biscuit de mer, une poêle à frire, ma tente de voyage en gutta-percha, et mon nécessaire anglais comprenant couteau, fourchette, cuiller, verre, miroir, peigne, etc., etc. Constant avait un fusil de chasse à deux coups et une carabine ; j'étais armé de même, et nous emportions de nombreuses munitions

1. Suite. — Voy. pages 97 et 113.

en cas de mauvaises rencontres. Le négrillon Job et mon épagneul Rump étaient de la partie.

Ainsi équipés, nous partîmes le 15 au lever du jour et à marée haute.

La mer mouvante poussait le canot en avant, et Constant n'avait qu'à le maintenir avec les avirons pour remonter la crique, qui va toujours en se rétrécissant à mesure qu'on avance vers son extrémité, et qui n'est bientôt plus qu'un canal bordé de chaque côté d'une épaisse muraille de roseaux qui interceptent la vue. Ces roseaux, alors immergés, sont infranchissables en canot; à marée basse, ils poussent dans des tourbières où un homme enfoncerait jusque par-dessus la tête. Il n'y avait donc pas moyen d'aborder, comme je l'aurais voulu, et de satisfaire ma curiosité en examinant le pays d'alentour.

Nous avions fait deux lieues environ, sans voir d'autre gibier que quelques sarcelles qui disparaissaient dans les roseaux à l'approche du canot, quand la marée commença à descendre, et qu'il s'établit un courant si rapide qu'il nous fallut ramer de toutes nos forces, ce qui contribua beaucoup à augmenter la mauvaise humeur que nous causait ce fâcheux début de notre expédition.

Une masse noire descendait vers nous en tournoyant dans les remous, et vint passer près de notre canot; des mousses aquatiques, des touffes de dirca des marais, des hépatites jaunes avaient poussé, et fleurissaient sur le bois vermoulu de ce grand tronc d'arbre; un petit échassier, de la famille des pluviers, s'était installé sur ce parterre flottant, et courait dans tous les sens, cherchant avec son bec pointu des vers qu'il avalait avec gloutonnerie.

« Voilà qui est étonnant! dis-je à Constant. Comment cet arbre déraciné peut-il être couvert de plantes qui ne poussent que dans l'eau? Job, prends le croc et harponne-moi ce vieux tronc que je puisse l'examiner de plus près. »

Job allait m'obéir.

« Un instant! s'écria Constant en détournant le canot d'un vigoureux coup d'aviron. Ce diable-là pourrait nous faire chavirer! »

En même temps, il reprit le croc à l'enfant, et battit l'eau à grand bruit à côté de l'arbre flottant.

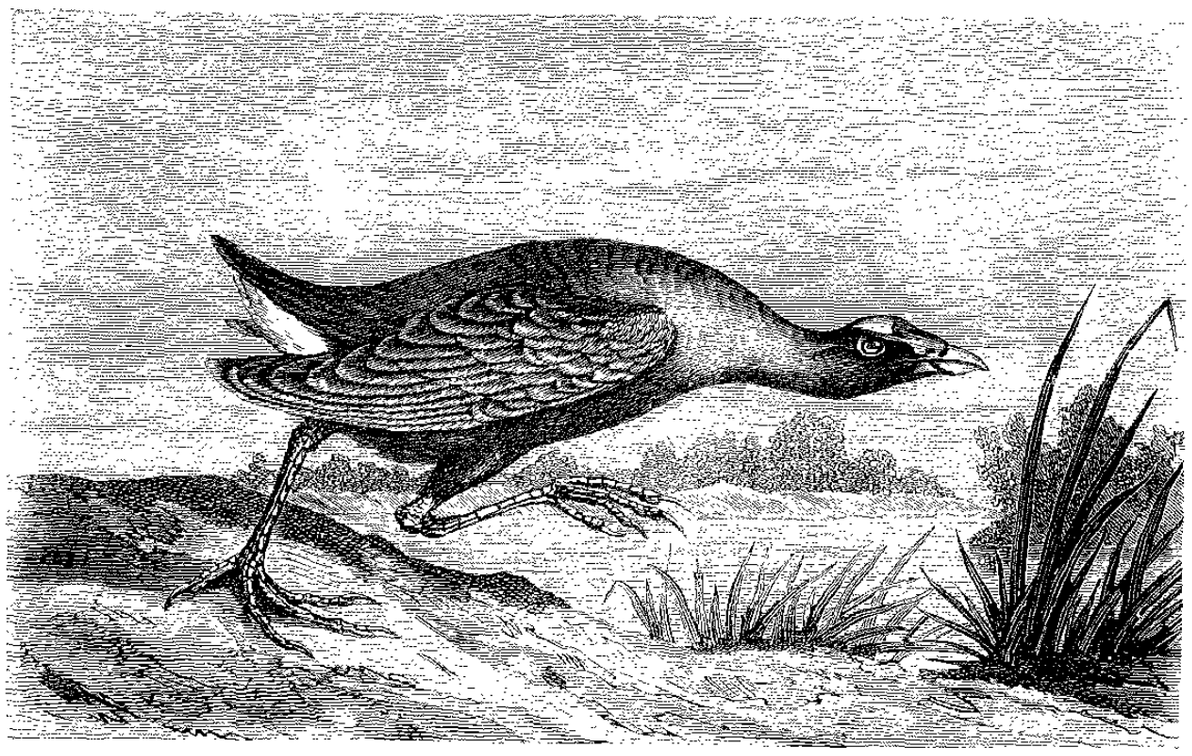
Aussitôt, à ma grande surprise, la masse s'agita, je vis onduler une queue triangulaire et membraneuse, les branches latérales se changèrent en pattes palmées, une gueule énorme armée d'une triple rangée de dents bâilla au-dessus de l'eau, et le tout s'abîma au fond de la crique!

Le pluvier s'était envolé en sifflant, et les plantes fleuries avaient suivi le monstre au fond de l'eau!

J'étais ébahi, Job était pâle de frayeur, et Constant souriait dans sa barbe.

C'était un caïman, et de la plus belle espèce : il avait au moins quinze pieds de longueur!

Je demandai à Constant des explications; voici ce qu'il me raconta : lorsque la saison des chaleurs arrive, que les étangs et les marais se dessèchent, les caïmans s'endorment au fond des eaux, et s'incrustent dans la vase au pied des herbes aquatiques; ils y passent ainsi deux ou trois mois. Quand les pluies de l'automne reviennent grossir les cours d'eau, et remplir les marais, ils se réveillent de leur léthargie, et se laissent remonter à la surface : c'est alors, s'ils ne trouvent pas une nourriture suffisante dans les eaux qu'ils habitent, s'ils veulent émigrer enfin, qu'ils gonflent leurs poumons pour se rendre plus légers, et que, flottant immobiles, ils se laissent entraîner vers d'autres régions. Constant était étonné pourtant que celui-ci descendît vers les eaux salées de l'embouchure du Saint-Jean, que les caïmans évitent parce qu'elles sont infestées par les requins; peut-être, en raison de sa grande taille, ce caïman dédaignait-il ces féroces ennemis?



Poule sultane d'Afrique. — Dessin de Mesnel.

Les explications que me donnait Constant me parurent concluantes : j'avais vu dans les étangs de la Caroline, par trente-quatre degrés de latitude, les caïmans s'enfoncer au fond des eaux pour éviter le froid quand la saison devenait rigoureuse; il n'était pas étonnant que, se livrant à une sorte d'estivation, ils en fissent autant par les chaleurs torrides de l'été floridien, puisque l'été dans les pays tropicaux correspond à l'hiver des régions tempérées. Pendant ce long engourdissement au fond des eaux, leur dos écailleux se couvre de vase, et une multitude de vers, de sangsues, de larves multiplient dans les replis de leur peau; dès qu'ils remontent à la surface, les oiseaux aquatiques, qui se nourrissent de ces parasites, viennent chasser sur leur dos, et y laissent tomber des graines de plantes qui germent et poussent avec rapidité dans ce milieu favorable.

Constant m'affirma que ces caïmans flottants, encore à demi engourdis, n'étaient pas dangereux, et

qu'il suffisait de jeter quelques cris ou d'agiter l'eau brusquement pour les effrayer et les faire disparaître.

L'expérience avait confirmé sa théorie.

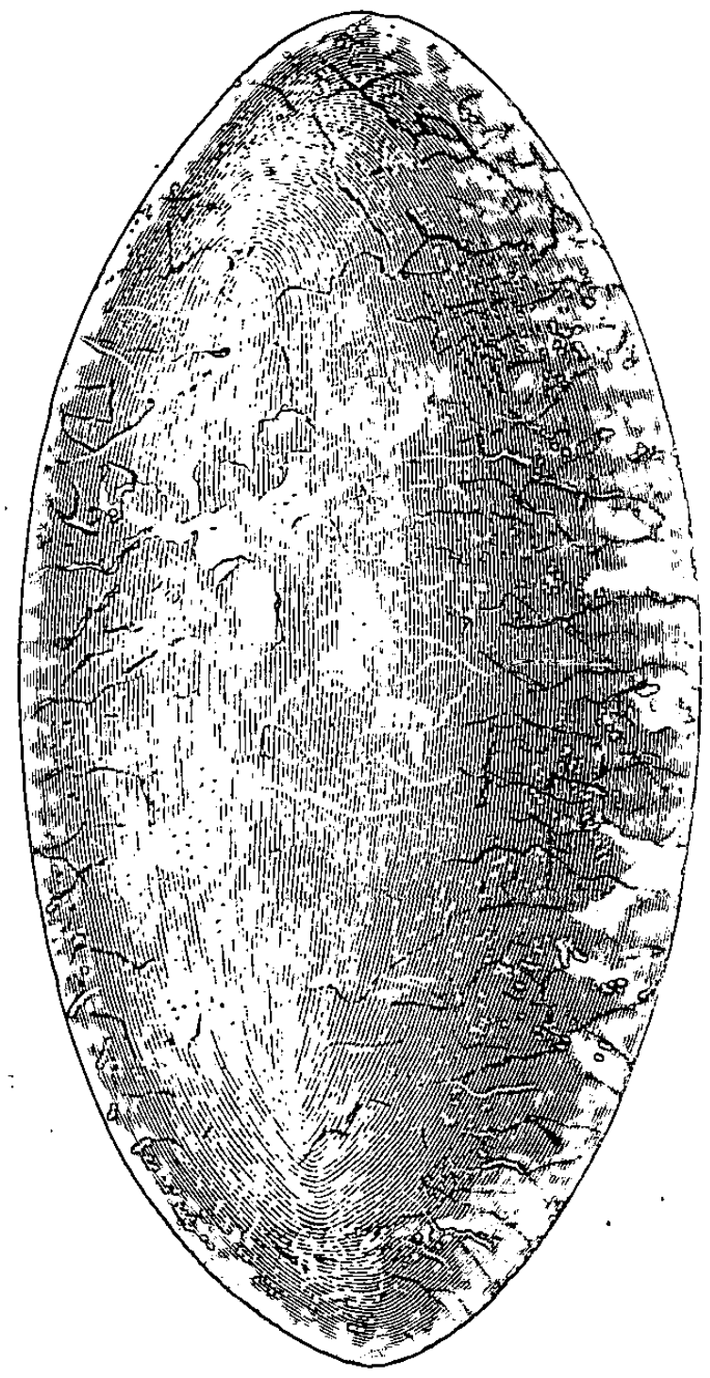
A mesure que nous remontions, nous apercevions quelques-uns de ces animaux qui s'enfonçaient dans les roseaux à notre approche : ceux-ci étaient beaucoup plus petits. Il paraît que les vieux seuls s'endorment pendant l'été; les jeunes n'éprouvent pas cet engourdissement périodique, et continuent en toute saison à dévaster les eaux qui les ont vus naître.

Nous abattîmes quelques petites sarcelles qui s'ébattaient autour de nous. Ce canard en miniature, la plus petite des espèces connues, est moins gros qu'un pigeon. On le trouve en abondance dans les rizières de la Caroline, où les nègres les prennent dans des trappes amorcées avec du riz. Cette sarcelle a la tête noire et violette, avec un trait blanc sur la nuque; les couvertures de l'aile sont bleu tendre (*Anas discors*, Linné). C'est un gibier délicieux.

Vers dix heures nous arrivâmes à un point où la crique se bifurquait, formant une île assez élevée, dont le sol paraissait solide. Nous nous amarrâmes à l'ombre des roseaux, nous mangeâmes du biscuit et du jambon froid, nous bûmes une gorgée de whisky, et nous nous étendîmes au fond du canot pour faire la sieste.

Je dormis quelque temps, mais je fus éveillé par le bourdonnement et les piqûres douloureuses de grands cousins à ailes noires qui infestaient cet endroit : je levai la tête, et je regardai par-dessus le bordage.

La marée était basse, le canot était presque à sec; des plages de sable et de boue s'étendaient à découvert le long des rives de la crique. J'aperçus sur l'autre bord, en face du canot, un quadrupède gris, taché de noir et de fauve, à queue annelée, gros comme un renard, semblable à une hyène pour le pelage, mais raccourci et ramassé comme un petit ours, qui, ne se doutant pas de notre présence, chassait les crevettes dans les flaques d'eau laissées sur le rivage par le flot descendant. L'animal, assis comme un singe, agitait l'eau avec sa patte, les crevettes sautaient à un pied en l'air, il les rattrapait à la volée, leur écrasait la tête et en faisait un tas près de lui; quand il en avait pris un assez grand nombre, il les épluchait avec soin, les pétrissait dans ses mains en petites boulettes, les trempait dans l'eau et les avalait. Cet amateur de bisques était un raton laveur (*Ursus lotor*, Linné), ainsi nommé de l'habitude singulière qu'a cet animal de mouiller tous ses aliments avant de les avaler. Les nègres, qui lui donnent le nom de *raccoon*, aiment beaucoup sa chair; j'avoue que je n'en mangerais pas volontiers : aussi laissai-je partir sain et sauf celui-ci qui m'avait amusé, et qui disparut au premier mouvement des dormeurs.



Œuf de caïman (grandeur naturelle). — Dessin de Mesnel d'après M. Poussielgue.

L'île de Diégo, au bord de laquelle nous étions amarrés, ne contenait pas un grand arbre : c'était un fourré inextricable à hauteur d'homme. Les endroits mouillés foisonnaient de joncs, de hautes plantes aquatiques et de buissons de ciriers; le terrain solide était couvert de palmettes ou de palmiers sabal (*Chamærops humilis*, Michaux) hauts de trois ou quatre pieds, à troncs épineux, à larges feuilles en éventail qui, repoussant des drageons du pied, formaient des taillis impénétrables.

Sans mes grandes bottes qui me montaient jusqu'aux cuisses, je n'aurais pas voulu me hasarder au milieu de ces palmettes, où j'entendais sans discontinuer le bruissement sinistre des reptiles glissant sous mes pieds!

Enfin nous fûmes payés de notre fatigue.

L'île était pleine de bécassines [1], qui s'envolaient devant nous par groupes de trois ou quatre, en poussant des cris chevrotants.

Constant s'était séparé de moi et chassait au milieu de l'île; je suivais la rive de la crique que Job remontait en canot. Celui-ci, peu rassuré de se trouver seul, avait soin de crier dès que nous cessions de tirer, pour s'assurer que nous ne l'avions pas abandonné.

Mon chien Rump était tombé en arrêt sur une touffe de joncs, et, la queue droite, une patte en l'air, semblait changé en statue : croyant qu'il s'agissait d'une bécassine, je lui criai : « Pille, pille! » mais il ne bougeait pas. Je m'approchai et j'aperçus blottie dans les roseaux, la tête cachée entre les pattes, une magnifique poule sultane que je saisis toute vivante. Elle avait le bec et les yeux couleur de sang, le front azur, la tête, la gorge et la poitrine pourpres, les ailes et la queue bleu foncé et vert d'eau, le croupion blanc et les pattes jaunes (*Fulica martinica*, Linné). Enchanté de cette proie, je liai les pattes à la prisonnière et je la mis dans mon carnier.

Constant, arrêté par une tourbière, revenait alors

1. *Stolopax Wilsonii*, Bonaparte. Espèce plus grosse, mais analogue à la nôtre.

vers moi. Nous continuâmes à nous frayer un chemin parmi les palmettes jusqu'à un mamelon découvert, d'où nous aperçûmes les marais de Diégo, marais inondés et dépourvus d'arbres qui s'étendaient à perte de vue des deux côtés de la crique. Devant nous à l'horizon, nous découvrîmes à notre grande surprise les cimes majestueuses d'une grande forêt de pins; cette vue nous rendit courage, car nous étions exténués de marcher dans les montagnes, et nous nous dirigeâmes droit vers la forêt.

En chemin, Constant tua une autre poule sultane, qui s'envola lourdement devant nous, les pattes pendantes, et qui alla tomber dans une tourbière. Je la ramassai en mouillant mes manches jusqu'aux coudes et en entrant dans la vase jusqu'aux genoux.

Une affreuse odeur de musc se faisait sentir : je ne

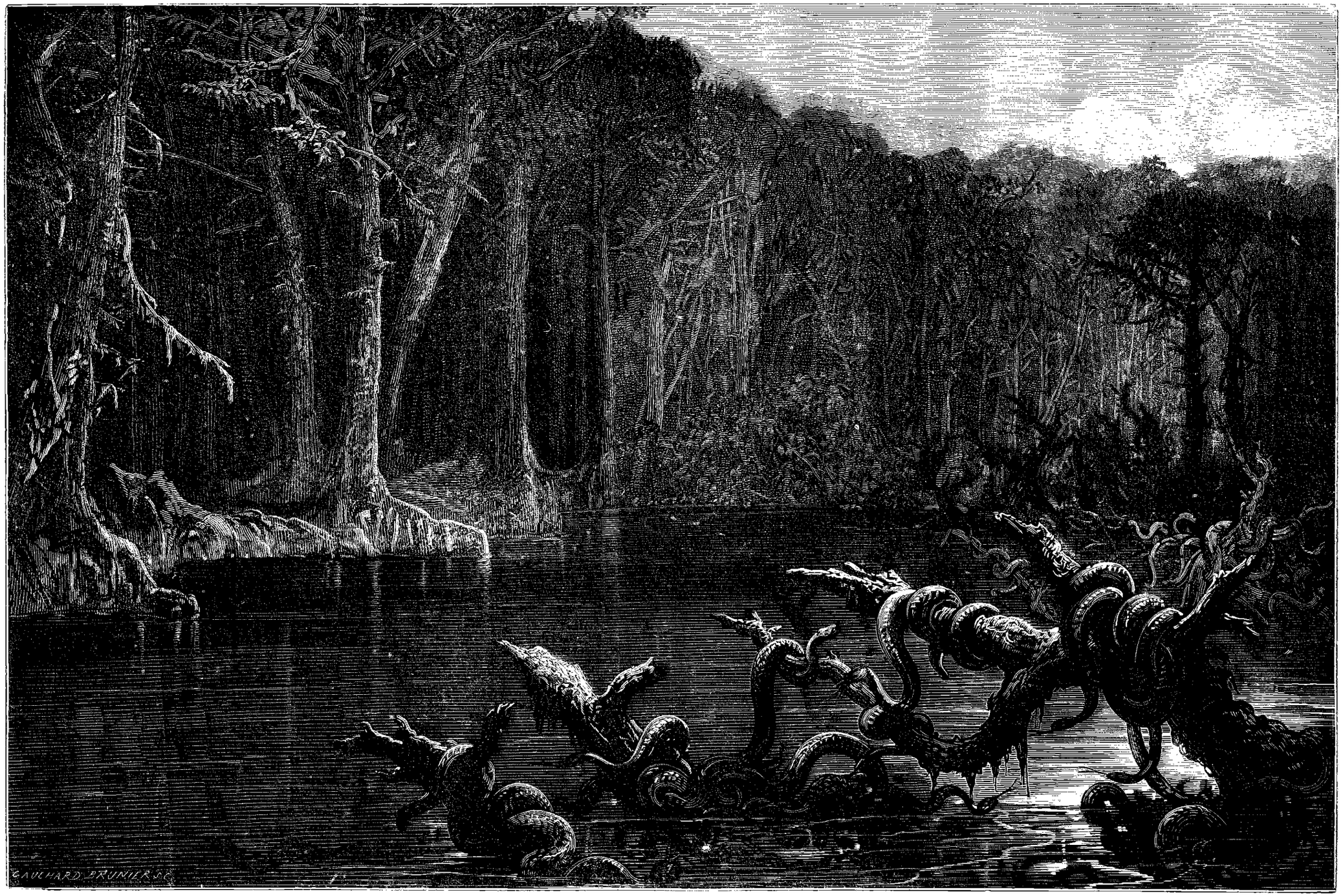


Le raton laveur. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

savais ce que cela voulait dire; je craignais qu'il n'y eût quelque gros caïman à l'affût près de nous!

« Voyez donc à votre manche, monsieur, » me dit Constant.

Je retournai le bras : trois tortues grosses comme le poing étaient pendues par la mâchoire au drap de ma veste de chasse : c'étaient elles qui exhalaient ces effluves pénétrants! Accrochées par les lames cornées de leur bec, rentrant la tête sous leur carapace, elles tenaient si fort que je ne pouvais les faire lâcher; j'essayai vainement de leur trancher la tête avec mon couteau; je ne savais par où les entamer. Heureusement que nous avions des allumettes, et que l'odeur du phosphore leur fit ouvrir le bec, sans quoi j'eus été forcé de couper l'étoffe de ma manche ou de me résigner à les porter toute la journée avec moi.

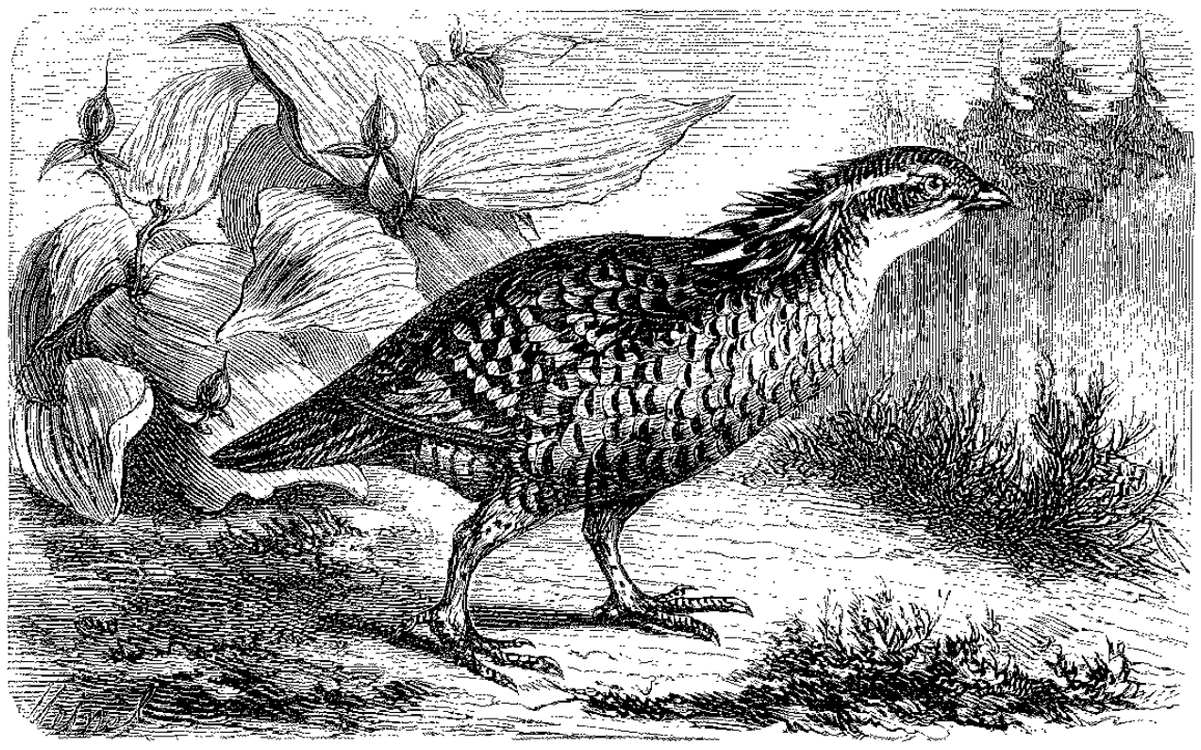


L'étang des Eaux-Noires. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

Cette petite espèce, le cinosterne de Pensylvanie (Duméril), vit en grand nombre dans les marais tourbeux; elle est remarquable par la forte odeur d'ail musqué qu'elle dégage et surtout par son bec muni de deux lames cornées en forme d'hameçons. Une fois qu'elle a saisi un objet, elle ne le lâche plus; je vis un jour en Virginie une vache qui s'était roulée dans la tourbe, couverte d'une cinquantaine de ces tortues qui s'étaient attachées à sa peau; l'animal effrayé beuglait, et se frottait contre les troncs d'arbres pour écraser ces parasites gênants.

L'île où nous étions débarqués est étroite, mais très-longue. Après beaucoup de fatigue, nous en atteignîmes l'extrémité : je ne pus retenir un cri d'admiration en face de l'étrange paysage qui se déroulait devant nous.

Dans le fond, formant l'hémicycle et bornant l'horizon, une forêt majestueuse de grands pins encadrait un étang, d'où sortaient les deux bras de la crique Pablo. Cet étang, encaissé comme une chaudière par les rebords escarpés de la forêt, était couvert de vieux troncs d'arbres calcinés par le temps, pétrifiés par les eaux, d'où émergeaient leurs têtes noueuses et chauves, et les squelettes décharnés de leurs branches tordues. La forêt était noire; les eaux et les vieux troncs étaient plus noirs encore; mais le ciel était bleu, et le soleil dardait à pic ses rayons enflammés dans cette sombre solitude. Sa lumière faisait une tache éclatante de blancheur et parfaitement ronde au milieu de l'étang, que recouvrait comme d'un linceul l'ombre profonde des grands pins. Ce gouffre avait été creusé jadis par un tremblement de terre; un morceau de la forêt s'était effondré dans les convulsions du feu souterrain, et avait été recouvert par les eaux. On n'y apercevait aucune trace de végétation, pas un oiseau, pas même un caïman : seules de grandes couleuvres constrictors, noires comme de l'ébène, dormaient au soleil sur les arbres immergés, entrelaçant dans de hideux embrassements leurs têtes plates et leurs corps monstrueux. On eût dit le bout du monde, ou plutôt un des lacs sinistres de l'enfer païen.



Coq à fraise. — Dessin de Mesnel.

Constant, moins sensible que moi aux beautés du paysage, m'avait laissé à mon admiration et s'était hâté de rejoindre le négrillon qui avait débarqué. Lorsque je revins, ils étaient en train, avec mon chien Rump qui les aidait de son mieux avec ses pattes, de démolir un nid de caïman, bâti sur la plage au bout de l'île.

Cette opération est dangereuse; la femelle défend quelquefois ses œufs avec acharnement; mais nous étions bien armés, et nous pouvions, en cas d'attaque, faire retraite dans le canot.

Nous n'en eûmes pas besoin, car nous ne fûmes pas attaqués.

Ce nid, curieux par ses dimensions, formait un cône élevé de quelques pieds. La partie supérieure était composée de bûchettes de bois, de mousses et de joncs artistement entrelacés; puis venait une couche de terre battue et gâchée avec soin, sous laquelle il y avait une couche d'œufs, et ainsi de suite. La partie inférieure du nid était une fosse creusée dans le sable. Job en retira une trentaine d'œufs qu'il porta dans le canot, après en avoir jeté quelques-uns à Rump, qui les goba sans scrupule. Les œufs de caïman sont gros comme des œufs d'oie, plus allongés et plus blancs. La coque est dure et rugueuse; en la regardant de près, on y voit des dessins hiéroglyphiques gravés en creux sur le calcaire de la coquille.

Je m'étonnais que nous eussions trouvé un nid de caïman à cette époque avancée de l'année : Constant m'assura que cela n'était pas rare, les femelles, quand elles ont été dérangées, faisant une seconde ponte au mois de septembre.

Nous nous embarquâmes pour naviguer sur l'étang Noir, sur le Styx, comme je le surnommai.

Mes conjectures se trouvèrent justifiées : c'était bien un gouffre creusé par une convulsion de la nature; nous filâmes une ligne jusqu'à vingt mètres de profondeur sans trouver le fond. Les arbres immergés étaient des pins, semblables à ceux de la forêt environnante, et les berges escarpées de la forêt étaient tranchées à pic d'une manière uniforme qui annonçait un effondrement subit.

Il faisait une chaleur étouffante sur l'étang, où pas un souffle d'air ne pouvait pénétrer; les couleuvres, étonnées de voir agiter par nos rames ces eaux immobiles, nous suivaient de leurs yeux jaunes, dardant leurs langues, et sifflant avec effroi à notre approche.

J'en avais assez! Il me semblait que cette eau noire ne pouvait me supporter, et que j'allais enfoncer dans le gouffre qui me tirait par les pieds!

Le canot fut amarré à une grosse racine, et nous débarquâmes sous la voûte des pins centenaires.

Certes cette grande forêt n'était pas sinistre comme l'étang qu'elle encadrait, mais on y éprouvait une impression de solennelle tristesse : l'obscurité dont elle était enveloppée, le silence qui y régnait, silence que n'interrompait même pas le bruit de nos pas amortis par un épais tapis de feuilles mortes, l'aspect imposant de ces troncs énormes régulièrement alignés et se perdant dans un éloignement infini, les gémissements de la brise passant à travers les aiguilles effilées des pins et imitant les sons plaintifs de l'orgue dans ce temple immense dont les arbres formaient les colonnades, le désert enfin dans toute sa majesté grandiose, me serraient le cœur et me faisaient passer des frissons dans le dos.

Nous avancions sans mot dire, quand Rump, qui galopait sous bois, tomba en arrêt devant un arbre renversé : des glousssements retentirent, un grand bruit d'ailes se fit entendre, et une compagnie de coqs à fraise se leva sous nos pieds.

Alors la passion de la chasse succéda au recueillement poétique.

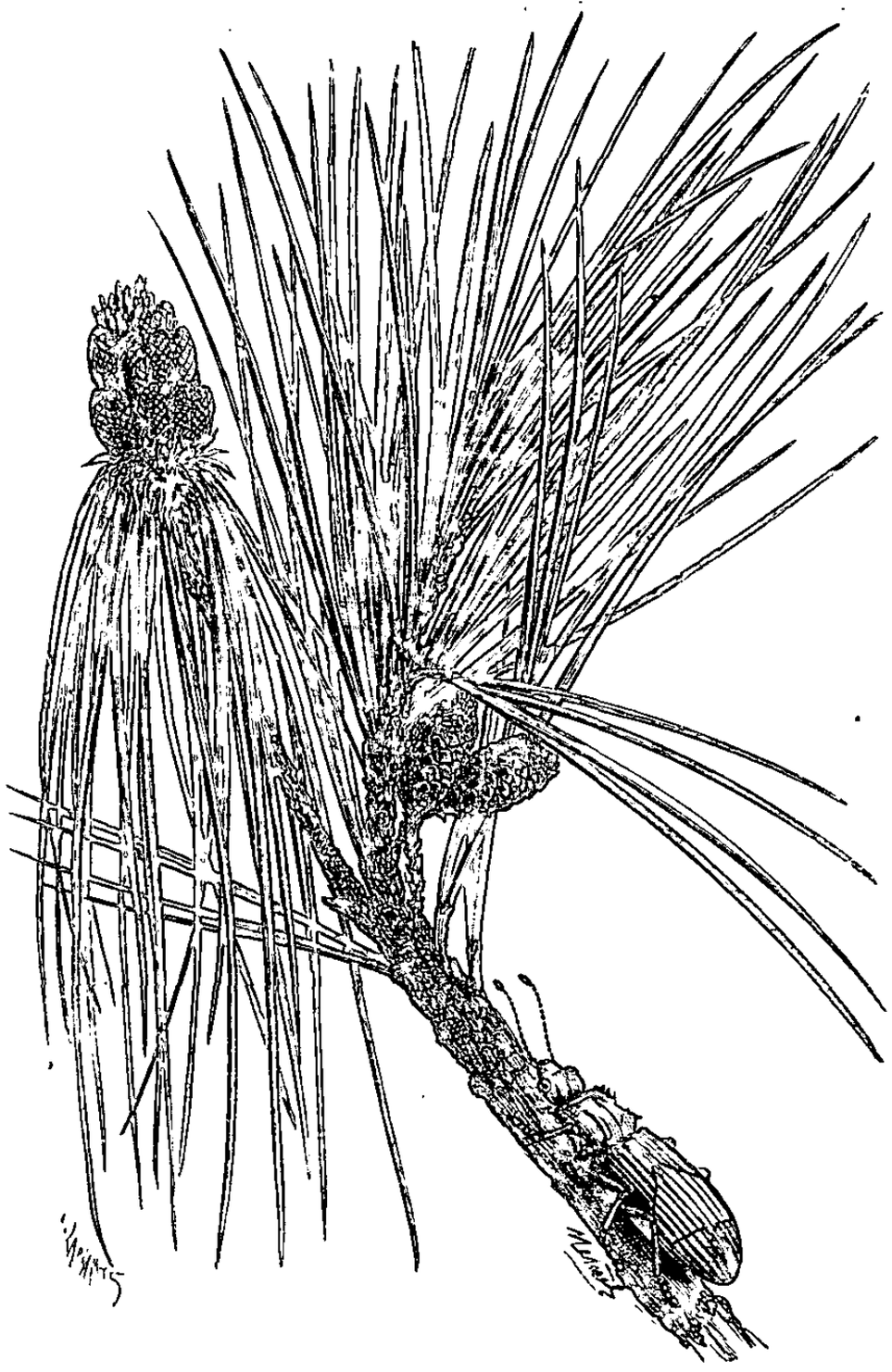
J'armai mon fusil, qui était resté en bandoulière, et je m'élançai à la poursuite du gibier.

Le coq à fraise, le plus beau des coqs de bruyère américains, vole mal en rasant la terre, mais il court avec une rapidité excessive.

La compagnie s'était dispersée : j'en tuai quatre jeunes qui s'envolèrent lourdement dans mes jambes, mais je poursuivis en vain pendant longtemps un vieux mâle qui courait devant moi en réglant son allure sur la mienne; enfin, voyant que je ne pouvais m'en approcher à portée, je lui tirai à cent pas un coup de fusil chargé de chevrotines : il prit le parti de s'envoler pour m'échapper, et il le fit si précipitamment et si maladroitement qu'il alla donner de la tête contre le tronc d'un pin, et resta sur le coup.

Je marchais, ou plutôt je courais depuis une heure avec quarante livres pesant sur le dos; exténué, je m'assis sur un tronc d'arbre et je déposai mon carnier à mes pieds. Constant, qui avait levé une seconde compagnie de coqs à fraise, s'était éloigné dans une autre direction, accompagné de Job et de mon chien.

Je me mis alors à examiner le feuillage d'un pin déraciné qui gisait près de moi : à ses grands cônes, à ses trois longues feuilles vert clair qui ont un demi-mètre, je reconnus le pin austral (*Pinus australis*, Michaux) ou pin des marais, un des plus beaux arbres verts des États-Unis, où il est très-estimé pour la charpente et la mâture, et d'où on en exporte beaucoup en Europe. Ces arbres superbes à écorce grise et lamelleuse, qui forment des colonnades de quarante mètres terminées par une cime touffue et régulière, poussent dans une argile blanche, très-compacte et imperméable, où l'eau pluviale séjourne sans pouvoir être absorbée; la surface est une croûte sablonneuse durcie par le soleil, et accrue par l'épaisse couche d'aiguilles de pins qui y tombent à chaque saison.



Pin austral et calandre. — Dessin de Mesnel.

Quand on marche sous bois, on se sent rebondir à chaque pas, et l'élasticité du sol est telle qu'on a peine à y garder son équilibre ! Le pin austral, bien supérieur comme qualité au pin maritime cultivé dans des conditions analogues aux Landes et en Sologne, est malheureusement très-délicat, et ne supporte pas la gelée, ce qui a empêché de l'introduire dans notre sylviculture.

En Floride on appelle ces terrains à croûte solide, à sous-sol inondé, des *barrens*, ou terres stériles; ils sont généralement couverts de forêts d'arbres verts.

Je n'étais pas seul sur mon tronc d'arbre : une grande mouche jaune, noire et pourpre, appartenant à l'ordre des hyménoptères et à la famille des ichneumons (*pimpla*, espèce nouvelle), se livrait à côté de moi aux plus singulières évolutions; agitant ses ailes diaprées de demoiselle, faisant vibrer ses fines antennes, et cabriolant comme un clown sur ses pattes démesurées, l'ichneumon relevait sa queue armée d'une tarière à trois pointes et dans la posture la plus bizarre l'enfonçait profondément dans de petits trous pratiqués dans l'arbre. Je crus d'abord que l'ichneumon perçait des trous; mais en creusant l'écorce avec mon couteau, je trouvai au fond dans le bois vermoulu des larves de coléoptères couvertes d'œufs collés sur leur dos; c'étaient ses œufs que l'ichneumon plaçait ainsi en subsistance sur ces malheureuses larves, dont l'insecte parfait est un charançon, que je découvris lui-

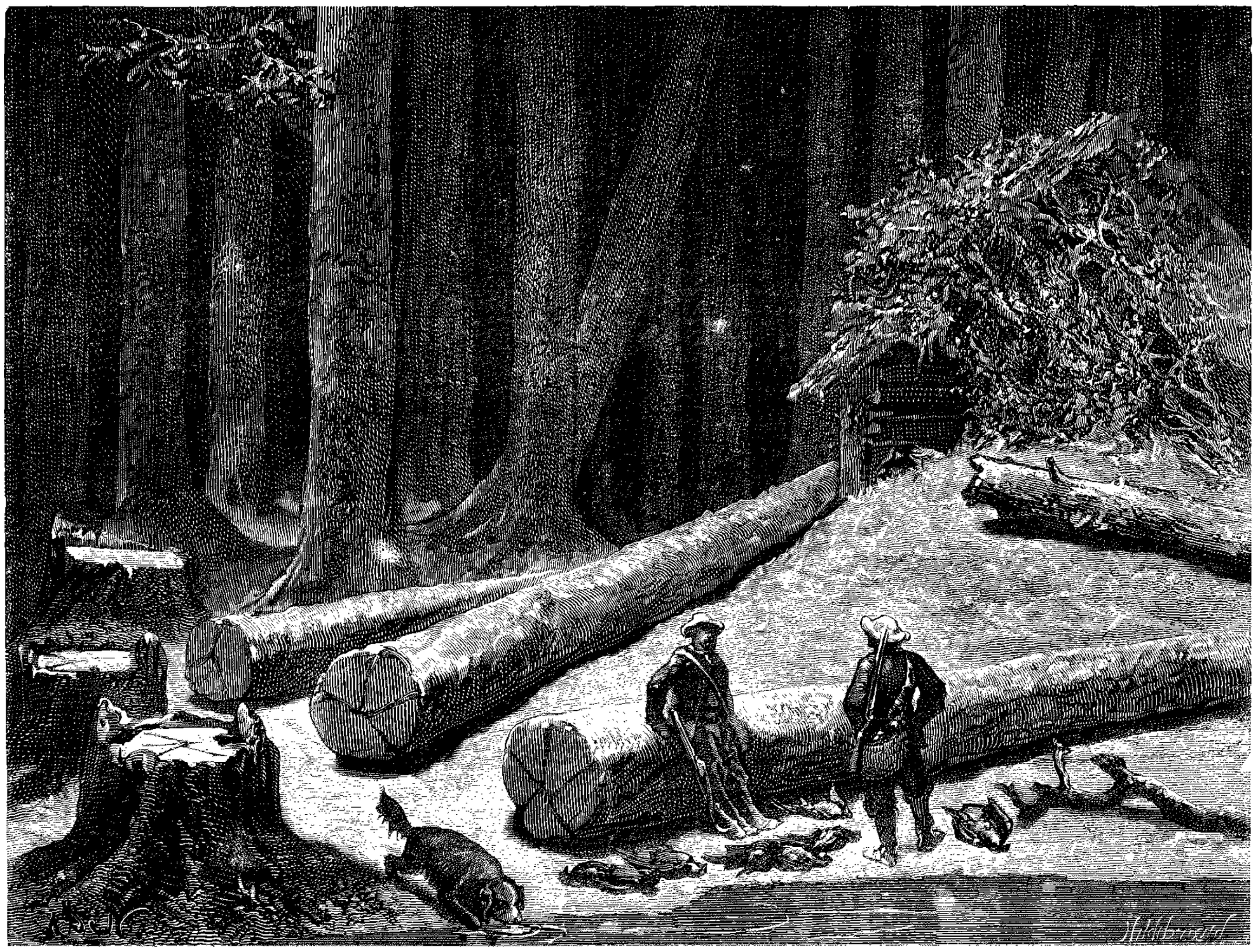
même sous l'écorce (*Sylvanus australis*, espèce nouvelle). Les œufs de l'ichneumon éclosent et vivent aux dépens de la larve du charançon, dont ils sucent la graisse adipeuse, en ayant soin de laisser vivre cette nourrice jusqu'au moment où, n'en ayant plus besoin, ils la dévorent tout entière. Ainsi l'ichneumon, loin de nuire aux arbres forestiers, comme on le croit généralement, est leur plus utile protecteur, en faisant périr les larves des coléoptères parasites qui vivent aux dépens de leur aubier.

Les mouches ne font pas seules la guerre à ces larves.

Un pic coiffé, noir, à huppe et à moustaches rouges (*Picus pileatus*, Linné), gros comme une corneille, vint s'abattre, sans se soucier de ma présence, sur la tête du pin déraciné, et, poussant sans discontinuer un cri retentissant, il se mit à attaquer à grands coups de bec le bois vermoulu ; en moins d'un quart d'heure, il avait creusé un trou traversant de part en part la tête de cet arbre qui avait au moins trois pieds de diamètre. Il fallait voir avec quelle rapidité il jetait la sciure en grattant, avalant sa proie en frappant, travaillant à la fois du bec et des pattes!

Je ne voulus pas déranger dans sa besogne cet intrépide ouvrier, qui s'envola quand je me levai.

Je commençais à trouver que Constant se faisait



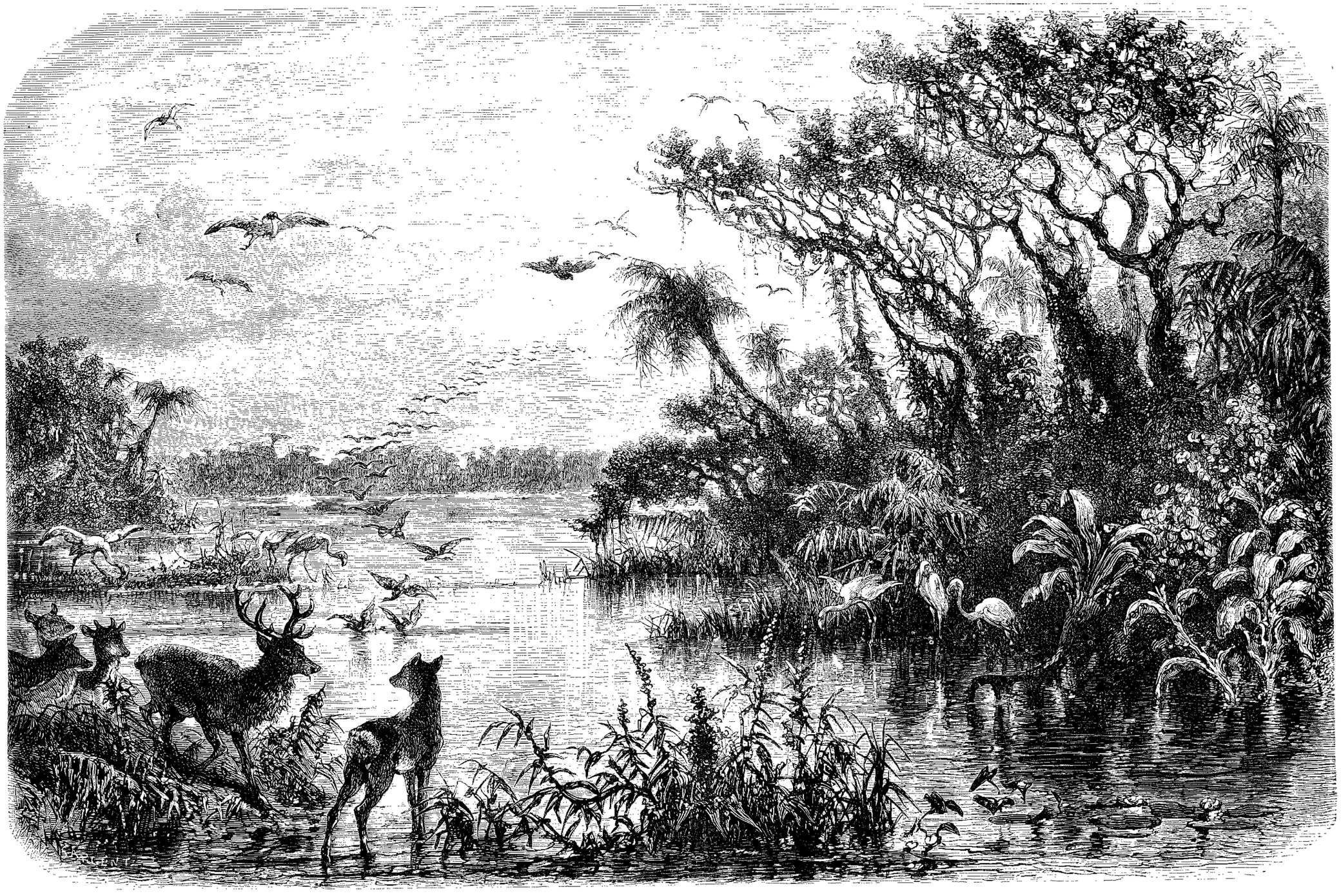
Le campement dans la forêt de pins. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

bien attendre. Je marchai vers une éclaircie que j'apercevais au loin dans la forêt.

Comme j'y arrivais, j'entendis un coup de fusil sur ma gauche, auquel je répondis aussitôt. C'est le meilleur signal dans ces grands bois d'essence pareille, dont l'uniformité est telle qu'il est fort difficile d'y établir des points de repère.

La clairière où je me trouvais portait des traces récentes du travail de l'homme. Un certain nombre de pins avaient été abattus à la cognée, et leurs troncs énormes gisaient à terre comme de grands cadavres. Près d'une source d'eau douce qui formait un petit bassin limpide et sur un mamelon de terrain solide, je découvris une ancienne cabane de bûcheron grossièrement construite, mais assez vaste. Des plantes parasites en avaient envahi l'intérieur, tandis qu'un cobæa (*Cobæa scandens*, Linné) enlaçait la toiture de ses guirlandes de fleurs violettes et de feuilles trilobées. Plusieurs pins encore debout portaient des numéros d'ordre, et des marques incisées sur l'écorce : qui donc avait commencé à exploiter cette forêt, et pourquoi ce travail avait-il été interrompu?

Enfin Constant arriva ; il était chargé de gibier ; il avait tué neuf coqs à fraise, et une dizaine de bécasses. Job le suivait en tirant la jambe, et Rump en tirant la langue ; l'intrépide chasseur les avait fait cou-



L'étang des Eaux-Claires. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

rir; je crois que négrillon et chien regrettaient également de ne pas être restés avec leur maître.

Notre collation se composa de biscuits, et de l'eau de la source trempée d'un peu de whisky.

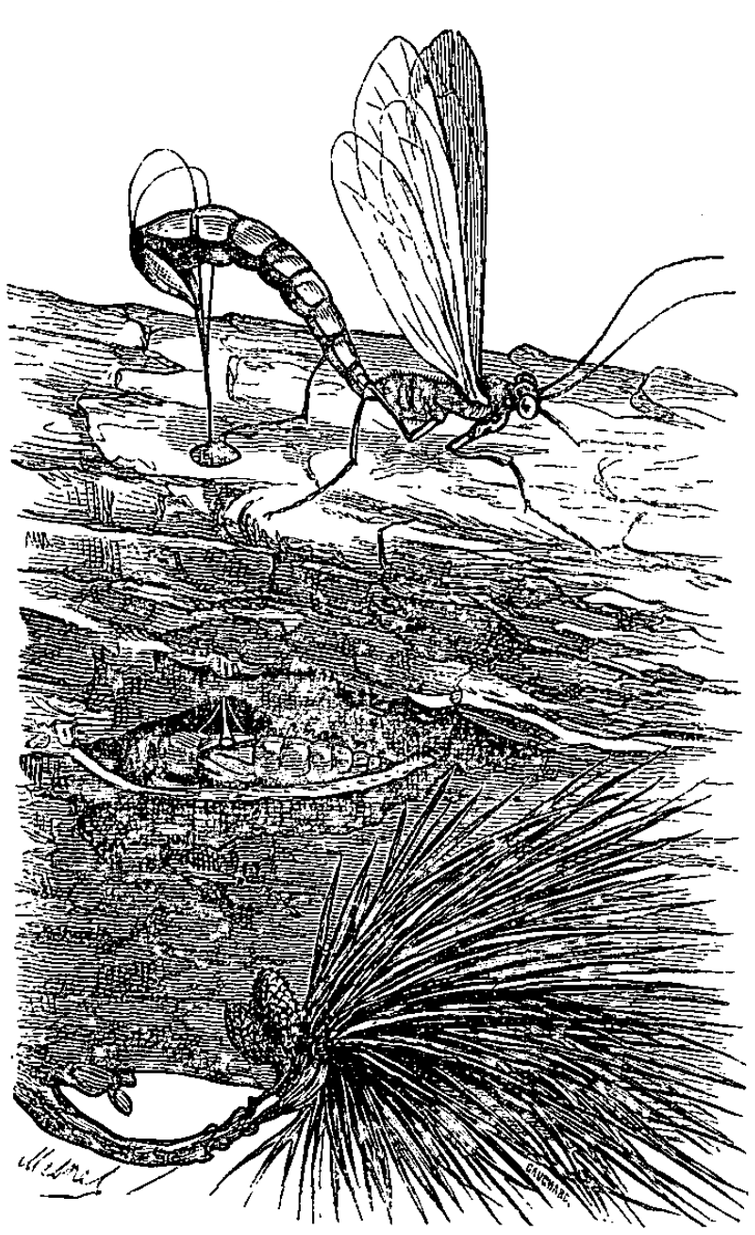
« Belle chasse, monsieur, me dit Constant en me montrant les quatorze coqs à fraise que nous avions tués, et qui étaient rangés devant nous; si j'en avais autant à Washington, je ne les donnerais pas pour cinquante dollars!

— Ce gibier est-il réellement aussi cher? répliquai-je.

— Oui, monsieur; c'est un manger exquis, et une marchandise bien rare. »

Ce qui rend le coq à fraise remarquable, outre sa grosseur et sa taille (il a deux pieds de haut et pèse au moins deux kilogrammes), ce sont les ailes supplémentaires et la fraise que porte le mâle. De chaque côté de son cou pend une poche de peau lâche et ridée, d'une belle couleur orange, qu'il peut gonfler et tendre comme un tambour; enfin, chose étrange, il a quatre ailes : deux comme celles des autres oiseaux, deux autres plus petites, placées sur son cou; ces ailes supplémentaires ont chacune dix-huit plumes, moitié brunes, moitié noires. Le coq à fraise (*Tetras cupido*, Linné) a le tour des yeux orange, la gorge couleur de crème, le reste du plumage fauve, tacheté et rayé de brun, de noir et de blanc. C'est le gibier qui a le plus de réputation aux États-Unis.

J'envoyai Job au canot chercher notre tente et nos ustensiles de cuisine; il devait à son retour préparer le souper, nettoyer la cabane de bûcheron, et vider le gibier, qui ne se conserverait pas vingt-quatre heures sans cette précaution.



Ichneumon femelle collant ses œufs sur une larve de calandre.
Dessin de Mesmel d'après M. Poussielgue.

Nous continuâmes notre excursion.

Non loin de la butte, la forêt de pins perd son aspect imposant et uniforme; d'autres essences se mêlent aux arbres verts, laissant pénétrer la lumière qui fait pousser des buissons touffus de mahonias, d'andromèdes et de kalmias; le sol un peu marécageux est couvert de vieux bois, d'un fouillis de branches et de feuilles mortes que recouvrent de superbes fougères. Cette région abonde en bécasses, lesquelles y trouvent une nourriture facile et qui sont si peu farouches qu'elles courent devant nous sans vouloir s'enlever.

Au débouché des bois, nous nous trouvons dans une petite savane ou prairie naturelle, arrosée par un ruisseau qui fait mille détours, et y entretient une fraîcheur délicieuse. Le site est charmant; des milliers de fleurs, des coréopsis jaunes à disque pourpre, des pensées sauvages, des anémones de toute nuance couvrent ce tapis vert de leurs corolles éclatantes. Des palmiers groupés en bouquet décorent le milieu de la prairie; ils élèvent à trente pieds leur tige nue, couronnée d'un parasol de longues feuilles palmées qui retombent élégamment, et portent dans un spathe d'un violet chatoyant rayé de pourpre des régimes de fruits semblables à des pommes vertes (*Raphis arundinacea*, Aiton). Au pied de ces arbres élégants poussent des milliers de tigridies, étalant au soleil leurs fleurs en coupe, écarlates, mouchetées et ocellées comme la queue d'un paon et le pelage d'un tigre dont on leur a donné le nom (*Tigridie pavonia*, Linné).

Les perdrix et les lapins abondent à la lisière des bois et de la prairie; mais la nuit approche, mon chien n'en peut plus, nous-mêmes nous sommes fatigués, et nous dédaignons ces gibiers vulgaires.

Pour ne pas revenir par le même chemin, nous nous enfonçons sous un bois de tupélas qui borde l'autre côté de la prairie, et dont le sol est inondé en partie par le ruisseau qui s'y change en marécage. Ces grands arbres, à feuilles d'un vert clair groupées en rosettes à l'extrémité des rameaux, sont couverts de fruits ressemblant à de grosses prunes noires allongées (*Nyssa aquatica*). Le sol en est jonché, et nous en mangeons quelques-uns avec plaisir, malgré leur saveur fade. Nous ne sommes pas les seuls; toute une nuée de perroquets et de pigeons, une foule d'écureuils sont venus chercher à souper sur les tupélas.

Comme nous allions sortir de ce bois pour rentrer sous les pins, mon chien, qui marchait dans nos jambes, s'arrêta les oreilles tendues, se mit à grincer des dents et s'élança comme un furieux dans un massif de ciriers.

Une boule noire passa en roulant devant nous, poursuivie par le chien! Il faisait déjà trop sombre pour distinguer à quel animal nous pouvions avoir affaire. Constant remit son fusil en bandoulière, et prit sa carabine : je l'imitai!

« Ce pourrait bien être un ours, » me dit-il.

Cependant Rump était au ferme; l'animal lui tenait tête; nous courûmes à son secours; il aboyait avec rage devant un trou pratiqué dans les racines d'un tupéla

centenaire, cherchant à y pénétrer, mais reculant aussitôt en hurlant avec terreur!

Constant se pencha pour regarder sur la terre humide les empreintes de l'animal :

« C'est bien un ours, s'écria-t-il; c'est un jeune qui est à peine à moitié taille, et qui ne doit pas avoir quitté sa mère depuis longtemps. Si vous n'êtes pas pressé de rentrer, nous allons nous emparer de ce gaillard-là! »

J'avais depuis longtemps envie d'avoir un ourson vivant, et j'accueillis son idée avec joie.

Il écarta Rump, l'attacha par la laisse à un arbre, coupa un bâton, et l'enfonça dans la cavité pour en sonder la profondeur. Le trou n'était pas grand, mais il ramena le bout de son bâton broyé par les dents de l'ourson qui l'avait mordu avec fureur.

« Diable, ajouta-t-il, il ne ferait pas bon d'y fourrer le bras! »

Il se mit alors à ramasser des feuilles et des branches mortes, les entassa devant l'arbre, et mit le feu à ce bûcher improvisé.

« Vous allez faire périr l'ourson, lui dis-je.

— Il n'y a pas de danger! Quand il en aura assez, il sortira. »

Nous attendîmes une demi-heure. Une fumée blanche et suffocante entrait dans la cavité, et s'échappait en légers filets par les fissures de l'arbre.

Enfin l'ourson se précipita au dehors, et vint tomber sans mouvement au milieu du brasier. Constant se jeta sur lui, le musela avec des cordes, lui ficela les quatre pattes, et le déposa près de nous. Il ne bougeait plus; je le croyais mort; Constant m'assura qu'il n'était qu'étourdi.

Il s'agissait d'emporter notre prisonnier, qui pesait au moins quarante kilogrammes! Nous prîmes une forte branche que nous plaçâmes sur nos épaules; au milieu Constant suspendit l'animal par les pattes, la tête en bas, et nous nous mîmes en route. Ce ne fut pas sans peine, sans fatigue, au milieu de la nuit noire, mal éclairés par des chandelles de résine que nous portions à la main, et pesamment chargés, que nous regagnâmes notre campement, suivis de Rump, qui, sentant son ennemi près de lui, grognait et grinçait des dents à l'arrière-garde. Je n'aurais jamais pu retrouver mon chemin dans cette épaisse forêt; Constant, plus habitué à la vie des bois, avait fait en venant des entailles sur les arbres, qui lui servirent de point de repère.



Pic coiffé. — Dessin de Mesnel.

VII

LA MORT DE RUMP.

Souper. — Œufs de caïman à la coque, fruits d'assiminier. — Danse et duel des coqs à fraise. — Concert de caïmans. — Le crabier vert. — Le colin ouï. — Découverte du jacamar à queue rouge. — L'étang des Eaux-Claires. — Un coin du paradis terrestre. — Merveilleux coup de fusil. — Chasse aux canards widgeon. — Mort affreuse de Rump dans ces eaux perfides. — Aperçu topographique sur la contrée. — Retour. — Notre carnet de chasse.

Job n'avait pas perdu son temps.

En arrivant au campement, dont nous aperçûmes de loin l'emplacement grâce au feu qu'il avait allumé, nous trouvâmes le gîte et le souper préparés. Ma tente était dressée; la hutte de bûcheron, débarrassée des herbes parasites qui la couvraient et des scorpions, araignées et serpents qui y avaient élu domicile, présentait l'aspect le plus réjouissant pour des gens exténués de fatigue et mourants de faim. Une épaisse couche de paille de riz sauvage en garnissait le plancher, et le souper y était préparé sur un billot en bois qui avait jadis servi de table au bûcheron.

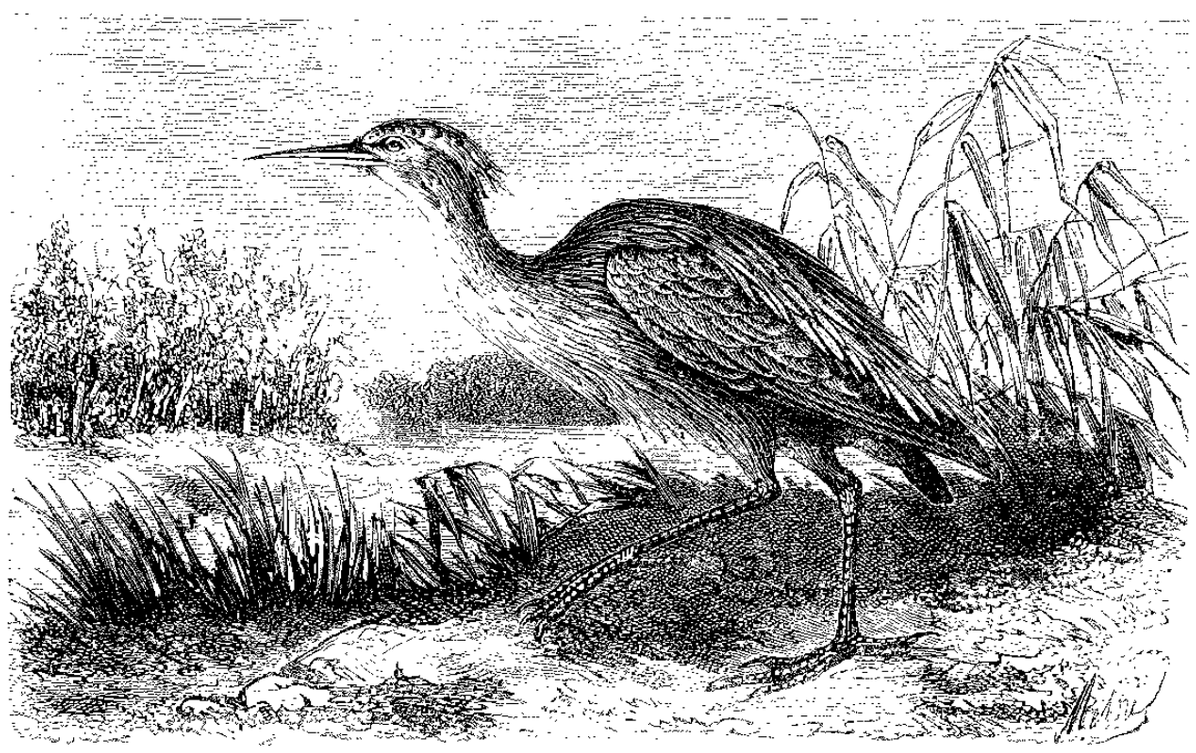
Nous nous assîmes sur des bottes de paille, et nous nous mîmes à manger de bon cœur : un coq à fraise et des sarcelles rôties formaient le plat de résistance; le négrillon, à qui j'en donnai sa part, alla la manger dehors près du feu; Rump broyait des os; chacun était content.

Job nous apporta ensuite des œufs de caïman cuits sous la cendre : j'en goûtai avec une certaine répulsion; le jaune, très-petit et à peine coloré, n'a pas de saveur; le blanc ou l'albumine, d'une nuance un peu bleuâtre, est tellement dur qu'il faut le couper au couteau; si le jaune est insipide, le blanc sent le musc, ce qui en fait un détestable manger.

Le négrillon avait récolté dans les bois des fruits d'asiminier (*Anona grandiflora*, Decaisne), qu'il nous servit au dessert : ces fruits, d'un beau vert, réunis par bouquets de trois dans la même cupule, ont l'aspect de gros cornichons; ils sont fondants, rafraîchissants, mais d'une saveur un peu fade; les feuilles de l'asiminier puent quand on les froisse. Cet arbuste, de la famille des magnolias, à grandes fleurs pourpres, presque noires, se rencontre fréquemment dans les forêts humides.

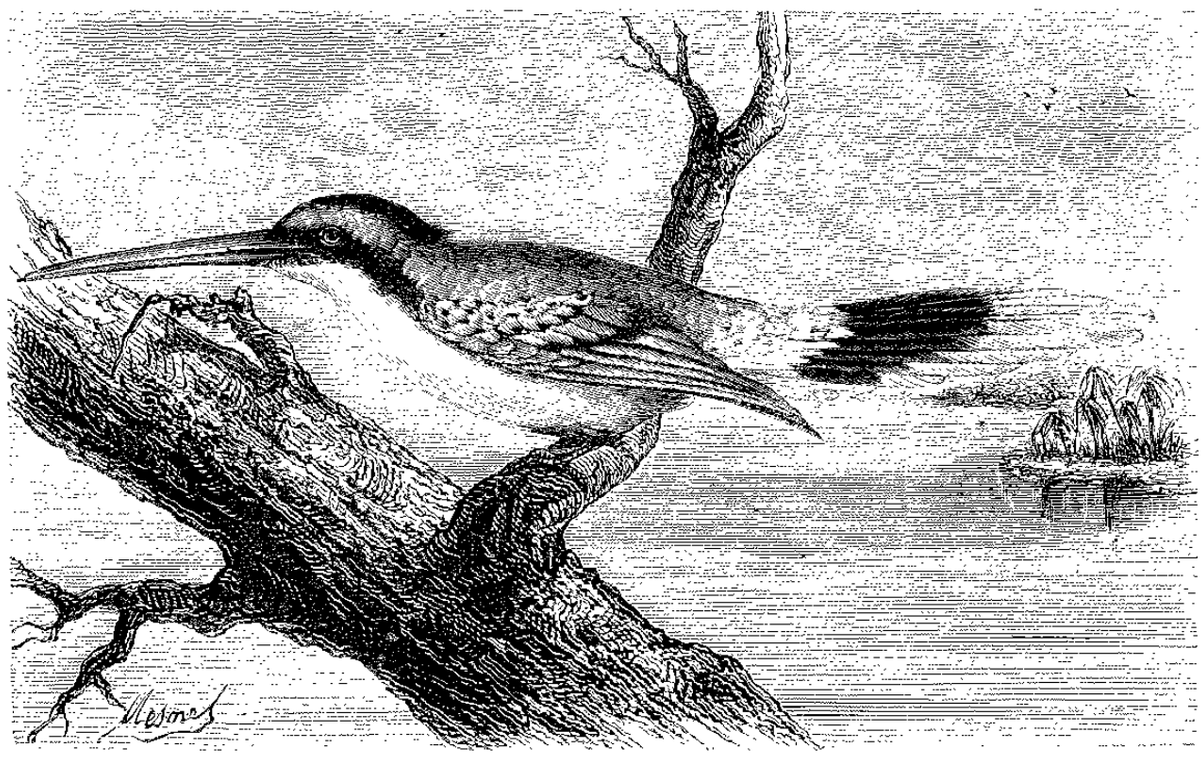
Après souper nous sommes allés nous asseoir sur un tronc d'arbre pour fumer à l'aise, sans danger d'in-

cendier la paille de notre hutte. Je reparlai à Constant du coq à fraise, et des mœurs de ce singulier oiseau, dont la chasse est une profession qu'il avait exercée. Le chant extraordinaire du mâle à l'époque de l'amour, chant retentissant qui s'entend à trois ou quatre milles, sa faculté de faire le ventriloque grâce aux sacs aériens qui lui pendent sous le cou, sa danse bizarre devant les femelles, qu'il ravit par des jetés-battus et des entrechats multipliés, particularités connues des naturalistes, me furent confirmés par lui.



Héron vert. — Dessin de Mesnel.

« Il faut savoir, ajouta-t-il, pour comprendre ce que je vais vous raconter, que les mâles vivent en société, pendant que les femelles couvent, et que tous ceux du même district ont l'habitude de tenir des meetings de nuit sur un terrain uni et découvert, choisi par eux dans ce but. J'avais remarqué dans les bois un de ces endroits, un *scratching place*, ou arène d'honneur. Aussitôt je m'y construisis une hutte en branchages, où je me cachai. A la nuit tombante, la présence des membres du meeting me fut annoncée par de forts gloussements qui se faisaient entendre dans les broussailles autour de ma cache; enfin, un d'eux, un vieux mâle, parut sur le terrain, qu'il inspecta d'un œil soupçonneux, et après s'être bien assuré qu'il ne recélait pas d'ennemis, il prononça comiquement de sa voix de ventriloque un discours persuasif, qui fit sortir un second coq des buissons; celui-ci remercia le premier par un cri perçant et une salutation respectueuse, et tandis que le premier se tenait à l'écart, il refit le même discours de ventriloque qui en attira un troisième, et ainsi de suite. Les membres du meeting sortaient un à un du bois, et répondaient à mesure qu'ils étaient appelés. Cette cérémonie dura fort longtemps, car il en vint une soixantaine! Cependant je ne bougeais pas : le moment n'était pas encore venu! Quand tous les membres furent rassemblés, ils se divisèrent en deux bandes égales, dont chaque individu se plaça face à face; alors ils recourbèrent leurs cous, gonflèrent leurs fraises et leurs jabots, dressèrent en éventail les plumes de leurs queues, et se pavanèrent en piétinant sur place avec toute l'ostentation qu'ils pouvaient déployer; ils passaient l'un près de l'autre, en se dandinant et se regardant avec mépris : c'était leur danse de guerre! Bientôt chaque couple engagea un duel définitif; les adversaires sautaient tour à tour à deux pieds de hauteur en poussant des éclats de rire convulsifs, et se chargeaient avec fureur.



Jacamar à queue rouge. — Dessin de Mesnel.

« Quand le combat fut bien engagé, j'intervins à coups de fusil : chacun de mes coups prit une rangée de combattants en enfilade, et en abattit une dizaine; le reste se percha sur les arbres environnants, n'osant s'envoler à cause de la nuit, et je les tuai un à un.

« Je revins à la ville avec quarante-deux coqs à fraise, c'est-à-dire une chasse de cent dollars au moins; il y en avait grand besoin à la maison; je venais de me marier, et nous n'avions que ma chasse pour vivre!

— Qu'auraient fait les coqs à fraise, si vous ne les aviez pas dérangés? demandai-je à Constant.

— Ils auraient passé la nuit à se battre ainsi en mesure sans se faire grand mal, se seraient quittés au soleil levant en se faisant mille politesses et mille excuses, et le lendemain soir ils auraient recommencé! »

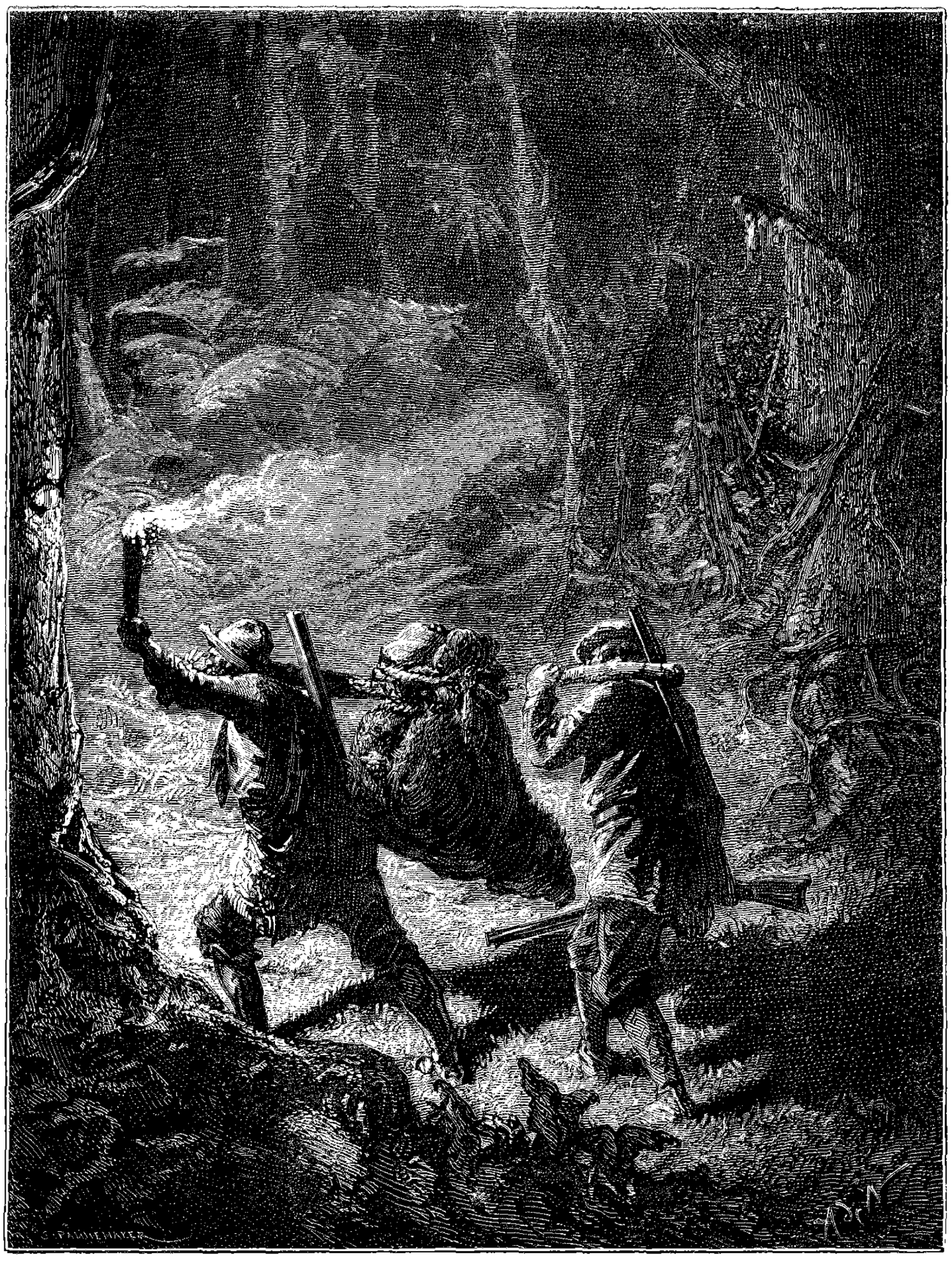
En ce moment notre conversation fut interrompue par les aboiements de Rump. L'ourson, revenu de son asphyxie par la fumée, avait ouvert les yeux, et grognait malgré son bâillon. Je voulais lui donner à manger, mais Constant, qui avait resserré ses liens,

m'assura qu'il fallait le laisser jeûner deux ou trois jours pour pouvoir le dompter.

Nous allâmes nous coucher. Constant, qui avait l'habitude de se réveiller à volonté, se chargeait d'entretenir le feu pendant la nuit, précaution nécessaire pour écarter les loups, qui seraient venus, grâce à l'obscurité, nous voler notre gibier.

Dans cette partie du pays, on n'a encore rien à craindre des hommes, et on peut dormir sans avoir une sentinelle armée. Quand nous avancerons dans l'intérieur, il faudra nous garder de plus près.

Je me suis endormi, bercé par le concert des caïmans, qui s'éveillaient dans les étangs et les marais d'alentour; on dirait des beuglements de veaux et des vagissements d'enfants nouveau-nés : pourquoi de Humboldt a-t-il dit que les caïmans étaient muets?



Retour de chasse la nuit. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

Au matin, je me levai sans bruit, et j'allai nettoyer mon fusil près de la source : le soleil n'avait pas encore paru, et le brouillard de la rosée courait en traînées blanches et transparentes sous les grands pins de la forêt.

Un gentil compagnon avait été aussi matinal que moi, et, posé sur une pierre de la source, chassait les grenouilles et les lézards. C'était un crabier, charmant petit héron, gros comme un merle, à huppe et manteau vert, à cou et gorge d'un roux vineux, à ventre couleur de crème[1]. Tantôt, se donnant des poses de somnambule, il avance ses pattes armées de longs doigts, et les place l'une après l'autre avec précaution, pour s'approcher sans bruit de la proie qu'il convoite;

1. Le crabier vert, Buffon; *Ardea virescens*, Linné.

tantôt, immobile, les yeux fixes, la tête et le cou repliés, il guette une grenouille dont le nez seul sort de l'eau : si la pauvrette s'approche de lui, son cou se détend comme un ressort, son bec saisit l'animal, et il l'avale tout entier avec un mouvement semblable à celui du serpent à sonnettes.

Le bruit que je fis dérangea le crabier, qui, sans trop s'effaroucher, alla se percher à quelques pas sur une branche morte, où il se mit à me regarder fixement de ses yeux jaunes, en allongeant le cou et en faisant des contorsions ridicules. Les nègres prétendent que cet oiseau est sorcier : il en a bien l'air !

Cependant Constant et Job s'étaient levés : je ne voulus pas emmener le petit nègre, parce qu'il devait tout préparer pour notre départ, qui devait avoir lieu à midi, et je lui donnai l'ordre d'attacher, malgré ses hurlements de protestation, Rump, qui était fatigué, et que je tenais à ménager.

En traversant la même région que la veille, nous abattîmes quelques perdrix qui s'envolaient devant nous. La perdrix américaine porte le nom de colin-ouï ; elle a un plumage analogue à notre perdrix grise, est moins grosse, mais plus féconde, car elle pond jusqu'à quarante œufs. Cette petite espèce s'acclimaterait mieux en France à cause de l'analogie du climat que le colin huppé de Californie qu'on lui préfère en raison de la beauté de son plumage, et serait par sa fécondité une précieuse ressource pour nos chasses de bois, qu'elle habite de préférence. C'est un excellent gibier.

Dans la savane nous tirâmes des lapins : ceux-ci ont le pelage fauve clair et la queue longue ; ils ne se terrent pas, se contentant de se blottir, quand ils sont poursuivis, dans les arbres creux. Ce rongeur est une espèce intermédiaire par sa chair et par ses habitudes entre le lièvre et le lapin européens (*Lepus hudsonius*, Pallas).

En nous engageant dans le bois de tupélas, nous retrouvâmes les cendres du bûcher éteint, indiquant la place où nous avions capturé l'ourson. Il n'y avait pas de traces de grands ours : comme l'avait jugé Constant, celui-ci était un jeune qui venait de quitter sa mère.

De nouvelles sources grossissant celle près de laquelle nous avions campé, formaient une charmante petite rivière dont nous suivîmes le cours qui se dirigeait vers le sud. La contrée était couverte de massifs de superbes tulipiers, magnoliers, platanes, que séparaient de petites prairies arrosées par des ruisseaux, plantées de fleurs charmantes et de bouquets de palmiers et de yuccas.

J'y tuai deux oiseaux très-rares : l'un, un courlan (*Aramus scolopaceus*, Vieillot), grand échassier de la famille des râles, brun pourpré en dessus avec une raie blanche aux côtés de la tête et du cou, brun en dessous, tacheté de blanc. Le courlan a un bec pointu, dur comme une lame d'acier, avec lequel il se défend contre les chiens et les chasseurs, ce qui l'a fait nommer bec à lancette par les créoles ; sa voix est très-perçante : celui-ci, que je tirai au moment où il s'envolait, jeta deux cris retentissants, *carau*, *carau* ; l'autre, un jacamar, de l'ordre des grimpeurs, de la famille des martins-pêcheurs, dont il a les pieds munis de quatre doigts, vole en rasant l'eau et chasse à la surface les libellules et autres insectes aquatiques ; cet oiseau a un plumage superbe, en dessus vert doré éclatant, en dessous blanc, avec la queue noire terminée de rouge cannelle. C'est une espèce nouvelle.

La rivière dont nous suivions le cours s'élargissait peu à peu : au sortir d'un épais massif de virgiliers qui couvraient ses bords, et où nous avons eu de la peine à nous frayer un chemin, nous sommes arrivés sur un coteau découvert, d'où on apercevait toute la contrée environnante ; le paysage était magnifique : un grand étang ou plutôt un lac s'étendait devant nous, couvert de fleurs aquatiques, de nymphæas rouges, de nélumbos jaunes, de pontédérias bleus, parmi lesquels se jouaient des milliers de canards, de plongeons, de poules d'eau, de harles ; sur ses grèves de sable fin, on voyait des files de flamants roses, d'aigrettes blanches, de hérons verts guettant les poissons argentés qui se jouaient dans ces eaux transparentes. Un bois de magnoliers à grandes fleurs qui embaumaient l'air, encadraient un des côtés de l'étang, dont l'autre était ceint d'une écharpe verte de savanes fleuries ; une harde de daims buvait et se baignait dans cette eau limpide, tandis que des nuées de perroquets aux couleurs éclatantes volaient en faisant retentir l'air de leurs cris perçants. Comme repoussoir, une sombre ligne de cyprières occupait l'horizon, indiquant le commencement des marais des Douze-Milles dont cet étang était le réservoir. A nos pieds, la rivière venait se jeter dans une anse du lac en petites cascades qui tombaient de roche en roche avec un bruit harmonieux. Ce lac formait un contraste si frappant avec l'étang des Eaux-Noires qui alimente la crique Pablo et qui est situé au versant nord du *hummock* où nous étions, que je lui donnai le nom d'étang des Eaux-Claires. Tel était le charme répandu sur ce splendide paysage, qu'on eût dit un coin du paradis terrestre !

Nous avons passé à gué la rivière remplie d'écrevisses qu'on voyait courir parmi les cailloux ; Constant devait prendre la gauche et moi la droite de l'étang, afin de nous renvoyer les bandes de canards que nous voulions chasser.

En me rendant à mon poste, je tirai dans des troupes de bécassines, de courlis et de barges qui, associées en grandes masses, volaient au-dessus de ma tête : tel était leur nombre, que j'en abattis quarante-trois de mes deux coups ! La bécassine était l'espèce à poitrine rouge (*Scolopax noveboracensis*, Bonaparte), reconnaissable à son bec ridé, à sa poitrine d'un roux vif ; c'est un des plus délicieux gibiers qui existent. Cet oiseau, commun au États-Unis, vole très-haut au-dessus des marais, faisant des évolutions, se formant en lignes, se séparant, se réunissant en triangles. La

barge marbrée (*Limosa fedoa*, Linné), grosse comme une poule, a un bec de six pouces de long avec lequel elle fouille dans la vase pour chercher des vers et des petits crustacés. Les narines, percées à l'extrémité de son bec, lui donnent un odorat très-fin qui lui permet de saisir sa proie sans la voir. Le courlis à long bec (*Numenius longirostris*, Wilson), aussi gros que la barge, au bec encore plus long et recourbé en croissant, vit de crabes qu'il est très-adroit à extraire de leurs coquilles. Les barges et les courlis sont de fort bons gibiers.

Cependant mes coups de fusil avaient donné l'éveil aux bandes de canards qui se rejoignaient et se réunissaient en masses compactes au centre de l'étang. Imitant Constant que j'apercevais sur l'autre bord, je me blottis dans les roseaux. Ces canards, que les Américains appellent des *widgeons*, sont de l'espèce des siffleurs d'Europe dont ils ont les mœurs, et dont ils ne diffèrent que par un plumage plus brillant. Leurs sentinelles, qui sont toujours au guet en avant des bandes, leur ayant donné l'alarme, ils furent quelque temps sans revenir manger dans les roseaux à portée de fusil. Malheureusement pour eux leur défiance ne dura pas et la fusillade commença! Effarés, ne sachant d'où venait l'attaque, ils volaient d'une rive à l'autre, reçus tour à tour par Constant et par moi. Un grand nombre de blessés et de morts tombant à l'eau étaient perdus pour nous, et je me décidai, pour ne pas faire un carnage inutile, à ne tirer que ceux qui me passaient sur la tête.

Au plus fort de la fusillade qui faisait retentir les échos du lac et des forêts, mon chien Rump accourt au galop vers moi, traînant à son collier sa laisse qu'il a rompue, et comme un fou se jette dans l'étang pour rapporter les canards qu'il voit flotter à sa surface. Rump étant très-intelligent, néglige les morts qu'il est toujours sûr de ramasser, et se lance, malgré mes ordres, à la poursuite des blessés

Un d'eux, qui flotte inerte, laisse approcher le chien jusqu'à lui, et, comme il ouvre la gueule pour le happer, il s'envole lourdement un peu plus loin; Rump nage dans cette direction; le canard répète le même manége, Rump le suit.

Mon chien était déjà fort loin; je l'appelle à grands cris, ne me souciant pas qu'il se hasarde trop avant et hors de portée de fusil sur ces eaux inconnues; mais il fait la sourde oreille, acharné à prendre ce canard qui s'échappe de sa gueule comme par enchantement. Enfin sa ténacité est récompensée : vers le milieu de l'étang, il saisit son ennemi que ses suprêmes efforts ont épuisé.

Il revenait fièrement vers moi, sa proie à la gueule, nageant vigoureusement et secouant de temps en temps ses longues oreilles humides, quand soudain il s'arrête et lâche le canard!

« Rump! Rump! » criai-je.

Il me répond par un long hurlement, qui est à la fois un cri d'appel, de douleur et de désespoir!

Alors il se passa une scène affreuse!

Arrêté comme par des liens invisibles, le malheureux animal ne peut plus avancer; peu à peu il enfonce; son train de derrière disparaît, il bat convulsivement l'eau de ses deux pattes de devant comme un nageur qui se noie,et il hurle sans cesse en désespéré.

« Au secours! au secours! » me crie-t-il en son langage.

J'assistais atterré à cette scène terrible, dont les causes premières m'échappaient. Étaient-ce, comme je le pensais, des herbes traînantes qui s'étaient enroulées autour des pattes du chien et qui allaient le noyer? Je me demandais s'il fallait me jeter à l'eau pour essayer de le dégager.

« Au caïman! au caïman! Tirez donc! » me crie d'une voix haletante Constant qui accourt de l'autre rive.

Je fais un feu roulant avec mes cartouches; Constant siffle, pousse des cris, jette des pierres.... mais en vain, le monstre ne veut pas lâcher sa victime!

Mon pauvre Rump s'enfonce lentement, nous jetant dans un hurlement suprême un dernier adieu, interrompu par l'eau qui commence à le suffoquer.... La surface du lac, un instant agitée, reprit son immobilité et sa riante apparence.

Rump avait disparu!

J'étais profondément ému; je voulais venger mon chien et guetter le caïman à sa sortie de l'eau, quand il apporterait le cadavre dans les roseaux pour le dévorer; mais Constant me dissuada.

« Vous resteriez ici vingt-quatre heures, me dit-il, que vous ne verriez rien! Quand le caïman a noyé sa proie, il l'entraîne au fond de l'eau, dans son garde-manger qui est établi dans l'endroit le plus creux, et il attend pour s'en repaître qu'elle commence à se décomposer. »

Je doutais encore, je lui fis des objections.

« J'ai vu, monsieur, reprit-il, se passer vingt faits du même genre que le malheur qui vient de vous arriver. Jamais, à moins qu'il ne soit affamé, ce qui est rare dans ces lacs et ces étangs poissonneux, le caïman ne dévore de suite l'animal qu'il a surpris. Il le noie lentement, comme vous venez de le voir, en le saisissant par une patte de derrière et sans se montrer. Soyez certain que votre chien a été pris par un de ces animaux, et qu'il n'y a pas d'herbes ni de gouffres dans ces eaux tranquilles qui aient pu faire noyer un brave chien comme Rump. »

Je me retirai à regret et la rage au cœur.

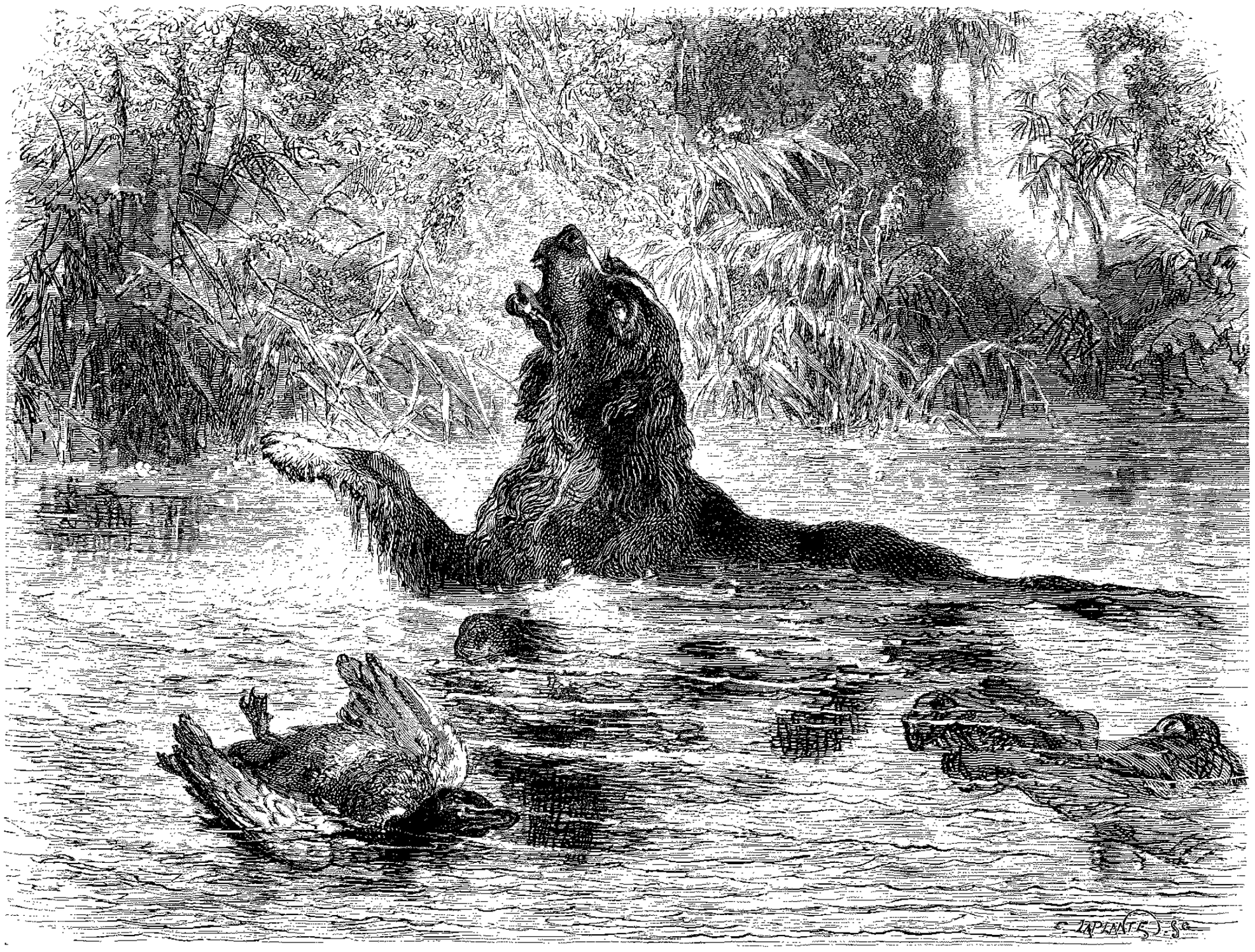
Rump était un superbe épagneul écossais que m'avait donné lord T..., à Washington; la femelle Digger, plus délicate et moins dure à la fatigue, était heureusement restée sur la goëlette; je regrette, un peu tard, d'avoir emmené ces deux chiens de grand prix dans une expédition aussi aventureuse que celle que je vais tenter.

Rump a été la première victime, plaise à Dieu qu'il n'y en ait pas d'autres!

De mon excursion à la crique Pablo, aux marais de Diégo et des Douze-Milles, il résulte que ces deux marais, réunis sur la carte, sont séparés par un hummock d'une vaste étendue, couvert d'admirables forêts et de prairies toujours vertes ; que les réservoirs qui les alimentent sont différents, mais qu'à l'exception des sources d'eau douce que nous avions trouvées sur le hummock, tous les étangs sont saumâtres. La crique Pablo a quinze milles de cours, les marais de Diégo et des Douze-Milles s'étendent fort avant entre la mer et le Saint-Jean dont ils reçoivent également les eaux en raison des lois de la capillarité qui font filtrer l'eau salée et l'eau douce à travers les terrains spongieux et plats de la péninsule floridienne.

A part la mort de Rump, notre excursion s'est bien passée. Je viens d'inscrire, en date du 16 septembre, sur mon carnet de chasse, la liste du gibier que nous avions rapporté :

14 coqs à fraise, 20 bécasses, 17 perdrix colins, 10 lapins, 14 bécassines de Wilson, 85 bécassines



Mort de Rump. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Poussielgue.

rouges, 11 canards widgeon, 9 sarcelles d'Amérique, 6 courlis, 2 barges, 1 poule sultane ; total : 189 pièces[1].

C'est un beau résultat pour deux tireurs, et douze heures de chasse ! Constant prétend que ce n'est rien, et que j'en verrai bien d'autres dans l'intérieur du pays.

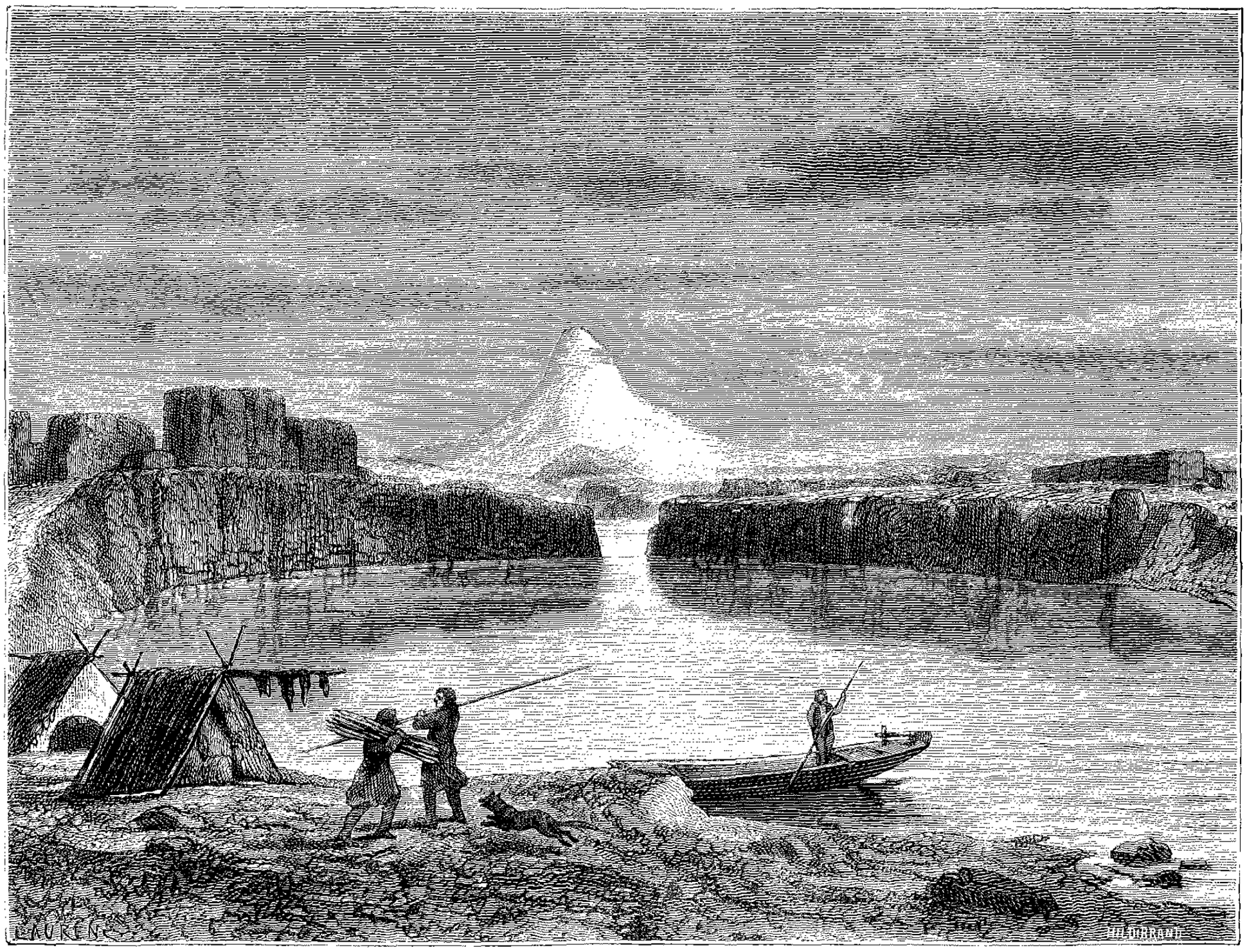
Le cuisinier Corneille passe ce gibier au feu, et le range au fond d'un tonnelet entre des couches de saindoux fondu. Ainsi préparé, il se conservera longtemps et formera une précieuse ressource pour notre nourriture en cas de disette.

J'espère pouvoir partir demain pour Jacksonville, où je suis attendu depuis quelques jours.

Achille Poussielgue.

1. Sans parler de l'ourson et de la poule sultane, qui sont arrivés en bonne santé.

(*La suite à une autre livraison.*)



Les Dalles, sur la Colombia. — Dessin de Jules Laurens d'après les documents publiés par le Sénat des Etats-Unis. (*Report of explorations, vol.* 18, *supplement.*)

EXCURSIONS PARMI LES TRIBUS INDIENNES
DES BASSINS DE LA COLOMBIA ET DU HAUT-MISSOURI,

D'APRÈS M. G. CATLIN.

1855. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Avant-propos. — D'où viennent les Indiens?

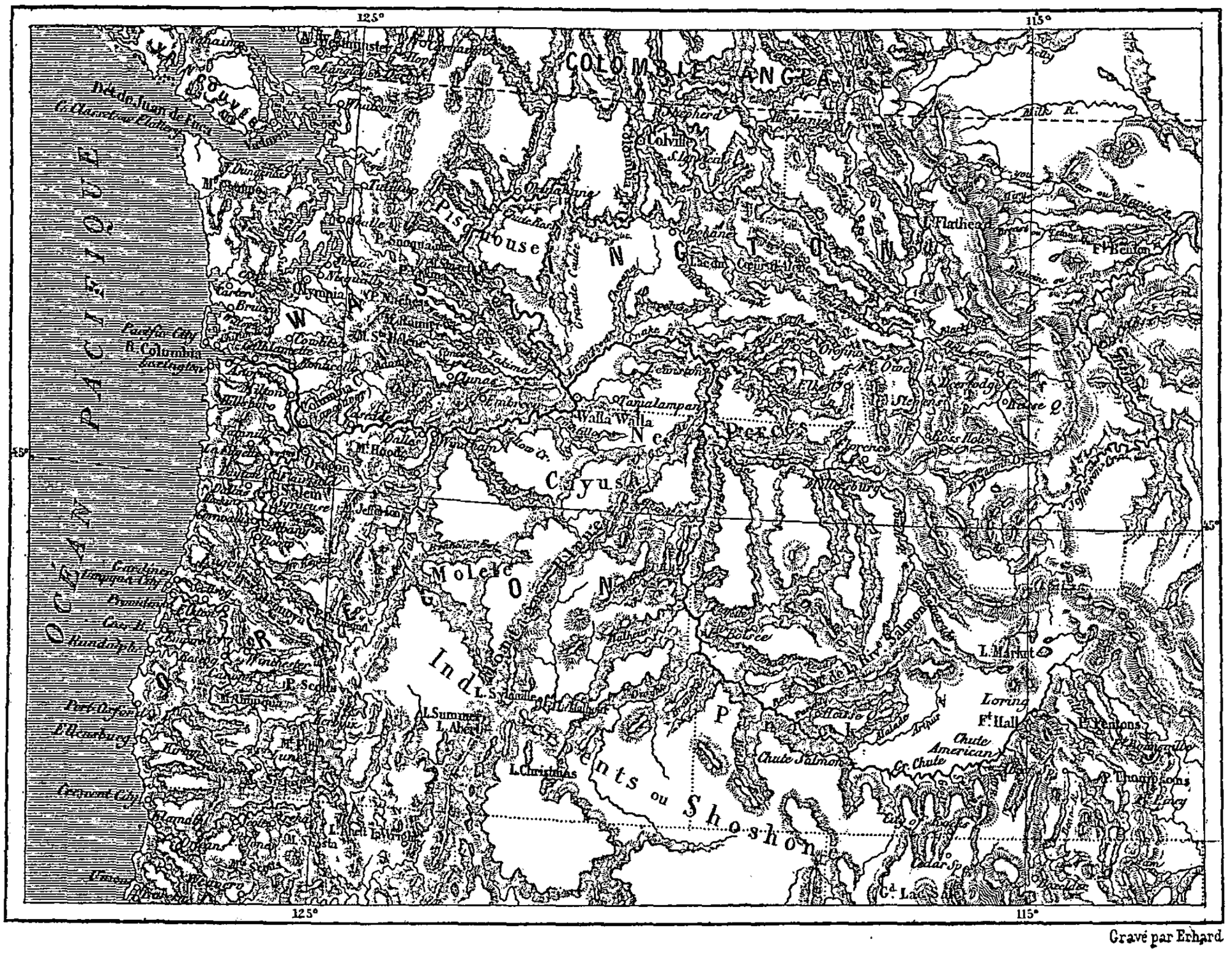
Pour les personnes vivant sur les rivières de l'Atlantique, l'origine de la population américaine semble un problème mystérieux, et de nombreux volumes, écrits à ce sujet, sont issus des cénacles scientifiques de l'Europe et des États-Unis. Un seul voyage dans les parages septentrionaux de l'océan Pacifique aurait, sans nul doute, abrégé de beaucoup les recherches de leurs auteurs.

Le littoral du continent américain qui fait face à l'Asie est découpé d'innombrables canaux et de *fiords* profonds : ceux-ci pénétrant au loin dans les terres, ceux-là contournant et délimitant de vastes archipels; tous ensemble offrant, même aux plus grands navires, une ligne d'atterrissage et de navigation côtière d'une étendue presque sans seconde sur le globe. Ces parages, occupés par de populeuses tribus maritimes, qui ne demandent leur subsistance qu'aux produits de l'Océan, s'étendent au nord-ouest, et presque sans interruption, de l'embouchure de la Colombia à la péninsule d'Alaska, et de là, par la chaîne des îles Aléoutiennes, peuplée de la même race d'hommes, jusqu'à la proximité des Kouriles et du Kamtchatka; on peut se demander alors où finit l'Asie et où commence l'Amérique?

Sans remonter jusqu'au détroit de Behring, théâtre encore actuel et journalier d'un cabotage commercial

entre les tribus des deux continents, « il serait facile à l'habitant de la Sibérie orientale ou du Japon de diriger son canot d'île en île, jusqu'au rivage américain, sans être jamais plus de deux jours en mer[1]. » Son arrivée n'éveillerait qu'un faible étonnement là où il aborderait, car toutes les tribus de ces parages sont adonnées à la navigation. Les embarcations en usage dans les détroits de Fuca et de la Nouvelle-Géorgie, creusées dans les troncs des gigantesques conifères de ces régions, sont évidées, découpées avec une intelligence qui les rend propres à la navigation du large, où elles se hasardent souvent[2]. Un peu plus au nord et sur tout le littoral du territoire récemment cédé aux États-Unis par la Russie, on rencontre deux modèles de bateaux encore plus parfaits : le baïdar et le kayak, canot et pirogue en peau dont la légèreté, l'élégance et l'imperméabilité à l'air et à l'eau ont fait l'admiration de tous les vrais marins; car éminemment adaptées à lutter avec la haute mer, et, autant que l'absence de voiles le permet, à franchir de vastes étendues d'océan, ces embarcations semblent presque permettre à l'homme qui les manœuvre de prendre place parmi les créatures de l'abîme.

L'usage de ces bateaux de peaux, parmi les Esquimaux des mers groenlandaises, a toujours été considéré comme une preuve de l'existence d'une communication navigable entre les deux océans; il indique de plus une des lignes suivies par les migrations humaines.



Gravé par Erhard

Bassin de la Colombia.

Un savant marin, qui jouit dans les deux mondes d'une incontestable autorité, le commodore Maury, a écrit à ce sujet :

« Je suis convaincu que dès la plus haute antiquité, en supposant l'océan régi par les mêmes lois physiques qu'aujourd'hui, les eaux du Pacifique ont été pratiquées par l'homme en balsas, en pirogues, en radeaux et autres grossières embarcations des premiers âges.

« Les îles Aléoutiennes ne produisent point de bois. Pour fabriquer les carcasses de leurs canots, leurs ustensiles de pêche, pour fouir et creuser les tanières souterraines qui leur servent de demeures, les grossiers habitants de cet archipel ne peuvent employer que du bois flotté. Or l'essence la plus commune que leur apporte la mer est le camphrier (*laurus camphora*);

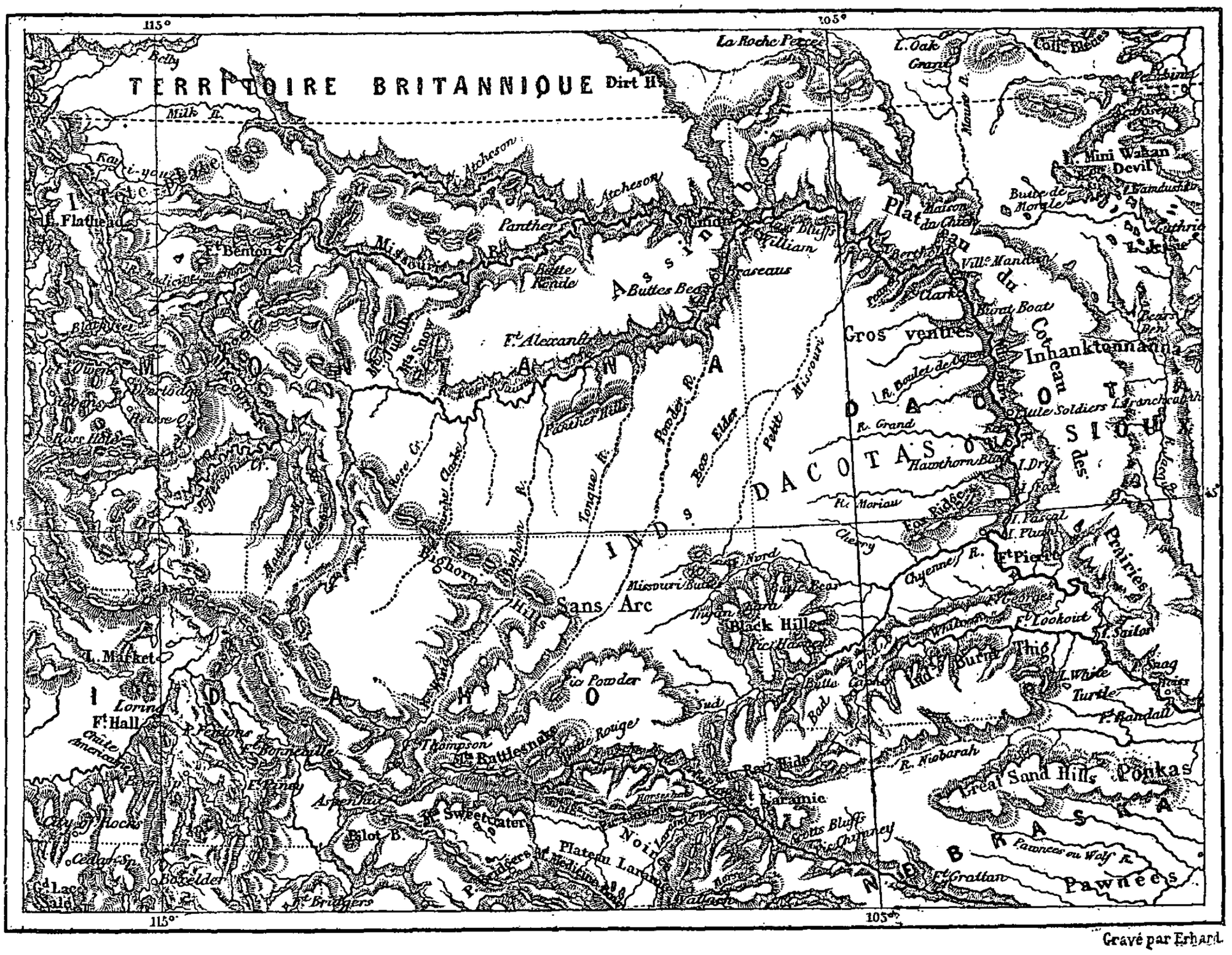
1. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, appendix, première partie.

2. La coupe, la forme et les peintures de ces embarcations rappelaient, dès le siècle dernier, à Cook et à ses successeurs, les belles pirogues de la Nouvelle-Zélande. (Voy. Cook, troisième voyage, t. III; et les relations de Vancouver et de Meares.)

et les rivages les plus rapprochés où croît cet arbre sont ceux du Japon méridional. Les courants portent donc des côtes orientales de l'Asie aux côtes nord-ouest de l'Amérique.

« Grâce à eux et aux vents régnant à certaines époques de l'année, *un tronc d'arbre suffirait à l'homme pour se rendre d'Asie en Amérique*, si cette arche primitive pouvait porter assez de provisions pour la traversée[1]. »

Cette conviction est aussi celle de Lyell, autre chef non contesté du mouvement scientifique moderne. S'étayant de nombreux exemples authentiquement constatés de navigations lointaines, accidentellement opérées de nos jours par des insulaires de la Polynésie, il déclare que les espaces franchis en ces occasions sont tels que des accidents analogues peuvent très-bien avoir transporté des canots de divers points de la côte d'Afrique aux rivages opposés de l'Amérique méridionale, ou du littoral occidental de l'Europe aux îles Açores et de là aux Antilles et au continent américain. « L'homme, ajoute-t-il, dès les premiers et rudes débuts de son existence sociale a dû, indépendamment de sa volonté, être disséminé par les vents et les courants sur la surface du globe, d'une manière analogue


115°
105°
TERRITOIRE BRITANNIQUE
La Roche Percée
Dirt Hills
Milk R.
Judith R.
Mts Snowy
Mts Judith
Fort Benton
Fort Alexander
Fort Flathead
Fort Hall
Fort Laramie
Fort Pierre
Fort Sarpy
Fort Grattan
Fort Brûlé
Fort Randall
Fort Lookout
Fort Pascal
Fort Platte
Fort Berthold
Fort Clark
Fort Union
Fort Lookout
Fort Bridger
Fort Medicine
Fort Riddle
Fort Sweetwater
Fort Thompson
Fort Pinay
Fort Bonneville
Fort Hall
Fort Loring
Fort Boisdale
Fort Platte
Fort Nord
Fort Chimney
Fort Pierre
Fort Lookout
Fort Randall
Fort Grattan
Fort Bridgers
Fort Medicine
Fort Laramie

frontières des moyens de subsistance, et en partie, par l'action accidentelle des vents et des courants, entraînant les canots vers de lointains rivages[1]. »

En face de pareilles certitudes, il est au moins oiseux de la part des sceptiques, et souverainement illogique de la part des partisans de la fraternité humaine, de s'épuiser en théories spécieuses sur la multiplicité des berceaux et des origines de la *race de l'homme*.

Il est difficile aujourd'hui, grâce à des documents authentiques récemment remis en lumière, de nier les voyages entrepris à plusieurs reprises, dans le cinquième siècle de notre ère, par des missionnaires bouddhistes chinois, vers la terre de Fousang (ou de l'aloès) : contrée qui ne saurait être que la partie du littoral américain compris entre l'embouchure de la Colombia et celle du Rio-Gila. On sait que c'est de cette région que, peu après l'époque citée, les Toltèques, ces premiers éducateurs des sauvages habitants de l'Anahuac, se sont mis en marche vers le Sud[2]. Tout ce littoral est également favorablement situé pour recevoir, malgré la distance, par la simple dérive, des arrivages directs du Japon. Même dans les temps modernes où la politique jalouse de leur gouvernement ne permettait aux Japonais qu'une navigation côtière, un cabotage restreint à leur archipel natal, des faits de ce genre se sont produits. Dans les jours mêmes qu'a traversés la génération actuelle, un navire japonais, jouet des courants généraux, a été recueilli par un baleinier à la hauteur de la Californie; un second, après de longs détours, a été poussé sur les îles Sandwich, et enfin un troisième est venu échouer sur la côte de l'Orégon, au sud et tout près de l'embouchure de la Colombia[1].



Indiens Nayas. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Catlin.

Ce fleuve est le plus considérable que le continent américain verse à l'océan Pacifique. Il étend ses ramifications sur non moins de onze degrés de la zone tempérée, du quarante-deuxième parallèle au delà du cinquante-troisième. Formé à cent soixante lieues de son embouchure par la réunion de deux grands cours d'eau (l'Orégon proprement dit et la rivière de Lewis ou du Serpent), venant l'un à l'autre du nord et du midi, il touche par le premier aux régions où le Satchatchawan prend naissance, et par le second au nœud de montagnes qui renferme les sources du Grand Missouri et du Rio-Green ou Colorado de l'Ouest; enfin par les affluents de son cours inférieur, il confine aux bassins du Klamath et à la Californie.

Entre les deux grandes courbes formées par les cours divergents de l'Orégon et du Lewis, un vaste plateau, qui porte le nom de *plaines* de la Colombia, s'élève en pente graduée vers les cols des Montagnes Rocheuses, qui de nos jours ont donné passage à tant d'émigrants de l'Est.

Une simple inspection de la carte suffit donc pour montrer dans le bassin de la Colombia une de ces grandes voies ouvertes, dès le principe des choses humaines, au parcours de l'homme primitif, sauvage, vivant de proie, aux investigations ardentes du chasseur, au canot d'écorce du pêcheur, aux étapes successives de leurs familles errantes et enfin à la diffusion de leur postérité.

C'est dans cette même voie que vont nous conduire les récits de M. Catlin, l'un des hommes qui de nos jours se sont le plus sincèrement occupés des Indiens et des questions indiennes[2].

1. Ch. Lyell, *Principles of geology*, seconde édition, vol. II, p. 125.

2. L'arrivée des Toltèques, venant du nord-ouest, sur le plateau du Mexique, où ils fondèrent la ville de Tula, dont on voyait encore les ruines à l'époque de Cortez, est fixée par les meilleures autorités à la date de 648 de Jésus-Christ.

Après quatre siècles d'occupation et d'événements qui sont restés un mystère pour l'histoire, ils quittèrent l'Anahuac, où les Chichemèques, venant aussi du nord-ouest, les remplacèrent vers 1150.

Les Acolhucs et les Astèques, tribus émigrant des mêmes régions du Nord, suivirent les Chichemèques vers 1200.

Fondation de Mexico par les Astèques vers 1325.

(Voy. Sahaguu, *Hist. de Nueva Espana.* — Veitia, *Hist. ant.* — Boturini, *Idées.* — Clavigero, *Storia del Messico.*)

1. *The races of man*, etc., by Ch. Pickering, member of the scientific corps attached to the exploring expedition under the command of Ch. Wilkes. Philadelphia, 1848.

2. Les ouvrages de cet auteur, dont nous avons extrait les études suivantes, sont : 1° *Last Rambles amongst the Indians of the Rocky mountains and of the Andes*; 2° *O-Kee-pa, a religious ceremony and other customs of the Mandans*. London, 1867 et 1868.

I

Les détroits de la Reine-Charlotte et de Fuca. — Les Indiens Nayas. — La Colombia, les Dalles, les Indiens Têtes-Plates. — La rivière du Serpent. — Les Crows ou Corbeaux.

Dans le courant de l'année 1853, je me trouvais à bord d'un petit bâtiment au pavillon étoilé, *la Sally-Anne*, qui, après avoir couru quelques bordées commerciales sur le littoral du Kamtchatka et de l'Amérique russe, allait déposer dans la Colombie anglaise plusieurs passagers attirés par la renommée des placers aurifères nouvellement découverts dans cette contrée.

Le troisième jour de notre entrée dans le long et magnifique détroit de la Reine-Charlotte, qui sépare l'île Vancouver du continent, au moment où le lever du soleil allait m'arracher à ma cabine, j'entendis la grosse voix de César, nègre marron de la Guyane portugaise, que j'avais recueilli et pris à mon service sur les bords de l'Amazone. Il riait assez fort et parlait anglais, espagnol, *linguagéral*, avec tant d'animation que je fus convaincu qu'il y avait quelque visiteur à bord.

J'accourus sur le pont (les chercheurs d'or dormaient encore) et je trouvai l'avant-pont à moitié couvert d'Indiens; il y en avait encore un grand nombre autour du vaisseau, appuyés sur leurs rames, dans leurs canots peints.

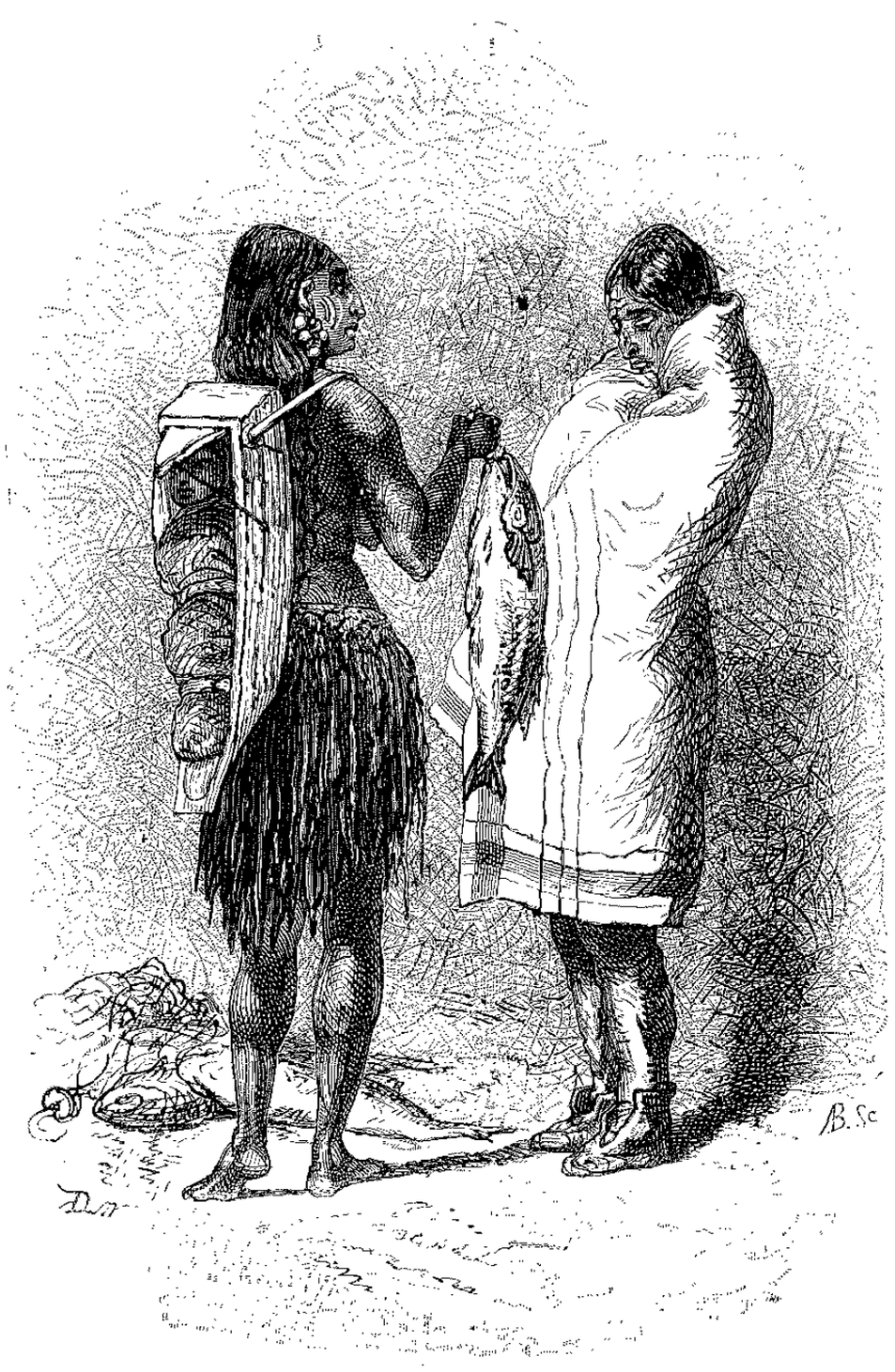
Ils apportaient du saumon frais et du saumon sec, des huîtres et des baies d'airelle, pour faire des échanges. Le capitaine et le lieutenant étaient très-occupés à serrer les provisions, tandis que César, debout, plus grand de la tête que tout le groupe, le soleil brillant sur ses joues luisantes et sur son front, sa carabine à la main, essayait en vain de se faire comprendre.

Tous les yeux étaient fixés sur lui, c'était le héros de la scène; les Indiens qui étaient sur le pont lui donnaient des poignées de main, et il finit par causer avec eux au moyen de signes exécutés avec les doigts; ce qui est curieux, c'est qu'au nord et au sud de l'Amérique toutes les tribus emploient des signes identiques. Il put, grâce à eux, me servir d'interprète d'une manière assez supportable. « Ce sont de très-curieuses gens, monsieur Catlin, me disait-il, et je les crois très-bons : allez-vous à terre? — Oui, César, nous allons débarquer ici pour quelque temps. »

Nous n'étions qu'à quatre cents mètres environ du rivage; cependant, l'œil y cherchait en vain l'apparence d'un village.

De légers canots sortaient constamment des enfoncements et des crevasses des rochers couverts de cèdres (*thuya gigantea*) et de masses impénétrables de rhododendrons rouges, blancs ou violets, et se réunissaient autour de nous.

Bien que j'eusse entendu parler de la beauté de ces canots et de la dextérité avec laquelle ils sont conduits, je ne m'étais pas formé une juste idée de ce qu'ils sont. Les nonchalantes pirogues dans lesquelles César et moi avions été sur l'Amazone et sur le Xingu, ne donnent aucune idée de ces gondoles sveltes, légères, aux vives couleurs, qui voltigeaient alors sur les vagues de l'Océan, autour de nous. Creusées dans les troncs des immenses conifères de ce pays, elles sont de forme gracieuse et peintes de toutes couleurs, comme les épaules nues de ceux qui les dirigent.



Indiens Têtes-Plates. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Catlin.

Semblables à un troupeau de chèvres bondissant au gré de leurs caprices sur la pente des collines, ces Indiens voltigeaient sur les vagues dans toutes les directions, s'élevant sur leurs crêtes ou s'enfonçant dans leurs intervalles; arrivant parfois à la hauteur du pont de notre navire, ou descendant au niveau de sa carène.

Le coloriage de leurs rames était en harmonie avec celui de leurs canots, et leurs vêtements, quand ils en avaient, représentaient les mêmes dessins : des sortes d'hiéroglyphes.

Tout à coup Simmer, un de nos passagers, sortant de sa cabine et nous voyant ainsi entourés, s'écria :

« Grands Dieu, Catlin, nous sommes prisonniers!

— Oh! non, nous sommes au milieu des Nayas, qui nous font un accueil amical, et vos compagnons et vous, en avez perdu une bonne part. Leur village le plus important gît derrière cette pointe qui est là, devant nous.

— Allons, messieurs, s'écria Simmer, entrant sa

tête le plus possible dans l'ouverture des écoutilles, vous perdez tout! »

A moitié réveillés, comprenant mal les deux derniers mots, et entendant les voix des Indiens qu'ils avaient aperçus sur le pont, à travers les écoutilles vitrées, ils crurent que nous étions menacés de quelque danger; d'un bond, ils furent au milieu de nous, leurs carabines et leurs revolvers prêts à faire feu. Simmer et moi nous n'eûmes que le temps de nous jeter au-devant de ces rêveurs mal éveillés, pour empêcher quelque scène de carnage.

Les Indiens, sans armes, se précipitèrent à l'avant du vaisseau, dont quelques-uns franchirent le bord. Ils pouvaient croire, d'après l'aspect effrayant des gladiateurs à moitié vêtus, sortant, à l'appel d'un de nous, comme des démons, du fond du vaisseau, qu'ils allaient être exterminés.

J'étendis mes mains vers eux, en leur faisant signe de revenir. César de son côté se jeta entre les deux groupes, semblable au colosse de Rhodes, et expliqua par signes qu'une légère méprise venait d'avoir lieu et que nous étions tous très-bons amis.

Vers neuf heures, armés de nos revolvers, et César, mon portefeuille sur son dos, sa carabine Minié dans la main, nous descendîmes dans la chaloupe pour aller à terre et nous arrivâmes au village des Nayas.

Les Indiens, informés de notre visite, s'étaient tous rassemblés dans leurs huttes, et le chef, homme très-digne, était assis dans son wigwam, sa pipe allumée, prêt à nous recevoir.

Nous nous assîmes sur des nattes étendues sur le sol, et pendant qu'on passait la pipe à la ronde, — c'est la première cérémonie en de telles occasions, — des centaines de chiens indigènes (à moitié loups), ayant suivi nos traces, envahirent complétement les abords du wigwam, en poussant les aboiements et les hurlements les plus aigus et les plus lugubres.

La sentinelle que le chef avait placée à la porte pour empêcher qu'on n'entrât sans sa permission, lança une flèche sur le premier de la bande et le frappa au cœur. Ce procédé calma la bande, que dispersèrent les femmes indiennes à grands coups de rames.

Nous étions assez embarrassés, n'ayant pas d'autre manière d'interpréter nos pensées que par des signes. Cependant nous avions l'air de nous entendre parfaitement, et nous comprîmes que le chef avait envoyé chercher, dans un village assez proche, un interprète qui devait bientôt arriver près de nous.

Je recommandai à mes compagnons de ne pas dire un mot du but qu'ils se proposaient en visitant ce pays, avant l'arrivée de l'interprète, afin d'éviter tout malentendu; et, en attendant, je ne perdis pas un instant pour éveiller l'intérêt de nos hôtes.

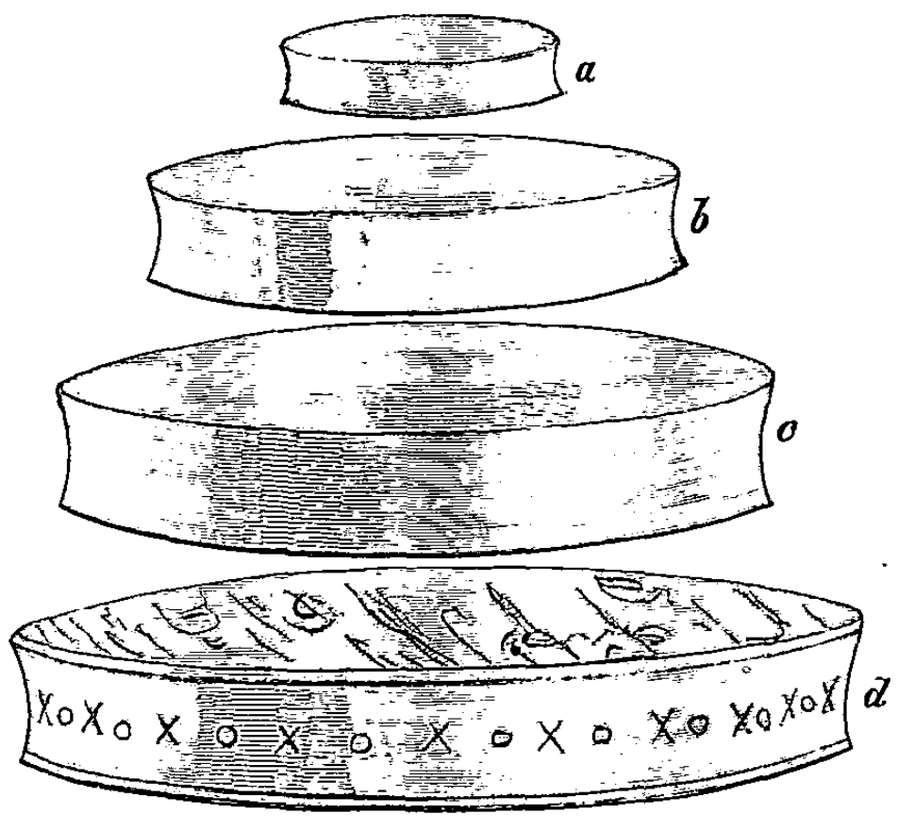
Je fis signe à César de m'apporter le portefeuille; je m'assis à côté du chef, et l'ouvris devant lui, lui expliquant chaque portrait; il n'exprima pas une grande surprise, et prit cependant un intérêt visible à les regarder.

Je lui montrai plusieurs chefs des Amazones, d'autres chefs des Sioux, des Osages, des Pawnies; le dernier portrait était celui de César, en pied. A sa vue, il ne put s'empêcher de pousser les plus formidables éclats de rire, et se tournant vers César assis à l'extrémité opposée, il lui fit signe d'avancer, lui donna alors une poignée de main et le fit asseoir à côté de lui.

Ces portraits excitèrent une grande animation dans l'assemblée; trois ou quatre sous-chefs voulurent les voir, la femme du chef et leur jeune fille vinrent aussi s'asseoir à côté de nous pour les regarder.

Un détail de leur toilette attira les regards de César; un homme avait une botoque de bois insérée dans sa lèvre inférieure; la fille du chef portait aussi un ornement semblable.

Mes compagnons ignoraient, comme César, cette curieuse et incroyable coutume, et ils regardaient ces Indiens ainsi parés, avec le plus grand étonnement.



a, botoque pour enfant de trois à quatre ans. — *b*, botoque pour enfant de sept à huit ans. — *c*, botoque pour femme ou matrone. — *d*, rondelle portée dans le lobe de l'oreille, par les hommes seulement. — Dessin de M. Catlin.

La fille du chef portait un magnifique mantelet de laine de mouton des montagnes et de poil de chien sauvage, merveilleusement tricoté avec du bitord de belles couleurs, formant les dessins les plus compliqués et les plus curieux; le tout était bordé d'une frange de dix-huit pouces de haut; c'était l'ouvrage de trois femmes pendant une année, et sa valeur était celle de cinq chevaux.

Le godet de la pipe que le chef avait passée à la ronde était en terre dure, noire comme du jais et très-polie; godet et tuyau étaient ornés de figures d'hommes et d'animaux, sculptées de la manière la plus ingénieuse; j'ai vu plusieurs de ces pipes, et j'en ai eu plusieurs en ma possession, avec leurs excentriques dessins, représentant les vêtements, les canots, les rames, les guêtres, et même les figures en pied de leurs possesseurs. Ces dessins chez les Nayas sont différents de tout ce qui a été vu parmi les autres tribus du continent.

Les mêmes ornements se trouvent sur leurs cuil-

lers, leurs vases, leurs massues, sur leurs poteries dont ils font une grande quantité, et sur tout ce qu'ils fabriquent. Ce sont des hiéroglyphes inexplicables pour nous jusqu'à présent, et d'un grand intérêt pour les archéologues et pour les étymologistes.

Je ne trouvai pas chez ce chef Naya les mêmes craintes superstitieuses que m'avaient témoignées les Indiens de l'Amazone et de certaines parties du sud de l'Amérique, quand je leur demandais de faire leurs portraits; au contraire, il me dit de lui-même : « Si vous trouvez l'un de nous digne de cet honneur, ou assez beau pour être peint, nous sommes prêts ! » Je le remerciai; César alla chercher ma boîte de couleurs et mon chevalet, et je commençai son portrait et celui de sa fille, car il m'avait dit combien il aimait cette enfant, ajoutant qu'il s'était fait une règle de l'avoir presque toujours avec lui, et qu'il pensait que je ferais bien de les mettre tous deux sur la même toile; j'acquiesçai à sa demande en lui disant combien j'appréciais ses sentiments si naturels et si nobles.

Un violent coup de vent nous força de louvoyer pendant la nuit; mais dès le matin suivant nous pûmes regagner notre ancrage, où nos amis les Indiens nous reçurent avec acclamation ; l'interprète se trouvait parmi eux; il était envoyé par le chef pour nous chercher; c'était un jeune Canadien français nommé Frinié, employé dans la compagnie de pelleterie. Nous apprîmes par lui qu'il y avait un nombre considérable de tribus indiennes le long de la côte et sur l'île de la Reine-Charlotte, où la compagnie de pelleterie faisait un commerce très-étendu.



Embarcations indigènes du détroit de Fuca. — Dessin de M. Catlin.

Il savait par le chef que j'avais fait son portrait, il désira le voir et en fut enchanté; il l'exhiba sur le plat-bord pour le montrer aux Indiens qui nous entouraient.

César tenait mon carton, tout prêt à montrer les autres portraits; je lui dis qu'il pouvait le faire; après les avoir vus, l'interprète me demanda mon nom; en l'apprenant, il me dit qu'il lui était familier, car il l'avait souvent entendu prononcer depuis dix ans.

Il nous dit que le chef nous attendait dans l'après-midi pour manger et pour fumer avec nous, et que le soir les docteurs de la tribu donneraient en notre honneur un bal de *médecine*.

Nous allâmes tous à terre, excepté le capitaine et son équipage. Celui-ci me donna à entendre qu'il pouvait y avoir un complot dans ces fêtes apparentes, pour nous attirer tous à terre, et pendant ce temps s'emparer de son vaisseau. Je ne cherchai pas à le dissuader, sa présence étant inutile.

Près du village, une grande foule vint à notre rencontre; je remarquai que la masse, particulièrement les femmes, s'attachait aux pas de César, qui marchait solennellement, sa grande taille redressée et le portefeuille sur le dos.

Il y avait tant de monde pour un aussi petit village que je demandai à l'interprète ce que cela voulait dire; il m'apprit que la nouvelle de notre arrivée et l'attrait de la danse qui devait avoir lieu le soir, avaient amené et amèneraient encore un grand nombre d'Indiens des localités voisines.

Au coucher du soleil nous prîmes part, dans le wigwam du chef, à un repas composé de venaison; ensuite nous nous mîmes à fumer et la nuit vint. Alors, au milieu de cris épouvantables, d'aboiements, de chants, nous vîmes une douzaine environ de torches flamboyantes s'approcher du wigwam, devant lequel commença la danse des masques.

Bizarre est un mot imparfait pour rendre les excentricités incroyables et les bouffonneries qui eurent lieu devant nous. César fut pris d'un tel accès de rire qu'il faillit étouffer.

Imaginez-vous quinze ou vingt personnages, tous hommes faits, masqués ou habillés de la plus étrange manière; plusieurs spectateurs des deux sexes, placés au premier rang, étaient costumés d'une manière semblable.

Le conducteur de la danse, un grand docteur, le plus excentrique de tous, représentait le *roi des Outardes*, un autre le *roi des Plongeons*, un troisième le *Docteur des Lapins;* il y avait le *Frère du diable*, le *Faiseur du tonnerre*, la *blanche Corneille*, l'*Ours qui voyage la nuit*, l'*âme du Caribou*, ainsi de suite, jusqu'à ce que les noms des animaux et des tribus emplumées fussent entièrement épuisés.

Les masques des danseurs (je m'en procurai plusieurs) sont très-ingénieusement faits; on les creuse adroitement dans un bloc solide de bois, de manière qu'ils puissent être adaptés à la figure; ils sont retenus dans l'intérieur par une courroie transversale qui va d'un coin à l'autre de la bouche du masque, de sorte que, quand il est placé, la courroie de cuir est prise entre les dents, ce qui permet de contrefaire et de déguiser la voix; ils sont en outre couverts de dessins bizarres de couleurs variées.

A l'exception de celui du conducteur de la danse, ces masques portaient une rondelle de bois à la lèvre inférieure, pour rappeler la singulière coutume qui existe dans ce pays.

Ce n'est pas seulement chez les Nayas qu'ont lieu des divertissements de ce genre, j'ai été témoin de

semblables divertissements dans plusieurs tribus du sud aussi bien que du nord de l'Amérique.

Ils fendent aussi en long et allongent les cartilages et les lobes de leurs oreilles, dans lesquelles ils mettent de grandes rondelles comme ornements.

Ce sont les femmes qui portent principalement des botoques à la lèvre; cependant quelques hommes ont adopté cette mode, qui est de plus en plus suivie par les deux sexes au fur et à mesure qu'on remonte la côte dans la direction du nord. Il en est de même des masques qu'on rencontre jusque chez les Aléoutes.

Toutes les femmes n'ont pas la lèvre percée et celles qui l'ont ne portent leur botoque que dans certaines occasions, à des époques fixées, quand elles se mettent en grande parure. Elles la retirent pour manger et pour dormir ou quand elles ont à parler beaucoup, car, avec

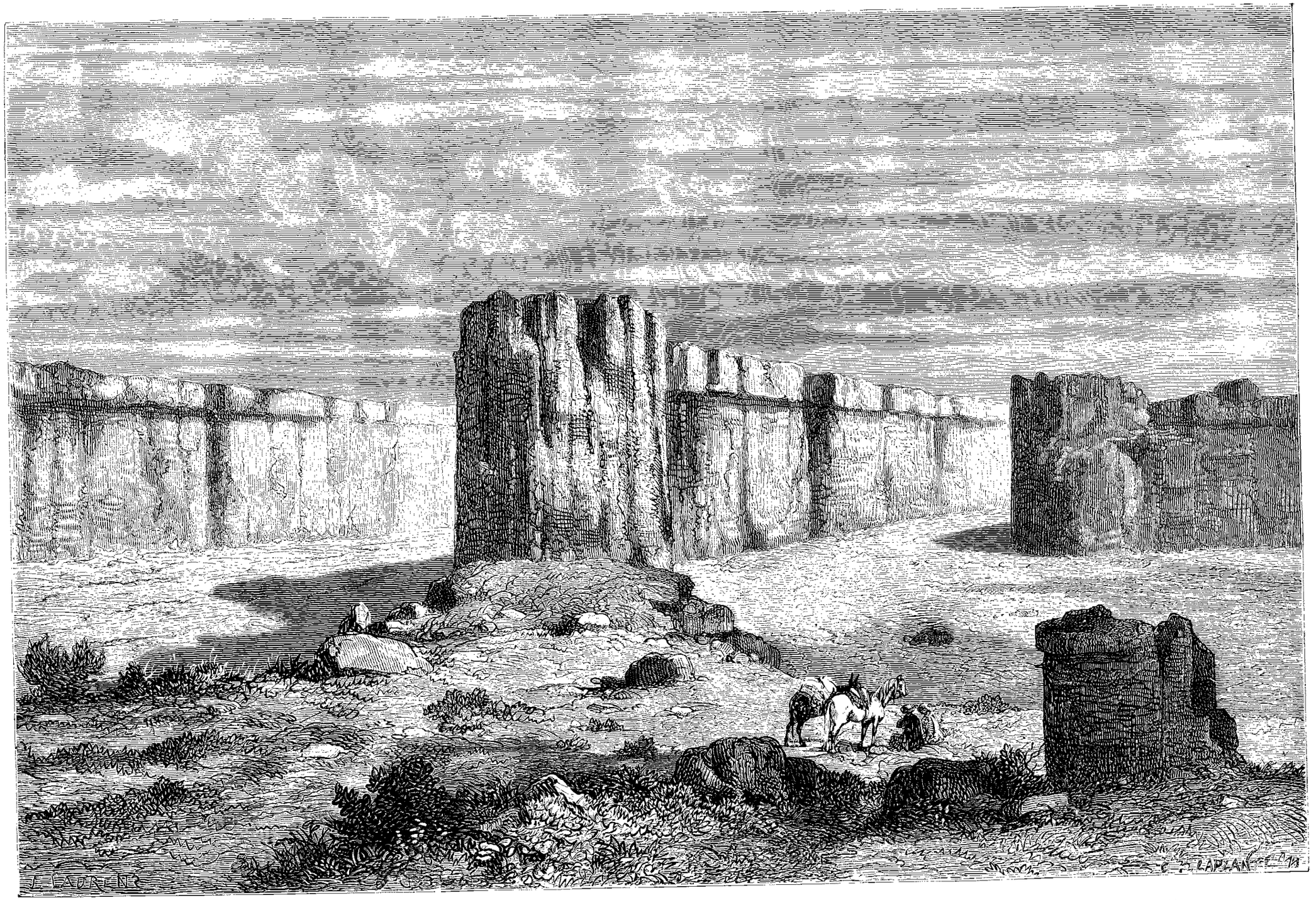


Masques et déguisements pour la danse de la médecine. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Catlin.

ce bijou incommode, il y a bien des mots qui ne peuvent être prononcés.

On perfore la lèvre dès le plus jeune âge, et cette ouverture, presque imperceptible au début, quand la botoque est ôtée, se conserve et s'agrandit pendant toute la vie.

Le lendemain de la mascarade je passai la journée à peindre, et César à exhiber mon portefeuille; mes trois compagnons parlaient avec l'interprète des pépites et des gîtes d'or. Ils apprirent que deux ans auparavant des chercheurs d'or venus de la Californie en ce pays en avaient été expulsés par les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson; qu'il y avait sans doute des pépites entre les mains de quelques Indiens, mais qu'elles avaient été trouvées à une certaine distance dans les montagnes, sur les bords d'une grande



La Grande-Coulée, sur la rivière Colombia. — Dessin de Jules Laurens d'après les documents publiés par le Sénat des États-Unis. (*Report of explorations, vol.* 18, *supplément.*)

rivière où l'on exploitait de nombreux placers. Il s'agissait, à n'en pas douter, des mines du Frazer. Mes compagnons décidèrent sagement que ce qu'ils avaient de mieux à faire était de retourner à Victoria et de suivre la trace des mineurs se dirigeant vers la rivière Frazer.

Cette résolution prise, le capitaine fit voile pour Victoria, qui n'était alors qu'une ville de quarante ou cinquante maisons. Nous nous arrêtâmes un jour ou deux chez les Hydas et chez les Bella-Bellas; nous jetâmes aussi l'ancre dans l'entrée de Smith, à l'opposé du cap nord de l'île de Vancouver.

Il régnait une telle animation sur les rives du détroit qu'il n'était pas besoin de quitter le vaisseau pour voir des Indiens; nous étions entourés à toute heure du jour par leurs légères pirogues et nous avions souvent sur le pont plus de monde que le capitaine n'aurait voulu; c'étaient pour la plupart des gens misérables, presque nus et malpropres; ils apportaient du poisson et des huîtres pour avoir du rhum ou toute autre chose en échange.

Nous trouvâmes à Victoria un véritable tohu-bohu : les maisons étaient envahies, les bateaux à vapeur et les navires étaient pleins de voyageurs; hommes et femmes dormaient en charrettes et autres voitures dans les rues, d'autres ne dormaient pas du tout; on avait allumé des feux de joie sur le rivage et sous des arbres, et on se livrait toutes les nuits à des danses frénétiques.

On croyait avoir découvert sur les rives du Frazer un nouvel et bien réel Eldorado, et on eût dit que la Californie s'était transportée tout entière avec ses mineurs, ses mules et ses bateaux à vapeur dans le détroit de Vancouver.

Des rapports arrivaient d'heure en heure; toutes les nations semblaient s'être rassemblées en cet endroit : les habitants de New-York, ceux de Londres et de tant d'autres points du globe. La main du Tout-Puissant avait répandu sur ces champs nouvellement découverts des pépites et du sable d'or en telle profusion, qu'un homme industrieux n'avait besoin que de sa main pour les ramasser et en remplir ses poches.

Mes compagnons de route se trouvaient à leur place dans cette grande mêlée; à peine étions-nous arrivés, qu'ils me crièrent à la fois en disparaissant : « Adieu, et que Dieu vous protége, Catlin! » Je n'entendis plus parler d'eux que longtemps après et dans d'autres circonstances.

Les pauvres Indiens qui demeuraient dans le voisinage de Victoria, tous de la famille des Têtes-Plates, alarmés d'un tel vacarme, allèrent camper dans les forêts.

On peut s'imaginer qu'au milieu d'une semblable confusion, et à peine guéri d'une véritable maladie, ma position n'était pas agréable; au bout de quelques ours, nous montâmes, César et moi, sur un vapeur qui retournait à San Francisco et qui nous déposa à Astoria, d'où il nous fut facile de gagner Portland, autre point nouvellement créé sur le fleuve Colombia à l'endroit où il commence à être navigable : cette petite ville est appelée à être riche et grande un jour.

A trente milles plus haut sur la même rivière est le pays des Dalles; c'est un endroit fameux de temps immémorial, où dix mille Indiens vivent des quantités inouïes de saumons qu'ils prennent dans un courant furieux qui parcourt plusieurs milles à travers de petits canaux comprimés entre les rochers. Les poissons, fatigués de leur lutte, s'arrêtent dans ces eaux bouillonnantes. Les Indiens n'ont alors qu'à enfonçer leurs harpons pour les retirer chargés de proie.

Ces Indiens se nourrissaient uniquement de ce poisson, frais ou séché; mais la cupidité s'est emparée de cette industrie, et les classes civilisées en profitent, tandis que les anciens et réels propriétaires meurent de faim et de regrets de ce qu'ils ont perdu, dans un pays où il n'y a pas d'autres ressources.

A la même époque, une épidémie d'une autre espèce, non moins meurtrière que la fièvre de l'or que je laissais derrière moi, faisait rage entre les bassins du Missouri et de la Colombia, — l'épidémie de l'émigration vers les terres de l'Orégon. — C'était une croisade insensée des États de l'Est à travers les montagnes Rocheuses; une procession de gens, de bêtes, de wagons, de charrettes et de tombereaux, semant les prairies et les montagnes de sépultures toutes fraîches et jalonnant les côtés de leur route de carcasses de bœufs et de chevaux, de débris de véhicules et de provisions abandonnées.

Le plus grand nombre de ces malencontreux et en quelque sorte fanatiques pèlerins traversèrent les montagnes Rocheuses à une passe nommée « Sentier du Midi », qui se trouve au sud des rochers infranchissables d'où s'échappe du sein des montagnes la rivière du Saumon; ensuite ils descendirent le long des rives Shoshonee ou Snake, jusqu'à la Colombia.

J'appris par quelques-uns de ces émigrants que les Paunchs ou Gros-Ventres, une subdivision de la grande famille des Crows, avaient traversé les montagnes au nord de la rivière du Saumon, et étaient campés dans la vallée, près des sources de ce cours d'eau; je pris immédiatement la résolution de les rejoindre.

J'étais alors au milieu des Klatsaps, des Chinouks, des Clickatats, des Walla-Wallas, des Nez-Percés et des Spokans, qui sont les tribus principales de la famille des Têtes-Plates : j'avais assez à travailler. S'ils n'ont pas tous la tête aplatie, ils parlent tous la langue des Flatheads, ou des dialectes de cette langue.

Les Têtes-Plates, ainsi nommés à cause de leur singulière coutume d'aplatir leur tête dès leur naissance, forment une des plus nombreuses tribus, sinon la plus nombreuse, qui soient à l'ouest des montagnes Rocheuses; ils occupent tout le pays autour de la basse Colombia et l'île de Vancouver.

C'est un peuple maritime, car ils vivent dans un pays où il n'y a à peu près que du poisson pour se nourrir, et ils passent leur existence en canot.

La tribu est divisée en trente bandes environ.

Ce sont surtout les femmes qui ont, presque sans exception, la tête aplatie, et cette habitude incompréhensible est tout simplement une affaire de mode, d'ornementation.

J'ai fait le portrait d'un chef tête-plate et celui de sa femme ; il est drapé dans sa couverture, elle a son enfant dans un berceau sur son dos (voy. p. 149). Le petit malheureux est déjà soumis au supplice de l'aplatissement national et voici comment : Le berceau, creusé dans un bloc de bois, a une sorte de levier élastique, qui, placé à la hauteur de la tête de l'enfant, presse son front peu à peu et chaque jour est resserré par des cordes attachées de chaque côté du berceau ; l'enfant ne peut remuer, car il est retenu par des bandes qui passent d'un côté à l'autre du berceau. A cet âge les os de cette partie de la tête, étant cartilagineux, prennent facilement la forme qu'on veut leur donner, et dans cette tribu, au bout de deux ou trois mois, la tête des enfants est aplatie pour toute leur vie. Si l'on venait au monde avec une semblable difformité, cela nuirait sans doute aux facultés intellectuelles, mais cette déformation artificielle change seulement la forme et la position des organes, sans intervenir dans leurs fonctions naturelles. Il est prouvé que ceux qui ont ainsi la tête aplatie, sont aussi intelligents que ceux de la tribu qui n'ont pas subi cette opération ; il serait monstrueux en effet que les pères de famille assujettissent leurs enfants à une coutume qui pût les priver de leur intelligence !

Près du fort Walla-Walla, je me procurai à des conditions raisonnables, un cheval supportable, une vigoureuse mule pour César et une autre pour porter les bagages, et nous partîmes pour les montagnes, avec trois jeunes gens qui, arrivés récemment des États-Unis, retournaient sur leurs pas afin de retrouver quelques-uns de leurs amis qu'ils avaient laissés malades en arrière.

Après cinq jours de marche, nous nous séparâmes ; et pendant que nos compagnons remontaient les rives de la rivière Lewis ou du Serpent, César, un guide et moi, nous prîmes à gauche, serrant d'aussi près que possible les bords méridionaux, mais presque impraticables, de la rivière du Saumon. Cependant, au bout de quelques jours de peines inouïes, car nous avions à marcher et à grimper la plus grande partie du chemin, conduisant nos montures par la bride, nous débouchâmes dans de belles prairies.

Le huitième jour, nous nous trouvâmes dans de verdoyantes vallées, et deux jours après nous aperçûmes au loin de la fumée et bientôt après les tentes de peaux d'un grand village Crow.

Les Crows ou Corbeaux ont conservé leurs belles formes natives : ils n'ont pas été déformés en passant leur vie accroupis dans des pirogues, leurs yeux ne sont pas bridés à force de froncer les sourcils pour éviter l'effet que produit le soleil reflété par l'eau, leurs têtes n'ont pas été comprimées dans un étau, leurs lèvres n'ont pas été allongées par des blocs de bois, j'étais heureux de me retrouver parmi ces vieux amis. Aussi en les voyant je ne pus m'empêcher de les comparer à ceux que les nécessités de la vie rendent difformes, ainsi que les Indiens des Amazones, de Vancouver et de la côte de Colombie, qui sont trapus par suite du genre de vie qu'ils mènent.

Les Crows, appelés Belantsea par leurs voisins, sont probablement la race la moins affaiblie, la moins changée de la souche originaire de l'Américain du Nord.

En 1832, quand j'étais parmi eux, ils étaient au nombre de dix mille, et habitaient près des sources de la rivière Pierre-Jaune, sur le revers oriental des montagnes Rocheuses.

D'après leurs traditions, ils occupaient d'abord cette chaîne tout entière et les belles vallées qui découpent ses pentes, depuis les sources du Saskatchawan, au nord, jusqu'à l'endroit où finit la chaîne au sud ; cela voudrait dire jusqu'au détroit de Panama.

Ils prétendent que leurs ancêtres formaient une grande nation dès avant le déluge, et que ceux qui purent atteindre les sommets des montagnes furent sauvés de cette catastrophe ; qu'ils sont la plus ancienne souche de l'Amérique, et l'unique type de l'Américain à son origine ; qu'ils descendent des Toltèques et des Aztèques qui fondèrent les cités de Mexico, de Palenque et d'Uxmal.

Quand j'exposai à Londres mes premiers portraits de cette tribu, deux de mes amis furent frappés de la ressemblance qui existait entre eux et certaines pierres sculptées de Mexico et du Yucatan, et m'engagèrent à faire à ce sujet des études plus approfondies, pour éclairer les recherches de la science.

Je n'avais jamais cessé de songer à cela, et c'est ce qui me poussa, lorsque j'appris aux Dalles qu'une bande de Crows étaient campés sur les bords de la rivière du Saumon, à chercher à les rejoindre à tout prix.

Nous étions au milieu d'eux, et leurs coutumes, leur extérieur, leurs traditions, les mêmes que celles des tribus que j'avais visitées plus au sud, jusqu'au détroit de Panama, tout tendait à me faire retrouver en eux une branche des Toltèques et des Aztèques de Mexico et du Yucatan.

Le village Crow où nous étions était formé de quarante ou cinquante tentes en peau. Ses habitants avaient traversé les montagnes dans le voisinage des sources de la rivière du Saumon pour prendre du poisson et le sécher, car il n'y en a pas sur la pente orientale des montagnes Rocheuses.

Le sous-chef de la bande, Mocassin-Jaune, était très-intelligent ; il me reçut avec bienveillance et me raconta brièvement et clairement ce que j'appellerai l'histoire moderne de sa tribu, histoire qu'il tenait de son père et de son grand-père :

« Les Crows, me dit-il, habitaient d'abord les montagnes et les vallées environnantes, d'où leurs ennemis de la plaine étaient impuissants à les déloger ; mais, depuis que les chevaux avaient paru dans les plaines, un grand nombre de Crows étaient descendus

dans les prairies et avaient été mis en pièces par les Sioux, les Pieds-Noirs et d'autres tribus ; ainsi fut détruite une grande partie de leurs forces. »

Pendant que j'étais assis dans la cabane du chef, et que plusieurs autres Indiens m'entouraient, j'essayai, selon mon habitude constante à une première entrevue, de faire connaître le but de ma visite. Je commençai à leur montrer mes portraits. Tout à coup l'un des Indiens pousse une exclamation et saute en l'air « Bi-eets-e-cure ! Bi-eets-e-cure ! » Il venait de reconnaître un des leurs dont j'avais fait le portrait vingt ans auparavant. Tout le monde le reconnut comme lui ; plusieurs Indiens sortirent du wigwam en courant, traversèrent le village et revinrent hors d'haleine avec Bi-eets-e-cure en personne.

Il me regarda fixement pendant une seconde, puis

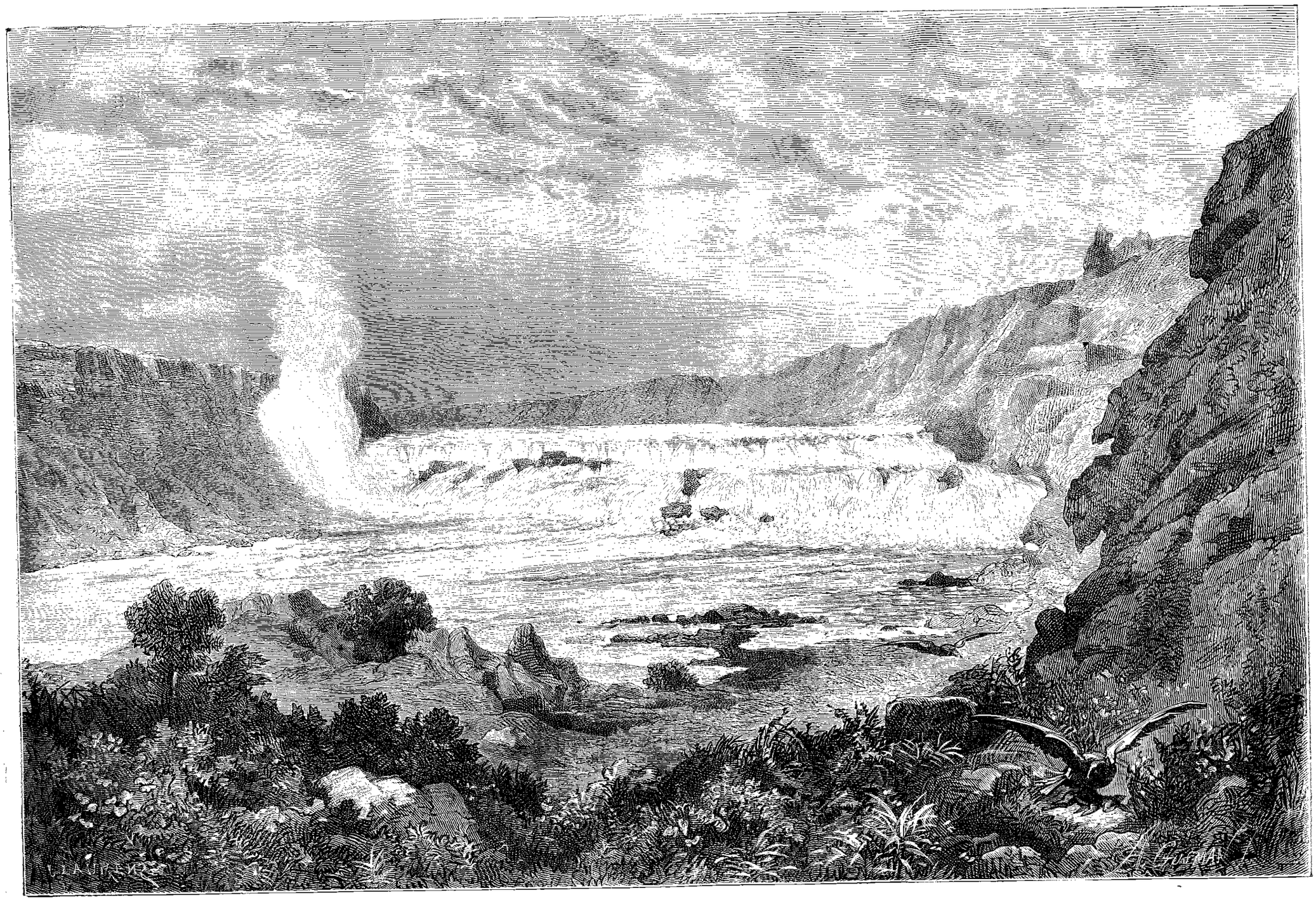


Chef Crow (Corbeau). — Dessin de A. de Neuville d'après M. Catlin.

s'écria : « How! how! bon! bon! » Il me serra fortement la main, je lui montrai alors son portrait et priai l'interprète de lui dire que j'avais gardé sa figure soigneusement.

Pendant que nous renouvelions connaissance, j'avais fermé le portefeuille ; je le rouvris, ils virent alors plusieurs de leurs ennemis, les Sioux, les Pieds-Noirs, puis vint le portrait de Ba-da-ah-chon-du (le Sauteur), un des chefs de leur race. Tous le reconnurent et Bi-eets-e-cure leur déclara qu'il m'avait vu le peindre vingt ans auparavant, sur les bords de la rivière Pierre-Jaune.

Je leur fis dire par l'interprète que cent mille hommes blancs avaient vu l'image de leur chef et qu'ils pouvaient juger, en la voyant si bien conservée, combien ils l'avaient respectée. Le chef se leva alors, me fit signe de l'imiter et me donna l'accolade ; toute l'assistance fit de même.



Grandes chutes du Missouri. — Dessin de Jules Laurens d'après les documents publiés par le Sénat des États-Unis. (*Report of explorations*, etc., *vol.* 18, *supplement.*)

Ba-da-ah-chon-du, représenté en grand costume, la tête ornée de plumes d'aigles de guerre, portait sa robe de peau de buffle sur laquelle ses victoires étaient peintes ; il avait sa lance à la main, son bouclier et son carquois attachés sur son dos, son sac à tabac suspendu à la ceinture et ses guêtres garnies des scalpes enlevés par lui à des ennemis vaincus (voy. p. 156).

Be-eets-e-cure m'apprit que ce grand guerrier était mort peu de temps après mon départ et que sa famille et beaucoup de ses amis avaient attribué ce malheur au portrait que j'avais fait de lui; « mais je leur ai dit, ajouta-t-il, qu'ils étaient dans l'erreur et j'en ai la preuve, puisque j'existe encore, moi, après tant d'années. »

Je répliquai à mon tour qu'aucun homme de bon sens ne pouvait craindre quoi que ce soit en faisant représenter son visage, et que chez les blancs tout le monde avait son portrait; ils m'approuvèrent avec leur how! bon! et le lendemain, je mis, comme ils disaient, « la peau » de plusieurs d'entre eux sur mes toiles. Je commençai par le jeune chef qui me donnait l'hospitalité; je le représentai faisant sa toilette, huilant avec de la graisse d'ours, que sa femme lui versait dans la main, ses longs cheveux détachés. Quant à la pauvre femme, selon une coutume du pays, ne devant pas être aussi parée que son mari, elle était obligée de porter les cheveux courts (voy. p. 160).

On voit chez les Crows beaucoup d'hommes ayant la chevelure si longue, qu'elle traîne par terre de deux ou trois pieds.

La veille de mon départ, un des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson vint annoncer qu'une bande de Black-Feet (Pieds-Noirs), héréditaires et mortels ennemis des Corbeaux, arrivait du nord, avec l'intention de les attaquer.

Cette nouvelle causa une grande agitation dans toute la tribu. Les guerriers résolurent de gagner un défilé des montagnes, où ils pourraient se retrancher en cas d'attaque. Je n'ai jamais connu le résultat de cette alerte.

Le chef nous donna un guide fidèle pour traverser le rivière du Saumon, dans la montagne, et la rivière Snake ou du Serpent, dans la vallée. Il fallait la plus grande résolution pour passer ces endroits difficiles où on ne rencontre que ravins entre-croisés, bordés de rochers de toutes dimensions, qui ont été détachés des sommets couverts de neige. Notre guide nous mit dans le bon chemin, passa une nuit avec nous et après nous avoir dit comment nous devions nous y prendre, retourna à son village, nous confiant à notre destin.

Il nous fallait six jours de marche pour arriver à Fort Hall, l'un des comptoirs de la Compagnie de pelleterie, situé dans le haut de la rivière du Serpent, qui porte aussi le nom de Lewis, son premier explorateur.

Nous avions des provisions de saumon sec pour ce temps. Nous aurions pu, en revenant par le même chemin, éviter les difficultés que nous avions à surmonter, mais je n'ai jamais aimé faire deux fois la même route; en outre, j'avais un vif désir de traverser ces terrains paléozoïques et d'étudier l'étrange confusion produite dans leurs couches par les forces volcaniques du globe.

La chaîne de montagnes, qui court de l'ouest à l'est, perpendiculairement aux montagnes Rocheuses, prend le nom de Black-Hills (montagnes noires) dans sa partie orientale.

Suivant l'opinion des géologues, elle a été couverte par la mer, et ne doit qu'au soulèvement des montagnes Rocheuses sa position actuelle.

Quel vaste champ pour le géologue désireux d'étudier les matériaux composant les couches intérieures de la terre!

Les masses de gneiss et de granit, ces premières assises de l'écorce de notre planète, ont formé, dans le fond de la mer, d'énormes montagnes; ensuite, émergées avec le continent, elles ont été à leur tour soulevées par des couches nouvelles, et les débris de leurs cavernes calcaires, façonnées sous les eaux, couvrent maintenant les montagnes et parfois même, à leur sommet, ont été recouvertes ou labourées par des déjections volcaniques. Toute cette région est sillonnée de longues traînées de basalte, et peut-être aucun point du globe ne renferme un plus imposant spécimen de cette roche que celui qui, sous le nom de *Grande-Coulée*, croise à angle droit, de ses prodigieux escarpements, le grand coude que la Colombia décrit entre le confluent du Spokane et celui du Lewis.

Je passais des heures entières au milieu de ces innombrables blocs, pages grandioses d'un livre instructif, à prendre des notes, ce que César ne pouvait comprendre; il avait assez à faire de soigner nos montures. Quand je revenais près de lui, je le trouvais endormi auprès des mules; il souffrait du reste de manger constamment du poisson séché, et de n'avoir aucune distraction; nos pauvres animaux mouraient de faim, car nous traversions quelquefois bien des milles sans trouver un brin d'herbe.

Nous suivions un sentier si étroit, qu'à peine pouvions-nous nous y maintenir; j'aperçus cependant la trace de fers de chevaux, ce qui me fit croire que les employés des compagnies de commerce passaient par là et que tôt ou tard nous trouverions la vallée qu'arrose la rivière Snake; enfin, le cinquième jour, nous la découvrîmes dans le lointain, et nos pauvres bêtes, harassées, se mirent à hennir quand elles virent, au delà des ravins, la teinte bleue de la vallée. Nous aperçumes aussi les *trois Buttes*, nom donné à trois pyramides naturelles s'élevant du sein de la plaine; nous trouvâmes de l'herbe en abondance et des arbres pour nous ombrager sur le flanc de la montagne. Je passai plusieurs heures à corriger et à écrire de nouveau mes notes prises à la hâte, tandis que nos bêtes se rassasiaient et que César dormait.

A une assez grande distance devant nous, nous vîmes sortir de la fumée d'une forêt de jeunes arbrisseaux; je pensai que c'était le Fort Hall, et précisant

autant que possible sa position, à l'aide de ma boussole, nous nous dirigeâmes de ce côté. Nous partîmes à midi, espérant y arriver avant la nuit. Nous avions à notre droite les trois Buttes, et ce groupe granitique d'une grande élévation pouvait nous tenir lieu de repère.

Nous voyagions doucement, et la nuit nous surprit; nous campâmes sur de la terre blanche, calcinée par les feux volcaniques et pulvérisée, sans trouver la moindre végétation pour nos chevaux.

La vallée, comme beaucoup de choses en ce monde, était belle de loin; mais de près!... Il n'y avait pas un brin d'herbe, pas un arbre, ni même un buisson; on voyait seulement çà et là quelques touffes d'artémisia, et partout des cendres volcaniques qui, sans cesse poussées par les vents, effacent, avant qu'on puisse les voir, tous les chemins, par conséquent toutes les traces des êtres vivants.

On n'aperçoit aucun animal, pas un lapin, ni même une poule des prairies; nous en étions réduits à la queue de notre dernier saumon fumé, et nous n'avions rien pour nos pauvres bêtes. Nul moyen de se reposer dans ce pays désert et désolé.

Nous continuâmes notre course le matin, et vers midi nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau où il y avait enfin de l'herbe en quantité suffisante pour que nos chevaux pussent se rassasier et reprendre des forces pour nous transporter; un peu avant le coucher du soleil, nous approchions d'un petit espace couvert d'arbres que nous avions vu la veille, et bientôt après nous atteignions, non le Fort Hall, mais un campement d'une trentaine d'émigrants des États-Unis, qui avaient traversé les montagnes Rocheuses au Sentier du Midi et se dirigeaient vers l'Orégon.

Quand nous arrivâmes près de leurs tentes, je devrais plutôt dire de leurs charrettes, ils semblèrent aussi surpris que nous.

« N'avez-vous rien à nous donner à manger, leur dis-je d'abord?

— Si, monsieur, répondit en s'avançant un homme entre deux âges, nous avons du porc salé et des biscuits secs.

— N'en dites pas davantage, car nous mourons de faim. »

Sa femme nous apporta à l'instant du porc et aussi des haricots, et je laisse à juger au lecteur quel luxe bien venu ce fut pour César et pour moi.

Cette petite caravane était partie du Fort Leavenworth, situé sur la rivière Missouri, trente-six jours auparavant, dans huit voitures et deux charrettes, traînees par des bœufs. Leurs voitures, recouvertes de toile à voile soutenue par des cercles, étaient neuves, d'une grande solidité et faites exprès pour ce voyage. Leurs bœufs étaient ferrés comme les chevaux. Parmi leurs provisions, ils s'étaient pourvus du grain nécessaire pour nourrir ces animaux quand l'herbe manquerait. En montant des prairies sur les plateaux, le bois des roues de leurs voitures s'était tellement resserré que les jantes en fer s'étaient perdues. Ce fut une perte irréparable pour eux, car ils n'avaient pas d'outils de forgeron; ils furent donc obligés de laisser sur la route les roues qui tombaient par morceaux; on en attacha plusieurs avec des brins d'osier et on les fit aller le plus longtemps possible au moyen de ce raccommodage ingénieux.

Ils avaient perdu plus de la moitié de leurs bœufs, et quand nous les rencontrâmes, il ne leur restait que trois de leurs voitures.

Leurs provisions étaient encore suffisantes, et tous, bien portants, de bonne humeur et le cœur plein d'espoir, ils continuaient leur route vers leurs nouvelles demeures.

Ils avaient rencontré, ce jour-là, un interprète, homme de couleur, qui venait du Fort Hall. Cet homme leur apprit qu'ils étaient encore à vingt milles de ce comptoir; je vis alors combien je m'étais trompé de chemin en débouchant dans la vallée.

Les émigrants me racontèrent que, depuis leur entrée dans les montagnes par le vallon de la Sweet-River, ils avaient rencontré au moins cent cinquante carcasses de bœufs sur leur chemin, les unes en partie dévorées par les ours et les loups, les autres parfaitement conservées, bien qu'elles fussent là depuis des semaines et peut-être des mois.

Ils venaient de traverser plus de cinquante milles sans trouver un brin d'herbe, et ils s'étaient un peu écartés de la route pour en chercher.

L'interprète leur avait appris qu'une telle quantité d'émigrants avait traversé le montagnes, qu'à dix milles à la ronde du Fort Hall l'herbe était complétement détruite, et que tous les habitants du fort, ainsi que leurs chevaux, mouraient de faim, et qu'ils avaient signifié aux émigrants qu'ils eussent à passer à une certaine distance, afin qu'il leur restât quelque chose pour subsister.

La petite caravane se remit en route le lendemain matin, laissant le Fort Hall sur sa droite et se dirigeant vers le Fort Boissey, autre comptoir américain situé à cent quarante milles plus loin, sur la route de l'ouest.

César et moi, nous montâmes à cheval et nous accompagnâmes, à leur grande satisfaction, nos nouvelles connaissances, car notre destination était la même; nous suivîmes donc la route des émigrants, craignant comme eux de perdre nos pauvres bêtes. Nous souffrions de l'odeur fétide qui s'exhalait des cadavres des chevaux et des bœufs laissés sur le chemin; en deux jours nous en rencontrâmes plus de cinquante; nous vîmes deux de ces pauvres bêtes tombées ensemble, encore attachées au même joug.

Le second jour, l'interprète dont j'ai parlé tout à l'heure se trouva sur notre route; il montait un superbe cheval, avait un costume recherché et était armé d'une carabine de premier choix; il parlait français, anglais et plusieurs langues indiennes. J'appris de lui que son métier, ainsi que je le présumais, était de galoper au milieu des chemins difficiles pour secourir les caravanes qui traversaient le pays à cette époque; on

lui donnait ce qu'on voulait pour le remercier des services qu'il rendait ainsi.

Il me dit aussi qu'il ne fallait qu'un jour pour arriver aux chutes « fumantes » de la rivière Snake, qui se trouvaient tout près de l'endroit où il était né ; il connaissait par conséquent tout le pays environnant. Je m'arrangeai avec lui pour qu'il m'y conduisît le lendemain.

La courageuse petite colonie nous donna des provisions pour plusieurs jours, et nous la quittâmes, espérant la rattraper, après avoir passé un jour ou deux à visiter les cataractes, car elle cheminait bien lentement.

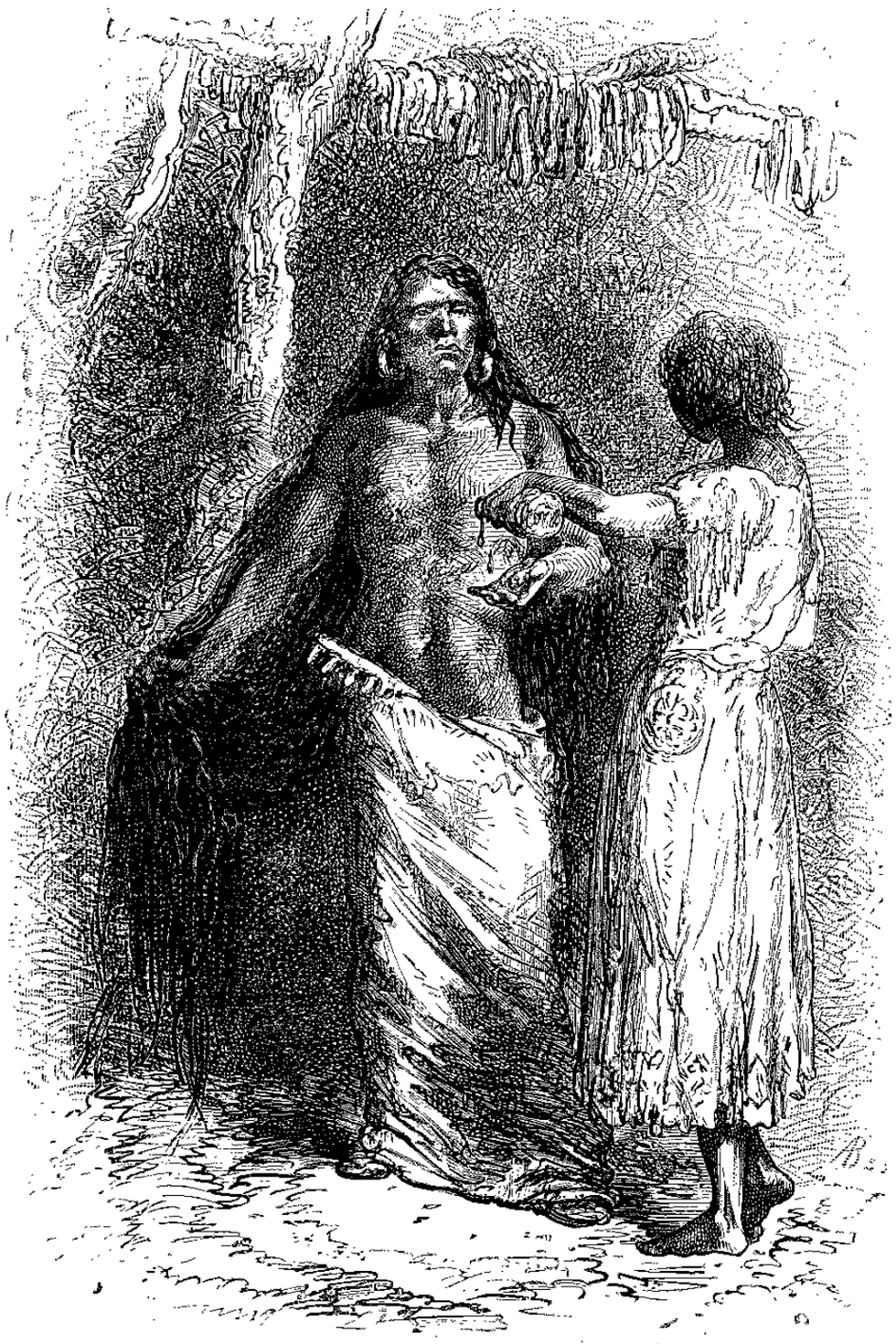
Notre voyage, à travers ce pays désert, sablonneux et aride, dura deux jours au lieu d'un ; mais nous nous sentions en sécurité avec notre guide.

Les grandes cataractes « fumantes » de la rivière Snake peuvent bien être classées parmi les plus rares curiosités de la nature.

Elles n'ont ni la forme ni la grandeur de la chute du Niagara ; mais elles ont un caractère particulier non moins imposant, qui frappe le spectateur d'une manière tout à fait différente.

Sur un espace de cent ou deux cents milles à la ronde, et dans des directions différentes, le pays est aussi aride et aussi dévasté que les déserts de l'Arabie ; on n'aperçoit pas la moindre végétation, pas un oiseau, pas le plus petit insecte ; la terre est couverte de sable ou de poussière légère composée de pierre blanchâtre pulvérisée et de cendres volcaniques.

Dans le milieu de cette vaste plaine désolée, on aperçoit, sur une longueur de plusieurs milles, une chaîne de colonnes de vapeurs paraissant sortir de la surface de la terre comme la fumée des feux d'un campement abrité par un pli de terrain ; en approchant, on peut à peine se rendre compte de leur origine ; il faut pour cela que l'on soit tout à coup arrêté par l'ouverture béante d'un profond abîme, — l'abîme où roule et gronde, hurle et bondit le *Snake* ou rivière de Lewis.



Guerrier Corbeau à sa toilette. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Catlin.

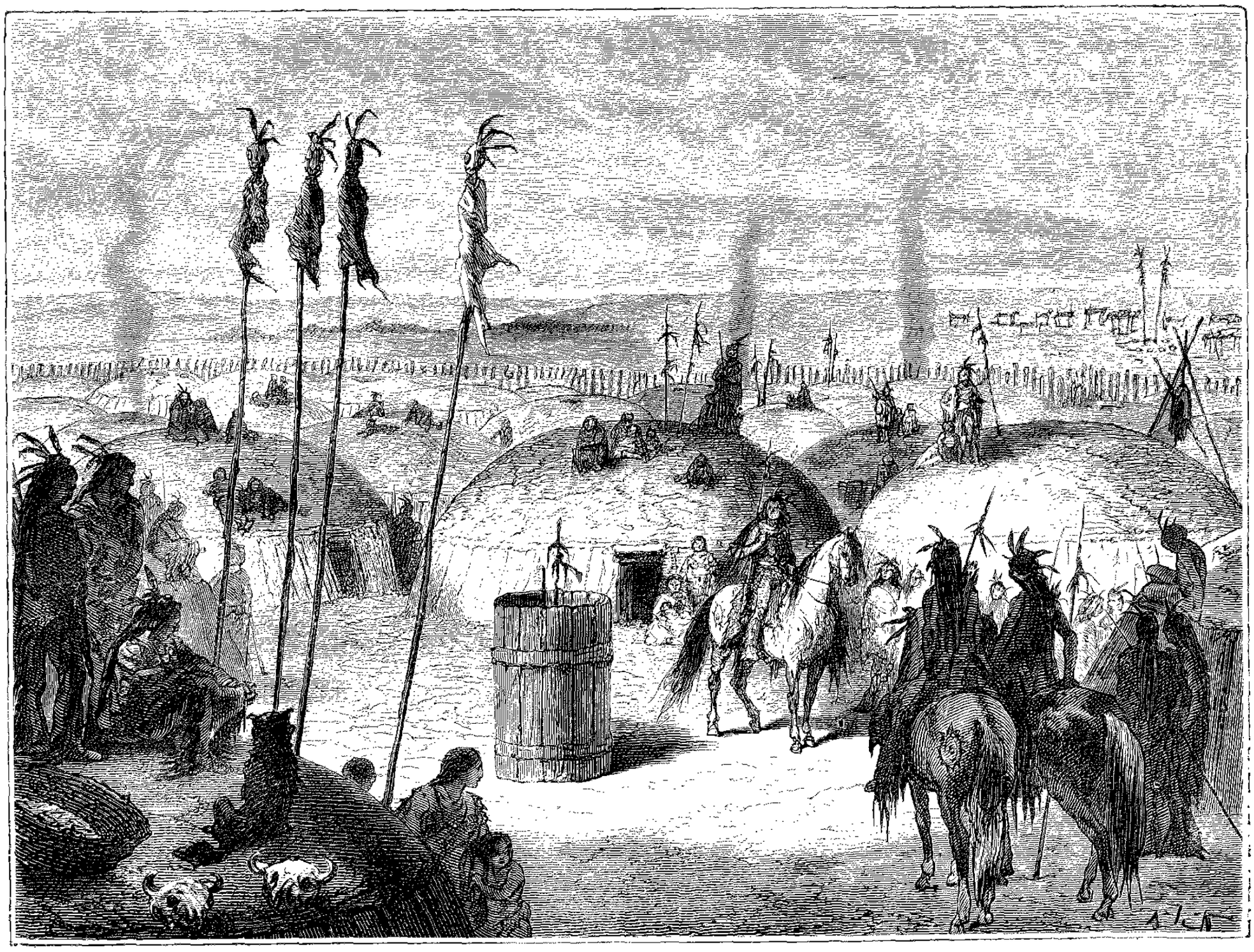
Si l'on veut contempler ces cataractes fameuses, au lieu de diriger ses regards en haut ou droit devant soi, comme on fait ordinairement pour voir une chute d'eau, il faut se pencher sur le vide et regarder pour ainsi dire sous ses pieds. Pendant un trajet de trois à quatre milles, la rivière coule ou plutôt tombe entre deux murailles perpendiculaires de basalte, hautes de cent cinquante à deux cents pieds, espacées d'environ sept cents et présentant, à cinq ou six cents mètres d'intervalle, des angles saillants et rentrants sur lesquels s'appuient des ressauts de rocs à pic d'où bondissent les eaux.

Cette disposition en gradins d'inégale hauteur, échelonnés pendant quelques milles au fond d'une profonde coupure aux parois perpendiculaires, est un trait saillant, caractéristique et commun à toutes les cataractes des montagnes Rocheuses. On le retrouve identiquement le même à 500 milles de l'autre côté de la chaîne dans la grande chute du Missouri (voy. p. 157).

Comme ici, la forme en zigzag du canal rend la vue de cette scène très-limitée ; mais la rage frénétique d'une énorme masse d'eau bondissant, écumant, jaillissant, alternativement, d'une muraille à l'autre, comme si elle était le jouet d'un caprice furieux, offre à l'œil du spectateur et au pinceau de l'artiste un spectacle des plus rares et qui dépasse tout ce que l'imagination peut rêver.

Pour extrait et traduction : F. DE LANOYE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Village de Mandans. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

EXCURSIONS PARMI LES TRIBUS INDIENNES

DES BASSINS DE LA COLOMBIA ET DU HAUT-MISSOURI,

D'APRÈS M. G. CATLIN[1].

1855. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

II

O-KIE PA.

Cérémonie religieuse et expiatoire des Indiens Mandans.

Outre une foi assez vive en la persistance de la personnalité humaine au delà du tombeau, on a constaté, dans les croyances religieuses de toutes les tribus indiennes, à l'est comme à l'ouest des Montagnes Rocheuses, l'existence d'une doctrine, d'une tradition et de rites communs, se rattachant, à travers le temps et l'espace, aux premières conceptions de la métaphysique et aux souvenirs légendaires les plus antiques de la haute Asie. La doctrine est celle de la *dualité divine* ou du bon et du mauvais principe : Cpento-Mainyu et Anghro-Mainyu dans les plus vieux monuments de la langue zend ; Kitchi-Manitou et Matchi-Manitou dans la plupart des dialectes de l'Amérique du Nord.

La légende est celle d'une submersion générale de l'écorce terrestre, d'un déluge, auquel de toute la race humaine un seul couple aurait survécu.

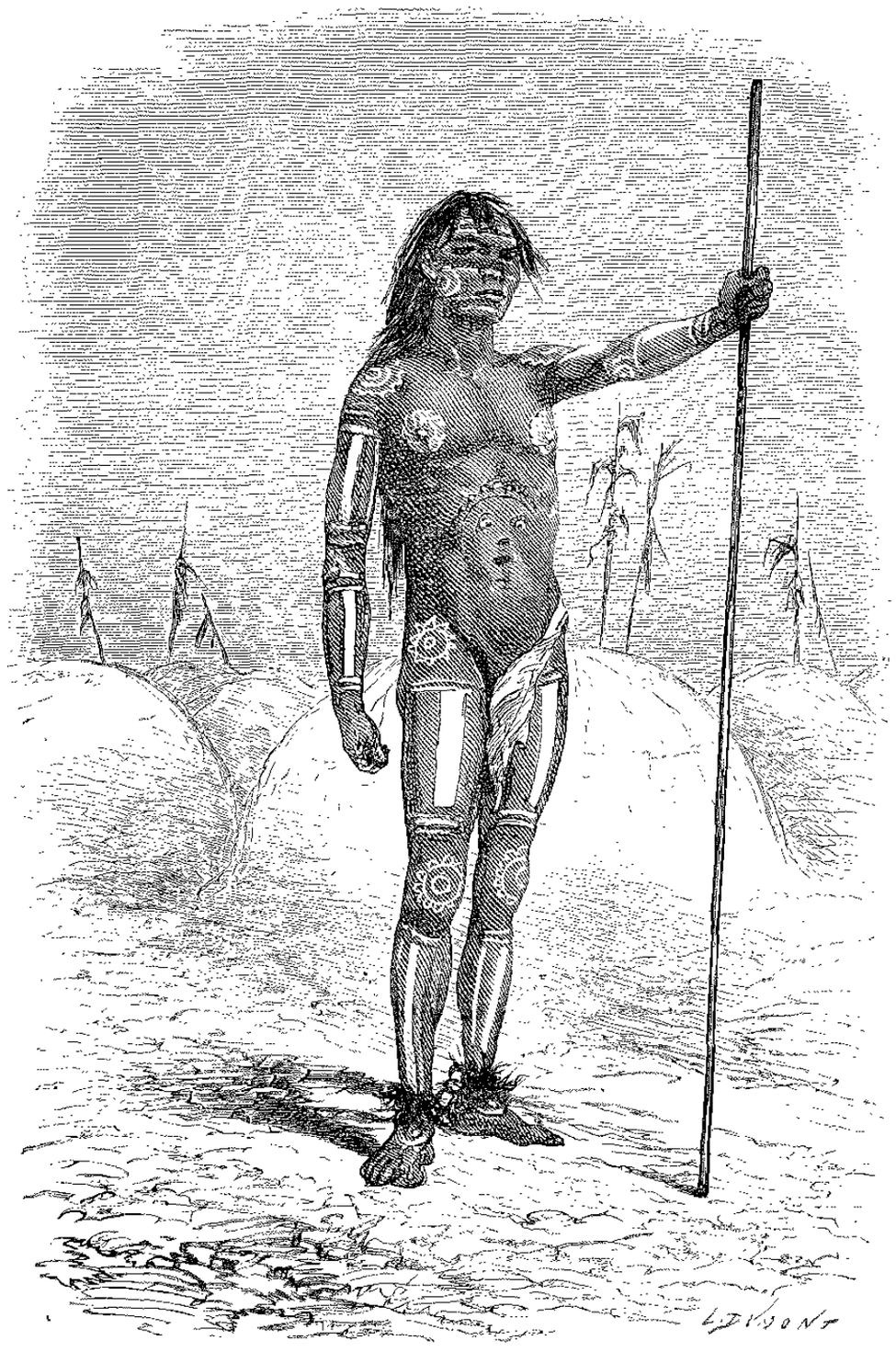
Les rites sont ceux de l'expiation. Ils se rattachent à la catastrophe diluvienne, ils en dérivent, et leur but est tout à la fois d'en célébrer la commémoration et d'en conjurer le retour.

1. Suite et fin. — Voyez p. 145.

Les savants du dix-huitième siècle qui ont basé sur les vestiges de rites semblables, exhumés de la poussière de l'antiquité classique, des systèmes philosophiques, trop préconisés de leur temps, trop oubliés du nôtre, eussent été bien surpris d'apprendre que leur thèse avait encore des étais vivants dans les solitudes ignorées du Far-West, et que leurs hypothèses les plus hasardées, touchant l'influence funeste exercée par ces coutumes sur certains groupes de la race humaine, avaient leur justification dans l'O-Kie-Pa des Mandans.

Dans le courant de l'été de 1832, je visitai deux fois les Indiens Mandans et l'unique village où ils vivaient réunis au nombre de deux ou trois mille âmes, sur la rive gauche du Missouri, à six cents lieues environ de la ville de Saint-Louis.

Les mœurs, la tournure, le costume des Mandans, les faisaient distinguer facilement des autres tribus indiennes. De taille moyenne, confortablement, souvent même richement vêtus de pelleteries, tous portaient des jambières et des mocassins de peaux, élégamment brodés de soies de porc-épic teintes de diverses couleurs. Chaque homme avait sa « tunique et son manteau », qu'il prenait ou quittait suivant la température, et chaque femme sa robe de peaux de daim ou d'antilope couvrant le bras jusqu'au coude, et le corps en entier, depuis la poitrine jusqu'aux chevilles.



Peinture des acteurs de la danse des Bisons. — Dessin de A. de Neuville, d'après l'album de M. Catlin.

Leur teint, la couleur des cheveux et des yeux leur donnaient généralement un air de ressemblance avec les autres nations américaines ; mais parmi eux un certain nombre, le cinquième ou le sixième peut-être, avaient la peau presque blanche ; les cheveux de ceux-ci, gris d'argent, de l'enfance à la vieillesse, leurs yeux, bleu clair, leur face ovale, et n'offrant pas les angles saillants qui caractérisent si fortement les tribus indiennes, témoignaient sans aucun doute d'un mélange de sang étranger.

Presque tous les hommes suivaient une mode extrêmement curieuse et particulière à cette peuplade : leur chevelure, qui leur couvrait le dos et tombait jusqu'aux hanches et parfois aux mollets, était divisée en mèches aplaties larges d'un pouce ou deux, entre lesquelles ils laissaient des intervalles de deux ou trois pouces pour les remplir de glu durcie et d'argile rouge ou jaune.

Afin que le lecteur ne se forme pas une idée fausse du type mandan d'après l'aspect bizarre des corps qu'on barbouillait d'argile et autres ingrédients pour la cérémonie que je vais décrire, je donne le portrait de trois Mandans en costume ordinaire : un chef, un guerrier, une femme (voy. p. 176).

Ce peuple, qu'on nommait aussi Nouma-ka-kie (les Faisans), avait toujours été un des plus hospitaliers de la frontière des États-Unis. — « Jamais Mandan n'a tué d'homme blanc », était une phrase proverbiale usitée dans ces régions et que la tribu répétait avec un juste orgueil.

Les chefs et les habitants du village me reçurent avec affection, et toute facilité me fut accordée pour les portraits, les dessins, ou pour les notes que je voulais prendre. M. Kipp, interprète et agent principal de la Compagnie du Missouri, gentleman bien connu de tous les voyageurs qui m'ont précédé ou suivi dans ces régions pendant une vingtaine d'années, me fournit en outre les explications les plus complètes sur presque tout ce qui pouvait m'intéresser. — Longtemps avant mon arrivée, j'avais entendu parler de l'O-kie-pa, la grande fête annuelle de la peuplade, et M. Kipp m'engagea vivement à rester jusqu'à sa célébration. Ce qu'il m'en disait piquait au plus haut point ma curiosité.

Ma décision fut bientôt prise. Tout en dessinant le portrait d'un chef, je demandais un jour à mon modèle quand donc aurait lieu la fameuse cérémonie.

« Aussitôt, me répondit-il, que les feuilles des saules du rivage seront bien épanouies.

— Les feuilles des saules, mais qu'ont-elles à faire avec votre fête ?

— L'oiseau porta au Grand Canot une branche de saule, et les feuilles en étaient bien épanouies. »

Au lecteur de s'imaginer la surprise avec laquelle j'écoutais cette phrase, sur les lèvres d'un sauvage, au cen-

tre des terres indiennes, à six cents lieues de toute civilisation, et l'empressement que je mis à poursuivre mon enquête sur un sujet aussi inattendu que digne d'intérêt.

A mes questions sur l'oiseau dont il parlait, le chef ne put d'abord répondre clairement; mais, prenant mon bras, il me conduisit par les avenues tortueuses du village jusqu'à ce qu'il aperçut un couple de colombes picorant sur un des wigwams. « Voilà l'oiscau! s'écria-t-il, c'est une grande médecine! » Je me rappelai alors que, dès mon arrivée, M. Kipp m'avait averti de respecter ces volatiles, très-nombreux autour des demeures des Mandans, qui les protégeaient avec une respectueuse vénération. La légende de la colombe messagère ne se retrouvant pas dans les versions diluviennes des autres tribus américaines, il faut supposer que les Mandans l'ont reçue à une époque inconnue par la voie de l'Atlantique.

La planche de notre première page donne à vol d'oiseau la vue exacte d'une partie du village; elle est nécessaire à la complète intelligence des scènes dont il va être question.

Comme on le sait déjà, la tribu n'avait qu'un seul village; elle habitait des wigwams tous de même forme, et composés d'une charpente en bois, revêtue d'un entrelacis de branches de saule au-dessus desquelles on étendait une couche serrée d'argile et de gravier d'un ou deux pieds d'épaisseur; ce torchis devenait promptement assez dur pour permettre à la maisonnée tout entière, les chiens compris, de se percher sur les toits. Le diamètre du wigwam variait de trente à soixante pieds; la hutte était parfaitement ronde, et pouvait contenir de vingt à trente personnes.

Le front du village était bien défendu par la berge escarpée et rocheuse de la rivière, et le reste de l'enceinte par une estacade de pieux solidement enfoncés dans la terre et bordés d'une tranchée intérieure, où s'abritaient les guerriers lorsqu'ils lançaient leurs flèches entre les palissades.

Le lecteur trouvera facilement dans la gravure la « loge de la Médecine », la première, la plus spacieuse cabane du village; elle avait soixante-quinze pieds de diamètre. Surmontée de quatre images symboliques, formées de riches vêtements aux couleurs variées et arborées à de hautes piques, cette case était comme une sorte de temple fermé toute l'année, et ne s'ouvrait que pour les quatre jours de la fête.

Dans l'espace libre au milieu du village, on distinguera l'Arche ou « Grand Canot », autour duquel se célébraient plusieurs des cérémonies religieuses. Ce grossier symbole, assemblage de planches et de cerceaux, avait de huit à dix pieds de hauteur et ressemblait un peu à un foudre placé debout sur l'un de ses fonds. On y renfermait des objets mystérieux que les hommes de médecine pouvaient seuls contempler. Depuis bien des années sans doute, il s'élevait au centre même du village; mais il inspirait à tous une vénération si grande, que je ne pus découvrir sur l'extérieur la plus petite éraillure, la moindre trace de dégât.

A distance, au delà de la palissade, on peut voir une portion du cimetière. Les morts, sommairement embaumés, étaient roulés fort à l'étroit dans des peaux de buffle assouplies avec de la glu et de l'eau; on les plaçait ensuite sur de légers tréteaux séparés, hors de la portée des mains ou des animaux.

L'O-kie-pa, cette fête très-profane au premier abord, mais en réalité strictement religieuse et solennisée dans presque toutes ses parties avec le jeûne, la prière, les sacrifices, et toutes les formes d'une sincère dévotion, était sans nul doute célébrée par les Mandans en vue de trois choses différentes :



Le buffalos en costume complet. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

A la commémoration annuelle de l'histoire du Déluge que dans leur langage ils nommaient « Mie-ni-ro-ka-ha-sha » (les eaux rentrent dans leur lit); ils y rattachaient : la danse des Bisons (Bel-lohk-na-pick), à la rigoureuse observance de laquelle ils attribuaient le passage des animaux qui devaient leur servir de nourriture pendant le cours de l'année; et l'initiation des jeunes gens, arrivés à la virilité depuis la dernière fête.

On les soumettait à une longue abstinence et à de terribles tortures qui, disait-on, fortifiaient leurs muscles et les préparaient aux souffrances les plus dures. Les chefs, spectateurs de la scène, jugeaient des forces

respectives des néophytes et de leur aptitude à supporter les privations et les supplices, si souvent le lot du guerrier indien. Ils savaient désormais à quoi s'en tenir sur chacun d'eux, et, dans un suprême danger, pouvaient remettre au plus digne le commandement de leurs bandes.

L'époque de la cérémonie étant enfin venue, un matin, dès l'aurore, le Grand Médecin, ou sorcier de la tribu, fit son apparition sur le sommet d'un wigwam, et annonça qu'il voyait quelque chose de fort extraordinaire sur l'horizon du couchant. Au lever du soleil un grand homme blanc, venu du côté de l'Ouest, allait entrer dans le village et ouvrir la loge de la Médecine.

En quelques minutes, les toits des cabanes et tous les monticules furent couverts d'hommes, de femmes et d'enfants aux aguets. A l'instant précis où le premier rayon de soleil illuminait le village, un cri simultané s'éleva de la foule, et bientôt je fus assourdi de gémissements plaintifs et de clameurs prolongées. Les chiens aboyaient ou hurlaient; tout était mouvement et terreur apparente; on préparait les armes, on courait aux chevaux, comme si l'ennemi allait se précipiter sur le village pour l'enlever d'un coup de main.

Tous les yeux étaient alors tournés vers la prairie où, à la distance d'un kilomètre environ, on apercevait un homme seul, descendant la colline et s'avançant en ligne droite; il atteignit bientôt la palissade derrière laquelle un formidable contingent de piques et de boucliers était prêt à le recevoir. Le chef des guerriers sortant du front de bataille somma l'étranger de dire d'où il venait, et quelle était sa mission. « Je viens, répondit celui-ci, de ma demeure dans les hautes montagnes du Couchant, et je vais ouvrir la loge de la Médecine; ne m'empêche pas d'entrer, ou la tribu tout entière sera certainement détruite. »

Le principal chef et ses compagnons, en ce moment assemblés dans la cabane du conseil, les figures peintes en noir, furent alors appelés et se rendirent à la palissade; ils saluèrent l'étranger comme une vieille connaissance, « Nou-mohk-muck-a-nah », *l'homme unique, le premier homme.* Tous lui serrèrent la main et l'invitèrent à entrer; il les harangua alors pendant quelques minutes, leur rappela que, seul de la race humaine, il avait échappé à l'inondation, et était descendu de son canot sur une haute montagne du couchant où il demeurait encore; il venait ouvrir la loge de la Médecine pour que les Mandans pussent célébrer la fin du déluge, et offrir aux eaux les sacrifices qui devaient empêcher le retour de la même calamité.



Le jour et la nuit. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

Aussitôt qu'il eut franchi la porte, sous l'escorte des chefs, les cris et les terreurs des habitants cessèrent comme par enchantement. On ordonna aux femmes et aux enfants de faire silence, de rentrer dans les wigwams et de museler les chiens, pendant toute cette journée qui appartenait au Grand Esprit.

Hommes, femmes, enfants, jusqu'aux chiens eux-mêmes, tous jouaient si bien leur rôle dans cette étrange et effrayante scène, que je ne me serais guère senti les nerfs assez solides pour l'examiner de près, si M. Kipp ne m'avait averti que c'était le prélude de la cérémonie et qu'il ne me fallait pas perdre une minute, si je voulais esquisser tout ce que nous en pourrions voir.

J'avais donc suivi mon hôte à la palissade et assisté à la réception de l'étrange visiteur. A première vue, il paraissait très-âgé et n'avait d'autre costume qu'une robe faite de quatre peaux de loups blancs; son corps, sa figure et ses cheveux étaient blanchis à l'argile, et à quelque distance on l'aurait pris pour un centenaire de notre race. Il portait dans sa main gauche une grande pipe, objet des plus sacrés qu'il présentait à la vénération du peuple. — Suivi par la foule en bon ordre, il s'avança jusqu'à la loge de la Médecine que lui seul paraissait avoir le moyen d'ouvrir; il entra aussitôt, et on m'assura que nul n'y avait pénétré depuis l'année précédente.

Les chefs retournèrent ensuite à la loge du Conseil, laissant le mystérieux personnage seul possesseur de la cabane sacrée; quelques instants après, il parut à la porte, et réclama, pour l'aider dans les labeurs du jour, quatre hommes du Nord, du Midi, de l'Orient et du Couchant, dont les mains et les pieds fussent nets et purs, afin de ne pas souiller le saint édifice. Les

quatre individus demandés ne tardèrent pas à paraître ; ils se mirent immédiatement en devoir de balayer la loge et de tout préparer pour les cérémonies du lendemain matin ; le sol, d'argile battue mélangée avec du gravier, et les murs en torchis furent soigneusement décorés de branches de saule et d'herbes aromatiques cueillies dans la prairie.

Le reste de ce jour, et tous les Mandans enfermés chez eux avec défense d'en sortir, le *premier homme* se présenta à la porte de chaque cabane ; il s'arrêtait sur le seuil et appelait le chef de famille. « Qui est là? que me veux-tu? » répondait celui-ci. Nou-mohk-muck-a-nah racontait alors la destruction du genre humain par le déluge. « Je fus sauvé sur le Grand Canot et ma demeure est au couchant; moi seul, j'ouvre la loge de la Médecine pour que les Mandans célèbrent leur sacrifice annuel. A la porte de chaque wigwam, je viens chercher un outil aiguisé que j'offrirai aux eaux, puisque c'est avec de tels instruments que le Grand Canot fut construit. » Partout on lui remettait quelque outil d'acier ou de fer, préparé pour la circonstance. Vers le soir, il déposa sa récolte dans la loge, et on ne s'en occupa plus jusqu'au coucher du soleil, le dernier jour de la fête. Nou-mohk-muck-a-nah reposa seul cette nuit-là dans la loge de la Médecine.

Le lendemain matin, dès l'aube, il parut sur le seuil et invita les jeunes hommes qui voulaient devenir des guerriers à sortir de leurs wigwams où les autres habitants du village restaient encore enfermés.



Le serpent et le castor. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

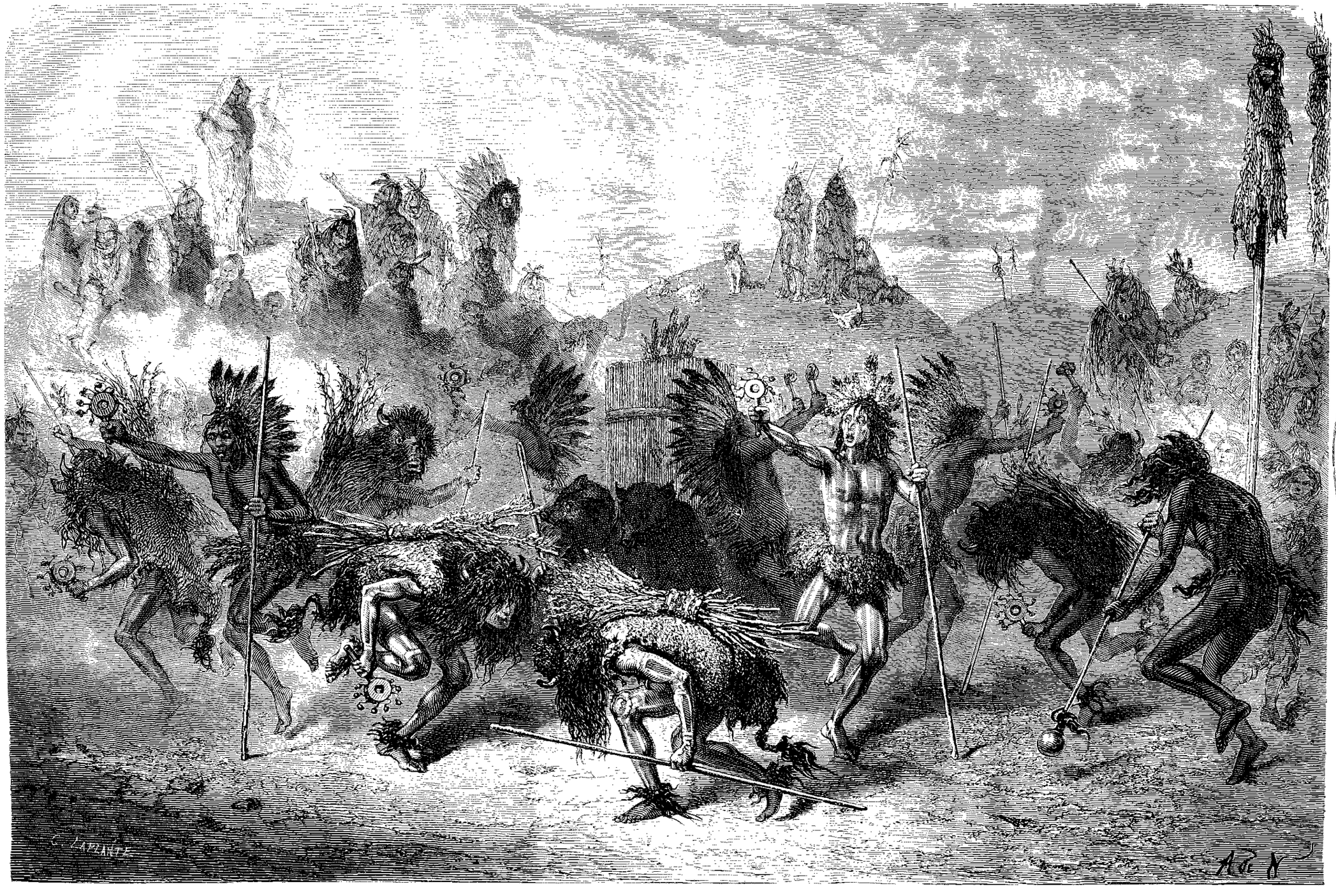
Quelques minutes après, une cinquantaine de jeunes gens, tous ceux de la tribu qui depuis l'année précédente avaient atteint l'âge prescrit, formaient un magnifique groupe devant la cabane sacrée. Leurs corps étaient entièrement nus, mais enduits de la tête aux pieds d'argile de diverses couleurs, blanche, rouge, jaune ou bleue et verte ; ils avaient chacun le bouclier de peau de buffle au bras, l'arc dans la main gauche, le sac de médecine dans la main droite. Ils se rangèrent en « file indienne », suivirent Nou-mohk-muck-a-nah dans la loge et prirent leur place le long des parois, suspendant arc et carquois au-dessus de leur tête avant de se coucher sur le sol.

Le « premier homme » appela alors le principal médecin ou sorcier de la tribu et lui conféra la charge de grand maître des cérémonies en lui remettant la pipe qu'il portait si respectueusement la veille ; « elle avait été sauvée avec lui dans le Grand Canot » et paraissait le centre même de tous ces mystères.

Puis Nou-mohk-muck-a-nah serra la main du sorcier et quitta la cabane en annonçant qu'il retournait dans sa demeure au couchant ; on ne le reverrait plus que l'année suivante, lorsqu'il viendrait encore ouvrir la loge de la Médecine. Il passa par le village, toucha la main aux chefs et disparut quelques moments après derrière les collines d'où nous l'avions vu descendre le jour précédent.

C'est ici le lieu de raconter comment je pus entrer dans le temple, et étudier ce que pas un blanc n'avait vu avant moi, les mystères de la loge de la Médecine, mystères si soigneusement cachés aux profanes, que, dans le corridor séparant les deux portes, deux sentinelles armées écartaient les curieux, et les femmes surtout, qui, m'a-t-on dit, ne réussirent jamais à jeter le moindre coup d'œil dans l'intérieur. M. Kipp lui-même, qui depuis huit ou dix ans habitait le village comme agent de la compagnie, n'avait pas obtenu la permission de pénétrer dans l'enceinte sacrée. Heureusement pour moi, je venais de terminer un portrait de l'illustre docteur, grand maître des cérémonies, et sa vanité s'en trouvait fort honorée. Dans l'excès de sa joie, il alla jusqu'à monter sur un wigwam, tenant la feuille par les coins, et criant à ses compatriotes « qu'il était vraiment le plus grand de la tribu, puisque j'avais fait son portrait avant celui du grand chef. Catlin était le plus « grand médecin » de tous les blancs, et un grand chef, puisqu'il avait su faire de lui une copie si ressemblante que les femmes et les enfants riaient tous en la regardant. »

Cet homme, souverain maître dans sa loge sacrée, m'aperçut debout près de la porte avec M. Kipp, son commis et un de mes engagés; il vint à nous, passa



La danse des Bisons. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

son bras sous le mien et me conduisit poliment dans la salle en permettant à mes compagnons d'entrer aussi. Je tenais beaucoup à les avoir auprès de moi, pour qu'ils pussent témoigner au besoin de la fidélité de mes récits et de mes dessins. Nous prîmes nos places, et de toute cette journée, ainsi que des trois suivantes, nous les quittâmes à peine depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Le grand maître des cérémonies se coucha alors près du feu, dans le centre de la loge, la pipe de médecine en main; il commença à gémir et à crier vers le Grand Esprit, tout en surveillant les jeunes candidats, qui, pendant quatre jours et quatre nuits, ne devaient ni manger, ni boire, ni dormir.—Ces dures privations produisaient une grande lassitude, amaigrissaient le corps et préparaient les jeunes gens aux tortures prochaines. — Cette « veillée des armes » se nommait d'après la légende traditionnelle : « Rentrée des eaux dans leur lit. »

L'aspect de la loge était singulièrement étrange et pittoresque; sur le sol, orné, comme les parois, de rameaux de saule et d'herbes aromatiques, on avait rangé avec symétrie des têtes de bisons et des crânes humains; près du sorcier se trouvaient quatre outres, objets du plus profond respect, et dont la fabrication avait dû exiger beaucoup de soin et d'adresse. Contenant environ de quinze à vingt litres d'eau, ces vaisseaux étaient faits en cuir de fanon de bisons, cousus de manière à ressembler autant que possible à une grande tortue couchée sur le dos. Chaque outre était munie d'une sorte de queue en pennes de corbeau et d'une baguette qui servait aux musiciens pour marquer la mesure de la danse sacrée. N'oublions pas, avec ces Ih-ti-ka ou tambours, deux autres instruments de musique, fort importants aussi, placés tout auprès, des crécelles en forme de gourdes et confectionnées en cuir brut et desséché.

Les outres paraissaient fort anciennes; les Mandans m'assurèrent même qu'elles contenaient de l'eau depuis le déluge et je dus renoncer à connaître l'époque où on les avait remplies de nouveau. J'offris plusieurs fois, et jusqu'à concurrence de cent dollars, des marchandises de la Compagnie en échange d'un de ces tambours si étranges de forme et d'ornements, mais c'était « une chose de médecine » qu'on ne pouvait céder à aucun prix.



Le sorcier ou mauvais esprit. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

Tel fut l'intérieur de la loge pendant trois jours et une partie du quatrième. Au dehors, autour du « Grand Canot », les habitants du village célébraient de leur côté une foule de curieuses et grotesques cérémonies dont la plus bizarre fut certainement la « Bel-lohk-na-pick », danse qui, avons-nous dit, assurait, d'après eux, le passage des bisons durant toute l'année. Cette mise en scène chorégraphique se répéta quatre fois le premier jour, huit le second, douze le troisième, et seize le quatrième, toujours devant le Grand Canot.

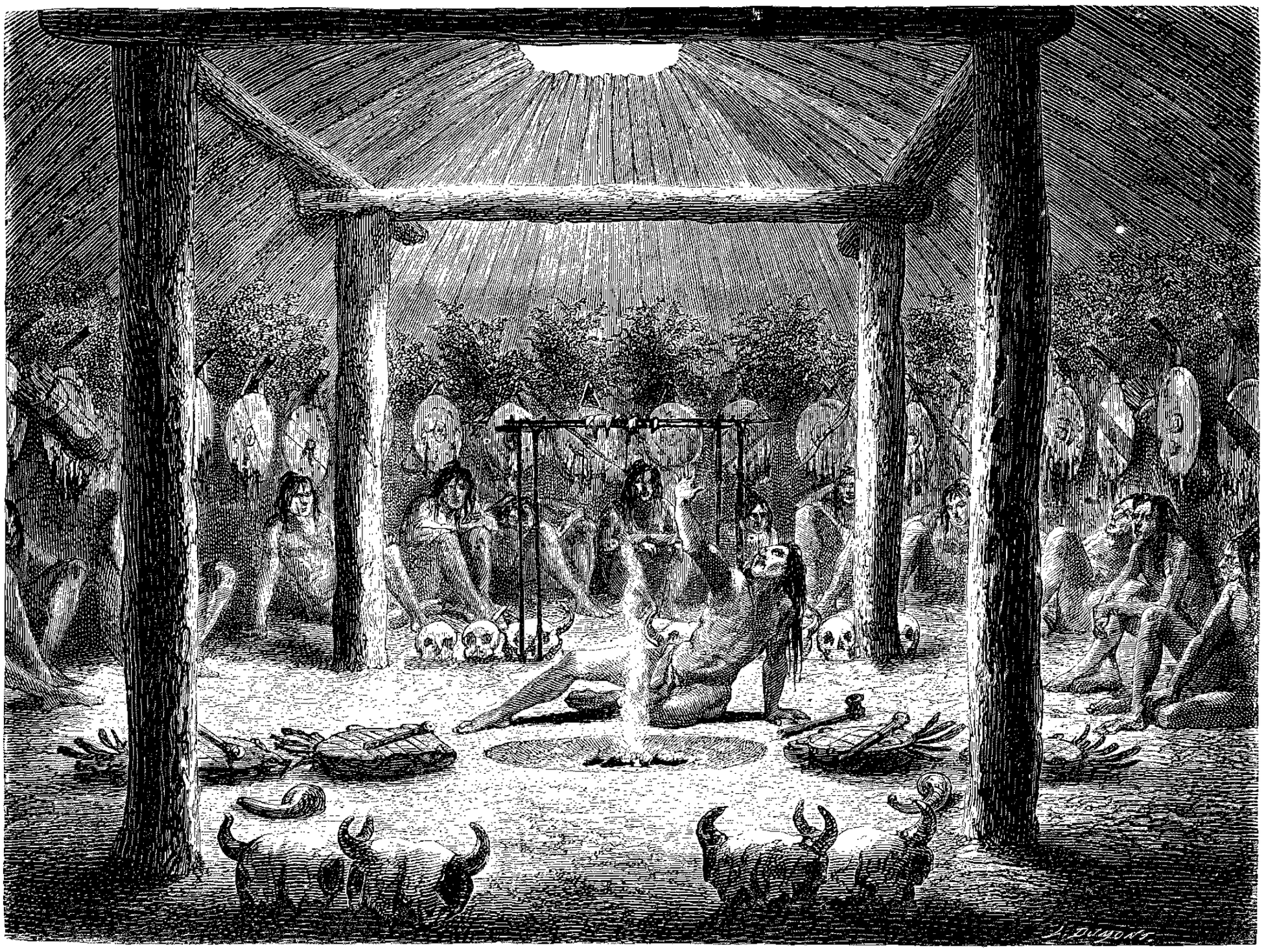
Les coryphées de ce ballet, sauvage autant qu'étrange, étaient huit Mandans affublés de peaux de bisons encore munies de leurs cornes et de leurs queues; essayant de se maintenir dans une position horizontale, ils imitaient de leur mieux l'aspect et les mouvements de l'animal, le cuir de la tête leur servait de masque, et ils regardaient par l'orifice des yeux. Ces hommes, entièrement nus, tous les huit bariolés de la même façon, produisaient un effet vraiment extraordinaire; le tronc, les membres, la tête étaient peints en noir, en rouge et en blanc; deux cercles concentriques marquaient toutes les articulations, celles même de la mâchoire, des doigts et des orteils; sur l'abdomen était figuré le visage d'un enfant, le nombril représentant la bouche. Une touffe de poils de bison leur ornait les chevilles; dans la main droite ils tenaient une crécelle, et dans l'autre un bâton mince de six pieds de longueur. Enfin, un fagot de branches de saule, aussi épais qu'une gerbe de blé, attaché solidement sur leur dos, complétait leur costume fantasque.

Ainsi déguisés, nos huit acteurs formèrent un quadrille et se placèrent des quatre côtés de « l'Arche », représentant ainsi les quatre points cardinaux; entre chacun de ces couples, dansant les mêmes pas et tournant le dos au Grand Canot, de nouveaux figurants, bâton et crécelle en main, ne tardèrent pas à paraître. Au nombre de quatre, les derniers venus avaient pour tout

vêtement un magnifique jupon d'hermine et de plumes d'aigle et une coiffure composée des mêmes riches matériaux. Deux d'entre eux, représentant « la nuit », étaient peints en noir de jais, au moyen de graisse et de charbon, et de nombreuses taches blanches parsemaient leurs corps d'*étoiles ;* les autres, aussi rouges que le vermillon les avait pu faire, étaient bariolés de raies blanches figurant les « rayons du matin » et symbolisaient le jour.

Ces douze personnages, seuls engagés dans la danse proprement dite, la répétaient chaque fois sans variation apparente. Nombre d'autres Indiens, représentant les divers animaux du pays, ajoutaient encore à l'étrangeté de la scène et méritent une description sommaire.

Tout se faisait sous la direction du vieux maître des cérémonies, l'O-kie-pa Ka-sie-ka, simplement vêtu d'une couche épaisse d'argile jaune qui lui recouvrait même les cheveux. A chaque reprise de la danse, son indispensable pipe sacrée dans les mains, il sortait de la loge suivi d'hommes portant les crécelles et de quatre vieillards peints en rouge, coiffés de plumes d'aigle et chargés des tambours en forme de tortues. Les cinq acolytes s'asseyaient auprès du Grand Canot et chantaient au bruit de leurs instruments pendant que l'ordonnateur, appuyé sur l'Arche, criait à



La veillée des armes. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

pleine voix vers le Grand Esprit. Du côté opposé, deux hommes barbouillés de jaune, accroupis sur le sol et vêtus de fourrures d'ours gris sous lesquelles ils cachaient leur visage, grondaient sans cesse, faisant mine de dévorer tout ce qui les approchait ou de se précipiter au milieu de la danse sacrée. Pour les engager à se tenir tranquilles, les femmes leur présentaient des plats de viande aussitôt saisie et emportée vers la prairie par les « aigles chauves », deux individus peints en noir, à l'exception de la tête, des pieds et des mains, blanchis à l'argile.

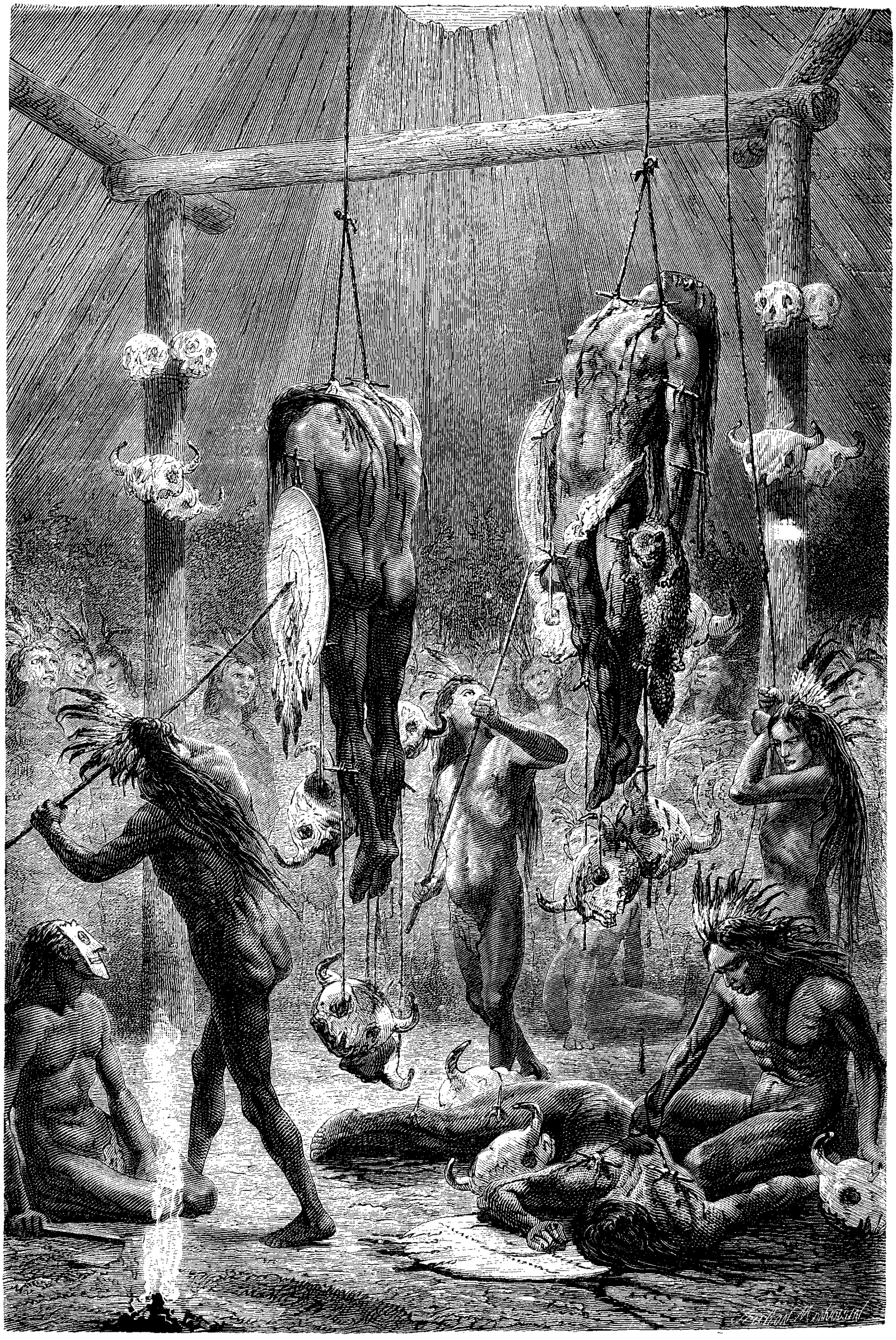
A leur tour, ceux-ci étaient poursuivis dans la plaine par un groupe nombreux « d'antilopes », petits garçons passés à la couleur jaune, sauf la tête peinte en blanc, et ornés de queues en poil de daim.

On voyait encore : deux « cygnes », corps blancs, nez et pieds noirs.

Deux « serpents à sonnettes », au corps soigneusement peint de manière à ressembler à celui du reptile. Chaque acteur tenait d'une main une crécelle, de l'autre une botte de sauge sauvage.

Deux castors : des peaux de bisons qui laissaient passer la tête, et une queue de castor adaptée à la ceinture, formaient tout le déguisement.

Deux vautours : le corps brun, la tête et les épaules bleues, le nez rouge.



La grande épreuve. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

Deux loups. — Ceux-ci poursuivaient les antilopes et chaque fois qu'ils parvenaient à saisir un des petits garçons, les ours gris accouraient et faisaient semblant de les dévorer pour les punir d'avoir enlevé la viande que leur apportaient les femmes.

Tous ces acteurs imitaient assez bien les habitudes de leurs modèles, chacun avait sa chanson spéciale qu'il répétait constamment pendant la danse, sans en comprendre la signification; c'étaient des hymnes « de médecine, » au sens perdu ou oblitéré pour le profane vulgaire, et compris des seuls individus, qui, dès leur jeunesse, et à des prix exorbitants, se faisaient initier aux mystères.

A la fin de la danse, les différents acteurs se mettaient à mugir, chanter ou crier, chacun à sa façon et formaient bientôt un chœur des plus assourdissants; les uns dansaient, les autres sautaient, d'autres encore essayaient de voler; les castors donnaient des coups de queue, et les ours des coups de patte, les serpents agitaient leurs crécelles, les loups hurlaient, les bisons se roulaient sur le sable ou se dressaient sur leurs pieds de derrière, enfin tous ensemble se précipitaient en dansant vers une cabane peu éloignée où ils vinrent s'asseoir en groupes pittoresques, jusqu'à ce que le Maître sortît de nouveau de la loge et, appuyé sur l'Arche, appelât autour de lui danseurs, musiciens, quadrupèdes et oiseaux.

Cette cabane qui, pendant les quatre jours de fête servait de vestiaire aux acteurs, était aussi une « loge de Médecine, » et, comme telle, formellement interdite à ceux qui ne jouaient pas de rôle dans la cérémonie. L'ordonnateur en chef voulut bien me confier à un sorcier sous l'escorte duquel je pus assister aux diverses phases de la toilette, — spectacle dont la plus fertile imagination peut seule se représenter l'étrangeté et la bizarrerie. Aucun des acteurs ne se mêlait de la besogne, mais, couché ou debout, il ne bougeait pas plus qu'une statue entre les mains de l'artiste. Chaque peintre avait sa tâche particulière, son dessin spécial, et tous travaillaient avec le plus grand soin pour mériter les applaudissements lorsque leur œuvre paraîtrait aux regards du public.

Il est plus difficile qu'on ne le croit sans doute de se faire une juste idée de l'effet de ce bariolage grossier sur ces corps nus. C'est là, je le déclare, une de ces scènes qu'on ne peut se figurer sans en avoir été témoin; nulle description ne saurait rendre la beauté singulière de ces hommes aux formes sculpturales, peints de diverses couleurs, couchés en groupes ou se mouvant rapidement.

Quarante hommes environ prenaient part à la danse et représentaient les quadrupèdes, les oiseaux ou les reptiles du pays; quarante jeunes garçons jouaient les antilopes; en tout, quatre-vingts individus peints de la tête aux pieds de la manière la plus fantastique. Ajoutons-y les cinquante néophytes attendant l'heure des tortures dans la loge sacrée, et de leur côté entièrement couverts d'argile jaune, rouge, ou mi-partie bleue et verte, nous aurons un total de cent trente personnages, sur le corps, les membres ou la chevelure desquels on n'aurait pu découvrir un pouce carré de leur couleur naturelle !

Pendant chacune des danses, les quatre vieillards qui frappaient sur les outres-tambours, suppliaient par leurs chants le Grand Esprit de leur continuer ses faveurs et d'octroyer abondance de bisons pour l'année suivante. Ils rentraient ensuite dans la loge pour soutenir par leurs prières le courage et la fermeté des jeunes gens : « Le Grand Esprit, disaient-ils, avait prêté l'oreille à leur voix; au dehors, l'atmosphère même était pleine pour eux de paix et de bonheur; les femmes et les enfants pourraient fermer les gueules et saisir les pattes des ours gris; enfin, depuis le commencement de la fête, on appelait le Mauvais Esprit, et le Mauvais Esprit n'avait pas encore osé répondre à leur sommation. »

Mais le dernier jour, au milieu du dernier ballet, une rumeur soudaine courant à travers les groupes, annonça l'arrivée d'un mystérieux personnage venant du côté de l'Ouest. De nouveau les femmes criaient, les chiens hurlaient, tous les yeux se tournaient vers la prairie. A une distance de deux à trois kilomètres, on apercevait un homme noir courant en zigzag et s'élançant dans différentes directions; il finit par approcher du village, où il entra au milieu des cris des femmes et des enfants qui simulaient la plus grande consternation.

O-Ke-Hée-Di (le Hibou ou Mauvais Esprit) se précipita alors vers la place où continuait la danse des Bisons, et chacun de s'enfuir sur le passage du monstre. Son corps peint en noir de jais au moyen de graisse et de charbon pilé, était décoré de cercles d'argile blanche, tracés sur le tronc, les membres et autour des yeux; des dentelures blanches figurant des crocs énormes ornaient la bouche, et des deux mains il tenait une mince baguette longue de huit pieds, terminée par une pomme rouge qu'il faisait glisser sur la terre en courant (voy. p. 167).

Après avoir traversé la foule qui entourait les danseurs, il se dirigea vers les groupes de femmes qui se sauvèrent de tous côtés en donnant les signes de la plus grande terreur, tombant les unes sur les autres et criant au secours. L'O-kie-pa Ka-sie-ka (grand maître des cérémonies) quittant le Grand Canot sur lequel il s'appuyait pour gémir pendant les danses, ne tarda pas d'arriver à la rescousse, armé de sa pipe sacrée; il regarda fixement le hideux personnage, et élevant le mystérieux symbole, tint l'ennemi en respect par son talisman, jusqu'à ce que les femmes et les enfants se fussent mis en sûreté.

A chaque nouvelle tentative de l'Esprit malin pour attaquer ou troubler la partie faible de la population réfugiée dans le village, le maître des cérémonies quittait son poste auprès du Grand Canot pour se jeter à la traverse du démon, et le mettait en fuite.

Ces scènes se répétèrent jusqu'à ce que l'homme

noir, paraissant confus et fatigué, se rapprochât du lieu de la danse, où les femmes, délivrées de toute crainte, le suivirent et se groupèrent autour de lui.

Dans cette conjoncture, une vieille matrone s'avança à pas de loup auprès du démon, les deux mains pleines de boue jaunâtre qu'elle lui lança adroitement sur la face, d'où les ordures lui retombèrent sur le corps, dont elles déteignaient la peinture à mesure qu'elles se collaient à la graisse d'ours. Le malheureux avait beau se tourner pour éviter une nouvelle attaque, d'autres projectiles l'assaillaient de tous côtés; à la fin, une virago lui arracha sa baguette et la rompit en deux sur son genou; ses compagnes se saisirent des morceaux et les réduisirent en petits fragments qu'elles jetèrent à la figure du vaincu. Sa puissance et sa couleur disparues à la fois, il commença à pousser des gémissements lamentables et courut vers la prairie pour tomber entre les mains d'un autre essaim de femmes qui l'attendaient en dehors de la palissade; accablé d'invectives et de railleries, couvert de boue, moulu de coups de bâton, il put à grand'peine échapper à cette dangereuse escorte et s'en retourna du côté d'où il était venu.

Les amazones rentrèrent alors au village, et retournèrent en triomphe au lieu où se célébrait la fête. Quatre matrones conduisirent devant la Loge sacrée l'héroïne qui avait arraché son pouvoir au monstre, et l'élevèrent sur le toit, juste au-dessus de la porte. Debout sur ce piédestal, elle harangua la foule pendant quelques minutes: « la force créatrice lui appartenait, elle avait droit de vie et de mort sur tous; elle était la mère des bisons et pouvait à son gré les appeler ou les empêcher de venir. »

Elle ordonna ensuite aux danseurs de s'arrêter, et aux quatre musiciens de rapporter leurs tambours dans la Loge. Elle renvoya au « vestiaire » les autres acteurs et fit suspendre à quatre perches les têtes de bisons et les crânes humains qui jonchaient le sol de l'enceinte sacrée; elle invita les chefs à entrer et à s'asseoir pour être témoins des tortures qui se préparaient pour les jeunes gens, et dit au maître des cérémonies de se placer près du feu en fumant la « pipe de médecine » pendant que les opérateurs, armés de couteaux et d'échardes de bois, commenceraient leur sanglante besogne. Puis elle réclama la plus magnifique robe de femme qu'on pût trouver dans le village, juste récompense de celle qui avait vaincu le démon et possédait le pouvoir de créer tous les bisons nécessaires aux besoins de l'année suivante. Sa demande était *péremptoire;* il lui fallait ce costume pour conduire ce soir-là la danse du « Festin des Bisons. »

Le maître des cérémonies apporta donc la belle robe: « Jeune femme, dit il, tu t'es aujourd'hui attiré une grande renommée, et l'honneur de conduire la danse t'appartiendra ce soir au Festin des Bisons. »

C'est ainsi que se terminèrent les réjouissances de la matinée, le quatrième jour de l'O-Kie-Pa. Est-il nécessaire de faire ressortir le côté moral de ces rites étranges et parfois répugnants? Le malin Esprit voulait méchamment troubler leurs cérémonies religieuses, mais tous ses desseins avaient été déjoués par le pouvoir magique de la pipe sacrée, et celles-là mêmes qu'il venait tromper, l'avaient chassé ignominieusement du village.

Le calme rétabli au dehors, on songea à soumettre aux tortures les candidats couchés le long des murs de la loge, affaiblis et émaciés par le jeûne et la privation de sommeil de ces trois jours et demi.

Deux hommes étaient installés près du centre de l'enceinte; le premier, armé d'un grand couteau pointu, à deux tranchants émoussés de manière à produire le plus de souffrance possible, se tenait prêt à pratiquer les incisions prescrites dans la chair des néophytes; le second s'était muni de chevilles de bois, épaisses d'un doigt, et pointues des deux bouts, qu'il devait introduire dans les blessures aussitôt que son compagnon en aurait retiré le couteau.

Les deux bourreaux, sorciers probablement, étaient peints en rouge, la tête et les pieds noirs. Un masque cachait le visage de celui qui tenait le couteau : il devait rester toujours inconnu à ses victimes. Son corps et celui de son compagnon étaient couverts de cicatrices, soigneusement relevées par des couleurs brillantes, témoignant d'une manière irrécusable qu'eux aussi avaient passé par les mêmes épreuves.

Un des malheureux candidats se leva enfin et se traîna vers ces hommes. L'opérateur lui saisissant successivement, entre le pouce et l'index, la peau et la chair de l'avant-bras, du coude, puis des jambes, au-dessus et au-dessous du genou, sur le mollet et sur le péroné, les perfora lentement avec son couteau et termina par la poitrine et les deux épaules.

Lorsqu'ils arrivaient au lieu du supplice, plusieurs de ces jeunes gens, me voyant prendre des notes, me faisaient signe de les examiner tout à mon aise, et s'asseyaient devant le tortionnaire sans qu'un seul de leurs muscles parût trembler. Ils me regardaient en souriant, tandis que le couteau traversait leurs chairs avec un bruit sourd qui me donnait le frisson, et qu'un nuage humide voilait mes yeux à la vue du sang qui découlait sur leurs corps.

Les incisions pratiquées et les chevilles de bois lardées au travers, on descendit par le sommet du wigwam une corde de peau brute, dont on fixa solidement un des bouts aux échardes des épaules ou de la poitrine des patients. Chacun de ceux-ci tenait dans sa main gauche son sac de médecine; on suspendit son bouclier aux « taquets » du bras droit; et, à tous ceux des avant-bras et des jambes, on attacha un crâne de bison dont le poids devait empêcher le pauvre torturé de se débattre. A un signal donné, en frappant sur la corde, les hommes placés sur le toit le hissèrent alors à trois ou quatre pieds du sol, jusqu'à ce que les objets fixés aux chevilles pussent osciller librement; puis, un autre individu, le corps peint en rouge, les mains et les pieds noirs, commença à faire tourner

le pendu sur lui-même, au moyen d'une courte perche dont il était armé.

Le mouvement de rotation, assez lent d'abord, s'accéléra bientôt et ne s'arrêta plus avant le complet évanouissement de la victime. Les affreux supplices que venaient d'endurer les jeunes candidats, le couteau, l'insertion des échardes, la pendaison même, ne leur avaient pas arraché une plainte, un murmure; mais, dès les premiers tours de la corde, ils commencèrent à crier vers le Grand Esprit, implorant la force de supporter sans mourir leurs terribles souffrances. Je ne saurais dépeindre le son lugubre de ces clameurs qui me fendaient l'âme, et qui s'éteignaient par degrés, à mesure que le patient perdait connaissance. Je n'ai pu obtenir la traduction de ces prières, mais elles m'ont paru toutes semblables, et faisaient sans doute partie du rituel de la fête.

Quand à bout de souffle les malheureux suppliciés, sans mouvement, la tête retombée en avant ou en arrière, la langue projetée hors de la bouche, avaient absolument l'aspect de cadavres, et que les assistants prononçaient les mots : « Mort! mort! » les bourreaux qui faisaient tournoyer les patients frappaient sur la corde qu'on abaissait aussitôt. La durée de la suspension était de quinze à vingt minutes.

La souffrance excessive causée par cette dernière torture et que prouvaient assez les cris, plus lamentables à mesure que s'accélérait la vitesse, était due à la sensation écœurante du mouvement giratoire, et surtout à la tension exercée sur les chevilles de bois par le poids des crânes de bisons, emportés par la force centrifuge. Cette double agonie, tous les Mandans adultes l'avaient traversée à leur tour, imités, en partie du moins, par beaucoup d'autres Indiens du Far-West.

Après cette horrible épreuve, à laquelle ils se soumettaient au nombre de deux ou trois à la fois, un homme s'avançait et retirait des corps gisant à terre les chevilles auxquelles la corde était fixée et qui, passées sous une portion des muscles du dos ou de la poitrine, avaient supporté le poids du patient; toutes les autres restaient insérées dans la chair.



Un tourmenteur. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

On eût dit des cadavres hideux de ces jeunes gens étendus sur le sol; il était interdit à l'assistance de leur donner du secours : ils jouissaient en ce moment du privilége inestimable d'avoir remis leur vie à la garde du Grand Esprit; le Grand Esprit seul devait leur donner la force de se lever et de marcher.

Aussitôt qu'un de ces malheureux était capable de se soulever, il se traînait vers une autre partie de la loge, où, devant un crâne de bison, s'asseyait un homme masqué, le corps rouge, les mains et les pieds noirs et armé d'une hachette. Le patient levait le petit doigt gauche et l'offrait au Grand Esprit en le remerciant à haute voix d'avoir écouté ses prières et conservé sa vie pendant cette terrible épreuve; il le posait ensuite sur le billot, où un coup de hache le tranchait en un clin d'œil. J'ai même vu plusieurs de ces jeunes gens présenter l'annulaire immédiatement après, et ne conserver que le pouce et les deux autres doigts pour tenir l'arc, la seule arme qu'on porte de la main gauche. On m'a montré des chefs et des guerriers qui avaient offert le petit doigt de la main droite, comme un sacrifice beaucoup plus méritoire, et des hommes célèbres par leur courage m'ont fait voir sur leur poitrine et sur leurs membres de nombreuses balafres prouvant que plusieurs fois ils s'étaient volontairement soumis à ces tortures affreuses.

Les néophytes ne semblaient pas se préoccuper de ces blessures; et, en effet, la section des artères digitales n amena ni hémorrhagie, ni inflammation; sans doute la circulation du sang se trouvait fort ralentie par l'état de faiblesse à laquelle les avaient réduits quatre jours de jeûne et d'insomnie.

Tous ces supplices avaient lieu en présence des chefs et des autres dignitaires de la tribu, qui venaient reconnaître parmi les candidats l'âme la plus ferme et le corps le mieux trempé; ils notaient dans leur mémoire celui qui, sans s'évanouir, restait longtemps suspendu par ses chairs déchirées, ou reprenait le plus tôt sa connaissance, afin de lui confier un jour les postes dangereux et le commandement des guerriers.

A mesure que six ou huit des jeunes gens avaient



La danse après les épreuves. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

passé par les épreuves que je viens de décrire, on les conduisait hors de la loge, les crânes de bisons encore attachés aux échardes et traînant après eux, pour les soumettre à de nouvelles et peut-être même plus douloureuses souffrances.

Cette partie de la cérémonie, appelée Ieh-ki-nah-ka Na-pick ou la dernière course, avait lieu devant la tribu rassemblée. Les « Bùffalos » débarrassés de leurs masques, et les autres acteurs de la danse, coiffés de plumes d'aigle, étaient maintenant rangés en cercle et se tenaient par des guirlandes de saule; ils commencèrent bientôt à pousser des cris perçants et à tourner autour de l'Arche avec une vitesse incroyable. En dehors de cette ronde, les victimes, encore tout ensanglantées, furent placées à égale distance les unes des autres. Deux jeunes gens, aux formes athlétiques, peints mi-partis bleu et rouge et portant dans la main une botte de rameaux de saule, s'approchèrent alors de chaque néophyte, le saisirent par des bandes de cuir attachées aux poignets, et l'entraînèrent dans une course furieuse autour du Grand Canot; les crânes de bison et les autres poids suspendus aux chevilles rebondissaient sur le sol; tout cela, au bruit des acclamations de la foule et des danseurs qui criaient à tue-tête pour étouffer les plaintes des pauvres diables vaincus par l'excès de leurs souffrances. Pas un de ces malheureux dont l'ambition ne fût de courir le plus longtemps possible et de se relever le premier après avoir perdu connaissance; mais ils étaient maintenant si exténués, que presque tous tombèrent de faiblesse avant d'avoir parcouru la moitié du cercle, et parfois même, le visage dans la boue, furent entraînés sans merci par leurs tourmenteurs, jusqu'à ce que tous les poids fixés à leurs blessures eussent été arrachés violemment.

Cette dernière torture était indispensable : les honorables cicatrices qu'ils prisaient si haut ne se seraient point produites si on avait simplement retiré la cheville par un des bouts; il fallait qu'elle déchirât les chairs pour qu'il se produisît une balafre d'un pouce au moins de longueur. Parfois même elle était si solidement fichée dans le corps que, pour l'en arracher en brisant les muscles, les spectateurs devaient sauter sur les crânes de bisons, tandis qu'on entraînait le patient à toute vitesse.

Le malheureux supplicié, délivré enfin de tous ces appendices, restait gisant sur la terre, semblable à un cadavre lacéré, et les deux tortionnaires, jetant leurs branches de saule, s'enfuyaient en toute hâte vers la prairie comme pour échapper à la punition de leur crime.

Personne n'aurait osé venir au secours des pauvres initiés; ils se trouvaient de nouveau sous la garde du Grand Esprit, et demeuraient étendus sur le sol jusqu'à ce que le Grand Esprit leur donnât la force « de se lever sur leurs pieds. » On les voyait alors, couverts de filets de sang, chanceler à travers la foule, et regagner leur wigwam, où sans doute on pansait leurs plaies, et où ils pouvaient enfin réparer leurs forces par la nourriture et le sommeil.

Les chefs de la tribu assistaient aussi à cette dernière course, afin de juger en toute connaissance de cause de la force et du courage de leurs futurs guerriers.

Aussitôt que six ou huit jeunes gens étaient « expédiés » de la sorte, un nouveau groupe sortait de la loge et se soumettait aux mêmes tortures ou en choisissait d'autres plus pénibles encore. Cinquante candidats environ passèrent ainsi sous mes yeux pendant cette journée.

Le nombre des incisions et celui des crânes qu'on y fixait était invariablement le même pour tous; mais dans la première épreuve on donnait aux patients le droit de décider s'ils voulaient être suspendus par la poitrine ou par les épaules, et, dans la seconde, s'ils préféraient se laisser traîner comme je viens de le dire, ou errer sans nourriture par les prairies jusqu'à ce que par la suppuration des plaies et la désorganisation des tissus ils fussent débarrassés enfin des chevilles enfoncées dans leurs chairs.

Je n'oubliai pas de demander si jamais ces terribles initiations n'avaient de suites fâcheuses pour les jeunes guerriers qui les subissaient; mais les traditions de la tribu ne mentionnaient qu'un seul cas de mort en pareille occurrence. Le cadavre demeura étendu trois jours sur la terre, sans que parents ou médecins voulussent y toucher; ils espéraient toujours que le Grand Esprit le rappellerait à la vie. La victime leur paraissait du reste moins à plaindre qu'à féliciter : « Le Grand Esprit l'avait ainsi voulu, et sans nul doute pour le plus grand bien du jeune homme. »

Après que le dernier patient eut quitté la loge de Médecine, le grand sorcier y rentra seul, rassembla les outils tranchants qui s'y trouvaient déposés et se rendit sur la berge du Missouri, escorté de toute la tribu; avec force cérémonies, il fit de ses objets une offrande propitiatoire aux eaux du fleuve en les précipitant du sommet des rochers dans des abîmes dont la profondeur devait les garder à jamais. Puis il invita toute la nation à rendre grâces au Grand Esprit.

Ainsi finit l'O-kie-pa.

Il me reste à parler du « Banquet des Bisons, » étrange couronnement de ces rites expiatoires. Je le ferai brièvement.

La nuit venue, les crieurs publics de la circonstance, vieillards armés de crécelles qu'ils agitaient avec violence, parcoururent les allées du village en annonçant que le gouvernement de la nation était remis à une femme, à celle qui avait désarmé le Mauvais Esprit, et dont ils devaient attendre leurs bisons pendant l'année suivante : cette nuit-là, les chefs n'étaient plus que de vieilles femmes et n'avaient pas le droit d'élever la voix. Tous les Mandans devaient rentrer dans leurs wigwams et personne ne pouvait se montrer au dehors, à l'exception des heureux convives invités par Rah-la-copuck-chie (la femme chef) au Festin des Bisons, qui allait commencer devant le Grand Canot.

La société d'élite fut bientôt réunie et s'assit en cercle sur la terre, en face de l'Arche. On y voyait en

premier lieu les coryphées de la danse, les huit buffalos, débarrassés maintenant de leur couche de peinture. C'est en leur honneur surtout que se donnait la fête actuelle, qu'il ne faut pas confondre avec la « Fête des Bisons » qu'on célébrait vers la fin de l'année et qui avait un but différent de la cérémonie dont nous parlons, tout en offrant avec elle quelques points de ressemblance.

Après les huit buffalos parut le « grand médecin, » accompagné de plusieurs vieux chefs de la tribu et de cinq musiciens : les quatre tambours et celui qui avait tenu la crécelle. La femme chef s'était en outre empressée d'engager huit ou dix jeunes femmes mariées à venir avec elle s'acquitter des hommages que la coutume du pays réservait aux chasseurs des bisons, pourvoyeurs de la tribu, et à la vieillesse vénérée.

Commencée par un repas, ayant pour intermèdes la fumée d'une énorme pipe passant de mains en mains, puis des pas chorégraphiques qui, en pays civilisé, eussent appelé l'intervention de la police, la fête se prolongea fort avant dans la nuit au milieu d'une orgie indescriptible, où la licence avait sa mise en scène et ses rites prescrits, comme cela avait lieu dans la célébration des mystères honteux de certains cultes de l'antiquité.

Il est sans doute surprenant de voir une scène de scandaleux délire suivre immédiatement une cérémonie religieuse du plus sombre caractère. Mais avant de condamner pour ce fait une pauvre peuplade, ignorante et superstitieuse, il faut se demander si ce n'est pas une propension inhérente à notre nature (et qui se retrouve même dans nos pays éclairés et chrétiens) de noyer dans la débauche le chagrin, le repentir, le deuil même de nos morts les plus aimés.

Quelle qu'ait été chez les Mandans l'origine de ces étranges coutumes, elles n'existent plus que dans les souvenirs des voyageurs, et les scènes que nous venons de retracer, bien que recueillies d'hier, appartiennent déjà à l'histoire du passé américain. La peuplade des Mandans est *morte*, grâce à l'odieux système de trafic qui accroît rapidement la fortune des aventuriers ou des compagnies, mais entraîne à sa suite pour les malheureux Indiens la dissipation, la misère, la maladie, et la mort.

« .... Peu de tribus du Far-West ont éprouvé autant de vicissitudes de fortune et une décadence aussi rapide que celle des Mandans. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'elle occupait neuf villages sur les deux rives du Missouri, en un point beaucoup plus rapproché du confluent du Mississipi. Deux de ces villages étaient à l'est et sept à l'occident du fleuve; tous étaient entourés par des remparts circulaires de terre battue, et leur population réunie ne devait pas être au-dessous de quinze mille âmes, à en juger du moins par l'étendue des ruines de ces enceintes qu'on a retrouvées et mesurées de nos jours. Là, en 1738, pour la première fois, les Mandans eurent des rapports avec les *Faces pâles* : — c'était une expédition de découvertes partie du Canada sous la direction des frères Verendrie, Français, auxquels revient l'honneur d'avoir les premiers remonté le Missouri et exploré les plaines du Saschatchawan. En 1773, un sieur Mackintosh, agent de la compagnie de commerce de Montréal, retrouva les neuf villages mandans dans la même situation. Il nous a laissé une description étendue et un peu romanesque de la réception qu'on lui fit, de la prospérité de la population mandane et de sa supériorité sur les peuplades voisines par ses facultés intellectuelles, par son courage et par ses penchants belliqueux. Hélas, l'esprit guerrier est la pierre d'achoppement des petites nations comme des grandes! L'héroïsme des Mandans leur attira la haine de leurs voisins.

« Une coalition des Sioux, des Cheyennes, des Assiniboines, des Corbeaux et autres Indiens des prairies se forma contre eux et les opérations de cette croisade sauvage furent poussées sans trêve et sans relâche pendant trois années successives, jusqu'à ce que les Mandans, accablés par le nombre, et reculant de positions en positions, eussent abandonné leurs villages les uns après les autres. Leurs bandes dispersées et bien affaiblies purent enfin se réunir et se concentrer au sommet du grand coude que forme le Missouri en inclinant au sud le long du coteau des Prairies. Ils s'y fortifièrent dans deux villages séparés par le lit du fleuve, à mille six cent soixante-dix milles de son confluent avec le Mississipi. Cet événement dut se passer en 1776. Vingt-huit ans plus tard, ils y reçurent la visite de l'expédition commandée par les officiers de l'état-major américain, Clarke et Lewis, chargés par le gouvernement de l'Union d'explorer le bassin du Missouri et les deux revers des Montagnes Rocheuses. Ce fut un incident mémorable et heureux dans l'histoire de la peuplade; car les voyageurs se déterminèrent à hiverner dans son voisinage. Ils élevèrent un fort à peu de distance du village de la rive gauche, ouvrirent avec les Mandans un commerce d'échanges et des relations amicales dont un long hivernage ne fit que resserrer les liens. Le capitaine Clarke, même, en une occasion, n'hésita pas à marcher avec un détachement de sa troupe contre les Sioux qui menaçaient ses nouveaux alliés d'une attaque désastreuse. Cette généreuse intervention lui attira au plus haut degré l'affection, le respect et la confiance de la peuplade. Les chefs de celle-ci reconnurent la sagesse des conseils que, suivant les instructions de son gouvernement, il leur prodiguait afin de les guérir de cette manie de guerres continuelles qui avait réduit le nombre de leurs villages de neuf à deux et qui les entraînait à une extinction totale et prochaine. Ils promirent solennellement de se conformer à ces conseils; mais déjà n'était-il pas trop tard?

« Aucun recensement de la population mandane à cette époque n'a été donné par Clarke et Lewis. Le chiffre de trois mille deux cents âmes indiqué postérieurement par le bureau des affaires indiennes nous paraît trop

élevé. Peut-être celui de mille six cents adopté pour 1837 est-il plus près de la vérité, car il est reconnu que parmi les tribus non industrielles du Far-West le chiffre des naissances balance rarement celui des décès naturels et le plus souvent reste bien au-dessous[1]. »

Le quatrième été après mon départ du village, le vapeur de la Compagnie du Missouri vint de Saint-Louis, chargé d'eau-de-vie et de marchandises et portant deux membres de l'Association ; il jeta l'ancre près de la berge, et on invita les natifs à visiter le bâtiment pour échanger leurs produits. Ils accoururent sans défiance, ignorant que la petite vérole était à bord.

Par cette coupable légèreté, je dis plus, par cette barbarie inhumaine des agents de la Compagnie, la maladie se communiqua à la malheureuse peuplade : les morts et les suicides qu'elle entraîna à sa suite furent tellement nombreux, qu'en moins de trois mois il restait à peine trente-deux Mandans habitant le village, et quelques autres individus de la même souche, mariés chez les Minnetaries, tribu voisine et alliée.

Peu de mois après la fin de l'épidémie, la nation hostile des Ricarries, qui demeurait environ soixante-dix lieues plus bas sur les bords du Missouri, s'avança vers le nord, et s'empara sans difficulté du village mandan, mieux bâti que le sien, et à proximité d'un établissement de la Compagnie. Les tristes survivants de la tribu furent réduits en esclavage ; mais à peine les Ricarries étaient-ils en possession de leur nouvelle résidence, que les guerriers Sioux les attaquaient à leur tour. Ils assaillirent le village, et, au milieu d'une lutte acharnée à laquelle les Mandans avaient été forcés de prendre part, ceux-ci, au signal de l'un d'entre eux, s'élancèrent soudain en dehors des palissades et se précipitèrent, hommes, femmes et enfants, sous les pieds des chevaux des Sioux, préférant une mort prompte à l'obligation de vivre, selon leur expression, « en chiens des Ricarries[1]. »



Groupe de Mandans. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Catlin.

Ces derniers détails sont puisés dans une lettre adressée à M. Catlin, en juin 1839, par un agent supérieur de la Compagnie américaine des fourrures sur le haut Missouri. Peut-être faut-il les modifier un peu par suite de rapports officiels, publiés postérieurement par l'institution Smithsonienne et le bureau des affaires indiennes[2].

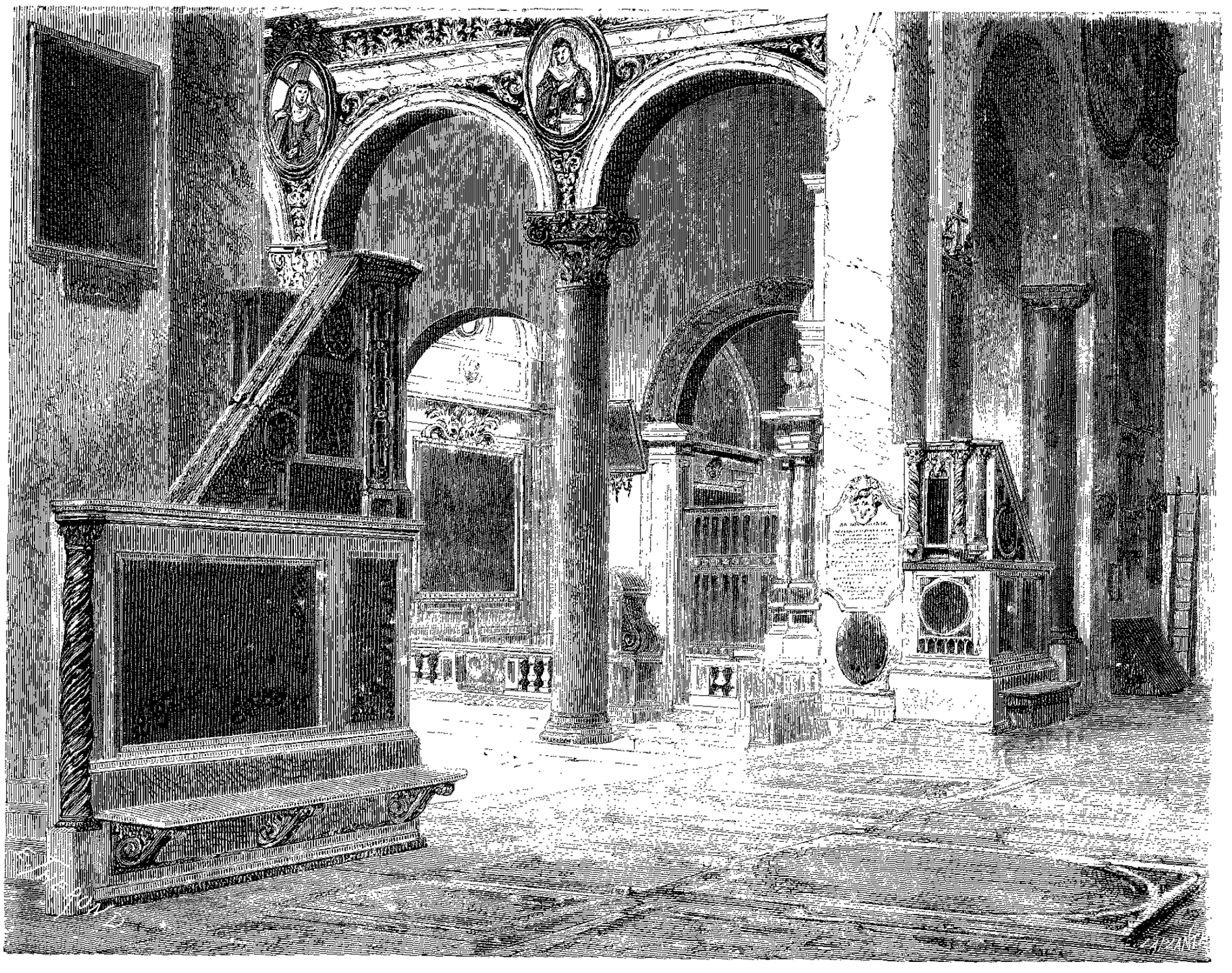
Il résulte de ces documents qu'un certain nombre de Mandans fugitifs et recueillis par leurs alliés et voisins les Minnetaries auraient survécu à la catastrophe de 1837, et que dix ans plus tard, ne pouvant supporter l'idée de perdre leur nom et leur nationalité, en s'amalgamant avec d'autres tribus, ils s'étaient groupés tous ensemble dans un village construit non loin de leurs anciennes demeures, et qu'ils y vivaient pacifiquement et s'essayant à l'agriculture. En 1853, leur population, qui semblait en voie de s'accroître, s'élevait à près de quatre cents âmes. Heureux si, au prix de tant de désastres subits et de la ruine de leur tribu, ils n'ont hérité que de la valeur et de la généreuse fierté de leurs pères, et s'ils laissent dormir dans la tombe de ceux-ci les préjugés superstitieux qui n'ont pas peu contribué à la creuser, et les rites de l'O-kie-pa.

Pour extrait et traduction : F. DE LANOYE.

1. Schoolcraft, *Information respecting the history of the Indian ribes of the United States*, vol. III, ch. iv.

1. Les Arickaras, suivant l'orthographe du bureau des affaires indiennes.

2. *Fifth annual report of the Smithsonian Institute*, p. 143.



Nef transversale de l'église Sainte-Marie *in Ara Cœli*. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY [1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Sur la Roche Tarpéienne.... Ce qu'on doit penser du saut de Manlius. — Jupiter et Sainte-Marie *in Ara Cœli;* le *Bambino* et la Plantation du Clou. — Aspect et coutumes des fêtes de Noël; les *Pifferari,* etc.... — Église du Capitole. — Antiquité des chapelles de famille. — Saint Bernardin de Sienne et les fresques de Pinturicchio. — Anecdote. — *Légendes* de l'Ile du Tibre. — Esculape et saint Barthélemy. — La médecine romaine au temps de Caton. — Miniature apostolique. — Crèche pittoresque au sommet d'une tour. — Bacchanales de l'Épiphanie. — Raphaël et la *Fable de Psyché* à la Farnésine. — Galatée et son cortége. — Promenade à la villa Pamphili-Doria. — Assaut de nos troupes par la porte Saint-Pancrace. — *Inscriptions et Belles-Lettres* au monument des guerriers français.

Pour se convaincre qu'il existe une roche Tarpéienne, il ne suffit pas d'élever un regard dédaigneux sur les maisons qui couronnent la pointe gauche du Capitole. C'est par derrière, du côté opposé au *Campo-Vaccino*, qu'il faut chercher ce rocher célèbre dont la crête était située presque en regard du Tibre, un peu plus au sud. Dans la petite rue *Torre de' Specchi*, en face d'une maison religieuse qui dépend, je crois, de Sainte-Françoise Romaine, s'ouvre sous les terrasses de la partie postérieure du Capitole une cour irrégulière, tout encombrée de vieilles bâtisses, de hangars, d'appentis qui semblent porter sur leurs toits des jardinets accrochés à la roche. Cette crête est festonnée de quelques assises en tuf grisâtre de la première acropole bâtie par Camille après la retraite des Gaulois : le tout est surmonté des plantations de l'ancien palais Cafarelli où l'on peut grimper ensuite pour constater, au-dessus de toutes ces ruines, les ruines

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII. p. 353, 369, 385 et 401.

d'un précipice qui reste assez profond pour qu'en sautant on soit parfaitement sûr de se rompre les os. Cette roche *Tarpeia* dont l'*arx* ou citadelle suivait les contours est jaunâtre, poreuse, d'un aspect chaud comme si elle avait épongé les feux du soleil : c'est un tuf péperin semblable à celui de la prison Tullienne.

Un peu plus au midi, presque en regard du Palatin, le roc taillé et retaillé à pic a pour bordure les parapets de deux terrasses à tonnelles, où les légumes se marient aux fleurs et aux fruits. C'est à peu près là que, dans l'antiquité l'ingratitude et l'envie, infirmités démocratiques, précipitaient les grands hommes qui avaient trop fait pour la patrie, et les génies embarrassants pour la médiocrité dominante. Les anfractuosités de ce cimetière aérien de la gloire sont parfumées de violiers jaunes et de giroflées roses.

Découvert d'en bas et d'un peu loin, le rocher ne révèle nullement sa dimension, parce qu'il est masqué de bâtisses assez hautes; mais en entrant derrière l'hôpital de Consolation dans une ruelle qui aboutit à la *Via Bocca della Verità*, on mesure l'élévation réelle de la roche Tarpéienne, percée d'une ou deux cavités, et veinée de quelques égouts d'un âge indéfinissable. Un des logis perchés sur ce roc était habité il y a peu d'années par le regrettable Ampère. C'est de là qu'armé d'un télescope allemand, il contemplait les horizons historiques de l'ancienne Rome. Bien que les terrains du Vélabre et des quartiers avoisinants aient été depuis le temps de Sylla exhaussés de quarante-deux pieds, la roche Tarpéienne a moins changé d'aspect qu'on ne se le figure.

En racontant le siége de la citadelle par les Vitelliens qui voulaient la reprendre sur les soldats de Sabinus, et qui l'incendièrent, Tacite nous représente les assiégeants gravissant « *les cent marches* qui séparent de la roche Tarpéienne le bois sacré de l'asile, » et il ajoute que les soldats grimpaient à la forteresse « par les toits des maisons qui, à la faveur d'une longue paix, avaient été bâties contiguës aux murailles, *tellement hautes qu'elles atteignaient le niveau du sol capitolin.* » Si cette indication datait d'hier, on la jugerait exagérée.

Il paraît qu'à cette époque la destruction du Capitole atteignit jusqu'à la statue du Jupiter en bois de cèdre que Pline a vue, et qui depuis l'an 661 gardait la citadelle, puisque l'audace des Gaulois et des Germains s'accrut de cette conviction superstitieuse que les dieux abandonnaient Rome. « Autrefois, disaient les Druides, nous l'avons prise, mais Jupiter était resté debout. Maintenant il nous livre les impies qui ont ruiné son temple, et la souveraineté du monde va passer aux nations transalpines ! »

Aussi, pour éteindre ces prophéties, Vespasien s'empressa-t-il de faire rebâtir, sous les ordres de Lucius Vestinus, le temple ainsi que le *castrum*, à la même place et sur le même plan. Par une journée sereine, le 11 des kalendes de juillet, l'enceinte en fut délimitée avec des bandelettes et des couronnes, et l'on y fit entrer, avec des rameaux verdoyants agréables aux divinités, les soldats qui portaient des noms heureux. Pontifes, sénateurs, magistrats, plébéiens s'attelèrent aux câbles de la première pierre qui était énorme ; dans les fondations on jeta des médailles d'or, d'argent, et des métaux vierges que le feu n'avait jamais domptés. Seulement on donna plus d'élévation aux murs du temple, parce que l'ancien était d'une proportion trop écrasée.

Pour retrouver l'emplacement à jamais consacré de cet édifice, gagnons l'autre sommet du Capitole.

—

Cette colline de soixante mètres est plus haute en renommée que le pic de Ténériffe et le Chimborazo. Les rois des dieux et des humains s'y sont succédé; Saturne l'habita et y mit un peuple; Romulus y avait ouvert un asile; Tarpeia, la fille de son lieutenant, baptisa la roche; le premier Tarquin y exhuma cette tête coupée que le nom de *Capitole* rappelle; le second y installa Jupiter. Sylla rebâtit en marbre de Paros le temple de la montagne sacrée; Vespasien refit plus grande l'œuvre de Sylla; Domitien enrichit l'édifice paternel et fit couler en or massif la statue du dieu. C'est là que sacrifiaient les pontifes, là que montaient les triomphateurs.

L'ère du polythéisme étant close, lorsque le temple eut fait place à une église dédiée à la Vierge-mère, pour l'embellir on prit jusque dans les palais impériaux des colonnes en granit d'Égypte, de précieux chapiteaux, des bas-reliefs de la Grèce; on y entassa les mosaïques et les orfévreries. Enfin couronnant les travaux de trois siècles, Michel-Ange dressa, pour monter à ce Capitole nouveau, une rampe en marbre blanc de cent soixante degrés, faite de blocs arrachés aux palais, aux thermes, aux basiliques des Jules, et les générations foulèrent l'histoire lapidaire des âges héroïques, gravée sur ces marches en caractères grecs et latins.

A quels rites imposants, à quels augustes mystères l'âme est préparée quand on gravit par l'escalier céleste (*scala cœli*), cette cime olympique des deux Romes éternellement consacrée *Diis majoribus*, et où Jupiter, il y a deux mille six cent vingt ans, déjà succédait à Saturne !

Écoutez ce qu'il me fut donné d'y voir aux fêtes de Noël.

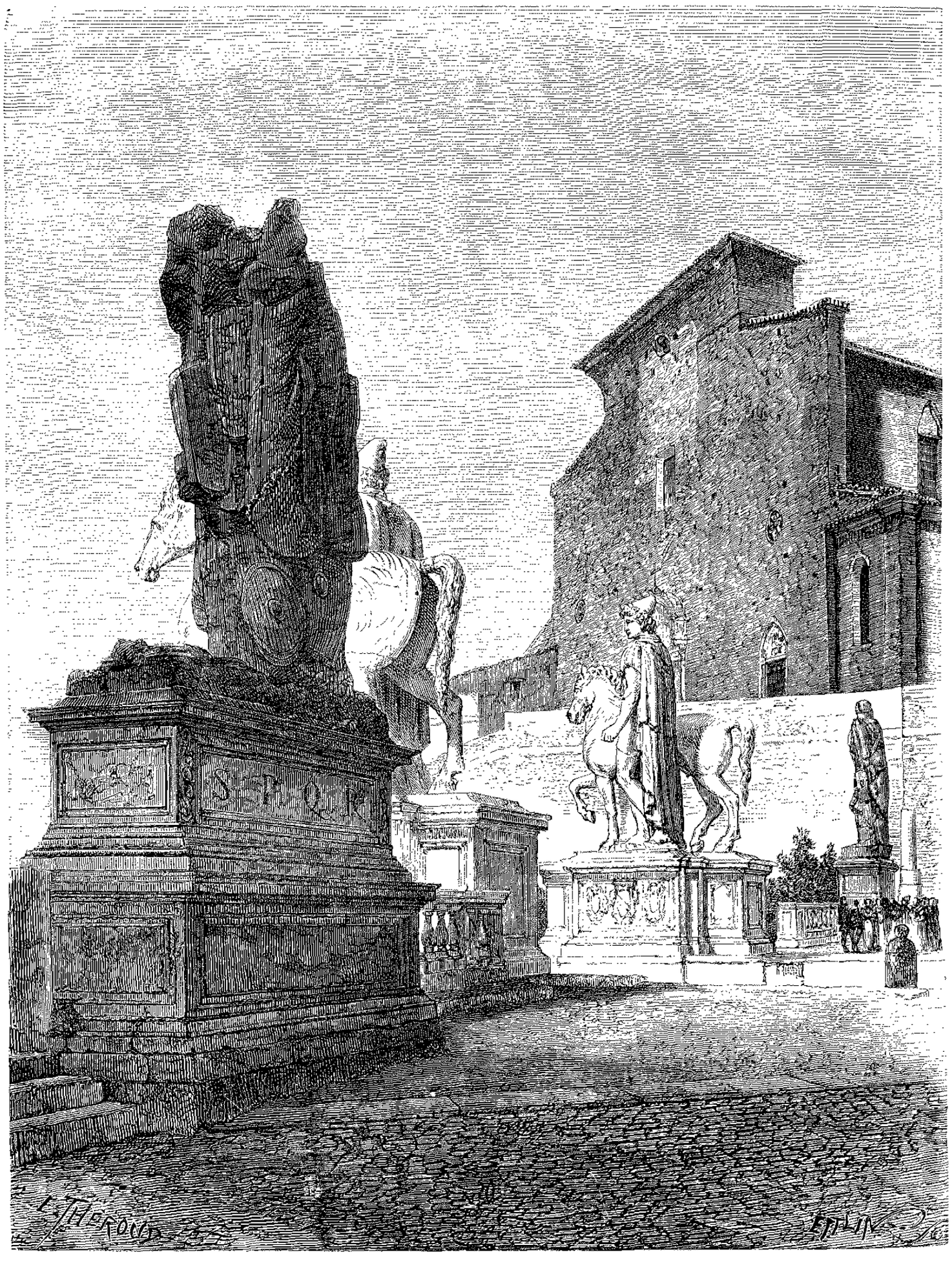
Tout un peuple montait : le soleil répandait ses rayons sur la façade nue ; le soleil qui vit monter aussi Emilius-Paulus, les Scipions, Marius, César et la séculaire théorie des empereurs. Ainsi gravissait à son tour les marches de l'*Ara Cœli* ce peuple romain, héritier d'un nom immortel. — Où trouver des hiérophantes qui répondent à de si majestueux souvenirs ?

La foule entourait deux capucins qui, devant un petit théâtre organisé dans une chapelle, exhibaient les

découpures d'un paysage peuplé de figurines en cire affublées de clinquant.... Devant cette enfantine vision de la nature, qui détachait ses lointains sur la crèche du Sauveur, saint Joseph, la madone avec les bergers, et un consul qui représente Rome, venaient adorer le *Bambino*, poupée en bois peint vêtue avec une magnificence royale; car elle reçoit des dons, des legs, et porte pour deux à trois cent mille écus de pierreries.

Voilà ce qu'on admire à la cime du Capitole. — Ce qu'on y entend, est-ce la voix des oracles qui régissaient les destinées du monde ?

Contre un pilier de l'église, bloc de granit rapporté au temps d'Auguste des royaumes de Cléopatre, sur une table recouverte de serge rouge est juchée une petite fille de sept ans, à la chevelure blonde encore. Elle gesticule devant la cohorte des fidèles ; sa petite



Façade de Santa-Maria *in Ara Cœli*, prise de la place du Capitole derrière un des trophées de Marius.
Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

voix s'enfle à déclamer : elle prêche une homélie sur la naissance de l'Enfant-Dieu ; ses attitudes, son débit chanté, son geste, cet art d'imiter si naturel aux Italiens, font la singerie des prédicateurs. Exclamations, invocations, transitions oratoires, attendrissements, rien n'y manque ! Parfois le virtuose reste court : alors les parents dont l'honneur est en jeu encouragent et stimulent. Mais si l'instrument persiste à être rebelle, si la petite mécanique se détraque absolument, pour la remonter on soulève les jupes.... et on la fouette. Alors, de pleurer ! Il faut faire disparaître le prédicateur, qu'un autre remplace aussitôt. Une compagnie bigarrée, — gens du monde, paysans, bourgeois, soldats, petits collets, moinillons, scolâtres de toutes couleurs, — écoute avec gravité l'éloge du petit Jésus, prononcé par des enfants. Bien qu'ils aient appris leur

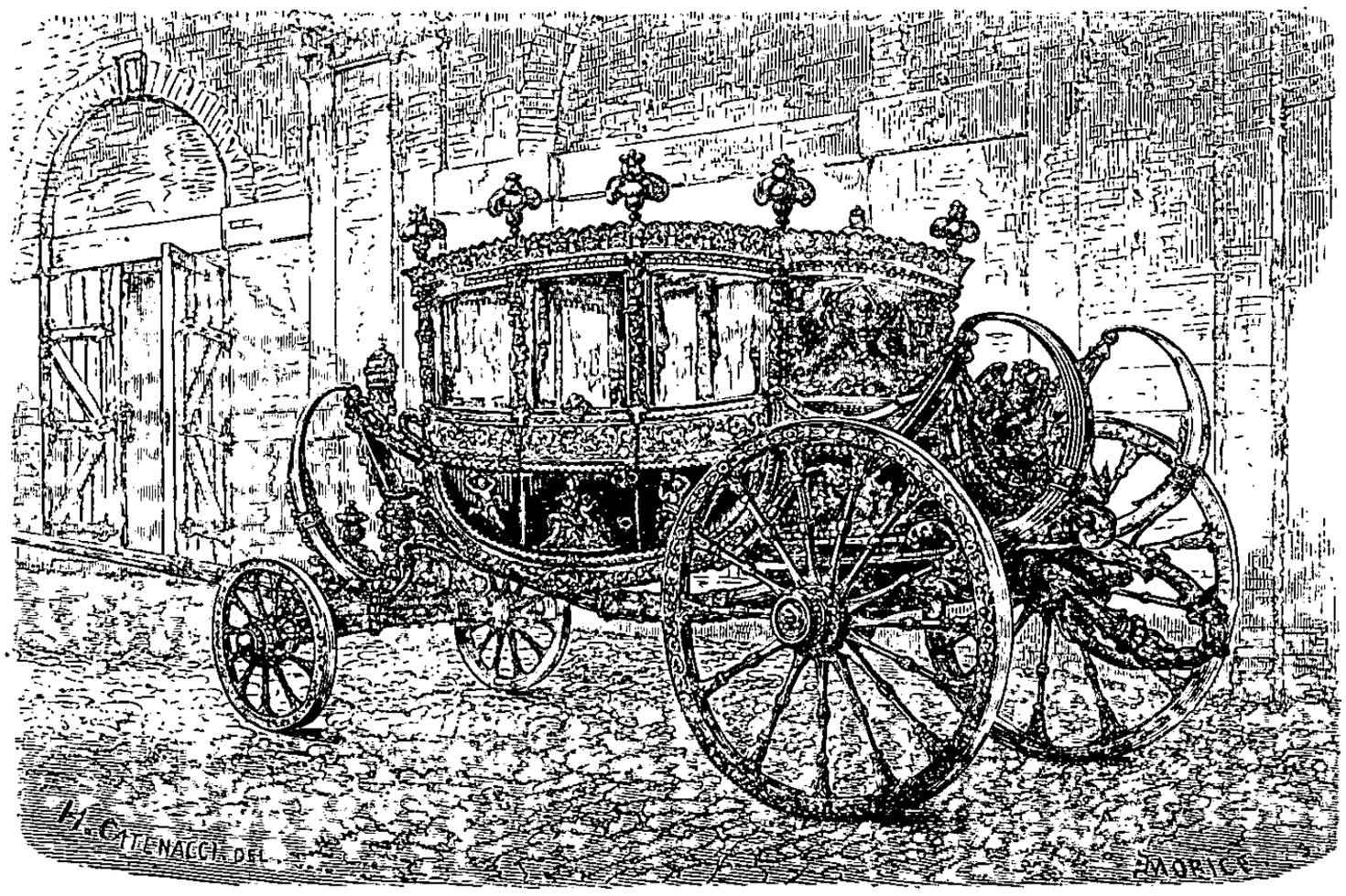
leçon, ceux-ci retracent une inspiration légendaire : *revelasti ea parvulis.*

Cette crèche dans un théâtre de marionnettes, avec des figures de cire et des colifichets, ces prédicateurs âgés d'un lustre et balbutiant sur un tréteau dans un moûtier de capucins : voilà le Capitole un jour de solennité. Notre raison, notre foi même s'alarmeraient de voir l'enfance du Christ ainsi traduite en enfantillages.

Auprès de ces coutumes naïves, de quelle majesté nous apparaissent empreintes les fastes antiques du Capitole, de leurs pontifes suprêmes, de leurs sacrifices, et ces dignités curules supérieures aux trônes, montant avec solennité au temple de Jupiter pour conjurer, pour interroger les dieux!

Représentons-nous Rome envahie par une peste, assiégée par les Gaulois, menacée par Annibal.... Il faut fléchir le courroux du ciel, dénoncé par une série de prodiges. Comme la patrie est en péril, des consuls ne suffiraient plus pour apaiser Jupiter très-bon et très-grand : un Dictateur est nécessaire. On nomme un Dictateur. Alors, escorté des flamines, suivi de son maître de cavalerie, des tribuns, des édiles, du sénat, et accompagné de tout le peuple, ce souverain absolu monte en grande pompe au Capitole : il franchit le seuil de Jupiter et, pour mettre fin aux calamités publiques, il accomplit en personne une infaillible cérémonie. Dirigeant sa marche vers le côté du monument « qui regarde le temple de Pallas, » le Dictateur, à qui l'on a présenté un marteau, plante dans la muraille, avec un sérieux fort solennel, un grand clou. Après quoi les sorts funestes étant conjurés à coup sûr, ce grand homme résigne un pouvoir qui ne lui avait été conféré que *pour planter le clou.*

L'engouement pour les vertus du Bambino et pour les *bambinerie* de la crèche ne semble-t-il pas tout aussi bien justifié? Entre ces superstitions contraires,



Carrosse de gala du Saint-Père, équipage du *Bambino*. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

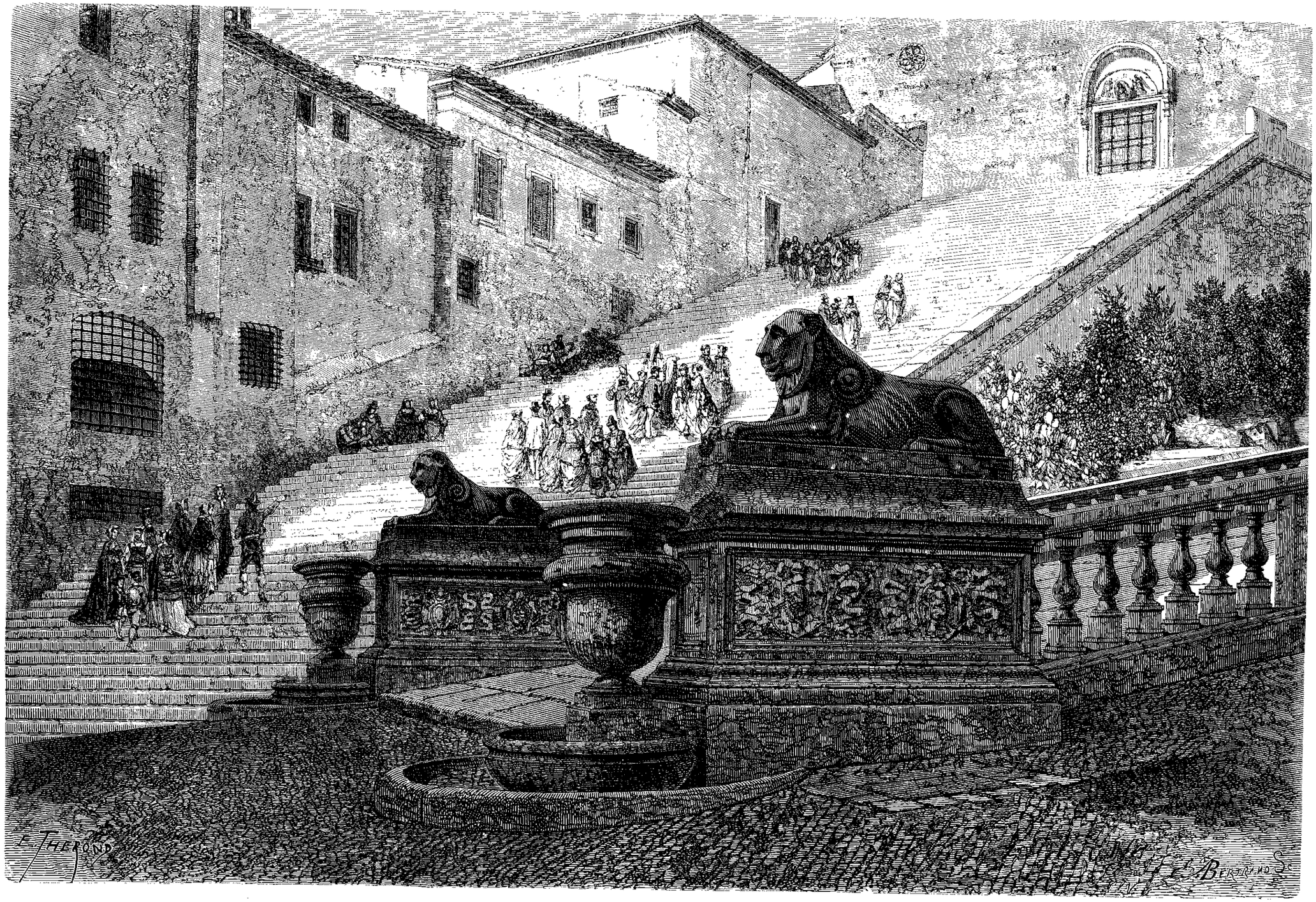
où placer la sagesse d'un véritable sentiment religieux?

De telles réflexions, qui chez nous paraîtront naturelles, ne seraient point comprises au delà des monts, où l'on risque, en se montrant offusqué, de passer non-seulement pour un esprit fort, ce qui ne serait que la suspicion d'une faiblesse, mais pour un esprit mal fait. Car toute la semaine de Noël chaque église a son jour de divertissements pieux, de crèches, de prédications enfantines. Les ouvriers férient; on court d'une paroisse à l'autre; la ville est en joyeuse rumeur. Il n'est plus guère aujourd'hui que Rome où la naissance et la résurrection du Christ donnent lieu à des fêtes réellement nationales.

—

Le signal en est donné par ces pâtres qui dès l'entrée de l'hiver descendent des Abruzzes et autres montagnes, en souvenir de ceux qui ont quitté les pâturages de la Palestine pour suivre une étoile jusqu'à l'étable où venait de naître le fils de David. Pendant l'Avent et jusqu'après la Noël, les *pifferari* jouent du hautbois, de la vielle, de la cornemuse et dansent des saltarelles devant les madones des carrefours : culte populaire qui remplace les anciens autels en plein vent du paganisme. Chacun connaît le costume de ces musiciens-pasteurs : on le trouve déjà dans les fresques, dans les mosaïques du quatorzième siècle.

La saison des *noëls* finie, le carnaval amènera les mandolines, les chanteurs galants qui promènent de nocturnes sérénades : il est de ces joueurs de vielle tellement habiles et dont les instruments sont si parfaits, qu'ils produisent l'effet du violon aux mains d'un virtuose. Les chaleurs de la saison violente rendent ces oiseaux muets; mais dès les premières soirées attiédies de septembre, vers la Notre-Dame, des chœurs de chant s'élèvent de la silencieuse obscurité des rues.

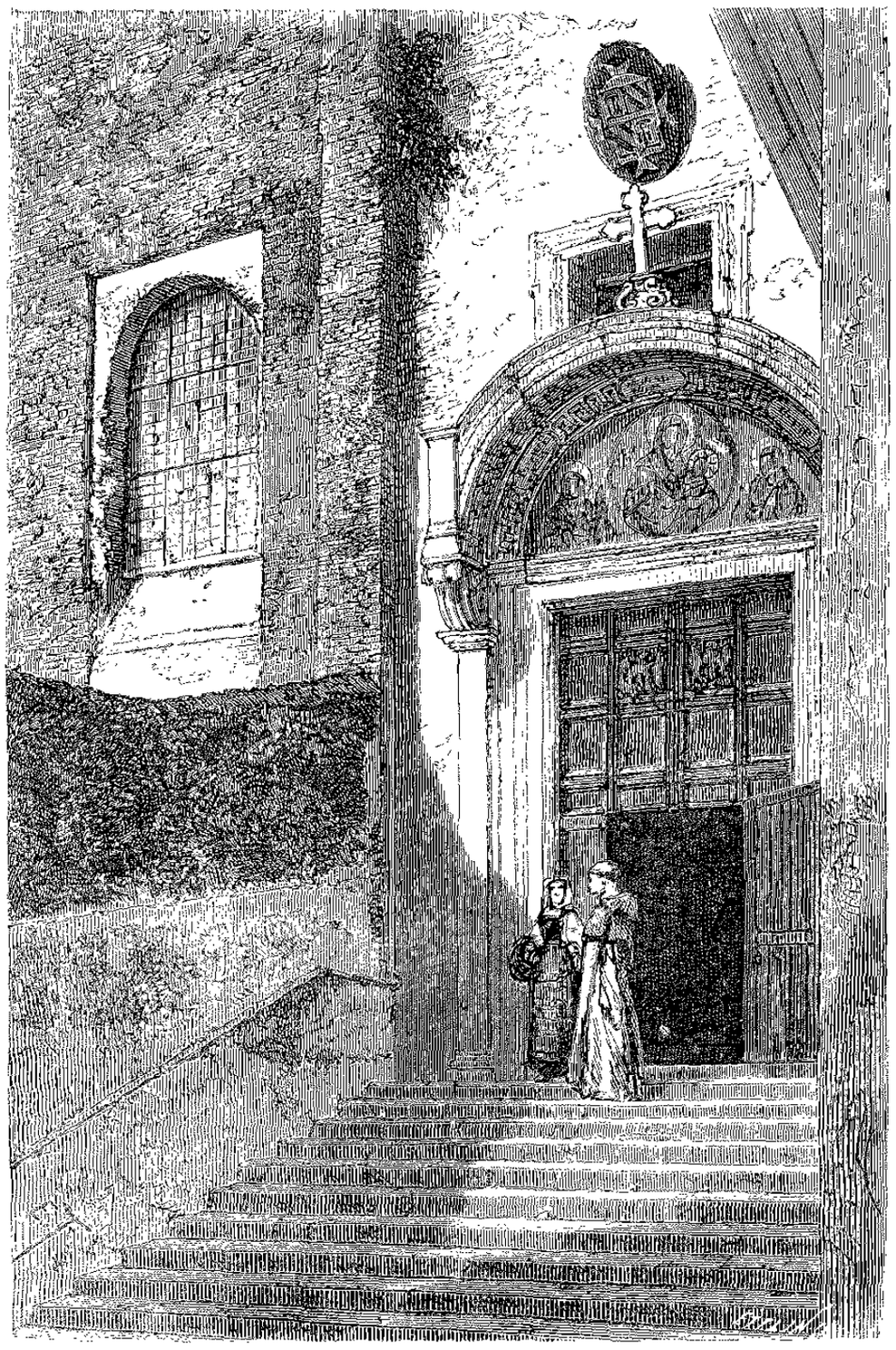


La *Scala Cœli*, grands degrés de Sainte-Marie-du Capitole. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Cette digression nous ramène au saint le mieux fêté de l'église *Capitoline*, au *Bambino* à qui les *pifferari* font cortége, lorsqu'il rend ses visites dans un carrosse de gala singulièrement acquis par les franciscains. En 1848, le peuple s'étant mis à brûler les voitures du pape, un des triumvirs s'avisa, pour sauver la plus belle, d'en faire don au Bambino. A son retour, Pie IX se fit scrupule de reprendre ce qui avait été offert à Dieu. Le Bambino, taillé dans une bûche de cèdre par un moine du seizième siècle, est transporté depuis lors dans ce royal équipage par deux moines, au chevet des malades qui l'envoient querir quand la médecine est impuissante. Seulement, il ne se déplace pas tant que dure l'exhibition de la crèche, et quand arrive le premier jour de l'an, ce sont les malades qui se mettent en route pour apporter leur hommage.

A la fête de l'Épiphanie, où les bergers des crèches sont déshabillés pour être requinqués de la livrée des rois mages, vers quatre heures, le Bambino est promené en procession dans l'église de Santa Maria *in Ara Cœli*, par un prélat qui, sortant ensuite la mitre au front, et s'avançant sur la plate-forme dont les degrés sont jonchés d'une foule compacte, élève au-dessus de sa tête le Bambino couvert d'or et de pierreries, et le montre au peuple prosterné. L'évêque se dirige ensuite sur la partie gauche du parapet, terrasse d'où le temple de Jupiter dominait l'*intermontium*, et il montre derechef la poupée sainte au populaire, entassé sur la place du Capitole autour de la statue équestre de Marc-Aurèle, dont la mine un peu ébahie semble ce jour-là suffisamment expliquée.

Cette cérémonie n'est pas édifiante pour un homme du Nord; mais la foi des assistants lui prête un certain intérêt. Ce qui en augmente l'effet, c'est la singularité de la façade au pied de laquelle s'accomplit cette *funzione*. Au sommet de l'immense escalier en marbre antique où des inscriptions se laissent deviner, ce haut pan de brique avec ses trois petites portes est d'une austérité d'autant plus frappante, que cette maçonnerie du onzième siècle est perchée sur d'opulentes architectures et sur des massifs d'arbres verts mariés à des lianes fleuries. Telle est, depuis qu'elle a perdu ses mosaïques, la façade du temple qui succède au sanctuaire de Jupiter Capitolin. Elle a la pauvreté des ordres mendiants; sa couleur brune en porte la livrée.



Porte du couvent de l'Ara Cœli. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Cependant l'instinct populaire rattache cette église aux grandeurs capitolines. De là sa popularité. Le moindre prolétaire de la Suburra vous contera que les dix-neuf colonnes de granit égyptien différentes entre elles, qui divisent les trois nefs, proviennent du temple de Jupiter. Mais cette assertion est démentie par Plutarque : il dit qu'elles étaient en marbre pentélique, et il les avait vues. Tite-Live nous apprend que Jupiter était, comme le sont nos madones, jonché d'offrandes votives : L'an 178 avant notre ère, « le censeur Lepidus fit gratter, *blanchir* et repolir (*polire albo*) le temple de Jupiter Capitolin *ainsi que ses colonnades*. On mit à profit cette occasion pour débarrasser les piliers de l'amas de trophées et de boucliers votifs qui les obstruaient, ainsi que le péristyle encombré d'une population de statues. »

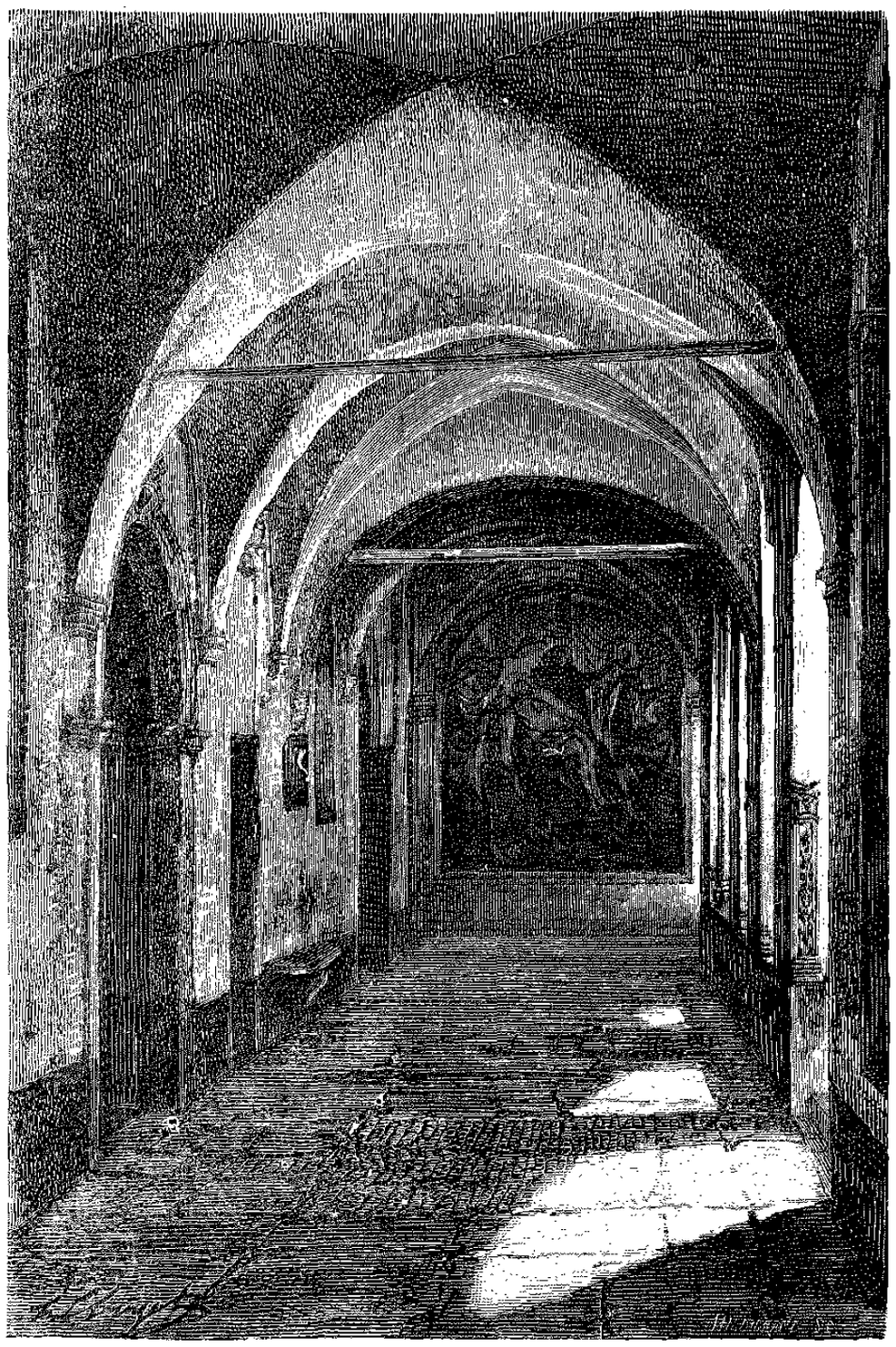
C'étaient probablement des figures en bois et en pierre, quelques-unes peut-être en bronze, apportées à la suite des guerres; car les ouvrages de marbre étaient rares encore, et ce n'est pas avant l'an de Rome 572 que fut inaugurée la première statue dorée que l'on ait vue : le duumvir Acilius Gabrio l'avait décernée à son père.

Tout démontre que pour édifier ce bric-à-brac d'antiquités qu'on appelle l'Ara Cœli, à une époque indéterminée et lointaine, car la première dédicace date de l'an 595, on a puisé dans une quantité de ruines : ce qui rend cette église étrangement meublée, hybride et curieuse. Diverses de module, les colonnes ne présentent pas trois chapiteaux qui se ressemblent : l'un d'eux, au-dessus de la troisième colonne à gauche en entrant par la grande nef, porte sur l'abaque cette inscription équivoque, bien que le caractère paraisse antique : E CVBICVLO AVG. (de la chambre d'Auguste — ou des Augustes).

Dorée avec l'or conquis sur les Turcs à la bataille de Lépante, cette église est richement dallée. Mais les broderies en *opus alexandrinum* y sont réduites à des lambeaux par la profusion des marbres tumulaires sculptés; ceux du quatorzième siècle qui ont beaucoup de relief sont en si grand nombre, qu'en parcourant l'église on trébuche à chaque pas. Ces figures couchées qui replacent sous vos yeux dans les antiques églises la société qui les fréquenta jadis, les rendent plus animées : c'est un véritable *muséum* que ce temple de l'*Ara Cœli*. Il serait trop long de tout énumérer; mais on ne peut omettre, vers le haut de la basse nef de droite, les tombes des Savelli, de 1260 à 1306. Celle du pape Honorius IV et le monument élevé à son père présentent le petit modèle d'une façade d'église pisane dans le genre de San Miniato. Orné de rosaces et de cordons en mosaïque, l'édicule est en marbre, et c'est un ouvrage authentique d'Arnolfo. Ce pape Honorius, qui repose auprès des siens, est une bonne figure couchée que les trompettes du dernier jour ne réveilleront pas sans peine, tant elle est plongée dans un sommeil profond. La tiare de 1290 ajoute encore, par sa forme rudimentaire, à la vraisemblance de ce repos : elle ressemble à un bonnet de coton et il n'y manque même pas la mèche *du casque*. Là repose aussi le premier pape de la maison des Savelli, Honorius III, qui succéda en 1216 à Innocent III : cette chapelle était une propriété de la famille. Les grandes maisons de Rome possédaient ainsi des *sacella* et jusqu'à des églises dont elles avaient le patronage. Qu'il faut remonter loin pour saisir ces coutumes à leur origine! Bien avant l'ère chrétienne, dans la métropole du monde devenue une ville de temples, chaque famille patricienne avait ses dieux privilégiés qu'elle honorait déjà d'un édifice pour se glorifier elle-même et où, à la suite des triomphes, elle déposait des bas-reliefs, des armes conquises, des vases de prix, des statues dépouilles de la Grèce, et les effigies des aïeux. D'autres temps, un autre culte, ont laissé vivre les mêmes mœurs.

N'oublions pas, proche des ambons qui sont du douzième siècle et remarquables, une autre pierre tombale redressée contre le mur, ce qui oblige à dormir debout la reine Catherine de Bosnie, veuve du roi Étienne que Mahomet II fit écorcher vif; ni, dans une chapelle à gauche, le mausolée de Philippe de Valle, monument florentin d'une finesse rare. Les deux génies éplorés qui portent les écussons, la statue couchée, les arabesques du soubassement sont traités de main de maître.

Au bas de la nef, tout près de la porte, la chapelle des Bufalini, sous l'invocation de saint Bernardin de Sienne, a été décorée par Pinturicchio de fresques qui doivent être signalées parmi les meilleures inspirations de ce génie. La mort du saint, qui s'est fait étendre dans une bière où il expire au milieu de ses religieux, est une composition savante. Ce maître atteignait déjà le style sans que le sentiment y fût sacrifié : il suffit pour le reconnaître de lever les yeux sur les évangélistes peints aux quatre compartiments de la voûte. Camuccini a restauré avec talent, avec discrétion ces précieuses peintures qu'avait travaillées avec amour et humilité, sachant qu'elles seraient éclairées bien mal, un des plus illustres peintres d'une grande époque. Cependant on finit par les déchiffrer à la faveur des clartés matinales, et j'en ai trouvé quelquefois l'occasion en allant de bonne heure à l'hospitalière bibliothèque des frères Mineurs de Saint-François, installée dans le couvent qui se tient comme en équilibre à l'arrière de ce versant capitolin.



.... De larges corridors à voûtes d'arête ogivales teintées de lueurs pâles ... (Ara Coeli).
Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

On y pénètre par une porte charmante, prise entre une rampe et des murs; elle donne également accès dans l'église. Je me rappelle de larges corridors à voûtes d'arête ogivales teintées de lueurs pâles, le long desquelles on évoquerait l'ombre de saint Bruno; ainsi qu'un cloître à deux étages, austère, de grand style, qui sent sa thébaïde à trois pas du Capitole et de ses musées.

Le couvent, lors du jubilé de 1450 où fut canonisé saint Bernardin de Sienne, a reçu en chapitre général

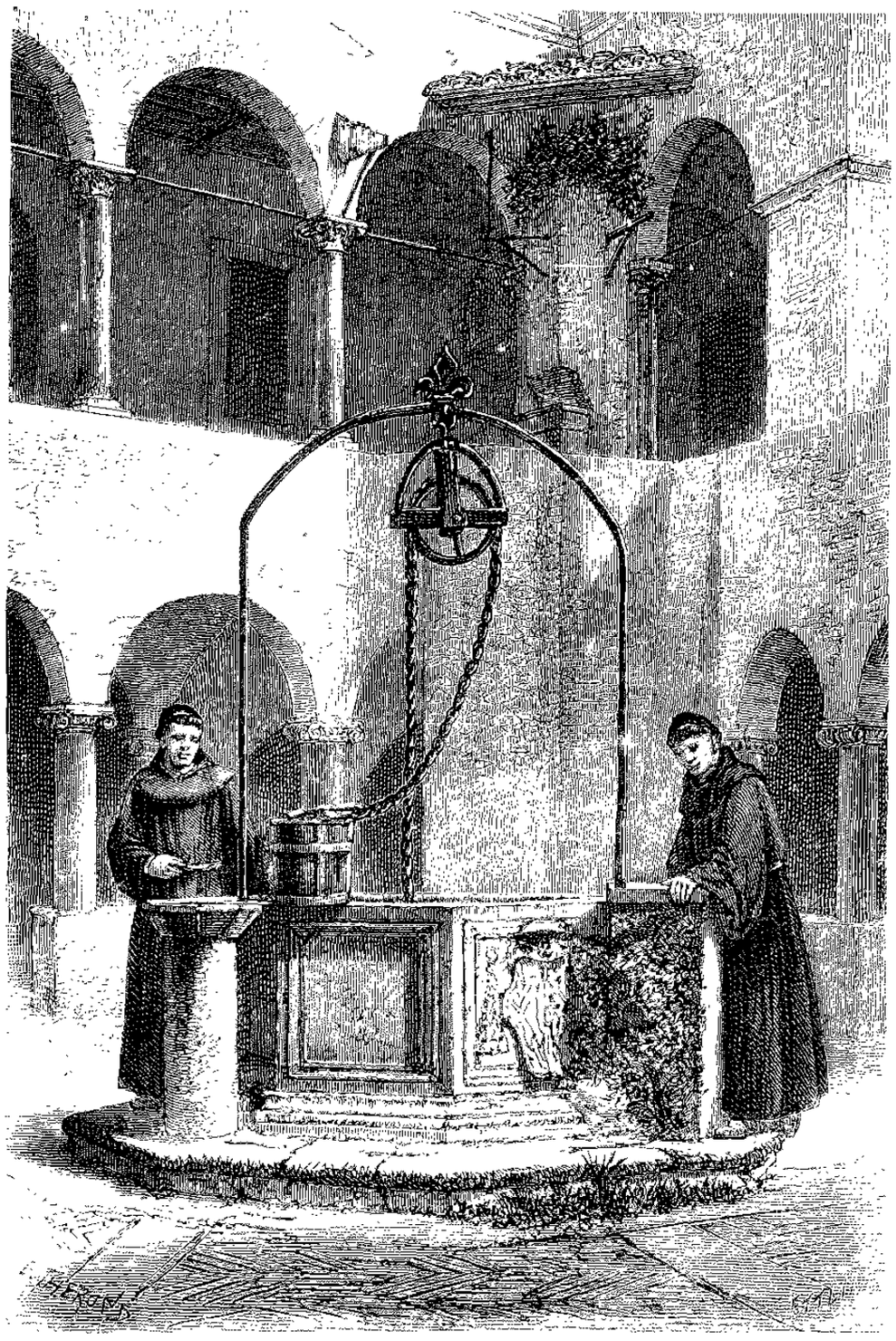
trois mille religieux des maisons qu'avait fondées ce bienheureux patron.

J'étais destiné à ne voir, en ce lieu où l'on prétend qu'Auguste, sur les révélations d'un oracle, dressa un autel « au Dieu inconnu né d'une vierge, » j'étais destiné à n'y observer que des choses aussi naïves que les crèches, que le Bambino et les prédicateurs enfantins. Un matin que j'assistais à une basse messe où devaient communier deux personnes, lorsque le prêtre tira le saint Sacrement du tabernacle, et tant que l'hostie fut exposée aux regards des fidèles, une bonne dame qui avait conduit son chien à l'office, lui tint la tête révérencieusement cachée sous son châle. Le saint ciboire réintégré dans le tabernacle, la dame, sans discontinuer ses oraisons, rendit au chien sa liberté.

Grand respect des choses saintes; grande tolérance aussi! A Paris, un sacristain grognon, un suisse habillé en colonel seraient venus expulser le roquet avec toute la solennité d'un exorcisme et la grossièreté d'une exécution policière. En montant à la communauté, je contai la chose aux bons pères qui la trouvèrent toute simple et la dame au chien très-édifiante; et ce qui les fit rire, c'est qu'un Français eût trouvé là sujet de s'égayer.

—

Le Tibre, qui est rapide, large et profond, se divise en deux bras au milieu de Rome et ménage ainsi une île assez peuplée, où l'on aborde par un pont de pierre bâti par Fabricius sous la République, et d'où l'on sort par le *Ponte Cestio* que Gratien, Valens et Valentinien ont construit pour aboutir à la rive droite, où est le quartier transtévérin qu'Ancus Martius a fortifié contre les Étrusques. Aujourd'hui, le pont de Fabricius se nomme *Quattro Capi*, parce qu'on a gardé à l'extrémité de son parapet deux hermès à quatre faces, qui dans les temps antiques retenaient des balustres en bronze. Quant à la passerelle de Gratien, c'est maintenant le pont Saint-Barthélemy, désignation empruntée à l'église voisine, dont on dira quelques mots, après avoir remarqué que Rome possède quatre ponts antiques, dont le plus ancien, le *Ponte Rotto*, a été achevé sous la censure de Scipion l'Africain, et que cette ville a fourni le modèle de tous les ponts en pierre que l'on a construits dans l'ancien monde. Saint Barthélemy remplace à la poupe de l'île un temple à Esculape érigé l'an 401 de Rome, âge respectable déjà; mais l'île elle-même est un monument historique d'un siècle plus reculé. Sa formation, d'après une légende enchâssée dans l'histoire, remonterait à l'expulsion des Tarquins.



Petit cloître et puits du couvent de l'Ara Cœli. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Les ardeurs de l'été et ses belles nuits qui expliquent la gageure de Collatin et la démence de Sextus, causes de la mort de Lucrèce, avaient mûri les immenses moissons de Tarquin le Superbe quand il fut expulsé. Ses vastes champs aboutissaient au Tibre et comprenaient tout l'espace qui depuis fut le Champ de Mars, et où maintenant est la ville des papes. Le despote banni, le peuple moissonna ses terres et mit ses blés en gerbes; puis par une soudaine horreur de ces biens, héritage d'une race impure, il les jeta dans le Tibre dont les eaux étaient fort basses. Ces amas de gerbes vinrent donc s'amonceler au milieu du fleuve, sur un banc de sable où elles germèrent et où, feutrées en quelque sorte les unes dans les autres, elles formèrent un obstacle au courant qui enveloppa de limon le *cumulus* dont la végétation s'empara, et que depuis on a retranché d'un rempart en pierre. Telle serait l'origine de l'île Lycaonienne.

Quelque temps après, comme des fièvres dépeuplaient la cité, le sénat, docile à un oracle sibyllin, envoya des présents au temple d'Épidaure, et les prêtres du dieu remirent aux dix députés de Rome chargés de ramener Esculape une couleuvre vivante sortie du sanctuaire, à la possession de laquelle le salut et la guérison étaient attachés. — Un savant désœuvré qui rapprocherait cette couleuvre asclépiade du serpent en airain de Moïse trouverait peut-être, en compulsant une infinité de textes, le sujet d'une dissertation aussi ennuyeuse, et par conséquent aussi estimable qu'elle serait inutile.

Au retour du Péloponèse, le navire des Romains re-



Ile du Tibre, Saint-Barthélemy et le pont *Quattro Capi*. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

monta le Tibre jusqu'à la pointe de notre îlot où il vint s'amarrer. Comme on se disposait à transborder le serpent, attiré par les senteurs de la terre et la fraîcheur des roseaux, il échappa tel qu'un filet d'eau aux doigts qui le retenaient, et s'écoula dans les joncs où il disparut. Ce lieu fut donc consacré à Esculape et l'on y bâtit son temple. De plus, pour rappeler et cet événement et l'ambassade, en consolidant le terrain à cette extrémité de l'île par de massifs revêtements en travertin, on leur donna la forme d'une poupe de vaisseau, qu'ils conservent encore, et on sculpta sur cette carène que le temps a respectée en partie, une couleuvre que le passage des eaux n'a point effacée. On prétend même qu'un hôpital fut dès lors institué là; mais rien ne justifie cette assertion. Toujours est-il que depuis deux à trois siècles ce sanctuaire d'Esculape est flanqué de deux hospices sous l'invocation de saint Barthélemy, à qui le martyre qu'il endura l'an 71 en Arménie procure l'honneur d'être le patron des galeux, et autres infortunés atteints de maladies cutanées. On sait que l'apôtre de la Lycaonie et des Indes fut écorché vif.

La fondation d'un hôpital en l'île du Tibre dès les temps à demi fabuleux, près du temple d'Esculape, est rendue peu vraisemblable par cette réflexion, que l'on conçoit difficilement l'idée d'un établissement sanitaire dénué des secours de la médecine. Or les Romains n'ont admis bien longtemps d'autre panacée que la clémence des dieux. Rome existait depuis cinq siècles et demi, lorsqu'un savant du Péloponèse, Archagathus, fils de Lysanias, vint s'y établir pour exercer la médecine. Cassius Hemina nous apprend qu'on lui donna le droit de cité avec un logement dans le carrefour Acilien; mais comme il employait le fer et le feu contre les blessures, le peuple prit en aversion la médecine et le médecin. Bien que Denys d'Halicarnasse mentionne dès la quatre-vingt-deuxième olympiade une peste qui mit aux abois les praticiens de Rome, il est plus rationnel de conjecturer d'après Pline que, dans les premiers siècles, la science médicale fut au nombre des arts de la Grèce dédaignés par la gravité romaine. Il ajoute que pendant près de six cents ans toute la médecine des Romains se résuma dans l'usage des choux, et que Caton ne connaissait pas d'autre spécifique. Pompée prépara les progrès de cette science expérimentale en faisant traduire les livres de médecine trouvés au palais de Mithridate, et en protégeant un asclépiade d'une école opposée à celle d'Hippocrate : il était Bithynien et promettait de guérir *tuto*, *celeriter et jucunde*. Quoi de plus engageant?

On s'est demandé si les colonnes en granit qui séparent les nefs de Saint-Barthélemy-en-l'Ile ne sont point une portion conservée du temple d'Esculape? Elles sont petites, ce qui diminue l'invraisemblance; mais leurs proportions, trop cylindriques et un peu élancées, sont plus récentes. Deux de ces piliers sont en marbre, dit *pelure d'oignon :* le cipollin, le granit même, sous la République avant la dictature de Sylla, étaient d'un emploi peu coutumier. C'est une église des premiers lustres qui ont suivi l'an 1000. Elle a pour joyau, pour raison d'être probablement, une belle et grande urne de porphyre sur laquelle repose le maître-autel et où sont réunis les restes des quatre martyrs Barthélemy, Paulin, Exupérance et Marcel, que l'empereur Othon III passe pour avoir apportés à Rome. Cette église, la dernière semaine de décembre, reçoit aussi des prédicateurs sortant de nourrice; elle offre dans une enfantine chinoiserie le spectacle de la Nativité. Mais cette crèche et même celle de l'Ara Cœli ne sont rien, comparées à celle que le hasard me fit découvrir au sommet d'un donjon. Celle-ci est la plus originale, la plus populaire, la moins connue des étrangers; car elle n'a été signalée par personne.

Le dimanche après Noël, comme j'errais au Trastevere, j'entrevis dans une venelle étroite et pauvre, presque à l'angle de la rue qui mène à San Grisogono, une ample porte délabrée, ouverte sur un pâté de maisons très-noires. Un donjon planté en recul surgissait des toits; la foule endimanchée se pressait pour entrer : je suivis la foule.

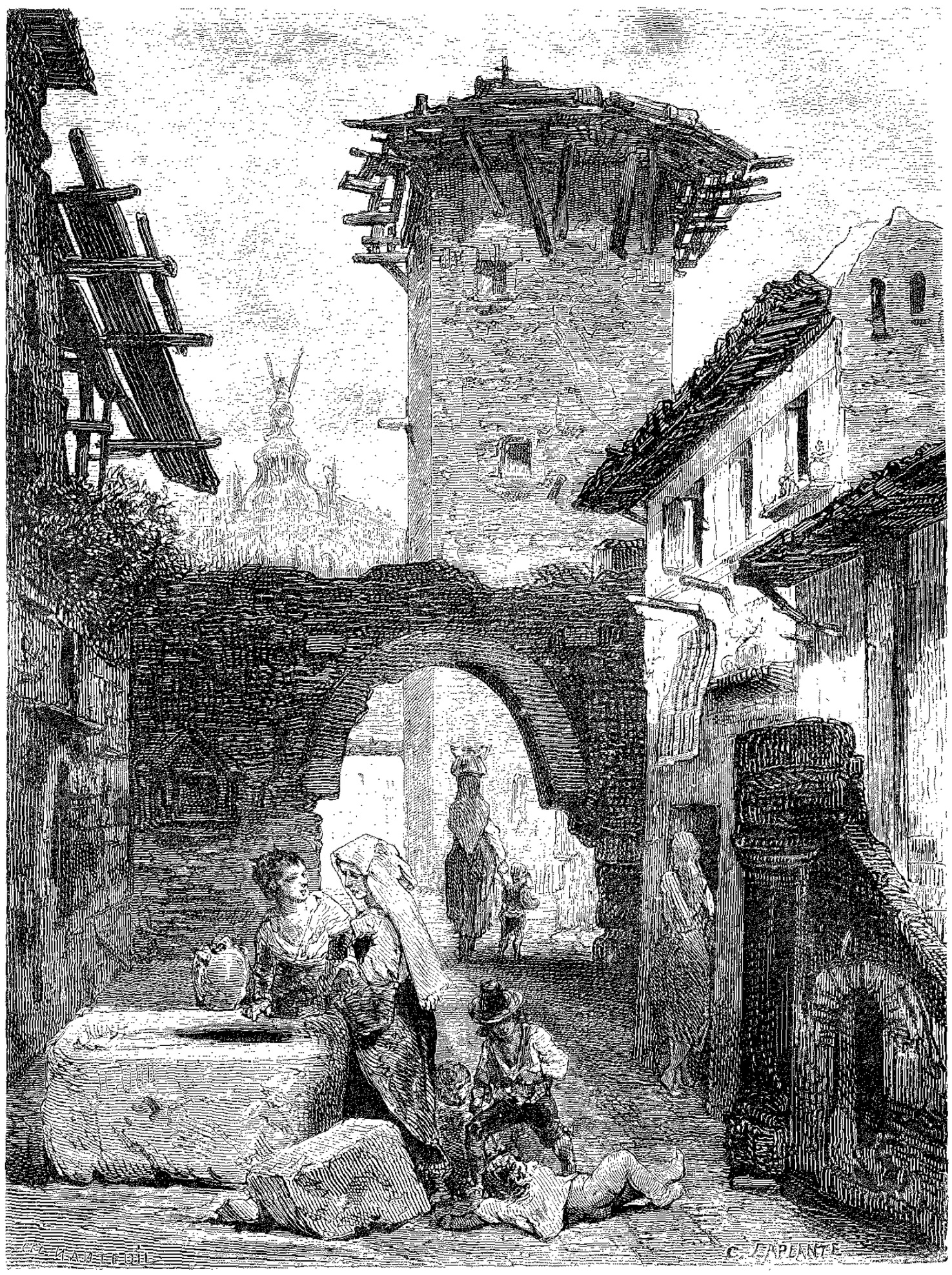
Je reconnus une de ces tours en brique élevées pour défendre le bourg, aux temps où les barbares inauguraient le moyen âge par des ruines : donjons absorbés depuis par les barons féodaux qui s'y cantonnaient pour guerroyer contre le pape ou pressurer les bourgeois. La famille qui s'était approprié celui-ci l'a enveloppé au quatorzième siècle d'une demeure, dont les piliers massifs débordent des pans de mur qui ont fermé la *loggia*. Compromis par des bouges groupés tels que des cages sur les côtés d'une cour en trapèze, ces lambeaux d'architecture font un étrange effet, pavoisés comme ils sont de haillons et de loques.

L'impression est plus vive encore quand on sait que ce cloaque fut habité par la divine Agnese Colonna : Pétrarque l'a chantée. C'est de ce palais qu'est sorti, le 8 avril 1341, le sénateur Ursus Anguillara, mari de cette beauté célèbre, pour monter au Capitole couronner le poète. J'étais au pied du donjon et dans l'enceinte oubliée des Anguillara, un de ces vieux noms qui allaient de pair avec les Orsini, les Colonna, les Gætani : célébrité presque éteinte que vient de remettre en lumière le beau livre de Gregorovius sur le moyen âge romain.

Sous une rampe pavée, suspendue comme l'arche d'un pont, et qui du fond de la cour monte jusqu'au premier étage, un verrier a établi avec ses fourneaux à reverbère, tout l'attirail à mouler des fiasques : c'est lui qui projette un crêpe de suie sur ces amas de cloisons et de toitures. Les jupes voyantes des Trasteverines qui gravissaient devant moi le tablier fléchissant par où l'on monte au donjon, les robes blanches des moines, le justaucorps des soldats, les devantiers bariolés et les manches éclatantes des robustes matrones d'Albano coiffées en filigrane d'argent, ne ressortaient

que mieux de ces teintes enfumées. Ils allaient tous à cette tour mystérieuse, comme le cortége d'un enchantement légendaire. A l'intérieur, ce sont d'étroits escaliers délabrés où les ascendants s'étouffaient avec hilarité contre ceux qui voulaient descendre. Après bien des efforts, lorsque, pensant déboucher sur une plate-forme, je franchis les dernières marches de ce belvéder escarpé, elles aboutirent à l'entrée d'une caverne basse trouée çà et là, et hors de laquelle j'entrevoyais les horizons d'une contrée fantastique.

Les issues de cette grotte créée à la cime d'une tour débouchent sur des vallons, sur des lacs, miroirs aux rives animées de bourgs et de villages en miniature. Ces premiers plans, que l'œil du spectateur rase et voit fuir, ont pour horizon le Palatin, l'Aventin, le Cœlius, le Janicule ; les monuments et les montagnes de la



Donjon des Anguillara. — Dessin original de Célestin Nanteuil.

vraie campagne romaine. Le bétail, grand comme des souris, les chaumières de ce *cosmos* bâties pour des hôtes de sept pouces de haut, prêtent aux lointains réels des dimensions gigantesques. Entrevu à l'issue d'une verte pelouse en drap de billard où des pâtres adorent l'étoile miraculeuse, le *Colosseo* justifiait terriblement le nom que lui légua la statue monstrueuse de Néron. Sous des lueurs attendries par des transparences rosées, au centre de la grotte sablée de rose, dormait l'enfant Jésus en cire rose, environné de ses parents et de sa cour ordinaire, composée de rois et de pasteurs. L'auditoire était ému de ferveur et muet d'admiration.

Par bonheur il ne se trouvait guère à la crèche que de jeunes religieux, de belles filles de la campagne, de vieux soldats, des enfants et moi.... Ravis

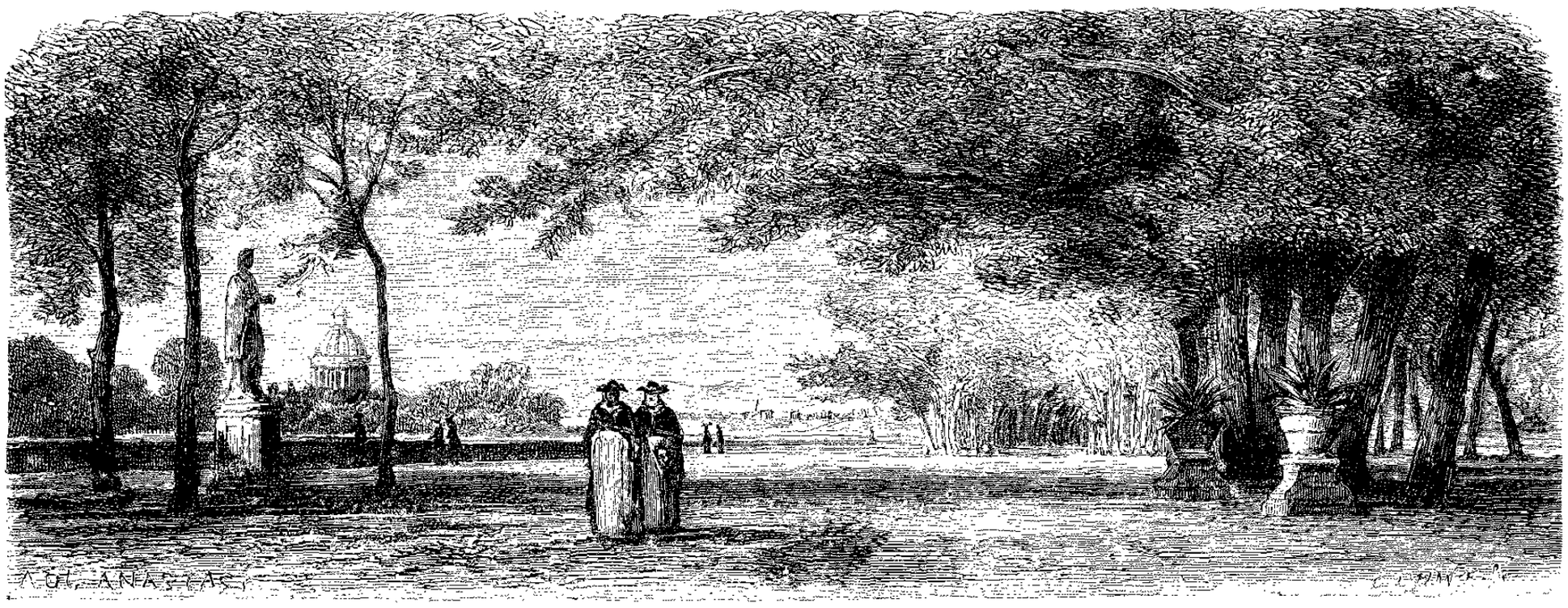
en toute naïveté, nous passions d'une chaumière à l'autre et des sommets à la plaine ; nous suivions des bateletsur les fleuves de verre, nous regardions devant leur porte des artisans à l'œuvre, cerclant des barillets qu'une larme de saint Pierre eût remplis, ou tirant le ligneux sur des espadrilles que la reine Mab aurait chaussées.

On prétend, et j'en serais peu surpris, que le candide saint François d'Assise est l'inventeur de ces divertissements ; toujours est-il que la crèche *sull' antica torre degli Anguillara* est une des plus anciennes et des plus courues : des poëtes lui ont consacré des sonnets et des odes. La vue de tant de chefs-d'œuvre, de tant de grandeur dont Rome est remplie, ne préjudicie en rien parmi les natures primitives du peuple à des instincts de curiosité où le bon goût n'a que faire. Je le comprends d'autant mieux, que je subissais avec un charme incontestable cet amusement de repasser par toutes les premières impressions de l'enfance, en admirant avec la meilleure bêtise un peuple de poupées, dans des contrées fantastiques évoquées sous une caverne de liége, par des magiciens qui n'ont rien à démêler avec l'École des beaux-arts.

—

C'est devant l'église peu intéressante de Saint-Eustache et dans le carrefour des *Caprettari* qu'ont lieu les dernières fêtes de Noël qui se concluent par les réjouissances de l'Épiphanie ou jour des Rois. Ces petites places contiguës, irrégulières, longues, étranglées, ménagées au milieu d'un dédale de ruelles entre le Panthéon et la place Navone, sont le théâtre d'un divertissement populaire qui, s'ouvrant le 5 janvier, se prolonge durant l'octave entière.

La mise en scène est d'une simplicité primitive. Autour de la place on a dressé des boutiques en plein vent où se débitent à profusion des pantins, des polichinelles de Naples et des grotesques en tout genre ; des sonnettes en terre cuite dont le timbre est flûté, de petits tambours de basque, des trompettes en fer-



Jardins de la villa Pamphili-Doria. — Dessin original de Anastasi.

blanc, des *Bambini* en plâtre peint, des instruments charivariques avec des anches ajustées à des vessies, des crecelles, des tiquelettes, et une foule de figurines baroques, en pouzzolane ou en plâtre, avec un sifflet au derrière. On offre aussi des *pinoli* grillés, des confetti, des fritures à l'huile, encens équivoque de la solennité.

Dès la troisième heure après les *vinti-quattro*, la foule s'amasse aux abords de Saint-Eustache ; chacun s'est approvisionné d'ustensiles bruyants, et jusqu'après minuit cette cohue, qui comprend toutes les classes aussi bien que tous les âges, se trémousse à grand bruit dans cet espace restreint : c'est à qui, le long de ce carrefour illuminé où chacun se foule et se coudoie, produira le plus formidable vacarme.

On siffle, on hurle, on imite avec des appeaux les cris des bêtes sauvages ; on trépigne en beuglant on pousse et l'on est poussé ; des bandes de jeunes gens enlacés se lanceront avec des rires et des piaulements sur les passants qu'ils renversent, et ces troupes tout à coup se mettront à lutter en corybantes les unes contre les autres. Le tumulte est diabolique, l'image de la violence est partout ; mais la colère est absente, les rixes sont inusitées : ce serait faillir à toutes les bienséances du dévergondage que de s'offusquer ou de faire une querelle. C'est un simple concours à qui produira le bruit le plus énorme et le plus discordant.

Au bout de deux heures de cette orgie pour l'oreille, assourdi, éperdu, tournoyant et comme enivré, vous êtes atteint d'un rire convulsif ; vous criez, vous hurlez sans savoir pourquoi, souvent même à votre insu. A la fin de la nuit, cette armée d'exécutants sans auditeurs se disperse dans les quartiers, et durant une semaine la ville s'éveille au son du sifflet, des trompes, des mirlitons et des campènes.

Que les vieux peuples sont enfants ! Sans se lasser ils mènent cette folie quatre heures consécutives, et huit nuits ils recommenceront ! Tout cela se passe devant cette calme et inclyte Université romaine que

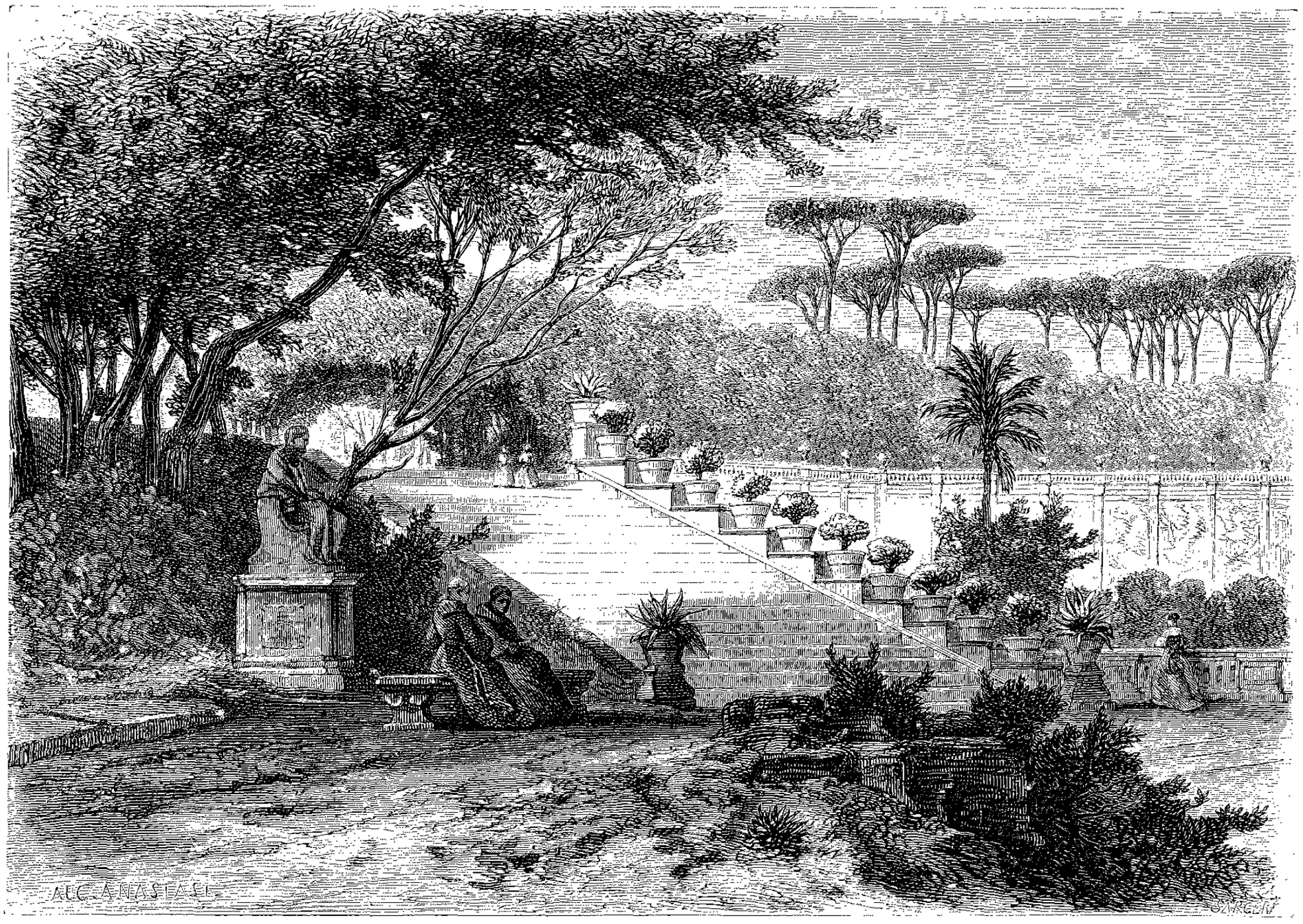
Léon X a installée dans un palais commencé par Michel-Ange. Et tandis que les Romains se livrent à ces débauches de clameurs, à ce délire sans nom, la lueur des torches dessine sur leurs têtes, au fronton d'une croisée qui domine la grande porte du palais, ce verset du Psalmiste : *Initium* SAPIENTIÆ *timor Domini.*

C'est même cette vieille inscription qui vaut à l'Université de Rome un grave et beau nom : le Collége *de la Sapience.*

—

J'avais assisté à tant de cérémonies d'église, à tant de fêtes bourgeoises, que j'étais impatient de retrouver à la villa des Farnèse les divinités de l'Olympe, ces modèles accomplis de la perfection des formes, prodigues de leurs attraits pour initier les mortels à la science du beau. C'est donc avec un certain contentement que, restant dans les tranquilles régions du Trastevere, je passai pour aborder la perspective de la Lungara, sous les mignonnes arcatures et les créneaux en queue d'aronde qui, au temps d'Alexandre VI, ont travesti la porte *Settimiana* baptisée par le père de Geta, et condamnée sous Urbain VIII à n'être plus qu'un ornement du quartier.

Au palais de la villa Farnésine, que Peruzzi a bâti avec une fine sobriété au milieu des jardins pour un ami de Raphaël, pour le banquier Agostino Chigi qui lui survécut de quelques jours seulement, on rencon-



Jardins de la villa Pamphili-Doria. — Dessin original de Anastasi.

tre cette Renaissance païenne dont nos souverains de la branche de Valois avaient été si fort éblouis.

Qualifiée de *villa*, bien qu'elle soit dans la cité presque en face du palais Corsini, mais parce qu'elle est isolée dans un enclos, la Farnésine est à l'extérieur d'un aspect triste. La pureté des lignes et des arêtes imprime une éternelle jeunesse à l'édifice qui cependant a une physionomie délabrée; l'aspect négligé des jardins en friche avec leurs vasques ébréchées, leurs herbes folles sur le sable des avenues, et leurs orangers séculaires, contribue à cette impression. C'est l'entrée d'un paradis perdu : mélancolie des lieux abandonnés qu'embellit la sensation des félicités regrettables.

Dès qu'on a franchi le perron pour pénétrer dans les appartements les plus démeublés qui se puissent voir, on triomphe assez vite de la froideur qu'ont déposée là des siècles d'inhabitation. Douze grands sujets de peinture dessinés et commencés par Raphaël, puis exécutés par les aigles de son école, remplissent le ciel du vaste salon qui sert de vestibule. Et quel adorable sujet ces grands hommes ont mis en scène !

Il s'agit du *roman de Psyché*, qu'Appulée raconta avec ce scepticisme élégant, cette recherche des images, ces délicatesses du sentiment relevées d'esprit, qui caractérisent le début des âges de décadence. On ne croit plus à grand'chose, les dieux sont obligés de se faire bonnes gens pour avoir licence de continuer à vivre : de tendres secrets remplacent les mystères : c'est

dans les bois sacrés que le mysticisme a choisi son dernier asile.

Le poëte africain de Madaure avait parcouru la Grèce et visité l'Orient; il avait séjourné dans Rome à cette époque où les voyages d'Adrien avaient mis à la mode l'engouement de courir le monde : en effleurant de peuple en peuple des théogonies disparates, au même temps que les aspirations du mythe chrétien commençaient à alléger les esprits, il s'était épris de ce doute un peu moqueur, philosophie des gens qui ont beaucoup vu, et qui dans l'âme d'un poëte, est préservée de la sécheresse par l'attrait de la nature et la fraîcheur des créations.

C'est ainsi qu'Appulée met les dieux en scène dans le roman de ces deux enfances où il a symbolisé le désir et l'idéal, la matière et l'esprit. Cette amourette éclose dans l'ombre de la curiosité se continue par la lutte, finit par triompher des enfers mêmes, par envahir l'Olympe, par soumettre enfin le conseil des Immortels. Et la cour de Jupiter subit et consacre stupéfaite le dogme de la suprématie de l'âme, de l'amour pur et infini.

Inspiré des fables milésiennes, poëme symbolique d'une époque où il signale le terme définitif des épopées, ce livre, ou plutôt cet épisode, PSYCHÉ, *nouvelle athénienne*, aurait-on dit plus tard, tel est donc le sujet que Raphaël a adopté. En choisissant ce thème, le peintre des madones se souvint qu'en passant de l'école des néoplatoniciens dans les catacombes, le mythe de Psyché était devenu le symbole de l'âme humaine régénérée par le sacrifice et les épreuves.

Ne laissons pas que d'observer à quel point nos peintres du temps de Léon X étaient désignés pour une telle entreprise. Les idées en leur temps remontaient le courant qu'avait descendu Appulée: l'une et l'autre inspiration devaient se joindre à mi-chemin. En effet, de même que les penseurs du siècle des Antonins léguaient le paganisme à l'exploitation des poëtes, de même aussi les artistes de la Renaissance ressuscitaient le paganisme au seul profit de la poésie et des arts.

Aborder ces réflexions, c'est définir le caractère de cette histoire de Psyché, si bien traduite à la Farnésine. Que ces douze sujets, que les figures allégoriques des frises aient été retouchés et rafraîchis par portions sous le pinceau habile d'ailleurs et respectueux de Carle Maratte, ce sont des accidents incontestables; mais la conception était si vive et si franche, et avec un accent si facile à saisir, que cette *illustration* de la fable d'Appulée a gardé presque tout son éclat. Voilà l'essentiel. Dans le petit tableau où Cupidon présente sa fiancée aux Grâces, le dos d'une des trois sœurs est un miracle d'exécution : aussi a-t-on attribué cette figure à Raphaël seul. Elle est si belle, ses compagnes ont tant d'attraits, que l'artiste vaincu par lui-même a renoncé à placer Psyché dans le même cadre : l'Amour désigne aux Grâces une rivale absente.

Deux grandes compositions se partagent le plafond : les *Noces de Psyché*, le morceau qui a le plus pâti des retouches; l'*Assemblée des dieux* où la figure de Mercure, celle de Cupido et la tête de Vénus sont d'un galbe exquis. Les motifs accessoires, distribués au-dessus des frises par caissons triangulaires qu'encadrent d'épaisses guirlandes de fleurs, de légumes et de fruits enroulées sur un ciel d'azur, sont supérieurs peut-être aux deux grands tableaux. Les incidents de ce drame sentimental ont une gentillesse si favorable à la peinture! Vénus irritée qu'une mortelle ose aimer son fils, la lui montre avec mépris, en lui intimant de la plonger dans une passion indigne. Désobéie, abandonnée de Junon même et de Cérès, la déesse, avec d'adorables minauderies, va se plaindre à Jupiter. Vaines intrigues : soutenue par trois Génies... ou trois Vertus, Psyché étonnée et souriante, traversera les airs avec les dons de Proserpine, que d'un air ingénu elle présentera à Vénus exaspérée.

Enfin, sur l'ordre de Jupiter, Psyché ramenée par Mercure viendra s'unir à l'Amour, — après que l'irrésistible Enfant aura plaidé sa cause sur les genoux du maître des dieux qui, allongeant les lèvres et faisant la lippe d'un baiser, sa réponse, tient familièrement au menton le redoutable gamin dont il relève la joue qu'il fait grimacer. Ce morceau robuste et sans façon fait penser à certaines lubies du naturalisme audacieux qui plaît à Michel-Ange.

Cette décoration est au goût de notre temps, et la Grèce l'aurait admirée. La simple et riche disposition d'un si vaste champ de peinture complète cette fête des yeux à laquelle contribuent une série de Cupidonneaux chargés de prouver que leur patron fait son jouet de tous ces dieux que les hommes ont pétris de leurs faiblesses.

Espiègles, insolents de vie et de beauté, ils se font, à travers l'empyrée, un jouet des Immortels ainsi que de leurs attributs, et ils houspillent impunis les bêtes les plus féroces. Un de ces garnements se couvre avec une malice hypocrite du bouclier de Minerve; un autre, c'est le plus joli, enfourche Cerbère en brandissant le trident de Pluton. — L'amour n'est-il pas plus fort que la mort même!

D'autres admirations sont ménagées dans le salon voisin.

C'est là que navigue *la Galatée* sur une conque tirée par des dauphins; c'est là qu'est placée cette illustre fresque de Raphaël si souvent copiée, et que Richomme a popularisée chez nous, traducteur infidèle, dans une gravure où, comme un grammairien, il a corrigé le maître. Les Farnèse, quand ils possédaient cette villa, ont bien compris la valeur d'un tel joyau : pour le mettre en relief, ils ont laissé le théâtre vide aux deux panneaux voisins de droite et de gauche, bornés au rôle de limiter le golfe où se joue Galatée. Ces espaces contribuent encore à concentrer l'intérêt sur l'œuvre de Raphaël; ils tranquillisent les yeux sans appeler l'attention, et le Cyclope géant qui de loin contemple sa rebelle, ne trouble guère plus cette quiétude que ne le ferait un rocher.

Sébastien del Piombo à qui l'on attribue *le Polyphè-*

me, se fait plus d'honneur avec les petites fresques de l'*Admète endormi* à qui sa fille tire le cheveu d'or qui le rend invincible, et avec l'*Icare précipité*, sujets ajustés dans les lunettes avoisinant la frise.

Le mérite de ce peintre, dont en général le ton est violent, est de s'accorder ici avec une certaine douceur à la gamme de Raphaël et de se soutenir à ses côtés. Sa *Junon*, sur un char traîné par deux paons et placée au-dessus de la Galatée, n'est point trop éclipsée par un si redoutable voisinage. Cette peinture est souple et blonde; le mouvement de la figure, la beauté de la tête et des attaches, la ligne des épaules et du bras ont une élégance rare, chez ce maître surtout, que l'engouement de Michel-Ange a durci et repoussé dans le sombre.

Parmi ses œuvres de Rome, je n'ai retrouvé que là, dans l'oubli du style de seconde main, les grâces d'une *Madone* que j'avais admirée, et que peu de personnes vont chercher à Venise, dans l'église de Saint-Jean Chrysostome, près du Rialto.

—

Revoir quelques moments les eaux vives et les prés quand on a si activement exploré la ville, terminer sous des ombrages une journée où l'on a évoqué la mythologie en compagnie de Raphaël, c'est une tentation à laquelle on ne résiste guère, surtout si l'on se rappelle que la Farnésine n'est pas loin d'une de ces féeries où l'esprit est si prompt à rappeler les divinités des bois et des fontaines.

Vous savez, lecteur, que dans la campagne romaine les petites propriétés qu'ailleurs on qualifie de vergers, d'enclos, de bastides ou de cottages se nomment des vignes : de là tant de statues et de bas-reliefs trouvés *dans les vignes*. Un jardin est tout autre chose : ce mot désigne souvent d'énormes espaces comprenant bocages, métairies, collines, étangs et rivières, avec des ruines et des monuments épars.

Tels sont les jardins Pamphili, sur l'emplacement de ceux de Galba.

Sous les remparts de Rome, à quelques toises de la porte Saint-Pancrace, de belliqueuse mémoire, ils offrent les vallonnements encaissés, les ombres touffues, les cultures des solitudes rustiques. Comme l'entrée du domaine est au revers du plateau qui de ce côté limite Rome, dès qu'on pénètre dans le parc, la ville a disparu de l'horizon, sauf vers le nord où, à l'extrémité d'un val resserré entre des collines décroissantes, surgit isolé dans un bas-fond le massif énorme de Saint-Pierre, flanqué du Vatican et de toute part encadré de prairies, de champs, de pentes fauves : tel qu'une chartreuse colossale, perdue au milieu d'une thébaïde. Entre le Soracte rose et le *Monte-Mario* le dôme gravit les nuages, cantonné de massifs d'arbres et limité par la cité Léonine, qui fait courir à travers le côteau ses rubans de brique, enroulés de distance en distance sur des donjons du neuvième siècle.

Les ruines d'une villa, restaurées en manière d'arc triomphal, donnent accès aujourd'hui dans ces bosquets de chênes, de platanes, de grands pins-parasols lançant leurs pavillons dans le bleu, et leurs rosaces d'ombre sur les pelouses. Au fond de ces prairies boisées s'ouvrent les longues avenues ignorées du jour, nefs où les oiseaux chantent, et qui partagent un vallon au bout duquel s'étend à perte de vue la plaine, mer solide que l'autre a jadis aplanie.

Ce dédale ombreux qui monte et descend tour à tour, vous montrera les neiges de l'Apennin par les éclaircies des futaies; aux perspectives de verdure succéderont des perspectives d'eau : — ce long bassin d'un mille qui prélude par le bruit argenté des cascades, au silence immobile d'un miroir. A la fraîcheur opaque des ondes et des grands arbres, l'herbe prend une finesse et un éclat qui rappellent les Alpes : dès l'aube printanière, l'anémone, les violettes, la stellaire et les pervenches, et les primevères et le cyclamen étalent sur le gazon leur mosaïque embaumée. Plus loin, les murs des terrassements sont capitonnés de camellias touffus brochés de fleurs; les arabesques des parterres, les niellures de leurs compartiments qui encadrent des bas-reliefs et des statues, font succéder les surprises de l'art au poëme de la nature.

On reconnaît, pour l'avoir entrevu dans les tableaux des peintres, certain hémicycle d'architecture reflété avec ses guirlandes d'arbres dans une pièce d'eau : tout le reste est imprévu et cause des sensations nouvelles ; on croit se promener dans un rêve. Les jardins de Rome étaient certainement ainsi dès le temps de Virgile et des poëtes de l'empire; le Tasse s'est égaré dans des lieux semblables avant de peindre l'éden où le paladin Renaud oublia la gloire aux pieds d'Armide. Ces jardins Pamphili, leur silence, leur mystère, la prodigalité qui y a rassemblé les plantes de tous les climats; les points de vue mélancoliques et lointains qui appellent au delà les yeux et les pensées, tout vous berce dans les ressouvenirs d'une existence idéale qu'on croit avoir vécue et regrettée.

Ce qu'on a pu souhaiter de merveilleux pour y égarer les enivrements des premières passions est tellement réalisé là, qu'à la longue on s'y sent épris d'une indéfinissable tristesse. Lors même qu'on y disperserait ses pas environné de tout ce qu'on aime, on aurait des aspirations vers ce qui ne peut être atteint; et si l'on avait auprès de soi les plus joyeux de ses amis, pour peu qu'il en manquât un seul, celui qui ne revient plus, on se sentirait abandonné dans cette veillée thessalienne de la villa Pamphili....

C'est par les pentes en fleurs de ce paradis que lancés du quartier général de notre armée, établi dans la villa Contucci à l'issue de la plaine, les soldats d'Oudinot, lors de la prise de Rome en 1849, sont montés à la fin du mois de juin, pour les derniers assauts. Epaulés à droite par le versant, qui les préservait des feux du rempart, ils gravissaient ces chemins diaprés le long des nymphées et des cascatelles, tandis que par-dessus leurs têtes la muraille était battue en brèche. C'est vers la porte *San Pancrazio*, dé-

truite alors et rebâtie par Pie IX, que le rempart s'ouvrit et que, sortant des bocages, nos soldats s'élancèrent.

Mais *on n'avait pas prévu* l'obstacle des murailles d'Aurélien qui les arrêtèrent, et d'où ils furent ramenés avec des pertes considérables dans les jardins Pamphili. Il fallut rouvrir trois autres brèches sur le chemin de la *porta Portese*, et c'est par la plus grande, reconnaissable comme les deux autres à la teinte moins foncée des briques, que pénétra le colonel Espinasse qui, onze ans plus tard, devenu général, ministre, sénateur, s'est fait tuer en Italie comme un jeune soldat.

La Ville Éternelle, une fois encore, était prise par les Gaulois !

L'attaque avait été dirigée de ce côté en dépit des combinaisons stratégiques, parce que la France aima mieux augmenter les difficultés de la victoire que de risquer, en donnant l'assaut par le nord-est devant le Pincio et le Quirinal, d'endommager les monuments et de détruire quelque œuvre d'art. Préoccupations toutes nouvelles dans les plans des hommes



Vue de la villa Pamphili-Doria. — Dessin original de Anastasi.

de guerre, et qui témoignent du progrès des sociétés.

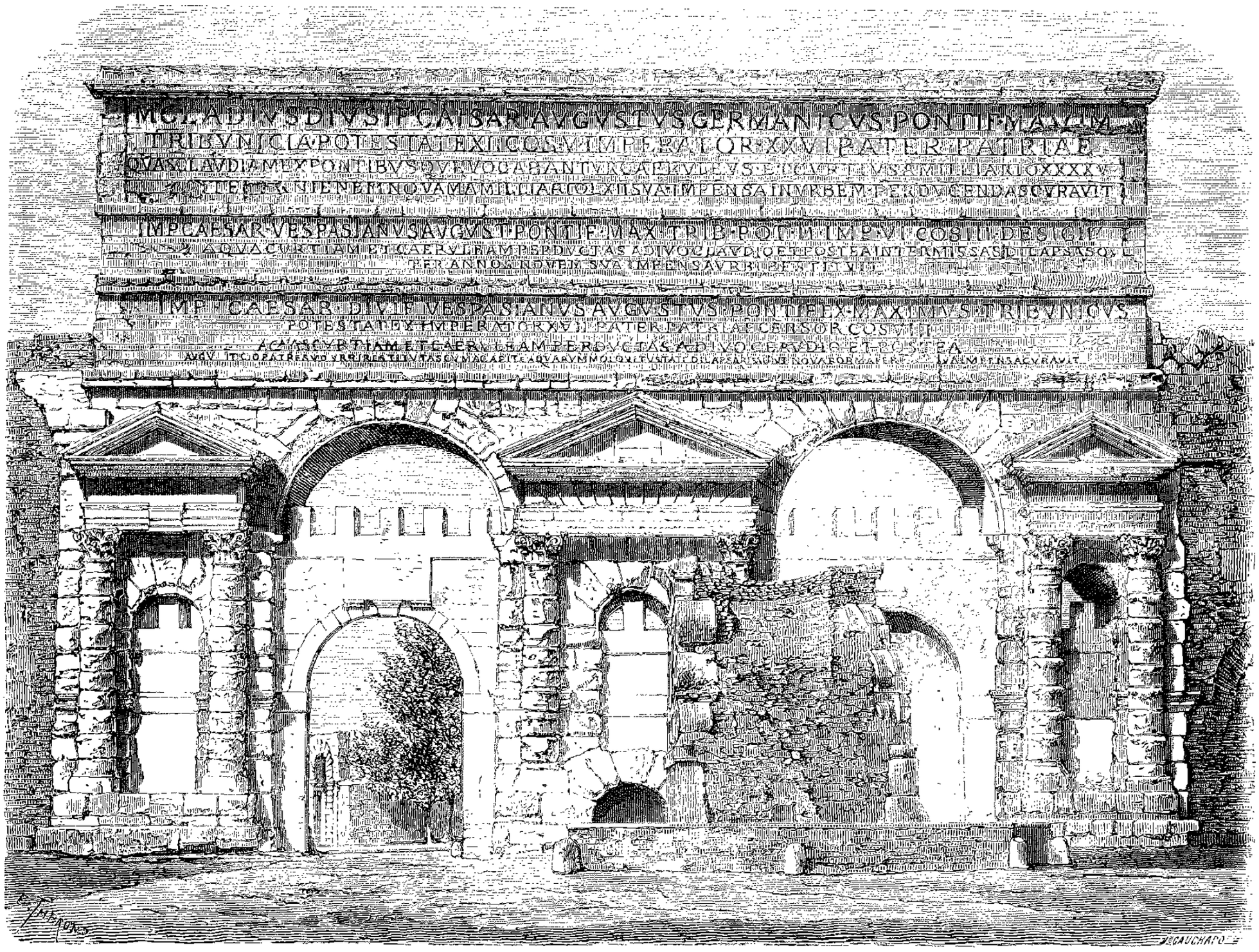
Il est donc resté bien des Français sous les lis et les asphodèles de la villa Pamphili : le prince Philippe-André Doria a consacré dans le parc une sépulture magnifique aux guerriers qui dorment sous les vastes ailes des pins. Sur des tables en marbre blanc figurent les noms de ces soldats tombés aux portes de Rome qu'ils n'avaient pas vue ; leurs épitaphes seraient moins touchantes si peut-être elles étaient meilleures.

La rédaction en fut confiée à nos fantassins qui ont dicté à des marbriers du Latium leurs inspirations tendres au sujet de leurs *camrades*, en un style et avec une orthographe que des praticiens du Trastevere pouvaient seuls accepter sans murmure.

Mais la tristesse du fait, la piété envers la patrie, la beauté du cimetière, la naïveté des sentiments traduits avec l'emphase des enfants de la nature, tout contribue à l'émotion dont on finit par s'éprendre, lorsqu'on achève la lecture de ces hiéroglyphes, commencée en souriant.

Francis Wey.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Porta Maggiore. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1865-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

La *Porta Maggiore* et le tombeau du boulanger Virgile. — Par les sentiers et les jardinets du mont Esquilin.... — Ce que fut la Minerve *Medica*. — Nymphée de Sévère; amphithéâtre *Castrense*. — Point de vue rustique sur les *Sette Sale*. — Leçon de botanique par un jardinier. — Les Thermes de Titus. — Chez Néron : distribution et peintures de la Maison d'Or. — Saint-Martin *ès monts* et les fresques du Guaspre. — Pourquoi les souverains pontifes n'ont point de crosse. — Nef et aspects extérieurs de l'ancienne Basilique vaticane, de Constantin à Nicolas V.

C'est en revenant de la porte Prænestine que, par un gros temps bariolé de soleil et d'averses, le chapeau sur les yeux, le buste en avant pour lutter contre la bise, j'ai parcouru pour la première fois le versant oriental de l'Esquilin, — ces espaces plantés de jardinages et de ruines, qui furent une cité, qui ne sont plus même un faubourg, et où quelques maraîchers ont pu mettre une nécropole en culture sans lui enlever sa physionomie.

Le pèlerinage débutait par la porte triomphale enchâssée dans l'aqueduc de Claude à l'endroit où s'embranchait la route de Prænestе sur la voie Labicane. Un large bandeau de muraille en grand appareil, à quatre cordons, sous lequel se dessinent deux grands arcs accostés de trois petites portes couronnées de frontons reposant sur des colonnes : voilà dans sa toute simplicité la *porta Nevia*, plus connue sous le nom de *Porta Maggiore*. Son caractère austère et solide, la rudesse des profils, donnent tout son effet à cette façade, que trois empereurs ont laissée épannelée sans daigner en ordonner le ravalement. Les Romains se préoccupaient avant tout de l'utilité, de la juste et

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIX, p. 177.

pratique appropriation. Épaulée sur les murailles Claudiennes, cette façade est réduite à une ornementation *parlante :* trois inscriptions superposées, incisées en belles capitales sur cette page blanche, racontent depuis tantôt deux mille ans les consolidations du monument ainsi que des aqueducs, par Claude fils de Drusus, par Titus et par Vespasien. Le moyen âge a réduit la dimension des portiques en y inscrivant de plus petits arcs, surmontés de cordons crénelés d'un effet malheureux.

Appuyé au flanc extérieur de la porte, se présente le tombeau de Marcius Virgilius Eurysacès, boulanger et fournisseur : quelque affranchi d'origine grecque, dont la fortune remonte aux dernières années de la république Romaine ; l'édicule repose sur un soubassement formé de cylindres debout les uns contre les autres comme des sacs de grains qu'on aurait alignés. Les bas-reliefs de la frise représentent les manutentions de la boulangerie au temps de Marius ou de César. On maniait la pâte avec un rouleau sur des tables, au lieu de la brasser comme chez nous dans un pétrin.

Hors de la Porte Majeure commence, *dallée* d'un pavage antique et longeant l'aqueduc dont Aurélien et Honorius ont fait un rempart, la vieille route de Prænneste qui s'éloigne peu à peu des festons polygonaux décrits sur le sol par la construction de Claude. Cinq ou six aqueducs se croisent sur ce plateau ; leurs grands arcs s'enlèvent sur le ciel, continués dans les fonds par d'autres débris étalés comme des vertèbres. Après avoir cherché à débrouiller parmi ces canaux qui serpentent, l'eau *Giulia* qu'Agrippa fit venir, l'eau *Tepula* introduite par Cneus Cepio l'an 627 de Rome, l'*Aniene Vecchia* amenée en 482 par Mamius Dentatus, l'eau *Marcia*, la plus pure de toutes, qui pour descendre des montagnes parcourait soixante milles de distance, et les eaux Néroniennes que le successeur de Claude détourna pour les lancer sur ses palais, je rebroussai chemin, chassé par une averse ainsi que par une vision déplorable au milieu de tant de ruines : c'était leur parodie ; les ruines d'une gare de chemin de fer.

L'ancienne voie *Labicana*, la rue Porte Majeure, les venelles sans nom qui introduisent dans les propriétés, sont marquées par des clôtures farcies de vieille brique, de morceaux de marbre et d'inscriptions tronquées, oracles perdus; seulement, on ne rencontre pas un toit où s'abriter pendant l'orage. Ces rues en contre-bas des jardins, comme les chemins creux du Bas-Maine, sont tapissées d'herbe vitement poussée, et dès qu'il pleut, détrempées à une profondeur indéfinie : on enfonce jusqu'à mi-jambe dans ce tissu pâteux de gazon jeté par bandes sur des ornières de boue.

De loin en loin intervient une porte vermoulue dont le seuil est perché : à l'une d'elles, une corde répondait à un fil de fer qui mesurait l'enclos. Je tirai cette corde : un bruit de cloche courut tout enroué dans les tourbillons du vent, et je vis au loin une série de têtes enfantines s'aligner parmi les joncs et la ramée au-dessus du mur. Des parents succédèrent; on m'examina, on réfléchit. Je sonnai de rechef, j'envoyai des baisers aux marmots; si bien qu'après un quart d'heure, et la pluie ayant cessé, on vint m'offrir un abri.

J'entrai cependant, par curiosité : au milieu d'un potager vaste où des salles antiques servent de serres et de retraits à remiser les outils, j'avais entrevu une ruine bien des fois exploitée par le Poussin, par le Guaspre, par Claude le Lorrain. C'est un polygone à dix pans, flanqué de niches à statues analogues à des chapelles, et dont la voûte effondrée est remplacée dans les airs par un lambeau de forêt inaccessible : ce morceau ravissant est connu sous le nom de *Minerve Medica*.

Rien de plus singulier, au point culminant de ce jardin où chantonne un ruisselet tiré des artères Claudiennes, que cette gigantesque caisse à fleurs. La *Minerve* dite *medica* n'a rien de commun avec la Médie, ni avec Esculape, ni avec Minerve, et tant s'en faut, puisque ce joli pavillon fut autrefois un boudoir galant dans les jardins des empereurs Valérien et Gallien ; on y a trouvé les divinités honorées dans ces champêtres réduits : Pomone, Adonis, Vénus, Hercule, un Faune, et même le bel Antinoüs.

C'est au bout de la rue, à mi-chemin de Sainte-Marie-Majeure, que l'on rencontre les restes si connus sous le nom de *Trophées de Marius*, attribution apocryphe qui déguise un nymphée construit sur l'*Acqua Giulia* au temps d'Alexandre-Sévère. Le monument avait été décoré de trophées plus anciens, que Sixte-Quint a fait transférer sur la place du Capitole où nous les avons vus : Viollet-le-Duc les croit antérieurs à Trajan. Au quinzième siècle, le monument de l'Esquilin était encore intact : j'en ai trouvé la preuve à *Santa-Maria Novella* de Florence, dans la chapelle Strozzi que Filippino Lippi a décorée. La fresque représente saint Philippe le diacre renversant une idole, du soubassement de laquelle il extirpe un démon. Au fond du tableau s'étend le château d'eau d'Alexandre-Sévère, avec son architecture complète où l'on reconnaît les fameux trophées. Filippino, qui a vu ce monument, le reproduisait en 1486.

Quelques pas plus loin commençait un ancien marché dont parle Tullius Cicero et qui fut rebâti par Livie dont il avait gardé le nom. Là se trouve, tout à côté de la petite église de Saint-Vite, un arc en gros blocs de travertin, d'un bon style, mais trop large pour sa hauteur, élevé au troisième siècle par un Marcus Aurelius Victor, épris de la docte et vaillante impératrice Cornelia Salonia, et dévoué à Gallien son mari. Cet Aurelius Victor paya par cette offrande la dette des lettres, à des princes tellement amoureux de la philosophie qu'ils voulaient, pour complaire à Plotin, bâtir en Campanie, sous le nom de *Platonopole*, une ville où seraient appliquées les lois de la République de Platon. L'inscription trop maigre tracée à l'Arc de Gallien, le long de l'architrave qui porte par une de ses extré-

mités sur un pilastre à chapiteau feuillé de lotus, expose l'intention du fondateur.

La bourrasque obstinée qui me pourchassait me fit chercher un autre asile du côté de Sainte-Croix. Là un bon petit religieux me fit asseoir, et il me conduisit à l'Amphithéâtre *Castrense* qui touche à l'église et écorne le rempart. C'est la plus ancienne construction de ce genre qui soit à Rome; elle est toute en brique et date de Néron : Honorius, en la reliant aux murailles, boucha les arcades et la décapita de son étage supérieur. Dans cette arène où la maçonnerie présente au pourtour des aspects curieux, on faisait combattre des bêtes féroces avec les prisonniers de guerre : il est présumable que le sang des premiers chrétiens a coulé très-abondamment dans cette enceinte.

Je revenais directement vers Sainte-Marie-Majeure, lorsqu'une pédantesque fantaisie me fit prendre à gauche la rue Labicane, qui fut jadis la *via Labicana*. Elle se dessine au même endroit, elle décrit les mêmes courbures que du temps où Horace la suivait pour se rendre au *frigidum Præneste*. Cicéron a passé par là, ainsi que Properce, pour aller visiter ce qui fut Gabies avant la tyrannie de Sylla : Gabies qui, selon Robello, possédait *une Université* où Numitor envoya ses petits enfants, Romulus et Remus, prendre leurs degrés.... Faite de pans de murs antiques ou renouvelés, cette rue Labicane qui séparait des cultures a gardé, jusqu'au Colisée où elle expire, une physionomie particulière. Dix-huit siècles n'y ont rien changé, parce qu'elle était inhabitée jadis et qu'elle l'est encore. Quand on s'y égare dans la portion étranglée de l'entremont où elle limite les Thermes de Titus, on s'attend à voir sortir du corps de garde posté là dans des ruches impériales un décurion et des légionnaires vêtus comme les bas-reliefs de la colonne Antonine.

A l'angle de ce poste qui surveille je crois une poudrière, commence une rue solitaire et tortueuse qui prend dès six heures du soir une mine de coupe-gorge assez engageante. Comme je trouvai, en la suivant, une porte ouverte sur les vignes qui forment un vaste domaine au-dessus des Thermes, je m'aventurai dans un autre paradis légendaire.

Tout d'abord on arrive aux *Sept-Salles*, qui sont au nombre de neuf et ne sont point des salles, mais des réservoirs divisés par de larges corridors voûtés, parallèles entre eux. Ils sont mis en communication par de petites portes rondes transversalement percées presque en face les unes des autres, mais en biais, de telle sorte que, d'une des extrémités, le regard les enfile obliquement, bizarre effet de perspective qui prolonge les distances. Les anciens avaient des recherches curieuses : celle-ci l'est d'autant plus que ces portes, n'étant que des communications entre les bassins, étaient constamment sous l'eau, ainsi que le prouve le niveau d'un sédiment dont elle a enduit les murailles. Cette construction, qui remonte à Titus, est d'une formidable solidité. Éclairées par un jour de cave, bas et tamisé dans la verdure, encombrées de charrois et d'un attirail rustique, les *Sette Sale*, avec leurs murailles de casemates et leurs voûtes antiques, causent un grand étonnement.

Mais pour jouir d'un beau coup d'œil il faut grimper sur le mont artificiel produit par ce bloc de bâtisses. Il a pour toiture une pelouse, qui était remplie de violettes et où frisaient aux joints des pierres les menus plumages du fenouil. Au milieu de ce pré, les siècles ont ménagé un parterre : c'est une grande mosaïque encadrée dans les herbes, et qui prouve qu'un étage était posé sur les voûtes des neuf salles.

De ce point on ne découvre à la ronde que de la campagne, bien qu'on soit dans Rome et bien en deçà des remparts. C'est une bergerie meublée, vivante, avec les distractions de la petite culture et je ne sais quoi de mal peigné qui a sa grâce. — Des tours décapitées, des voûtes en éclats, un fût de colonne qui sert de banc, les premières assises d'une *loggia*, des arabesques en mosaïque rampant à côté des herbes folles; un citronnier ou un chêne vert accroupis sur une ruine que mesure un cyprès; des vignes basses coiffant des substructions dont elles décrivent les contours; partout des fontaines dégorgeant dans des sarcophages l'eau des aqueducs de Néron et de Claude, dont les canaux à demi vidés, perchés sur leurs arcades, enjambent çà et là; enfin, parmi cette marquetterie de vignes, de pâturages, de jardinets, des cultivateurs bronzés et de belles filles brunes, qui travaillent avec des bêtes de labour ces champs enclavés dans Rome....

Ces femmes, on les voit, statues vivantes, portant sur leur tête des amphores dont le dessin remonte aux Étrusques; la cabane où elles font serpenter quelques fleurs est taillée dans une *cella* de Titus ou de Domitien; les rustiques degrés qu'elles descendent revêtaient les palais de César. A l'aspect des jeunes colons qui vont, la jambe, le poitrail et les bras nus, coiffés de ce petit chapeau conique en paille, que Dametas et Myrson rejettent sur leur nuque dans les bas-reliefs grecs, on cherche à renouer dans sa mémoire les hémistiches des églogues pour rendre la bienvenue à ces bergers qui passent. Et la solitude protége ces confidences du passé : le vent seul accompagnait les récits de ce spectre de ville, qui se soulève devant vos pas pour conter son histoire.

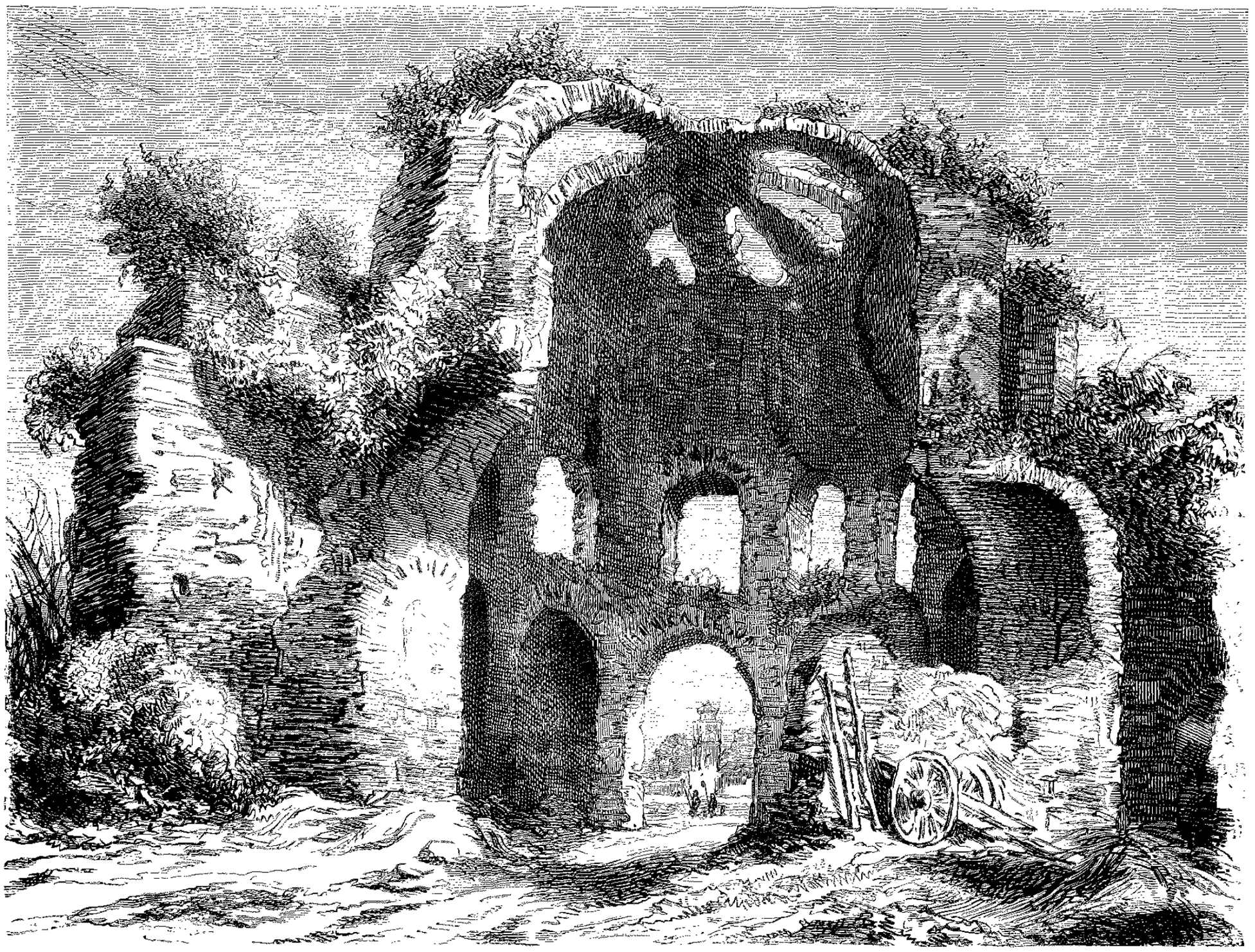
Afin de reposer les yeux, les monuments de la cité apparaissent à l'horizon où ils composent de ces fonds historiques, comme ils sont aux arrière-plans des fresques de Ghirlandajo et de Benozzo-Gozzoli. Vous voyez surgir des vignes les clochetons de Saint-Jean avec les statues perchées sur la façade, Sainte-Croix en Jérusalem avec son beffroi troué à jour, Sainte-Marie-Majeure dressant sa tour sévère entre deux dômes accostés du pilier corinthien qui porte la madone. Sur le versant occidental, du Colisée découvert tout entier par sa plus haute muraille, et du temple de Vénus et Rome dont le soleil oblique accentue les caissons et les

rosaces, le regard est conduit, en mesurant la haute tour de Sainte-Françoise et le créneau du palais Borgia, jusqu'au campanile élancé du Capitole. Je n'ai fait qu'entrevoir : il faudrait désigner vingt autres édifices, dont les Césars seuls nous diraient les noms. Tout cela surgit des potagers, des vergers, des champs que l'œil arpente de colline en colline. Çà et là se dressent un ou deux cyprès, un massif d'oliviers gris, quelques brassées d'orangers au-dessus des murs, un figuier tout contourné ; des pins parasols d'où se détachera par aventure un palmier, hôte naturalisé du désert.

La vêprée était devenue radieuse ; le soleil, s'emparant des vapeurs léguées par l'orage, les jetait empourprées sur cette vision. On voudrait passer là des heures infinies, faire bâtir autour de soi une cellule, la remplir de chroniqueurs pour vous raconter ce que l'on découvre, et de poëtes pour le chanter.

Ces jardins dont les accidents sont déterminés par des constructions souterraines, je les descendis en face du Cœlius, herborisant de terrasse en terrasse, comme l'oiseau vient picorer sur la terre, las d'avoir plané trop haut.

J'observai, circonstance climatérique faite pour appeler l'indulgence sur nos pays du Nord, que dans cette latitude si méridionale on élève sous châssis des jeunes plantes et qu'on les repique après les froids.



Casino antique, dit : *Minerve Medica* (extérieur). — Dessin de Célestin Nanteuil d'après un crayon inédit de Hubert Robert.

C'est ce que pratiquait un horticulteur presque au bas de la montagne où ses manœuvres m'avaient laissé me fourvoyer, aussi malicieusement qu'auraient pu le faire des Dauphinois ou des Picards, sans m'avertir que l'issue sur la rue *della Polveriere* avait été interdite par les religieux de Saint-Pierre-aux-Liens, propriétaires de cet enclos.

On se trouve assez bien quelquefois de s'être fait des amis par un peu d'affabilité, et c'est ce qui me tira de peine auprès de cet honnête jardinier, tout en m'apportant de plaisantes révélations sur le savoir des agronomes du pays en fait de nomenclatures botaniques.

Ses parterres possédaient nombre de sujets qui m'étaient inconnus. Je préludai par lui décocher quelques louanges pour arriver à demander des renseignements.

A ma première question :

« Comment nommez-vous cette plante ?

— *Erba !* répondit-il d'un air capable.

— Et.... celle-ci? dis-je en désignant un autre sujet.

— *E un fiore !*

— Et cette autre ?

— *Anche fiore !* (une fleur aussi).

— Mais là, plus avant ?

— *Questa, signore? fioretto!* (Celle-là, monsieur, petite fleur.)

— *E quella?*

— *Erbaccia!*

— *Benissimo! E là dietro, quel gran'ceppo?* (Et là derrière, cette grande tige?)

— *E un arbusto!*

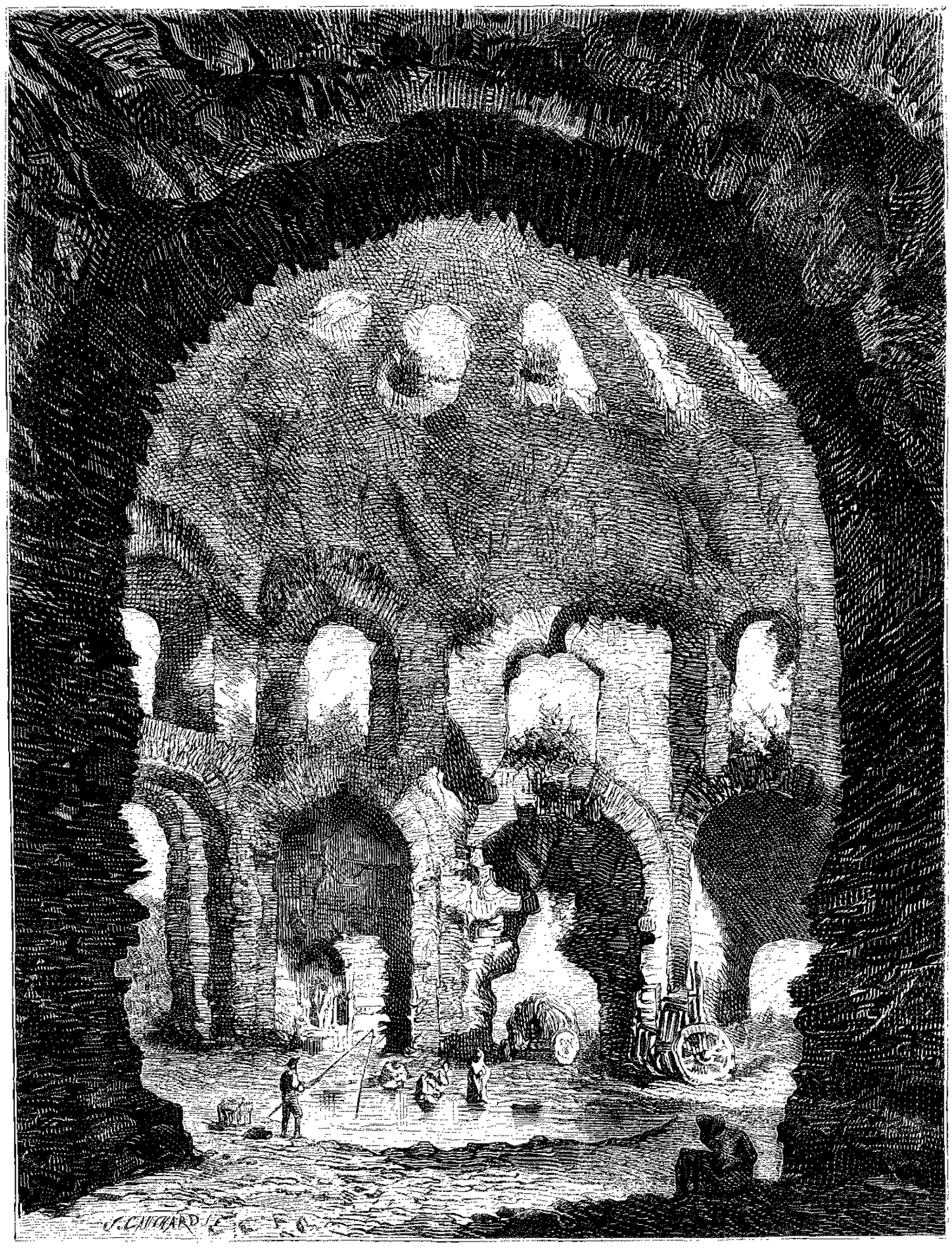
— *Sicuro?* (En êtes-vous sûr?)

— *Da vero, signore; e un arboscello!* (Bien vrai, monsieur, c'est un arbrisseau!) »

Ces précieuses révélations, il les fit sans hésiter.

Enfin, à une dernière question, surpris de se trouver *une seule fois* en défaut, il répondit en se grattant le front :

« *Quella, signore; quella.... Non lo so!* (Celle-là, monsieur; celle-là.... Je ne sais pas!) »



Intérieur de la *Minerve Medica*. — Dessin de Célestin Nanteuil d'après Hubert Robert.

Consolé par ma gaieté, le bon jardinier des moines m'ouvrit sur la *via Labicana* une issue qui me mettait à dix pas de la Maison d'Or de Néron, réduite à être le sous-sol des Thermes de Titus qui, sur leurs épaules, portent les cultures maraîchères de l'Esquilin.

Ils vivaient peu les monuments que les Empereurs asseyaient ainsi les uns sur les autres avec la solidité des œuvres éternelles! Rome est remplie de ces ruines qui témoignent de l'orgueil des constructeurs, et d'une sauvage insouciance à conserver. La Maison d'Or, regardée comme la merveille du monde et bâtie pour se perpétuer autant que lui, n'avait pas duré treize ans lorsque Titus soutint sur des murs de refend les voûtes néroniennes, pour leur donner la force de porter le palais des Flaviens victorieux. Afin de mieux enfouir une gloire de la maison d'Auguste, le vainqueur

des Juifs donnant plus d'extension à la portion des bâtiments qui regarde le Cœlius, masqua tout à fait l'ancienne façade derrière un front d'édifice formant arc en saillie, et distribué en cinq à six compartiments soutenus par des voûtes très-hautes.

L'habitation néronienne est encaissée là dedans; on la revoit neuve et livide sous des lueurs crépusculaires, de même qu'en descendant les rampes du palais de Néron, on retrouve à l'angle gauche de la partie postérieure, et à un plan plus bas, les substructions plus anciennes, avec leurs mosaïques losangées, de la villa de l'ami d'Horace et d'Auguste, de Mécène dont Néron avait absorbé le palais dans sa Maison d'Or. Si l'on continuait à déchiffrer à la pioche ce palimpseste du sol romain, on retrouverait, j'en suis persuadé, tout le chartrier lapidaire de Rome, jusqu'aux temps inconnus des Étrusques et des Pélasges.

Il reste donc là le squelette aux deux tiers enfoui d'un palais impérial : la portion qu'on peut visiter a été dégagée en 1812, par Napoléon Ier, des décombres qui ensevelissent l'autre jusqu'au sommet des voûtes. Auparavant on se glissait dans ces hypogées avec quelque peine. Raphaël a vu les peintures du palais de Néron, il s'en est inspiré pour ses travaux du Vatican ; depuis lors, quelques éboulements avaient rendu l'accès plus difficile, ce qui aura donné lieu au conte invraisemblable où le peintre d'Urbin est présenté comme un jaloux qui, ayant trouvé un trésor, s'est hâté d'y puiser sans bruit, de l'enterrer ensuite et de le dérober au vulgaire.

Je flânais autour de ces ruines, lorsque le custode qui passait m'invita à entrer. Pour voir la Maison d'Or, il faut ajuster des cierges à des perches de roseau longues de vingt à trente pieds, afin de distinguer aux voussures et aux frises les restes de ces peintures du premier siècle, que Néron a vues et critiquées. Sa résidence comprenait des appartements d'hiver regardant le midi, et des appartements d'été situés au nord, qui s'ouvraient sur les jardins. Des corridors très-élevés et voûtés, d'un aspect homérique et sévère, séparaient la demeure d'été de celle de l'hiver, et ménageaient entre elles quelques salles oblongues. C'est là ce qu'on parcourt aux flambeaux en écoutant les explications du *cicerone*, qui indique sans hésiter l'appropriation de chaque salle comme s'il avait été valet de chambre dans la famille d'Agrippine.

Dans la principale chambre, on a peint Vénus à demi couchée et rêveuse, tandis qu'elle contemple l'Amour placé debout à ses pieds, et qu'un autre Cupidonneau a pris son vol. Ce n'est plus que l'ombre d'une fresque ; mais les poses sont d'un naturel heureusement saisi, le style atteint à la sublimité involontaire qui s'énonce simplement.

Les motifs disséminés dans les corridors offrent une révélation sans égale de la peinture décorative à une époque si mal connue. Divisées par compartiments, fleuries d'arabesques où se mêlent des griffons, des volatiles, jusqu'à des têtes de buffle engagées dans des feuillages montés sur des thyrses, ces voûtes ont des cartouches polygonaux, des médaillons ; des quadrillages où l'artiste a distribué des figurines, des groupes d'oiseaux, quelquefois même des paysages que l'on prendrait pour des chinoiseries interprétées par des fantaisistes imbus de la nature italienne. Tout cela est léger, détaché nettement, découpé avec finesse et d'un goût aussi riant qu'épuré. Un des sujets les plus distincts et les plus importants représente le pâtre Faustulus qui, découvrant les nourrissons de la louve, se détourne étonné. Mars apparaît dans les nuages et contemple cette scène que rend expressive le mouvement très-bien saisi du berger, figure la mieux conservée de cette jolie composition.

A la base des voûtes, le peintre a ajusté une suite d'aigles aux ailes éployées, tenant dans leurs serres de petits médaillons, portraits en profil de la famille impériale. L'ordonnance, le coloris de cette décoration, la clarté des fonds sur lesquels s'enlèvent les encadrements, font songer aux loges de Raphaël ; le monument par sa grandeur, les peintures par la science d'une exécution ferme, effacent tout ce qu'on voit à Pompeï. C'est la même époque ; mais il y a la distance de la capitale à la province, et des grands maîtres à leur école : le propriétaire du monde n'employait que les meilleurs ouvriers de la Grèce.

N'est-il pas à regretter que de pareils échantillons soient si rares, et désirable que l'on achève, en déblayant le palais et les jardins, de rendre à la lumière des merveilles ensevelies depuis dix-huit cents ans ! Les trouvailles faites sous Paul III, telles que la grande cuve en porphyre du Vatican, et sous Jules II, comme le *Méléagre*, le groupe du *Laocoon* exhumé de la vigne des Freddi, entre les *Sette Salle* et la rue, sont d'encourageantes amorces. Ce palais permet de reconnaître les logis des officiers, des gens de service, des esclaves, une salle de bains et quelques autres portions, de nature à faire comprendre que la partie enterrée est très-considérable encore. Trente pieds de moellons et de décombres recouvrent le tout : si l'on passait au crible le sol du vieux Latium, ce Pactole rendrait à satiété et des merveilles et des oracles.

—

J'ai réservé pour clore ce chapitre et servir d'introduction au suivant, une petite église qu'après avoir passé sous l'Arc de Gallien, j'étais aller chercher dans un repli du *vicolo delle Sette Sale*. On pénètre par une cour carrée dans le temple appauvri de *San Martino ai Monti*, et l'on en peut sortir à côté de l'abside, par une petite porte sur un bout de ruelle d'un aspect claustral. D'un côté comme de l'autre, l'endroit est solitaire et il y passe très-rarement quelqu'un.

Ce n'est donc pas sans étonnement que j'y rencontrai à l'angle d'un mur, sous un écusson armorié, une mendiante accroupie, installée avec ses trois enfants. Pour faire appel à la compassion, elle s'était faite aussi brave que possible : ses yeux de louve, ardents et fa-

méliques, brillaient à l'ombre d'une vaste coiffe rabattue qui rappelle les anciennes madones et, imprévoyance qui caractérise une race inhabile à chercher profit, cette nichée s'était venue perdre dans un coin désert. Pourtant, par un instinct plutôt artiste qu'intéressé, dès que j'apparus, on se groupa en manière de tableau : la petite fille s'inclina sur un nourrisson endormi, tandis que derrière elle son frère aîné penchait la tête vers sa mère, en affectant l'attitude étudiée d'un petit être extrêmement sensible. C'est ainsi qu'en parlant du regard, on attendit mon aumône.

L'église de Saint-Martin exerce la sagacité des archéologues : ils présument qu'il existe là deux ou trois églises superposées. En reconstruisant l'oratoire au début du sixième siècle, saint Symmaque préparait une sépulture sur les Thermes de Trajan, à Martin Ier qui fut inhumé là cent cinquante ans plus tard. Au-dessous de l'église remaniée de Symmaque, il en est une autre que Pierre de Cortone a totalement défigurée ; de là vous descendez dans une crypte où saint Sylvestre a son tombeau, et où l'on prétend qu'en 324 il a présidé le concile de Rome. Elle est pavée de mosaïque blanche et noire.

Resté pauvre *quoique endimanché* à deux reprises des atours de la décadence, Saint-Martin n'a ni voûtes ni plafond : les charpentes de sa toiture sont portées, contraste original, sur vingt-quatre colonnes antiques et corinthiennes en marbres précieux. On conserve là le siége du pape Martin, que Constant II fit mourir en exil au fond de la Chersonnèse, parce qu'il avait condamné l'herésie des monothélites. Notons aussi une petite mosaïque du septième siècle, endommagée, mais curieuse. Comme à Sainte-Agnès pour Honorius Ier, comme à Sainte-Marie au Trastevere pour saint Corneille, j'y ai remarqué que le pape est déjà chaussé d'une mule sur laquelle est brodée une croix et que, comme dans toutes les autres effigies des souverains pontifes, le métropolitain de Rome n'a point de crosse.

Une croix est figurée sur la chaussure afin que, lorsqu'on baisera le pied du père des fidèles, l'hommage s'adresse au signe révéré et non à l'homme. Ce sont recherches d'humilité en usage depuis que saint Grégoire le Grand a adopté et transmis la formule : *servus servorum Dei*. Elles sont plus louables d'intention que d'apparence, car la croix pourrait être placée plus convenablement que sur une pantoufle.

L'absence de la crosse parmi les insignes de la papauté est expliquée par une *légende* qu'Innocent III va nous conter en peu de mots. « ... Le pontife romain n'a plus de bâton pastoral, parce que le bienheureux apôtre Pierre a remis le sien à Eucherius premier évêque de Trèves, pour réveiller de la mort Materne qu'il avait envoyé avec Valère prêcher l'Évangile à la nation teutonique. Et Materne succéda à Eucherius. Ce bâton, l'église de Trèves le conserve encore avec grande vénération. » (*De sacrifi. Miss.* c. VI).

Saint Thomas d'Aquin complète le récit en ces termes : « Le pontife de Rome ne se sert pas du bâton, parce que Pierre a envoyé le sien pour ressusciter un de ses disciples, qui depuis fut fait évêque de Trèves. C'est pourquoi les papes *ne portent leur bâton pastoral que dans le diocèse de Trèves, et non dans les autres.* » (*Q.* 3, *art.* 3, *Distinct.* 24, *lib.* IV.)

Mais ce qui m'attirait surtout à cette église, c'est le désir de voir une série de paysages à la fresque, dont un prieur des Carmes ami de la nature a fait couvrir les murailles des bas-côtés. Ces points de vue sont largement composés, d'un ton lumineux et clair; ils ont pour auteur Guaspre Dughet, le beau-frère et le meilleur disciple du Poussin.

Je tenais aussi à examiner deux peintures plus vieilles, qui sont de précieux documents. L'une représente Saint-Jean de Latran avant les restaurations qui l'ont modernisé ; l'autre, l'intérieur de l'ancienne Basilique de Saint-Pierre au Vatican, telle qu'elle était sous Nicolas V, telle en conséquence que l'avait érigée Constantin en 326. Mon ami Viollet-le-Duc qui a copié cette fresque avec sa précision daguerrienne, a bien voulu mettre à ma disposition son dessin où nous reconnaissons la place qu'occupait l'antique statue en bronze de l'apôtre, où nous voyons qu'on descendait déjà, au bout de la grande nef, à la *Confession* de saint Pierre ; que les nefs, au nombre de cinq, étaient séparées par des colonnes corinthiennes élevées de six marches au-dessus de la nef centrale, disposition que je crois unique ; enfin que ces piliers splendides portaient, même aux bas-côtés, des toitures apparentes. L'argent avait manqué pour voûter la Basilique souveraine.

Quelques gravures de G. Battista Falda, devenues rares, complètent ces renseignements pour la partie extérieure ; elles font revivre pour nous le cloître avec sa pomme de pin *monumentale au centre*, sous un édicule ; puis les portiques, la façade de l'église que des mosaïques ornaient ; les clochers, l'un du onzième siècle, massif et trapu, l'autre plus élancé et moins ancien, qui s'élevait au-dessus de la *loggia* tout à côté de la modeste et claustrale entrée de la résidence vaticane.

Ces souvenirs nous conduisent par un chemin chronologique, de l'Esquilin au Vatican, et de Saint-Martin-ès-Monts à la Basilique de Saint-Pierre.

XI

ÉTUDE SUR LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE AU VATICAN

Le docte ami que mes premières impressions avaient inquiété répétait souvent : « Ne vous lassez pas de retourner à Saint-Pierre, mais sans vous raidir ! Cherchez à comprendre plutôt qu'à juger, et quand vous commencerez à vous émouvoir, vous aurez fait un grand pas. »

Ce progrès redouté, je me suis exposé à le subir avec une entière bonne foi. Je n'ai rien négligé pour m'assimiler un art qui ne manque ni d'élan, ni de vigueur ; j'ai

couru avec abnégation à la poursuite d'un engouement que je redoutais. Que cet immense édifice m'a causé de tablature! Quel effroi d'avoir, après tant d'enthousiastes et tant de détracteurs, à trouver une impression particulière, saisissante, communicative, dans une appréciation mixte qui risque d'être terne!

Pour me familiariser, j'errais autour de cette colossale chose et je la contemplais sous toutes ses faces; me contraignant à visiter l'église avec assiduité, je furetais ce musée d'une seule venue, — et j'ajournais une entrée en matière impossible quand on n'est par sûr de ses appréciations. Ce n'est pas sans trouble qu'arrivé tard, disgrâce des auteurs de notre temps, j'aborde un sujet où, pour éviter la confusion, il convient de recourir à un peu de méthode.

Examinons donc d'abord ce qui concerne l'aspect général de l'œuvre; puis indiquons les plus remarquables des si nombreux objets d'art que la Basilique rassemble, avec l'espoir d'appeler l'attention sur des ouvrages moins appréciés, ou autrement appréciés qu'ils ne devraient l'être; enfin efforçons-nous de nous élever à l'*idée*, à l'esprit qui ont présidé à cette conception, qui lui donnent une portée unique et qui font sa grandeur.

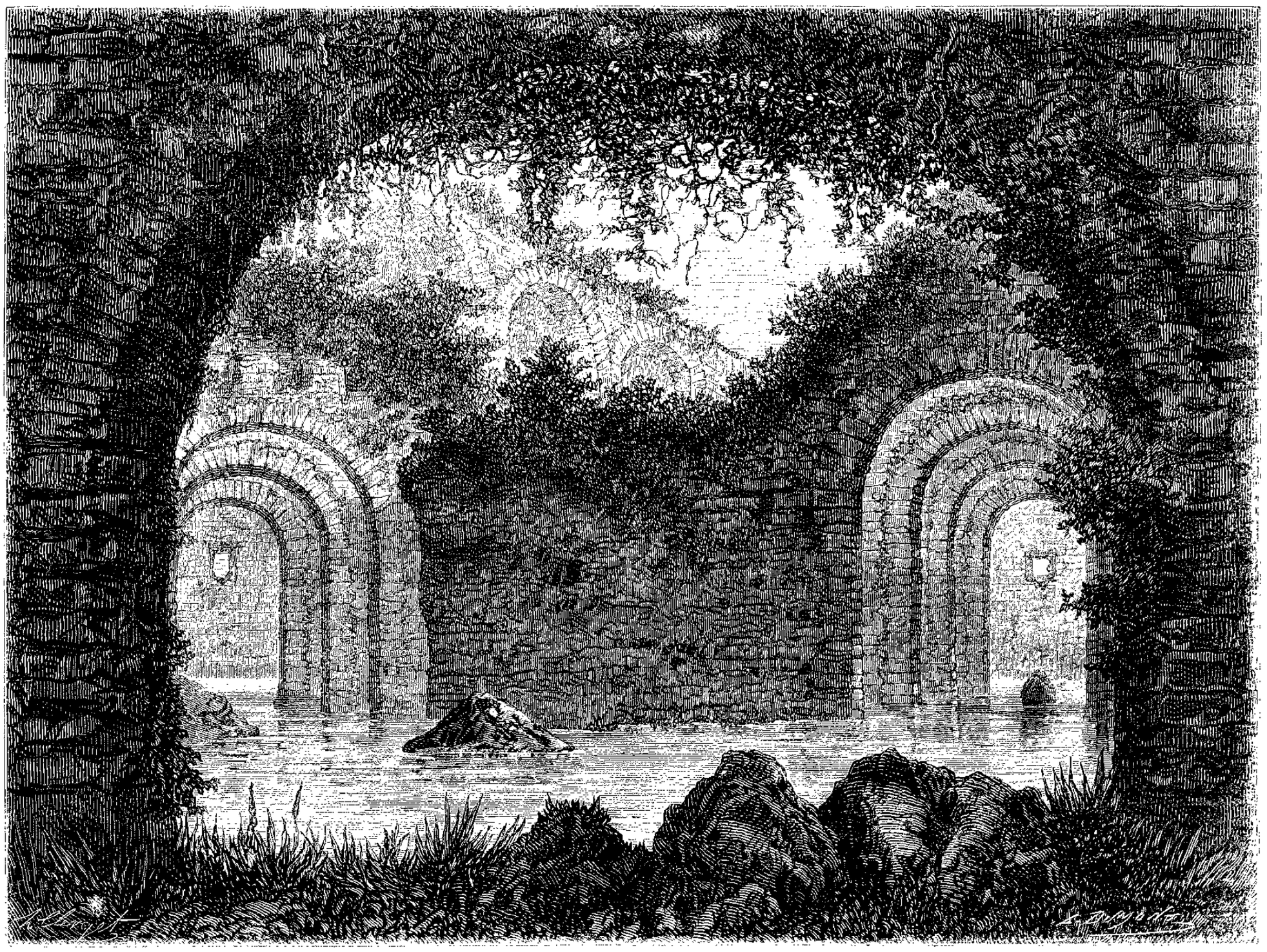


Arc de Gallien. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

Dès l'issue de la *piazza* Rusticucci, au moment où, faisant face au dôme, on va pénétrer dans cette ronde de colonnes doriques qui délimitent le contour ellipsoïde d'une très-grande place, on est frappé de l'unité apparente d'une si immense construction qui, commencée vers 1450, a duré trois siècles et demi. Plus on regarde ensuite ces architectures, plus on est étonné, en évoquant les noms du Bramante, des San Gallo, de

Raphaël, de Peruzzi, de Michel-Ange et de Vignole, maîtres principaux du premier siècle de la construction, plus, dis-je, on est étonné de se trouver devant un ensemble qu'on attribuerait de loin à un contemporain de Soufflot, jusqu'au moment où, en se rapprochant de la façade, on croit avoir affaire à quelque émule de Mansart. La raison de ces analogies est bien simple : du règne de Louis XIV à celui de Louis XVI, les Français n'ont copié que Saint-Pierre ou des dérivations de Saint-Pierre : à cette période répond chez eux la disparition d'une architecture nationale.

La colonnade circulaire du Bernin, près de trois cents colonnes plantées sur quatre rangs et ménageant entre leurs allées un passage central pour les voitures, cette énorme fantaisie est le manifeste d'un style qui subordonne l'utilité à la symétrie, et les convenances à l'effet du décor. — Ces deux cent quatre-vingt-quatre piliers, robustes à porter les palais de Sémiramis, ne portent rien du tout; on les a mis là pour faire figure : ce sont les pieds de deux tables de gala en fer à cheval, dressées pour un congrès de géants, sur lesquelles sont alignées en guise de surtout quatre-vingt-seize statues de trois à quatre mètres, qu'on ne peut distinguer de loin, et que de près on ne voit plus. Au reste, personne ne les regarde, et tel est le sort des objets d'art dépensés mal à propos. — Je ne dis



Les *Sette Sale*. — Dessin de H. Clerget d'après le Piranèse.

pas cela pour cette pacotille de figures debout dont on a jalonné les ailes du nouveau Louvre.

On ne peut nier cependant que cette colonnade allant se relier par deux courbes d'une pareille ampleur à la place ne soit une conception imposante. Elle l'est sur le papier plus encore; elle aurait son effet si l'on plongeait à vol d'oiseau sur l'ensemble : il serait trop aisé de montrer que ce plan est une expression théorique, et que le sol n'assigne aucun point de vue d'où le spectacle soit tout entier saisissable. Trop grande pour cette forme ronde, la vaste place inutile, inhabitée, donne le regret qu'on n'ait pas ajusté sur ces sublimes tréteaux de la colonnade, ou en leur lieu et place, les palais incohérents de la cour vaticane jetés confusément à droite en faux équerre, juchés, perchés, qui ressemblent à des séchoirs de papeterie, et qui, par leur encombrement d'un seul côté, déparent la plus noble symétrie que les écoles académiques aient rêvée.

Une autre chose encore m'a choqué constamment. La Basilique de Saint-Pierre, au profit de laquelle tout ce devis a été tracé, s'énonce dans les airs par un grand dôme hémisphérique, accosté de deux autres dômes plus petits. Ces coupoles, celle du centre surtout, dont la courbe, attribuée à Michel-Ange, a été rectifiée par Jacopo della Porta, auraient gagné à s'éle-

ver sur des architectures rectilignes. Le conflit des arcs de cercles horizontaux et verticaux n'est pas heureux, et la preuve, c'est que, des points de vue où le dôme de Saint-Pierre n'a pas pour premier plan la ronde du Bernin, il s'enlève avec un effet bien supérieur.

Ceux qui ont pavé la place semblent l'avoir compris. Du pied de l'obélisque dressé au centre, ils ont fait partir une série de rayons en pierre blanche qui, rendant plus de fermeté à cette surface, conduisent l'œil par des lignes inflexibles jusqu'aux vingt et une marches de l'église. Deux fontaines jaillissantes meublent les contours de cette place; elles accompagnent l'obélisque, — et c'est pourquoi l'obélisque de notre place de la Concorde est accosté de deux fontaines.

La façade est malencontreuse; chacun l'a dit à satiété. Elle masque le dôme, son fronton est avorté, son attique mal motivé par une rangée de petites fenêtres basses et difformes; son faîte est ridiculement garni par les treize colosses du Christ et des apôtres qui gesticulent sur la balustrade.

C'est sous la frise où s'étale l'inscription du pape Borghèse (Paul V), qu'est placé, sur le bas-relief de Buonvicini, le balcon central d'où le souverain pontife bénit la Ville et l'Univers. Cette fenêtre, ses quatre voisines ainsi que les cinq portes, dont l'entablement est soutenu sur des colonnes en marbres précieux, forment autant d'appareils d'une régularité élégante. J'aime aussi la galerie intérieure qui parcourt la longueur de la façade, et se termine aux extrémités par des vestibules au fond desquels apparaissent, se faisant pendant, deux statues équestres, flasques et sans caractère, mais héroïquement lancées en habit romain et victorieux du dix-septième siècle. L'une, que le Bernin a composée, représente Constantin et l'autre Charlemagne. Au-dessus de la maîtresse-porte, on a replacé la *Barque de saint Pierre*, mosaïque exécutée en 1298 par le Giotto pour la basilique ancienne. L'œuvre a été tellement refaite au dix-septième siècle, qu'elle a perdu son caractère. La dernière porte à droite est murée, avec une croix de bronze au centre; c'est celle des Jubilés : on ne l'ouvre qu'à l'année sainte, quatre fois par siècle. La porte du milieu, ornée de profils impériaux en médaillons, et qui provient de la première basilique, est l'œuvre de Simon, frère de Donatello, aidé d'Antoine Philarète, et représente sur ses bas-reliefs saint Pierre et saint Paul martyrisés, en pendant d'Eugène IV donnant audience aux députations de l'Orient, et couronnant l'empereur Sigismond.

En Italie, on ne ferme pas les églises avec un système de petites portes, bientôt graissées par les mains du populaire. Prenant au pied de la lettre la parole du Christ : « La maison de mon père est toujours ouverte, » on se contente d'un rideau qui n'est pas une clôture. Mais afin d'éviter qu'il ne vole à tous les vents, et qu'à force de le lever par un angle on ne le déchire, ce rideau, surtout pour les portes d'une grande dimension comme celles de Saint-Pierre, est une espèce de matelas rembourré de plomb à sa base et doublé d'une nappe de cuir. Quand quelqu'un soulève avec effort cet épais panneau pour pénétrer dans une basilique, on croit assister à un miracle en voyant céder cette muraille flexible. Ce procédé est plus malpropre que le nôtre; car en retombant sur vous, le cuir enduit du cambouis manuel des siècles vous frôle souvent le visage. D'ailleurs, aucun bruit : la lourde machine écartée vous laisse pénétrer par une fente; on entre comme en faisant son trou dans le mur soudain refermé.

La sensation qui en résulte est particulièrement saisissante à Saint-Pierre, où l'on est ébloui d'un amas de splendeurs; elle le serait bien davantage si la plus longue des nefs connues, et une des plus hautes puisque la voûte est à quarante-huit mètres du pavé, vous révélait à l'instant même ses surprenantes dimensions.

—

Lorsque, sans se fixer, la vue tire des lignes à travers ces espaces, les évaluations s'étendent; mais dès que le regard s'arrête à quelques détails, ils sont si nettement perceptibles, que l'église se rapetisse aux proportions d'un écrin d'orfévrerie. Le télescope formidable où vous croyez examiner un pareil bijou fait donc naître la présomption d'une réalité plus mignonne : l'esprit ne s'accoutume pas à un *grandissement* si excessif; c'est par degrés qu'il arrive à accepter pour vraie cette vaste caverne de marbres polis, de stucs, de mosaïques, de feuillages d'or, fraîchement sortie des ateliers du lapidaire.

Il résulte aussi quelque étonnement de la franchise de la lumière ainsi que de l'élégante fraîcheur des teintes locales. Les murs, les pilastres, les architraves, les soubassements, revêtus de stuc, tout est échantillonné de nuances dérivées du blanc à l'opale et des gris d'iris au rose; leur valeur se résume en un camaïeu d'améthyste ou de lilas mourant qui mêle des reflets de clair de lune aux éclats de la lumière, brisée contre les surfaces polies, ou projetée dans l'espace en cascatelles de rayons. Les dalles historiées et lustrées que l'on foule deviennent en s'éloignant des miroirs où se doublent comme dans un lac les arceaux et les voûtes.

Enfin ce qui ajoute à la magnificence mondaine de cette Basilique officielle, c'est que sur les contrepilastres circulent, batifolant avec les insignes du sacerdoce, de ces jolis anges rebondis et minaudants qui, émancipés par le bambin de Cythère, sont devenus depuis trois siècles, dans les palais des rois, les pages folâtres de toutes les allégories.

Est-il vrai — il faut bien aborder ce point — que l'on n'ait aucun soupçon de l'immensité de l'église avant d'être allé se mesurer avec les *anges* en marbre jaune de Liberoni, qui ont deux mètres et qui, contre le premier pilier, portent un bénitier en forme de conque? Cela n'est pas tout à fait exact. L'épaisseur des

couches aériennes qui rend le fond de la nef vaporeux, la petitesse microscopique des passants lointains, vous ont averti déjà. Les *anges* en question donnent lieu à une illusion qui leur est particulière : le style mignardisé de ces enfants nus, qui rappelle quantité de sujets analogues plus petits que nature, vous détourne au premier coup d'œil de concevoir que l'on ait exagéré un trumeau jusqu'à de si colossales proportions·

Pour se rendre compte de ce qui a dû se passer ici, pour s'expliquer des disproportions réelles en dépit des théories qui s'évertuent à les justifier, il est indispensable de se retracer les phases diverses que cette bâtisse a traversées.

Rossellini et Alberti, premiers interprètes des intentions de Nicolas V, s'étaient bornés à faire sortir de terre les murs naissants d'une abside agrandie lors-

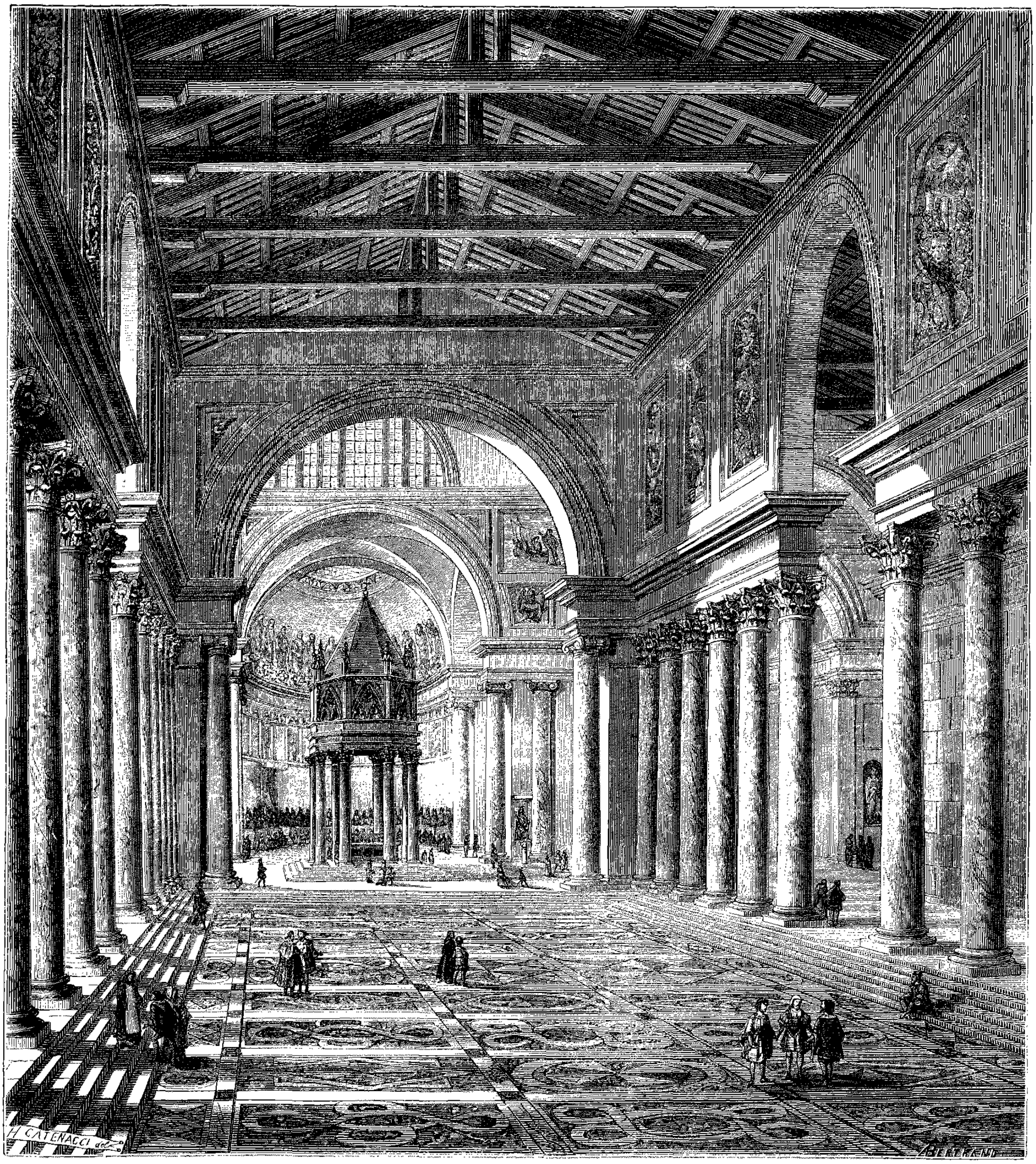


Famille de mendiants. — Dessin d'après nature par Mlle Nélie Jacquemart.

que, pour répondre aux vastes desseins de Jules II, et pour effacer la renommée de Brunelleschi qui avait élevé la coupole de Florence, Donato Lazzari, dit *Bramante*, se proposa d'élever, au centre d'une croix grecque formée de quatre longues nefs en style constantinien, une coupole sur le modèle de celle d'Agrippa, mais grandie jusqu'à des proportions inconnues. Telle fut son ardeur, stimulée par l'impatience de la grande âme ambitieuse de Jules II, que dès 1513, après sept ans de travaux, la coupole isolée, perchée sans points d'appui, lançait dans les nuages ses arcs déjà cintrés. Mais, montée trop vite et sur des fondations peu sûres, cette Babel menaça ruine; il fallut démolir.

Le successeur de Bramante, Raphaël, qui en prenant son vol « *redoutait*, écrivait-il, *le destin d'Icare*, » Raphaël, aidé de Giuliano da San Gallo et de fra Gio-

condo, fortifia les piliers; rognant le chevet et les transsepts, il adopta le dessin d'une croix latine. Son projet n'a pas été conservé. Balthazar Peruzzi monta l'abside ou tribune et revint à l'idée d'une croix grecque moins développée : en conséquence, Antonio da San Gallo, en le remplaçant, ne manqua pas de préférer la croix latine. On montre encore aux combles de la Basilique son plan en relief, riche en clochers et en silhouettes pyramidales, projet que Michel-Ange déprécia en l'accusant *de sentir le gothique*. San Gallo s'était montré plus pénétrant que ses prédécesseurs : devinant l'écueil qui les avait fait sombrer, il sou-



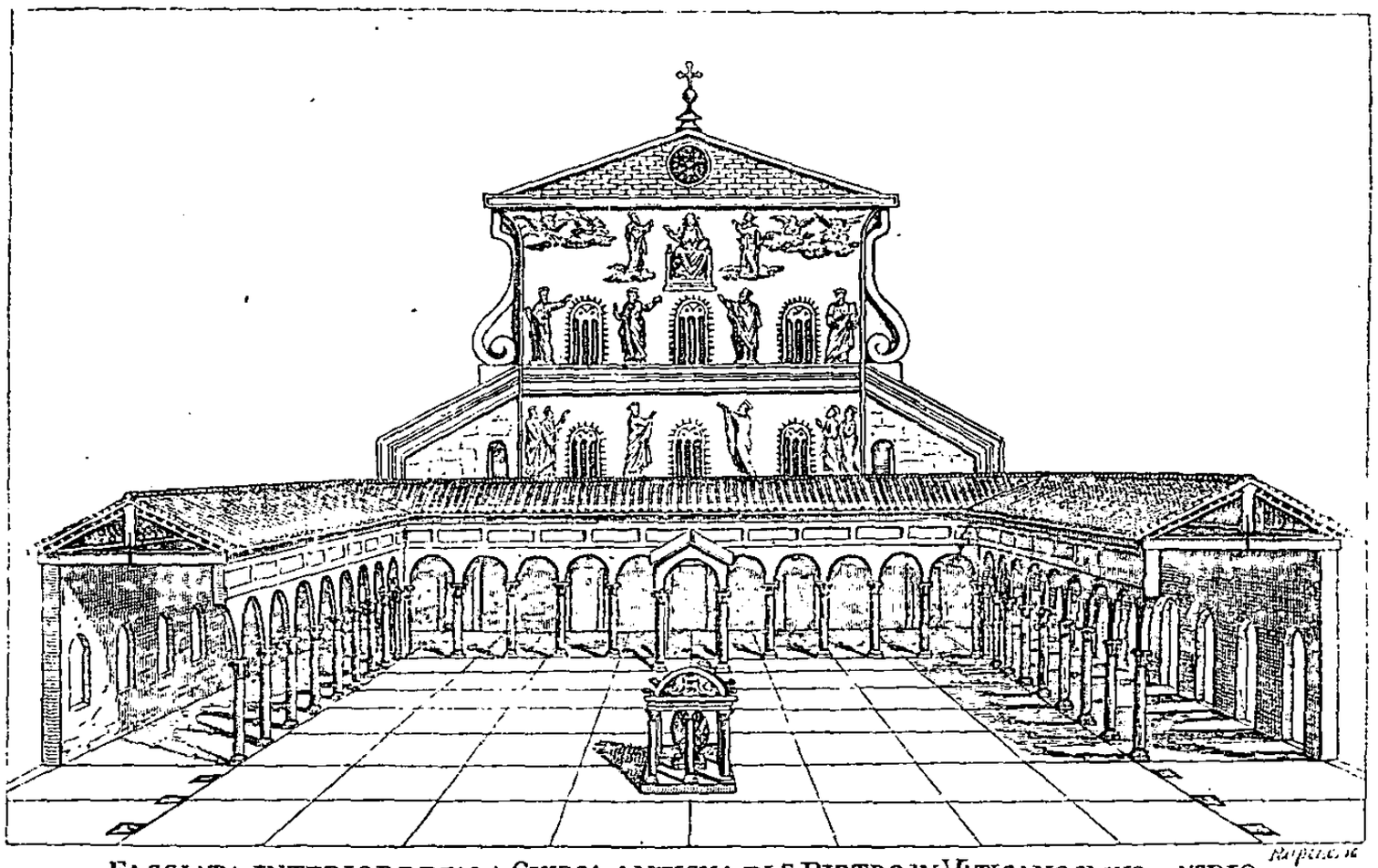
Ancienne basilique constantinienne de Saint-Pierre. — Dessin de H. Catenacci d'après une ancienne fresque copiée par M. Viollet-le-Duc.

tint les bâtisses par des étais formidables, et excavant, sur tout le périmètre engagé, ce sol mystérieux du cirque néronien sillonné de terriers à martyrs, il l'enrocha à des profondeurs extrêmes. Dès lors on put construire sur des bases solides.

C'était préparer la gloire de Michel-Ange, qui ne manqua pas de revenir à la croix grecque, et qui termina le tambour de la coupole à laquelle le surplus restait subordonné. On a prétendu qu'il voulait élever un portique à colonnes dans le genre de celui du Panthéon ; mais l'élévation de son plan, exécutée en peinture sous Sixte-Quint contre un des cartouches de la bi-

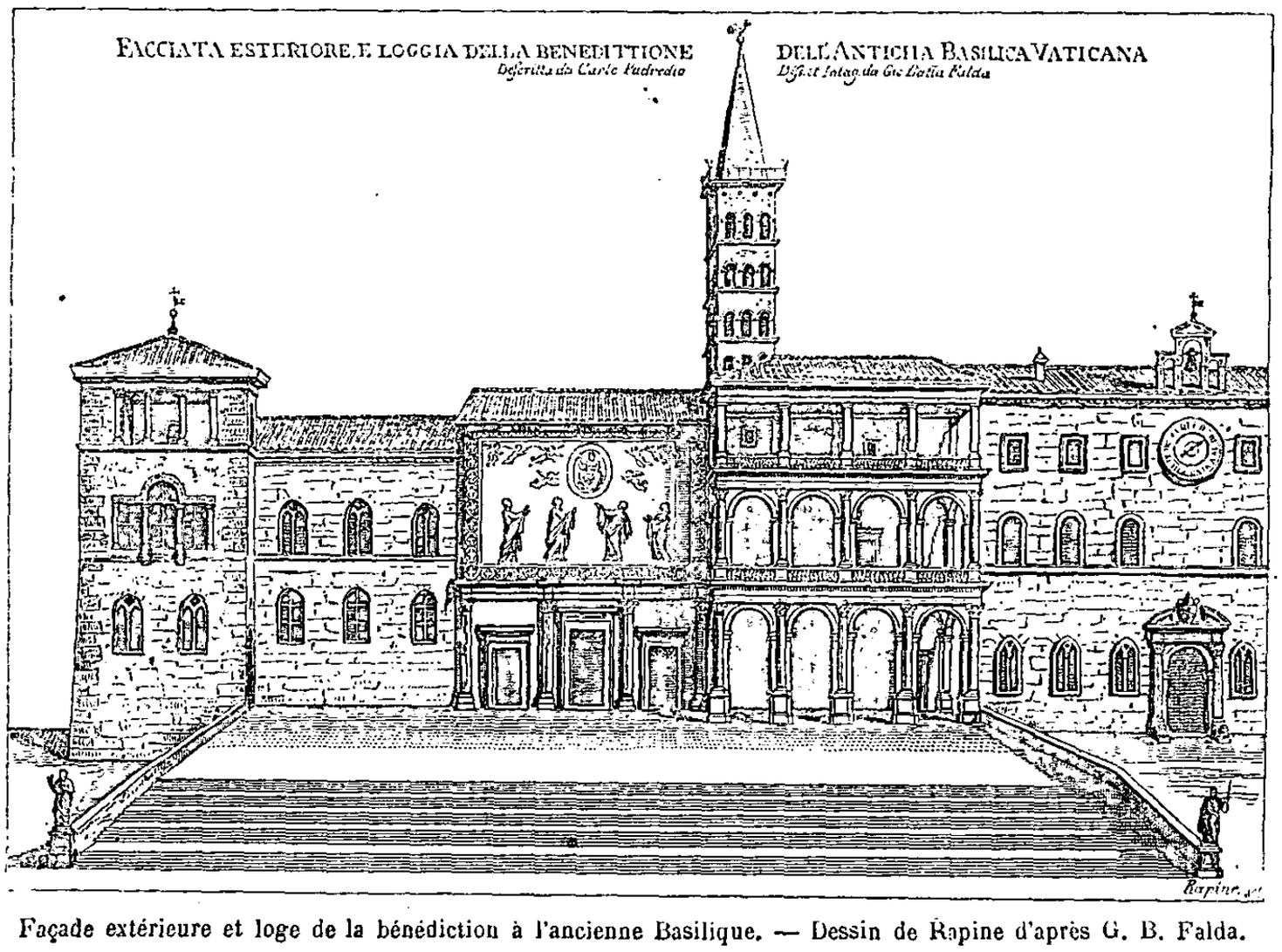
bliothèque vaticane, contredit cette assertion. Elle nous montre quatre petites nefs en croix terminées par des absides demi-circulaires, et la grande coupole entourée d'une ronde de statues à sa base, escortée de quatre petits dômes. Toutes ces masses arrondies devaient être isolées dans une vaste place quadrangulaire d'une calme et sévère architecture.

Vignole, Pirro Ligorio qui succédèrent, d'accord avec le vœu de Pie V, se conformèrent aux plans de Michel-Ange ; mais dès que Jacopo della Porta eut terminé le



Façade intérieure de l'ancienne église de Saint-Pierre et son atrium. — Dessin de Rapine d'après une ancienne gravure de G. B. Falda.

dôme, Charles Maderne, laissé trop libre par Paul V, se hâta, pour montrer son génie par une nouveauté quatre fois essayée, de revenir à la croix latine en allongeant la grande nef. Il la termina par ce beau portique et cette affreuse façade en carré long qui, grâce au Bernin, est devenue le chaton d'un bracelet de colonnes.



Façade extérieure et loge de la bénédiction à l'ancienne Basilique. — Dessin de Rapine d'après G. B. Falda.

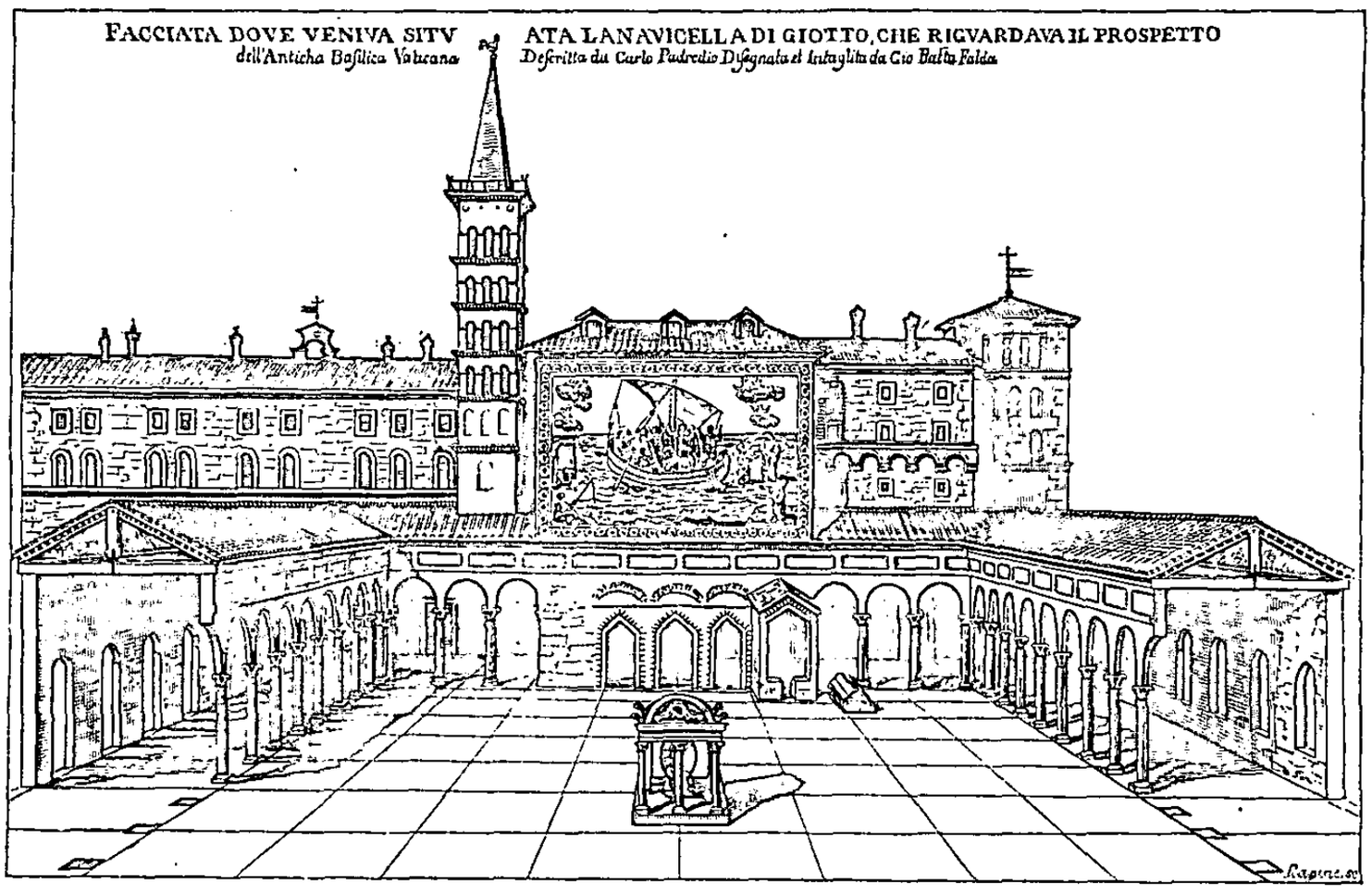
Ce n'est pas sans un juste motif que les plus experts, Peruzzi, Michel-Ange, Vignole, Jacopo della Porta, tenaient à éviter de faire entrer en lutte une coupole si énorme avec la plus longue nef que l'on eût vue. Comme on avait dû, après la mort de Bramante, pour supporter une coupole presque aussi haute que la grande pyramide, doubler à plusieurs reprises l'épaisseur des piliers du chœur et les rendre terriblement massifs, ces grands hommes comprenaient qu'il faudrait y proportionner les supports de la nef et

qu'elle en serait écrasée. Tel est le péril que brava Charles Maderne, obligé, pour se raccorder à la portion terminée, de donner aux piliers de sa nef un volume si démesuré, qu'elle ne put en aligner que trois de chaque côté, — et ce sont surtout ces gros supports qui font paraître petite l'immense église. En effet, qui donc au premier abord s'avisera de soupçonner qu'un vaisseau dont la longueur ne développe que trois arcades est le plus long qui existe?

Ces blocs de maçonnerie qui font à la nef une perspective raccourcie, j'ai tenu à les évaluer : chacun des pilastres est mesuré par trente de mes pas.... Les piliers de la coupole ont deux cent six pieds de pourtour! L'ornementation dont on a surchargé de pareils pans de mur, pour en déguiser la laideur et faire en sorte qu'on ne vît en eux que des piliers, a forcément pris des proportions monstrueuses. Maderne a creusé là dedans deux étages de niches à statues et il les a peuplées de figures qui ont dix-huit pieds de haut; à droite, à gauche de ces niches, il a établi des pilastres corinthiens et cannelés de près de trois mètres de largeur; l'entablement, à soixante-dix-sept pieds du pavé, n'a pas moins de dix-huit pieds d'épaisseur : — un cavalier ferait galoper son cheval sur les saillies....

Ces massifs ruissellent de l'éclat des marbres : chapiteaux, architraves, arabesques d'or, figurines en stuc des grands arcs, rosaces de la voûte; tout arrive, de conséquence en conséquence, à des exagérations telles, qu'au jugement du spectateur, les échelles accoutumées des proportions sont renversées. Rien ne fuit plus, parce que tout paraît contre l'œil et que toutes les lignes sont rompues. Pour que ce vaisseau grandisse, il faut que les ténèbres du soir viennent l'éteindre. Simplifiée par le temps, la ruine en paraîtrait d'une immensité monstrueuse!

Rien ne fait mieux comprendre l'effet malheureux



Façade où était située la *Navicella* de *Giotto*. — Dessin de Rapine d'après G. B. Falda.

de ces disproportions que le baldaquin qui surmonte l'autel, orienté au rebours, c'est-à-dire à l'ouest, parce que le pape officie en regardant ses peuples : ce baldaquin n'a pas moins de quatre-vingt-sept pieds de hauteur; il est impossible de le soupçonner! De là peut-être certains avertissements, certains jalons ménagés par Charles Maderne (talent supérieur d'une époque où l'on conférait de grandes missions à de petits moyens), pour aviser le public que la lourdeur des constructions a leur énormité pour excuse. — Dès le seuil, vous touchez en passant les colonnes engagées du portique dans la cannelure desquelles on nicherait une statue; — la hauteur sensiblement exagérée des soubassements et des socles ne peut vous échapper, car votre propre stature vous sert de toise; — les *anges* de Liberoni vous ont arrêté déjà pour une première révélation; — le long de la nef vous rencontrez ensuite, à la file, des lignes de cuivre qui marquent sur le pavé les longueurs échelonnées des plus grandes cathédrales connues, etc....

La réflexion vous fait comprendre alors que nos métropoles ogivales du treizième siècle seraient contenues par couples dans Saint-Pierre; mais, en dépit de cette réalité, le souvenir les évoque dans votre pensée plus grandes, plus hautes surtout : illusion due au prolongement, à la multiplicité des lignes verticales et aux formes élancées de leurs voûtes.

Quant à l'opinion traditionnellement professée, par rapport à Saint-Pierre, que ces déceptions amoindrissantes sont l'estimable résultat d'une idéale harmonie des proportions, c'est là une niaiserie enfantée par la servilité des écoles inférieures, et il n'y aurait pas à s'en occuper si elle était moins répandue. Se mettre en dépense pour créer le plus grand édifice religieux du monde, et faire en sorte qu'il paraisse petit, ne serait-ce pas une bien ruineuse inconséquence? On

conçoit mieux l'idée contraire : bâtir l'édifice aussi vaste que possible et tâcher que, par une savante combinaison des lignes, il semble plus grand encore qu'il ne l'est.

Comment ne signalerait-on pas, dans le cours de cette longue aventure, l'influence continue des vanités personnelles? Bramante, Charles Maderne, prétendent effacer, l'un toutes les coupoles, l'autre toutes les nefs, et ces ambitieux échouent à demi : la coupole de Saint-Pierre est perchée plus haut, mais moins profonde et beaucoup moins large de diamètre que celle du dôme de Florence par le grand et naïf Brunelleschi; le vaisseau de la Basilique excède en longueur tous les autres, mais on ne constate cet avantage que pour signaler un effet complétement avorté.

Dans l'accomplissement de cette œuvre où toujours l'orgueil marcha devant, l'erreur des papes est d'avoir mis en rivalité une série de génies trop illustres pour qu'ils consentissent à exécuter dociles la conception d'un rival. Chacun d'eux, à son avénement, prétendait

LÉGENDE.

—

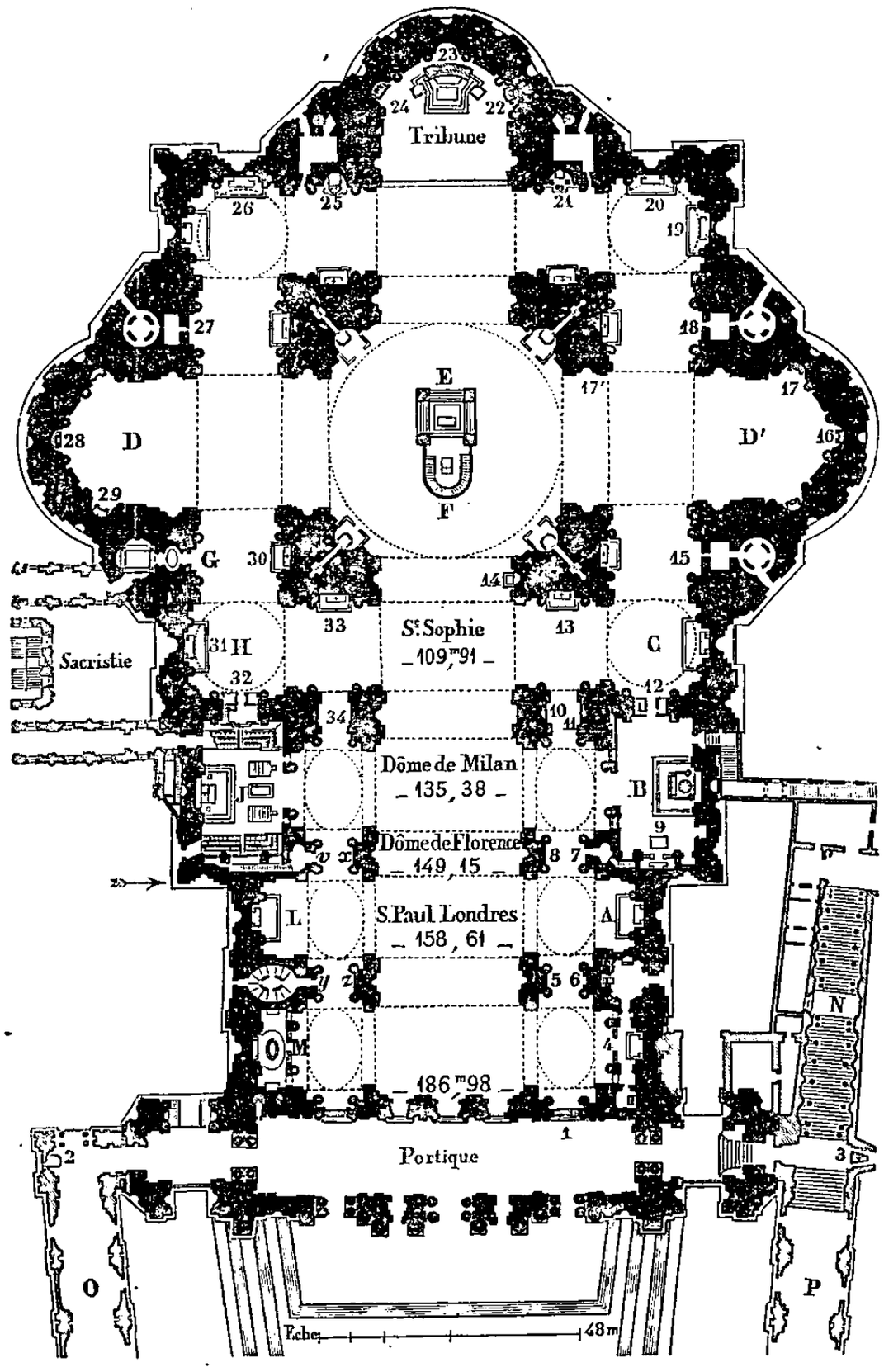
A. Chapelle Saint-Sébastien.
B. — du Saint - Sacrement.
C. — Grégorienne.
D D'. Transsepts.
E. Autel pontifical.
F. *Confession* de saint Pierre.
G. Entrée de la sacristie.
H. Chapelle Clémentine.
J. — chorale.
L. — de la *Présentation*.
M. Baptistère.
N. Escalier royal (*scala Regia*).
O P. Galeries du Bernin.

—

v. Urne où l'on dépose le dernier pape.
x. Tombeau d'Innocent VIII.
y. Entrée de l'escalier de la coupole.
z. Tombeau des Stuarts.

—

1. Porte du Jubilé.
2. Statue de Charlemagne.
3. — de Constantin.
4. Chapelle de *la Pietà*.
5. Tombeau de Christine de Suède.
6. — de Léon XII.
7. — d'Innocent XII.
8. — de la comtesse Mathilde.
9. — de Sixte IV.
10. — de Grégoire XII.
11. — de Grégoire XIII.



PLAN DE LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE.

LÉGENDE.

—

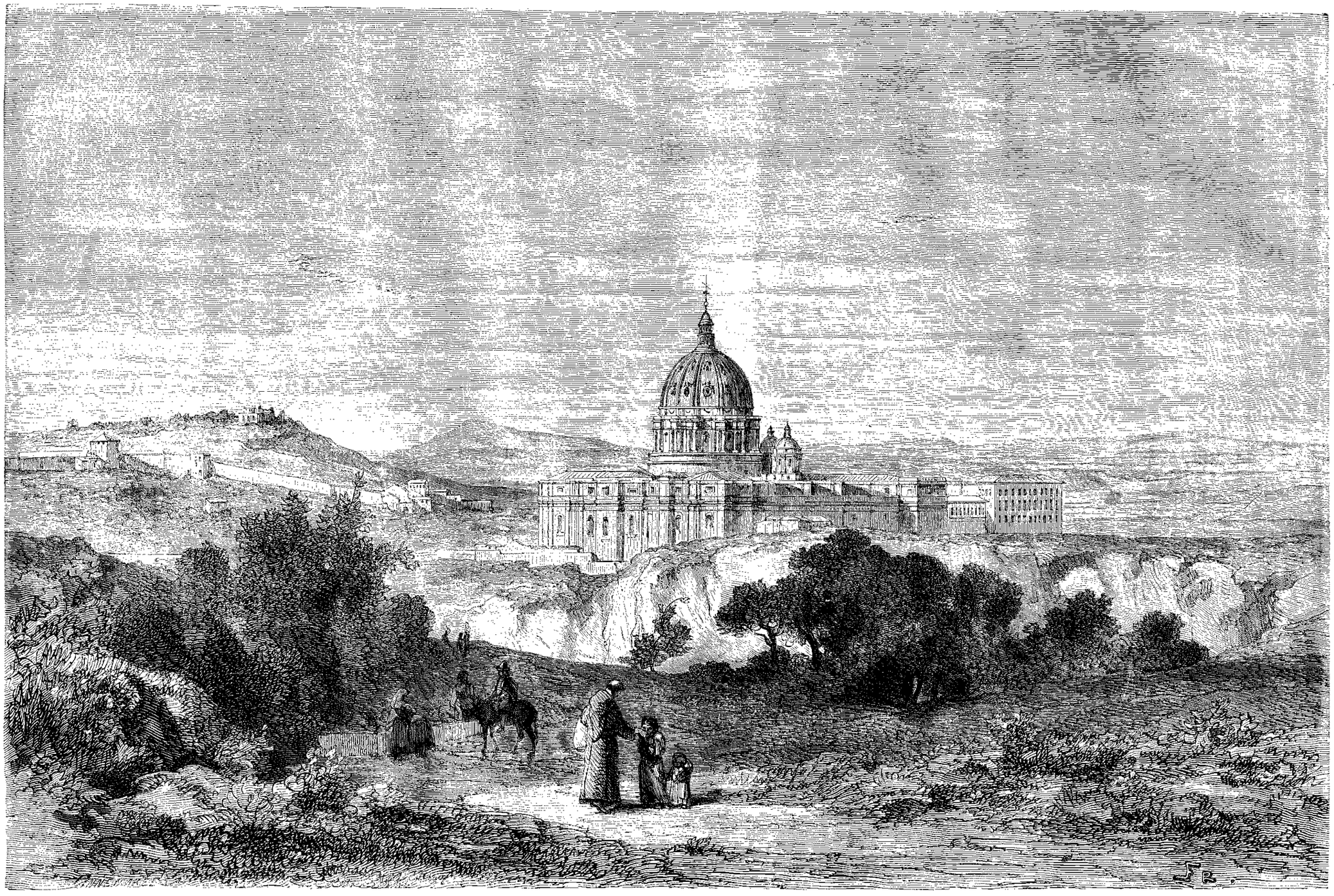
12. Tombeau de Grégoire XIV.
13. *Saint Jérôme* (du Dominiquin).
14. Statue de bronze de saint Pierre.
15. Tombeau de Benoît XIV.
16. *Martyre de saint Processe*, etc. (de Valentin).
17. *Saint Érasme* (du Poussin).
17'. Statue de saint Bruno (de Stodtz).
18. Tombeau de Clément XIII.
19. *Saint Michel* (de Guido Reni).
20. *Sainte Pétronille* (du Guerchin).
21. Tombeau de Clément X.
22. — d'Urbain VIII.
23. Chaire de Saint-Pierre.
24. Tombeau de Paul III.
25. — d'Alexandre VIII.
26. Bas-reliefs (de l'Algarde).
27. Tombeau d'Alexandre VII.
28. *Crucifiement de saint Pierre* (de Guido Reni).
29. *Stigmates de saint François* (du Dominiquin).
30. *Saint Pierre et saint André* (du Pomerancio).
31. *Saint Grégoire le Grand* (de Sacchi).
32. Tombeau de Pie VII.
33 *Transfiguration* (de Raphaël).
34. Tombeau de Léon XI (côté de la chapelle du chœur).
— d'Innocent XI (côté de la nef).

annoncer de nouveaux prodiges : le peuple était en joie, les pontifes radieux, et il leur en coûtait cher; car, vers la fin du dix-septième siècle, Fontana calculait que les dépenses se montaient jusqu'alors à près de cent cinquante-deux millions. Pour subvenir, il fallut, dès le règne de Léon X, battre monnaie de toute façon; de là ce trafic des indulgences qui a fourni des armes si dangereuses à Luther.

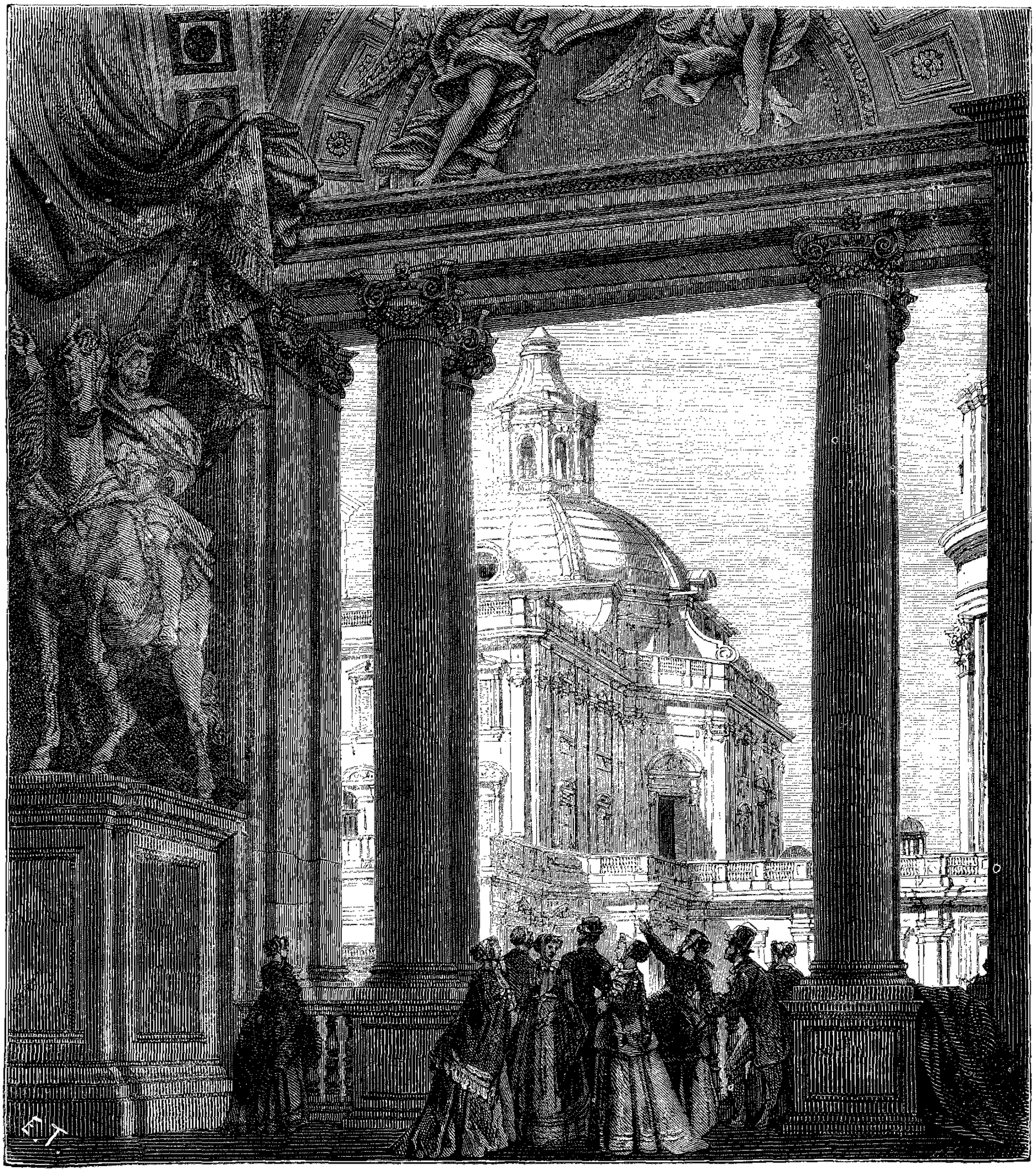
Rome croyait élever sur le tombeau de l'Apôtre le monument de l'unité triomphante : elle travaillait à bâtir la Réforme; — la rupture de l'art moderne avec le sentiment religieux, dont le dernier champion avait péri sur le bûcher de Savonarole, devait être pour jamais consommée par le style pompeux du splendide édifice consacré à la gloire temporelle des papes.

Francis WEY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Vue de Saint-Pierre et des palais Vaticans. — Dessin d'après nature par M. Français.



Sous le portique de Saint-Pierre, en regardant la sacristie. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY [1].

1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

ÉTUDE SUR LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE AU VATICAN (fin). — Les pénitenciers et leur baguette. — Messe de Noël à la Basilique. Entrée du pape sur la *Sella gestatoria*. — Portrait de Pie IX. — Anecdotes et conversations.

Quand on rend visite à Saint-Pierre, on peut s'imaginer que l'on vient faire sa cour. Tant de prélats et de papes dans leurs habits de cérémonie semblent encore exister là, les statues d'une illustre assemblée

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XIX, p. 177 et 193.

de saints y accordent le respect de l'étiquette avec des attitudes si délibérées que, le grand homme faisant oublier l'ascète ou le martyr, et les astragales prévaloir l'idée du palais sur celle du temple, le lieu invite moins à la prière qu'à la conversation. Cette Basilique est le plus vaste salon de réception qui soit sur terre.

Ce qui contribue en outre à cette méprise, c'est que vous vous y sentez, surtout en hiver, caressé par une tiède température d'appartement, phénomène inexplicable, hormis pour les savants qui, s'il y faisait très-froid, expliqueraient aussi pourquoi l'on y gèle. La clémence de l'air nous permettra de chercher quelques perles à travers bien des œuvres de pacotille. — On comprend qu'il faille se restreindre au sujet d'une église où nous comptons quarante-quatre autels, sept cent quarante-huit colonnes et un concile de trois cent quatre-vingt-neuf statues. C'est pourquoi j'omettrai ce qui ne doit laisser dans le souvenir aucune trace, et c'est, à une vingtaine d'exceptions près, tout le décor des bras, de l'abside et des nefs.

L'ancienne Basilique, située à cette même place, durait depuis onze cents ans, lorsque le bon pape Nicolas V, avec de pieuses intentions, commit l'impiété archéologique de prétendre y substituer un temple supérieur à celui de Salomon. Par bonheur, l'édifice constantinien ne fut abattu qu'au fur et à mesure des travaux, et, cinquante ans après la mort de Nicolas de Sarzanne, une moitié de l'église servait encore au culte. Ces délais ont permis de replacer dans l'église nouvelle plusieurs monuments qu'il fallait conserver.

Celui qu'en général on visite le premier pour rendre ses devoirs au patron du lieu, c'est la statue assise de *saint Pierre*, un bronze du cinquième siècle que, vers l'an 445, le pape saint Léon a placé dans la Basilique. J'ignore qui a avancé que c'était l'ancienne statue de Jupiter capitolin ; mais je pense qu'on aura voulu faire une plaisanterie. Personne, en effet, ne peut prendre pour la statue d'or massif que Domitien avait érigée au premier siècle, ce bronze de la pleine décadence, roide, d'un dessin pauvre et où la main droite *qui bénit* et la gauche *qui tient les clefs* sont fondues avec le reste du corps. Cette statue est tellement vénérée que les baisers des fidèles en ont poli et usé le pied. Il est douteux qu'une figure en bronze de grandeur naturelle, consacrée à un héros chrétien, puisse être antérieure à celle-là. Le *saint Pierre* m'intéressait pour un autre motif.

Parmi les joyaux conservés sous les vitrines de la bibliothèque vaticane, le hasard m'a fait découvrir un médaillon de forme ovoïde, et du premier siècle suivant l'opinion des experts à qui je l'ai montré. Cette pièce, qui n'a pas été surmoulée et qui est peu connue, réunit les profils de saint Pierre et de saint Paul, modelés d'après nature à une époque où l'art joignait encore à la souplesse de l'exécution la simplicité du style. La composition du bronze, à la juger d'après la nuance et le grain, paraît identique à celle des médailles contemporaines des premiers césars.

Or la statue de saint Pierre, dans sa Basilique, offre, en dépit d'une exécution gauche et froide, une ressemblance marquée avec le profil de la bibliothèque vaticane. Conformément aux traditions primitives, l'apôtre a les cheveux abondants et crépus, la barbe frisée, des traits un peu ramassés qui se prêtent à la mobilité de la physionomie; quelque chose de la race des Arabes ; le galbe d'un enfant du peuple et la saine maigreur d'un homme d'action. Ce prototype de la numismatique chrétienne nous montre *Saul* ou Paul, comme l'a dépeint Nicéphore, tout à fait chauve avec les traits plus allongés; le nez aquilin; l'air méditatif, raisonneur et fatigué d'un philosophe du Portique, usé par les combats de l'existence et de l'esprit. A l'aide de ce rapprochement, on est conduit à penser que la statue en bronze de saint Pierre a été faite d'après des types traditionnellement transmis, ce qui d'ailleurs est conforme aux usages de l'ancienne Rome.

Dès le bas de la nef, les regards sont attirés devant le maître-autel, au pied duquel se détachent d'un parterre de feuillages en découpures les quatre-vingt-sept lampes qui brûlent à perpétuité sur la balustrade circulaire de la crypte ou *Confession ;* on les prendrait pour un massif de roses jaunes : elles ont pour tige des *cornucopi* dorés. Au bas des degrés est agenouillé Pie VI en prière, les yeux attachés sur le tombeau des apôtres : ses derniers vœux, quand il mourait en exil, avaient rêvé cette sépulture à leurs pieds. Canova a imprimé aux traits du docte martyr une sublime expression de recueillement et de ferveur. — On sait que le seuil de la *Confession* donne accès dans un fragment de l'oratoire primitif élevé par Anaclet sur le monument de son prédécesseur, et que la tombe de saint Pierre et de saint Paul sert d'autel à cette chapelle *des Grottes*, au-dessus de laquelle on a replacé le maître-autel de la nouvelle église patriarcale, à l'endroit même où ont officié les successeurs de saint Sylvestre.

Ce fut de tout temps un lieu vénérable, et si redouté jadis, qu'Alaric y fit rapporter en procession les vases sacrés de l'église, dont au milieu du pillage un soldat s'était emparé. Urbain VIII, aidé de Maderne, a rendu tout cela *des plus agréables*.

Il a fait construire aussi, mais par le Bernin, le grand baldaquin du maître-autel, tout en bronze doré, à colonnes torses chargées d'un entablement qui, occupé aux angles par quatre anges debout, porte sur des pieds de console renversés un globe surmonté de la croix. Rien n'a été si souvent imité que ces colonnes torses où s'enroulent des ceps de vigne : de 1630 à 1680, tous les autels ont eu des *gloires* comme celle de la *tribuna*, des piliers tordus comme ceux de Saint-Pierre. Il faut savoir, pour s'expliquer cette vogue, que la forme des colonnes du Bernin avait été déterminée par quatre petits piliers en marbre de l'ancien

ciborium, rapportés, dit-on, de Jérusalem, et qui passent pour provenir du temple. On les voit encore ajustés (avec d'autres qui ont été copiés) aux quatre balcons pratiqués dans les piliers du transept. — C'est à propos de ce baldaquin que la famille des Barberini fut blasonnée d'un jeu de mots resté célèbre : *Quod non barbari, fecerunt Barberini.* Urbain VIII s'était procuré le métal en dépouillant le Panthéon d'Agrippa.

J'ai dit quelles sont les étonnantes dimensions de ce baldaquin ; ce jalon évalué, on comprend presque avec effroi la hauteur de la voûte, au-dessous de laquelle ce joujou de vingt-neuf mètres s'efface. L'arrière-chœur ou abside a cent soixante-quatre pieds de long. C'est là qu'est le *presbyterium* où, les jours de solennité pontificale, est rangé le sacré collége autour du pape.

Il y a là un fastueux autel, et, au milieu d'une *gloire*, la chaire de saint Pierre soutenue par quatre colosses de bronze et d'or qui sont deux Pères de l'Église latine, et deux de l'Église grecque. Ils ont des attitudes forcées ; leurs vêtements sont soulevés et plus tourmentés que des voiles de navire un jour de tempête, agitation prétentieuse et vaine puisque les vents ne se déchaînent point dans une église.

La chaire du Bernin n'est qu'une enveloppe ; elle renferme le siége curule en bois d'Égypte plaqué d'ivoire qui passe pour avoir été donné par le sénateur Pudens à son hôte l'apôtre Pierre. On montre à la sacristie un modèle de ce meuble précieux rarement exhibé et quelques-uns des petits placages d'ivoire qu'on en a détachés. Ils représentent les *Travaux d'Hercule* et sont d'une antiquité incontestable.

On sait qu'au temps de Pline les ébénistes plaquaient déjà les bois et qu'ils les marquetaient soit d'écaille, soit de tranches d'ivoire, sciées mince et ajustées à la colle. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que c'est bien ici la chaise gestatoire, telle que l'employaient les sénateurs sous les premiers césars, telle que le poëte Horace la décrit en deux mots : *curule* EBUR ; ce qu'il y a de très-admissible, c'est que ce Pudens, le premier patricien qui ait reçu la foi du Christ, et sa famille que l'on suit pendant trois générations par des inscriptions tombales aux *loculi* des catacombes, aient, par vénération pour la mémoire du premier évêque de Rome, gardé pieusement et transmis aux chrétiens le siége où Pierre avait parlé, relique dont il est question dans les actes de l'Église primitive. Tertullien, Eusèbe constatent l'usage où l'on était de conserver avec respect les siéges des apôtres et des évêques. Mon compatriote et ami vénéré Mgr Gerbet, avec l'autorité de son caractère et de son savoir, a dégagé d'une dissertation solide et fondée l'authenticité probable de cette antique *sella gestatoria*, sur laquelle d'ailleurs se sont assis depuis saint Sylvestre jusqu'à Benoît XI la plupart des pontifes à leur prise de possession.

Sur les côtés de la *Tribune*, et se reliant au soleil d'une apothéose d'opéra, il y a deux mausolées qui veulent une mention. Au bas de celui de Paul III qui est à gauche, Guglielmo della Porta avait sculpté dans le marbre avec amour une adorable figure nue et à demi couchée de la *Justice*, belle à faire aimer la chicane même. Aucune Vénus n'a une tête plus charmante. Quant au corps, on ne peut plus en juger : la tombe de Paul III, par la vertu de cette nudité, opérait de tels miracles qu'il a fallu faire habiller la Justice d'une tunique de zinc peint en blanc par le Bernin, qui n'eut garde de profiter de la leçon.

C'est cet artiste qui sur le mausolée de droite a représenté en bronze Urbain VIII assis, le bras droit soulevé pour bénir. Le Bernin n'est point un de ces hommes que l'on puisse immoler en bloc : sa statue d'Urbain VIII est suffisamment calme, très-vivante et d'une majesté *fort réussie*. Je ferai remarquer à ce sujet que le dix-septième, que le dix-huitième siècle ont multiplié dans les églises de Rome, et à Saint-Pierre même, les statues pontificales assises et donnant la bénédiction. Celle d'Urbain VIII est la plus ancienne, et la convenance de l'attitude autant que la grâce dont le Bernin l'avait accompagnée a donné l'essor aux imitations. Mais il est curieux d'observer qu'en cherchant ce même mouvement, aucun des successeurs du Bernin n'a réussi, comme l'artiste qui l'a trouvé, à le rendre noble et paternel à la fois, empreint d'une autorité familière qui est la suprême élégance du naturel.

Innocent X à Sainte-Agnès, Clément XIV à *Santi Apostoli* sont, l'un gourmé et l'autre gauche ; Grégoire XVI a l'air de faire une opération ; Alexandre VIII d'un capitaine qui menace ; Clément X d'un homme étonné qui se récrie ; bref, tous ont plus ou moins échoué, tant la *physionomie* d'un geste, qui tient à l'ensemble de la pose, est difficile à saisir. Le Bernin ne l'avait demandé qu'à la nature, les autres ont prétendu se l'assimiler par une interprétation étudiée : le secret des décadences est là.

Si l'on était tenu d'aller faire le pied de grue sous les dix autres petites coupoles de Saint-Pierre pour y lorgner des peintures estimables et sans caractère, s'il fallait sur chacun des autels si nombreux, car chaque arcade transversale est le portique d'une chapelle, admirer les grandes mosaïques qui immortalisent nombre de toiles illustres et secondaires, la promenade serait bien monotone ! Ces Gobelins de la royauté romaine, où la laine est pétrifiée, ne sont pas moins parfaits ni moins onéreux que les nôtres, et la copie de tel original de Camuccini ou de Romanelli n'a pas coûté moins de cent cinquante mille francs. On en compte une quarantaine, non de cette valeur, mais de ce prix-là.

Redescendons l'église et prenons par la droite, sans nous laisser éblouir par l'habileté endiablée de l'Algarde. Son bas-relief d'*Attila et saint Léon* est un tour de virtuose, mais rien de plus. C'est au pied de cet autel qu'est, non la pierre tombale, mais le mo-

nument commémoratif de Léon XII, avec cette inscription votive qu'il a faite peu de jours avant sa mort :

LEONI MAGNO PATRONO CELESTI,
ME SUPPLEX COMMENDANS
HIC APUD SACROS EJUS CINERES
LOCUM SEPULTURÆ ELIGI,
LEO XII HUMILIS CLIENS
HÆREDUM TANTI NOMINIS MINIMUS [1].

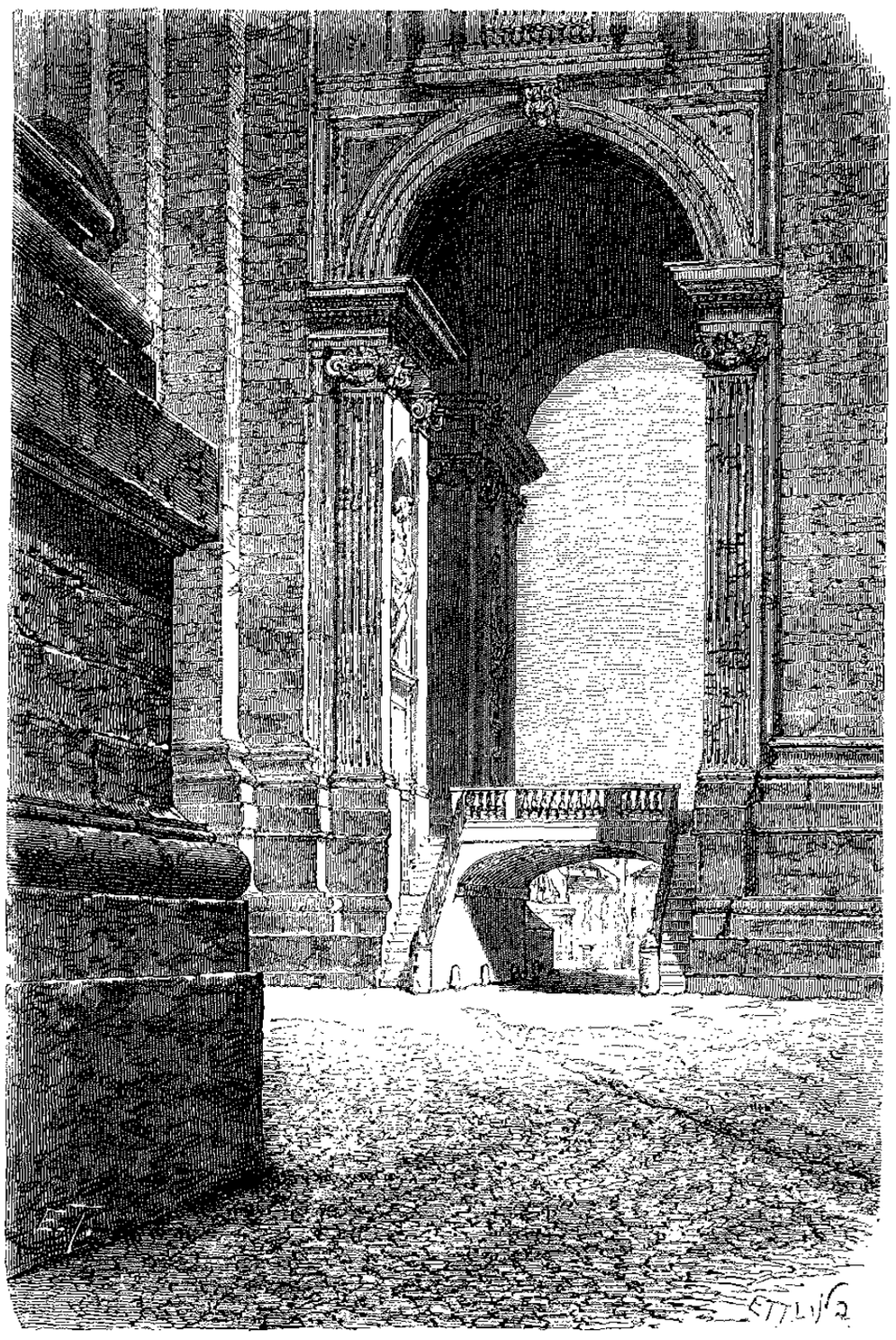
Combien cette humilité est plus touchante que *les funèbres apprêts* dont le Bernin a environné Alexandre VII! Quatre *Vertus* luronnes l'obsèdent; un squelette lui montre un sablier écoulé.... Le mélodrame arrivait à la queue du plus glacé des poëmes. Un peu plus loin, sur une porte, c'est un squelette en cuivre qui vous secoue sur la tête un tapis de marbre jaspé.... Chérubini prétendait qu'il faut entendre et voir quelquefois du mauvais, pour n'y point tomber par ignorance.

En gagnant la *tribuna* du bras de croix, on trouve dans une niche la statue d'un sacriste du dix-huitième siècle à minois de chérubin, adonisé, emmitoufflé d'hermine et *entapadé* de falbalas en dentelle. Ils ont compris et affublé de la sorte l'austère et grand personnage qui fut saint Norbert!

Si l'on passe tout droit devant la chapelle Clémentine, on verra sur un autel, au revers d'un pilastre de la coupole, le plus bel échantillon des mosaïques romaines dont l'atelier est au Vatican. C'est la copie de *la Transfiguration* de Raphaël. Elle est d'une exactitude de teintes à faire illusion. Cette peinture ne se rancira jamais; la voilà fixée dans sa fraîcheur jusqu'à la prochaine invasion des barbares. C'est pourtant là un art précieux, que l'on aurait dû importer dans nos climats où, l'humidité détruisant la peinture et la fresque, les monuments sont d'une monotonie bien glaciale!

Un retour sur la chapelle de Clément VIII nous permettrait de saluer le tombeau de Pie VII, monument curieux d'une époque, et du goût compliqué des imaginations septentrionales. Je ne parlerai pas des figures de la *Force* et de la *Sagesse*, descendues d'une pendule arrêtée depuis longtemps. Mais on ne peut s'empêcher d'admirer comment, pour plaire aux muses de Dusseldorf, le digne pape Chiaramonti, sous la main de Thorwaldsen, tout en restant ressemblant à lui-même, a pu germaniser sa physionomie, et fournir au modelé les saillies lourdes et carrées d'un bourgmestre. On l'a assis sur un trône grec, juché sur un sépulcre égyptien : que de nations représentées!

Devant la chapelle chorale où chaque jour, dans le but d'écouter les chants de la maîtrise, les étrangers vont s'asseoir, — pourvu qu'ils soient en habit et en cravate blanche, — devant ce riche oratoire dont les Anglais ont fait une salle de concert, on rencontre enfin contre le pilier d'une arcade un ouvrage d'un temps, d'une provenance et d'un style purs : le tombeau d'Innocent VIII. Antoine Pollajuolo, à la fin du quinzième siècle, l'avait sculpté et ciselé en bronze pour l'ancienne basilique. Quelle grandeur prend, après tant de vulgarités, cette orfévrerie florentine! Comparez ces quatre *Vertus* en bas-relief aux grosses Bellones des Barberini, et remarquez la noblesse, la personnalité de ces deux statues du pontife, l'une le représentant plein de vie, l'autre éteint par la mort! Dans la recherche de son élégance, cette ornementation attend sans provocation ni fracas que l'œil vienne s'y reposer.

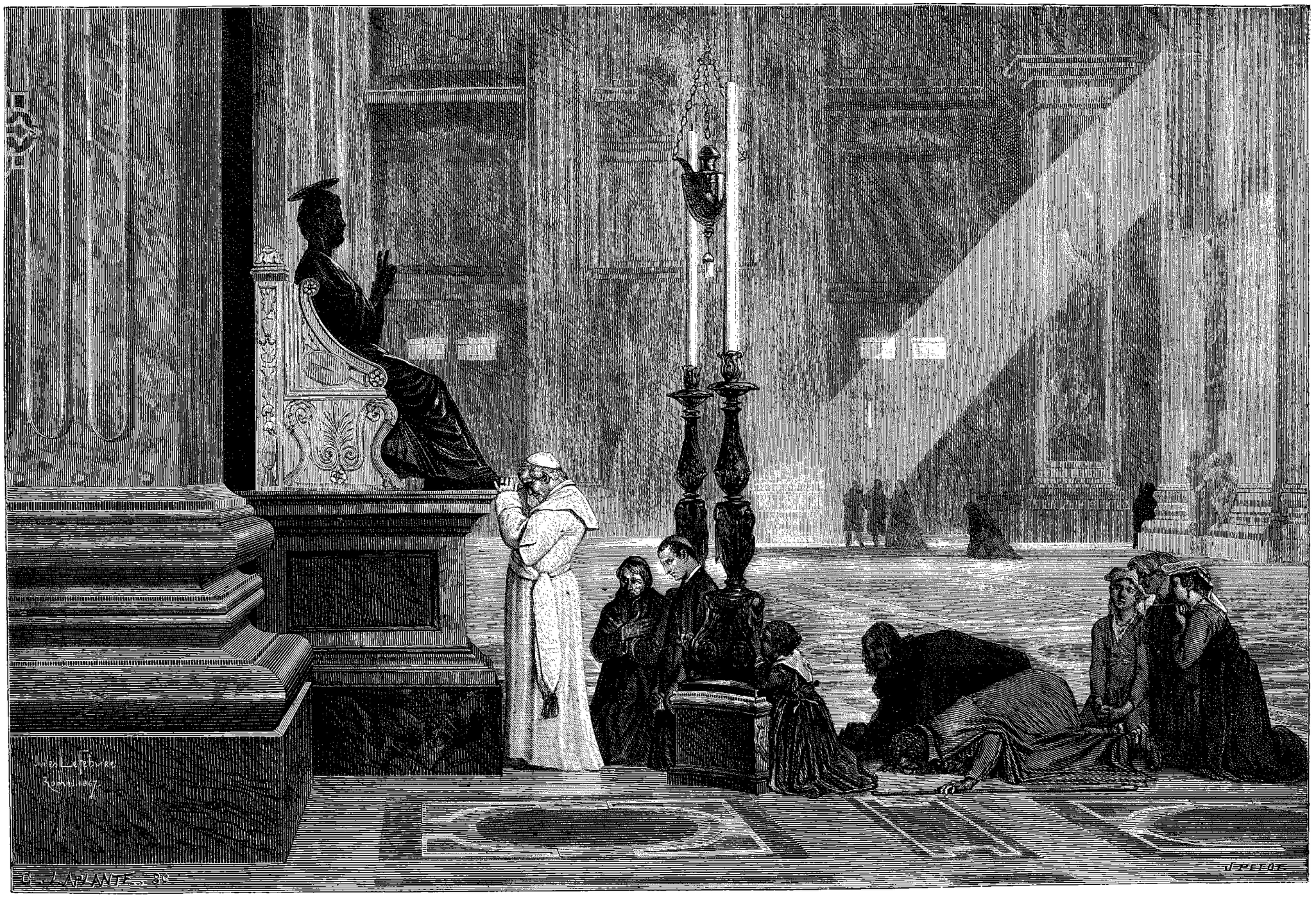


Passage sous le portique de Saint-Pierre. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

En face est une porte au-dessus de laquelle un coffre de stuc, juché comme sur un rayon, contient le corps du dernier pape défunt, entreposé jusqu'au décès de son successeur. Circonstance bizarre et qui fait songer aux danses macabres : cette porte est l'entrée des musiciens de la chapelle; il n'y passe que des soprani, des flûtes et des violons.

Avant d'arriver aux fonts baptismaux, remarquables par leur cuve en porphyre qui est le couvercle retourné du sarcophage de l'empereur Othon II (un joyau de douze pieds de long taillé au dixième siècle et que

1. « A Léon le Grand, mon patron céleste, me recommandant et suppliant; ici, près de ses cendres sacrées, j'ai fait placer ma sépulture, moi Léon le douzième, humble client, et des héritiers d'un si grand nom le plus infime. »



Le Pape aux pieds de saint Pierre. — Dessin de L. Petot d'après le tableau de M. Jules Lefebvre.

Fontana a enchâssé dans une belle monture), vous passerez devant le pilier où s'appuient les tombes des derniers Stuarts exilés. On était en pleine ferveur des restaurations monarchiques lorsque Canova, ayant à pourtraire ces trois princes, confirma bravement aux enfants du roi Jacques les titres de *Charles III* et de *Henri IX*. Rome professe la pérennité du droit ; elle ne confère que sous bénéfice de résipiscence l'absolution du fait accompli.

Au-dessus des deux augustules, un ange et la Religion exhibent dans un cadre Louis XV un beau médaillon en mosaïque de Marie-Casimire leur mère, la petite-fille inconstante et aventureuse de Jean Sobieski. Ce portrait d'une dame poudrée à frimas produit un effet moins singulier encore que le monument imaginé par Canova : une tour, à la petite porte de laquelle viennent pleurer deux génies tout nus, charmants dit-on avant qu'on les eût drapés. On prendrait cela pour une gaîne à horloge ornée de trois bas-reliefs. Les deux génies semblent demander en pleurant le cadran qui manque, et ce sentiment est clairement exprimé.

Notre promenade est à moitié ; car nous traversons près du portique le bas de la grande nef, pour passer tout d'abord devant la chapelle de la *Pietà*, mot qu'il faut traduire par *Pitié*, si l'on préfère le sens réel à un non-sens de l'usage. Elle est ainsi nommée parce que sur l'autel s'élève un groupe de marbre représentant la *Mater dolorosa*, avec le Christ mort sur ses genoux. Quand il osa jeter ce grand corps pantelant sur les genoux d'une mère divine, Michel-Ange n'avait pas vingt-quatre ans. Hardi, original déjà, mais candide, ému par la beauté antique et imbu du sentiment chrétien, il en agrandit l'expression sans l'altérer encore.

Si je note en passant *le Triomphe de la Croix* que Lanfranc a peint sur la voûte, c'est pour rectifier cette erreur très-répandue que toutes les peintures de Saint-Pierre sont des mosaïques. On a gardé là le sarcophage de Probus Anicius qui dans l'ancienne basilique a servi de cuve baptismale.

C'est Fontana qui a dessiné le tombeau de Christine de Suède et qui l'a orné d'un médaillon colossal en bronze doré, beau portrait exécuté de main de maître. — La copie en mosaïque du *Martyre de saint Sébastien*, ce *capo d'opera* du Dominiquin, dont l'original est à Sainte-Marie des Anges, a baptisé la chapelle suivante. Cette mosaïque est terne, froidement modelée et de toute façon inférieure à l'original, dont la couleur est tendre et vive. Presque en face, au revers d'un pilier, est le mausolée par le Bernin de cette comtesse Mathilde qui, morte en 1125, légua ses domaines à l'Église : elle avait été primitivement déposée dans un antique sarcophage où était sculptée l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte, que Jean de Pise étudia. Urbain VIII, en 1635, a fait transférer à Saint-Pierre les restes d'une bienfaitrice qui a fait payer de tant de sang sa vaine munificence. Cette figure de la comtesse de Toscane est une composition purement idéale. La tête grave et animée, d'un galbe comparable aux belles choses antiques, est admirablement posée et attachée. Le bras droit vigoureux et féminin qui porte le sceptre, exprime la résolution ; le gauche, avec un geste plus timide, se prête en hésitant à la gloire de soutenir la tiare et les clefs : la simple majesté de la pose est rehaussée par l'habile ordonnance des draperies.

—

Quel silence à travers ce musée où la durée du chemin mesure pas à pas les dimensions des nefs ! Vingt groupes d'étrangers épars n'y diminuent pas l'impression de la solitude ; deux cents personnes qui entrent tout à coup, se répandent sous ces arcades, s'effacent et disparaissent. Une société cause avec animation dans le lointain ; vous n'entendez aucune voix ; et s'il vient à défiler au fond de la Basilique un cortége d'écolâtres, vous les voyez glisser sans bruit, reflétés dans les dalles, comme une compagnie d'oiseaux marins piétinant sur une grève mouillée. Mais quand la Basilique patriarcale contient quelques milliers de fidèles circulant autour d'une armée qui manœuvre sous les nefs, alors, statues, bas-reliefs, portraits de toute couleur et de toute taille s'animant, continuent la foule mêlés au peuple qui fourmille : les pierres crient, les docteurs et les saints ressuscitent ; l'église entière est vivante !

Lors même qu'une *funzione* met la Basilique en fête, certaines chapelles éloignées du centre restent solitaires comme des grottes. La plus belle, une des plus spacieuses est celle du Saint-Sacrement, où, devant une copie en mosaïque de la *Descente de croix* du Caravage et au pied de l'autel qu'elle décore, est étalé un monument en bronze, très-modeste puisqu'il gît sur le sol, et très-simple puisque d'un coup d'œil on l'embrasse, mais qui est à mes yeux la merveille de cette Basilique. Les amateurs d'élite auront déjà nommé *la Tombe de Sixte IV*.

Antoine Pollajuolo l'a exécutée. L'appareil, dont le piédestal est très-évasé, pose sur de larges pattes attachées aux angles par des feuillages. Au milieu, le Pontife sommeille sur un simple grabat. Mais, installées à sa droite et à sa gauche sur le biseau du pié douche, sept Vertus l'environnent ; et comme elles ne suffisent pas à illustrer la vie d'un souverain, les Arts libéraux et les Sciences viennent s'y joindre, formant dix sujets d'une grâce admirable. La figurine qui représente la Musique est un des bijoux de la Renaissance. Cette composition est riche sans confusion, noble avec simplicité, fine sans sécheresse. Le portrait de Sixte IV, où se traduit dans une maigreur intelligente et une exécution serrée l'esprit d'un docteur et d'un prince de l'Église, ainsi que la race d'un vieux gentilhomme, est de ceux qui servent de pierre de touche aux biographies.

Ce guerroyant Jules II qui a dispersé par les musées du monde les matériaux de son monument futur, et qui sans compter avec la mort avait résolu d'élever

à loisir la plus grande église de l'univers, pour en faire l'écrin d'une tombe chimérique, le pape Jules est venu chercher asile sous cette lame où sont entrelacés comme des chênes les deux papes de la maison contestée de la Rovère; heureux encore le second d'avoir trouvé dans l'hospitalité funèbre de son grand-oncle Sixte ce qu'il avait rêvé avec plus d'ambition et moins de goût.

Dans la chapelle de la Vierge, sur l'inscription de Benoît XIV, nous voyons apparaître un usage introduit par l'amoindrissement des familles pontificales, devenues trop peu riches pour ériger à leurs illustrations des mausolées royaux. Ceux qui ont acquitté cette dette envers Benoît XIV, ce sont ses clients naturels : *Cardinales ab eo creati.* Telle est aujourd'hui la coutume : d'où il suit que les longs règnes instituent au profit de leur mémoire bien des donateurs.

C'est au bras de croix du côté nord que Nicolas Poussin a sa grande mosaïque sur un sujet peu en harmonie avec ce talent tranquille, épique et en quelque sorte racinien : *saint Érasme* est un bienheureux à qui l'on ouvrit le ventre pour lui dévider les boyaux sur un rouet. « Quelle horreur! s'écriait auprès de moi une Parisienne; et c'est notre Poussin.... je ne l'aurais jamais cru capable de cela! »

Dans une niche, près de cet autel, on admire beaucoup la grande statue de *saint Éruno* par Michel Slodtz de Paris, dernier-né de ces Slodtz d'Anvers qui ont tant travaillé à la sculpture de nos palais royaux sous Louis XIV et Louis XV. Cette figure vaut bien qu'on la regarde : c'est l'apogée de la sculpture anecdotique et spirituelle; voilà son mérite et peut-être son défaut mignon. Saint Bruno a refusé d'être pape, à raison de quoi Slodtz le représente tenté par un ange qui lui présente les clefs et la tiare. Le saint, dont la posture est maniérée, se détourne et refuse avec un geste indécis, d'autant plus expressif qu'il n'est pas exempt d'une certaine gaucherie. Faire fi de la triple couronne à la barbe de tant de pontifes qui l'ont portée, et dans leur basilique encore, ce serait, si l'on n'y mettait des formes, faire la leçon à ses souverains spirituels : aussi Bruno refuse-t-il avec hésitation, faiblement, tandis que sa bouche laisse tomber un tendre sourire sur les insignes pontificaux, dont il détache avec peine des yeux que le regret assombrit. Mais où serait le mérite si Bruno n'était pas tenté?

Terminons par une œuvre incomplète, où ce qui est défectueux est en plus grand renom que ce qui est sublime. Canova était dans sa verte maturité quand il a composé le monument de Clément XIII. Le grand sculpteur travaillait alors sous l'influence des Mécènes du Nord et des théoriciens d'académie : je crains qu'il n'ait voulu *se surpasser*.

Quoi qu'il en soit, cette machine trop grande, trop vide, trop rectiligne, avec sa virago à taille courte, à jupe courte, qui personnifie la Religion; avec les deux figures collées en bas-relief au sarcophage, et ses lions bien ratissés et trop intelligents, dont l'un veille tandis que l'autre ne dort que d'un œil; avec son Génie de la mort qui renverse en pleurant le flambeau de la vie, cette machine est d'une froideur, d'un poétisme *à l'anglaise* insipides et d'un goût passé qui jamais ne reviendra. Mais, au-dessus de ce sarcophage, la statue agenouillée du pape Clément est assurément la plus belle représentation qu'on ait faite d'un prêtre en oraison. Cette figure qui prie avec tant d'âme serait moins expressive, si l'attitude ne répondait avec justesse à la pensée qui rayonne sur le visage.

Telles sont, autant qu'il m'en souvienne, non toutes les œuvres importantes contenues dans Saint-Pierre; mais du moins, celles qu'il est essentiel d'étudier pour en garder le souvenir. Mes omissions involontaires donneront aux pèlerins la chance de faire quelque découverte; mes notes, par l'élimination d'un amas d'ouvrages secondaires, permettront de trouver avec moins de peine ce qu'ont laissé là de vraiment supérieur chaque maître ou chaque école. Je demande l'indulgence pour mes appréciations et un bon point pour mes lacunes.

—

Le pape Pie VI a mis fin aux constructions en faisant élever par Marchionni les sacristies, qui sont d'un goût plus pur que les portions antérieures. Vers la fin du dix-huitième siècle, l'architecture, faisant un suprême effort, serrait de plus près, avec un goût moins mélangé, les traditions antiques.

Je tenais à retrouver là les colosses de saint Pierre et de saint Paul que Pie II, un Piccolomini de Sienne, avait fait sculpter, non par Mino da Fiesole comme on le répète vulgairement, mais par Paolo qui copia le saint Paul *ad vivum* d'après la belle tête de Demetrius, tyran de la Morée. Ils ont figuré devant la Vaticane jusqu'au moment où Pie IX les a remplacés. On visite ces disgraciés dans un vestibule riche en marbres de couleur. Ce sont des figures dénuées de style et sans caractère : les statues qui ont succédé à celles-là ne valent pas mieux, et Pie IX, qui n'a rien gagné au change, aurait aussi bien fait de laisser partir les neuves pour la Basilique de Saint-Paul, qui les attendait.

Les bénéficiers, les clercs, les chanoines sont logés dans ces vastes bâtiments qui enserrent un petit monde. Outre la sacristie commune, de forme octogone, on en compte trois autres qui ont des affectations spéciales; on y arrive par des galeries ornées d'inscriptions antiques aux entre-colonnements. Les chapiteaux des pilastres portent les armes compliquées de Pie VI : des palmes roulées en volutes, une étoile pour *œil*, et la branche de lis au centre. Il n'y manque que le chérubin Borée avec son souffle rayonnant.

Dans la sacristie des chanoines qui a de riches boiseries en essences des îles se trouve, en face de l'autel décoré d'un tableau du Fattore, un panneau de Jules

Romain, *la Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean*, qui mérite une place à part dans l'œuvre d'un maître dont la science trop étalée n'est pas toujours à ce point tempérée par le sentiment et le charme.

C'est dans la salle capitulaire qu'est la reproduction du siége antique de l'apôtre, avec une foule d'objets précieux qu'il serait long d'énumérer. Ces sacristies italiennes sont à la fois des cabinets de curiosités et des appartements intimes : les prêtres s'habillent, se déshabillent; ils écrivent, ils chantonnent, ils dépêchent leur bréviaire : vous faites là comme chez vous; personne ne s'en formalise, et si la discrétion vous retient sur le seuil, on vous dira d'entrer. — En France, dans tout lieu qui n'est pas absolument public, on n'a pas assez de balais pour *accueillir* les honnêtes gens qui ne sont ni à courtiser ni à craindre.



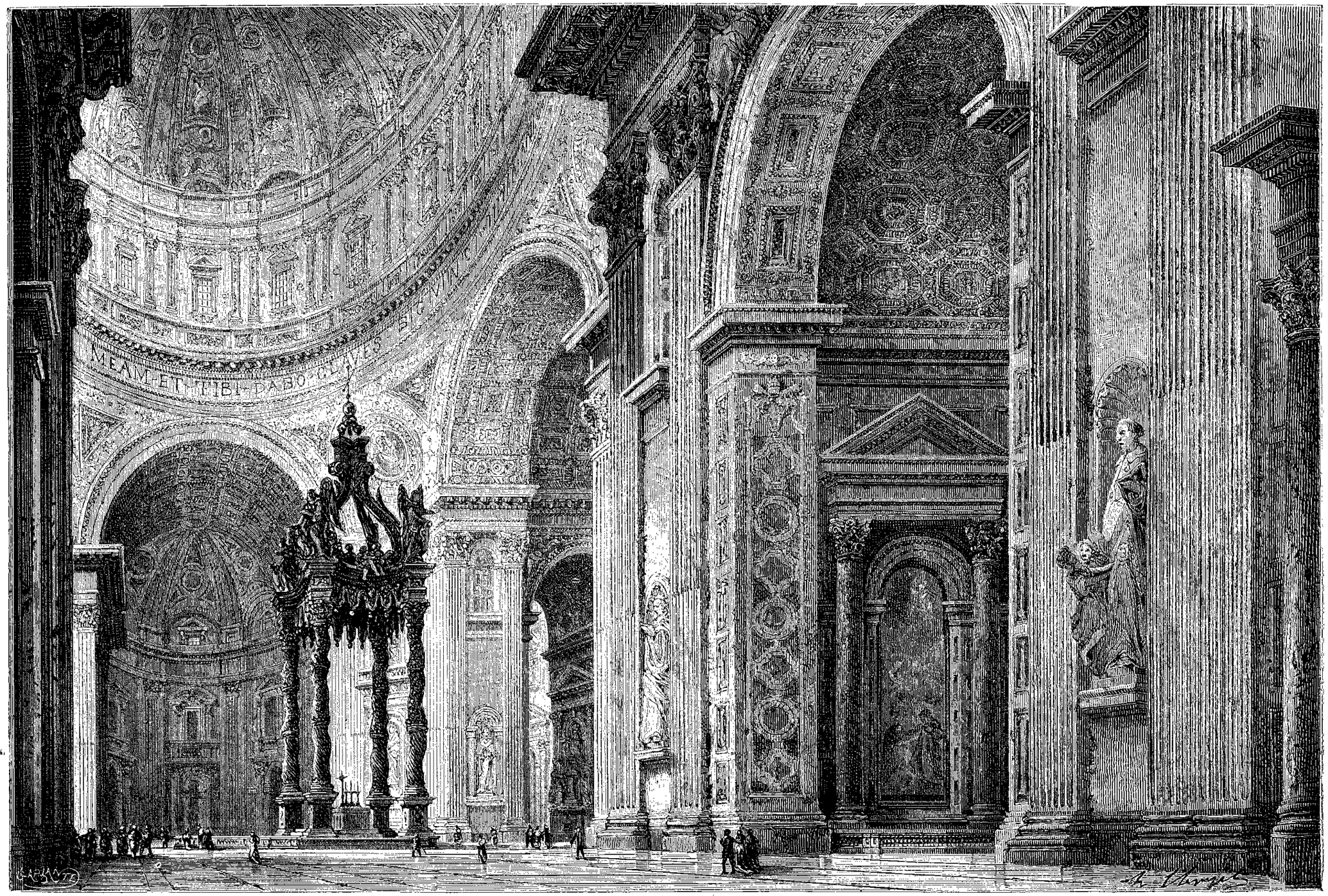
Tribuna et chaire de Saint-Pierre. — Dessin de H. Clerget d'après une gravure du cabinet des estampes.

— Je n'ai pu réussir en Italie, malgré des efforts consciencieux, à me rendre importun.

Dans la salle des bénéficiers, vous verrez avec plaisir : un *Christ entouré d'anges* par le Giotto, et surtout dix-neuf ravissantes petites fresques de Melozzo da Forli; des séraphins qui voltigent; dessins charmants, d'une science, d'une suavité d'effet bien surprenantes en 1471 — vingt-deux ans avant la naissance du Corrége. Grandies en mosaïques, ces figurines tirées de *Santi Apostoli* ont été exécutées au ciel de la coupole, où elles produisent un heureux contraste avec ce qui les environne.

On remarque aussi là quelques petites prédelles attribuables au Giotto, et une *Vierge* de la fin du quatorzième siècle, assez remarquable.

Pour bien comprendre l'extravagante immensité de



Intérieur de Saint-Pierre (vue prise du transsept de gauche). — Dessin de H. Clerget d'après une gravure du cabinet des estampes.

la Basilique, il ne suffit pas de s'y être égaré de longues heures : il faut errer à l'entour, contempler des jardins le dôme et une des absides tombant du ciel, formidables et d'un seul jet, jusqu'à la ramée des chênes verts réduits à ne paraître que buissons ; il faut passer sous le portique qui du dehors mène à la sacristie, et de ce point regarder au bout de la place entre les soubassements de l'église les maisons lointaines qui ont l'air de jouets d'Allemagne. Il faut, en descendant latéralement du portique, compter les vingt marches d'un escalier qui n'atteint pas jusqu'aux stylobates du pilastre voisin ; il faut apprécier le peu de place que tient sur son piédestal perché la figure équestre de Constantin, tout entière absorbée dans l'épaisseur d'un pilier.

Mais surtout ne reculez pas devant l'ascension de la coupole de Saint-Pierre! Terminons par là l'examen du monument.

Une rampe intérieure en pente douce, coupée de quelques degrés très-bas et que pourraient gravir des troupeaux, vous élève sur la plate-forme comprise entre le sommet de la façade et le tambour du dôme. C'est le premier plateau de cette montagne artificielle.

En m'avançant tout d'abord sur la place pour jeter de cette hauteur les yeux sur le pavé, je m'appuyai contre une roche debout, postée là comme un peulven druidique; et comme d'autres masses semblables se profilaient à mes côtés, je reconnus les douze statues d'apôtres qui couronnent la façade de Charles Maderne.



Ange de la coupole, d'après Melozzo da Forli. Dessin de Paquier.

Faisant volte-face, j'eus devant moi une sorte de plaine aboutissant à la tour monstrueuse dont la coupole est la toiture. A droite, à gauche, tels que des mamelons, les petits dômes octogones devenus considérables limitent ce val, qui est la couverture aplatie des trois nefs. Le *pays* est habité : il s'est formé là un hameau, avec des ateliers, des cabanes où vivent des ménages, des huttes pour les bêtes domestiques, une forge, des établis de menuisier, des approvisionnements, des buanderies et des fours. Quelques charrettes sont remisées çà et là; une fontaine jaillit et circule dans un ruisselet qui la conduit à un large bassin, petit lac où le dôme se mire. On sent qu'il y a là-dessus un centre d'existence organisé. Pour bien des familles, en effet, c'est une patrie; les ouvriers de Saint-Pierre, dits *San Pietrini*, se succédant de père en fils, forment une peuplade : les indigènes de cette terrasse ont leurs lois et leurs usages particuliers. De ce point d'où l'on découvre le faîte dans tout son développement, il reste pour l'atteindre deux cent quatre-vingt-cinq pieds à gravir.

Un autre point de vue sur l'intérieur de l'église est ménagé à l'entablement qui décrit la circonférence de la coupole. Ce rebord a plus de deux mètres de large, bien que du pavé on le prenne pour une simple moulure : il paraît étroit là-haut, quand on entreprend sur cette tranchée une promenade circulaire de trois cent quatre-vingts pieds de long. Que les barreaux de la balustrade semblent grêles et espacés !

De cette hauteur, l'église vous apparaît comme au fond d'un abîme. Le baldaquin de l'autel rentre en terre, les piliers amincis à leur base par une perspective fuyante font la pyramide renversée, les fidèles sont des points ronds; une buée bleuâtre prolonge encore l'énormité de l'espace. Et quand vos yeux remontent les murs du dôme, la frise détache, en lettres capitales de sept pieds de long, l'inscription fameuse : TU ES PETRUS.... qui d'en bas semblent n'avoir guère que sept pouces de haut. Aux pendentifs, j'avais remarqué un *saint Marc* d'une stature raisonnable. Vu d'ici, il s'étend sous la coupole comme un nuage; la plume avec laquelle il écrit a quatre pieds et demi de longueur.

Enfin la véritable ascension commence entre les deux coques de la coupole, et ce singulier voyage, où vous grimpez penché sur des plans courbes et de biais, finit par ôter, sensation plaisante, tout sentiment de la ligne horizontale, et conséquemment de la perpendiculaire.

C'est donc passablement ahuri que vous débouchez soudain sur deux spectacles d'un terrible effet : à l'intérieur, vues d'un petit anneau à balustrade ménagé dans la lanterne, les dalles de l'église, comme au bout d'un télescope où l'image pénètre par le petit côté; vision à donner le vertige! — au dehors, d'une étroite galerie qui entoure la lanterne, un point de vue presque illimité : il embrasse tout le vieux monde latin, des monts sabins jusqu'à la mer, et des collines d'Albe à l'Étrurie. Seulement, lorsque par une petite porte on débouche des arcades intérieures, au plein et éclatant soleil de ce nid d'aigle, on est en même temps qu'ébloui presque enlevé dans les airs, par les tourbillons du vent qui, de la Méditerranée, arrive tout debout se briser contre cette cime.

Il ne reste plus qu'à escalader cette boule en bronze qui d'en bas fait l'effet d'un melon, et qui peut contenir seize personnes. On s'y rend par une échelle en fer tout à fait verticale, et, en traversant l'étrangle-

ment qui la détache, on est si fort à l'étroit, qu'un gros ecclésiastique de Cologne qui me suivait se trouva pris de manière à ne pouvoir plus ni monter ni descendre. J'ai vu le moment où, pour recouvrer la liberté, il m'aurait fallu attendre qu'il eût maigri.

Les percussions du vent rendent sonore ce globe d'airain percé de fenestrelles que d'en bas on ne distingue plus, et par où, assis sur un rebord de fer, on étend ses regards au-dessus des montagnes abaissées.

Découverte ainsi de la route bleue des nuages, la campagne romaine éteint son ardeur roussâtre dans un mirage vert; les coteaux aplanis ne justifient plus les brusques sinuosités du Tibre; les sept collines de Rome — qui sont au nombre de dix — rentrent dans les abstractions de l'histoire. Ces perspectives sont plus magiques encore du *Giro de' Candelabri*, où, dominant de moins haut la coupole dont les cintres descendent tels que les pentes d'une île escarpée, vous mesurez l'étendue du *Borgo* et des palais Vaticans qui, avec leurs édifices carrés et leurs jardins en labyrinthe, font l'effet d'une Jérusalem céleste dans les enluminures d'un vieil antiphonaire.

Ce dôme, qui fait briller la croix sur l'horizon de Rome plus haut que n'ont volé les aigles de Jupiter, est la véritable montagne de cet empire spirituel : les collines font la ronde à l'entour et lui rendent hommage. C'est que la Basilique de Saint-Pierre est plus encore qu'un prodige de la volonté humaine : c'est la traduction sensible d'une pensée; c'est l'histoire du christianisme chantée en poëme de pierre et de marbre, et attestée par le témoignage des preuves au lieu même où elles ont été faites. Pour toutes les sectes, pour tous les croyants d'une foi quelconque, Saint-Pierre est une des enceintes sacrées de l'univers. Que l'œuvre en son détail soit plus ou moins accomplie, elle restera toujours plus grande par sa valeur idéale et mystique que par l'entassement de l'or et des marbres.

Nous avons entrevu la *lettre;* essayons d'en dégager l'esprit.



Ange de la coupole, d'après Melozzo da Forlì.
Dessin de Paquier.

—

Le plus ancien monument du Vatican qui soit encore debout, c'est un obélisque sur lequel les auteurs du premier siècle ont appelé l'attention de la postérité. Pline raconte que pour le rapporter d'Égypte Caligula mit en mer le plus grand vaisseau qui eût jamais existé. Il avait pour mât un sapin de quatre brasses de tour qui avait coûté quatre-vingt mille sesterces et qui provenait du Jura; pour lester la nef, on y avait entassé cent vingt mille boisseaux de lentilles; — curieuse indication sur les approvisionnements de Rome.

L'obélisque débarqué, on le dressa à la *spina* du cirque que Caligula avait établi dans ses jardins du Vatican, et ce cirque prit le nom de Néron lorsque le successeur de Claude recueillit, du chef de sa mère Agrippine, la succession de Caligula. Mais avant comme après Néron la colline fut toujours déserte et mal famée. Sous la République on y entendait des voix; il s'y rendait des oracles, *vaticinia :* de là, selon quelques-uns, l'origine du mot Vatican. Les spectres, les bêtes sauvages persistèrent sous les césars à hanter ces retraites : des serpents s'y multipliaient; Pline, qui signale à l'état sauvage des boas dans l'Italie du sud, *appellatæ boæ*, rapporte que sous le règne de Claude on tua au Vatican un de ces monstres, dans le corps duquel on découvrit les restes d'un enfant.

Nous savons par Tacite qu'après l'incendie de Rome, Néron, pour apaiser les dieux et distraire de lui-même la méfiance des hommes, « .... *supposa des coupables* et livra aux tortures ces êtres détestés pour leurs forfaits que le peuple appelait *chrétiens*.... On insultait pour se jouer ceux qui allaient périr; on les couvrait de peaux de bêtes pour les faire dévorer aux chiens; on les attachait à des croix; quelquefois même on les allumait en guise de torches pour servir, quand le jour tombait, à éclairer la nuit. Néron avait prêté ses jardins à ce spectacle, et en même temps il donnait des jeux dans le cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher, ou conduisant un char. »

Voilà le fait bien établi de la première persécution, qui a enraciné le christianisme en l'obligeant à s'affirmer. Tout a donc commencé là, dans ces jardins, dans le cirque de Néron, au pied de cet obélisque toujours debout; car, au milieu des décombres du Vatican abandonné dès la fin du règne, ce témoin envoyé de l'Égypte n'est jamais tombé : Sixte-Quint l'a retrouvé à sa place, tout proche de la sacristie actuelle, dans une cour où il continuait à indiquer la *spina* du cirque, théâtre des premiers martys.

C'est en ce lieu que les chrétiens ont creusé des sépultures à leurs frères, sous le sol même où ils avaient pour la première fois confessé leur croyance. Cette place était désormais consacrée : quand l'abandon des empereurs l'eut laissée déserte, ils y apportèrent la tête de saint Paul, enterré près des eaux salviennes sur le chemin d'Ostie; il en fut de même pour saint Pierre, que ses disciples cachèrent quelque temps avant

de l'inhumer au Vatican avec les autres victimes de la première persécution.

Les témoignages établissent, autant qu'un fait puisse être par eux établi, l'authenticité de cette sépulture : vingt-quatre ans après le supplice de Pierre, Anaclet la marquait dans la catacombe par un petit oratoire dont il reste une portion. Autour de ce monument vénéré d'âge en âge, le pape saint Sylvestre fit excaver les catacombes vaticanes pour jeter les fondements de la basilique élevée par les ordres de Constantin sur les débris de l'oratoire d'Anaclet. Onze siècles après, on bouleversa plus largement cette terre consacrée pour commencer une basilique plus grande, mais au même lieu, en respectant le tombeau de l'apôtre, autour duquel subsiste encore dans les grottes le pavé de l'église constantinienne. Enfin, il y a trois siècles, la sépulture fut ouverte et la présence des ossements constatée. Rien n'est plus virtuellement affirmé que ces origines; mais comme les Pères de l'Église et les annalistes des martyrs ne sont pas des auteurs classiques, nos professeurs ne sont point obligés de les faire connaître.

Quelle est la pensée qui a dirigé les plans de la Basilique patriarcale de Rome, et quel en est le symbolisme? Elle résume, sensibles et palpables, les annales du christianisme depuis ses premières manifestations publiques en Occident; elle rattache par une filiation non interrompue le pape régnant à la lignée spirituelle de saint Pierre; elle place l'Église, pour affirmer la foi et l'unité catholiques, à la barre même où se sont succédé les confesseurs du dogme et les chefs de l'Église, sur la tombe du premier des confesseurs.



Ange de la Coupole, d'après Melozzo da Forli. Dessin de Paquier.

Saint-Pierre est, comme l'on sait, le Saint-Denis des souverains Pontifes. Le long de la Basilique, on marche entouré de leurs images; on les voit prier encore : leurs portraits, comme dans une galerie de famille, s'alignent au-dessus des arcades. A cette assemblée s'adjoignent les princes qui ont constitué la souveraineté des papes, ceux aussi qui sont venus chercher asile à l'ombre des apôtres : l'empereur Othon, Charlotte reine de Jérusalem et de Chypre, les rois de la dynastie dépossédée d'Angleterre, la comtesse Mathilde, la reine de Suède, et avant tous, gardiens de cet asile, Constantin qui a consacré la suprématie spirituelle, Charlemagne qui a constitué la souveraineté terrestre.

A ce concile interviennent, représentés par des statues colossales rangées à la file le long des nefs sur le passage des pontifes, ces hommes qui, dans toutes les parties du monde, ont répandu soit par leurs écrits, soit par leurs œuvres, la civilisation chrétienne : les fondateurs des ordres monastiques. Au pied du siége curule des premiers évêques de Rome où les siècles ont vu s'asseoir tant de pontifes canonisés, sont placés comme en sentinelle les quatre principaux docteurs des Églises latine et grecque : Ambroise et Augustin, Athanase et Jean Chrysostome. Du haut des airs planent sur l'autel les quatre évangélistes; les fastes de la religion se déroulent en tableaux indestructibles sur les murailles de la Basilique, et le pape quand il officie peut lire au-dessus de sa tête, au pourtour de la coupole, la grande charte de la fondation pontificale : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum.*

Si une pareille conception avait été réalisée avant l'ère *de la politique*, par des papes moins épris de la puissance que Jules II, que Léon X, Clément VII et quelques-uns de leurs successeurs; si l'idée de reconnaissance et d'adoration l'eût emporté dans les esprits de ces temps-là sur celle de la glorification et du triomphe, le temple serait aussi religieux par son aspect extérieur qu'il est saint en réalité. Mais on voit trop clairement que pour les ascètes, que pour les créateurs des disciplines, les journées d'épreuve sont finies : ils se campent en victorieux dans leurs niches, posant pour leur portraiture épique au retour du combat. C'est un malheur; toutefois le faux goût d'une époque ne peut altérer le sens, ni diminuer la portée d'un monument unique au monde, et qui ne pourrait exister que là.

Lorsque, entouré des évêques, des cardinaux, cour spirituelle recrutée dans toutes les nations, et des supérieurs généraux des grandes communautés, le souverain Pontife entonne à la messe le *symbole de Nicée* que récitent à voix haute avec lui tous les membres de ce perpétuel concile, ils affirment et confessent où confessèrent les apôtres Pierre et Paul. C'est sur leur tombeau que sacrifie le chef de la religion, sur cette tombe où deux cent cinquante-huit pontifes l'ont précédé. Les restes mortels de huit apôtres, de onze Pères de l'Église, de onze saints fondateurs d'ordres, enfin de trente-cinq papes canonisés ou martyrs qui ont aussi gardé le corps de saint Pierre, l'escortent encore, et attendent la résurrection sous ces voûtes où dormiront leurs successeurs, aux pieds de l'ancêtre commun.

Enfin, pour rapprocher les distances confondues d'une chronologie si longue, lorsque le pape célèbre

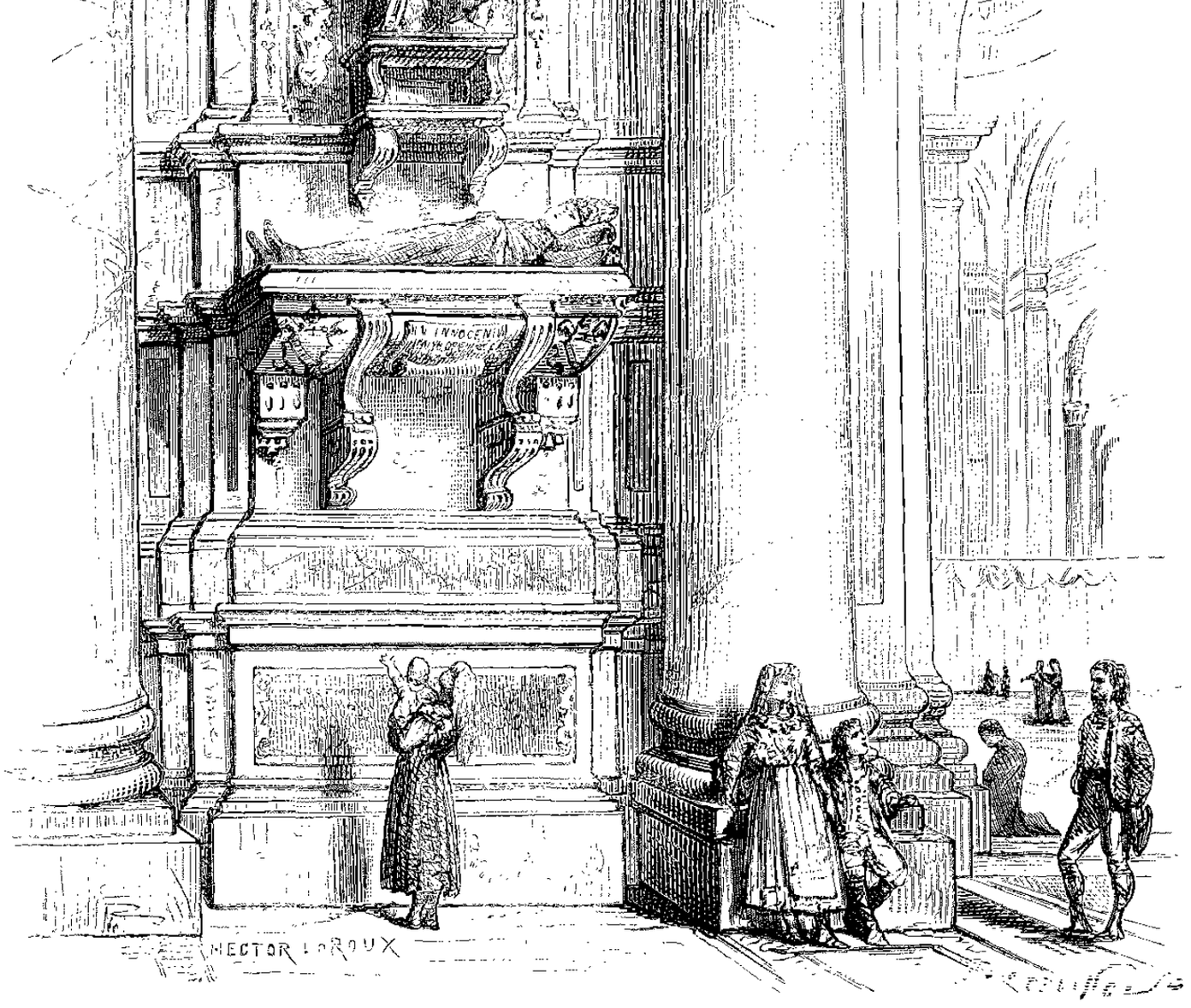
les saints mystères, autour de lui les cohortes des martys contemporains des apôtres se pressent au-dessus des fidèles; car les énormes colonnes en bronze qui portent le baldaquin du grand autel ont été remplies des ossements exhumés des catacombes vaticanes, quand on acheva de les défaire pour fonder le temple triomphal.

Voilà ce qu'est la Basilique de Saint-Pierre et ce que contemple l'obélisque de Caligula qui a vu tout naître à sa base, et tout s'épanouir sur une tombe creusée dans un jardin, voici bientôt deux mille ans, par des ombres inquiètes et craintives....

Quelques personnes cherchent, pour y transférer les successeurs de saint Pierre, un lieu mieux approprié et plus légitimement acquis.

—

Lorsqu'une longue résidence à Rome, en vous familiarisant avec la Basilique, a révélé tout ce qu'elle représente et retrace, le monument acquiert dans votre pensée une importance extrême. Des rives du Tibre, des revers lointains de la Sabine, la vue cherche ce pic d'architecture qui meuble le fond des tableaux et qui donne leur caractère aux horizons du pays. Au milieu des plans confus de la ville et des campagnes, la coupole est un point culminant qui rallie tous les regards : c'est le Mont-Blanc des Etats pontificaux.



Tombeau d'Innocent VIII. — Dessin d'après nature par H. Leroux.

Sous les nefs où l'on aime à se promener en songeant, tout concourt, dès qu'on s'est dégagé des minuties de l'analyse, à vous élever au sentiment d'une conception vraiment universelle, faite pour réunir les peuples dans une commune fraternité. Certains usages contribuent même à cette impression. Autour des bras de croix, ici comme à Saint-Jean de Latran, les prê-

tres de vingt nations, presque en permanence, écoutent des pénitents soumis au même dogme et venant le confesser dans toutes les langues : les idiomes sont indiqués par une enseigne au fronton de chaque confessionnal.

Signalons à ce sujet une coutume qui remonte à l'antiquité, et qui cause aux étrangers une certaine surprise. Devant la porte de chaque tribunal est accrochée une longue perche de roseau comme celles des pêcheurs à la ligne. Souvent, tandis qu'un prêtre prête l'oreille à son pénitent, on voit s'approcher les mains jointes un fidèle qui s'agenouille devant le confessionnal, à dix ou quinze pas. Alors, sans interrompre ses exhortations, le prêtre soulève sa ligne; il étend le bras et il touche de l'extrémité de la perche la tête de ce pénitent de passage. C'est une forme sommaire de réconciliation : « je te ferai pêcheur d'hommes, » a dit le Sauveur.... A la vérité, par cet acte, le confesseur ne peut hameçonner que des fautes vénielles, presque involontaires, échappées entre l'absolution et l'eucharistie. Aux âges antiques, pour affranchir un esclave, son maître lui frappait sur la tête avec une baguette appelée *vindicta :* la *cannuccia* des basiliques est le signe de l'affranchissement spirituel. Par cette confirmation de l'absolution reçue, le serf du pêché est exonéré ; interprétation de cet adage du Portique : « Le juste seul est libre. » Nombre de gens, étonnés de cette coutume, se sont imaginé qu'à Saint-Pierre un coup de baguette peut remplacer la confession.

Les jours où une solennité vient rendre à cette enceinte sa vie spirituelle, la cérémonie, une fois qu'on sait bien où l'on est et devant qui l'on prie, s'empreint d'un caractère dont l'âme est impressionnée.

C'est aux fêtes de Noël que j'ai observé pour la première fois en sa pleine activité la Basilique royale. L'antiquité d'un cérémonial âgé de quinze siècles donne lieu à des rapprochements qui rendent expressive l'archéologie même. Ainsi, l'on se souviendra que la coutume de porter sur une chaise gestatoire les pères de la patrie romaine, les souverains pontifes, les patrices et les empereurs, a son origine sous la république, au temps où Sylla fut dictateur. — Le premier siége des papes, prêté à saint Pierre par le sénateur Pudens, ne fut-il pas une chaise curule?... L'aspect de cette chaise gestatoire me rappela aussi qu'avant le temps où les consuls et les édiles se sont fait porter, le sénat voulant accorder un très-grand honneur à son allié le roi de Pergame, avait fait don à Eumène d'une chaise curule. Mais, souvenir plus frappant, c'est à un grand pontife — *pontifex maximus*, titre perpétué jusqu'à nous — que, l'an 511 de Rome, fut pour la première fois conféré le privilége de se faire porter au sénat en chaise gestatoire. Lors d'un incendie au temple de Vesta, le pontife Cecilius avait, au péril de ses jours, sauvé les choses sacrées : *sacra populi Romani.* Depuis lors, les dignitaires de l'État se sont attribué par imitation un privilége inauguré par un pontife suprême, et que le souverain pontife a seul retenu.

J'étais préparé à ce spectacle; mais l'impression qu'il cause est inattendue. Lorsque dans cette vaste nef la matinée de Noël a versé des populations, et qu'au-dessus d'un océan de têtes on voit venir avec lenteur, le front chargé de la triple couronne et le corps agrandi par le déploiement des habits sacerdotaux, ce prince des prêtres et cet aïeul des rois, la dynastie des pontifes retrace en votre pensée sa lignée dix-huit cents fois séculaire : tous les papes vous apparaissent en un seul.

De loin, la vision semble colossale. Cette tiare scintillante et volumineuse qui fait songer aux souverains de Ninive, ce dais lancé dans les airs qui flotte au-dessus du pontife, ces grands éventails de plumes qui évoquent des réminiscences de l'Inde, tout vous étonne en présence de la Majesté qui s'approche ainsi. Cependant, elle s'avance, les pieds sur la foule qui ondule et murmure alentour; la marche des quatorze porteurs forme un sillage autour du fauteuil balancé par cette navigation sur une mer vivante : c'est la barque de saint Pierre que je voyais osciller.

Contemplé de près quand on peut discerner les traits de son visage, le saint Père cause une sensation de respect presque attendrie; cette émotion provient d'un contraste formel entre la situation hautaine, dominatrice et hardie du seul souverain de nos âges égalitaires qui ait encore des humains pour montures, et la contenance modeste, paternelle et recueillie de ce prince couronné qui ne paraît tenir au monde que par les bénédictions qu'il répand sur lui.

Pie IX, dont l'œil énergique et la tête accentuée sont tempérés par une harmonieuse pâleur, possède une majesté sénile tout à fait propre à la dignité pontificale: on y discerne un mélange de noblesse et d'humilité. Un si étrange accord se résume dans une distinction si simplement atteinte, que l'aspect robuste du saint Père la rehausse au lieu de l'atténuer. Quand son buste s'abandonne à demi et que son bras se soulève pour bénir, l'expression du geste est souverainement belle. Il y a là, pour la statuaire, un mouvement d'une grâce adorable, que le Bernin seul a saisi.

Le pape chante juste et module en maître. Sa voix de *basso-cantante* a la rondeur et la puissance d'une cloche; elle remplit les nefs de la Basilique, et quand, du haut de la *loggia* dominant la grande place, Sa Sainteté bénit la ville et le monde, aucune des nations représentées devant la Basilique ne perd une syllabe. Ce pontife officie au maître-autel avec l'ardeur d'un jeune lévite à sa première messe : rien d'éclatant comme l'évidence de sa foi! C'est, au reste, un spectacle singulier pour nous que celui d'un souverain disant la messe, escorté d'un diacre et d'un sous-diacre qui seront, l'un son premier ministre, l'autre son ministre de la guerre ou des finances.

En assistant à un office où l'on ne peut prendre place dans les tribunes qui environnent l'autel sans

être favorisé de permissions et où la tenue officielle est de rigueur, je me rappelais qu'en mainte occasion le saint Père daignait descendre, avec nos soldats, aux familières bontés d'un pasteur de village. Lorsqu'ils étaient rappelés au pays par leur congé, les troupiers de nos régiments d'occupation ne manquaient pas d'aller demander sa bénédiction au saint Père, qu'ils considéraient à peu près comme un aumônier général. Il les recevait paternellement. Un d'entre eux s'avisa de lui présenter une singulière requête : ce soldat voulait que le souverain Pontife célébrât une messe pour lui, mais *pour lui seul;* le pape y consentit. « Pour en être sûr, ajouta notre homme, je voudrais y assister!

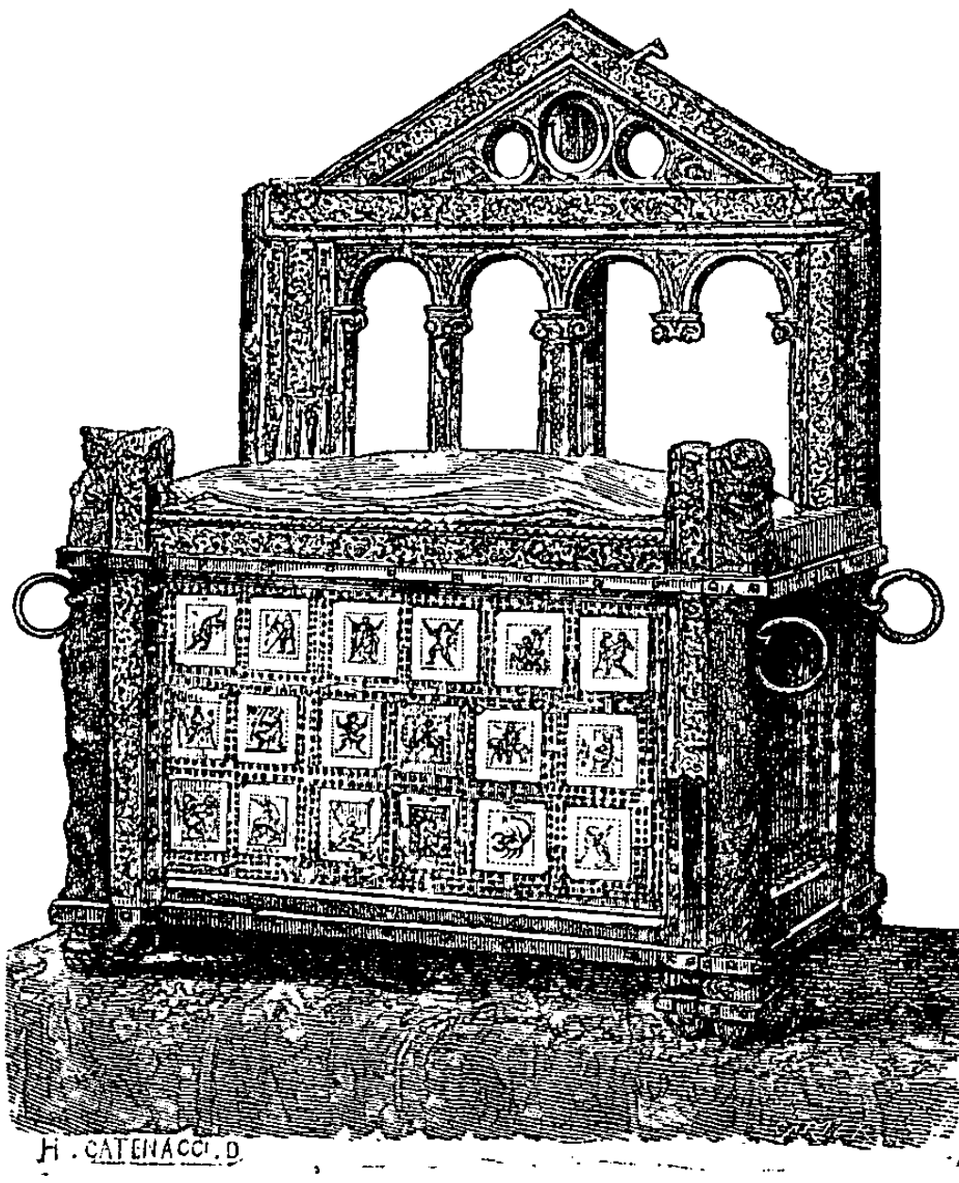
— Eh bien, répondit le saint Père, venez demain à neuf heures; on vous ouvrira ma chapelle, et il n'y aura que vous.

— Demain? repartit le soldat; impossible! Nous faisons la reconduite à des amis jusqu'au chemin de fer. Mais après-demain, *mon Pape*, je suis votre homme!

— Alors, mon enfant, pour après-demain! » conclut Pie IX avec soumission.

Sur les estrades, pendant la grand'messe de Noël, se presse une foule élégante, plus curieuse que recueillie : beaucoup de *ladies* et d'Anglais qui souvent se croient tenus de protester contre le papisme par des allures irrévérentes : ils rient, ils causent assez haut; le surplus de l'assistance converse à demi-voix, comme dans nos salons officiels pendant un concert. Il n'est pas sans intérêt de se laisser distraire aux observations de ses voisins, parmi lesquels on reconnaîtra bien vite nos nationaux *d'un certain monde*, à leur empressement de déprécier la France.

Derrière moi se trouvait une belle personne toute à ses oraisons, jusqu'au moment où défilèrent à la suite du pape, pour se grouper à l'entrée des nefs, les troupes pontificales dans leurs uniformes et leurs armures du seizième siècle, évocation du temps de Lautrec et de Gaston de Foix. A cette vue, la dame ne put retenir une manifestation : « Comme ils sont beaux! quelle contenance modeste, quelle discipline! Ah que nos troupes françaises ont chétive apparence à côté de ces guerriers de la religion! Et dire que de plus, ils sont chrétiens! etc.... » Elle en dit tant et tant, elle fit un tel scandale, que sa voisine, la femme d'un officier de notre armée, perdit patience et la rabroua vertement.



Chaise curule du premier siècle, attribuée à saint Pierre. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie d'Alessandri.

Les passions politiques sèment dans certains esprits des préjugés fort plaisants quelquefois. A mon côté se trouvait une dame entre deux âges qui me parut appartenir aussi à la bonne compagnie, avec un certain air de province qui ne nuit point à la distinction, mais qui s'allie d'ordinaire à une humeur plus communicative : ma voisine, en effet, m'aida à causer avec elle. J'observai sous son voile noir une agrafe fleurdelisée; son mouchoir portait un chiffre encadré de branches de lis; si bien que le plumage m'avait édifié sur le ramage, avant même que l'oiseau eût chanté.

Elle passait depuis huit ans les hivers à Rome « Quelle nation! me dit-elle, et comme vous l'aimerez! Mais il faut les connaître, ces Romains que l'on calomnie : c'est une piété, une candeur, des sentiments.... Peuple admirable, monsieur; admirable! »

J'acquiesçai en m'inclinant, avec cette gravité convaincue que réclame l'adhésion polie aux vérités douteuses. Mais comme, à se rendre si vite sans marchander, on perdrait les grâces de la soumission : « Il est regrettable, murmurai-je avec timidité, qu'on les ait fait passer pour un peu enclins au vol, aux petites friponneries; mais...

— Ne parlons pas de cela, interrompit ma voisine avec vivacité; un peu fripons, dites-vous : je serais obligée d'avouer qu'ils le sont beaucoup! C'est leur côté faible, il m'afflige; mais à cela près....

— Ils sont si pauvres! me hâtai-je de conclure pour adoucir un si pénible aveu.

— Pas du tout! monsieur; ils ne sont que paresseux, mais avec délices, et ils trouvent plus commode de voler que de travailler. C'est plus tôt fait; ils ont l'esprit si vif! D'ailleurs, faciles à contenter; sobres, sans ambition : c'est un peuple vraiment admirable; et comme ils sont doux!

— On parle cependant de meurtres, de coups de couteau?...

— Eh, bon Dieu, c'est encore vrai! Mauvaise habi-

tude, défaut d'instruction.... Tout cela est d'autant plus à regretter que c'est un admirable peuple!

— Si la police était plus sévère....

— Vous avez raison : c'est la faute de la police; car, au fond, il n'est pas de population plus docile!

— Puis, si le gouvernement répandait dans les classes pauvres les bienfaits de l'éducation....

— Oh, pour cela, impossible : ils ont l'instruction en horreur!... Et c'est peut-être un bien, puisque l'ignorance les a laissés dans leur candeur primitive.



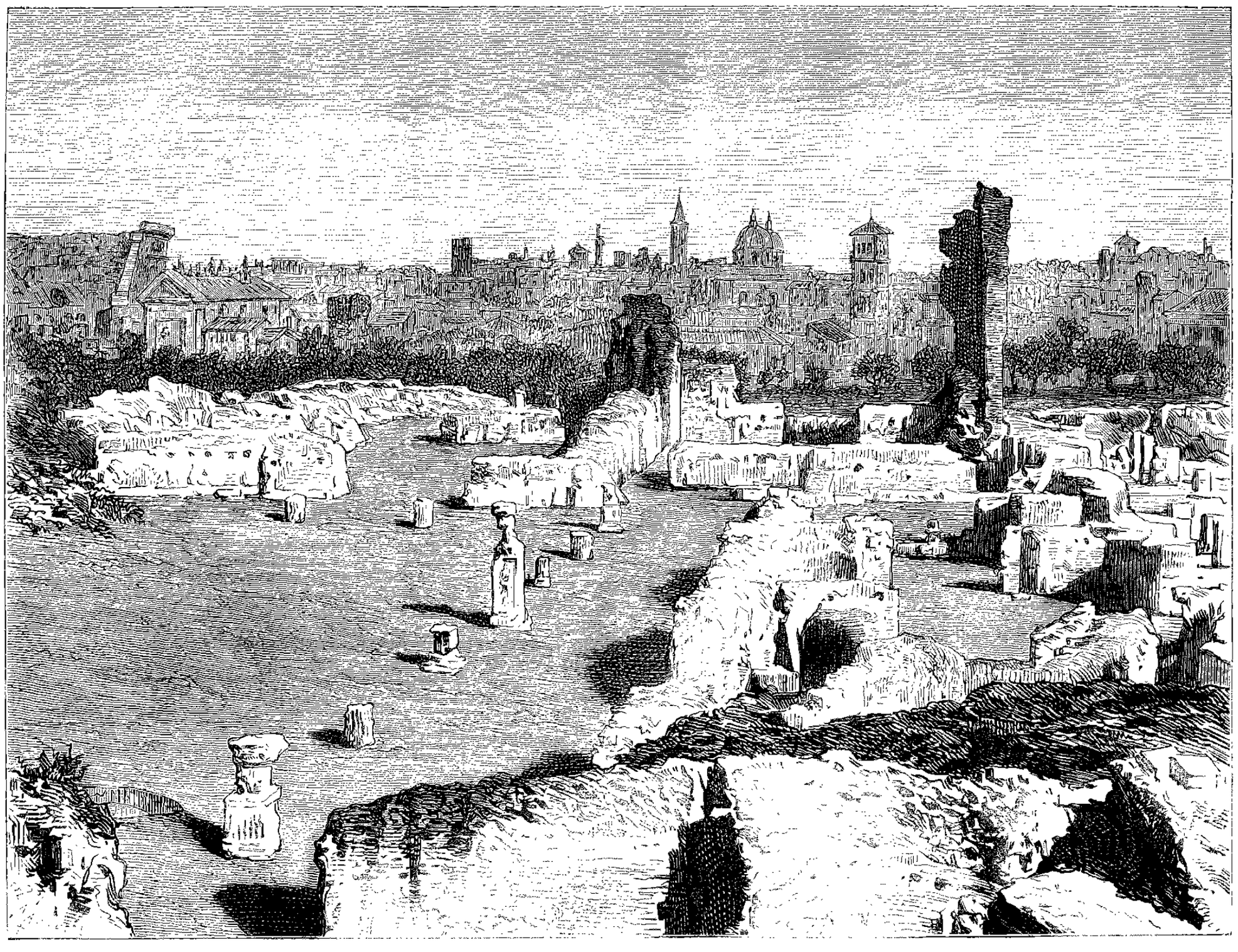
Obélisque de Caligula et fontaines de la place Saint-Pierre. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Vous verrez, monsieur, quand vous les connaîtrez davantage, vous verrez : c'est un peuple admirable!... »

De concession en concession, *l'admirable* peuple se charbonnait jusqu'aux teintes rembrunies de l'atrocité, et la bonne dame, en répétant son refrain, convenait de tout sans s'en apercevoir.

Francis WEY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Restes des Palais publics récemment découverts sur le Palatin. — Dessin de Célestin Nanteuil d'après une photographie de l'album inédit de M. Rosa.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

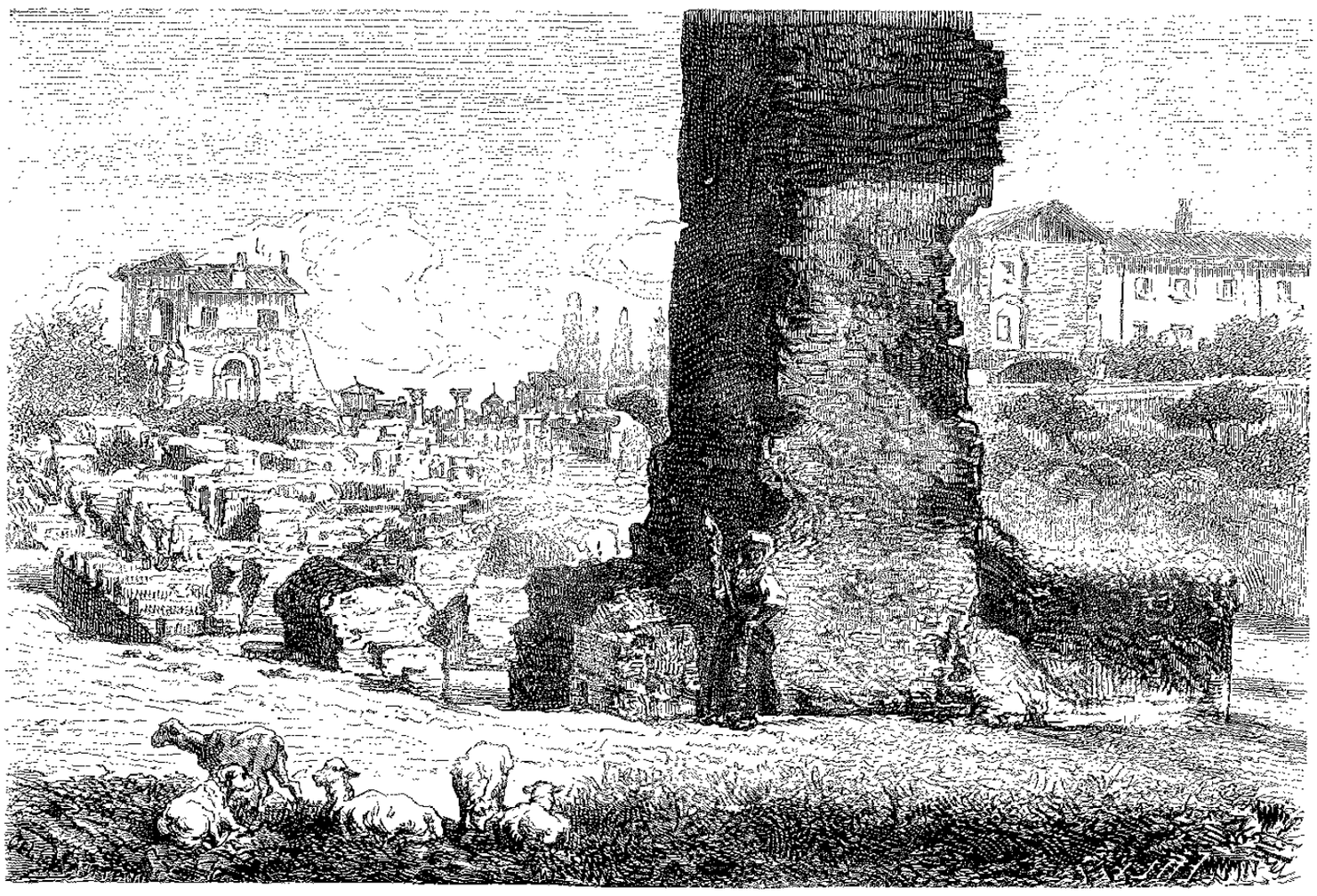
LE MONT PALATIN et ses légendes. — Exhumation des murs de Romulus. — Aspect actuel du jardin des Farnèses. — Annexion du Palatin au domaine privé de la couronne de France. — Fouilles et découvertes du cavalier Pietro Rosa. — Maisons des Rois, résidences des Patriciens, palais des Césars. — Reconnaissance d'une rue enfouie sous le palais d'Auguste. — Divinité de Caligula : restitution de ses palais. — Tacite expliqué par les fouilles : avénement d'Othon; derniers moments de Vitellius. — Popularité de Néron. — Exploration du Palais public et des substructions antérieures aux Césars. — Opinion d'un Romain sur les dieux destitués. — Où furent enlevées des Sabines. — Jeux et spectacles du grand Cirque : la *Tortue*, hippopotames et crocodiles, la première girafe. — Proclamation d'une victoire au grand Cirque de Rome.... et dans les théâtres de Paris. — Cortége triomphal de Paul-Émile.

A demi enclavé dans la cité moderne, le mont Palatin autour duquel se groupent les quatre collines est, comme on le sait, l'emplacement primitif de Rome. C'est là que les jumeaux fils de Sylvia et de Mars furent allaités par une louve, élevés par le pâtre Faustulus, et c'est là qu'une fois reconnus par Numitor ils fondèrent la cité nouvelle, déterminés par des augures favorables : Romulus avait découvert sur le Palatin douze vautours, tandis que sur l'Aventin Remus n'en avait vu que six. L'emplacement fixé, fidèle aux rites des Étrusques, Romulus, pour tracer l'enceinte sacrée *Pomœrium* de la capitale future, attacha à la charrue une génisse avec un taureau sans taches, puis il établit sa muraille sur les sillons que le soc avait creusés entre le lever et le coucher du soleil. Bien que ces lignes aient décrit un trapèze allongé, avec une brisure à l'est, la ville de Romulus est redevable à cette enceinte de la qualification de *Roma quadrata*.

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIX, p. 177, 193 et 209.

Parmi les aventures d'érudition faites pour exercer l'esprit, les plus séduisantes sont celles qui projettent des preuves historiques jusque dans le domaine des fables. Permettre à Romulus d'avoir existé, c'est une condescendance passée de mode; Tite-Live, Denys, Plutarque, Tacite même nous font sourire par leur crédulité. Le dernier, enchérissant sur ses devanciers, ne s'avise-t-il pas de décrire avec complaisance le tracé de la *Roma quadrata!* « Le sillon, dit-il, au douzième livre des *Annales*, le sillon partait du marché aux bœufs (versant ouest) où nous voyons encore un taureau d'airain, car c'est l'animal soumis à la charrue (voir au plan, p. 239 : A 1). Il allait de là embrasser le grand autel d'Hercule (A 2). Ensuite des pierres espacées aux bas-fonds du Palatin (côté du grand Cirque, A 3) se dirigeaient vers l'autel de Consus (A 4), et bientôt vers les anciennes Curies (A 5); puis jusqu'à la chapelle des Lares (A 6, 6 *bis*) et finalement au forum romain (A 7). » On sait par d'autres auteurs qu'au levant la muraille s'ouvrait à la porte Mugonia (D) établie par Romulus, et que là elle formait une saillie (B) dans les bosquets du temple d'Apollon.

Quinze siècles plus ou moins sceptiques ont dédaigné ces indications. Le nôtre, aussi prompt à nier qu'ardent aux recherches, a jeté les docteurs dans un certain embarras en exhumant il y a peu d'années, et aux endroits même signalés par Tacite, la muraille massive de *Roma quadrata*. Presque partout enfoui sous des édifices contemporains des césars, ce mur d'enceinte a reparu à trois places caractéristiques : près de la porte Mugone, aux anciennes curies, et au *Forum boarium*, entre la caverne de Cacus et la chaumière de Faustulus, emplacement formellement confirmé par Solin (C). Cette curieuse construction est



Exhumation des Palais publics (vue prise en arrière de la *Basilica*). — Dessin de Célestin Nanteuil d'après une photographie de l'album inédit de M. Rosa.

maçonnée de blocs énormes juxtaposés sur quatre à six d'épaisseur selon le système étrusque ; la nature des matériaux démontre que la construction ne peut être postérieure à un chef de tribu réduit, par l'absence de tout territoire en dehors du Palatin, à l'emploi du tuf poreux, fragile et difficile à découper, qui forme la base rocheuse de la colline. Les travaux des autres rois, — inculpés d'avoir aussi peu existé que leur fondateur, sont en belles pierres extraites des carrières d'alentour, et du Capitole même que ne possédait pas encore Romulus quand il dut, pour élever sa muraille, se contenter de ces scories volcaniques exhumées tout juste où les ont signalées les annalistes de l'Empire, guidés par de plus anciens chroniqueurs.

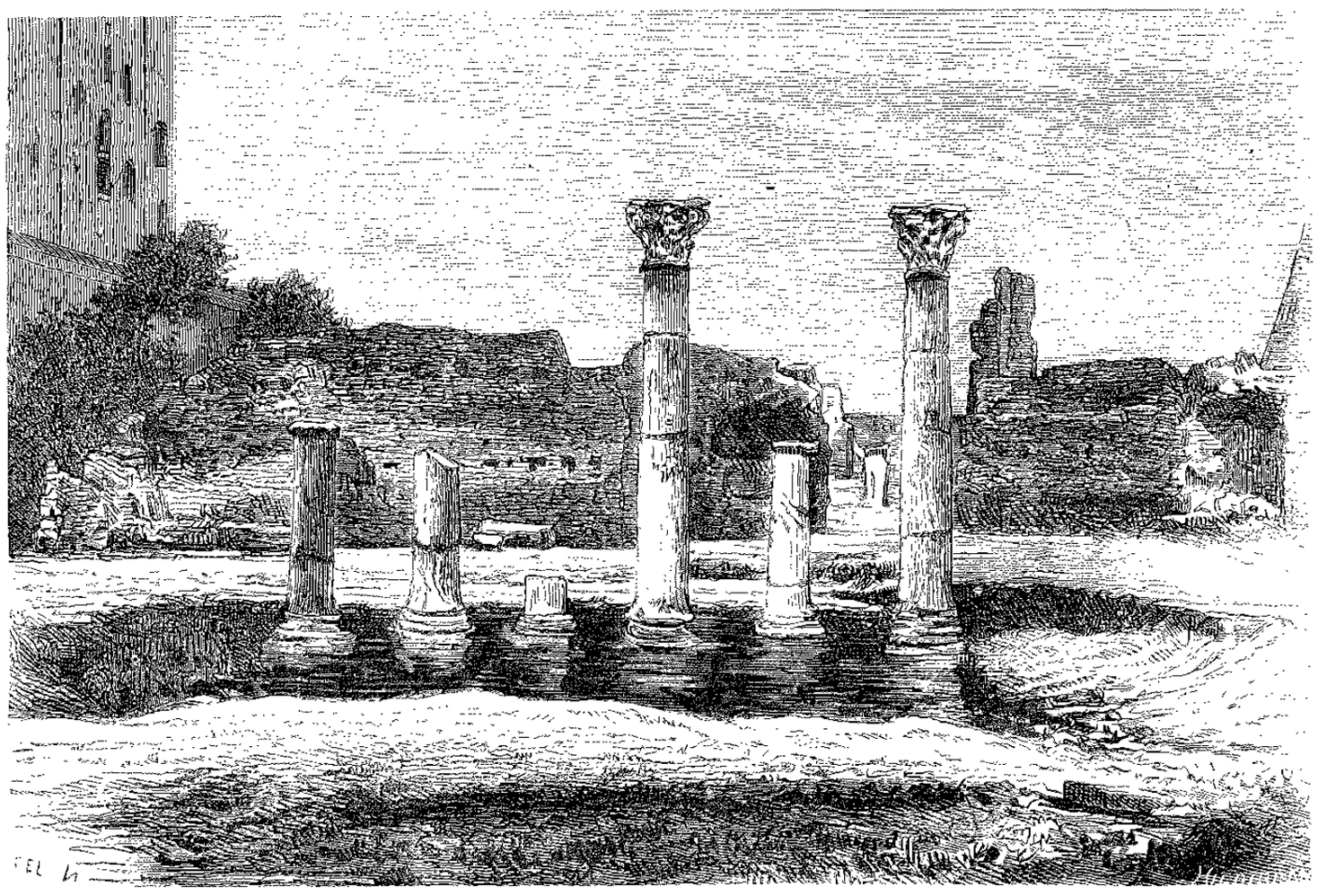
Quand on s'assied en regard de l'Aventin, résidence de Remus et des Fabii, sur les restes faciles à franchir du *pomœrium* de Romulus, il est désormais permis de penser qu'en ce lieu même, pour avoir dédaigneusement escaladé la muraille naissante, le frère du premier roi de Rome fut abattu par son jumeau qui s'écria : « ainsi périsse quiconque franchira ce mur! »

On n'est pas fâché d'acquérir, par suite de cette découverte, un prétexte honnête pour rechercher quelques autres traces des règnes primitifs, réduits depuis trente ans à l'état de mythes. C'est au-dessus de la caverne de Cacus illustrée par Hercule, et non loin du figuier ruminal (E), que le berger Faustulus avait sa chaumière couverte de solives et de roseaux, selon Denys d'Halicarnasse, du vivant de qui l'on montrait et le figuier et la cabane, pieusement conservés.

Entre les thermes des demeures impériales et la *Regia* du palais public, on vient d'exhumer au-dessous des bâtiments superposés des césars, à l'endroit même indiqué par Tite-Live, le péribole du temple dédié à Jupiter-Stator par le fondateur de Rome, lorsque le dieu fit reprendre l'offensive aux Romains qui fuyaient.

Au temps de Pline, la statue de Clélie s'élevait tout contre ce temple, reconstruit par Regulus après la guerre des Samnites. Plus à l'ouest et près de la voie Sacrée, à droite du temple de Vesta, les ruines de Castor et de Pollux marquent encore la place où pour la première fois ont apparu les Dioscures. Ainsi, des constructions constatant la haute antiquité des légendes les rattachent aux origines de l'histoire. Si l'on creusait indéfiniment dans le tuf de ce Palatin qui a servi à dénommer tous les palais du monde, je me persuade qu'on finirait par retrouver Pallantium, la colonie arcadienne du roi Évandre.

Avant d'égarer non pas dans un lieu si renommé, qui vient de reprendre un double intérêt à raison des fouilles dont nous offrons les résultats à l'état de prémisses; avant de compulser ce sol palimpseste, criblé de voûtes, de murailles et d'aqueducs, esquissons



Bibliothèque du Palais public. — Dessin de Célestin Nanteuil d'après une photographie de l'album inédit de M. Rosa.

générations modernes : elles se sont éloignées des terribles ombres que la pensée évoque dans ces ruines. Il semble même que notre religion, la foi des esclaves et des pauvres, ait reculé devant le sanctuaire de l'unité monarchique et de l'orgueil romains : ce *pomœrium* est le seul terrain consacré dont n'ait pas pris possession le christianisme.

Aucun pape n'a touché au Palatin jusqu'à Paul III qui, dans un siècle réconcilié avec les dieux de l'Olympe, en fit une villa. Mais la destinée de cette colline était de rester un apanage souverain : la dernière héritière du pontife et des Farnèses, Élisabeth porta le Palatin au roi d'Espagne Philippe V, et il est entré par don Carlos sous la possession des rois de Naples. Puis, par un jeu singulier de la fortune, le berceau des césars est passé de la maison de Bourbon à la dynastie qui la remplace au pays de Charlemagne : l'antique Palatine est la propriété de Napoléon III.

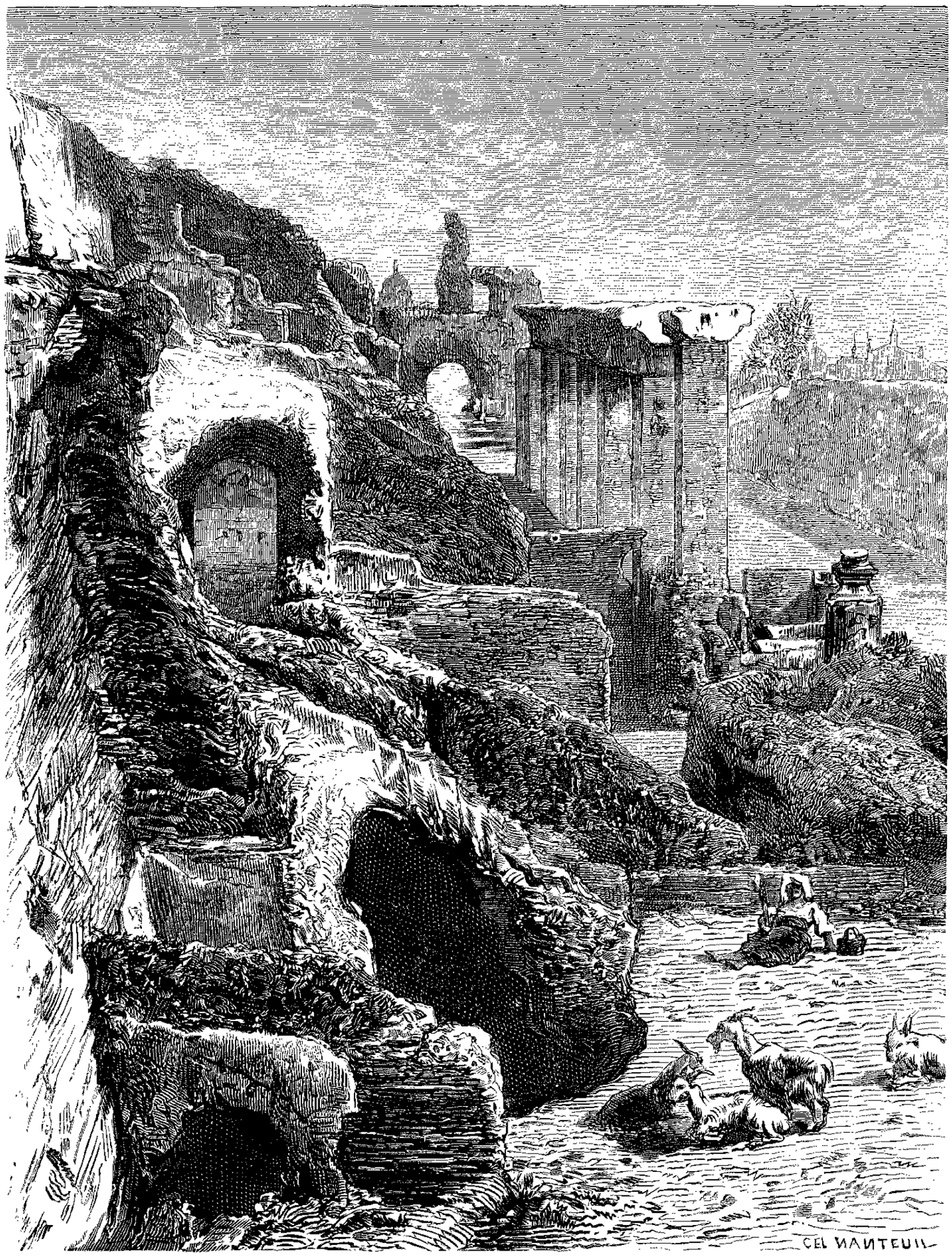
quelques aspects actuels de ce mont Palatin, moins haut que Montmartre, moins spacieux que le jardin des Tuileries, et qui a contenu toutes les grandeurs de Rome.

Un mur de terrassement, au centre duquel Vignole a enchâssé une de ces portes correctes comme on en fait dessiner aux élèves dans les écoles d'art et métiers, sépare le Palatin de la voie Sacrée. Vous gravissez tout en entrant un talus disposé en compartiments verts, puis vous montez de larges degrés qui aboutissent à une grotte de rocailles, où sous un jet de lumière on a fait tomber des cascades. Ce sous-sol caverneux au sommet d'une rampe porte un *Casino* bien situé comme point de vue au centre de l'antique Rome, et que les Farnèses ont construit lorsqu'ils ont transformé en jardins historiques la pente et le plateau du Palatin désert. Depuis longtemps déjà, la verdure avait enveloppé l'enceinte de Romulus trop grande pour les

Il y règne; il n'y gouverne pas sans peine, bien qu'il n'ait là qu'un seul sujet, le docte et bon, mais insouciant Pietro Rosa. Épigraphiste, géographe, latiniste consommé, géologue expert, le descendant de Salvatore Rosa explorait depuis vingt ans Rome et ses campagnes, lorsque pour diriger les fouilles qu'il se proposait d'entreprendre au Palatin, l'historien couronné de Jules César l'installa au milieu des jardins Farnèses, qu'en l'espace de sept ans Rosa a soulevés pour faire apparaître à leur place une autre Pompéi. C'est là qu'à ses heures, moins rapides que nos désirs, il rectifie et dresse avec preuves la carte brouillée du Palatin; là qu'il élabore aussi, sur un mur de cette habitation, une admirable carte géologique du vieux Latium, qui jettera sur l'histoire des clartés inattendues, et qui doit seule expliquer par les déductions de la stratégie, les envahissements progressifs de la race romaine.

C'est donc lui qui exerce par procuration dans cette *Regia* des augustes l'hospitalité du patron de la case. Il se met à votre disposition avec tant de grâce, qu'auprès de lui on se sent devenir un atome de souveraineté bien plus efficacement que devant l'urne du suffrage universel.

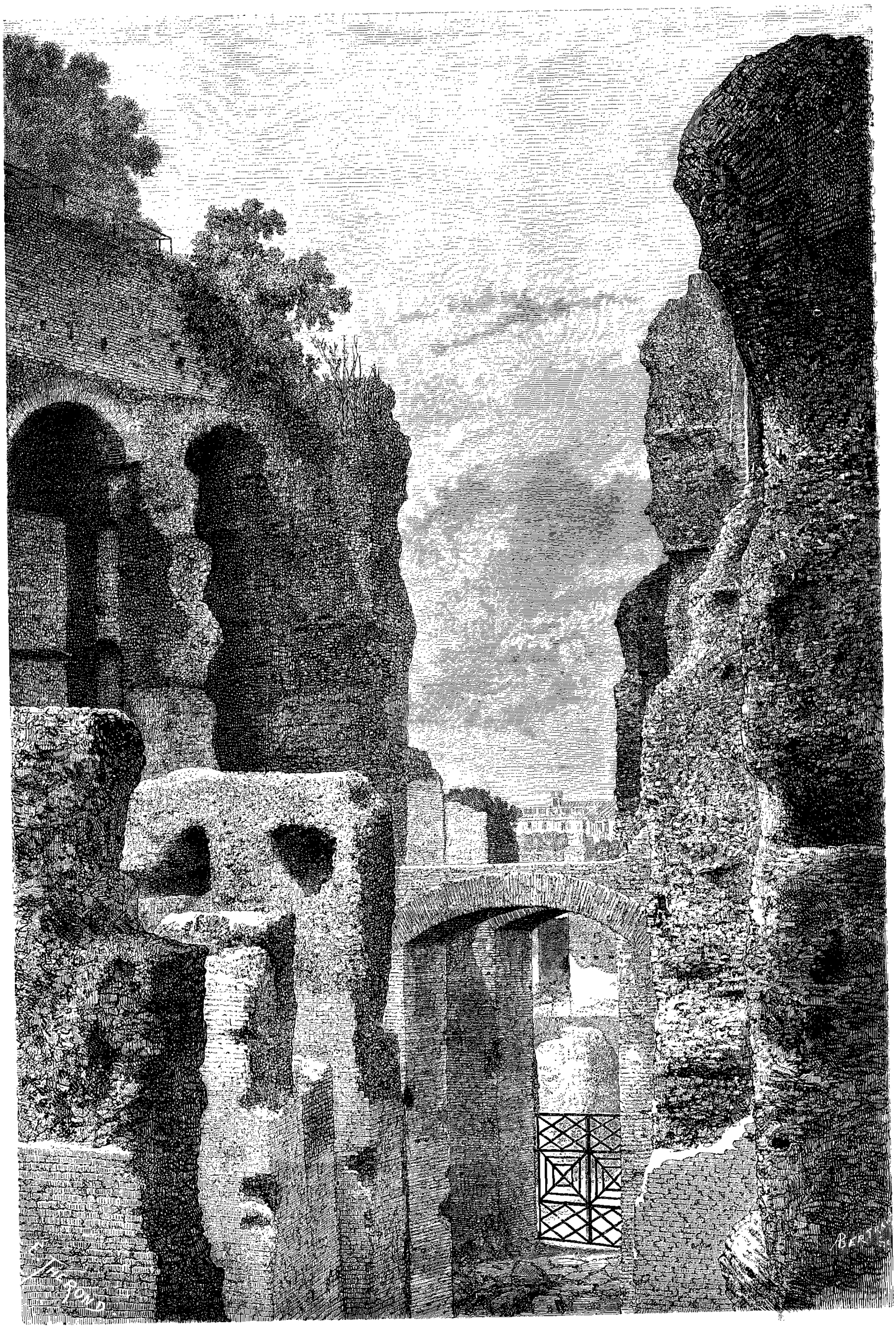
Sa maison s'ouvre au sud sur un jardinet à la française, au delà duquel se dresse une grande *loggia* irrégulière et démantelée : pyramide de cages devant les hauteurs de l'Aventin festonnées à l'horizon. Sur la droite, les bosquets reculent déboisés par les fouilles, et le manteau replié de la verdure découvre des trésors d'archéologie, de sculpture parfois; car on a fait un muséum des fragments de la statuaire, parmi lesquels se remarquent un *Cupidon* adolescent, le *torse d'Apollon* et une *Vénus* drapée, d'une belle époque grecque.



Ruines du Palatin. — Dessin de Célestin Nanteuil d'après une photographie.

Ces travaux doivent beaucoup à l'initiative, à la direction d'un de nos plus sérieux érudits qui en classe et en communique les résultats. Nous ne pouvons omettre le nom de l'excellent et docte Léon Rénier.

Naguère on observait à travers cette culture la double symétrie de l'horticulture et de l'architectonique : une galerie s'acheminait à un bocage; les méandres d'un sentier des bois expiraient sous la voûte sculptée d'un *triclilium;* penché sur une fondrière, vous déchiffriez sous la broussaille les arêtes rectilignes d'un palais effondré. Maintenant encore, si vos pas s'aventurent jusqu'aux escarpements du mont sur le Vélabre, les quartiers du Capitole, du Janicule, avec leurs toits rouges sur des murs fauves enluminés par le soleil vous éblouiront au tournant d'une allée, dans une trouée de ces verdures bleuâtres qu'opposent aux ar-



Exhumation du *Clivus Victoriæ*. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album inédit de M. Rosa.

deurs de l'horizon les arbustes à feuillage persistant et glauque de la péninsule italique.

Du côté qui regarde le Colisée et le Cœlius, tout est limité par une culture des Barberini, et par le couvent de Saint-Bonaventure, dont le clocher, surgissant de longues bâtisses qui ressemblent à des métairies, est accompagné de deux palmiers qui rappellent l'Orient. Plus près des palais impériaux, la séparation est tranchée par le mur des Visitandines, que surmonte une procession de cyprès noirs. Comment a-t-on permis, il y a douze ans, à ces bonnes sœurs de s'approprier le sur-sol des césars et de confisquer à la fois, outre l'espérance des trouvailles ultérieures, plusieurs fresques de Raphaël, et les chambres du palais octavien découvertes il y a moins d'un siècle, ainsi que le palestre dont il reste l'exèdre avec sa *tribuna!* On prétend que les dames Salessiennes se refusent à tout arrangement; il n'en est rien. Favorables aux désirs de l'empereur des Français, elles ont offert de se déposséder. Que ne m'est-il permis de vous conter la curieuse intrigue qui arrête cette négociation!

—

Puisque nous avons fait la connaissance du cavalier Rosa, flânons avec lui parmi ces halliers de ruines et de fleurs, vérifiant sans peine ce qu'il a défriché; car chaque fragment retrouve son identité garantie par la citation d'un annaliste ou d'un poëte antique.

Romulus habita le centre du plateau, entre le péribole de Jupiter-Combattant et le lieu où depuis, Tibère a bâti son palais; Numa, l'angle de la *via Sacra* et du Vélabre, vers le temple de Vesta : *Hìc fuit antiqui regia parva Numæ...*, a dit Ovide. Le temple des dieux pénates, écrit Solin sous Héliogabale, a remplacé sur la Velia (versant oriental) la demeure de Tullus Hostilius. C'est bien plus bas que la porte Mugone, au-dessus de la *summa via Sacra*, près de l'autel des dieux lares, que Varron fixe la demeure du roi Ancus (G). Tarquin le Vieux s'installa plus en arrière, à la *summa via Nova.* C'est là que les enfants d'Ancus le firent assassiner par des bergers; on peut désigner l'endroit où « d'une fenêtre haute qui donnait sur la rue Neuve, car le roi logeait proche de Jupiter-Stator, » Tanaquil harangua les Quirites et fit proclamer Servius. L'assiette du Temple a été restituée par Rosa, ainsi que celle de la porte *Mugonia* indiquée par Solin.

Ce sanctuaire de la cité primitive était tellement dévolu aux demi-dieux de la royauté, que le consul Valerius y trouva l'occasion d'inaugurer la plate dynastie des adulateurs de la populace, en faisant démolir sa maison qui portait ombrage *parce qu'elle était sur la Velia.* Lorsque la république eut rivé la nation au joug d'une aristocratie dévorante, les personnes de marque désignées par leur opulence à la confiscation de l'autorité recherchèrent l'habitation du Palatin. C'est là qu'ont résidé, outre les principaux dictateurs, les Gracques ainsi que Flaccus, Catulus, Hortensius, et Catilina même, dans le voisinage de Marcus Tullius.

Ce dernier avait bâti en regard de la voie Sacrée, au-dessous de la maison de Scaurus qu'avait achetée (Asconius nous l'apprend) le fameux tribun Clodius contre lequel a plaidé Cicéron. « Je monterai mon toit plus haut, écrivait le grand orateur, non par mépris envers toi, mais pour te masquer la vue de cette ville que tu as voulu détruire. » — Il fleurit là des violettes sous des rosiers du Bengale, et des substructions tracent les compartiments d'un parterre.

A cette époque, la plus belle maison du Palatin était, suivant Pline, celle de Catulus, le collègue de Marius à la guerre des Cimbres; le portique avait pour supports quatre colonnes apportées du mont Hymette, luxe rare à la fin de la République. Le palais de Licinius Crassus n'était guère moins splendide, puisque Domitius en offrit soixante millions de sesterces, à la condition qu'il comprendrait dans le marché six gros arbres, dont Pline a depuis admiré l'ombrage, et qu ont péri âgés de cent quatre-vingts ans lors de l'incendie de Rome sous Néron. Ces arbres célèbres, désignés sous le nom de *lotos*, et qui étaient probablement des micocouliers, sont qualifiés de *nerpruns* par divers traducteurs également étrangers à la botanique.

Au-dessous du toit de Cicéron et plus à droite, « à l'orient du bois sacré de Vesta, » vint s'installer Jules César dès qu'il fut en possession du pontificat. « Auparavant, ajoute Suétone, il s'était logé dans une habitation modeste, parmi les plébéiens de la Suburra. » Marc-Antoine a résidé sur le Palatin; Claudius Nero, père de Tibère, Octavius, père d'Auguste, ont bâti sur l'enceinte orientale de la *Roma quadrata.* C'est devant le logis d'Octavius qu'un palmier, germé entre deux pierres, fut soigneusement cultivé par Auguste.

Les césars étant venus renouer la tradition des rois, Auguste monta plus haut pour éviter d'abattre l'autel de Jupiter-Stator; son portique s'appuya sur l'angle de la porte Mugone et des murs de Romulus. Il poussa ses constructions du nord au sud, jusqu'au revers qui regarde le grand Cirque. Seulement, pour prolonger à l'est ses palais sur l'*intermontium*, Auguste a déplacé une rue, la *via Nova*, sans se douter qu'il exposerait les archéologues futurs à de cruelles méprises. En effet, si l'on suppose que de tout temps cette *via Nova* s'est dirigée entre le Vélabre et le Palatin, erreur accréditée longtemps, les indications des historiens sur l'assiette des édifices deviennent inintelligibles.

M. Rosa a démontré qu'avant Octave-Auguste la *via Nova* dont parle fréquemment Tite-Live sortait par un angle à peu près droit de la *summa via Sacra*, pour monter sur le Palatin qu'elle partageait en deux, et redescendre en face de l'Aventin, où elle conduisait. En ces temps-là, on ne se fût point avisé de tourner par le Vélabre qui n'était qu'un marécage, tandis qu'il était naturel de venir droit sur la vallée Murcia où jadis avaient brouté les troupeaux d'Hercule, selon Aurelius-Victor qui affirme qu'elle était un pâturage. C'est pourquoi le poëte Ovide, mentionnant la *via Nova* et lui faisant contourner le Palatin pour gagner le Tibre par

le Vélabre, observe qu'elle est située là *présentement*. *Nunc* indique bien qu'elle n'y avait pas été toujours.

Ce fait une fois reconnu, les textes s'éclairent et nos savants ne se voient plus réduits à l'alternative d'avouer leur incompétence, ou d'accuser les contemporains de s'être trompés. C'est maintenant une vérité acquise; car après avoir déduit de l'observation et des textes cette rue expropriée, Rosa l'a retrouvée dans les profondeurs de la terre : j'ai marché derrière lui sur ce pavé où nos pieds suivaient ceux de Virgile et d'Horace, et qu'après dix-neuf siècles le soleil a revu.

Les Flaviens ont bâti sur les voûtes élevées des palais d'Auguste dont ils ont consolidé les galeries, en coulant du haut en bas, entre des caissons de planches dont l'empreinte est restée, des blocages de mortier. Les murs étaient si épais, les piliers si robustes, la pouzzolane est si tenace, qu'avant de reconstruire, on ne déblayait pas : chaque génération s'établissait sur les faîtes des quartiers antérieurs. Sous les Flaviens, vous tombez chez Auguste; percez les dallages d'Auguste, vous démêlerez peut-être au-dessous les demeures étrusques de Tanaquil et de Servius.

Dès les premiers temps de l'empire, la colline sacrée de Romulus secoue de ses épaules où s'étend la pourpre, les résidences patriciennes des divers ordres, nivelées sous un maître par une infériorité commune. Tibère bâtit entre l'Auguratorium et l'ex-maison de Clodius; en arrière de ses constructions vous parcourez les corps de garde où, pour tuer le temps, les soldats traçaient sur les murs les confidences, les emblèmes parfois de leurs amours, avec des signatures et des sentences qu'on déchiffre sans peine. Après lui, Caligula fit passer sous son palais gigantesque (K) le *Clivus Victoriæ*, et la Porte Romaine (F) que Romulus avait ouverte à l'angle occidental de sa muraille pour descendre au Forum. En maintenant, par des galeries hautes comme la montagne même, son palais au niveau de la cime, le successeur de Tibère entreprit, par-dessus le Vélabre, pour unir le Palatin au Capitole, ce pont immense dont la culée vient d'être remise à jour (H), et que Claude a démoli.

C'est en déblayant le terre-plein de ce précipice érigé par la main de l'homme, que Rosa soutenant avec autant d'art que d'économie galeries et voussures, est parvenu à dégager d'un massif de décombres qui cubait une cinquantaine de pieds, ces portions les plus anciennes de la résidence privée des empereurs : des bas-reliefs, des cartouches en stuc représentant quelques scènes lascives, des corridors aboutissant à de petites chambres galantes font reconnaître ces repaires sur l'exploitation desquels, rapporte Suétone, l'empereur prélevait une taxe, et où les sénateurs se faisaient un devoir de s'avilir pour plaire à César. Les caissons des voûtes, interceptant des médaillons enroulés à des lianes de feuillage doré, formaient une décoration plus pure que les ornements de Pompéi.

En regard de l'Argilète, Caligula, Suétone le dit, avait prolongé ses palais vers le Forum jusqu'au temple de Castor, dont il avait fait un vestibule où il s'exhibait à l'adoration publique sous le vocable de *Jupiter-Latin*. Sur le Palatin même, un autel à sa personnelle divinité était desservi par des flamines et, devant sa statue en or, que chaque jour on habillait de vêtements pareils aux siens, ses prêtres immolaient des phénicoptères aux ailes écarlates, des paons, des tétras, des oies noires et des faisans. Autour des longues galeries de Tibère, que Rosa nous a rendues (I) et dont nos yeux étonnés mesurent les ruines, Caligula durant ses longues insomnies errait seul dans l'intime société des immortels. On l'entendit, morigénant Jupiter, le menacer de le renvoyer en Grèce; par les nuits où rayonnait en son plein l'astre de Diane, il invitait la déesse à descendre se marier avec lui. L'univers s'était donné des maîtres d'une haute fantaisie !

Après le grand incendie de l'an 64 raconté par Tacite, Néron reconstruisit sur des plans d'une telle immensité, qu'ils envahirent la vallée et entamèrent la pente esquiline jusqu'à l'ancien palais de Mécène.

Depuis, n'osant affronter les splendeurs de la maison dorée, Othon s'installa dans une section des palais de Tibère que Messaline et Claude avaient habités. Vespasien, Titus, Domitien et leurs successeurs ont agrandi en tout sens, tant les palais privés que le palais public.

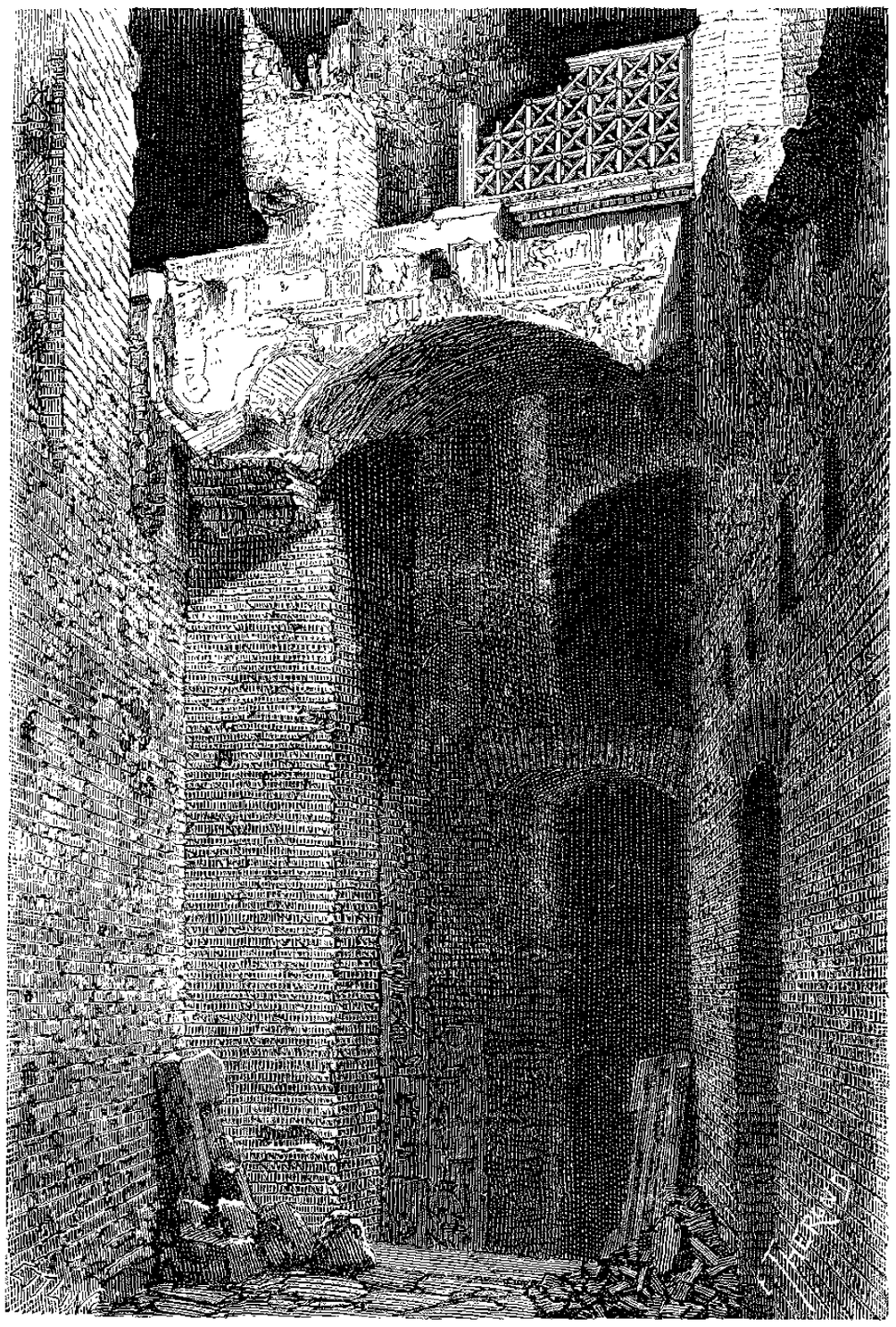
A l'angle d'une portion des premiers, devenue souterraine et qui est flanquée d'un large portique à voûte basse récemment exhumé, lequel servait de promenoir aux césars, on a retrouvé il y a peu de mois une autre galerie (O), également close et éclairée du haut. Elle permettait aux empereurs de se rendre sans être vus de leur habitation privée à la salle du trône, en pénétrant derrière la *Tribuna* de la basilique, dans le palais affecté aux réceptions et aux audiences. La découverte de cette communication justifie le récit que fait Tacite des circonstances où s'est accomplie l'usurpation d'Othon consommée par l'assassinat de Galba.

Cet empereur sacrifiait sur le Palatin, à l'est et au delà des palais, dans le temple d'Apollon, et Othon était présent, lorsque l'affranchi Onomaste vint le prévenir qu'il était attendu par son architecte. C'était le signal convenu pour annoncer que les conjurés étaient réunis au Forum. Il s'excusa donc, en expliquant qu'il voulait faire examiner une maison avant de l'acheter et, « appuyé sur son affranchi, il se rendit *par le palais de Tibère* au Vélabre (L), et de là au milliaire d'or, devant le temple de Saturne. Là, vingt-trois soldats le proclamèrent, et comme il s'effrayait de leur petit nombre, ils l'enlevèrent sur une litière en tirant les épées. » Suétone, moins précis, dit qu'après avoir embrassé Galba « Othon s'esquiva *par une issue dérobée.* »

Il fallait de toute nécessité qu'il arrivât jusqu'à ses partisans sans être arrêté en chemin par les gardes qui entouraient le palais, ni exposé aux regards du peuple, ce qu'il n'aurait pas évité s'il était descendu par une voie publique du temple d'Apollon à la *via Sacra*, pour gagner de ce point l'extrémité nord du Vélabre. Depuis

l'exhumation de la galerie qui remet en communication les deux palais, le texte n'a plus d'obscurité : Othon rentra, derrière le *Lalarium*, dans le palais public qu'il traversa; puis il enfila le passage et contourna le papalais de Tibère. Il gagna ensuite le *Clivus victoriæ* et déboucha par la *Porta Romana*, entre le Vélabre et le Forum où il se rendit, en passant derrière les temples de Vesta et de Castor et Pollux, de manière à faire son apparition tout à coup.

Les plus récentes découvertes de Rosa commentent les *Histoires* en ce qui concerne la dramatique péripétie du règne de Vitellius, avec une lucidité plus frappante encore. Tacite raconte que Rome étant occupée par les généraux de Vespasien, l'empereur vaincu *s'échappant par les derrières du palais* se fit porter en litière *sur l'Aventin* dans la maison de sa femme, accompagné de son cuisinier; puis, qu'avec la mobilité des gens qui ont la tête perdue, il rentra dans le palais désert. La poterne ignorée qui donnait en regard de l'Aventin, on l'a exhumée cet hiver, à côté de l'*Auguratorium* (M). C'est là que, prenant pour dernière cuirasse une ceinture gonflée de pièces d'or, Vitellius se barricada *in cellulam janitoris* (rapporte Suétone), après avoir mis un lit et un matelas devant la porte et attaché au seuil le chien du concierge, son dernier défenseur. C'est là que les soldats sont venus le forcer pour le traîner aux gémonies.



Substructions des palais de Caligula. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album inédit de M. Rosa.

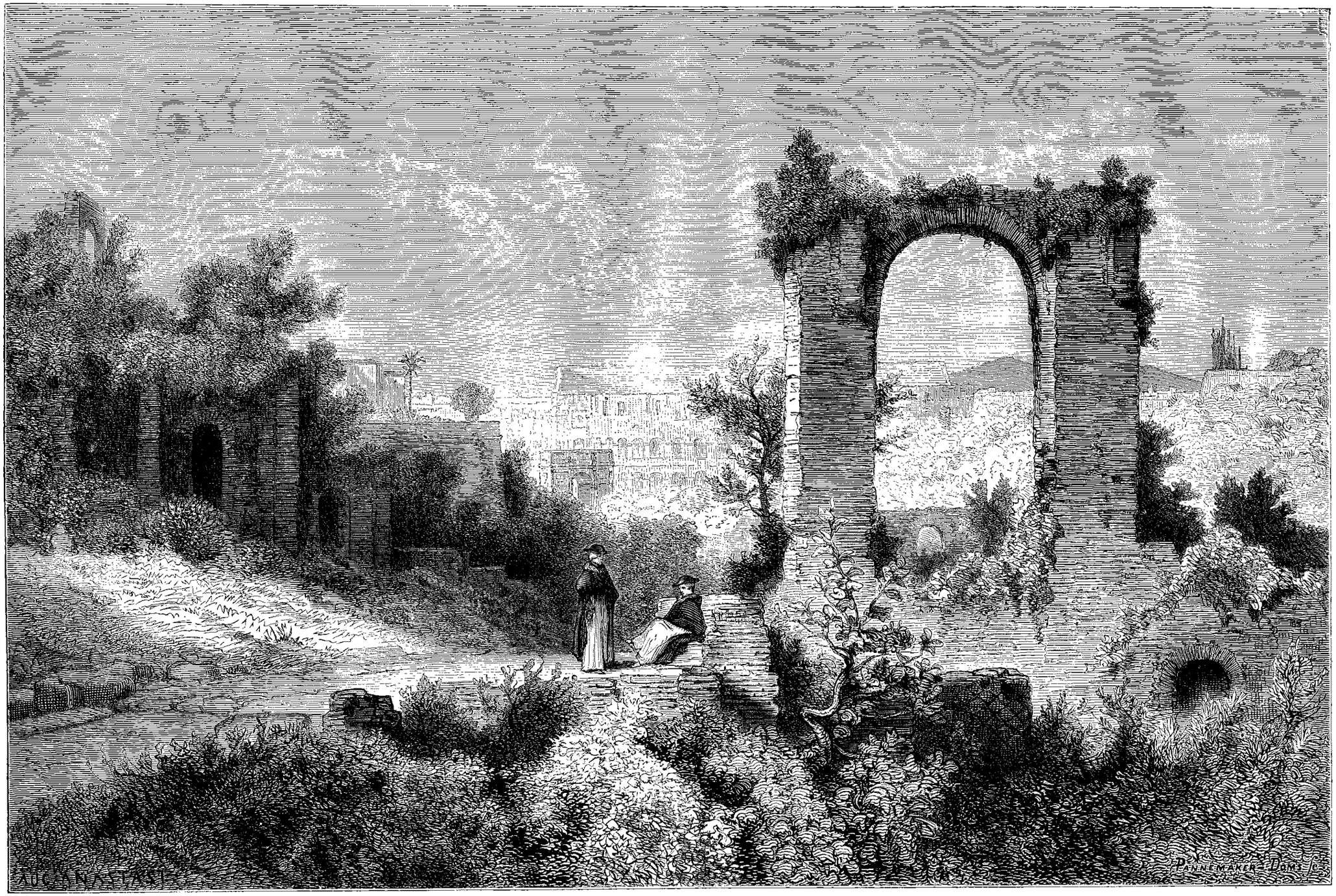
Plus tard Commode s'est établi au centre de ces palais agglomérés. Des substructions étendues après lui, tant à l'est qu'au sud, prouvent que jusqu'au quatrième siècle les césars ont continué à rebâtir. En effet, dans les cryptes on reconnaît, sur quelques murs de l'ère républicaine, des travaux de consolidation exécutés à deux reprises pour soutenir des bâtiments nouveaux. C'est donc par erreur que le vulgaire attribue à Néron des ruines contemporaines de Sévère, de Decius, d'Aurélien, de Dioclétien. Au reste, de même que tous les vestiges de voies romaines prennent le nom d'Appius, toutes les vieilles tours, fussent-elles du moyen âge, sont sous le patronage populaire de Néron.

Si descendant du versant méridional, ruche d'alvéoles tranchée presque verticalement, on continue à côtoyer sur la gauche une suite de bâtisses effondrées, on arrive à des salles qu'ont déblayées les Russes. Elles étaient affectées sous Septime à l'instruction des jeunes patriciens : c'était une sorte d'école des pages. Des inscriptions en cursive latine et grecque, des caricatures, des citations, des signatures tracées par ces écolâtres à la pointe du style ou du couteau, confirment les assertions des antiquaires. Une de ces facéties, qu'on a relevée et déposée au Collége Romain, constate bizarrement, dès le second siècle, l'invasion du christianisme jusque dans le palais des césars. Un marmot, pour se railler de quelque camarade, a esquissé dans le plâtre un âne crucifié, et il a écrit en grec : « Cléomènes, voilà ton Dieu! »

Jusqu'à Constantin, les empereurs, pour la plupart, ont résidé sur la royale colline. Genséric y campa l'an 455, et il en enleva les dépouilles du temple de Jérusalem. Après lui, on n'entretenait plus dans ces palais que des recoins pour y héberger les chefs amoindris de l'empire. Heraclius y séjourna encore au septième siècle; Charlemagne en prit possession lorsqu'il fut proclamé empereur d'Occident. Il clôt, dit-on, la série des hôtes couronnés du Palatin, qui commence à Romulus.

—

Ces notes deviendraient un mémoire si nous prétendions analyser les résultats des fouilles qui viennent de transformer l'aspect du Palatin : malgré la nouveauté du sujet, il faut se borner à quelques crayons pris sur nature devant cet Herculanum plus grandiose du patriciat romain. Dans le palais public, les assises inférieures de la plupart des pièces ont été mises à jour; les tronçons des colonnes dessinent encore les galeries, le sol aplani est le crépissage où furent implantées les mosaïques, qui ont laissé quelques bouquets épars. Grâce à ces travaux, la distribution intérieure est bien caractérisée. Après le portique, le *tablinum*, vaste salle avec une abside au fond pour le trône : des statues ornaient ce lieu de réception placé entre la basilique



Vue prise au revers du Palatin qui regarde le Cœlius. — Dessin par Anastasi d'après nature.

dédiée à Jupiter, et la chapelle des lares. C'est dans ce sanctuaire que, si l'on en croit Lampridius, Alexandre-Sévère avait hébergé Abraham, Orphée et Jésus de Nazareth. Au fond de la *règia*, deux issues débouchaient sur un *peristilium*, ample cour carrée environnée de portiques, sur les côtés de laquelle on accédait à de petits appartements. On pénétrait ensuite dans le *triclinium* (*Jovis cœnatio*), qu'accostaient des nymphées dont la maçonnerie, pour celui de droite, subsiste encore. Sur des dimensions énormes, c'est un meuble de boudoir : qu'on se figure ces divans qui occupent le centre des salons, et dont les dossiers servent de soubassements à une jardinière. Ici, les siéges décrivaient un ovale très-allongé pour faire face aux banquettes dont sont garnis les murs d'une salle oblongue. Au-dessus des dossiers tombait, formant le miroir, une nappe d'eau recueillie dans d'étroits bassins, et que surmontait un îlot de rocailles chargées de fleurs, massifs reliés entre eux par des rubans liquides. A la *tribuna* du triclinium qu'environnaient des colonnes en saillie sur de larges pilastres, un dallage de mosaïque que le cothurne des césars a foulé, marque la place où festinaient ces maîtres de la terre. Au delà, second portique qui recouvre des substructions républicaines, et plus loin la bibliothèque, contiguë à l'*academia*, salle pour lire et disserter en noble assemblée sur les poëtes ou sur la philosophie. On l'avait séparée de la *libreria* pour que le bruit n'importunât point les lecteurs; on l'en avait rapprochée pour avoir les documents sous la main.

Je ne peux me retenir d'observer à ce sujet que, trop confiantes peut-être en des historiens gagés, les générations modernes sont bien rigoureuses pour ces malheureux empereurs, justement odieux aux chrétiens du temps comme à l'aristocratie républicaine, et dont l'histoire n'était guère écrite que pour plaire à un successeur, fort souvent l'assassin de son devancier. Étaient-ils tombés dans cet abrutissement abject, dans cette porcine goinfrerie attribués à la plupart d'entre eux? Ces bibliothèques, si voisines de la salle à manger et que, depuis Auguste, chacun d'eux a enrichies; tout auprès, cette académie avec son hémicycle et ses gradins de marbre, pour écouter les poëtes, les orateurs et se passionner aux choses de l'esprit : voilà qui indiquerait des plaisirs habituels d'une certaine portée. De nos jours, le besoin d'une *academia* n'est plus ressenti dans les palais.... ni ailleurs.

Au delà de cette salle de conversation, le terrain cède, et au bas d'une ravine d'édifices en morceaux, vos regards planent sur l'étroit vallon du Grand Cirque. Tout proche, à votre droite, est le péribole avec trois degrés du temple de Jupiter-Vainqueur élevé par Quintus Fabius Maximus. Les césars l'avaient respecté : sur le terre-plein apparaissent encore quelques piliers de cette bâtisse étrusque, retrouvée par M. Rosa aux ides d'avril, anniversaire du jour où Ovide nous apprend qu'elle fut dédiée. Du *triclinium* où l'on se voit entouré de ruines que continuent vers le nord les édifices antiques, puis les quartiers modernes de Rome, la perspective est telle que pourrait seule l'offrir une capitale deux mille six cents fois séculaire. La séduction de quelque mystère pressenti vous arrachera cependant à cette vision : comment ne pas se détourner des plus radieux sites pour descendre dans l'inconnu des constructions souterraines !

Il existe là, sous la bibliothèque, des assises en péperin qui datent de la république, et sur lesquelles on a bâti. Plus loin, à l'extrémité du *triclinium*, un trou au sommet d'une voûte enfouie a permis d'ajuster des degrés qui, perforant deux étages de cryptes, vous introduisent dans le *tablinum* d'Auguste. Des fenêtres, des portes ont été murées dans ces pièces devenues souterraines, l'une desquelles a gardé une belle archivolte ainsi qu'un arc, décorés de mignonnes peintures finement touchées sur des fonds clairs : plusieurs figurines de divinités, un *Sacrifice aux dieux lares* et, dans le salon voisin, deux personnages à la fresque, d'un très-beau style. Les peintures antérieures à notre ère sont de précieux échantillons. Ce palais avait-il plusieurs étages, confinait-il à la maison d'Octavien? Ce qu'il y a de certain, c'est que, par les effondrements de cette cave profonde, on entrevoit d'autres cryptes plus profondes encore....

Les fouilles opérées par l'initiative de la France ont enfin piqué d'émulation l'administration romaine; elle fait creuser à l'ancien couvent des Vestales, qui avait remplacé l'antique *regia* de Numa Pompilius. On s'étonnerait à bon droit de la longue indifférence qui laisse à notre souverain l'honneur d'explorer le premier une semblable mine. Pour l'expliquer, avouons que les recherches dont le but est de rendre la popularité aux souvenirs de l'antiquité païenne et républicaine, sont peu encouragées là-bas par des gouvernants qu'inquiètent l'humeur égalitaire du Romain et la persistance de son culte idéal pour ses origines démocratiques. Il ne m'est pas démontré que les jésuites et autres congrégations qui s'y connaissent, qui se souviennent de Rienzi et forment ce qu'on appellerait chez nous *l'esprit des bureaux*, ne se défient pas de la mobilité d'un peuple idolâtre par vocation, qui depuis Quirinus a vu des miracles partout et que, dans un jour d'ivresse, un thaumaturge, avec un ou deux escamotages, lancerait ébaubi de la crèche du *Bambino* jusqu'aux pieds de Jupiter. Pollux et Castor, Apollon et Diane, le Marforio surtout, ne sont pas si loin qu'on le supposerait d'être des saints comme les autres. « Nous avons trop oublié nos vieux dieux, me disait un bourgeois de Rome; si on leur demandait n'importe quoi ils en seraient flattés, et comme ils sont sans ouvrage, je suis sûr qu'ils se mettraient en quatre ! »

—

Contemplé de la vallée Murcia où fut le grand Cirque, le revers méridional du Palatin est une tenture de ruines. Un jour que nous rentrions par là d'une promenade autour de la porte Capène, un jeune offi-

cier s'écria tout à coup : « Connaît-on l'endroit où furent enlevées les Sabines? »

Je me hâtai de lui expliquer que cet événement est fabuleux, que les rois sont des symboles, les plus anciens consuls des mythes, et j'aurais germanisé plus longtemps, si l'abbé ne m'eût opposé l'enceinte d'Ancus sur l'Aventin, la prison du Tullianum et la *Cloaca* tarquinienne, œuvres réelles, en pierres lourdes à manier pour des abstractions chimériques.

« Si l'on en croit les historiens, continua l'abbé, c'est au lieu même où nous sommes que les Romains ont enlevé les Sabines. Romulus avait choisi ce vallon qui s'allonge entre l'Aventin et le Palatin, pour y célébrer des jeux en l'honneur d'un dieu Consus, qui est Neptune-Équestre. Cet espace, dès lors, fut consacré aux fêtes : Tarquin y établit le premier cirque qui, agrandi d'âge en âge, est demeuré le plus grand de tous, comme l'indique son nom : *Circus Maximus*. Au temps de Denys d'Halicarnasse, il avait près d'un demi-mille et admettait cent cinquante mille spectateurs; Vespasien l'ayant modifié, cent mille personnes de plus purent s'y caser, au dire de Pline. Après Constantin, ce chiffre est augmenté de cent trente mille par Aurelius Victor; d'autres le portent même jusqu'à quatre cent mille. Dans notre langage usuel, on est arrivé à confondre les cirques avec les amphithéâtres : chez les Romains, le cirque n'était pas un monument rond pour faire le manége, mais une enceinte très-allongée (plus d'un kilomètre) pour faire courir entre deux terrasses, couvertes de gradins et presque parallèles, des chars, des hommes ou des animaux. Le cirque, à son entrée, est plus large qu'à l'autre extrémité, pour permettre de ranger les chars en éventail au départ, afin d'égaliser entre eux les conditions de la distance. Pour marquer ce qu'on dénommerait aujourd'hui le *turf*, une chaussée partage le cirque dans toute son étendue, ne laissant à l'extrémité que l'espace de la voie ou arène, qui en contourne l'éperon. Cette chaussée qu'on appelle l'épine ou *spina* est tracée un peu obliquement, de manière à laisser plus de largeur au point de départ où les équipages n'ont pas encore pris la file, qu'au point d'arrivée où ils ne sortiront qu'un à un. Le principal ornement du cirque, c'était la *spina*, qui n'avait pas deux mètres de haut, qui en largeur n'en mesurait que huit à neuf, et sur laquelle de toutes les places plongeaient les yeux des spectateurs, puisqu'elle divisait l'arène. Aussi, c'est sur cette longue chaussée que l'art avait entassé les séductions dont il dispose : on y alignait, autour de l'étroit canal rempli pour les irrigations, les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque et les curiosités de l'Orient. C'est là qu'on a retrouvé les obélisques qui décorent la place du Peuple et celle de Saint-Jean de Latran : Constance apporta le second, Augusie avait dressé l'autre.

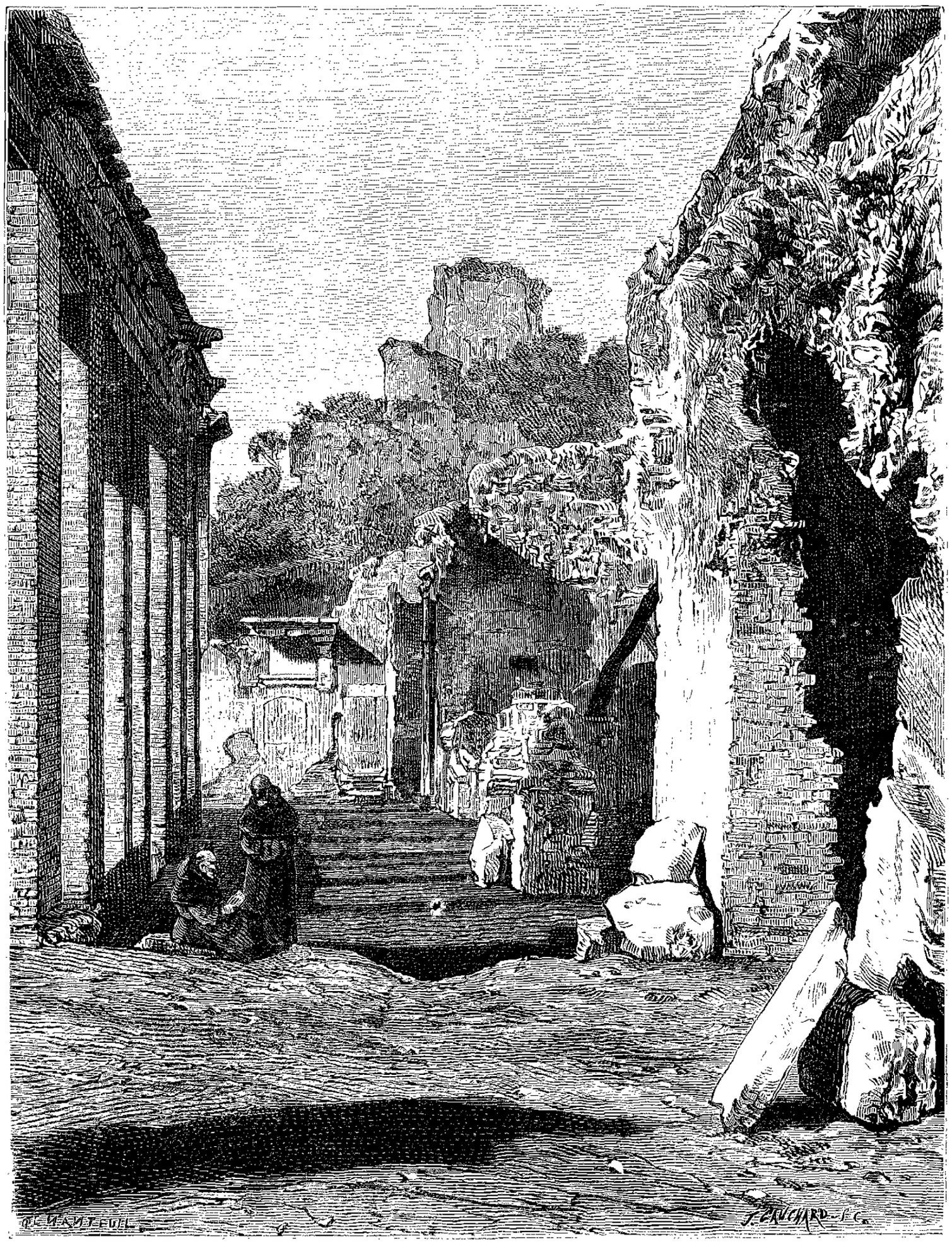
« Treize arches alignées sur un segment de cercle formaient les *carceres* par où s'élançaient les chars, au nombre de douze; l'arc du milieu n'introduisait que le cortége de la fête, la *pompa circensis*. A chaque extrémité des *carceres* s'élevaient des tours où l'on plaçait les fifres, les tympanons, les trompettes qui devaient animer les chevaux par leurs fanfares. Sous un petit portique presque latéral et en retrait, s'apprêtaient les *aurigæ*, divisés par leurs couleurs en quatre *factions: Albata, Russata, Prasina, Veneta* (blanche, rouge, verte et azurée). Au-dessus des *carceres* et entre les tours, sur la terrasse de l'*oppidum*, se réunissaient les amateurs privilégiés : les parieurs, les gens qui faisaient courir.

« Au signal donné les grilles étaient tirées et les chars sortaient quatre de front, un de chaque couleur. Ils filaient devant le *podium*, véritable rempart qui portait les gradins séparés par leurs *præcinctiones*, large ourlet jonché de monde. Les concurrents passaient d'abord devant le premier *pulvinarium*, loge en saillie affectée aux édiles, aux censeurs et préteurs, en un mot, aux autorités civiles. C'est sous les censeurs Flaccus et Posthumius-Albinus, cent soixante-treize ans avant notre ère, que des loges avaient pour la première fois été mises à la disposition de ces magistratures. Quant aux sénateurs, jusqu'à Scipion l'Africain ils sont restés mêlés à la foule. Pour les avoir séparés de la plèbe aux représentations scéniques de Megalesia, Scipion fit clabauder. La loge sénatoriale et sa voisine, qui partageaient le côté droit en deux portions égales, faisaient à peu près face à un autre *pulvinar* plus élevé où, comme le mot l'indique, des coussins recouvraient aussi les siéges : cette loge, qui communiquait avec les *regiæ* du Palatin, était réservée à la cour et à l'empereur. Il plongeait de là sur le dernier quart de la course et assistait aux péripéties de la lutte. Quatre portes introduisaient dans l'arène : deux à côté des tours de l'*oppidum*, une troisième vis-à-vis de la première borne; la quatrième, à l'extrémité du cirque. Ces bornes étaient en forme de cônes et surmontées d'un œuf, en l'honneur des Dioscures que Léda couva comme des cygnes. Sur les soubassements, des bas-reliefs représentaient les *jeux du cirque*. Sept œufs mobiles en bois doré étaient alignés très en vue sur un petit temple, à l'arrière de la *Spina ;* ils servaient à indiquer les phases de la course. On en retirait un à chaque tour; pour une course entière il en fallait sept. Cette invention et celle des *carceres* dataient de loin : Tite-Live en fait honneur aux censeurs Flaccus et Albinus qui ont pavé Rome cent soixante et treize ans avant notre ère. Enfin, aux points d'entrée et de sortie, c'est-à-dire près des *carceres*, un mur isolé, percé d'un trou, était traversé par une solive d'où partait la *linea*, corde tendue servant à déterminer l'instant du départ et celui de l'arrivée.

« Les cirques, ajouta notre ami, ne servaient pas seulement aux courses des chars et des chevaux : la lutte, le pugilat, la course à pied, la chasse aux animaux reroces y variaient les spectacles. C'est dans ce cirque qu'Androclès, exposé aux bêtes fut, à l'étonnement général, caressé par un lion de sa connaissance : ils s'étaient rencontrés aux déserts de l'Afrique, et Androclès

avait délivré le lion d'une grosse épine qu'il s'était plantée dans la patte. Chacun, en son enfance, a été charmé de cette anecdote qu'Aulu-Gelle a fournie à l'histoire des animaux célèbres. Les cirques servaient aussi aux exhibitions curieuses. C'est ici qu'Emilius Scaurus, pour inaugurer son édilité, fit passer devant les Quirites ébaubis un hippopotame et cinq crocodiles. Jules César y exposa la première girafe que l'on ait vue; Pompée fit courir quatre cent dix panthères mouchetées, et Auguste quatre cent vingt. »

Nous nous étions assis sur des pierres, en face du Palatin hérissé de constructions antiques enchevêtrées dans des lianes et des ronces. La base du mont, le long de la *via de' Cerchi*, large et vide, est festonnée d'une ligne de maisons fréquemment interrompue, habitations dévouées à des exploitations faubouriennes :



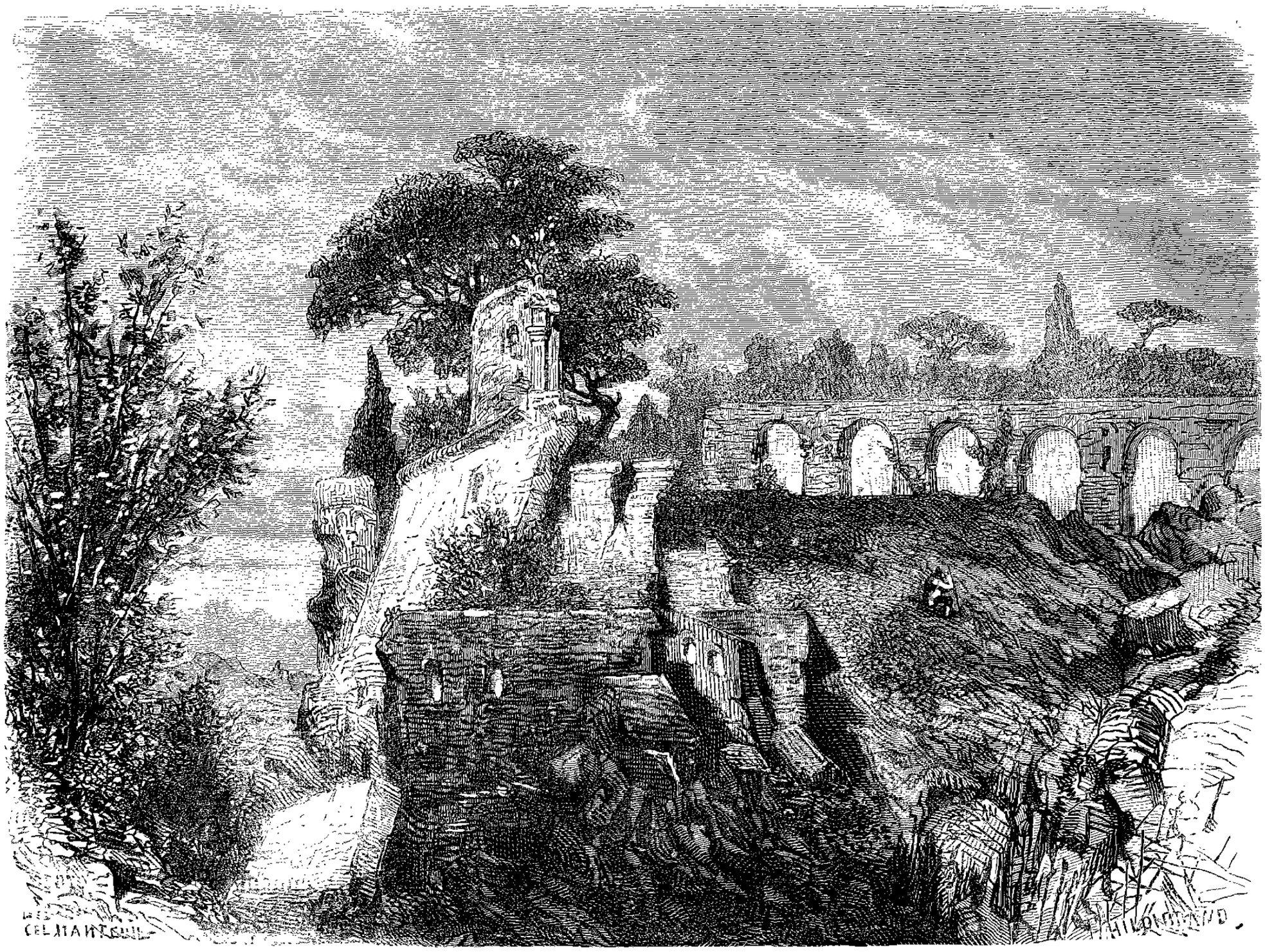
Dépendances des Palais publics (versant méridional). — Dessin de Célestin Nanteuil d'après une photographie de M. Soulier.

locations de chevaux et de carrioles *locande* pour des campagnards; tonneliers, magasins de fourrage et maréchaux ferrants. Mais ces ateliers, ces écuries, ces granges ne sont que des appliques : les chambres sont pratiquées dans les loges et les *fornici* du Grand Cirque. Quelques voûtes sans emploi de leurs cintres ébréchés arpentent la route et derrière nous, parmi les grands joncs blêmes qui gémissent sur un cours d'eau qu'avait canalisé le divin Jules, quelques arcades mesuraient la largeur du cirque : environ sept cent cinquante-cinq pieds. Ces ruines qui rentrent avec lenteur sous la terre sont basses, presque dissimulées; la rue est poudreuse, brûlante et blanche comme les routes du Languedoc.

—

Nous revînmes par le Forum et j'allai continuer mes songeries antiques chez les dominicains de Sainte-Marie *sur Minerve*. C'est à leur bibliothèque qu'on est le mieux installé pour commenter Tite-Live, et c'est ce compagnon-là qu'il faut suivre au Grand Cirque pour assister aux courses de char, aux jeux de Troie, simulacres de batailles ; à ces *decursiones* ou parades militaires qui faisaient les délices d'une nation guerrière, avant que l'indolence et la cruauté eussent remplacé par des esclaves et des bêtes fauves les exercices gymnastiques d'une noble jeunesse.

Parmi les tours de force en vogue au temps de la guerre d'Antiochus, le peuple aimait entre tous le jeu *de la tortue*, qui mettait en scène à la fois cent acteurs armés de toutes pièces. « Formés en bataillon carré (*agmine quadrato*), et leurs boucliers ronds serrés par-dessus les têtes, ils se tenaient échelonnés, les premiers rangs debout, les seconds se baissant un peu, les troisièmes davantage, les quatrièmes plus encore, les cinquièmes à genoux ; et cette couverture de boucliers, inclinée comme le sont les toits des maisons, simulait une carapace de tortue. Alors, d'une distance de cinquante pas, deux guerriers armés s'élançant sur la pente, parcouraient cette arène de boucliers jusqu'au sommet comme pour en défendre l'escalade ; puis se défiant l'un l'autre, ils combattaient et bondissaient,



Escarpement et ruines du Palatin donnant sur le Grand Cirque. — Dessin de Célestin Nanteuil d'après nature.

tantôt au milieu, tantôt sur les bords de ce talus artificiel. » Ils étaient si experts à ce jeu, qu'au début de la guerre de Macédoine, la jeunesse qui servait sous les ordres de Popilius ayant appuyé contre les murs d'Héraclée une tortue à deux ou trois étages humains, emporta la ville en un moment. On aime à se représenter ces divertissements de l'ère républicaine, où devant les castes confondues d'un peuple électrisé, la fleur des gentilshommes romains donnait des représentations belliqueuses.

Un jour, pendant que Paul-Émile combattait contre Persée, il s'est passé là une scène qui fait songer aux temps héroïques d'Athènes.

La lutte durait depuis longtemps ; à l'issue de la guerre était attachée la possession définitive ou la perte de toute la Grèce. Aussi Rome attendait soucieuse, et l'anxiété publique assombrissait la célébration accoutumée des grands jeux du cirque fixée au quinzième jour des kalendes d'octobre. Cependant, comme l'air était tiède et le soleil doux, une foule énorme jonchait dans leur immense longueur les gradins du théâtre. En dehors même du cirque, le long des pentes Aventines, au-dessus des boucheries et de la statue de Vertumne qu'avoisinait l'ancienne maison de Scipion l'Africain, expropriée récemment pour faire place à la basilique Sempronia ; dans le sens opposé jusqu'au

sommet du Palatin, où les constructions semblaient continuer les alvéoles du cirque, une foule innombrable et morne, échelonnée par grappes mouvantes, regardait dans l'arène.

Laissons maintenant parler Tite-Live :

« Comme le consul Licinius montait sur son char pour aller donner aux quadriges le signal de la course, un messager déclarant qu'il arrivait de la Macédoine lui tendit des dépêches : elles étaient entourées de lauriers. Les quadriges lancés, le consul remonte sur son char, et tandis qu'il défile le long du cirque devant les gradins publics, il montre au peuple les tablettes enveloppées de lauriers. A cette vue, la foule s'élance au milieu de l'arène à la suite du consul ; les sénateurs sont appelés, la missive leur est lue, et le consul annonce au peuple assemblé : — que son collègue Emilius a livré bataille, que l'armée des Grecs est anéantie, le roi Persée en fuite, et que toutes les cités de la Macédoine sont sous la domination du peuple romain.... A ces mots s'élève une immense clameur ; les jeux sont abandonnés, les hommes courent à leurs maisons porter aux femmes et aux vieillards ces nouvelles joyeuses.... »

Le lendemain, arrivèrent à Rome trois députés d'Emilius chargés d'annoncer la victoire. Portés pour ainsi dire par le torrent populaire et suivis d'une foule innombrable, ils montèrent jusqu'au Forum et pénétrèrent dans le tribunal où le sénat ne les garda guère, tant le peuple assemblé sous les portiques était impatient de les entendre. Par ordre du consul tous les temples furent ouverts, et la population courut rendre grâces aux dieux immortels. Admirables institutions de la jeunesse de ce peuple, qui associaient la famille romaine à la vie politique, et exposaient sous la coupole du ciel les plus grandes affaires du monde !

Décrété par un vote unanime, le triomphe de Lucius Emilius-Paulus dura trois jours ; il triompha de Persée, des Macédoniens, de l'Envie même, et la magnificence de la solennité dépassa tout ce qu'on avait connu jusque-là. On croit presque se rappeler ce cortége, lorsque, de la porte Capène au Clivus Capitolinus, on refait ce pèlerinage avec Tite-Live et Plutarque pour guides, obsédé d'un peuple d'ombres que devant vous ils remettent en vie et en scène.

Sur les abords du chemin où des amphithéâtres dressés jusqu'au Forum contenaient la population entière, vêtue de blanc et tenant des lauriers et des fleurs, on avait apporté les statues des dieux couronnées de guirlandes ; de distance en distance, des autels parfumaient l'air de nuages de cinname, de myrrhe et d'encens : satellites et licteurs ouvraient un sillage dans ces vagues humaines.... Le premier jour suffit à peine pour voir défiler, sur deux cent cinquante chariots, les statues et les tableaux conquis, débris des splendeurs de Philippe et du grand Alexandre. Il fallait s'arrêter souvent ; car le peuple s'instruisait à admirer. C'est une exposition des beaux-arts qui passait devant lui, et d'horticulture aussi ; car à partir des grandes expéditions d'Orient, on promena dans des caisses les arbres rares de l'Arabie et de l'Inde.

Le lendemain, sur des voitures plus nombreuses, furent portées les magnifiques armes des Macédoniens : on les avait fourbies à neuf ; le poli des métaux resplendissait. Casques et boucliers, cuirasses et jambières, cottes de mailles et targes crétoises, pavois de la Thrace, carquois mêlés aux harnais des chevaux, glaives sortis de leurs gaînes, sarisses de Sparte braquées sur les flancs des équipages, rendaient en s'entre-choquant un son martial. Puis venaient quatre par quatre, chargés de sept cent cinquante vases remplis d'argent monnayé, trois mille hommes auxquels succédaient des soldats soutenant sur leurs épaules ou tenant à la main des coupes d'argent ciselé, des vasques chargées de bas-reliefs, des cornes d'abondance énormes, décorées de bossages d'un admirable travail.

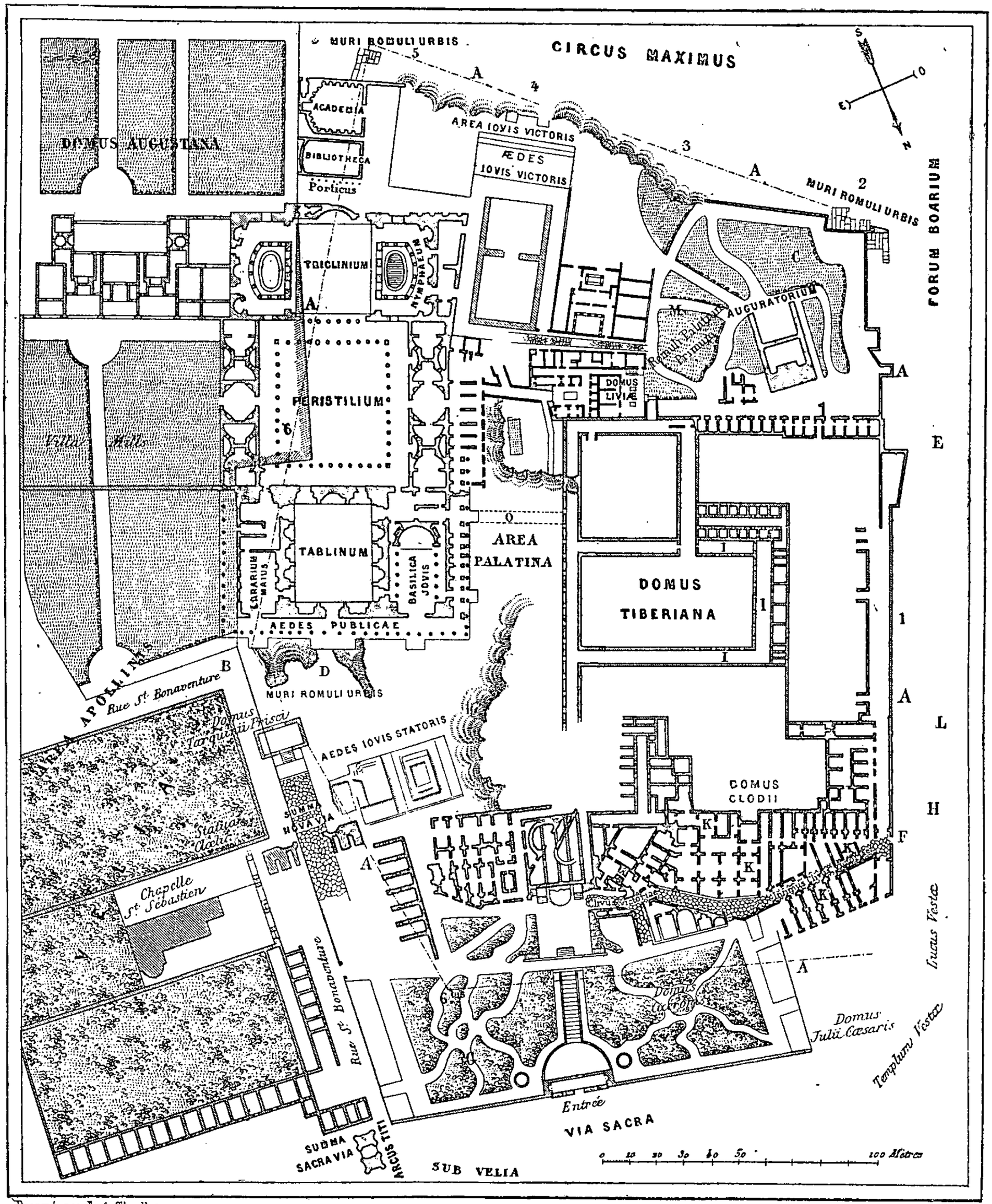
Dès l'aube du troisième jour, la marche s'ouvrit par des trompettes qui, au lieu de sonner les fanfares des fêtes, firent retentir des chants de guerre comme pour aller au combat. On vit ensuite s'avancer, splendide offrande, cent vingt bœufs gras aux cornes dorées, festonnés de guirlandes et de bandelettes, conduits par des jouvenceaux ceints de brillantes écharpes et escortés d'enfants qui portaient des patères d'or. Puis, après des canéphores chargés de métaux précieux, on admira la coupe d'or enrichie de pierreries que Paulus voulait offrir après le sacrifice, et les coupes d'or Antigonides, Séleucides et Thériclées qui avaient paré les *triclinia* des rois grecs, ainsi que la vaisselle d'or et d'argent des buffets de Persée.

La foule des captifs suivait le char vide de son roi ; on y avait appendu ses armes et son diadème. A l'approche des enfants de Persée, une fille et deux adolescents qui marchaient au milieu de leurs précepteurs en élevant leurs mains suppliantes, un mouvement se produisit parmi les spectateurs : les femmes et les vieillards ne pouvaient retenir leurs larmes.

Persée lui-même, cet ennemi redouté, Persée en habits de deuil et chaussé à la grecque, cheminait à côté de la reine comme un homme frappé de stupeur, à qui ses chagrins ont enlevé tout sentiment. Les traits altérés par la douleur, le visage baigné de larmes, ses courtisans, les yeux attachés à sa personne, oubliaient leurs maux pour les siens.

Immédiatement après ce cortége commençait la pompe victorieuse. Quarante messagers portaient autant de couronnes d'or offertes à Paulus-Emilius par les cités de la Grèce et de l'Asie. On évalue à plus de vingt millions de sesterces l'or et l'argent qui ont coulé ces jours-là sous les regards du peuple.

Enfin, sur un char triomphal très-élevé, dont la dorure vermeille étincelait au travers des lauriers, sur un char suivi de personnes illustres ; — escorté des turmes équestres et des cohortes qui, les rameaux à la main



Dessiné par Aug Thiollet — Gravé par Erhard

PLAN DES FOUILLES DU PALATIN.

INDICIA.

A. Pomœrium Romuli urbis :

1. « .... *Et quod pomœrium Romulus posuerit: Igitur a foro Boario ubi æreum tauri simulacrum aspicimus....*
2. *ut magnam Herculis aram amplecteretur.*
3. *Inde certis spatiis interjecti lapides per ima montis Palatini*
4. *ad aram Consi,*
5. *mox curias veteres,*
6. *tum ad*
6 (bis). *Sacellum larium*
7. *Forumque Romanum.* » (TACIT., *Ann.*, XII, 24.)

B. Roma quadrata ea incipit a silva quæ est in area Apollinis. (TIT. LIV.)

C. Roma quadrata et ad supercilium scalarum Caci habet terminum ubi tugurium fuit Faustuli, ibi Romulus mansitavit. (SOLINUS.)

D. Porta Mugonia a Romulo instituta.

E. Germalus a germanis Romulus et Remus, quod ad ficum ruminalem ibi inventi, quo aqua iberna Tiberis eos detulerat in alveolo expositis. (VARRO, *de Ling. lat.*, V, 54.)

F. Porta Romana instituta est a Romulo infimo clivo Victoriæ. (FESTUS.)

G. Ancum in palatio ad portam Mugionis secundum viam sub sinistra ubi ædes larium est. (VARRO et SOLINUS.)

H. Caligula ponte transmisso palatium Capitoliumque conjunxit. (SUET., *Cal.*)

I. Caligula, magna parte noctis vigiliæ cubandique tedio .... nunc per longissimas porticus vagus, invocare identidem atque exspectare lucem consueverat. (SUET., *Cal.*)

K. Caligula partem palatii ad forum usque promovit.

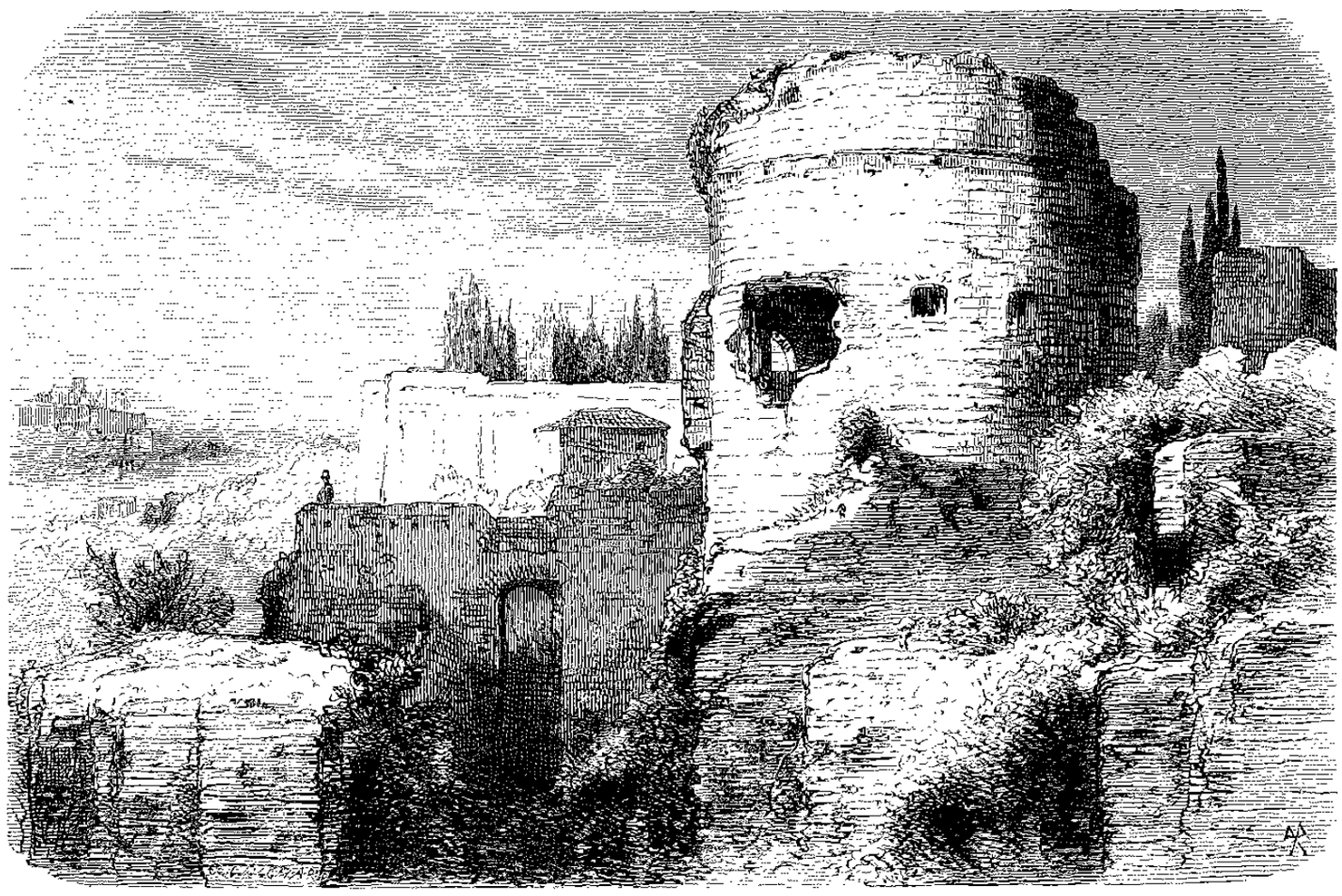
L. Otho per Tiberianam domum in Velabro, inde ad miliarium aureum sub ædem Saturni pergit. (TACIT., *Ann.*)

M. Vitellius, capta urbe, per aversam palatii partem Aventinum in domum uxoris sellula defertur, dein mobilitate ingenii in palatio regreditur. (TACIT., *Hist.*, lib. III, LXXXV.)

chantaient, goguenardes et rauques, les parodies accoutumées, apparaissait dans son manteau de pourpre, avec la triple majesté de l'âge, du rang et d'une insurmontable tristesse, le victorieux consul Paulus-Emilius.

Quand, ayant dépassé la hauteur de l'Esquilin et tourné l'angle du mont de Romulus, il pénétra dans cette portion de la voie Sacrée qui parcourt un vallon étroit entre le pied du Viminal où s'étaient portées les tribus du quartier de la Suburra, et le Palatin dont les habitations étalaient jusqu'aux faîtes une seconde population au-dessus de celle qui jonchait les estrades, un entraînement spontané des cœurs inclina toute cette foule devant le consul. Rome entière savait que, des deux enfants héritiers de son nom, de sa gloire, et qui auraient dû figurer auprès de lui sous la robe prétexte, le plus jeune, cinq jours avant ce triomphe, était mort, et que son aîné n'avait que peu d'heures à vivre....

Il passait donc insensible à sa gloire : il garda même sa dignité stoïque lorsque, rendant compte au peuple des événements de cette grande guerre depuis quatre années pendante, et qu'il avait terminée en quinze jours, il conclut par cette péroraison : « .... Ma fortune était trop belle; je m'en suis défié! J'ai craint, pour le retour de nos armées et des trésors que je rapportais, les périls de la mer. Mais, après que tout a été rendu sans dommage en Italie, n'ayant plus rien à souhaiter et menacé des retours de la Fortune, j'ai prié les Dieux que ses rigueurs atteignissent ma mai-



Tour antique du Palatin donnant sur le Grand Cirque. — Dessin par Anastasi d'après nature.

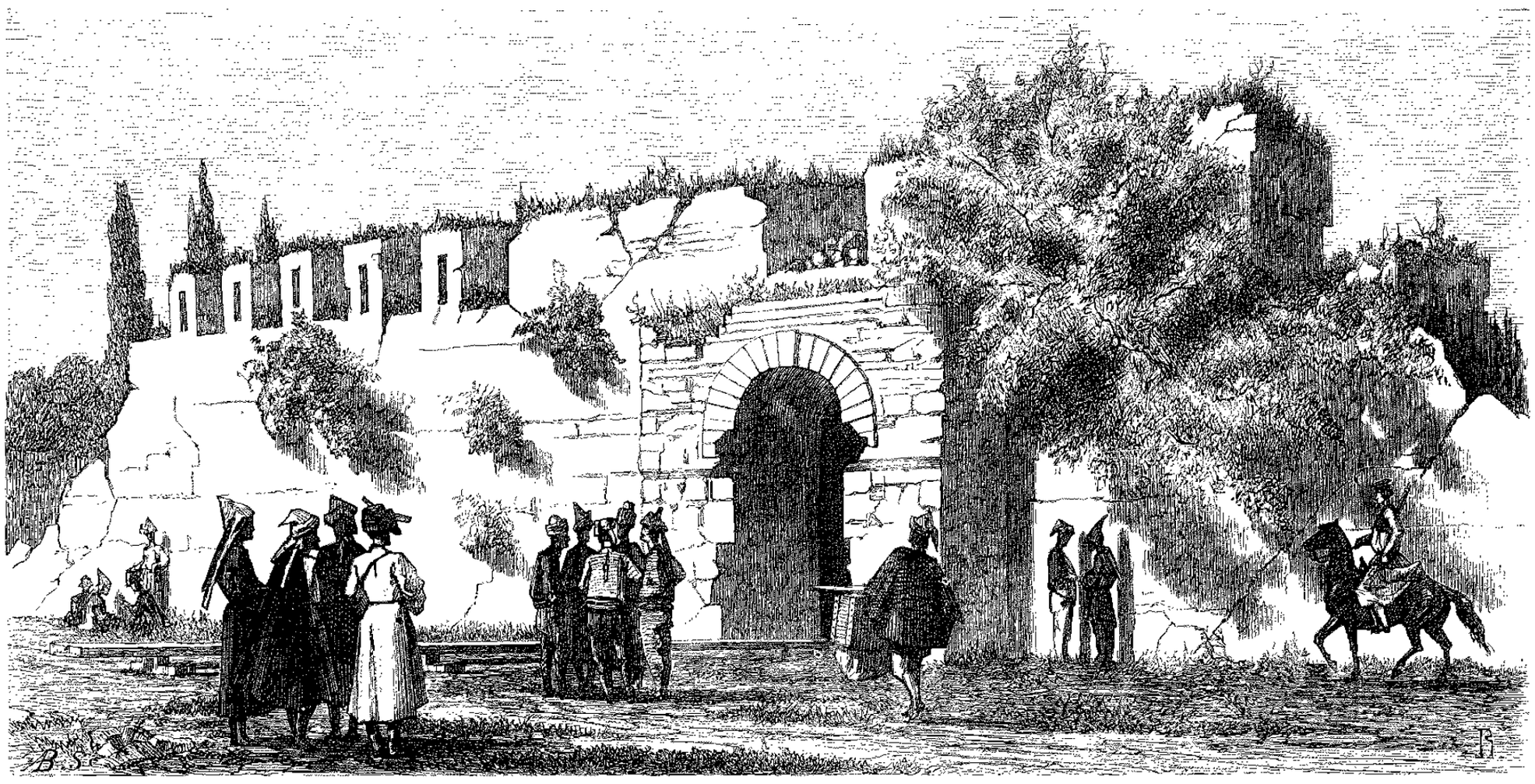
son plutôt que la République. C'est pourquoi j'espère qu'elle sera quitte envers le sort, grâce à mes malheurs, et parce que mon triomphe, dérision des humaines destinées, est advenu entre les cérémonies funèbres de mes deux enfants. Persée et moi, nous sommes offerts en exemple du sort des mortels : lui qui, prisonnier, voit conduire ses enfants captifs, mais qui pourtant les possède encore; et moi qui pour triompher, monté sur le char en sortant des funérailles d'un fils, ne suis descendu du Capitole que pour trouver l'autre expirant. D'une si belle lignée, il ne restera personne pour porter le nom de Lucius Emilius-Paulus : dans la maison d'Emilius, hormis un vieillard, il n'y a plus rien ! »

Il triomphait donc, le consul vainqueur, et le monde n'enviait point sa gloire. Les hommes, sur son chemin, par des clameurs semblaient vouloir soutenir son courage; les mères tendaient les bras vers lui, des fleurs étaient jetées devant ses pas. Au Forum, l'enthousiasme devint un délire : Paulus restait impassible.

Laissant derrière lui le temple de la Concorde et tournant, pour faire face au roc Tarpéien, l'angle du portique de Saturne, il achevait de gravir la voie triomphale : il venait dans un temple muet, devant des pontifes sourds à de pareilles douleurs, remercier Jupiter très-bon et très-grand....

Francis WEY.

(La suite à une autre livraison.)



Porte d'une ancienne forteresse turque (ligne de la mer Noire[1]). — Dessin de B. Vereschaguine.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE,

PAR BASILE VERESCHAGUINE [2],

TRADUIT DU RUSSE PAR MME ET M. ERNEST LE BARBIER.

1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SECONDE PARTIE. — LA TRANSCAUCASIE[3].

DE TIFLIS A SCHOUCHA.

Sur la route de Tiflis. — Paysage. — Souffrances des voyageurs. — Triste sort des chameaux. — Leurs bosses et les corbeaux. Condamnation à mort, exécution et festin.

Par une ardente journée d'été, je suivais la route de Tiflis à Schoucha. Sur la droite du chemin, des collines s'élevaient à peu de hauteur; sur la gauche, on voyait d'abord une lande unie et plus loin le fleuve Koura coulant entre deux rives couvertes d'une végétation luxuriante; au loin apparaissait la chaîne principale du Caucase avec ses sommets couverts de neige inclinant vers le cap Apcheron sur la mer Caspienne. L'aspect en est imposant : il ne me causa cependant que fort peu d'impression, parce que j'étais harassé de fatigue, couvert de poussière, et brisé par les secousses que j'avais éprouvées dans le mauvais véhicule qui m'avait amené de station en station.

On en revient toujours malgré soi à se plaindre de la téléga russe; c'est qu'en vérité on ne saurait imaginer un moyen de transport plus fatigant, surtout par la chaleur et dans les chemins des steppes. Ne modifiera-t-on jamais cette voiture, qui est encore telle qu'elle est sortie des mains de l'homme primitif?

Ajoutez que la route, quoique unie, est semée de pierres, en sorte que la chaleur y est encore plus intolérable au milieu du jour. Dans les environs tout est

1. Trois routes militaires russes traversent la masse du Caucase et sont couvertes de petits forts. La première s'étend de Taman à Poti, le long de la mer Noire; la deuxième de Mosdok à Tiflis, par Vladicaukas et le col du Darial; la troisième de Kizliar à Bakou, par Derbend.

2. Voyez la 1re partie, *Voyage dans les provinces du Caucase*, t. XVII (1868), 428e livraison, p. 161.

3. Rappelons que la Transcaucasie embrasse tout le territoire qui s'étend entre la mer Noire et la mer Caspienne, au sud de la principale chaîne des montagnes du Caucase jusqu'aux frontières de la *Perse et de la Turquie*.

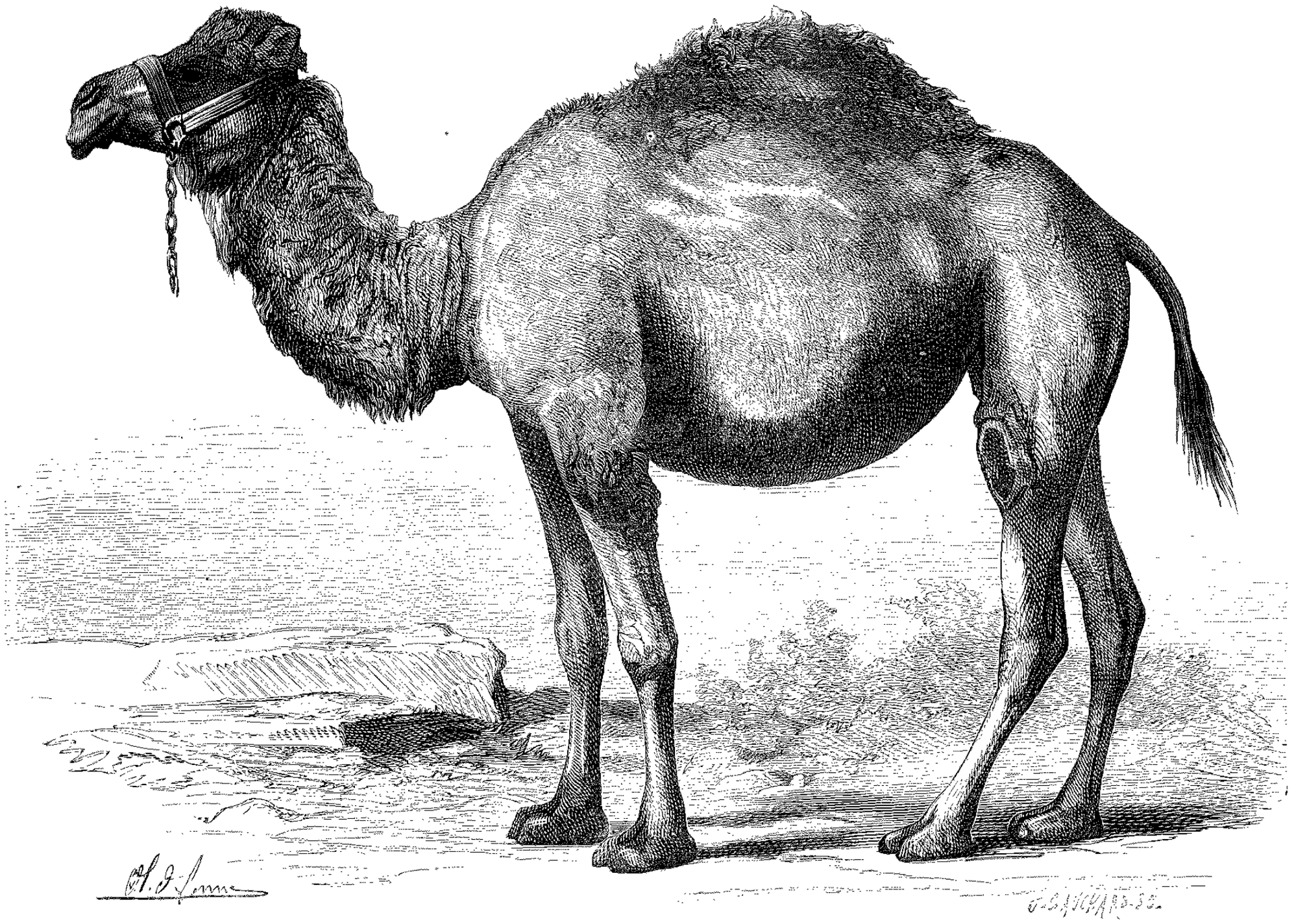
Les conquêtes définitives des Russes dans les contrées caucasiennes datent du commencement du siècle. Ils se sont soumis par les armes ou fait céder successivement : — en 1800, la Géorgie et l'Imérétie; — en 1814, le Daghestan, le Schirvan, le Karabagh et le Talisich; — en 1828, l'Arménie avec Erivan; — en 1829, l'Abkhasie, la Mingrélie, le Gouriel et le pachalik d'Akhaltziché; — en 1858, la Tchetchénie; — en 1864, la Circassie.

brûlé, rien ne peut y végéter ni vivre, et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on aperçoit çà et là une étroite bande de verdure, ou quelques maigres et chétifs arbrisseaux.

Nous avançons cependant. A ma droite serpente capricieusement un ruisseau sorti de la montagne; il court, fuit rapidement pour retrouver l'espace qui lui manque, et va tomber dans les eaux du fleuve Koura[1].

En maints endroits quelques petites tortues traversent la route : ailleurs, sur un large espace, le sol est couvert de bandes de sauterelles : elles semblent jaillir comme des gouttes d'eau sous les pieds des chevaux de notre équipage. Plus loin, nous rencontrons des cadavres ou des squelettes de chevaux, de chameaux ou d'autres animaux de labeur, qui ont été asphyxiés dans une atmosphère étouffante. L'air en serait infecté, si des oiseaux de proie, vautours et corbeaux que suivent les chiens affamés des campagnes environnantes, ne dirigeaient leur vol vers ces malheureuses bêtes, et n'en faisaient un joyeux festin qui ne cesse que lorsqu'il reste seulement les os bien rongés, bien polis, et tout prêts à blanchir sous les rayons du soleil.

Le tintement de la clochette annonce de temps à autre l'approche d'une troïka de poste; si cette rencontre n'est pas une cause de grand plaisir, c'est cependant une légère consolation : on se dit avec une satisfaction égoïste qu'après tout on n'est pas seul à souffrir, en voyant passer un voyageur fatigué, étouffé par la poussière, et succombant sous le poids de la chaleur.



Chameau (dessin fait dans un camp tatar). — Dessin de O. de Penne d'après un croquis de B. Vereschaguine.

Au bord de la route, une caravane de chameaux s'est arrêtée pour prendre un peu de repos. Les conducteurs tatars goûtent les douceurs du sommeil sous des tentes improvisées, qu'ils ont construites avec leurs ballots de marchandises étagés en murailles et couverts d'une sorte de toiture de feutre. Les bêtes, allégées de leur charge, arrachent le peu

1. Le Kour ou Mbkvari (le Cyrus des anciens) descend des montagnes au sud de la chaîne du Caucase, traverse la Géorgie et sépare le Schirvan du Karabagh en passant à Gori et à Tiflis. Il se jette dans la mer Caspienne, après un parcours de plus de 800 kilomètres.

Si le lecteur veut jeter un regard sur la carte que nous avons publiée dans la première partie de ce voyage, il verra que les principales étapes de M. B. Vereschaguine dans les provinces du Caucase situées au nord de la chaîne avaient été Sravtopol, Georgievsk, Piatigorsk, Vladicaukas, la gorge du Darial et Tiflis.

Dans cette seconde partie, les trois points principaux de la nouvelle carte que doit avoir en vue le lecteur sont : Tiflis, Elisabetpol et Schoucha, situés dans les anciennes provinces de la Géorgie et de l'Arménie qui font actuellement partie de l'empire russe.

ISTHME CAUCASIEN

Gravé par Erhard

de mauvaises herbes qu'elles peuvent rencontrer, ou s'étendent tranquillement sous les rayons du soleil.

Le chameau au repos est un bel animal. Le cou et le museau allongés, la lèvre inférieure pendante, les narines largement ouvertes, les yeux fermés, il ronfle. Pauvre souffre-douleur! Il jouit en épicurien de ces rares minutes agréables qu'on veut bien ou que l'on est contraint de lui accorder. Lorsque le soir ramènera quelque fraîcheur, il faudra qu'il se remette en route, pour continuer le voyage, sans s'arrêter, pendant la nuit et toute la matinée suivante.

J'ai souvent contemplé avec pitié ces malheureuses bêtes exposant au soleil leurs bosses éreintées et couvertes de blessures. Alors, presque toujours, des corbeaux s'abattent vers ces singulières proéminences, sûrs d'y trouver une abondante pâture; car les insectes y pullulent; jamais le chamelier ne prend la peine de les en déloger. Aussi le corbeau est-il le très-bien venu : l'amphitryon et l'hôte sont visiblement satisfaits l'un de l'autre.

La mort du chameau, accident fréquent et inévitable par suite des fatigues incessantes et des mauvais traitements qu'il subit, est tout à la fois pour la caravane une cause de douleur et de joie : on regrette un peu les services de l'utile compagnon, mais on a la souriante perspective de le manger. Il n'arrive pas tous les jours au pauvre conducteur de pouvoir se nourrir de viande.

Dans une circonstance de ce genre, j'ai assisté à la réunion d'un conseil de chameliers : il s'agissait de décider du sort d'un chameau malade. Sa mort fut votée. On coucha le condamné sur le flanc, on lui lia les pieds, puis, après lui avoir tendu le cou en ramenant la tête vers le dos, on lui enfonça résolûment le couteau dans la poitrine.

C'était un spectacle affreux de voir cet animal, les yeux injectés de sang, râler et se débattre contre la mort.

Lorsque le sang eut cessé de couler, un robuste gaillard grimpa sur le ventre de la bête, et se mit à piétiner et à sauter pour en faire sortir jusqu'aux dernières gouttes. Ensuite, tous les convives futurs, les manches retroussées, s'empressèrent de le tailler en morceaux, de l'éventrer, de le faire cuire et de se préparer un copieux festin. Dans ce seul repas, ils en consommèrent près de la moitié.



Abkhase de la mer Noire [1]. — Dessin de B. Vereschaguine.

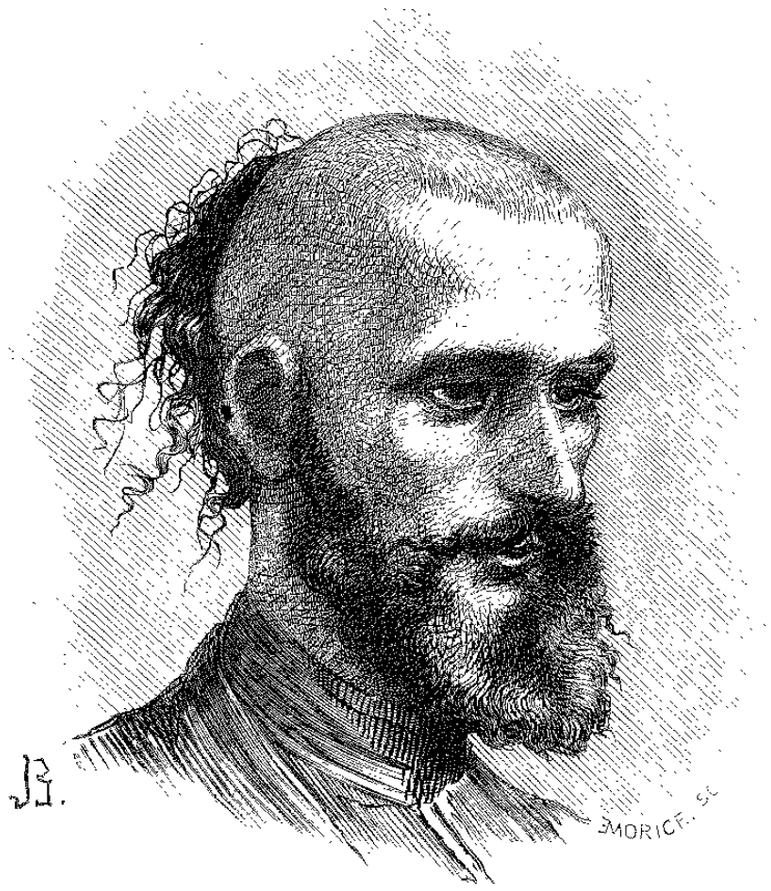
Tatars et Arméniens. — Leurs maisons d'hiver. — Misère. — Répugnance pour le travail. — Émigration en été. — Les femmes et les filles des *Bekes* à cheval. — Les arbes ou chariots. — Amazones.

Je dirai quelques mots des indigènes que j'ai rencontrés sur mon chemin, ainsi que des constructions qui leur servent d'abri.

Les peuples de cette contrée sont Tatars[1] ou Arméniens. Ces deux races ne feront jamais une intime alliance.

Dans les campagnes, on ne les voit pas se mêler dans une vie commune; dans les villes, où ils se trouvent forcément plus rapprochés les uns des autres, ils évitent tout aussi strictement que possible la fusion des nationalités.

On ne peut pas donner le nom de maisons aux habitations des villages : il serait plus exact de les appeler de vrais repaires, qui s'élèvent au-dessus du sol, dans les dimensions d'une archine (soixante-dix centimètres), d'une archine et demie, de deux archines tout au plus. La façade et la porte d'entrée sont garnies de poutres : l'entrée latérale conduit à une chambre, à deux quelquefois, suivant l'aisance du propriétaire. D'autres poutres soutiennent intérieurement le misérable édifice; au plafond, on ménage une ouver-



Abkhase. — Dessin de B. Vereschaguine.

1. Les abkhases occupent sur le versant méridional de la chaîne du Caucase un territoire situé entre la mer Noire et la Mingrélie.

1. Tatars ou Tartares. L'usage, plus que la science, comprend sous ces dénominations un grand nombre de peuples, tribus ou

ture qui sert à la fois à laisser entrer le jour et sortir la fumée.

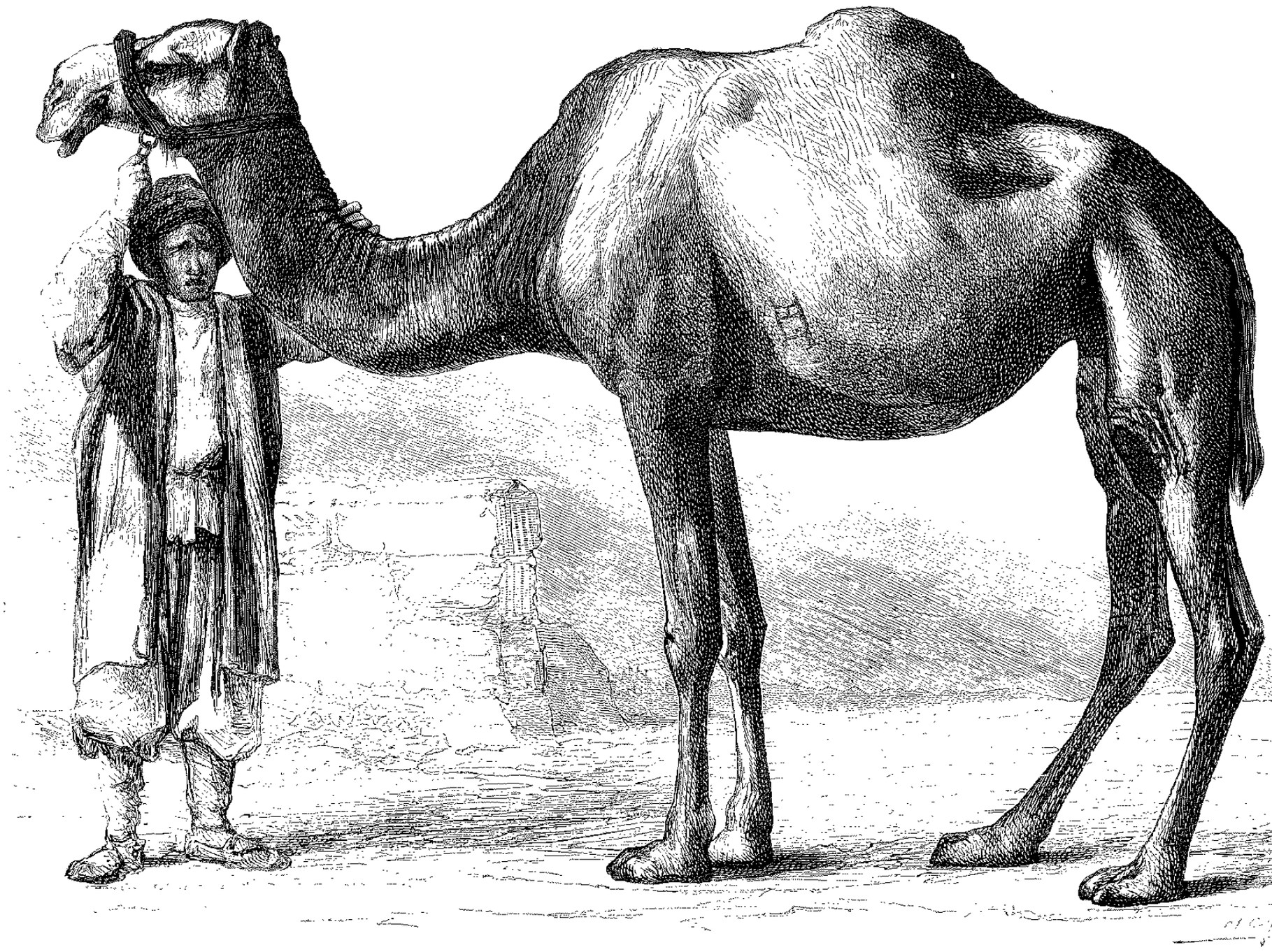
En temps de pluie, l'eau pénètre en abondance par cette fenêtre ou ce tuyau, en même temps que par la porte d'entrée.

Quelques nœuds fixés aux colonnes servent à accrocher les ustensiles de ménage; dans un des coins, recouverts de haillons, se trouvent les vêtements, les couvertures et quelques autres objets de peu de valeur.

L'âtre est au centre : un petit trépied y supporte une marmite. On emploie, faute de mieux, le bois de cornouiller pour alimenter le feu : la fumée qu'il produit ronge les yeux et peut asphyxier un homme qui n'a pas l'habitude de vivre au milieu d'une pareille atmosphère.

On comprend que dans une habitation semblable il fasse froid, et qu'on y soit exposé à tous les désagréments possibles.

Je suppose que la principale raison de cette misère se trouve dans le genre de vie des indigènes, obligés, chaque année, de changer en été de séjour. Les chaleurs sont, en effet, intolérables dans ces lieux peu élevés, où les fièvres sévissent sans choisir leurs victimes. Il est vrai qu'en amenant un cours d'eau des montagnes voisines, on pourrait rendre la terre fertile, créer des champs, des jardins, des bois, et par suite de la fraîcheur; mais cela ne se fait pas tout seul : il



Chameau (dessin fait dans un camp tatar). — Dessin de O. de Penne d'après un croquis de B. Vereschaguine.

faudrait faire descendre l'eau, ensemencer la terre, planter de jeunes arbres, etc., etc.; travailler en un mot, ce qui est fort peu dans les goûts de l'indigène. Il préfère végéter pendant tout l'hiver dans son misérable gîte, n'importe comment; cette saison n'est heureusement pas longue, et dès que vient l'été il remonte aux montagnes, où, pendant huit mois environ, il émigre de place en place. Sa triste demeure hivernale reste tout ce temps-là abandonnée et vide; il en a emporté non-seulement les ustensiles de ménage, mais encore tout ce dont il a pu se charger, car chaque haillon, le moindre objet qu'il y aurait laissé n'aurait pas manqué d'être volé par le premier compatriote qui aurait passé par là; la maisonnette elle-même serait démolie, s'il entrait dans sa construction quelques matériaux d'une valeur quelconque. C'est pourquoi, afin d'être assuré de la retrouver intacte, on n'y fait entrer que les matériaux les plus communs, rapprochés tant bien que mal par les procédés les plus simples. Paresse et défiance s'accommodent parfaitement de cette coutume. Il faudra d'autres mœurs pour qu'on arrive à élever d'autres maisons. C'est l'homme qui

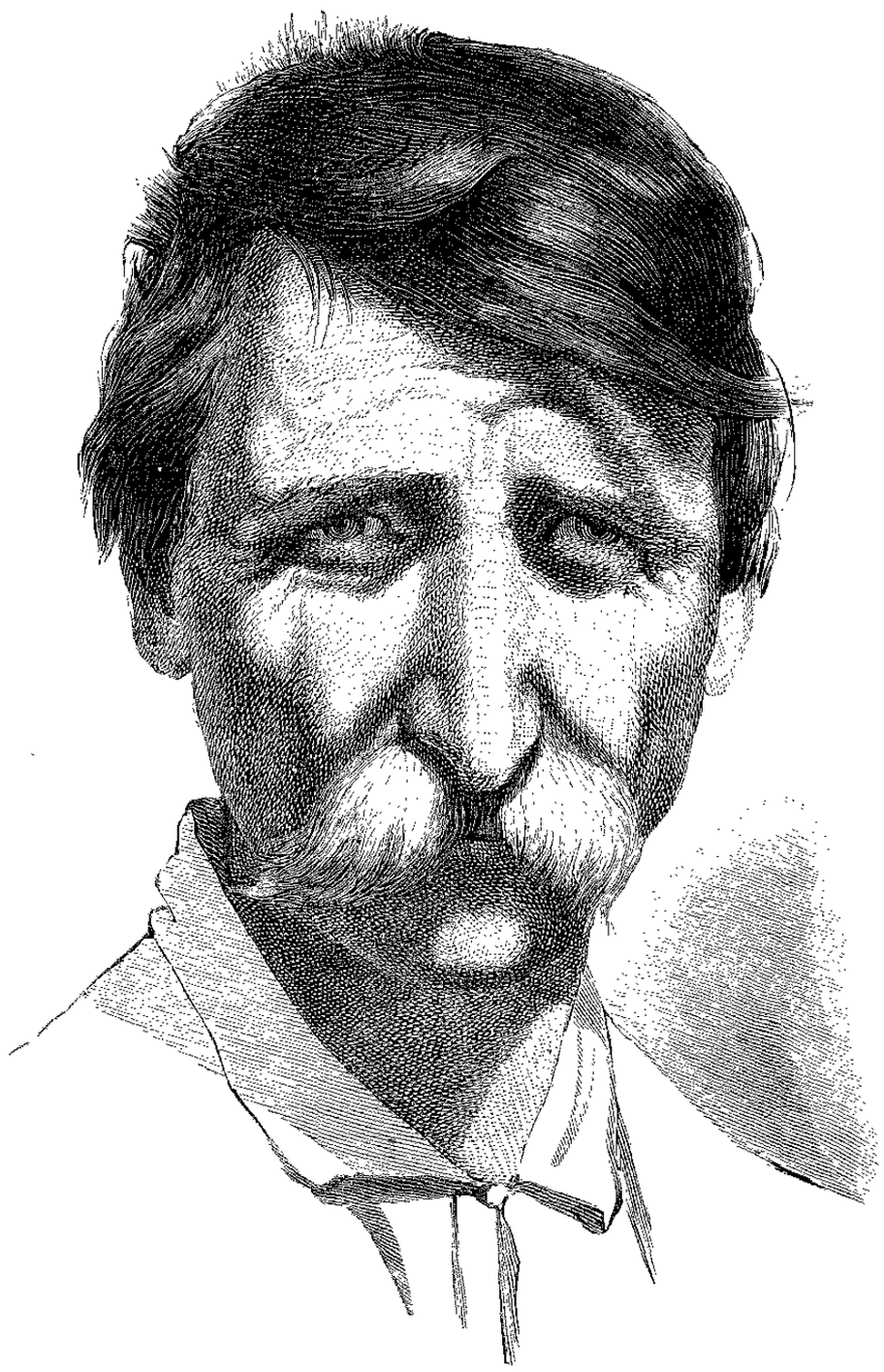
hordes, disséminés sur un immense espace, depuis la mer Noire et la mer Caspienne jusqu'à la mer du Japon et la mer d'Okhotsk. Les véritables Tatars étaient une branche de la nation mongole.

C'est à la suite des conquêtes de Schinghi-Khan et de son fils Touchi-Khan que ce nom de Tatars fut imposé aux anciens habitants d'origines turque et autres.

fait ces déserts. Comment cesser d'être misérable, comment parvenir jamais à être plus heureux, lorsqu'on a l'horreur du travail?

Jeunes et vieux attendent donc avec impatience le retour du printemps, signal de l'émigration de la plaine vers les montagnes. Alors, parmi les nomades s'élève un bruit et commence un va-et-vient dont il est impossible de rendre compte : les objets de toutes sortes, utiles et inutiles, sont chargés sur les chameaux, sur les chevaux, sur les ânes, même sur les bœufs et sur les vaches, et la longue file s'ébranle vers les prairies qui bordent les collines.

Pendant mon voyage, il m'est arrivé de rencontrer plusieurs défilés de nomades tatars. L'un d'eux, qui me croisa, non loin de la ville d'Élisabethpol, était fort long : c'étaient les habitants de plusieurs villages voisins (il est plus sûr et plus gai d'émigrer en nombreuse compagnie, car, à cette époque, les compatriotes que l'on rencontre ne perdent pas l'occasion de profiter de la négligence ou de la faiblesse numérique des caravanes).



Soldat du Caucase. — Dessin de B. Vereschaguine.

Tous étaient vêtus de leurs plus beaux atours. Considèrent-ils leur émigration, en quelque sorte, comme une fête, ou craignent-ils de froisser leurs costumes dans des paquets ou des ballots? c'est ce que j'ignore.

Leur marche est gaie et bruyante; en traversant la route, ils laissent derrière eux des tourbillons de poussière.

En tête de la caravane s'avancent les chevaux, au nombre desquels s'en trouvent de fort beaux, ce qui permet de conclure qu'il se trouve parmi les émigrés quelque *beke* (noble).

Les *bekes* ne vont point de pair avec les autres; ils se mettent en route les premiers, accompagnés de leurs fils aînés, et entrent, sur leur passage, chez leurs parents et leurs amis.

De leur côté, leurs femmes, leurs filles et les fils cadets voyagent avec le peuple.

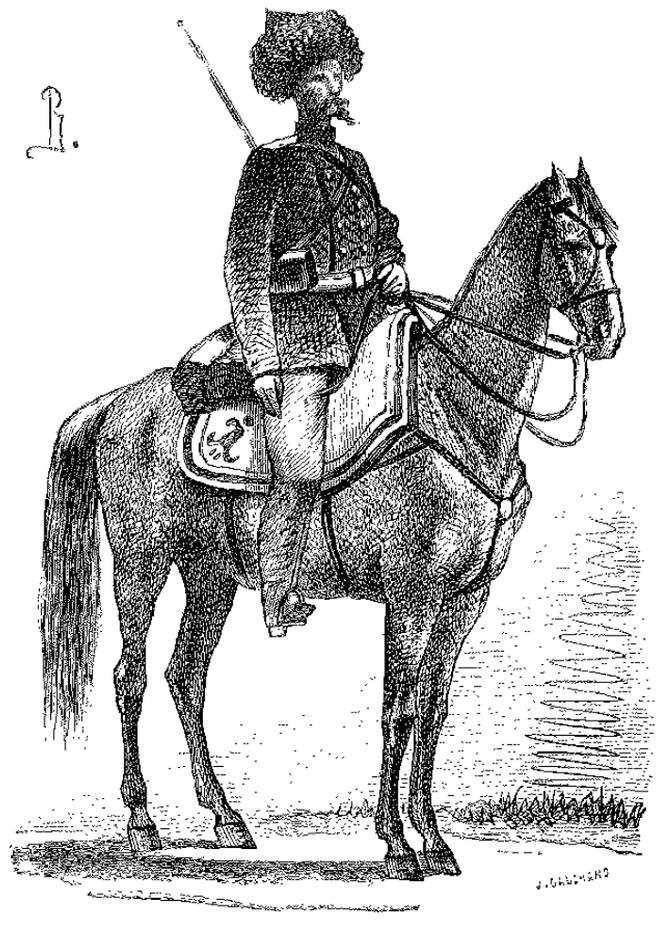
Je vis passer devant moi plusieurs écuyères, sans qu'il me fût possible de distinguer leur visage : toutes étaient entortillées dans des voiles de différentes couleurs. C'étaient probablement la femme et les filles du *beke*.

Les femmes montent à cheval à la façon des hommes, et les pieds très-élevés sur l'étrier. Les selles sont richement brodées de soie, la bride et les autres harnachements sont tout brillants d'or et d'argent.

Les longs voiles qui recouvrent les femmes leur descendent jusqu'aux talons et sont attachés à leurs hauts turbans par de belles épingles.

A en juger par la richesse des costumes et le luxe des harnachements, on pouvait conclure que le *beke* nomade jouissait d'une grande opulence.

Derrière, venaient les paysans, s'il est permis d'appeler ainsi ces hommes demi-chevaliers, demi-villageois.



Dragon du Caucase. — Dessin de B. Vereschaguine.

Les hommes vont en partie à pied, en partie à cheval à côté des fardeaux. Les *arbes*, recouverts de tapis aux bandes bariolées, font entendre un grincement continu et un grand bruit avec leurs hautes roues : ils renferment les jeunes filles et les jeunes femmes. De jolis yeux noirs et souvent même une physionomie souriante se laissent apercevoir sous un coin relevé du tapis.

Dans d'autres voitures, se trouvent les femmes âgées et les vieillards qui ne pourraient plus ni marcher ni se tenir en selle et dont les jambes osseuses et desséchées pendent en dehors.

C'est l'habitude de mettre à l'abri dans les *arbes* les femmes qui ne sont ni vieilles ni faibles, tandis que celles dont les attraits sont incapables d'attirer les regards indiscrets des passants, montent courageu-

sement à cheval tout comme les hommes et laissent souvent leur visage découvert.

Parfois le paresseux Tatar, fatigué de traîner ses armes, s'en allége en les confiant à sa belle moitié et l'arme, comme on dit, jusqu'aux dents.

L'amazone, ainsi équipée, chevauche le fusil à l'épaule, le pistolet au dos et le poignard à la ceinture, sans compter les enfants qu'elle a encore sur les bras.

Ceux-ci, en grand nombre, sont juchés sur les ballots avec les poules, les coqs, la vaisselle et autres ustensiles de ménage.

Tout ce monde parle, rit, se querelle et fait un bruit impossible à décrire. Ajoutez-y les cris des enfants, le chant des coqs, le bêlement des brebis, le mugissement des vaches, le rugissement des chameaux, et vous aurez l'idée du singulier vacarme qui s'élève de cette compagnie composée d'éléments si divers. On l'a déjà perdu de vue qu'on entend encore un murmure confus qui ne s'éteint que longtemps après dans le silence.



Soldat du Caucase. — Dessin de B. Vereschaguine.

La fièvre. — Chants funèbres. — A quoi servent les recommandations et les escortes. — Un moyen de se faire des rentes. — Une chasse aux brigands.

Le soleil commence à descendre à l'horizon; on sent l'air fraîchir.

Instruit par l'expérience, je conseille aux voyageurs de ne pas se laisser séduire par cette perfide fraîcheur, et de s'envelopper au contraire avec plus de soin de leurs vêtements, s'ils veulent éviter d'être saisis par la fièvre. Peu habitué à ce climat, je n'avais pas toujours pris ces précautions bien simples, et j'avais payé cher ma négligence.

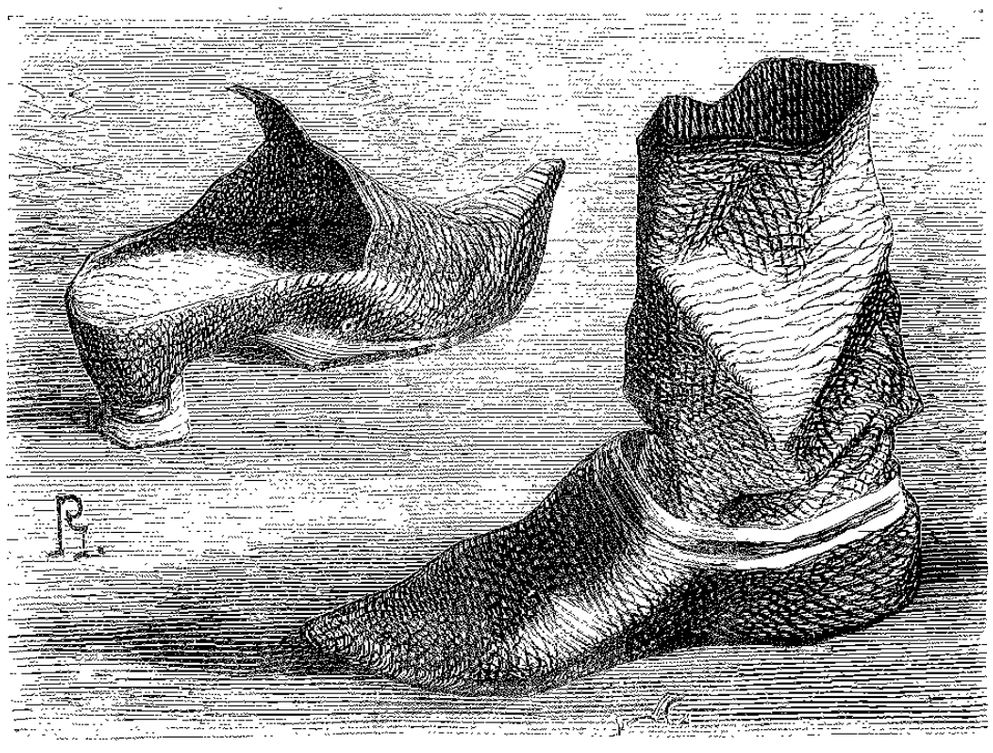
La fièvre est commune dans ces contrées. Le seul remède qu'on emploie pour la combattre est la quinine, mais comme elle coûte fort cher, elle n'est à la portée que d'un petit nombre de malades; de plus, à en juger par ce que j'ai éprouvé et par le témoignage de plusieurs autres personnes, elle est peu efficace. Ce qui m'avait surtout réussi et procuré un peu de calme dans les plus forts accès, sans toutefois me guérir radicalement, avait été de boire de bon thé, bien chaud. Je recommande ce remède même aux sceptiques que ferait sourire ma confiance en cette boisson dont l'usage est de plus en plus répandu parmi les gens aisés du pays.

Le même jour, je rencontre un nouveau groupe d'émigrés établis sur les côtés de la route.

En un certain endroit, des femmes, assises en cercle, poussent sur tous les tons des cris, ou plutôt des hurlements : elles témoignent ainsi de leurs vifs regrets en face d'un mort placé au milieu d'elles, enveloppé de ses vêtements et d'une couverture.

« L'infortuné, disent-elles, ne pourra plus émigrer dans les montagnes, il n'en aspirera point l'air pur : il est tombé à mi-chemin, sans pouvoir terminer son voyage en ce monde. »

De petites lumières qui brillent dans le lointain nous annoncent que nous approchons d'une station.



Chaussure montagnarde. — Dessin de B. Vereschaguine.

« Prends garde, maître, me crie le iamschtik : voici une fondrière. »

A peine avais-je eu le temps de me cramponner aux rebords de mon véhicule, qu'il glisse dans un ravin,

traverse l'eau, touche le rivage opposé, l'escalade et continue avec la même rapidité sa course vers la station.

Je voyageais avec une lettre de recommandation du vice-roi. J'avais donc droit, à chaque station, à une escorte de quelques cavaliers; je n'en vis cependant aucune trace. Aimaient-ils mieux dormir que de s'inquiéter de ma personne, ou bien y avait-il en ce moment un danger réel à s'aventurer sur cette route? C'est ce que je ne parvins pas à apprendre. Toujours est-il qu'on me conseilla de ne point continuer mon voyage pendant la nuit.

« Admettons, me disait le surveillant de la station, qu'on ne touchera pas à votre personne, mais vos malles pourraient bien passer en d'autres mains.



Dragon du Caucase. — Dessin de B. Vereschaguine.

— A quoi sert donc l'escorte? lui demandai-je.

— Eh! seigneur, de grâce! quel espoir voulez-vous mettre en ces hommes? si le danger survenait, vous ne verriez plus que leurs talons, tous prendraient immédiatement la fuite.... »

Quoique j'eusse hâte d'arriver à Schoucha pour assister à la fête religieuse du 10 du mois de *möharem*, que je n'avais pu voir l'année précédente, je résolus cependant d'attendre le lendemain.

Il est étrange que depuis soixante ans que la Russie s'efforce de civiliser ces contrées, elle n'ait pas encore pu parvenir, chez ces populations fort peu belliqueuses, à faire cesser les déprédations et le brigandage.

J'eus l'idée d'étudier à fond cette question fort grave, et je ne tardai pas à acquérir la déplorable conviction que ceux-là mêmes qui ont dans les mains les instruments de civilisation, c'est-à-dire l'administration, encouragent au contraire le vol et le brigandage.

La cupidité des petites puissances locales est la principale cause du mal. Presque toujours les coupables peuvent compter sur l'impunité, moyennant une rançon plus ou moins forte, suivant la nature du délit; de sorte que la principale question est de savoir si le délinquant est en mesure de payer la somme fixée pour le trouver innocent. (Aujourd'hui, il n'en est sans doute plus de même, ou du moins, sans l'affirmer, je veux le croire.)



Soldat de l'armée du Caucase. — Dessin de B. Vereschaguine.

C'est le lieu de faire connaître au lecteur un moyen original de se procurer sûrement des rentes à l'aide d'un procédé qui, de prime abord, est loin de paraître lucratif. Je veux parler de la chasse aux brigands et de leur capture. J'avoue que je n'ai pas vu ces nouveaux Nemrods à l'œuvre, mais j'en ai entendu parler par des personnes fort au courant de ce pays et qui méritent toute confiance.

Lorsqu'une chasse aux brigands est décidée (j'ai vu ailleurs différentes chasses aux animaux sauvages de la Transcaucasie, où l'on se sert de chiens, de vautours, etc..., etc..., mais ce n'est pas de ce genre de chasse qu'il s'agit ici), on réunit toutes les autorités du district, auxquelles se joint le commandant lui-même ou, à son défaut, son lieutenant : avec eux viennent en grand nombre des Cosaques, armés de pied en cap. On croirait que la fin du monde, pour toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux des environs, est proche; qu'on verra tomber, comme des nuages, les victimes d'une guerre acharnée et sans miséricorde, que le sang va couler à flots et rougir la terre!...

Que le lecteur se rassure, l'affaire se terminera à l'amiable, doucement et paisiblement.

Ces chasses sont en effet tout à fait innocentes, et l'on n'y cherche qu'une simple distraction. Voici comment elles se passent.

La bande de chasseurs, chefs en tête, se met à la recherche des brigands, sans jamais les trouver ni les atteindre, et sans même désirer leur rencontre; car il serait trop facile de les exterminer; or, pour les vrais amateurs, ce

Le voyageur a raconté (t. XVII, p. 199) l'insurrection dont Hadji Mourtouz avait été le chef vers 1861. Au moment où fut fait ce portrait, Hadji-Mourtouz, qui s'était livré lui-même, après sa défaite, était enfermé dans la casemate du château de Mèseb à Tiflis.



Le Lesghien Hadji-Mourtouz, chef de la dernière révolte du Daghestan (voy. la note de la page précédente). — *Dessin de B. Vereschaguine.*

serait gâter le plaisir que doit faire éprouver cette chasse aux bêtes.

Voici donc nos chasseurs qui arrivent, par exemple, près d'une troupe de chèvres; ils l'entourent : les paisibles bêtes accourent en masse et, pressentant un danger, se mettent à trembler....

« N'ayez aucune crainte, leur disent les chasseurs, nous venons à vous en amis, et non en ennemis, non pour vous persécuter, mais pour vous accorder notre protection et vous défendre au besoin contre ceux qui complotent sans cesse votre destruction, les loups et les ours, et d'autres pillards et ravisseurs. Mais ces ennemis de votre repos se cachent, ou ont été cachés chez vous, car leurs traces, que nous suivons, arrivent jusqu'à vos demeures.

— Hélas! répondent les chèvres, ils ont justement passé par ici, et nous ont même pillées; ils ont emporté tout ce que nous avions récolté pour l'hiver et mis de côté pour les jours de besoin!...

— Ah! ah! s'écrient les chasseurs, c'est donc ici leur repaire, et vous êtes les soutiens des ennemis de l'ordre, vous les nourrissez, vous les abreuvez!...

— Allah! Allah! répondent les chèvres, en quoi sommes-nous coupables? sommes-nous libres de leur refuser ce qu'ils exigent? ils s'en empareraient par la force, et nous tourmenteraient par-dessus le marché!...

— Pas un mot de plus, vous êtes criminelles! »

Alors commence l'enquête : on met à part celles qui ont vu les brigands et ne les ont pas arrêtés. (Comment une chèvre pourrait-elle faire prisonnier un loup ou un ours? peu importe, ces considérations sont inutiles.)

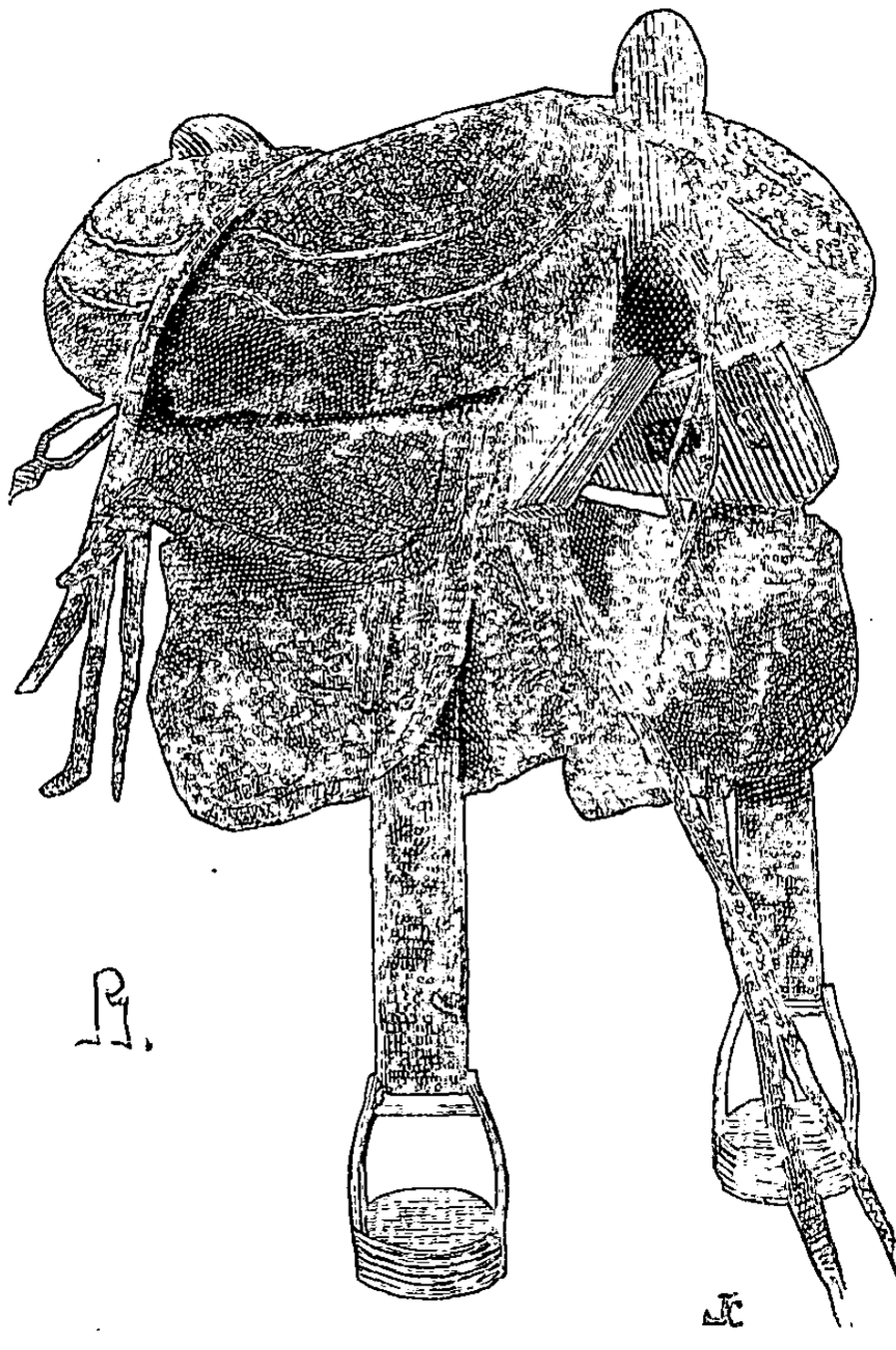
Toutes ces coupables, et de préférence les plus grasses, les mieux nourries, sont dirigées sur la ville, non pas pour être abattues, mais pour être provisoirement enfermées dans des cages derrière une grille de fer.

Après plusieurs rencontres de ce genre, les chasseurs ont fait un nombre suffisant de prisonnières. Ils ne veulent ni les tuer ni les tourmenter; ils les nourrissent et les gardent seulement jusqu'à ce que les parents se décident, pour les racheter, à payer une rançon, — l'un en herbe, l'autre en noisettes des bois, d'autres enfin en petits morceaux de viande. Ainsi finit la chasse, les chasseurs sont rassasiés; les chèvres, un peu tondues, ont cependant conservé la vie et tous leurs membres.

— Mais votre intention, me dira un lecteur, était de nous décrire une *chasse aux brigands*, tandis que vous n'avez mis en scène qu'une troupe de soldats et des chèvres.

— Cher lecteur, vous aviez bien compris que, dans mon humble petit apologue, ce sont les bêtes sauvages qui représentent les brigands, et les chèvres qui jouent le rôle des paisibles villageois.

C'est ainsi que, depuis une époque si éloignée qu'elle se perd dans la nuit des temps, les petits gouverneurs de l'endroit font leurs petites affaires.



Selle en usage au Caucase. — Dessin de B. Vereschaguine.

Élisabethpol. — Une roue brisée. — Les jardins. — Une famille tatare. — Un jeune interprète. — Les rues. — La mosquée. — La place publique. — Le commerce. — Fabrication du vin. — Les Arméniens.

Aujourd'hui, lorsque l'on voyage dans la Transcaucasie, on peut être sans doute exposé à quelques dangers; mais autrefois on était très-souvent pillé et même tué impunément.

Non-seulement le simple voyageur, et surtout le commerçant, mais les postes mêmes de la couronne n'osaient se mettre en route la nuit, ne fût-ce qu'à quelques verstes de Tiflis.

A la distance de soixante-dix verstes de cette ville, on traverse un beau pont, très-célèbre dans les annales du crime.

Mais je reviens à mon itinéraire.

Après avoir quitté mon gîte le matin, j'arrivai dans la journée à la dernière station qui précède Élisabethpol.

Cette ville est située sur l'ancien emplacement d'une forteresse du khanat de Ganjinsk, réuni à la Russie au commencement de ce siècle.

La maison du chef de station et les autres constructions sont entourées de remparts écroulés.

Élisabethpol, dont j'approchais, est l'ancienne *Gauja* autrefois résidence d'un tyran, *Khan* de Ganjinsk.

De loin, on n'aperçoit qu'une masse compacte de jardins qui contrastent agréablement avec la steppe brûlée et toute jaune.

Déjà je me délectais à l'idée de l'ombre et du repos, lorsqu'un accident vint interrompre mes douces rêveries : la roue de ma téléga se brisa.

Le iamschtik retourna à la station précédente, pendant que je restai au beau milieu du chemin, gardien de mon char culbuté et de ses chevaux maigres.

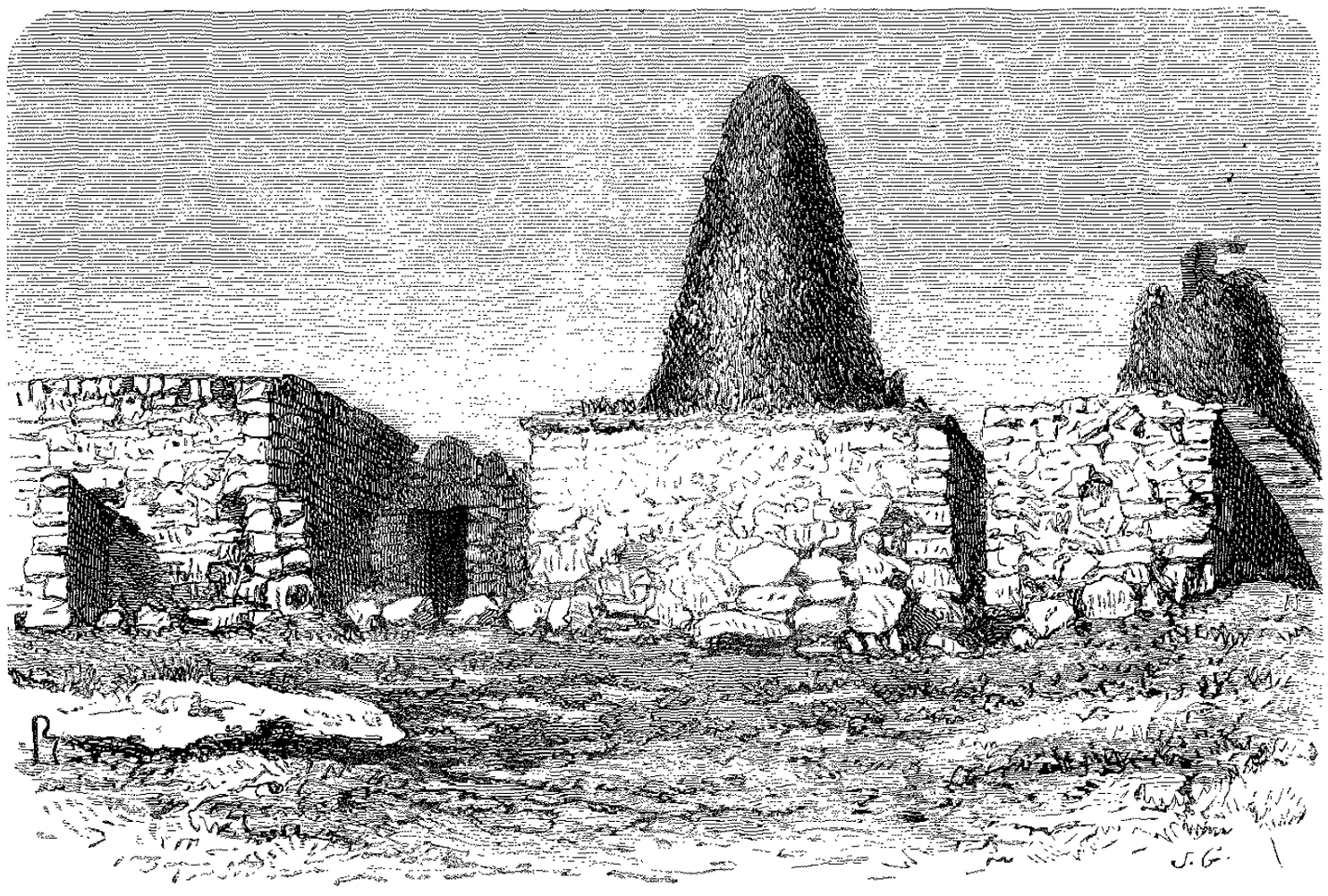
La chaleur était extrême et je recommençais à sentir les atteintes d'une fièvre accablante.

A ma droite, sur les collines, j'apercevais une colonie allemande; en face de moi, une véritable oasis formée par les jardins qui entourent la ville. Sur la route, beaucoup de gens du peuple allaient et venaient.



Maison arménienne dans la montagne. — Dessin de B. Vereschaguine.

Cependant la souffrance me rendait impossible un séjour plus long sous les rayons brûlants du soleil; je résolus donc de laisser tous mes effets à la garde de la Providence. Je demandai un âne à un Tatar qui passait, et monté sur ce noble animal, je fis mon entrée dans l'ancienne capitale du khanat de Ganjinsk.



Maison villageoise arménienne. — Dessin de B. Vereschaguine.

J'éprouvai une bien douce sensation, lorsque, délivré de la poussière et de la chaleur, je pus respirer l'air frais et embaumé des jardins d'Élisabethpol. De tous côtés entre ces jardins, à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur de la ville, sont d'étroites petites rues toutes tortueuses.

Élisabethpol a le même caractère que toutes les villes du Levant. Il est rare que les maisons aient leur façade sur la rue : toutes sont masquées par la verdure, et les regards ne peuvent pénétrer dans leur intérieur. Le Tatar, en vrai fils du Levant, évite avec soin de laisser voir à des yeux étrangers sa famille

et sa vie privée. Un hasard heureux vint en aide à ma curiosité.

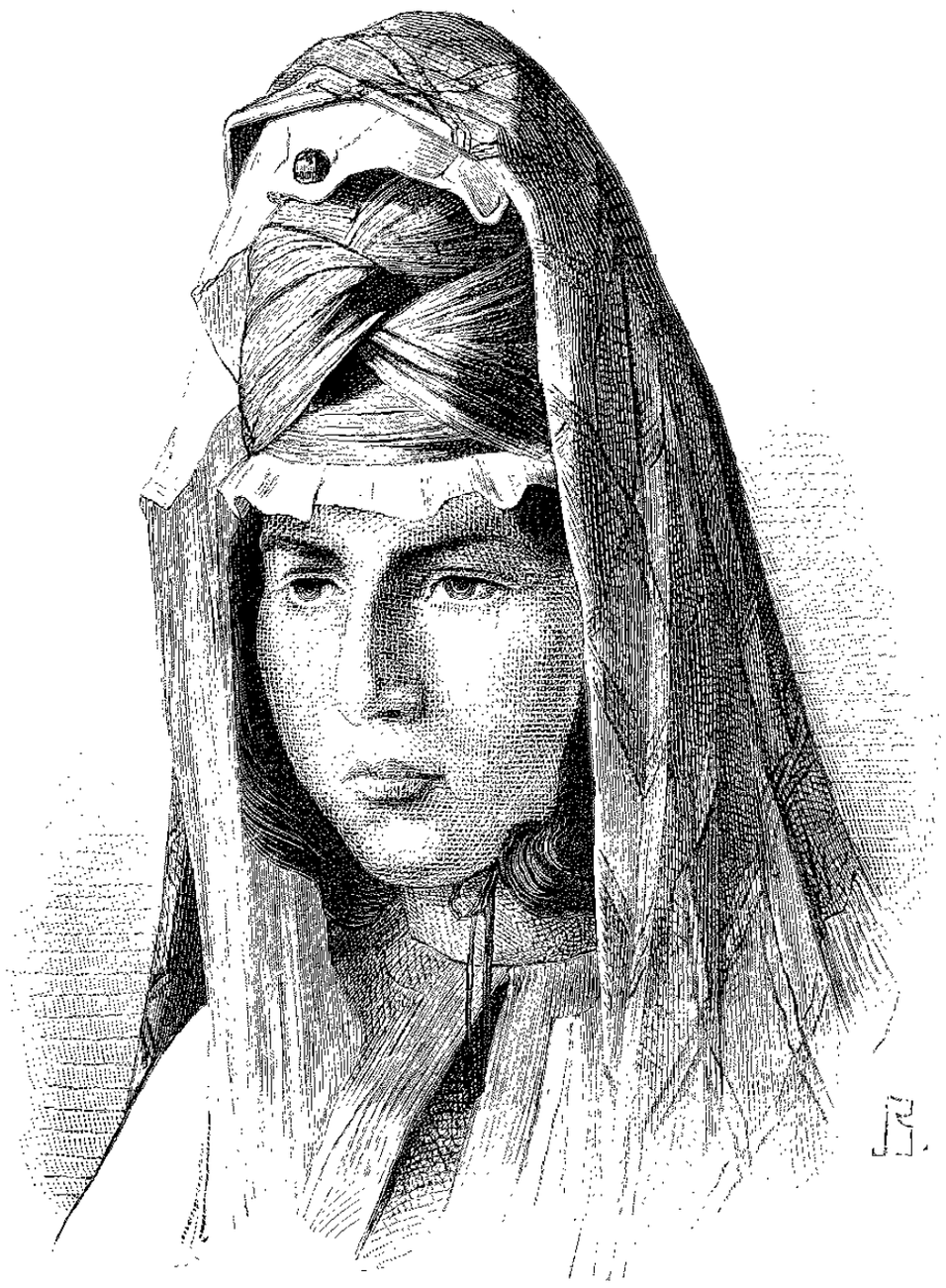
Dans le caravansérail où j'étais descendu, j'avais une chambre située au second étage : de là j'apercevais une cour et au delà l'habitation d'une famille tatare. On n'y voyait point d'hommes; ils étaient probablement à l'ouvrage, soit dans la boutique, soit dans l'atelier, mais la mère et plusieurs de ses filles travaillaient dans la cour. Mon désœuvrement fit place par suite à une occupation sérieuse. Je ne laissai échapper aucune occasion d'observer, non-seulement, je dois l'avouer, la disposition et l'arrangement de la cour, mais de préférence le costume et les mouvements des jeunes filles.



Vieille femme tatare. — Dessin de B. Vereschaguine.

Maintes fois la mère m'avait adressé la parole, je le voyais et je l'entendais bien; mais quant à saisir le sens des paroles, c'était tout autre chose, et j'aurais été longtemps sans y rien comprendre si l'un de mes jeunes voisins, un Arménien, ne m'eût servi d'interprète. La vieille femme me réprimandait, non sans quelque justice, sur mon peu de discrétion, et m'accablait d'injures dans le style coloré de l'endroit. Le jeune Arménien, remuant, bavard, spirituel, comme la plupart de ses compatriotes, voulut bien me les traduire : il se nommait Beg-lar.

La race des Beg-lar, d'antique noblesse, descend de princes arméniens qui ont jadis gouverné le pays. Beg-lar était visiblement fier de son nom qui attestait son origine. Cependant, loin d'être prince ou chef, il était simplement employé de marchands français qui viennent chaque été dans cette contrée pour y acheter les cocons de vers à soie.



Femme tatare (province de Kasak). — Dessin de B. Vereschaguine.

La maladie des vers à soie, générale en Europe, a épargné la Transcaucasie, de sorte que les cocons y ont notablement renchéri. Tous les ans, les négociants de Marseille ou de Lyon arrivent, parcourent le pays en tous sens et se disputent la précieuse marchandise, dont le prix reste toujours assez élevé, grâce même à cette concurrence.

A en croire Beg-lar, ses patrons faisaient de brillantes affaires, et il me vanta les Français pour leur vivacité, leur gaieté, leur caractère, leur facilité dans les relations, enfin (ce qui le touchait le plus) pour leur générosité. C'était un avis indirect qu'il me donnait : il voulait exciter mon émulation. Lorsque je lui proposai de m'accompagner en qualité d'interprète et en même temps de serviteur, il refusa d'abord d'y consentir : il espérait un emploi de son temps plus lucratif; puis la condition lui paraissait servile. Ce ne fut donc pas sans difficulté qu'il se décida; mais une fois son parti pris, il me servit avec zèle, flâna avec moi par la ville, marchanda pour moi au bazar, et me raconta, à tout propos, une foule d'anecdotes fort amusantes, dont le récit, à vrai dire, le faisait toujours rire avant moi et plus que moi.

Je ne restai pas longtemps à Élisabethpol. Il n'y avait pas, à la vérité, grand'chose à y admirer. Deux ou trois de ses rues au plus méritent ce nom; elles ne sont point pavées; en temps de sécheresse, on y marche dans la poussière; aux jours de pluie, on y a de la boue jusqu'aux genoux. Leur plus grand mérite est qu'on peut y circuler sans autre encombre que quelques ânes pliant sous leurs fardeaux. Elles font toutefois tant de tours et de détours, qu'il faut une certaine habitude pour s'y diriger; elles sont traversées par de petits ruisseaux qui s'écoulent dans les jardins voisins; aussi faut-il faire grande attention en marchant et sauter habile-

ment pour poser toujours le pied aux bons endroits. Les indigènes des deux sexes portent de hauts talons à leur chaussure; autrement les commères d'Élisabethpol ne pourraient pas visiter aisément tous les jours leurs amies pour leur raconter ou apprendre d'elles les nouvelles vraies ou fausses, ce qui est à peu près la seule jouissance habituelle de leur esprit. Babiller, commenter, médire, c'est là, comme en beaucoup d'autres lieux du monde, le plaisir suprême du sexe féminin.

Il y a dans la ville peu d'édifices qui soient bâtis en briques; la plupart des maisons sont basses, obscures, sales et de pauvre apparence.

Une grande mosquée, d'un style grandiose, du temps du célèbre Nadir, schah de Perse, forme, avec les édifices et les boutiques environnantes, un côté de la place du bazar; les trois autres côtés sont faits de boutiques sordides.

Cette place est d'un aspect très-curieux. On y entre par de hautes portes ouvertes sur la cour où s'élèvent la mosquée et ses deux minarets. La coupole est couverte de végétation : l'édifice est entouré d'arbres séculaires au feuillage touffu.

Le jour de marché, tout l'espace est couvert de monde qui s'agite avec bruit. Dans les plus belles boutiques sont étalées de brillantes marchandises sorties des fabriques et des manufactures de Moscou ou de la Perse.



Vieille femme tatare. — Dessin de B. Vereschaguine.



Femme tatare. — Dessin de B. Vereschaguine.

Les produits indigènes d'Élisabethpol sont peu remarquables : ils consistent surtout en étoffes de soie d'une qualité médiocre, et en tapis.

Élisabethpol produit aussi des fruits de bonne qualité et d'une grande variété. Les habitants tirent du mûrier une eau-de-vie dont ils s'enivrent en cachette.

Leur vin n'est pas médiocre; les marchands le font passer pour le véritable vin de Kochetinsk, qui a une très-grande renommée. On en remplit d'énormes outres et je rencontrai un nombre considérable de chariots qui en étaient chargés, lorsque je suivis la route par laquelle je m'éloignai de cette ville pour aller à Schoucha.

Les Tatars ne font pas leur vin eux-mêmes : ce serait contraire aux commandements de leur Dieu; ils abandonnent cette besogne aux Arméniens, qui achètent le raisin en grappes et le portent au pressoir.

Les Arméniens sont, en général, moins francs et moins consciencieux que les Tatars, mais bien plus ingénieux et plus actifs, et ils envahissent de plus en plus les professions sinon les plus difficiles, du moins les plus lucratives. Le sol aussi devient peu à peu la propriété des riches Arméniens, ce qui, du reste, ne fait que rétablir les choses dans leur premier état. En effet, les Arméniens étaient jadis les véritables possesseurs de la contrée, conquise ensuite par les Tatars[1].

1. L'Arménie n'a plus depuis longtemps d'existence nationale : elle appartient aux Russes, aux Turcs, aux Persans, etc. Cependant telle qu'on la désigne encore géographiquement, elle occupe une étendue de mille kilomètres environ du nord au sud depuis la Géorgie et le pied du Caucase jusqu'aux plaines de la Mésopotamie, et douze cents kilomètres de l'est à l'ouest, depuis l'embouchure du Kour dans la mer Caspienne, jusqu'aux rives de l'Euphrate. — « Les habitants, dit Eyriès, se donnent à eux-mêmes le nom de Haï, et à leur pays celui de Haïasdon. Ils prétendent que celui d'Arménie vient d'Aram, un de leurs anciens

Ces deux nationalités forment à Élisabethpol, comme ailleurs, deux partis très-ennemis l'un de l'autre.

Nous sortîmes d'Élisabethpol le matin, et nous traversâmes la petite rivière de Ganjinka devant l'ancien palais des khans de Ganjinsk, construction insignifiante, aujourd'hui habitée par le directeur du district.

Beg-lar, assis à côté de moi dans la téléga, tenait à la main l'énorme bâton terminé par une pointe tranchante en fer, sur lequel je vissais mon parapluie de voyage lorsque je m'arrêtais pour dessiner.

Ce bâton étonna beaucoup les indigènes que nous rencontrâmes. « Qu'était ce bâton? se demandaient-ils. Une arme? une mesure? Si c'était une arme, ce devait être pour tuer quelqu'un; si c'était une mesure, elle était destinée à mesurer quelque terrain. Quelle devait être la victime? dans quelle contrée devait-elle servir à mesurer et pourquoi? »

On parla bien des jours fonctionnaire, portant un instrument étrange, destiné à tel ou tel usage.

Toute cette curiosité, naïvement exprimée par les passants, amusait beaucoup Beg-lar qui voulait jouer le rôle d'un homme important, et faire supposer à tout le monde qu'il était à la suite non pas d'un commerçant quelconque, mais d'un noble voyageur.

Aucun autre incident digne de la moindre remarque ne survint sur notre route d'Élisabethpol à Schoucha.

A notre gauche et devant nous s'étendait, sur un vaste espace, une steppe tout unie; au loin se dessinait le principal sommet de la montagne; à droite, des collines partaient en pente douce et finissaient par devenir des sommets élevés et couverts de neige.



Femme tatare. — Dessin de B. Vereschaguine.



Tatar de Kasak. — Dessin de B. Vereschaguine.

Il commençait à faire sombre, lorsqu'en tournant sur la droite, la route se transforma en un défilé étroit, que nous parcourûmes, au milieu d'une riche végétation, pendant plusieurs verstes avant d'atteindre la ville de Schoucha.

Arrivée à Schoucha. — Pourquoi saute-t-on? — La légende de Hussun et de Hossein.

Nous arrivâmes un peu tard dans la soirée à Schoucha. A travers l'obscurité on ne distinguait que la sombre silhouette de l'enceinte de la ville, bâtie sur le sommet d'une montagne haute et escarpée.

Schoucha est le chef-lieu du khanat de Karabagh. C'est une place assez bien fortifiée, défendue, de deux côtés, par des roches abruptes, et des deux autres par des murailles et des tours d'une construction solide.

Pour entrer dans la ville il faut gravir un chemin montant, malaisé, pavé de grosses pierres. Cinq chevaux, suants et haletants, avaient grand'peine à tirer mon coche.

Avant d'arriver à la montagne, j'avais remarqué au-dessus de la ville une vive lueur et entendu un bruit sourd de cris. A mesure que j'approchais la lueur devenait plus vive, le ciel prenait une teinte rouge qui ressemblait au reflet d'un grand incendie, et au lieu d'un murmure vague, on distinguait des hurlements sauvages poussés sans doute par plusieurs milliers d'hommes au moins. Étonné, troublé, ému, je pénétrai dans la ville par les portes étroites de la forteresse, et je vis alors se dérouler devant mes yeux le spectacle le plus étrange et le plus incroyable auquel j'aie jamais assisté.

Toute la place était littéralement couverte d'une multitude bruyante, affolée. Divisée par bandes d'une centaine, se déroulant en lignes, les Tatars sautaient sur la place et

rois. » — Si leur pays a été successivement envahi par des peuples divers, de leur côté les Arméniens se sont répandus en Turquie, en Perse, en Russie, dans l'Inde même, en Syrie, en Égypte, et en beaucoup d'autres contrées, où ils se font remarquer par leur

ondissaient en poussant des cris affreux; chacun d'eux tenait de la main gauche son voisin par la ceinture, tandis que de la droite il brandissait, à chaque saut, un gros bâton au-dessus de sa tête.

Ces bandes, en quantité innombrable, étaient toutes précédées par des garçons dont les costumes offraient un étrange mélange d'oripeaux et de peaux de bêtes avec le poil en dessus; eux aussi sautaient, se contorsionnaient, tout en battant du tambour tatar et en frappant en mesure sur des assiettes de cuivre, au milieu du tumulte, des cris et des trépignements de la danse.

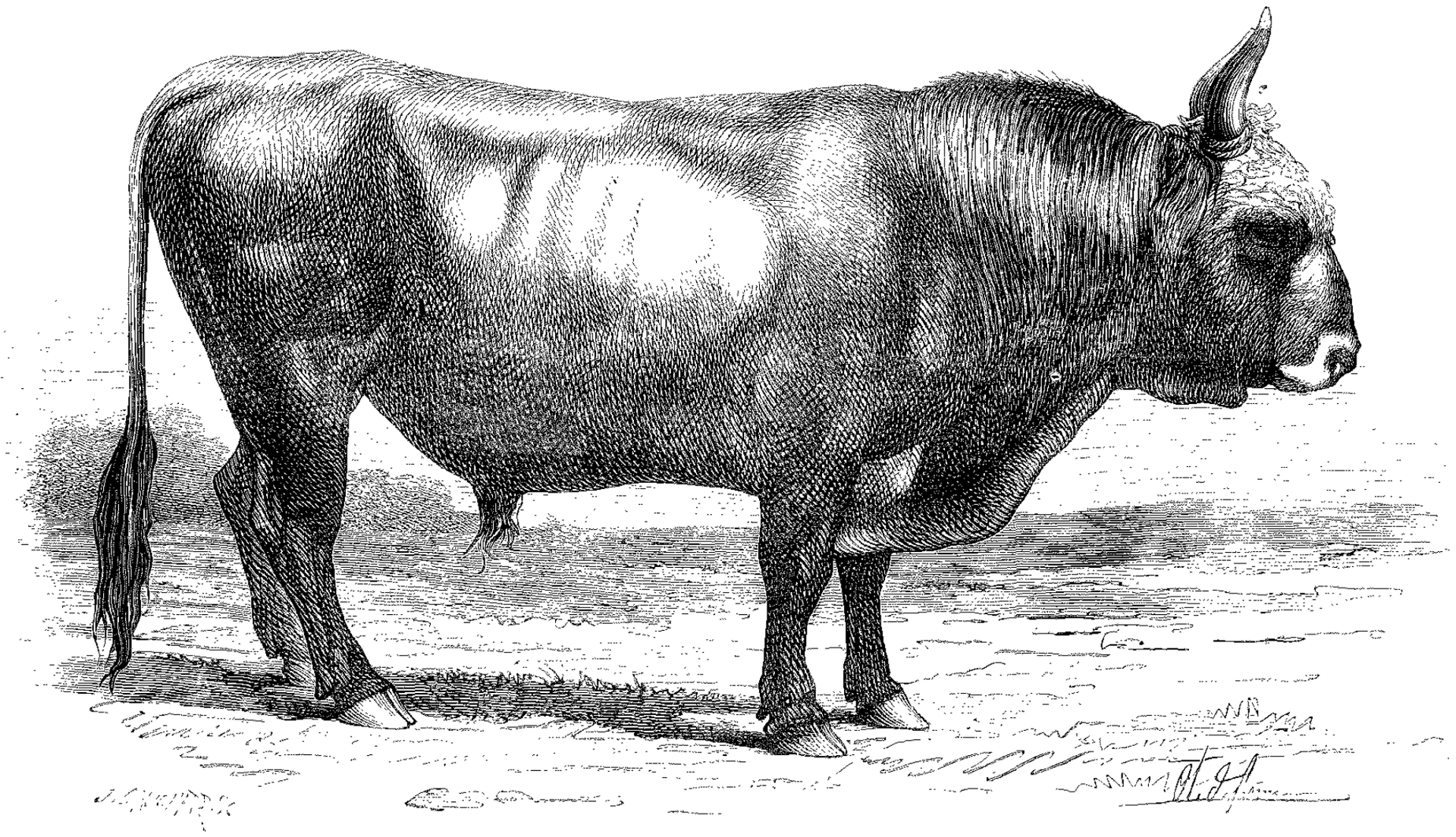
Les *Mollahs* ordonnateurs excitaient les sauteurs par leurs paroles et leurs gestes, faisaient ranger la foule en la gourmandant.

Je vis ensuite un *Bèke* (noble) s'élancer à travers la foule, brandir sur elle son sabre et l'accabler d'invectives.

A tout ce vacarme se mêlaient le brouhaha des conversations, des gens qui s'appelaient dans la foule, le hennissement des chevaux, et toutes les rumeurs habituelles des fêtes publiques les plus agitées.

La scène était éclairée par d'énormes torches de naphte. Dans des boîtes, à grillage de fer, on avait enfermé des loques constamment arrosées de naphte. Des centaines de ces flambeaux lançant leurs flammes vives s'élevaient derrière les danseurs, au bout de longues perches.

Dans la masse de ces sauteurs je distinguai bientôt, sur la place, et faisant bandes à part, des groupes de Persans : ils ne se tenaient point par la main; ils portaient des manteaux sur le bras gauche, comme



Taureau des montagnes talares. — Dessin de O. de Penne d'après un croquis de B. Vereschaguine.

s'ils se préparaient à voyager. Du reste, ils dansaient de même et de tous côtés avec une sorte d'emportement.

Maintenant je dois dire à quelle occasion la population de Schoucha s'était mise en cet état d'exaltation si bizarre et qui ressemblait au délire.

Elle était en fête, elle célébrait les martyres de deux personnes de l'histoire religieuse du mahométisme qui sont particulièrement vénérées par la vaste secte des Chytes ou Schiites, Hussun et Hossein. Il est donc nécessaire, pour l'intelligence des cérémonies et de la procession que je vais décrire, de rappeler sommairement les circonstances dramatiques des martyres d'Hussun, de son cousin Mouslim et ses deux enfants, et enfin d'Hossein. J'emprunte ce récit à un recueil estimé.

L'imâm Hussun (ou Haçan) avait succédé aux quatre successeurs immédiats de Mahomet, Abou-Bakr (ou Bekr), Oumur (ou Omar), Ousman (ou Otsman) et Aly, dans le khalifat d'Arabie et dans le gouvernement de Médine. Il était révéré des musulmans parce qu'il était le descendant et le représentant du prophète, il était aimé d'eux parce qu'il était juste et généreux.

Ayzid ou Yezid, roi de Syrie, conçut contre lui une grande inimitié, et forma le projet de le faire périr pour s'emparer de ses États.

Dans un voyage de Hussun à Kufa, un affidé d'Ayzid mêla plusieurs fois du poison à la nourriture du souverain de Médine; une lettre qu'on découvrit entre ses mains prouva la complicité d'Ayzid.

Un jour, un homme qui prétendait être aveugle s'ap-

activité, leur esprit d'entreprise, leurs aptitudes pour l'industrie et le commerce et même, dans une certaine mesure, pour les lettres.

procha de Hussun afin d'obtenir, disait-il, sa guérison en touchant ses augustes pieds; mais quand il fut près de lui, il le frappa d'une arme empoisonnée sur laquelle il s'appuyait comme sur un bâton. Hussun tomba, et sa blessure saigna abondamment; cependant il empêcha le peuple de massacrer cet homme. On s'empressa de verser des contre-poisons sur sa plaie, et on le sauva.

Il retourna à Médine; mais une nuit, dans son propre palais, une femme jeta du poison dans une coupe à boire qui était près de son lit. Hussun s'étant réveillé un instant après, pria sa sœur Koulsoum de lui donner à boire : il avala le poison qui était très-violent, et cette fois il sentit sa fin prochaine. Son fils Qasim était trop jeune pour lui succéder, il confia le gouvernement à son jeune frère Hossein, et il mourut.

Ayzid montra une joie insensée en apprenant qu'il était enfin délivré de son ennemi; il se prépara à achever la ruine de sa famille. De son côté, Hossein, redoutant ses desseins, voulut s'assurer de la fidélité des habitants de Kufa. Il envoya vers eux son cousin Mouslim. Dès que Mouslim fut arrivé, trente mille Kufiens s'empressèrent de lui rendre hommage. A cette nouvelle, Ayzid entra en colère, et dépêcha un messager à Kufa pour menacer cette ville de destruction si elle n'abandonnait pas la cause de Hossein. Les Kufiens, dans l'impossibilité de résister à un ennemi si puissant, furent obligés de conseiller à Mouslim la prudence. Il se réfugia donc dans la maison d'un honnête habitant nommé Hani; mais le gouverneur Abdoulah, à son retour de Syrie, se rendit chez Hani et lui commanda de livrer Mouslim : sur le refus d'Hani, il le fit fouetter jusqu'à ce qu'il rendît l'âme, et ensuite il fit mourir Mouslim.



Jeunes guides tatars de la Transcaucasie. — Dessin de A. Marie d'après B. Vereschaguine.

Mouslim avait emmené avec lui à Kufa ses deux enfants, l'un âgé de six ans à peine, l'autre de sept : on les jeta en prison. Le geôlier, qui était un homme dévoué à Hossein, les fit sortir, et les envoya chez une femme nommée Shurra. Abdoulah, lorsqu'il sut que les enfants s'étaient échappés, fit publier une proclamation qui menaçait de tortures cruelles quiconque accorderait un refuge aux orphelins. Shurra, effrayée, dit à son fils de conduire les deux enfants vers une caravane campée près de Kufa, et qui devait se rendre à Médine; mais il était nuit, les deux enfants furent égarés dans un bois. Le froid les ayant saisis, ils se cachèrent dans le creux d'un dattier; ce dattier était près d'une fontaine.

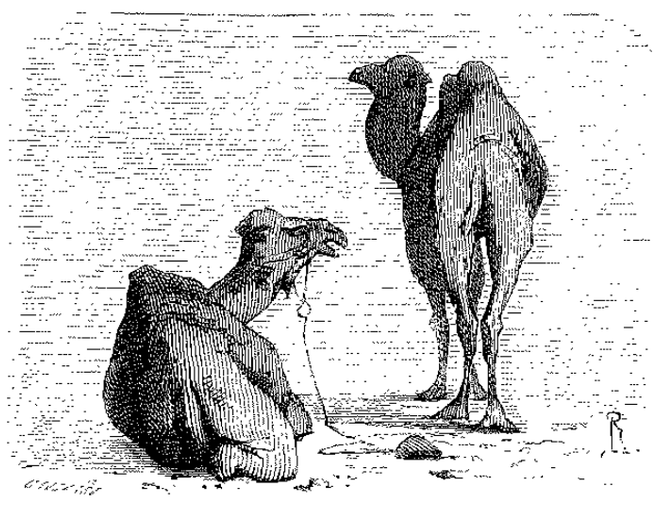
Le matin, une petite esclave qui venait puiser de l'eau vit dans la fontaine les images des deux enfants; elle leva la tête, et leur cria :

« Êtes-vous les enfants de Mouslim? »

Les pauvres enfants, entendant le nom de leur père, se mirent à pleurer et à crier. La petite fille les conduisit à sa maîtresse, femme d'un musulman nommé Haris. Cette bonne femme les reçut en pleurant; elle les embrassa, lava leurs pieds et leurs mains, leur donna à boire et à manger, et les coucha dans un endroit obscur.

B. Vereschaguine.

(La suite à la prochaine livraison.)





Procession funèbre à Schoucha. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis de B. Vereschaguine.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE,

PAR BASILE VERESCHAGUINE[1].

TRADUIT DU RUSSE PAR Mme ET M. LE BARBIER (ERNEST).

1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SECONDE PARTIE. — LA TRANSCAUCASIE.

SCHOUCHA.

Suite de la légende de Hussun et de Hossein.

Le soir, Haris rentra fatigué et mécontent.

« Femme, dit-il, fais-moi souper sur-le-champ. Mon cheval et moi nous sommes harassés. Nous avons couru toute la journée pour découvrir les enfants de Mouslim, et nous n'avons rien trouvé.

— Et pourquoi cherches-tu ces enfants ? dit la femme.

— Belle demande ! c'est pour les conduire à Abdoullah qui me donnera une riche récompense.

— Es-tu insensé ? es-tu musulman ? s'écria la femme. Veux-tu tremper ta main dans le sang des descendants du Prophète ? Veux-tu attirer l'infamie et les malédictions célestes sur ta famille ? »

Haris lui imposa silence, l'accabla d'injures, et alla se coucher.

Pendant la nuit, un des deux petits enfants rêva qu'il voyait le Prophète et son père. Le Prophète disait à Mouslim : « Pourquoi viens-tu ici sans tes petits enfants ? Pourquoi les as-tu laissés au milieu de tes ennemis ? » Mouslim répondait : « Calmez-vous, mon père, mes petits enfants seront certainement ici demain matin. »

L'enfant, tout troublé, se réveilla, et raconta ce qu'il venait de rêver à son frère, et ils se mirent tous deux à sangloter.

Haris, qui, tout préoccupé de son dessein, n'avait pu dormir, dit à sa femme :

« J'entends des enfants qui pleurent. Comment se fait-il qu'il y a des enfants dans ma maison ? »

Il se leva, alluma une lampe, et découvrit les enfants qu'il eut bientôt reconnus.

« Ah ! leur dit-il, je m'épuise de fatigue pour vous chercher dans les bois, et vous vous reposez chez moi dans un bon lit ! »

En disant cela, il saisit les enfants par les cheveux, et les traîna jusqu'à son cheval.

Sa femme, l'esclave, la femme de l'esclave, la fille de l'esclave se jetèrent à ses genoux en implorant sa pitié pour les pauvres orphelins : mais dans sa colère il les frappa si furieusement, que les uns furent blessés et les autres tués ; ensuite il se remit en route avec sa proie.

Arrivé au bord d'une rivière, il égorgea les enfants, jeta leurs corps dans l'eau, et alla présenter leurs têtes à Abdoullah en demandant une récompense.

Abdoullah était au milieu de son conseil. A la vue de ces deux têtes d'enfants, aucune des personnes présentes ne put retenir ses larmes ; Abdoullah lui-même fut pénétré de pitié et d'horreur. Il demanda à Haris où étaient les corps de ces innocentes victimes, et, sur sa réponse, il le fit enchaîner et décapiter sur le bord de la rivière où il avait commis le crime. Il voulut aussi que les deux têtes fussent abandonnées au cours de l'eau.

Un livre sacré des musulmans rapporte que lorsqu'on jeta ces têtes dans l'eau, les corps des enfants parurent à la surface, s'unirent à leurs têtes, et disparurent de nouveau.

Cependant Hossein s'était lui-même approché de Kufa : Ayzid avait envoyé une armée de trente mille hommes à sa rencontre au bord de l'Euphrate. Hossein n'avait avec lui que soixante-douze hommes lorsqu'il se trouva en face de l'armée syrienne.

Quoique l'issue du combat ne pût pas être incertaine, il se retrancha avec ses compagnons le mieux qu'il fut possible, et il soutint les attaques des ennemis pendant deux jours (quelques auteurs disent vingt jours).

A la fin du deuxième jour, ses compagnons étaient presque tous tués, et il était lui-même couvert de blessures. Épuisé par la perte de son sang, il tomba de cheval.

On envoya successivement un grand nombre de soldats pour lui trancher la tête ; mais tous refusaient avec horreur cette mission sacrilége : ceux qui approchaient de lui avec le plus de résolution fuyaient dès qu'ils voyaient sa figure. Enfin deux hommes, Sinan fils d'Arwa et Shoumur-Zil-Jowshun, excités par la promesse d'une forte récompense, s'avancèrent pour le décapiter. Shoumur se voila le visage.

« Qui es-tu ? lui cria Hossein. Ote ton voile. »

Shoumur obéit.

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 161, 177, 193 ; t. XIX, p. 241.



Procession funèbre à Schoucha : Un balafré. — Dessin de B. Vereschaguine.

« Attendez un moment, poursuivit Hossein d'une voix éteinte: c'est aujourd'hui vendredi (le jour de sabbat des mahométans), c'est le dixième jour du mois de möharem, et c'est l'heure de la prière; laissez-moi vivre encore quelques instants pour prier. »

Après ces paroles, il se prosterna ; les assassins profitèrent de ce moment, et séparèrent sa tête de son corps.

On emmena ensuite toute sa famille en captivité, et on porta sa tête sur une pique à travers les villes. Mais en tout lieu cette tête opérait des miracles.

Une nuit où on l'avait déposée dans un temple, un soldat qui était en sentinelle eut la curiosité de regarder par une fente de l'une des portes: il vit un vieillard d'une immense stature, avec une longue barbe blanche, s'avancer vers la tête, la prendre dans ses mains, et l'embrasser en pleurant; après le vieillard il en vint un autre; après eux des guerriers, des femmes, des enfants. Le soldat, dans la crainte que cette procession n'emportât la tête, ouvrit la porte; mais au même instant il reçut sur la joue un vigoureux soufflet, et une voix lui dit: « Les prophètes, les ancêtres et la famille du mort sont venus faire à sa tête une visite du matin, pourquoi viens-tu troubler leur douleur ? » Le soufflet imprima une marque noire sur la joue du soldat. Quand le jour fut venu, il montra cette marque à l'officier, en racontant ce qu'il avait vu.

Tels sont les événements qui sont arrivés dans la soixante et unième année de l'hégire[1] et qui sont célébrés par tous les musulmans schytes ou schiites pendant les dix premiers jours du mois de möharem.

Fête funèbre commémorative du martyre de Hussun et de Hossein. — Un drame religieux. — Un acteur persan. — Un auditoire bien ému.

On a vu que pendant toutes les soirées des neuf premiers jours du mois de *Möharem* les Tatars passent leurs soirées à sauter et à crier comme des fous.

Le dixième jour est particulièrement consacré à célébrer la mort de Hossein, qu'à Schoucha on appelle *Gousseïm*.

Pendant ces dix jours les musulmans observent un jeûne rigoureux; ils ne mangent rien depuis l'aube du jour jusqu'au crépuscule. Les hommes d'une grande et sincère piété cessent même de se raser le visage et la tête; ils s'abstiennent de fumer, d'aller au bain, et se garderaient bien de tout voyage. Leur temps est occupé, en grande partie, par des conférences pieuses, qu'en bonne prose, chez les Tatars, on peut appeler commérages.

Ceux qui, pendant le jour, ne touchent à aucune nourriture et laissent de côté le narghilé, se dédommagent largement, le soir, de cette privation. Le crépuscule est à peine tombé, qu'ils se mettent à dévorer jusqu'au retour de l'aube

1. 680 de l'ère chrétienne.

On lit dans les mosquées les pages où sont décrites les souffrances des imams[1], et l'on fait des sermons sur ce sujet. On en compose aussi des *mystères* ou drames que l'on joue pendant les premiers neuf jours; on réserve pour le dixième jour des scènes plus solennelles : une procession et une grande représentation

En réalité, tous ces jeux scéniques ne sont autre chose dans leur ensemble qu'une seule pièce où sont mis en action les faits que nous avons résumés. Si l'on se conformait à l'usage antique, tout le drame devrait être représenté en entier le dernier jour seulement; mais pour éviter une trop grande et trop longue fatigue aux acteurs et au public lui-même, on a préféré le diviser en autant d'actes que de journées. C'est la mort de Hossein qui est seule en scène au dénouement.

A Schoucha, les parties successives du drame se jouent soit près de la mosquée, dans un caravansérail de commerçants, soit en d'autres endroits où se trouvent des cours entourées d'édifices. On y élève des échafaudages.

La plupart des acteurs sont enrôlés parmi les citadins de bonne volonté. Mais pour remplir les rôles principaux on fait venir même de la Perse, où dominent les schiites, des acteurs célèbres dans ce genre religieux.

Le principal ordonnateur du spectacle prescrit la forme des costumes, plus originaux et fantaisistes qu'historiques. On n'observe dans ces travestissements ni la vérité ni l'unité. Au milieu d'un groupe d'hommes, revêtus de la cotte de mailles, portant le casque en tête, tenant en main le bouclier, je vis apparaître, par exemple, un fonctionnaire russe, en petite tenue de notre époque et coiffé d'un vieux chapeau garni de duvet. On m'a dit que cette figure grotesque était supposée représenter un ambassadeur français, témoin historique des faits qui sont le sujet de ce drame.

Un autre acteur, représentant un calife arabe, était gravement assis : son turban était remplacé par un casque de cavalerie française, orné d'une longue queue de crins de cheval.

Tous les rôles de femme étaient remplis par des hommes enveloppés dans des draps et des châles, montant jusqu'aux yeux, c'est-à-dire à peu près dans l'accoutrement habituel des femmes indigènes.

Chacune des cours où se donne le spectacle est entièrement remplie de monde; aux galeries on n'aperçoit que les voiles des femmes musulmanes.

Les acteurs se rangent et s'asseyent en demi-cercle sur la plate-forme : chacun d'eux tient à la main un petit cahier dans lequel il lit son rôle, généralement d'un ton misérable, en chantonnant. Je me souviens cependant que l'acteur persan qui jouait le rôle de l'assassin du prophète, déclamait avec beaucoup de sentiment, et d'une voix forte et vibrante; aussi tous les spectateurs étaient-ils visiblement électrisés par la vérité et la véhémence de son jeu.

1. *Imam*, sectateur dévoué d'Ali. *Iman*, prêtre attaché à une mosquée.



Balafrés. — Dessin de B. Vereschaguine.

Ces représentations du reste produisent toujours une vive impression sur la foule. De tous côtés on entendait des sanglots; de tous côtés on voyait les larmes couler sur presque tous les visages; à l'audition de certaines scènes, par exemple celle où le jeune imam, dernier survivant des parents de Hossein, fait ses adieux à sa mère et à sa famille avant de partir pour le combat, les gémissements et les lamentations deviennent tellement aigus et violents qu'il faut suspendre la représentation. J'ai vu autour de moi des vieillards, aux cheveux blancs, qui sanglotaient comme des enfants. Quant aux femmes, il est inutile de dire qu'elles étaient inondées de larmes, prises de convulsions et en proie à une douleur extrême pendant toute la durée de la pièce.

Je crois cependant qu'on peut avoir quelques doutes sur la sincérité d'une émotion si exagérée, au moins en ce qui touche à la piété et à la foi de la plupart des spectateurs. Une des croyances des schiites est que chaque larme versée lave des montagnes de péchés : ne serait-ce point la cause un peu intéressée de cet attendrissement extraordinaire qui doit être d'abord simulé, mais devenir ensuite réel une fois que les nerfs sont ébranlés et les imaginations insensiblement exaltées ?

Pendant ces neuf jours les Tatars font des processions dans la ville, chantent des hymnes plaintifs, et accompagnent leurs chants en se frappant la poitrine en cadence.

A l'approche du soir, comme je l'ai dit plus haut, ils arrivent des différents points de la ville sur la place publique, et s'y trémoussent avec rage assez tard dans la nuit.

C'est ainsi que les Tatars témoignent leur douleur et le courage dont ils sont prêts à faire preuve pour défendre leur foi et leurs imams. Or, comme les imams ont passé dans l'éternité et qu'il n'y a plus moyen de se dévouer pour les soustraire au trépas, il faut du moins que l'Univers sache comment on les aurait défendus si l'on avait vécu de leur temps !

Pendant plusieurs années le gouvernement avait défendu ces assemblées nocturnes. Souvent l'on avait à y déplorer l'effusion du sang. Chaque ville tatare est divisée en partis dont l'origine se perd dans la nuit des temps; ils auraient eux-mêmes beaucoup de peine à expliquer clairement d'où vient le malentendu qui les oblige à se haïr. Dans leur ignorance ils font d'étranges confusions entre leur ancienne histoire et les intrigues de l'époque actuelle. Ainsi, à Schoucha, leurs ancêtres furent autrefois en lutte pour deux prétendants au trône de Perse, *Gaïdari* et *Néemet* (la contrée appartenait à la Perse). Il y a des siècles que ces prétendants sont dans la tombe. C'est à peine si l'on a le souvenir de leurs noms. Il n'importe ! De génération en génération et sans plus savoir pourquoi, on ne laisse guère passer une occasion de se battre les uns pour *Gaïdari*, les autres pour *Néemet*, sans but et sans raison, à l'imitation des aïeux. Ces dispositions guerrières sont bien connues de l'administration locale, qui ordinairement fait sortir du lieu de réunion, non sans peine, un des deux partis lorsqu'on annonce l'arrivée de l'autre.

Une collision de ce genre, d'après ce qu'on m'a raconté, ayant eu lieu, l'une des dernières années, dans une ville de Transcaucasie, il était resté sur le carreau et après la fête nocturne plusieurs dizaines de morts, sans compter ceux qui avaient été mutilés ou blessés.

La procession. — Les balafrés. — Blessures volontaires. — Les derviches. — Le mannequin de l'imam. — Un incident burlesque du drame.

Une procession immense sort de la ville, escortée par toute la population, qui se range dans la prairie pour assister à la représentation du dernier acte du drame sanglant des bords de l'Euphrate.

Mêlé à la foule, sur la place publique, j'attendais l'heure du spectacle, peinture vivante d'un fanatisme et d'une sauvagerie qui n'est plus de notre temps.

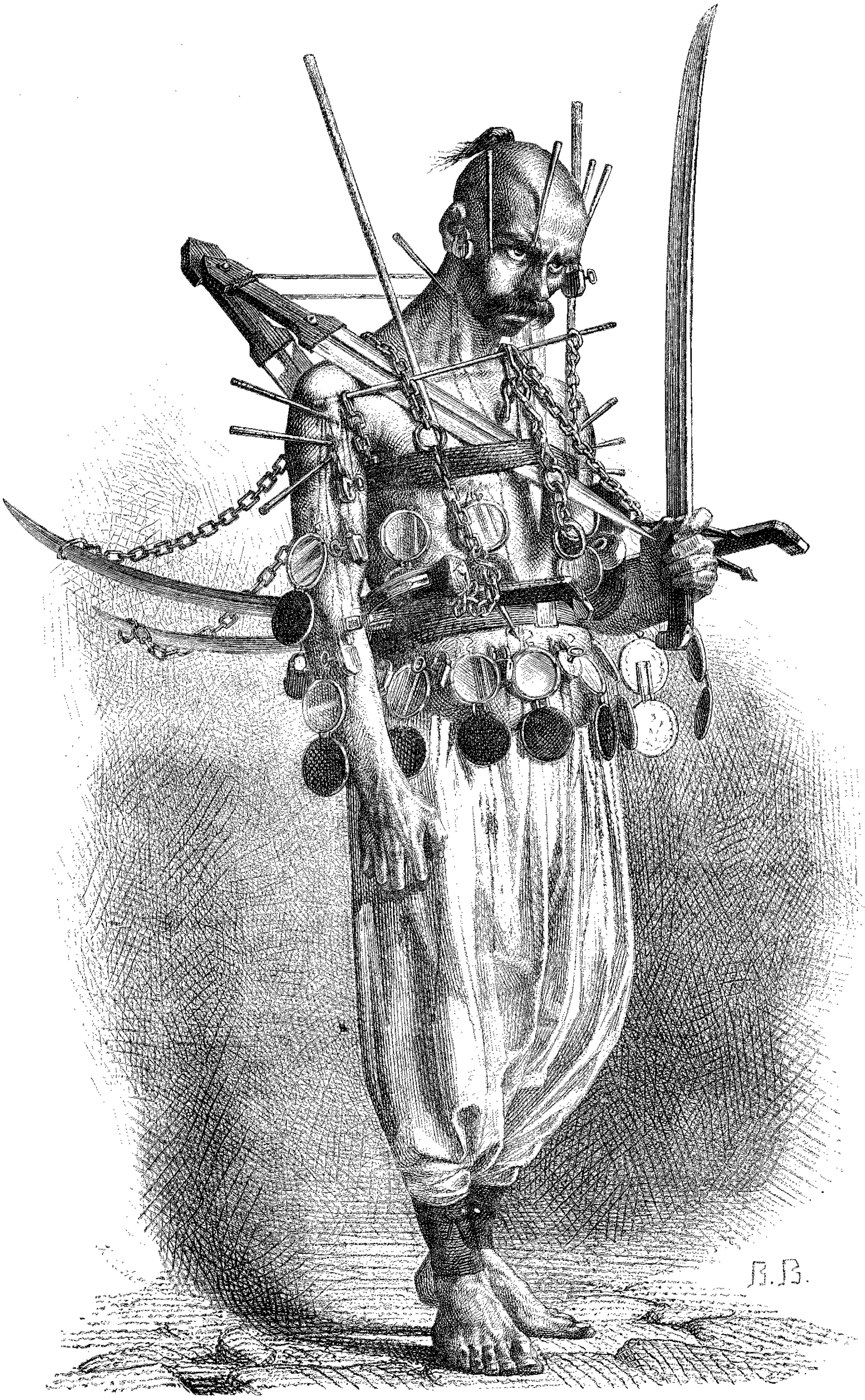
Des cris prolongés de Gousseim ! Gousseim ! annoncèrent l'approche de la procession qui est tous les ans la même.

En avant paraissent ceux qu'on appelle les *balafrés* (coupés, tailladés). Ce sont plusieurs centaines d'hommes, qui marchent sur deux rangs; leur main droite porte un sabre dont le tranchant est tourné vers leur visage.

La peau de la tête de ces fanatiques est tailladée par ces sabres, le sang ruisselle des plaies; la figure est comme voilée par un sang rouge foncé, qu'a coagulé la chaleur du soleil : on ne voit que le blanc des yeux et les dents blanches sous ce masque de sang figé goutte à goutte

Chacun d'eux est revêtu d'un drap blanc empesé pour que le sang ne coule point sur leurs vêtements : il ruisselle en telle abondance qu'ils en sont comme inondés des pieds à la tête.

Au milieu des rangs des *balafrés* marchent les principaux héros du jour, cherchant la gloire d'être comparés à Hossein lui-même en s'imposant des tortures. A moitié nus, ils se font des blessures à l'aide d'objets tranchants qu'ils s'enfoncent dans la chair. Sur la face ils portent une sorte de crénelure, semblable à celle d'une couronne, formée de petits pieux de bois qui entrent sous la peau du front et des pommettes, jusqu'auprès des oreilles, auxquelles sont suspendus de petits cadenas et de petits miroirs pliants. D'autres miroirs semblables sont attachés à leurs mains, à leur poitrine, à leur estomac par des crochets en fil d'archal qui les font pénétrer sous la peau. Sur la poitrine et sur le dos, les pointes de deux poignards formant la croix sont posés si près de la chair qu'il peut suffire du moindre mouvement pour qu'elles entament la peau. Aux côtés, deux sabres s'entre-croisent, dans des positions semblables. A l'extrémité de ces armes sont suspendues des chaînes en cuivre, ou de plus lourdes en fer, suivant la ferveur du martyr. Le corps de ces fanatiques est seulement couvert de minces baguettes



Martyr. — Dessin de B. Vereschaguine.

de fer ou de bois, plus ou moins rapprochées; c'est une sorte de cotte destinée à amoindrir la douleur. Ceux qui veulent parader devant le peuple sans se faire trop de mal s'enfoncent peu ou point tous ces objets sous la peau, mais en les y attachant avec un art qui de loin les fait paraître comme fixés dans la chair même.

Cette seconde série de pénitents est beaucoup moins nombreuse que celle des *balafrés;* elle se réduit même le plus ordinairement aujourd'hui à cinq ou six individus.

J'ai vu plusieurs de ces malheureux tombant sans connaissance, emportés de la procession par leurs parents, ou soutenus et conduits avec les autres malgré leur état de complet épuisement.

Ceux qui viennent ensuite jouent un rôle moins dramatique dans l'expiation générale. Ils sont vêtus de deuil. Leurs surtouts courts, noirs ou violets, sont déboutonnés sur la poitrine qu'ils frappent en poussant le cri général. Quelques-uns toutefois ne se contentent point de se frapper avec la paume de la main : ils veulent faire preuve de plus de piété en s'imposant quelques souffrances et se donnent force coups avec de lourdes briques; aussi leur poitrine devient-elle en peu de temps couleur ponceau.

Le peuple se rue en foule sur le passage de la procession, et crie :

« Voici nos justes, les soutiens de notre piété!... »

Je remarquai un derviche qui, vêtu d'une grossière redingote en drap blanc, coiffé d'un chapeau à bout pointu et portant, comme ornements, des inscriptions religieuses, s'était suspendu au cou des chaînes et une corde à l'extrémité desquelles une énorme pierre l'entraînait et lui faisait parfois courber entièrement le dos. Les femmes et ceux qui suivaient la procession se faisaient livrer passage à tour de rôle pour voir, ne fût-ce que d'un œil, ce bienheureux martyr.

Il faut dire toutefois qu'en général les derviches se réservent, pour ces jours-là, les occupations les plus tranquilles et les plus pacifiques. Ils étendent sur la route de petits tapis, étalent dessus des chapelets, des pierres et d'autres objets de peu de valeur provenant de Kerbelaï, ou d'autres saints lieux; puis, assis auprès, ils se lamentent, gesticulent avec leurs bras et demandent aux passants l'aumône pour les *gens de Dieu.*

On voit ensuite, après un long défilé, s'avancer, portée sur les épaules, une arche à quatre angles aigus, ornée de draperies et de miroirs; au milieu est étendu un homme revêtu d'un riche costume : c'est le jeune imam, la victime. Un grand nombre d'hommes du peuple soutiennent la civière, chacun considérant comme un bonheur de toucher seulement au brancard.

Ce jeune imam est le neveu de Hossein, qui à grand' peine avait obtenu de son oncle la permission d'aller au combat : Hossein, avant de l'envoyer à une mort certaine, l'avait fiancé à sa fille. C'est pourquoi derrière l'arche un Tatar porte sur sa tête rasée un *plateau peint* avec les attributs du cérémonial pratiqué pour le mariage.

Ensuite s'avance un guerrier, le casque en tête, couvert d'une cotte de mailles; un châle lui sert de ceinture; il porte dans la main une hachette élégante. C'est le chef de l'armée du calife qui a donné la mort aux imams. Derrière lui on conduit le cheval de Hossein avec des harnais d'or et une selle, richement brodée, mais percée de flèches, de même que le cheval. A l'extrémité des flèches, pour simuler les taches de sang, on enroule de petits papiers collés avec de la cire rouge.

Enfin apparaît l'imam lui-même porté avec les signes du plus profond respect. C'est un mannequin, sans tête, recouvert de somptueux vêtements. A la place du cou, on a introduit sous les habits des vertèbres de vache auxquelles tient encore la chair sanglante. Toute la poitrine est percée de flèches, au milieu desquelles sont attachées deux colombes vivantes, symbole de l'innocence. Sur cette civière est agenouillé un petit garçon : il est tout entier enveloppé d'un linceul blanc taché de gouttes de sang; comme la tête même est voilée, des ouvertures sont pratiquées en face des yeux, et à la place de la bouche est cousue une longue langue rouge, par allusion à la soif dont eurent à souffrir l'imam et toute sa famille. Ce jeune enfant presse sa tête de ses deux mains, et, à chaque instant, se penche vers les genoux du cadavre de Hossein.

Une troupe nombreuse suit ce saint fardeau en sanglotant.

Arrivent à la suite les mollahs et les acteurs. Ces derniers sont vêtus de leurs costumes historiques et tout armés.

Le peuple ferme la marche en rangs serrés, femmes, hommes, enfants, à cheval ou à pied.

Les portes, les fenêtres, les balcons des maisons, les murs fourmillent de spectateurs.

Au sortir de la ville, la procession se forme en cercle dans le pré où doit avoir lieu la représentation.

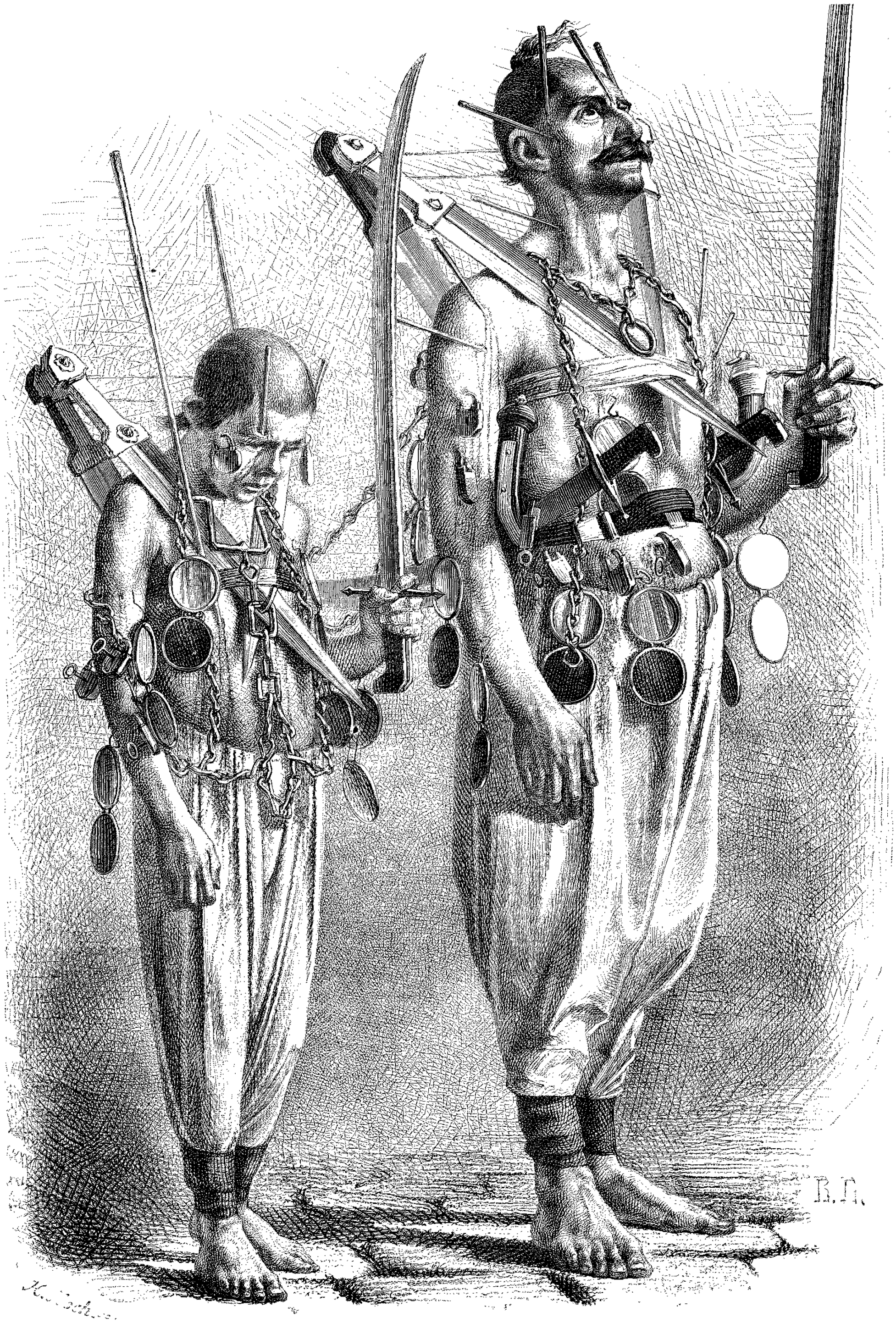
Les *balafrés* s'assoient devant les autres à l'intérieur du cercle. Alentour se presse le peuple. Les gens à cheval se tiennent au dernier rang.

Au signal du commencement du drame, des lamentations s'élèvent de toutes parts.

Pour donner à ce jour plus de solennité, on fait jouer la musique du régiment russe, qui, à vrai dire, ne s'accorde guère avec le caractère antique de toute cette mise en scène. Ce qui produit un plus mauvais effet encore, c'est que les rôles des assassins de l'imam sont remplis, sans doute faute d'acteurs plus convenables, par des Cosaques du Don.

Ces Cosaques, qui d'ordinaire paraissent à la fin du drame, donnèrent lieu, en ma présence, à un incident des plus comiques.

D'après le plan du drame, le jeune imam arrive au combat, s'avance contre ses ennemis et les force tous à fuir; les Cosaques figurant les guerriers d'Ayzid doivent donc lâcher pied devant un garçon de quatorze ans.



Martyrs — Dessin de B. Vereschaguine.

Mais leur bravoure ne voulut rien entendre à cette fiction. Fuir devant un enfant! Des cosaques! Subir une telle honte! Ils n'en purent supporter l'idée, et on les vit tout à coup, au lieu de reculer, charger au contraire si vivement le jeune homme que celui-ci fut bien forcé à son tour de changer de rôle et de leur montrer les talons. Adieu à la légende, adieu à la pièce, adieu à l'illusion! Toute l'action se trouva bouleversée par ce contre-sens burlesque. Les spectateurs s'indignèrent. De tous côtés, on criait aux Cosaques de rester fidèles à la tradition, de fuir. C'était en vain; ces braves n'écoutaient rien. Ils donnaient la chasse à celui qui devait être leur vainqueur. On ne parvint à les forcer à remettre le sabre au fourreau qu'après qu'on eut réussi à saisir leurs chevaux par la bride et à les emmener hors du cercle.

Ainsi se termina le drame, et en même temps toutes les fêtes. On dit qu'autrefois le peuple prenait tellement au sérieux ces représentations qu'il frappait les assassins de l'imam jusqu'à mettre leurs jours en danger, de sorte qu'il était devenu de plus en plus difficile de trouver des acteurs pour remplir ces rôles périlleux. Aujourd'hui la foule ne se livre plus à ces excès. N'est-ce point qu'elle comprend mieux et qu'elle est moins fanatique en même temps que plus intelligente? La poésie s'en va. A la fin, le drame pourra bien disparaître à son tour.

On ne célèbre pas exactement de la même manière cette fête dans tous les pays musulmans. Mais partout les cérémonies ont le même caractère dramatique. Parmi les descriptions qu'en donnent les voyageurs, les plus intéressantes sont celles du chevalier Chardin au dix-septième siècle[1], et celle de l'anglais Morier au dix-neuvième siècle. Il ne paraît pas sans intérêt de les comparer à celle qui précède.

La fête funéraire de Hossun et de Hossein en Perse au dix-septième siècle.

« Les Persans, dit Chardin, appellent communément cette fête *E' id yatl* ou *la fête du meurtre ou du martyre*. La fête dure dix jours, qui sont les dix premiers jours du mois de maharram, lequel est le premier mois de l'année, et ces dix jours sont appelés *à chour*, c'est-à-dire les dix jours; et ces dix jours sont surnommés *les jours comptés*, parce que, selon la croyance mahométane, le Coran fut envoyé pendant ces dix jours à Mohammed.

« On appelle encore cette fête *raùz tygh*, c'est-à-dire le *jour de l'épée*, ou de l'*occision*. C'est, après celle du sacrifice, la plus solennelle qui se passe en Perse. Comme la solennité dépend du zèle du peuple, la célébration s'en fait différemment, selon les lieux, selon le temps et selon les circonstances.

« Il faut observer premièrement que, durant ces dix jours, on ne sonne point des trompettes et des timbales aux heures accoutumées. Les gens dévots ne se rasent ni le visage ni la tête, ne vont point au bain, ne se mettent point en voyage, et, généralement, ne font que fort peu d'affaires. Plusieurs se vêtent de noir et de violet, qui sont les couleurs de deuil. Tous affectent un port et un visage tristes; et chacun contribue à faire paraître un deuil public. On rencontre aussi par toute la ville, durant ces dix jours, depuis le matin jusqu'au soir, des pelotons de gens de la lie du peuple, les uns presque absolument nus et noircis partout, les autres teints de sang, les autres armés de pied en cap, l'épée nue à la main.

« On en trouve encore d'autres qui vont par les rues, frappant de deux cailloux l'un contre l'autre, tirant la langue comme des gens pâmés, faisant des postures et des contorsions de désespérés. Ils crient de toute leur force *Hussun! Hussun!* Hussun est le nom du frère aîné d'Hossein, lequel perdit la vie dans la même guerre. Ceux qui sont teints de noir veulent représenter l'ardeur de la soif et du chaud qu'eut à souffrir Hossein, qui fut si grande, disent-ils, qu'il en devint noir et que la langue lui sortait de la bouche. Ceux qui sont teints de sang veulent représenter qu'il reçut tant de blessures, que tout le sang lui sortit des veines avant que l'âme lui sortît du corps. Cette canaille va courant ainsi les rues, en demandant l'aumône à toutes les boutiques et à toutes les personnes de marque qu'ils rencontrent. Personne ne leur refuse, du moins un *cas bekir*, qui est une pièce de cinq deniers; mais, lorsqu'ils rencontrent quelque juif ou quelque Arménien, et surtout quelque Indien gentil (non musulman), ils ne manquent point de lui en faire donner quatre ou cinq fois autant, en lui disant: « C'est vous autres qui avez fait tuer notre prophète; donnez-nous quelque chose pour son sang. » Ce qui fait que durant ces dix jours-là, ces pauvres Gentils, qui sont fort reconnaissables à leur habit, car ils n'oseraient s'habiller à la persane, se tiennent chez eux et sortent le moins qu'ils peuvent. Les enfants qui les voient passer ces jours-là, ne manquent point aussi à leur crier, et à toute sorte d'étrangers: « Maudit soit Omar[1], » s'imaginant que tous ceux qui ne sont pas de leur pays prennent grand intérêt à la mémoire d'Omar, et qu'on leur fait un grand déplaisir que de le maudire, comme, en effet, c'est un des plus cuisants aux Turcs. Je me souviens qu'un jour de cette fête, passant par un collége, des écoliers qui se doutèrent que j'étais étranger, se mirent à crier: « Maudit soit Omar! » et à s'enfuir après, craignant que je ne leur fisse donner quelques coups par un valet qui me suivait. Je me mis à rire, et je leur criai: « Venez, venez, dites-en davantage, si vous le voulez, et maudissez-le plus fort. » Ces jeunes garçons furent étonnés et ne savaient plus que dire. Le régent qui se trouva là, prit la parole pour eux, et me dit: « Vous avez raison, monsieur, il faut maudire lui, et toute sa race, et tous ceux qui tiennent son parti. » Ayant dit cela, il se mit à dire « que les Européens étaient amis de leur prophète et

1. Premier voyage de l'auteur d'Ispahan à Bander-Abassi.

1. *La' nét ber O'mar* (Malédiction sur Omar).



Pénitents. — Dessin de B. Vereschaguine.

que les chiens de l'Europe valaient mieux que les docteurs des Turcs. »

« Durant ces jours de deuil, il y a, au coin des grandes rues, aux carrefours et dans les places, des manières de reposoirs, avec une chaire et beaucoup de bancs à l'entour, le tout de brocard, les côtés étant tendus de haut en bas de boucliers, d'armes à feu et à pointe de toutes sortes, de tambours, de timbales, de trompettes, d'enseignes, de guidons, de peaux de lion et de tigre, d'armures d'acier pour les hommes et pour les chevaux ; on croirait qu'on se trouve dans quelque salle d'arsenal. De plus, on y voit entremêlés des lanternes de cristal et de papier, des lampes et des chandeliers en quantité, que l'on allume à une heure de nuit. Le menu peuple du quartier s'y rend en procession, et aussitôt quelque sauffy, ou autre homme grave et dévot, se met à entretenir le peuple sur le sujet de la fête, jusqu'à ce que le prédicateur vienne, qui commence son action par la lecture d'un chapitre du livre intitulé : *êl-gatl*, c'est-dire *Traité de l'occision*, qui contient la vie et la mort d'Hossein, en dix chapitres, pour les dix jours de fête; et puis, il prêche sur le sujet deux jours durant, excitant le peuple à gémir. Sur quoi, je me souviens d'un prédicateur qui leur disait, entre autres, « qu'une larme versée durant cette fête efface un tas de péchés aussi grand que le mont Sina, » et il les excitait aussi au ressentiment contre les ennemis du saint et contre leurs adhérents.

« Je n'aurais jamais cru la douleur que le peuple fait paraître ; elle est inconcevable. Ils se battent la poitrine ; ils font des cris et des hurlements, les femmes surtout, se déchirant et pleurant à chaudes larmes.

« Je me suis trouvé à ces sermons, et j'admirais l'attention de l'auditoire, qui ne pouvait venir que d'une vive dévotion, quoique le prédicateur fût fort pathétique. Ses sermons étaient comme les panégyriques d'Italie, pleins de fabuleuses légendes. Par exemple, le premier jour de la dizaine, on y montrait la naissance d'Hossein. On rapportait, entre autres, que l'ange Gabriel en vint féliciter Mohammed, mais qu'en même temps, il lui prédit le martyre de cet enfant, le jour et le lieu ; et que cela arriverait par un fils de *Mo'avyah*, son proche parent. Sur quoi, le père de ce Moâvya étant venu voir Mohammed, avec sa femme, pour lui faire compliment sur l'accouchement de sa fille, Mohammed lui dit :

« Il est vrai que ma joie est grande que ma fille ait un fils. Elle en aura encore un ; mais vous en aurez un vous deux, dont les descendants feront massacrer toute ma race. »

« Moâvya, prenant la parole, dit :

« Il vaut mieux que je n'aie pas d'enfants.

— Non, répondit Mohammed, Dieu l'a ordonné de cette sorte ; il faut que cela soit. »

« Le dernier jour de la fête, le sermon roulait sur le dévouement volontaire d'Hossein à la mort. Le prédicateur disait que « quatre mille anges vinrent lui offrir leur service, mais qu'il les remercia, et que, près d'expirer de soif, plus que de ses blessures, un ange, en figure d'ermite, lui apporta un pot d'eau ; mais Hossein lui dit : « Je n'en veux point ; si j'en eusse voulu, j'en aurais eu à ruisseaux; » et qu'en disant cela, il toucha la terre du bout de son doigt, d'où il jaillit un grand jet d'eau. « Mais, dit-il, il est ordonné que je meure ainsi dans les souffrances. »

« Le sermon fini, tout le peuple se met à crier de toute sa force : *Hossein! Hossein!* jusqu'à ce que la voix et les poumons leur manquent. Leurs cris se font au son de petits tambours, mêlés avec cet instrument qu'on appelle clochettes (*tintinnabula*), qui fait une musique lugubre; car les cris sont lents, bas et plaintifs. Ces gueux, tout noircis, dont on a parlé, qui frappent des deux cailloux l'un contre l'autre, rendent cette harmonie encore plus sombre et plus étrange ; et tout cela a je ne sais quoi de fort horrible le première fois qu'on le voit. Quand l'assemblée n'en peut plus de crier, chacun s'en retourne chez soi, toujours en criant : Hossein! Hossein !

« C'est là ce que fait le menu peuple. Les grands, chacun chez soi, font la fête avec plus de modestie. Ils y invitent beaucoup de gens d'église habiles de leur connaissance, qui s'y rendent chaque jour, sur les quatre heures après midi. L'entretien roule sur le sujet présent, chacun rapportant les plus beaux endroits des auteurs, avec les pensées qui lui naissent sur cette matière. A sept heures, on se met à lire le chapitre du jour, sur lequel les plus doctes de la compagnie font des remarques ; et, sur les neuf ou dix heures, on traite l'assemblée, et puis on la congédie jusqu'au lendemain, et, ainsi de suite, jusqu'au dernier jour, qui est la grande fête, que l'on passe la nuit en prières.

« Je l'ai vue, cette fête, sept ou huit fois en Perse; mais la plus solennelle fut celle que je vis en 1667. Le roi était nouvellement monté sur le trône, ce qui vaut autant à dire qu'il était nouvellement venu au monde, n'étant jamais sorti du sérail durant la vie de son père, qui était mort vers la fin de l'année précédente. Ainsi, n'ayant jamais vu cette fête, il ordonna qu'elle fût célébrée pompeusement. Voici comment la chose se passa :

« C'était au mois de juin; le roi, avec toute la cour, se rendait tous les soirs, à six heures, dans un grand salon, qu'on appelle le salon de l'écurie, où il peut bien tenir cinq cents personnes, ouvert sur un beau jardin, dont le milieu est un grand parterre sablé, où il peut en tenir plus de deux mille, sans parler de ce qui peut tenir sur le derrière du salon, et aux côtés. Le salon était éclairé de haut en bas; et on avait accommodé une infinité de lampes et de lanternes dans le jardin, de sorte que sur les huit heures du soir, tout le lieu était illuminé, et il faisait une bien plus grande clarté que durant le jour. On avait dressé dans le parterre, proche de l'endroit du salon où le roi était assis, une chaire de sept marches, couverte de toile noire. Dès que le roi l'ordonnait, on faisait entrer les



Derviche et pénitent. — Dessin de B. Vereschaguine.

processions; chaque quartier de la ville avec la sienne, qui était composée de quatre à cinq cents hommes, gens de boutique et de métiers, tout armés jusqu'aux dents, comme l'on dit communément, les uns avec des casques et des cottes de mailles, d'autres avec des brassards et des cuirasses. Comme il y en avait qui étaient tout couverts de fer, il y en avait d'autres qui étaient nus, le corps oint à la façon des lutteurs et des gladiateurs, tous presque avaient une peau de tigre sur le dos, et un bouclier par-dessus; les uns portaient l'épée nue à la main, d'autres portaient des lances ou des piques, des haches ou des masses d'armes, et, au milieu de la procession, on voyait un homme nu, couvert de sang, avec des bouts de flèches et des morceaux de lances attachés sur la peau, comme s'ils eussent traversé le corps: c'est celui-là qui représente le saint de la fête. Les enseignes marchaient à la tête, faites de satin ou de brocard d'argent, aux chiffres d'Ali d'un côté, avec l'hiéroglyphe de l'autre. Après, suivaient les tambours et les trompettes, puis les gens qui battent avec des cailloux, lesquels s'en servaient comme on fait des castagnettes; puis une foule de petits garçons entonnant les noms de Hussun et de Hossein, et puis marchaient les gens armés. Il y avait tous les soirs dix processions semblables. Elles entraient dans le palais d'un pas précipité, et avec de grands mouvements et des cliquetis d'armes. Il faut savoir que tout cela est mystérieux, car c'est pour représenter la fureur avec laquelle l'armée de Hossein combattit l'armée d'Ayzid. Quand ces processions étaient entrées, on commençait la dévotion de la manière que je l'ai représentée; mais le grand jour de la fête, ces processions étaient autrement pompeuses.

« D'abord, marchaient à la tête de chacune vingt enseignes, plusieurs guidons, des croissants et des mains d'acier, avec les chiffres de Mohammed et d'Ali, attachés à de longues piques. C'étaient là les étendards sacrés des mahométans, dans leurs premières guerres, qu'ils faisaient porter au milieu de leurs armées, comme les Romains leurs aigles. Encore aujourd'hui on les porte à la guerre; mais on n'y a plus tant de foi qu'auparavant. Quand on les porte en procession, on les couvre d'une gaze bleue claire; c'est pour dire qu'il ne s'agit pas de combattre tout de bon. Après venaient plusieurs beaux chevaux de main, richement enharnachés, portant toutes sortes d'armes blanches attachées à la selle, telles que sont des armures d'acier, des boucliers et beaucoup d'autres, dont il y en avaient de rehaussées d'or, et d'autres armées de pierreries. Après venaient des joueurs d'instruments, puis des hommes teints, les uns de noir, les autres de sang, frappant des cailloux; puis de ces gens couverts de sang et de flèches; puis les machines qui font le grand armement de la pompe funèbre.

« Ce sont premièrement des manières de châsses, couvertes de toiles bleues, et ornées de pièces de brocard et de mille babioles, pendues à l'entour selon le caprice des gens qui les font; puis des bières couvertes aussi de velours, ou de brocard noir ou de couleur, comme il se rencontre, avec un turban au haut, et des armes attachées au-dessus et aux côtés. Les hommes qui portent ces machines sautent et tournent au milieu de la procession fort légèrement. Après, venait la grande châsse, portée par huit hommes, où était la représentation d'Hossein. Les unes ressemblent à un lit de parade, où Hossein et son frère sont représentés par deux petits garçons, qui se disent l'un à l'autre, Hossein! Hossein! D'autres ressemblent à un cabinet d'armes, étant garnies, dedans et dehors, d'arcs et de flèches, d'épées, de boucliers, de poignards, de masses d'armes, avec un garçon au milieu, armé de toutes pièces, prêt à combattre; tout cela brillant d'or et d'argent; car ces châsses sont faites aux frais et par les soins de tout le quartier. D'autres châsses représentaient des mausolées; en d'autres, on voyait un homme étendu, avec ses habits ensanglantés, hérissés de flèches, la tête en sang, représentant le saint en l'état de mort. On portait autour de toutes ces machines, des branchages d'arbres, pour les garder contre le soleil.

« Après ces châsses, venaient des hommes aussi tout en sang, qu'on soutenait par des chevaux poudreux, pour représenter les soldats de ce prince; puis suivait en foule le peuple de la procession, au nombre de deux ou trois cents, faisant un bruit terrible à crier: Hossein! Hossein! Il sont toujours armés, mais la plupart de gros bâtons seulement; et ils courent au lieu de marcher. Ils s'arrêtent de temps en temps, pour donner loisir à leurs machines d'avancer; et alors ils sautent, ils tournent, se démènent comme des furieux et des possédés, s'étourdissant eux-mêmes à force de crier toujours ces noms si souvent répétés.

« Outre ces processions, il y en avait deux extraordinaires pour l'amour du roi: l'une des souffys, qui sont les gardes du corps du roi et de son palais, qu'on tient pour les plus exemplaires dévots de tous les mahométans, et qui sont fort illustres dans la secte imamique. Ce qu'il y avait de particulier en leur procession étaient deux hommes, étendus chacun sur une planche fort étroite, tout en sang, qui contrefaisaient fort bien les morts; et dix ânes, chacun portant trois petits garçons qui récitaient les vers de la fête. L'autre procession était celle des Indiens mahométans de la secte d'Aly, et c'était la plus belle de toutes. Elle commençait par cinq éléphants, avec des petites tours dessus, dans lesquelles il y avait des enfants, chantant les louanges d'Hossein, et par six chevaux de main, de grand prix, avec des harnais d'or et de pierreries. Leur châsse était un lit de parade, de huit pieds en carré, porté par douze hommes; il était de brocard d'or, à grandes crépines d'or; il ne se peut rien voir de plus beau en pareille occasion. Au milieu du lit il y avait deux tombeaux, couverts de draps en broderie d'or, et quatre enfants aux coins, deux chantant les louanges de Hussun et de Hossein, et deux chassant les mouches avec des éventails de plumes,



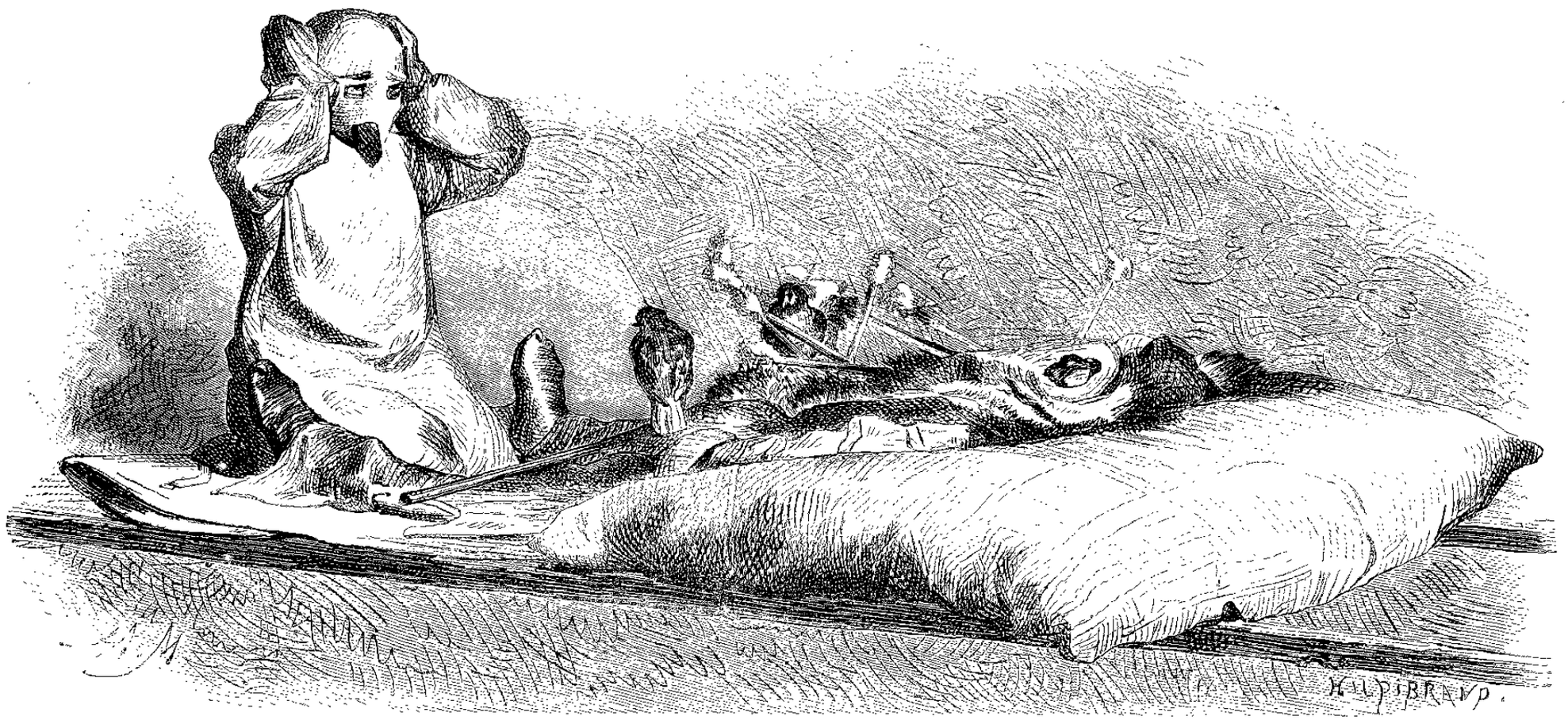
Le plateau du mariage. — Le général d'Ayzid. — Dessin de B. Vereschaguine.

derrière la châsse, on voyait deux machines tirées par des bœufs, dont l'une représentait la mosquée de la Mecque, l'autre celle de Médine.

« Toutes ces processions passèrent au milieu de la place Royale, sous les yeux du roi, qui était dans le salon bâti sur le grand portail. Le grand prévôt était au milieu de la place avec trente gardes à cheval, et autant de valets à pied, pour empêcher le désordre; car, comme la ville d'Ispahan est d'ancienneté partagée en factions, il arrive souvent qu'en pareils jours des quartiers se battent de bonne façon l'un contre l'autre, et alors c'est un furieux désordre pour la fête.

« Je n'aurais jamais fait, si j'en voulais rapporter toutes les particularités; je remarquerai seulement qu'à cette fête-ci, où était le roi, il se rendit le dernier jour au salon, sur les sept heures du matin, et entendit d'abord le sermon du jour, fait par le prédicateur qui avait prêché devant lui les autres jours. Sa chaire était sur une grande plate-forme qui joint le salon, laquelle était couverte d'une riche tente; grand nombre d'ecclésiastiques étaient à l'entour; les souffys étaient derrière. Après le sermon, on chanta un hymne à la louange de Hossein et de sa race. Il fut chanté à deux parties, chacun chantant de toute sa force; et après, on entendit retentir la place et les environs de malédictions sur Ayzid et sur ses adhérents, et puis de bénédictions pour le roi. A la fin de l'action, on donna aux ecclésiastiques quarante habits, et au prédicateur trois cents écus; mais comme ces habits étaient donnés par aumône, et non par honneur, ceux qui les reçurent n'allèrent point baiser les pieds du roi, comme c'est la coutume.

« Je ne dois pas oublier que, durant cette fête, les Persans font beaucoup d'aumônes aux pauvres. Ils



Le mannequin de Hossein. — Dessin de A. Marie d'après un croquis de B. Vereschaguine.

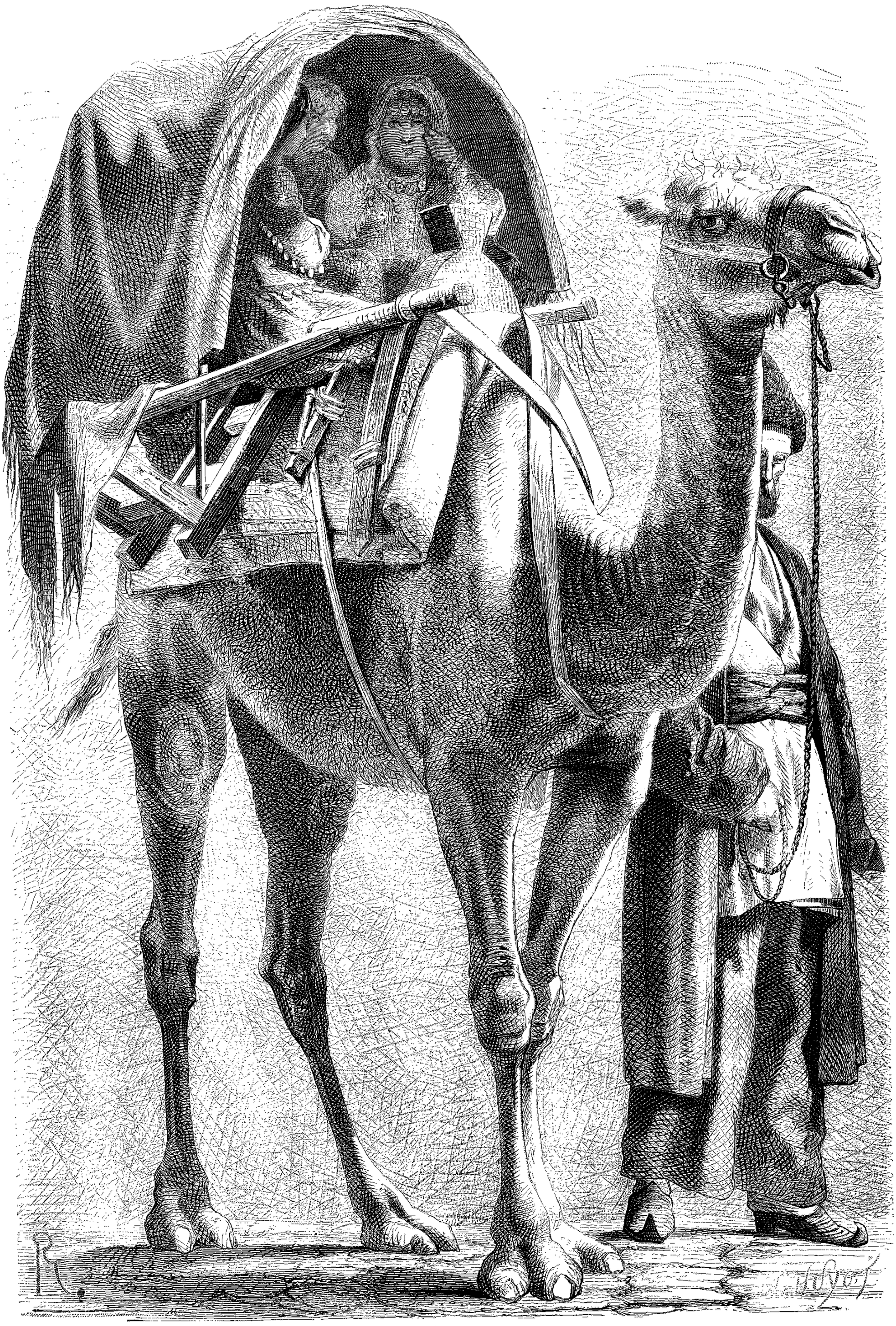
croient que c'est un crime alors que de refuser ce que l'on peut donner. Les gens riches font mettre devant la porte de grands vases d'eau à la glace, avec une tasse dedans, afin que personne ne souffre de ce mal dont Hossein mourut, qui est la soif; car ils content que, manquant particulièrement d'eau, il alla de désespoir se jeter sur les ennemis dont il était assiégé. Il y a aussi des porteurs d'eau, qui vont par les rues avec une grosse outre sur le dos, qui en présentent à boire à la glace, dans de grandes tasses, à tout le monde. Ils ont coutume de crier en la donnant : « Que « celui qui payera cette eau soit béni jusqu'à la sep- « tième génération! »

« Le roi faisait donner à souper, durant les dix jours de fête, à toutes les processions, où il y avait plus de quatre mille personnes, et, outre cela, envoyait tous les jours douze cents livres de pain, cinquante plats de viande et cinquante francs d'argent à la grande mosquée, pour être distribués aux pauvres.

« Au reste, ces processions n'ont nul air de dévotion, et ressemblent proprement à une mascarade de lutins, ou de gens possédés de fureur et de rage; et leurs chants et leurs cris finissent toujours par des imprécations contre les ennemis de leur religion. Les ecclésiastiques les poussent à cette fureur, enseignant, comme je l'ai déjà observé, qu'il y a un très-grand mérite à maudire les premiers princes arabes, qui retinrent l'empire mahométan, au lieu de le céder aux descendants de Mohammed par sa fille Fatmé. »

B. Vereschaguine.

(*La suite à une autre livraison.*)



Procession funèbre à Schoucha. — Les enfants. — Dessin de B. Vereschaguine.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE,

PAR BASILE VERESCHAGUINE [1].

TRADUIT DU RUSSE PAR Mme ET M. LE BARBIER (ERNEST).

1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SECONDE PARTIE. — LA TRANSCAUCASIE.

SCHOUCHA.

La fête funéraire de Hossein (Huçain) en Perse au dix-neuvième siècle.

« On éleva, dit le voyageur Mourier, dans toute la ville de Téhéran, de grandes tentes de toile noire, avec des emblèmes de deuil. Ces tentes étaient élevées, soit aux frais de chaque quartier, soit par des personnes riches, qui croyaient faire par là un acte de dévotion; tout le peuple y avait un libre accès. La dépense qu'occasionne une tente semblable consiste dans le payement du mollah, ou prêtre, des acteurs et des lumières. Plusieurs personnes, dans la vue d'expier leurs péchés et d'attirer sur elles les bénédictions du ciel, non contentes de contribuer à l'érection de ces tentes, fournissaient encore des vivres aux ouvriers occupés à les construire.

« Notre voisin, Mohammed-Khan, en avait une dans sa maison, et tous les gens du quartier y accoururent en foule. Tant que ce concours continua, nous ne cessâmes d'entendre un grand bruit de tambours, de cymbales et de trompettes. Outre les tentes construites dans les différentes places et dans les rues, on éleva une chaire de bois, isolée, d'où un mollah prêcha le peuple assemblé. L'effervescence du peuple ne nous empêcha pas de faire nos promenades ordinaires à cheval, et nous passâmes très-souvent au milieu de la foule, au moment où elle était occupée à ses actes de dévotion, sans être molestés.

« Les Persans ont si peu de scrupule de nous voir assister à leurs cérémonies religieuses, que le grand vizir invita toute la légation à venir dans sa tente la huitième nuit de la fête. En entrant, nous trouvâmes un grand nombre de Persans vêtus de deuil, et nous remarquâmes que nul d'entre eux n'avait de bijoux ni de poignard.

« Un mollah de la ville s'approcha du grand vizir, et eut avec lui une conversation sérieuse, pendant que les autres personnes de l'assemblée se parlèrent tout bas.

« Nous étions assis depuis quelque temps lorsque les fenêtres de la salle où nous nous trouvions s'ouvrirent, et le jour nous permit d'apercevoir un mollah, placé dans une chaire élevée sous une tente, et entouré d'une foule nombreuse de peuple ; une grande quantité de lumières éclairait le lieu de la scène.

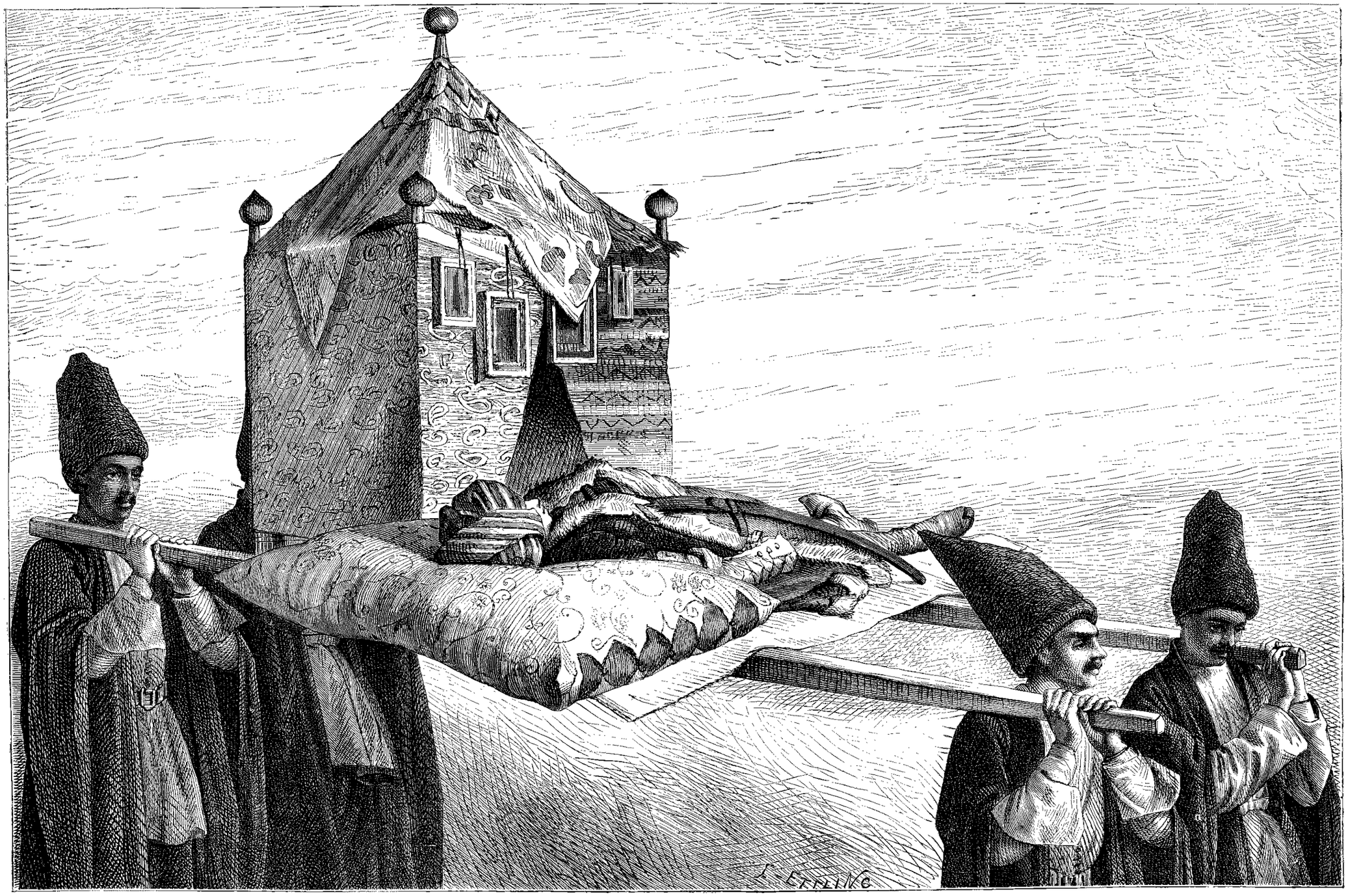
« Le prédicateur commença par un exorde, dans lequel il rappela au peuple combien était précieuse une seule larme répandue sur le sort de l'imam Hossein, larme qui expiait les crimes les plus grands, et il annonça avec beaucoup de gravité que tout homme qui ne serait pas affligé en ce jour périrait du milieu de son peuple; puis il prit un livre et chanta, d'un ton nasal, la partie tragique de l'histoire de Hossein, désignée pour la cérémonie de la journée. Cette lecture eut bientôt produit son effet sur l'auditoire, et le mollah en avait à peine déclamé trois pages, que le grand vizir commença à branler la tête en faisant entendre, d'une voix plaintive, cette exclamation si ordinaire aux Persans lorsqu'ils sont affligés : *Ouahi! ouahi! ouahi!* et toute l'assemblée l'imita avec plus ou moins de force.

« Le chant du mollah dura environ une heure; quelques passages étaient remplis de pathétique, et très-propres à émouvoir les passions d'un peuple aussi superstitieux et aussi mobile que les Persans. A la lecture d'un de ces passages, l'assemblée entière se leva, et je remarquai que le grand vizir, se tournant vers la muraille, étendit la main devant lui en priant.

« Le mollah ayant terminé sa lecture, les acteurs parurent; quelques-uns étaient vêtus en femmes; ils chantaient, en appuyant une feuille de papier contre leurs lèvres, une espèce de récitatif que nous entendîmes avec quelque plaisir. Dans les passages les plus tragiques, une partie de l'auditoire poussait des cris sans affectation; et, comme j'étais assis auprès du grand vizir et du mollah, je remarquai qu'ils versaient des larmes. Dans quelques-unes de ces réunions, le mollah prend un morceau de coton, et, s'approchant des assistants, recueille les larmes qu'ils répandent et les exprime dans une petite fiole. Quelques Persans soutiennent qu'une seule de ces larmes introduite dans la bouche d'un moribond abandonné des médecins le rappelle à la vie, et c'est pour cette raison qu'on les recueille si soigneusement.

« Le dixième jour de la fête, le roi invita l'ambas-

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 161, 177, 193; t. XIX, p. 241 et 257.



La châsse du neveu de Hossein. — Dessin de Metzmacher d'après un croquis de B. Vereschaguine.

sadeur à assister aux dernières cérémonies où l'on représente la mort de Hossein. Nous nous y rendîmes après le déjeuner, et nous prîmes place sous une petite tente, élevée pour nous seuls, sur une porte cintrée tout auprès de la salle dans laquelle devait se placer le roi.

« Nous avions vue sur le Meïdân ou grande place qui s'étend devant le palais, à l'entrée duquel nous aperçûmes une troupe de Cadjars ou gens appartenant à la tribu du roi, pieds nus, frappant en mesure leur poitrine, et accompagnant par intervalles la voix d'un d'entre eux, placé au centre. Ces hommes déboutonnaient la partie supérieure de leur chemise, et se frappaient à nu sur la poitrine. Le roi ordonna aux Cadjars, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de ses parents, d'avancer, sans souliers et sans bas, pour présider aux cérémonies qui allaient avoir lieu. Ils s'avancèrent doucement sur le pavé, portant à la main un bâton, emblème des fonctions de maître des cérémonies ; ils obligeaient les uns à faire place, frappaient les autres avec leur arme, et rétablissaient l'ordre dans la procession.

« Une partie de la place, séparée de l'autre par une palissade, était destinée à représenter la ville de Kerbela, non loin de laquelle périt Hossein. Tout auprès, deux petites tentes désignaient le campement de ce prince dans le désert ; une plate-forme couverte de tapis, sur laquelle devaient jouer les acteurs, complétait la décoration.

« Quelques instants après notre arrivée, le roi parut ; et, quoiqu'il nous fût impossible de l'apercevoir, tout le peuple qui se leva et les génuflexions de ses officiers annoncèrent sa présence. La procession commença dans l'ordre suivant :

« D'abord parut un homme très-grand et très-fort, nu depuis la ceinture, balançant une longue perche d'environ trente pieds de haut, surmontée d'un ornement d'étain chargé de passages du Coran. Après celui-ci venait un autre homme, également nu depuis la ceinture, et portant une perche plus lourde, quoique moins longue, à laquelle était appuyé un jeune homme dont les pieds reposaient sur la ceinture du porteur.

« Nous vîmes arriver ensuite un troisième personnage beaucoup plus vigoureux, et dans un état plus grand de nudité ; puis un porteur d'eau, chargé d'un énorme sac de cuir plein d'eau ; sur ses épaules étaient placés quatre jeunes gens les uns sur les autres. Ce personnage est allégorique, à ce qu'on nous assura : il représente la soif ardente que Hossein éprouva dans le désert.

« Enfin parut une litière, en forme de sarcophage, et portée par huit hommes. Sur le devant était placé un ornement de forme ovale, entièrement couvert de pierreries, et au-dessus une grande étoile de diamants. Sur une saillie étaient deux chandeliers chargés de pierreries ; le dessus et les côtés du sarcophage étaient couverts de châles de cachemire, et le sommet couronné d'un turban destiné à représenter la coiffure de Hossein. De chaque côté marchait un homme portant une longue perche, d'où pendaient un grand nombre de châles superbes, et à l'extrémité de chacune on voyait une main couverte de diamants, pour représenter celle de Mahomet.

« Derrière le sarcophage venaient quatre chevaux de main, richement caparaçonnés, le devant de la tête orné de plaques entièrement couvertes de diamants ; sur leurs selles étaient quelques emblèmes rappelant la mort de Hossein ; la procession ayant défilé, vint se placer à la droite de l'appartement du roi.

« Après un repos de quelques instants, on vit arriver une troupe d'hommes au regard féroce, et vêtus seulement d'un linge blanc jeté sur leur corps, d'ailleurs entièrement nu. Ils étaient tous barbouillés de sang, brandissaient un sabre et chantaient un hymne d'une mélodie sauvage. Ils représentaient les soixante-deux parents ou martyrs, comme les appellent les Persans, qui accompagnaient le jeune prince et périrent en le défendant.

« Après eux venait un cheval blanc, le corps hérissé de flèches et caparaçonné en noir ; cet animal représentait le cheval que montait Hossein lorsqu'il fut tué.

« Une troupe d'une cinquantaine d'hommes, tenant à la main deux morceaux de bois qu'ils frappaient l'un contre l'autre, suivait le cheval et fermait la marche. Ces hommes se placèrent en ordre devant le roi ; ils étaient sous les ordres d'un maître de ballet qui se tenait au centre pour régler leur mouvements. Ils exécutèrent une danse en frappant dans leurs mains avec le plus d'ensemble qui leur était possible. Le maître de ballet chantait en même temps une espèce de récitatif, et ces danseurs joignirent à différentes reprises leurs cris à sa voix, et l'accompagnèrent en frappant en cadence sur leurs bâtons.

« A ces processions succédèrent les acteurs tragiques.

« Hossein s'avança, suivi de ses femmes, de ses sœurs et de ses autres parents.

« La représentation fut longue et ennuyeuse, du moins pour nous ; mais la distance où nous nous trouvions du lieu de la scène était trop considérable pour nous permettre d'entendre les choses tendres et sensibles qu'ils se disaient sans doute les uns aux autres

« Nous nous approchâmes ensuite du lieu où gisait le malheureux Hossein, étendu par terre, et sur le point de recevoir le coup mortel. A ce moment, un cri de douleur se fit entendre ; des sanglots, des larmes véritables, s'échappèrent des yeux de tous les assistants, placés assez près de nous pour que nous pussions les apercevoir. L'indignation, la fureur de la populace accourue à ce spectacle, se portèrent sur les acteurs qui avaient représenté les soldats d'Ayzid, meurtriers de Hossein, et ils furent obligés de fuir devant une volée de pierres, suivie de coups et d'imprécations. On nous apprit qu'il est si difficile de trouver des personnes qui veuillent remplir ces rôles, que, dans cette occasion, on avait forcé des prisonniers russes de représen-



Les balafrés à la représentation dramatique finale. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis de B. Vereschaguine.

ter les soldats d'Ayzid, et ils furent, après la catastrophe, obligés de s'enfuir le plus promptement possible.

« L'incendie de Kerbela termina la pièce. On avait construit, derrière la palissade dont nous avons parlé plus haut, plusieurs huttes de roseaux auxquelles on mit le feu. Le tombeau de Hossein parut couvert d'une étoffe noire; au-dessus on plaça un tigre empaillé pour représenter le lion miraculeux, qui, dit-on, veilla plusieurs jours sur les restes de l'imam après son inhumation. La cérémonie se termina par la récitation d'une pièce de vers en l'honneur de Mahomet, de ses descendants et du roi.

« La partie la plus extraordinaire de ce spectacle est la représentation des cadavres des martyrs, qui, ayant été décapités, sont placés tous sur une ligne, chaque corps ayant une tête placée auprès de lui. Pour parvenir à bien rendre ce spectacle, plusieurs hommes sont enterrés jusqu'au cou, ne laissant passer que leurs têtes, tandis que d'autres cachent leurs têtes et ne laissent paraître que leurs corps. Les uns et les autres sont placés de manière à faire croire que les têtes et les corps ont été séparés. Quelques personnes se soumettent à ce supplice par motif de dévotion, et plusieurs en meurent. »

La même fête dans l'Inde.

Voici enfin comment les musulmans de l'Inde, quoiqu'ils soient en majorité Sunnites, célèbrent la même fête funèbre de Möharem.

Certaines maisons, où les étrangers ne peuvent entrer, servent aux cérémonies; on les appelle *ashour-khana* (maisons des dix jours). On les blanchit à l'avance, et on les décore à l'intérieur de bannières figurant les étendards de Hossein, de tombes faites à l'imitation de celle de ce martyr, de coffrets formés de carrés de mica disposés en miroirs; de petits palais faits de bambous, de papier et de clinquant, qu'on nomme *shah-nushin*, ou littéralement palais royal; de tapis, de transparents, de lampes, de lustres, de candélabres, de poissons en paillon, d'œufs d'autruche, de fleurs artificielles en papier, de fontaines, etc.

Devant chaque ashour-khana on creuse une fosse circulaire où l'on allume tous les soirs un feu de joie. Les fidèles tournent et dansent alentour ou le traversent avec des bâtons et des sabres, et en criant ou plutôt en vociférant des milliers de fois: *Ya Alli! Ya Alli!* (O Alli! O Alli!) *Shah Hussun! Shah Hussun!* (Noble Hussun! Noble Hussun!) *Shah Hossein!* (Noble Hossein!) *Doulha! Doulha!* (Fiancée! Fiancée!) *Haï dost! Haï dost!* (Hélas! ami! Hélas! ami!) *Ruhio! Ruhio!* (Arrête! Arrête!)

Les femmes se frappent la poitrine en signe de désespoir, et, outre les paroles que nous venons de rapporter, elles crient, en répétant chaque mot deux fois: « Hélas! hélas! excellents jeunes gens! tous trois dans le sang noyés, tombés, morts! O Alli! » On appelle ces femmes *sina-zunni*. Quelquefois elles font leurs lamentations devant une lampe.

Dans l'intérieur des ashour-khana, on récite des prières, on brûle de l'encens, au nom des martyrs on distribue du sucre et de l'eau sucrée aux riches comme aux pauvres. Des faquirs lisent à différentes heures le Coran et le livre des Martyrs. Pendant la nuit, on fait déclamer les éloges des martyrs par les enfants qui ont les plus belles voix.

Un soir, le premier d'entre les chefs religieux sort avec une petite ombrelle d'or et d'argent sur sa tête. Il est porté sur un cheval, le plus souvent sur les épaules d'un homme; la musique l'accompagne; de jeunes filles répètent autour de lui les lamentations funèbres, et se frappent la poitrine. Il visite tous les feux de joie, devant lesquels il fait des prières. Quand il est rentré dans son ashour-khana, il se couche comme s'il était l'un des martyrs; on prie, on pleure sur son corps, on boit et l'on mange. Dans quelques parties du pays, on joue pendant cette nuit une espèce de drame où est représenté le mariage de Qasim, fils de Hussun, qui épousa la fille favorite de Hossein le matin de la grande bataille.

On promène aussi des lances au sommet desquelles sont des turbans, pour figurer la tête de Hossein, en mémoire de ce qu'Ayzid la fit porter au bout d'une javeline dans plusieurs villes. Il y a de plus une procession générale des *tabouts* (sortes de tombes), portés sur les épaules d'hommes du peuple et suivis des faquirs.

Beaucoup de personnes, hommes et femmes, surtout les célibataires, portent, les uns un vêtement vert pour figurer le corps empoisonné de Hussun, les autres un vêtement rouge pour figurer le corps ensanglanté de Hossein.

Aux heures solennelles de la fête, les riches et les marchands exposent devant leurs maisons des espèces de fontaines qui versent au peuple du miel, du shurbuc, de l'eau glacée et parfumée.

Pendant toute la durée de la fête de möharem, c'est-à-dire pendant dix ou treize jours, les musulmans ont soin d'entretenir une propreté extrême sur leurs vêtements. Ils s'abstiennent de tout plaisir, et même de toute boisson et de toute nourriture pendant une grande partie des journées. Tout travail, quel qu'il soit, est interdit. Il n'est permis de détourner sa pensée du sujet de la fête que pour rendre les derniers devoirs aux morts [1].

Les maisons de Schoucha. — Arméniens et Tatars. — Un thé chez un riche négociant tatar. — Description du salon. — Les peintures; ornements. — La cheminée. — Une maison pauvre. — Coquetterie, costume, condition des femmes.

La ville de Schoucha se distingue par un caractère tout particulier des autres villes situées au delà du Cau-

1. L'ouvrage le plus récent et le plus recommandable à tous égards que l'on puisse consulter sur cette fête est le *Mémoire sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde d'après les ouvrages hindoustanis*, par M. Garcin de Tassy, membre de l'Institut (2e édition, 1869).

case, que j'ai eu l'occasion de visiter. Erivan, Machitchevan et Elisabethpol, où je n'ai fait que passer, ont toutes des constructions d'un style semblable à celles du Levant. Dans ces villes, les maisons sont petites et basses, la terre et la brique entrent pour moitié chacune dans leur construction, les fenêtres y sont rares, les toits bas vont se perdre derrière une muraille et dans la verdure; les rues sont étroites, sales et tortueuses, presque jamais pavées.

Schoucha a un tout autre aspect. Ses maisons, bien alignées, sont grandes, belles et éclairées par de nombreuses fenêtres; on a extrait pour les construire des pierres du rocher sur lequel la ville est assise; les rues, beaucoup plus larges, sont pavées de dalles. Les toits sont semblables à ceux des maisons européennes : ils sont formés de petites planchettes de bois.

A l'extérieur, il est difficile de distinguer la maison d'un Arménien de celle d'un Tatar : elles n'offrent à l'œil aucune dissemblance, mais les dispositions intérieures diffèrent complétement.

Les Arméniens ont un ameublement semblable à ceux de leurs compatriotes de Tiflis, c'est-à-dire presque à l'européenne, tandis que les Tatars disposent leurs appartements et les ornent à la façon persane.

A Schoucha, comme ailleurs, le rôle de progressistes est naturellement rempli par les Arméniens, et les Tatars représentent l'élément retardataire, ou, si l'on veut, conservateur. Autant les premiers s'empressent de s'assimiler tout ce qui est nouveau, autant les seconds sont lents à accepter les moindres améliorations.

Parmi les Arméniens, il est rare de rencontrer un garçon ne comprenant pas le russe, tandis que, sur dix Tatars, neuf sans contredit ne comprennent pas un mot de cette langue que l'on parle sans cesse autour d'eux.

On peut comparer le Tatar au Turc sous le rapport de la paresse de l'esprit et de la nonchalance du caractère.

Les Arméniens, pleins d'esprit et de pétulance, se rapprochent des Persans, qu'on a appelés avec assez de raison les Français du Levant; mais leur dispersion dans toutes les parties de l'univers les a rendus démesurément égoïstes, et très-habiles à ne jamais laisser de côté tout ce qui peut être d'un bon rapport et tourner à leur profit; au delà du Caucase, ils jouent avec talent le même rôle à peu près que les Juifs en Europe.

Le prince M***, gouverneur de Schoucha, bon et obligeant comme tous les Géorgiens dont j'ai eu l'avantage et le plaisir de faire la connaissance, m'offrit de me faire visiter les maisons tatares les plus curieuses et où règne le plus d'aisance.

« Je vous ferai passer toute une collection d'indigènes tatars sous les yeux, » me dit-il, et il envoya informer un riche négociant qu'il se proposait d'aller chez lui prendre le thé en compagnie d'un hôte venu d'un pays étranger.

Lorsque nous arrivâmes chez ce Tatar, nous y trouvâmes une nombreuse compagnie; le salon n'était pas grand, mais il me plut par son élégance. Il était plein d'invités assis le long des murailles; à en juger par leurs physionomies, on pouvait les croire absorbés dans les plus profondes réflexions; leurs barbes étaient noires et rousses, ils avaient le bout d'ambre dans la bouche et le narghiléh dans la main. Ces narghiléhs passaient de main en main.

On nous servit une collation composée de thé et de pilau (riz cuit avec du beurre ou de la graisse et de la viande et fortement épicé) que l'on arrosait de thé.

D'ordinaire, la maison d'un riche tatare a deux étages : au rez-de-chaussée sont les écuries, les cuisines et les chambres pour les serviteurs; le premier étage est entouré d'un large balcon; c'est là que se tient le propriétaire avec sa famille.

Un escalier de bois conduit à ce balcon; on arrive à une porte donnant accès sur une petite antichambre, qui, lorsque viennent les invités, se trouve entièrement encombrée de chaussures. C'est là aussi qu'on range la grosse vaisselle, faite de fer-blanc, avec des dessins fort simples ciselés dessus; une aiguière et un bassin pour se laver les mains, avant et après les repas, des cruches à eau de formes variées et de toutes grandeurs, une soupière, des plats, des tasses, etc., etc.

Si l'invité est étranger, ou peu intime, il doit passer par cette pièce, tandis que les amis entrent tout droit et sans aucune cérémonie par une énorme fenêtre qui va du plafond au plancher. Cette fenêtre est le plus bel ornement du salon : elle occupe souvent à elle seule l'espace entier d'une des murailles; elle est du reste la seule qui éclaire l'appartement ayant vue sur le balcon. Elle est faite de verres de couleurs, enchâssés dans de petites baguettes, qui ressemblent à un joli dessin de dentelle. La partie inférieure de la fenêtre se relève. Deux bons voisins, assis chacun près de leur fenêtre, peuvent jouir de l'air frais pendant des heures entières, le narghiléh en main.

Les murs et le plafond sont ornés de dessins et souvent de caractères persans choisis et combinés avec goût. Mais on peut reprocher à la peinture de pécher souvent sous le rapport du dessin et de l'exécution, quoique l'artiste y dépense une grande richesse de fantaisie. Ajoutons qu'il est rare qu'il choisisse des sujets d'une irréprochable moralité.

Les peintres qu'on pourrait appeler légendaires ou historiques reproduisent les antiques héros des contes, les rois de Perse, et, plus que tout autre, le célèbre Nadir-Schah, les combats des Perses, sous les ordres de différents capitaines contre divers peuples; naturellement la victoire est toujours du côté des Persans, et les ennemis sont invariablement mis en déroute. Cette flatterie s'explique facilement. La contrée, en effet, a appartenu aux Persans, et son histoire a été longtemps celle du royaume de Perse[1]. Quant aux tableaux, que je me garderai bien de décrire, je dirai seulement qu'on

1. Voyez les notes précédentes.

y voit toutes sortes de nymphes dans le costume, bien simple et trop fidèle, de la Vérité sortant de son puits.

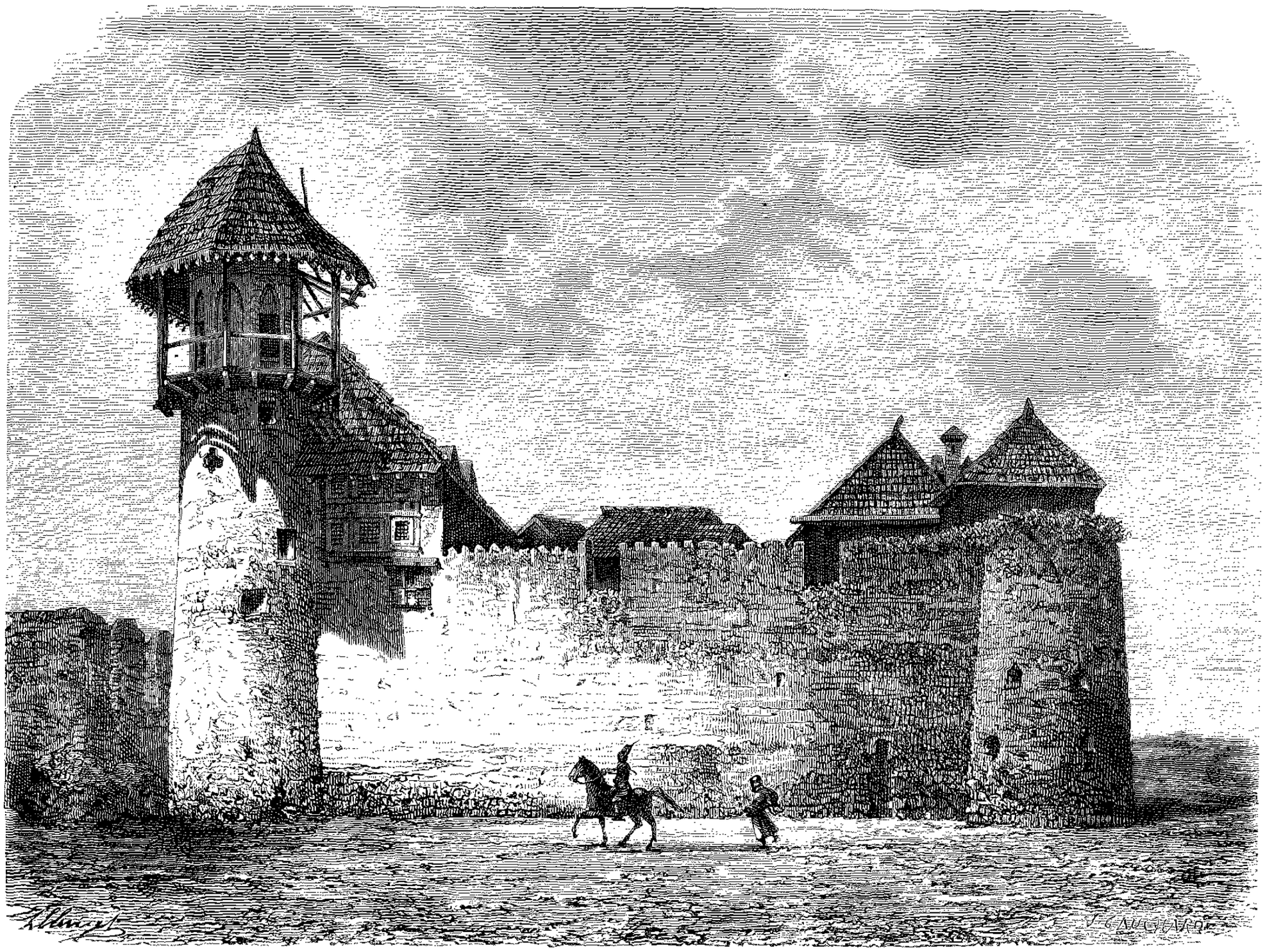
On a ménagé dans les murs beaucoup de niches, où sont exposés la vaisselle de porcelaine et de verre, des coffrets, des cassettes de toutes sortes de formes et de dessins. — Sur la muraille brillent des panoplies, où se mêlent les armes blanches et les armes à feu, avec tous leurs attributs.

Le plancher est couvert de tapis, et tout le long des murs sont rangés des coussins ou divans.

La cheminée est peinte en couleurs vives : ce n'est guère qu'un ornement, on n'y fait jamais de feu. On chauffe la chambre avec des *manegalis*, sortes de caisses en métal, remplies de charbons ardents. Les indigènes sont habitués à la fumée que produit ce mode de chauffage tout primitif.

Je viens de donner la description du salon d'un riche Tatar ; c'est le beau côté de la médaille ; on ne doit pas oublier que la vie des peuples du Levant a toujours deux aspects : celui qu'on laisse voir est séduisant, le revers a beaucoup moins d'attraits. Autant on déploie d'élégance et de luxe dans la salle de réception, autant les appartements privés sont sales et dépourvus de tout confort.

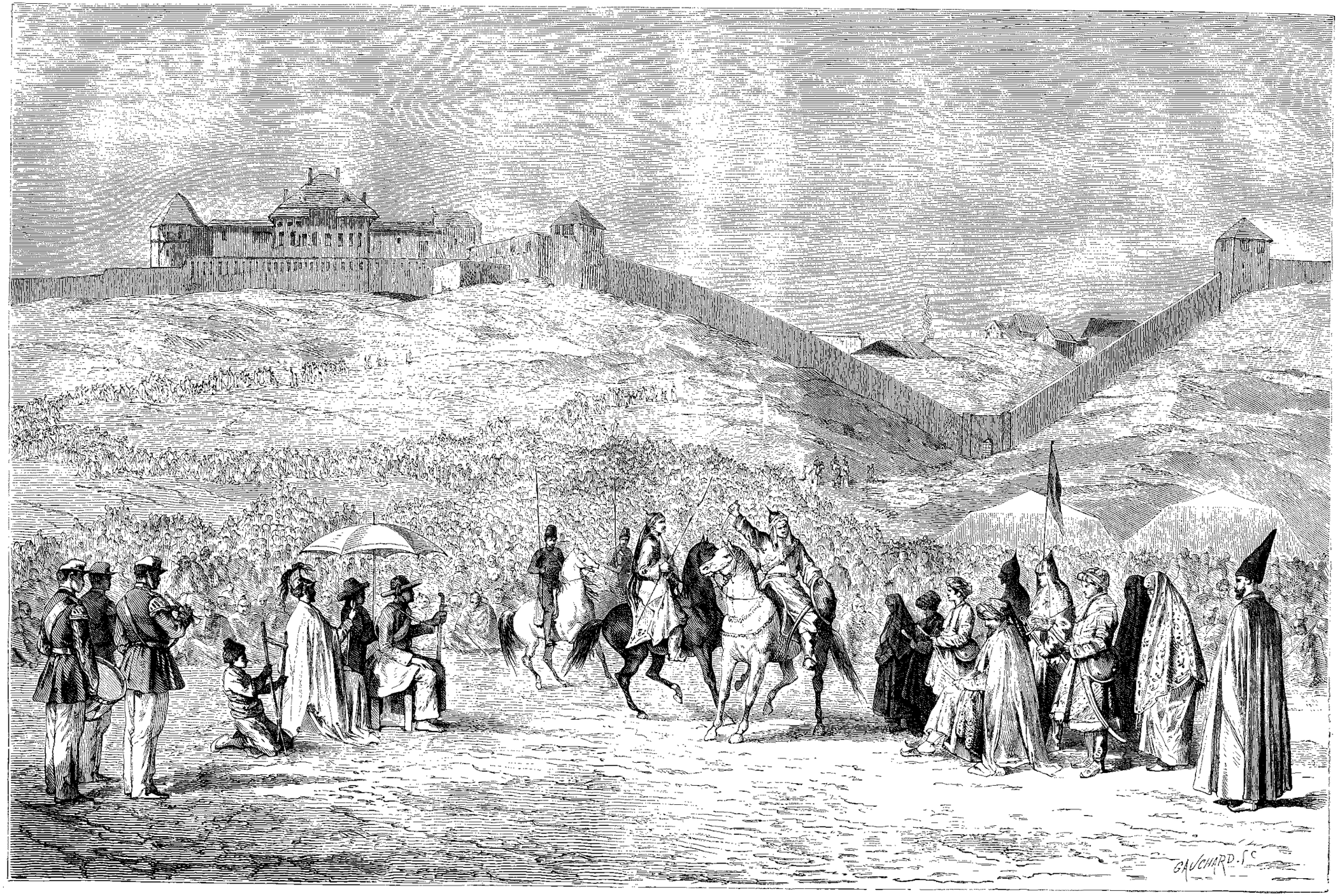
A la maison, la mère et les enfants sont malpropres et tout ébouriffés, mais ils sont bien vêtus et tout ma-



Habitation fortifiée, à Schoucha. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de B. Vereschaguine.

quillés lorsqu'ils mettent le pied dans la rue et vont faire des visites. Les femmes tatares et arméniennes sortent enveloppées de longs voiles, de la tête aux pieds. Ces voiles sont pour les premières en soie avec rayures et carreaux, pour les secondes en calicot blanc. Sous les uns et les autres brillent des regards qui n'échappent point aux passants européens : parfois même, s'il ne se trouve pas d'indigènes dans le voisinage, les belles personnes, tout en portant la main à leur voile comme pour l'arranger et se mieux soustraire aux yeux des profanes, ne dédaignent pas de laisser voir, comme en un éclair, leur figure et leur taille.

Alors que je ne connaissais encore l'Orient que par les récits d'historiens, qui ne prétendent point à l'exactitude, et qui ne s'écartent jamais de l'usage de louer avec les hyperboles les plus extraordinaires tout ce qu'ils ont vu ou entendu dans le cours de leurs voyages, je me figurais que la femme de ces contrées devait être le type même de la beauté et l'idéal de la grâce. Il est vrai que dans les rues, sur les terrasses des maisons, dans les processions aux jours de fête, enveloppées de leur voile, leur aspect attire par quelque chose de mystérieux. Ce voile est si gracieux et l'œil qui perce à travers brille de tant de feux, qu'on est véritablement sous une sorte de charme ; on serait tenté de réciter



Fête funèbre à Schoucha. — La représentation dramatique finale. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de B. Vereschaguine.

des vers. Mais n'approchez pas ! vous vous exposeriez à perdre toute illusion, à la seule odeur des vêtements ! Les indigènes des deux sexes ignorent l'usage du linge et portent leurs vêtements, même les plus riches, jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement usés, et qu'il y ait nécessité absolue de les remplacer par d'autres.

Hélas ! il faut bien le dire, les femmes sont sales, de leur naissance à leur mort. Ajoutez qu'elles n'ont aucune éducation, et qu'elles sont presque toutes ignorantes, superstitieuses, babillardes et médisantes. A qui la faute ? sinon à leurs seigneurs et maîtres. Mais c'est assez : il vaut mieux ne rien dire de plus de ces pauvres êtres déshérités.

Les hommes, au moins, jouissent d'une sorte de vie en commun et d'une liberté d'action dont les femmes sont entièrement privées. Ils passent de longues heures aux bazars, à leur boutique. En Orient, sous peine d'être classé avec peu d'honneur parmi les paresseux, il faut tout au moins avoir l'air de s'occuper et faire un commerce quelconque.

Les bazars. — Les bains. — Les écoles.

Les bazars ne sont pas seulement des marchés, ce sont presque des cercles ou de petits parlements, où l'on discute les intérêts les plus importants de la société en même temps qu'on y fait circuler les nouvelles les plus graves de la politique, aussi bien que les nouvelles du jour les plus insignifiantes. Les femmes pourraient assurément jouer dans ces réunions un rôle brillant ; mais elles en sont exclues, et réduites à exercer leur art de *discourir, commenter* et *inventer*, tout le long du jour, sur de bien moindres théâtres.

Par réflexion, cependant, je m'aperçois que je m'écarte quelque peu de l'exacte vérité sur ce point. Les femmes ont aussi leur cercle ; le lecteur devine-t-il en quel lieu ? Non peut-être : c'est au bain.

Au bain viennent se concentrer, comme à un même foyer, tous les bruits de la ville ; c'est au bain qu'on recueille tous les commérages nés avec le matin, et ils n'en sortent que transformés pour se répandre de nouveau dans toute la ville et au delà.

Les bains ont d'autres titres à l'attention du voyageur. On ne se douterait guère de leur existence, à voir la malpropreté des habitants. Loin d'avoir une influence hygiénique, il est trop certain qu'ils sont plutôt la source de diverses maladies de peau, fréquentes en ces pays. On ne peut s'en étonner lorsqu'on les a visités. Ils sont ordinairement construits sous le sol ; la coupole, invariable attribut de ce genre d'édifice, est seule en saillie et visible au dehors. Un escalier fort raide descend de la rue à la première pièce, le cabinet de bain, où se trouve un bassin ; quelquefois une fontaine jaillit au milieu. Tout autour des murs sont de larges bancs recouverts de bandes de feutre, presque toujours pleines de vermine. Le plancher du cabinet de bain est en pierre, et ordinairement souillé de boue. Enfin le jour ne pénètre dans cette pièce que par une petite ouverture, ménagée au sommet de la coupole.

La seconde pièce, ou le bain même, est une vaste chambre, pourvue d'un grand réservoir d'eau chaude. Dans les établissements les plus luxueux, il y a de plus un réservoir d'eau froide.

Les premiers qui arrivent aux bains peuvent se laver dans l'eau propre ; les seconds trouvent l'eau moins claire ; elle est trouble pour ceux qui viennent les troisièmes ; sale pour les suivants ; infecte pour les derniers. Ce n'est plus à la fin qu'une boue, de plus en plus épaisse, et d'une affreuse couleur verdâtre, dont les parfums soulèvent le cœur.

Dans quelques bains, pour économiser les frais de chauffage, on laisse l'eau à la même température pendant deux, et même trois jours !

De tous les bains de la contrée au delà du Caucase, ceux de Tiflis sont les seuls qui soient réellement beaux. Du rocher sur lequel ils sont construits sort une source d'eau naturellement chaude et sulfureuse. Les indigènes géorgiens et arméniens y arrivent par bandes, munis de provisions et de samovars ; ils se plaisent à y passer des journées presque entières ; après s'être mis à l'eau, ils mangent, prennent le thé, babillent ; puis ils recommencent de plus belle à se baigner, manger, prendre le thé et babiller.

Voici comment on prend les bains. Le garçon de bains, après vous avoir invité à vous étendre, soit sur le plancher brûlant, soit sur une basse *lohta* (espèce de large banc), vous adresse cette question : — « Faut-il oui ou non vous masser ? »

Si vous répondez oui, le garçon fait usage de toute son adresse et de toute son expérience, et se met à vous masser, vous retourne les bras, les jambes, le cou, et vous saute sur la poitrine ou sur le dos, en se laissant glisser sur les talons. C'est une petite torture, mais elle plaît aux indigènes. Quand les os ont bien craqué, le lavage commence ; le serviteur enlève avec ses mains la crasse qui couvre le corps : pour terminer l'opération il vous enduit de savon odoriférant.

Après les bains, j'ai visité les écoles tatares. Elles sont quelquefois annexées aux mosquées, d'autres fois elles sont établies dans des maisons particulières.

A Schoucha, j'ai vu près des mosquées des écoles *supérieures ;* elles sont rares et les élèves n'y sont pas aussi nombreux que dans les écoles primaires.

C'est moins leur aspect que la rumeur dont elles sont pleines, qui fait reconnaître de loin les écoles. Les environs retentissent de l'écho de centaines de voix d'enfants, au timbre frais et sonore, qui apprennent ou répètent à haute voix leurs leçons.

L'école ne se compose du reste que d'une seule chambre qui a pour appendice un large balcon et dont l'entrée est au niveau de la rue.

Sur le balcon règne, en guise de mur, une large fenêtre dont la partie inférieure reste ouverte, lorsque le temps le permet.

A l'intérieur, le plafond et les murs sont ornés de

dessins et de versets du Coran, qui se rapportent à la destination de l'école.

Je me rappelle avoir vu, au plafond d'une école, un lustre de forme curieuse, brisé, rouillé, noirci, et qui certainement avait lui-même perdu la mémoire de l'époque à laquelle il avait été allumé pour la dernière fois.

Le long des murs, et dans des niches sont empilés des tas de livres et de cahiers. Aux piliers, qui soutiennent le plafond, sont suspendues les gibecières des écoliers.

Dans un coin est assis le mollah, maître d'école; à ses côtés, par un singulier privilége, sont rangés, comme une espèce d'état-major, les plus beaux garçons de l'école et aussi les enfants de parents riches. Ils se distinguent, par leurs vêtements, de leurs condisciples dont les habits bigarrés et de toutes formes attestent l'humble condition.

Sur le plancher, de petits garçons, dont le nombre peut varier de cinquante à cent, sont assis en désordre, accroupis sur leurs pieds qui disparaissent sous eux. Ils se ferment les oreilles avec leurs mains; leur visage est penché sur leur livre posé à terre; leurs corps se balancent à droite et à gauche, et leurs lèvres bourdonnent, bourdonnent sans cesse. Comme je l'ai dit plus haut, ils apprennent leurs leçons à haute voix; l'émulation s'en mêlant, chaque élève fait de son mieux pour prononcer les mots plus haut que ses voisins; il se plaît à couvrir leurs voix et à rompre le rhythme des sons qui frappent ses oreilles.

Le bruit de ces petites ruches est presque égal à celui des synagogues juives.

Lorsqu'un élève sait ou croit savoir sa leçon, il va vers le maître, et verse son petit savoir, semblable à un petit ruisseau qui se jette dans une grande rivière, dans la science profonde de l'instituteur; si le jeune écolier a trop présumé de sa mémoire, il reçoit quelques coups de verges et retourne bourdonner de nouveau à sa place.

Le grave pédagogue n'est pas avare de corrections, et punir, frapper, n'est pas sa moindre besogne; il ne laisse guère en repos une dizaine de verges, bien flexibles et bien souples, posées près de lui et destinées à marquer fréquemment leur empreinte sur le dos, les mains, les pieds, et, en général, sur toutes les parties des petits corps qu'elles peuvent atteindre. Si le maître n'est pas de bonne humeur, et son métier n'est pas de nature à l'égayer beaucoup, plus de la moitié des écoliers emporte hors de la classe toutes ces traces bleues des verges. Seuls, les jolis enfants et les fils de familles riches échappent aux corrections corporelles. Pour eux seuls, le cœur du maître tatar n'est pas de pierre.

Je demeurai pendant plusieurs jours à peu de distance d'une école. J'étais alors occupé à dessiner la chambre d'un riche tatar, que représente une des gravures. Du matin au soir, presque sans interruption, j'eus à souffrir des cris et des lamentations qui sortaient de l'école et se confondaient parfois en un long gémissement de désespoir. Évidemment l'instituteur, après avoir usé, au commencement, des verges avec une certaine modération, finissait par s'irriter et par fouetter violemment ses jeunes élèves.

Le châtiment du fouet est simple et rapide : le maître couche l'enfant sur le dos et pose sur ses pieds une planchette double qui a deux ouvertures, et ne lui permettent de faire aucun mouvement. Cette planchette est maintenue par deux élèves; deux autres tiennent les mains du patient : deux autres enfin, à droite et à gauche, distribuent les coups sur les talons du pauvre petit. Pendant cette exécution, le maître fume son narghiléh en s'interrompant par moment pour sermonner la victime.

Quelle est donc l'instruction sérieuse qu'il est si important de faire entrer ainsi à coups de fouet dans la cervelle de ces malheureux petits Tatars? C'est la lecture et l'écriture des versets du Coran. Rien de plus, je crois, dans les écoles primaires. Les enfants qui se destinent à être mollahs, doivent fréquenter les écoles supérieures, et descendre jusqu'au fond du puits de la science. Là, ils apprennent à commenter le Coran, ou, pour être plus exact, ils chargent leur mémoire d'innombrables commentaires écrits sur ce livre saint. On leur enseigne aussi un peu d'histoire, si l'on peut donner ce nom à un amas confus de fables, de contes et d'aventures de rois et de héros.

On paraît croire que les fables se rapportent à l'ancienne histoire de la Perse; et on tient pour chose impossible de changer quoi que ce soit dans les programmes de cet enseignement traditionnel vieux de plusieurs siècles. Les innovations sont du reste contraires au principe même de la religion musulmane. On doit bien penser que ces études si peu pratiques sont difficiles à digérer; aussi, à ses deux degrés, l'enseignement est-il d'une extrême lenteur. Dans les écoles primaires, on voit, à côté de garçons s'essayant à ce travail ingrat, des jeunes gens de quinze à vingt ans et quelquefois plus, qui achèvent tant bien que mal ces études d'une utilité bien contestable. Ce mélange d'enfants et d'adultes n'aide pas à la discipline et n'est pas sans inconvénients.

Il semble cependant que ces Tatars, petits et grands, accepteraient volontiers une instruction raisonnable. Le nombre des écoliers est même considérable eu égard au chiffre de la population des villes, et des campagnes mêmes. Dans les écoles rurales, l'enseignement de la lecture et de l'écriture, sans être aussi répandu que dans les villes, est cependant plus en honneur que dans les villages des Arméniens et des populations chrétiennes au delà du Caucase.

Il est inutile d'ajouter que les femmes ne reçoivent pas le moindre élément d'instruction.

La fille d'un Khan. — Les chevaux.

Près de la porte qui conduit à Élisabethpol, non loin de l'enceinte de Schoucha, on aperçoit une grande

maison, toute vieille, qui appartient à la fille du dernier khan de Karabach, Mechte-Kouli-Khan.

Faible d'esprit et de caractère, bien qu'il fût sous la protection de la Russie, ce khan avait essayé de nouer des intrigues avec la cour persane. On lui retira le gouvernement de la contrée. Il continua toutefois à habiter cette maison de Schoucha, entouré du respect de ses concitoyens, non plus à titre de chef indigène, mais comme l'un des premiers sujets du czar; il était général au service de la Russie.

En mourant il laissa une certaine fortune à sa fille, qui conserve aujourd'hui même un peu de l'influence paternelle : elle fait du reste tout ce qu'elle peut pour la maintenir. C'est dans cette intention qu'elle cherche à prendre le plus de part possible à la fête du dixième jour du mois de möharem.

Son fils assistait à la procession, monté sur un cheval, que conduisaient et entouraient les noukères. Il était, comme tous les *balafrés*, enveloppé d'une couverture blanche sur laquelle tombaient de sa tête blessée des gouttes de sang. Il avait au plus douze ans. Une ravissante enfant, petite-fille du khan, se faisait aussi remarquer parmi les petites filles qui circulaient dans les tentes, montées sur des chameaux et s'arrachait les cheveux en signe de douleur[1]. C'était enfin à la fille du khan qu'appartenaient les plus beaux chevaux et les plus richement caparaçonnés, qui ajoutaient à la solennité de la procession. Son écurie est pleine de chevaux de Karabach, connus sous le nom de chevaux du khan.



Café tatar. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de B. Vereschaguine.

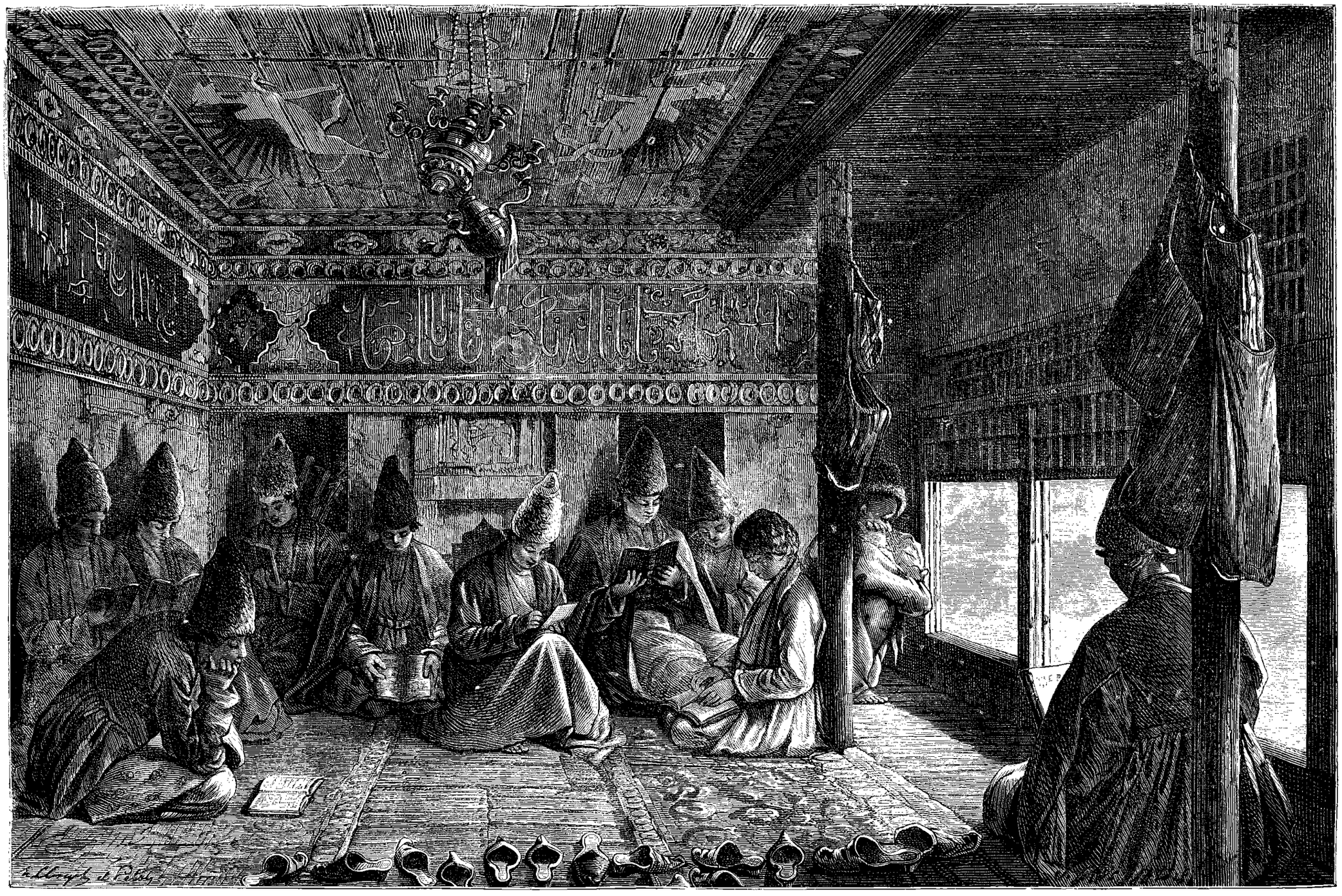
Il faut dire d'ailleurs qu'à Karabach chaque bèke a une écurie. Tout propriétaire d'un grand nombre de chevaux possède en outre un établissement dans le genre de ceux de l'Europe, et qu'il appelle de même haras; ses bêtes sont distinguées par une marque particulière.

Voici, du reste, l'origine des haras de Karabach, telle qu'elle m'a été racontée.

Après la mort du célèbre roi de Perse Nadir-Schah, Pana-Khan, premier khan de Karabach, eut le temps de s'emparer d'une grande partie des chevaux des écuries et des haras du roi, magnifiques chevaux, type principal de la race arabe et de la race turcomane mélangée. Il en conserva une partie pour lui, et distribua le reste à ses proches : ce furent ces chevaux de courses, pur sang, qui servirent à former les premiers haras, et leur nombre augmenta considérablement avec le temps.

Par malheur, les chevaux de Karabach sont loin aujourd'hui d'avoir conservé les qualités de leurs an-

1. Voyez page 273.



Une école tatare à Schoucha (voy. p. 282). — Dessin de MM. H. Clerget et Petot d'après des croquis de B. Vereschaguine.

cêtres. Par leur beauté (et c'est leur mérite le plus estimé), ils sont supérieurs à ceux des Turcomans sans pouvoir être préférés au cheval arabe dont ils se rapprochent d'ailleurs par l'ardeur du sang, mais auquel ils sont inférieurs sous le rapport de la vigueur et de la résistance à la fatigue.

Le dépérissement de cette race peut être en partie attribué au climat et à la température; il faut avouer cependant que les propriétaires doivent y être aussi pour beaucoup. Très-inhabiles à monter leurs haras, ils n'observent aucun système raisonné, ni dans les croisements, ni pour les soins d'hygiène nécessaires. A l'exception de quelques chevaux qui restent à l'écurie d'un riche Tatar pendant toute l'année, le reste du troupeau vit toujours dehors en plein air, l'été dans les montagnes, et l'hiver dans les vallées. L'incurie est si grande qu'on ne récolte aucun fourrage pour l'hiver; le cheval arrache comme il peut sa nourriture sous la neige.

Je ne suis pas un fin connaisseur de chevaux, et je n'ai pas la prétention d'être un de ceux qui s'extasient devant leurs moindres qualités; mais je ne pouvais m'empêcher d'être indigné en voyant de quelle manière barbare les Tatars ont coutume d'entraver les pieds de leurs chevaux : on le comprend d'autant moins que les forêts des montagnes fourniraient facilement des moyens de pacages pour la nuit. Lorsque j'en fis la remarque à un bèke, qui me montrait son troupeau, il me répondit « que cela n'en valait pas la peine, que les bêtes étaient habituées », comme si aucune créature vivante pouvait s'habituer à un pareil régime; les entaillures que beaucoup de chevaux superbes ont aux jambes démontrent assez le contraire. On peut être surpris que dans des conditions aussi défavorables la race de ces chevaux n'ait pas encore entièrement disparu. Mais je m'aperçois que je n'ai pas même encore décrit ces nobles animaux.

Le cheval pur sang n'a presque point de crinière; sa queue est très-fournie de poils; il est du reste en cela semblable au cheval turcoman, dont il n'a pas la croupe de mulet. Par la tête et les pieds il tient de l'arabe. Il a la peau bien tendue, le poil très-court et très-doux, ce qui le fait chatoyer. Sa couleur la plus ordinaire est l'alezan, c'est ensuite le gris; le bai est assez rare et je n'ai jamais remarqué de moreau. J'ai vu à Schoucha, chez un certain Dja-far-Kouli-Khan, un type de la race Djebraïle, nom d'un endroit voisin de Schoucha. J'ignore par quel croisement de race ce cheval a été produit; il est plus grand que celui de Karabach, plus fort et plus solide, mais il n'est pas aussi beau.

J'oubliais de dire que la taille moyenne d'un cheval de Karabach ne dépasse pas deux archines et deux verchoks (seizième partie de l'archine).

Il m'est arrivé de voir un échantillon de croisement de la race actuelle de Karabach avec un petit turcoman; j'ignore quelle course il peut fournir, et quelle est sa force, mais à première vue il n'est pas séduisant. Les meilleurs chevaux que j'eus occasion d'étudier à Schoucha sortaient de l'écurie de ce Dja-far-Kouli-Khan, dont je viens de parler. Il en a un petit nombre, mais il les a choisis en véritable amateur; il les a achetés aux bèkes de sa connaissance. Est-il réellement connaisseur, ou bien a-t-il la main heureuse dans son choix? Je ne sais : toujours est-il que je n'ai jamais vu, je le répète, de plus beaux chevaux que les siens. J'ai reproduit l'un d'eux d'après nature, c'est l'un de ses étalons. Dja-far-Kouli-Khan m'a dit qu'il avait eu autrefois la première écurie de la contrée, tant par le nombre que par le mérite des chevaux; mais sa vie agitée l'a souvent obligé à quitter la contrée, quelquefois même pour longtemps : par suite, son écurie ainsi qu'une bonne partie de ses autres richesses avaient été dispersées.



Tatar, à Schoucha. — Dessin de Metzmacher d'après un croquis de B. Vereschaguine.

Dja-far. — Une chasse à courre. — Occasion favorable pour l'artiste. — Une interruption inattendue. — Division entre les habitants. — Condition des femmes tatares et arméniennes. — Les paysans. — Une anecdote. — L'industrie à Schoucha. — La soie. — Fabrication des vêtements et des tapis. — Le vin de Karabach.

C'est un homme respectable que Dja-far-Kouli-Khan; doué d'un esprit naturel, il a beaucoup vécu dans le monde, beaucoup vu, beaucoup écouté, et sa conversation est toujours pleine d'intérêt. Je fis sa connaissance à une représentation qu'il donna au soir. On se rappelle que pendant les neuf premiers jours du Möharem les gens pieux et riches invitent des acteurs à

venir chez eux pour donner en représentation dans leur maison, c'est-à-dire dans la cour, ou bien même dans la rue, devant leur demeure, les souffrances de l'Imam, en une ou plusieurs scènes. Tous les parents, tous les amis, toutes les connaissances y sont conviés. J'eus la bonne chance d'être compris dans le nombre des invités, non comme connaissance, mais, par un procédé fort délicat, en qualité de voyageur de passage dans la ville.

Je trouvai le maître de la maison étendu sur des coussins près d'une fenêtre, qui donne sur le balcon, au-dessus de la rue : en pur langage russe il me pria de l'excuser s'il restait couché pour recevoir ses hôtes, et me renouvela gracieusement l'invitation d'assister au spectacle. Cette représentation n'avait du reste rien d'extraordinaire : elle ne différait en rien de celles que j'ai déjà décrites. Mon hôte, à vrai dire, était pour moi un sujet d'observation bien plus digne d'intérêt.

Dja-far est un vieillard à la mine spirituelle et au regard expressif; sa barbe est longue et rousse. Il ne peut plus quitter sa couche; ce n'est plus le Dja-far d'autrefois: il n'en reste que les ruines. Il avait été un des prétendants au trône de Karabach; mais son esprit et son énergie le rendaient dangereux; il dut passer plusieurs années dans l'exil. Jeune, beau, riche, il fut, pendant un certain temps, remarqué dans la société à la mode de Saint-Pétersbourg où il menait une vie dissipée; il est probable qu'il cherche maintenant dans la prière la rémission de ses péchés.



Arménien, à Schoucha. — Dessin de B. Vereschaguine.

Dans une chambre de sa maison, ornée à l'européenne, se trouve un vieux piano, devant lequel on amène parfois le vieillard, en le soutenant sous es bras. Quelques vieux motifs lui reviennent à la mémoire et il les joue de ses doigts tremblants. J'essayai d'amener la conversation sur ce passé si aventureux; ce fut en vain : le vieillard détournait l'entretien. Il témoigna beaucoup de plaisir en voyant quelques-uns de mes croquis et les portraits de ses amis qui étaient aussi devenus les miens; mais mes dessins de chevaux excitèrent réellement son enthousiasme; il eut beaucoup de peine à croire que je les eusse représentés sans le secours d'aucun autre instrument que mon crayon.

A propos de portraits, je me rappelle que j'en avais fait une collection, en prenant pour modèles tous les aristocrates de Schoucha; c'était une réunion de types tatars avec leur expression toute locale. Je les avais saisis au milieu d'une mise en scène originale.

Le commandant du district (c'est lui qui s'est approprié mes dessins), ayant organisé une chasse à courre, avait engagé à y figurer la fine fleur du beau monde de Schoucha. Les invités furent fidèles au rendez-vous; chacun d'eux était accompagné de ses *noukéré* (*nouker* est un peu plus qu'un serviteur).

Au départ, le commandant s'avança le premier, entouré de cosaques. Le cortége se déroula en longue file dans les montagnes. A vingt verstes de la ville, tous les chasseurs laissèrent leurs chevaux dans un champ, et, après avoir visité leurs fusils, ils pénétrèrent dans une forêt haute et touffue. Les serviteurs, pendant ce temps, dressèrent les tentes.

Sur une pente élevée de la montagne, sous l'ombre des arbres, au milieu d'une herbe épaisse, les chasseurs s'installèrent et se mirent à l'affût. Seul j'étais sans fusil : je ne m'étais armé que d'un revolver et de crayons.

Cependant les chiens faisaient retentir leurs voix dans le lointain; lancés sur la piste de la bête, ils la perdaient, la retrouvaient successivement; j'avais le loisir, en allant d'un chasseur à l'autre, de croquer plusieurs portraits; dès le second jour de la chasse mon portefeuille en était plein.

Si ma mémoire est fidèle, c'est Ideate-aga (*aga*, seigneur), fils de Dja-far-Kouli-Khan, qui posait devant moi lorsque survint un petit incident, qui aurait pu avoir, pour lui comme pour moi, des suites assez désagréables.

Il y eut un moment où les chiens cessèrent de se faire entendre. Nous étions assis dans de hautes herbes, qui s'élevaient jusqu'au-dessus de nos têtes; Ideate-aga, le fusil armé, le dos appuyé contre un arbre, se laissait aller au sommeil, ennuyé sans doute à la fois d'attendre si longtemps la bête et de poser pour son portrait.

Tout à coup le bruit d'un craquement frappe mes oreilles : j'hésite, je regarde, je ne vois rien, et je suppose qu'il s'agit de quelque mouvement d'un des chasseurs du voisinage; je n'y fais plus attention, lorsque j'entends crier :

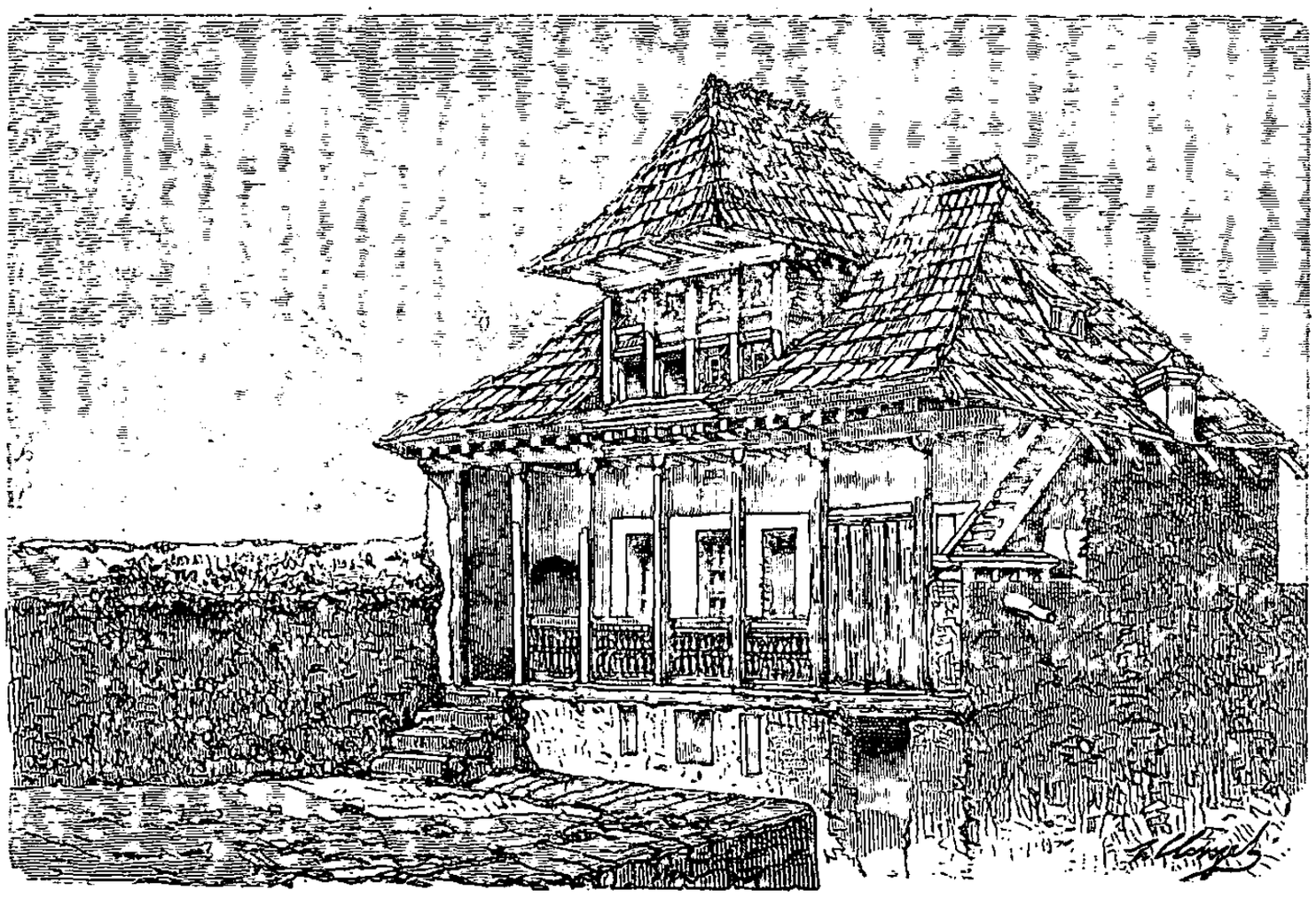
« Mais, tirez donc, Ideate-aga! »

Nous levâmes la tête : à quatre pas de nous se tenait immobile un ours de grande taille, tout étonné de nous voir, car les hautes herbes nous avaient dérobés à sa vue. Mon Ideate-aga tira sur lui à bout portant, presque coup sur coup; mais soit qu'il ne fût pas bien éveillé, soit que la frayeur s'en mêlât, il manqua la bête, qui du reste s'empressa de prendre la fuite. Je lui envoyai aussi quelques balles de mon revolver; puis tout le long de la colline on entendit des décharges successives; c'étaient les autres chas-

seurs qui tiraient aussi, mais en vain, — l'ours était hors de portée. — On n'eut d'autre consolation que de se persuader qu'il devait être blessé et qu'il ne survivrait pas.

Les résultats de la chasse n'étaient pas brillants. On n'avait tué, en somme, qu'une dizaine de chèvres sauvages ; ce n'était guère la peine qu'un si grand nombre de personnes se fût mis en campagne avec tant d'apparat; en définitive, c'était moi qui avais eu la meilleure part, ou plutôt ce fut le commandant : il eut tout mon butin. Du reste, on s'était diverti, c'était l'essentiel. Les trois éléments dont se compose la population de Schoucha sont si peu liés entre eux, que la chasse est le seul plaisir que je leur aie vu prendre en commun.

Les Russes établis dans ce pays ne se réunissent qu'entre eux, et dans l'intérieur de leurs habitations. Il semble que formant, pour ainsi dire, l'avant-garde et étant assurément les plus civilisés, ils auraient pu, sinon fondre ensemble les caractères si dissemblables des Tatars et des Arméniens, du moins établir avec eux quelques relations sociales. Mais les Russes, ou ne le peuvent pas, ou ne le veulent pas; ils sont pour la plupart *tchinovniks*, fonctionnaires civils ou militaires, et leur dignité sans doute leur conseille de se tenir à l'écart : c'est ce qui les sépare des Arméniens, quoique ces derniers soient loin d'être susceptibles. Quant aux Tatars, ils sont moins communicatifs, et il eût fallu se donner plus de peine pour se concilier leurs sympathies. Aussi, dans cette ville, riche et commerçante, la vie de société est-elle inconnue ; les intérêts sont partagés ; chaque race vit de son côté.



Maison à Schoucha. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de B. Vereschaguine.

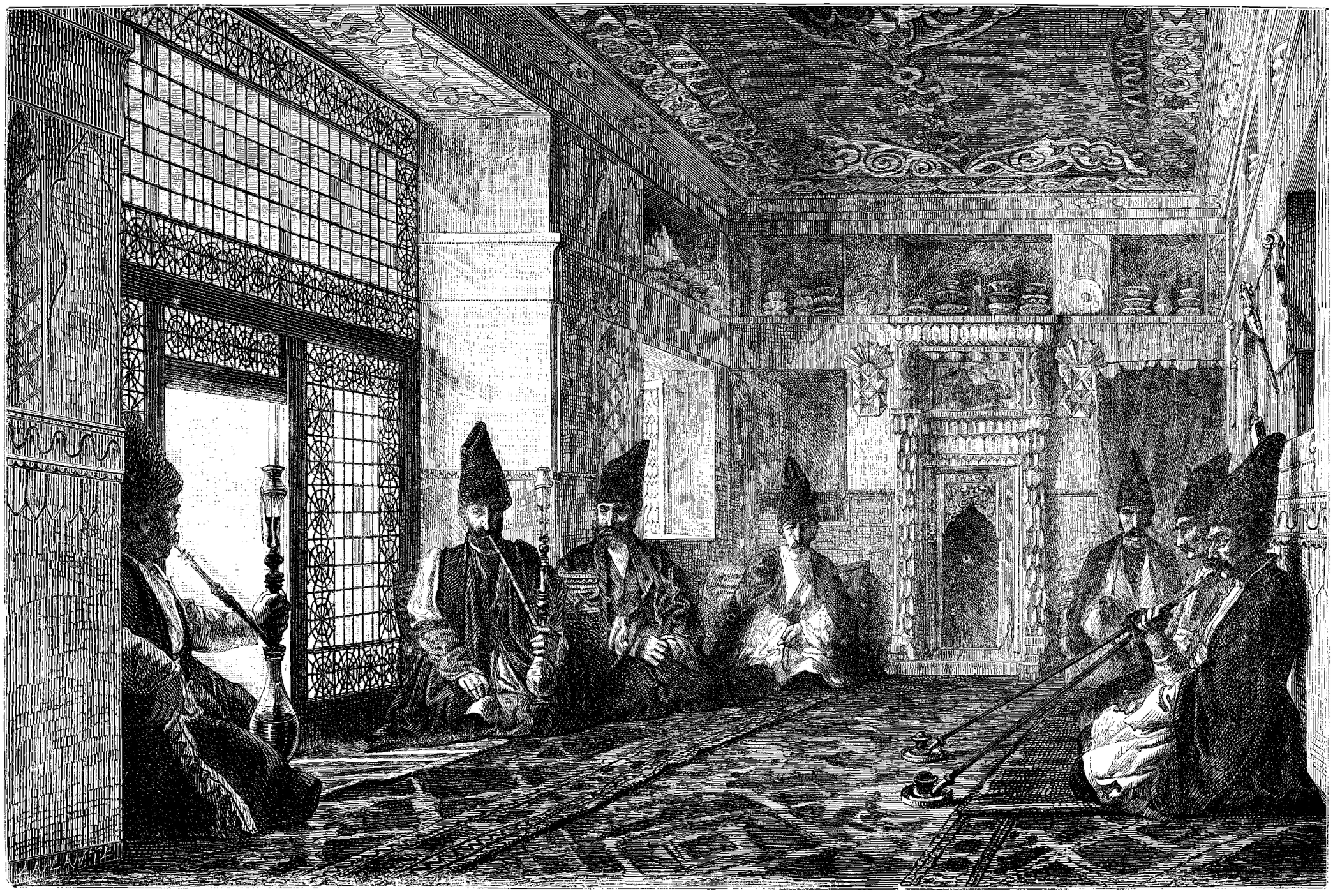
La triste condition de la femme indigène contribue certainement pour beaucoup à ce fâcheux état de choses. J'ai déjà dit que les femmes tatares n'avaient à leur disposition aucun moyen de développer leurs facultés naturelles ; elles restent au-dessous des hommes comme des êtres tout à fait inférieurs. Il se peut que par exception quelques-unes d'entre elles, intelligentes et énergiques, prennent en main, au grand avantage de leurs maris, la direction du ménage, de manière à être en fait les chefs véritables de la famille ; mais c'est là une sorte d'usurpation toute morale. Le seul droit reconnu d'une Tatare est de travailler du matin au soir comme une bonne bête de somme ! Qu'elle soit d'un caractère doux et modeste, ou qu'elle soit bavarde et médisante, qu'elle soit la vertu même ou légère et d'une conscience peu délicate, son sort est le même ! c'est à elle à se garantir du péril de mourir de faim ; son plus grand mérite, en même temps que son principal devoir, est de donner des enfants à son mari.

On sait que c'est du reste le partage du sexe faible chez les musulmans. On est plus étonné de trouver les mêmes préjugés et la même dégradation des femmes chez les Arméniens, le christianisme paraissant plus incompatible avec cette injustice : peut-être est-ce un legs du moyen âge.

Si je considère sous d'autres rapports les Tatars et les Arméniens, je suis porté à accorder aux premiers une certaine supériorité morale. Ils ont plus d'intégrité, de franchise, de noblesse et de courage que les Arméniens.

B. Vereschaguine.

(La suite à la prochaine livraison.)



Salon d'une maison tatare, à Schoucha. — Dessin de Metzmacher d'après un croquis de B. Vereschaguine.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE,

PAR BASILE VERESCHAGUINE[1].

TRADUIT DU RUSSE PAR MME ET M. ERNEST LE BARDIER.

1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SECONDE PARTIE. — LA TRANSCAUCASIE.

DE SCHOUCHA A OLENDORF ET AUX COLONIES DES SECTAIRES.

Les Tatars de Schoucha (suite).

Le paysan tatar a aussi plus de moralité que les Bèkes, les nobles, qui ont perdu la pureté de leurs mœurs primitives, et se sont, pour ainsi dire, affublés de lambeaux mal assortis de civilisation et d'opinions nouvelles. Quoique les mœurs patriarcales aient encore quelque influence, les relations entre les Bèkes et les paysans ont beaucoup changé depuis que le servage a fait place à l'indépendance.

Le Tatar est au fond un conservateur incorrigible et désespérant; tout en acceptant et introduisant dans sa manière de vivre les réformes dont il profite, il continue à les tenir pour suspectes, et ce n'est pas sans tirer un soupir du plus profond de son âme qu'il se souvient du passé, où il était cependant loin d'être aussi heureux.

Autant que j'aie pu le remarquer, les Tatars de cette contrée conservent des sentiments de respect pour les khans qui les ont gouvernés. Ils semblent avoir oublié leurs fautes, leur inhumanité, leur barbarie, leur fourberie, en un mot tous les vices communs aux petits tyrans de l'Orient; ils ne se souviennent, à travers leurs illusions, que de l'apparence d'indépendance politique où vivaient leurs pères, aïeux et bisaïeux.

Une anecdote témoignera de cette disposition persévérante du Tatar à honorer ses supérieurs jusqu'à la servilité; j'espère qu'elle n'est pas une pure invention des Arméniens, qui ne laissent échapper volontiers aucune occasion d'aiguiser leurs petites dents aux dépens de leurs éternels rivaux. Il me semble encore l'entendre raconter par Beglar, et de la façon la plus comique, avec une intonation de voix et des gestes d'une imitation si parfaite, qu'il était impossible de ne pas rire aux éclats.

Un jour un paysan tatar rentre chez lui; il a la figure tout épanouïe; il peut à peine parler; on sent que le bonheur le transporte. Que lui est-il donc arrivé? Sa femme l'interroge; il fait signe que la joie l'étouffe; elle le presse de questions; enfin, il ouvre la bouche. Il a vu le khan! oui le khan lui-même! Et le khan l'a remarqué! bien plus, le khan, en personne, lui a parlé!

« Est-il possible? s'écrie la femme, fascinée à son tour. Où donc? Comment? Parle? Ne me fais pas attendre plus longtemps. Donne-moi tous les détails.

— Oui, honneur au khan! nous léguerons ce souvenir à nos enfants. Pareille chose n'est arrivée à personne dans le pays.

— Mais parle donc! Tu me mets à la torture.

— Le khan passait, entouré de ses Bèkes; moi, j'étais sur la route, je l'ai salué; alors il m'a regardé, et il m'a dit....

— Et il t'a dit?

— Et il m'a dit : « Chien que tu es, pourquoi « restes-tu sur la route, va-t'en! »

Je reviens à Schoucha et au pays environnant qu'il me reste à considérer sous le rapport de son commerce et de son industrie; mais je dois me borner à dire que parmi ses habitants, et surtout parmi les Arméniens, il se trouve des individus qui font de grandes affaires avec la Russie et avec la Perse; ils achètent de belles marchandises et de riches étoffes, et ils font principalement l'exportation des matières brutes : ils sont presque tous riches. Le reste des habitants végète ou à peu près.

Les Tatars, qui s'occupent surtout de l'élève du bétail, ont de grands troupeaux de brebis : une partie de la laine est filée sur place, le reste est vendu en suint. La production du coton est nulle, la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie sont aussi insignifiantes. J'ai vu comment ils font sortir le ver à soie, comment ils lavent les cocons, dévident la soie et tissent l'étoffe : ce sont des procédés antédiluviens, qui ne peuvent donner que de mauvais résultats et gâter de beaux produits. Il est triste aussi d'avoir à constater que cette besogne est confiée à des garçons robustes et bien portants, tandis que les femmes et les filles succombent sous le poids de lourds fardeaux et se livrent aux travaux qui exigent le plus de force musculaire.

Les étoffes de soie sont solides, mais grossières, et ne sont guère comprises dans l'exportation. Les habi-

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 161, 177, 193, t. XIX, p. 241, 257 et 273.

tants les gardent pour eux : la couleur qu'ils préfèrent est le rouge ardent.

Les tapis sont aussi un peu grossiers, mais ils sont remarquables par leur solidité, leurs couleurs brillantes et leurs beaux dessins imités de l'art persan. Aussi les marchands les font-ils souvent passer comme venant directement de Perse.

J'ai eu plus d'une occasion d'assister à la fabrication de ces tapis; les plus grands se tissent d'ordinaire à l'extérieur des maisons. Une famille entière, la mère et ses filles, sont assises derrière un tapis. Leurs doigts courent avec une rapidité étonnante sur la trame pour former la chaîne, et faire de petits nœuds de toutes couleurs, dont elles coupent ensuite les bouts avec de longs ciseaux. C'est là tout leur art, et il en est de même pour la fabrication de tous les tapis d'Orient, si renommés et si recherchés en Europe. Si l'on prend en considération le bon marché relatif de ce produit, on ne peut s'empêcher de se demander quel est le prix d'une journée de travail, quel est le profit que toute une famille peut tirer de tant de peine? Hélas! la rémunération est bien misérable. Il ne faut pas oublier que les dessins ont dû être appris par cœur, et qu'on ne trouve jamais dans l'exécution aucune irrégularité. On emprunte ces dessins soit à la Perse, soit aux peintures diverses qui font l'ornement des mosquées de la ville, ou des maisons des Bèkes les plus riches.

Karabach (*kara*, *bach*, — raisin noir) produit un vin qui est bon, mais dont le goût est assez étrange : il est aussi doux qu'un médoc faible, dans lequel, pour un seul verre, on aurait mis un gros morceau de sucre. J'ignore si la cause en est dans une propriété particulière au raisin, ou dans un mauvais système de transvasement. Toujours est-il qu'il ne peut pas supporter le voyage, et qu'il n'est connu et consommé qu'aux lieux qui le produisent.

Histoire de la fondation du khanat de Karabach.

Avant de me mettre en route vers les montagnes et de faire mes adieux à Schoucha, je crois devoir dire quelques mots de la fondation du khanat de Karabach.

Ce sera d'ailleurs, pour moi, un plaisir de parler encore une fois de l'une de mes relations les plus affectueuses, Djafar-Kouli-khan.

Les notes qui suivent sont extraites d'un voyage du baron Gastgansena. En citant cet écrivain consciencieux, j'ai l'avantage de le laisser responsable de la véracité des faits qu'il avance. On y trouvera en tout cas plus de renseignements dignes de foi que dans toutes les légendes ou demi-fables du temps de la domination des khans tatars, que j'entendais habituellement raconter.

« La province de Karabach, qui dépend aujourd'hui de la Russie, est habitée par une population mélangée, principalement d'Arméniens et de Tatars : elle formait autrefois une principauté arménienne, gouvernée par la famille des *Abamelèkes*, et payait un tribut à la Perse. Vers le milieu du siècle dernier, la souveraineté passa entre les mains de trois frères : à la mort du premier, le peuple, mécontent, s'insurgea.

« Les Tatars, qui habitaient les montagnes voisines, prirent pour chef Pana-khan-Jaspacha, d'origine inconnue, qui s'engagea à ne pas être longtemps sans les affranchir des princes arméniens. Les habitants des campagnes environnantes s'assemblèrent, et Pana-khan réunit des forces tellement considérables, qu'il réussit à chasser en effet du trône la race princière des Arméniens. Par suite, la puissance passa des Arméniens aux Tatars, des chrétiens aux musulmans. Pana-khan sut se maintenir dans l'indépendance de la Perse. Il construisit la ville de Schoucha et en fit sa capitale.

« A la mort de Pana-khan, Ibrahim-khan monta sur le trône.

« En 1794, le schah Aga-Mahomet-khan fit le siége de Schoucha sans succès, se dirigea ensuite sur Tiflis, la détruisit, puis revint à Schoucha, et y subit un nouvel échec.

« En 1796, dans une troisième attaque il l'emporta enfin sur Ibrahim, et occupa la ville, mais il y fut tué.

« Ibrahim-khan rentra alors dans Schoucha. Toutefois, ne se sentant pas de force à soutenir la lutte contre la Perse, il demanda une garnison russe au prince Tzitzianov. Mais il avait peu d'énergie morale, et il se laissa séduire par les intrigues de la Perse. Un ambassadeur du schah vint lui proposer la main de la fille du khan pour le fils aîné de son premier fils, qui avait été tué par les Persans. Ce petit-fils était Djafar-Kouli-khan, encore trop jeune, et qui d'ailleurs n'accepta pas les propositions de la Perse et resta du côté de la Russie. Les intrigues recommencèrent alors de plus belle, et Ibrahim, âgé de quatre-vingts ans, céda complétement aux influences de la Perse.

« Djafar-Kouli-khan agit tout autrement. Il alla trouver en secret le commandant russe Lissanevitch, et lui raconta tout ce qui se passait. On assembla le conseil de guerre, dont fit partie Djafar-Kouli-khan, et il fut décidé que l'on se saisirait d'Ibrahim pour l'envoyer en Russie. Djafar demanda la faveur de tenter un dernier essai et d'user de l'affection de son grand-père pour lui, promettant, en cas d'insuccès, de s'assurer lui-même de sa personne. Ainsi fut fait. Djafar, Lissanevitch et cinquante soldats se rendirent à la maison de campagne d'Ibrahim. Djafar pénétra seul auprès de son aïeul, et, se jetant à ses genoux, le pria d'abandonner le parti des Persans, qui n'avaient que le désir de déposséder sa race, dont on ne pouvait attendre que des persécutions, et qui seraient une menace perpétuelle pour leur vie et leurs biens. Le vieillard resta inébranlable. Alors Djafar-Kouli le saisit, l'assit sur un cheval, et l'amena à Lissanevitch, qui l'envoya en Russie.

« Il fallait ensuite chercher un successeur à Ibrahim. Djafar-Kouli-khan avait sans contredit les plus

grands droits à l'être. Il y comptait d'ailleurs tout naturellement, en sa qualité de partisan fidèle de la Russie ; mais il était jeune, très-fin et très-entreprenant; il parut dangereux au gouvernement, qui lui préféra le second fils d'Ibrahim, Mechti-Kouli-khan. C'était en 1806. Djafar avait alors quinze ans. Dans sa colère, il réunit ses noukers, et, le sabre nu, il sortit de Schoucha, en se creusant un passage à travers un détachement russe. Il se réfugia en Perse, mais il n'y rencontra pas toutes les sympathies qu'il espérait, et, sur l'invitation de la Russie, il revint de nouveau à Schoucha et rentra en possession de tous ses biens.

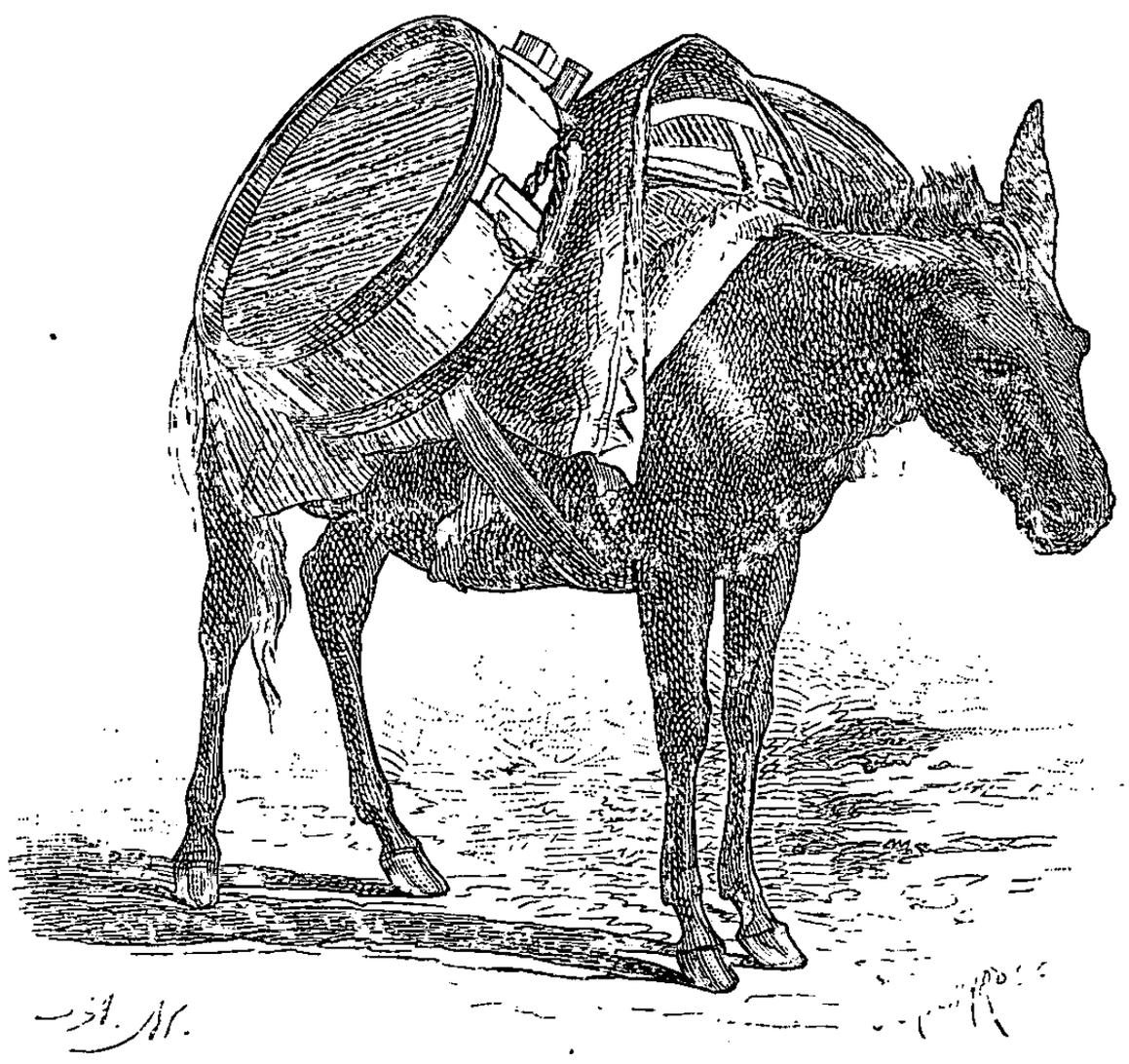
« Cependant Mechti-Kouli-khan, par ses abus de pouvoir et par sa faiblesse de caractère, ne tarda pas à exciter contre lui une haine universelle. Il vit bientôt ses jours en danger, et crut prudent de fuir à son tour en Perse, où il fut le principal instigateur de la guerre russo-persique.

« Les Persans, sans aucune déclaration préalable, et transgressant tous les usages reçus, se ruèrent sur le district de Karabach au nombre de quarante mille, exterminèrent un bataillon russe, qui s'était vaillamment défendu, et commencèrent le siége de Schoucha. Mais la garnison russe, forte de trois cent cinquante hommes seulement, se défendit avec une telle opiniâtreté, qu'après un siége de trois mois les Persans furent obligés de se retirer.

« Pendant ces événements, Djafar-Kouli-khan restait tranquille en apparence. Il fut toutefois, au moment de la guerre, envoyé en exil à Simbirsk, puis, pour quatre ans, à Pétersbourg, où l'empereur le traita avec beaucoup d'égards et lui accorda une pension annuelle.

« Enfin il revint à Schoucha où il demeura tout le temps que je restai au Caucase. »

A ces lignes, qui donnent une idée des anciens dissentiments entre la Russie et la Perse (maintenant, comme on le sait, entièrement alliées), j'ajouterai que depuis longtemps un prince persan s'était établi à Schoucha. Il y vit encore ; — j'ai oublié son nom ; — c'est l'oncle du schah actuel de la Perse, et s'il faut croire ce que l'on m'a raconté, il aurait été envoyé en Russie pour avoir conspiré contre son frère et essayé d'usurper le trône. Son complot ayant été découvert, il faillit subir comme punition la privation de la vue ; mais il prit la fuite, se réfugia en Russie et fit choix de Schoucha pour sa résidence. Il y vit d'une pension annuelle de trente mille roubles, qu'il reçoit du gouvernement russe. On m'a dit, mais je ne sais si cela est vrai, qu'il a quinze femmes et plus de cent enfants. Pendant mon séjour à Schoucha on prétendait aussi qu'une de ses femmes avait payé de sa vie une étourderie assez légère.



Ane portant de l'eau à Schoucha. — Dessin de O. de Penne d'après un croquis de B. Vereschaguine.

Départ de Schoucha. — Chiens inhospitaliers à Tenich-Kend. Les villages arméniens.

Le commandant du district me donna un guide, je fis charger mes effets sur un cheval et je quittai Schoucha. Mon intention était de me diriger à travers les montagnes, vers la colonie allemande d'Olendorf, dans le voisinage d'Élisabethpol. On m'avait assuré que j'y trouverais le commandant du district d'Élisabethpol, le colonel M..., et je devais le voir, pour lui demander, sur d'excellentes recommandations, sa protection pour parcourir en toute sécurité les domaines soumis à son administration.

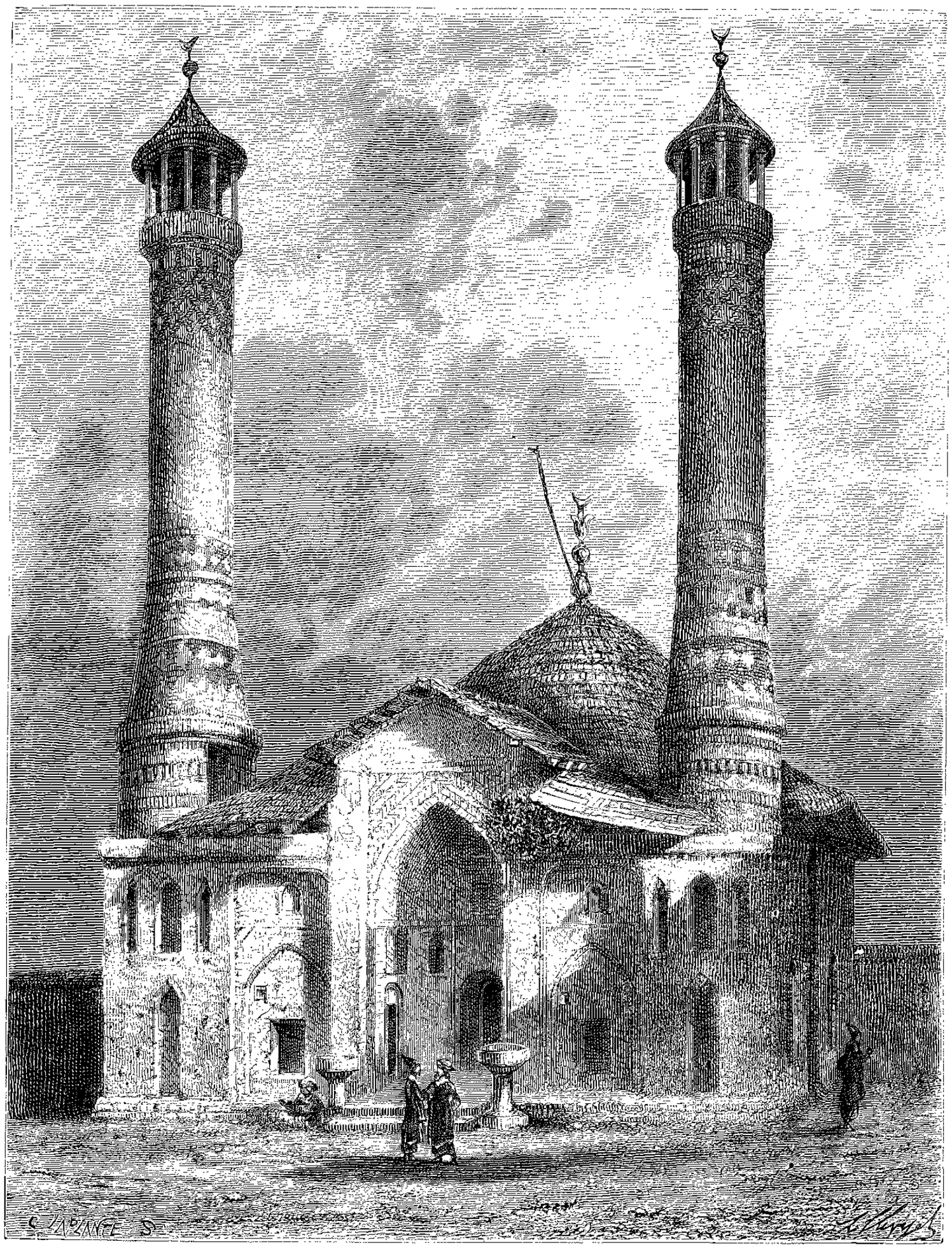
J'étais seul. Mon Bèke m'avait demandé congé pour aller voir sa sœur, femme d'un prêtre arménien, qui demeurait dans une campagne aux environs de Schoucha : il avait promis de me rejoindre, lorsque je repasserais par Karabach, et de m'accompagner à Nahitchevane, Erivan, et même plus loin.

Le début de mon voyage ne fut pas heureux : à peine avais-je descendu la montagne sur laquelle est située Schoucha et dépassé Kan-Kandi, colonie où réside un régiment russe, que la pluie se mit à tomber en abondance et avant même d'arriver à Tenich-Kend, j'étais transpercé jusqu'aux os. A mon entrée dans ce village, je fus fort mal accueilli par une multitude de chiens énormes de taille, très-vigoureux et très-méchants ; ils se jetaient sous les pieds des chevaux, et bondissaient pour les mordre aux naseaux, ou sautaient sur nous pour nous happer aux jambes. Sans les maîtres, qui arrivèrent fort à propos, il nous

eût été impossible de nous délivrer de ces cerbères, visiblement offensés de nous voir pénétrer dans leurs domaines sans leur permission.

« Oui-da, vous! (semblait dire un énorme chien velu, qui sauta en bas du toit de la cabane où je m'étais arrêté, et se mit à aboyer et à grogner comme une vieille mégère), oui-da, vous autres, vous voilà arrivés dans un village, où vous êtes étrangers, sans permission, et encore à cheval; comment ne pas se fâcher?... » Il allongea le cou, en relevant le museau, aboya encore une fois, et continua, par intermittences, à grogner sourdement.

Le village de Tenich-Kend est bâti en un endroit très-élevé, et Schoucha, quoique à la distance de deux dizaines de verstes, est aussi visible de là que si on l'avait sur la paume de la main. C'est un village ar-



Mosquée à Schoucha. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de B. Vereschaguine.

ménien, comme le plus grand nombre de ceux que je traversai dans cette contrée.

Les Arméniens s'occupent principalement d'agriculture, et ils font choix, pour établir leurs colonies, d'emplacements où peut mûrir le froment, et toutefois assez élevés pour leur épargner la nécessité de changer d'habitation pendant les grandes chaleurs de l'été, qui ne sont supportables que sur les hauteurs.

Leurs maisons, construites en pierre, sont rarement aussi pauvres que celles des villages tatars, situés au pied des montagnes. Ils les habitent constamment : c'est leur domicile de toute l'année. Du reste, ils se distinguent peu des Tatars en ce qui concerne le bien-être, du moins autant que je pus en juger dans le peu de temps que j'eus pour visiter l'extérieur et l'intérieur des habitations. Je ne vis d'un peu confortables que la

maison du chef et celles de quelques individus jouissant d'une certaine aisance; elles me parurent solides et assez spacieuses pour permettre à la famille de vivre séparée des buffles, des vaches et autres animaux domestiques.

Je ne fus que trop à même de juger des inconvénients que procure le voisinage trop intime des bêtes à cornes.

Pendant la nuit que je passai à Tenich-Kend, comme je savais que ces maisons sont toujours plus ou moins enfumées et peu favorables au repos, par crainte aussi de l'invasion des insectes, je m'installai dehors, sous un large auvent, devant l'entrée, sur le plancher de la galerie, où j'avais étendu de l'herbe fraîche et odoriférante; — ce fut la cause de mon malheur. — Pendant toute la nuit, je fus obligé de me défendre contre l'insolence des buffles, qui, soufflant et s'ébrouant, me poussaient sans cesse avec leurs museaux, et, sans aucune cérémonie, me roulaient d'un côté sur l'autre; renvoyés et rattachés à diverses reprises, ils brisaient leurs entraves, et revenaient à la charge pour enlever de dessous mon corps l'appétissante litière. Vers le matin, je n'avais guère plus que le plancher pour couche.

Quels que fussent les inconvénients de pareils gîtes, établis à l'improviste, je restai cependant, pendant toute la durée de mon voyage, fidèle à la règle de ne jamais entrer dans les maisons, à moins de nécessité absolue, et de ne pas m'asseoir sur le tapis des indigènes, malgré leurs invitations amicales. J'évitais ainsi de me donner en proie à des myriades d'insectes de toutes formes et de toutes couleurs, rampants et sautants, régiments d'infanterie et de cavalerie, qui pullulent non-seulement dans les habitations, mais encore sur les habitants, dont presque tous les loisirs sont employés à la poursuite et au meurtre de ces parasites.

A l'intérieur, l'aspect général de la cabane d'un Arménien aisé ne diffère pas du gîte (nora) des Tatars. Aucune fenêtre, une ouverture au sommet, au centre, un foyer qui enfume; telle est la disposition ordinaire. On y trouve seulement une plus ou moins grande abondance de vaisselle, de vêtements, d'étoffes, etc,... suivant la richesse du propriétaire. Soit contre la muraille, à l'intérieur, soit sous un auvent, à l'extérieur, est placée la trame sur laquelle on tisse les bandes et les tapis, dont on ne produit, dans les villages, qu'une qualité commune et de médiocre grandeur. Cela se comprend : un grand tapis nécessite, pour sa confection, des achats considérables de laines de toutes nuances et fort chères, et ce sont-là des avances que n'a pas le moyen de faire un paysan.

Les paysans se contentent d'une maigre nourriture. La viande figure rarement dans leurs repas, qui se composent presque uniquement de pain, d'un fromage très-mal préparé et d'herbes. Parmi ces dernières, il y en a plusieurs qu'ils préfèrent; mais, par nécessité, ils emploient toutes celles qui peuvent apaiser leur faim sans nuire immédiatement à leur santé.

J'ai encore présente à la mémoire une scène qui se passa sous mes fenêtres pendant mon séjour à Schoucha. Des villageois se précipitèrent avec avidité sur l'herbe qui avait poussé dans la rue au pied de la maison; en quelques instants, elle fut arrachée, et l'on eût pu croire, après leur départ, qu'un troupeau affamé venait de passer par là.

Quelques espèces de ces herbes comestibles ne manquent pas de goût, et leur douceur se mêle agréablement à l'âcreté du fromage indigène; elles lui servent d'assaisonnement.

On sème, dans cette contrée, de l'orge, du seigle et du froment. Les récoltes de froment sont assez belles. La quinzième partie de la moisson appartient à la couronne.

Il est à remarquer qu'en plusieurs endroits on n'a pas l'habitude de recueillir la paille; on la laisse sur pied dans les champs, ou on la brûle; on enlève seulement les épis et on les emporte dans des sacs.

Le lin pousse très-bien sur ces terrains; mais généralement il n'est pas l'objet d'une grande culture; on n'en utilise que la graine, dont l'on extrait l'huile pour la vente. Le précieux filament est jeté, sans qu'on songe à en faire le moindre usage. Il est difficile de croire que les pauvres gens agissent ainsi par ignorance; leur négligence doit être attribuée plutôt à la paresse : ils ne veulent pas se donner la peine de l'apprêter.

Par une froide matinée, je sortis du village de Dachbach, où j'avais gracieusement été invité à manger du fromage, de l'herbe et, par merveille, un poulet arrosé de thé! Ce village est entouré d'une luxuriante végétation, encore plus belle, comme je le vis ensuite, sur la route que j'avais à suivre.

« Quel chemin voulez-vous prendre, me demanda mon conducteur? Il y en a deux : l'un plus long, mais plus commode; l'autre plus court, mais d'un trajet plus difficile. »

Je votai pour le plus court, et mal m'en prit. Il fallut suivre des sentiers mal tracés dans la forêt. Des branches d'arbres énormes barraient sans cesse le passage. A chaque pas, j'étais exposé à avoir la figure fouettée et déchirée par les branches, sans compter que je risquais fort d'être renversé de ma selle. De plus, il faut descendre sur des blocs de granit tellement inclinés et glissants qu'on est obligé de mettre pied à terre et de conduire son cheval par la bride, si l'on ne veut pas être en péril de se casser la tête, car l'animal est dans la nécessité de s'asseoir sur les jambes de derrière et de se laisser glisser. Nous rencontrions quelquefois des arbres d'une grosseur prodigieuse : la souche de l'un d'eux, creusé à l'intérieur, avait de diamètre au moins une sajène (la sajène correspond à une toise russe). Je regrette de ne l'avoir pas mesurée; mais en ce moment ce n'était guère de mesure qu'il s'agissait.

Après cette descente diabolique, lorsque nous sortîmes enfin de la forêt, hommes et chevaux, nous avions

piteuse mine : déchirés, égratignés, contusionnés, nous étions fort mal à notre aise.

Nous nous reposâmes dans une délicieuse prairie, où, pour conserver le souvenir de ce pénible voyage, je fis les portraits de tous mes compagnons de route.

J'arrivai au village de Karabek (*kara*, noir, *beke*, noble), ayant ce jour-là fourni une assez longue traite. Quoiqu'il appartienne aux Tatars, ce village a un bien meilleur aspect que ceux que j'avais vus dans les plaines. Il est même étrange que, dans le voisinage des forêts, les indigènes bâtissent leurs maisons avec un mélange de chaume et de terre détrempée, moitié en terre, moitié en pierre, lorsqu'il leur serait si peu coûteux et si facile d'employer le bois, à l'exemple des Russes qui habitent les mêmes lieux. Sur tout mon parcours, c'est seulement à Koussapet, où sont groupées cent cinquante familles environ, que je vis une isba en bois, grande et régulièrement construite.

Le dernier petit village du district de Schoucha est caché dans les arbres, les buissons et les hautes herbes, sur le bord d'un ruisseau profond qui sépare ce district de celui d'Élisabethpol.

De l'autre côté, sous de grands arbres touffus, des paysans tatars en voyage s'étaient arrêtés pour prendre quelque repos : l'un était assis, l'autre couché, un troisième causait, tandis qu'un quatrième se livrait sur sa personne à l'exercice intéressant de la chasse aux insectes.

Je m'éloignai de cette scène. Mon guide, qui ne pouvait s'empêcher de babiller, dès que se présentait une occasion favorable, me laissa partir. Il ne me rejoignit que lorsque j'étais déjà assez loin.

« Qu'avais-tu donc tant à dire à ces gens? lui demandai-je. D'où sont-ils?

— Ils sont d'ici, d'Élisabethpol. Ils m'ont beaucoup parlé du nouveau gouverneur du district.

— Qu'est-ce qu'ils en disent?

— Ils chantent ses louanges et répètent en chœur que depuis son arrivée dans le district, on jouit d'une paix et d'une tranquillité qu'on n'y avait pas connues depuis longtemps ... »

Ce nouveau gouverneur était le colonel M.... Ce n'était pas lui qui gouvernait en effet lorsque pour la première fois j'avais traversé Élisabethpol. A Schoucha, j'avais déjà entendu parler de lui comme d'un homme spirituel, honorable et énergique, et les éloges qu'en venaient de faire les paysans, rencontrés par hasard, augmentèrent mon désir de le connaître.

Bientôt, sur ma droite, je découvris l'immense plaine d'Élisabethpol. A cette heure de la journée, elle paraissait d'un jaune rosâtre, et comme écrasée sous les couches chaudes et tremblantes de l'atmosphère ; il n'y avait pas à douter que la chaleur n'y fût intolérable.

Sur la gauche se dessinait la colonie allemande d'Olendorf, avec ses jardins, ses maisonnettes blanches et son inévitable église gothique. On me montra la maison qu'habitait le gouverneur du district, dans un agréable site, près de l'église.

« Le colonel est-il chez lui?

— Il est chez lui, mais il lui plaît de se reposer.

— Eh bien! s'il lui plaît de se reposer, nous attendrons, en visitant un peu la colonie. »

La colonie allemande d'Olendorf. — Les procès. — Bon moyen de faire observer une loi. — Un anthropophage utile.

A Olendorf, comme dans toute colonie allemande, règne la propreté la plus minutieuse: les rues y sont larges, droites, le pavage est uni et n'est souillé d'aucune ordure; les maisons, assez petites, sont soigneusement blanchies, nettes et confortables. Je croyais pouvoir trouver un logement dans l'une d'elles pendant le séjour que je comptais faire en ce lieu, mais il devait en arriver autrement.

« Ne songez point à vous loger chez eux, me dit plus tard le colonel M..., ils n'y consentiront pas.

— Mais je proposerai de l'argent, bien entendu.

— Ils n'accepteront pas votre argent et ne vous laisseront pas vous installer dans leur demeure. J'ai eu grand' peine à me faire louer le mien, et cependant je suis le gouverneur du district. A mon arrivée ici, c'est tout au plus si j'ai pu obtenir du fourrage pour mon cheval. Croiriez-vous que, quoiqu'ils aient trop de fourrage, ils ne veulent en céder à aucun prix ; ils vous répondent, avec leur flegme habituel, que leur foin n'est pas à vendre.

— Quelle raison donnent-ils?

— Pas d'autre que le proverbe qui dit:... (quand il) *est couché sur le foin*, (il ne se dérange) *ni pour lui, ni pour les autres.* »

Je ne fis donc aucune tentative pour trouver un logement, me confiant à la parole du colonel M..., qui devait bien connaître le caractère de ses administrés. On a cependant peine à admettre, tout d'abord, tant d'égoïsme et d'indifférence chez ces gens gais et bien portants, qui vous saluent d'un signe de tête du pas de leur porte, ou en passant près de vous, avec l'inséparable pipe entre les dents, dans une téléga attelée de deux chevaux.

Derrière le village, tout en errant, j'entendis un bruit de voix et de rires: c'était une réunion de petites Allemandes, coiffées d'un chapeau de paille : elles battaient le blé avec des fléaux, non pas à la façon des Tatars, mais comme on fait chez les autres peuples : ce rude travail ne les empêchait pas de se moquer des passants qui s'arrêtaient pour admirer leurs visages roses.

« Je vous félicite de votre arrivée, » me dit une fillette alerte et jolie.

Et toute la compagnie de rire amicalement à gorge déployée.

Je me promenai à travers les jardins de la colonie : partout on retrouve la symétrie, partout des vignes spacieuses, entretenues avec beaucoup de soin, partout des arbres fruitiers en grande quantité.

Ces Allemands font un vin qui n'est pas mauvais, et que les Arméniens vendent pour du kachebinsk. L'eau-de-vie est tirée de la mûre.

Au milieu du village, sur la place, s'élève l'église : elle est d'un style régulier. L'intérieur, parfaitement propre, est garni de bancs et de tribunes. On n'y voit pas d'images; les chants des fidèles y tiennent lieu d'orgues.

Il est à propos d'expliquer brièvement comment il se fait qu'on rencontre au delà du Caucase ces Allemands originaires, si je ne me trompe, du royaume de Wurtemberg.

A l'époque où le général Ermoloff gouvernait encore cette contrée, une caravane formée d'un grand nombre d'Allemands, de je ne sais quelle secte, passait par cet endroit pour aller prier, à Jérusalem, devant le *tom*beau du Seigneur. Le gouverneur leur fit faire les communications suivantes : « Pendant que vous êtes encore chez nous, dans une contrée amie, écoutez un bon conseil, n'allez pas plus loin; il vous faudra traverser les possessions turques, où les Kurdes et autres brigands vous lapideront, et peut-être même vous tueront. Si vous n'êtes pas dans l'intention de retourner dans votre patrie, restez ici, on vous donnera des terrains, vous ne serez pas accablés d'impôts, vous pourrez pratiquer votre religion sans crainte d'être persécutés, etc., etc. »

Les Allemands avaient l'idée fixe d'aller s'établir près du « tombeau du Seigneur ». Ces belles promesses leur donnèrent à penser, et de réflexions en réflexions ils finirent par s'établir en ce lieu.

D'autres colonies sont venues de même habiter ce pays, simplement parce qu'ils n'étaient pas heureux dans leur patrie.

Ces colons choisissent eux-mêmes leurs gouverneurs. Ils ont à Tiflis des protecteurs officiels, et l'appui des grands aussi bien que des petits. Le précepte : « Ménage l'Allemand, l'Allemand te ménagera, » est strictement observé au delà du Caucase comme partout ailleurs en Russie.

Je tirai un bon parti du temps que je passai chez le colonel M.... Il y avait tout à gagner dans sa compagnie. C'est un homme doué d'une science pratique, et dont la conversation est instructive, vive et charmante.



Jeune noble tatar. — Dessin de B. Vereschagnine.

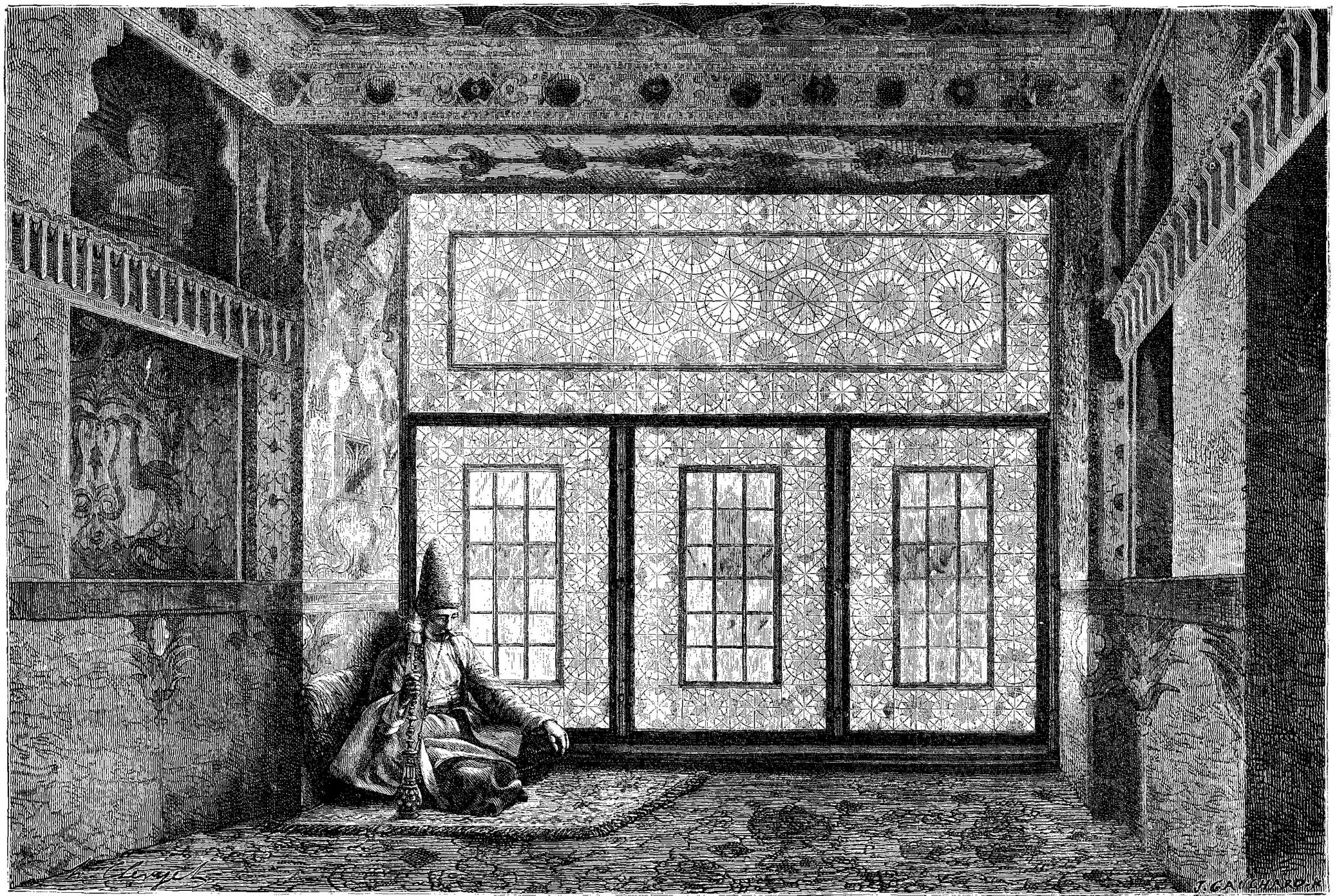
C'était plaisir de le voir examiner avec conscience et activité toutes sortes de plaintes, de dénonciations, de dépositions. Chaque jour, du matin au soir, il écoute ses justiciables du haut du balcon de sa maisonnette, instruit les affaires, et prononce ses jugements en présence du peuple. Il lui arrivait d'avoir à juger dans un seul jour plus d'une dizaine de procès. Son excellente mémoire, sa grande expérience, sa grande habitude des gens du pays le mettaient facilement à même de voir le fond des choses et de distinguer le mensonge de la vérité dans les paroles de ce peuple généralement porté à la chicane.

Un Tatar, par exemple, se présente et se plaint que pendant la nuit un tel s'est introduit dans sa tente, qu'il y a volé plusieurs objets, et qu'il a insulté sa femme.

« Tu mens, lui dit le colonel M....

— C'est la vérité, aga!

— Tu mens!



Salon d'une maison tatare, à Schoucha. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de B. Vereschaguine.

BIBLIOTHEQUE

— Vallach (officier)! la vraie vérité!

— Tu mens, te dis-je : ou il ne t'a rien volé, ou il n'a pas insulté ta femme. »

L'affaire soumise à l'examen des gens du village, on reconnut, en effet, comme l'avait dit le colonel M..., que la femme avait été insultée, mais que rien n'avait été volé.

Le district d'Élisabethpol, avant l'arrivée du colonel M..., avait la plus mauvaise réputation de tous ceux de la contrée, et maintenant il passe, avec justice, pour le plus tranquille : on n'y entend plus parler d'assassinats, de vols, de pillages ; s'il se perd une paire de bœufs, ou une dizaine de brebis, le voleur est bientôt découvert et condamné à restituer cinq fois plus qu'il n'a pris.

Le colonel a aussi employé un moyen bien simple pour mettre fin aux scènes sanglantes assez fréquentes autrefois, et qui souvent n'avaient que des causes futiles. Il lui a suffi de défendre de porter un poignard sur soi. On peut avoir un fusil, un pistolet, un sabre même, mais pas de poignard. Les trois premières armes ne se portent en effet que lorsqu'on sort, et se mettent de côté quand on rentre à la maison ; mais le poignard, selon l'usage général de toute la contrée, restait constamment à la ceinture, et au premier mot dit plus haut qu'un autre, s'il naissait une querelle, la bataille commençait.

Depuis cette réforme, si, à la suite de luttes corps à corps, plusieurs individus venaient à se plaindre :

« Eh bien ! dites-moi la vérité, leur demandait le colonel M..., en les mettant d'accord ; si vous aviez eu un poignard à la ceinture, la lutte se serait-elle ainsi terminée ? N'est-il pas probable que cela ne se serait pas passé sans mort d'homme ?

— Peut-être bien, aga.

— Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous défends de porter des poignards ?

— Nous le comprenons, aga, nous le comprenons très-bien. »

Mais comme il y a beaucoup de gens qui ne veulent pas comprendre, et qu'une habitude invétérée depuis plusieurs siècles est difficile à perdre, il a fallu recourir à des moyens assez énergiques pour faire plier rigoureusement les récalcitrants à la loi. Celui qui voit un poignard à la ceinture d'un autre est autorisé à le lui ôter immédiatement, et à le garder en sa possession pour toujours.

De tous les indigènes qui entouraient le colonel M..., un seul, un capitaine, avait un poignard à sa ceinture.

J'en fis la remarque.

« Il y a exception en sa faveur. Il faut vous dire d'abord que c'est un anthropophage....

— Un anthropophage ! m'écriai-je, vous voulez rire !

— Nullement, ce n'est ni plus, ni moins qu'un anthropophage. Il revenait avec un compagnon des bords de l'Amour, et, à un moment donné, n'ayant plus rien à se mettre sous la dent, il coupa son camarade en morceaux et le mangea. Je dois ajouter qu'il prétend n'avoir agi ainsi que pour n'être pas forcé d'avoir recours au pillage. Il se serait fait un scrupule de voler à quelque paysan une poule ou une chèvre, et de violer ainsi les lois de l'hospitalité. Son compagnon n'était pas d'ailleurs un très-honnête homme et ne devait être regretté de personne : il était sûr que personne ne le réclamerait. C'est ainsi qu'il s'excuse. Il fait valoir ensuite que sa conduite en cette circonstance témoigne de sa prudence et de sa modération. Ce n'était point la haine qui lui avait fait prendre cette résolution : c'était seulement la nécessité, la faim. Aussi ne mangea-t-il d'abord qu'une partie de son camarade, et il emporta le reste pour subvenir en route à ses besoins.

— Mais c'est un monstre, et je ne pourrai plus le regarder qu'avec horreur ! »

Le colonel fit un geste qui me prouva qu'il était tout à fait de mon avis. Puis il m'expliqua comment n'ayant pu sévir contre cet homme pour diverses raisons, il avait au moins tiré de lui le meilleur parti possible. Il continua :

« Quelque temps auparavant j'avais prononcé une amnistie qui permettait à tous les brigands de rentrer dans leurs maisons et de se remettre au travail. Un seul individu, qui avait sur la conscience une dizaine de meurtres, ne voulut céder à aucune exhortation et préféra continuer sa vie criminelle. Le saisir ouvertement, en usant de violence, était difficile : il connaissait parfaitement tous les chemins, tous les passages, tous les moyens de se soustraire à une attaque. J'envoyai alors ce brave, en le chargeant de me l'amener vivant si cela lui était possible, sinon mort. Mon Amouretz (surnom qu'on lui donne en souvenir du fleuve Amour) usa de ruse : il se présenta au voleur comme voleur lui-même, gagna sa confiance, et.... m'apporta sa tête. Aussi craint-il la vengeance de la famille du brigand qu'il a si bien décapité, et c'est pour qu'il ne soit pas pris à l'improviste et désarmé que je l'ai autorisé à porter ce poignard, dont il ne se sépare pas même la nuit. »

Cet homme était un robuste gaillard qui, pendant le récit du colonel M..., se tenait debout non loin de nous : mes regards un instant dirigés de son côté lui avaient fait aisément comprendre qu'il était question de lui ; aussi sa modestie était-elle visiblement à l'épreuve ; il remuait les pieds, et avait l'air tout confus de l'éloge qu'on faisait sans aucun doute de son héroïsme. Il avait environ quarante ans, une taille moyenne, la figure énergique, la barbe noire comme la poix, et, il était, comme l'on dit, d'une belle carrure.

Après m'être séparé du colonel M..., j'allai vers les montagnes qui sont dans la direction d'Érivan. Avant d'arriver au lac Goktchaïsk, on rencontre une colonie de sectaires russes, les Malakanys ou *mangeurs de lait*, et une autre de Doukhobortzys, *lutteurs de l'esprit* ou *Pneumatomaques*. En suivant la route de Tiflis, j'avais laissé sur les côtés de la route un assez grand nombre de villages habités par les premiers ; mais,

sans parler de ceux qui sont établis dans les district d'Élisabethpol, on retrouve encore des Pneumatomaques installés près d'Alexandropol, sur la frontière turque. Je désirais beaucoup observer de près ces sectaires. Le colonel M.... les connaissait très-bien : ses fonctions le mettaient souvent en rapport avec eux, et il avait déjà visité leurs colonies. Il me donna des lettres de recommandation pour chacun des directeurs des groupes de son district et de plus un guide. Puis il me souhaita bon voyage, prêt à se rendre de son côté à la ville où l'attendait une affaire très-compliquée, vrai dédale de chicane, qu'il avait promis d'éclaircir devant tout le peuple, sur la place du bazar.

En route vers les sectaires. — Une fonderie de cuivre. — Nomades. — Tonte de brebis. — Troupeaux tatares. — Combats de béliers et de chameaux. — Si ce qu'on dit des hospitalités nomades est fondé.

La route que je suivis me parut sans intérêt. Je traversais le plus souvent une épaisse forêt dans de mauvais sentiers détrempés par les pluies.

Je vis une grande fonderie de cuivre, aux innombrables bâtiments, et où l'on travaille mieux, je crois, que dans les fonderies appartenant à la Couronne et qui sont exploitées par ses agents. On appelle celle-ci Kektabeke : elle est louée à bail à un étranger; on peut, par cela même, être persuadé qu'elle donnera plus de profits.

Je passai aussi devant un grand nombre de camps nomades, dans lesquels on faisait, à cette époque, la tonte des brebis. Les indigènes ne pourraient point se passer de cette laine dont ils font un grand usage et un débit considérable.

On tond les brebis deux fois par an, au printemps et en automne; chaque tonte donne environ de quatre à cinq *funts* (livres locales) par brebis. Un *poud* (quarante *funts*) de cette laine vaut rarement plus de trois roubles. Ici, comme dans toute la contrée, cette race de moutons a la queue très-grasse et d'une énorme dimension : elle traîne presque à terre, et atteint, dit-on, jusqu'au poids de quarante à cinquante livres.

Les gens riches, surtout parmi les Tatars, possèdent de grands troupeaux de brebis; mais la laine n'étant pas chère, et le fromage, dans lequel entre principalement le lait de brebis, ne se vendant presque point, l'élève des brebis n'est pas d'un rapport considérable : c'est pourquoi les habitants ne s'en occupent que « les manches baissées », selon le proverbe, et avec nonchalance.



Vase tatar (art persan). — Dessin de B. Vereschaguine.

En automne, on ne s'approvisionne presque pas de foin : aussi lorsqu'un hiver rigoureux survient et qu'il tombe une neige épaisse, la difficulté de se procurer du fourrage est telle, qu'on en est réduit à laisser périr une grande partie des troupeaux. Le flegmatique Tatar est loin de se croire coupable : « Contre Dieu, dit-il, il n'y a rien à faire!.... »

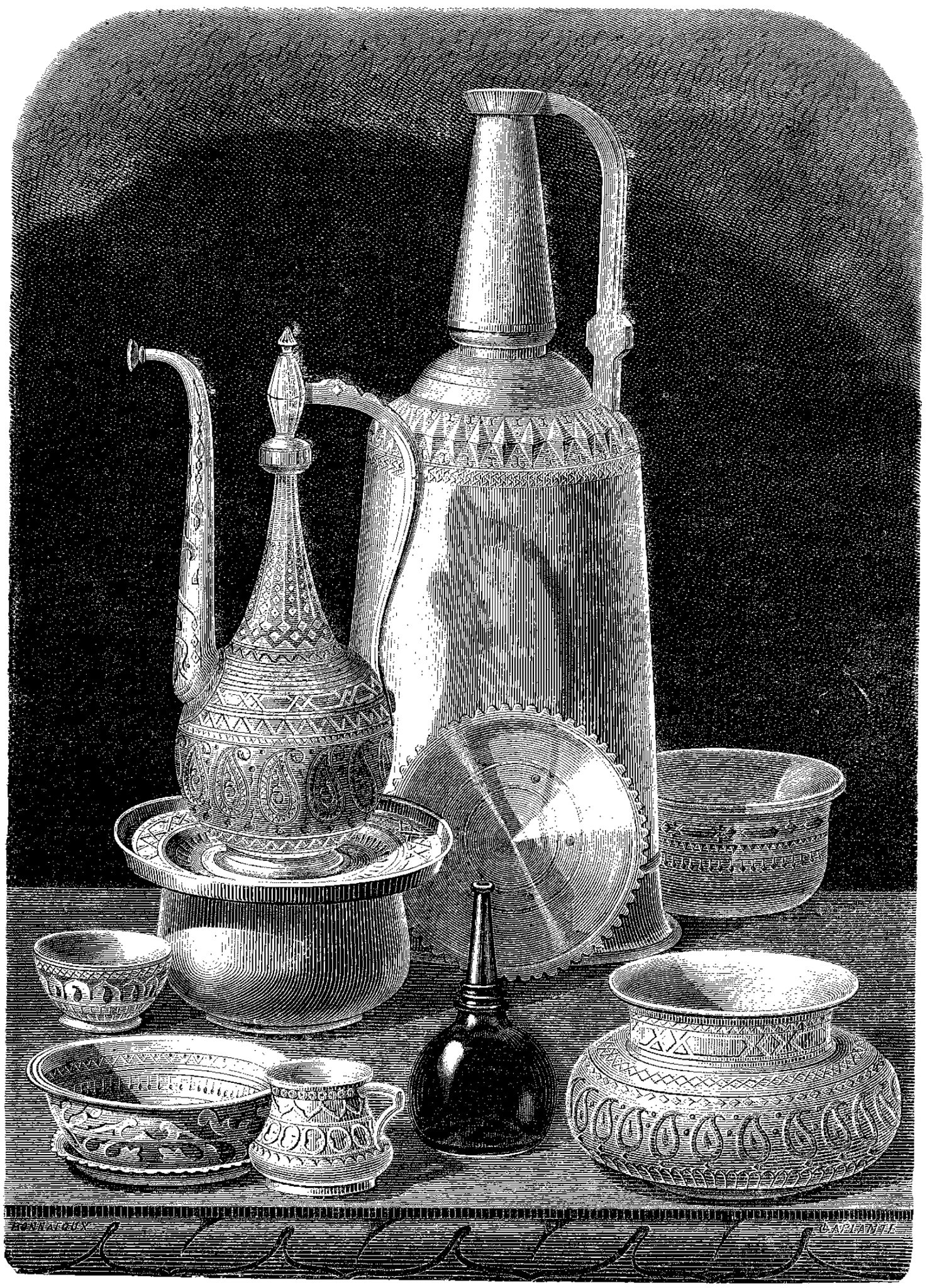
J'ai eu l'occasion de voir de très-grands béliers. A Schoucha, Djafar-Kouli-khan m'en avait déjà montré deux; ils venaient de Nachitchevan et il les avait reçus en présent d'un douanier.

On prenait un aussi grand soin de ces bêtes qu'on en peut prendre des plus fins coursiers destinés au turf d'Epsom ou de la Marche. On les entretenait tout exprès pour les combats de béliers qui passionnent beaucoup les indigènes. Outre l'intérêt des paris qui se font pendant ces jeux, et qui s'élèvent parfois à des sommes considérables, le propriétaire n'estime pas peu la gloire de posséder le bélier au front le plus solide des environs. J'ai assisté à l'un de ces combats, et j'avoue que je ne voyais pas de sang-froid les coups que se portaient ces animaux. Cela me faisait peine d'entendre le bruit formidable de leurs crânes et de leurs cornes s'entre-choquant. On se demande comment leurs cerveaux résistent à de tels ébranlements.

Après chaque assaut, on est obligé de frictionner les pauvres bêtes ; on les ramène ensuite, on les pousse l'une vers l'autre, et elles combattent jusqu'à ce que l'une des deux fasse tomber son adversaire ou le chasse de l'arène. On a remarqué qu'un bélier vaincu ne revient jamais lutter de nouveau ; on ne parviendrait à l'y contraindre par aucun moyen.

On m'avait dit que les luttes de chameaux étaient encore plus intéressantes, et qu'à la manière des hommes ces animaux se saisissaient avec les pieds de devant. Je n'eus pas l'occasion d'en voir aux prises, parce qu'en hiver on les laisse libres pendant la période où, comme on dit, ils sont enragés.

J'ai passé une nuit dans l'un des camps nomades

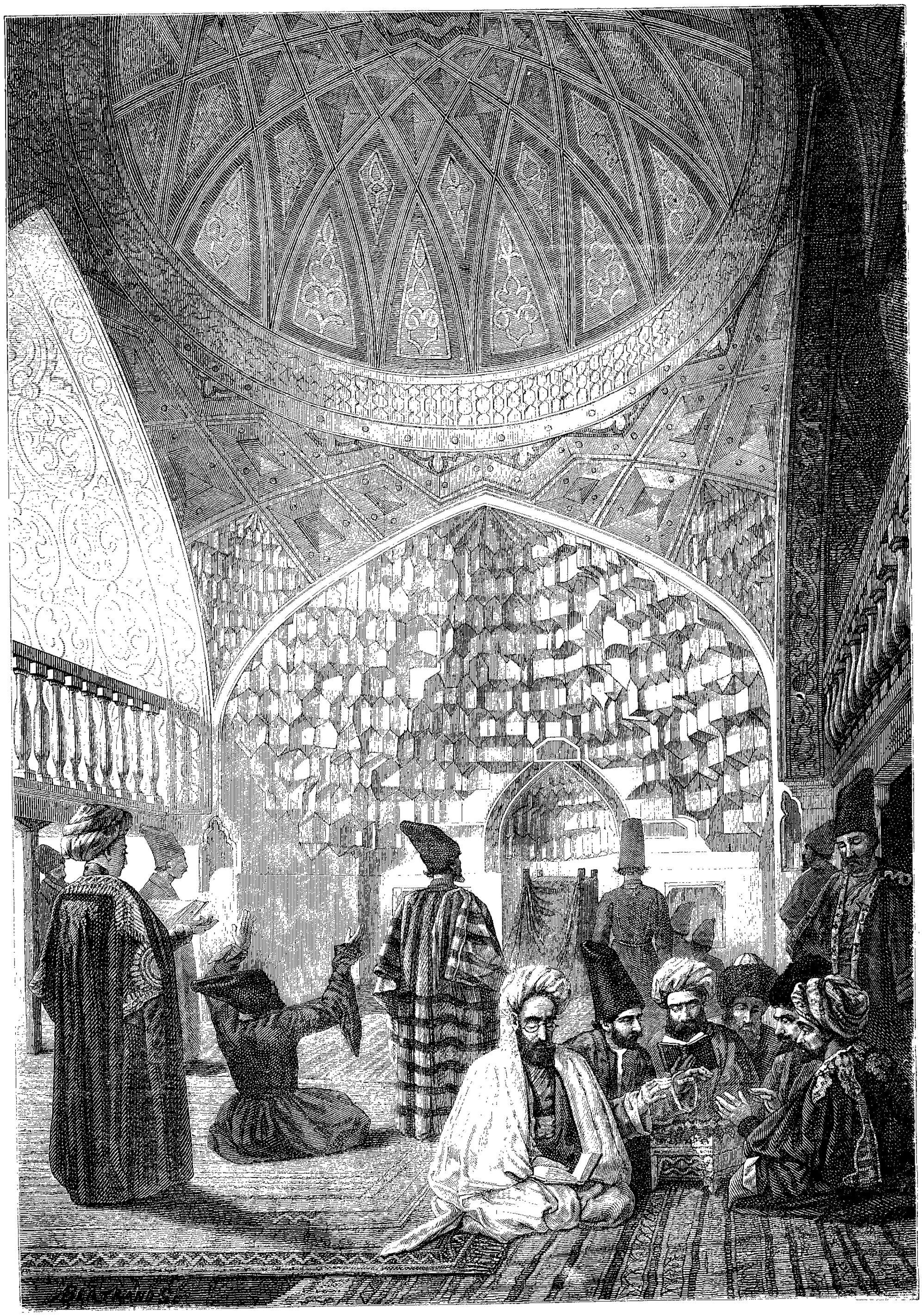


Vases tatars (art persan). — Dessin de Bonnafoux d'après des croquis de B. Vereschaguine.

qui bordent ma route. Il m'y est arrivé une aventure qui me paraît digne d'être notée, parce qu'elle peint avec plus de vérité qu'il n'est ordinaire l'hospitalité si vantée des peuples de l'Orient en général, et des nomades en particulier.

La soirée était déjà avancée et il faisait sombre lorsque j'entrai dans le camp ; j'étais seul, mes guides s'étaient attardés en arrière sur la route. Je me dirigeai vers la tente qui me parut la plus propre, et voici ce qui arriva.

Je me montre, — on ne me laisse point entrer ; — je m'approche d'une autre tente, — encore repoussé ; — d'une troisième, d'une quatrième, même refus ; — partout on me répond que je ne serai pas à l'aise, qu'il y a trop peu de place, mais que chez le voisin je serai certainement beaucoup mieux.



Tatars en prière. — Dessin de Metzmacher d'après un croquis de B. Vereschaguine.

Ils me renvoient si bien de tente en tente que je traverse tout le camp nomade, et, que perdant patience, je me retire dans la plus sombre disposition d'esprit.

Il faisait noir, froid, et j'étais aiguillonné par la faim ; une pareille situation à travers les montagnes manquait absolument d'attrait.

Tout à coup le propriétaire de la première tente, où j'avais voulu entrer, accourt vers moi, se confond en excuses et me dit que la nécessité de faire la prière du soir l'avait seule empêché de me recevoir, et qu'il me prie instamment de l'excuser. Il ajoute avec un accent presque tendre : « Ma maison est ta maison. »

J'étais étonné : mais j'eus bientôt l'explication de ce revirement subit.

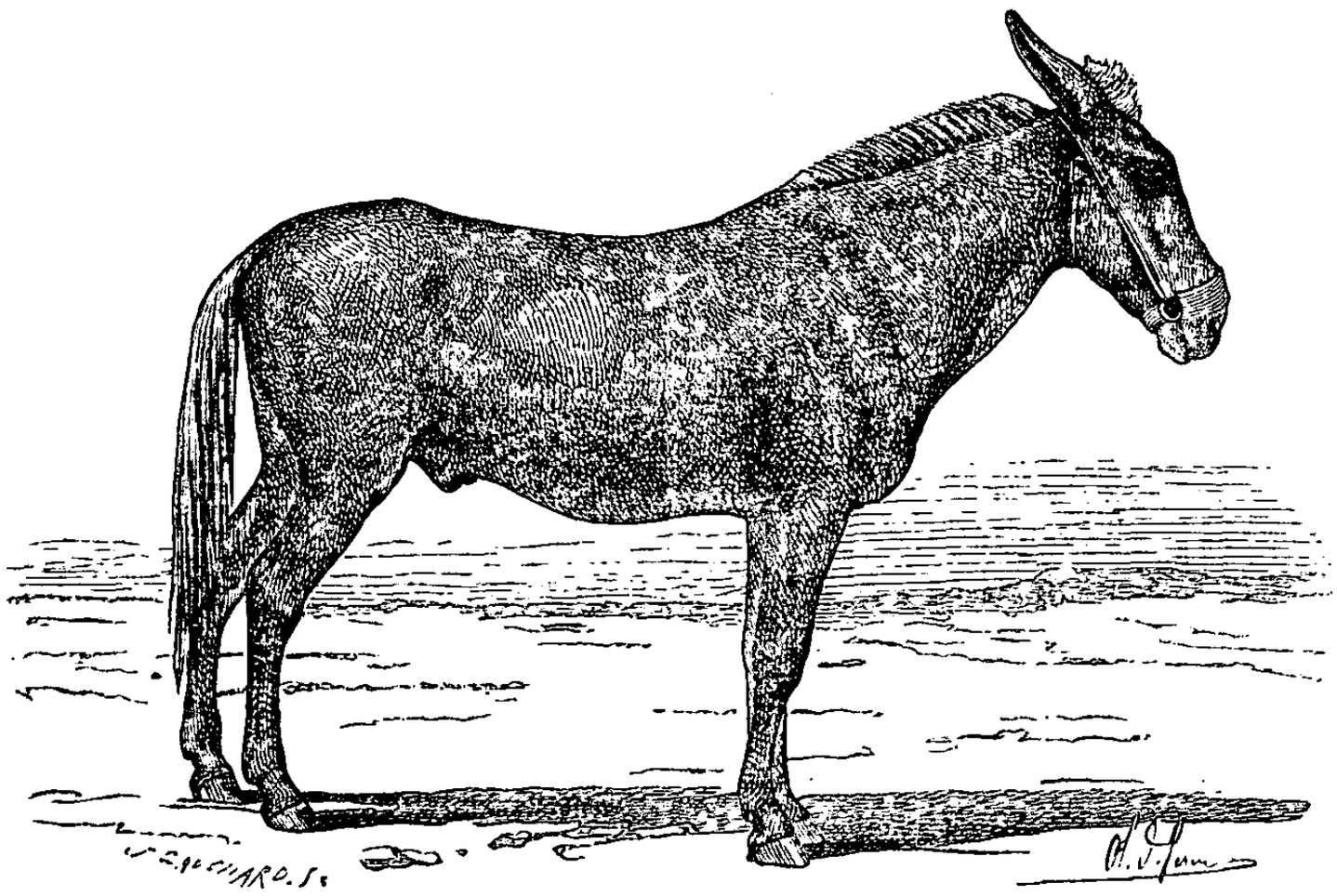
Mes conducteurs avaient rencontré ce brave homme et lui avaient demandé dans quelle kibitka s'était arrêté l'aga. » Quel aga? » répondit le Tatar.

C'était un des personnages les plus honorables et les plus aisés de la troupe, comme nous l'apprîmes plus tard. Il n'avait pu reconnaître un noble aga en me voyant monté sur un mauvais cheval, vêtu d'une mauvaise *tcherkeska* du Caucase et portant un chapeau poilu.

« On te dit que l'aga a dû passer par ici, répétèrent mes guides en me décrivant, et il s'est certainement arrêté dans ce camp pour y passer la nuit. »

Sans en écouter davantage, le Tatar s'était précipité sur mes traces.

Pour me faire oublier son premier accueil, il m'offrit un régal digne d'un prince; il plaça devant moi plusieurs espèces de lait, du fromage avec l'herbe inévitable, du thé et enfin une montagne de pilau très-gras. Malgré mon refus, il avait tué une brebis à mon intention. Il m'accabla ensuite d'amitiés et voulut me retenir chez lui, non pas seulement pour la nuit, mais



Mulet du Caucase. — Dessin de O. de Penne d'après un croquis de B. Vereschaguine.

pendant plusieurs jours. Il me proposait de m'emmener à une chasse où l'on se sert de vautours en guise de faucons, et dont il achevait de faire les préparatifs. Je n'acceptai point son invitation.

On était au samedi, et je voulais aller chez les pneumatomaques, le lendemain matin dimanche, afin d'assister à leurs prières. Le colonel M.... les avait particulièrement signalés à mon attention.

Nous nous quittâmes donc grands amis, et, sans l'incident de la veille, j'aurais pu croire que ce Tatar était l'homme le plus débonnaire et le plus hospitalier qu'il fût possible de rencontrer.

Ce fut en sortant de ce camp que je m'acheminai vers les villages des sectaires.

B. Vereschaguine.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Note. — Voici quelques détails récents sur l'isthme caucasien. Nous les empruntons au savant recueil des *Mittheilungen*, qui lui-même les a tirés de documents officiels russes.

Divisions administratives du Caucase. — Population. — Niveau des culture et des plus hautes cimes. — Produits.

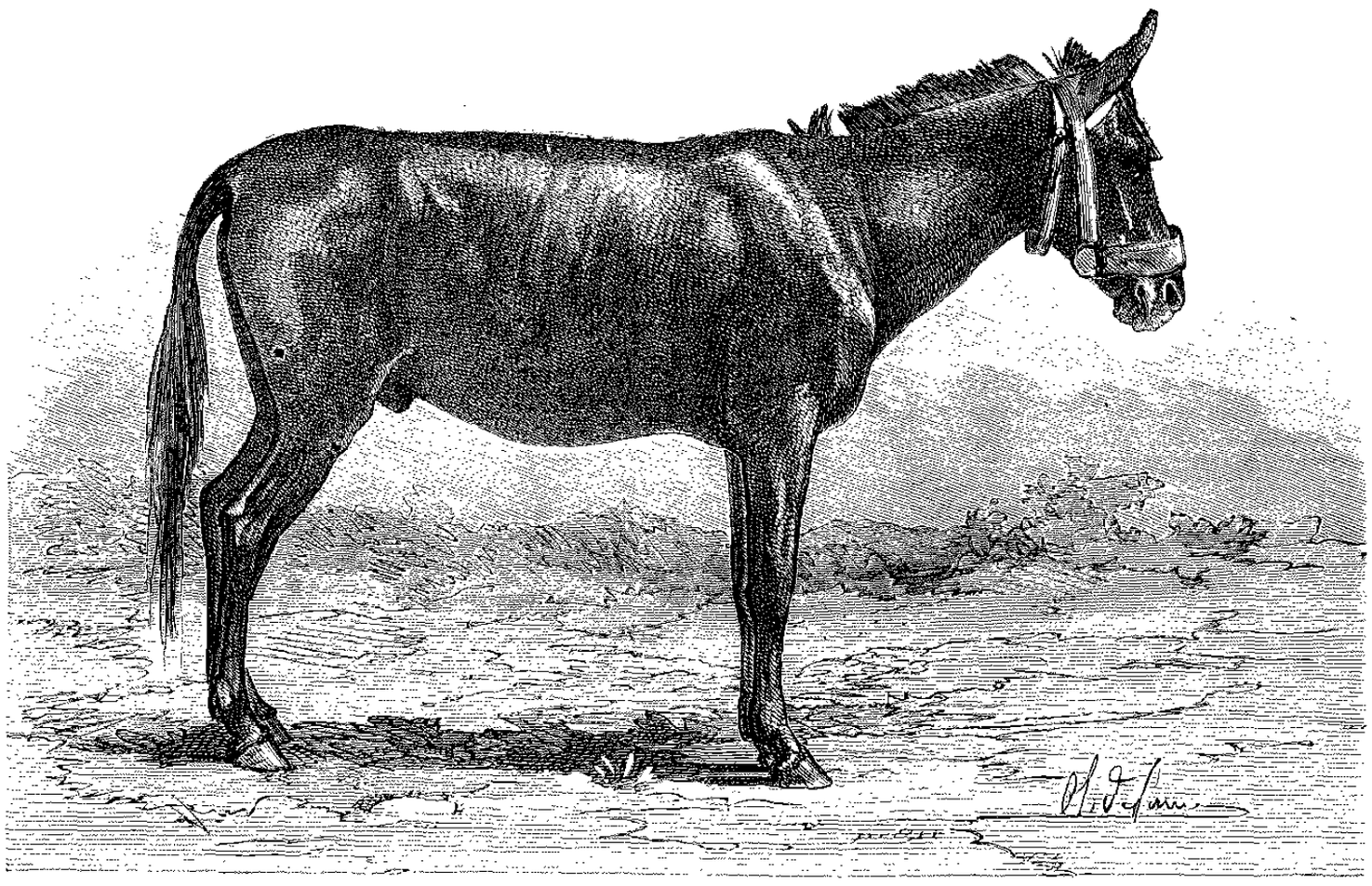
Depuis la mise en vigueur de l'ukase impérial du 21 décembre 1867, le Caucase est divisé administrativement de la manière suivante :

Le Caucase du Nord, ou Ciscaucasie, que borne au sud la ligne de faîte de la grande chaîne caucasienne, comprend d'abord l'ancien gouvernement du Caucase que les marécages du Manitch et de la Kouma séparaient de celui d'Astrakan; puis toute la pente des montagnes qui portait naguère le nom de Circassie et dont les inaccessibles vallées nourrissaient, de date immémoriale, outre les indomptables Tcherchesses, des peu-

plades d'origines diverses, Abasekhs, Temingoïs, Basians, Karachinguis, Suanètes, Ossètes, Ingousches, Lesghiens, et cent autres dont les noms s'effacent de la carte du globe plus vite que le souvenir de leur sauvage indépendance dans la mémoire de leurs descendants; le district du Kouban et celui du Terek; le gouvernement de Stawropol, partagé lui-même en trois districts : Stawropol, Piatigorsk et Nowogrigoriewsk.

La Transcaucasie, — dont la frontière méridionale, limitrophe de l'Arménie turque et de l'Adzerbidchan persan, descend du 41° 51′ sur la mer Noire au 38° 20′ sur la mer Caspienne, — la Transcaucasie comprend : le Daghestan méridional; le district de Sakatal; le district militaire de Soukhoum-Kalé; le district Tchernomorien, ou des Cosaques du littoral de la mer; le gouvernement de Tiflis, partagé en six districts : Achalzich, Gori, Duchett, Tiflis, Telavo et Signach; le gouvernement de Koutaïs, qui compte sept districts : Koutaïs, Charopan, Ratchinsky, Osourghety, Sougdidi, Senak et Letchgoum; le gouvernement d'Élisabethpol, subdivisé en cinq districts : Élisabethpol, Kasach, Sangesour, Schoucha et Noucha; le gouvernement de Bakou, duquel relèvent six districts : Bakou, Kouba, Schoumacha, Goktcha, Djewatt et Lenkoran; enfin le gouvernement d'Érivan, dont dépendent cinq districts : Érivan, Alexandropol, Etchmiadsin, Novo-Bayazid et Nachitchevan.

Ces divisions, un peu arbitrairement circonscrites par la bureaucratie russe, ont remplacé celles que des cadres naturels, ou le groupement de peuples de même sang, avaient consacrées depuis des siècles dans la géographie, qui les dénombrait dans l'ordre suivant, en descendant du nord-est au sud-est : la Grande Abassie, occupée par des clans à demi sauvages, pirates sur le littoral, pasteurs, chasseurs et brigands à



Mulet du Caucase. — Dessin de O. de Penne d'après un croquis de B. Vereschaguine.

l'occasion sur la montagne; — la Mingrélie et le Gouriel, l'ancienne Colchide, terre de l'or au temps des Argonautes, marché d'esclaves jusqu'à nos jours; l'Iméréthie, désignée quelquefois sous le nom de Géorgie turque; la Géorgie proprement dite, qui un moment, à la fin du siècle dernier, prit rang parmi les États indépendants de l'Asie; enfin le Daghestan méridional, le Schirvan et le khanat d'Érivan avec son grand lac et son mont Ararat, province que le traité de 1828 enleva à la Perse au profit de la Russie.

Le journal de Saint-Pétersbourg qui annonce la nouvelle division administrative du Caucase, nous donne à la suite quelques notices intéressantes sur cette région.

D'après lui, le Caucase entier présente une superficie de quarante-quatre millions d'hectares, les quatre cinquièmes de la France, et seulement 4 506 531 habitants (évaluation de 1865). La Ciscaucasie et la Transcaucasie se partagent presque également l'étendue, mais la Ciscaucasie n'avait en 1865 que 1 392 367 habitants, tandis que la Transcaucasie en comptait 3 114 464.

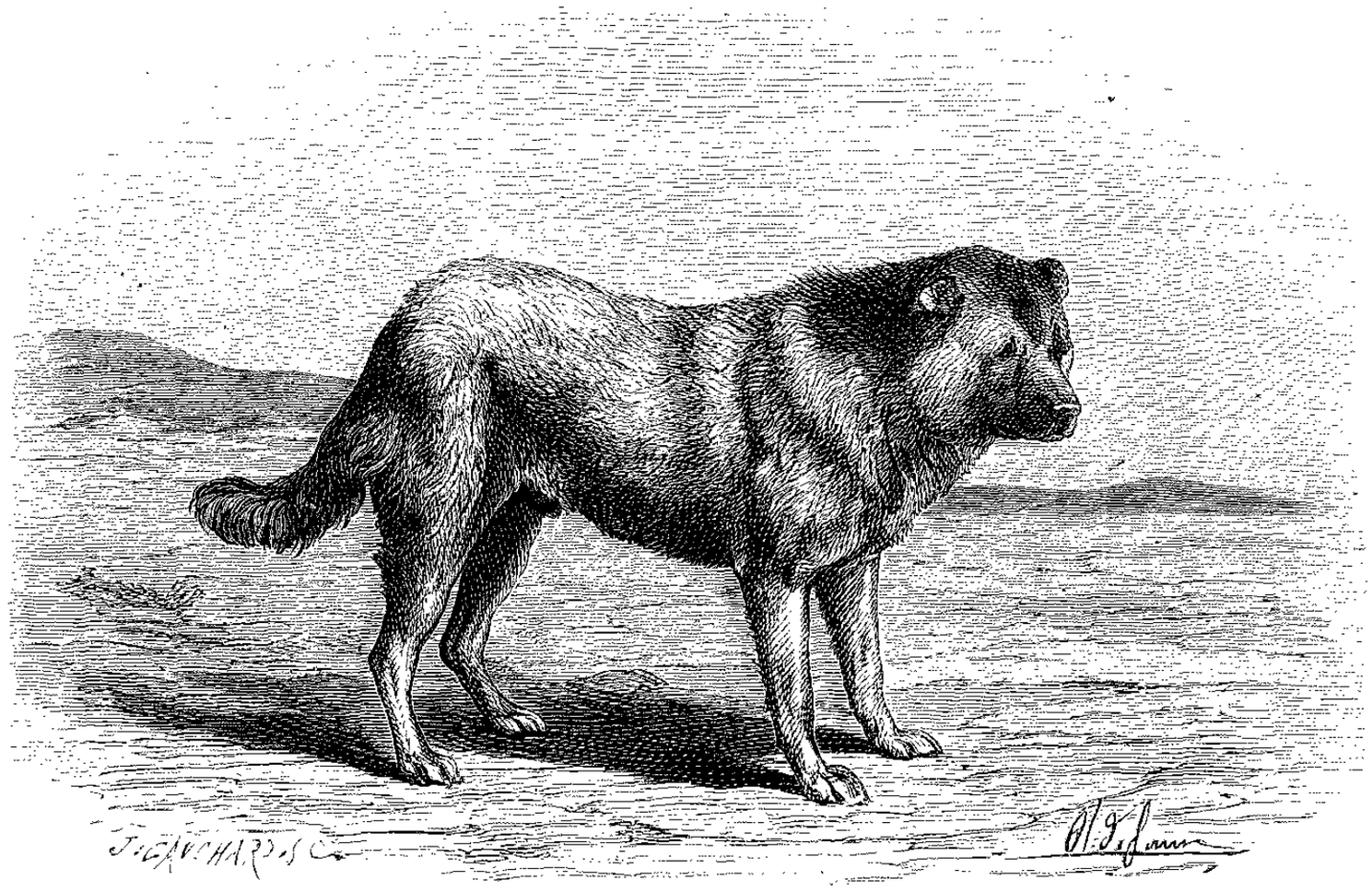
Si le versant méridional du Caucase a toujours été plus peuplé que celui du nord, il faut attribuer néanmoins une des causes de la grande infériorité actuelle de la Ciscaucasie, sous ce rapport, à l'émigration en masse des Circassiens, qui, plutôt que de subir, sur le sol natal, le joug de la Russie, sont allés par centaines de milliers mourir de misère et de faim sur toutes les routes de l'Empire ottoman.

Dans cette même année 1865, l'isthme caucasien comprenait 35 villes, 9 bourgs, 15 colonies (allemandes sans doute), 6838 villages, 274 stanitzas ou villages de Cosaques, 3759 choutors ou hameaux, 2639 campements de nomades. Ses principaux ports sont Derbend et Bakou, sur la mer Caspienne; Redout-

Kalé et Poti, sur la mer Noire. Ce dernier port est le point de départ d'un chemin de fer de Tiflis, en construction. Le gouvernement russe, comprenant très-bien l'importance de cette place, transforme en ce moment, par des travaux grandioses, la rade mal abritée de Poti en un port commode, qui, le chemin de fer achevé, attirera immanquablement une grande partie du commerce qui se fait par la ville turque de Trébizonde; Poti alors deviendra un des grands débouchés de l'Arménie et de la Perse.

Dans le grand Caucase, la limite inférieure des neiges éternelles varie entre 2850 et 3750 mètres. Sur le versant nord elle est plus élevée que sur le versant sud, quelquefois de plus de 300 mètres. Dans le petit Caucase et dans l'Ararat, la zone des neiges éternelles ne commence qu'à 4160 mètres; les pâturages s'étendent jusqu'à 2950 mètres et même 3050 mètres; les forêts de sapins jusqu'à 2500 mètres; l'orge jusqu'à 2450 mètres; le seigle jusqu'à 2370 mètres; le froment jusqu'à 2320 mètres; la vigne jusqu'à 1125 mètres. L'endroit habité le plus élevé se trouve dans le Daghestan : c'est Kourouch, à 2460 mètres d'altitude; vient ensuite, dans le pays des Ossètes, Kolota, à 2330 mètres. De ces deux localités, la première et la plus haute est à un niveau inférieur de 14 mètres à celui du grand Saint-Bernard, l'habitation permanente la plus élevée des Alpes.

La température annuelle moyenne des principales villes est la suivante : Alexandropol (5090 pieds anglais), 5° 80; — Schoucha (3870 pieds), 9°; — Érivan (3170 pieds), 10° 8; — Schoumacha (2290 pieds), 11° 3; — Tiflis (1510 pieds), 12° 5; — Koutaïs (480 pieds), 14° 5; — Bakou, sur le bord de la mer Caspienne -53 pieds), 14° 6; — Piatigorsk (1560 pieds), 9° 3.



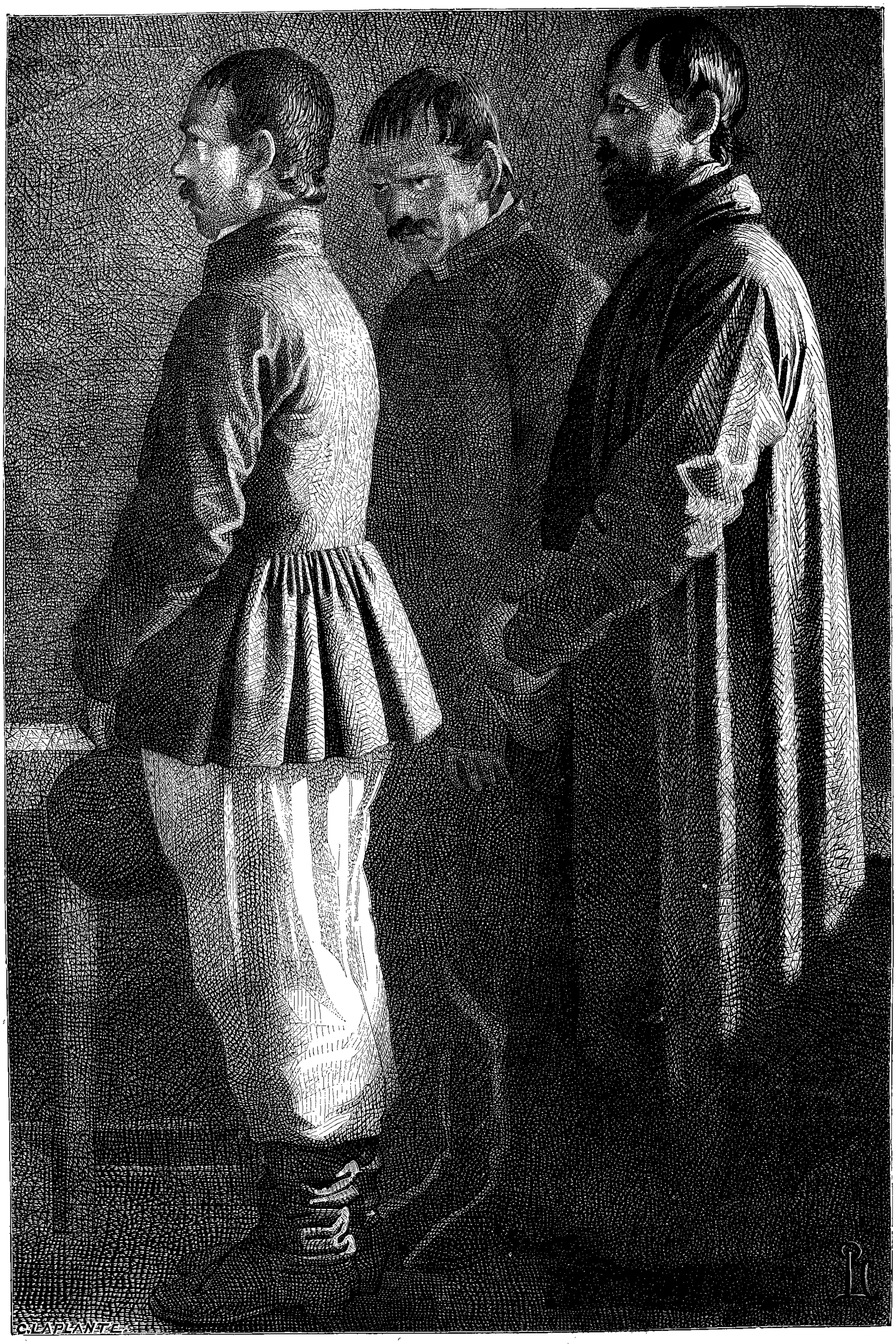
Chien de Tatar. — Dessin de O. de Penne d'après un croquis de B. Vereschaguine.

La hauteur annuelle des pluies est de dix-sept pouces à Alexandropol, de quatorze pouces et demi à Schoumacha, de dix-huit pouces trois quarts à Tiflis, de treize pouces deux tiers à Bakou, de plus de cinquante-neuf pouces à Koutaïs.

D'après les dernières mesures fournies par les cartes russes, voici quelle est la hauteur de quatre grands sommets du Caucase : l'Elbrous, 17 426 pieds français = 5664 mètres; le Kochtan-Tau, 16 066 pieds = 5222 mètres; le Dych-Tau, 15 583 pieds = 5162 mètres; le Kasbek, 15 525 pieds = 5045 mètres. Le fameux Ararat a presque identiquement la même hauteur que le Dych-Tau, 15 872 pieds = 5158 mètres 50 centimètres.

Trois Anglais, MM. D. W. Freshfield, A. W. Moore et C. C. Tucker, accompagnés d'un guide des Alpes, François Devouassoud, de Chamonix, ont eu l'honneur de fouler les premiers les neiges immaculées des deux sommets les plus célèbres du Caucase : le 1er juillet 1868, ils ont mis le pied sur la cime du Kasbek; le 31 juillet, ils ont gravi l'Elbrous.

Les principaux produits de la Transcaucasie sont : les bois de construction pour les navires; les peaux et fourrures; le sel; le naphte; la soie, le coton, la cochenille; le riz, le vin, le tabac, la cire, le sésame, le ricin, le safran, la garance.



Sectaires Doukhobortzis ou Pneumatomaques (lutteurs de l'esprit). — Dessin de B. Vereschaguine.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE,

PAR BASILE VERESCHAGUINE [1].

TRADUIT DU RUSSE PAR MME ET M. LE BARBIER (ERNEST).

1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SECONDE PARTIE. — LA TRANSCAUCASIE.

LES SECTES RELIGIEUSES EN RUSSIE.

Le Raskol. — Deux classes de sectaires. — Les Starovères. — Les autres sectes.

Avant de suivre plus loin l'auteur de ce récit, il est nécessaire de donner quelques renseignements généraux sur les sectes religieuses en Russie. C'est un sujet encore très-peu connu en France, et qui mérite cependant la plus grande attention. Il ne saurait manquer de faire naître des réflexions sérieuses sur ce que peut avoir de conséquences graves et étranges la constitution religieuse et politique de l'Empire russe.

Les sectes russes sont très-nombreuses. On les comprend toutes sous une même dénomination : le *raskol*.

Raskol vient du verbe russe *raskolosi*, qui signifie fendre, séparer en fendant. Ce mot correspond tout à fait au mot grec d'où vient le mot français *schisme*.

Les sectaires ou *raskolniques* peuvent être divisés en deux classes.

Dans la première on fait entrer ceux qui, partagés en différents groupes, ont cependant ce caractère commun d'être seulement schismatiques par rapport à l'Église gréco-russe, mais non à proprement parler hérétiques. En effet, ces sectaires, quoiqu'ils aient rompu avec la communion et la hiérarchie de l'église dominante, ont cependant la même foi et professent la même doctrine. Ils se désignent eux-mêmes sous le nom de *starovères* ou *vieux croyants*.

A la seconde classe appartiennent toutes les autres sectes qui sont à la fois schismatiques et hérétiques, c'est-à-dire qui professent des dogmes entièrement étrangers à ceux de l'Église gréco-russe.

On paraît s'accorder à donner pour origine au *Raskol*, en ce qui concerne les starovères, la révision des livres liturgiques entreprise aux quinzième et seizième siècles, et plus particulièrement au dix-septième par le patriarche Nikon. Il est hors de doute que les passions politiques ne furent pas étrangères aux dissentiments qui éclatèrent alors.

Depuis longtemps une partie du peuple murmurait contre les changements qu'on avait déjà fait subir plusieurs fois, pendant le cours des quinzième et seizième siècles, aux textes sacrés : on les considérait comme des atteintes graves à la pureté religieuse. Pour imposer silence à ces protestations, on eut recours à la violence, au knout. De là de sourdes haines qui ne firent que s'accroître jusqu'au jour des nouvelles modifications introduites par le chef de l'Église et patriarche Nikon.

Des boyards, des membres mêmes du clergé, un évêque, s'unirent aux dissidents populaires.

A la mort du tzar Fédor, une insurrection qui avait à sa tête le secrétaire d'État Staklovitch mit en danger la vie du jeune tzar, qui fut depuis Pierre le Grand. L'histoire et la peinture ont rendu cet événement célèbre.

Plus tard Pierre eut à combattre d'autres soulèvements du même genre, plus formidables encore et soutenu par les troupes irrégulières connues sous le nom de Strélitz, toutes composées de raskolniques. Il les domina, mit à mort ou exila les principaux chefs de la révolte et détruisit le corps des strélitz. Dans la suite, croyant par là mettre fin pour toujours au schisme et à ses conséquences, il abolit l'ancien patriarcat et prit le titre de protecteur de l'Église, c'est-à-dire qu'il réunit en sa personne les deux pouvoirs religieux et temporel. Cette double souveraineté absolue, si opposée à l'esprit moderne, a, comme on le sait, passé en héritage à tous ses successeurs.

Était-ce le moyen d'anéantir le raskol? L'expérience semble avoir prouvé que c'était au contraire lui donner des racines de plus en plus étendues et profondes. L'opposition, pour être obligée de se tenir plus secrète devant les menaces d'un pouvoir absolu, n'est devenue que plus irritée et plus irréconciliable avec l'Église orthodoxe. Quelle altération de l'ancienne foi pouvait être en effet plus sensible que cet envahissement de la suprématie religieuse par le souverain politique! Pierre le Grand n'hésita pas à agir contre les raskolniques comme Louis XIV contre les protestants et les jansénistes. Il fit exercer contre eux les poursuites les plus rigoureuses.

Les schismatiques, chassés, traqués, se réfugièrent dans les forêts des provinces de Koskoma, de Vladimir, plus loin, à Vologda, à Viatka, au fond de la Sibérie, dans la petite Russie, dans les provinces de

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 161, 177, 193; t. XIX, p. 241, 257, 273 et 289.

Tchernigof et de Mogilet, où une partie d'entre eux créèrent de puissantes colonies agricoles, connues sous le nom de Slobods, tandis que d'autres, abandonnant tout à fait la patrie, passèrent en Pologne, en Moldavie, en Valachie, en Autriche.

Le raskol, en grandissant, au lieu de se concentrer en une seule vaste secte, s'est divisé et s'est morcelé presque à l'infini. On remarque d'abord, parmi les starovères, deux branches principales : les Popovtzis qui reconnaissent l'autorité d'un clergé, et les Bezpopovtzis qui n'ont point de prêtres. Puis dans ces deux grandes divisions co-existent des groupes, hostiles les uns aux autres, et n'ayant guère qu'un point commun, leur haine contre l'Église gréco-russe et leur résistance secrète au pouvoir. L'une de ces sectes qui ont le plus d'adhérents est connue sous le nom de Strannikis (errants ou pèlerins).

La seconde classe de raskolniques, dont les dogmes sont sans rapport avec ceux de l'Église nationale, se compose, suivant quelques auteurs, de sectes étrangères par leur origine à la Russie. On les fait naître les unes de l'esprit de libre examen introduit par les luthériens et les autres d'influences vagues d'anciennes doctrines asiatiques.

Pour ne pas nous exposer à quelque grave erreur dans l'étude jusqu'ici assez obscure de ces différentes sectes, nous avons besoin de choisir un guide autorisé, et nous pensons ne pouvoir mieux faire que d'emprunter la plupart de nos renseignements à M. le baron Auguste de Haxthausen, auteur de plusieurs écrits sur la Russie très-justement estimés[1].

Les Morelstschikis.

La doctrine des Morelstschikis (qui s'immolent partiellement ou en entier) paraît être inconnue. Seulement dans différentes parties de l'Empire, et surtout dans les contrées du Nord, la Sibérie, le gouvernement de Saratoff, etc., on entend parler, de temps à autres, d'actes d'une atroce barbarie, sanglants témoignages de la réalité de son existence.

Sauf les rares circonstances où se révèlent ces drames affreux, qu'on croirait empruntés à certains mystères odieux de l'antiquité païenne, rien ne dévoile les principes et les pratiques ordinaires de cette secte.

Il arrive parfois qu'on voit dans un lieu retiré quelques individus creuser, avec d'étranges cérémonies, une fosse profonde qu'ils entourent de bois, de paille et de matières combustibles. Quand elle est terminée, ces sectaires fanatiques viennent processionnellement se placer dans la fosse, mettent le feu au bûcher et, s'exaltant par un chant de mort, se laissent brûler sans un seul gémissement.

Ailleurs, d'autres individus se réunissent dans une maison qu'ils ont entourée de paille, et ils y mettent le feu. Les spectateurs, rangés autour de la maison, contemplent cette affreuse scène; personne n'ose troubler ces insensés dans l'accomplissement de leur prétendu devoir religieux; on se contente de dire qu'ils sont saints et qu'ils reçoivent ce que, dans leur langage mystique, ils appellent le baptême du feu.

Les voyageurs Pallas, Gmelin, Georgi, Lepouchin, etc., parlent de ces immolations.

Il y a quelques années, dans une terre située sur la rive gauche du Volga, et appartenant à un M. de Gourieff, les sectaires qui l'habitaient résolurent de mourir en s'immolant les uns les autres. Après avoir fait leurs préparatifs, ils se réunirent pour mettre à exécution leur abominable projet. Déjà un grand nombre de ces fanatiques étaient tombés sous le couteau de leurs frères, quand l'amour de la vie se réveillant tout d'un coup chez une jeune femme, elle s'arracha des mains de ceux qui se préparaient à lui donner la mort, et s'enfuit dans un village voisin. On accourut, mais on ne trouva plus debout que deux meurtriers au milieu de quarante-sept cadavres, baignés dans le sang. Ces deux survivants subirent la peine du knout : à chaque coup qui les déchirait, ils faisaient éclater leur joie d'être enfin parvenus au martyre.

On rapporte une autre histoire qui diffère si peu dans son ensemble qu'on pourrait croire que c'est la même avec quelque altération : mais on assure que ce sont bien deux exemples différents, et l'analogie s'explique naturellement par celle des sentiments qui troublent l'esprit de ces malheureux.

Quarante sectaires, parvenus suivant eux à un état de pureté qu'ils se seraient exposés à perdre en continuant à vivre sur la terre, s'étaient engagés à se tuer les uns les autres. Ils avaient loué une sorte de grange dans un lieu isolé. Là ils avaient porté un billot, une hache, une corde. Quand ils furent tous réunis, l'un d'eux posa sa tête sur le billot; un second le décapita, puis fut décapité par un troisième, et ainsi de suite : l'horrible exécution continua sans cris, sans résistance, jusqu'au dernier, le quarantième. Celui-ci était un honnête marchand. Parmi les immolés qui gisaient sur le sol, au milieu du sang, étaient ses deux fils. Cet homme avait déjà préparé la corde pour se pendre, lorsqu'il lui vint au cœur un remords étrange. Il n'avait pas confié à sa femme le secret de cette conspiration religieuse. — La pauvre femme! se dit-il. Elle est pure, vertueuse, digne du ciel! Ne serais-je pas coupable d'un crime, en la laissant seule après nous sur la terre! — Sous l'émotion de ce scrupule, il courut à la ville, pria sa femme de le suivre, et la fit entrer dans la grange. A la vue de ce spectacle épouvantable de carnage, et en reconnaissant parmi les têtes coupées celles de ses deux fils, elle jeta des cris d'horreur qui furent entendus de quelques passants. Le marchand et sa femme furent arrêtés et bientôt, dit-on, transportés en Sibérie.

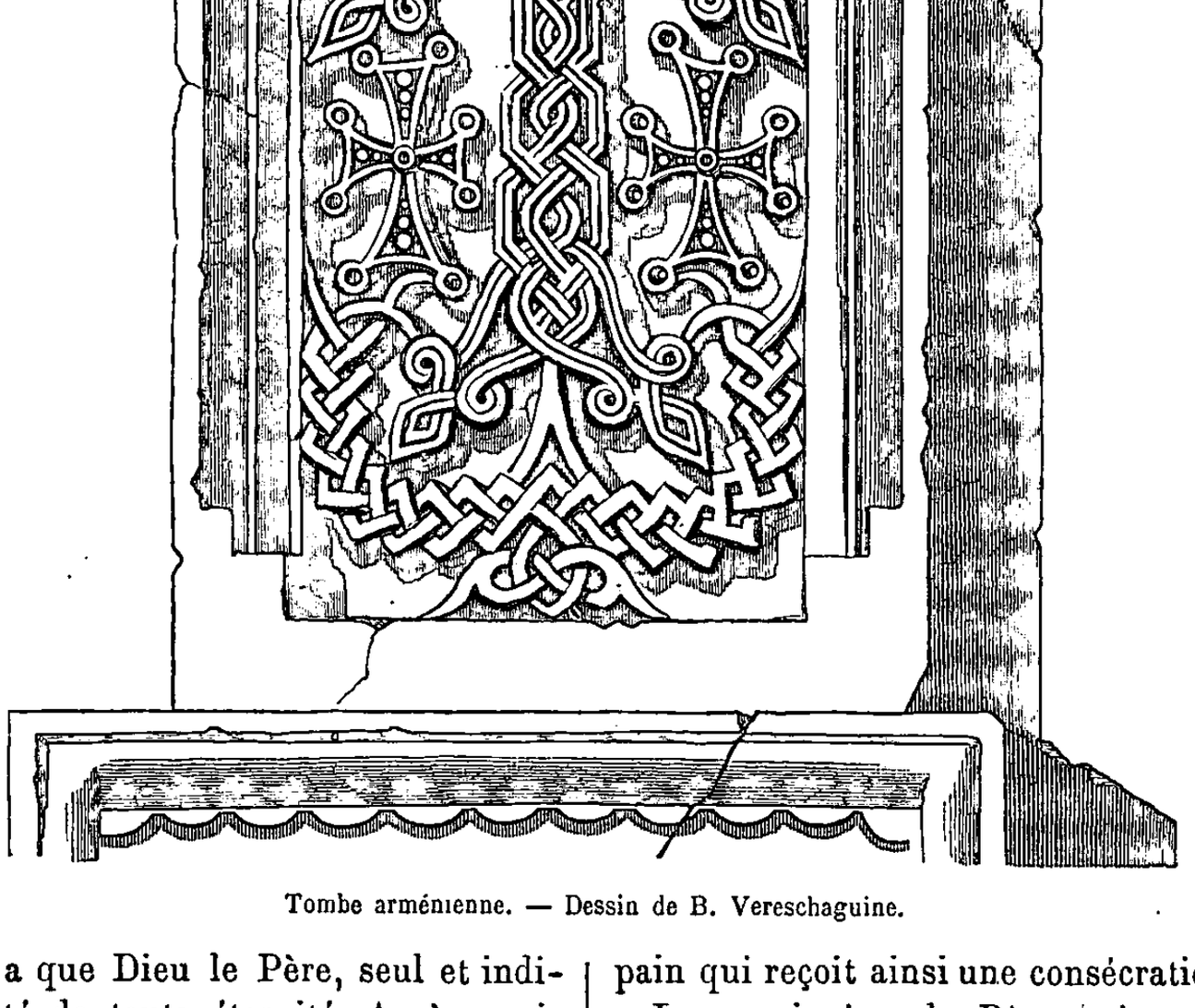
1. Nous consultons notamment l'ouvrage de cet auteur intitulé : *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie.* 3 vol. Hanovre, Hahn, libraire de la cour. 1847.

D'atroces suicides du même genre se renouvellent, dit-on, presque tous les ans, en des contrées et des gouvernements éloignés les uns des autres.

Les Scoptzis (mutilés).

On n'est pas encore parvenu à savoir si les Scoptzis ou mutilés fondent leur foi sur quelque passage de la Bible. On peut en douter, puisqu'ils révoquent en doute la vérité des saintes Écritures, prétendant que les évangiles et l'Ancien Testament même ont été falsifiés. Le seul exemplaire véritable de la Bible serait, selon eux, celui qui a été longtemps en leur possession; mais Pierre III, le tzar, leur chef suprême et l'incarnation la plus récente du Christ, d'après leur tradition, l'a fait murer dans la coupole de l'église de Saint-André du Wassili-Ostrow à Saint-Pétersbourg.

La mutilation fanatique à laquelle ces sectaires se soumettent semble n'avoir aucun rapport direct avec leur croyance, si le nom de croyance peut être donné à quelques idées isolées, à quelques abstractions sans lien et sans système.



Tombe arménienne. — Dessin de B. Vereschaguine.

Ils disent : Il n'y a que Dieu le Père, seul et indivisible, qui ait existé de toute éternité. Après avoir créé le monde, il s'y manifesta sous plusieurs formes. Comme fils, il doit être vénéré dans la personne du Christ, qui n'était cependant que *ispolnen blagodati* (plein de grâces) et qui lui-même, n'étant pas Dieu, n'a prêché et enseigné que par inspiration divine. Comme Esprit saint, Dieu se révèle par une émanation éternelle et continue dans ses véritables enfants, les Scoptzis. Le Christ n'est pas mort et ne mourra jamais. Depuis dix-huit siècles il est présent sur la terre, sous la forme d'un être dépourvu de sexe, qui, de nos jours, est celle de Pierre III. C'est pour cette raison que la mort de ce prince, telle que l'histoire la raconte, est un mensonge ou une erreur grossière; car le corps qu'on a placé dans le cercueil n'était pas le sien, mais celui d'un soldat mis à sa place. Pierre III se sauva à Irkoutsk, et c'est pour cela que tout bien et toute grâce dorénavant ne peuvent venir que d'Orient. Il ne tardera pas à apparaître pour faire son entrée dans le Kremlin de Moscou, au son de la grande cloche de la cathédrale de l'Assomption. Ses vrais disciples, les Scoptzis, accourront de toutes les extrémités de la terre pour se ranger autour de lui. Et alors commencera, dans toute la splendeur du monde, le véritable règne des Scoptzis.

Ces sectaires ne croient pas à la résurrection de la chair et n'observent pas le dimanche. Ils ont une certaine communion mystique qui consiste seulement à enfermer dans la tombe d'un de leurs saints un pain qui reçoit ainsi une consécration mystérieuse.

Le premier jour des Pâques, leur unique fête de l'année, ils communient avec ce pain.

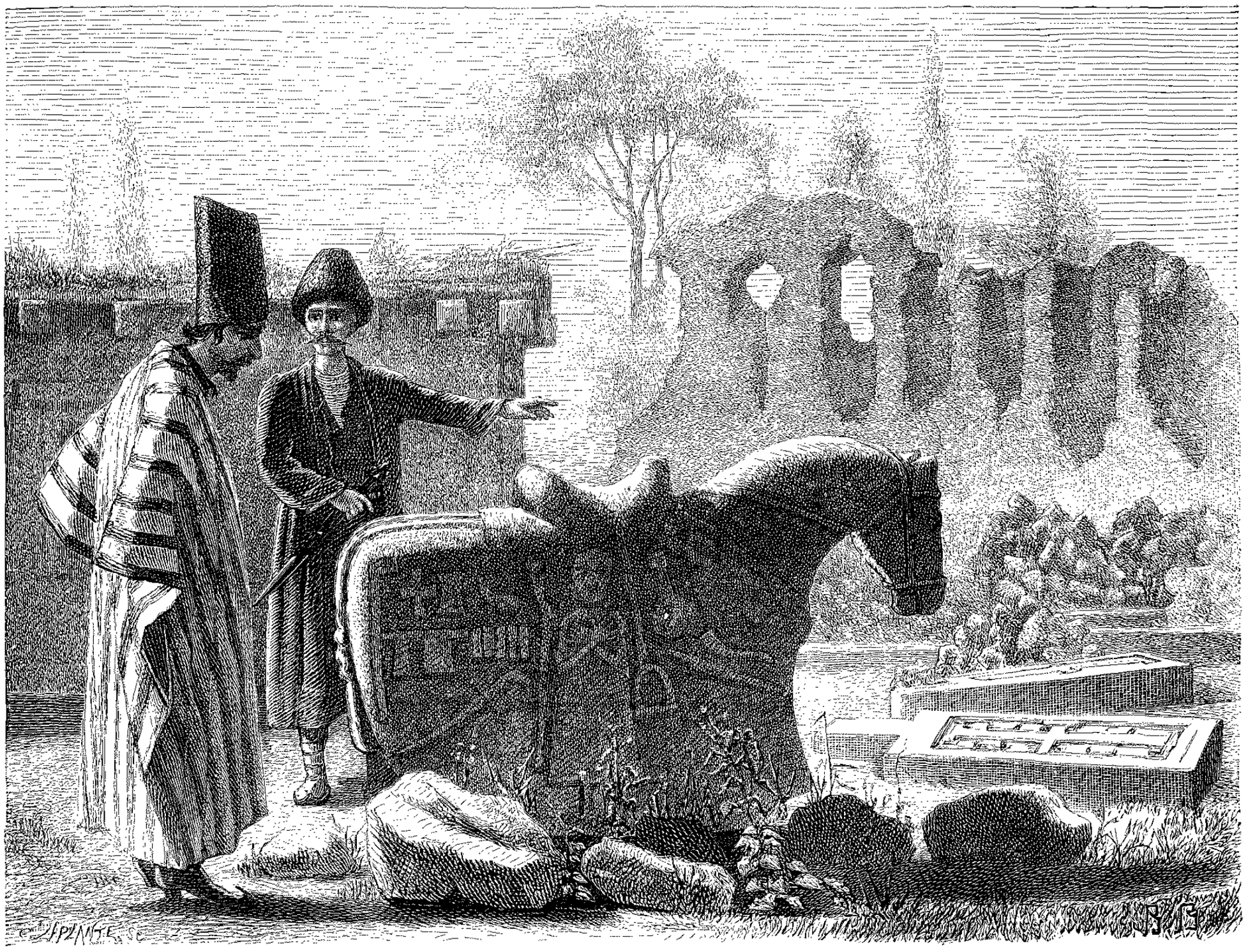
Ordinairement ils se réunissent pendant la nuit qui précède le dimanche, et se livrent à une foule de cérémonies religieuses et de pratiques bizarres. Ils se donnent le nom de Korablik, petit vaisseau, ou nacelle battue par la tempête. Dans leurs assemblées ils chantent quelquefois à l'unisson des chants, espèces de

mélodies récitatives, comme celle dont voici une traduction :

Soyez fermes, nautoniers,
Triomphez de la tempête!
L'Esprit saint est parmi nous!
Ne craignez ni l'incendie ni l'ouragan!
Notre Père, le Christ, est avec nous!
Sa mère Akoulina Ivanowna[1] est avec nous!
Il viendra! il paraîtra!
Il réunira l'équipage fidèle de la nacelle!
Il posera des mâts qui ne sauraient rompre!
Il tendra des voiles qui ne se déchirent pas!
Il mettra un gouvernail qui dirige sûrement!
Il est parmi nous, il est avec nous!
Il jettera l'ancre dans un bon mouillage!
Nous abordons! nous abordons!
L'Esprit saint est avec nous!
L'Esprit saint est parmi nous!
L'Esprit saint est en nous! —

Quand ils récitent ces vers, le son strident de leurs voix, le feu sombre de leurs regards, l'exaltation qui se lit sur leurs visages, produisent une impression pénible et ineffaçable.

Ces sectaires ont adopté un langage particulier, des signes symboliques dont ils se servent entre eux afin



Tombeau tatar. — Dessin de B. Vereschaguine.

de se reconnaître. Un de ces signes consiste à poser sur le genou droit un mouchoir rouge et à frapper dessus avec la main droite.

Partout on retrouve chez eux le portrait de Pierre III, représenté la tête découverte, avec une petite barbe noire, un mouchoir rouge sur le genou, et la main droite posée dessus.

Cette secte est très-nombreuse. Une grande partie des marchands d'objets en or ou en argent, et surtout les changeurs de Saint-Pétersbourg, Moscou, Odessa, Riga, etc., sont des Scoptzis. Ils sont en général très-portés au prosélytisme. Ils s'adressent particulièrement aux soldats et cherchent à les convertir en leur donnant de fortes sommes d'argent, qui s'élèvent quelquefois à plusieurs milliers de roubles. Celui qui a converti douze individus acquiert la dignité d'apôtre.

Dans quelques gouvernements, comme par exemple dans celui d'Orel, on trouve des villages entiers dont toute la population appartient à cette secte. Au premier abord, on ne remarque aucune différence entre ces villages et ceux des autres paysans; rien à l'extérieur ne dénote l'état anormal des sectaires. On y voit, comme partout ailleurs, des maisons bien construites et parfaitement entretenues, des femmes et des enfants. C'est

1. Jacqueline, fille de Jean.

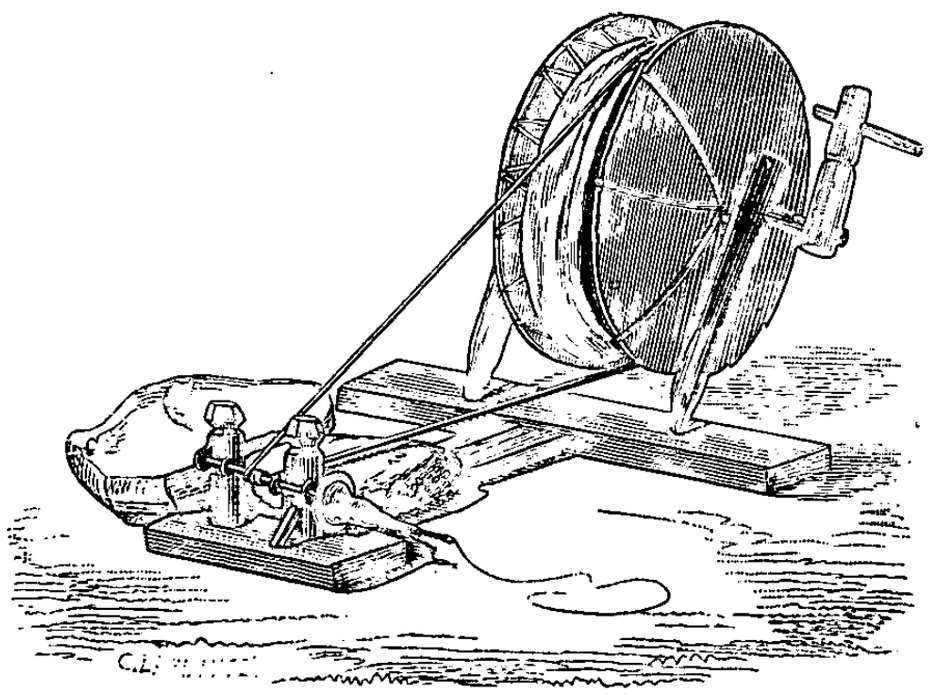
qu'ici, par exception, les Scoptzis se marient, mais ils n'ont jamais qu'un seul enfant. Après quoi ils se soumettent aux pratiques de leur déplorable superstition. Le Scoptzis fait très-bon ménage avec sa femme et traite son enfant avec la plus grande tendresse.

Le nombre de ces sectaires officiellement connus s'élève, dit-on, tout au plus à deux ou trois mille; mais de fait il est dix fois plus considérable. Ils sont presque tous riches et la police peut mettre plus facilement la main sur leur argent que sur leurs personnes.

Les Chlistis (flagellants).

La doctrine des Chlistis (flagellants), que les Scoptzis reconnaissent pour frères, paraît n'être que peu différente. Cependant le gouvernement ne regarde pas cette autre secte comme très-dangereuse, et ne la poursuit pas aussi rigoureusement.

En s'adressant aux flagellants, on pourrait peut-être apprendre quelque chose de positif sur ces systèmes théologiques et philosophiques, si bizarres et si curieux; mais il semble que jusqu'à présent personne n'ait cru devoir se donner sérieusement cette peine.



Rouet arménien. — Dessin de Bonnafoux d'après un croquis de B. Vereschaguine.

Réunis dans une chambre où ne se trouve aucune image, les Chlistis sautent et dansent en rond en se flagellant. Un seau d'eau, placé au milieu de la chambre, leur sert à se mouiller de temps en temps la tête, jusqu'à ce qu'épuisés de lassitude ils finissent par tomber à terre.

« Lors de mon séjour à Moscou, dit M. Haxthausen, j'ai eu pendant trois mois pour secrétaire un apothicaire allemand ruiné, qui avait longtemps dirigé une distillerie dans les environs de Rostoff, où il avait fait connaissance avec quelques Chlistis. Plusieurs fois il avait assisté à leurs réunions. Ce qu'il me conta à ce sujet dépasse toute croyance, et cependant c'était un homme parfaitement digne de foi, comme j'ai pu, à plusieurs reprises, m'en assurer moi-même. Il prétendait, du reste, que les Chlistis et les Scoptzis ont entre eux de fréquents rapports et s'accordent parfaitement.

« Quelques sectaires lui avaient proposé de le faire assister à l'assemblée où sont admis les Scoptzis, tous les ans une fois, mais à condition qu'il embrasserait leur croyance. Quelque grande que fût sa curiosité, il préféra être luthérien comme par le passé. On voulut bien cependant le considérer, malgré ce refus, comme un demi-adepte, et on lui fit le récit détaillé de tout ce qui se passe à ces réunions annuelles.

« La vérité de tout ce qui lui avait été ainsi confié lui fut démontrée plus tard par les documents et les dossiers de la police, lorsqu'elle surprit, en 1840, dans une maison située près de la Souchareva baschnia (tour de Souchareff) à Moscou, une bande de ces sectaires au moment même où ils s'apprêtaient à commencer leur office divin.

« Voici ce qu'on apprit par les interrogatoires qu'on leur fit subir :

« Ils prétendent qu'Adam ou le Christ a été le fondateur de leur secte, et qu'ils sont seuls les dépositaires de ses véritables préceptes et de ses secrètes instructions. Ils ajoutent que du temps du tzar Alexis Michaïlowitsch, vivait à Novgorod une grande prophétesse, nommée Marfa Possadnitza, femme d'un certain Odnodroretz, qui avait compulsé tous les préceptes de leur doctrine et en avait formé plusieurs volumes : mais ces écrits se sont perdus et on ne parviendra jamais à les découvrir.

« L'instruction criminelle de la police ne porta point particulièrement sur l'étude de leur dogme, et elle ne parvint à saisir que quelques règlements détachés. Ils n'observent pas le dimanche et se réunissent deux fois par semaine dans la nuit du mardi au mercredi et du jeudi au vendredi pour célébrer leur messe, qui dure depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin.

« Ils abhorrent les chiens, qui, selon eux, sont possédés du démon, et leur préfèrent les chats. Les tarakanes noirs (insectes) sont, suivant eux, des esprits protecteurs, et pour cette raison c'est un grand péché de les tuer.

« Quoique le Christ soit le fondateur de leur secte, le néophyte qui assiste pour la première fois à leur office divin est obligé d'outrager l'image du Sauveur et de cracher sur elle. Tous les enfants appartiennent à la communauté, à laquelle ils sont confiés à un certain âge avec de grandes cérémonies. »

Les Scoptzis se marient plus souvent que les Chlistis. Ces derniers passent ordinairement dans la secte des Scoptzis, comme à un grade plus élevé.

On prétend que des paysans n'appartenant à aucune secte ont quelquefois subitement disparu pour ne plus reparaître, parce qu'ayant épousé des veuves de Scoptzis et ayant eu connaissance de la religion de leurs femmes, ils s'étaient permis de leur en faire un reproche ou d'en parler trop ouvertement.

Le détail suivant est si affreux et si répugnant qu'on a peine à le croire : cependant il est affirmé par des témoins sérieux.

Pendant la nuit qui précède le premier jour de Pâques, les Scoptzis et les Chlistis se réunissent pour assister à un office divin en l'honneur de la Vierge. Du-

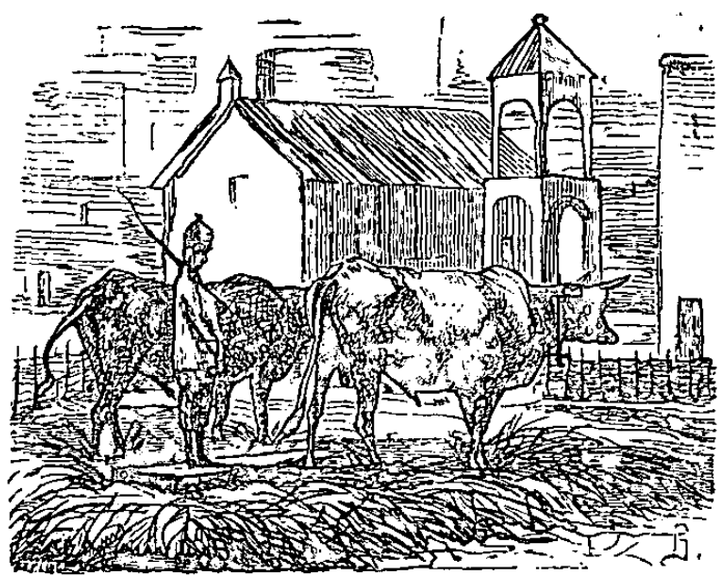
rant la messe, une jeune fille de quinze à seize ans, dont on est parvenu à obtenir le consentement en la fanatisant ou à force de promesses, est placée dans une cuve remplie d'eau tiède. Lorsqu'elle s'y est assise, de vieilles femmes s'approchent d'elle et lui font une profonde incision à la poitrine, lui amputent le sein gauche et étanchent le sang avec une adresse merveilleuse. Tant que dure cet affreux supplice, on lui place dans la main l'image du Saint-Esprit, afin qu'absorbée par une pieuse contemplation elle ne sente pas autant les souffrances de cette terrible opération. Ensuite le sein détaché est mis sur un plat, coupé en morceaux et distribué aux adeptes présents. Cet acte de hideux cannibalisme terminé, la jeune fille est placée sur un autel, et toute la congrégation se met à danser autour d'elle en chantant :

po pliassachom	dansons
po gorachom	et sautons
na Sionskouiou gorou	sur la montagne de Sion.

La danse devient de plus en plus vive, et se change en véritable frénésie; la démence est à son comble.

Les sectaires regardent ces jeunes filles comme de demi-saintes. A l'âge de dix-neuf ou vingt ans, elles paraissent déjà vieilles. Ordinairement elles meurent très-jeunes : fort peu d'entre elles dépassent l'âge de trente ans.

On rencontre des individus de cette secte Chlistichina et même de celle des Scoptzis qui, pour mortifier leur chair, portent à nu sur le corps des cercles de fer ou des cilices.



Dépicage. — Dessin de B. Vereschaguine.

Un de ces sectaires, que vit M. Haxthausen, portait sur la poitrine une petite croix en cuivre, et, sur le dos, une petite image du même métal. L'une et l'autre étaient suspendues à son cou par une mince lanière en cuir et se maintenaient dans cette position au moyen d'une chaînette passant de la poitrine au dos par-dessous la peau elle-même. On assure que les fanatiques de cette espèce ne sont pas rares.

Les Bezslowesstniés (muets).

Une secte plus mystérieuse et encore moins connue est celle des Bezslowesstnié (muets).

Celui qui accepte leur croyance doit se faire muet pour le reste de ses jours.

L'autorité s'est vainement efforcée d'obtenir des renseignements sur leur doctrine. Quelques employés de l'administration, emportés par un zèle excessif, ont même soumis quelques-uns de ces malheureux à de mauvais traitements, mais toujours sans le moindre succès. Sous le règne de Catherine II, un gouverneur de la Sibérie a fait subir à plusieurs d'entre eux un véritable martyre, qu'on pourrait comparer aux tortures de la question : il les fit chatouiller sous la plante des pieds, leur fit tomber sur le corps des gouttes de cire brûlante, les tourmenta de toutes les manières imaginables; ils supportèrent tout avec stoïcisme, sans faire entendre la moindre plainte ou proférer une seule parole.

La secte du saint suaire.

Parmi ces sectes fanatiques, se soumettant volontairement à un martyre partiel ou complet, on doit placer celles qui basent leur croyance sur un fait mystique quelconque. On suppose qu'elles sont très-variées. Il suffit en effet de la fantaisie, ou, selon leur langage, de l'inspiration d'un individu exalté pour en fonder une.

Comme exemple, on peut citer les sectaires du Christ béatifié ou glorifié qui prennent le saint suaire ou empreinte de la figure du Christ pour l'unique objet de toutes leurs céromonies religieuses. Aux heures du recueillement et de la prière, ils sont tellement absorbés par la contemplation du suaire qu'ils oublient le monde entier, et, transportés par une pieuse extase, semblent jouir de toutes les félicités célestes. C'est du reste tout ce que l'on rapporte sur cette secte.

Les Sabatnikis (observateurs du sabbat.

Une secte non moins curieuse est celle des Sabatnikis (observateurs du sabbat). L'historien Karamzine prétend qu'elle a été fondée à Novogorod en 1470 par un Juif, nommé Zacharie. Cet homme parvint à convertir plusieurs popes de l'église russe à la loi de Moïse. Depuis lors, cette secte a fait beaucoup de prosélytes, et, malgré les mesures rigoureuses employées en 1503 par le gouvernement pour l'extirper, le nombre des sectaires de nos jours est encore considérable, surtout en Sibérie. Ils ne connaissent pas l'hébreu et ne se servent que des traductions de l'Ancien Testament en langue slave. Ils attendent l'arrivée d'un Messie et ne croient pas à la résurrection. Ils passent parmi le peuple pour des sorciers et des magiciens.

Dans l'impossibilité même d'énumérer toutes les autres sectes, nous nous bornerons à en citer encore deux : les Malakanys (mangeurs de lait) et les Doukhobortzis, ou Pneumatomaques (lutteurs de l'esprit), dont il sera parlé dans la prochaine livraison. Ce sont, du reste, les seules que M. B. Vereschaguine ait eu l'occasion d'étudier.

Les Malakanys (mangeurs de lait). — Leur origine. — Leur histoire. Leur doctrine. — Députation vers Napoléon Ier.

Selon M. Haxthausen, la doctrine des Malakanys présente un système théologique et philosoplique infiniment plus complet et plus développé que celui de toutes les sectes précédentes. Néanmoins les préceptes

en sont tellement généraux et vagues, qu'il n'est pas rare de trouver dans une commune des principes que l'on y regarde comme fondamentaux, tandis que dans un autre village, même le plus voisin, ils sont réprouvés ou y passent du moins pour indifférents ou d'une importance très-secondaire.

L'origine de cette secte et de celle des Doukhobortzis est inconnue. L'une et l'autre apparaissent au commencement du dix-huitième siècle; mais elles ne sont arrivées à leur complet developpement que depuis quelques générations.

Voici quelques-uns des personnages que l'on considère comme ayant contribué à les fonder.

Procope Loupkin, simple strélitz, enseigna que le véritable esprit du christianisme s'étant perdu, il avait reçu la mission de le faire renaître. Il fut condamné à mort et exécuté en 1710. Avant lui, en 1684, un Silésien, nommé Koulmann, s'était rendu en Russie pour y prêcher la doctrine de Jacob Boehme. Il fut brûlé vif. Au commencement du dix-huitième siècle, un médecin, Dimitri Twaritenew, répandit des doctrines réformistes qui eurent accès parmi les strélitz, dont un grand nombre finit par rejeter toutes les cérémonies extérieures du culte national. Le dernier concile qui fut tenu en Russie, dans l'année 1714, rejeta et condamna ces doctrines comme hérétiques.



Arménienne de Schoucha. — Dessin de A. Marie d'après un croquis de B. Vereschaguine.

En 1734, le gouvernement prescrivit une enquête pour étudier le caractère d'un groupe de cette secte qui venait de se révéler. Les sectaires croyaient à une révélation intérieure et n'admettaient les sacrements : le baptême, l'eucharistie et le mariage, etc., que spirituellement. Prétendant être visités ou inspirés par l'Esprit-Saint, ils se livraient à des contorsions, à des mouvements étranges, et finissaient par tomber en convulsions et par prophétiser. Il est probable que cette secte était un reste des anciennes hérésies et que leur système, encore très-imparfait, servit plus tard de base à la doctrine des Malakanys et des Doukhobortzis (ou lutteurs de l'esprit).

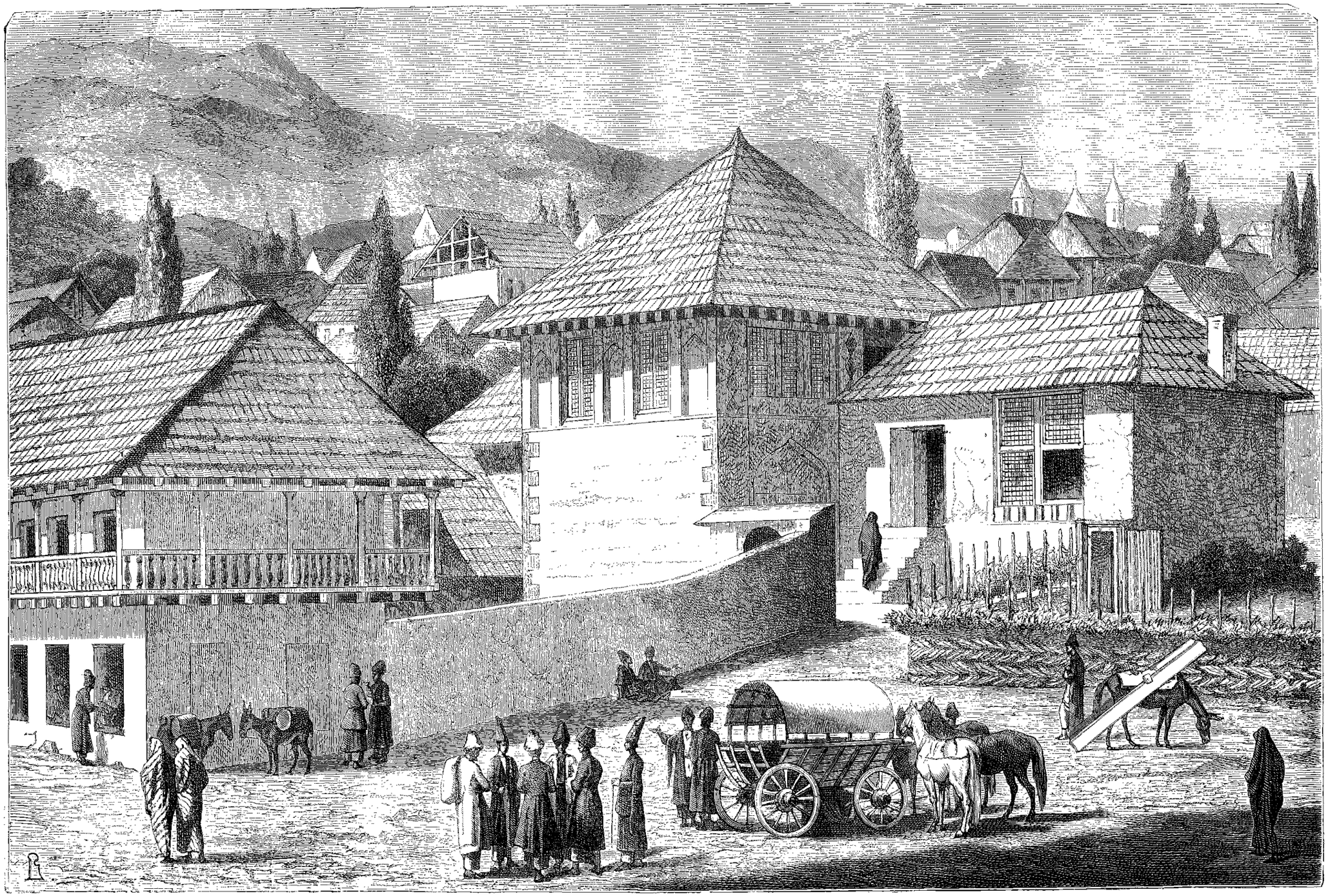
Au reste, jusqu'à ce jour, aucune personne appartenant aux classes élevées de la société ou au clergé n'a fait partie de ces sectes : elles ne se composent que de simples paysans.

A l'exception de deux ouvrages extrêmement rares, ces sectaires ne possèdent aucun livre.

L'un de ces deux écrits est attribué à un certain professeur nommé Oreste Novitzki. On prétend que pour un seul exemplaire de cet ouvrage une commune de ces sectaires paya jusqu'à 500 roub. arg. (550 thalers).

Les Malakanys parurent pour la première fois dans le gouvernement de Tambow. Le peuple les appela Malakanys (mangeurs de lait), parce qu'ils se permettent le laitage pendant les jours de fête et le carême. Le nom par lequel ils se désignent eux-mêmes est celui d'*Istinié Christiané* (vrais chrétiens). Bientôt la secte se répandit dans le gouvernement de Ckarkoff, où, dans le village d'Ochotsch, vivait, peu d'années après la guerre de Sept ans, un étranger qui, au dire de quelques personnes, était un sous-officier prussien fait prisonnier par les Russes, et qui, après avoir appris leur langue, s'était établi dans le pays. Doué de qualités propres à subjuguer la foule, il sut conquérir l'estime, l'affection et le respect des paysans, dont il devint l'ami, le conseiller, le juge et finalement le directeur spirituel. Sa doctrine trouva, à ce qu'il paraît, un terrain tout préparé dans une secte préexistante : autrement le clergé russe, gardien vigilant de l'orthodoxie, aurait pu empêcher la propagation de ce nouveau système.

N'ayant en propre ni maison, ni ménage, ce chef de la secte allait d'un voisin à l'autre, recevant partout un accueil cordial. Le soir il réunissait autour de lui la famille de son hôte, et faisait à haute voix la lecture de la Bible, qu'il lui expliquait. Il continua ce genre d'apostolat durant toute sa vie. Son nom est resté inconnu et l'on ignore, à plus forte raison, s'il était véritablement quaker, comme le prétendent quelques personnes. Tout ce qu'on peut dire avec assez de cer-



Une vue de Schoucha. — Dessin de B. Vereschaguine.

titude, c'est que c'est lui qui a donné à la secte son caractère le plus précis.

Dans le district de Melitopol, du gouvernement de Tauride, M. Haxthausen a vu des Malakanys établis dans trois villages, situés sur la Malotschna, entre les colonies Ménnonites et les Tartares Nogais. Ces villages, qui portent les noms de Novo-Wassilkowo, d'Astrachanka et de Novo-Spask, étaient habités par trois mille sectaires. Les habitations avaient un aspect très-agréable et les paysans, d'un caractère un peu rusé, se faisaient remarquer par beaucoup d'ordre et par une grande aisance. L'agriculture et l'élève du bétail y prospéraient.

Un des sectaires donna par écrit au voyageur un résumé de la foi des Malakanys.

Voici de quelle manière ils expliquent quelques commandements de Dieu.

Par rapport au second ils disent : « Nous ne souffrons dans nos maisons la présence d'aucune image faite de main d'homme et qui prétende représenter la divinité. Ne leur reconnaissant aucune vertu, nous ne croyons pas devoir en faire l'objet d'un culte religieux, ni leur adresser nos prières. »

Ils se fondent sur le troisième commandement pour considérer comme un péché de prêter serment.

Ils interprètent le quatrième de telle sorte que le dimanche est pour eux le jour de la résurrection du Christ, et non comme celui du sabbat (repos).

Ils célèbrent le dimanche et les jours de fête par la prière, par des cantiques et la lecture de la Bible.

Au commandement qui ordonne l'obéissance envers les parents, ils ajoutent le devoir de la soumission à la volonté du tsar et de l'autorité.

Au sujet du sixième, ils disent : « Il y a deux espèces de meurtre : le meurtre physique que l'on commet au moyen d'une arme, du poison, etc., et qui n'est pas un crime lorsqu'il a été consommé pour la défense du trône du tsar ou de la patrie; et le meurtre moral, lorsque, par des paroles trompeuses, des discours séducteurs, on détourne quelqu'un de l'accomplissement de ses devoirs, du sentier de la vérité, et aussi quand par l'exemple on excite son semblable à des actes qui entraînent la damnation éternelle. Celui qui offense, injurie ou hait son prochain, commet également un meurtre; car, comme le dit saint Jean, celui qui hait son prochain est un assassin d'homme. »

Comme conséquence du huitième commandement, ils placent la violence, la friponnerie, la ruse, l'abus de confiance, etc., au même rang que le vol et la convoitise.

Ils rapportent au neuvième commandement, le faux témoignage, la moquerie, la flatterie et le mensonge.

Par le dixième, ils professent qu'il est ordonné de maîtriser ses passions.

« En résumé, disent-ils, nous croyons fermement que les dix commandements de Dieu se réduisent à deux points principaux : l'amour envers Dieu et l'amour du prochain. »

Ce qui étonna surtout M. Haxthausen, ce fut de trouver chez les Malakanys une traduction des écrits de Jung Stilling. Le passage où il est question du règne de mille ans, est celui qu'ils affectionnent le plus, croyant y voir une allusion certaine à leur secte. Ils affirment que pendant cette longue suite d'années ils régneront sur la terre avec Jésus-Christ.

Cette croyance décida, en 1833, un certain Terenti Beloïorew à se faire passer pour prophète ou envoyé de Dieu, chargé de l'auguste mission d'annoncer l'arrivée prochaine du règne de mille ans. Il ordonna donc aux Malakanys de faire pénitence et de se préparer dignement à la venue de cette ère de salut par le jeûne, l'abstinence et la prière. Il leur défendit toute espèce d'occupation, hormis les travaux nécessaires à leur subsistance. L'événement, comme il l'assurait, devait se réaliser après une épreuve de deux ans et demi. Interrogé comment il pouvait connaître si bien l'avenir et la volonté du ciel, il répondit qu'il était le prophète Élie, arrivé pour annoncer la venue du Christ, et que son compagnon Énoch s'était rendu dans le même but en Occident. Il fit aussi connaître le jour où il serait transporté au ciel. Effectivement, ce jour ne tarda pas à arriver. Des milliers de Malakanys, venus de tous les points de la Russie, s'étaient réunis sur le lieu désigné pour le miracle. Bientôt parut Terenti, assis majestueusement sur une charrette. Il ordonna à la multitude de se prosterner : puis, étendant les bras, comme un aigle qui ouvre ses ailes pour prendre son essor, il essaya de se lancer dans l'espace; mais, hélas! le pauvre prophète retomba pitoyablement à terre, en blessant dans sa chute une pauvre femme, placée trop près de lui. Il s'en suivit un tumulte épouvantable. Les Malakanys, pâles et maigres d'abstinence, prirent en mauvaise part son insuccès et sa chute, et s'attaquant sérieusement à lui, l'accablèrent d'injures et de reproches. Enfin, pour le dégoûter à tout jamais du rôle scabreux de prophète, ils le garrottèrent et le livrèrent pieds et poings liés au tribunal du district.

Terenti ne se laissa pas abattre et ne perdit nullement contenance, prétendant, comme avant sa mésaventure, être Élie, l'envoyé de Dieu. Les chaînes dont on le chargea pour l'empêcher de s'envoler réellement ne firent que le fortifier dans cette monomanie. Mais après un assez long séjour en prison, et maintes tristes réflexions sur les vicissitudes du monde et les difficultés d'un rôle biblique à remplir, il finit enfin par oublier qu'il était Élie, et fut même enchanté d'être rendu à la liberté en se contentant de son nom modeste de Terenti, que du moins il n'avait pas usurpé. Il persista cependant jusqu'à la fin de ses jours à prédire l'arrivée prochaine du règne de mille ans, et laissa après lui un assez grand nombre de disciples, qui aujourd'hui encore se réunissent quelquefois pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite pour prier et chanter des psaumes. Souvent quelques-uns d'entre eux, se croyant tout à coup inspirés, se mettent à sauter, à gesticuler jusqu'à ce qu'ils tombent en convulsions et se mettent à prophétiser.

Une partie d'entre eux, avec l'autorisation du gouvernement, ont émigré en Géorgie, et se sont établis à côté des colonies de luthériens wurtembergeois. Là ils contemplent le sommet du majestueux Ararat, l'arc-en-ciel resplendissant de l'arche de Noé, gage de la réconciliation divine.

On reproche aux Malakanys de la Malotschna de s'appuyer sur le livre IV de Moïse, chap. XXXVI, verset 6, pour faire de leurs trois villages un asile clandestin de gens sans aveu et de malfaiteurs. On y a trouvé des faux monnayeurs, des faussaires en tout genre, des moines enfuis de leurs couvents, et c'est ce qui oblige continuellement la police locale à y faire des perquisitions et des visites domiciliaires.

Les Malakanys sont en général d'un caractère tranquille, aimant l'ordre et la paix; et cependant il s'y produit des actes étranges de fanatisme religieux. Il y a plusieurs années, dans le gouvernement de Saratoff, un Malakany s'était jeté comme un forcené dans les rangs d'une procession qui parcourait la ville de Nikolaeff, avait arraché une image des mains d'une personne faisant partie du cortége et l'avait foulée aux pieds. Son triomphe fut de courte durée; revenu de sa première stupeur, le peuple l'assomma sur place.

Parmi les Malakanys se sont conservées de vagues traditions sur les hauts faits et les exploits de Napoléon. Lors de la campagne contre la Russie, ils se mirent en tête que le conquérant français était le lion de la vallée de Josaphat, dont parlent leurs vieux psaumes, et qu'il venait pour détrôner le faux empereur et rendre la couronne au véritable tsar blanc. Ces sectaires du gouvernement de Tambow se décidèrent donc à lui envoyer une députation, qu'ils habillèrent de blanc et qui allèrent à sa rencontre pour le complimenter. Ces singuliers députés traversèrent la Petite-Russie et pénétrèrent en Pologne jusqu'à la Vistule, où ils furent faits prisonniers. Un seul parvint à s'échapper et à retourner dans son pays; les autres disparurent et depuis lors on n'en a plus entendu parler.

Il serait impossible de ne pas considérer les Malakanys comme une secte chrétienne; mais on ne peut pas en dire autant des Doukhobortzis, quand on examine ce qu'on peut connaître de leur doctrine.

Les Doukhobortzis (lutteurs de l'esprit). — Leur origine. — Leur doctrine. — Leurs prophètes.

L'époque à laquelle remontent les Doukhobortzis, comme nous l'avons dit plus haut, est aussi peu certaine que celle de la secte précédente; mais selon toutes les probabilités ils sont plus récents que les Malakanys. On peut même admettre que cette secte est née du malakanysme et que, s'étant développée simultanément en plusieurs parties de l'empire, elle a fini par se fondre en un seul système et par recevoir une seule et même dénomination.

Les Doukhobortzis prétendent descendre en droite ligne d'un des trois jeunes hommes qui, ne voulant pas adorer l'image de Nabuchodonosor, furent jetés dans une fournaise. Ils ne possèdent aucun document écrit, aucune chronique à l'appui de ce mythe.

Le nom de Doukhobortzis leur aurait été donné par l'archevêque d'Ekatérinoslaff, Ambroise, qui fut chargé, en 1785, de faire des recherches sur leur doctrine. Voici quelle en est la signification : *Douch* signifie l'esprit ou l'âme, et *borottsa* lutter. Il y a équivoque : luttent-ils pour ou contre l'esprit? C'est probablement la dernière acception qu'Ambroise avait en pensée (luttant contre l'esprit); mais les sectaires, en adoptant eux-mêmes cette dénomination, la prirent en sens inverse et s'appelèrent : luttants pour l'esprit. Le commun du peuple russe les nomme Yarmaçons (francs-maçons). Quelquefois même on les appelle Otschelnikis (reclus) et Ikonoborzis (iconoclastes).

Les Doukhobortzis apparurent pour la première fois dans le gouvernement d'Ekatérinoslaff; mais ils ne tardèrent pas à se répandre dans toutes les parties de l'empire, dans l'ancienne Finlande, sur l'île d'Oesel, à Moscou, Kalouga, Koursk, Woroniej, Charkoff, Tambow, Saratow, parmi les Cosaques du Don, dans le Caucase, à Irkoutsk et jusqu'au Kamtschatka.

Il paraît que les Doukhobortzis n'ont jamais eu de chef suprême de toute la secte. Les communes sont quelquefois en lutte les unes avec les autres et semblent n'avoir aucun rapport entre elles. De temps en temps on voit surgir quelque chef isolé qui exerce pendant sa vie une autorité absolue sur la commune au sein de laquelle il est né ou à laquelle il appartient.

C'est ainsi que vers la seconde moitié du dix-huitième siècle apparut, dans le village de Nikolsk, du gouvernement d'Ekatérinoslaff, Sylvain Kollessnikoff. Les Doukhobortzis qui, en 1791, furent soumis à l'enquête dont il a été question plus haut, parlaient de lui, bien des années après sa mort, avec beaucoup de vénération. On prétend qu'il savait lire et écrire, ce qui chez un paysan d'alors était bien rare. Doué de beaucoup d'esprit naturel et d'une grande éloquence, il menait une vie austère qui lui valut le respect de tous les sectaires. Possédant assez de fortune, il aimait à faire le bien, et grâce à l'empire naturel que, par son caractère, il exerçait sur la foule, sa maison devint le centre où se débattaient tous les intérêts de la secte. Il employait les dimanches et les jours de fête à enseigner. En mourant il transmit son autorité à ses deux fils, Cyrille et Pierre, qui la conservèrent pendant toute leur vie.

Mais le plus célèbre de tous ces chefs dont le nom soit arrivé jusqu'à nous, est sans contredit J. Kapoustin.

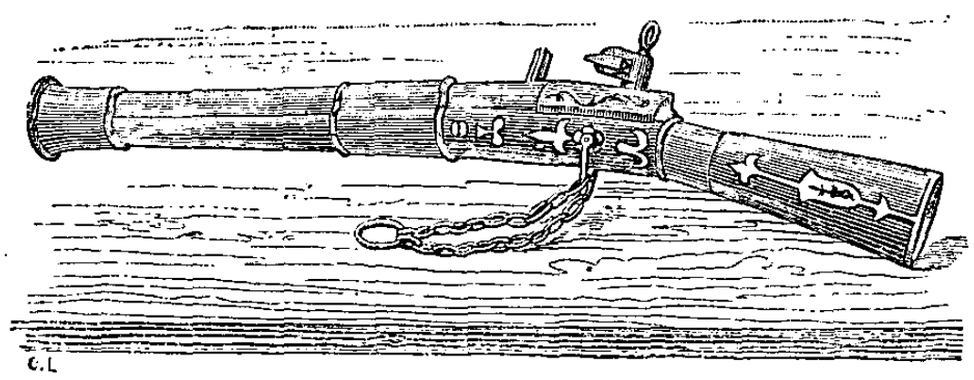
L'obscurité la plus complète enveloppe sa naissance et sa vie jusqu'à son apparition comme chef de secte. S'il faut en croire certains bruits, il avait été serf, et son seigneur l'avait fait soldat pour une faute ou un crime dont on ne spécifie pas la nature[1].

1. Ce serait une exception à la règle; car on a remarqué que

Il quitta Saint-Pétersbourg pour venir, comme sous-officier en retraite de la garde, s'établir dans le gouvernement de Tambow, au milieu de la secte des Malakanys, qui y était très-nombreuse. On ne sait pas positivement s'il appartenait à la secte, mais bientôt après son arrivée il s'érigea en prophète et commença ses prédications. Le nombre de ses prosélytes ne tarda pas à devenir très-considérable. Ce nouvel enseignement, introduit parmi les Malakanys, fit bientôt naître parmi eux des dissensions et des disputes religieuses qui décidèrent les partisans du nouveau chef à se séparer de la secte mère et à aller s'établir dans le district de Mélitopol, du gouvernement de Tauride.

Déjà en 1801 le reste des Doukhobortzis, du village de Nikolsk, du gouvernement d'Ékatérinoslaff, avait obtenu de l'empereur Alexandre la permission de s'établir, au nombre de trente familles, sur la Malotschna. Favorisée par la position, et se trouvant à l'abri des vexations et de l'arbitraire, la colonie ne tarda pas à devenir très-florissante et à fixer l'attention des Doukhobortzis de toutes les autres parties de l'empire. Ce fut donc à cette colonie que vinrent se joindre les disciples de Kapoustin, après leur sortie du gouvernement de Tambow. L'autorité ne fit aucune difficulté pour leur en donner la permission.

Le rôle de Kapoustin s'agrandit sur ce nouveau théâtre. Le charme de sa personne, sa belle et imposante figure, ses brillantes qualités, son éloquence, lui subjuguèrent les esprits; tous se soumirent volontairement à lui et acceptèrent son autorité : il régna sur eux comme un roi absolu. Il fortifia la croyance des Doukhobortzis sur la métempsycose. Il enseigna que le Christ renaît dans chaque vrai croyant; que chaque homme est pénétré de l'Esprit divin, et que le Verbe, en s'incarnant, était devenu, comme toutes les œuvres qui sortent de la main toute-puissante de Dieu, une manifestation continue et éternelle, se reproduisant sans cesse sur la terre; mais que chaque homme formait ici-bas, aussi longtemps qu'existerait le monde, un être à part, une individualité séparée et distincte.



Pistolet tatar. — Dessin de Bonnafoux d'après un croquis de B. Vereschaguine.

La première fois que Dieu voulut s'incarner, il choisit le corps de l'homme le plus pur et le plus parfait de la terre, celui de Jésus-Christ, et c'est aussi pourquoi l'âme du rédempteur de l'humanité devint aussi l'âme la plus pure et la plus parfaite du monde. Depuis la réalisation de ce divin mystère, Dieu n'a pas cessé d'habiter la terre et d'animer le corps de tous les fidèles; mais l'âme du Christ, sublime par sa haute origine, en subissant la loi de la métempsycose, a aussi passé dans le corps d'un homme. Jésus n'a-t-il pas dit : « Je resterai parmi vous jusqu'à la fin des siècles? » C'est ainsi que de siècle en siècle, passant de génération en génération, l'âme divine du Christ a résidé dans une suite d'hommes. Mais par son origine supérieure et par une grâce particulière de Dieu, elle a conservé pendant son séjour temporaire dans le corps imparfait d'un enfant des hommes le souvenir et la conscience de son extraction divine. Pendant les premiers siècles du christianisme, cette vérité était connue de tous, et chaque fidèle pouvait dire quel était celui dont la dépouille mortelle servait de tabernacle à l'âme du Christ. Respecté de tous, cet homme privilégié était le guide de tous les chrétiens, le juge et l'arbitre suprême de toutes les dissidences religieuses. L'homme en qui habitait l'âme du Christ s'appelait alors pape. Mais plus tard on vit naître de faux papes, qui, en usurpant cette dignité, montèrent sur le trône du fils de Dieu. Jésus ne conserva auprès de sa personne qu'un petit nombre de fidèles, comme il l'avait dit lui-même dans le Nouveau Testament : « Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

« Ces élus, disait Kapoustin, sont les Doukhobortzis, parmi lesquels Jésus réside toujours, animant l'un d'eux de son âme. Tel était Sylvain Kolesnikoff, du village de Nikolsk, que beaucoup d'entre vous ont peut-être connu. Il était véritablement le Christ, comme moi je le suis maintenant, aussi vrai que le ciel resplendit sur ma tête et que mes pieds foulent la terre. En vérité, je suis le Christ, votre seigneur, prosternez-vous, vous dis-je, et adorez-moi. »

Et l'on tombait réellement à genoux pour l'adorer et le servir.

Les Doukhobortzis s'établirent dans neuf villages, situés sur la Malotschna. En 1833, leur population s'élevait à peu près à quatre mille âmes.

Kapoustin introduisit parmi eux la communauté des biens. La culture des champs se faisait en commun, mais la récolte était partagée. Il fit établir des greniers d'abondance; plusieurs branches d'industrie furent introduites avec succès, entre autres la fabrication de ceintures et de jolis bonnets de laine. La colonie s'éleva rapidement et devint très-florissante.

Vers l'année 1814, Kapoustin, accusé de prosélytisme, tomba entre les mains de la justice et fut jeté en prison; mais il en sortit bientôt sur caution.

A dater de ce jour, le mystère le plus complet enveloppa sa vie. On le fit passer pour mort et enterré; mais l'autorité, qui avait de bonnes raisons pour ne pas prêter foi à ces bruits, fit ouvrir sa tombe et déterrer le cercueil, dans lequel on trouva un cadavre à longue barbe rousse, tandis que Kapoustin était brun et avait

a doctrine des Doukhobortzis n'est répandue que parmi les paysans libres de la couronne, les Cosaques, etc., et jamais parmi les serfs.

toujours rasé la sienne. Le reste de la figure et les autres parties du corps n'étaient déjà plus reconnaissables.

Depuis quelque temps, la femme de Kapoustin habitait une île, au confluent de la Malotschna et de la mer d'Azoff, à un demi-mille du village de Terpénie, auparavant résidence habituelle de Kapoustin. Peu à peu, sous prétexte d'aller acheter des chevaux à Louïan, les Doukhobortzis les plus influents demandèrent fréquemment des passeports, et firent de longues absences. L'autorité conçut des soupçons; elle fit une descente dans la maison de la prétendue veuve et ordonna des perquisitions qui n'aboutirent à rien. Mais plus tard, en 1820, quand Kapoustin fut réellement mort, on découvrit, près de l'ancienne demeure de ce chef, un souterrain qui lui avait probablement servi de refuge pendant les dernières années de sa vie. Une ouverture très-étroite, fermée jadis par une porte, conduisait du rivage par un étroit corridor en zigzag à une espèce de grotte, au fond de laquelle étaient placés un lit et un poêle. La lumière pénétrait d'en haut par un conduit en planches dont l'orifice, à la superficie du sol, était recouvert de broussailles.

Après la mort de Kapoustin, la dignité de Christ passa à son fils. Pendant sa vie, le prophète avait enseigné que l'âme du Sauveur, résidant en lui, avait le pouvoir de passer à volonté dans le corps d'un autre homme, et que c'était son fils qui était appelé à recéler après sa mort cet hôte céleste. Ce fils se nommait Illarion Kalmikoff. Pour exempter son enfant du service militaire, Kapoustin avait envoyé sa femme, pendant qu'elle était enceinte, chez son beau-père Kalmikoff, où elle avait donné le jour au jeune Illarion. Puis elle revint avec l'enfant chez son mari, qui l'épousa une seconde fois et adopta son fils.

Illarion avait quinze ans quand son père mourut. Il avait peu d'intelligence et il tomba dans des habitudes d'ivrognerie : le désordre s'introduisit alors parmi les sectaires : l'usage de la communauté des biens, qui, fort difficile à établir et à maintenir, suppose avant tout une grande concorde, ne put pas se conserver, et une décadence complète succéda, dans la colonie, à l'état de prospérité dont elle avait joui sous l'autorité de Kapoustin, son prophète.



Cosaque de la ligne. — Dessin de P. Vereschaguine.

Illarion Kalmikoff mourut en 1841, en exil à Achaltsik, laissant après lui deux enfants en bas âge, dernier espoir des Doukhobortzis. Ils espèrent aujourd'hui que l'un d'eux marchera sur les traces vénérées du grand-père et se révélera comme le Christ.

En attendant, les chefs et les anciens de la secte se sont emparés de l'autorité et en ont abusé jusqu'au despotisme. Pendant sa vie, Kapoustin avait institué un conseil composé de trente conseillers; douze d'entre eux remplissaient auprès de sa personne les fonctions d'apôtres.

Après lui, le conseil s'arrogea tout le pouvoir et dirigea toutes les affaires même sous le faible règne de son fils. De plus, on initia aux mystères et aux pratiques secrètes de la secte un trop grand nombre d'individus : il en résulta naturellement parmi les membres de la défiance et de la crainte. On craignait les intrigues et la trahison, et, afin d'obvier au danger, le conseil des trente s'érigea en tribunal d'inquisition. Il établit pour principe la maxime suivante : Celui qui renie son Dieu doit mourir par le glaive.

On conçoit aisément quelle arme terrible ils mettaient aux mains des intrigants, des ambitieux et des calomniateurs. La maison dans laquelle ce tribunal tenait ses séances s'appelait *Rai i moùka* (paradis et torture). Pour les exécutions, on avait choisi une île à l'embouchure de la Malotschna. Il suffisait du plus léger soupçon, de la moindre apparence d'apostasie ou

de trahison, pour être soumis à la torture et être cruellement exécuté.

Dans le courant de deux années, près de quatre cents individus disparurent tout à coup, sans laisser presque de traces. Une enquête, malheureusement trop tardive, mit l'autorité sur la voie d'une foule de crimes atroces, demeurés impunis. On trouva des hommes enterrés vivants, des cadavres mutilés et tronqués. La commission, chargée de faire l'enquête, n'employa pas moins de quatre années, de 1835 jusqu'à 1839, pour compulser et éclaircir les faits. Enfin l'empereur ordonna que tous les Doukhobortzis de la Malotschna fussent transférés et colonisés dans les provinces du Caucase, pour y être soumis à une surveillance rigoureuse. On ne devait en excepter que ceux qui consentiraient à rentrer dans le giron de l'église orthodoxe. Cet ordre leur fut communiqué par le général gouverneur de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, le prince de Worontzoff.

Par suite, la plus grande partie des sectaires les plus compromis fut transférée au Caucase avec leurs familles, s'élevant en tout à huit cents individus. En 1842, on en envoya huit cents autres, et en 1843 neuf cents. Un grand nombre d'entre eux cependant préféra rester à la Malotschna et se soumettre à la condition imposée. Quelques-uns même sont revenus du lieu de leur exil, où leur situation est en général assez triste, et ont demandé à entrer dans la religion grecque. Si le gouvernement établissait parmi eux de bonnes écoles et leur envoyait des prêtres capables, pieux et bien intentionnés, il y aurait peut-être plus de chances de réussir[1].

En 1816 ou 1817, deux quakers, Allan d'Angleterre et Étienne Grillet de Pensylvanie, firent un voyage en Russie.

On prétendait alors que les Doukhobortzis et les Quakers avaient à peu près la même doctrine. L'empereur Alexandre, auquel ces deux voyageurs avaient été présentés, les reçut avec une extrême bienveillance et les engagea à se rendre parmi les Doukhobortzis pour vérifier le fait. Ils se rendirent donc sur les bords de la Malotschna, où le directeur de la colonie des Mennonites, le conseiller d'État Contenius, leur ménagea une entrevue avec les sectaires les plus influents. Kapoustin était déjà mort ou invisible dans sa retraite. La discussion s'établit au moyen d'un interprète et dura une demi-journée. Du côté des Doukhobortzi se trouvait un certain Grishka, homme d'esprit et de raison. Toutes ses réponses étaient empreintes d'une grande réserve, quelquefois même évasives et énigmatiques; mais les quakers ne se laissèrent pas décourager; ils tinrent bon et finirent enfin par mettre le sectaire au pied du mur. Il fallut s'exécuter de bonne grâce et répondre catégoriquement par oui par ou non.

« Croyez-vous que Jésus-Christ est le fils de Dieu et la seconde personne de la Trinité? » lui demandèrent enfin les quakers.

« Nous croyons simplement, répondit-il, que Jésus-Christ était un homme vertueux et rien de plus. »

En entendant ce blasphème, les deux étrangers manquèrent tomber à la renverse et se couvrant les yeux de la main, ils s'écrièrent avec effroi : O ténèbres! Le lendemain ils montèrent en voiture et retournèrent dans leur pays.

« Je profitai du séjour que je fis chez les Mennonites de la Malotschna, dit M. Haxthausen, pour me rapprocher des Doukhobortzis, que M. Kornies s'offrit de me faire connaître.

« Le 26 juillet vieux style (7 août 1843), nous nous rendîmes au village de Bogdanorka, où nous reçûmes chez un Doukhobortzi, particulièrement connu de mon compagnon, une parfaite hospitalité. Bientôt la moitié du village s'assembla chez mon hôte et autour de sa maison. L'aspect des habitations, l'arrangement et la distribution intérieure ne différaient en rien des maisons des autres paysans des environs. Seulement on y remarquait une plus grande aisance, plus d'ordre et de propreté. Les hommes, les femmes et les enfants que je vis, tant dans la rue que dans les maisons, me frappèrent par la beauté de leurs formes, leur vigueur et un air de santé vraiment remarquable[2].

« L'intérieur de la maison dans laquelle nous nous étions arrêtés, ressemblait à celui de toutes les habitations de paysans russes; seulement je n'y vis pas l'image sainte avec une petite lampe allumée, qui orne toujours un des coins de la chambre. La conversation tomba bientôt sur un sujet religieux, et quoique mon ignorance de la langue russe ne me permît pas d'en comprendre le sens, je dus néanmoins m'étonner de la facilité et de l'aplomb avec lesquels s'exprimaient les sectaires, et de l'intelligence qui brillait dans le regard des deux principaux orateurs de la troupe dont l'un était un vieillard à barbe blanche, et l'autre un homme âgé, tout au plus, d'une trentaine d'années. Toutes les fois qu'ils durent toucher aux principes d'un ordre élevé et aux croyances fondamentales de leur doctrine, ils le

1. L'auteur très-estimé de l'intéressant opuscule intitulé : *De la législation russe au point de vue de la liberté de conscience*, exprime la conviction que le seul moyen digne et efficace de ramener ces sectes diverses à des doctrines plus saines, serait de consacrer, dans tout l'empire, le principe de la liberté de conscience.

2. On ne peut pas s'en étonner, ajoute l'auteur, quand on sait que les Doukhobortzis tuent, sans aucune forme de procès, tous les enfants rachitiques, contrefaits ou malsains. Ils disent : « L'âme, cette image de Dieu, doit toujours habiter un corps noble, sain et fort. La trouvons-nous enfermée dans une enveloppe indigne d'elle, notre devoir est de l'affranchir et de la libérer de cette prison. L'âme ainsi affranchie des liens qui la retiennent captive, peut du moins, par la loi de la métempsycose, choisir un corps plus convenable. Ce n'est pas un meurtre; car l'enfant n'a pas encore la conscience de soi-même. Ce serait autre chose, si nous ôtions la vie à un adulte · alors nous commettrions un assassinat. »

Au reste on prétend que ce n'est pas seulement parmi les hérétiques mystiques que se pratiquent de si horribles crimes. Une secte au moins des Bezpopovtzi, égarée par le même principe, c'est-à-dire par le dégoût de la vie terrestre, et conséquemment hostile à la perpétuité des générations, tue aussi, dit-on, les nouveau-nés. En curant un étang du village de Sopelki, dans la province de Laroslat, presque entièrement peuplé de Bezpopovtis, on a trouvé un grand nombre de cadavres d'enfants assassinés.

firent avec une adresse, une réserve et un tact, vraiment admirables. Ils s'exprimaient avec une profusion de métaphores, d'allégories, de mots à double sens, qui auraient fait honneur au dialecticien le plus exercé. Craignant de leur donner de l'ombrage et de les effaroucher, je ne pus malheureusement prendre, en leur présence, aucune note. Je ne parlerai donc que de l'impression générale que produisit sur moi cette intéressante conversation. C'était un singulier mélange de pensées vraiment sublimes, et d'applications grossières et matérielles, surtout quand, descendant de la sphère de l'abstraction, ils arrivaient à la pratique ou à la vie réelle. Ici je compris enfin comment un mysticisme outré peut conduire à l'athéisme! Le culte qu'ils se rendent à eux-mêmes les conduit à nier l'existence réelle de Dieu. Le bien ou le mal, la vertu ou le crime, n'ont de signification et de valeur qu'en tant qu'ils se rapportent au moi ou au non-moi. Le Doukhobortzi est impeccable comme Dieu. Celui qui n'appartient pas à leur secte est un méchant incapable de bien agir honnêtement, et tout ce qu'il fait, même le bien apparent, n'est que crime et péché.

« Après ce colloque, nous visitâmes plusieurs habitations afin de nous initier, autant que possible, aux mystères de la vie domestique des Doukhobortzis. A cette occasion, M. Kornies me fit observer quels singuliers rapports existent chez eux entre les parents et leurs enfants. Dieu et la nature (ou la terre) sont le père et la mère de tous. Aussi les enfants des Doukhobortzis ne donnent-ils jamais le nom de père et de mère aux auteurs de leurs jours; ils ne les nomment que le vieux et la vieille. Les maris appellent leurs femmes sœurs.

« Cependant les lois de la nature, l'amour instinctif pour les enfants, prévalent contre les principes et triomphent des subtilités de l'esprit; aussi ne remarquai-je parmi eux que la plus grande affection pour les enfants et le respect filial, qui caractérise particulièrement la basse classe du peuple en Russie. La seule différence est qu'ils évitent toutes les démonstrations extérieures.

« Je leur demandai pourquoi ils ne se soumettaient pas aux règlements de l'Église russe, vu que, d'après leurs principes, il est parfaitement indifférent d'observer ou non des pratiques et des cérémonies religieuses. Ayant accepté l'autorité séculaire et s'étant soumis aux lois politiques du pays, ils auraient pu tout aussi bien admettre le culte établi et reconnaître le pouvoir spirituel. Ils me répondirent qu'en effet Sylvain Kalmikoff leur avait enseigné à se soumettre aux lois et aux règlements établis dans le pays, et à accepter, du moins pour ce qui a rapport au culte extérieur, les ordonnances de l'Église. Il nous prêchait, me dirent-ils, d'être de la religion grecque en Russie, catholiques romains en Pologne, et mahométans en Perse ou en Turquie. Au surplus, ils prétendaient savoir de source certaine que quelques-uns de leurs coreligionnaires, établis en Perse, s'étaient soumis au culte de l'islamisme[1]. Malgré leur superbe dédain des biens de ce monde, les Doukhobortzis sont cependant avides et mal disposés pour leurs voisins d'une autre religion qu'eux. Quand une partie des Malakanys du gouvernement de Tambow vint s'établir sur la Malotschna, les Doukhobortzis firent tant de plaintes qu'on fut obligé d'installer les nouveaux venus entre les Mennonites et les Tartares.



Tonte d'un mouton. — Dessin de A. Marie d'après un croquis de B. Vereschaguine.

« La steppe appartenait jadis à la peuplade nomade des Tartares Nogaï. Ceux de la horde Boudjak s'étaient établis non loin de la Malotschna. En s'étendant de plus en plus, les Doukhobortzis finirent bientôt par envahir les riches pâturages de leurs voisins, qu'ils convoitaient depuis longtemps, et par en expulser les pauvres Tartares. Ceux-ci en portèrent plainte à l'autorité locale; mais, adroits et possédant pour la plupart de la fortune, les Doukhobortzis parvinrent à force de persévérance, de mensonges, de ruse, de faux serments, et peut-être de corruption, à se faire adjuger les terres en litige. Les pauvres Tartares, que cet acte injuste dépouillait de pâturages nécessaires à l'entretien de leurs troupeaux, furent obligés, au nom-

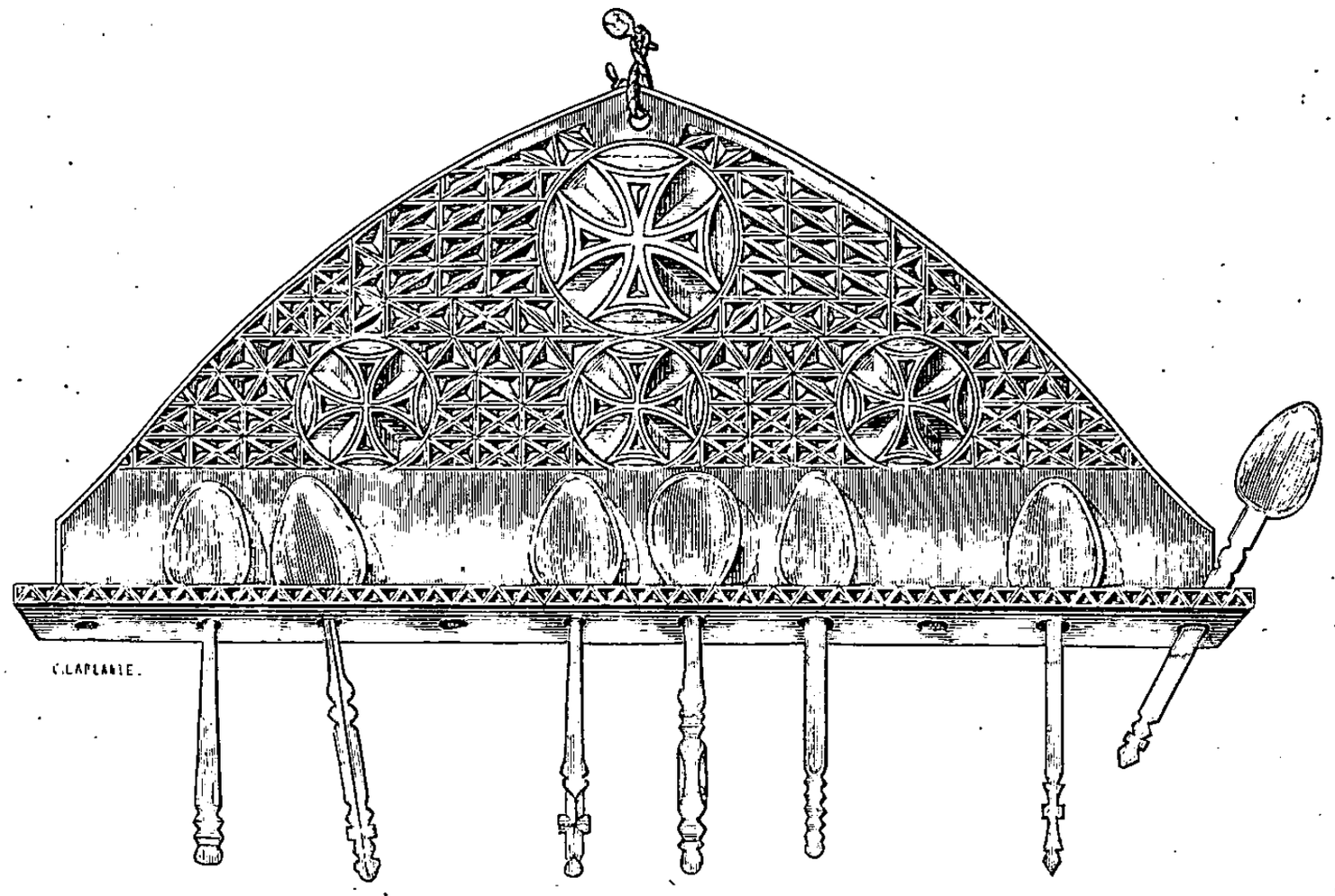
1. Les Bohémiens ont, comme on le sait, les mêmes principes En Turquie, ils se laissent circoncire; chez les chrétiens baptiser; dans les pays catholiques ils se font passer pour catholiques, et pour protestants dans les contrées soumises au protestantisme.

bre de six cents individus, d'émigrer sur les bords du Danube.

« Le 28 juillet, je visitai avec J. Kornies le village Terpénie, qui pendant bien des années avait été la résidence de Kapoustin et le siége principal du gouvernement intérieur de la secte.

« Terpénie est situé dans une contrée très-pittoresque, sur les bords escarpés d'une petite rivière assez rapide. La berge est couronnée d'arbres et d'arbustes.

« Nous nous dirigeâmes vers l'habitation de Kapoustin. Elle est située au centre, sur une petite élévation dominant le village et adossée à un angle formé par la réunion de deux monticules. Sur la droite de la route, et à une centaine de pas de l'entrée principale, se trouvaient un puits, et vis-à-vis, de l'autre côté de la route, trois ou quatre petites cabanes rangées en ligne



Porte-cuiller chez les Arméniens villageois. — Dessin de Bonnafoux d'après un croquis de B. Vereschaguine.

cien chef. L'intérieur en était triste et solitaire; les portes et les fenêtres ouvertes depuis grand nombre d'années laissaient pénétrer le vent, qu'on entendait siffler de toutes parts Elle avait deux étages, et une longue galerie en forme de balcon s'étendait le long du second. C'est sur cette galerie que venait se placer Kapoustin pour prêcher et parler aux sectaires réunis dans la cour. Quand il avait fini, la foule tombait à genoux et l'adorait. D'autres fois il venait s'asseoir dans une grande salle : par une porte entraient les hommes et par une autre les femmes ; puis tous s'avançaient processionnellement, pour venir l'un après l'autre lui baiser la main et recevoir sa bénédiction. Ce fut aussi dans cette salle que siégea plus tard le terrible tribunal de l'inquisition et que fut installé « le paradis et la torture ». Chaque coin, chaque place, chaque séparation avait, à ce qu'on me dit, un nom et une signification particulière; mais le Doukhobortzi, notre cicerone, que J. Kornies interrogea à ce sujet, ne nous donna qu'une réponse évasive et se retrancha ensuite dans un sombre silence. En bas se trouvait une salle sans fenêtres destinée aux mystères et aux pratiques secrètes de la secte, et dans laquelle Kapoustin et ses affidés se livraient quelquefois, dit-on, à d'odieux excès.

« La matinée était belle, le ciel pur et serein ; mais la vue de cette habitation déserte, oubliée au milieu d'une morne solitude, avec ses trois statues hideuses, et le souvenir des scènes lugubres et sanglantes qui s'y étaient passées, produisirent sur moi une pénible impression. »

Note de la rédaction.

Ed. Ch.



Femmes de la secte des Doukhobortzis ou Pneumatomaques (lutteurs de l'esprit). — Dessin de B. Vereschaguine.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE,

PAR BASILE VERESCHAGUINE [1].

TRADUIT DU RUSSE PAR MME ET M. LE BARBIER (ERNEST).

1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SECONDE PARTIE. — LA TRANSCAUCASIE.

COLONIES DE PNEUMATOMAQUES ET DE MALAKANYS.

Une colonie de Doukhobortzis ou Pneumatomaques (lutteurs de l'esprit). — Slavianka. — Origine de la colonie. — Une visite d'Alexandre Ier. — Le dogme des Pneumatomaques. — Naïvetés. — Une anecdote. — Le culte. — J'assiste à une cérémonie. — Les psaumes. — Explication. — Méfiance. — Un nouveau gouverneur.

(Après les indications qui précèdent et qui ont dû préparer l'esprit du lecteur à la suite de la relation, nous rendons la parole au voyageur. Son témoignage donné avec véracité et bonne foi n'est pas moins précieux que ses dessins. Il n'a pas eu la prétention d'étudier profondément l'esprit des sectes dont il n'a vu que quelques adhérents rustiques : il expose simplement ce qu'il a observé. Quant aux dessins, ce sont, croyons-nous, les premiers qui aient fait connaître les physionomies et les cérémonies de ces sectaires. Du moins ne connaissons-nous que quelques photographies très-rares qui représentent quelques-unes des cérémonies les plus étranges des sectaires sombres : l'impression qu'elles nous ont laissée ressemble aux réminiscences d'un cauchemar.

On assure que, par ordre du gouvernement, un professeur de Pétersbourg a écrit un rapport statistique, historique, politique et religieux sur ces sectes, et en particulier sur les mutilés et les flagellants. Il n'aurait été tiré que dix-huit exemplaires de cet ouvrage, et il serait impossible de s'en procurer un seul. Nous ignorons, du reste, si ce rapport est accompagné de photographies ou de gravures.)

Du haut d'une chaîne de montagnes élevées, continue M. B. Vereschaguine, nous découvrîmes à nos pieds une vallée où est située la colonie des *Pneumatomaques*, ou lutteurs de l'esprit; elle porte le nom de *Slavianka*.

On m'a dit qu'un peu plus loin, derrière les montagnes voisines, plusieurs autres parties du territoire sont aussi habitées par ces sectaires. Je ne les ai pas visitées.

Bientôt nous rencontrâmes les Pneumatomaques eux-mêmes, ou tout au moins un grand nombre d'entre eux. Ils rentraient au logis, par bandes nombreuses, portant leurs faux et leurs râteaux à foin sur l'épaule. Ils étaient vêtus de chemises blanches enfermées dans de larges pantalons, à la façon des soldats ; ils avaient sur la tête des casquettes à large visière.

Tous ces gens paraissaient de bonne humeur : on les entendait causer et rire ; ils nous saluèrent poliment en ôtant leurs coiffures.

La campagne de Slavianka est située dans une gorge, sur les bords d'un ruisseau rapide qui descend de la montagne et va tomber dans la Koura ; de ce lieu à Élisabethpol (Ganja) il y a une distance de plus de soixante verstes.

La montagne est presque dépourvue de végétation, mais il y a beaucoup d'arbres et de verdure dans la colonie même, où l'on compte aujourd'hui deux cent cinq familles, et en outre six cents hommes.

Les Pneumatomaques sont venus en cette contrée, ou plutôt y ont été déportés du gouvernement de Tauride, où ils avaient été transportés des gouvernements intérieurs il y a vingt ans. Plusieurs vieillards se souviennent bien des lieux de leur naissance dans la vieille Russie, dans les gouvernements de Tambow, Saratow et autres.

La première émigration arriva ici en 1840, les autres un peu plus tard. Les commencements de leur établissement avaient été très-pénibles : la nécessité les avait d'abord obligés à s'établir chez les Arméniens du voisinage, et les Tatars, se comportant à leur égard avec une grande inimitié, les pillaient sans cérémonie, et quelquefois même les assassinaient.

Il leur était difficile d'élever des constructions ; il n'y avait pas de forêt dans les environs, et le transport des bois de charpente était très-malaisé par les chemins montagneux.

Beaucoup d'entre eux alors, découragés, redevinrent orthodoxes et retournèrent en Russie.

Cependant les autres s'organisèrent peu à peu, comme ils purent, et aujourd'hui, c'est-à-dire après vingt-cinq ans de travaux persévérants, les colonies des pneumatomaques, au nombre de quatre, je crois, sont parfaitement établies et prospèrent, en dépit de la jalousie de tous les indigènes des environs.

Autrefois on poursuivait sévèrement leurs doctrines, et l'on usait de tous les moyens imaginables pour en empêcher la propagation. C'est pour ces motifs que les

1. Suite et fin. — Voy. t. XVII, p. 161, 177, 193; t. XIX, p. 241, 257, 273, 289 et 305.

pneumatomaques avaient été successivement exilés dans la Tauride, puis dans des lieux plus déserts encore, et qu'ils le sont encore aujourd'hui dans les montagnes au delà du Caucase.

L'empereur Alexandre Ier, qui n'était pas lui-même sans quelque propension aux doctrines mystiques, les visita lorsqu'ils étaient dans le gouvernement de Tauride, et assista à leurs prières. Cette visite a laissé parmi eux un bon souvenir. L'empereur, en effet, leur témoigna beaucoup de bienveillance, et améliora leur condition civile qui était alors des moins enviables.

« C'est seulement depuis ce jour, disent les Pneumatomaques, que l'on a commencé à nous considérer comme des hommes. Nous pouvons maintenant conduire une bête à la ville, ou porter quelque chose à vendre, ou aller y faire nos provisions et nos achats; autrefois les marchands ou de simples passants nous jetaient des injures à la tête, et nous entendions résonner sans cesse à nos oreilles les mots de païens, et autres dénominations du même genre. En un mot, il n'y avait pour nous aucun moyen de nous montrer en public sans être exposés à être maltraités ou maudits. »

Ces persécutions et ces mortifications sont encore dans la mémoire de tout le monde : aussi, quoique les temps soient devenus meilleurs, les Pneumatomaques ne font guère de prosélytes.

L'idée fondamentale de la religion des Pneumatomaques peut être expliquée en peu de mots. Toute leur croyance se réduit à cette formule : Un seul Dieu en trois personnes, Dieu le père, ou la Mémoire; — Dieu le fils, ou la Raison; et Dieu le Saint-Esprit, ou la Volonté; en résumé, Dieu en trois personnes et unique[1].

Ils ne possèdent aucun livre et ne reconnaissent comme sacrés ni l'Évangile, ni la Bible, ni les épîtres et les saintes écritures des Pères de l'Église orthodoxe.

« Tous ces livres, disent les Pneumatomaques, ont été écrits par des hommes, et tout ce qui vient des hommes est imparfait. »

Leur conception de la nature du Christ est obscure; tout en le reconnaissant, mais confusément, comme fils de Dieu, ils ne paraissent pas admettre la nécessité de sa venue sur la terre ni de ses souffrances. Leur foi dans le Christ est restreinte à ce qu'il en est dit dans leurs « psaumes de David, » nom qu'ils donnent aux seules prières dont ils fassent habituellement usage. On pourra voir, par les extraits que je donne plus loin, si ces textes doivent être attribués à David, pour lequel ils professent d'ailleurs une grande vénération. Peut-être, au début, lorsqu'ils créèrent leur doctrine, ces prières avaient-elles plus de signification; mais telles qu'elles se sont transmises, et qu'elles se transmettent encore verbalement de père en fils, il n'est pas étonnant que ce peuple, sans instruction, ait altéré beaucoup de mots et même des phrases entières, et changé le sens quelquefois au point de le rendre ridicule.

Les Pneumatomaques sont néanmoins persuadés que chaque mot de leurs psaumes vient directement de la bouche même du psalmiste.

Leur dédain pour tout ce qui est écrit leur fait admettre de prétendues traditions tout à fait fausses ou inintelligibles.

Par exemple, outre le prophète David, ils ont en grande considération trois personnalités de l'Ancien Testament, ce sont : *Anani*, *Azari* et *Micaïl*.

— Pourquoi? demandai-je.

— Que voulez-vous dire?

— Je vous demande pourquoi vous vénérez Anani, Azari et Micaïl?

— Parce qu'ils restèrent auprès de la croix jusqu'à la fin; l'apôtre Pierre avait renié le Christ, tandis qu'eux lui restèrent fidèles.

— Mais, observai-je, ces trois personnes ont vécu bien avant le Christ, il est donc impossible qu'elles aient été les témoins de ses souffrances.

— Ce n'est point notre affaire d'expliquer ce fait; il nous suffit d'y croire; c'est la tradition que nous ont transmise nos pères.

— Ne connaissez-vous point, demandai-je à plusieurs vieillards, qui s'entretenaient avec moi, sans parler de David, un autre prophète de l'Ancien Testament, par exemple, Isaïe, qui a prophétisé la venue du Christ?

— Quel est cet Isaïe? me demandèrent-ils aussitôt, est-ce Abraham, *Esaü* et Jacob?... Comment les connaître, il y a si longtemps qu'ils ont vécu? »

Quant aux saints honorés par l'Église grecque, ils n'en font mention que comme d'hommes très-vertueux: ils ne leur accordent rien de plus.

Le respect des puissants (autorités politiques ou administratives) commence à faire partie de leurs dogmes : on ne peut pas affirmer qu'ils soient bien persuadés qu'il s'accorde avec leurs principes fondamentaux, mais la nécessité les a conduits à le mettre en pratique, tandis qu'au contraire ils laissent s'effacer leur ancienne maxime favorite :

Je n'ai point de crainte,
Sur Dieu je me repose.

Ces vers me rappellent une anecdote.

Un dimanche, tandis que les Pneumatomaques, tout en célèbrant ce saint jour, se livraient à d'excessives libations d'eau-de-vie, un soldat en retraite (il s'en trouve un grand nombre parmi ces sectaires) vint injurier un individu sous ma fenêtre. J'envoyai mon guide cosaque pour l'engager à s'éloigner. Je regardai par la fenêtre. Mon cosaque discutait :

« Comment t'est-il venu l'idée de venir ici faire tout ce bruit? C'est la demeure d'un fonctionnaire qui traverse cette contrée; vraiment, ce n'est pas convenable! »

Mais l'ivrogne regarda avec dédain mon ambassa-

1. Voyez la livraison précédente. Les observations personnelles de M. Vereschaguine doivent être comparées avec celles des auteurs dont nous avons résumé les écrits. Il arrive nécessairement qu'il n'y a pas toujours une parfaite concordance entre les dogmes et les pratiques des divers groupes de ces sectes qui ne sont soumises à aucune hiérarchie et à aucune discipline connue.

deur, mit les mains sur ses hanches, et lui chanta en réponse :

Je ne te crains pas,
Sur Dieu je me repose.

Le Cosaque offensé revint vers moi :

« Il n'y a rien à faire de cet homme, Votre Noblesse; il n'y a pas moyen de le persuader. Il est ivre.... »

« Nous respectons l'Empereur, disent les Pneumatomaques; c'est à tort qu'on nous accuse de manquer de respect pour le pouvoir. On ne peut pas ne point respecter l'Empereur; seulement nous ne le nommons pas *père*, comme le font les orthodoxes. »

J'ai pu observer par moi-même les pratiques du culte des Pneumatomaques : elles sont très-simples.

Le dimanche, on m'introduisit dans une isba. C'était une chambre ordinaire de paysan, très-propre, vaste, mais basse, chauffée par un grand poêle russe. Elle était remplie de fidèles : les hommes rangés d'un côté, les femmes de l'autre, les plus âgées assises sur des bancs, les autres debout.



Directeur-prophète de la secte des Malakhanys.
Dessin de B. Vereschaguine.

Voici en quoi consiste la cérémonie.

On commence à réciter tour à tour les prières; si quelqu'un se trompe, on le reprend immédiatement :

« Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire!

— Comment! pas ainsi! *comment donc alors?* Parle. »

Et si l'interrupteur se trompe à son tour, il s'élève de tous côtés des remontrances. J'ai remarqué que les hommes se trompaient plus souvent que les femmes : elles savent mieux les prières, ou pour parler plus correctement, les psaumes. Aussi était-ce de leur côté que venaient ordinairement les interpellations.

Ils continuent à réciter les psaumes pendant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'ils aient dit tout ce qu'ils en savent, ou bien, comme il arrive dans la saison des travaux durs et pénibles, jusqu'à ce que la fatigue se révèle par des ronflements qui partent des coins de la chambre.

La récitation finie, on engage l'assemblée à passer au chant.

« Eh quoi! messieurs, dit un fidèle, on respire mal ici, ce me semble, la chaleur est étouffante; ne sortirons-nous point dans la cour pour chanter? »

Toute l'assistance passe dans la cour, où les hommes se rangent de nouveau d'un côté, les femmes de l'autre. L'usage strictement observé de ranger les hommes vis-à-vis des femmes est, dit-on, l'accomplissement de cette parole sainte : « Aie devant toi l'image de Dieu, à l'heure de la prière. »

Le chant des Pneumatomaques si long, si triste, si mélancolique, fait tomber dans la rêverie ceux qui n'y sont point accoutumés. Il fait remonter l'esprit à des souvenirs vagues lointains.... Je songeais au Volga, aux chants des traîneurs de barques, qui ressemblent à des soupirs....

Devant les hommes se tient toujours un chef de chœurs qui entonne chaque psaume. Dans la colonie de Slavianka, cette honorable fonction était remplie par un respectable vieillard qui venait souvent causer chez moi et qui n'y arrivait jamais les mains vides : il apportait tantôt un rayon de miel, tantôt de frais concombres. En échange, il ne laissait pas échapper l'occasion d'accepter ou de prendre une bonne poignée de cigarettes, dont il se faisait gloire, selon ce que j'appris ensuite, auprès des voisins.

« Le bon fonctionnaire me régale, disait-il; il m'estime. »

Il faisait souvent allusion à l'importante charge qu'il remplissait; il disait à tel ou tel autre de ses compagnons : « Va, toi, voilà! un autre ne commencerait pas à chanter le psaume. Il faut que ce soit celui à qui le Seigneur en a donné le talent. »

Ce chef du chant entonne, quelques hommes l'imitent et prononcent les mots; les autres se contentent de pousser une sorte de gémissement.

Vers la fin, les fidèles forment un demi-cercle et commencent à se saluer et à s'embrasser.

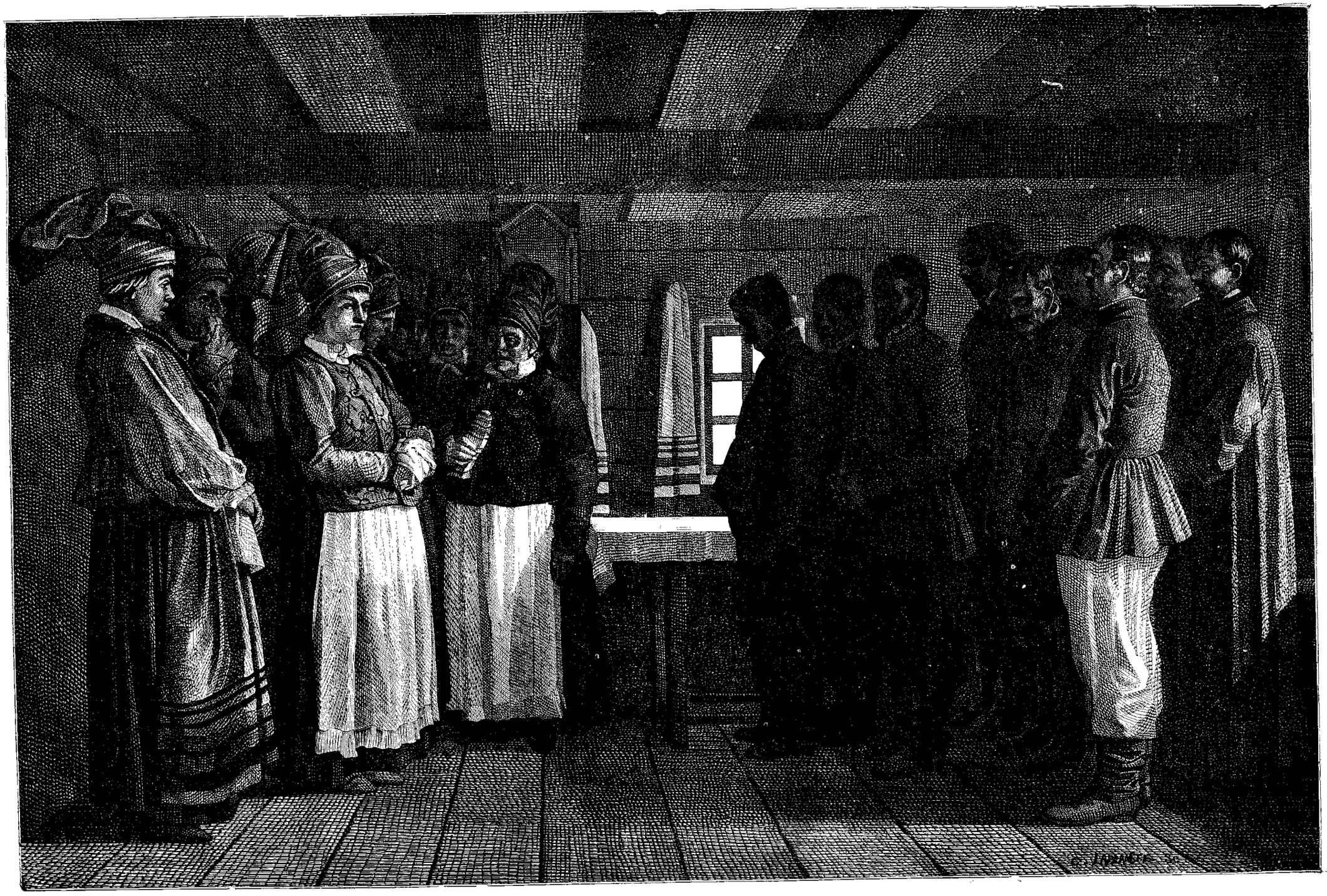
Chacun fait successivement le tour de tous les hommes; les femmes observent les mêmes cérémonies entre elles.

Tous se prennent par la main et se saluent deux fois; ils s'embrassent; enfin ils s'adressent deux autres saluts, le dernier plus bas que le premier.

Les saluts se font très-gauchement, un peu de côté. Durant toute cette cérémonie des salutations, les chants ne cessent point.

Lorsque tout est terminé, on se couvre la tête, et chacun retourne à sa demeure.

J'ai transcrit leurs psaumes littéralement, sur la dictée des vieux et des jeunes. Les uns et les autres, les vieillards surtout, paraissent mal comprendre ce qu'ils disent : ils balbutient, ils ignorent évidemment ce que signifient les mots.



Hommes et femmes pneumatomaques. — Dessin de Metzmacher d'après B. Vereschaguine.

Lorsque je leur demandais quelques explications sur certains passages, ils me faisaient presque toujours des réponses de ce genre :

« Qui donc le sait? la sagesse de Dieu! on ne peut atteindre à tout cela! »

Ou bien :

« Dieu le sait, mais moi je l'ignore: c'est ainsi que nos parents disaient, nous disons de même; on nous l'a appris lorsque nous étions petits, mais Dieu sait pourquoi c'est ainsi. »

Si j'obtenais parfois une sorte d'explication, elle était presque toujours très-obscure. L'exactitude traditionnelle dans la prononciation des mots et dans la construction des phrases est considérée comme plus importante que l'intelligence du sens. Arrive-t-il à celui qui récite un psaume d'oublier un seul mot, il s'arrête et recommence tout. Cependant quelquefois le pneumatomaque, tout en faisant quelque erreur, poursuit sa récitation et seulement vers la fin s'arrête, réfléchit et finit par dire : « Il faut que j'aie passé quelque chose, car je suis arrivé trop vite à la fin. »

En me dictant, quelqu'un d'entre eux s'apercevait-il d'une méprise : « Non, non, cela n'est pas ainsi, me disait-il, recommençons et lisez-moi un peu ce que vous avez écrit! »

Je lisais par exemple ces mots : « et nous communions à ses saints mystères, divins, terribles, vivificateurs.... »

— Bon, bon, c'est cela, écrivez encore : « du Christ. »

Après quoi, il commençait à se souvenir de toute la série des mots du psaume, et à marmotter pour lui-même : « divin, terrible, vivificateur, du Christ.... terrible, vivificateur.... »

« Eh bien! écrivez encore : « éternel.... » Ah! comment donc, est-ce plus loin? Pour que je n'oublie rien, allons, relisez encore à partir du commencement. »

C'était à n'en jamais finir.

On prie non-seulement le dimanche, mais tous les jours de la semaine, après le travail; cependant le samedi est plus particulièrement consacré aux pratiques religieuses.

On ne peut assez s'étonner que les Pneumatomaques, avec leur sens pratique de la vie, attribuent leurs psaumes au prophète David, lorsque leur texte même indique si clairement l'époque qui a vu naître leurs doctrines et les circonstances qui ont accompagné la fondation de leur secte.

Voici, par exemple, un de ces psaumes où se trouvent, sous forme de catéchisme, les dogmes de la religion des Pneumatomaques.

Nous qui servons l'Esprit de Dieu, nous nous glorifiont de Jésus-Christ, nous avons reçu l'Esprit, nous recevons de l'Esprit, par l'Esprit nous veillons.

« Nous croyons en un seul Dieu, père, tout-puissant, créateur, qui nous a créés, qui a fait le ciel et la terre, et qui nous a donné la lumière.

« C'est en Lui que nous avons foi.

« Nous nous baptisons[1] au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Nous prions Dieu par l'Esprit, esprit vrai, et nous adressons nos prières au Dieu vrai.

« J'élève ma voix vers le Seigneur, ma voix adresse la prière au Seigneur.

« Nous nous confessons au Dieu du ciel, parce que le Seigneur est bon; sa miséricorde est éternelle; tous nos péchés nous sont remis, et nous communions aux saints sacrements divins, terribles, vivificateurs, du Christ, immortel.... pardon des péchés. » (Ici, on le voit, on a passé les mots *pour le*, c'est-à-dire, sans doute, *nous communions pour le pardon de nos péchés.*)

« Nous allons à l'Église, l'unique sainte, l'église catholique, apostolique, où se trouvent rassemblés les vrais chrétiens.

« Pour prêtre nous avons un juste, saint, ni faux, ni méchant, et qui est séparé du pécheur.

« Nous fêtons et respectons la sainte Vierge; c'est d'elle que naquit Jésus-Christ, pour la rémission du péché d'Adam.

« Les saints justes, nous les respectons et nous suivons leurs traces. »

Une observation est nécessaire : dans la conversation, les Pneumatomaques de Slavianka m'ont laissé entendre qu'ils n'approuvent pas tout ce que je viens de reproduire.

« Nous saluons l'image de Dieu inestimable, l'image de Dieu, que le ciel chante et glorifie! les saintes figures vraies et naturelles (probablement peu ressemblantes à des tableaux) du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Nous respectons l'Empereur; Seigneur, sauve l'Empereur, écoute-nous.

« Nous observons le carême en pensée.

« Sauve-moi de tout péché, préserve ma bouche de méchantes paroles, mes mains de l'action de tuer, et donne-moi la modération; délivre-moi de tout mensonge.

« Nous avons un hymen, source éternelle de la béatitude, et dans lequel nous nous retrempons.

« Nous ne désirons pas aller dans une église construite par la main des hommes; nous ne saluons pas des images peintes ou dessinées, nous n'en reconnaissons pas la sainteté et nous n'y renfermons pas notre salut, parce que nous ne nous confions pas à nous-mêmes, mais au Verbe de Dieu, croix de notre vivificateur et gloire de notre Dieu. »

Après avoir écrit sous la dictée toutes ces paroles, j'en fis la lecture, mot à mot, à haute voix, à divers Pneumatomaques, dans la pensée qu'ils me feraient corriger les erreurs; mais, sauf quelques modifications tout à fait insignifiantes et quelques additions de mots oubliés, tout fut reconnu correct et conforme à ce que leur mémoire a conservé des traditions.

1. Les Pneumatomaques ne se donnent qu'en paroles le baptême ainsi que les autres sacrements.

Ces Pneumatomaques, qui glorifient Dieu et font acte de foi par ces textes étranges, vivent, du reste, d'une manière honorable et sensée, et au sein de l'aisance. Il est vrai que ces conditions sont également celles d'autres sectes religieuses, persécutées et pourchassées de même, telles que celles, par exemple, des Malakhanys, sectateurs du Samedi, et des Skoptzis, dans la contrée au delà du Caucase. Mais, ayant vécu successivement chez les Malakhanys et les Pneumatomaques, je trouve ces derniers supérieurs sous le rapport des mœurs.

Les Malakhanys boivent et fument, bien qu'ils ne fassent pas ouvertement usage du vin et du tabac. Chez les Pneumatomaques, cette défense du vin et du tabac n'existe pas; ils fument et boivent en public, et fabriquent souvent eux-mêmes leur *mohorka*.

Les Malakhanys ne résistent guère à la tentation de faire des dupes et même de voler; chez les Pneumatomaques, des faits semblables sont assez rares pour qu'on puisse les compter.

D'après les Pneumatomaques, les Malakhanys ont abandonné leur foi primitive; ceux-ci protestent énergiquement contre ce reproche; mais l'assertion des Pneumatomaques est la plus vraisemblable. Toutefois il ne faut pas oublier d'ajouter que les deux sectes se haïssent.

« Ce sont des impies, pires que des chiens, » disent les Malakhanys des Pneumatomaques.

« Est-ce que ce sont des hommes? » disent de leur côte les Pneumatomaques en parlant des Malakhanys.

Au sujet de mon arrivée parmi eux et de mes occupations, les Pneumatomaques me témoignèrent bien moins de méfiance que les Malakhanys. Ceux-ci sont encore persuadés que pendant mon séjour chez eux je remplissais une mission secrète et ils se croyaient sérieusement menacés d'un exil dans les contrées asiatiques de l'Amour.

Il est vrai que les Pneumatomaques avaient aussi montré d'abord quelque hésitation.

« Voici que vous me questionnez sur ceci et sur cela, me disait un petit vieillard, et nous ne savons pas encore seulement qui vous êtes.

— Mais qu'as-tu besoin de le savoir?

— Comment? nous ne savons pas ce que nous pouvons vous dire, et ce que nous devons vous taire. Êtes-vous ou non fonctionnaire, noble ou haut noble? Dites-nous-le, afin que nous sachions au moins à quel rang nous devons vous mettre. »

Je leur expliquai aussi clairement qu'il me fut possible que mon seul but était d'observer leur manière de vivre au milieu des Tatars et des Arméniens.

« Vous êtes, leur dis-je, enfermés dans les montagnes, vous voyez peu de monde, et vous quittez même rarement votre campagne, de sorte qu'il court des bruits de toutes sortes sur votre compte; on ne sait que croire, et j'ai voulu m'assurer si tout ce que l'on dit sur vous est vrai. »

Quelques-uns paraissaient me comprendre et secouaient la tête en signe d'encouragement.

« C'est cela, c'est cela, en effet, on raconte sur nous beaucoup d'absurdités. »

J'en ai même trouvé d'assez polis pour me remercier de l'honneur que je leur faisais en les questionnant.

Comme je l'ai déjà dit, les Pneumatomaques n'ont ni livres, ni manuscrits, les vieillards eux-mêmes ne savent ni lire ni écrire, et l'on ne donne aucune instruction aux enfants:

« C'est inutile, disent-ils, pour des paysans. »

Ceux qui ont des emplois dans les administrations des colonies font seuls exception; ils sont, pour la plupart, assez lettrés; ce sont d'anciens soldats.

On peut juger jusqu'où va leur ignorance par ce fait qu'un vieillard me pria sérieusement de vouloir bien calculer l'âge qu'il pouvait avoir, — sachant qu'il avait été en Tauride, avec son père, en l'an 1822, en sortant du gouvernement de Tambow, à l'âge de quatorze ans.

« Il y a longtemps, disait-il, que je voulais le savoir, mais je n'ai jamais trouvé personne qui ait pu me le dire. »

Ce même individu, ayant appris que j'avais beaucoup voyagé, me demanda aussi de lui faire connaître l'endroit précis où le soleil se repose.

« Il n'y a donc point de place où le soleil va s'asseoir, » me demanda-t-il plusieurs fois encore.

A qui les hommes pneumatomaques ont-ils emprunté leur costume? Ils m'ont affirmé que leur costume est réellement russe; mais il ne s'en trouve pas de semblable dans la vraie Russie. Pour les longs et larges pantalons, passe encore; mais d'où viennent leurs surtouts courts, à la façon des soldats, à collet droit, fermant sur la poitrine à l'aide de crochets en dessous, comme ceux des Cosaques. Tous les Pneumatomaques, sans exception, portent ce surtout (voy. p. 325).

Les femmes ont des vêtements ordinaires à la russe; leurs cheveux sont enveloppés dans un mouchoir ou dans un morceau d'étoffe, en forme de pain de sucre, avec deux bouts pendants derrière.

Les maisons des Pneumatomaques sont absolument les mêmes que celles de la Russie méridionale. A l'extérieur, on voit des sculptures, panneaux, reliefs de chevaux avec leurs cavaliers, gens à pied, etc. L'intérieur est parfaitement propre, les murs sont soigneusement blanchis et parfois ornés au hasard de panneaux, de dessins sur papier, d'images mal gravées et autres choses du même genre.

Les télégas sont tout à fait semblables à celles que j'ai vues à l'est de la Prusse : les brancards sont très-grands, et une balustrade court tout alentour en s'inclinant vers l'extérieur. Dans ces télégas, vingt hommes peuvent s'asseoir, et il resterait encore de la place pour un vingt et unième.

On voit beaucoup de ruches dans les campagnes; elles peuvent être, pour un propriétaire habile, d'un rapport de cent roubles par an.

Ils vendent du fil et de la toile dans tous les temps; mais, quand l'année est bonne, ils font surtout un grand commerce de blé et de pommes de terre.

Le sol, quoique d'une nature pierreuse, est cependant fertile. On y sème le seigle, qui réussit parfaitement; le froment et l'orge fournissent de moins riches récoltes; le blé sarrasin pousse bien, mieux que le millet; l'épeautre est cultivé avec succès; le chanvre sert à faire de la toile pour le commerce; le lin est très-estimé.

On compte deux cent cinq familles de Pneumatomaques dans la colonie de Slavianka.

Ils élèvent toutes sortes de bestiaux. Le gros bétail à cornes est magnifique; mais on y reconnaît un mélange avec la race indigène de la mer Noire. Les moutons sont assez remarquables; « ils sont, disent-ils, de race espagnole. » On peut croire, en effet, qu'ils viennent d'Espagne ou des contrées méridionales de la France. Ils en vendent la laine de huit à neuf roubles argent par poud, tandis que les indigènes voisins ne tirent de celle de leurs moutons que trois à quatre roubles argent, cinq au plus pour le même poids.

Comme on le voit, les moyens d'existence ne manquent pas aux Pneumatomaques; ils n'éprouvent d'ennui que de la part de leurs voisins. Ils font un portrait fort peu gracieux des Tatars et des Arméniens.



Femme de la secte des Pneumatomaques. — Dessin de B. Vereschaguine.

« La seule différence entre eux, disent-ils, c'est que le Tatar tue et pille franchement, tandis que l'Arménien emploie toutes sortes de ruses pour tromper. »

Ils ne tarissent pas, lorsqu'on les met sur ce chapitre du pillage et de l'assassinat.

« Ce n'est qu'à l'arrivée du *nouveau* (c'est-à-dire le nouveau gouverneur du district), disent-ils, que nous avons pu commencer à vivre tranquilles; sans cela, les Tatars auraient consommé notre destruction et notre ruine. En plein jour, ils nous pillaient, ils s'emparaient de nous, nous liaient les mains derrière le dos, et pendant que les uns nous tenaient le poignard sous la gorge, les autres emmenaient nos chevaux. Cherchait-on à se faire rendre justice, on était appelé chez le juge à l'époque du plus fort travail, lorsque la journée rapporte un rouble argent. On nous demandait à la ville. Et pourquoi? Pour nous dire : — « Silence sur ton affaire; on n'a pas cherché les voleurs; tu n'as, frère, qu'à reconnaître que tu es satisfait. » — Et c'était ainsi que se terminaient tous nos procès.

« Était-on obligé de se rendre à quelque distance, on ne savait si l'on devait compter sur le retour; et quand on échappait à tout péril, bien qu'on ne revînt pas de loin, les parents et amis ne manquaient pas de s'écrier : « Ah! Dieu merci! vous voici sain et sauf. » Lorsque la nuit se passait tranquillement et qu'il n'y avait pas eu de vol dans la campagne, on remerciait aussi Dieu. »

Un *starosta* (ancien) de la campagne me fit le récit suivant :

« On avait enlevé de ma maison trois chevaux pendant une nuit; nous sortîmes en courant, mon frère et moi : nous fûmes assaillis dans les ténèbres par les voleurs; je fus renversé et laissé sur le sol sans connaissance; mon frère fut lié et entraîné dans un fossé. Comme il avait crié, on le bâillonna assez violemment pour le blesser.

« Nous fîmes une supplique, et nous allâmes trouver le gouverneur du district, qui alors s'appelait B***; c'était une Excellence.

« — Voici le fait, Votre Excellence! les chevaux étaient bons; je les évaluais à cent roubles chacun; par conséquent, je demande trois cents roubles de dommages-intérêts.

« — Qu'est-ce que tu dis? ....., tu mens! où avez-vous vu des chevaux valant cent roubles?

« — Il y en a, Votre Excellence, et même de tels, qu'un propriétaire ne les donnerait pas pour cent cinquante roubles. Ceci est la pure vérité. »

« Le gouverneur ne répondit rien, et me rendit ma requête.

« J'allai chez le mirza, D***, et lui dis :

« Voici cent roubles, si vous me faites rendre mes chevaux.

« — Ainsi, dit-il, il faut d'abord te satisfaire, et ensuite tu donneras tes cent roubles?

« — C'est justement cela, Votre Noblesse.

« — Sais-tu bien, mon bon ami, dans quel temps nous vivons? me dit-il en me frappant sur l'épaule;



Femmes de a secte des Malakhanys, ou buveurs de lait. — Dessin de B. Vereschaguine.

sais-tu que nous en sommes arrivés à une époque où le fils vendrait son père, et réciproquement. Tout se fait pour de l'argent. Tu veux que je te rende service, que je retrouve tes chevaux, et ce n'est qu'après tout cela que tu me donneras ton argent; mais ici on me le donne d'avance; tu n'entends pas les affaires; si tu veux m'en croire, laisse là tes poursuites.... »

« Il n'était que trop clair qu'il n'y avait rien à attendre de ce côté; j'en causai cependant avec mes frères, et nous résolûmes de retourner chez le gouverneur. S'il ne veut pas recevoir notre supplique, disions-nous, nous la jetterons sous ses pieds, et il en fera ce qu'il voudra. Nous le trouvâmes.

« — Eh bien! qu'y a-t-il encore?

« — Voici ce que c'est, Votre Excellence; nous venons de nouveau vous apporter notre requête. »

« Il la prit, la lut et la mit dans sa poche!

« — C'est bon, dit-il ensuite; on donnera suite à votre affaire. »

« Après cette nouvelle démarche, l'affaire traîna en longueur pendant trois ans; je n'exagère pas en disant que j'allai vingt fois au siége de l'administration du district (la ville est à soixante verstes d'ici); je me rendis deux fois chez le gouverneur; vous pouvez bien estimer que toutes mes dépenses pour aller à Tiflis s'élevèrent à trente roubles au moins, car il faut aussi compter la nourriture. Je voyais cependant que je perdais mon temps et mes peines.

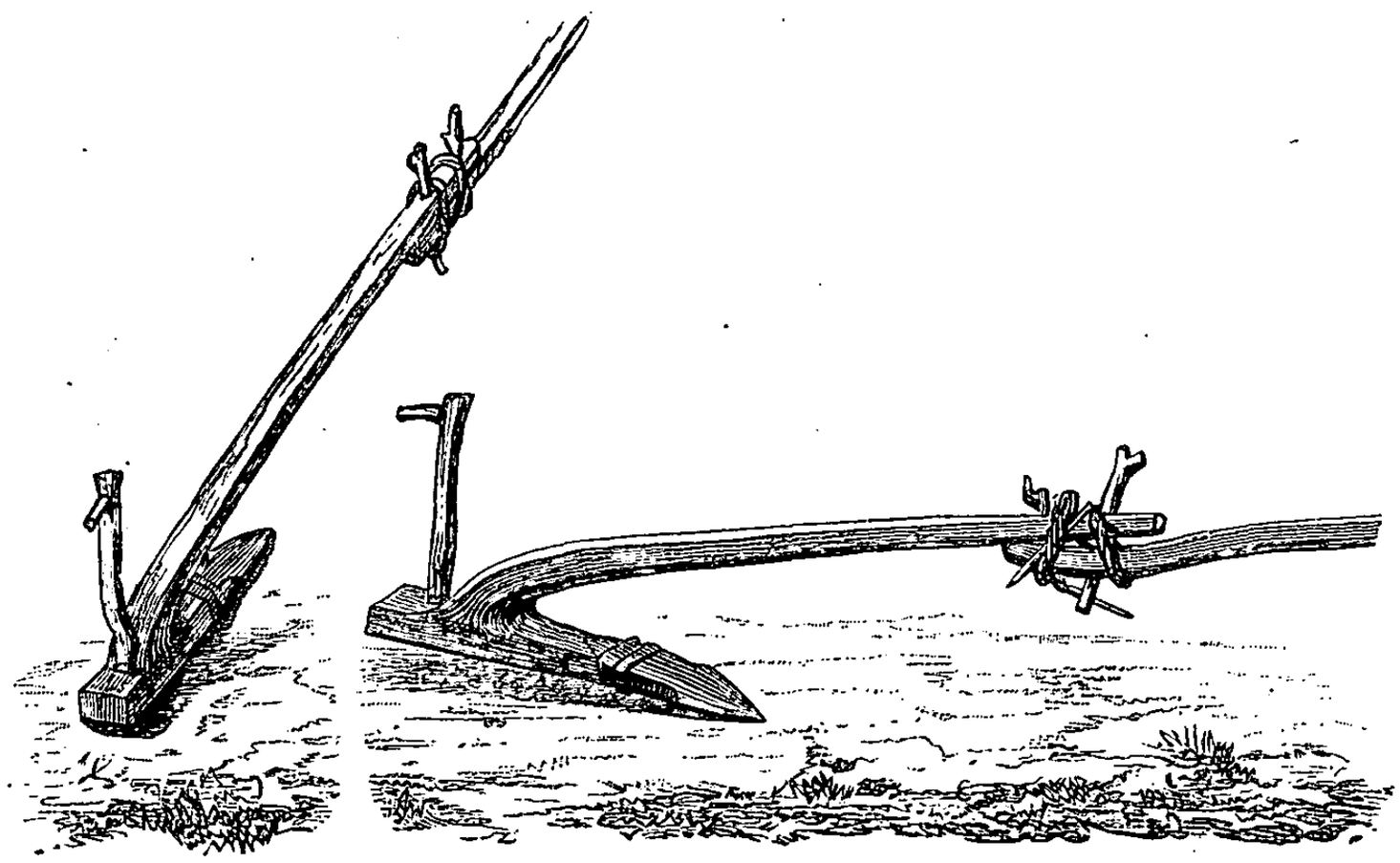
« Arrive le colonel M*** ; nous revenions à cette époque de Tiflis; on nous assura que ce nouveau gouverneur ne s'attribuait point de profits illicites. Je dois avouer que nous nous refusâmes à y croire. Cependant tous ceux qui répétaient qu'il ne volait pas et qu'il mettrait fin au brigandage, avaient été lui demander justice.

« Mais, répondions-nous, vous voyez qu'on vole et qu'on assassine encore plus qu'auparavant.

« J'allai chez le gouverneur, et je lui contai mon affaire. Il ne fit pas de grands commentaires.

« — Connais-tu les gens qui t'ont volé? me dit-il.

« — Je les connais, Votre Haute Noblesse; un tel y



Charrue-arère de la Transcaucasie. — Dessin de Bonnafoux d'après un croquis de B. Vereschaguine.

a pris part, et il mettra sur les traces de ses complices.

« — Quand cela s'est-il passé?

« — Il y a déjà quatre ans. J'ai présenté ma requête au gouverneur du district; j'ai été à Tiflis : on ne m'a donné aucune satisfaction.

« — Comment cela? Eh! mirza D*** (le même qui m'avait frappé sur l'épaule, l'interprète), écrivez de suite qu'on fasse les recherches et qu'on rende justice à cet homme! »

« Le mirza vint avec moi à la chancellerie.

« — Marche derrière moi, me dit-il en m'apostrophant grossièrement, fils de chien, chicaneur, ... tu as toujours cette affaire en tête; après trois années, où veux-tu qu'on cherche?

« — Pourquoi m'injurier? Si tu continues, je vais de suite porter plainte au gouverneur. »

« On écrivit à l'assesseur; je donnai le signalement de mes voleurs, et, le croiriez-vous, je retrouvai mes chevaux! J'obtins même qu'on me payât une médecine pour l'un de ces pauvres animaux qui avait perdu un œil; mais comment guérir un borgne? De toutes façons, grand merci! Que Dieu donne la santé à notre gouverneur et à celui qui nous l'a envoyé; que le Seigneur leur accorde seulement tout ce qu'ils lui demanderont! »

Les Malakhanys. — Sous-divisions. — Les purs. — Les sauteurs. — Le complément. — Une lecture religieuse. — Cérémonies bizarres. — Sauteries. — Fin du voyage.

Les Malakhanys sont en grand nombre dans la Transcaucasie; leur existence est loin d'être malheureuse : ils vivent dans l'aisance; mais on ne retrouve pas chez eux la paix dont jouissent les Pneumatomaques. La discorde règne sans cesse parmi eux. Mécontents des anciennes règles, plusieurs d'entre eux en

créent de nouvelles ; de là une cause incessante de dissentiment. Très-souvent un nouveau parti se forme et tâche d'attirer à lui le plus possible d'adhérents. Une fois que les nouveaux sectaires sont en nombre suffisant, ils se mettent sous la direction d'un autre mollah, et prennent une autre maison pour le lieu de leurs réunions.

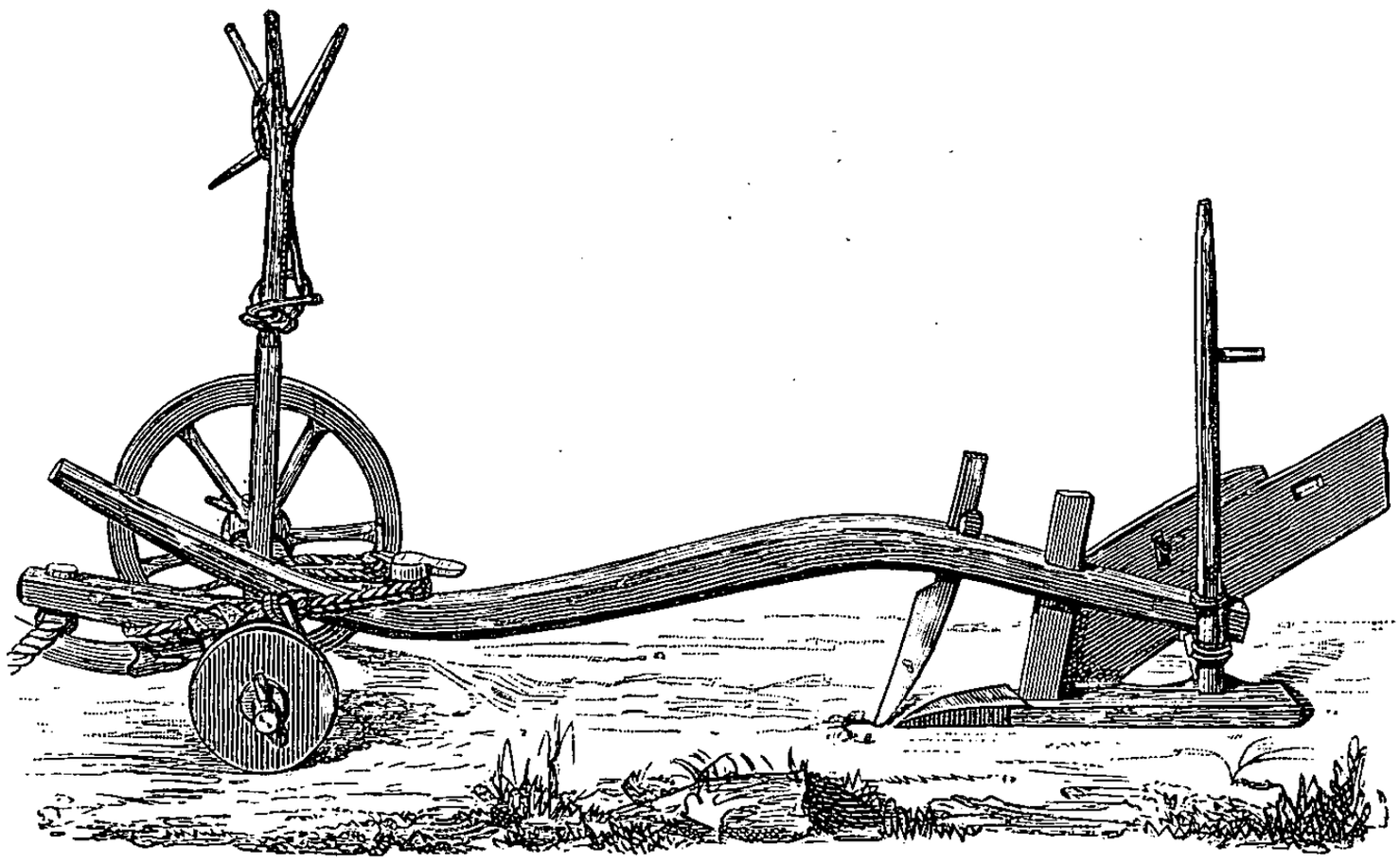
Par suite, la *secte des esprits*, comme s'appellent les Malakhanys, s'est divisée en plusieurs partis.

Ce sont d'abord les *purs* Malakhanys, les plus sensés dans la pratique de leurs cérémonies. Ils reconnaissent l'Ancien et le Nouveau Testament, lisent et chantent les psaumes de David, qui, à l'égal du Psalmiste lui-même, sont en grand honneur dans toutes leurs sectes. Quelques-unes des fêtes indiquées par l'Ancien Testament sont célébrées par tous d'un commun accord.

En ce qui concerne le respect de ces fêtes bibliques, les Malakhanys purs ne sont pas parfaitement d'accord entre eux. Il y a une secte qui, comme les *sabbataires*, veut les observer toutes sans exception ; de sorte qu'il s'est formé un parti tenant le milieu entre les Malakhanys *purs* et les *sabbataires* ou *judaïques*. Il est, du reste, peu nombreux, et je n'ai pas eu l'occasion d'en rencontrer aucun groupe formant une colonie particulière.

Ils diffèrent aussi sur d'autres rites secondaires. Ainsi, quelques-uns trouvent scandaleux l'usage du baiser général que se donnent, aux prières, les Malakhanys. Nouvelle cause de dissentiment qui a causé une nouvelle séparation.

Mais le dissentiment le plus notable est celui qui sépare les *purs* des *sauteurs*. Ces derniers prennent dans toute l'acception littérale du mot le dogme de la descente du Saint-Esprit sur les croyants. Ils prétendent que cette descente n'est visible et apparente qu'autant qu'elle a le pouvoir de mettre ceux qui prient dans l'état d'extase, c'est-à-dire de les rendre semblables aux possédés du démon et de leur faire parler plusieurs langues. C'est pour ce motif que le service divin des sauteurs est célébré de préférence le



Charrue de la Transcaucasie. — Dessin de Bonnafoux d'après un croquis de B. Vereschaguine.

soir, ou plutôt pendant la nuit, puisqu'il se prolonge plusieurs heures après minuit : il en résulte des scènes bizarres qui souvent prêtent à rire à ceux qui ne sont pas de leur secte.

On dit que les *purs* s'indignent contre les innovateurs, et leur indignation est telle, qu'aucun d'eux n'entrerait, à quelque prix que ce fût, dans une assemblée de sauteurs : il craindrait de s'y souiller.

Toujours est-il que ce différend a donné naissance à de nombreuses querelles, que les sauteurs ont encore envenimées en introduisant de nouveaux chants composés par leurs prophètes et leurs psalmistes contemporains : ces chants, d'un rhythme moderne, précèdent la *sauterie;* les airs, d'abord gais, mais de plus en plus entraînants, les préparent et les excitent à l'obsession du malin esprit.

Les sauteurs ont vu à leur tour la division envahir leur secte. Une partie d'entre eux, s'appuyant sur le témoignage des écrivains de l'Ancien Testament, sur l'exemple de plusieurs patriarches de l'antiquité et sur celui des rois, admet la polygamie. Du reste, jusqu'à présent, ces innovateurs ne sont pas nombreux, et leur propagande se fait avec prudence.

Me prenant pour un personnage officiel, ces messieurs, ou pour mieux dire leurs directeurs, me demandèrent de présenter en leur nom, au gouvernement, un mémoire sous le titre de « complément à la doctrine ordinaire et commune des sauteurs. » Je fus naturellement obligé de m'y refuser ; mais je ne m'en procurai pas moins la copie de ce *Complément*.

Autant que j'ai pu en juger, les mécontentements personnels et les jalousies des mollahs, des directeurs, jouent le rôle principal dans tous ces dissentiments.

La masse a, relativement, une érudition moins grande et une intelligeuce moins développée que ses chefs ; elle se laisse facilement séduire par toutes les innovations ;

une chose ou l'autre l'entraîne, la passion ou la fantaisie. Aussi, chez les sauteurs et les polygames, voit-on surtout accourir les jeunes gens qui ne demandent qu'à danser, qui sont toujours prêts à prendre part aux chants joyeux, et que la polygamie n'effraye pas.

En résumé, les polygames, en laissant de côté leur tendance particulière à la pluralité des femmes, ne diffèrent pas des sauteurs pour le fond de la doctrine; de sorte que, pour plus de clarté, on peut s'en tenir à la division des Malakhanys en deux groupes principaux : les *purs* et les *sauteurs*.

La soirée était avancée, un samedi, lorsque j'entrai dans la chaumière où se tenait l'assemblée des purs. C'était une isba russe, avec des bancs tout autour des murs; les assistants étaient peu nombreux; les prières n'étaient point encore commencées.

Un gros homme à la figure ridée et paraissant sur le retour (c'était le prêtre, je l'appris plus tard) me dit :

« Ayez la bonté, mon cher, de venir vous asseoir plus près; nous causerons ensemble. »

Pendant que j'échangeais avec lui et avec mes voisins les souhaits ordinaires de santé, le peuple arrivait : la chaleur devint étouffante, sans parler d'autres inconvénients inévitables dans une réunion où les ouvriers étaient en majorité.

Le prêtre, c'est-à-dire le mollah ou directeur, était assis à la place d'honneur dans le coin du côté de l'entrée, au-dessous d'une armoire à images couverte d'un rideau. A défaut d'images, chez les Malakhanys, ces armoires renferment les livres saints et différents objets, tels que des papiers, un encrier, un abaque (la table à calculer des Russes), des chandeliers et d'autres choses d'un usage journalier.



Femme pneumatomaque. — Dessin de B. Vereschaguine.

Pendant les prières, on pose les livres sur une table de grandeur moyenne, couverte d'une nappe propre et blanche, et placée, à la façon russe, dans le coin à l'entrée. Aux côtés du prêtre se tiennent plusieurs aides. Autour de ces directeurs, sur les bancs, s'assied le peuple : près de la table sont les plus respectables par âge; la jeunesse se place plus loin dans le fond de l'isba. Les femmes ne se mettent pas non plus en avant; elles restent près de la porte ou vont dans les coins.

« Pourquoi donc les femmes sont-elles assises derrière les hommes? demandai-je plus tard.

— Par le rang, elles sont inférieures, mon cher, c'est pourquoi elles se tiennent en arrière, » me répondirent plusieurs voix, et le mouvement des têtes approuvait ces paroles.

En attendant le commencement des prières, on parle de choses et d'autres; bien que dans l'isba l'atmosphère soit étouffante, la plupart des assistants gardent sur eux leur courte pelisse.

Mais voici le prêtre qui élève la voix :

« Eh bien! que lirons-nous donc bien aujourd'hui?... Je n'étais déjà pas trop en état de lire autrefois; mais aujourd'hui mes yeux sont encore plus faibles.... Lis, frère Jean Vlassietch!

— Non, Jacob Nikiforwitch; lisez vous-même.

— C'est que, vois-tu, mes yeux sont bien mauvais. Eh bien soit! donne. Voici quelque chose de l'apôtre Jean.... »

Après ces excuses nécessaires pour sauvegarder sa modestie en présence d'un seigneur étranger, Jacob installa ses lunettes sur son nez et commença à lire une des épîtres de saint Jean, s'arrêtant à chaque phrase pour la commenter. Ses explications étaient parfois absurdes; il y en avait d'autres, au contraire, dans lesquelles il faisait preuve d'un bon sens moral et pratique.

« Comprenez-vous bien, mes frères, ce que l'apôtre ordonne : *Ne point se quereller!* et cependant chez nous, avant-hier, les enfants se sont querellés au fauchage, et ont été jusqu'à l'assesseur; voilà déjà ce que l'apôtre ne veut pas. Quand par hasard une querelle vous divise, allez trouver les vieillards : ils examineront l'affaire, ils vous réconcilieront, vous obligeront à vous embrasser, et tout sera fini. Mais voici que vous avez inventé d'aller trouver l'assesseur! C'est là un péché. Donc.... C'est pourquoi.... Eh bien! maintenant, allons plus loin!... »

Et il parle ainsi de suite. Dans les passages où lui-même ne comprenait pas le sens de la phrase, il éludait adroitement les commentaires :

« Bon, ceci aussi, l'apôtre ne commande pas de le faire. »

Ou bien :

« Il faut aussi se rappeler ceci, ne jamais l'oublier. »

A propos des paroles de l'apôtre sur la *vie future* dans le ciel, le prêtre se mit à dire :

« Quand viendra-t-elle? — Personne ne le sait; de sorte que peut-être bien nos petits-fils ne vivront pas assez longtemps pour assister à la seconde venue du Christ. »

Le prêtre arriva de cette façon à la fin d'un chapitre de l'apôtre, et dit alors au peuple :

« Eh bien! maintenant, chantez quelque chose, mes enfants! »

A ces mots, l'animation s'empara en un clin d'œil

de l'assemblée entière. Un des aides du prêtre choisit un psaume quelconque, et, s'étant consulté avec ses voisins sur le choix du chant, entonna très-fort la première phrase. Toute la foule suivit son exemple sur le ton monotone de nos chants populaires, ou plutôt sur un ton plus triste encore. Parfois l'un commençait à dire un verset, et les autres reprenaient ensemble ; leur chant se déroulait en une monotonie sans fin, qui durait, durait toujours.

Les Malakhanys chantent très-haut et glapissent de telle sorte, que leurs chœurs s'entendent d'un bout à l'autre de la campagne. Il n'est pas rare que le samedi soir, lorsqu'ils entonnent les psaumes dans plusieurs assemblées simultanément, on se trouve dans l'impossibilité de se livrer au moindre travail : on a beau fermer portes et fenêtres, on les entend toujours, comme s'ils étaient devant votre maison.

Après le chant, on étendit un petit tapis par terre : ils se mirent alentour pour lire les prières, se tenant debout et faisant des génuflexions. Le prêtre les disait à haute voix, et les assistants les marmottaient après lui. Ensuite, ils se rassirent sur leurs bancs et continuèrent à chanter ; puis ils se rangèrent autour de l'isba, et le *baisement* commença ; à l'exception du prêtre qui ne saluait point et ne faisait que recevoir le premier baiser des autres, chacun, Jean ou Pierre, par exemple, allait vers Pierre ou Jean, le saluait trois fois jusqu'à terre et l'embrassait deux fois.

Chez les Pneumatomaques, les hommes s'embrassent entre eux et les femmes entre elles. Chez les Malakhanys, cette distinction n'existe point : hommes et femmes, tous s'embrassent, à cette condition que les hommes, probablement d'un rang plus élevé, commencent les premiers. Pendant tout le temps de la cérémonie, des saluts et des baisers, les chants continuent; à la fin, on dit encore une prière, on chante



Moissonneur. — Dessin de A. Marie d'après un croquis de B. Vereschaguine.

de nouveau; on récite la prière de clôture, et tout est fini.

Avant qu'on se sépare, le prêtre engage ordinairement l'assemblée à revenir tel jour ou à telle heure.

« Demain, mes frères, vers midi, rassemblez-vous de nouveau : nous invoquerons le Seigneur Dieu. »

Pendant qu'ils cherchaient leurs bonnets, je les ai entendus se servir d'expressions empruntées aux livres saints, telles que : « Où donc est ma *chasuble ancienne* ou ma *chasuble lumineuse?* » C'est ainsi qu'ils désignaient leurs caftans en fouillant dans le tas commun où ils les avaient empilés en arrivant.

Il me revient à la mémoire un procédé délicat dont j'ai oublié de parler.

Lorsque le service divin est commencé, les retardataires n'entrent plus un à un, mais par groupes. Ils se rassemblent d'abord devant la porte, et profitent, pour entrer dans l'isba, d'un intervalle de silence entre une prière et un chant. En attendant, ils récitent mentalement la prière; à leur entrée, tous les assistants se lèvent de leur place et font aussi une prière à voix basse, après quoi ils échangent un salut très-bas, et le service continue.

A propos d'un passage où l'on parle du baptême, je leur posai la question suivante :

« Pourquoi, Malakhanys, ne vous baptisez-vous point avec de l'eau? Le Christ en a donné lui-même l'exemple et s'est fait baptiser ainsi.

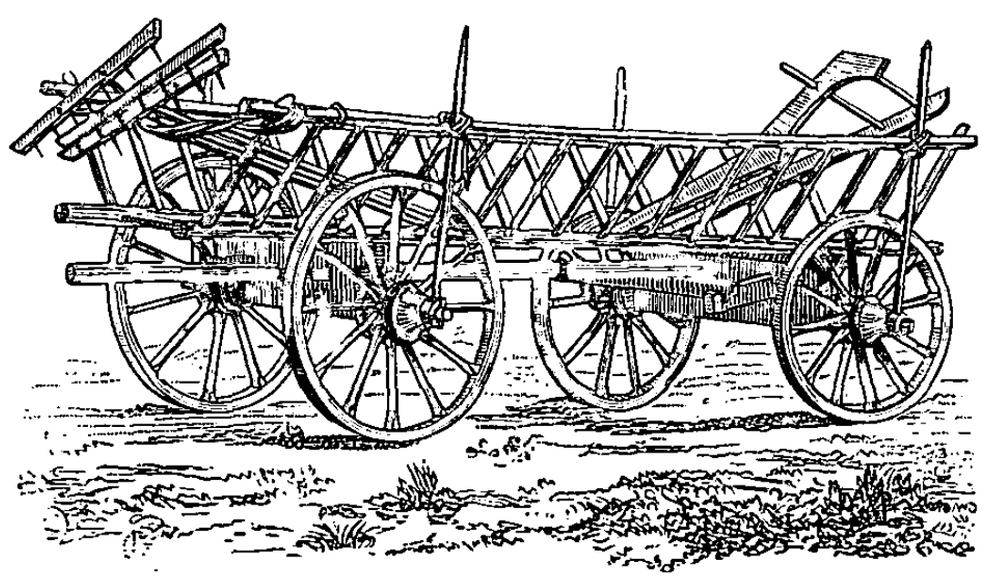
— Le Christ, il est vrai, s'est fait baptiser ainsi, mais ce n'était que pour l'ordre; car, que dit-on dans les Écritures? Jean le baptiseur dit : « Je vous baptise par l'eau; mais il viendra un homme dont je ne suis pas digne de délier les cordons de souliers ; celui-là baptisera par l'eau et par le feu. Donc, s'il faut donner le baptême par l'eau, il faut aussi le donner par le feu, et que sera-ce donc que cela?... »

Il faut remarquer que, dans le choix qu'ils font des psaumes et des textes pour l'édification des fidèles, les Malakhanys accordent une grande faveur à quelques-uns des principes chrétiens qui peuvent exercer la plus heureuse influence sur leurs esprits. Ils admettent, par exemple, que le Seigneur est miséricordieux à l'infini, et qu'il n'y a point de péché par la parole, par l'action ou par la pensée dont on ne puisse être absous par la pénitence. Ils vont même plus loin, et disent :

« Si on ne pèche pas, il n'y a pas lieu de faire pénitence; mais si, ayant péché, l'on ne fait point pénitence, le Saint-Esprit ne descend pas en vous, et vous ne faites point votre salut. »

Ce Saint-Esprit si ardemment souhaité ne descend dans l'homme qu'à l'heure de la pénitence. D'après les *purs* Malakhanys, sa présence dans l'homme ne se témoigne par aucun fait visible; seulement le bienheureux soupire ou pleure, et trouve dans la prière un soulagement à ses afflictions.

Il n'en est pas de même chez les *sauteurs*. Lorsque leurs pénitents sentent en eux le Saint-Esprit, ils croient de leur devoir de montrer, en entrant en extase, l'état de sainteté passagère de leur âme. Le Saint-Esprit commence par les agiter, puis il les fait chanceler comme des hommes ivres; ensuite, tous, hommes et femmes, trépignent, sautent, tournent, gambadent sur les bancs, même sur la table.... ou bien ils se couchent dessus et la traînent par la chaumière. Les femmes se démènent encore plus que les hommes.



Voiture de sectaire pneumatomaque. — Dessin de Bonnafoux d'après un croquis de B. Vereschaguine.

Cette frénésie se comprend en partie, si l'on considère que les sauteurs sont presque tous des jeunes gens auxquels les règles sévères de leur secte puritaine défendent toute participation aux plaisirs du monde, le chant, la danse et autres. Ils profitent de cette occasion pour se donner tout le mouvement imaginable jusqu'à épuisement de leurs forces.

Il ne faut pas oublier d'ajouter que les prières des Malakhanys sont très-longues : leurs veillées durent sans interruption quatre ou cinq heures, et même davantge, et ont lieu dans une isba où la chaleur est extrême, au milieu des ténèbres de la nuit, après une journée de travaux pénibles. Dans de semblables conditions, il n'est pas surprenant qu'ils se plaisent à ces exaltations frénétiques.

Quand j'arrivai à la veillée des sauteurs, il était déjà près de minuit. La chaleur dans l'isba était comparable à celle du bain; l'obscurité était presque complète; une mèche nageant dans de la graisse jetait seule çà et là une lueur vacillante.

Voici les scènes dont je fus le témoin :

Tous les fidèles, fortement serrés les uns contre les autres, avaient la face contre terre; le prêtre seul était debout, les mains croisées, la tête inclinée sur la poitrine; il lisait doucement une prière; on entendait très-distinctement ces paroles qu'il prononçait avec solennité : « Seigneur, fais grâce; Seigneur, fais grâce; gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit! » Le peu d'espace obligeait quelques-uns des assistants à se mettre sur les bancs; pris de faiblesse, ils s'adossaient au mur, ils tenaient les bras étendus et la tête levée en l'air.... L'un d'eux, debout sur un banc, avait caché son visage dans le coin et pleurait amèrement en silence.... De temps à autre, du milieu des fidèles, partaient de gros et profonds soupirs, et l'on entendait des phrases dans le genre de celle-ci : « Oh! Seigneur, pourquoi nous envoies-tu ces châtiments? Seigneur, pourquoi me battent-ils? Ils ne le savent pas eux-mêmes!!... oh! oh!... hou! hou!... » D'un autre côté partaient de bruyants et interminables sanglots qui ne cessaient que pour recommencer plus fort. L'un de ceux qui étaient couchés par terre bondit tout à coup, lève les bras et la tête en l'air, et reste, dans cette pose, comme cloué à sa place. C'est signe qu'il a fait pénitence, et il annonce qu'il est prêt à *voler sur le Sion*, mais qu'il lui manque des ailes, et qu'il ne peut se les procurer.

Cette veillée se prolongea ainsi plus d'une heure; tous entonnèrent ensuite à la fois les *nouveaux chants*, d'abord assez doucement, puis en les accompagnant de rapides mouvements du corps.... »

J'ai encore devant les yeux un robuste gaillard qui, tranquille jusqu'alors, avait soudain trépigné comme un fou furieux, puis secouant sa chevelure, s'était mis à se balancer d'un côté et de l'autre; je m'attendais à une chute; mais mon gaillard, loin de tomber, commença à jeter ses jambes deci et delà, et à faire subir à son corps toutes sortes de contorsions. Bientôt toute l'assemblée se mit en branle, les gémissements emplirent la chaumière; ce n'était plus que sauteries, trépignements, cris plaintifs des femmes; tous les bras gesticulaient, les visages prenaient une expression de plus en plus farouche. Je me blottis dans un coin : la peur me gagnait, je l'avoue; on aurait dit qu'ils se disposaient à quelque pratique homicide....

A la fin, l'un d'eux, étant comme possédé du démon, jeta par terre, d'un coup de poing, le luminaire, et l'isba tomba dans l'obscurité....

Du reste, la lumière reparut immédiatement.

Le plus grand argument que donnent les Malakha-

nys pour justifier ces transports insensés est l'exemple du prophète David, jouant de la harpe et dansant devant l'arche d'alliance.

Dans la campagne de Novaïa-Saratovka, où je m'arrêtai aussi, le désir d'imiter à la lettre le bien-aimé prophète avait donné aux sauteurs l'idée de se pourvoir de harpes. Mais, ne pouvant s'en procurer, ils les remplacèrent par des peaux tendues en cercle, et glorifièrent Dieu « par des chants avec accompagnement de tambourin. »

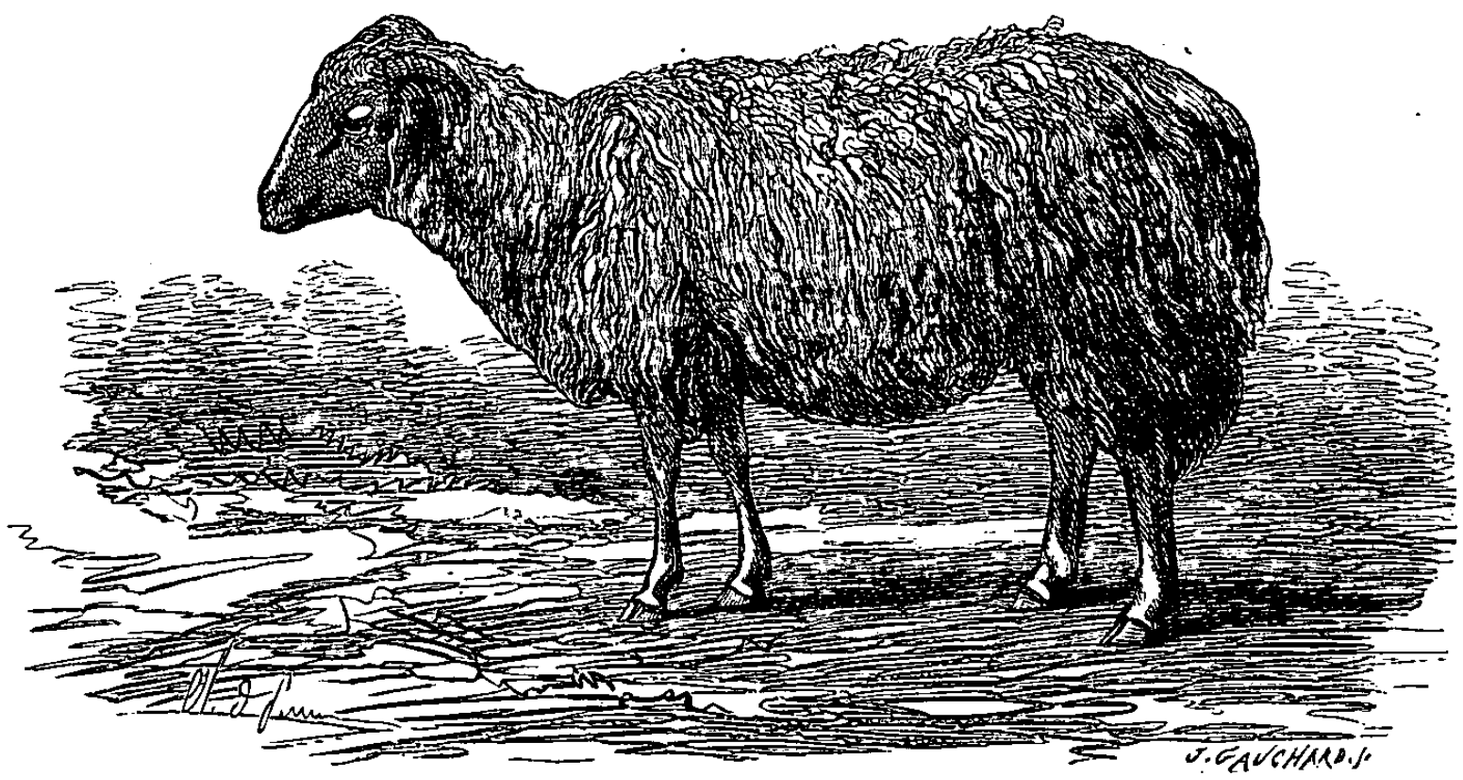
A l'époque de mon passage à Saratovka, ces tambours n'étaient plus en usage; on en avait fait un tel abus, que ceux mêmes qui n'avaient eu aucune part à cette innovation décidèrent qu'il fallait les supprimer, pour éviter les dissensions et la discorde.

Comme je l'ai déjà dit, les sauteurs ont des élus qui, se trouvant en rapport avec l'Esprit, parlent plusieurs langues; je n'ai pas entendu de ces discours inspirés; mais ceux qui ont eu plus de chance que moi disent que les inspirés marmottent, dans ces occasions, d'affreuses absurdités. On ne peut naturellement espérer autre chose de gens si peu instruits.

« Comment pouvez-vous donc les croire? leur demandais-je; on ne parle pas ici d'autre langue que le tatar et l'arménien : ils ne sauraient vous débiter que des sottises!

— Nous ne connaissons pas ces langues, il est vrai; mais si l'Esprit rend sage quelqu'un, tout lui est possible, car cela lui vient de Dieu. »

Ils expliquent d'une façon singulière comment les polyglottes leur seront utiles alors que se formera *le royaume de Sion*, composé de différents peuples dont les Malakhanys seront les premiers élus. Que sera-ce que ce royaume? Il est certain qu'ils l'ignorent et ne se l'expliquent pas; mais l'idée en est fortement enracinée dans leur esprit. Un seul prophète[1] ou chef des sauteurs (paysan des plus madrés qui connaissait par cœur tous les passages les plus remarquables de l'Ancien et du Nouveau Testament) me développa ses idées sur ce royaume de la manière suivante :



Mouton, dans la colonie des Malakhanys. — Dessin de O. de Penne d'après un croquis de B. Vereschaguine.

Le Sion est une montagne (*Apocalypse*, ch. XXI), c est l'éternel Sion (*Apocalypse*, ch. XX), royaume composé de peuples de Dieu, sur lequel régnera le Christ lui-même; la place de ce futur royaume est encore inconnue, mais il arrivera, c'est certain; il est vrai aussi que les élus seuls y pénétreront. Autour de ce Sion il y aura la Nouvelle Jérusalem, composée de différents peuples, parlant des langues diverses et issus de toutes les races. »

A propos de ce Sion, une personne qui a visité comme moi ces sectaires m'a raconté le fait suivant :

« J'arrive, me disait-il, à l'heure du service divin dans l'isba des sauteurs, et, parmi les objets que l'obscurité me permet de distinguer, j'aperçois sur le poêle quelque chose qui remue; je regarde avec plus d'attention, et je vois que c'est un paysan avancé en âge, tout nu et très-gras, qui se tourne tantôt sur un côté, tantôt sur un autre. Je pensais que c'était quelque fanatique, mais on m'expliqua qu'*il s'emplumait*.

— Comment cela, il s'emplume?

— Eh bien! cela signifie qu'il se délivre du péché (fait pénitence), et demande à Dieu des ailes pour voler sur le Sion. »

Lorsque je rapportai ce récit à quelques mollahs des sauteurs, qui causaient avec moi, ils rirent et me répétèrent la phrase habituelle, que tout cela était inventé par la jalousie et par la haine :

« Il est vrai que si quelqu'un sent l'Esprit en lui, il lève les bras en l'air, comme s'il se préparait à quitter ce monde et le péché, pour aller là où l'ordonnera le Seigneur; mais de là à se déshabiller et à se mettre entièrement nu, il y a une grande distance. »

1. Le prophète prend aussi le titre de chef ou *lecteur de la parole de Dieu*, de principal gardien du « troupeau de Dieu. » La société des sauteurs de tout le pays a généralement un seul prophète. Après le prophète, vient le prêtre ou directeur; celui-ci a des aides, comme il a été dit plus haut, qui, à sa mort, sont candidats à la prêtrise.

J'ai souvent vu l'élévation des bras, et j'étais très-étonné qu'ils pussent, sans se fatiguer, conserver cette position pendant une heure entière environ.

Les Malakhanys prétendent que si l'un des membres de l'assemblée pèche et ne fait point pénitence, le Saint-Esprit dévoile infailliblement à quelqu'un des assistants, pendant la prière, le péché du confrère ; ce dernier avertit le prêtre, et le coupable est *exhorté de paix*. Il y a beaucoup d'exemples de ce genre, disent-ils.

En cas de délit de la chair ou d'autres péchés intimes, le coupable, suivant le degré de la faute, n'est pas admis dans l'assemblée, soit au baiser en commun, soit au moment de la prière.

Celui qui veut faire partie de la secte des sauteurs doit, auparavant, venir faire pénitence devant le prêtre et lui promettre pour l'avenir de s'abstenir autant que possible du péché. Ces exigences une fois satisfaites, le prêtre annonce, à l'assemblée suivante, que « voici frère un tel, qui a fait pénitence et demande l'Esprit à Dieu. » Pour l'invocation du nouveau venu à cette grâce, tous les autres pénitents qui ont déjà reçu l'Esprit et qui sont appelés le *Chœur sacré*, lui imposent les mains, comme faisaient les apôtres, et le revêtent d'un insigne visible, par exemple d'une ceinture, qu'il porte dès lors constamment sur lui.



Sectaires Malakhanys. — Dessin de A. Marie d'après B. Vereschaguine.

Les cérémonies sont très-simples dans la religion des Malakhanys.

Voici comment on baptise les enfants : on lit des prières appropriées à la circonstance, on chante, on donne un nom au nouveau-né, ordinairement celui du saint dont on célèbre la fête le jour de sa naissance, et après cela on mange en paix.

Pour célébrer un mariage, on lit des prières, on chante des psaumes, et les parents donnent aux futurs époux leur bénédiction. Conformément à la coutume russe, vient ensuite le régal, plus ou moins copieux suivant la fortune des familles des nouveaux mariés.

Les Malakhanys enterrent eux-mêmes leurs morts, après avoir célébré un service funèbre.

Ils ne boivent point de vin, assurent-ils, et ils ne fument pas le tabac, qu'ils appellent l'*encens du diable*. En cachette, ils font l'un et l'autre, et l'eau-de-vie, en particulier, est fort de leur goût.

Nous avons dit que les Malakhanys sont rusés, assez intrigants, et qu'ils sont loin d'être aussi francs que leurs voisins les Pneumatomaques. C'est facile à reconnaître au premier abord. J'ai souvent eu l'occasion de les entendre se lamenter au sujet de leur pauvreté, quoiqu'ils vivent assez à l'aise, et qu'ils n'aient point, à ce qu'il paraît, à se plaindre d'impôts trop lourds.

Presque tous les Malakhanys se livrent à des commerces de tous genres. Un grand nombre d'entre eux vivent de la profession de voituriers ; ils transportent les marchandises entre Tiflis et d'autres villes au delà du Caucase.

C'est un fait remarquable que presque tous parmi eux savent au moins lire et écrire.

Les Malakhanys furent transportés, par mesure administrative, dans la contrée du Transcaucase, il y a vingt-cinq ou trente ans. Aujourd'hui il leur est permis de revenir dans l'intérieur de la Russie; mais ils ne paraissent pas encore se trouver assez édifiés sur les véritables conditions dans lesquelles ce retour pourrait s'effectuer ; en effet, on n'a point désigné, jusqu'ici, de terrain ni d'endroits convenables pour leur établissement. Ils se tiennent donc sur la réserve et ne se hâtent point.

Il est à croire que, si on leur donne des terrains en quantité suffisante, beaucoup s'éloigneront de la Transcaucasie. Ils ne regretteront certainement pas les montagnes :

« Peut-on comparer ! disent-ils. Là-bas, de belles plaines bien unies ; mais ici, voyez quelles machines !... »

Après avoir habité quelques jours chez les Malakhanys, je retournai à Schoucha, et de là j'allai, par les montagnes, à Nachtchivane, à Érivan, à Alexandropol et à d'autres villes de la Transcaucasie.

B. Vereschaguine.



Barcelone : La Rambla. — Dessin de Rouargues d'après nature.

VISITE AU MONTSERRAT,

PAR M. GERMOND DE LAVIGNE.

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Barcelone. — La Rambla. — La vallée de Llobregat. — Le Pont du Diable. — Martorell. — Esparraguera. — Une tartane. — La posada de Collbató. — Les grottes de Montserrat. — Les pics de la montagne et les ermitages. — Le couvent; son histoire et ses légendes.

J'étais à Barcelone, au balcon de l'hôtel des Quatre-Nations. Ces beaux cafés situés sur la Rambla, les plus somptueux qui soient en Europe, *las Delicias*, *las Siete Puertas*, *El Iberico*, *el Café Nuevo*, resplendissaient de lumières. On voyait, à travers les glaces, les visiteurs se presser autour des tables, presque tous debout, la tête couverte.

La soirée était magnifique, à la suite d'une chaude journée d'automne; le ciel était pur, constellé d'étoiles; la brise de mer était tombée; pas le plus petit souffle n'agitait les arbres de la Rambla. Les promeneurs étaient nombreux, un peu groupés, sans affectation, selon leurs relations et leur rang. La bourgeoisie se tenait aux abords de l'hôtel, sur cette partie qu'on nomme la *Rambla de Capuchinos*, et plus haut, près du carrefour de la *Bocqueria*, se trouvait le groupe le plus pittoresque, en costumes nationaux.

Le Catalan avec son bonnet phrygien, la *gorra*, en laine rouge ou violette, dont la pointe s'enroule au-dessus du front; le Valencien, un foulard noué autour de la tête et portant sur l'épaule la *manta* en damier blanc et bleu; le Baléare, avec le chapeau en forme d'entonnoir; le prêtre coiffé à la Basile; l'élégante Castillane avec le mantelet de blonde noire, et la jolie fille barcelonaise portant la mantille de dentelle blanche à riches dessins.

Malgré ce mouvement, les groupes étaient peu animés; les conversations se faisaient à voix basse; les hommes semblaient préoccupés. Je ne retrouvais pas cette vivacité native de la population catalane; il me

manquait surtout une particularité, c'était l'appel du marchand de journaux, que j'entendais, à d'autres époques, provoquant les acheteurs, criant : *la Correspondencia de España*, *dos cuartos*, avec un rhythme monotone qui, dans mes souvenirs, est inséparable d'une soirée de la Rambla.

Mais on ne vendait pas de journaux à Barcelone ce soir-là, les libertés publiques étaient suspendues, Barcelone était en état de siége. Les factions parcouraient la Catalogne; Prim, disait-on, les dirigeait, et Baldrich venait de Tarragone, à la tête d'une troupe imposante. Cependant Barcelone était calme ou paraissait calme; les agitateurs s'abstenaient. La garnison presque entière avait été envoyée à la recherche des rebelles; quelques artilleurs seulement gardaient l'arsenal et les Atarazanas. Mais la ville était maintenue par une menace terrible : le capitaine général Ezpeleta, comte de Cheste, avait fait circuler, sans éclat, un avis aux habitants; il leur confiait le bon ordre, les avertissant qu'au moindre émoi un signe suffirait au fort de Montjuich pour bombarder Barcelone. On sait quelle est l'attitude redoutable du Montjuich : il s'élève à la gauche de la rade; ses rampes crénelées et armées de canons commencent à quelques centaines de mètres du port; ses bombes atteignent toute la ville et peuvent détruire en un clin d'œil tous ces établissements industriels de Sans, au pied du Montjuich, de Gracia au nord-ouest de Barcelone, de Barcelonette à droite du port, qui sont la richesse et la gloire de la Catalogne.

L'aspect de la Rambla n'en était pas moins comme aux jours de fête; la population, confiante ou dominée, affluait sur la promenade favorite; les dames en grand nombre, en toilettes élégantes, occupaient, des deux côtés de l'allée principale, ces siéges en fer dont la mode a fait le tour du monde, et qu'on rencontre aux Cascine de Florence, au Prado de Madrid, au Salon de Cristina à Séville, en tout semblables à ceux de nos Champs-Élysées.

Mais, tout à coup, une lueur éclatante et rapide jaillit vers le haut de la promenade, aux environs du théâtre du Liceo. A cette lueur succède une explosion; quelques cris arrêtent les promeneurs, une même pensée s'empare à l'instant de tous les esprits : l'émeute se déclare, les factieux arrivent, les bombes du Montjuich vont pleuvoir. Alors il se fait un effroyable tumulte; tout le monde fuit; les hommes s'élancent vers les maisons voisines, cherchant un abri; les femmes se précipitent éperdues, laissant aux bancs qu'elles entraînent, aux chaises qu'elles renversent des lambeaux de leurs vêtements; laissant tomber les éventails, les mouchoirs, les bijoux; livrant au vent ou aux tiraillements de la foule, dans cette cohue frappée de panique, les mantilles, les châles de dentelles violemment arrachés. En un instant la solitude se fait sur la Rambla; le sol est couvert de débris; toutes les maisons sont fermées.

En bas de la promenade, devant le quartier des Atarazanas, le factionnaire s'est arrêté, l'arme apprêtée, en avant du poste; le poste est prêt à sortir.

Plus loin, le capitaine général est monté à cheval avec tout son état-major. Un agent parti à la hâte pour l'avertir, l'a rencontré devant le palais de la reine, cette étrange construction carrée, lourde et sans goût, à laquelle la peinture à fresque, si usitée dans l'est de l'Espagne, a cherché à donner l'apparence et le relief des vieux édifices moresques.

J'étais descendu sur la Rambla. J'allais seul, au milieu de ces tristes et précieuses épaves. Par les portes entrebâillées, qui laissaient échapper un rayon de lumière, quelques curieux inquiets regardaient, et écoutaient les bruits de la voie publique.

Vers le carrefour de la Bocqueria, un rassemblement s'était formé. Un agent de police venait de ramasser sur le sol les preuves du délit, la cause de cette panique, les débris d'un misérable pétard, d'un *buscapié*, que de mauvais plaisants avaient allumé et lancé au milieu des promeneurs. Ce n'était donc pas le signal d'une révolte, ce n'était pas même un coup monté par des filous pour profiter du désordre. C'était une plaisanterie catalane, qui avait détruit les toilettes des dames barcelonaises, et qui avait exposé la ville aux obus de la forteresse et à l'incendie.

Je revenais, rassurant les premiers que je rencontrais, lorsqu'un homme qui, comme moi, s'était approché du rassemblement, curieux et flâneur comme moi, me rejoignit devant le Liceo et me frappa sur l'épaule.

« Eh bien ! eh bien ! » me dit-il en français.

Je me retournai. Je reconnus mon digne ami le docteur H..., savant hydrologiste, courageux agronome, laborieux promoteur de l'instruction élémentaire, l'auteur d'excellentes publications médicales et économiques. C'était une rencontre fort inattendue.

« Vous ici ! lui dis-je, cher docteur ?

— Et nous choisissons bien notre temps, me répondit-il. Est-ce qu'il va pleuvoir des bombes ?

— Peut-être, repris-je. En attendant, nous voilà comme Volney au milieu des ruines de Palmyre.

— Je quitte Paris, dit le docteur, pour fuir la saison pluvieuse, les points noirs et le temps froid; je cherche une station pour passer l'hiver. On m'a vanté Barcelone. Sans doute la température est douce, le ciel est pur et couvert d'étoiles; mais voici qui rend le climat malsain.

— C'est lorsque le vent tourne au Montjuich. Et depuis quand êtes-vous à Barcelone? demandai-je.

— J'arrive. Je viens de Perpignan. J'étais seul dans la diligence de Girone; seul dans le train qui suit le littoral; je n'ai parlé à personne, je ne savais rien de ce qui passait ici.

— Cela n'est pas dangereux, repris-je.

— Ces gens-là sont coutumiers d'émeutes et dansent sur les volcans.

— Lorsque les volcans dorment; mais ils fuient lors qu'ils grondent.

— Cette fusée de tout à l'heure ne me semble

pas de bon augure, aussi je m'en vais demain à Valence.

— A Tarragone, si le chemin de fer n'est pas coupé, vous trouverez Baldrich à la tête de six mille factieux.

— Alors que devenir?

— Il y a un chemin de fer allant d'ici à Saragosse.

— Sans doute.

— Un autre allant de Saragosse à Madrid.

— A merveille, et un troisième conduisant de Madrid à Valence?

— C'est ce que je voulais vous dire.

— Vous allez par là? Je pars avec vous.

— Je vais à Saragosse; mais je m'arrête en route.

— Loin des bombes du Montjuich?

— Hors de leur portée.

— Nous ne serons pas sous le canon de quelque citadelle vengeresse?

— Nous serons au-dessus de toutes les citadelles d'Espagne.

— Où cela donc?

— Au Montserrat.

— Est-ce loin d'ici? Faut-il beaucoup de temps?

— C'est à trois heures de chemin; il faut y consacrer deux jours. Et notez que ce n'est pas seulement une merveille géologique; M. Émilien Frossard, de Bagnères, écrivait, l'autre jour, « qu'il faudrait voyager bien loin pour rencontrer un pays qui présente ainsi un caractère grandiose, un aspect fantastique; une nature profondément tourmentée, des superstitions naïves, des légendes grotesques. Les pèlerins, les touristes, les princes, les mendiants, les pêcheurs chargés de crimes, les malades ou les blessés, les flâneurs désœuvrés et les savants observateurs viennent par milliers visiter le Montserrat et apporter le tribut de leurs défaillances ou de leur admiration. »

— Cela me tente, dit le docteur. Quand partons-nous?

— Demain, si vous voulez. »

Je laissai le docteur devant l'hôtel del Oriente, et j'entrai au café des Siete Puertas. J'avais là un commensal, un très-aimable savant, un peu botaniste, — il a fait une histoire du tabac, — chercheur d'archives, poursuivant de bibliothèque en bibliothèque, depuis le Paraguay, un chapitre de l'histoire des Jésuites.

Il y avait foule dans le café, une foule bruyante et agitée. J'aperçus M. D.... mélancoliquement assis devant une glace.

« Eh bien, lui demandai-je, et les archives?

— Rien à faire, me dit-il. Quand on pense qu'un boulet peut venir....

— Comme à Toulon, repris-je, renverser sur votre papier la vieille poussière de l'*archivo*....

— Que faire?

— Venez au Montserrat. Les bons pères ont des légendes. Loyola y a déposé son épée.

— Mais il y a des factieux au Montserrat?

— On n'en parle pas; d'ailleurs ils ne sont pas dangereux pour nous. De là nous irons à Saragosse, avec le docteur H....

— Eh bien, j'en suis. Rentrons, je vais fermer mes malles. »

Le lendemain, au jour, nous nous réunissions tous trois sur la Rambla. Nous avions confié nos bagages aú *faquino* de l'hôtel, qui devait, le jour suivant, les consigner à notre nom au train de nuit de Saragosse, que nous prendrions au passage, à Monistrol.

Nous partons à pied, remontant la Rambla, dans la direction de la Porte d'Isabelle, suivis d'un gamin qui portait nos sacs et une longue-vue.

La gare du chemin de fer de Martorell est à deux cents pas de l'extrémité nord de la Rambla. Il était huit heures, nous avions vingt-huit kilomètres à parcourir. Et nous voilà partis à travers la riche campagne de Barcelone. Derrière nous disparaissait le Montjuich, ce terrible épouvantail.

Une heure se passe promptement en chemin de fer avec d'aimables compagnons, et c'est à peine, gardant notre admiration pour plus tard, si nous songions à considérer la belle vallée du Llobregat qui s'étendait à notre gauche. Mais bientôt un tunnel nous interrompt, le train ralentit son mouvement et débouche dans une plaine immense toute sillonnée de cours d'eau, au fond de laquelle se développe, dans toute sa majesté, l'immense masse grise, isolée, étrange, déchiquetée du Montserrat. Le train s'arrête en avant de la jolie ville de Martorell.

Mais l'aspect du paysage est bien plus grandiose pour le voyageur qui arrive à Martorell par la route de terre venant de San Andrès de la Barca. C'est là ce que je veux décrire avec la belle gravure de notre dessinateur.

Le Llobregat coule au fond d'une gorge sauvage et rocheuse, ayant pour perspective la célèbre montagne. Le groupe de rochers qui s'élève à droite forme la pointe extrême de la ligne de collines sous lesquelles la voie de fer a pénétré en tunnel. La colline de gauche est, de même, le dernier contre-fort de la ligne de hauteurs qui, depuis San Boy, domine le cours du Llobregat et qui en sépare la vallée de celle du Noya.

La voie de fer débouche à droite, décrit dans la plaine une grande courbe, franchit le Llobregat sur un pont-viaduc en fer, puis elle disparaît derrière le contre-fort de gauche où se trouve la station. La vieille route de Barcelone à Madrid, venant de San Andrès de la Barca, par la gorge du Llobregat, se dessine sur le flanc de la colline et rencontre, à la pointe extrême, la ville de Martorell, forte de quatre à cinq mille habitants, dont les maisons, groupées sur le versant, font face à la plaine et à la montagne. La route tourne le saillant, traverse la ville, franchit de l'autre côté le Noya et le chemin de fer, pour gagner, au nord-ouest, Esparraguera et les défilés de Bruch.

Un pont célèbre, l'un des plus anciens et des plus curieux de l'Espagne, rattache Martorell à la rive droite du Llobregat. Il servait à la grande voie militaire qui

conduisait de la Catalogne dans l'Aragon. Ce pont, qui est fort étroit et en pente raide, est construit en pierre rouge; les arcs ogivaux sont en brique et d'une conservation parfaite. L'arc central mesure vingt mètres de hauteur; le petit arc plein cintre, qui donne passage à un sentier sur la droite, semble avoir été ouvert à une époque plus moderne. Au-dessus de la clef s'élève un portique appuyé sur les deux parapets et couronné par une toiture à angle aigu. A l'entrée du pont se développe un arc de triomphe en pierre, d'une seule travée, couronné par une abondante végétation de plantes parasites.

La chronique locale nomme ce pont le *Pont du Diable;* c'est la qualification que le vulgaire se plaît à donner à toutes les constructions de cette hardiesse et de cette lointaine origine. L'histoire cherche à établir que ce pont, qui est certainement de l'époque romaine, fut l'œuvre d'Annibal et que sa construction remonte à l'an de Rome 535. Cette assertion, que rien ne consacre aussi formellement, est fort légèrement fournie par une inscription officielle, gravée, il y a un siècle, sur le fronton de l'arc de triomphe, et qui constate que le roi Charles III a fait réparer l'arc « érigé par Annibal en l'honneur de son père Amilcar. » Le Pont du Diable n'en est pas moins l'un des plus curieux monuments de l'antique archéologie ibérique.

Cependant nous étions descendus à la gare de Martorell. Il était neuf heures. D'ordinaire, pendant la belle saison, un omnibus qui stationne à la gare, à l'arrivée du train du matin, conduit les voyageurs au village de Collbató, au pied des premières rampes de la montagne. Collbató est le rendez-vous habituel des visiteurs. Mais la saison était avancée, les voyageurs étaient plus rares, l'omnibus de Collbató n'était pas venu. Il y avait là deux tartanes, ces affreuses charrettes montées sur essieu, couvertes d'une bâche en sparterie, garnies de deux bancs dans le sens de la longueur, attelées de deux mules en flèche. Je fis prix avec l'un des voituriers, et comme nous avions une perspective de deux heures de route, nous entrâmes, avant de partir, à la posada, où nous demandâmes le chocolat. On nous apporta trois dés à coudre, remplis d'une pâte brun foncé parfumée à la cannelle, et flanqués de quelques biscuits.

« Que ferons-nous de cela, s'écria M. D..., j'en veux deux tasses, six tasses; nous ne déjeunerons pas avant midi. »

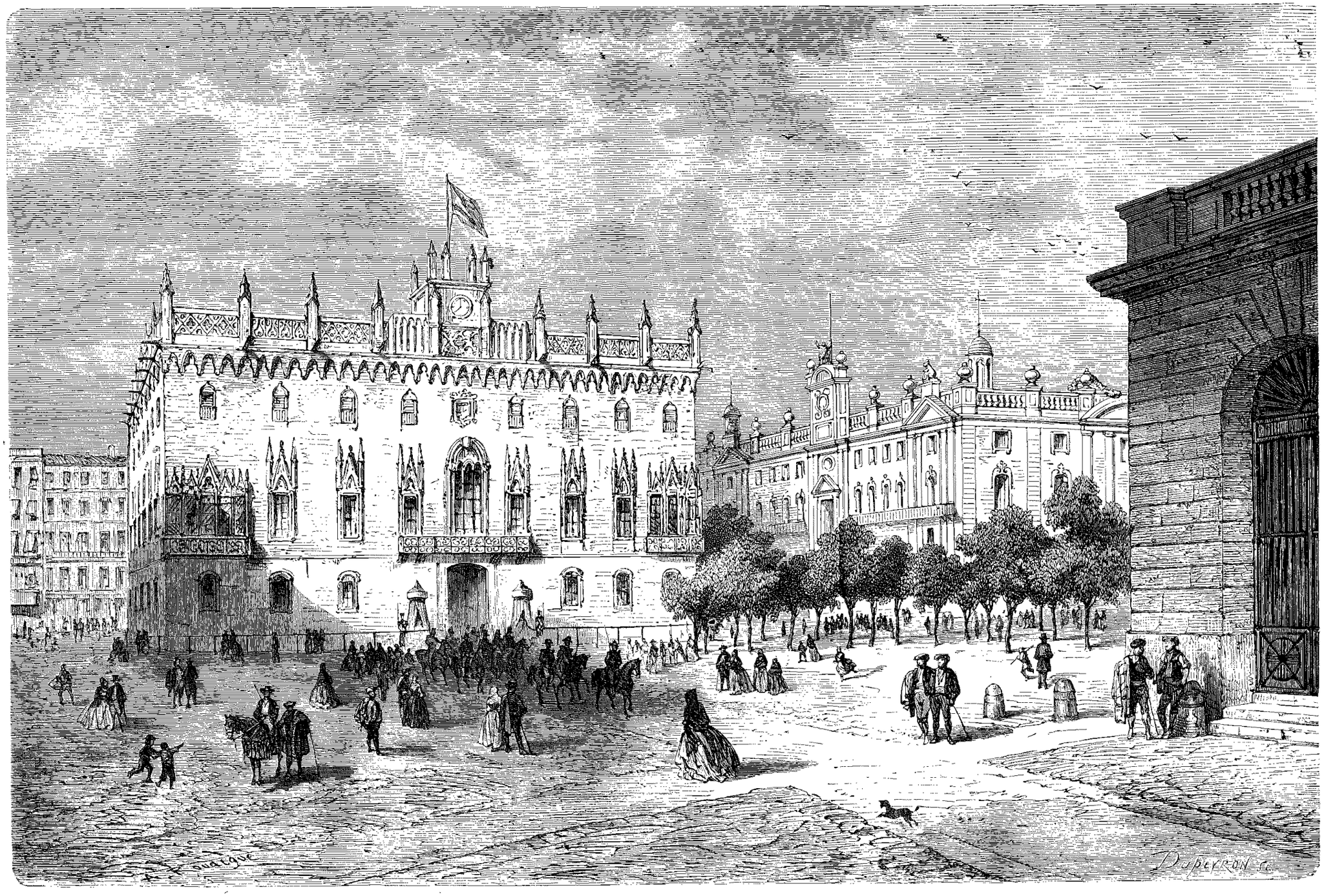
Lorsqu'il eut pris la première, notre aimable compagnon, déjà rassasié, ne songeait plus à en réclamer une seconde.

« Partons-nous? demanda-t-il; je comprends qu'on ait inventé la tartane et qu'on ait oublié d'y mettre des ressorts. C'est le meilleur digestif du *chocolate* catalan. *Vamos*, *hombre*, cria-t-il au *tartanero*, ... *y corriente!* »

Un instant après, les mules, la tartane, les banquettes et les voyageurs, tout trottait et sautait sur la grande route de Martorell à Esparraguera, et nous attendions, pour reprendre notre conversation interrompue, que nos corps fussent assouplis à ce violent exercice, et que nos mains pussent quitter les banquettes et les traverses de la tartane auxquelles elles étaient rigidement accrochées.

Esparraguera est une petite ville de trois mille habitants, à douze kilomètres de Martorell; Collbató est à huit kilomètres au delà d'Esparraguera. Tout ce trajet se fait en pays découvert, par une assez bonne route, qualifiée *camino real* de Barcelone à Madrid, et bordée de quelques haies. On peut jouir tout à l'aise de la vue de la montagne, à mesure qu'on en approche, et étudier son étrange formation. Elle s'élève, complétement isolée, au milieu de la campagne catalane, et semble être sortie, tout d'une venue, des entrailles de la terre en un jour de violent soulèvement. L'aspect général est d'un gris vineux assez uniforme; la cime se partage en un assez grand nombre de sommets: ceux-ci sont découpés en dents de scie (*mons serratus*), formés d'aiguilles élancées et aiguës. Cet aspect se modifie un peu selon le lieu où est placé le spectateur, et la topographie du pays se prête aisément à fournir ce spectacle de tous les points.

C'est surtout pour les voyageurs qui parcourent le chemin de fer de Barcelone à Saragosse que le Montserrat se montre sous tous ses aspects. En arrivant à la station de Sabadell, on l'aperçoit pour la première fois au fond de l'horizon, en sa masse majestueuse. Depuis Olesa jusqu'à San Guim, la voie de fer, courant sur le flanc de hautes collines et séparée seulement de la montagne par les profondeurs au fond desquelles coulent le Llobregat et le Cardoner, décrit une immense courbe, presque un demi-cercle, de quatre-vingts kilomètres de développement et de trois heures et demie de parcours, se prêtant complaisamment à ce beau spectacle, l'un des plus majestueux qui soient au monde. J'ai pu, un jour, par une faveur spéciale, suivre ce vaste demi-cercle, par une belle matinée d'automne, installé sur la plate-forme du tender, ne perdant de vue le géant géologique que lorsque le train s'engageait dans les tranchées et sous les tunnels. J'ai joui amplement des charmes de ce beau ciel et du spectacle de cette étrange montagne, si diversement éclairée. Les ravins du Llobregat et du Cardoner, fouillant la base de la montagne, comme pour en chercher les racines, semblent accroître encore son immense hauteur. Dans quelques parties, en face d'Olesa et de Monistrol, par exemple, cette base, couverte de végétation et formée de terrains d'alluvion d'un rouge brique, a cette pente facile et adoucie que prennent les terres éboulées. Ces pentes sont coupées de sentiers à pic, au milieu desquels se dessine, en longs et souples lacets, la route carrossable qui conduit de Monistrol au monastère. C'est de ce côté que la montagne présente une particularité dont la légende s'est le plus occupée: elle est fendue dans son tiers supérieur, offrant aux regards deux cimes qui ont dû, en d'autres temps, appartenir au même ensemble, et



Barcelone : Le Palacio-Real; la Douane. — Dessin original de Rouargue

qui aujourd'hui sont séparées par une gorge anguleuse où les roches et les terres éboulées ont formé une plate-forme. C'est sur cette plate-forme, où existèrent, dit-on, des constructions à l'époque romaine, que s'élève l'immense édifice du monastère.

Vers le nord de la montagne, à la hauteur de San Vicente, de Manresa et de Rajadell, les rochers, battus par les tempêtes, et complétement dénudés de la base au sommet, se dressent d'aplomb comme une muraille cyclopéenne, au haut de laquelle les dents de scie et les déchirures sont comme des créneaux et des balcons naturels d'où regardent les curieux qui s'aventurent jusqu'à ces hautes solitudes. C'est de ce côté que s'élève le principal des pitons du Montserrat, le San Geronimo; il atteint 3993 pieds au-dessus des eaux moyennes du Llobregat et 4448 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, ce qui donne, en prenant le pied espagnol pour 0m,27 : 1078 mètres d'une part et 1200 mètres de l'autre.

Au sud-ouest et au sud, c'est-à-dire au-dessus d'Esparraguera, de Collbató et d'Igualada, l'aspect est tout autre. Les terres, roulant autour de la montagne, lui ont formé une base de monticules répandus dans un périmètre de trente ou quarante kilomètres. A l'abri de cette grande montagne, qui forme écran et qui répercute les rayons solaires en surélevant la température, la végétation lutte contre la sécheresse, et n'était l'abondance des cailloux de toute nature mêlés à cette terre, elle fournirait, par sa nature forte, de précieux éléments à la culture. L'olivier, la vigne et le figuier y produisent abondamment, et la région du Montserrat présente une flore toute particulière, riche de plus de deux cents espèces.

Lorsqu'on approche, les détails de la montagne se précisent, le caractère de ces aiguilles à formes étranges et colossales devient plus compréhensible. L'ensemble de sa structure représente un entassement de cônes énormes verticalement posés. A mesure que le temps, les pluies et la tempête poursuivent leur œuvre destructive, ces cônes se dessinent et se séparent davantage, ils s'arrondissent, la pointe se forme, et, chose étrange, il reste d'ordinaire au sommet un bloc qui la couronne. Dans l'ombre du soir on dirait des rangées de moines posés droit, envel ppés dans leur dalmatique, les bras tombant, la tête nue. Sur beaucoup de points, dans les petits vallons qui se sont formés au cœur de la montagne, ces cônes sont complétement isolés, présentant à la base un diamètre de huit à dix mètres, hauts de trente ou quarante mètres. On dirait, qu'on veuille bien me passer cette comparaison, ou d'énormes asperges, avec ce renflement caractéristique de la tête, ou des navets monstres retournés, la pointe en l'air, la base un peu affouillée, se tenant assis par un prodige d'équilibre. Les sentiers pratiqués dans la montagne, et qui relient entre eux les couvents, les grottes et les ermitages, circulent au milieu de ces colosses, que les gens du pays ont baptisés plus ou moins ingénieusement.

Je reviens à la route de Martorell à Collbató, que nous parcourions en tartane. Cet instrument de supplice s'arrête enfin et nous dépose, brisés, secoués, assouplis et affamés, devant la *Posada nueva de las Cuevas*, à l'entrée du village de Collbató, aux deux tiers du chemin d'Esparraguera à Bruch. La posada est une petite maison blanche, à prétentions monumentales, un petit temple à deux étages surmonté d'un fronton triangulaire. Un large vestibule ouvre au rez-de-chaussée ; sur ses murs, peints de couleurs vives, se lit, je ne sais trop à quel propos, la devise du Sage : *In necessariis unitas — In dubiis libertas — In omnibus charitas.*

L'hôte, Pedro Bacarisas y Pujol, qui nous reçoit au seuil de sa maison, est un brave homme fort accueillant, type du parfait contentement, tout fier d'avoir une maison, une cour, un jardin, et de devoir tout cela à sa petite industrie. Pedro Bacarisas fut l'un des Christophe Colomb des célèbres grottes, à la suite du savant chroniqueur Victor Balagüer; il en est le gardien, il en a les clefs, et il perçoit pour les faire visiter une petite redevance dont une partie, je crois, retourne à la commune. Nous convînmes avec notre hôte de l'emploi de notre temps. Le déjeuner tout de suite; après le déjeuner la visite des grottes; retour pour dîner; coucher de bonne heure, lever le lendemain au petit jour, et départ pour la montagne avec des chevaux, des guides et des provisions, pour dejeuner au sommet.

Et pendant qu'on égorgeait les poulets, qu'on battait l'omelette et qu'on tranchait le jambon, nous allâmes, sous la conduite de Pedro Bacarisas, visiter le village et les ruines de son vieux château, perchées sur une hauteur. Rien de curieux à voir, sans nul doute; mais Pedro mettait son suprême bonheur à nous arrêter devant quelques oliviers, devant un champ de vignes où les ceps déjà dégarnis rampaient sur le sol parmi les cailloux, devant un jardinet où les plates-bandes étaient encadrées de bordures en briques. Et il nous disait avec un bon sourire, en se touchant la poitrine du bout du doigt : « C'est à moi! » A côté de sa posada il nous fit voir son pressoir, sous lequel ses fils plaçaient des sacs de sparte pleins d'olives, et il regardait couler le produit en nous disant : « C'est mon huile! » A table enfin, lorsque nous vîmes arriver ce déjeuner tant désiré, dont nous priâmes notre hôte de prendre sa part, il mit devant nous, en arrivant, quelques bouteilles de vin blanc né dans les ravins pierreux du Montserrat, et il ajouta en clignant de l'œil : *Es de mi cosecha.* « C'est de ma récolte. »

Enfin, bien lestés et bien disposés, nous partons pour les grottes, toujours sous la conduite de Bacarisas, qui porte des torches, un feu de Bengale et des cordes.

Collbató occupe l'un des côtés d'un ravin dont l'autre côté est formé par la base verticale de la montagne. On suit, pendant trois quarts d'heure, sur les pentes de ce ravin, des sentiers à peine tracés, au milieu de

chétives cultures. Le chemin est pénible, il faut escalader des roches éboulées, s'aider des mains, s'accrocher aux racines et aux touffes d'herbe.

Enfin, on touche la montagne. Hélas! c'est à trente mètres de hauteur, au tiers d'une muraille imposante, formée de blocs qui surplombent, qu'apparaît le trou formant l'entrée des grottes. Il y avait autrefois un câble qui pendait, attaché au tronc d'un frêne né au milieu des rochers; il y avait dans la hauteur quelques pierres saillantes et des pieux enfoncés de place en place; on se pendait à ce câble et on grimpait. On appelait cette gymnastique le *paso de las estacas*. Aujourd'hui une série d'échelles ou, à peu près, d'escaliers soutenus par des charpentes, conduit sans trop de peine jusqu'à l'entrée.

Nous sommes au seuil de ces mystérieuses profondeurs. Devant nous se présente une grande ouverture fermée par une grille à demeure et par une petite porte cadenassée. Avant d'ouvrir, Bacarisas nous fait un signe, et nous nous retournons pour considérer le magnifique panorama qui se développe sous le regard. A nos pieds, nous reconnaissons la route que nous avons parcourue le matin; nous comptons de nombreux villages qui émaillent de leurs constructions blanches ces terrains d'un rouge vif; il nous semble toucher de la main la petite ville d'Esparraguera, et dans le fond s'étale Martorell, à l'entrée des ravins du Llobregat, coupés à la gorge par le pont du chemin de fer et par le vieux pont d'Annibal.

Nous entrons. L'aspect de la première salle, formée de blocs énormes, accumulés dans un effrayant désordre, nous donne le secret de la formation de la montagne tout entière. Ces masses semblent avoir été vomies vers le ciel, par quelque violente explosion souterraine, et en se heurtant, en retombant les unes sur les autres, restant suspendues entre elles de telle sorte, qu'on croirait en provoquer la chute en les touchant du doigt, elles ont formé ces cavités immenses qui sans doute s'étendent sous tout le cœur de la montagne. La nature de ces cavités explique certainement comment des tassements et des éboulements intérieurs ont pu produire l'énorme déchirure de la gorge où se trouve le couvent.

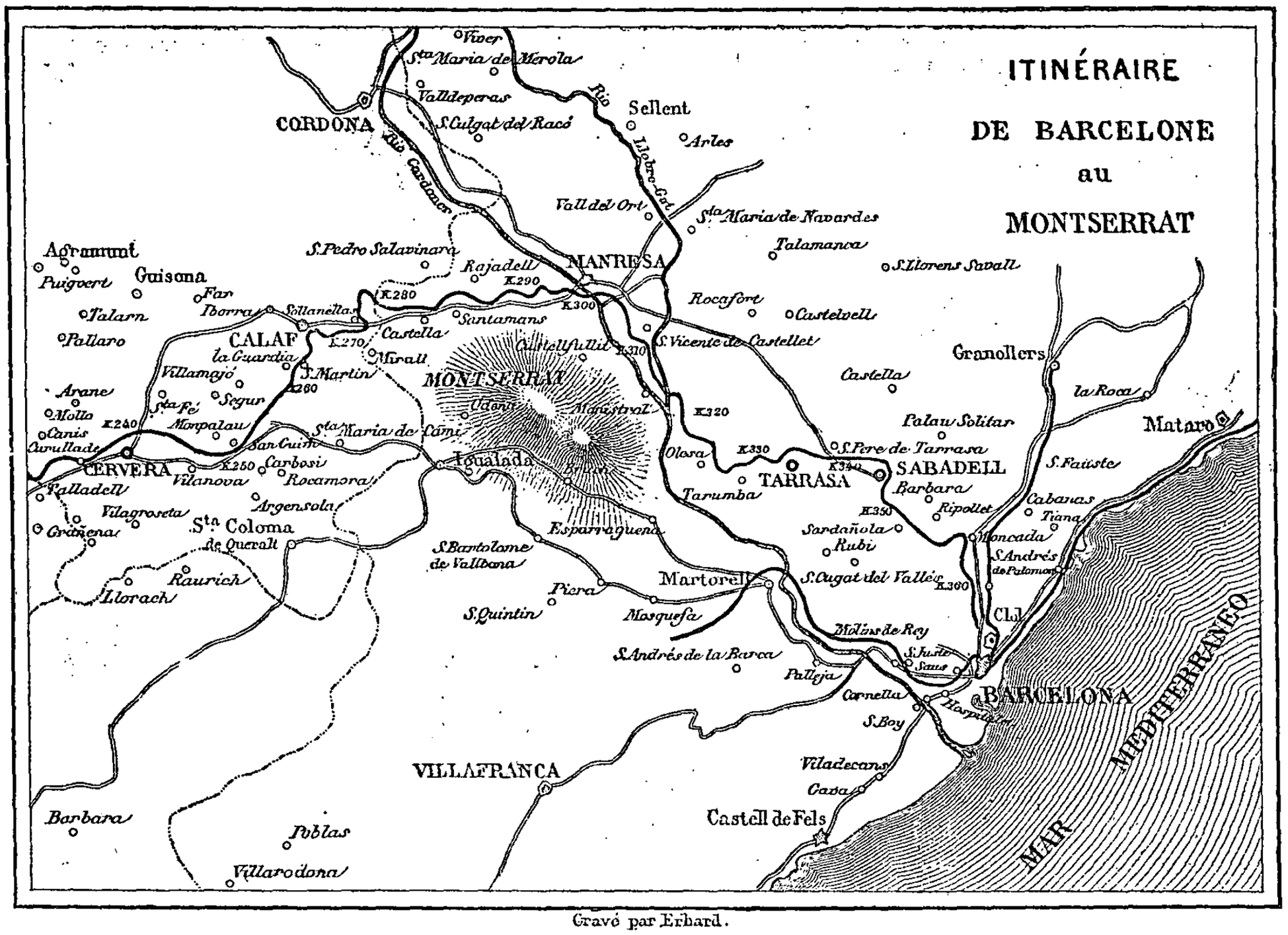
La composition de ces blocs constitue une étrangeté géologique qui fait l'étonnement de tous les hommes d'étude. La roche du Montserrat est, pour la plus grande partie, un composé, un poudingue formé de cailloux roulés, de fragments de calcaire, de granit et de marbre de diverses couleurs, agglomérés par un béton naturel d'argile rouge et de sable. Ce poudingue est d'une grande dureté, il se taille et se polit comme du marbre, et il a été employé avec succès dans diverses parties de la construction du couvent[1]. Quelques roches plus petites, les débris et les terres délayées par le suintement des eaux à travers la montagne, forment le sol des grottes où l'on ne circule qu'avec peine, l'attention toujours éveillée par cette pensée anxieuse qu'il suffirait peut-être du poids de quelques hommes pour entraîner dans des profondeurs inconnues la pierre sur laquelle ils s'aventurent. La première cavité dans laquelle on se trouve dès l'entrée, est grande comme une cathédrale; quatorze salles ou galeries lui succèdent; il ne faut pas moins de six heures pour les parcourir toutes, en descendant jusqu'à une profondeur de cinquante-six mètres. Je vais décrire très-rapidement cette curieuse expédition souterraine.

La première salle a été nommée la *gruta de la Esperanza;* une ligne de roches plantées debout, affectant des formes humaines, y représente, sur la droite, une espèce de cloison qui ne s'élève pas jusqu'à la voûte et qui laisse derrière elle comme une galerie. Bacarisas, armé de sa torche et nous plaçant au milieu de la grotte, parcourait cette galerie, et la lumière nous dessinait ces colosses comme des ombres chinoises. A gauche, il nous fit pénétrer, en grimpant à une hauteur de deux mètres, dans un salon nommé le *Camarin*. Ce salon se termine en coupole comme une chapelle gothique: sur les parois se dessinent des colonnes qu'on dirait modelées de main d'homme. Des stalactites pendent de la voûte, semblables à des grappes de raisin; d'autres descendent vers le sol en forme de pyramides renversées. A côté de l'entrée du *Camarin*, une crevasse, dans laquelle on ne pénètre qu'en se ployant en deux, conduit à une salle fort basse, couverte de cristallisations, et qui a été nommée le *tocador de las Silfides*. En haut de cette crevasse, une ouverture placée à dix mètres au-dessus du sol, donne accès dans deux petites chambres, où des familles de Collbató s'étaient réfugiées lors de la guerre de l'indépendance. Bacarisas nous raconta que nos soldats ayant pénétré dans la grotte de l'Espérance, découvrirent cette retraite, et que l'un des réfugiés les menaça de son trabuco. La détonation aurait pu produire, au milieu de ces roches, une commotion redoutable; nos soldats se retirèrent, laissant ces pauvres gens dans leur refuge.

A l'extrémité de la grotte de l'Espérance, un puits de vingt mètres de profondeur, nommé le *Pozo del Diablo*, se présente béant sous les pieds du visiteur. On y descend par un escalier de bois, solidement appuyé aux parois du puits et garni d'une rampe. On compte cinquante-quatre marches, au bas desquelles on se trouve engagé dans un sombre couloir étroit, surbaissé, où l'on n'avance qu'en se courbant en deux, à certains moments en rampant sur les mains et sur les genoux, plus loin en escaladant une grosse roche qui barre le passage.

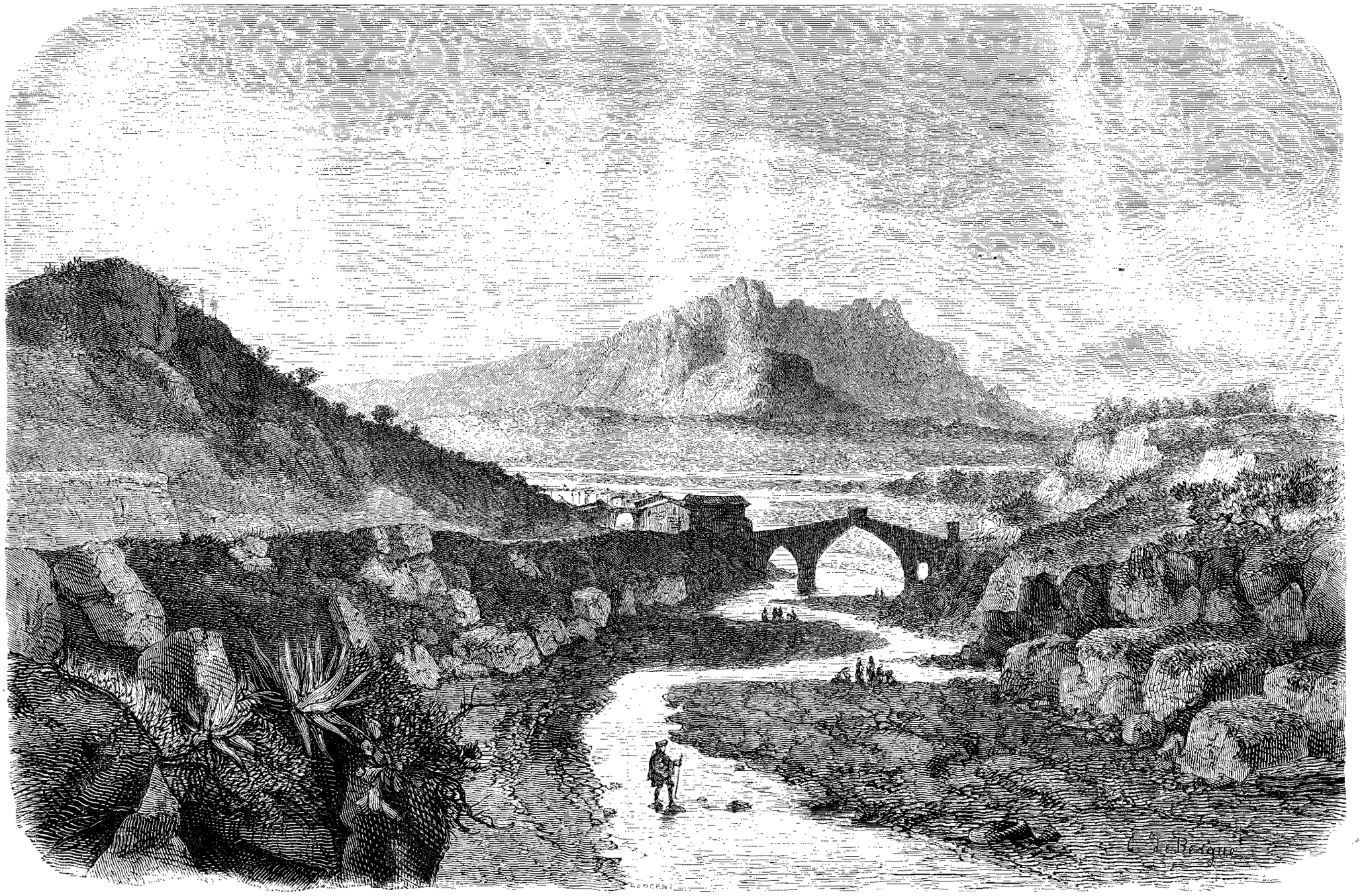
1. On a dit que rien d'analogue à la formation du Montserrat ne se rencontrait dans toute la région qui l'entoure. Il est très-vrai que cette étrange montagne ne se rattache par rien à la structure orographique de la Catalogne. Elle s'élève seule, séparée des ramifications des Pyrénées par les ravins du Cardoner et du Llobrégat, et cependant j'ai reconnu, au delà de ces ravins et à mi-côte des hauteurs qui les dominent au nord, dans les tranchées du chemin de fer, quelques veines isolées de poudingue semblable, sans doute des éclats lancés au loin lors de la formation de la montagne.

Au delà de cette roche on se trouve dans une vaste et haute galerie, dont les murailles sont couvertes comme d'une ample draperie fournie par les enduits calcaires entraînés par le suintement des eaux. De la voûte pendent jusqu'au sol d'énormes stalactites. Un gros bloc, qui affecte la forme d'un moine agenouillé, a fait donner à la galerie le nom de *San-Bartolomé*. A l'est, et de plain-pied, s'ouvre une autre galerie de forme circulaire, dans laquelle les stalactites et les stalagmites, soudées les unes aux autres, ont formé des rangées de colonnes élégantes et sveltes. Une inscription sculptée dans la pierre atteste que des moines de Montserrat descendirent jusqu'à cette grotte en 1654 ; elle a été nommée le *claustro de los Monjes*. Au fond de ce cloître, le sol s'élève en rampe ; la voûte, d'une immense hauteur, se perd dans l'obscurité ; un escalier de bois aide à franchir une roche lisse jetée comme un pont au-dessus d'une crevasse, et l'on pénètre dans une nef immense où le travail des cristallisations est en pleine activité. Les eaux pluviales filtrent lentement jusqu'à cette grotte, y déposent et accumulent les particules calcaires et siliceuses qu'elles ont recueillies, et y forment, sans relâche, de magnifiques concrétions. Au feu rouge des torches, l'effet de ces stalactites vivantes où l'eau perle sans cesse, est surprenant et magique ; il devient resplendissant et merveilleux à la lumière des feux de Bengale. On a nommé cette salle la *gruta de las Estalacticas*. Elle communique de niveau, et vers la droite, avec une autre salle de plus petites dimensions, sans cristallisations, et que signale une nervure ogivale de la plus rigoureuse régularité, qui s'élance de l'un des angles, se dessine à travers la voûte et descend s'attacher à l'angle opposé. Au milieu de la salle s'élève, complétement isolée, une masse de poudingue qui figure un éléphant, la tête basse et portant deux tours. Cette salle a été nommée la *gruta del Elefante*.



Gravé par Erhard.

Revenus dans la salle des stalactites, nous apercevons au fond, entre deux colonnes, un amas de roches informes et monstrueuses, et au milieu de ces roches une noire crevasse qu'on a nommée la *Boca del Infierno*. Elle a une profondeur de cinq mètres, nous y descendons avec quelque difficulté, par des degrés ménagés dans la roche, et nous nous trouvons dans un long corridor tortueux, en pente raide, dont le sol est rocheux et dont le parcours est lent et pénible. Enfin nous débouchons dans une galerie que trois ou quatre groupes de roches, ressemblant à des figures humaines enveloppées d'amples draperies, ont fait baptiser la *galeria de los Fantasmas*. Six salles moins intéressantes font suite à cette galerie. L'une d'elles a reçu le nom de grotte de la *Dama blanca*, parce qu'on y aperçoit, au-dessus d'un entassement de roches, se détachant en blanc sur un fond sombre, une grande pierre blanche qui ressemble à l'apparition des légendes écossaises. Cette apparition semble placée là pour annoncer



La vallée du Llobregat ; le Pont du Diable ; le Montserrat. — Dessin de Rouargues.

aux visiteurs une autre surprise, la dernière salle de ce magnifique palais souterrain.

Guidés, encouragés par Bacarisas, nous escaladons un amas de roches qu'on croirait être les premières assises d'un escalier de géants, et nous parvenons dans une pièce circulaire mesurant huit à dix mètres de diamètre, dont la voûte est d'une hauteur immense, entourée de colonnes et de groupes capricieux de stalactites. Les parois, les colonnes, les stalactites sont couvertes d'un glacis d'argile rouge clair qui, à la lumière des torches, prend l'aspect d'un revêtement doré. Cette merveille d'architecture élégante et coquette a reçu le nom de *salon del Absido gotico;* c'est le terme de notre curieuse exploration

Ici nous nous trouvions à une grande profondeur au-dessous du niveau de la vallée de Collbató, et cependant la température n'était pas élevée dans une proportion égale. L'air pénètre par des fissures qui échappent aux regards, et les eaux qui suintent de toutes parts tendent sans cesse à rafraîchir la température. Le thermomètre ne marquait pas plus de vingt degrés, et nous respirions facilement. Je ne dis pas que nous n'avions pas le cœur serré, sous cet entassement imposant de masses à peine équilibrées. Une curiosité toujours soutenue nous avait conduits à travers cette succession de cavités merveilleuses, mais néanmoins ce fut avec empressement que nous reprîmes le même chemin, par la Bouche de l'Enfer et par le Puits du Diable, pour retrouver l'entrée des grottes et revenir à la lumière.

C'est presque avec un élan de bonheur que, groupés sur la plate-forme, en avant de la grille que Bacarisas fermait et cadenassait derrière nous, nous revîmes ce magnifique panorama des rouges collines de Collbató et des plaines de Catalogne. Elles se couvraient en ce moment des grandes ombres projetées par le soleil à son déclin.

Nous étions un peu brisés de fatigue en rentrant à la posada. Un grand feu brillait dans l'âtre de la cuisine, nous nous y serrâmes, pendant que toute la famille de Bacarisas, Francisca la mère, et les quatre filles, Carmeta, Marcita, Pepita et Angeleta s'occupaient des préparatifs de notre dîner. Le menu était un peu plus varié que le matin, des *pollos* tués sur l'heure, des perdreaux, un lièvre, des œufs, du jambon, des raisins et des poires du jardin du maître et du vin de sa *cosecha.* Bacarisas nous tint fidèle compagnie ; il trouva bons nos cigares, nous conta joyeusement quelques bonnes histoires trop illustrées, malheureusement pour notre entendement, d'expressions catalanes; et nous demanda d'inscrire nos noms et notre témoignage sur le livre consacré à ses visiteurs, parmi lesquels nous rencontrâmes de nombreux amis. Enfin il nous fit un cours de politique où il fut question de Prim, de Baldrich, et qui se termina par un sonore *Viva la Libertad !* Nous allâmes nous coucher, nous donnant rendez-vous pour la première heure du lendemain.

Il ne fut pas nécessaire qu'on vînt frapper à notre porte. Avant le jour, la basse-cour était en émoi, le coq faisait entendre son cri de révolte et d'alarme; Pepita, Marcita, Carmeta et Angeleta faisaient main basse sur les pauvres poulets destinés à notre réfection au sommet de la montagne. Les chiens aboyaient ; dans le *corral* trois montures, deux chevaux et une mule, nous attendaient en secouant leurs grelots. Le chocolat pris, nous mîmes le pied à l'étrier, et nous partîmes, ayant pour guides les trois fils de Bacarisas, et escortés par Bacarisas lui-même, qui nous faisait la conduite jusqu'aux premières rampes.

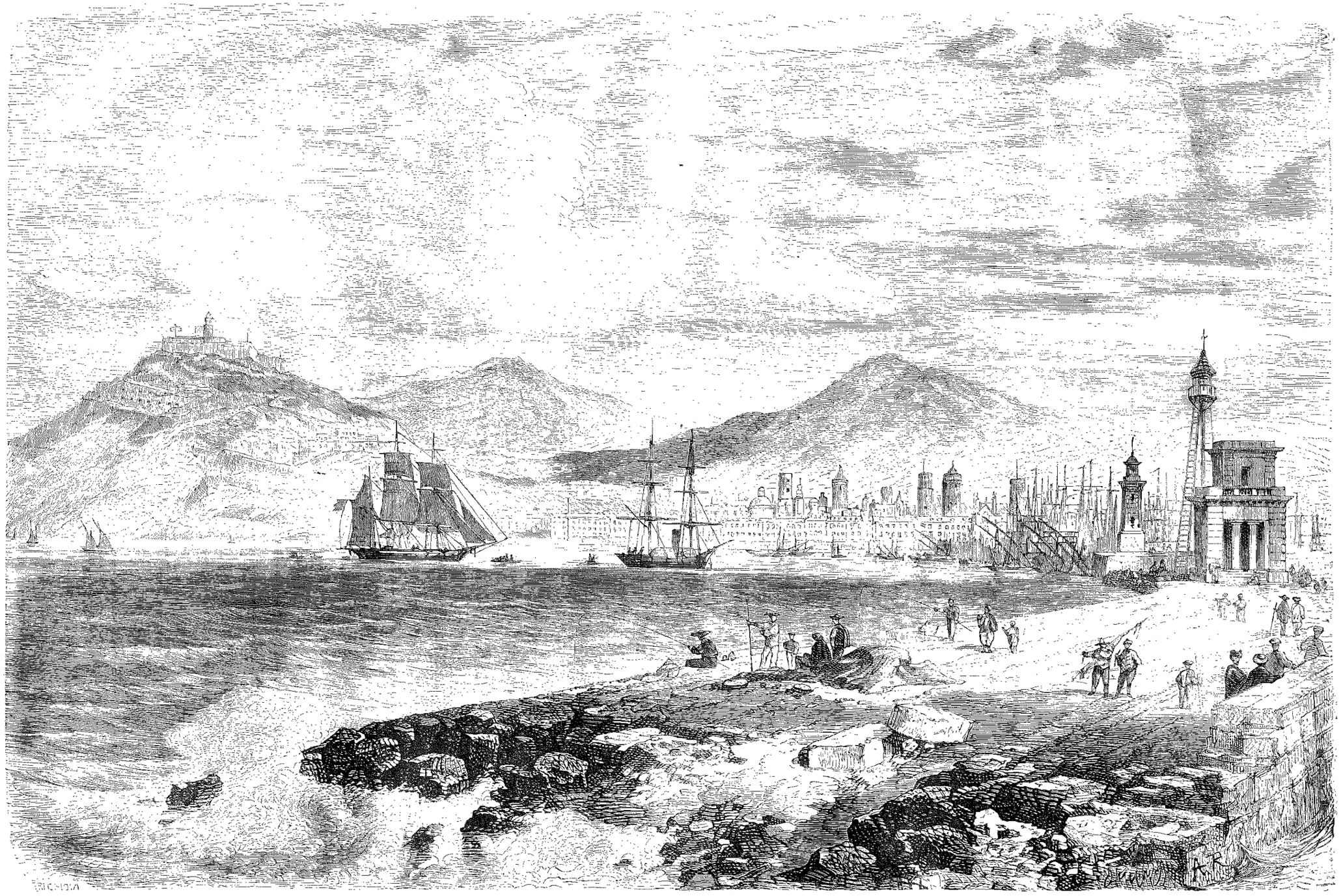
On ne pénètre que par trois chemins au cœur de cette montagne mystérieuse. Le principal et le plus facile est la chaussée qui vient de Monistrol au nord. Cette chaussée présente un développement de plus de dix-neuf kilomètres. Elle aboutit au monastère au centre même de la grande déchirure que j'ai signalée. Elle est parcourue, pendant la belle saison, par un omnibus qui correspond avec les trains de Barcelone, et qui stationne devant le couvent. C'est par là que nous comptions redescendre.

Le second chemin, praticable aux piétons et aux chevaux, est celui sur lequel nous nous engagions. Il part de Collbató, pénètre, par d'étroits passages, au milieu de vallons intérieurs qu'il contourne, gravissant sur un sol souvent dangereux où il a fallu, en certains endroits, faciliter l'ascension par des degrés en bois. Ce chemin a sans cesse d'un côté des roches de poudingue qui surplombent et se délitent, de l'autre des précipices dont les profondeurs n'ont jamais été explorées. Il mesure, jusqu'à la cime de San Geronimo, ou jusqu'au monastère, près de onze mille mètres.

Le troisième, accessible aux piétons seuls, monte à l'escalade par les contre-forts qui dominent le Llobrégat, et s'introduit par des brèches dont l'assaut n'est pas toujours facile.

Nous montions lentement, contournant les roches, pénétrant comme à l'aventure. Bientôt nous perdîmes de vue la campagne : nous étions entourés de murailles de poudingue qui formaient d'étranges vallons, presque toujours en forme d'entonnoir. Le chemin se dessinait hardiment, imprudemment, sur le flanc des pyramides, ayant bien juste la largeur nécessaire pour la monture. Un étrier frottait contre la muraille, l'autre dominait l'abîme. Nous marchions à la file et à distance. En tête était M. D.... drapé dans un ample puncho américain, à rayures noires et rouges; j'étais au milieu, enveloppé dans une *manta* valencienne à fond rouge et à rayures bariolées; le docteur venait en arrière sur la plus paisible des trois montures, enfermé dans un caban boutonné jusqu'au menton.

Les guides se tenaient à la tête des chevaux, et ceux-ci marchaient avec peine, parce que le sentier était semé de ces fragments de marbre, de silex et de porphyre détachés de leur gangue d'argile rouge, qui, roulant sous les pieds, s'en allaient en plongeant et en « cascadant, » se perdre vers ces fonds inconnus où ils semblaient ne devoir arriver jamais.



Barcelone : Le port ; le Montjuich. — Dessin de Rouargues d'après nature.

A un moment, se trouve, en travers du sentier, une large dalle de marbre blanc, nivelée et polie par le temps et par les fers des chevaux. Je vis le cheval de M. D.... se raidir, attaquer le sol de la pointe de la corne, et il passa sans achoppement, vivement enlevé par son conducteur.

« *Cuidado !* nous cria celui-ci.

— Attention ! dis-je au docteur H.... »

Nous abordâmes l'obstacle, mais sans autant de succès. Malgré la main ferme de mon guide, ma monture glissa de deux pieds d'abord, des deux autres ensuite. Elle faillit s'abattre et m'envoyer....

« Holà ! holà ! cria le docteur justement effrayé. Holà ! je descends, je veux faire à pied ce chemin du diable. Corbleu ! Têtebleu ! J'aimerais mieux être rue Saint-Honoré ! »

Le docteur mit pied à terre, et continua ainsi cette longue ascension, tout ému d'un danger qu'il avait apprécié plus que moi-même. Je n'avais pas quitté la selle, ma monture s'était raffermie et je continuai.

C'est au delà de ce passage terrible que le sentier, après avoir contourné plusieurs entonnoirs intérieurs, revient tout d'un coup sur le flanc oriental de la montagne, en vue d'un splendide panorama. Une croix s'élève sur le bord de l'abîme, elle semble appeler le voyageur à une halte que la magnificence du spectacle l'invite à prolonger. Deux roches forment comme les montants d'une énorme fenêtre et dirigent la vue. On se trouve, à ce point, à moitié environ de la hauteur de la montagne, c'est-à-dire à cinq cent quarante mètres au-dessus de la plaine. Le regard découvre une immense contrée dont les premiers plans se signalent par cet aspect rouge doré des terres descendues de la montagne.

Un peu au delà de ce point de vue, sur une espèce de petit plateau où le pied est plus sûr, où la tête peut se reposer de toutes ces provocations au vertige, nous rencontrâmes une bifurcation du chemin. A droite, il conduit vers le monastère ; à gauche il continue à gravir pour atteindre la cime du San Geronimo. Ici nous tînmes conseil. Le bon docteur portait la peine de la résolution qu'il avait prise de faire à pied ce détestable chemin. Les guides nous disaient qu'il devenait plus facile, et qu'il était presque horizontal jusqu'au couvent ; mais que par la gauche, s'il n'y avait plus de précipices, nous rencontrerions des passages fort raides et des escarpements à gravir.

Nous tournâmes à gauche avec M. D..., les poulets, les œufs durs et le vin blanc de Bacarisas ; le docteur, avec l'un des guides, prit seul le chemin du couvent.

On s'engage au delà de l'embranchement, et en escaladant quelques moraines, au milieu de petites vallées intérieures, dans le fond desquelles la terre végétale s'est conservée et où croissent d'épais taillis d'arbustes. On est tout surpris de rencontrer, dans ces grandes solitudes, des familles de merles et de rossignols, les seuls êtres qui en troublent le silence solennel. Le regard peut mesurer de plus près ces immenses cônes de cailloux tout arrondis par le travail du temps. La voix s'y répercute et s'y reproduit en échos successifs. C'est dans l'une de ces vallées qu'on aperçoit, à une grande hauteur au milieu des cônes, et dans une position en apparence inaccessible, les ruines de l'ermitage de Santa Ana, l'un des treize qui se trouvaient épars dans la montagne. Enfin, après quelques derniers lacets au milieu des rochers, nous arrivâmes au petit plateau gazonné de San Geronimo. Il a peut-être cent cinquante mètres carrés de surface.

A peine descendus de cheval, et malgré le vent qui grondait autour de nous, parmi les roches, avec un bruit étrange, nous courons vers l'ermitage. Celui-ci n'est plus qu'une ruine ; mais il reste quelques murs et une partie de l'embrasure d'une fenêtre qui donne sur l'espace. Nous nous mettons à cette embrasure et nous reculons effrayés. L'ermitage est assis sur le sommet de cette immense muraille à pic qu'on aperçoit de San Vicente, et dont la base est rongée par les torrents. Les pointes sur lesquelles la construction est appuyée, semblent même s'avancer en corniche, en avant de l'aplomb de la montagne. On n'y resterait pas dix minutes sans éprouver un sentiment de vertige et sans se croire entraîné et précipité. Mais si l'on relève le regard, il s'étend en avant et dans la direction du nord, sur des perspectives immenses qui se perdent vers la haute Catalogne, l'Andorre et les Pyrénées. Auprès de l'ermitage et en retour se trouve une citerne voûtée, creusée dans le poudingue et toujours pleine d'une eau limpide. C'est à l'abri de cette citerne que nos guides étendaient sur le sol, en les assujettissant avec des pierres, les serviettes sur lesquelles allait se dresser notre déjeuner.

Un seul rocher, situé à un jet de pierre au nord-est, dominait de quinze mètres cette scène étroite. Ce rocher est le dernier sommet du Montserrat.

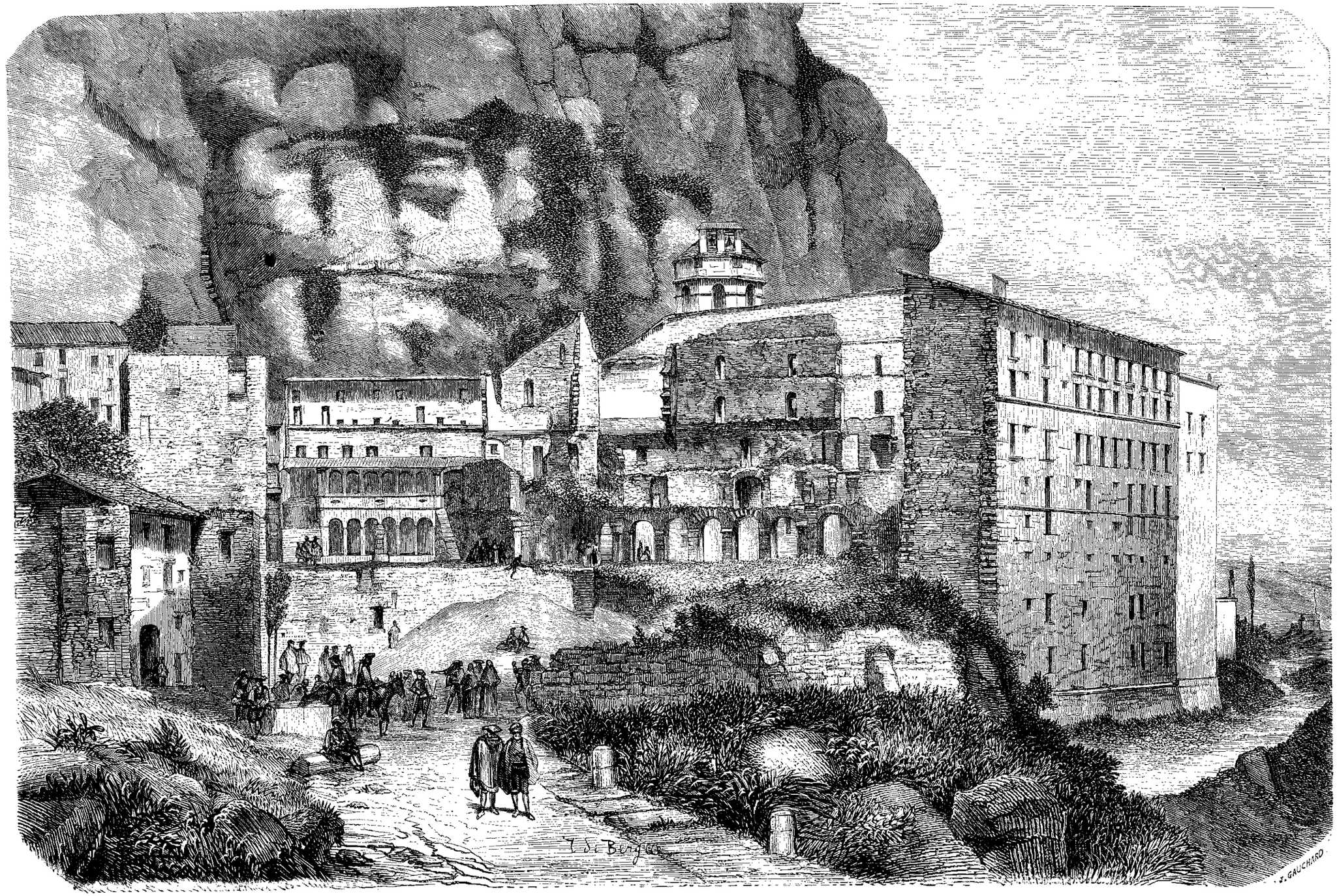
« Y allons-nous ? demandai-je à M. D....

— Allons-y, me répondit-il.

— *Vamos arriba*, » criai-je à l'un des guides, qui vint nous montrer le chemin.

On peut atteindre à la pointe sans trop de danger. Il y a des escaliers, on s'entr'aide, on se sert des mains et des genoux, et enfin on arrive. C'est bien une pointe. Les Espagnols disent *meseta*, une tablette. Sur ce sommet, qu'une immensité environne, nous aurions perdu la tête et nous nous serions laissés enlever par le vent comme des fétus de paille, sans notre guide qui nous fit asseoir en appuyant ses bras vigoureux sur nos épaules. Mais combien cette vue merveilleuse nous dédommagea de quelques frayeurs !

C'était un bien autre spectacle, au sommet de ce piton isolé, que celui, déjà si splendide, que nous avions admiré en montant les rampes de Collbató : au nord, la haute Catalogne et les Pyrénées ; à l'ouest, Lerida et en arrière les montagnes de l'Aragon ; à l'est, la ville et le port de Barcelone, et au delà la Méditerranée ; au sud, la mer encore, les côtes de Castellon et de Valence, et tout au loin, à l'horizon, les Baléares. Une



Le Montserrat ; le monastère. — Dessin de Rouargues d'après une photographie.

immense carte géographique où les villes ne représentent que des points blancs.

Il nous fallut une heure pour descendre de San Geronimo au couvent, en reprenant ces sentiers étroits, rocailleux et en pente raide, qui rejoignent le plateau sur lequel nous nous étions séparés du docteur. L'autre partie du chemin contourne la partie orientale de la montagne, et domine les pentes rapides qui forment la belle vallée du Llobregat.

La vue du couvent, au moment où nous tournâmes le dernier rocher qui nous le cachait, nous produisit une vive surprise. Il offre aux regards d'immenses constructions, lourdes, disgracieuses, rachetant par une hauteur inusitée l'exiguïté de l'espace où il leur a été permis de s'asseoir. Il occupe une étroite terrasse, un peu au-dessus du fond de cette déchirure que présente la montagne, à sept cent vingt mètres environ du Llobregat. Rien de monumental, ou du moins rien de ce qui pouvait l'être n'a subsisté, si ce n'est un portail byzantin, formé de deux arcs avec d'assez riches détails, et une petite partie d'un cloître gothique, de 1476. Cette date est d'ailleurs relativement moderne, car on fait remonter au dixième siècle la fondation de ce célèbre sanctuaire. Il était un peu de tous les temps, car tous les possesseurs de l'Espagne avaient contribué à l'agrandir.

J'ai dit que l'aspect en est saisissant à première vue: on a devant soi, à droite, au débouché du chemin, deux immenses bâtiments à huit étages, presque sans jours dans la partie inférieure, percés, vers la moitié de la hauteur, de grandes croisées à frontons triangulaires, et, aux étages supérieurs, d'une foule de petites fenêtres à balcons. A mesure que l'on avance, on découvre les ruines de l'ancienne façade, d'abord masquées par l'un des bâtiments : de grands murs lézardés avec leurs ouvertures béantes, portant la trace indélébile de la violence et de l'incendie ; et en arrière, la trace de reconstructions faites à la hâte, sans harmonie avec le reste des édifices, et portant témoignage de la pénurie des ressources des possesseurs actuels. Une petite esplanade, autrefois occupée par des constructions qui ont disparu, se développe devant ces tristes ruines ; elle est entourée de quelques dépendances : une petite hôtellerie pour les visiteurs, des écuries, le bureau des omnibus de Monistrol, où, par une sage prévoyance, on peut retenir ses places pour descendre de la montagne, et même pour le chemin de fer. En arrière-plan, se dresse et surplombe cet étrange entassement de roches arrondies, séparées par de profondes fissures, et dont la structure a peu d'exemples en géologie. Parmi ces roches se dessinent quelques rampes des escaliers qui semblent pénétrer dans les profondeurs de la montagne, et qui atteignent aventureusement jusqu'aux sommets où se dressent d'autres ruines, celles des ermitages.

Je ne puis raconter tout au long la légende du couvent du Montserrat. Des bergers d'Olesa, en 880, passant un soir au pied de la montagne, entendirent des harmonies célestes et virent au milieu des rochers une vive lumière. L'évêque de Manresa, prévenu par eux, entreprit l'ascension de la montagne, pénétra dans une petite grotte, et y découvrit une image de la Vierge, en bois noir. On reconnut une statue qui passait pour avoir été sculptée par saint Luc, et que saint Pierre avait apportée en Espagne. Cette statue avait orné une église de Barcelone, aux premiers temps du christianisme, et les Goths l'avaient cachée parmi les rochers du Montserrat, pour la soustraire aux profanations, lors de l'invasion des Arabes.

L'évêque recueillit l'image, la porta sur le plateau où s'élève aujourd'hui le couvent, et y érigea une petite chapelle. Quinze ans après, Vifredo le Velu, comte de Barcelone, construisit un couvent autour de la chapelle et y installa des nonnes, dont la supérieure était une propre fille de Vifredo. Plus tard, des moines de l'ordre de saint Benoît remplacèrent les religieuses. Les visiteurs et les pèlerins venaient en foule entreprendre cette ascension alors fort pénible, mais qui était une entreprise grandement méritoire. Les miracles qu'on attribuait à la sainte image, la beauté du site y amenèrent une affluence égale à celle qui se dirigeait vers Santiago de Compostelle. Les comtes de Barcelone, les rois d'Aragon, de Navarre et de Castille visitèrent tour à tour le sanctuaire et le comblèrent de dons. L'édifice devint peu à peu considérable.

Les quinzième et seizième siècles furent la grande époque du Montserrat. Le pape Benoît XIII vint le visiter, érigea le monastère en abbaye, et conféra au dignitaire de grandes prérogatives. Les dotations venues de toutes parts constituèrent à la communauté d'immenses revenus; et les joyaux, les riches vêtements, les sommes d'or, d'argent, les pierreries données par les rois, les grands seigneurs, les villes et les pèlerins, firent du trésor de la Vierge la plus merveilleuse réunion de magnificences. Les dernières de ces richesses, dont je m'abstiens de faire la pompeuse énumération, furent apportées, en 1802, par le roi Charles IV et la reine Marie-Louise.

Puis, moins de dix ans après, tout cela disparut: une partie fut livrée à la junte supérieure de défense de la Catalogne, pour assurer les frais de la guerre contre l'invasion française; le reste, lorsque la guerre fut engagée, disparut avec le pillage et l'incendie. Les Espagnols commirent, à cette époque, la faute grave de vouloir faire du Montserrat un point militaire; ils transformèrent le monastère en citadelle, y mirent garnison; ces mesures appelèrent sur le saint lieu d'inévitables représailles. Le Montserrat fut occupé militairement par nos troupes, qui rasèrent les fortifications, brûlèrent et firent sauter une partie du monastère et des ermitages qui avaient été également fortifiés.

Les bâtiments qui subsistent sont encore considérables. Ils présentent un ensemble de grandes salles nues, et de longs corridors ouvrant sur de nombreuses cellules, en partie meublées. Ils sont occupés par une communauté d'une dizaine de prêtres libres, commis

à la garde de la sainte image, que viennent visiter annuellement, et surtout le 8 septembre, plus de soixante mille curieux et pèlerins. Ces bons prêtres dirigent une institution qui compte une soixantaine d'élèves, et exercent, au profit des visiteurs qui veulent séjourner au couvent, la plus affectueuse hospitalité.

Le docteur H... qui avait sur nous deux heures d'avance, avait déjeuné au restaurant, et s'était remis de ses émotions du matin en admirant l'immense paysage de la montagne. Aussitôt descendus de cheval, les guides payés et congédiés, nous allâmes frapper à la porte du couvent. D'autres visiteurs pénétrèrent avec nous.

L'église, en partie réparée, en partie reconstruite, est sans aspect extérieur. On la devine à une petite lanterne octogone et massive, surmontée d'un clocheton qu'on voit poindre, depuis le chemin, au-dessus des bâtiments du monastère. Elle forme une seule nef très-dégagée, bien proportionnée et élégante, large de quinze mètres et longue de plus de cinquante. Les côtés sont occupés par deux étages de chapelles; une belle grille ferme la partie supérieure dans laquelle, au-dessus de l'autel et au milieu du retable, on aperçoit la sainte image dans un tabernacle décoré de draperies. L'ornementation n'est pas riche; il y a quelques dorures sur les autels et deux ou trois tableaux passables. Dans la sacristie, on montre le trésor; ce n'est plus hélas! qu'un lointain souvenir des merveilleuses richesses d'autrefois, quelques objets d'orfévrerie d'un goût douteux, à côté d'un riche manteau brodé de perles; des couronnes d'argent garnies de pierres fausses, et un calice d'un grand mérite artistique, mais en argent doré.

Un escalier va de la sacristie à ce qu'on appelle le *Camarin*, ou la chambre particulière de la Vierge. C'est une succession de trois pièces, pratiquées derrière le maître-autel. On monte précédé du sacristain qui psalmodie le *Salve Regina*. Dans la pièce du milieu il tire un rideau, ouvre deux portes fermées à clef, et l'on aperçoit par derrière la Vierge vêtue de riches habits. Chaque pèlerin s'avance à son tour, et le sacristain le tient par un bras, pendant qu'il se penche du côté de l'église, pour baiser la main droite de la statue.

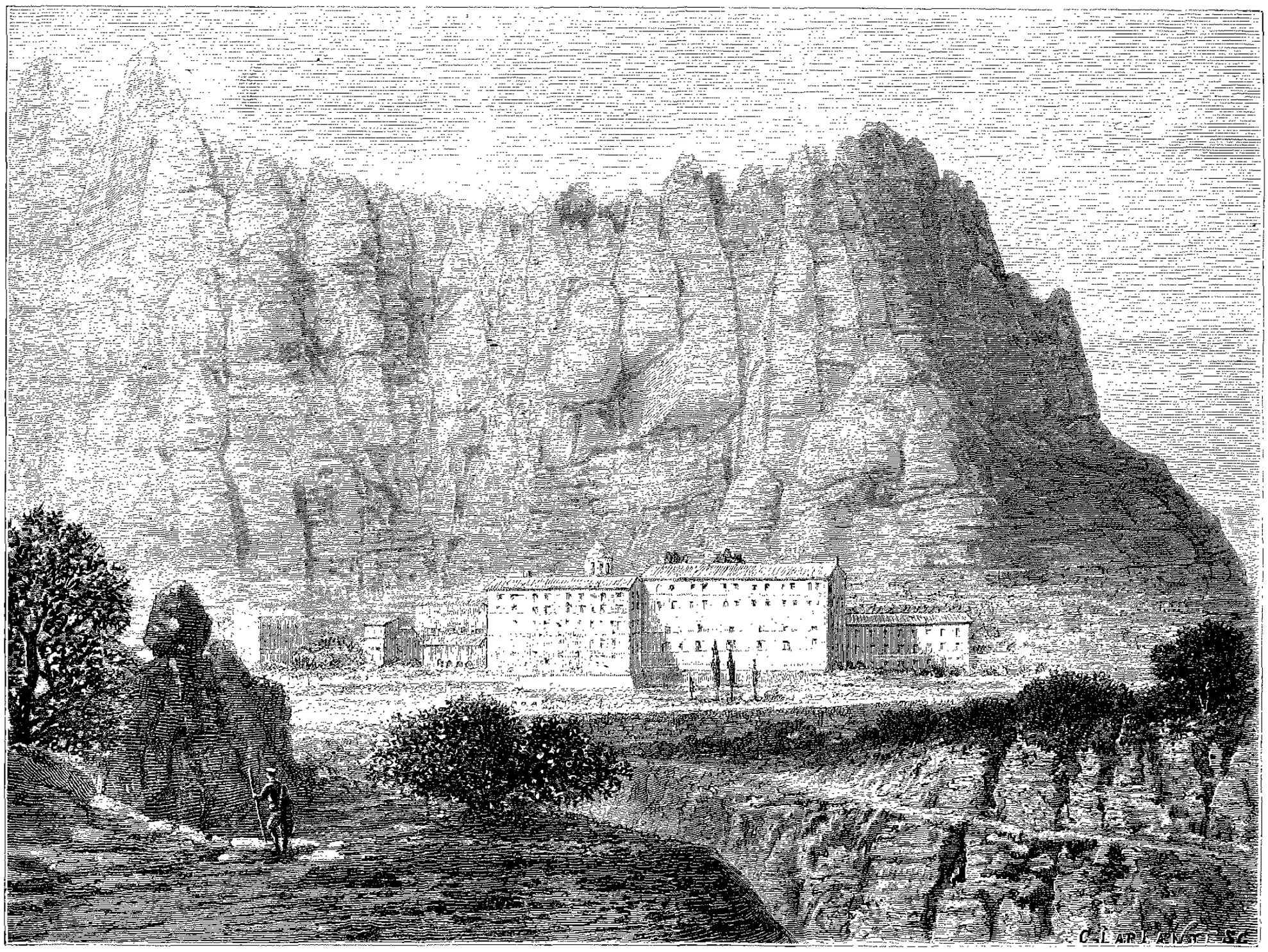
On redescend de l'autre côté, par un bel escalier construit en dalles polies tirées du poudingue de la montagne; puis l'on traverse le vaste *patio* qui forme le centre des bâtiments du monastère. Sous la voûte de la porte de sortie, au-dessus d'une petite loge où se vendent des chapelets, des médailles et quelques souvenirs du Montserrat, on remarque des pierres portant des inscriptions commémoratives. L'une signale une visite du capitaine Ignace de Loyola, qui, avant de fonder la célèbre société de Jésus, vint suspendre son épée, en 1522, à l'un des piliers de l'église. Une autre inscription mentionne une visite faite, en 1218, par saint Pierre de Nola, qui fut le fondateur de l'ordre de la Merci.

Hors du monastère, l'archéologue se fait ouvrir la salle des Marbres. C'est une pièce basse qui occupe l'angle du vieux cloître gothique, et dans laquelle ont été entassés les débris recueillis à la suite des diverses destructions du couvent. Ce sont des fûts de colonnes, des fragments de bas-reliefs, des corniches, des fleurons, quelques statues mutilées, une belle pierre tombale, qui portent témoignage de l'ancien mérite des constructions du Montserrat.

On parvenait autrefois du couvent aux ermitages du haut de la montagne par trois chemins. Deux de ces chemins étaient des échelles pratiquées dans la roche vive. L'une comptait six cent soixante-dix degrés, accompagnés sur plusieurs parties d'une double rampe; il en reste aujourd'hui quelques vestiges effrayants à voir. Une autre subsiste et se développe en nombreuses spirales à travers les rochers jusqu'aux sommets. Par le troisième chemin, on pouvait faire à cheval le tour de onze des ermitages. On raconte que ce pèlerinage fut entrepris par Philippe II. Ces ermitages, ruinés aujourd'hui, sont néanmoins curieux par la hardiesse de la position aussi bien que par le spectacle que cette situation offre au visiteur. Je me borne à en nommer quelques-uns : la *Magdalena* est exposée à tous les vents, mais dans la plus pittoresque des situations, ayant la vue, sans aucun obstacle, sur le midi, le levant et le couchant, et dominant le monastère, dont il est séparé par une pente escarpée, longue de deux milles. *San Salvador* est l'ermitage le moins accessible; les degrés qui y conduisent sont aussi raides que des échelles; il est en partie creusé dans la roche. *Santa Ana* est au centre des autres ermitages, et communique directement avec le monastère par les seuls degrés qui soient restés praticables; l'ermitage est assis sur un joli plateau, non loin d'un bouquet de bois. *La Trinité*, le plus vaste et le plus agréablement situé, le plus accessible, était, pour ainsi dire, la maison de plaisance des moines, qui venaient y passer successivement quelques jours de retraite. *San Dimas* enfin, aujourd'hui ruiné, était planté sur un rocher et relié aux rochers voisins par des ponts-levis. Ce fut d'abord une forteresse qui commandait la montagne et le pays; puis le repaire d'une bande qui vivait de meurtres et de rapine; enfin, lors de la guerre de l'indépendance, un colonel anglais, sir Edward Green, s'y logea avec un détachement, et il fallut hisser un canon sur une roche voisine pour le faire capituler. San Dimas fut détruit par nos troupes. Ces ermitages étaient tous construits sur un plan uniforme : une antichambre, une cellule avec alcôve, un retrait pour l'étude, une cuisine, une citerne, un petit parterre et une chapelle. Les ermites faisaient vœu de mourir dans la montagne; ils suivaient une règle des plus austères, jeûnaient tous les jours, ne mangeaient que des légumes et bien rarement un peu de poisson salé. Ils occupaient les rares loisirs que leur laissaient les exercices religieux à fabriquer des petites croix de bois pour les pèlerins qui les visitaient, et, pour toute distraction, ils apprivoisaient des oiseaux qu'ils habituaient à venir, deux fois le jour, chercher leur nourriture aux abords de l'ermitage.

Après l'ascension souvent pénible, mais certainement intéressante des principaux ermitages, il reste à faire, auprès du couvent, deux visites indispensables, à la grotte où fut trouvée l'image de la Vierge en 880, et à la grotte qu'habita, à peu près à cette même époque, l'ermite Juan Garin. Ce n'est du reste qu'une question de souvenir. Il se rattache à la grotte de l'ermite une très-longue légende dont la particularité la plus remarquable est, qu'ayant été à Rome pour confesser une faute des plus graves, il lui fut enjoint par le pape de revenir à sa montagne, en marchant sur les mains et sur les pieds, sans regarder le ciel, sans se redresser un instant, sans prononcer une parole et sans manger autre chose que de l'herbe. Juan Garin vécut ainsi huit ans, et fut un jour pourchassé comme une bête fauve par les gens du comte Vifredo, qui l'emmenèrent triomphalement à Barcelone, où il retrouva la parole et la liberté.

Deux choses encore sont à voir au Montserrat : c'est d'abord le *Balcon des moines*. On appelle ainsi un petit mur, à hauteur d'appui, qui limite le jardin du couvent au-dessus des roches verticales du côté du



Le Montserrat, aspect géologique. — Dessin de Tournois d'après une photographie.

Monistrol et d'Olesa : de ce point, la vue s'étend sur la haute Catalogne et jusque vers Barcelone et la mer. Le lever du soleil sur la Méditerranée projetant peu à peu sa lumière sur ce vaste panorama, offre de ce point un admirable spectacle.

Les Degutalls, une autre curiosité locale, sont un groupe de rochers vers lesquels on descend par un sentier au-dessous du *Balcon des moines*, et à travers lesquels se distille, goutte à goutte, l'eau de quelque source intérieure. C'est comme une pluie de perles, et lorsque le soleil vient frapper ces rochers, on les dirait incrustés de pierreries des plus vives couleurs.

Notre visite était complète. Nous revînmes à l'esplanade prendre l'omnibus de Monistrol. En une heure, par cette jolie route qui dessine ses méandres au milieu des contre-forts de la montagne, nous atteignîmes la petite ville.

Une heure après nous avions gravi l'autre versant du ravin du Llobregat, et nous prenions au passage le train de Saragosse.

A. Germond de Lavigne.



Fête des poupées. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE[1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les fêtes du calendrier (suite).

La quatrième des grandes fêtes annuelles, celle du septième jour du septième mois, est connue sous le nom de fête des Lampes ou des Lanternes. A Yédo, les petites filles parcourent en troupes les rues illuminées de la cité et chantent de tout leur cœur, en balançant de la main droite des lanternes de papier appropriées à leur taille. Dans certaines villes du sud, la population visite les collines tumulaires et passe la nuit parmi les tombeaux.

Le treizième, le quatorzième et le quinzième sont des jours où l'on va dans les temples prier pour les morts et brûler des cierges en leur faveur. Cependant le quinzième étant l'époque des règlements de comptes de la première moitié de l'année, les réjouissances publiques qui succèdent à l'accomplissement de ce lourd devoir, admettent les divertissements les plus variés. Les mascarades, accompagnées de danses nationales, figurent au premier rang des plaisirs populaires. Tous les masques ont leur signification, leur caractère traditionnel. Il y a les types nobles : d'abord les placides figures des gentilshommes et des dames du daïri, puis les farouches physionomies des héros des guerres civiles. Il y a les masques fantastiques, articulés, aux mâchoires mobiles, à l'imitation de ceux que portent les acteurs du mikado. D'autres représentent le grotesque et divin

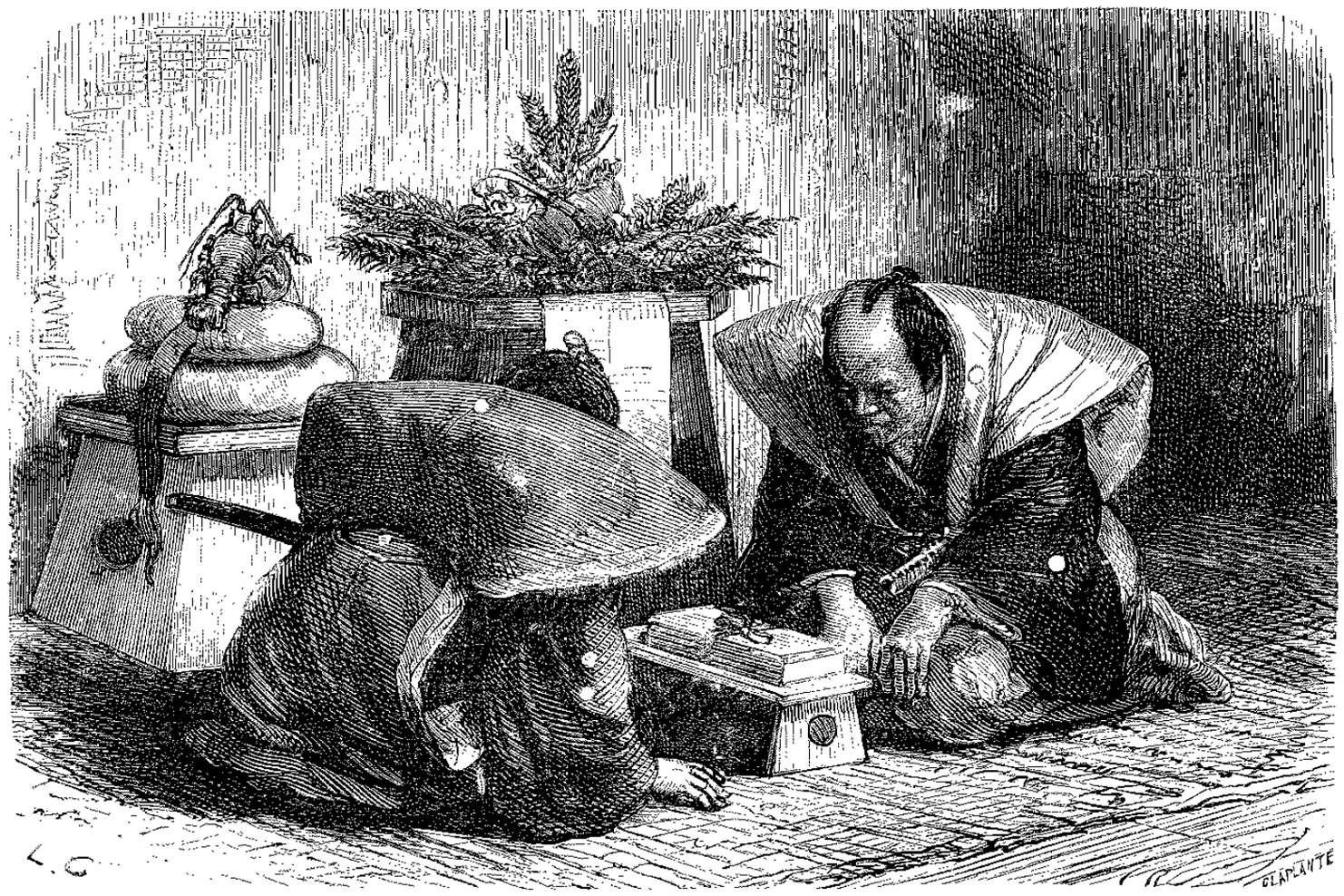
1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, p. 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65, 81 et 97.

Tengou, la bonne Okamé, la plus joufflue des Japonaises dont l'histoire fasse mention; ou la malheureuse Hiyotoko, idéal de la laideur. Ceux-ci reproduisent toutes les variétés connues de la race des démons, ceux à un œil, à deux yeux, sans corne ou avec une corne, ou à deux et même trois cornes, depuis les diablotins jusqu'aux géants et jusqu'à l'odieuse Hanggia, le démon féminin. Enfin une dernière catégorie comprend les masques faits à la ressemblance de maître Kitsné, le renard, ou de Sarou, le singe, ou du lion de Corée, ou de Kappa, l'homme-grenouille, qui hante les falaises du Nippon (voy. p. 355 et 356).

Quant aux danses, on en voit de tout genre : la seule ronde du riz compte une trentaine de figures, exécutées par des hommes seuls, ayant pour tout costume une ceinture de paille de riz, un chapeau rond de même étoffe, rabattu sur les yeux, et un petit manteau flottant sur la taille, dont les larges manches simulent une paire d'ailes de papillons de nuit.

La cinquième des go-sékis tombe sur le neuvième jour du neuvième mois. C'est la fête des Chrysanthèmes. Dans toutes les collations de famille on effeuille de ces belles fleurs sur les tasses de thé ou sur les coupes de saki. Les libations préparées de la sorte ont la propriété de prolonger l'existence. Le bourgeois de Yédo croirait manquer à ses devoirs d'époux et de père s'il n'usait que modérément de ce précieux spécifique.

Selon l'opinion de Kæmpfer, les anciens Japonais ont fixé leurs cinq grandes fêtes annuelles aux jours qui, par leur imparité, étaient censés les plus malheureux, et leur but n'a pas été seulement de divertir leurs dieux par les récréations que tout le monde prendrait ces jours-là, mais aussi de détourner toutes



Le nouvel an. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

fâcheuses influences par les souhaits et les vœux que le peuple se fait mutuellement.

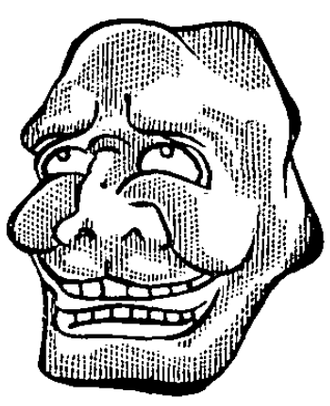
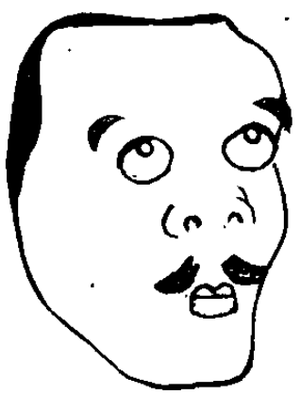
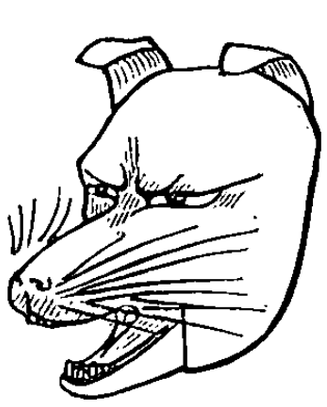
Cependant ce n'est pas assez que ce résultat soit à peu près certain : l'on a jugé opportun de relier entre elles les cinq grandes solennités par une chaîne de fêtes d'un ordre inférieur, spécialement consacrées aux manifestations de la joie publique. Comme l'année japonaise est divisée en mois lunaires, les syzygies de la lune, l'apparition régulière de cet astre et la pleine lune ont paru donner tout naturellement le signal et fixer les dates de ces réjouissances mensuelles. On les appelle les reïbis et il y en a trente-huit dans l'année, savoir : le premier, le quinzième et le vingt-huitième de chaque mois, auxquels il faut ajouter le solstice d'hiver et le solstice d'été.

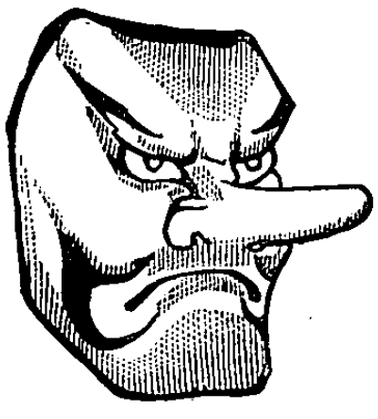
Les reïbis ne sont pas proprement des jours de chômage. Chacun, il est vrai, se pare de ses habits de cérémonie, mais on ne les garde que pour faire ses dévotions matinales dans le temple de son choix et pour accomplir une tournée de visites de félicitations près des grands parents, des chefs civils ou militaires, ou des patrons dont on relève. Du reste, liberté pleine et entière soit de se remettre au travail, soit de se divertir en famille ou dans les jardins publics. Tel est, en gros, le caractère des fêtes mensuelles. Ce qui les distingue les unes des autres, ce sont essentiellement certaines particularités en rapport avec le climat et les productions naturelles des diverses saisons.

C'est ainsi que la bouillie aux fèves (du *Phaseolus radiatus*) ne doit pas manquer dans les collations du premier mois, ni un plat de légumes frais dans celles du second mois. Les jeunes garçons prennent une part active aux réjouissances qui accompagnent les travaux champêtres du printemps. On leur permet de porter un petit goupillon, et de se couvrir la figure d'un masque imitant un museau de renard, en mémoire du dieu du riz, qui apporta de la Chine au Japon cette précieuse céréale, monté sur un cheval à tête de renard.

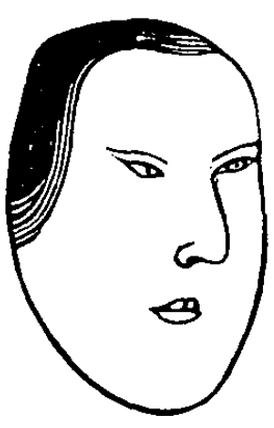
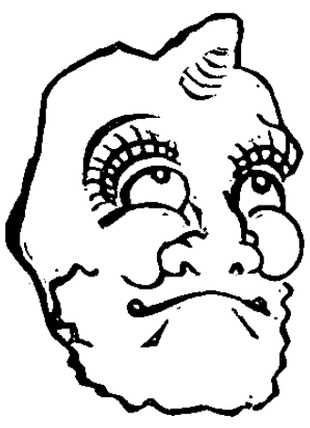


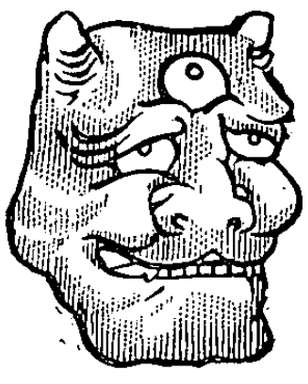


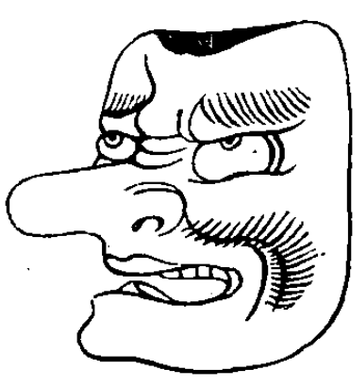





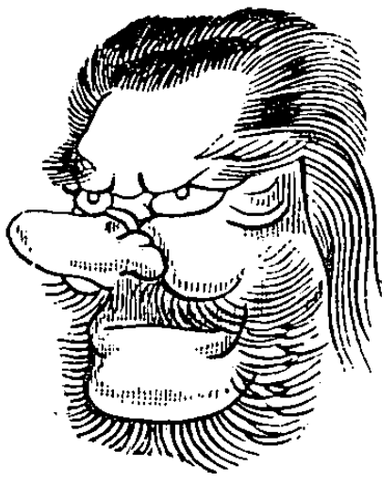







Masques japonais. — Dessins de Rapine d'après des gravures japonaises.

Le mois suivant, les jeunes filles, à leur tour, conduisant par la main les plus petits de leurs frères, se rendent en foule sur les bords du Sémida-gawa. Elles ne sont point masquées, mais poudrées et fardées, et ornées d'épingles et de colifichets dans leurs cheveux et à la ceinture. Elles vont ainsi cueillir des bouquets de fleurs, et riposter, en quelque sorte, au luxe printanier des vergers et des prairies par les éclatantes couleurs de leur toilette enfantine.

Parmi les fêtes du quatrième mois, le huitième jour est consacré au baptême du Bouddha, tel qu'on le représente à sa naissance, debout, montrant d'une main le ciel et de l'autre la terre. Non-seulement les dévots arrosent de thé bénit l'image en bronze du saint enfant, exposée sur le baptistaire des temples de sa religion, mais les coskeis des bonzeries parcourent les rues de la ville, portant sa statuette fixée au centre d'un baquet, afin que la même cérémonie puisse se faire à domicile et se répéter de maison en maison, non certes sans qu'il leur en revienne une honnête récompense.

Le vingt-huitième jour, chacun est invité à se plonger dans la contemplation du Fousi-mi, le *Dalichos polystachios*, et à ne faire de libations que sous des berceaux de cette plante, heureusement très-commune dans les jardins publics.

Les fêtes du dixième mois se rapportent à la récolte des céréales : riz, froment, millet ou paddi. Les prêtres bénissent de petits carrés de papier blanc fixés à des chevilles, que les cultivateurs achètent et plantent aux quatre coins de leurs champs, dans la persuasion que ces mystiques amulettes sont indispensables pour donner au sol toute sa fécondité.

Cette saison de l'année est pour les bourgeois de Yédo l'époque des réjouissances publiques qui ont pour théâtre les fraîches retraites des rives du Sémida-gawa, ou les jardins d'Odgi aux berceaux de verdure humectés de l'écume des cascades, ou les eaux mêmes du grand fleuve, sur lesquelles la population citadine célèbre ses nuits vénitiennes, jusqu'à ce que le dernier jour du mois la convoque à une solennité d'expiation et de purification générales.



Enfant avec un masque de renard. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

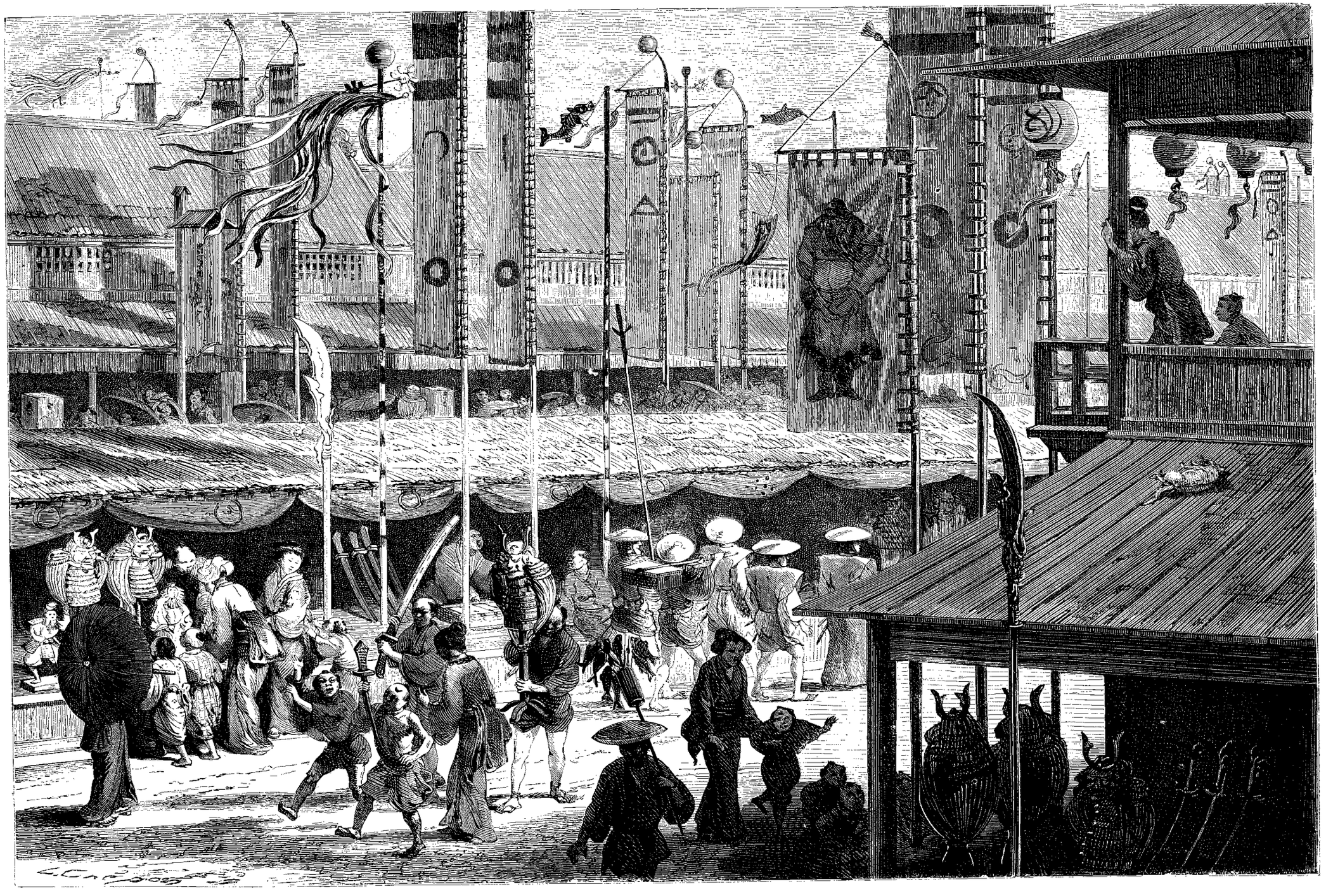
Le dieu de l'eau, ancienne divinité du culte kami, est fêté d'un bout à l'autre de l'empire pendant tout le septième mois, ce qui représente à peu près la durée de la saison pluvieuse. On plante de hautes tiges de bambou ornées de leurs branches supérieures, de clochettes de verre et de bandes de papiers bénits, à proximité des sources, des puits, des canaux d'irrigation; et chaque matin et chaque soir, au bruit des gongs des bonzeries, l'on hisse çà et là des bannières portant pour inscription : Respect et hommage au dieu de l'eau! Dans les demeures des campagnards, la famille expose sur l'autel domestique dressé en l'honneur du Kami des offrandes de riz, de poisson et de petite monnaie.

Le huitième mois s'ouvre par un fastidieux échange de civilités entre les clients et leurs patrons, les employés et leurs chefs, les subalternes et leurs supérieurs.

Le quinzième jour est dédié au dieu de la lune. On prétend que c'est le moment de l'année où l'astre de la nuit jette le plus vif éclat. Les fleuves et les canaux sont sillonnés de gondoles où les citadins se livrent en famille à la contemplation de la pleine lune. Le calme de l'air et la douceur de la température pendant les soirées des mois de septembre et d'octobre favorisent les rendez-vous bourgeois et les parties de plaisir nocturnes dans les jardins publics de la ville et de la banlieue.

Le dixième mois est placé sous l'invocation de Yébis, qui est à la fois le dieu de la pêche et l'un des patrons favoris des marchands. Ceux-ci, en braves et loyaux collègues, font assaut de politesses et de présents, parmi lesquels figurent nécessairement des gâteaux de millet, ainsi qu'un gros poisson rouge, nommé Taï, fort estimé dans les festins japonais pour la délicatesse de sa chair et sa belle apparence. C'est en son honneur que souvent l'on confectionne, sous la forme de poissons rouges, les grandes boîtes en laque dans lesquelles on enferme et dépose, sur la natte des repas, les diverses pièces de dessert qui accompagnent le service du saki.

Les dames de la cité ne sont pas moins diligentes à s'acquitter des devoirs que leur position sociale leur impose. Elles se font des visites de bon voisinage et



Fête des bannières. — Dessin de L. Crépon d'apres des gravure japonaises.

ne négligent pas non plus de brûler quelque cierge devant l'image de Yébis, pour la prospérité des entreprises commerciales de leurs maris. De grand matin on les voit se rendre par troupes à telle ou telle bonzerie qui a su réserver dans son sanctuaire un autel, tant modeste soit-il, au dieu qui, plus que tout autre, a le privilége de recevoir les hommages des bourgeoises. Elles y vont en toilette de pèlerinage, la tête coiffée d'un mouchoir de coton d'une éblouissante blancheur, artistement appliqué autour de leur épaisse chevelure.

Vers le milieu du mois, chacun est moralement tenu de constater et de communiquer à son voisin la nouvelle que les feuilles de l'érable palmé commencent à changer de couleur.

Au commencement du onzième mois, l'érable est dans toute la magnificence de sa parure d'automne. Une foule de curieux se réunissent pour l'admirer dans les jardins des bonzeries et des maisons de thé.

Au solstice d'hiver, félicitations générales : c'est la fête des femmes mariées. Il n'y a pas de tournée d'affaires, pas de voyage de négoce, ni de cause ni de prétexte quelconque, qui puissent retenir les maris loin du toit conjugal. Ils accourent de toutes parts, et le soir la cité s'illumine, et l'on entend de maison en maison retentir le bruit des soupers de famille, le son des guitares et les joyeux accents de voix qui, l'on doit en convenir, ne sont généralement pas de la première fraîcheur.



Pèlerinage à l'autel de Yébis. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

Le quinzième jour est surnommé la traversée du fleuve, en raison d'une solennité religieuse et domestique qui symbolise la fuite du temps et la transition à la nouvelle année.

Avec le douzième mois, enfin, l'on entre dans un si grand tourbillon de liquidation d'affaires, de restauration de mobilier et de réinstallation de ménage, dans une telle succession de cérémonies, de formalités, de fêtes et de réjouissances, que l'on ferait tout un volume sur les quatre ou cinq semaines de la fin de janvier et du commencement de février dans les villes et les campagnes du grand Nippon.

Je me bornerai, sur ce point, à décrire plus tard les scènes dont j'ai eu l'occasion d'être témoin oculaire dans mon second séjour à Yédo.

Les histrions et les lutteurs.

Pour abréger le temps qui s'écoule d'une fête à l'autre, le bon peuple de Yédo s'est créé mille ressources de divertissement et de récréation. Il en est de périodiques et de permanentes. Il y en a pour le jour et pour la nuit. Les unes s'étalent sur la voie publique; d'autres ont pour siége les temples ou leurs dépendances; d'autres encore, des bâtiments spéciaux, baraques, cirques ou théâtres. La plupart sont à la portée de toutes les bourses; même la Sibaïa, qui correspond à notre grand Opéra, est accessible aux gens du peuple et n'a cependant jamais reçu ni sollicité le moindre subside, soit de la ville, soit du gouvernement.

J'ai cru remarquer, selon les groupes caractéristiques que forment les quartiers de Yédo, une certaine gradation dans la nature, le goût et la valeur artistique des réjouissances populaires. Le faubourg de Foukagawa n'est généralement exploité que par des histrions de bas étage; le Hondjo a deux fois par an les plus beaux spectacles de lutteurs; Yamasta possède un champ de foire permanent, qui fait de ce quartier les Champs-Élysées de Yédo; Asaksa est à la fois l'Athénée et le Pandémonium du Japon.

Nos pérégrinations maritimes nous ont procuré le plaisir de surprendre et d'observer les habitants de Foukagawa au milieu de leurs occupations et de leurs récréations journalières. Quand le matin, à la marée montante, nos rameurs guidaient notre sampan dans la direction du nord, abandonnant l'ancrage des vaisseaux de guerre, nous entrions dans l'enceinte de la rade en passant sous le canon des forts détachés, et nous voyions se dérouler à notre gauche, tour à tour les quais de Takanawa, Amagoten, Tetpozoô et tout le massif de la cité que domine l'énorme toiture du temple de Monzéki. Nous atteignions à peu près la hauteur de l'île d'Iskawa, à l'embouchure du grand fleuve; et, tournant à droite, nous débarquions à Fou-

kagawa, derrière les fortifications et les chantiers du gouvernement qui bordent l'extrémité sud-ouest du Hondjo.

Les rues voisines de la rade sont le siége de diverses industries, dont l'océan surtout fournit les matières premières. L'on y remarque de vastes séchoirs pour les poissons, les mollusques et le fucus destinés au commerce, ainsi que de grands étendages consacrés à la préparation de l'aboura-kami, cette étoffe de papier huilé qui remplace pour les Japonais nos tissus imperméables.

Les ouvriers indigènes excellent à faire de la colle de poisson et à fabriquer, au moyen du suc glutineux de certaines herbes marines, des contrefaçons vraiment étonnantes des nids comestibles de la salangane de Java. Les gros négociants de la cité les exportent



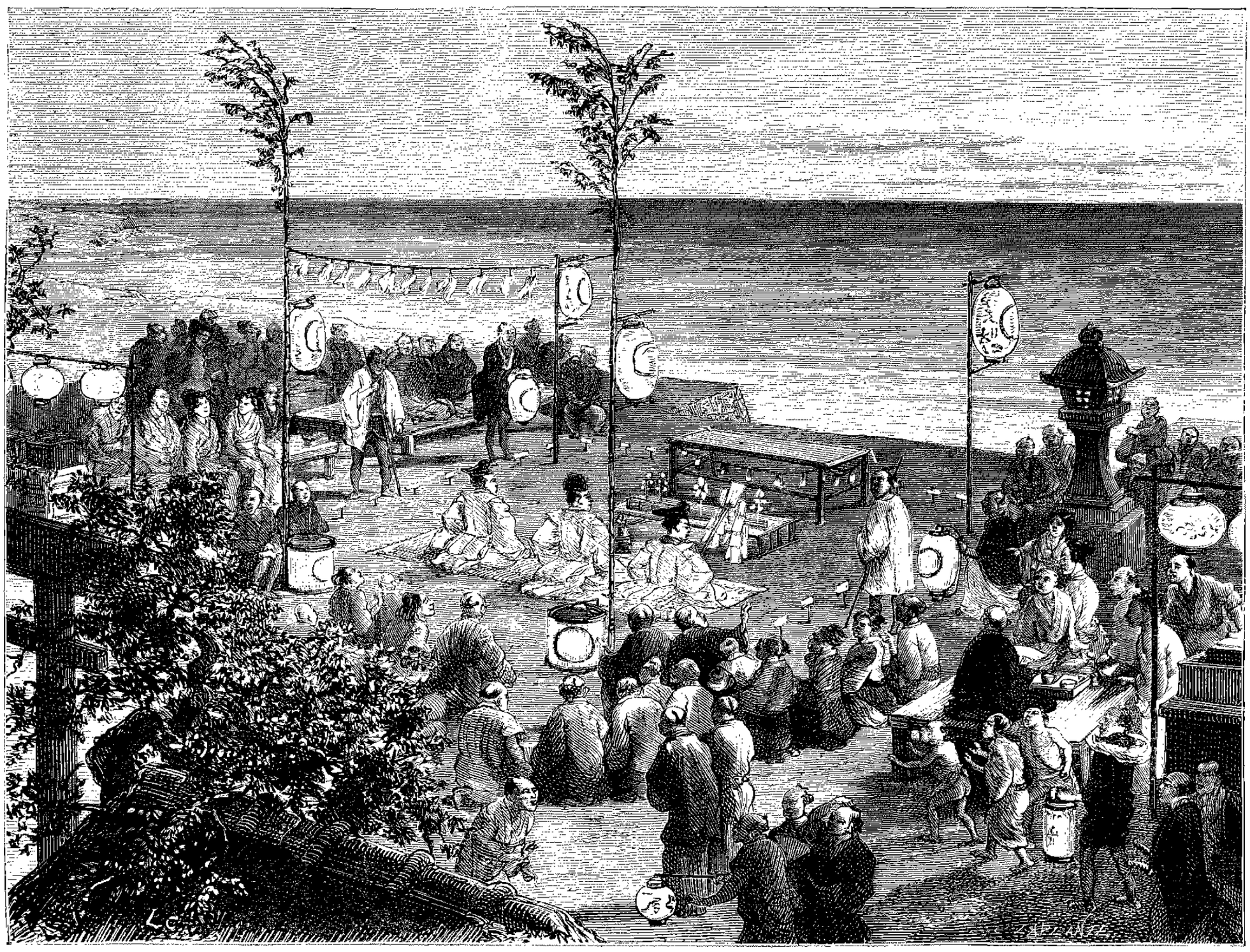
Baptême du Bouddha. — Dessin de L. Crépon d'après des gravures japonaises.

en Chine avec toutes les ruses d'emballages propres à induire en erreur les gourmets du Céleste-Empire; et je ne réponds pas que l'Europe elle-même soit complétement à l'abri de cette bizarre supercherie.

Cependant le produit le plus distingué du quartier consiste en saucisses de poisson. L'on en fait de diverses sortes, dont chacune a sa couleur. Un gros four, blanchi à la chaux, installé au centre d'une cuisine spacieuse, reçoit, lorsqu'il est convenablement chauffé, un vase en fer où l'on cuit une certaine catégorie de poissons. D'autres sont hachés tout crus, et d'autres enfin, d'une petite espèce, aussitôt qu'on les juge suffisamment séchés, doivent être réduits en poudre dans des mortiers de bois dur. Il faut ensuite assortir, assaisonner, rouler en pâte la chair ainsi préparée, la comprimer et la ficeler dans ses enveloppes, passer

celles-ci en couleur et soigner l'emballage des produits terminés pour les expédier par petites caisses chez le marchand qui a donné la commande. Une demi-douzaine de personnes généralement vaquent en commun à ces opérations. Le chant et les gais propos animent le travail. On manie en cadence les couteaux et les pilons. Mais qu'il survienne tout à coup quelque bruit lointain de spectacle de rue, chacun se précipite aux portes et va grossir le cercle des curieux.

Il ne s'agit peut-être que de la danse du lion de Corée. Que de fois ne l'a-t-on pas vue! et pourtant jamais on ne résiste à l'appel discordant du fifre, du timbre et des tambourins qui annoncent son approche.



Bénédiction d'amulettes. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

morceaux de papier blanc qui encadre sa face écarlate; tantôt il se met à sauter en cadence, aux sons des instruments de ses acolytes. Lui-même est d'ailleurs muni de son propre tambourin; mais, dès qu'il cesse de danser, il le dépose, et s'affaissant tout à coup, il se transforme en quadrupède, exécute quelques grotesques cabrioles et finit par se dépouiller de son accoutrement. Alors, le monstre s'évanouit, mais le jongleur reste. Il saisit une baguette de tambour et la fait tenir en équilibre sur le pouce de la main gauche, puis il superpose une seconde baguette à la première et une troisième en croix au-dessus des deux autres; enfin, il les jette en l'air et les reçoit dans ses mains et

Une troupe de quatre histrions débouchent, en effet, d'une rue voisine. Il y en a trois qui forment l'orchestre, le quatrième donne la représentation. Il s'est affublé d'un très-ample manteau rayé ou tigré, surmonté d'une énorme tête de lion fantastique. Le monstre s'allonge à volonté et domine soudainement d'un à deux mètres les gens qui l'accompagnent. Les enfants, tout à l'entour, poussent des cris où l'effroi se mêle à la provocation. Quelques petits audacieux s'aventurent jusqu'à soulever les pans du manteau et même à pincer les jambes du mystérieux saltimbanque. Tantôt celui-ci les menace et tourne la tête de leur côté, en ouvrant la gueule et en secouant l'épaisse crinière de

les fait circuler toujours plus vite et sans interruption, en y ajoutant successivement une, deux, trois boules, sortant l'on ne sait d'où.

L'admiration des spectateurs est à son comble. L'un des musiciens fait passer l'assiette, c'est-à-dire l'éventail. La représentation est close, et le jongleur, pour se reposer, allume sa pipe à celle de quelque voisin bénévole. Il n'est pas rare de le voir en premier lieu se charger négligemment de sa défroque et ensuite fumer avec bonhomie, la tête recouverte jusque sur le nez, de l'énorme et grotesque figure du monstre. Ce dernier tableau n'est pas la partie la moins pittoresque du spectacle.



Danse de la ronde du riz. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

A mesure que nous pénétrons dans les rues et sur les places populeuses du faubourg, tout un monde de petits métiers et de petits plaisirs se révèle à nos regards.

Nous distinguons çà et là, les humbles demeures de diverses classes d'industriels ambulants, qui se mettent en route pour la cité avant le lever du soleil, et qui ne regagnent leur gîte que dans les ombres de la nuit. Ce sont les savetiers raccommodeurs de sandales en bois, les étameurs, les chaudronniers, en plein vent, les trafiquants de porcelaine brisée, les marchands de vieux habits, les colporteurs d'étoffes au rabais pour ceintures et kirimons de femmes : tous gens très-consommés dans l'exercice de la patience, ainsi que dans le calcul des fractions de fractions ; quand le boulier-compteur n'y suffit pas, l'index de la main gauche va chercher le chiffre rebelle jusque sous la petite mèche à boudin qui couronne le sommet de la tête : ainsi l'exige le génie de la comptabilité japonaise.

Mais gardons-nous d'oublier le chiffonnier de Yédo qui a, sans le savoir, contribué pendant quelques années à l'alimentation des papeteries de l'Angleterre. C'est le matin et le soir qu'il va se promenant et furetant sur les places publiques et dans les rues populeuses du Hondjo et de la cité marchande, chargé non d'une hotte, mais d'une sorte de corbeille à papier, qu'il porte à la main gauche. Il tient de la main droite une paire de longs bâtonnets, à l'aide desquels il pince et enlève délicatement, pour le jeter dans son panier, tout ce qui lui paraît de bonne prise.



Fabricant de poupées inversables. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

Les gens à professions ambulantes ne s'arrêtent guère aux curiosités du chemin qu'ils parcourent. A Yédo cependant on les verra échanger volontiers quelques propos sympathiques, accompagnés de deux ou trois bouffées de tabac, avec leurs amis naturels, les bohèmes de carrefour dont la bonne ville abonde. Celui-ci fait danser sur le pavé ce que nous appellerions un polichinelle, mais c'est proprement une poupée articulée revêtue du costume de la secte des prêtres sauteurs. Celui-là exhibe sur une table le modèle d'un temple d'Amida ; une souris blanche en gravit les degrés, donne un coup de sonnette sous le portail et fait ses dévotions devant l'autel. Un troisième montre des oiseaux dressés à tirer de l'arc, à piler du riz, à puiser de l'eau d'un puits, à traîner un chariot de balles de coton. Un jongleur de rue se tient en équilibre sur deux hautes planchettes posées de champ et fait faire la roue au-dessus de sa tête à trois ou quatre flacons ou tasses en porcelaine ; il casse un œuf et en tire vingt mètres de lacet ; il broie un peu de papier dans la paume de sa main, et une nuée de moucherons artificiels en sortent un instant après.

La plupart de ces baladins spéculent moins sur la recette de la représentation que sur le débit de quelques objets de pacotille ou de rebut, que les marchands de la cité leur remettent en commission. Des marionnettes et des diablotins attirent autour de la caisse qui leur sert de tréteaux, des troupes d'enfants dont les regards ont bientôt découvert que cette caisse est remplie de cornets de sucreries. Le revendeur d'éventails en ouvre un et fait rouler en avant et en arrière, sur la tranche même de l'instrument dont il veut démontrer l'excellence, une grosse toupie ou une balle de jeu de paume. D'autres histrions colportent dans les quartiers aristocratiques des échantillons variés de l'industrie des faubourgs.

Dans plusieurs boutiques de Foukagawa l'on fabrique et l'on met en vente, par paquets élégamment liés de cordonnets de soie, les bâtonnets de bois dur ou de bambou (hasi) qui font l'office de nos fourchettes, ainsi que des cure-dents d'un bois doux et savoureux (viburnum kambok') qui semble être expressément créé pour le rôle que les Japonais lui attribuent dans les plaisirs de la table ; enfin des brosses à dents façonnées tout entières de bûchettes de bois blanc dont on taille l'une des extrémités de manière à la convertir en un petit bourrelet de filaments à moitié frisés.

Les Japonais ont une poudre à dents qui leur est propre, dans laquelle il entre, dit-on, de la poussière d'ivoire. Elle se débite dans de petites boîtes dont le couvercle à coulisse est orné de gravures coloriées, qui varient selon que la marchandise est de première ou de deuxième qualité. On fait plus de luxe et l'on va jusqu'à la cassette de métal, pour la poudre avec laquelle les femmes mariées se teignent les dents en noir.

Des ouvriers de la plus humble apparence, menuisiers, ébénistes, tourneurs, font une multitude de jolis ouvrages en bois d'ormeau, en écorce d'arbres, en bambou, en os, en ivoire, en corne de cerf, en ambre jaune, en coquilles de mer, en écaille de tortue et en noix de coco.

Les ouvriers chinois, qui travaillent en ivoire, s'évertuent à exécuter des chefs-d'œuvre de patience, tels

que de petites sphères évidées, au nombre de trois ou quatre, tournant les unes dans les autres. Les artisans japonais ne mettent point leur gloire dans les difficultés vaincues ; une plus noble ambition les anime : ils recherchent par-dessus tout la perfection dans l'imitation de la nature ; et, quand ils se livrent aux caprices de l'imagination, c'est ordinairement l'humour, une verve comique de bon aloi, et non le goût du burlesque et du baroque, qui caractérise les ouvrages sortis de leurs mains. Toutefois, ce qu'il y a de plus exquis parmi les figurines des tourneurs en ivoire de Yédo, ce sont incontestablement celles qui représentent des animaux et tout particulièrement le tigre, le buffle, l'ours, le singe et la souris. Ces petits objets d'art, qui n'ont à nos yeux qu'un intérêt de curiosité, font partie intégrante de l'attirail des fumeurs indigènes de l'un et de l'autre sexe. Pour porter sur leur personne leur pipe dans son étui et leur blague à tabac, ils les adaptent au bout d'un fort cordon de soie, dont l'autre extrémité est garnie d'une ou deux de ces breloques, qui retiennent le cordon et l'empêchent de glisser lorsqu'on le passe à la ceinture. C'est aussi le procédé que l'on emploie à l'égard de la boîte aux médicaments.

J'ai remarqué dans le rayon d'une grande place publique un très-curieux assemblage de gros et de petits métiers, la plupart foncièrement vulgaires, et tous, sans exception, dignes de fixer, chacun dans son genre, l'attention de l'observateur.

Celui de tisserand s'applique non-seulement à la soie et au coton, mais à la toile d'ortie, dont les peintres japonais font une grande consommation, et à la toile de chanvre, qui ne saurait être d'une qualité inférieure dans un pays comme le Japon, où le plus précieux de nos textiles d'Europe atteint deux mètres de hauteur.

Les ateliers des tresseurs d'osier, des bordeurs de nattes, des relieurs et des cartonniers offrent un pittoresque mélange d'ouvriers de tout âge et des deux sexes.



Chiffonnier. — Dessin de A. de Neuville d'après *une peinture japonaise.*

Les tonneliers entassent, dans de spacieux magasins, des baquets et des vases de diverses dimensions, reliés en cerceaux de bambou et mis en réserve spécialement pour la vente en gros du saki.

Les boutiques de boissellerie présentent un grand choix de coffres et de cassettes en bois de toutes sortes, parmi lesquels il faut surtout mentionner le camphrier de Kiousiou, qui conserve à perpétuité son odeur aromatique. Un assortiment de ces caisses en comprend une demi-douzaine, qui peuvent s'emboîter les unes dans les autres, de manière à être expédiées en un seul colis.

Il y a aussi des assortiments de boîtes très-solides en carton laqué, une infinie variété d'ustensiles de ménage et de petits meubles à resserrer : les uns laqués, tels que les bols à riz, les autres en bois blanc ou en bambou. Parmi ceux qui se subdivisent en compartiments et qui se ferment au moyen de panneaux ou d'un couvercle, bon nombre sont à secret et d'autant plus remarquables sur ce point, que l'on n'y distingue ni charnières, ni ressort : tout l'artifice est dans l'agencement même de l'ouvrage de boisselerie.

L'une des choses qui frappent le plus l'Européen chez les artisans japonais, c'est l'extrême exiguïté des ressources techniques dont ils disposent.

On distinguait, à proximité des boutiques ou magasins que je viens de décrire, un groupe de quatre ou cinq échoppes qui étaient le siége d'autant de métiers différents. Je suis persuadé que tout l'outillage des cinq ateliers réunis ne valait pas cent francs.

La première échoppe me parut consacrée à la fabrication d'une sorte de poupées en papier mâché, qui jouissent de la plus grande faveur dans les ménages japonais. Elles n'ont que la tête et le buste, l'un et l'autre enveloppés d'un manteau écarlate, et l'on dit que, sous cette forme, elles doivent perpétuer de génération en génération la mémoire d'un grand prêtre du Boud-

dha qui s'était totalement usé les jambes dans la pratique de ses dévotions. Ces poupées sont inversables, ou plutôt reprennent toujours leur équilibre, comme nos diablotins de sureau. Il y en a de toutes dimensions. Les escamoteurs s'en servent en guise de muscades dans leurs tours de gibecière.

Plus loin deux ouvriers, armés chacun d'un petit marteau et d'un poinçon, s'occupent à ciseler des pipes en métal, et un troisième à en tarauder les tuyaux de bois, au moyen d'une simple planche percée de six trous d'inégale grandeur, sertis en spirale de fer.

Là, un fabricant d'arcs en expose un instant les bois à la flamme d'un feu de copeaux, pour leur donner le pli nécessaire; tandis que son camarade arrange avec un peu de colle et de ficelle les houppes de soie, de crin ou de papier, que l'on arbore au sommet de longues piques pour signaler de loin le rang ou la nature des fonctions d'un chef civil ou militaire.

L'atelier voisin est celui d'un vieux bonhomme qui, sans autre instrument qu'une pince, ajuste aux lanternes de papier leur monture de cerceaux et de crochets en fil de fer.

A l'entrée d'une ruelle latérale, une demi-douzaine d'ouvriers font des socques et des sandales en bois. Ici le travail est divisé; chacun a sa spécialité : celui-ci, armé d'une scie à main, coupe les bûches en tronçons égaux, que le second refend en forme de semelles et de planchettes transversales; le troisième rabote et arrondit les socques massives et les simples sandales; le quatrième y pratique les trous par où l'on fait passer les cordons de paille. La vrille dont il se sert, descend et monte à volonté, sous l'impulsion qu'il lui imprime des deux mains au moyen d'une baguette horizontale aux extrémités de laquelle sont attachées deux courroies qui s'enroulent et se déroulent tour à tour sur l'axe de ce singulier instrument. Enfin les autres ouvriers sont



Repos du lion de Corée. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

employés à vernir les chaussures de luxe ou à préparer par dizaines de paires les paquets qui doivent être transportés dans les magasins de détail.

Cependant il me restait à voir la plus originale des boutiques du quartier, celle d'un horloger fabricant de cadrans solaires et d'horloges rivales des « coucous » de la Forêt-Noire, avec cette différence, qu'elles sont établies sur le système des heures mobiles, qui croissent et décroissent selon la marche des saisons.

L'artiste, accroupi devant une petite enclume fichée en terre, fait toutes les parties du mécanisme de son chronomètre, à l'exception du timbre qui sonne les heures. Ses outils, répandus autour de lui sur les nattes qui recouvrent le sol, se composent d'un marteau, de deux ou trois limes, d'une couple de pinces et de quelques forets.

Quant aux cadrans solaires, qui sont des instruments portatifs, de la forme et de la taille d'un gros marron, il n'en soigne que l'installation intérieure; la boîte se fabrique chez les ouvriers en cuivre. On l'ouvre comme une noix dont les deux coquilles seraient unies par une charnière. Au centre de l'une des demi-sphères est fixé un petit gnomon, dont l'ombre atteint la surface plane de la périphérie, et celle-ci est divisée en douze parties égales, selon le système japonais des douze heures uniformes numériques, qui en valent chacune deux des nôtres. L'autre moitié de la petite boîte contient dans une cavité cylindrique une aiguille aimantée, oscillant librement dans le plan horizontal. Au-dessous de l'aiguille se trouvent quatre caractères distants les uns des autres de quatre-vingt-dix degrés et désignant les quatre points cardinaux. La surface plane circulaire de cette demi-sphère est divisée également en douze parties correspondant à celles du côté opposé et marquées des mêmes nombres, mais dans l'ordre inverse. Pour faire usage du cadran solaire, il suffit de



Danse du lion de Corée (comédien de rue). — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

l'orienter par le moyen de l'aiguille aimantée, et alors la direction de l'ombre du petit style permet d'estimer l'heure, plus ou moins approximativement.

Au bruit des voix, des chants et des instruments de travail qui retentissent dans les ateliers, se mêlent les cris et les coups de tambourins de deux troupes de saltimbanques installées à deux angles de la place. L'une travaille en plein air. Ses héros sont l'avaleur de sabres et le sauteur prodigieux. Celui-ci passe impunément à travers deux cerceaux entre-croisés, fixés au sommet



Trafiquant de vaisselle cassée.



Montreur de marionnettes.

d'une perche, qui supporte en outre une cruche posée en équilibre au point d'intersection des cerceaux. Mais le tour le plus fort consiste à franchir d'outre en outre un gros cylindre en treillis de bambou, long de deux mètres environ et couché sur deux chevalets. Quand il veut porter au comble la stupéfaction des spectateurs,



Sertisseur de lanternes.



Horloger.

Dessins de A. de Neuville d'après des peintures japonaises.

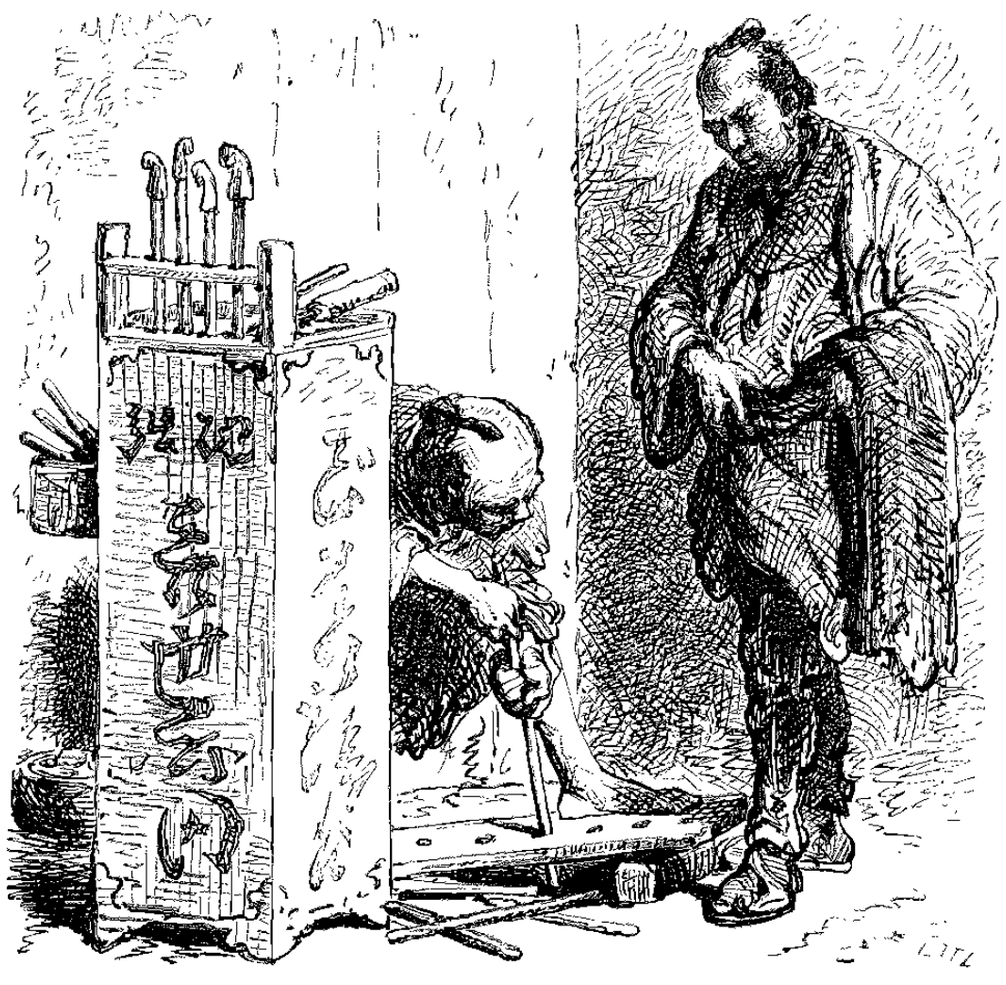
le saltimbanque allume et aligne à intervalles égaux, dans l'intérieur du cylindre, quatre grosses bougies, au-dessus desquelles il passe comme un trait, sans les éteindre ni les déranger.

Sa tendre épouse, assise sur une caisse à côté du cylindre, accompagne d'un air de guitare les diverses phases de la représentation. Aux sons criards de l'instrument, elle allie par intervalles les accents d'une voix tantôt caverneuse, tantôt glapissante, selon qu'elle juge à propos d'encourager sourdement ou de célébrer avec une juste fierté les prouesses de l'homme étonnant dont elle embellit la périlleuse existence.

L'autre troupe de saltimbanques est celle des gymnastes de Kioto. Ils se produisent sous un vaste hangar, où sont disposés des engins tels que mâts, barres et parallèles, qui diffèrent peu des instruments de nos salles de gymnastique. Le bambou en fournit presque complétement la matière première. La troupe est nombreuse, sûre de son fait, rompue à tous les exercices de bravoure et à toutes les gentillesses du métier. Elle n'a pas de comique en titre : chacun est son propre bouffon et pratique avec la plus parfaite aisance l'art

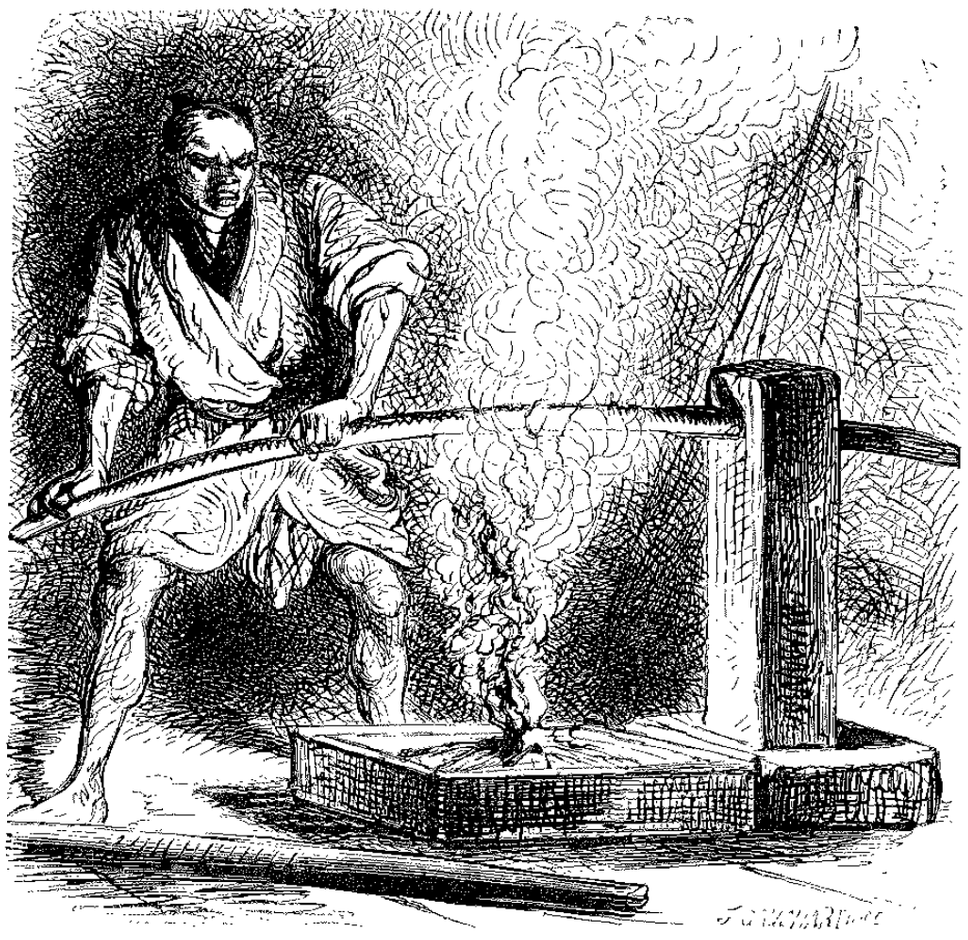


Ciseleurs de pipes.



Taraudeur de pipes.

de passer, à la minute, du plaisant au sublime et réciproquement. Ce que la représentation offre de plus original, aux yeux de l'Européen, c'est la simplicité du costume des acteurs : privés jusqu'à ce jour de la notion du tricot, leur garde-robe, à tous ensemble, tiendrait dans une couple de mouchoirs de poche. Leur



Fabricant d'arcs.



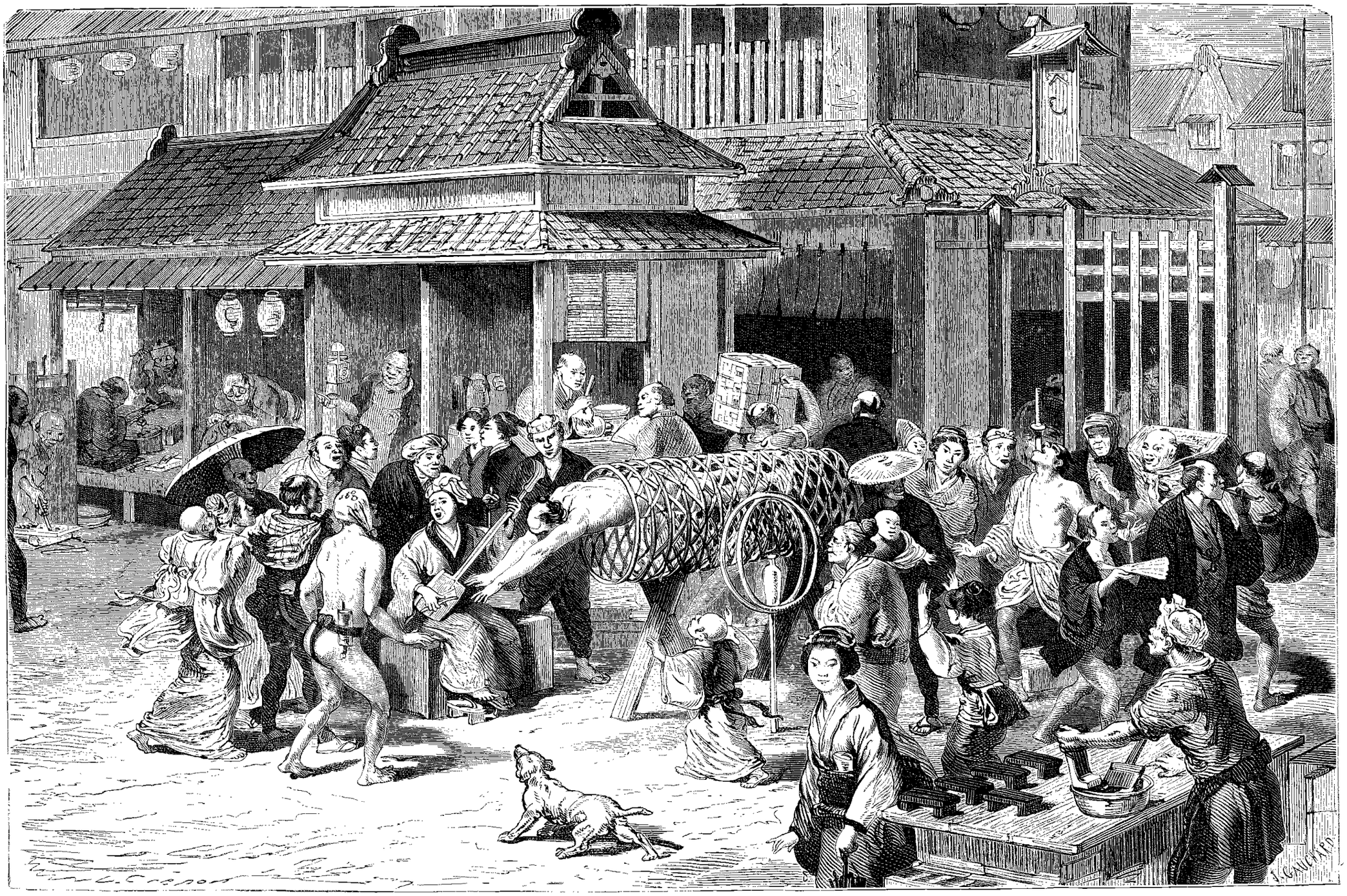
Marchand d'étoffes au rabais.

Dessins de A. de Neuville d'après des peintures japonaises.

coiffure, burlesque contrefaçon des bonnets de daïmios des toques du daïri, ne les quitte jamais, même pour exécuter le tour qui consiste à saisir entre deux doigts de pied une ruche de paille, à l'enlever de terre en demeurant les bras croisés, et à s'en couvrir la tête sans perdre l'équilibre.

Aimé HUMBERT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Saltimbanques et avaleurs de sabres. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.



Charcuterie de poisson ; jongleur de rue. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les histrions et les lutteurs (suite).

Le peuple de Yédo me semble médiocrement épris des représentations de gymnastes. Elles ne lui offrent pas un intérêt assez dramatique. Il lui faut les émotions que procure le spectacle de la lutte de l'homme contre l'homme ou contre les lois du monde matériel. Il entend que ses histrions surmontent, pour lui plaire, de graves obstacles et de sérieux dangers. Enfin, et par-dessus tout, il leur demande de fournir sans relâche de nouveaux aliments à son insatiable recherche du fantastique et du merveilleux.

C'est pour ces divers motifs que nul spectacle n'est en faveur à Yédo comme les jeux publics des lutteurs de profession.

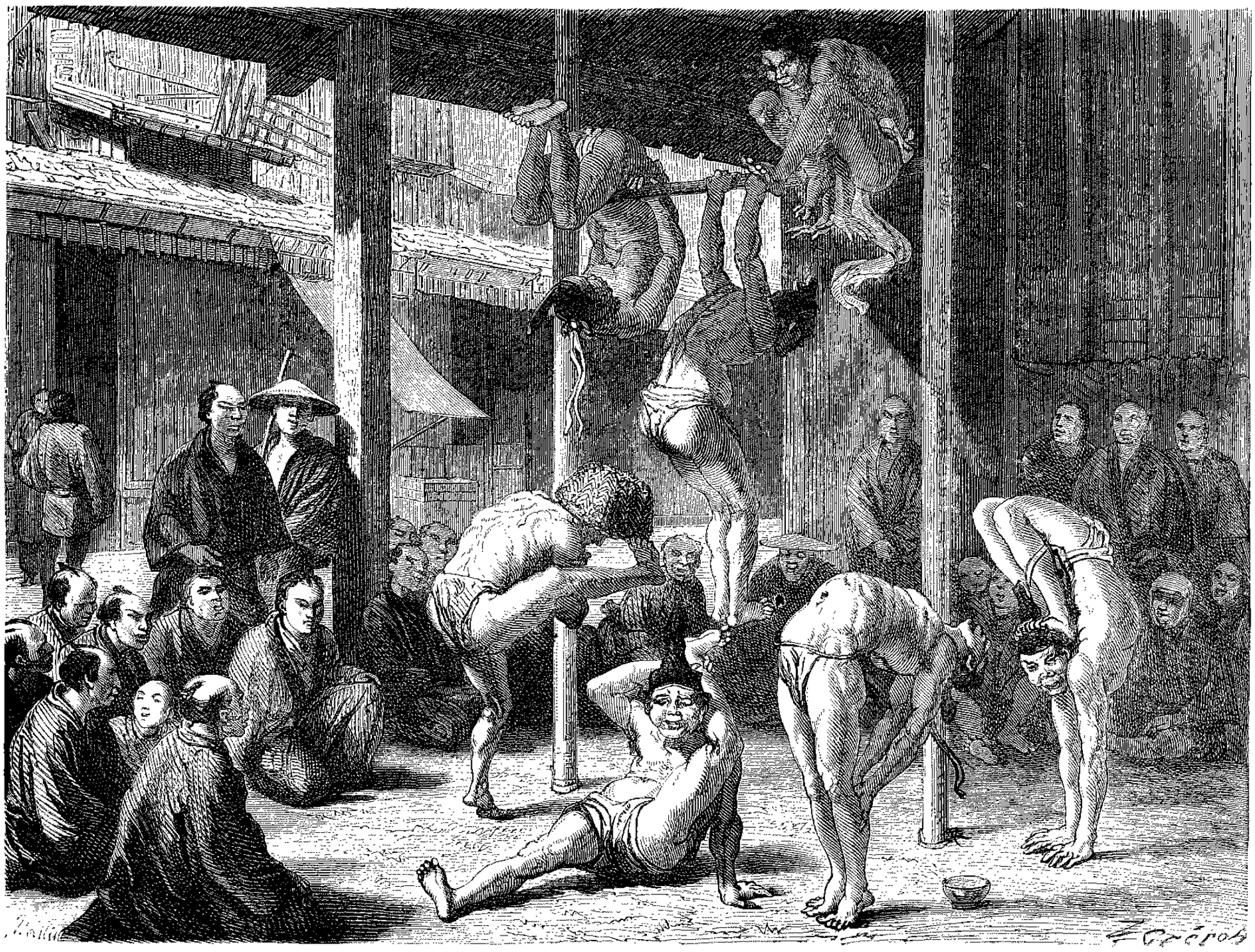
Les luttes athlétiques sont au nombre des plus anciens divertissements du peuple japonais. La tribu des lutteurs fait remonter sa charte de fondation au septième mois de la troisième année du règne de Zinmou, le premier des Mikados, c'est-à-dire à l'an 658 avant Jésus-Christ.

Placée sous la protection impériale, c'est de concert avec le gouvernement que la corporation organise pour chaque année le programme de ses représentations en les répartissant de côté et d'autre, au moyen d'escouades détachées dans les principales villes du Japon. Nulle part elle ne possède de cirque permanent. Les

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65, 81, 97; t. XIX, p. 353.

constructions que l'on improvise en son honneur, lorsqu'elle répond à l'invitation de quelque ville ou de quelque bonzerie, ont parfois des dimensions considérables ; mais l'on n'y déploie aucun luxe.

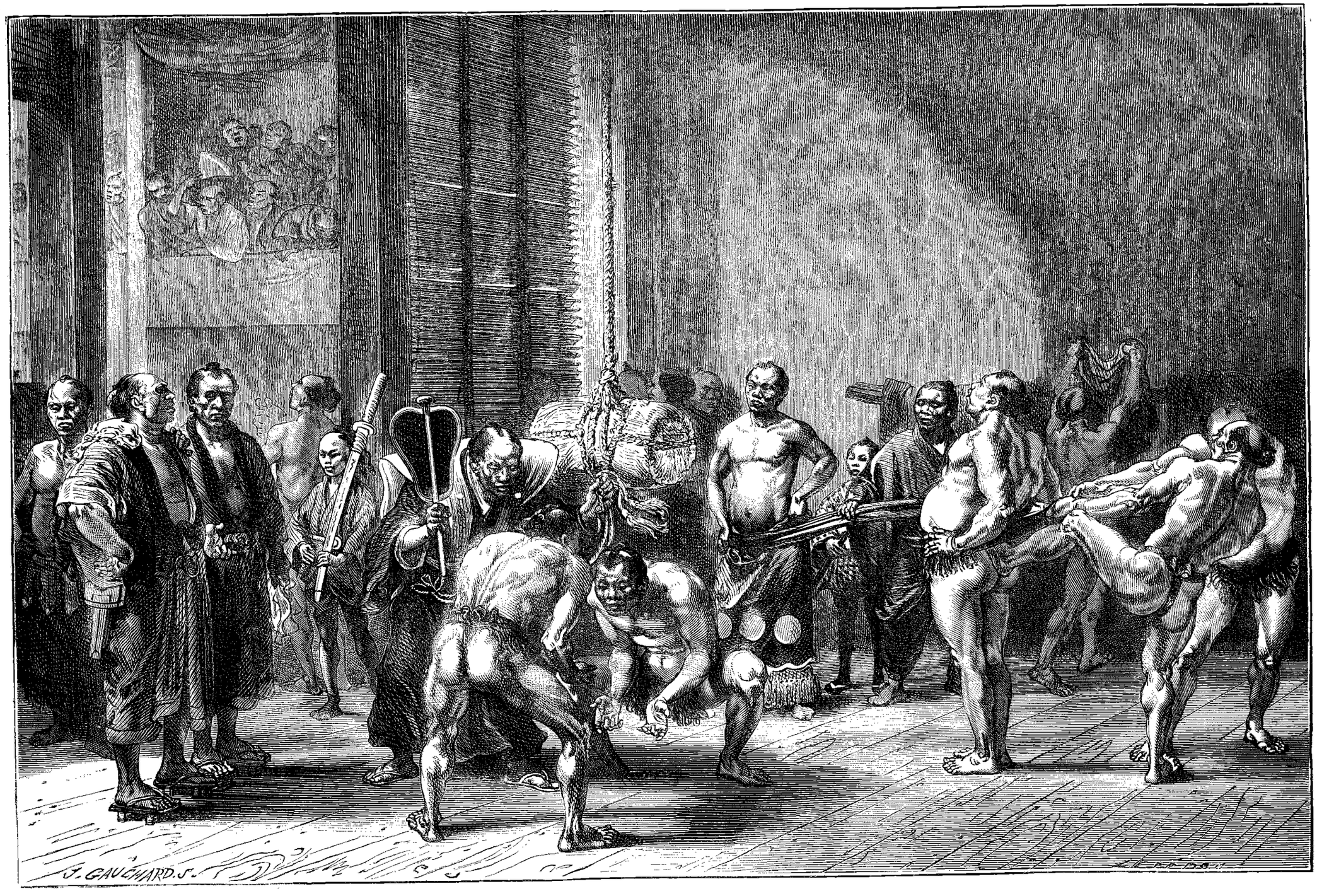
L'ordonnance des cirques de lutteurs est toujours la même. Il est rare que l'on y fasse plus d'un rang de galeries. Celles-ci sont mises en communication avec le parterre au moyen de simples échelles de bambou. Hommes et femmes prennent leurs places pêle-mêle. A l'exception d'un petit nombre de loges réservées aux autorités, l'on n'admet pas d'autre distinction que celle des deux classes du tarif, d'après lequel le public des galeries paye le prix le plus élevé. La multitude envahit le cirque longtemps avant l'heure de la représentation. Les chances de la lutte étant l'objet de paris passionnés, les spectateurs qui ont l'habitude de s'intéresser à cette loterie ne manquent pas d'occuper souverainement les postes d'observation qu'ils trouvent à leur convenance, ordinairement les derniers rangs de l'amphithéâtre que forme le parterre autour de l'arène et du champ clos des lutteurs. Aucun de ceux-ci ne se montre dans le cirque pendant que le public achève de s'installer. Tous sont consignés au vestiaire, où ils doivent déposer leurs vêtements, ceindre leurs reins d'une fine écharpe de soie à longues franges, et se parer du tablier de velours où ils ont fait



Gymnastes de Kioto. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

broder leurs armes et suspendre les diplômes de leurs victoires. Ces préparatifs sont d'une longueur interminable. Jamais, malgré l'assistance de leurs camarades, les nobles athlètes ne trouvent leur ceinture assez serrée, leur coiffure assez ramassée sur la nuque, leur tablier assez dignement assujetti sur les hanches. Et puis il leur faut passer en revue toutes les articulations de leurs bras et de leurs jambes, les faire craquer l'une après l'autre, s'étirer les membres aux bourrelets de paille qui pendent au bout de grosses cordes attachées au plafond du vestiaire. Enfin le son d'une caisse retentit au sommet de la tour, ou plutôt de la haute cage en bois, qui s'élève au-dessus du grand portail du cirque. La tumultueuse impatience de la foule fait place au recueillement, car l'on ne s'attend à rien de moins qu'à une apparition phénoménale. Les estampes qui ornent les affiches du spectacle ont surexcité toutes les imaginations. Ce ne sont pas de simples mortels que l'on va voir défiler dans le cirque, mais plutôt des géants, des colosses, des héros fabuleux, qui dépassent toutes les proportions de l'espèce humaine !

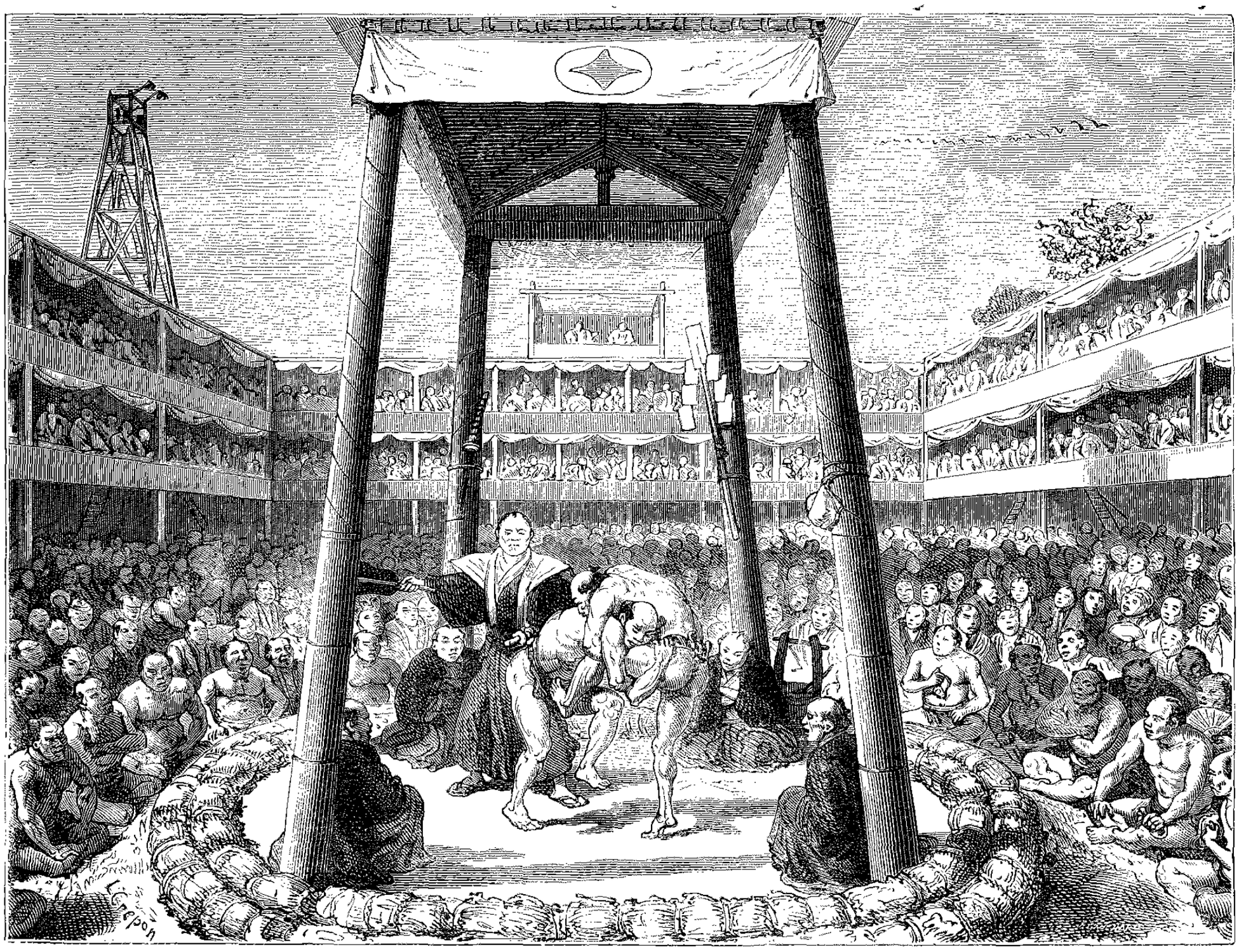
Cependant un obséquieux personnage, de très-petite taille, costumé avec la dernière recherche, et saluant, tout autour de lui, avec les formes de la plus exquise politesse, le régisseur enfin, s'installe au centre de l'a-



Apprêts pour la utte. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures et des photographies japonaises.

rène, d'où il débite, d'une voix claire et cadencée, le programme de la représentation, ainsi que la nomenclature et les titres glorieux des deux troupes rivales qui vont entrer en lice. Le tambour se fait entendre pour la seconde fois, et c'est le signal de la parade. Les lutteurs s'avançent à la file, pas à pas, les bras pendants, la tête haute, dominant de toute leur stature les spectateurs accroupis sur les degrés du parterre. Un sourd murmure d'admiration accompagne leur marche triomphale. Le fait est qu'il serait difficile de conposer en aucun autre lieu du monde une procession comparable à celle des athlètes de Yédo. Ils suivent de père en fils je ne sais quelle tradition hygiénique, perfectionnée de siècle en siècle, dont les produits rivalisent avec des résultats que les éleveurs britanniques eux-mêmes n'ont encore obtenus que dans l'ordre des ruminants.

Après cette parade de mardi gras, les lutteurs se divisent en deux camps, ôtent leurs tabliers et s'accroupissent dessus, à droite et à gauche de l'arène. Celle-ci forme un petit tertre circulaire, exhaussé d'un demi-mètre au-dessus de la base de l'amphithéâtre. Elle est sablée, entourée d'un double bourrelet de sacs de paille, et protégée par une élégante toiture que supportent quatre piliers de bois passé en couleur. Tout le reste du cirque est à ciel ouvert. Du haut des



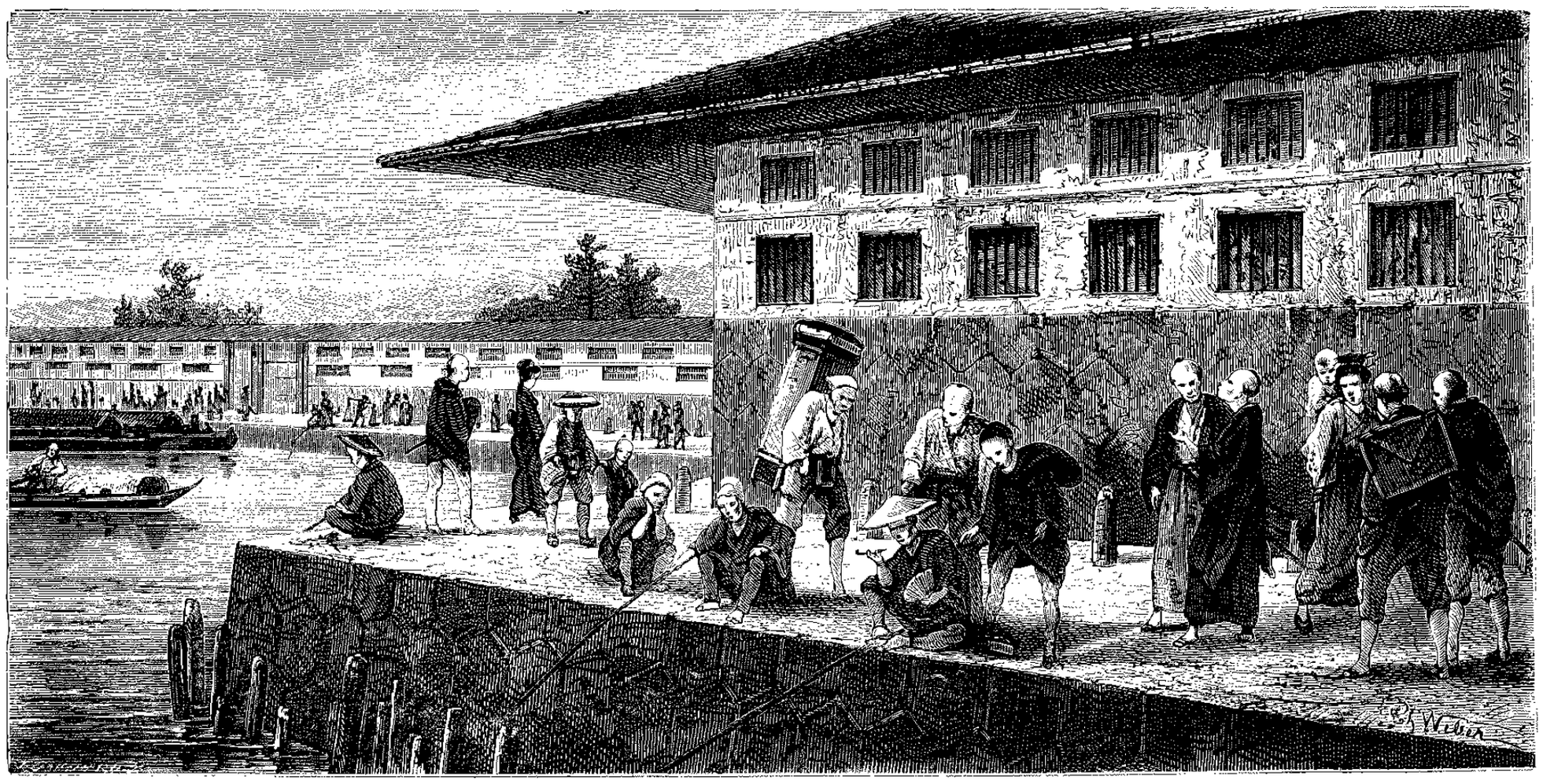
Cirque de lutteurs. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

galeries du vaste cirque de Hondjo-Mirokoudsi, l'on distingue, au delà du Yétaï-Bassi, les toits de la cité, les parcs du Castel et la cime lointaine du Fousi-Yama. A l'un des piliers de l'arène est suspendu un goupillon (le gohei) ; à un autre, un sac de papier, contenant du sel; le troisième est orné d'un sabre d'honneur; au pied du quatrième et au dehors de l'arène, on a déposé un seau d'eau, dans lequel plonge un petit puisoir.

Il y a quatre juges du camp. Chacun se poste au pied ou à l'extrémité d'un pilier. Le régisseur ne sort pas de l'arène. Armé d'un éventail de commandement, à longs cordons de soie, il invite un représentant de chacune des troupes rivales à monter sur le tertre, puis il proclame avec emphase, aux applaudissements de la foule, les titres des deux illustres champions. Toutefois l'action n'est pas encore près de s'engager. L'art de faire de l'embarras constitue l'un des principaux mérites de l'athlète japonais. Notre paire de héros commence par se toiser ; mais c'est une simple reconnaissance, après laquelle chacun tire de son côté et va se donner de l'air, piétiner le sol, boire une gorgée d'eau, prendre une pincée de sel et la répandre sur le sable pour conjurer les mauvais sorts. Puis l'on se rencontre comme par hasard, et l'on se m t en position, c'est-à-dire que les deux adversaires s'accroupissent en

face l'un de l'autre, sur la plante des pieds, et se regardent au blanc des yeux. Quand ils en ont assez, ils se redressent avec beaucoup de calme, retournent à la salière ou au puisoir, s'assurent de nouveau qu'ils sont suffisamment sanglés, frappent en cadence leurs cuisses ou leurs genoux, en relevant alternativement le pied droit et le pied gauche. Enfin ils reprennent leur première position, et, cette fois, passent à la seconde : c'est toujours le même regard, la même fixité apparente, mais l'on remarque que peu à peu le corps se soulève, les avant-bras se tendent et les doigts jusqu'alors crochus s'allongent, à la rencontre de l'adversaire. Tout à coup l'attaque a lieu simultanément, les mains repoussent les mains, sans jamais se laisser prendre, ni sans jamais parvenir à franchir cet obstacle. Le jury s'empresse de certifier que les deux lutteurs sont d'égale force, et ils vont se reposer.

Voilà un fidèle échantillon des joutes dont j'ai été témoin, et je déclare que ce n'était nullement la moins intéressante. Le jeu ne consiste, en effet, qu'à pousser ou à jeter l'adversaire hors du cercle tracé autour de lui par les coussinets de paille. Il suffit qu'il franchisse d'un pas cette limite, et il a perdu la partie. Souvent le fait a lieu sans que les spectateurs y aient pris garde. C'est moins par leur force musculaire et par leur adresse que par leur poids, c'est-à-dire par le choc violent ou par la pression constante d'une masse charnue contre une autre masse toute pareille, que les lutteurs japonais aspirent à remporter la victoire. Jamais je n'ai vu d'athlète japonais lancé à terre. Les joutes animées, les incidents dramatiques, les situations pittoresques, sont des cas tout à fait exceptionnels. Il est très-rare, on le conçoit, que sur deux combattants également énormes, il y en ait un qui lâche le pied, ou qui se laisse enlever en l'air. D'ailleurs au moindre indice de danger, ou aussitôt que la lutte



Ogawa-Bata, docks et magasins de riz du Taïcoun. — Dessin de Th. Weber d'après une peinture japonaise.

prend un caractère passionné, le petit régisseur se livre à mille simagrées pathétiques et se hâte d'intervenir. Tout au plus permet-il qu'un athlète favorisé du sort parvienne à saisir son rival par une jambe pour le faire reculer à cloche-pied. Il n'en faut pas davantage pour provoquer chez les spectateurs un enthousiasme impossible à décrire. Le vainqueur est toujours largement rémunéré par la société qui lui doit d'avoir gagné un pari. Elle lui jette ordinairement des gages, tels que des ceintures et des mouchoirs, dont il opère la restitution au domicile des propriétaires, contre la somme que ces derniers sont chargés de lui faire tenir. Les lutteurs qui jouissent d'une certaine célébrité ont leurs entrées dans les maisons de la haute bourgeoisie et même de la noblesse. Le gouvernement leur octroie le droit de porter un sabre. Les enfants les désignent par leur nom sur la voie publique, et lorsqu'il leur plaît de diriger leurs pas vers les places consacrées aux réjouissances populaires, ils y rencontrent, de la part des deux sexes, un accueil digne des hommages qui entourent les toreros dans les villes espagnoles.

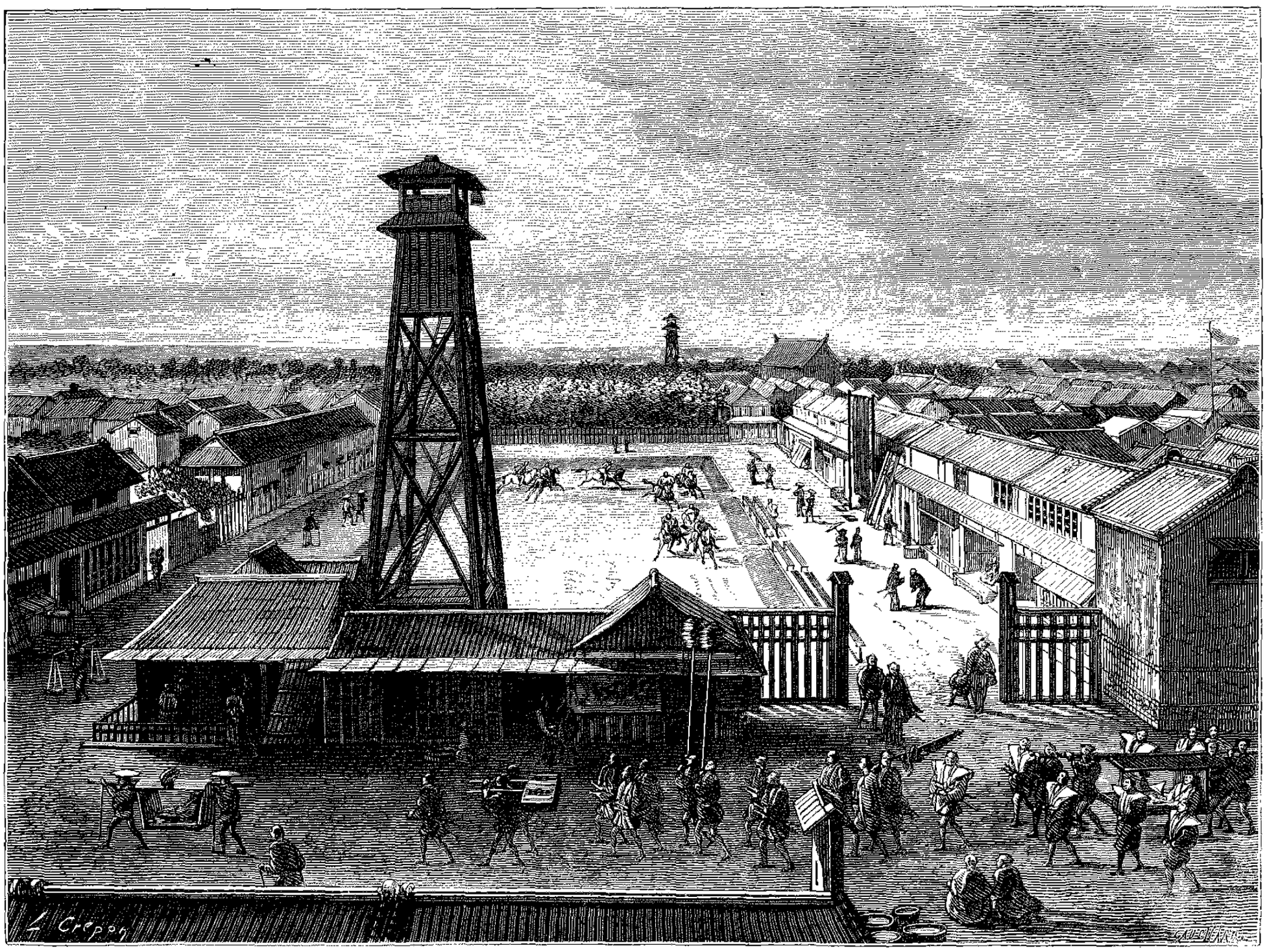
Théâtres. — Maisons de thé. — Promenades.

L'O-gawa, le grand fleuve qui divise Yédo en deux villes distinctes, enserre dans un vaste circuit les quartiers spacieux qui s'étendent au nord du Castel.

Après avoir traversé, presque en ligne directe de l'ouest à l'est, toute la banlieue septentrionale de Yédo, il coule brusquement vers le sud, baignant, du nord au midi jusqu'à la mer, sur la rive gauche, les jardins et les quais des quartiers de Sémidagawa-Moukostima, de Hondjo et de Foukagawa, et sur la rive droite, ceux d'Asaksa-Imato et d'Asaksa-Okouramaya, ainsi

que les quartiers de la cité qui sont séparés de ce dernier par la rivière de Tamoriiké, affluent de l'O-gawa. Cette belle rivière, qui est le fossé naturel de l'enceinte extérieure du Castel, peut être considérée comme la base d'un immense triangle, dont le coude de l'O-gowa forme le sommet et qui embrasse non-seulement les deux Asaksa, mais deux autres quartiers du nord, qui leur sont parallèles du côté de l'occident, savoir : ceux de Néghis-Taninakahen et de Staïa. Or ces quatre arrondissements de Yédo réunis sont consacrés tout spécialement, comme s'il n'y était pourvu nulle part ailleurs, aux plaisirs de la capitale. C'est là leur industrie, et elle n'exclut aucune des classes de la société : elle s'accommode, au contraire, à tous les goûts, répond à tous les caprices, satisfait à toutes les exigences. Les temples par centaines rivalisent avec les maisons de thé; les cirques avec les théâtres; les champs de foire avec les bosquets, les lacs, les canaux, refuge des joies tranquilles, tandis que vers le nord, dans la solitude des rizières d'Asaksa-Imato, le grand carré, et l'on pourrait presque dire la cité de Sin-Yo-siwara, exploite les vices avec privilége du gouvernement et à sa honte.

Nous atteignons, depuis le Hondjo, la base du triangle de l'O-gawa, en traversant le Riogokou-Bassi. Ce beau pont, qui n'a pas moins de trois cents mètres de

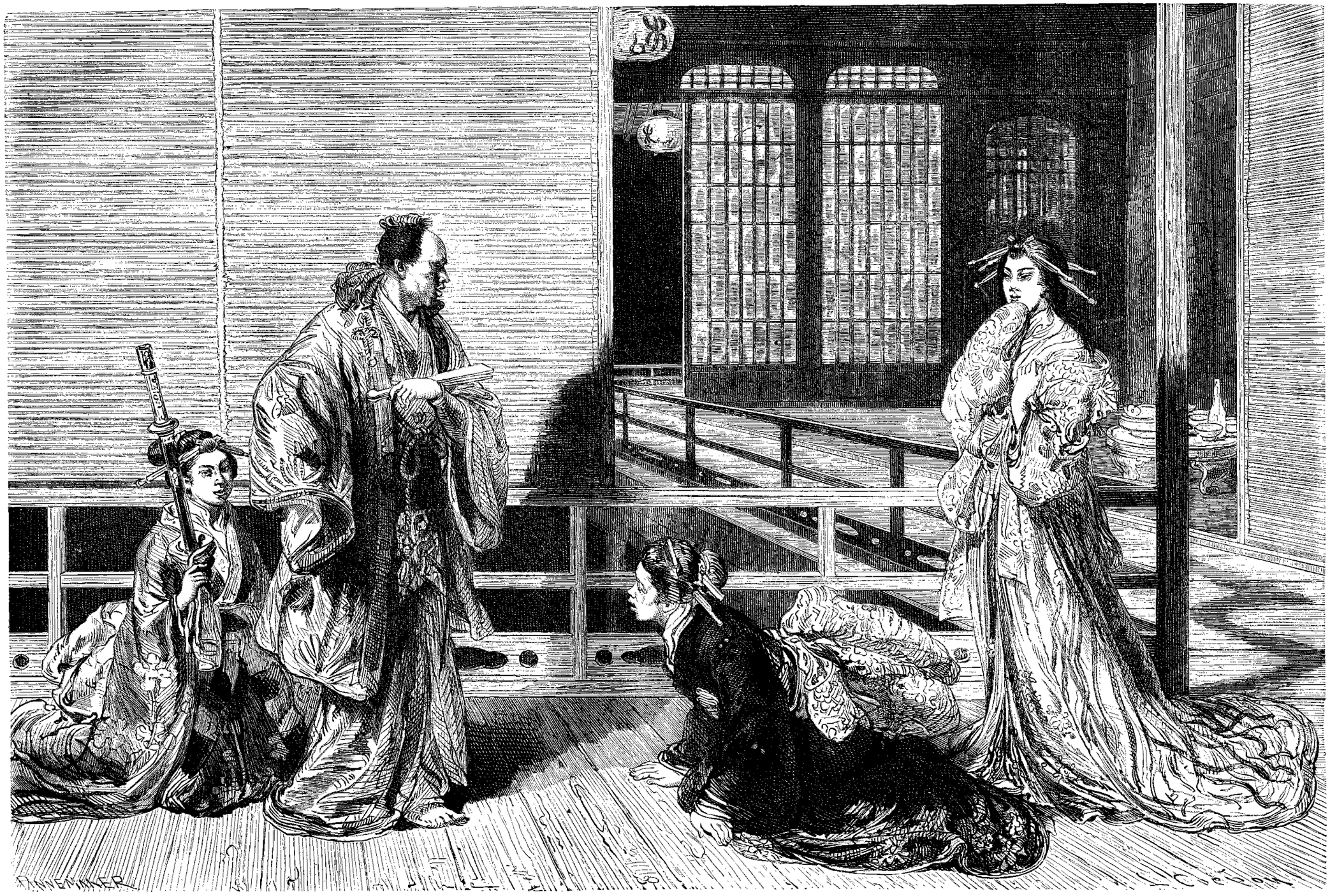


Bagirogio-Baba, place du Manége, à Yédo. — Dessin de L. [illegible] Crépon, d'après une peinture japonaise.

longueur, débouche sur une place dans le voisinage de laquelle se trouvent quatre des principaux théâtres de la capitale : Hounoumégahora, Sakaïdjo, Foukijoutio et Sarou-wakawatsi. Bientôt nous sommes au confluent de la Tamoriiké et du grand fleuve. La rive droite de la rivière est bordée, à perte de vue, d'une magnifique plantation de saules pleureurs. On passe sur la rive gauche, dans le quartier d'Asaksa, par un pont fortifié qui est la vraie avenue de la grande route siogounale du nord; car entre celle-ci et le Tokaïdo, qui aboutit au Nippou-Bassi, il est difficile de reconnaître, parmi les rues de la cité marchande, quelle est celle qui doit être qualifiée d'artère principale.

La route du nord est à peu près parallèle à l'O-gawa. Elle en est toutefois séparée jusqu'au pont d'Adsouma par l'Ogawa-Bata, groupe de constructions massives d'une très-grande étendue, qui comprennent les docks et les magasins de riz du Taïkoun. On rencontre fréquemment, sur l'étroite chaussée qui longe ces bâtiments, des pèlerins revenant du Fousi-Yama, cheminant avec peine, le dos chargé d'une caisse en bois de sapin dans laquelle ils enferment leur provision de thé et de riz, les ustensiles nécessaires pour préparer leurs repas, ainsi qu'une natte et une couverture pour passer la nuit en plein air.

Les pêcheurs, que l'on voit en assez grand nombre



Aristocratie : Scène intérieure. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

dans cette région, y exploitent les vastes et paisibles bassins des docks, que le grand fleuve alimente. Il y en a huit principaux et un plus petit à l'embouchure d'une rivière qui, traversant en diagonale du nord-ouest au sud-est les quartiers du nord, forme un très-beau lac dans le Hondjo-Yousima, à l'occident de Staïa.

Une chaussée transversale conduit, presque en ligne directe, de ce lac à l'Adsouma-Bassi, où elle opère sa jonction avec la route du nord, sur la place où débouche ce dernier des ponts de l'O-gawa.

Toute la zone comprise au-dessous de la chaussée et du lac est un mélange indescriptible de rues bourgeoises, de jardins publics et de maisons de thé, de magasins du gouvernement, de temples, de palais armoriés et de résidences d'hattamotos. Tout ce qui est au-dessus rentre exclusivement dans la catégorie des lieux de divertissements, y compris les temples, qui se succèdent presque sans interruption sur toute la ligne de la chaussée.

C'est dans la zone inférieure que se trouvent les champs de courses et les maisons de thé aristocratiques; et encore en faut-il distinguer deux catégories : l'une, à l'usage de la haute noblesse, et l'autre pour les nobles de la création des Siogouns.

Le manége de Bagirogio-Baba appartient aux officiers de cette dernière classe. Il est à ciel ouvert, exposé à tous les regards. Des restaurants bourgeois, installés dans le voisinage, fournissent aux hattamotos les rafraîchissements qu'ils leur commandent, pendant et après leurs exercices d'équitation. L'une des extrémités de la place est bordée d'un parc peuplé d'arbres de haute futaie. A l'autre extrémité, vis-à-vis du parc, s'élève l'une des plus hautes tours d'alarme de Yédo



Marchand de complaintes d'assassinat. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

Ces constructions bizarres sont de simples mais très-solides échafaudages, percés à jour, et surmontés d'une esplanade, où l'on monte d'étage en étage, au moyen d'échelles assujetties dans la charpente. C'est au sommet de ce haut poste d'observation que des guets de nuit font le quart, et doivent signaler les commencements d'incendie, en frappant à coups de maillet sur une cloche d'airain suspendue à la toiture de l'édifice.

Je n'ai pas vu de champ de courses ni de maison de thé de l'aristocratie féodale; mais l'on m'a décrit ces établissements comme des modèles de confort et d'élégance, bien entendu, selon les notions du pays.

Les champs de courses sont complètement entourés d'une clôture de constructions en bois de sapin, tout unies et sans autre jour à l'extérieur que les portes d'entrée des hommes et des chevaux. Il est permis toutefois à des troupes de comédiens ambulants ou de chanteuses de légendes d'y adosser leurs mobiles baraques de planches et de paillassons. A l'intérieur, au contraire, l'édifice offre l'aspect d'une galerie quadrangulaire ouverte, et divisée en compartiments pareils à des loges de théâtre : chaque membre de la société possède la sienne en propre, ornée de tentures aux armes de sa famille, et flanquée de dépendances à l'usage des gens de la maison; car se sont eux qui doivent subvenir à tous les détails du service de leurs maîtres, sans en excepter la collation et les rafraîchissements de rigueur.

Il se fait, de loges en loges, des visites de cérémonie, et la discipline du manége s'exerce dans toutes les formes de la plus stricte bienséance.

Les maisons de thé aristocratiques ne se distinguent point à l'extérieur de celles de la bourgeoisie. Toute leur supériorité réside dans l'aménagement des salles,

du mobilier, du jardin, et surtout dans le cérémonial du service.

Comme on voit sur les grands fleuves de la Chine une île verdoyante s'élever au-dessus des eaux fangeuses et sillonnées de milliers de jonques, telles apparaissent les collines touffues de Yamasta, entre les grandes artères de circulation, tant fluviales que terrestres, des quartiers du nord.

Adossé aux bosquets sacrés, un vaste temple à hautes galeries forme le point culminant de la scène. C'est de là qu'on domine, dans toute son étendue, le charmant lac de Sinibasé, avec sa petite île dédiée à Benten et reliée au village par une chaussée plantée d'arbres et ornée de ponts cintrés.

Tout autour des rives orientales et méridionales du lac et sur toute la circonférence de l'île dont le temple de Benten occupe le centre, des centaines de maisons de thé attirent journellement, surtout à l'époque de la floraison des pêchers, des milliers de visiteurs de tout âge et des deux sexes. La plupart, appartenant à la classe bourgeoise, viennent goûter dans ces jolies retraites les joies innocentes de la famille. Petits garçons et petites filles se répandent dans les vergers, dans les vérandas et sur les barques des maisons de thé, pour contempler, parmi les feuilles et les fleurs des lotus et des nénufars, les poissons rouges, les grosses carpes, les crabes et les tortues qui pullulent dans les eaux du lac.

Un grand nombre de promeneurs vont, au retour, rejoindre la route du nord, en traversant le champ de foire de Yamasta.

Ici nous sommes dans les Champs-Élysées de Yédo. Des porteurs d'eau arrosent le macadam des avenues, au moyen de seaux fêlés, suspendus aux deux extré-



Diseur de bonne aventure. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

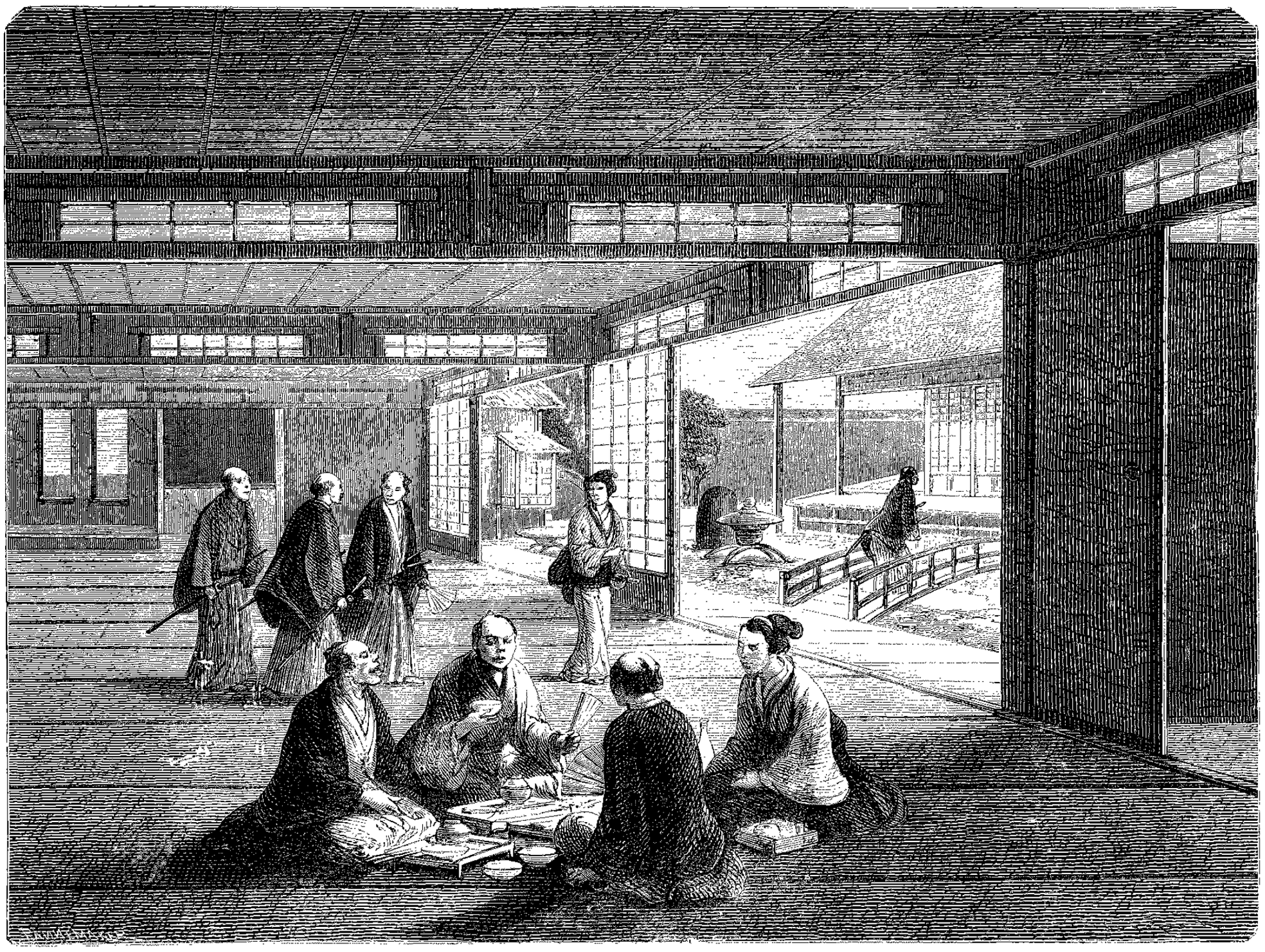
mités du bambou qu'ils maintiennent en équilibre sur leur épaule. Les allées d'arbres protégent de leur ombre des troupes de joyeux enfants, les uns se pressant sur les pas d'un histrion qui fait danser un singe, les autres accourant vers des marchands de pantins et de papillons artificiels, tandis que des groupes à l'écart assistent aux démonstrations d'un fabricant de chalumeaux destinés à faire des bulles d'eau de savon, ou aux expériences, non moins effrayantes qu'inoffensives, d'un artificier venu du Céleste-Empire.

Sur les larges trottoirs, plantés d'érables, qui bordent de part et d'autre la chaussée principale, de petits industriels, accroupis à la file, chacun sur son paillasson, ne se lassent pas de vanter la marchandise étalée devant leurs genoux. Quelle agréable variété de produits exposés à l'attention du public! Quelle pittoresque exhibition d'enseignes à images coloriées et à gros caractères chinois! Faut-il des pièces encore plus persuasives? Le marchand de mort-aux-rats jonche le sol, autour de lui, d'une collection de ses victimes, dont les cadavres, horriblement ballonnés, démontrent aux spectateurs les plus incrédules le prodigieux effet de sa drogue. Son voisin, affublé d'une pelisse de Yéso, rehausse l'effet de cette réclame en mettant sous les yeux des passants une tête et deux pattes d'ours, pour prouver indubitablement que c'est bien de la graisse d'ours qu'il vend, au choix des amateurs, soit dans des coquilles de mer, soit dans de longs cornets de papier imperméable. Les Japonais font grand usage de son spécifique pour certaines maladies de la peau. Il est moins facile de comprendre à quoi leur servent les peaux de grenouilles, qui rentrent aussi dans les articles de commerce de Yamasta.

Voici, sur d'élégants dressoirs, le séduisant étalage des lots d'une banque en plein vent, ainsi que les petits livres mystérieux d'un diseur de bonne aven-

ture. Un diablotin cornu et cramoisi répond, en frappant du marteau sur un timbre, aux questions que le sorcier lui pose.

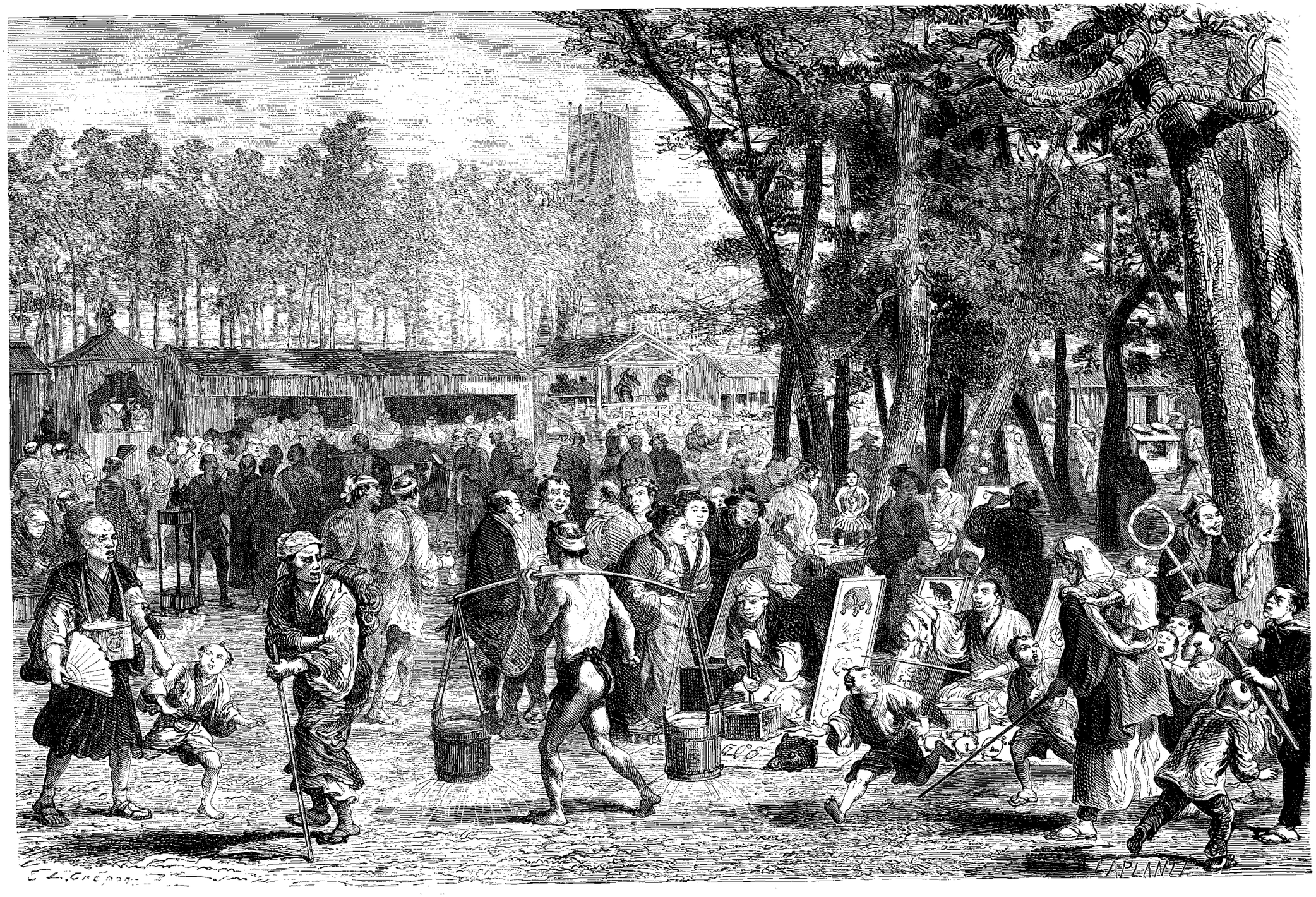
Plus loin, un groupe de curieux s'approchent tour à tour des verres d'un stéréoscope. Survient une espèce de bonze-jongleur, dont la spécialité consiste à jouer impunément avec le feu. Une pièce d'artifice est attachée à son bras gauche, la mèche tout allumée. Chacun se hâte d'éloigner l'importun personnage, en lui jetant un zéni dans la boîte qu'il porte sur sa poitrine. Les petits marchands ambulants qui lui succèdent rencontrent un meilleur accueil. Celui-ci vend des tranches de melons d'eau; celui-là de l'eau tiède, légèrement infusée de thé. Le troisième est un colporteur de tabac, de pipes et de sacs à tabac. Lui aussi aborde les promeneurs en leur montrant une mèche allumée, et, pour le coup, c'est le moyen de les attirer, car, chez ce peuple, où tout le monde fume, personne ne connaît l'usage du briquet. Nos allumettes phosphoriques n'ont pas de succès au Japon. Elles y arrivent avariées ou s'y détériorent sous l'action d'une atmosphère presque constamment humide. Dans chaque maison, l'on entretient, jour et nuit, un brasier. Les voyageurs allument leur pipe à celle des fumeurs qu'ils rencontrent



Maison de thé pour les gens paisibles. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

sur leur route. Au surplus, tous les indigènes s'entendent à faire du feu à la manière des sauvages, par la friction de deux bûchettes en bois d'essence différente.

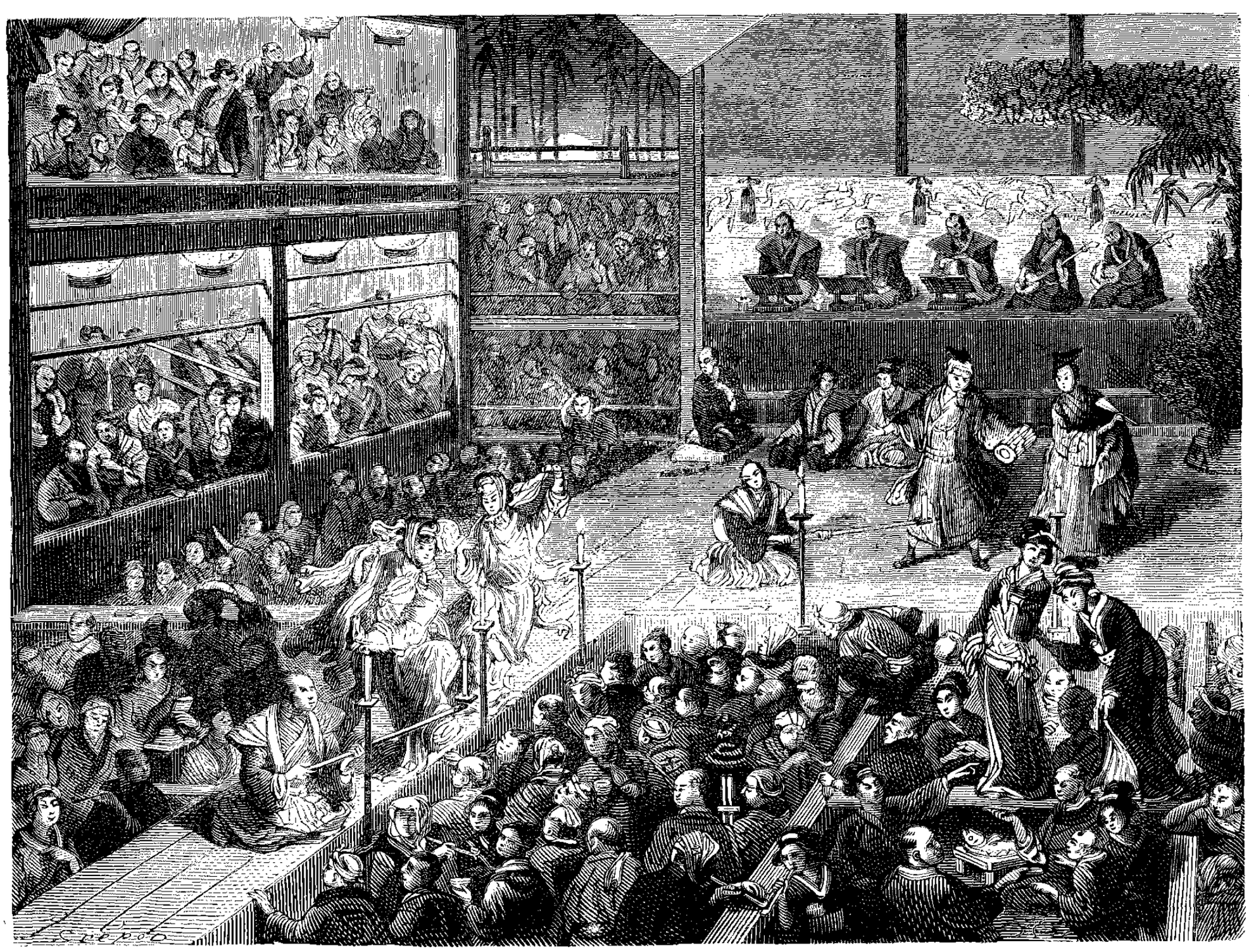
Plus l'on approche de la grande place de Yamasta, plus la foule augmente. Les trottoirs sont envahis par des boutiques volantes, en perches de bambou et en paillassons. Çà et là cependant quelques hardis industriels savent se passer de tout abri et tenir néanmoins le public à une distance respectueuse. Tels sont, entre autres, l'astronome populaire et le marchand de nouvelles et faits divers. Le premier expose à un cercle d'auditeurs le meilleur des systèmes planétaires et joint au charme de sa démonstration le mystérieux attrait d'une longue lunette, au moyen de laquelle chacun peut faire, aux moindres frais possibles, toutes les observations qu'il lui plaira, sur le soleil, sur la lune et sur les étoiles. Le second, vieux bonhomme à la voix nasillarde, répète machinalement la complainte de la dernière exécution capitale, et lentement, sans s'interrompre, il distribue feuille par feuille, aux passants qui lui tendent la pièce de monnaie, les paquets d'imprimés dont il s'est chargé l'épaule et le bras gauches. Les productions éphémères des presses de Yédo ajoutent quelquefois aux nouvelles de la ville une relation succincte et ornée de gravures des événements les plus intéressants du monde occidental. Bien qu'il n'y soit, à proprement parler, jamais question de politique, l'histoire nationale elle-même



Le champ de foire de Yamasta ou les Champs-Elysées de Yédo. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

n'étant pas encore sortie des langes des annalistes, on ne peut s'empêcher de voir dans ces informes gazettes le germe d'une publicité périodique. J'en ai recueilli quelques fascicules brochés, qui traitaient de la guerre d'Amérique, du président Lincoln, du combat du *Merrimac* et du *Monitor*; des communications de ce genre doivent pourtant, à la longue, rendre la bourgeoisie japonaise acccessible à une certaine éducation politique.

Qui dira même que celle-ci n'ait pas encore commencé? Ne la voit-on pas plutôt se développer journellement, à l'école des dramaturges et des comédiens de Yédo? Il y a de singulières scènes et comme une verve, plus ou moins contenue, de satire politique et religieuse dans tous les divertissements dramatiques de cette capitale, sur les planches de la grande Sibaïa nationale, aussi bien que sur les tréteaux de la foire et jusque dans les petits théâtres de marionnettes qui s'abritent sous les allées de Yamasta. Le Guignol japonais fait du dieu des richesses une sorte de polichinelle. Les histrions des carrefours introduisent d'anciens mikados dans leurs parades fantastiques. Le costume de cour des daïmios figure parmi les danses de pantins et au milieu des mascarades les plus bur-

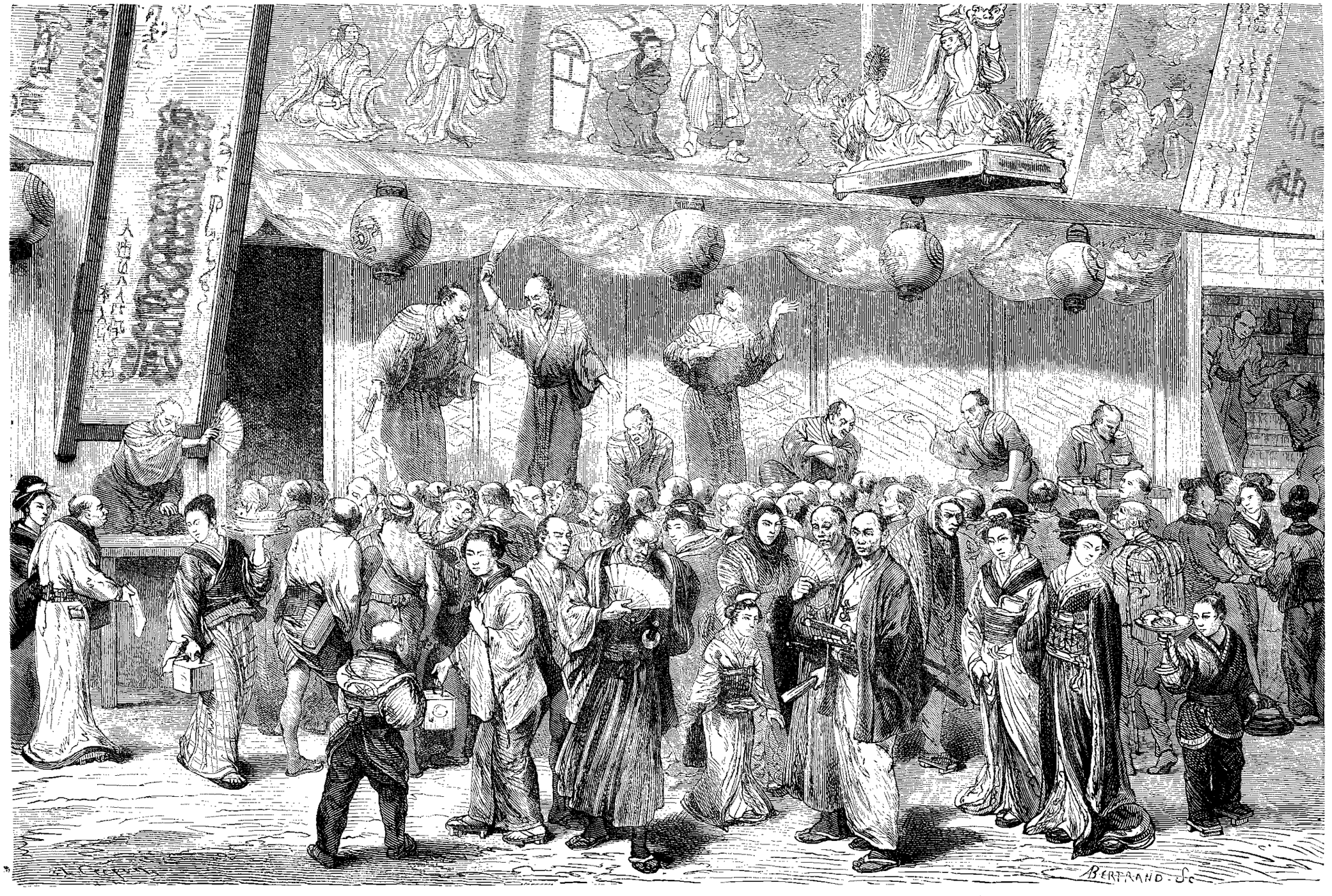


Le théâtre : Scène de danse. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

lesques. L'un des types favoris du drame héroï-comique, c'est le seigneur matamore, charge grotesque du dynaste querelleur, vaniteux et altéré de sang. Les yakounines et les hattamotos n'échappent pas davantage aux plaisantes allusions et aux mordantes saillies du drame populaire.

Le champ de foire de Yamasta contient, à lui seul, vingt à trente théâtres de baladins, de jongleurs, d'escamoteurs, de conteurs de légendes et de joueurs de farces bourgeoises ou de mascarades historiques. On y remarque, en outre, un ou deux cirques olympiques et sur les quatre côtés de la place, à l'entrée des jardins publics ou le long des promenades plantées d'arbres, une multitude de petits restaurants, de boutiques volantes et de baraques consacrées aux récréations que l'on pourrait désigner brièvement, par analogie avec nos cafés-chantants, sous le nom de thés-chantants, de thés-concerts et de thés-dansants.

Aucune des constructions de la place ne présente de caractère monumental. Les matériaux de bâtisse dont elles se composent sont partout les mêmes : des poutres et des tiges de bambou, des planches, des nattes et des châssis, des rideaux de soie ou de coton et des bâches de papier imperméable. Mais sur ce fond uniforme et d'une grande simplicité, la réclame étale de façade en façade un luxe incroyable d'affiches, d'en-



Le théâtre au Japon : La parade. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

seignes, de tableaux et de bannières aux couleurs éclatantes. Les parades, de leur côté, ajoutent à tant de séductions les charmes d'une éloquence audacieuse, infatigable, s'exerçant sur tous les tons de toutes les gammes possibles, avec un accompagnement assorti de grosses caisses, de tambourins, de fifres et de trompettes.

Les principaux spectacles s'annoncent de fort loin, au moyen d'une haute tour carrée, qui n'est, en réalité, qu'une cage de bambou recouverte en papier huilé. Les pièces de leur répertoire sont classées bien au-dessous des drames de la Sibaïa, au point de vue du mérite littéraire. Je me figure toutefois que si nous en possédions quelques-unes, des meilleures, fidèlement traduites, elles nous fourniraient de précieuses données sur le vrai génie du peuple japonais.

Après avoir fait connaissance en Hollande avec le théâtre de Jüdels, auteur dramatique et acteur de kermesses, qui transporte de ville en ville ses planches, sa troupe et sa verve intarissable, j ai été agréablement surpris de retrouver au Japon quelque chose d'analogue : des comédiens de foire travaillant selon le goût du peuple et cherchant au sein du peuple même la source de leurs inspirations. Chez les nations où il existe un art privilégié, aristocratique ou conventionnel, il importe que la poésie native des classes populaires puisse se développer à part, avec une entière indépendance, car c'est de ce courant, d'abord ignoré et méconnu, que doit sortir tôt ou tard la rénovation des formes surannées.

Le grand théâtre du Japon moderne, la Sibaïa, est loin d'avoir un caractère aristocratique. Il n'existe d'autre théâtre de cour dans tout le Nippon, que celui du Mikado. Le tempérament peu littéraire des Siogouns et de leur entourage les a tenus en dehors du mouvement des esprits dans leur propre capitale. Tout ce qui se rattache au Castel affecte de dédaigner les représentations scéniques. La Sibaïa serait donc dans les conditions les plus propres à favoriser l'essor de la poésie dramatique nationale. Malheureusement, les auteurs qui la cultivent n'ont pas encore appris à voler de leurs propres ailes, à s'affranchir complétement de l'école chinoise et des types conventionnels que ses premiers disciples ont introduits sur la scène japonaise. Il en résulte que le théâtre japonais reste dans un état d'infériorité relativement à son modèle, tandis qu'il pourrait certainement l'égaler, sinon le surpasser, en revendiquant librement son entière autonomie.

La Sibaïa n'en est pas moins l'une des curiosités les plus intéressantes du monde. Si elle n'atteint, ni au mérite littéraire des pièces, ni à la perfection de jeu des acteurs du théâtre chinois, elle l'emporte sur celui-ci en valeur poétique, parce qu'elle a un caractère plus naïf, plus passionné, plus franchement humain. En Chine, le public assiste à la pièce et juge les acteurs. Au Japon, le public prend part à la pièce de concert avec les acteurs, il échange avec eux ses sentiments et se donne lui-même en spectacle. A cet égard, la Sibaïa rappelle les petits théâtres diurnes de l'Italie, mais avec toute la différence qu'il peut y avoir, quant à la puissance des impressions, entre une amusante et facile récréation, et le tableau d'une grande scène populaire, tumultueuse, confuse, souvent inintelligible, et où la gaieté même apparaît sous un jour étrange et fantastique.

Bien que la Sibaïa se soit implantée dans toutes les villes du Japon, c'est à Yédo, et spécialement dans les deux Asaksa, que sont les principaux foyers de la vie qui anime cette institution : d'abord, le groupe de théâtres que j'ai signalé aux environs du Riogokou-Bassi; puis dans la partie nord-est d'Asaksa-Imato, entre Yosiwara et le grand fleuve, qui porte en cet endroit le nom de Sémida-Gawa, un autre groupe non moins considérable, une « Sibaïa-Matsi » occupant trois rues longitudinales et quatre transversales, et comprenant les théâtres de Wakamourasa, de Nizimmoura et de Kawasasaki.

Les auteurs dramatiques de Yédo écrivent principalement pour ces théâtres. C'est de là que les pièces nouvelles se répandent dans tout l'empire. Les troupes de comédiens d'Asaksa prennent leurs vacances et voyagent en province, comme les troupes de lutteurs du Hondjo. Elles se composent d'hommes exclusivement. Il n'y a que les danseuses de profession qui montent sur les planches, et seulement pour le ballet du grand opéra. Les comédiens forment d'ailleurs une caste à part, que les gens comme il faut couvrent de leur mépris. L'homme de l'extrême Orient, non moins que l'homme de l'Occident, veut bien qu'on le mette en scène, mais il exclut de sa société celui qui le joue.

La Sibaïa est donc, par excellence, le théâtre des classes moyennes de la population japonaise. Il attire aussi, quand ils en peuvent faire les frais, bon nombre de coulies et de prolétaires; mais tout ce qui est au-dessus de la bourgeoisie ou s'abstient complétement des représentations dramatiques, ou n'y assiste qu'à l'abri des loges grillées. Parmi la foule qui encombre les quartiers des théâtres à l'heure de la parade, il est extrêmement rare que l'on rencontre des hommes à deux sabres. Ce n'est pas qu'il ne se trouve çà et là des samouraïs mêlés aux gens du peuple, mais ils ont soin de garder l'incognito. Un gentilhomme « naïboun », c'est-à-dire déguisé, sans armes, et encapuchonné d'un bonnet de crêpe qui ne laisse à découvert que ses yeux, peut se permettre, sans déroger, les excursions les plus compromettantes.

La parade a toujours lieu avant le coucher du soleil. Sur des tréteaux dressés à droite et à gauche des portes des théâtres, une délégation de la troupe des comédiens vient, en habits bourgeois et l'éventail à la main, haranguer la multitude, lui exposer le sujet des pièces de la soirée, ainsi que le mérite des principaux acteurs chargés de les interpréter. A cet exorde, débité du ton le plus emphatique, succèdent les bons mots, les interpellations plaisantes, l'éloquence de la mimique et du grand art de manier l'éventail. Déjà les lan-

ternes s'allument : Entrez, messieurs! entrez, mesdames! prenez vos places : c'est l'instant, c'est le moment; la pièce va commencer.

Cependant nul ne se hâte, car le spectacle de la rue captive l'attention générale. L'illumination déploie tout son prestige. Une première rangée de lanternes rondes brille tout le long de l'avant-toit du rez-de-chaussée, et une seconde sous la toiture de l'étage supérieur. Entre les deux, des bocaux de papier transparent, dont chacun contient une bougie, ornent le rebord de la galerie qui repose sur le toit du rez-de-chaussée. Près des portes enfin, d'énormes lanternes oblongues éclairent les images et les inscriptions reproduisant les sujets et les scènes capitales des pièces. Il y a telles affiches peintes sur bois qui sont de la hauteur de la maison, et des bannières qui la dépassent. Chaque théâtre a ses armes et ses couleurs, arborées sur les enseignes, sur les bannières, sur les lanternes et, dans des proportions gigantesques, sur les trois faces principales d'une sorte de belvédère ou de tour carrée, installée sur la toiture, à la façon de nos mansardes. Tous les édifices qui se relient à ceux de la Sibaïa, sont occupés par des restaurants et rivalisent avec la décoration extérieure du théâtre, non quant à la dimension des objets d'ornementation, mais quant à leur mérite artistique. Ce sont généralement des tableaux et des sculptures en rapport avec le nom que l'on donne à chacun de ces établissements : l'un est le restaurant du Fousi-Yama, l'autre celui du Soleil Levant, et plus loin il y a ceux du Tori, du poisson Taï, de la Jonque marchande, de la Grue, des deux Amants, etc.

Mais il est temps d'entrer au théâtre. Nous montons l'escalier de bois qui conduit à la seconde galerie. Un employé nous ouvre une loge spacieuse, et sa servante y apporte, sur des plateaux, du saki, du thé, du gâteau et des sucreries, un brasero, des pipes et du tabac. Aussi longtemps que les comédiens japonais feront un pareil accueil au public qui vient les entendre, ils pourront nous abandonner l'institution de la claque et braver gaiement l'importation de l'usage des sifflets, si jamais personne osait songer à l'introduire.

Les salles de spectacle sont construites sous la forme d'un carré long. Elles ont deux rangs de galeries, dont l'étage supérieur renferme les premières places du théâtre. On y voit beaucoup de dames en grande toilette, c'est-à-dire plongées jusqu'aux oreilles dans leurs robes de crêpe et leur manteau de soie. L'autre galerie et les baignoires ne sont occupées que par des hommes. On distingue sur l'avant-scène quelques loges grillées. Il n'existe ni rampe, ni orchestre. Le parterre, vu de loin, ressemble à un damier. Il est divisé en compartiments, de huit places chacun. La plupart sont loués à l'année par des familles bourgeoises, qui y amènent régulièrement leurs enfants, et, à l'occasion, leurs visites de province. Les locataires trouvent toujours moyen de s'arranger, car ils connaissent assez les familles des compartiments voisins pour les charger, au besoin, du trop-plein de la société. Les couloirs sont inconnus. L'on va prendre ses places ou l'on passe chez le voisin en marchant sur les poutres qui encadrent les compartiments, à la hauteur des épaules des spectateurs. Ceux-ci ont l'habitude de se tenir accroupis ou assis sur de petites caisses. Il n'y a ni échelle, ni escalier pour descendre au milieu d'eux. Les messieurs tendent la main ou les bras aux dames et aux enfants. Ces manœuvres d'installation forment la partie la plus pittoresque des préliminaires de la représentation. Le service du tabac et des rafraîchissements se fait pendant toute la soirée, par des coskeis et par des servantes, au moyen des mêmes voies de communication.

Sur les deux côtés du parterre, à un compartiment de distance des baignoires, s'étendent deux ponts en planches, qui ne sont qu'une prolongation de la scène: le premier et le plus étroit, celui de droite en entrant, va jusqu'à l'une des portes de la salle; le second, mesurant la largeur de quatre planches, forme un coude à angle vif à l'extrémité des baignoires, et se perd sous une tenture qui descend de la première galerie. C'est sur ce pont que se produisent certains personnages héroïques ou tragi-comiques, ainsi que les danseuses du ballet de l'opéra.

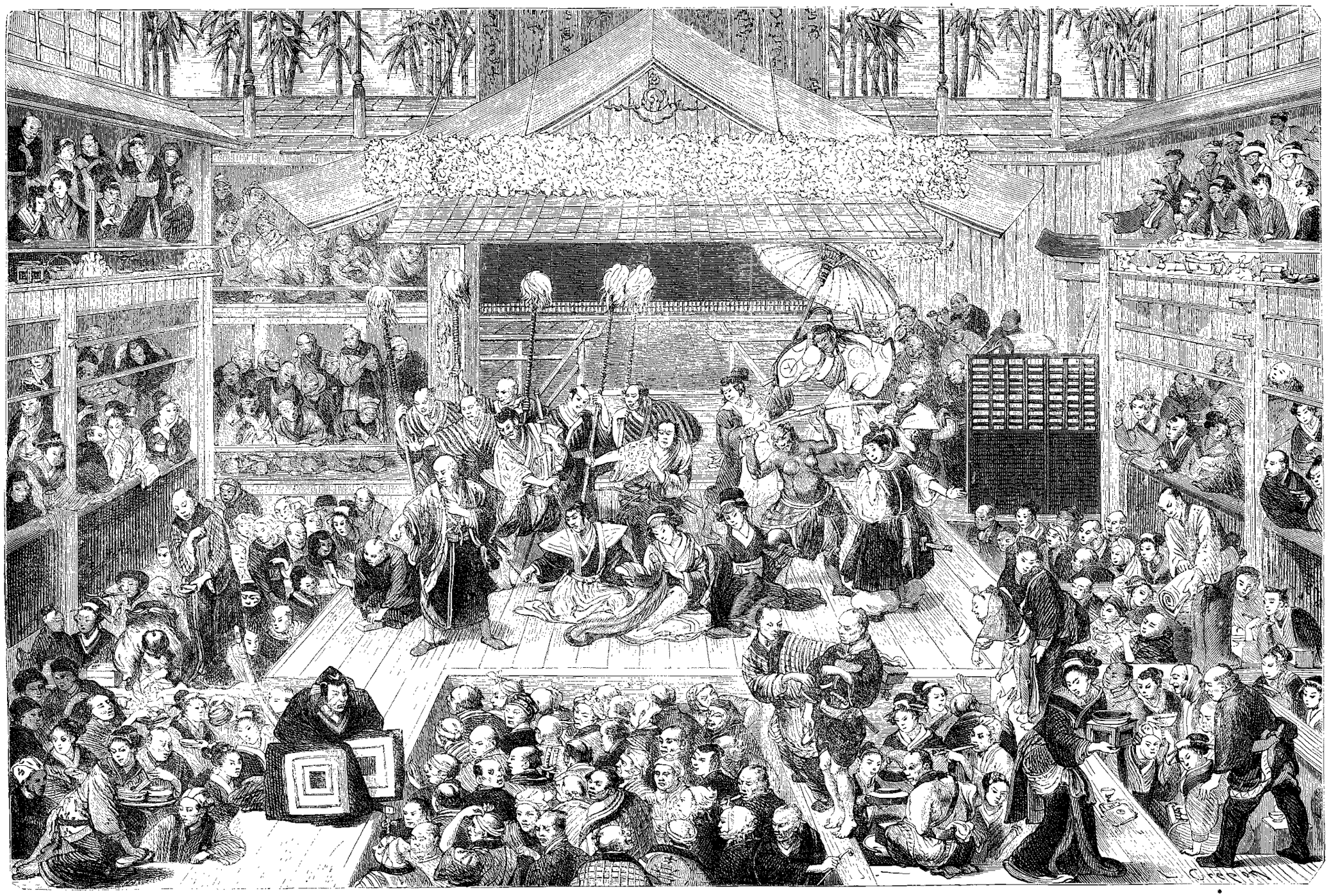
La salle est éclairée par des lanternes de papier accrochées aux galeries. Il n'y a pas de lustre au plafond, qui est tout plat, l'architecture japonaise ne connaissant pas la coupole.

J'ai vu cependant à Yokohama hisser de grosses lanternes au plafond du théâtre pour éclairer, dans l'entr'acte, des exercices de saltimbanques, entre autres celui de l'homme volant, qui traverse, en effet, tout le théâtre en restant suspendu en l'air, au moyen d'un mécanisme mobile, adroitement dissimulé.

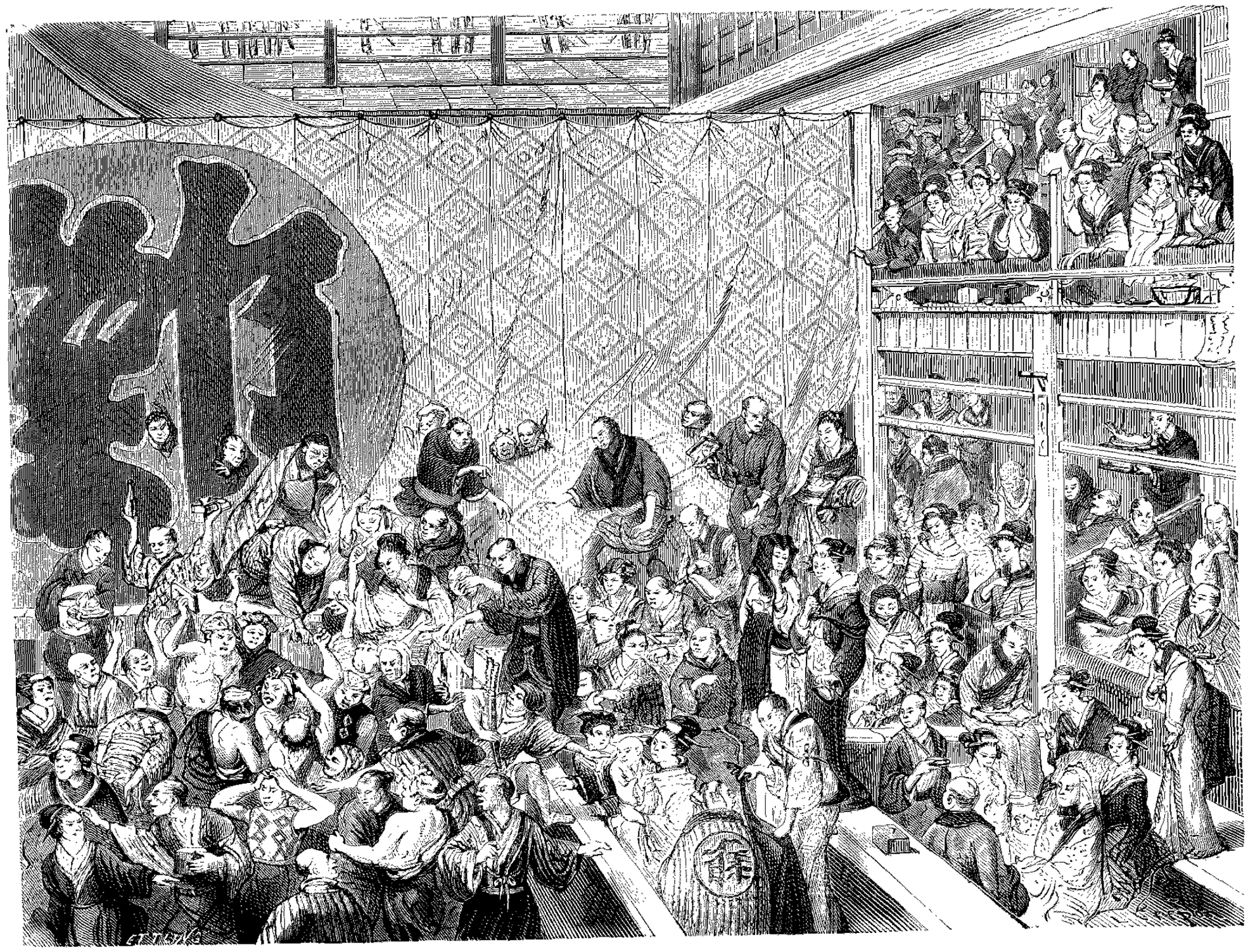
Le rideau qui voile la scène avant la représentation est orné d'une gigantesque inscription en caractères chinois, et surmonté d'un carton de cible, centré par une flèche. Ce signe symbolique est, dit-on, le pronostic ou le gage du talent que les comédiens sauront déployer pour frapper à coup sûr l'esprit des spectateurs.

A. Humbert.

(La suite à la prochaine livraison.)



Une scène du théâtre japonais. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.



Le théâtre : Incident devant la toile. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les théâtres (suite).

En attendant, une certaine impatience se manifeste parmi la foule, et une altercation, assaisonnée de quelques voies de fait, s'engage dans un compartiment de coulies, au pied du rideau. Des acteurs interviennent dans le débat, les uns en passant la tête par des trous que l'âge a pratiqués dans les caractères chinois, les autres en rampant sous la toile pour sortir de la scène. Bientôt l'ordre se rétablit. Les coulies eux-mêmes montent sur les planches, à l'invitation des comédiens, qui semblent leur assigner un poste ou leur répartir une tâche ; et, en effet, c'est à l'aide de leurs bras vigoureux que le lourd rideau s'élève lentement vers le plafond, tandis que la musique de la troupe, cachée dans les coulisses, fait un tapage de tambourins, de gongs, de flûtes et de cliquettes, à réduire au silence non-seulement les conversations bruyantes, mais les chuchotements les plus intimes.

La représentation dure généralement jusqu'à une heure du matin. Elle se compose d'une comédie, d'une tragédie, d'un opéra-féerie avec ballet, et de deux ou trois intermèdes de saltimbanques, de bateleurs et de jongleurs.

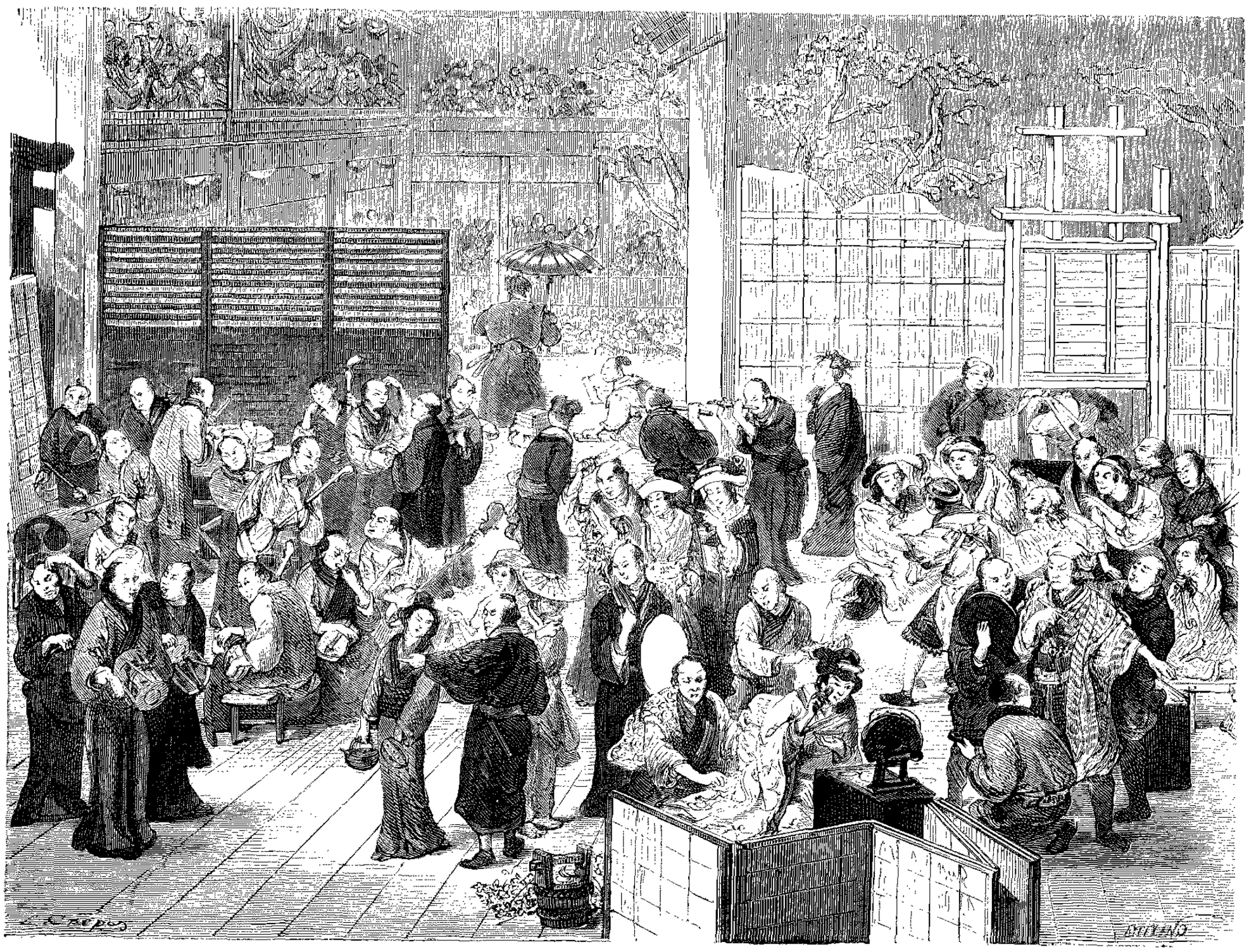
Les rôles principaux sont annoncés par un bruit de cliquettes, avec cette particularité, que, dans le cas spécial, on ne heurte pas les morceaux de bois l'un contre l'autre, mais que l'on en frappe le plancher sur l'avant-scène.

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337 ; t. XV, p. 289, 305, 321 ; t. XVI, p. 369, 385, 401 ; t. XVIII, p. 65, 81, 97 ; t. XIX, p. 353 et 369.

L'apparition de personnages infernaux est toujours précédée d'un éclair.

Les acteurs qu'il faut mettre le plus en évidence sont escortés d'un ou de deux coskeis, chacun portant un long bâton au bout duquel est emmanché un petit chandelier muni d'une bougie allumée. Les spectateurs n'ont qu'à suivre les mouvements combinés des deux lumières pour savoir, à la minute, ce qu'ils doivent admirer : tantôt l'expression de la physionomie du comédien ; tantôt sa pose, son geste, et parfois aussi cetains détails de son costume et de sa coiffure. Il en est de même à l'égard des danseuses.

Souvent l'on voit, pendant le ballet, les coskeis, accroupis sur le pont du parterre, profiter du voisinage immédiat des spectateurs pour leur faire émécher les bougies, avec les doigts bien entendu ; et le premier venu s'y prête avec plaisir. Comme le dit fort bien M. Layrle, il est impossible de trouver dans un public de théâtre plus d'entrain et de bonhomie. Dans la comédie bourgeoise, il n'est pas rare que des spectateurs interrompent les acteurs et leur donnent la réplique. Les uns et les autres concourent à leur manière au succès de la soirée et à la satisfaction de tous les intéressés. Le zèle et le dévouement du public se manifestent même par des largesses en dehors des contributions théâtrales ordinaires. M. Layrle a remarqué que cha-



Les coulisses. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

que salle de spectacle est tapissée de morceaux de papier avec lesquels les artistes rappellent les actes de générosité dont ils ont été l'objet et font connaître le nom et l'adresse des donateurs.

Le moment n'est pas venu d'apprécier le théâtre japonais au point de vue littéraire. Aucune pièce n'en a été traduite, en quelque langue de l'Europe que ce soit. Sir Rutherford Alcock donne une analyse détaillée de la représentation à laquelle il a assisté, à Osaka. En comparant mes propres observations avec les siennes et avec celles de M. Layrle, je crois pouvoir conclure que le Japon moderne en est encore à l'enfance de l'art dramatique. Les circonstances politiques de ce pays y rendent le drame historique impossible. Ce qui s'en rapproche le plus dans le répertoire de la Sibaïa, est un mélange indigeste d'histoire, de mythologie, et de fantaisie burlesque, dont je doute que les Japonais eux-mêmes trouvent le secret.

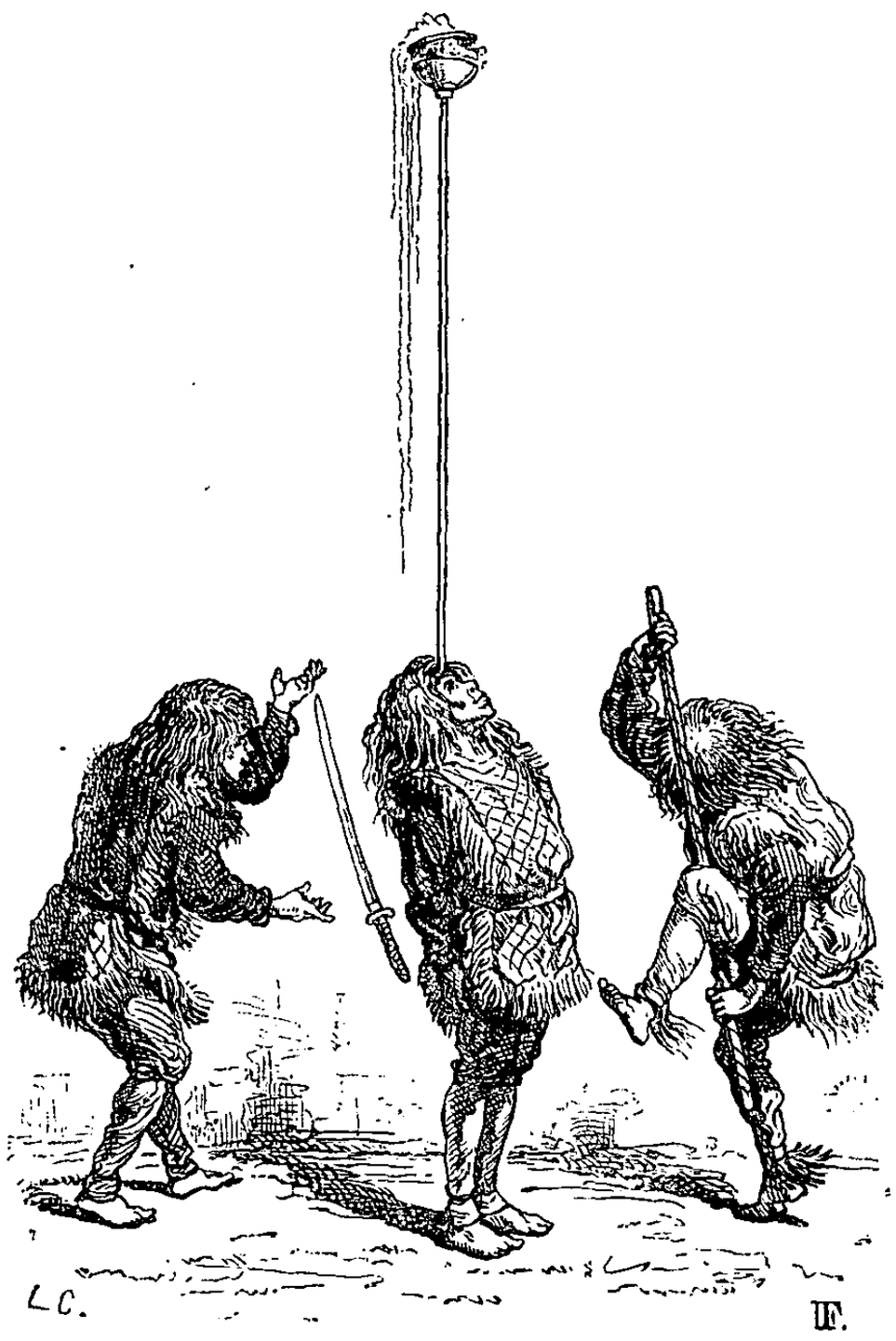
L'opéra, plus informe encore que le drame, reste fort en arrière de la scène lyrique du Céleste-Empire et ne l'imite que par son côté le plus fastidieux, le merveilleux de la démonologie bouddhiste. La comédie bourgeoise seule me semble riche de promesses pour un avenir plus ou moins rapproché, parce qu'elle se développe dans les conditions du naturel et de la réalité. Elle renferme, il est vrai, comme l'opéra lui-



Le restaurant du théâtre. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

même, des scènes d'une grossièreté incroyable. D'un autre côté, rien ne paraît plus immoral aux Japonais que notre propre théâtre. Cette apparente contradiction s'explique aisément. Le réalisme japonais admet sur la scène, comme dans les romans, des personnages et des situations dont *la Dame aux camélias*, *les Filles de marbre* et toute notre littérature du demi-monde ne fournissent que de pâles contrefaçons. D'autre part, il exclut absolument toute intrigue portant la plus légère atteinte à l'inviolabilité du caractère de la femme mariée.

Le foyer et les coulisses des théâtres de l'extrême Orient n'offrent pas moins d'intérêt à l'observateur étranger, que le spectacle proprement dit et le public qui y assiste. L'on n'y rencontre que des hommes, excepté, de temps en temps, quelques servantes ou femmes d'artistes qui apportent à ceux-ci des rafraîchissements ou qui viennent mettre la dernière main à la toilette des comédiens prêts à entrer en scène, sous le costume de l'un ou de l'autre sexe ; en sorte que le coup d'œil d'ensemble produit l'agréable effet de ce que l'on est convenu d'appeler un ménage de garçons. Au milieu du désordre général, on finit cependant par distinguer des groupes dont chacun a son caractère propre : ici, des musiciens occupés à se rafraîchir et indifférents à tout le reste, jusqu'à ce que la voix du régisseur leur signifie de reprendre leur poste ; là, deux comédiens répétant de concert les poses et les gestes qui doivent dans un instant faire l'admiration des spectateurs, et un autre, accroupi devant un miroir pour se farder le visage et ajuster sur son front une coiffure féminine. Un jeune diable, de son côté, a rejeté sur ses épaules son masque, ses cornes et sa crinière, et se donne de l'air avec un éventail, tandis que le seigneur matamore fume tranquillement sa pipe dans un cerle de saltimbanques. Sur ces entrefaites, les comparses vont et viennent, chargés de châssis destinés à opérer peu à peu un changement de décoration. L'artificier fait jouer la trappe aux apparitions, au-dessus de laquelle il fera voltiger tout à l'heure un tourbillon de flammes. Et la pièce va son train, à grand renfort de coups de caisse, entre les conversations du public du parterre et celles des acteurs désœuvrés.



Équilibristes. — Dessin de L. Crépon d'après une esquisse japonaise.

Au restaurant, la confusion semble inextricable. Là, tout le monde est accroupi sur les nattes, sauf les personnes de service. Chaque groupe, chaque cercle de convives en est d'autant plus libre dans le choix de ses divertissements. L'on dirait la méthode lancastrienne de l'enseignement mutuel, appliquée à une grande école d'adultes des deux sexes, dont toute l'étude consisterait à boire, à manger, à deviser gaiement, à faire des jeux ou de la musique pour la récréation de deux ou trois amis. On joue aux dames, au trictrac, à la mourre et aux cornets de dés, qui sont des solides en laque, de la forme d'un carré long : il en faut quatre pour deux personnes, un dans chaque main ; on les heurte alternativement, l'un contre l'autre, selon le rhythme, toujours plus précipité, d'une chanson de circonstance. Toute erreur est frappée d'une pénalité, qui consiste ordinairement à boire une rasade de saki.

Cependant une troupe de chanteuses, sans s'effrayer du bruit, s'installe vers l'autel domestique, sous l'image du dieu du contentement. Bientôt les guitares et les voix ont excité l'enthousiasme d'un jeune lion de la haute bourgeoisie : il se lève, et il exécute, sous les yeux des dames de sa société, un pas très-élégant, dont le jeu de son éventail révèle la difficulté.

Le restaurant supplée à l'insuffisance des rafraîchissements du théâtre : un beau poisson cuit à point, un bol de riz bien chaud, ont une saveur exceptionnelle au bout de cinq ou six actes de représentation. L'on sacrifie sans remords aux plaisirs de la table les scènes ou la pièce que l'on connaît le mieux, et le dessert se prolonge jusqu'à ce que le gong donne le signal du grand intermède des saltimbanques. Alors le restaurant change complétement d'aspect. La société bourgeoise s'empresse de reprendre ses places au théâtre. Les auteurs dramatiques, les littérateurs de profession, les mécènes et les dilettantes de la Sibaïa, se réunissent avec leurs dames dans les salles abandonnées, comme si leur conscience d'artistes ne leur permettait pas de

voir les planches sacrées de la comédie momentanément transformées en tréteaux de bateleurs.

C'est, le plus souvent, dans l'intimité de cez rendez-vous littéraires, dans ces nocturnes et joyeux conciliabules des restaurants de théâtres, que les jeunes écrivains de la capitale se forment à leur profession ; que les auteurs en vogue subissent la bienfaisante épreuve de la discussion publique, et que la révision des doctrines et des traditions reçues s'opère lentement, mais irrésistiblement, dans le domaine des lettres et jusque dans la sphère des institutions religieuses.

Seul, le régime politique et social de l'empire est censé jouir du respect universel. Si la satire ne craint pas de s'attaquer aux types les plus marquants de la féodalité, c'est que sans doute elle y est autorisée par la faveur exceptionnelle d'un pouvoir encore en lutte



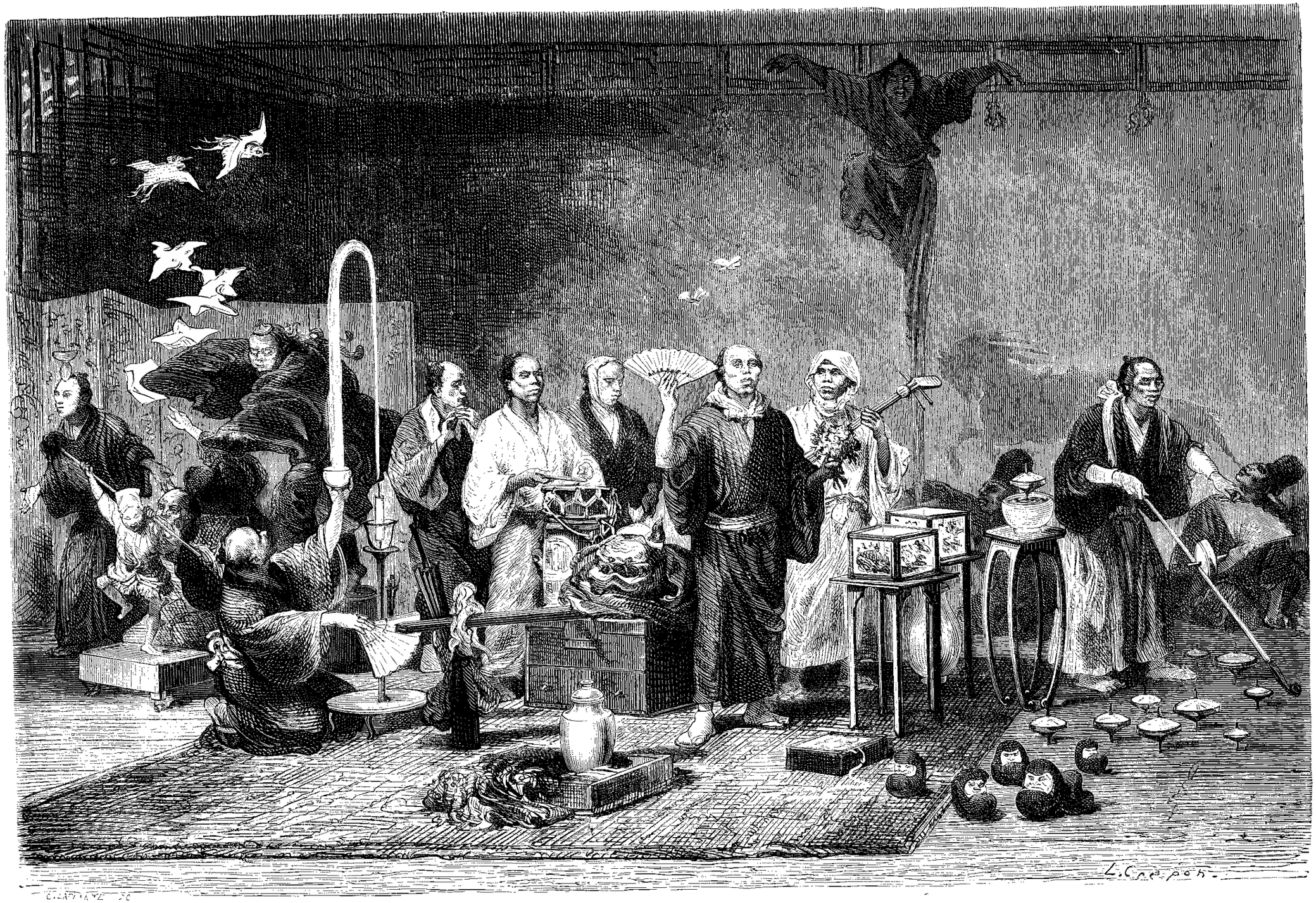
Exercices d'équilibre avec un faux nez. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

avec cette institution ; et si, d'un autre côté, la bourgeoisie ose rire des officiers du Castel, c'est que l'on veut bien le lui permettre, en échange de ses services, et à titre de satisfaction puérile réputée sans conséquence.

Les saltimbanques. — Les jongleurs. — Asaksa. — Téra.

Les saltimbanques au service de la Sibaïa forment une corporation indépendante de la confrérie des comédiens. Ce sont proprement des jongleurs, des équilibristes, des acrobates, dont il est facile de se faire une idée d'après ceux que l'on a vus à Paris pendant l'Exposition universelle. Il y a peu de chose à dire de leurs exercices, dont les principaux instruments sont le trapèze, le cerceau, le bâton, la perche et des échelles de diverses dimensions.

Ce qu'ils font de plus extraordinaire à Yédo, ce sont



Jongleurs prestidigitateurs. — Dessin de L. Crépon d'après une photographie japonaise

une série de tours d'équilibre, opérés au moyen d'un faux nez démesurément long, ou même d'une perche de bambou, fixée, je ne sais comment, au milieu de leur figure. L'un des chefs, par exemple, se couche sur le dos, et fait monter au bout de son nez un enfant qui s'y tient en équilibre sur un pied et met un parasol en équilibre sur son propre nez; non content de cela, le même homme, sans rien déranger au premier tableau, dresse une jambe en l'air, et un autre enfant, appuyant son nez sur la plante du pied de cette jambe, se soulève peu à peu jusqu'à ce qu'il ait les deux pieds en l'air, et il reste immobile dans cette position. Les exercices avec une perche à la place du nez sont tellement fabuleux, qu'ils doivent recéler quelque supercherie, telle qu'un point d'appui quelconque, dissimulé par une décoration de théâtre.

La troupe qui exécute ces prouesses est sous l'invocation du divin Tengou, et parée de ses principaux attributs, c'est-à-dire : outre le long nez, une grande paire d'ailes, un sabre et un costume de héraut.



La ronde des coqs. — Fac-simile d'une gravure japonaise.

Une autre corporation, infiniment plus intéressante, est celle des jongleurs prestidigitateurs. Leurs troupes les plus savantes se produisent principalement à la foire de Yamasta et dans les dépendances du grand temple de Quannon d'Asaksa. Elles font aussi des voyages en province. M. de Polsbroek en invita une à Benten pour y donner une représentation aux notabilités de l'Occident qui se trouvaient alors en résidence à Yokohama. Ma chambre de travail étant à côté du salon, que nous avions converti en théâtre, et les deux pièces ouvrant sur la véranda, dont les jongleurs firent leur vestiaire et leur place de répétition, j'eus le plaisir d'assister à tous les préparatifs de leur soirée. Ils étaient au nombre de six, accompagnés de quatre musiciens et de plusieurs domestiques. Leur mobilier comprenait, entre autres, de hauts trépieds, divers dressoirs et d'élégantes tables basses en beau laque rouge, ainsi que de grands vases en porcelaine, des chimères en cuivre jaune et des caisses et des boîtes de toute grandeur, en laque noir et en bois blanc, à double fond, à tiroirs ou à secret. Ils en sortirent des chandeliers, des bougies, une petite lanterne magique, des tasses de porcelaine remplaçant les gobelets de nos escamoteurs, des poupées inversables, des marionnettes; des écharpes, des rubans, des turbans, des lacets, du papier, des pipes, des sabres, des éventails, et tout un assortiment de toupies, depuis les dimensions d'une assiette à soupe jusqu'à celles d'une coquille de noix.

L'orchestre se composait d'un samsin, d'une paire de cliquettes en bois, d'un tambourin et d'une grosse caisse. Il faut dire qu'il n'avait pas d'autre ambition que d'assourdir le tympan et de distraire, à point nommé, l'attention des spectateurs, comme aussi de la provoquer, dans certaines occasions solennelles, particulièrement pour annoncer que l'un des chefs de la troupe allait ouvrir une nouvelle série d'exercices par un discours approprié à l'importance du sujet.

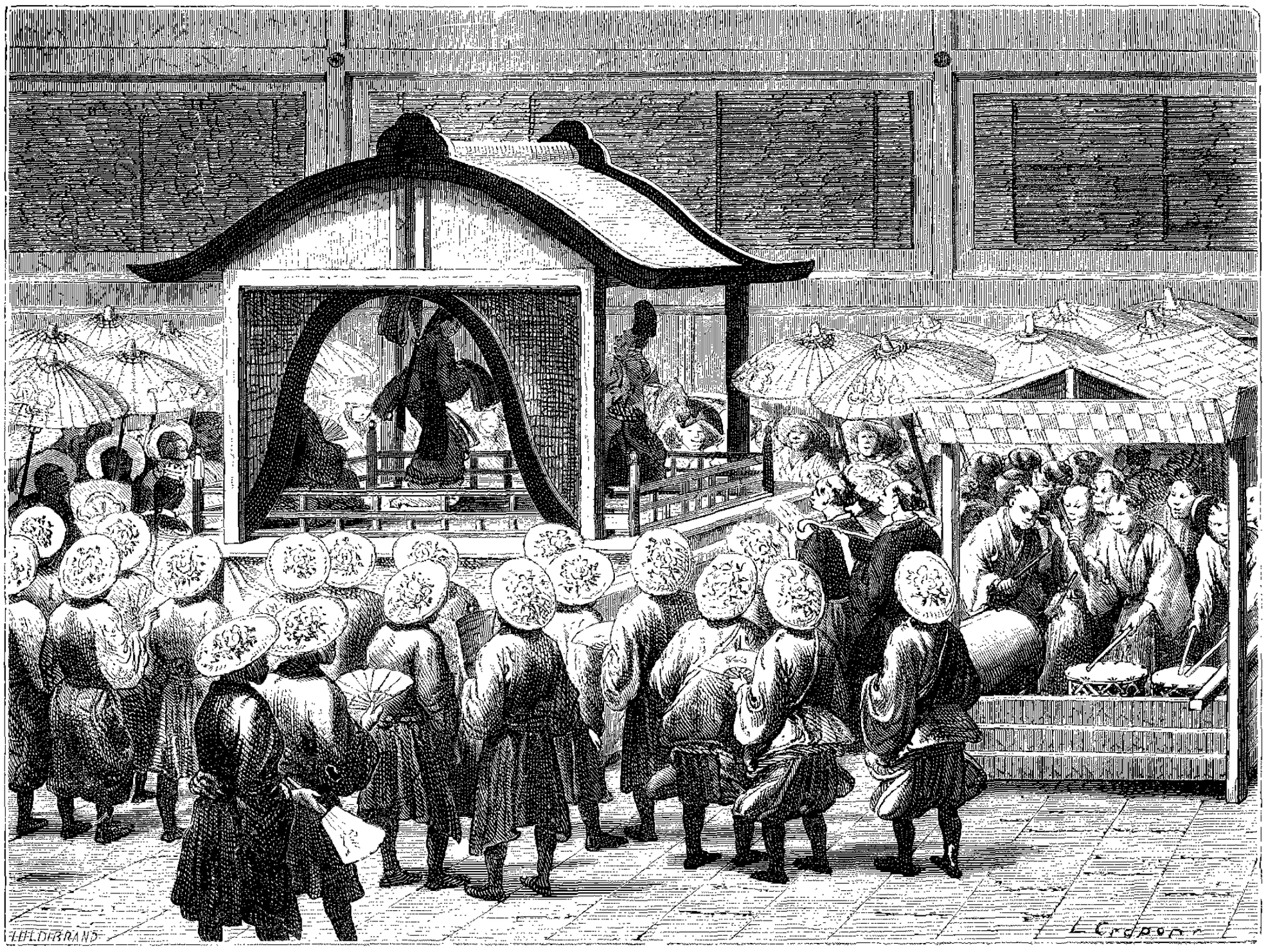
Admettant que les tours de passe-passe de l'Europe valent bien ceux de l'extrême Orient, je laisse de côté ce détail de la représentation. Quant à celle-ci, prise dans son ensemble, je ne puis mieux en définir le caractère qu'en donnant à ce genre de spectacle la qualification de charmante mystification. Il est difficile, en effet, de se jouer plus agréablement de la crédulité du peuple et de sa propension au merveilleux, que ne le font les jongleurs de Yédo. A l'exception des tours d'adresse et d'escamotage, dans lesquels ils déploient une dextérité étonnante, tout le reste n'est au fond et d'un bout à l'autre, en parole et en action, qu'une sorte de persiflage ou de moqueuse négation du prodigieux, opérée au moyen de prestiges de leur invention, admirables de simplicité, sublimes de niaiserie.

Que l'on ajoute à cela les mérites d'une troupe consommée dans l'exercice de son art; une ingénieuse mise en scène, un goût exquis ou plutôt un esprit d'à-propos parfait, dans le costume, les décors, les draperies, l'arrangement des machines et du mobilier; un aplomb, une grâce, un sérieux comique imperturbables, alliés à l'adresse, à la verve, à l'entrain le plus soutenus, et l'on comprendra que cette catégorie toute spéciale de jongleurs occupe une place distincte et des plus honorables parmi les nombreuses confréries des gens de leur métier.

Ce qu'ils ont de particulièrement remarquable dans l'agencement de leurs exercices, c'est l'habileté avec laquelle ils passent des simples tours d'adresse aux artifices de la jonglerie, et réciproquement, sans que le spectateur se doute du changement, ni s'aperçoive de la transition. L'un d'eux, par exemple, s'accroupit de-

vant un haut chandelier de fer, et agitant d'une main son éventail, il saisit de l'autre la bougie allumée, la lance en l'air, la reçoit, et sans jamais l'éteindre, la fait sauter comme une balle, en observant la mesure d'une chanson de circonstance, accompagnée par l'orchestre ; puis remettant la bougie en place, il la souffle et en fait jaillir, comme par le jeu de son éventail, un jet d'eau qu'il reçoit dans un bol de porcelaine.

Son camarade, à genoux devant un tabouret recouvert d'un tapis et éclairé, sur les côtés, par deux grosses lanternes de papier, y exhibe deux jolies marionnettes, auxquelles il fait jouer une petite comédie, entremêlée de couplets et de danses ; et c'est une comédie à quatre personnages : les changements de rôles se font à vue, sans que le jongleur bouge un instant de sa place. La pièce finie, il passe ses marionnettes à un autre, qui les range soigneusement dans leur caisse, et lui-même exécute une scène de travestissement, au bout de laquelle, étendant et agitant les larges manches de sa jaquette, comme les ailes d'un oiseau, il saute tout à coup sur l'une des grosses lanternes de papier et s'y tient immobile sur la pointe des pieds. Le compère, de son côté, rouvre la caisse des marionnettes et en tire un déjeuner complet. Saisissant la théière, il offre à boire aux spectateurs en leur présentant sur un plateau une tasse qu'il remplit



Théâtre de marionnettes dans un temple kami. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

à pleins bords ; mais on ne trouve plus rien dedans lorsqu'on veut y porter la main. Le jongleur étonné y touche du bout des lèvres, mais se détourne avec dégoût pour rejeter tout un essaim de mouches. Les œufs qui accompagnent le thé n'ont rien d'extraordinaire, si ce n'est que le jongleur peut les faire tenir debout sur son front, et même les surmonter d'une soucoupe qui y reste en équilibre.

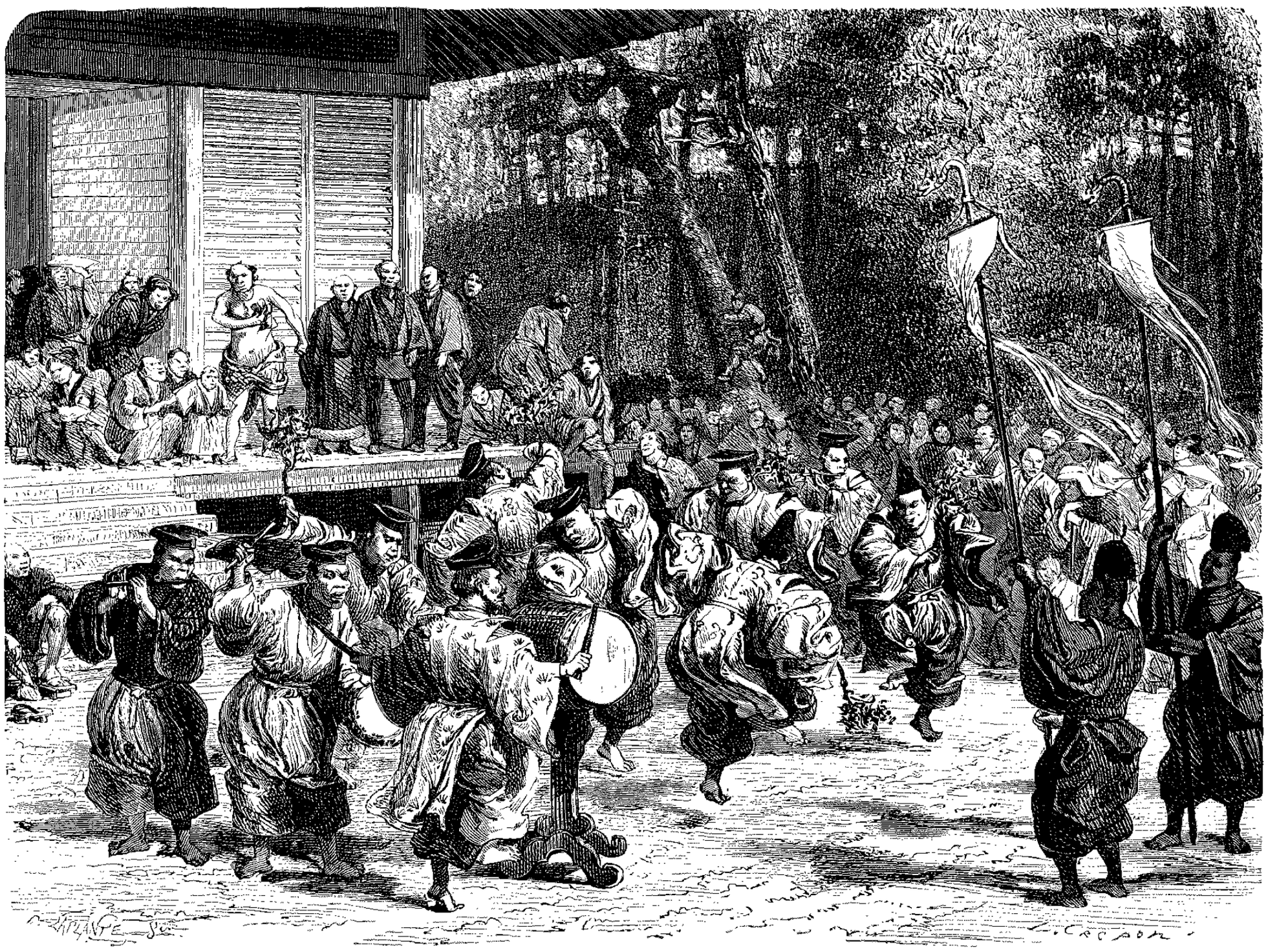
L'entr'acte est animé d'intermèdes comiques, dont l'un des plus curieux représente le repos des jongleurs. Accroupis silencieusement au pied d'une tenture blanche, ils y dessinent, en exhalant la fumée de leurs pipes, des caractères chinois parfaitement lisibles.

Les tours variés qu'ils exécutent avec les éventails vont de plus fort en plus fort, jusqu'à ce qu'ils se confondent avec des artifices d'optique et de fantasmagorie. Ainsi, pour terminer la série des premiers exercices, le jongleur fait passer sous les yeux du public un grand éventail ouvert, qui se tient debout sur le dessus de sa main droite, puis il le lance en l'air, le reçoit de la main gauche par la pointe, s'accroupit, s'évente, et, tournant la tête de profil, pousse un long soupir qui fait sortir de sa bouche l'image d'un cheval au galop. Il continue à se donner de l'air et secoue du fond de sa manche droite toute une armée de petits bonhommes qui s'évanouissent en dan-

sant et en faisant la révérence. Il se baisse, ferme l'éventail et le tient des deux mains : pendant ce temps sa tête a disparu ; elle reparaît, mais avec des dimensions colossales, puis sous sa forme naturelle, mais reproduite en trois ou quatre exemplaires. On apporte devant lui une espèce d'amphore, et bientôt il sort tout de son long du col étroit de cette bouteille et s'évapore dans les nuages suspendus au plafond.

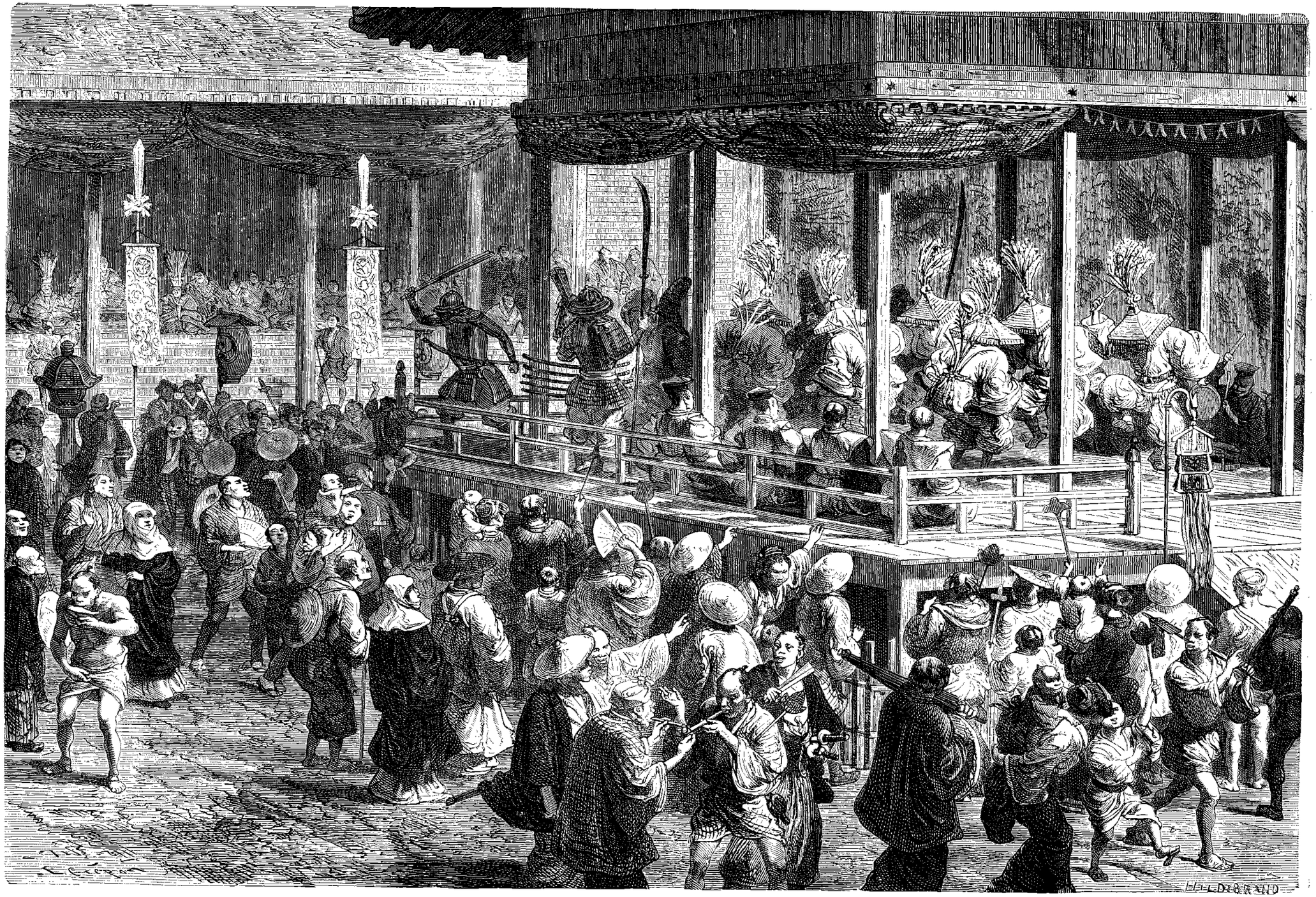
Cependant on prépare la grande scène des toupies. Un jongleur exhibe les deux plus grosses et les prend par le manche, qu'il roule un instant entre les deux paumes de ses mains. Dès lors le mouvement de rotation qu'il leur a imprimé ne s'arrêtera plus. Son camarade saisit la première et la fait rouler de flanc sur un long tuyau de pipe, puis il la lance en l'air et la reçoit dans le fourneau de la pipe; enfin il l'envoie tourner au poste qui lui est assigné, et la toupie obéit en gravissant jusque sur une table en laque un viaduc entrecoupé d'un pont cintré. En même temps, l'autre jongleur apporte un haut dressoir, sur lequel il dispose un bol de porcelaine qu'il remplit d'eau jusqu'au bord. Il étend sur la surface liquide une feuille de lotus, enlève du sol la seconde toupie et l'installe sur cette feuille, où elle continue de tourner. Bientôt un charmant jet d'eau sort de la pointe de la toupie.

Tandis que les deux grosses toupies restent en place,



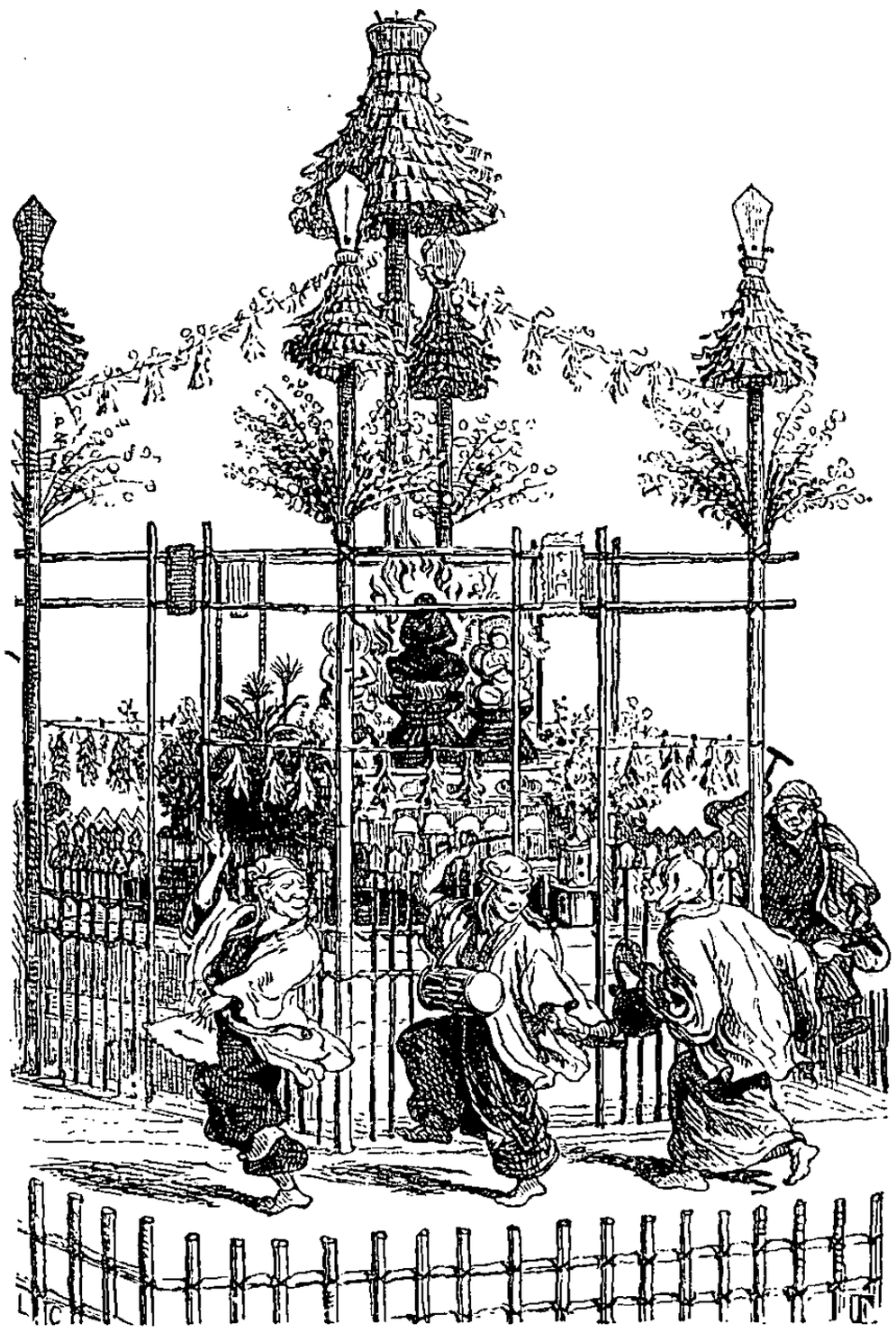
Danse des prêtres d'Odji-Gonghen. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

on déballe les moyennes et les petites. Un simple choc, un contact presque imperceptible avec les premières, suffit pour mettre toute la troupe en mouvement. Mais l'on ne se bornera pas à la laisser tourbillonner sur le sol. Le régisseur montre aux spectateurs des boîtes et des raquettes tout ordinaires, des fils de fer parfaitement lisses, des sabres dont il fait examiner le tranchant; puis il donne le signal de la danse : trois artistes entrent en scène, saluent profondément le public et se mettent simultanément à l'œuvre, au son de toute la symphonie. L'un jongle au cerceau avec quatre ou cinq toupies; le second en fait sauter dans les boîtes, puis ressortir et tourner à la file tout à l'entour; le troisième en lance sur les fils de fer tendus, où elles courent et reviennent d'un bout à l'autre, sous sa direction. Le même jeu se répète sur le tranchant d'un sabre. Une partie de raquettes achève de mettre à l'épreuve les héroïnes du bal : ce sont elles qui servent de volants. Quelque incroyable que cela puisse paraître, aucune des toupies, grosses, moyennes ou petites, ne cesse d'être en rotation pendant toute cette série d'exercices. Je ne sais jusqu'où va la supercherie dans certains actes de la représentation. Je l'ai constatée, pendant la répétition de la véranda, en ce qui concerne le tour du sabre et des fils de fer : les exemplaires que l'on montre au public sont adroitement



Danse costumée des prêtres d'Odji-Gonghen, à la fête des céréales. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

remplacés par d'autres, identiques, mais munis d'une fine rainure. Les jongleurs m'ont aussi fait voir, entre autres curiosités, l'appareil secret qui supporte la grosse toupie dans le bol de porcelaine. Quoi qu'il en soit, la construction des toupies japonaises, ou plutôt le mécanisme qui les équilibre, est d'une perfection merveilleuse. Il n'y a pas d'autre terme non plus qui rende l'impression de l'ensemble et des moindres détails du spectacle que je viens d'esquisser. Témoin encore cette scène où le jongleur découpe nonchalamment une feuille de papier en petits morceaux carrés qu'il jette en l'air, chasse de l'éventail, et change peu à peu en une troupe d'oiseaux qui détalent. Et quoi de plus charmant que de voir un autre morceau de papier s'échapper de ses mains sous la forme d'un papillon, qui bientôt voltige tout autour de sa tête et qu'il semble à chaque instant sur le point de saisir. L'insecte brave ses efforts, se pose même sur l'éventail qui le menace, et s'envole enfin sur un bouquet de fleurs. Un instant après il en sort, accompagné d'un autre papillon, et tous les deux s'élèvent et se bercent dans les airs, descendent, remontent, se poursuivent, lorsque soudain le jongleur les attrape dans une boîte dont il se hâte de fermer le couvercle. Mais aussitôt qu'il le soulève, les deux prisonniers s'échappent, et la lutte recommence avec une nouvelle ardeur. Enfin il saisit de sa main les deux papillons à la fois, il s'approche triomphant pour les montrer aux spectateurs, et quand il entr'ouvre ses doigts il n'en sort plus qu'un léger nuage de poudre d'or.



Danse des prêtres de Founabas. — Dessin de L. Crépon d'après *une peinture japonaise.*

Ce tour est, avec raison, l'un de ceux qui excitent au plus haut degré l'enthousiasme du public. Les Japonais, toutefois, ne connaissent pas les applaudissements frénétiques : tenant de la main droite leur éventail fermé, ils en frappent plus ou moins vivement le plat de la main gauche, en accompagnant ce geste d'un léger cri de satisfaction.

L'on dirait qu'à Yédo les lauriers des comédiens et des jongleurs empêchent les bonzes de dormir. Dans quelques temples du culte kami, les prêtres ont érigé des théâtres de marionnettes. Ils n'y jouent, à la vérité qu'à la fête patronale, et que des pièces tirées de l'histoire des anciens Mikados. L'orchestre supplée au peu d'intérêt dramatique du spectacle; il compte parfois une vingtaine d'exécutants. Ailleurs ce sont des danses sacerdotales qui défrayent la curiosité du peuple. A la fête d'Odji-Gonghen, tout le couvent saute et se trémousse, y compris les musiciens et le vieux moine qui bat la grosse caisse. C'est dans l'enceinte de la même bonzerie que l'on célèbre, par des danses de caractère, la récolte des céréales. Les figurants portent sur le dos un bouquet d'épis, et sur la tête un chapeau carré en paille de riz, qui leur cache le visage. Les gardes d'honneur du théâtre ont le casque, la cuirasse et cinq grands sabres au côté, ni plus ni moins. L'entrée est gratuite, mais il y a chez le portier une vente où chacun croit devoir se munir, en souvenir de la fête, d'une petite lance de bois peint ou d'autres insignes militaires, produits de l'industrie du couvent qui ne peuvent être utilisés que comme jouets d'enfants.

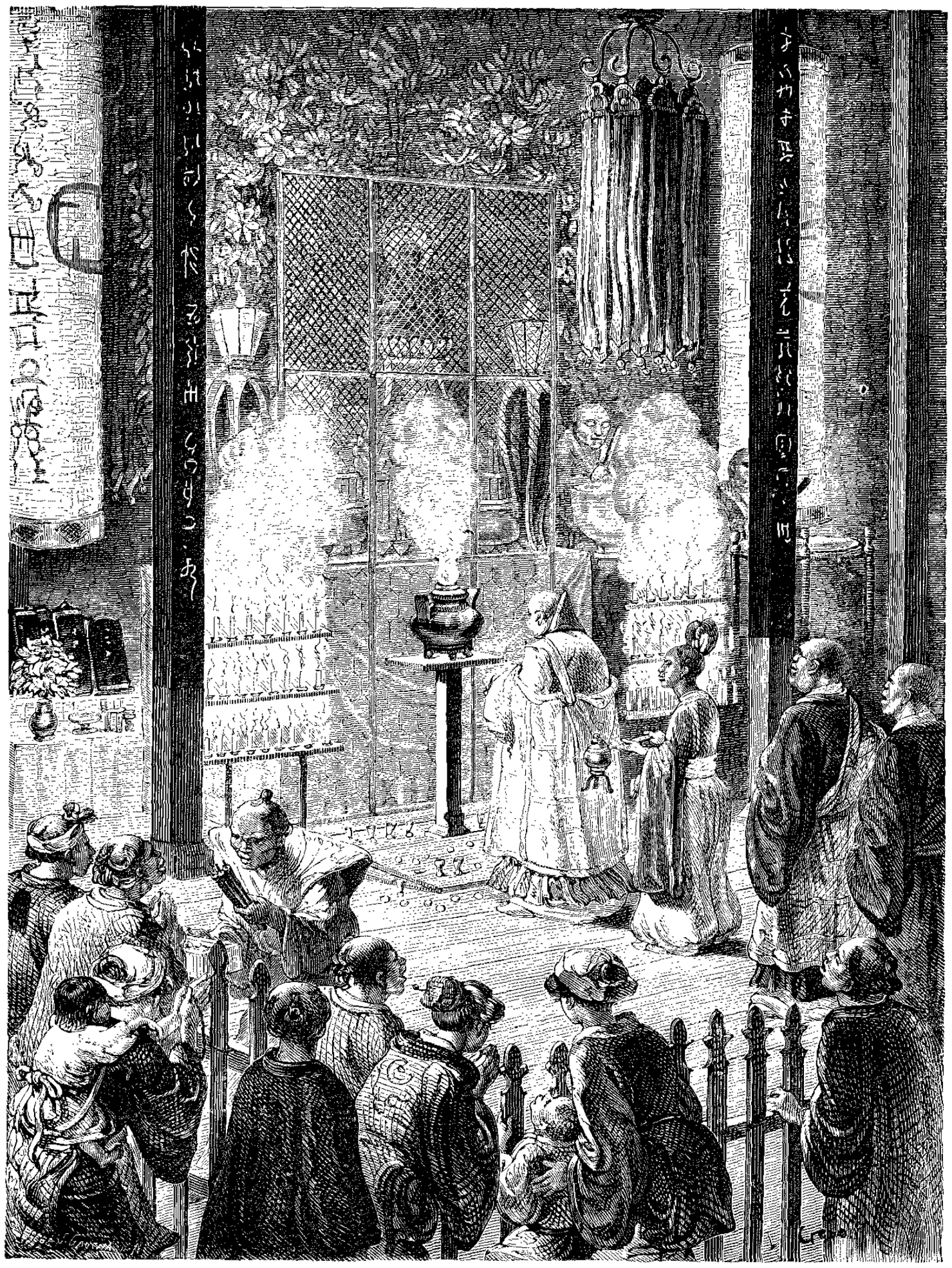
Les bonzes d'Oméodji font, une fois par an, une très-jolie recette, sans se mettre en frais d'autre chose que de grosses lanternes peintes et de décors d'opéra, dont ils ornent leurs jardins. C'est une sorte de diorama que l'on contemple depuis les sombres galeries des bâtiments sacrés. Ce spectacle dure sept nuits consécutives, et fournit l'occasion de nombreux rendez-vous de plaisir.

Le temple d'Odji-Inari est réputé pour ses représentations de comédies burlesques. L'un de ses rivaux s'est donné la spécialité de rafraîchir les anciennes mascarades du daïri, telles que la ronde des coqs, par exemple : les danseurs, couronnés d'une crête énorme, portent un masque en forme de bec, ayant un grelot comme appendice. Les prêtres de Founabas exposent un beau jour leurs idoles en plein soleil, au centre d'un encadrement de bambou, richement orné de fleurs et de pompons de papier. Jeunes et vieux s'armant alors, soit d'un gong, soit d'un timbre, soit d'un tambourin, sautent et crient à perte d'haleine tout autour du lieu sacré.

Il s'en faut peu, en vérité, que les Japonais ne pos-

sèdent leurs derviches. Les confréries de quêteurs du culte kami ajoutent à leurs litanies des évolutions et des figures chorégraphiques tout à fait inattendues. Chez eux, le goupillon est fixé au sommet d'une espèce de lance ornée d'un bouclier aux signes symboliques. Tandis que, de la main droite, le danseur agite l'éventail, il se pose, de la main gauche, le goupillon sur la nuque, en maintient la hampe horizontale à la hauteur de ses deux épaules, et, d'entrechats en entrechats, il finit par atteindre, de la pointe de ses pieds, tantôt l'une, tantôt l'autre des extrémités de la lance.

Mais j'en passe, et des meilleurs, pour m'arrêter à la bonzerie qui réunit en sa vaste enceinte toutes les séductions et toutes les jongleries, toutes les industries et tous les artifices qu'il est possible de combiner dans



Autel de Quannon-Sama. — Grand prêtre et son servant. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise

une entreprise d'exploitation générale des superstitions et des passions humaines.

Plus de cent bonzeries, se composant chacune d'un nombre plus ou moins considérable de bâtiments, tels que monastères, temples, pagodes, chapelles, maisons de thé et boutiques, forment la base méridionale du quartier d'Asaksa-Imato.

La plus grande et la plus illustre est celle de Quannon, divinité bouddhiste à laquelle on attribue je ne sais quel magique pouvoir d'intercession entre la terre et le ciel. La célébrité de cette bonzerie éclipse si complétement tous les autres lieux sacrés du voisinage, que, dans le langage du peuple, le mot d'Asaksa-Téra ne désigne jamais d'autre temple que celui de Quannon dans le quartier d'Asaksa.

A l'extrémité septentrionale d'une place où il y a un

marché permanent d'arbustes et de fleurs, s'élève un immense portail, orné de lanternes colossales. Deux des gardiens du ciel, géants de bois, peints au vermillon, apostés à droite et à gauche de l'entrée principale, défendent le passage et prélèvent sur chaque pèlerin le tribut traditionnel d'une paire d'énormes sandales de paille. C'est sous leurs yeux que se fait pour le bas peuple, à la veille d'une nouvelle année, une distribution gratuite d'amulettes de papier. Les bonzes, pour la plupart, visitent ce jour-là leur bonne clientèle, et, moyennant un léger casuel, lui portent à domicile des morceaux de leur goupillon, que le bourgeois colle aux linteaux de sa porte pour préserver sa maison des malins esprits. Quant aux coulies et aux prolétaires de tout genre, ils se rendent en foule au portail d'Asaksa pour avoir leur part de la même faveur; car c'est là qu'ils peuvent, en effet, l'obtenir sans frais quelconques, mais non sans peine. Deux bonzes perchés, au péril de leur vie, sur deux plateaux retenus par des crochets, à mi-hauteur des colonnes du portail, ont été constitués les dépositaires d'une abondante provision de papiers bénits. Ils en prennent par intervalles une poignée, qu'ils jettent en l'air, et des coskeis, à côté d'eux, armés de grands éventails de palmier, font voltiger au loin les précieuses amulettes, qui tombent sur le peuple comme des flocons de neige. Attrape qui peut! Bientôt la place entière présente le spectacle d'une immense confusion de gens qui se poussent, se coudoient, se poursuivent, les uns étendant les bras pour prendre au vol les morceaux de papier, les autres se baissant et même se roulant à terre pour en ramasser sur le sol. Cependant, comme les plus heureux ou les plus habiles se retirent à mesure qu'ils ont obtenu leur part, le succès ne devient plus pour leurs rivaux qu'une question de patience, et personne ne s'en retourne chez soi les mains vides.



Danse de quêteurs du culte kami. — Dessin de L. Crépon d'après une esquisse japonaise.

Au delà du portail s'ouvre une longue et large rue dallée, nommée Kindjousan-Asaksa Téra. Elle est coupée de ruelles transversales et occupée d'un bout à l'autre par des marchands étalagistes, dont quelques-uns cultivent la spécialité de l'imagerie religieuse et des objets sacrés, tels que rosaires, cierges, statuettes, vases à parfums, châsses et autels domestiques.

L'on remarque, en deçà et au delà des maisons bourgeoises, des oratoires, de petits temples et diverses curiosités, qui paraissent offrir un vif intérêt aux pèlerins de la ville et de la province : ici, une mia ou chapelle consacrée au culte kami; là, entouré d'une grille de bambou, un tronc énorme, encore enraciné, reste vénérable d'un cèdre archi-centenaire; ailleurs, au fond d'un oratoire tapissé d'ex-voto, une image miraculeuse, et plus loin un petit temple aristocratique précédé d'une avenue de bannières plantées en terre, chacune portant les armes et le nom de famille de quelqu'un des illustres personnages qui ont honoré ce lieu de leur visite.

A l'extrémité orientale de la rue, une colline surmontée d'un temple s'élève au-dessus d'un petit lac couvert de lotus et de nénufars. Des maisons de thé déploient leurs longues galeries de bois parmi les feuilles et les fleurs de ces belles plantes aquatiques. De l'autre côté de la voie publique, un bouquet de cèdres abrite une modeste bonzerie. Enfin l'on atteint le parvis du second portail. C'est une grande place carrée, presque complétement envahie par des boutiques de marchands étalagistes et par des baraques d'histrions. Sur la droite, deux grandes statues d'airain, assises, la tête entourée de l'auréole bouddhiste, dominent, du haut d'une terrasse de granit, le tumulte de la foule. Deux énormes gardiens du ciel protégent, de leur côté, le second portail, comme leurs deux collègues défendent l'entrée du premier.

Les galeries qui entourent l'étage supérieur de l'édifice permettent d'embrasser d'un coup d'œil, au midi, la place du parvis et toute la grande rue, et au nord la première enceinte du temple principal. Celui-ci a de nombreuses dépendances. Ce que l'on comprend sous le nom d'Asaksa-Téra est en réalité une agglomération de quarante à cinquante bâtiments sacrés. Autour du sanctuaire de Quannon-Sama, la divinité patronale, sont groupées les chapelles de Sannoô, le dominateur des hommes; de Daïkok, le dieu des richesses; de Benten, déesse de l'harmonie; d'Inari, patron des céréales; d'Hatchiman, patron des guerriers; en un mot, toute la mythologie nationale, sans en excepter le culte du Renard. Une pagode à cinq étages symbolise la suprématie du bouddhisme sur les autres religions. Quant au bâtiment central, c'est un énorme édifice quadrangulaire, dont la charpente, peinte en rouge, est surmontée d'une toiture colossale recouverte de tuiles grises. Les soubassements seuls sont en pierre. Ils supportent une galerie spacieuse, exhaussée de quelques mètres au-dessus du sol. Dans l'intérieur du temple, le plafond repose sur des colonnades de piliers rouges, taillés à angles vifs; les parois de la nef sont ornées de peintures se détachant sur un fond d'or. Des images encadrées, des statuettes, des ex-voto, des planches en laque noir rehaussé d'inscriptions en lettres d'or, se montrent de tous côtés, sur les panneaux, sur les colonnes, dans des chapelles latérales. L'une de ces dernières renferme la galerie de portraits des plus célèbres beautés de Yédo, ainsi que d'autres tableaux assortis à ce sujet. Le chœur, sombre et enfumé par la vapeur de l'encens, ne présente, à ce qu'il m'a paru, aucune particularité remarquable, si ce n'est le maître-autel, dont l'idole, Quannon-Sama, apparaît accroupie sur un lotus, et ornée de l'auréole, derrière un grand treillis de fil de fer. L'effet mystérieux de cette combinaison touche médiocrement l'assistance. Des flots de peuple entrent, sortent, s'agitent tumultueusement dans la nef; celle-ci n'est pas très-spacieuse, et une haute barrière en bois sculpté, semblable à un jubé gothique, la sépare du sanctuaire, où les bonzes, chargés de lourds vêtements sacerdotaux, officient avec accompagnement de gongs et de tambourins. Quelques fidèles jettent à leurs pieds, par-dessus la barrière, de la monnaie de fer enveloppée de papillotes blanches; d'autres achètent des cierges qui leur sont offerts par le sacristain. En dehors des heures du culte, une grande caisse scellée en deçà de la grille et communiquant avec les souterrains du temple, reçoit les dons des visiteurs.



Lanterne magique et bonze mendiant montrant une image. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

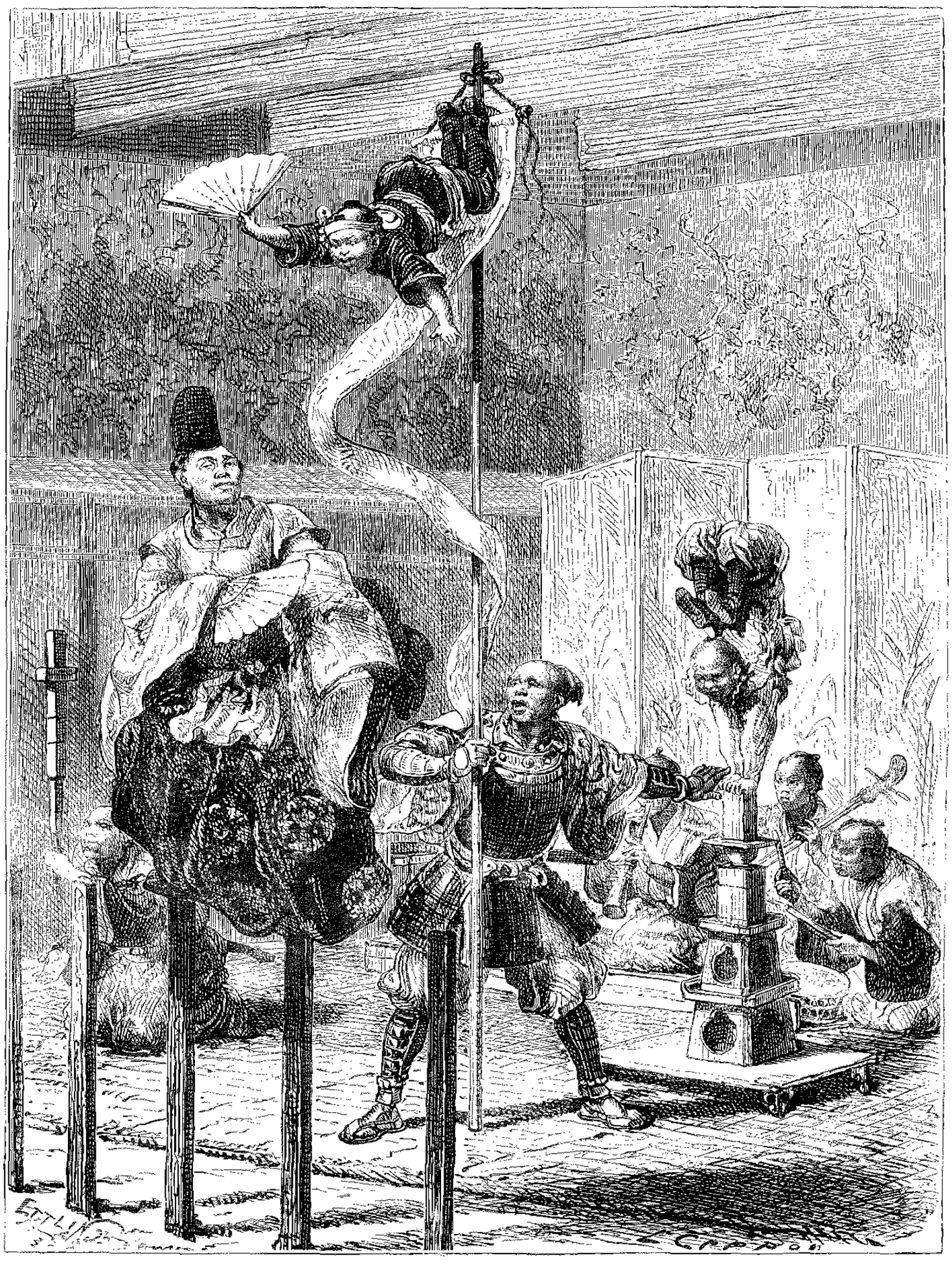
L'entrée solennelle du grand prêtre dans le chœur fait un instant diversion à la monotonie du service. Ce majestueux personnage porte sur sa robe blanche un manteau rouge à capuchon pointu et une sorte d'étole en soie verte à carreaux. Il est suivi d'un jeune novice qui remplit auprès de lui les fonctions de frère servant, et que l'on prendrait, au premier abord, pour une jeune fille, tant son visage, son teint et sa toilette trahissent des mœurs efféminées. A l'élégant édifice de sa coiffure en cheveux, il ajoute l'apparat d'un costume étrange : pantalon blanc bouffant, ceinture d'étoffe blanche à larges nœuds, petite veste de soie verte à longues manches pendantes doublées de satin blanc : c'est ainsi que, pas à pas, il accompagne son maître pour lui offrir, au premier signe, une tasse de thé contenue dans un réchaud portatif dont il tient le manche de ses deux mains.

La bonzerie d'Asaksa se distingue par le luxe et la variété des costumes de ses prêtres et de son immense personnel de service, aussi bien que par la pompe théâtrale de ses cérémonies. La plus imposante est la

procession générale de la dédicace annuelle qui suit les fêtes de la purification du temple et de ses dépendances.

Les supérieurs du couvent ont la tête rasée et se conforment dans tous ses détails à la règle du sacerdoce bouddhiste ; mais leur domination s'étend sur plusieurs confréries se rattachant à l'ancien culte ational, et chacune d'elles est vêtue et coiffée selon les ordonnances du daïri qui les concernent. Il n'y a pas moins de variété dans les costumes et les livrées des maîtres des cérémonies, des hérauts d'armes, des cuisiniers, des palefreniers, des portiers et des valets dépendant des diverses sectes de la bonzerie.

Les palefreniers du Quannon-Sama sont préposés au soin d'une couple de chevaux albinos, que l'on appelle



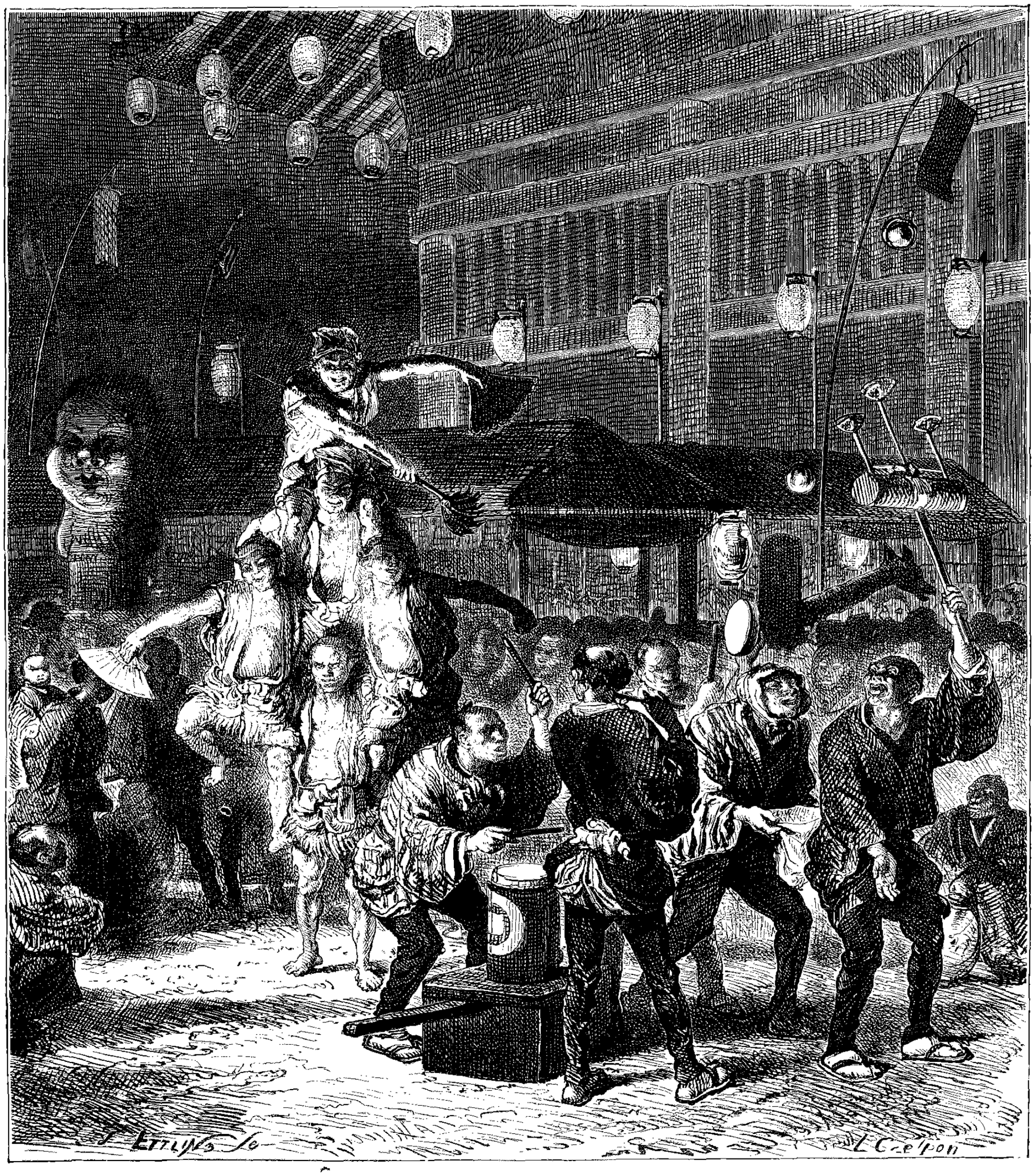
Équilibristes. — Dessin de L. Crépon d'après des croquis japonais.

les chevaux de la déesse. Ces animaux sacrés se nourrissent de pois bénits, et jouissent du privilége de dormir debout, soutenus par une sorte de hamac en fortes sangles.

Les hommes d'armes font les honneurs d'un arsenal de casques et d'armures antiques, et figurent dans les fêtes et dans les processions. La bonzerie donne même des spectacles, où les artistes qu'elle possède jouent devant le peuple leurs rôles de danseurs ou de comédiens. Le théâtre se compose d'une estrade dressée derrière le second portail et tendue d'étoffes armoriées. C'est là que l'on peut voir, entre autres, au quinzième jour du sixième mois, une pièce qui ne manque pas d'originalité, la danse des sabres, grande pantomime militaire, exécutée exclusivement par des héros de sacristie !

Mais le triomphe d'Asaksa-Téra, c'est sa kermesse de fin d'année.

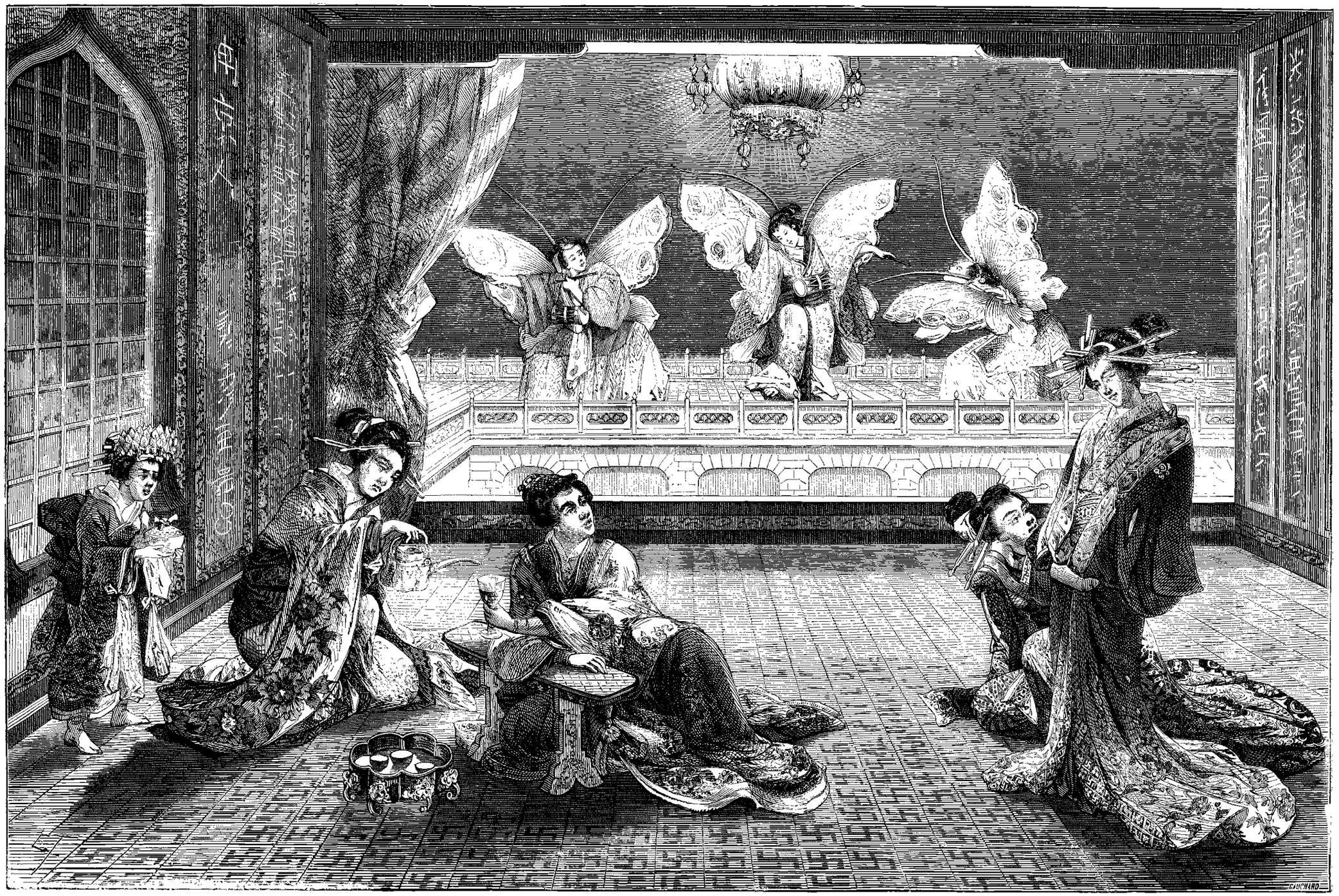
Bien qu'il y ait un champ de foire permanent, et que l'on rencontre journellement dans l'enceinte de cette grande bonzerie une foule de promeneurs, de curieux et de pèlerins des deux sexes, c'est du dix-huitième au dernier jour du douzième mois que la sainte résidence de Quannon-Sama déploie tout son prestige et devient comme le centre de circulation, non plus de quelques milliers, ni de quelques centaines de milliers, mais peut-être de trois ou quatre millions d'habitants de la ville, de la banlieue et des provinces.



Saltimbanques de la foire d'Asaksa. — Dessin de L. Crépon d'après des croquis japonais.

A. Humbert.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le ballet des papillons au théâtre du Gankiro. — Dessin de E. Thérond d'après une peinture japonaise.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les saltimbanques. — Les jongleurs. — Asaksa-téra (suite).

A partir de la place qui est au midi du premier porche, jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'enceinte du grand temple, tout est envahi par la multitude, dont les flots pressés forment deux courants réguliers, circulant en sens contraire sous l'habile et silencieuse direction de la police. Un ordre si parfait, au milieu d'une pareille cohue, n'est possible que dans une ville comme Yédo, où non-seulement il n'y a pas de voitures, mais où il suffit d'un mot du magistrat pour exclure de tout un vaste rayon, et pendant une quinzaine de jours, l'usage des chevaux et des palanquins. Aussi ne voit-on d'encombrement nulle part. Des cordeaux de paille limitent l'espace réservé à chaque industriel. Partout l'on trouve, à point nommé, des places de stationnement, des reposoirs, des issues habilement ménagées pour rejoindre, soit le torrent qui vient du porche, soit celui de la sortie. Enfin il n'y a pas d'heure de clôture. La marée monte insensiblement tout le jour; elle atteint son point culminant après le coucher du soleil; elle descend rapidement depuis minuit jusqu'aux premières heures de la matinée.



Charmeur de tortues. — Dessin de L, Crépon d'après une gravure japonaise.

C'est donc tout un monde que la foire d'Asaksa, ou plutôt c'est le microcosme du Japon tout entier. Gardons-nous d'analyser le tableau qu'elle nous présente, et contentons-nous de suivre la foule, à la découverte, à la fortune d'une rapide exploration.

Ici toutes les distinctions sociales disparaissent, tous les rangs sont confondus. Les gentilshommes et les officiers cheminent « naïboun » parmi les gens du peuple. Seuls les mendiants de profession se tiennent à l'écart, chacun occupant la place qui lui est assignée par la police. Ils ont généralement la barbe et les cheveux hérissés. Malheureux couverts d'ulcères, estropiés ou culs-de-jatte, c'est à qui se présentera sous l'aspect le plus pitoyable. Il en est qui ne portent d'autre vêtement que des lambeaux de vieilles nattes d'emballage. Tous ces infortunés excitent le dégoût plutôt que la commisération des passants. C'est avec peine qu'ils arrachent à ceux-ci quelque chétive aumône. Leurs voisins à tête tonsurée démontrent, au contraire, comment il faut s'y prendre pour vivre largement et agréablement de la charité publique. L'un d'eux, frais et dispos, gracieux et bien vêtu, passe sa vie à montrer une sainte image, réputée miraculeuse. D'autres religieux forment la transition entre les ordres mendiants et les charlatans de la foire. Ce sont les Yamabos ou bonzes des montagnes, qui vont de ville en ville exhiber une chapelle portative, vendre des rosaires, débiter des talismans et donner des recettes médicinales. Ils se distinguent généralement par une taille imposante, comme il convient à des prêtres adonnés à la magie. Ils portent une tunique blanche, un bâton de montagne à pomme de cuivre et un long sabre recourbé. Dès qu'ils ont installé leur chapelle, ils annoncent l'ouverture de leurs pieux exercices aux sons d'une conque de triton. La plupart se marient. Les fils gardent la maison pendant l'absence du père, et servent de guides aux pèlerins qui passent la montagne. Les filles demandent l'aumône.

De toutes les industries qui empruntent le pavé de la voie publique, il n'y en a pas de plus répandue que celle des restaurateurs en plein vent. C'est la ta-

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, p. 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65, 81, 97; t. XIX, p. 353, 369 et 385.



Les douze signes du zodiaque japonais. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

ble d'hôte naturelle d'une multitude d'artisans et de manœuvres qui, pour toutes sortes de raisons, n'ont pas l'habitude de manger à heures fixes. C'est aussi le complément obligé d'un grand nombre de cuisines bourgeoises dont le menu journalier ne comporte pas autre chose que le riz et le thé. La maîtresse de la maison reçoit-elle une visite ou veut-elle faire quelque invitation, le restaurateur ambulant lui fournit, à toute heure, ce dont elle peut avoir besoin; poisson frit, morceaux de volaille apprêtés, fèves, petits gâteaux de paddi, et surtout ces exquises boulettes de riz rôties, que l'on mange trempées dans la sauce de soya. La foire d'Asaksa abonde en appétissantes rôtisseries et en marchés de comestibles de toute espèce. On y vend en petits tonnelets munis d'une anse qui en facilite le transport des légumes salés, des légumes secs, du poisson mariné, du gingembre, des condiments assortis, du saki de première et de seconde qualité.

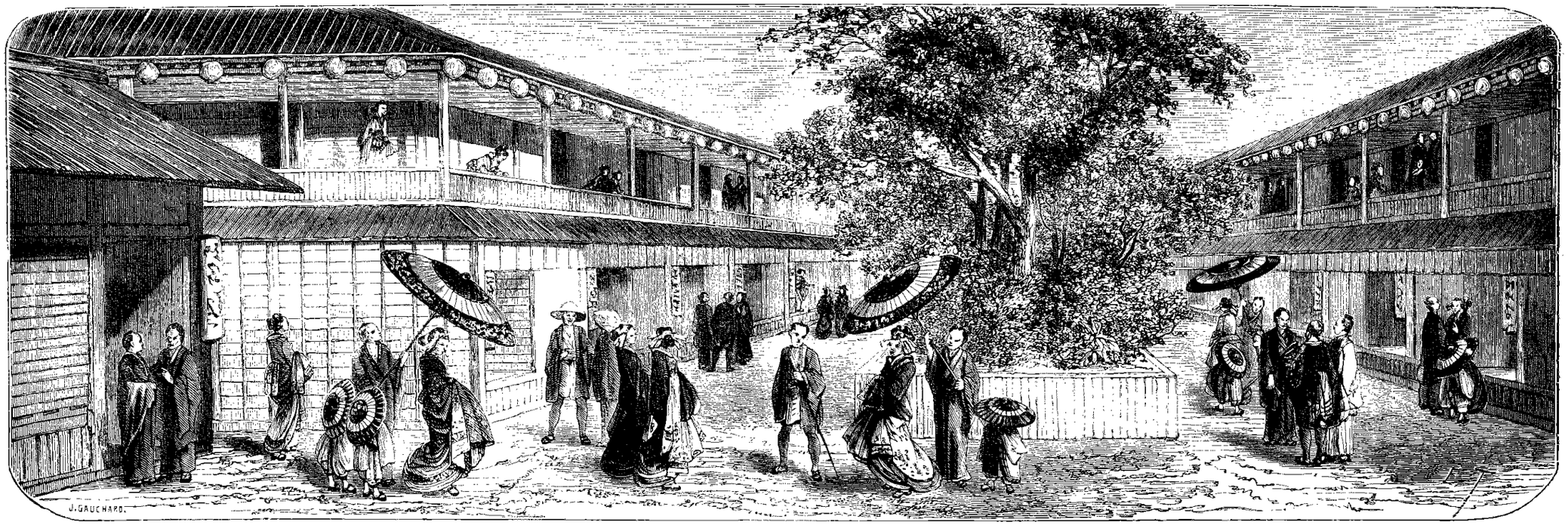
Les étalages d'ustensiles de cuisine réunissent les produits céramiques de toute la confédération japonaise. A côté des objets en kaolin des îles de Kiousiou et de Nippon, ceux que l'on fabrique en terre de pipe de la principauté de Satsouma méritent une mention spéciale, plutôt en raison de leur bon usage que de leur valeur artistique. C'est de cette terre fine et poreuse que l'on fait les meilleures théières du Japon. Elles suintent pendant quelques semaines, mais lorsqu'elles se sont imprégnées du résidu de la boisson que l'on y prépare journellement, celle-ci gagne de plus en plus en richesse aromatique. Prendre du thé de la sorte, c'est, à la lettre, le prendre dans un vase de thé.



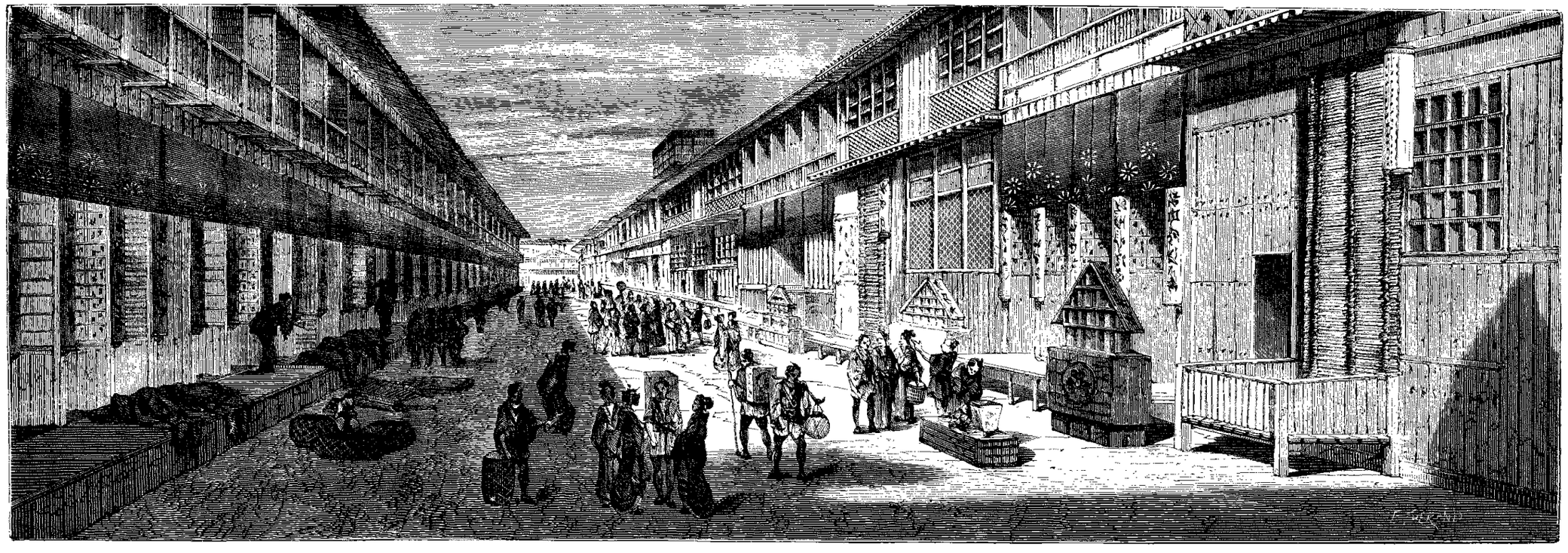
Gigo-Koô, la dame des Enfers. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

Les boutiques de papeterie et de librairie sont au nombre de celles qui attirent le plus d'acheteurs. Tous les provinciaux des deux sexes veulent s'approvisionner de papier à lettre, d'enveloppes et de cartes de visite des fabriques de la capitale. On ne recherche pas moins ces excellentes écritoires de cuivre, que l'on passe à la ceinture, et qui ressemblent à un étui de pipe, dont le fourneau serait remplacé par un encrier et le tuyau par un pinceau.

L'imagerie populaire fournit en abondance des œuvres enluminées de trois catégories bien tranchées. Les plus vulgaires ont la forme de petits cahiers et renferment des contes dont les héros sont des personnages monstrueux, moitié hommes et moitié animaux ou végétaux; leurs faits et gestes sont à l'avenant : je ne connais rien de plus grossier ni de plus insensé que ces ridicules productions. Une autre série se compose de grandes feuilles volantes, n'ayant que fort peu de texte et ne traitant que des sujets puisés dans la vie réelle, au moins vingt et souvent plus de cinquante par feuille. On dirait, à première vue, des planches sorties des ateliers de Montbéliard ou d'Epinal. Elles ont essentiellement pour but de provoquer le gros rire et même la malignité du bas peuple, en l'amusant à la fois des trivialités de son existence journalière et de certains travers des classes privilégiées. Enfin l'imagerie que l'on peut appeler éducative est l'une des choses les plus intéressantes et les plus respectables du Japon. Que ce soit avec intention de la part des éditeurs, ou sans préméditation quelconque, il est peu de pays où l'instruction se propage si largement parmi le peuple, au moyen de l'enseignement intuitif. Les estampes sont collées par classes de sujets sur de longues bandes de fort papier que l'on conserve en rouleaux. Elles embrassent tous les domaines de l'activité nationale, comme l'on peut en juger par ces quelques titres que je détache, au hasard, de toute une bibliothèque de rouleaux; la culture du riz, la culture et l'emploi du mûrier; l'utilité de la soie, la culture et l'usage du coton; les mines et leurs travaux; l'hôtel des monnaies à Yédo; la pêche de la baleine au moyen du grand filet, sur les côtes de Yéso; la chasse à l'ours par les Aïnos des forêts de Matsmaï; le service des incendies dans les villes japonaises; le mobilier d'une maison bourgeoise; les cérémonies du mariage; les arts et les métiers, chacun traité à part; les cités et les bourgs remarquables que l'on rencontre sur le parcours du Tokaïdo. Mais il est superflu de multiplier les citations. Un peuple qui s'est créé une source si puissante de saine instruction mutuelle ne s'arrêtera pas à la superficie ni à certaines apparences trompeuses de notre civilisation. Ce qui permet d'espérer qu'il apprendra tôt ou tard à la connaître dans son essence,



La promenade réservée de Sin-Yosiwara. — Dessin de E. Thérond d'après une gravure japonaise.



Façades parallèles de deux quartiers de Sin-Yosiwara. — Dessin de E. Thérond d'après une gravure japonaise.

c'est qu'il a pu jusqu'à ce jour résister à l'action délétère d'une religion abâtardie, qui n'a plus d'autre rôle que de se faire la sordide complice des passions brutales. Ce n'est pas que le mal n'existe et qu'il n'ait même pénétré profondément la société japonaise. Je n'entends point par là une certaine grossièreté de langage et d'habitudes qni peut se modifier très-rapidement par une meilleure éducation. Le danger que je signale est plus grave. Il y a des symptômes certains auxquels on reconnaît qu'un individu, qu'une génération se perd, ou que tout un peuple tombe dans la décadence : ce sont l'abandon des lois de notre nature, le mépris des conditions primordiales de l'existence humaine, la recherche du fantastique, du phénoménal, de l'impossible. Voilà les indices qui, s'ils devaient se généraliser, me feraient craindre pour l'avenir du peuple japonais ; mais il y a dans son sein et principalement chez les classes laborieuses des résistances instinctives, des circonstances sociales protectrices et de saines aspirations, qui, en attendant un secours plus efficace, limitent considérablement les atteintes du fléau.

Celui-ci tire son plus pernicieux aliment de la librairie bouddhiste, amas nauséabond de légendes merveilleuses, de glorifications monastiques, de transmigrations célestes ou diaboliques. Cette littérature des bonzes est comme un narcotique qui fait de l'homme une sorte de somnambule perpétuel, aussi incapable que le fumeur d'opium de se gouverner selon les règles de la raison, ni d'écouter la voix de sa conscience.



Supérieur d'une bonzerie. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

Sur le champ de foire d'Asaksa, un masque gigantesque d'Okabé sert d'enseigne à une grande boutique où l'on vend tous les types de masques, et toutes les coiffures de mascarades en usage pour l'un ou pour l'autre sexe, ainsi que des monstres, des dragons, des serpents, des chimères d'effrayante dimension, et beaucoup d'autres représentations d'un aspect ignoble et repoussant. Cependant l'on rencontre aussi dans ces expositions des choses charmantes où le goût le plus difficile trouve une satisfaction sans mélange. Les petits ménages des enfants japonais sont des bijoux de céramique et d'ébénisterie. Dans un genre d'articles plus communs, aux dernières limites du bon marché, il y a d'admirables petites cassettes en mosaïque de pailles de diverses couleurs ; des bouquets de fleurs en filaments de paille et d'écorce de bambou ; des figurines en terre cuite richement vernissées, représentant des chats, des chiens, des lapins et des fruits ; enfin des jouets animés, parmi lesquels je citerai les tortues qui remuent la tête et les pattes, les oiseaux que l'on fait voltiger en sifflant dans un roseau adapté à leur cage ; les poupées qui, lorsqu'on tire la ficelle, se mettent un masque sur la figure pour effrayer les petits garçons. Et quelle jolie collection ne pourrait-on pas composer avec cette variété de mouches, de sauterelles, de scarabées, d'insectes bizarres, dont le pays abonde et que les brodeuses de fleurs et d'animaux artificiels imitent avec une si étonnante perfection ! Il se fabrique dans je ne sais quel atelier des objets qui paraissent être en moelle de sureau, et ne présentent d'abord que l'apparence de menus copeaux ou de petits sachets. On les jette dans un bol d'eau tiède, et alors ils ne tardent pas à éclater et à déployer lentement l'image d'un bateau, d'un pêcheur, d'une fleur, d'un fruit, d'un crabe, d'un poisson. A chaque sachet, nouvelle surprise : les jeunes spectateurs s'efforcent de deviner au plus vite, à l'envi les uns des autres. C'est un des jeux les plus instructifs et les plus amusants que je connaisse.

En sortant du temple de Quannon, du côté nord, on se perd dans un labyrinthe d'allées et de sentiers qui circulent parmi les arbres nains, les plantes rares et les potiches des fleuristes, ainsi que les tonnelles et les pavillons des restaurateurs, les boutiques des étalagistes et les baraques des batteleurs. A droite, au fond d'une vaste cour, la toiture ciselée du campanile s'élève majestueusement au-dessus des constructions éphémères de la foire. Dans le voisinage du saint édifice, un tir à la sarbacane excite à la fois l'adresse et l'hilarité d'un groupe de jeunes citadins : dès qu'un carton de cible est atteint, il se soulève brusquement et donne passage à une tête de renard, ou à une face de démon, ou à quelque autre diablerie facétieuse, qui sort avec impétuosité et se balance en l'air jusqu'à ce que le jeu recommence. De toutes parts, des attroupements plus ou moins considérables annoncent la présence de nouvelles curiosités. Ici, un jongleur ambulant, armé d'une sorte de trident dont les branches se terminent par trois petites poches en treillis, place une balle élastique dans chacune de ces poches, et fait sauter en cadence les trois balles, d'une poche à l'autre, et de là, dans un sac que son clown ouvre et referme à commandement. Il a pour camarade un hercule qui fait des tours de force avec des balles de riz,

et qui porte sur ses épaules une pyramide de quatre compères de sa taille.

Ailleurs, une exposition d'animaux à vendre captive l'attention du public : ce sont, entre autres, de jeunes ours de Yéso, des épagneuls très-laids, mais d'un prix fort élevé, des singes ayant terminé leur éducation, et des chèvres tout ordinaires ; il faut remarquer que dans un pays comme le Japon, où les cultures ne laissent pas de place aux pâturages, tous les ruminants sont des animaux de luxe, à l'exception du buffle, dont les services sont indispensables pour le labour des rizières.

Le marché aux oiseaux se distingue par la belle disposition de ses grandes volières, de ses cages élégantes et de ses cloches bizarres en treillis d'écorce de bambou. On y vend toute sorte de volailles et, en outre, des faucons, des éperviers, des hiboux, des pigeons verts, des cailles, des grives, des faisans, mais, si je ne me trompe, aucune espèce d'oiseaux chanteurs.

Plus loin, sur un vaste étang bordé de plantes aquatiques et orné d'un îlot sacré, des carpes énormes accourent à la pâture, et permettent d'apprécier les produits de la pisciculture chinoise, introduite au Japon avec le bouddhisme par les moines du Céleste-Empire.

Les solides et spacieuses habitations des bonzes d'Asaksa offrent un appui tutélaire à de grands théâtres de comédiens et de saltimbanques. Certaines troupes se font remarquer par la richesse ou par l'étrangeté de leur costume. Le plus bizarre, composé d'une perruque rousse ébouriffée et d'un justaucorps matelassé, appartient à des équilibristes, dont le jeu est cependant d'une excessive délicatesse, témoin ce joli tour, à titre d'échantillon : placer à l'extrémité d'une perche une tasse pleine de thé et recouverte



Train de daïmio. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

d'une soucoupe renversée; mettre le tout en équilibre sur le front; ensuite secouer doucement et graduellement la perche jusqu'à ce que le thé contenu dans la tasse se soit répandu, probablement à l'aide d'une poudre effervescente, sans toutefois entraîner la chute de la tasse ni de la soucoupe.

Une autre société, qui semble avoir réparti entre ses membres les divers costumes des courtisans du daïri, a la spécialité des exercices de souplesse et de légèreté. Le chef exécute, en lourd manteau de soie et en large pantalon bouffant, une danse aérienne sur une rangée de lattes plantées en terre. L'un de ses enfants saute et se tient en équilibre des deux mains et les pieds en l'air, sur une pyramide de légères tables de laque et de petits blocs de bois entrecoupés d'une tasse de porcelaine. L'autre grimpe au sommet d'une hampe d'enseigne de guerre, qu'un héraut d'armes tient de la main droite, et, tout en jouant de l'éventail, il se suspend, du bout des pieds, au petit rouleau mobile auquel est attachée la flottante banderole de l'enseigne.

Des histrions étrangers obtiennent aussi de la police japonaise et achètent des bonzes d'Asaksa la faveur d'exploiter la merveilleuse kermesse de Quannon. Une patience imperturbable est la vertu caractéristique des bateleurs coréens. Il en faut, par exemple, une forte dose pour discipliner une douzaine de tortues grandes et petites, ou pour remplir d'huile une bouteille au moyen d'un puisoir que l'on plonge dans le tonnelet contenant le liquide, et que l'on verse ensuite en faisant couler l'huile à fil, dans le cou de la bouteille, à travers le trou d'une pièce de monnaie de fer. Le charmeur de tortues n'emploie pas d'autre procédé que le chant et la cadence d'un tamtam métallique. Ses élèves marchent à la file, exécutent des évolutions variées, et finissent par monter, sans

secours humain, sur une table basse, les plus grosses de ces bonnes bêtes faisant le pont aux plus petites ; puis elles se rangent d'elles-mêmes en trois ou quatre piles, comme l'on entasserait des plateaux d'écaille.

Cependant le bruit et l'agitation tumultueuse de la foire diminuent à mesure que l'on approche des monuments funéraires de la bonzerie. On n'entend plus que çà et là quelques chants, accompagnés des aigres accords du samsin. Ils sortent des débits de thé et de saki, dissimulés derrière les cèdres sacrés qui abritent les jardins des bonzes et les collines du cimetière.

Enfin, l'on arrive aux dernières retraites de la bonzerie, aux dépendances habitées par les nombreux serviteurs du couvent ; puis il n'y a plus que les haies vives, les bosquets de bambou et les palissades qui protègent l'enceinte d'Asaksa-téra, du côté des rizières :

Deux issues, gardées par un poste de police, ouvrent sur deux chaussées pratiquées à travers les marais l'une conduit aux théâtres de la grande Sibaïa, du côté du fleuve, et l'autre, en ligne presque directe, au quartier de Sin-Yosiwara.

La banlieue.

Où va cette femme pauvrement vêtue, conduisant par la main une jeune fille de sept ans, parée de ses



Les rats marchands de riz. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

habits de fête ? Après avoir déposé son offrande devant l'autel de Quannon, elle prend à petits pas avec son enfant le chemin qui traverse les rizières et qui longe, à l'orient, le fossé de Sin-Yosiwara. Pendant près d'une heure de marche elle a sous les yeux la muraille d'enceinte de la cité du vice. Celle-ci n'est accessible que sur un point, du côté du nord. Là, une haute porte à vaste toiture s'élève à l'extrémité d'une rue montueuse mal entretenue, et cependant signalée à l'attention des passants par de grandes affiches placardées sous l'auvent d'un pilier public.

Des hommes avinés jettent à l'infortunée mère d'ignobles plaisanteries. Elle y répond parce que les convenances exigent qu'elle donne la réplique, mais sa voix tremble : tout ce qui l'entoure lui fait peur. Aucune femme ne se montre sur son chemin. Les élégants norimons de dames que des coulies transportent dans la direction de Yédo sont hermétiquement fermés. On en voit d'autre part qui reviennent à vide. Des gens de toute condition se croisent dans la rue sans se saluer, sans échanger entre eux la moindre politesse. Ceux qui appartiennent à la classe des Samouraïs se cachent sous un déguisement complet ou sous une coiffure qui les rend méconnaissables. Les maisons, des deux côtés de la voie publique, paraissent être des dépendances du quartier privilégié. Les plus

misérables abritent une nombreuse population de coulies, de porteurs de cangos et de norimons, de marchands de bric-à-brac, de tresseurs de nattes et d'autres gens de métier. Les plus grandes renferment des établissements de bains, des boutiques de comestibles, des étalages de livres, des restaurants, des salles de loterie ou de tir à la sarbacane et des tavernes où l'apparente tolérance de la police dissimule adroitement le contrôle qu'elle exerce sur les mauvais sujets de la capitale.

Un pont jeté en avant du portail de la cité traverse un canal qui se développe dans les rizières et où l'on remarque des gondoles amarrées sur les rives pour les fêtes nocturnes de Sin-Yosiwara. Rien de ce qui passe sur le pont n'échappe à la surveillance d'un double poste de yakounines installés en arrière des portes dans deux corps de garde vis-à-vis l'un de l'autre. Le factionnaire du service d'entrée fait monter auprès de son chef, sur l'estrade où ses camarades sont accroupis, la pauvre voyageuse avec son enfant. Au bout de quelques instants la mère et la fille sortent du corps de garde accompagnées d'un agent de police qui les conduit dans l'un des principaux bâtiments de la grande rue. C'est la résidence du fonctionnaire que l'on appelle le chef du gankiro. La mère en revient seule, portant dans une manche de son kirimon une somme en argent de la valeur d'une centaine de francs. Le marché qu'elle a fait est dûment signé et soldé. Elle a vendu son enfant, corps et âme, pour le terme de dix-sept années.

Les contrées de l'extrême Orient qui souffrent d'un excès de population sont celles où se révèle dans toute



Étude de nonnes. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

son horreur le caractère inhumain, antisocial, foncièrement dénaturé du paganisme bouddhiste. Cette religion, tolérante envers les autres cultes païens, est complice de toutes les mesures qu'ont prises les gouvernements de la Chine et du Japon pour garantir leurs États de l'invasion de la civilisation chrétienne. Les entraves mises au commerce des indigènes avec l'étranger et la défense absolue qui leur était imposée de sortir de leur propre pays ont été la cause principale de l'exubérante agglomération d'habitants que présentent surtout les cités maritimes. Pour remédier au mal, la religion, qui en est le vrai fauteur, s'est empressée d'admettre comme palliatif et de couvrir de son absolution de véritables crimes en vue d'arrêter les progrès de la population. C'est ainsi que le bouddhisme tolère en Chine la polygamie et l'infanticide commis sur les filles qui viennent de naître, de même qu'au Japon le trafic d'enfants mineurs ou même d'enfants de tout âge, réduits ainsi à une sorte d'esclavage.

Le plus souvent les pauvres créatures abandonnées, livrées à la servitude, sont victimes de l'inconduite d'un père qui est tombé dans le vagabondage ou qui a chassé sa femme et ses enfants du foyer domestique. La femme, au Japon, n'est entourée d'aucune garantie contre la rupture du lien conjugal. Il n'en coûte au mari que la formalité d'une lettre de divorce. L'épouse abandonnée ne trouvera jamais l'occasion de contracter un second mariage. La société la condamne; le vide se fait autour d'elle : si elle n'a pas de parents qui puissent la recueillir, elle n'a que la misère en perspective pour un temps plus ou moins rapproché.

Sin-Yosiwara renferme dans son enceinte quadrangulaire neuf quartiers distincts ayant chacun la forme d'un parallélogramme allongé dans la direction de l'ouest à l'est, Il y en a cinq à gauche du portail et quatre à sa droite : les premiers, séparés de ceux-ci dans toute la profondeur du quadrilatère par une longue et spacieuse allée d'arbres à fleurs doubles. A l'extrémité de cette belle promenade publique s'élève une tour de guet pour la surveillance des incendies, et à trois angles de la cité une chapelle adossée au mur d'enceinte. Une large allée transversale au centre des quartiers de droite présente aussi l'aspect d'une promenade publique.

Le Gankiro proprement dit est le Casino du beau monde de Sin-Yosiwara. On paye une entrée au concierge et l'on est introduit au salon de conversation. La tenue en est irréprochable. La pipe et les rafraîchissements d'usage dans toutes les invitations japonaises assaisonnent un échange de lieux communs rajeunis par les spirituelles reparties des dames de la société. Chacun des divertissements que l'on y trouve est tarifé : ici, c'est un concert vocal et instrumental ; là, une danse de caractère, l'un et l'autre exécutés par des femmes, artistes de profession, résidant à Yédo. Leurs productions, même à notre point de vue, ne seraient nullement indignes de la meilleure compagnie.

Le Gankiro possède une salle de banquets dont la décoration est fort originale. Elle se compose d'une tapisserie de jolies esquisses de genre ou de paysage, les unes à l'encre de Chine, les autres coloriées, et toutes également peintes sur des morceaux de papier-carton taillés d'après le patron des diverses sortes d'éventails en usage dans l'extrême Orient.

Un autre genre de peinture orne le fond de la galerie. Ce sont des vues de Yédo et des environs, assez grossières, mais ne manquant pas d'effet ; elles parais-



Sanglier et lièvre. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

sent exécutées en épaisses couches de couleurs simples et rappellent exactement les productions de ces peintres populaires de Naples qui passent leur vie à fabriquer pour les touristes des éruptions du Vésuve. Enfin la vraie merveille du Gankiro, c'est son théâtre d'enfants. On n'y voit pas d'autres acteurs que les jeunes filles de sept à treize ans auxquelles on enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, le chant, la musique, la danse, la mimique et la déclamation. Les opérettes, les petites féeries, les ballets costumés qu'on leur fait exécuter sont des pièces pleines de grâce et de gentillesse. Il est douteux qu'au point de vue du mérite littéraire elles soient de beaucoup supérieures aux vaudevilles, aux comédies et aux proverbes dramatiques que l'on exécute en Europe dans les internats de jeunes personnes; mais il paraît en tout cas avéré que le petit théâtre des Japonaises se distingue avantageusement du nôtre à la fois par une verve plus franche et par un plus grand respect des convenances, ou, mieux encore, parce qu'il se renferme tout naïvement, sans y mettre de prétention, dans le charmant domaine de la poésie enfantine.

Jusqu'à présent je me suis attaché à décrire les parties de Yédo qui donnent à cette ville sa physionomie originale : au midi, les faubourgs sur les bords de la baie; au centre, le castel et les demeures de la noblesse; au sud-est, la cité marchande; à l'est, les quais et les ponts du grand fleuve, et sur la rive gauche la cité industrielle du Hondjo; au nord, les temples, les champs de foire, les théâtres et les lieux de divertissement de Staïa et des deux Asaksa.

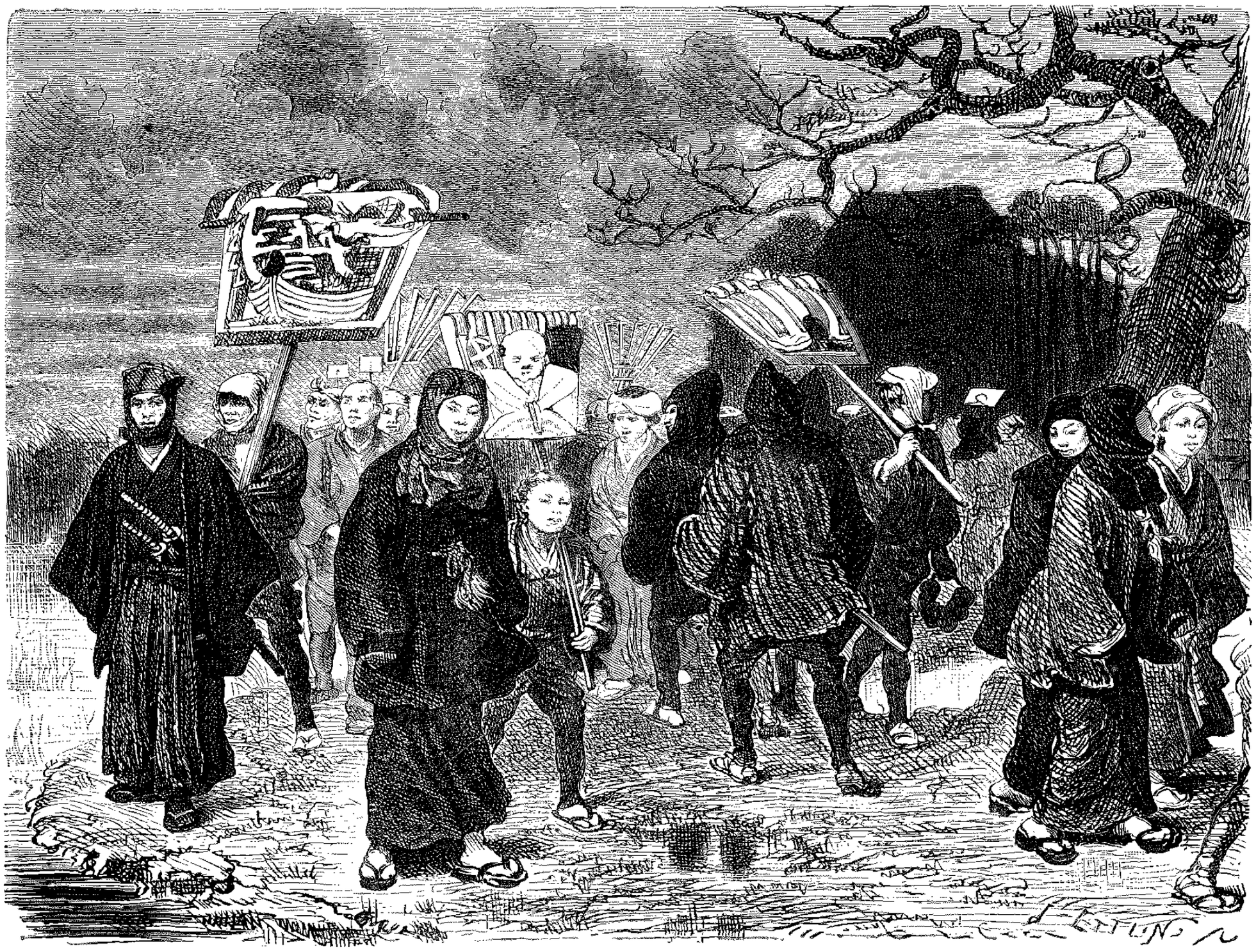
Il me faudrait maintenant, pour compléter le tableau de la grande capitale, y ajouter la description de toute une vaste zone comprenant les quartiers du sud-ouest, de l'ouest et du nord-ouest; et rien ne serait plus propre à donner une juste idée de l'immense étendue de Yédo que cette étude de la section la plus développée de sa circonférence. D'un autre côté, le caractère assez uniforme de ces quartiers de l'ouest permet de les grouper sans entrer dans le détail des

quelques curiosités qu'ils renferment. Comme ils se composent essentiellement d'agglomérations rurales annexées à la population citadine, il suffira, pour rendre l'impression générale qu'ils produisent, de dépeindre la banlieue proprement dite, extrême limite extérieure de leur circonscription.

Ces quartiers sont au nombre de douze et se suivent, dans la direction du sud-ouest au nord-est, à partir du faubourg de Sinagawa, comme l'indique le tableau ci-après :

A la limite septentrionale de Sinagawa, Mégouro-Siroga-Néhen, situé à l'ouest de notre résidence de Takanawa; Avoï-Yama, à l'ouest d'Asabou, dont j'ai parlé à l'occasion de nos premières excursions autour du Castel; Sendaka-Tané, au nord d'Avoï-Yama; Yostouïa, au nord d'Akasaka, qui est l'un des quartiers de la noblesse; Isigaï-Ousigomé, à l'ouest du Bantsio, que j'ai déjà décrit; Okoubo, au nord de Yostouïa; Kobinata, au nord des deux précédents; Osowa et Koïskawa, l'un et l'autre au nord de Kobinata; Sougamo, au nord d'Osowa, limité au septentrion par le fleuve Sémida-Gawa, ainsi que les deux derniers, savoir : Komakoumé, au nord de Koïskawa, et Néghis-Taninakahen, immédiatement à l'ouest d'Asaksa.

L'Inaka, la banlieue de Yédo, c'est donc comme une guirlande de verdure et de fleurs qui enlace et



Pèlerinage de Yousima-Tendjin. — Dessin de L. Crépon d'après des croquis japonais.

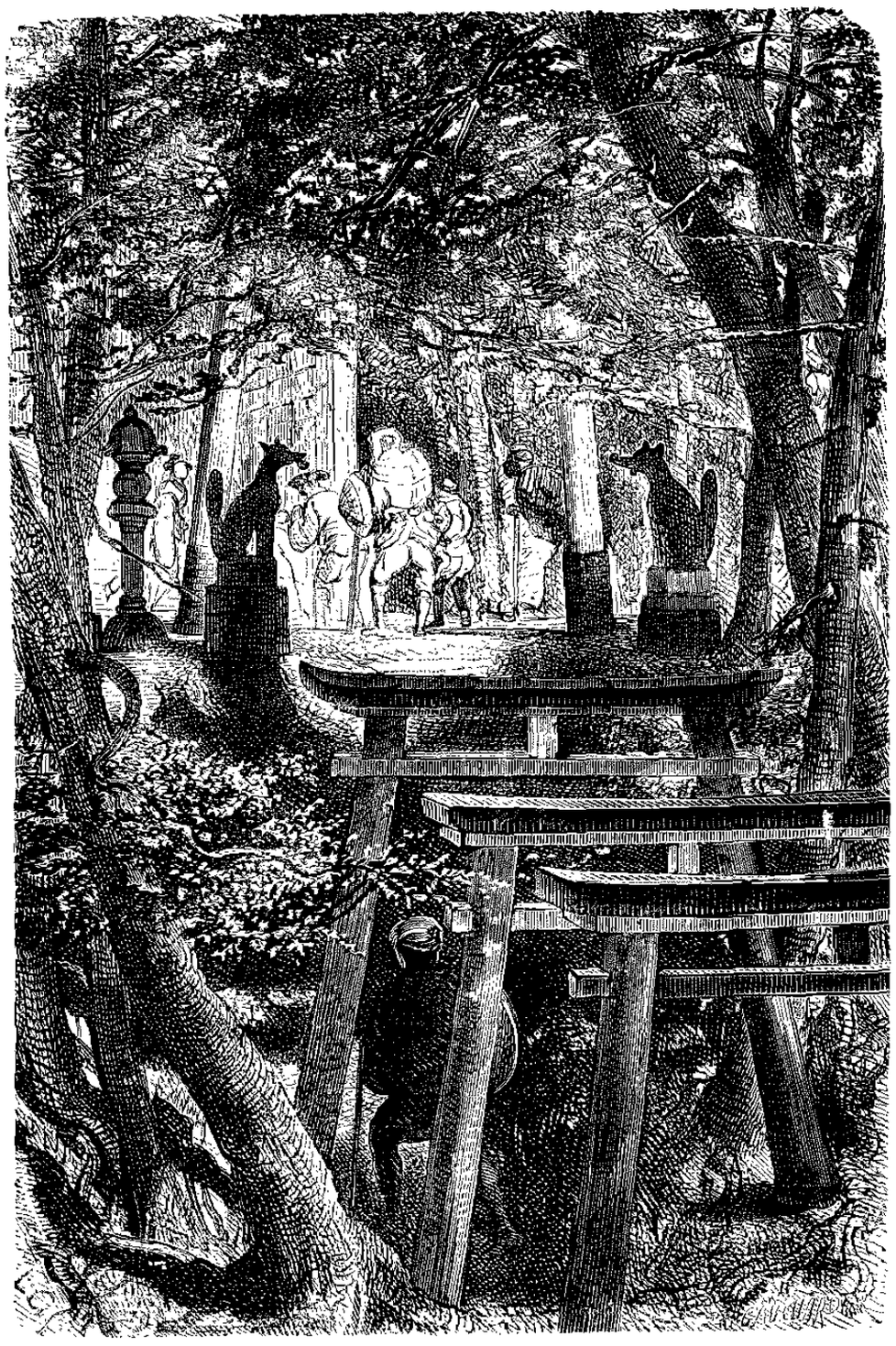
relie entre eux les faubourgs des quartiers de l'ouest et du nord, les villages dispersés à la limite des rizières, les groupes d'habitations disséminées sur les rives du Sémida-Gawa.

A l'époque de la floraison des vergers, le bourgeois, le peintre, l'étudiant, tournent à l'idylle, prennent des goûts champêtres, fuient les travaux et les plaisirs de la capitale et se cachent pour un jour, pour plusieurs jours, si c'est possible, parmi les bosquets et sous le toit rustique des maisons de thé de la banlieue. Elles sont innombrables, ces charmantes retraites dont les beautés de la nature forment le principal ornement. La plupart se distinguent à peine des habitations campagnardes qui les avoisinent. Leur vaste toit de chaume descend jusqu'au rez-de-chaussée. Des oiseaux domestiques s'ébattent ou se prélassent au soleil, sur les tapis de mousse dont la toiture est parsemée et qui s'élèvent par étages jusqu'au sommet, où brillent des touffes d'iris en fleurs. A défaut de galerie, des berceaux de vigne ou d'autres plantes sarmenteuses abritent les buveurs nonchalamment groupés sur de spacieux reposoirs. Une source limpide murmure à quelques pas et longe le sentier qui descend vers la plaine à travers les jardins, les vergers, les cultures de pavots ou de fèves, les champs de céréales ou de plantes textiles.

Le citadin ne dédaigne pas d'accoster le paysan au milieu de ses travaux et d'échanger avec lui maintes observations judicieuses sur les procédés d'irrigation en usage dans la contrée, sur la qualité des produits obtenus dans telle ou telle zone, enfin sur la mercuriale des marchés de la ville. Souvent le bon bourgeois s'anime, et dans son enthousiasme déclare qu'il n'est pas de plus belle vie que celle de l'homme des champs. Celui-ci toutefois secoue la tête ou réplique par quelque plaisanterie de sa façon. Je vis un jour un paysan, appuyé sur sa bêche, les deux pieds dans le marais, écouter en souriant son interlocuteur, puis se pencher sans mot dire, passer une main sur ses jambes et en retirer deux sangsues pour en faire hommage au citadin.

Il y a des sociétés bourgeoises qui accomplissent, trois fois par an, en février, en juin et en octobre, un vrai pèlerinage champêtre dans des villages à trois ou quatre milles de Yédo, uniquement pour constater de leurs propres yeux les vicissitudes des saisons et les transformations qu'elles opèrent dans la nature.

En hiver, s'il tombe de la neige, l'on se fera un devoir aussi bien qu'un plaisir d'aller en famille contempler l'aspect étrange soit des statues du parvis de Kanda-Miôdjiu, soit de la haute pagode d'Asaksa; mais surtout l'on ne négligera pas de se rendre à certaines maisons de thé des faubourgs, telles que celle de Niken-Tschaïa dans le voisinage de Fouka-gawa, pour admirer dignement le spectacle de la baie et de la campagne sous leur nouvelle décoration.



La chapelle du renard. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

En été, il est convenu que c'est sur les hauteurs de Dôkwan-Yama qu'il faut ouïr le concert des cigales, et un bon père de famille ne saurait manquer d'y conduire ses enfants, munis de petites cages d'osier, pour emporter au logis quelqu'une des nocturnes chanteuses.

Les poëtes du printemps, les chantres de l'été, les peintres, les artistes à la recherche de nouvelles inspirations, aiment à s'abandonner, du matin au soir, aux charmes de l'étude et de la rêverie, parmi les vergers de cerisiers, de pruniers, de poiriers, de pêchers, parmi les bosquets de bambous, de citronniers, d'orangers, de pins et de cyprès, qui entourent les temples, les jardins et les maisons de thé d'Okoubo, de Sougamou, d'Itabasi, de Tô-Néghis, d'Haghitéra, de Mimémori et d'une multitude d'autres refuges classiques des muses du Nippon. La nuit venue, réunis dans d'excellentes hôtelleries, ils joignent aux plaisirs de la table les jouissances d'une société spirituelle, où les joyeuses causeries alternent avec les chants et la musique, où les feuilles de dessins se mêlent aux pages de poésies écrites dans la journée.

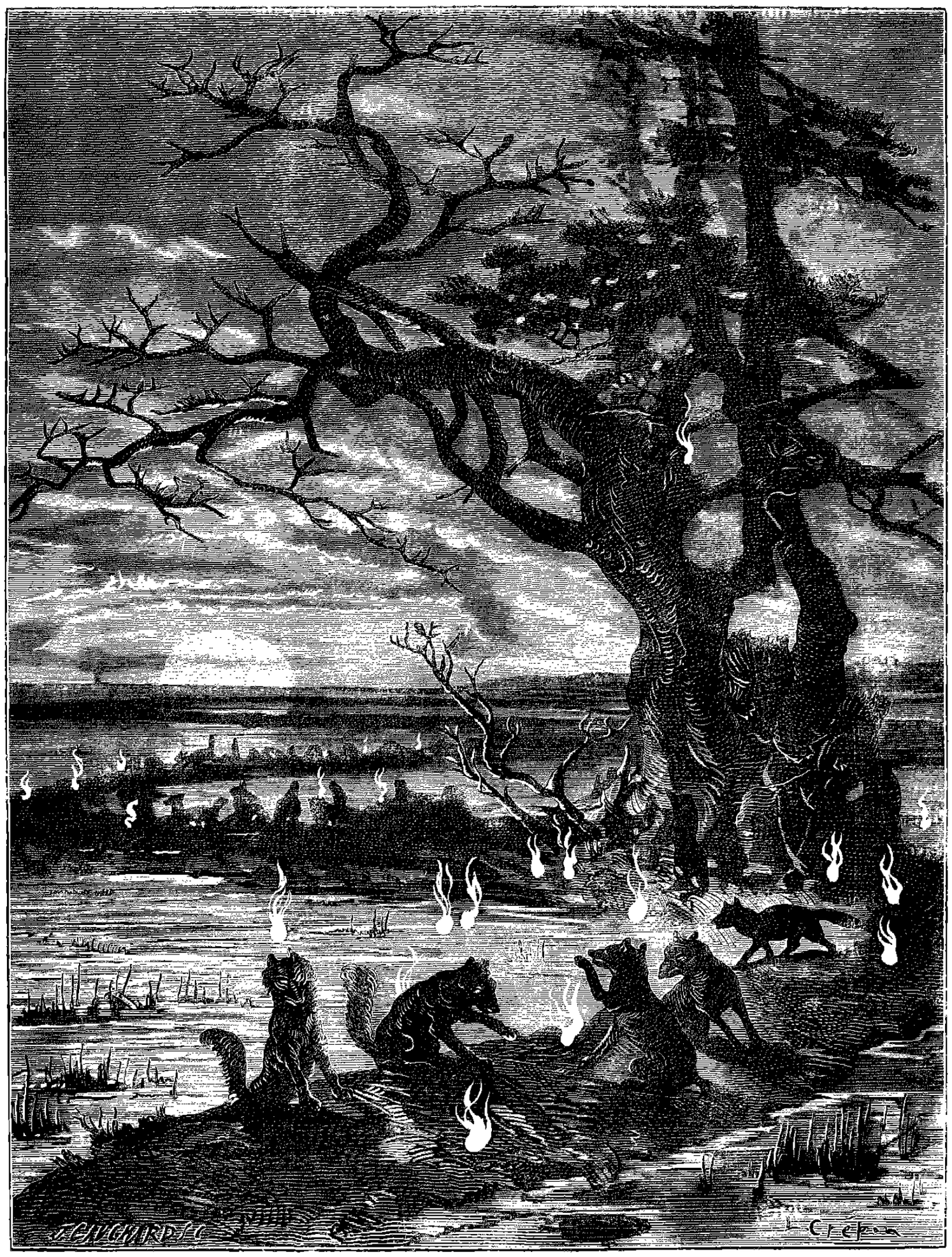
Il n'est pas rare que le pinceau n'intervienne dans la marche capricieuse de la conversation, et tout à coup le sujet d'un récit ou d'une discussion se trouve illustré ou travesti au gré de l'imagination du peintre et aux applaudissements de la société.

Les caricatures japonaises portent généralement le cachet de la bonhomie. Elles remplacent volontiers, dans l'expression des passions, l'image de la figure humaine par quelque type significatif tiré du règne animal. C'est le procédé qui a rendu si populaire le crayon de Grandville dans ses illustrations des fables de la Fontaine. Le pinceau japonais est plus timide; il n'atteint que par exception à l'énergie du drame de la vie humaine. Le plus souvent il se borne à prêter aux animaux un costume, une attitude, une tenue enfin qui leur donne un certain caractère symbolique. C'est le degré inférieur de l'anthropomorphisme. Telle est, par exemple, la personnification des douze signes du zodiaque : la souris, le taureau, le tigre, le lièvre, le dragon, le serpent, le cheval, le singe, le coq, le chien et le sanglier, chacun orné de vêtements et d'attributs en rapport avec leurs fonctions astronomiques ou avec leur rôle en astrologie.

Une esquisse d'Hofksaï, non moins innocente, mais plus récréative, représente un magasin de riz desservi par les plus redoutables ennemis de cette précieuse céréale, une troupe de rats. Rien ne manque à cette jolie scène, ni le comptable faisant ses calculs au moyen du boulier, ni le chef de comptoir feuilletant ses livres pour démontrer à l'acheteur qu'il n'y a pas

un sou à marchander. Les garçons de magasin apportent sur leurs épaules les balles dont l'acheteur va prendre livraison. L'argent est préparé dans des sachets de paille, que les coulies ont suspendus aux deux extrémités de leur bambou. Tout cela se passe avec l'ordre et le calme qui conviennent dans une grande maison. Les moindres détails sont traités avec le soin que l'on donnerait à une composition sérieuse. C'est dans ce genre de comique léger, enfantin, ou héroï-comique à l'occasion, que les Japonais déploient le plus d'aisance et d'originalité.

Il y a quelque chose de plus, c'est-à-dire une teinte de moquerie voisine de la caricature politique, dans les esquisses nombreuses et variées dont les « trains » de daïmios fournissent le sujet. Tous les personnages du cortége, à commencer par le prince lui-même, sont



Sabbat annuel des renards et feux follets. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

ordinairement reproduits sous la figure de renards ou de singes.

L'intention satirique n'est pas moins manifeste dans ces estampes où l'on voit le supérieur d'une bonzerie apparaître avec une tête de loup, et un groupe de nonnes sous l'image de belettes. La pièce la plus expressive que j'aie rencontrée en ce genre représente l'audience d'un lièvre prosterné tout tremblant aux pieds d'un sanglier. Le lièvre, c'est un petit hatta-moto sans emploi, et le sanglier un fonctionnaire supérieur en costume de cour, la tête fièrement coiffée de la toque de Kioto.

Parmi les maisons de thé de la banlieue de Yédo, il il y en a plusieurs que l'on pourrait comparer à certains établissements de bains des montagnes de la Suisse. Ce n'est pas que l'on y aille faire des cures propre-

ment dites, mais l'on passe volontiers quelques jours en famille dans ces élégants chalets de cèdre, élevés sur les bords de cours d'eau comparables aux plus belles rivières alpestres. Quelques jardins possèdent une source thermale ou des cascades que l'on utilise à titre de douches naturelles. Les plus fréquentés sont ceux de l'Ottona-Sigawa, l'un des principaux affluents du grand fleuve.

D'autres lieux de plaisir offrent un aliment spécial à telle ou telle superstition populaire. On y passe du temple à la maison de thé et réciproquement, avec la satisfaction que donne l'accomplissement d'une œuvre pie. Pendant les premiers jours du onzième mois, les hôtelières et les bonzes de Yousima-Tendjin voient affluer dans l'enceinte de leur domaine des milliers de pèlerins des deux sexes, la plupart petits marchands ou agriculteurs des faubourgs et de la campagne; tous cheminant à la file sur les étroits sentiers des rizières, pour aller acheter des râteaux de bambou au temple de cet endroit isolé et comme perdu dans les marais du nord de la capitale. Or, ces râteaux de bon augure pour les récoltes prochaines ne sont autre chose que de pieux joujoux remplissant l'office de talismans dans les demeures des fidèles. Il y en a pour toutes les bourses et pour les goûts les plus variés : les uns, d'une taille colossale, supportent un tableau peint sur soie ou sur bois et représentant la jonque du bonheur; d'autres, de moyennes dimensions, sont ornés du chiffre du dieu des richesses; les plus modestes ont simplement des images de carton, de papier ou de papier mâché, telles que la tête du dieu du riz, le masque d'Okabé, et toutes sortes d'emblèmes mythologiques.



L'ombre du renard. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

La fortune ne répartissant pas ses faveurs parmi les hommes en raison de leur stature, il arrive souvent qu'à leur retour de Yousima, ce sont les pèlerins les plus grands, mais les plus pauvres, qui emportent les râteaux les plus exigus, tandis que tel de leurs camarades, chétif de corps, mais opulent, succombe sous le poids de l'énorme instrument que sa position sociale a contraint d'acheter.

Ce qui ajoute à l'effet comique de la procession, ce sont les particularités du costume de la saison : les hommes portent un pantalon collant en cotonnade bleue et un paletot ouaté à larges manches; la plupart vont tête nue, mais le nez protégé par un foulard de crêpe noué sur la nuque; d'autres se couvrent la tête d'un bonnet de crêpe ou d'un ample capuchon ouaté qui leur cache toute la figure, à l'exception des yeux. Les femmes adoptent généralement ce disgracieux capuchon, et pour se garantir les mains du froid rentrent leurs bras dans les manches épaisses du kirimon d'hiver, ce qui leur donne l'aspect d'une société de manchottes. Enfin le temple de Yousima vendant aussi des amulettes à mettre au bord des champs sous la forme d'un carré de papier fixé à une cheville, les paysans qui sont nu-tête ont l'habitude de les piquer derrière la mèche de leur coiffure, comme des épingles à cheveux : on dirait qu'ils reviennent d'une exposition agricole avec les numéros d'ordre sous lesquels ils y étaient classés.

Cependant, parmi toutes ces retraites de la banlieue qui unissent l'utile à l'agréable, le sacré au profane, ce sont encore les jardins et les vergers d'Odji-Inari qui l'emportent dans la faveur des familles bourgeoises. Le secret de la vogue dont ils jouissent, c'est qu'ils ont été placés de toute ancienneté sous l'invocation de messire Kitsné, c'est-à-dire du renard, qui daigne les honorer en effet de sa protection particulière.

Sa petite chapelle, tapissée d'une épaisse couche d'ex-voto, est précédée d'une avenue où l'on a prodigué les toris peints au vermillon. Il n'y a de l'un à l'autre que la distance d'un saut de renard; à peine sont-ils à hauteur d'homme. Le chemin est d'ailleurs montueux, tortueux, embarrassé de racines des sapins du bosquet sacré. On ne peut le gravir qu'avec précaution et en baissant la tête. C'est dans cette humble position que l'on atteint l'esplanade du saint lieu. Là, il faut passer entre deux images de granit représentant la malicieuse divinité accroupie, la queue retroussée, le museau en l'air, mais de son œil oblique poursuivant quiconque s'approche du sanctuaire. Les fidèles s'inclinent respectueusement, font leurs ablutions, jettent

leur pièce de monnaie dans le tronc et s'agenouillent, pour prier, sur les marches de la chapelle.

C'est le dix-septième jour du premier mois qui attire surtout la foule dans les jardins et sur les collines d'Odji-Inari. On contemple au loin, dans le marais, le grand arbre autour duquel a dû se célébrer la veille le sabbat annuel des renards. On interroge avidement les personnes qui prétendent les avoir vus accourir, chacun précédé de l'un des innombrables feux follets que les esprits des rizières ont toujours l'obligeance de mettre à la disposition de la société. Selon les rapports des témoins touchant le caractère de la fête, l'affluence des conviés, le plus ou moins de gaieté de leurs manifestations, on tire des conjectures sur l'année qui commence, on fait des pronostics sur l'abondance et la qualité des récoltes qu'elle promet. Puis on s'assied autour du brasero dans les chambres d'hôtes des maisons de thé, et l'on devise, à voix basse, de la mystérieuse influence de Kitsné dans les affaires de ce monde. Qu'est-ce, en effet, que la chance? qu'est-ce que le hasard? qu'est-ce que la bonne ou la mauvaise fortune? Des mots vides de sens! et pourtant il y a quelque chose derrière ces paroles, car enfin toutes les fois que l'on est dans le cas de les appliquer, c'est que des circonstances tout à fait majeures y obligent, et que, pour tout dire, le renard a passé par là.

« J'ai eu, dit l'un des convives, le malheur de perdre un enfant. Le médecin n'a pu même indiquer le siége de son mal. Tandis que la mère se désolait, la lampe déposée auprès du cadavre projetait au loin l'ombre de la pauvre femme. Tout le monde qui était dans la chambre de deuil a pu s'apercevoir que cette ombre dessinait sur le châssis la silhouette d'un renard.

— Et les voyageurs? poursuit un voisin. Que de fois n'ont-ils pas erré dans les rizières, sur les indices fallacieux des feux follets, que Kitsné a le pouvoir de faire cheminer à sa guise!

— Et les chasseurs? Que de tours ne leur a-t-il pas joués!

S'il arrivait même qu'un habile tireur osât tenter de se venger, il ne lui restait que la mortification



Un Yamabos et sa femme ensorcelés par les renards. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

de voir le renard gambader et s'enfuir en tenant à sa gueule la flèche qui avait été décochée contre lui.

Les annales du Japon constatent que Kitsné a le don de se métamorphoser. Lorsque le mikado qui régnait en 1150 se trouva dans la pénible nécessité de congédier sa favorite pour sauver d'une ruine complète les finances de l'empire, la belle dame s'échappa de ses appartements sous la forme d'un renard blanc, orné de six queues en éventail.

On cite, d'autre part, des cas non moins extraordinaires d'enlèvements de jeunes filles, dont la plupart n'ont jamais reparu.

Les yamàbos ou bonzes des montagnes réussissent généralement à tenir le renard à distance. Mais aussi faut-il qu'ils soient d'autant plus sur leurs gardes pour éviter toute surprise. Si le renard parvient à découvrir leur tonnelet de saki, malheur à ceux qui goûteront du mélange qu'il y aura laissé! C'est ainsi que des yamabos très-respectables sont devenus la risée du peuple. Quelques tasses avaient suffi pour leur tourner la tête. Jetant loin d'eux leurs vêtements, poussant des cris, gesticulant comme des forcenés, ils ont exécuté coup sur coup les danses les plus excentriques. Deux renards, dans le voisinage, sautaient du même pas et marquaient la cadence, l'un en soufflant dans la conque sacrée, l'autre en faisant voltiger le goupillon des pauvres bonzes ensorcelés. On raconte aussi que les campagnards, quand ils s'endorment sur le talus des rizières, s'exposent à tomber dans les lacets de Kitsné, qui les prive, à sa fantaisie, de l'usage de leurs membres ou de la liberté de leurs mouvements.

Le peuple japonais a donc, comme on le voit, son roman du Renard, sa légende de Reinecke Fuchs. Il s'amuse de son héros et il en a peur. D'histoires en histoires, Kitsné devient tour à tour un personnage sacré, facétieux, perfide et diabolique. Le matin, on lui rend hommage; le soir, on le tourne en ridicule. Mais s'il se prête à la plaisanterie, c'est pour prendre une revanche d'autant plus éclatante. Que l'on essaye, par exemple, dans les fêtes de famille, dans les banquets de société, de s'amuser à ses dépens et de lasser sa patience! Quand il sera pour tout de bon de la par-

tie, il aura bientôt mis toutes les têtes à l'envers, et la nuit ne se passera pas qu'il n'ait jonché le sol de ses provocateurs.

Ceux-ci commencent d'ordinaire par un jeu très-innocent en apparence, une sorte de mourre, accompagnée d'un chant et de battements de mains. On y prend tour à tour trois poses : la première consiste à lever les mains et à les tenir à demi fermées en cornet derrière les oreilles; la seconde, à faire le poing en étendant le bras en avant; la troisième, à ouvrir les deux mains et à se les appliquer sur les genoux. C'est ce que l'on appelle les rôles du renard, du fusil et du yakounine.

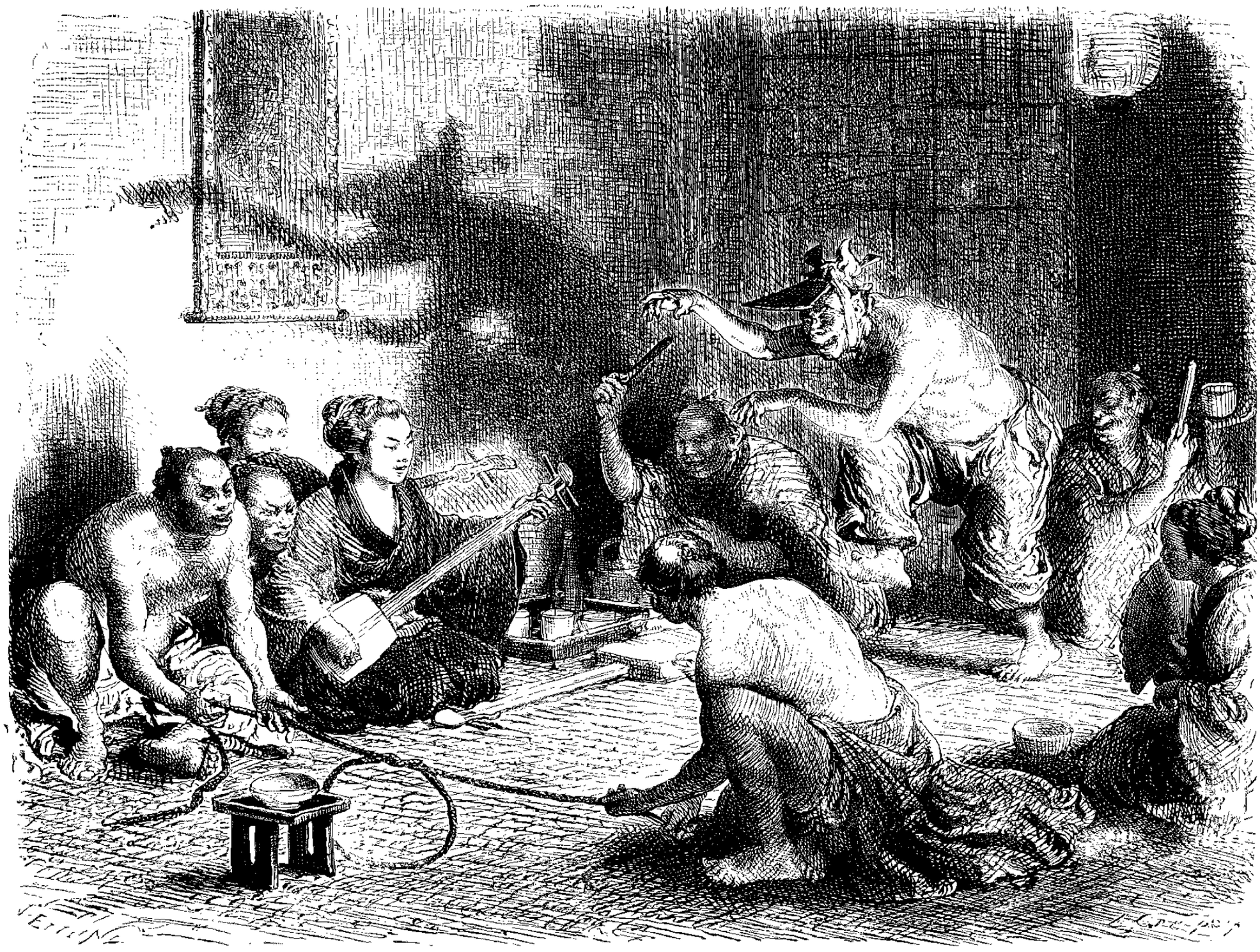
Le renard perd contre le fusil, parce que le fusil le tue.

Le fusil perd contre le yakounine, parce que celui ci doit savoir se défendre.

Enfin, le yakounine perd contre le renard, parce que messire Kitsné est l'être le plus rusé de la création.

La partie perdante est condamnée à boire une coupe de saki.

On conçoit que, sous l'influence d'une pareille pé-



Le jeu du renard. — Dessin de L. Crépon d'après des gravures japonaises.

nalité, le jeu s'anime de plus en plus. Quelques convives finissent cependant par le trouver trop sédentaire. L'un d'eux se lève et, aux acclamations de la société, va chercher une longue corde, y pratique un nœud coulant, la tient suspendue par un bout et remet l'autre extrémité à un camarade, qui tend la corde autant qu'on peut le faire sans préjudice pour le nœud coulant. Derrière celui-ci, l'on place un petit guéridon, qui supporte ce qu'on appelle le rat : c'est un bonnet, une tasse, un objet quelconque, que le renard doit enlever avec prestesse sans se laisser prendre au lacet. Si les gardiens du rat tirent trop tôt ou trop tard la corde qui est entre leurs mains, ce sont eux qui payent l'amende. Si le renard est attrapé, ne fût-ce que par le bout du doigt, c'est à ses frais que chacun se livre aux libations les plus triomphales pendant tout le temps qu'il plaît aux convives des deux sexes de jouir du spectacle de sa captivité.

A. Humbert.

(*La suite à une autre livraison.*)

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1869

(PREMIER SEMESTRE),

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

Les grandes lacunes actuelles de la géographie du monde : l'Afrique australe, l'Afrique équatoriale, l'intérieur de l'Australie, la région du pôle. — Livingstone et le centre de l'Afrique australe. Dernières nouvelles du voyageur. — Afrique équatoriale. La relation de Carlo Piaggia; exposé et remarques. — Expéditions actuelles au haut bassin du Nil. M. Samuel Baker. Le docteur Schweinfurth. — Un voyageur allemand au sud du Zambézi. Karl Mauch et ses explorations. Une nouvelle Californie. — Les ruines mystérieuses. Récits et légendes. — Les expéditions polaires. M. Lambert et le comité de surveillance de la Société de géographie. L'état des choses. — Nouvelle expédition allemande dans la mer du Groenland. Organisation scientifique. Départ. — Un touriste polaire : signe du temps. — Les routes du pôle; coup d'œil historique. Quelques faits et quelques dates. — Sur la mer libre du pôle. — Ne se ferait-il pas en ce moment une grande débâcle des glaces polaires?

I

Il y a aujourd'hui cinq mois, dans une réunion solennelle de notre Société de géographie, esquissant à grands traits le tableau des lacunes principales que présente encore l'exploration du globe, je disais à peu près ceci : Ces lacunes sont encore nombreuses; mais quand on embrasse du regard l'ensemble de notre planète, il y en a quatre qui frappent tout d'abord.

En Afrique, il y en a deux immenses.

Sur la carte de l'Afrique australe, un large vide, une tache blanche de trois à quatre cents lieues d'étendue, entoure encore au sud et à l'ouest le grand lac central, cette vaste nappe intérieure du Tanganîka que Burton et Speke ont partiellement reconnue en 1858. Mais c'est là que s'est porté Livingstone, et il ne nous reste qu'à hâter de tous nos vœux le prompt retour du grand explorateur.

La seconde lacune de la carte d'Afrique est celle que présente, au-dessus de la région australe, toute la zone équatoriale du continent. Nulle région du monde ne surpasse en intérêt cette zone équatoriale de l'Afrique, qui commence à la côte de Zanguebar et finit au golfe de Benin; il suffit de rappeler qu'elle renferme le problème trente fois séculaire des sources du Nil, ce problème repris de nos jours avec tant d'ardeur, et qu'un moment on a cru résolu. Du moins les approches en sont déblayées, et les explorateurs y marcheront désormais sur un terrain bien défini. Un dernier effort et l'on est au but.

Il est un troisième champ d'études qui n'a pas pour lui, comme la recherche des sources du Nil, le prestige historique, mais qui n'en présente pas moins un grand intérêt, ne serait-ce que par son étendue. C'est l'intérieur de l'Australie. L'Australie est une terre déshéritée, où d'hier seulement l'Europe a jeté un reflet de sa propre civilisation ; elle n'offre par elle-même, en regard des splendeurs de la création tropicale, qu'une image de désolation et d'aridité. L'Australie n'a ni passé ni souvenirs : elle n'a que son étendue. Cette étendue recèle encore d immenses espaces inconnus, qui semblent défier les forces de l'homme et l'énergie des explorateurs. Ce défi a été relevé. Un homme de science, le docteur Neumayer, qui a occupé longtemps le poste de directeur de l'observatoire de Melbourne, se propose de conduire une grande expédition scientifique de l'est à l'ouest, qui couperait par le centre le continent australien dans toute sa longueur. Le plan du docteur Neumayer est simple, bien conçu, et présente toutes les chances possibles de réussite. L'Australie, du moins dans ses parties centrales, n'a guère eu jusqu'à présent que des pionniers, médiocrement préoccupés d'observations scientifiques : elle aurait enfin son explorateur. L'astronomie, la physique, l'histoire naturelle, l'ethnographie doivent être représentées dans l'expédition. Il y a là, après tout, de nombreux problèmes à résoudre : le géographe, de même que le naturaliste, ne mesure pas son intérêt seulement à la richesse du sol, à la beauté du climat et des productions, ni même au développement intellectuel des races.

Enfin, il est une autre question qui depuis quatre ans s'est fortement emparée de l'attention du monde savant, bien plus, de l'intérêt du grand public européen : c'est le voyage du pôle Arctique. Depuis quatre ans les questions théoriques et pratiques que soulève cette rude entreprise sont discutées en Angleterre, en France, en Allemagne, par les hommes les plus compétents. Au delà du 80e parallèle, qui décrit sur nos globes, à 10 degrés du pôle, un cercle rétréci à demi perdu dans les glaces et les frimas, un dernier espace s'étend où jusqu'à présent les marins les plus intrépides n'ont pu faire que de rares et courtes percées. La calotte polaire reste pour nous l'inconnu dans son ac-

ception la plus absolue. Et pourtant la physique terrestre, aussi bien que la géographie de notre hémisphère boréal, n'auront pas dit leur dernier mot tant que le pôle, ce point mystérieux de la planète, n'aura pas été vu par l'homme.

II

Dans ces investigations actuellement ouvertes aux entreprises des explorateurs, quels progrès récents ont été faits ?

Nous pourrons les résumer en peu de mots, car les derniers mois ont peu ajouté, au moins sur les grandes questions, à la somme des acquisitions antérieures.

Il y a six mois, les dernières nouvelles un peu circonstanciées de Livingstone étaient du 2 février 1867; elles laissaient le voyageur à Bemba, vers le 10e degré de latitude australe, à peu près à mi-chemin entre le Nyassa du sud ou lac Maravi et le Tanganîka, que nous appelons par excellence *le grand lac central* de l'Afrique du sud. L'importance capitale de ces lettres du 2 février était de mettre à néant la sinistre histoire de l'assassinat du grand explorateur faussement répandue à Zanzibar, six mois auparavant, par les porteurs qui l'avaient abandonné. On a reçu depuis à Londres, par la voie de Zanzibar, des lettres plus récentes; elles sont du 14 décembre 1867. Malheureusement elles sont d'une brièveté désolante, et ne nous apportent aucune information nouvelle. Le voyageur s'était rapproché de la partie méridionale du Tanganîka, et avait pu examiner, à ce qu'il semble, un système de lagunes qui se déversent dans le grand lac. Il allait partir pour Oudjidjî, ville déjà vue par Burton et Speke en 1858, et que l'on sait être située sur le bord oriental du Tanganîka. C'était de là qu'il devait expédier à la côte des lettres détaillées. Jusqu'à présent rien n'est arrivé; depuis dix-sept mois aujourd'hui, nous sommes encore une fois sans nouvelles de l'illustre voyageur. Son intention, à ce qu'il paraît, était de revenir directement d'Oudjijî à Zanzibar ; quelles que soient les causes qui l'ont retenu au cœur de l'Afrique et celles qui rendent les communications si rares, on peut être certain que ce retard aura été vaillamment mis à profit pour l'avancement des explorations et le progrès de nos connaissances.

III

Mais, selon toute apparence, il faut renoncer à l'espoir d'investigations personnelles poursuivies par Livingstone au-dessus du Tanganîka dans la direction de l'équateur. La zone équatoriale, et les sources du Nil qu'elle recèle, restent encore, depuis la mort de Lesaint, sans explorateur. Notre savant ami Augustus Petermann, l'actif et habile directeur des *Mittheilungen*, a donné dans son journal, à la fin de l'année dernière, un très-intéressant mémoire, accompagné d'une carte, sur les notions qu'un Italien nommé Carlo Piaggia a rapportées des pays de Djoûr et des Niam-Niam à l'ouest du haut fleuve Blanc, notions qui ont été publiées en 1868 dans le premier fascicule des Mémoires de la jeune Société géographique de Florence. La vie de Carlo Piaggia a été singulièrement accidentée. Né à Lucca dans une condition des plus modestes, jardinier de son métier à ce qu'il semble, et par goût adonné à la chasse, il alla, jeune encore, s'établir à Tunis au commencement de 1851, et un an plus tard à Alexandrie, le commun rendez-vous de tant d'Européens en quête de la fortune. Celle de Piaggia n'avait pas fait encore de bien grands progrès; tour à tour relieur, chapelier, tapissier, armurier, horloger, puis fermier, et enfin vernisseur carrossier, on voit qu'il portait dans la vie ses instincts de chasseur. Il est rare qu'à courir tant de pistes on s'attache à la bonne. Cependant la dernière conduisit Piaggia jusqu'à Khartoum. C'était en 1856. Là, revenant à ses premiers penchants, il jette la brosse aux orties et reprend le fusil. Entré au service d'un traitant d'ivoire, il remonte le fleuve Blanc avec son patron, et gagne le pays des Bari, où est située la station de Gondokoro. Au retour, au mois de mai 1857, il s'arrêta chez les missionnaires de la station (abandonnée depuis) de Heiligenkreuz ou de la Sainte-Croix (près du 7e degré de latitude), et les jours tranquilles qu'il passa au milieu des bons pères, tout en allant à ses heures chasser l'éléphant, le buffle et la cigogne, sont, dit-il, un des meilleurs souvenirs de sa vie. De retour à Khartoum au mois de juillet, il repart en octobre au service de M. Malzac, un des traitants d'ivoire du Soudan égyptien, et remonte pour la seconde fois le fleuve Blanc jusqu'à l'établissement de son nouveau patron, situé sur le fleuve non loin de Heiligenkreuz. Là il servait de guide, dans leurs excursions, à une douzaine de Dongolanis, chasseurs d'éléphants. On ne sait que trop quelle industrie interlope s'est souvent déguisée sous cette enseigne de chasseurs à l'ivoire, dans ces pays regardés depuis tant de siècles comme une pépinière à esclaves. Il faut dire, à l'honneur de Piaggia, qu'il se dégoûta vite de cette industrie à doubles fins, et qu'il planta là promptement la bande, non sans risquer sa vie. Il revient à Khartoum, fait une excursion en Italie pour y placer les collections ethnographiques qu'il avait réunies sur le haut Nil (elles sont au musée de Florence), puis il se hâte de venir reprendre à Khartoum une carrière qui répondait si bien à ses dispositions aventureuses. Au mois de novembre 1860, il s'engage comme guide au service du marquis Antinori qui fit à cette époque une excursion au sud du Bahr el-Ghazal jusqu'au pays des Djoûrs[1]. Enfin, au mois de janvier 1863, il retourne pour la quatrième fois dans les hauts pays du sud. Mais cette fois c'est à son propre compte qu'il entreprend le voyage; bien plus, il passe un contrat avec un négociant copte de Khar-

1. Dans les Ergænzungshefte ou Cahiers complémentaires des *Mittheilungen*, n° 10, 1862, p. 79-83, on peut lire une lettre de M. Antinori sur cette course dans le sud.

toum appelé Gattas, qui s'engage à le faire conduire par ses hommes de son établissement du Djoûr jusqu'à la résidence d'un chef niam-niam appelé Tombo. Il arrive en effet chez ce chef au mois de novembre 1863 et y est bien accueilli. Pendant cinq mois et demi il fait de nombreuses excursions de chasse jusqu'à plusieurs journées de distance au sud et au sud-ouest. Là s'ouvre pour lui une nouvelle carrière d'aventures. Son adresse comme tireur, l'industrie dont il faisait preuve dans le travail du fer et du bois, peut-être même la noblesse physique qui s'attache aux hommes de pure race blanche, lui gagnèrent tellement l'affection de la tribu et du chef, que Tombo lui donna pour femme sa propre fille. Il est bon de rappeler que les populations de la zone équatoriale que leurs voisins appellent Niam-Niam, et auxquelles on a fait la réputation de cannibales (démentie par le marquis Antinori et par Piaggia), ne sont nullement des nègres, quoique vivant à peu près sous l'équateur. C'est une race relativement blanche ou bronzée, à la chevelure bouclée, mais non laineuse, se détachant en outre des races noires à la fois par leur disposition belliqueuse et leur supériorité d'intelligence et d'industrie ; elle appartient indubitablement à la même famille que les Gallas du sud de l'Abyssinie et les Fân du voisinage du Gabon. Piaggia demeura avec eux jusqu'au mois de mars 1865, vivant de leur vie, parlant leur langue, et parfaitement en position de connaître mieux que personne avant lui leurs mœurs et leurs habitudes.

IV

On voit par ce qui précède ce qu'on peut et ce qu'on ne doit pas attendre de la courte relation de Carlo Piaggia : de curieux renseignements sur les tribus qu'il a visitées, et en particulier sur les Niam-Niam, d'utiles indications sur le climat, sur la nature et les productions du pays, quelques ébauches d'itinéraires, des notes géographiques d'une portée tout à fait générale ; mais pas d'observations dans le sens propre du mot, rien de précis au point de vue scientifique. Aussi, M. Petermann dit-il avec grande raison à la fin de son mémoire : « Le voyageur qui réussira à explorer dans son ensemble cette région mystérieuse de lacs gigantesques, de hautes montagnes et de vastes plateaux ; qui en étudiera la flore et la faune dans leur distribution en zones superposées et dans leurs rapports avec celles de l'Abyssinie, des Camerouns et des autres régions alpestres de l'Afrique ; qui pourra déterminer la véritable extension et la forme de cet immense bassin lacustre et lever les derniers doutes sur ses rapports hydrographiques : celui-là aura accompli la tâche la plus méritoire que la géographie de l'Afrique présente encore. » Cette tâche périlleuse, le savant géographe de Gotha l'a facilitée, autant que possible, par la construction de la carte habilement étudiée qui accompagne son mémoire, construction fort difficile avec les matériaux très-vagues et nécessairement un peu arbitraires sur lesquels elle repose. On y voit indiqué le grand système de lacs équatoriaux qui est le trait dominant de cette région de l'Afrique : au sud, entre le 3e et le 7e ou 8e degrés de latitude australe, le Tanganîka reconnu par Burton et Speke en 1858, et dont Livingstone doit avoir étudié, à l'heure qu'il est, toute la partie méridionale ; puis, sous l'équateur même, le Victoria Nyanza, longé par Speke en 1862 ; l'Albert Nyanza, reconnu par Baker en 1863 ; et enfin, encore plus à l'ouest, un quatrième lac indiqué d'après Piaggia. Toutefois, nous ferons remarquer que l'existence de ce dernier lac, tel que la carte le désigne, n'est rien moins que certaine ; elle ne résulte pas nécessairement des rapports du voyageur italien. Ces rapports pourraient tout aussi bien s'appliquer à l'Albert Nyanza, dont l'extension au sud et à l'ouest est inconnue, et où l'esquisse des frères Poncet (*Bulletin* de la Société de géographie, mai 1868) conduit la rivière que la carte des Mittheilungen fait déboucher dans le lac de Piaggia. Mais il n'y a pas à insister sur ces remarques : ce sont là des doutes qu'une exploration directe pourra seule résoudre.

V

Jusqu'à quel point la nouvelle expédition de M. Samuel Baker y contribuera-t-elle ? C'est ce que nous ne pouvons dire. Il n'est pas probable qu'elle pousse aussi avant dans le sud. L'entreprise actuelle de l'explorateur anglais, dont l'Europe a pu apprécier, il y a six ans, l'énergie, la résolution et les rares qualités d'observateur, n'a été révélée que depuis quelques semaines ; elle paraît plutôt politique que géographique. Mais tant vaut l'homme, tant vaut la mission. Celle-ci est faite au nom du vice-roi d'Égypte. M. Samuel Baker est placé à la tête d'une troupe nombreuse d'hommes bien armés, qu'une flottille transportera de Khartoum dans les parties hautes du bassin du Nil. On veut, dit-on, mettre fin d'une manière définitive à la chasse aux esclaves qui se poursuit toujours dans ces régions perdues, et, s'il le faut, annexer tout le haut Nil au Soudan égyptien. Si ce plan se réalise, les explorations géographiques en recevront de grandes facilités et entreront dans une phase toute nouvelle. M. Baker a quitté Londres le 6 mai pour se rendre à Alexandrie, et de là gagner l'intérieur. La Société de géographie de Londres a mis à sa disposition une suite complète d'instruments d'observation, astronomiques et physiques.

Un autre observateur aura devancé l'expédition égyptienne. Le docteur Schweinfurth, naturaliste allemand connu depuis plusieurs années par de fructueuses investigations dans la région littorale de la Nubie, a de nouveau quitté l'Europe dans l'intention d'étendre ses recherches vers les contrées intérieures. Ses dernières lettres, écrites de Khartoum au mois de novembre 1868, annonçaient son prochain départ pour le Bahr el-Ghazal. Le comité du fonds Ritter, à Berlin, lui a voté une subvention. Quoique les études que poursuit le doc-

teur Schweinfurth aient surtout pour objet l'histoire naturelle, on sait assez combien les recherches de cet ordre profitent à la géographie. Une bonne vérification de la longitude de Gondokoro est désirable, mais on peut s'en remettre sur ce point à M. Baker, qui peut-être pourra obtenir aussi un certain nombre de déterminations plus avant dans l'ouest, où nous n'avons encore que des itinéraires un peu flottants. Au total, toute cette géographie du bassin du Nil est en bonne voie et pleine de promesses : espérons que ces promesses seront promptement réalisées

VI

L'expédition anglaise en Abyssinie nous a valu, depuis quelques mois, d'assez nombreuses publications en Angleterre et en Allemagne. Le bureau qui, en Angleterre, correspond à ce qu'on nomme chez nous le *Dépôt de la guerre* (Ordnance Survey Office) a fait réduire en cinq feuilles les levés que les ingénieurs attachés à l'expédition ont faits des routes suivies par l'armée, et les *Mittheilungen* du docteur Petermann ont immédiatement donné de cette carte officielle une excellente réduction en deux feuilles, accompagnée d'une notice. C'est là, pour la géographie, le résultat capital de l'expédition. Il y faut joindre, dans le même ordre d'études, à cause surtout des cartes originales qui les accompagnent, le mémoire de M. Markham imprimé au trente-huitième volume du Journal de la Société de géographie de Londres[1] (volume qui paraît il y a quelques jours seulement), et plusieurs notes ou mémoires de Gerhard Rohlfs dans les *Mittheilungen* et dans le Journal géographique (*Zeitschrift*) de Berlin. MM. Markham et Gerhard Rohlfs avaient une position scientifique presque officielle près de l'armée britannique; le premier au nom de la *Geographical Society*, le second par une mission du gouvernement de Berlin[2]. M. Rassam, l'envoyé britannique emprisonné par ordre de Théodoros, a raconté les incidents de sa mission dans un livre qui n'a pas répondu à ce qu'on en devait attendre d'intérêt et d'instruction; et l'un de ses compagnons, le docteur Blanc, a étendu en un volume le récit infiniment plus attachant qu'il avait écrit dans sa prison même de Magdala, et qui était parvenu en Europe avant l'événement final de la guerre. Il serait inutile d'énumérer les autres publications. Aucune ne saurait se comparer, pour la vie, la couleur et la vérité, à l'admirable tableau que M. Arnauld d'Abbadie a tracé de la société abyssine dans une relation que ma dernière Revue a déjà mentionnée[1]; on ne trouverait non plus dans aucune un aperçu aussi net, aussi précis, aussi savant, et en même temps aussi complet dans sa concision que celui que le frère aîné de M. Arnauld, M. Antoine d'Abbadie, avec la profonde expérience de son long séjour dans le pays, a donné des conditions géographiques, ethnographiques et physiques de l'Abyssinie, dans un morceau publié par un de nos périodiques[2]. Il y a longtemps que l'Europe attend la publication complète des riches matériaux que M. Antoine d'Abbadie et son frère Arnauld ont rapportés de leur longue exploration du plateau éthiopien[3]; ces échappées partielles ne peuvent qu'augmenter notre impatience.

VII

Quelques autres parties de l'Afrique pourraient encore éveiller notre intérêt. Les journaux ont retenti d'une découverte de terrains aurifères qu'un voyageur allemand, M. Karl Mauch, aurait faite dans la partie de l'Afrique australe située au sud du Zambézi, vers le nord-ouest de la Cafrerie; les imaginations se sont élancées aussitôt vers une nouvelle Californie, et l'on n'a pas manqué de rappeler les vieilles traditions de l'Ophir de Salomon, que la plupart des commentateurs ont cherché, comme on sait, dans les parages de Sofala. Ce qui est plus positif, ce sont les acquisitions considérables que la géographie de ces contrées devra aux longues explorations de M. Mauch que soutient de ses subsides le comité de Gotha, et dont les *Mittheilungen* de Petermann — on y est toujours ramené quand il s'agit d'explorations actuelles — ont déjà donné d'importants spécimens.

Non loin des anciennes mines signalées par Karl Mauch (car il y a des traces nombreuses de travaux abandonnés), on a aussi retrouvé des ruines de constructions anciennes sur lesquelles certains récits laissent planer un vague mystérieux. Un livre publié dernièrement à Londres donne trop à l'imagination pour qu'on puisse y mettre une confiance entière[4]. Il y est question d'édifices de forme pyramidale, de colonnes en pierres assemblées sans ciment, avec des traces de sculptures usées par le temps, de plates-formes dont l'accès était autrefois ménagé au moyen de larges gra-

1. *Geographical results of the abyssinian expedition*, by C. R. Markham; trente-huit pages avec deux cartes. M. Markham, aujourd'hui un des trois secrétaires de la société de Londres, est connu par deux fort bonnes relations du Pérou, fruit de deux voyages successifs.

2. Une publication séparée qui vient de paraître à Brême au nom de Rohlfs (mais sans sa révision, car il est retourné en Afrique où il se propose de visiter Cyrène), porte sur le titre *im Auftrag Sr. Majestæt des Kœnigs von Preussens*, etc., c'est-à-dire « chargé d'une mission de S. M. le roi de Prusse. » Ce n'est pas du reste dans ce volume qu'il faut chercher l'intérêt géographique des communications sur la campagne d'Abyssinie.

1. *Douze ans dans la Haute-Éthiopie.* Paris, 1868, t. Ier (chez Hachette).

2. *L'Abyssinie et le roi Théodore.* Paris, 1868; quarante-cinq pages. Extrait du *Correspondant* (chez Douniol).

3. MM. Antoine et Arnauld d'Abbadie ont parcouru, étudié, mesuré l'Abyssinie et une partie des hauts pays qui la bordent au Sud, depuis 1837 jusqu'en 1848. M. Antoine d'Abbadie, aujourd'hui membre de l'Académie des sciences et président de la Société de Géographie, fait espérer depuis longtemps une relation complète; on lui doit déjà, outre un ample Catalogue de ses manuscrits éthiopiens, un travail d'une haute importance publié sous le titre de *Géodésie d'Éthiopie*, Paris, 1860-66, 1 vol. in 4° avec douze cartes. C'est la base trigonométrique d'une carte d'ensemble qui n'est pas encore terminée.

4. H. M. Walmsley, *The ruined cities of Zulu land.* 2 vol. 1869.

dins, de figures rappelant celles des temples d'Égypte, avec des représentations de serpents, d'oiseaux, d'animaux fantastique; puis, à l'entrée d'une grotte dont les animaux sauvages ont pris possession, deux figures colossales de guerriers nus dont le profil rappelle le type arabe. Qu'y a-t-il de réel ou d'exact en tout ceci? Avant de donner carrière à des spéculations peut-être sans base, il est nécessaire qu'un voyageur sérieux ait fixé nos idées sur ces restes plus probablement arabes qu'égyptiens ou phéniciens. Il ne faut pas recommencer l'histoire de la dent d'or. D'après M. Walmsley, c'est un territoire interdit, les Zoulous regardant ces constructions comme sacrées, et croyant que la pluie ne tombera pas de trois ans si des étrangers pénètrent dans les ruines.

Des informations plus simples, mais trop incomplètes, nous sont arrivées par une autre voie. Deux missionnaires allemands, qui résident au Transvaal, ont fait une excursion à ces ruines, qui ont bien réellement, à ce qu'il paraît, une grande notoriété parmi les indigènes. Malheureusement une circonstance fortuite leur permit à peine d'en prendre une idée rapide. « Il y a là, disent-ils, des constructions en maçonnerie et en pierres de taille, avec un bloc pareil à une tour, et plusieurs autres parties considérables de bâtisses encore debout. » Les bâtiments ruinés, au rapport des missionnaires, sont à trois petites journées au delà de la rivière Limpopo, sur un cours d'eau appelé *Sabia* ou *Kouïsi*, dans le canton des Zoulous-Banyaï, d'où les ruines sont connues sous le nom de *Banyoaï*. Le lieu paraît être vers le 20e degré 50′ de latitude australe et le 32e degré de longitude est. Il faut remarquer que ces ruines n'ont pas été ignorées des voyageurs portugais du seizième siècle. Dans une relation de 1569, il est fait mention « de constructions en pierre, en chaux et en bois qui se trouvent à l'état de ruines en divers endroits du pays. » Somme toute, il n'est pas douteux que dans ces cantons où les gîsements d'or ont été fort anciennement exploités par les Arabes, sinon par d'autres avant eux, des constructions ont été élevées, dont l'époque, les auteurs, la nature et la destination sont encore inconnus, et qui méritent de fixer l'attention d'un futur explorateur.

VIII

Le plan très-bien conçu et bien élaboré du docteur Neumayer pour l'exploration de l'Australie intérieure dans toute sa longueur de l'est à l'ouest, est encore à l'heure qu'il est à l'état de projet. Il est chaudement appuyé à Londres par toutes les autorités scientifiques; mais il lui reste à traverser l'épreuve difficile, celle des subsides. Comme l'expédition, qui doit occuper plusieurs années, serait organisée sur de vastes proportions nécessaires à la grandeur des résultats, les dépenses en seront nécessairement assez fortes; M. Neumayer les évalue à vingt et un ou vingt-deux mille livres sterling, — de cinq à six cent mille francs. Six cent mille francs, c'est toujours une grosse somme à réunir, quand ce n'est pas l'État qui les fournit; il ne paraît pas douteux, néanmoins, que répartie entre les colonies australiennes qui ont tant d'intérêt à ce qu'une exploration générale de leur continent s'achève, la somme nécessaire ne soit prochainement réalisée.

IX

C'est aussi une question d'argent qui tient en échec M. Lambert, l'ardent organisateur de l'expédition française au pôle nord. Non pas seulement une question d'argent, cependant : il s'y est mêlé des incidents dont je dois compte aux lecteurs du *Tour du Monde*, au double titre de chroniqueur et de membre du ci-devant Comité de surveillance de l'expédition.

Au mois de juillet de l'année dernière, M. Lambert écrivait au président du Comité, et faisait insérer dans tous les journaux une lettre où se lisaient les passages suivants :

« L'expédition prendra la mer à la fin de janvier 1869, ce qui lui permettra d'atteindre le détroit de Béring vers le commencement de juillet.

« Si la souscription donne un résultat généreux, en harmonie avec l'accueil chaleureux et sympathique qui a été fait aux conférences, l'expédition aura lieu dans des conditions larges et dignes de la France.

« Si les fonds accordés par la libéralité nationale sont réduits, l'expédition s'accomplira dans des conditions plus rudes, et le souvenir de quelques-uns des grands exemples de l'histoire pourra suffire alors à tripler les forces morales du chef de l'expédition et de ses compagnons, pour les mettre à la hauteur d'une situation plus difficultueuse. »

Ainsi il y avait alors résolution arrêtée de partir à la fin de janvier 1869, la souscription n'eût-elle pas donné la somme totale qu'on lui demandait.

Néanmoins elle s'élevait, vers la fin de l'année dernière, à un chiffre très-honorable, deux cent quinze mille francs environ, y compris les cinquante mille francs de la souscription personnelle de l'Empereur.

Sur cette somme, vingt-neuf mille cinq cent francs avaient été déjà employés à des dépenses préliminaires, et cinquante-trois mille francs souscrits étaient encore à recevoir. L'encaissement total et disponible du Comité central était de cent trente-deux mille francs.

Évidemment l'expédition se trouvait dans la seconde alternative posée par M. Lambert lui-même, celle où elle devait se placer dans des conditions moins larges que le plan originairement conçu, conditions plus rudes, peut-être, mais encore réalisables, puisque M. Lambert les avait prévues.

Et cependant M. Lambert n'est point parti.

Que s'est-il passé?

Ce qui s'est passé, le voici :

X

Dans les premiers jours de novembre, par une simple lettre d'avis écrite du Havre, M. Lambert informe le président du Comité qu'il vient de faire acquisition d'un navire neuf, et que par contrat passé et signé, cent quarante-cinq mille francs, prix du navire, sont à payer à quinze jours de vue.

Or, le Comité n'avait alors en fonds disponible qu'une somme de cent trente-deux mille francs.

La somme que l'on tirait à vue sur lui, pour le prix seul de la coque du navire, dépassait déjà son avoir; et il faudrait pourvoir, dans les deux mois qui allaient suivre, aux frais considérables des gros travaux d'appropriation, puis aux dépenses fort élevées d'équipement et d'approvisionnement, puis enfin à la solde de l'équipage et aux frais de diverse nature pour les deux années au moins, et probablement trois, que doit nécessairement durer l'expédition.

Le Comité, par l'organe de son très-honorable et très-expérimenté président, M. le marquis de Chasseloup-Laubat, ci-devant ministre de la marine, fit à M. Lambert, sur cette démarche précipitée, les observations sages d'un homme pratique. Puisqu'il y avait un Comité de surveillance, responsable vis-à-vis des souscripteurs, c'était apparemment pour surveiller les apprêts de l'expédition et les maintenir dans des conditions réalisables. Ce qui importe pour pénétrer dans les mers boréales, ce n'est pas tant la grosseur que la force du navire. Il semble, au contraire, qu'un navire de grosseur moyenne, puissamment constitué d'ailleurs, ait plus de chances de s'ouvrir aisément sa route à travers les glaces polaires, qu'une lourde machine qui prête à leur choc un plus large flanc; outre que la dépense, dans toutes ses parties, en serait considérablement réduite [1]. Toutes ces observations vinrent échouer contre la résolution bien arrêtée de M. Lambert. Le Comité — on semblait l'accuser d'entraver l'expédition! — fut mis en demeure de dégager sa responsabilité, et de rendre au chef de l'entreprise sa pleine liberté d'action.

C'était le seul parti qui restait à prendre. Au mois de décembre dernier, une circulaire du Comité central a mis les comités des départements et tous les souscripteurs au courant de la situation; les comptes ont été strictement apurés, et, le 11 janvier 1869, les fonds reçus ou souscrits, cent quatre-vingt-cinq mille francs (déduction faite des vingt-neuf mille cinq cents francs de dépenses soldées), ont été remis aux mains de M. Lambert, qui depuis lors est resté seul vis-à-vis de la souscription.

Mais si le Comité, dans cette position extrême, a dû déposer publiquement son mandat, il n'a pas cessé, ni la Société de géographie tout entière, d'accompagner le futur explorateur de ses vœux les plus fervents pour la complète réussite d'une entreprise dont le succès sera un honneur pour le pays.

Le Comité de surveillance, qui avait dû, en octobre dernier, refuser sa sanction à l'achat du navire, avait réussi, par des négociations amiables près du vendeur, à obtenir l'annulation de l'acte de vente; la première démarche de M. Lambert, livré à sa libre action le 11 janvier, a été de racheter le bâtiment, pour lequel il a eu à solder cent quarante-cinq mille francs. C'est un navire de *sept cents tonneaux*, qui a été baptisé *le Boréal*. Il est en ce moment sur calle, livré à la hache des charpentiers. D'après les derniers états de situation que M. Lambert publie périodiquement avec une loyauté parfaite, l'entreprise avait en caisse cinquante-deux mille quatre cents francs, plus dix-sept mille francs souscrits, mais non encore reçus, en tout soixante-neuf mille quatre cents francs pour couvrir les dépenses que M. Lambert n'évalue pas à moins de quatre cent cinquante mille francs, le bâtiment payé. Par quelle voie M. Lambert compte-t-il se procurer ces quatre cent cinquante mille francs qui manquent à son devis? Nous l'ignorons absolument; depuis le 11 janvier, les sommes nouvelles qu'il a reçues se montent en tout à trente-trois mille francs. Il est bien à craindre, du moins quant à présent, que ce ne soit le dernier mot de la souscription. Nous présumons cependant, le départ de l'expédition étant forcément, en tout état de cause, rejeté au mois de janvier 1870, que le projet de M. Lambert est de reprendre ses conférences. Seront-elles fructueuses, suffisamment fructueuses au moins? Franchement je le désire plus que je n'ose l'espérer.

Mon intention n'est pas, à Dieu ne plaise, en mettant la situation à nu, d'affaiblir le courage dont M. Lambert a plus que jamais besoin. Mais la vérité doit passer avant tout. Les illusions n'ont jamais remédié à une situation difficile.

Et puis, faut-il le dire? tout en déplorant que l'impatience de M. Gustave Lambert lui ait fait abandonner une position où était sa force, ce qui me touche ici ce n'est pas seulement l'ajournement ou l'avortement de sa grande et noble entreprise, d'une entreprise qui se présentait encore, il y a quelques mois, sous un si bel

1. William Parry, qui de 1819 à 1820 a tracé la voie à toutes les explorations ultérieures dans l'archipel Arctique, y a effectué ses grandes et belles découvertes avec deux navires, *l'Hecla* et *le Griper*, de trois cent soixante-quinze et cent quatre-vingts tonneaux. Le principal bâtiment des deux expéditions organisées aux frais de M. Grinnell, la première (1850-51) commandée par le lieutenant Haven, la seconde (1853-55) sous les ordres du docteur Kane, n'était que de cent quarante-quatre tonneaux. *Le Fox*, sur lequel le capitaine Mac Clintock a conduit en 1857, 58 et 59 la dernière expédition qui a fait enfin retrouver les traces et fait connaître le sort de John Franklin, était un navire de cent quatre-vingts tonneaux. *L'Investigator*, que montait le capitaine Mac Clure lorsqu'en 1850 il a résolu, après tant de recherches infructueuses, le problème du passage du nord-ouest, est un navire d'environ quatre cents tonneaux. Le docteur Hayes, qui a atteint en 1861, par la baie de Baffin et le détroit de Smith, la terre la plus élevée dans le nord où l'on soit arrivé jusqu'à présent, montait un navire de cent trente-trois tonneaux. Enfin, c'est sur un navire de cent vingt tonneaux seulement que l'Allemagne plante en ce moment son drapeau pour sa seconde tentative du voyage au pôle.

aspect. Lorsque la Société de géographie, s'associant à la pensée de M. Lambert, a provoqué une souscription publique pour couvrir les frais d'un voyage au pôle, elle a ouvert une voie qui peut et doit avoir un incalculable avenir. Je l'ai dit ailleurs et je me plais à le répéter, car je voudrais que cette règle se gravât d'une manière ineffaçable dans la pensée de tous : « Aujourd'hui que les peuples tendent à sortir de tutelle, il est bien que dans les entreprises utiles l'initiative individuelle se substitue à l'action officielle. C'est surtout dans les grandes conceptions scientifiques, comme notre époque en réclame encore un si grand nombre, qu'une nation doit prouver qu'elle peut se suffire à elle-même. Que les deux ou trois millions d'hommes qui représentent chez nous dans toute sa plénitude le côté intellectuel du pays se montrent les patrons-nés de toute idée noblement utile, et une offrande de quelques centimes apportée par chacun permettra de réaliser toutes les grandes choses que peut concevoir l'esprit humain. » Quoique la souscription ouverte il y a dix-huit mois dans toute la France, — et il faut reconnaître que la parole chaleureuse de M. Lambert y a puissamment secondé l'initiative de la société, — quoique cette souscription, dis-je, n'ait pas fourni tout ce qu'on pouvait attendre d'elle, il n'en est pas moins vrai que comme premier essai deux cent cinquante mille francs sont un magnifique résultat. Entraînement ou raisonnement, c'est une leçon fructueuse que le présent donne à l'avenir, c'est un précédent d'une importance bien supérieure à la somme qu'il a produite. Eh bien, ce que l'on pourrait craindre si cet appel éclatant devait aboutir à une déception, c'est que ce précédent même ne compromît la cause qu'il doit \servir. M. Lambert a contracté envers le pays, envers la science, envers lui-même une dette qu'il doit acquitter : il faut qu'à tout prix il dégage sa parole. Et c'est pourquoi le Comité central avait fait acte de haute sagesse, en empêchant, autant qu'il était en lui, le chef de l'expédition de s'engager dans une impasse où l'on ne voyait pas d'issue.

XI

L'Allemagne aussi, nous le savons, a, dans M. Augustus Petermann, un ardent promoteur des expéditions arctiques; l'insuccès de l'an dernier, dû à une saison qui paraît avoir été exceptionnellement défavorable, n'a ni refroidi ni ralenti son zèle. L'automne et l'hiver ont été activement consacrés aux préparatifs d'une nouvelle tentative, plus puissamment organisée que la première, bien que sur une échelle infiniment plus restreinte que celle de M. Gustave Lambert. Comme chez nous, M. Petermann a fait appel à une souscription nationale, à une souscription exclusivement allemande; et sa voix, qui a une si grande et si légitime autorité, a été entendue. Les sommes déjà réunies ont été suffisantes pour que l'on ait pu faire toutes les dispositions d'un prochain départ. L'expédition doit prendre la mer le 7 juin; au moment où on lira ces lignes, elle sera entrée en plein dans le cercle de ses opérations.

C'est dans le port de Brême (Bremerhaven), à l'embouchure du Weser, qu'ont été exécutés les travaux d'appropriation; c'est de là que l'expédition va partir. Elle se compose de deux navires : celui qui sous le nom de *Germania* a fait le voyage de l'année dernière, et un bâtiment neuf construit pour l'expédition nouvelle. Ce nouveau bâtiment est un vapeur à hélice de la capacité de *cent vingt tonneaux* seulement, dimension qui a paru non-seulement suffisante, mais particulièrement convenable; le petit yacht à voiles, qui va lui servir de conserve et qui n'était que de quatre-vingts tonneaux, lui cède son nom de *Germania* déjà consacré, et lui-même prend le nom de *Groenland.*

Le plan et le but de la nouvelle entreprise allemande sont les mêmes que ceux de la tentative de 1868 : c'est un voyage d'exploration et de découvertes dans les parties centrales de la région arctique à partir du soixante-quinzième parallèle, en prenant pour base la côte orientale du Groenland. Et ce n'est pas une course nautique limitée aux mois d'été, de juin à septembre : elle est pourvue d'un apparat scientifique complet et préparée à hiverner dans les hautes latitudes, d'où elle ne doit regagner les côtes allemandes qu'au mois d'octobre 1870. C'est en ceci que *le Groenland* qui l'accompagne sera d'un très-grand service; il sera comme un messager permanent et un moyen de communication entre le navire principal et l'Europe. Si l'on veut jeter les yeux sur une carte, on verra qu'entre le fond de la mer du Nord, d'où part l'expédition, et la partie de la mer Polaire sur laquelle elle se dirige, la ligne de navigation va directement du sud au nord, et que la distance jusqu'au quatre-vingtième parallèle (où a été arrêtée l'expédition précédente) est seulement de vingt-sept degrés, environ cent soixante milles nautiques, c'est-à-dire une navigation ordinaire de vingt à vingt-cinq jours. Cette distance relativement faible explique la possibilité de ce service de messager réservé au Groenland, et qui ne serait plus possible pour la route de la baie de Baffin, où la distance est double. Nous ne parlons pas de la voie du détroit de Béring, dix à douze fois plus éloignée de nos ports que la mer du Spitzberg ne l'est du Weser.

L'expédition reste sous les ordres du capitaine Koldevey, qui a conduit celle de l'année dernière; c'est à la fois un habile marin, un homme de science et un homme de résolution. A côté de lui il y a un astronome, un physicien, un géologue, et enfin un médecin zoologiste. En dehors du capitaine et des quatre observateurs scientifiques, l'équipage de *la Germania* est de douze hommes.

Les *Mittheilungen* annoncent que M. Albert Rosenthal de Bremerhaven, propriétaire d'un bateau à vapeur qui, chaque année, fait une campagne de pêche dans la mer du Groenland, est parti à la fin de février, se proposant, sa pêche terminée, de pousser en juin

ou au commencement de juillet une reconnaissance vers le quatre-vingtième parallèle en longeant le Groenland, afin d'y observer l'état des glaces. Ce sera, pour *la Germania*, une information préalable qui pourra lui être d'une immense utilité.

XII

L'heure est aux voyages polaires. Un riche Anglais se propose de disputer la palme à *la Germania*. M. J. Lamont — c'est son nom — écrivait, le 20 avril dernier, au président de la Société de géographie de Londres, que le jour même il partait sur son yacht à vapeur pour la mer Arctique. Son intention était de se porter à l'est du Spitzberg, vers la Terre de Gillis. On ignore quelle est l'étendue de cette terre inexplorée dans la direction du nord ; mais il est possible qu'en longeant la côte occidentale aussi loin qu'elle peut conduire, on soit dans une bonne voie pour atteindre une haute latitude. C'est, on le sait, une loi générale dans toute la région arctique que les glaces s'accumulent sur les côtes exposées à l'orient, tandis que celles qui regardent l'ouest sont comparativement et souvent absolument libres. M. Lamont n'en est pas à son coup d'essai. Il ne croit pas, dit-il, à la mer libre du pôle, non plus qu'à la possibilité d'arriver par eau jusqu'au pôle même ; mais il croit possible de s'élever à travers les glaces flottantes au moins à deux cents milles plus haut qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, c'est-à-dire jusqu'aux environs du quatre-vingt-cinquième parallèle, où sans doute on trouvera la banquise de glace fixe qui forme, dans son opinion, la calotte polaire. Le yacht de M. Lamont est un navire de deux cent cinquante tonneaux, manœuvré par un équipage de choix, et bien fourni d'instruments d'observation.

XIII

Il n'est pas étonnant que dans les entreprises d'explorations arctiques, qui tiennent, comme on le voit, une grande place dans les préoccupations géographiques actuelles, la pensée se tourne d'abord involontairement vers la partie de la mer Polaire qui baigne les extrémités de l'Europe ; la plus grande proximité, la fréquence des communications créées par la pêche de la baleine et du phoque, et, par suite, la facilité relative d'arriver de plein saut sur le théâtre des recherches à entreprendre, sont de fortes raisons qui militent pour cette direction. Il faut bien avouer, cependant, que jusqu'à présent les tentatives n'y ont pas donné de résultats qui répondent à ces prémisses ; Hudson en 1607, Phipps en 1773, Scoresby en 1806, Buchan en 1818, Parry en 1827, enfin *la Germania* et les Suédois en 1867, ont tous été arrêtés par les glaces bien avant d'avoir atteint le quatre-vingt-troisième parallèle [1]. D'un autre côté, les tentatives par d'autres routes ont-elles fait pénétrer plus avant dans la calotte polaire ? c'est aux chiffres à répondre. Collinson, en 1850, a trouvé les glaces, au nord du détroit de Béring, à 73° 23′ ; et le docteur Hayes, celui qui jusqu'à présent a touché *la terre* la plus élevée au nord que l'on ait encore atteinte, a dû s'arrêter au 8 ᵉ degré 35′ dans le détroit de Kennedy, au nord de la mer de Baffin.

Voilà au vrai l'état des choses. Est-ce à dire qu'il faille désespérer du succès ? Loin de là. L'opinion de la plupart des marins qui ont pratiqué les mers arctiques, et la conviction persistante d'un homme tel que le docteur Petermann, sont au moins une bien grande présomption que les obstacles, si grands qu'ils soient, ne doivent pas décourager les tentatives. Les masses flottantes, les banquises mobiles, les glaces amolies, fongueuses, *pourries*, que l'on a trouvées dans les hautes latitudes au delà des glaces fixes, Vrangel dans la mer de Sibérie, Parry au-dessus du Spitzberg, Hayes au fond du canal de Kennedy, paraissent bien indiquer, quoi qu'en dise M. Lamont, qu'une mer entièrement libre, telle que l'annonce la théorie scientifique, existe aux environs du pôle. Et puis toutes les grandes découvertes, quand le jour est venu, se sont annoncées par cette tension fiévreuse, par ces efforts répétés dans toutes les directions jusqu'à ce que l'on soit au but. J'ajouterai que la température anormale que vient d'éprouver l'Europe occidentale semblerait indiquer quelque grande débâcle des glaces polaires que les courants poussent vers nos mers ; et s'il en est ainsi, les routes du pôle doivent en devenir plus faciles. On sait qu'un événement de ce genre a eu lieu en 1815, et qu'il influa beaucoup à cette époque sur la reprise des explorations arctiques.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

15 juin.

1. Hudson, 78° 56′ ; — Phipps, 80° 37′ ; — Scoresby, 81° 12′ 42″ ; — Buchan, 80° 34′ ; — Parry, 82° 45′ (en traîneau) ; — les Suédois, 81° 9′ ; — *la Germania*, 8° 15′.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Le voyageur en palanquin	A. de Neuville.	1
Barbier de Calcutta	Émile Bayard.	4
Bungalow des voyageurs	E. Thérond.	4
Porte principale de la pagode de Djaghernaut	E. Thérond.	5
Charrettes de voyage	Émile Bayard.	8
Type primitif du char de Djaghernaut, en pierre	E. Thérond.	9
Char de la procession, a Djaghernaut	E. Thérond.	12
Porte latérale du temple de Djaghernaut	E. Thérond.	13
La déesse Kali	Rapine.	14
Idoles dans le sanctuaire de Djaghernaut	Rapine.	15
Porte du temple du Soleil	E. Thérond.	16
Tente d'un voyageur anglais	A. de Bar.	17
Pagode près de Cuttack	A. de Bar.	20
Grand temple de Bhuvaneshwara	A. de Bar.	21
Religieux mendiant	A. de Neuville.	24
Pagode de Bhuvaneshwara	A. de Bar.	25
Banyans ou « ficus religiosa »	A. de Bar.	28
Types indous de diverses castes	A. de Bar.	29
Palmyras aux bords du Godavéry	A. de Bar.	32
Char de voyage pour dames ou riches Indous	A. de Neuville.	33
Shoums-Oul-Oumrah et son fils (Haïderabad)	A. de Neuville.	36
Avenue de multipliants	A. de Bar.	37
Tombes royales, a Golconde	A. de Bar.	40
Une des tombes de Golconde	A. de Bar.	41
Musulmans d'Haïderabad	A. de Neuville.	44
Nautchs girls ou bayadères, a Haïderabad	A. de Neuville.	45
Salar-Jung, premier ministre du Nizam	A. de Neuville.	48
Zébu de charge	Émile Bayard.	49
Indigène de Madras	Émile Bayard.	50
Indou ayant fait vœu de porter un vaste cercle de fer autour du cou	A. de Neuville.	52
Un fakir	Émile Bayard.	53
Le charmeur de serpents	Émile Bayard.	54
Marchands de lait, a Madras	Émile Bayard.	55
Jongleurs indiens	Émile Bayard.	56
Mandapam des Cent-Colonnes, a Condjeveram	E. Thérond.	57
Voiture du pays de Madras	Émile Bayard.	59
Entrée de la pagode de Condjeveram	E. Thérond.	60
Condjeveram : Étang de la pagode	E. Thérond.	61
Mosquée de Triplican, près Madras	E. Thérond.	64
Mahabalipour : Pagode sur un écueil	A. de Bar.	65
Mahabalipour : Détails d'entrée des temples souterrains	A. de Bar.	68
Vue a vol d'oiseau de la pagode d'Eagle's-Hill	H. Clerget	69
Mahabalipour : Les sept pagodes monolithes	A. de Bar.	72
Grands bas-reliefs sur les rochers, a Mahabalipour	H. Clerget	73

	DESSINATEURS.	
Mahabalipour : Le chaitiya	A. de Bar.	76
Mahabalipour : Les petites pagodes	A. de Bar.	77
Scène et paysage près de Pondichéry	A. de Bar.	80
Hôtel de la Croix-de-Malte	E. Thérond.	81
Panorama de la Spezia	Riou	85
Panorama de Portovenere	Riou	85
Costume bourgeois, a la Spezia	Émile Bayard.	88
Vue de Portovenere prise de l'île Palmaria	Riou	89
Paysanne de Biassa	Émile Bayard.	92
Vue de Fezzano. Rive occidentale du golfe	Riou	93
L'île Palmaria et la villa du marquis Pieri Nerli	E. Thérond.	95
Rocca dei Cappucini	E. Thérond.	96
L'île Amélia, a l'entrée du chenal	A. de Neuville.	97
Mygale géante attaquant un nid	Mesnel	100
Bec-en-ciseaux pêchant	A. de Neuville.	101
Cotonnier herbacé	Tournois	102
La récolte du coton	A. de Neuville.	103
Voilier échoué attaqué par des corbeaux	A. de Neuville.	104
Les illuminations de la mer	A. de Neuville.	105
Phaéton	Mesnel	106
Exocet volant	Mesnel	107
Le château des Palmes	A. de Neuville.	108
Le phare de Hazard	A. de Neuville.	109
Les marécages de Saint-Jean	A. de Neuville.	112
Ancrage a l'entrée de la crique Pablo	A. de Neuville.	113
Butor mokoko	Mesnel	115
Serpent aveugle	Mesnel	116
Job et les vautours	A. de Neuville.	117
Écureuils volants	A. de Neuville.	119
Pigeon a tête blanche	Mesnel	120
Un nid d'aigle	A. de Neuville.	121
Papillon et limaçon de mer	Mesnel	123
Diodon pompier	Mesnel	124
Bataille contre les hirondelles de mer	A. de Neuville.	125
Tortue musquée	Mesnel	127
Capture d'une sciène	A. de Neuville.	128
Caïman flottant après l'estivation	A. de Neuville.	129
Poule sultane d'Amérique	Mesnel	130
Œuf de caïman (grandeur naturelle)	Mesnel	131
Le raton laveur	A. de Neuville.	132
L'étang des Eaux-Noires	A. de Neuville.	133
Coq a fraise	Mesnel	134
Pin austral et calandre	Mesnel	135
Le campement dans la forêt de pins	A. de Neuville.	136
L'étang des Eaux-Claires	A. de Neuville.	137
Ichneumon femelle collant ses œufs sur une larve de calandre	Mesnel	138
Pic coiffé	Mesnel	139
Héron vert	Mesnel	140
Jacamar a queue rouge	Mesnel	140
Retour de chasse la nuit	A. de Neuville.	141
Mort de Rump	A. de Neuville.	144
Les Dalles, sur la Colombia	J. Laurens	145
Indiens Nayas	A. de Neuville.	148
Indiens Têtes-Plates	A. de Neuville.	149
Botoques	Catlin.	150
Embarcations indigènes du détroit de Fuca	Catlin.	151
Masques et déguisements pour la danse de la médecine	A. de Neuville.	152
La Grande-Coulée, sur la rivière Colombia	J. Laurens	153

	DESSINATEURS.	
Chef Crow (Corbeau)	A. de Neuville.	156
Grandes chutes du Missouri	J. Laurens . . .	157
Guerrier Corbeau a sa toilette	A. de Neuville.	160
Village de Mandans	A. de Neuville.	161
Peinture des acteurs de la danse des Bisons	A. de Neuville.	162
Les buffalos en costume complet	A. de Neuville.	163
Le jour et la nuit.	A. de Neuville.	164
La danse des Bisons	A. de Neuville.	165
Le serpent et le castor	A. de Neuville.	166
Le sorcier ou mauvais esprit.	A. de Neuville.	167
La veillée des armes	A. de Neuville.	168
La grande épreuve.	A. de Neuville.	169
Un tourmenteur	A. de Neuville.	172
La danse après les épreuves.	A. de Neuville.	173
Groupe de Mandans	A. de Neuville.	176
Nef transversale de l'église Sainte-Marie *in Ara Cœli*.	E. Thérond. . .	177
Façade de Santa Maria *in Ara Cœli*	E. Thérond. . .	179
Carrosse de gala du Saint-Père, équipage du *Bambino*	H. Catenacci . .	180
La *Scala Cœli*, grands degrés de Sainte-Marie du Capitole.	E. Thérond. . .	181
Porte du couvent de l'Ara Cœli.	E. Thérond. . .	182
Corridors de l'Ara Cœli.	H. Clerget . . .	183
Petit cloître et puits du couvent de l'Ara Cœli	E. Thérond. . .	184
Ile du Tibre, Saint-Barthélemy et le pont *Quattro Capi*	H. Clerget . . .	185
Donjon des Anguillara	C. Nanteuil. . .	187
Jardins de la villa Pamphili-Doria	Anastasi.	188
Jardins de la villa Pamphili-Doria	Anastasi.	189
Vue de la villa Pamphili-Doria	Anastasi.	192
Porta Maggiore	E. Thérond. . .	193
Casino antique, dit : *Minerve Medica* (extérieur).	C. Nanteuil. . .	196
Intérieur de la *Minerve Medica*	C. Nanteuil. . .	197
Arc de Gallien.	H. Clerget. . .	200
Les *Sette Sale*	H. Clerget. . .	201
Famille de mendiants	N. Jacquemart.	203
Ancienne Basilique constantinienne de Saint-Pierre	H. Catenacci . .	204
Façade intérieure de l'ancienne église de Saint-Pierre et son atrium. .	Rapine.	205
Façade extérieure et loge de la bénédiction a l'ancienne Basilique . .	Rapine.	205
Façade où était située la *Navicella* de Giotto	Rapine.	206
Vue de Saint-Pierre et des palais Vaticans	Français.	208
Sous le portique de Saint-Pierre, en regardant la sacristie	E. Thérond. . .	209
Passage sous le portique de Saint-Pierre	E. Thérond. . .	212
Le Pape aux pieds de saint Pierre	L. Petot	213
Tribuna et chaire de Saint-Pierre.	H. Clerget. . .	216
Intérieur de Saint-Pierre (vue du transsept de gauche).	H. Clerget. . .	217
Ange de la coupole	Paquier.	218
Ange de la coupole	Paquier.	219
Ange de la coupole	Paquier.	220
Tombeau d'Innocent VIII.	H. Leroux. . . .	221
Chaise curule du premier siècle, attribuée a saint Pierre.	H. Catenacci. .	223
Obélisque de Caligula et fontaines de la place Saint-Pierre.	E. Thérond. . .	224
Restes des Palais publics récemment découverts sur le Palatin. . . .	C. Nanteuil. . .	225
Exhumation des Palais publics (vue prise en arrière de la *Basilica*) . . .	C. Nanteuil. . .	226
Bibliothèque du Palais public	C. Nanteuil. . .	227
Ruines du Palatin	C. Nanteuil. . .	228
Exhumation du *Clivus Victoriæ*	E. Thérond. . .	229
Substructions des palais de Caligula	E. Thérond. . .	232
Vue prise au revers du Palatin qui regarde le Cœlius	Anastasi.	233
Dépendances des Palais publics (versant méridional).	C. Nanteuil. . .	236
Escarpement et ruines du Palatin donnant sur le Grand Cirque. . . .	C. Nanteuil. . .	237

	DESSINATEURS.	
Tour antique du Palatin donnant sur le Grand Cirque	Anastasi.	240
Porte d'une ancienne forteresse turque (ligne de la mer Noire)	Vereschaguine.	241
Chameau (dessin fait dans un camp tatar)	O. de Penne	242
Abkhase de la mer Noire	Vereschaguine.	244
Abkhase	Vereschaguine.	244
Chameau (dessin fait dans un camp tatar)	O. de Penne	245
Soldat du Caucase	Vereschaguine.	246
Dragon du Caucase	Vereschaguine.	246
Soldat du Caucase	Vereschaguine.	247
Chaussure montagnarde	Vereschaguine.	247
Dragon du Caucase	Vereschaguine.	248
Soldat de l'armée du Caucase	Vereschaguine.	248
Le Lesghien Hadji-Mourtouz, chef de la dernière révolte du Daghestan	Vereschaguine.	249
Selle en usage au Caucase	Vereschaguine.	250
Maison arménienne dans la montagne	Vereschaguine.	251
Maison villageoise arménienne	Vereschaguine.	251
Vieille femme tatare	Vereschaguine.	252
Femme tatare (province de Kasak)	Vereschaguine.	252
Vieille femme tatare	Vereschaguine.	253
Femme tatare	Vereschaguine.	253
Femme tatare	Vereschaguine.	254
Tatar de Kasak	Vereschaguine.	254
Taureau des montagnes tatares	O. de Penne	255
Jeunes guides tatars de la Transcaucasie	A. Marie	256
Procession funèbre a Schoucha	Émile Bayard.	257
Procession funèbre a Schoucha : Un balafré	Vereschaguine.	259
Balafrés	Vereschaguine.	261
Martyr	Vereschaguine.	263
Martyrs	Vereschaguine.	265
Pénitents	Vereschaguine.	267
Derviche et pénitent	Vereschaguine.	269
Le plateau du mariage. — Le général d'Ayzid	Vereschaguine.	271
Le mannequin de Hossein	A. Marie	272
Procession funèbre a Schoucha : Les enfants	Vereschaguine.	273
La châsse du neveu de Hossein	Metzmacher	275
Les balafrés a la représentation dramatique finale	Émile Bayard.	277
Habitation fortifiée, a Schoucha	H. Clerget	280
Fête funèbre a Schoucha : Représentation dramatique finale	Émile Bayard.	281
Café tatar	Émile Bayard.	284
Une école tatare, a Schoucha	H. Clerget	285
Tatar, a Schoucha	Metzmacher.	286
Arménien, a Schoucha	Vereschaguine.	287
Maison, a Schoucha	H. Clerget	288
Salon d'une maison tatare, a Schoucha	Metzmacher.	289
Ane portant de l'eau, a Schoucha	O. de Penne	292
Mosquée, a Schoucha	H. Clerget	293
Jeune noble tatar	Vereschaguine.	296
Salon d'une maison tatare, a Schoucha	H. Clerget	297
Vase tatar	Vereschaguine.	299
Vases tatars	Bonnafoux	300
Tatars en prière	Metzmacher.	301
Mulet du Caucase	O. de Penne	302
Mulet du Caucase	O. de Penne	303
Chien de Tatar	O. de Penne	304
Sectaires Doukhobortzis ou Pneumatomaques (lutteurs de l'esprit)	Vereschaguine.	305
Tombe arménienne	Vereschaguine.	308
Tombeau tatar	Vereschaguine.	309
Rouet arménien	Bonnafoux	310

	DESSINATEURS.	
Dépicage	Vereschaguine	311
Arménienne de Schoucha	A. Marie	312
Une vue de Schoucha	Vereschaguine	313
Pistolet tatar	Bonnafoux	316
Cosaque de la ligne	Vereschaguine	317
Tonte d'un mouton	A. Marie	319
Porte-cuiller chez les Arméniens villageois	Bonnafoux	320
Femmes de la secte des Doukhobortzis ou Pneumatomaques	Vereschaguine	321
Directeur-prophète de la secte des Malakhanys	Vereschaguine	324
Hommes et femmes pneumatomaques	Metzmacher	325
Femme de la secte des Pneumatomaques	Vereschaguine	328
Femmes de la secte des Malakhanys ou buveurs de lait	Vereschaguine	329
Charrue-arère de la Transcaucasie	Bonnafoux	330
Charrue de la Transcaucasie	Bonnafoux	331
Femme pneumatomaque	Vereschaguine	332
Moissonneur	A. Marie	333
Voiture de sectaire pneumatomaque	Bonnafoux	334
Mouton, dans la colonie des Malakanys	O. de Penne	335
Sectaires Malakhanys	A. Marie	336
Barcelone : La Rambla	Rouargues	337
Barcelone : Le Palacio-Real ; la Douane	Rouargues	341
La vallée du Llobregat; le pont du Diable; le Montserrat	Rouargues	345
Barcelone : Le port ; le Montjuich	Rouargues	347
Le Montserrat : Le monastère	Rouargues	349
Le Montserrat, aspect géologique	Tournois	352
Fête des poupées	L. Crépon	353
Le nouvel an	L. Crépon	354
Masques japonais	Rapine	355
Enfant avec un masque de renard	L. Crépon	356
Fête des bannières	L. Crépon	357
Pèlerinage a l'autel de Yébis	L. Crépon	358
Baptême du Bouddha	L. Crépon	359
Bénédiction d'amulettes	L. Crépon	360
Danse de la ronde du riz	L. Crépon	361
Fabricant de poupées inversables	A. de Neuville	362
Chiffonnier	A. de Neuville	363
Repos du lion de Corée	L. Crépon	364
Danse du lion de Corée (comédien de rue)	L. Crépon	365
Trafiquant de vaisselle cassée	A. de Neuville	366
Montreur de marionnettes	A. de Neuville	366
Sertisseur de lanternes	A. de Neuville	366
Horloger	A. de Neuville	266
Ciseleur de pipes	A. de Neuville	367
Taraudeur de pipes	A. de Neuville	367
Fabricant d'arcs	A. de Neuville	367
Marchand d'étoffes au rabais	A. de Neuville	367
Saltimbanques et avaleurs de sabres	L. Crépon	368
Charcuterie de poisson; jongleur de rue	L. Crépon	369
Gymnastes de Kioto	L. Crépon	372
Apprêts pour la lutte	L. Crépon	373
Cirque de lutteurs	L. Crépon	374
Ogawa-Bata, doks et magasins de riz du Taïkoun	Th. Weber	375
Bagirogio-Baba, place du Manége, a Yédo	L. Crépon	376
Maison de thé aristocratique	L. Crépon	377
Marchand de complaintes d'assassinat	L. Crépon	378
Diseur de bonne aventure	L Crépon	379
Maison de thé pour les gens paisibles	L. Crépon	380
Le champ de foire de Yamasta	L. Crépon	381

	DESSINATEURS.	
Le théâtre au Japon : La parade	L. Crépon.	383
Le théâtre : Scène de danse	L. Crépon.	384
Le théâtre : Incident devant la toile	L. Crépon.	385
Les coulisses	L. Crépon.	386
Le restaurant du théâtre	L. Crépon.	387
Équilibristes	L. Crépon.	388
Exercices d'équilibre avec un faux nez	L. Crépon.	389
Jongleurs prestidigitateurs	L. Crépon.	390
La ronde des coqs		391
Théâtre de marionnettes dans un temple kami	L. Crépon.	392
Danse des prêtres d'Odji-Gonghen	L. Crépon.	393
Danse costumée des prêtres d'Odji-Gonghen, a la fête des céréales	L. Crépon.	394
Danse des prêtres de Founabas	L. Crépon.	395
Autel de Quannon-Sama	L. Crépon.	396
Danse de quêteurs du culte kami	L. Crépon.	397
Lanterne magique et bonze mendiant montrant une image	L. Crépon.	398
Équilibristes	L. Crépon.	399
Saltimbanques de la foire d'Asaksa	L. Crépon.	400
Le ballet des papillons au théâtre du Gaukiro	L. Crépon.	401
Charmeur de tortues	L. Crépon.	402
Les douze signes du zodiaque japonais		403
Gigo-Koô, la dame des Enfers	L. Crépon.	404
La promenade réservée de Sin-Yosiwasa	E. Thérond.	405
Façades parallèles de deux quartiers de Sin-Yosiwasa	E. Thérond.	405
Supérieur d'une bonzerie		406
Train de daïmio		407
Les rats marchands de riz	L. Crépon.	408
Étude de nonnes		409
Sanglier et lièvre		410
Pèlerinage de Yousima-Tendjin	L. Crépon.	411
La chapelle du renard	L. Crépon.	412
Sabbat annuel des renards et feux follets	L. Crépon.	413
L'ombre du renard	L. Crépon.	414
Un Yamabos et sa femme		415
Le jeu du renard	L. Crépon.	416

CARTES ET PLANS.

Esquisse d'une carte générale de l'Inde dans ses limites naturelles 3
Carte de la province d'Orissa 19
Itinéraire de Golconde a Pondichéry 47
Le sud du Deccan 51
Plan du territoire de Pondichéry. 79
Carte du golfe de la Spezia 84
Plan de la caverne de Cassana 91
Côte orientale de la Floride. 99
Bassin de la Colombia 146
Bassin du Haut-Missouri. 147
Plan de la basilique de Saint-Pierre. 207
Plan des fouilles du Palatin. 239
Isthme caucasien 243
Itinéraire de Barcelone au Montserrat 344

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE, par M. ALFRED GRANDIDIER. (1862-1864.) — Texte et dessins inédits.

De Calcutta à Djaghernaut. 1

La Pagode noire. — Bhuvaneshwara. — La province d'Orissa. — Coup d'œil rétrospectif à propos d'architecture sacrée sur le brahmanisme et le bouddhisme indou. 17

De Cuttack à Golconde. — Haïderabad. — Les tombes royales. — Le Nizam. 33

De Golconde à Madras. — Condjeveram 49

De Condjeveram à Mahabalipour et à Pondichéry. 65

LE GOLFE DE LA SPEZIA, par Mme DORA D'ISTRIA. (1867.) — Texte et dessins inédits. 81

QUATRE MOIS EN FLORIDE, par M. Poussielgue. (1851-1852.) — Texte et dessins inédits.

DE SAVANNAH A L'ÎLE AMÉLIA. — La goëlette *la Découverte*. — La Floride de Méry. — La fièvre des bois. — Mon personnel : Constant, le père Maurice, les nègres. — Provisions de guerre et de bouche. — Vingt lieues au large. — Les oiseaux de mer. — Infortunes d'une mouette. — Les feux d'artifice de la mer. — Orage. — Les côtes de Floride. — Le village de Fernandina. — Le *boarding-house*. — Le diable de mer. — Passiflore et oiseaux-mouches. — Un drame sur un mur. — L'île Amélia. — Singulière conformation des becs-en-ciseaux. — Une partie de chasse interrompue. — Le château des Palmes. — Un planteur aimable. — La récolte du coton longue-soie. — Navigation contrariée. — Relâche à l'île Talbot. — Un monstre aveuglé par les corbeaux. — Les paille-en-queue. — Un banc de poissons volants. — Les exocets et les dactyloptères. — Contredanses bizarres. — Signaux imprévus. — Débarquement sur le talus du phare. — L'échelle de cordes. — Miss Fanny Brandt. — Un drame de famille. — Dure captivité. 97

Suite de l'histoire de miss Fanny. — Fuite du serviteur nègre. — Famine et maladie. — Mes offres de service. — Je laisse au phare mon mulâtre Toby. — Embouchure du fleuve Saint-Jean. — Végétation luxuriante. — Orage et vent contraire. — La maison de poste de Pablo. — Secours envoyés au phare par le steamboat de Jacksonville. — Corneille attaquée par un requin. — Une vive alerte. — Départ pour la chasse. — Belles plantes aquatiques. — Chantier de bois mort amoncelé par les eaux. — Le butor mokoko. — Magnifiques bosquets de rhododendrons. — Les paviers et les fourmis qui les habitent. — Futaies de magnoliers. — Le serpent aveugle. — Combat de Job contre les vautours aura. — Victoire suivie d'une cruelle mésaventure. — Le vautour albinos. — Les *hummocks*. — Le pigeon à tête blanche. — Marais des sassafras. — Les bécasseaux semi-palmés. — Les noyers noirs. — Jeux des écureuils volants. — Une aire d'aigle. — Étonnante nidification. — Ossuaire. — Dénichage des œufs. — L'aigle blessé. — Une idée lumineuse. — Le prisonnier emmaillotté. — Concert de loups. — Les infortunes de Job. — Débarquement sur un îlot. — Les vessies de mer. — Multitude de nids. — Cris assourdissants des oiseaux. — Nous battons en retraite. — Les sternes Noddy, fuligineuse et Hansel. — Récolte des limaçons et des papillons de mer. — Merveilleux appareil de sécrétion des janthines. — Les cristaux de mer. — Les pompiers et le poisson boîte-à-tabac. — Mauvaise humeur de Constant. — Nous changeons de place. — Pêche abondante. — Roulements de tambour dans l'eau. — Constant prend une sciène énorme. — Fausseté du proverbe : *Muet comme un poisson*. 113

LE MARAIS DE DIÉGO. — Excursion à la découverte. — Rétrécissement de la crique Pablo. — Le tronc d'arbre flottant. — Une île animée. — Estivation des caïmans. — Le plus petit des canards. — Le raton laveur. —

L'île de Diégo. — Fourrés de palmettes. — Bécassines et poules sultanes. — Une alerte inutile. — La tortue cinosterne. — Magnifique paysage. — L'étang noir. — Récolte des œufs de caïman. — Navigation sur le Styx. — La forêt de pins. — Chasse aux coqs à fraise. — L'ichneumon et le pic tricolore. — Ancienne hutte de bûcheron. — Préparation du campement. — Bécasses, perdrix et lapins. — La savane fleurie. — Les tupélos. — Ourson assiégé dans un arbre creux. — Retour au campement. — Souper. — OEufs de caïman à la coque, fruits d'asiminier. — Danse et duel des coqs à fraise. — Concert de caïmans. — Le crabier vert. — Le colin ouï. — Découverte du jacamar à queue rouge. — L'étang des Eaux-Claires. — Un coin du paradis terrestre. — Merveilleux coup de fusil. — Chasse aux canards widgeon. — Mort affreuse de Rump dans ces eaux perfides. — Aperçu topographique sur la contrée. — Retour. — Notre carnet de chasse 129

EXCURSIONS PARMI LES TRIBUS INDIENNES DES BASSINS DE LA COLOMBIA ET DU HAUT-MISSOURI, d'après M. G. CATLIN. (1855.) — Traduction et dessins inédits.

Avant-propos. — D'où viennent les Indiens. — Les détroits de la Reine-Charlotte et de Fuca. — Les Indiens Nayas. — La Colombia, les Dalles, les Indiens Têtes-Plates. — La rivière du Serpent. — Les Crows ou Corbeaux. 145

O-KIE-PA. — Cérémonie religieuse et expiatoire des Indiens Mandans. 161

ROME, par M. FRANCIS WEY. (1864-1868.) — Texte et dessins inédits.

Sur la roche Tarpéienne... Ce qu'on doit penser du saut de Manlius. — Jupiter et Sainte-Marie *in Ara Cœli;* le *Bambino* et la Plantation du Clou. — Aspect et coutumes des fêtes de Noël; les *Pifferari*, etc.... — Église du Capitole. — Antiquité des chapelles de famille. — Saint Bernardin de Sienne et les fresques de Pinturicchio. — Anecdote. — *Légendes* de l'île du Tibre. — Esculape et saint Barthélemy. — La médecine romaine au temps de Caton. — Miniature apostolique. — Crèche pittoresque au sommet d'une tour. — Bacchanales de l'Épiphanie. — Raphaël et la *Fable de Psyché* à la Farnésine. Galatée et son cortége. — Promenade à la villa Pamphili-Doria. — Assaut de nos troupes par la porte Saint-Pancrace. — *Inscriptions et Belles-Lettres* au monument des guerriers français. 177

La *Porta Maggiore* et le tombeau du boulanger Virgile. — Par les sentiers et les jardinets du mont Esquilin.... — Ce que fut la Minerve *Medica*. — Nymphée de Sévère ; amphithéâtre *Castrense*. — Point de vue rustique sur les *Sette Sale*. — Leçon de botanique par un jardinier. — Les Thermes de Titus. — Chez Néron : distribution et peintures de la Maison-d'Or. — Saint-Martin *ès monts* et les fresques du Guaspre. — Pourquoi les souverains pontifes n'ont pas de crosse. — Nef et aspects extérieurs de l'ancienne Basilique vaticane, de Constantin à Nicolas V. 193

ÉTUDE SUR LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE AU VATICAN (fin). — Les pénitenciers et leur baguette. — Messe de Noël à la Basilique. — Entrée du pape sur la *Sella gestatoria*. — Portrait de Pie IX. — Anecdotes et conversations. 209

LE MONT PALATIN et ses légendes. — Exhumation des murs de Romulus. — Aspect actuel du jardin des Farnèses. — Annexion du Palatin au domaine privé de la couronne de France. — Fouilles et découvertes du cavalier Pietro Rosa. — Maisons des rois, résidences des patriciens, palais des césars. — Reconnaissance d'une rue enfouie sous le palais d'Auguste. — Divinité de Caligula : restitution de ses palais. — Tacite expliqué par les fouilles : avénement d'Othon; derniers moments de Vitellius. — Popularité de Néron. — Exploration du Palais public et des substructions antérieures aux césars. — Opinion d'un Romain sur les dieux destitués. — Où furent enlevées les Sabines. — Jeux et spectacles du Grand Cirque : la *Tortue*, hippopotames et crocodiles, la première girafe. — Proclamation d'une victoire au Grand Cirque de Rome.... et dans les théâtres de Paris. — Cortége triomphal de Paul-Émile 225

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE, par BASILE VERESCHAGUINE, traduit du russe par Mme et M. Le Barbier (Ernest). (1864-1865.) — Texte et dessins inédits. — (Seconde partie : la Transcaucasie.)

DE TIFLIS A SCHOUCHA. — Sur la route de Tiflis. — Paysage. — Souffrances des voyageurs. — Triste sort des chameaux. — Leurs bosses et les corbeaux. — Condamnation à mort, exécution et festin. — Tatars et Arméniens. — Leurs maisons d'hiver. — Misère. — Répugnance pour le travail. — Émigration en été. — Les femmes et les filles des *Bekes* à cheval. — Les arbres ou chariots. — Amazones. — La fièvre. — Chants funèbres. — A quoi servent les recommandations et les escortes. — Un moyen de se faire des rentes. — Une chasse aux brigands. — Elisabethpol. — Une roue brisée. — Les jardins. — Une famille tatare. — Un jeune interprète. — Les rues. — La mosquée. — La place publique. — Le commerce. — Fabrication du vin. — Les Arméniens. — Arrivée à Schoucha. — Pourquoi saute-t-on? — La légende de Hussun et de Hossein 241

SCHOUCHA. — Suite de la légende de Hussun et de Hossein. — Fête funèbre commémorative du martyre de Hussun et de Hossein. — Un drame religieux. — Un acteur persan. — Un auditoire bien ému. — La procession. — Les balafrés. — Blessures volontaires. — Les derviches. — Le mannequin de l'imam. — Un incident burlesque du drame. — La fête funéraire de Hossun et de Hossein en Perse au dix-septième siècle. 257

SCHOUCHA. — La fête funéraire de Hossein (Huçain) en Perse au dix-neuvième siècle. — La même fête dans l'Inde. — Les maisons de Schoucha. — Arméniens et Tatars. — Un thé chez un riche négociant tatar. — Description du salon. — Les peintures; ornements. — La cheminée. — Une maison pauvre. — Coquetterie, costume, condition des femmes. — Les bazars. — Les bains. — Les écoles. — La fille d'un Khan. — Les chevaux. — Dja-far. — Une chasse à courre. — Occasion favorable pour l'artiste. — Une interruption inattendue. — Division entre les habitants. — Condition des femmes tatares et arméniennes. — Les paysans. — Une anecdote. — L'industrie à Schoucha. — La soie. — Fabrication des vêtements et des tapis. — Le vin de Karabach. 273

DE SCHOUCHA A OLENDORF ET AUX COLONIES DES SECTAIRES. — Les Tatars de Schoucha (suite). — Histoire de la fondation du khanat de Karabach. — Départ de Schoucha. — Chiens inhospitaliers à Tenichkend. — Les villages arméniens. — La colonie allemande d'Olendorf. — Les procès. — Bon moyen de faire observer une loi. — Une anthropophage utile. — En route vers les sectaires. — Une fonderie de cuivre. — Nomades. — Tonte de brebis. — Troupeaux tatares. — Combats de béliers et de chameaux. — Si ce qu'on dit des hospitalités nomades est fondé. — Divisions administratives du Caucase. — Population. — Niveau des cultures et des plus hautes cimes. — Produits. 289

LES SECTES RELIGIEUSES EN RUSSIE. — Le Raskol. — Deux classes de sectaires. — Les Starovères. — Les autres sectes. — Les Morelstschikis. — Les Scoptzis (mutilés). — Les Chlistis (flagellants). — Les Bezslowesstniés (muets). — La secte du saint suaire. — Les Sabatnikis (observateurs du sabbat). — Les Malakanys (mangeurs de lait). — Leur origine. — Leur histoire. — Leur doctrine. — Députation vers Napoléon Ier. — Les Doukhobortzis (lutteurs de l'esprit). — Leur origine. — Leur doctrine. — Leurs prophètes 305

COLONIES DE PNEUMATOMAQUES ET DE MALAKANYS. — Une colonie de Doukhobortzis ou Pneumatomaques (lutteurs de l'esprit). — Slavianka. — Origine de la colonie. — Une visite d'Alexandre Ier. — Le dogme des Pneumatomaques. — Naïvetés. — Une anecdote. — Le culte. — J'assiste à une cérémonie. — Les psaumes. — Explication. — Méfiance. — Un nouveau gouverneur. — Les Malakhanys. — Sous-divisions. — Les purs. — Les sauteurs. — Le complément. — Une lecture religieuse. — Cérémonies bizarres. — Sauteries. — Fin du voyage. . . . . .

VISITE AU MONTSERRAT, par M. GERMOND DE LAVIGNE. (1868.) — Texte et dessins inédits.

Barcelone. — La Rambla. — La vallée du Llobregat. — Le pont du Diable. — Martorell. — Esparraguera. — Une tartane. — La posada de Collbató. — Les grottes du Montserrat. — Les pics de la montagne et les ermitages. — Le couvent; son histoire et ses légendes. 337

LE JAPON, par M. AIMÉ HUMBERT, ministre plénipotentiaire de la Confédération Suisse. (1863-1864.) — Texte et dessins inédits.

Les fêtes du calendrier (suite). — Les histrions et les lutteurs. 353

Les histrions et les lutteurs (suite). — Les théâtres 369

Les théâtres (suite) 385

Les saltimbanques. — Les jongleurs. — Asaksa. — Téra (suite). — La banlieue. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE 1869, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. 417

LISTE DES GRAVURES 425

LISTE DES CARTES. 43